

CHANSON FRANÇAISE



CHARLES AZNAVOUR SES PLUS BELLES CHANSONS

1960 | UNIVERSAL MUSIC

« Il a osé chanter l'amour comme on le ressent, comme on le fait, comme on le souffre » avait dit de lui Maurice Chevalier.

Rien ne prédestinait cet enfant de la balle, né en 1924 à Paris dans une famille d'artistes d'origine arménienne, à devenir l'ambassadeur de la chanson française. En 1946, alors qu'il écrit avec le jeune pianiste Pierre Roche, Francis Blanche le présente à Edith Piaf, qui le prend sous son aile. Il lui faudra attendre quatorze années pour que sa voix devienne une évidence. *Je m'voyais déjà*, qu'il crée sur la scène de l'Alhambra le 12 décembre 1960, va changer la donne. Le succès ne se démentira plus. Neuf autres des titres majeurs de Charles Aznavour publiés entre 1961 et 1973 sont réunis sur cette compilation. On y trouve, entre autres, les légendaires *For Me... Formidable*, *Les Comédiens*, *La Bohème*, trois de ses classiques qui ont fait le tour du monde et qu'il a composés sur des paroles de Jacques Plante.

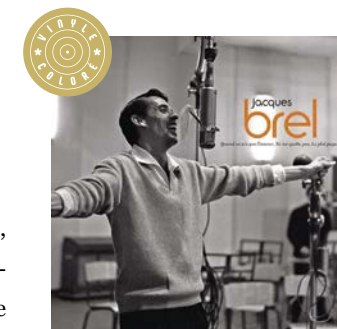


EDITH PIAF THE PLATINUM COLLECTION

1960 | NOT NOW MUSIC

Depuis sa disparition en 1963, on ne compte plus les compilations et coffrets en hommage à la petite chanteuse des rues,

devenue icône mondiale. Plutôt costaud, ce triple album vinyle propose quarante-deux classiques de son répertoire, qui n'ont jamais cessé de faire vibrer. Piaf, qui avait été reçue en 1944 à l'examen d'auteur-parolière de la SACEM, aurait écrit quatre cents chansons durant sa carrière, mais elle a aussi et surtout bénéficié du talent de bon nombre d'auteurs-compositeurs que, futée, elle prenait souvent sous son aile. Ainsi, Charles Dumont et le parolier Michel Vaucaire lui ont offert *Non, je ne regrette rien* et *Mon Dieu*; le pianiste Norbert Glanzberg et Henri Contet, *Padam... Padam...*; le même Glanzberg et Jean Constantin, *Mon manège à moi*; sa fidèle pianiste Marguerite Monnot et Georges Moustaki, *Milord*. Pas en reste, la Môme a écrit de sa plume les textes de *L'Hymne à l'amour* et de *La Vie en rose*. Que du magnifique!



JACQUES BREL QUAND ON N'A QUE L'AMOUR

1961 | FNAC RECORDS

Jacques Brel, né en 1929 dans une famille catholique belge, aurait pu se contenter de travailler dans la cartonnerie pa-

ternelle, mais s'est laissé happer par un autre horizon. Repéré en 1953 par le découvreur de talents Jacques Canetti, il quitte son Plat Pays pour Paris et fait ses classes au mythique cabaret Les Trois Baudets. C'est en 1956 que cet autodidacte de la musique obtient son premier succès, *Quand on n'a que l'amour*, également révélateur de son talent d'auteur. Bien sûr, c'est sur scène qu'il donnera la pleine mesure de son énergie et de sa sensibilité. On retrouve la fougue et la puissance de cet artiste hors normes sur cet album enregistré en public à l'Olympia fin octobre 1961. *Ne me quitte pas*, *La Valse à mille temps*, *Madeleine* ou *Les Flamandes* donnent le frisson. Brel y était accompagné par trois fidèles collaborateurs: les pianistes François Rauber et Gérard Jouannest, ainsi que l'accordéoniste Jean Corti.



BOBBY LAPOINTE ARAGON ET CASTILLE

1960 | WAGRAM RECORDS

L'hurluberlu de Pezenas, mort à 50 ans après avoir enregistré une cinquantaine de chansons meublées de contrepèteries,

jeux de mots, calembours et autres paronomases, et vendu de la layette à Paris. Il est resté dans l'histoire de la chanson française comme un ovni inimitable. C'est Bourvil qui le propulse quasi-vedette en utilisant *Aragon et Castille* dans le film *Poisson d'avril* (1954) de Gilles Grangier. Cette compilation (récente) de quatorze titres de son catalogue réunit quelques-unes des perles foudroyantes de cet auteur de ritournelles toutes simples, serties autour d'élucubrations linguistiques qui ne cherchent jamais à épater, mais plutôt à faire sourire. *Le Poisson Fa*, *Framboise*, *Bobo Léon*, *La Fille du pêcheur*, *Marcelle*, c'est une litanie de surprises, chantées de cette voix hésitante et accentuée, arrangées avec le génie orchestral d'Alain Goraguer et autres enlumineurs de chansons des années cinquante.



GEORGES BRASSENS LA MAUVAISE RÉPUTATION

1961 | FNAC RECORDS

Au milieu des années cinquante, Georges Brassens, créateur généreux, humaniste

et anarchiste sur les bords, maîtrise totalement l'art d'écrire une chanson. De *La Mauvaise Réputation* au *Gorille* en passant par *Le Parapluie*, *Le Fossoyeur* ou *Corne d'aurochs*, il déroule ses vers inspirés sur des mélodies parfois graves ou met en musique les textes des autres, tel Paul Fort (*Le Petit Cheval*). A l'origine, ces titres figuraient sur l'album *Georges Brassens chante les chansons poétiques (...et souvent gaillardes)* publié en 1953, baptisé ensuite *La Mauvaise Réputation*. Ils sont réunis ici avec quatre autres, parus l'année suivante sur *Georges Brassens interprète ses dernières compositions, 2^e série* (devenu *Le Vent*): *Il suffit de passer le pont*, *Ballade des dames du temps jadis*, *La Marine* et *Comme hier* (les trois derniers sont, respectivement, des poèmes de François Villon et Paul Fort). Ces premiers succès de l'homme à la moustache avaient tout pour devenir des classiques.



DALIDA T'AIMER FOLLEMENT

1961 | FNAC RECORDS

Première chanson enregistrée par Johnny Hallyday, *T'aimer follement* l'est aussi par Dalida, dans une version plus sage (qui

figure sur son album *Les Enfants du Pirée*, en 1960). Ils partageront également *Itsi Bitsi petit bikini*, que l'on trouve ici parmi un florilège des chansons de l'égypto-italienne dans la période sixties. *Bambino*, *Gondolier*, *L'Arlequin de Tolède* creusent encore la veine « exotique » de la fin des années cinquante, quand le microsillon permet au français moyen un peu curieux de découvrir les rythmes réputés scandaleux des pays supposés torrides, ou en tout cas latins. Mais Dalida, comme elle le fera tout au long de sa carrière, est à cheval sur les modes et les époques, et sacrifie aussi au twist, au yé-yé, avec des ritournelles à Teppaz comme *T'aimer follement*, *Garde-moi la dernière danse* ou *Je ne peux me passer de toi*, qui fleurent bon la surprise-partie quand les « croulants » (les parents) sont de sortie.



LÉO FERRÉ JOLIE MÔME

1961 | FNAC RECORDS

Cette compilation en double vinyle du poète compositeur échevelé est un best of étendu de vingt et un titres grappillés

dans diverses périodes du Monégasque ronchon. On y trouve les trois chansons emblématiques partagées avec son ami Jean-Roger Caussimon (qui les a écrites avec lui), *Comme à Ostende*, *Mr William* et *Le Temps du tango*, mais aussi des emprunts aux poètes Rutebeuf (*Pauvre Rutebeuf*) et Apollinaire (*Le Pont Mirabeau*), et puis quelques-unes de ses chansons signatures, *Jolie Môme* (et sa rime riche : « *t'es toute nue sous ton poull, y'a la rue qu'est maboule* »), *Paris canaille*, *Le Piano du pauvre*, *La Chambre...* Toujours richement orchestrée (Ferré fut aussi compositeur classique et chef d'orchestre philharmonique), chantée avec l'emphase inhérente au personnage, cette litanie de chansons incarnées tutoie toujours assez le génie pour faire oublier l'aspect disparate de cette compilation.

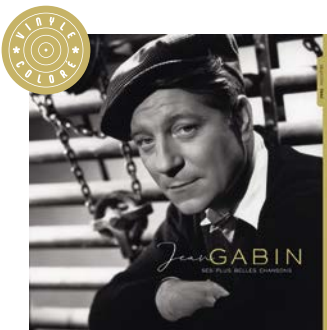


SERGE GAINSBOURG LE POINÇONNEUR DES LILAS

1961 | FNAC RECORDS

Quand Serge Gainsbourg enregistre cette flopée de chefs-d'œuvre, il est un illustre in-

connu. Ou presque ! Heureusement, son talent est reconnu par ses pairs, qui le chantent, tandis qu'il enchaîne les albums dans l'indifférence générale. *Le Poinçonneur des Lilas*, tiré de son premier album, *Du chant à la une* (1958) est un tube par Les Frères Jacques ! Réunis ici, extraits de ses quatre premiers albums, on retrouve des chansons impérissables, *Black Trombone*, *Ronsard 58*, *Les Goémons*, *Ce mortel ennui*, *Du jazz dans le ravin*. Elles seront toutes réévaluées plus tard, à l'aune du talent de leur auteur qui, dans ces années pionnières, chante vraiment – le *talk over* viendra beaucoup plus tard. La voix est certes un peu maladroite, dans l'esprit cabaret, le territoire où il exerce alors son art. Ce florilège sans faux pas allie mélodies imparables, arrangements somptueux et textes aussi cyniques que brillants.

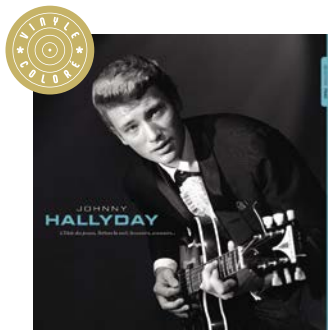


JEAN GABIN QUAND ON S'PROMÈNE AU BORD DE L'EAU

1961 | FNAC RECORDS

Créé en 1936 pour le merveilleux film *La Belle Équipe*, cette chanson de guinguette est

coécrite par Julien Duvivier lui-même, le réalisateur du film, et chantée par Jean Gabin dont c'est la chanson emblématique. Si on se souvient de son *Maintenant, je sais* qui fut un quasi-tube en 1974, le Patriarche du cinéma français, avant de hanter les écrans, fut ne l'oublions pas un chanteur d'opérette et de music-hall dans les années trente, partageant la scène avec Mistinguett, et quelques autres gloires du genre et de Montmartre réunis. Il chante d'ailleurs ici plusieurs chansons avec La Miss (*On m'suit, C'est un p'tit rien, La Java de Dou doune*) entre autres duos. Il reprend aussi des tubes comme *La Môme caoutchouc*, tout en R roulés, prise de son crachouillante certifiée d'époque, accordéon et orchestrations bastringues qui fleurissent bon le noir et blanc et l'avant-guerre joyeuse et populaire. Et puis cette voix et ces intonations sont si familières...

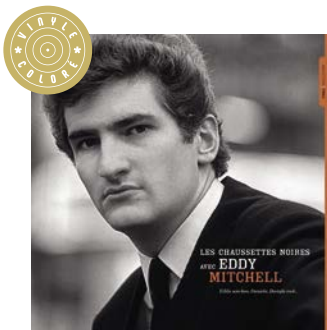


JOHNNY HALLYDAY L'IDOLE DES JEUNES

1961 | FNAC RECORDS

L'essence de Johnny Hallyday dans les années soixante, comme chanteur et comme leader d'une génération, c'est

l'humble genuflection devant le rock'n'roll américain. Il paye donc son tribut en reprenant *I Got a Woman* de Ray Charles, et *Whole Lotta Shakin' Goin' On* du Killer, Jerry Lee Lewis, grand massacreur de pianos et de convenances. A côté de ces Tables de la Loi, il faut faire bonne figure. Charles Aznavour lui écrit alors *Retiens la nuit*, et le rocker national enfle les twists et les tubes, *Laissez-nous twister*, cri du cœur un peu dérisoire, le lyrique *Avec une poignée de terre*, le théâtral *Pas cette chanson*, le nostalgique, déjà, *Souvenirs, souvenirs*, et bien sûr la chanson définition, *L'Idole des jeunes*. Ladite idole s'époumone sur des guitares encore aig-relettes, les productions sont françaises, et donc un peu minces, mais elles ont le charme des années pionnières.



LES CHAUSSETTES NOIRES AVEC EDDY MITCHELL EDDIE SOIS BON

1961 | FNAC RECORDS

En cette période de découverte d'un continent inconnu, celui

du rock'n'roll américain, cette poignée d'activistes se contente d'adapter à l'idiome de Molière (ou de San Antonio) les tubes qui ont construit le genre, avec des paroles françaises d'une parfaite candeur, à la limite de l'infantilisme. Et c'est délicieux. *Eddie sois bon* (*Johnny B Goode* de Chuck Berry), *Be Bop a Lula*, *Tu parles trop* (*You Talk Too Much*), *La Bamba rock* (de Richie Valens), *Hey Pony* (*Pony Time*) (de Chubby Checker), Eddy Mitchell et ses acolytes, sur leurs guitares Eko extra-plates *made in Italie*, s'appliquent à reproduire ce son de Memphis, de façon scolaire mais déterminée. Sous son patronyme officiel de Claude Moine, le chanteur à rouflaquettes démarre aussi une carrière d'auteur, ici en figures imposées, mais qui deviendra ensuite admirable. Les béotiens appelaient ça du twist, mais c'est bien sûr, et déjà, du rock.



YVES MONTAND LES FEUILLES MORTES

1961 | FNAC RECORDS

Cette compilation en forme de best of du Montand chanteur de music-hall réunit une quinzaine de chansons parmi

les plus familières de l'acteur chanteur, dont plusieurs textes de la main de Jacques Prévert, comme *Les Feuilles mortes*, qui donne son titre à cette somme, mais aussi *En sortant de l'école*. Le Montand militant est aussi au rendez-vous, avec le *Bella Ciao* révolutionnaire, récemment remis au goût du jour par une série télé populaire, ou *Le Chant des partisans*. Et puis des classiques, *Est-ce ainsi que les hommes vivent*, *Syracuse*, des chansons qui ne lui sont pas forcément affiliées, mais qu'il s'approprie, en interprète à l'ancienne, capable de se fondre dans un titre pour le mettre en valeur. Ses classiques personnels sont là aussi, *Dans les plaines du Far-West* ou *Les Grands Boulevards*, ces pépites légères qui furent les socles de son répertoire scénique, et la source de numéros de cabotin sympathique.



EDITH PIAF L'HYMNE À L'AMOUR

1961 | FNAC RECORDS

« *Même quand on l'a perdu, l'amour qu'on a connu vous laisse un goût de miel. L'amour, c'est éternel!* » Cette

compilation exclusive pour la FNAC réunit quinze titres emblématiques de la douloureuse, magistrale et familière Edith Piaf, la seule chanteuse française dont s'enticha l'Amérique, séduite par cette vérité, ce mélange de puissance d'expression vocale et de fragilité du personnage. En Piaf, les Américains ont vu une chanteuse de blues, une cousine de Billie Holiday, et cette collection d'hymnes réalistes vient à point pour corroborer cette histoire : *Milord*, *Mon légionnaire*, *La Vie en rose*, *L'Accordéoniste*, *L'Homme à la moto*, on ne trouvera pas là de titre rare, on ne fera pas de découverte d'incunable. Mais on retrouvera, dans la chaleur du vinyle, et l'interprétation de ces classiques, la passion, la fougue, mais aussi les failles, l'humanité blessée de celle qui fit de la chanson un moyen de survie, aussi bien lors de ses débuts dans la rue qu'ensuite, en superstar planétaire.



CHARLES TRENET DOUCE FRANCE

1961 | FNAC RECORDS

Entamée à la fin des années trente, la carrière du « fou chantant » va décoller avec *Ya d'la joie* et *Je chante* (cosignée

Paul Misraki). En 1938, *Boum!* lui permet de remporter le Grand Prix du disque. La consécration viendra très vite : *Que reste-t-il de nos amours?*, *Douce France* et *La Mer* qu'il écrit durant la Seconde Guerre mondiale avec son pianiste Léo Chauliac, seront des succès planétaires. Cette dernière lui est venue dans le train qui l'emmenait à Perpignan (il s'agit donc de l'étang de Thau et non de la Méditerranée...). Pas convaincu cependant par la chanson, il attendra trois ans avant de l'enregistrer ! Cocktails irrésistibles de swing et de poésie, ces classiques restent d'une insolente modernité. Ils comptent parmi les treize titres disséminés sur ce vinyle, dont d'autres monuments comme *Le Jardin extraordinaire* ou *Route Nationale 7*, colossal succès de l'été 1955 qui sent toujours bon les vacances.



YVES MONTAND À PARIS

1961 | ODEON RECORDS

En matière de chanson, Yves Montand n'a pas pris les mêmes risques qu'au cinéma, se contentant de rester figé sur

le music-hall de ses débuts, en interprète zélé d'hymnes populaires qui fleurissent bon l'avant-guerre et les images en noir et blanc. Ainsi, sur cette compilation de chansons éternelles, *Rue St Vincent*, *À Paris*, l'une de ses chansons signatures, *Grands Boulevards* ou *Rue d'Belleville*, il module, avec ce petit soupçon d'emphase hérité du temps de la chanson réaliste, et tel qu'on peut l'imaginer, en costume, seul au-devant de la scène d'un Olympia, avec un orchestre loin derrière. Le charme désuet, voire suranné, de cette interprétation, et de ce vocabulaire garde néanmoins sa puissance nostalgique, en évoquant un Paris de films de Prévert, où l'on dit encore « fouette cochon » à son chauffeur Uber.



BRIGITTE BARDOT LA MADRAGUE

1962 | UNIVERSAL/MERCURY

Brigitte Bardot est déjà une star et un sex-symbol lorsque paraît en 1963 son premier

33-tours. En face B, on y trouve *La Madrague*, irrésistible bluette de fin d'été signée Jean-Max Rivière et Gérard Bourgeois. Inspirée par sa désormais mythique propriété de Saint-Tropez acquise cinq ans auparavant, cette chanson collera à la peau de l'icône. Ce best of vinyle en couleur (rose) revêt naturellement ce titre et propose dix-huit morceaux parmi les plus emblématiques de cette interprète espiègle à la voix sensuelle et atypique. Car si Brigitte Bardot ne s'est jamais considérée comme une véritable chanteuse, elle affectionnait la musique (le jazz, les rythmes sud-américains...). Sa discographie brille de quelques bijoux disséminés ici, dont *Harley Davidson* et la sulfureuse *Je t'aime... moi non plus*, écrites pour elle par Serge Gainsbourg à la fin des années soixante, et cette reprise piquante de *Tu veux ou tu veux pas*, tube brésilien adapté par Marcel Zanini en 1969.

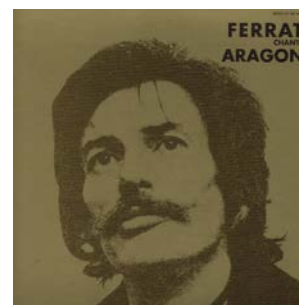


FRANÇOISE HARDY TOUS LES GARÇONS ET LES FILLES

1962 | DISQUES VOGUE

Françoise Hardy n'a jamais fait mystère de son désamour pour son premier et inaltérable tube,

Tous les garçons et les filles, qu'elle juge gnangnan. Il donne pourtant son titre à cet album liminaire d'une carrière extraordinaire d'intégrité et de beauté, étendue sur plus de cinquante ans. Comme de coutume à l'époque, l'album est une compilation des Super 45-tours, que, seule de sa génération, elle écrit et compose toute seule, à l'exception d'une adaptation de Jil et Jan, *Oh Oh Chéri*, et du *Temps de l'amour*, signé Dutronc et Lucien Morisse. Grand Prix du disque de l'académie Charles Cros 1963, cet album sorti au cœur de la vague yé-yé s'en démarque aisément, par la douceur soyeuse de la voix et de l'interprétation, et surtout le charme indéfinissable, mais constant, de ces chansonnettes romantiques à la candeur pastel, quoique toujours habillées des brumes du doute.

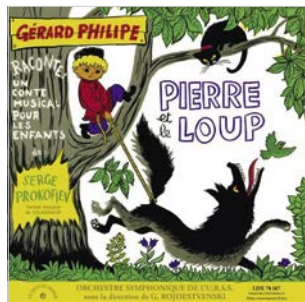


JEAN FERRAT FERRAT CHANTE ARAGON

1971 | DISQUES BARCLAY

Chanter les poètes est une figure imposée pour les artistes de cette génération : Ferré l'a fait avec Verlaine et Baudelaire,

Nougaro avec Hugo et Audiberti, Brassens avec Hugo, Paul Fort, Musset, Richepin, Lamartine, Villon et d'autres encore. Entre Jean Ferrat et Aragon, il y avait d'abord une fraternité d'amis déclarés du Parti communiste, doublée d'un compagnonnage récurent puisque sur quasiment tous les albums qui précèdent, Jean Ferrat chante une ou deux chansons composées sur des textes du poète. Cet album est donc une compilation, non exhaustive, mais qui réunit parmi les plus beaux moments de cette osmose : *Les Poètes*, *Que serais-je sans toi*, *Robert le diable*, ou encore *Le Malheur d'aimer*. Renommant parfois les titres des poèmes, il leur rend hommage avec des musiques somptueuses et cette interprétation à la fois virile, solide, et terrienne, mais toujours respectueuse de l'essence de ces textes empruntés.



GÉRARD PHILIPPE

PIERRE ET LE LOUP

1962 | LE CHANT DU MONDE

Ce fac-similé vinyle de l'enregistrement du conte musical pour enfants écrit et composé par Serge Prokofiev en 1936, et raconté par Gérard Philipe, est paru en 2019, à l'occasion du soixantième anniversaire de la disparition du célèbre comédien. Le disque original de 1962, publié sur le label Le Chant du monde, avec un livret illustré par Marcel Tillard, s'est imposé au fil du temps comme la version française de référence. Le principe est énoncé par l'acteur dès le début du texte : « *L'histoire sera contée en musique et par les instruments de l'orchestre. Chaque personnage sera représenté par un instrument différent qui jouera une petite phrase musicale facile à retenir afin de reconnaître sans peine, le renard, l'oiseau, les chasseurs... et naturellement Pierre et le Loup.* » Gérard Philipe était accompagné par l'Orchestre Symphonique d'État d'U.R.S.S. dirigé par Guennadi Rojdestvenski, l'un des piliers du Bolchoï.



JOHNNY HALLYDAY

LES ROCKS LES PLUS TERRIBLES

1964 | PHILIPS

Enregistré juste avant son incorporation au 43^e Régiment d'infanterie de marine d'Offenbourg (pour y effectuer son service militaire), le cinquième album de celui qui est déjà l'idole des jeunes est cent pour cent rock'n'roll. Il s'est entouré des membres soudés de Joey & the Showmen, qui l'accompagnaient déjà sur scène : les guitaristes Joey Greco et Claude Djaoui, le bassiste Ralph Di Pietro, l'organiste Marc Hemmler, le batteur Bobby Clarke... Grâce à la plume habile de Manou Roblin et Ralph Bernet, Johnny chante avec fougue des adaptations de titres d'artistes anglo-saxons qu'il vénère. Ainsi *Johnny B. Goode*, *Roll Over Beethoven* et *Carol* de Chuck Berry deviennent les pétillantes *Johnny, reviens !*, *Au rythme et au blues* et la mémorable *O Carole* (« *O Carole ne me regarde pas comme ça...* »). Il pioche également dans le répertoire de Gene Vincent (*Franckie et Johnny*), de Little Richard (*Lucille, Sally*) ou du King (*My Babe Left Me* devenue *Tu me quittes*).



JEAN FERRAT

LA MONTAGNE

INDISPONIBLE

1964 | DISQUES BARCLAY

Ce sera un des sommets de Jean Ferrat ! *La Montagne*, extrait de son deuxième album, va faire un tabac dans la France d'alors. Chantée d'une voix chaude, grave et lyrique, cette chronique douce-amère de l'exode rural, prétexte à évoquer les mirages du progrès, a fait mouche. Bien avant Nino Ferrer ou Francis Cabrel, elle était déjà, critique de la malbouffe comprise (le fameux « *poulet aux hormones* »), une manifestation de l'écologie en musique. Elle lui a été inspirée par Antraigues-sur-Volane, le petit village d'Ardèche où il s'installera en 1973. La chanson a donné son titre à ce 33-tours arrangé par le pianiste de jazz Alain Goraguer et dont Ferrat a composé l'intégralité des musiques. De ce bouquet de ballades sentimentales et poétiques on retient notamment la belle *Que serais-je sans toi* (« *qui viens à ma rencontre* ») dont le texte est extrait du célèbre poème de Louis Aragon, auteur cher au cœur du musicien.

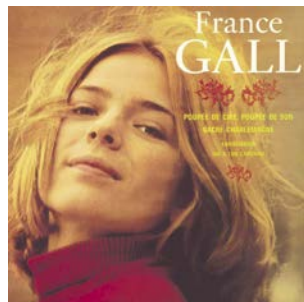


BORIS VIAN

LE DÉSERTEUR

1965 | PHILIPS

Redécouvert à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance en 2020, Boris Vian, artiste complexe et polytalent, est ici contenu dans toute sa sidérante écriture. À la fois violemment engagé (*Le Déserteur*, *Les Joyeux Bouchers*, *Java des bombes atomiques*, trois perles antimilitaristes), commentateur social (*Complainte du progrès*, *J'suis snob*), auteur salace (*Fais-moi mal Johnny*, avec Magali Noël), dépressif alcoolisé (*Je bois*), c'est une collection inaltérable de poésie cruellement réaliste, de jazz effréné, d'arrangements malins d'André Popp sur une relecture orchestrale de *La Java des bombes atomiques*, et de *La Java martienne*. On y croise aussi Philippe Clay pour *Le Temps de vivre*, chanson épique. Cette maîtrise des idées, de l'inspiration, et de la façon de les mettre en son (le jazz est sa vraie passion) est un des sommets trop souvent occulté de l'histoire de la chanson française. S'il faut un anniversaire pour en vérifier toute l'acuité contemporaine, alors joyeux cent ans Monsieur Vian.



FRANCE GALL

POUPÉE DE CIRE, POUPÉE DE SON

INDISPONIBLE

1965 | PHILIPS

Quatrième album de la petite fiancée de la France, et comme toujours à l'époque simple compilation de Super 45-tours, cet album réunit un nombre appréciable de chansons immarcescibles de la jeune interprète, à commencer par le *Poupée de cire, poupée de son* signé Gainsbourg, qui lui permit de remporter l'Eurovision 1965, mais aussi *Laisse tomber les filles*, autre chef-d'œuvre de la même paire gagnante. *Sacré Charlemagne* fut un tube international, et une plaie pour France Gall qui détestait cette chanson, dont elle avait même tenté en vain d'obtenir la non-commercialisation. *Le Cœur qui jasse*, d'Alain Goraguer, est une des pépites jazzy de France Gall, qui excellait dans cet exercice, tandis que les amoureux de ballades barbe à papa se régaleront de *Christiansen*, de *Dis à ton capitaine* ou d'*Un prince charmant*. Toute la sensualité candide de la France Gall sixties est là, parée d'arrangements somptueux et de mélodies imparables. Du sucre d'orge pur.



CHRISTOPHE

ALINE

1965 | DISCAZ

On sait qu'en ce milieu des années soixante, le concept d'album n'existe pas, le LP n'est qu'une compilation des Super 45-tours, soit quatre titres des yé-yé et post-yé-yé (trois suffisent à en faire un). Après un premier single confidentiel, Christophe décroche un tube européen avec *Aline*, sa relecture d'un blues (sa passion), nommée ainsi d'après l'assistante du dentiste qui le soignait alors ! *Les Marionnettes*, son autre hit majeur de cette époque, plus lisse, figure également dans le *tracklisting* qui sera réédité en 1979, avec une chanson qui en remplace une autre, au moment où Aline triomphe à nouveau dans les *charts*. Ce premier album du Beau Bizarre recèle toute la candeur de la période, avec chansons romantiques, envolées de violons, arrangements parfois surchargés, mais dont l'interprétation tout en premier degré prend un cachet impalpable. Ces premiers pas laissent, en filigrane, deviner la musique ambitieuse qui naîtra plus tard de cet artiste qui apparaît ici.



NINO FERRER

LE MEILLEUR DE NINO FERRER: SATANÉE MIRZA...

1966 | DISQUES BARCLAY

Cette compilation du fantasme Nino Ferrer met l'accent sur ses années soixante. On savoure

ici le rhythm'n'blues à l'italo-française et l'humour de *Mirza*, *Les Cornichons*, *Le Téléphone*, *Je vends des robes*, *Les Hommes à tout faire* ou *Oh ! Hé ! Hein ! Bon !* Tous les succès de l'époque sont là : ils attestent d'un anticonformisme qui allait devenir notoire et d'une volonté de ne rentrer dans aucune case. À preuve, Nino sera même absent, pour cause de retard (panne d'oreiller ?), de la fameuse photo prise par Jean-Marie Périér pour *Salut les Copains*, réunissant toutes les vedettes du yé-yé. À l'aube des années soixante-dix, l'envie du musicien amoureux de jazz de se défaire de l'image du rigolo de service se fait pressante. Le public va découvrir une autre facette de l'artiste avec *La Rua Madureira*, bossa-nova sublimement triste qui narre une histoire d'amour stoppée en plein vol : « *Non je n'oublierai jamais la baie de Rio, la couleur du ciel le long du Corcovado...* »



JACQUES DUTRONC

ET MOI, ET MOI, ET MOI

1966 | DISQUES VOGUE

C'est devenu une légende : au début des années soixante, Jacques Dutronc est le guitariste du groupe El Toro et les

Cyclones, mais de retour du service militaire, il décroche le job d'assistant de Jacques Wolfsohn, l'influent directeur artistique du label Vogue. Ce dernier, en concurrence avec Christian Fechner, heureux découvreur d'Antoine, décide de le prendre à son propre jeu. Il sollicite l'auteur Jacques Lanzmann (alors rédacteur en chef du magazine *Lui*) qui écrit *Et moi, et moi, et moi*. Quelques essais peu concluants (avec des compositeurs) plus tard, Dutronc se colle à la musique. La suite est de l'histoire. Une fructueuse collaboration et amitié vont lier à jamais l'interprète-musicien et son parolier, tous deux adeptes du cynisme et de l'autodérision. Cet album rassemble les premiers succès du tandem : *Les Play-Boys*, *Les Cactus*, *On nous cache tout, on nous dit rien* ou *La Fille du Père Noël* et bien sûr, la chanson qui a déclenché leurs festivités !

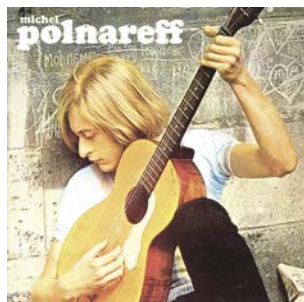


MICHEL POLNAREFF

LE BAL DES LAZE

1968 | DISCAZ

Entre avant-garde et musique populaire, humour et provocation, délicatesse et sophistication, Michel Polnareff aura passé les années soixante à concocter des chansons de qualité, toutes très singulières. Il a déclaré que la mélodie de la merveilleuse *Âme câline* lui avait été inspirée par le pépiement d'un oiseau dans les jardins de La Mamounia, à Marrakech, et a confirmé, des années après, que la légende concernant *Le Bal des Laze* (il trouvait que ce nom venu de nulle part sonnait bien) était vraie : elle a bien été enregistrée dans une ambiance mystique, avec des centaines de bougies et candélabres dans le studio. À son grand dam, le public et les médias seront déconcertés par son texte (« *Je serai pendu demain matin...* ») et plébisciteront plutôt les légères *Ta-ta-ta-ta*, *Y'a qu'un ch'veu* ou *Le Roi des fourmis*. Le temps a réparé cet outrage : *Le Bal des Laze*, à laquelle a collaboré Pierre Delanoë, est aujourd'hui unanimement considérée comme un chef-d'œuvre absolu.



MICHEL POLNAREFF

LOVE ME, PLEASE LOVE ME

1966 | DISCAZ

Lors d'une audition chez Vogue, un directeur artistique avait écrit un rapport lapidaire « *Nez trop long, chante comme*

une crécelle, ne plaira jamais aux filles. » Et pourtant, l'arrivée de ce beatnik de 22 ans, élevé au grain du sulfège, virtuose du piano et influencé par la pop anglaise, a fait l'effet d'un vent frais sur la variété d'alors. Mélodies somptueuses (composées en grande partie par Frank Gérald), textes osés qui sentaient le vécu, arrangements et sonorités magiques (il a beaucoup enregistré à Londres, avec Charles Blackwell aux manettes), une voix qui tutoyait les sommets... Ce premier album, nommé d'après son tube *Love Me, Please Love Me*, est un florilège : *La Poupée qui fait non* (sur laquelle Jimmy Page joue de la guitare), la scandaleuse *L'Amour avec toi* (interdite d'antenne avant 22 heures), *Sous quelle étoile suis-je né ?*... La totale de l'intouchable. C'est à Jean-Marie Périér (qui d'autre ?) qu'on doit la photo de pochette.



CLAUDE FRANÇOIS

COMME D'HABITUDE

1967 | DISQUES FLÈCHE

Il aura suffi d'un après-midi au bord d'une piscine pour que naisse une des chansons les plus mythiques au monde. Ça

s'est passé au Moulin de Dannemois, propriété de Claude François, où ce dernier et le parolier Gilles Thibaut peaufinaient un texte sur une musique composée par Jacques Revaux. *Comme d'habitude*, inspirée par la rupture du chanteur avec France Gall deviendra *My Way*, adaptée par Paul Anka (David Bowie ne s'est pas montré à la hauteur...), puis reprise, entre autres, par Frank Sinatra. C'est le pinacle de ce disque que font reluire d'autres adaptations en français de titres anglo-saxons tel *Massachussets* des Bee Gees, *I Was Made to Love Her* créé par Stevie Wonder ou *Baby, Now That I've Found You* des Foundations, devenus, sous la plume de Clo-Clo et Gilles Thibaut, *La Plus Belle Chose au monde*, *Rien rien rien* et *Pourquoi*. On ne compte plus les filles qui ont pleuré en écoutant *Pardon*, déclaration d'amour désespérée mise en musique par Jean Renard.



JACQUES DUTRONC

IL EST CINQ HEURES

1968 | DISQUES VOGUE

Après un premier album au succès phénoménal (et le tube *J'aime les filles*), le crooner nonchalant et blasé va montrer d'autres facettes de son talent dans celui-ci, plus brillant encore, et écrivain de la magistrale *Il est cinq heures, Paris s'éveille*. Intégralement écrit par Jacques Lanzmann et son épouse d'alors Anne Segalen, et mis en musique par Dutronc, le disque, dans l'esprit du temps et sous l'influence libertaire de 1968, vogue entre la romantique *La Métaphore*, la contestataire *Les Rois de la réforme* (« *Le prestige de la réforme c'est mieux que celui de l'uniforme* ») et la potache *Hippie Hippie Hourrah* (sur l'air d'*Ils ont des chapeaux ronds*, mais joué façon sitar...). La désinvolture du chanteur est à son comble dans *Le Plus Difficile* (« *Les gens qui croient que tout est facile, ce sont toujours des vieux fossiles* ») et il règle son compte à l'éducation dans l'énergique *Fais pas ci, fais pas ça* qui donnera en 2007 son titre à la série TV populaire d'Anne Giafferri et Thierry Bizot.



JACQUES DUTRONC L'OPPORTUNISTE

1968 | DISQUES VOGUE

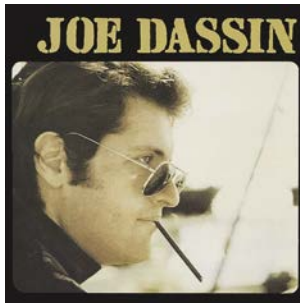
Cette fin de décennie est extrêmement fructueuse pour le dandy je-m'en-foutiste qui en profite, avec son génial parolier Jacques Lanzmann et sa compagne Anne Segalen, pour s'en prendre aux politiciens de l'après-1968, accusés de récupération du mouvement ouvrier et donc, de retourner leur veste (« *toujours du bon côté* »). L'ironique et grinçante *L'Opportuniste* sera reprise avec brio par Indochine en 1982 sur l'album *L'Aventurier*. En digne père de son fils, Dutronc compose *À toute berzingue*, un jazz manouche en clin d'œil à Django Reinhardt, se fait plus rock le temps de *Je suis content* et *Tranes-Dimanche* (« *Zitronne sera-t-il détrôné par De Caunes ? / Jackie cherche-t-elle vraiment un autre mari ?* »). Au fil de ce troisième album, on goûtera aussi et surtout la mélancolique *Amour toujours, tendresse, caresse*, qui a fait l'objet d'un duo avec Françoise Hardy en 2006 (sur *Parenthèses…*), et la magnifique *Proverbes* qui n'a pas dû déplaire à Michel Polnareff.



SERGE GAINSBOURG INITIALS B.B.

1968 | PHILIPS

Sa récente rupture avec « la Rolls » Brigitte Bardot a inspiré au recycleur de génie une chanson qui emprunte à la *Symphonie n°9* de Dvořák (dite *Du nouveau monde*) et au *Corbeau*, un poème d'Edgar Allan Poe traduit par Baudelaire. « *Une nuit que j'étais à me morfondre, dans quelque pub anglais, du cœur de Londres…* » Fascinante, *Initials B.B.* a donné son titre à cet album pop-rock, assemblage de quatre maxi 45-tours, enregistrés en Angleterre et (un peu) à Paris. B.B. pose sa voix atone sur la célèbre *Bonnie and Clyde*, inspirée par le film à succès d'Arthur Penn qui allait débouler dans les cinémas français quelques mois après. Le pianiste anglais Arthur Greenslade, Michel Colombier et David Whitaker ont participé à ce disque mythique qui inclut au moins trois autres réussites : *Comic Strip*, *Ford Mustang* et *Qui est 'in', qui est 'out'*. Cette dernière figurait sur un single paru deux ans plus tôt, avec les yé-yé *Mr. Jekyll et Monsieur Hyde*, *Marilu* et *Shu Ba Du Ba Loo Ba*.

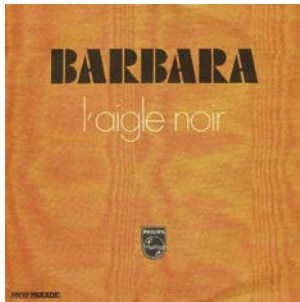


JOE DASSIN LES CHAMPS-ÉLYSÉES

1969 | COLUMBIA/CBS

Ce troisième album de Joe Dassin clôt en beauté ses années soixante. Le chanteur et compositeur franco-américain,

fils de la violoniste virtuose Béatrice Launer et du cinéaste Jules Dassin, a eu quelques difficultés à s'imposer, mais à partir du 45-tours *Les Dalton*, en 1967, le succès ne l'a plus trahi. Ce 33-tours regroupe la plupart des tubes qui ont suivi, à commencer par *Siffler sur la colline* (sur un texte de Jean-Michel Rivat et Frank Thomas), qui avait déferlé sur les ondes en pleine contestation de mai 1968. Le disque est porté par *Les Champs-Élysées*, standard immarcescible écrit par Pierre Delanoë, qui signe aussi les textes du *Chemin de Papa* ou du *Petit Pain au chocolat*. On y trouve également *La Bande à Bonnot* et des ballades bucoliques ou nostalgiques à redécouvrir (*Sunday Times*, *Mon village du bout du monde…*). C'est aussi cette année-là que Joe allait arborer son total look blanc (et son fameux ceinturon).

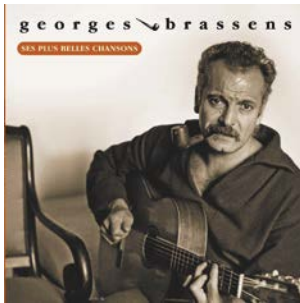


BARBARA L'ÉPAVE NOIR

1970 | PHILIPS

Au début des années soixante-dix, paraît ce recueil de chansons, en rupture totale avec l'humeur musicale du moment.

Concocté sous la houlette de Michel Colombier avec une quarantaine de musiciens et choristes, l'album, surtout, connu pour sa chanson-titre, se caractérise par un lyrisme exacerbé. En 2004, le psychanalyste Philippe Grimbert a tenté l'analyse : selon lui l'oiseau noir est le père incestueux que la chanteuse évoquait dans ses mémoires. On peut émettre des doutes sur cette hypothèse, d'autant que Barbara a dédié la chanson à sa nièce Laurence, de 4 ans à l'époque. Dans cet album mystérieux et poétique, à l'image de la Dame en noir, se distingue également la poignante *Drouot*. La tragédie de cette femme qui se défait des objets de son passé aux enchères publiques et voit ses souvenirs éparpillés lui a été inspirée par une scène dont elle a été témoin à la fameuse salle des ventes qu'elle fréquentait avec son ami antiquaire Michel Souillac.

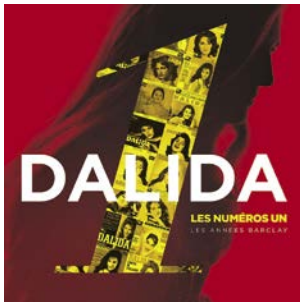


GEORGES BRASSENS SES PLUS BELLES CHANSONS

2018 | MERCURY RECORDS

Georges Brassens a inscrit son nom, en autodidacte, au patrimoine artistique français ; avec des mélodies simples (en

apparence) mais accrocheuses, en harmonie avec des textes poétiques nourris d'expressions populaires et parfois, de mots crus. Car les chansons paillardes étaient aussi son rayon. Sa voix douce, sa moustache, sa pipe, son air à la fois bougon et bonhomme sont entrés dans la légende. Anarchiste dans l'âme, antimilitariste, ce monstre sacré, désormais chanté dans les écoles, était un auteur subversif d'une puissance rare. C'est également un des musiciens les plus prolifiques de son temps et ses chansons ont traversé les générations. Ce best of rassemble dix titres majeurs de sa discographie, publiés entre 1952 et 1964, du *Gorille aux Copains d'abord* en passant par *Les Amoureux des bancs publics* ou *La Mauvaise Réputation*. Cette dénonciation du conformisme bourgeois sera interdite d'antenne à sa sortie.



DALIDA LES NUMÉROS UN

2018 | ORLANDO/BARCLAY

Sont réunis ici quatorze des premiers succès de la diva, née Yolanda Gigliotti et dont le décès le 3 mai 1987, à l'âge de 54

ans, laissa la France éplorée. Au début des années cinquante, elle rencontre Lucien Morisse, directeur musical d'Europe 1, ainsi que le producteur Eddie Barclay. Ces deux hommes vont façonner sa carrière. *Bambino*, version française de la napolitaine *Guaglione*, paraît en 1956. Il est premier d'une incroyable série de triomphes. Les adaptations sont à la mode et les répertoires méditerranéen et latino conviennent à la voix roucouillante de Dalida. Elle interprète avec brio *Come Prima*, d'après le succès planétaire créé par Tony Dallara, *Histoire d'un amour*, reprise de la chanson du film homonyme mexicain, ou *Les Enfants du Pirée*, immortalisée par Melina Mercouri dans *Jamais le dimanche* de Jules Dassin. Toujours à la page, Dalida surfe aussi sur la vague yéyé et chante *Itsi Bitsi, petit bikini*, version française du tube américain signé Paul Vance et Lee Pockriss.

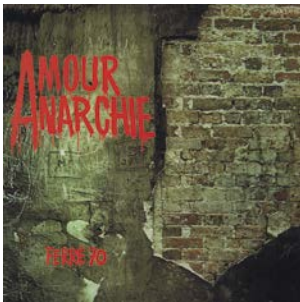


MIKE BRANT UN GRAND BONHEUR

1970 | WARNER MUSIC

Publiée en 1970, la chanson *Un grand bonheur* donne son titre à ce *picture-disc*, hommage en couleur au chanteur israélien

découvert par Carlos et Sylvie Vartan, alors qu'il se produisait dans un night-club de Téhéran. La voix de crooner à la Tom Jones et le physique avantageux de celui que ses amis appelaient « le Caruso » ne vont pas tarder à emballer le show-biz parisien. Cette même année 1970, le 45-tours avec *Laisse-moi t'aimer* et *Parce que je t'aime plus que moi* – deux titres signés Jean Renard et arrangés par Jean-Claude Vannier – lance sa carrière de chanteur à minettes. D'autres tubes suivront dont *Qui saura*, adaptation, en 1972 d'un titre du groupe italien Ricchi e Poveri, et *C'est ma prière*, composé sur des paroles de Richard Seff. Sensible et tourmenté, le prince charmant de la chanson française vendra plus d'un million de disques avant de se défenestrer mystérieusement à Paris, en 1975. Il n'avait pas 30 ans.



LÉO FERRÉ AMOUR ANARCHIE

1970 | DISQUES BARCLAY

Lorsqu'en décembre 1970, sort le double vinyle (chaque disque était d'abord paru séparément), Léo Ferré surfe sur

le succès de *C'est extra*. Le premier volume va devenir mythique. L'artiste anarchiste en pince pour la pop anglo-saxonne et à défaut de pouvoir enregistrer avec Pink Floyd ou Jimi Hendrix, va solliciter un groupe français Zoo, qui l'accompagnera sur *Le Chien*, manifeste poétique et politique très avant-gardiste de plus de six minutes dans lequel il opte pour le *spoken word*, prose incantatoire, pour mieux exprimer sa rage et dénoncer l'inhumanité de la société (« *Des armes et des mots c'est pareil, ça tue pareil* ») et le slow érotique *La The Nana*. D'autres titres, *La Mémoire* et *la Mer*, *Rotterdam* et surtout *Poètes vos papiers!* (« *Le dictionnaire et le porto à découvert, je débouffe des mots à longueur de pelure* ») – c'était déjà le titre de son recueil de poésies publié en 1956 – achèveront de faire de cet album une référence en matière de liberté artistique.

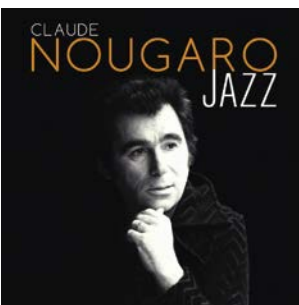


JOE DASSIN LA FLEUR AUX DENTS

1970 | CBS/COLUMBIA

« *Il y a les filles dont on rêve et celles avec qui l'on dort…* » C'est avec *La Fleur aux dents* qu'il a composée sur un texte de

Claude Lemesle, que Joe Dassin aborde les années soixante-dix. Ce classique n'est pas le seul tube de ce quatrième album, publié sans titre à l'origine. *L'Amérique*, adaptation française de *Yellow River*, du groupe britannique Christie, comptera aussi parmi les airs les plus populaires de son répertoire. Pierre Delanoë a détourné le texte original (il y était question d'un soldat qui retrouvait son foyer après la guerre de Sécession, mais à l'époque, le public l'a associé à la guerre du Vietnam) pour qu'il colle à l'histoire personnelle du chanteur franco-américain. Et puis, il y a la charmante *L'Équipe à Jojo* (« *On allumait une cigarette et tout s'allumait / Qu'est-ce qu'on était fou, qu'est-ce qu'on s'en foutait, qu'est-ce qu'on était bien* »), qui a formidablement résisté à l'épreuve du temps.



CLAUDE NOUGARO NOUGARO JAZZ

1970 | MERCURY RECORDS

« *Quand le jazz est, quand le jazz est là, la java s'en, la java s'en va…* » Entre Nougaro et le jazz, ce fut une grande his-

toire d'amour. Ce double vinyle regroupe seize des titres les plus représentatifs de cette alliance, adaptés ou créés par celui que Michel Legrand, son complice des débuts, appelait « l'acrobate du verbe » ou « le jongleur des mots ». Tout au long de sa carrière, le chanteur toulousain s'est entouré de jazzmen et de musiciens émérites. Au début des années soixante, Jacques Datin lui adapte un thème de Dave Brubeck qui devient *Le Jazz et la Java*. Avec Maurice Vander, son collaborateur durant quatre décennies, il crée *La pluie fait des claquettes* et adapte le negro-spiritual *Go Down Moses* qui deviendra la célèbre *Armstrong*. Car le répertoire anglo-saxon a inspiré à ce poète génial et excentrique beaucoup de ses plus belles chansons : *À bout de souffle* est ainsi tirée de *Blue Rondo à la Turk* de Dave Brubeck, et *Dansez sur moi*, de la fabuleuse *Girl Talk* de Neal Hefti.



JACQUES BREL NE ME QUITTE PAS

INDISPONIBLE

1970 | LE CHANT DU MONDE

Si l'on persiste à chercher des « nouveaux Jacques Brel », en Oxmo Puccino ou en Stromae,

c'est que l'inoubliable auteur, compositeur et interprète, a marqué l'histoire de la chanson francophone, par la valeur littéraire de ses textes, la fluidité mélodique de ses musiques et, bien sûr, la force émotionnelle de ses interprétations, habitées, vibrantes, mais également « jouées » par le comédien exceptionnel qu'il fut, aussi. On trouve donc dans cet album vinyle quelques-uns de ses plus grands moments, les caustiques, comme *Les Flamandes* ou *La Valse à mille temps*, et bien sûr les tremblantes d'émotion, comme l'insurpassable *Ne me quitte pas*, mais aussi *Quand on n'a que l'amour*. Icône de la chanson française classique, disparu prématurément à 49 ans après s'être retiré du métier, celui que Brassens surnommait « L'Abbé Brel », et qui fut chanté par David Bowie et Scott Walker, reste un monument.



CLAUDE FRANÇOIS LE LUNDI AU SOLEIL

1972 | DISQUES FLÈCHE

Le Lundi au soleil est d'abord une chanson composée par Patrick Juvet sur des paroles de Frank Thomas et Jean-Michel

Rivat. Subjugué par sa mélodie, Claude François va l'enregistrer fissa et son succès sera instantané. L'album, paru l'année où il lançait le magazine *Podium*, réunissait d'autres futurs classiques parmi lesquels *Il n'y a pas que l'amour qui rende heureux*, *Celui qui reste* et *Une fille et des fleurs*, adaptation française de *You Can't Hurry Love*, signée à l'origine Holland-Dozier-Holland pour les Supremes. Car Clo-Clo avait le chic pour dénicher des succès anglo-saxons alors inconnus en France qu'il adaptait ensuite à sa sauce. Il avait aussi l'art de les assortir d'une chorégraphie sautillante (pour faire se déhancher les Clodettes), comme pour cette reprise de *Miss Belinda* signée Des Parton et créée par le groupe Boulevard, devenue chez nous le tube que l'on sait : « *Elle a les yeux bleus, Belinda. Elle a le front blond, Belinda.* »



VÉRONIQUE SANSON AMOUREUSE

1972 | ELEKTRA RECORDS

Le meilleur premier 33-tours chanté par une femme de toute l'histoire de la chanson française ! Ce disque produit par

Michel Berger avec qui elle vivait en musique est un modèle du genre qui était le leur. *Singer-songwriter* habitée et vibrante comme sa voix (une fan de Dionne Warwick), Véronique n'a jamais fait plus fort que sur ce disque et aucune femme chanteuse d'ici ne lui est arrivée aux orteils. *Besoin de personne*, au hasard, est du calibre de ce qu'écrivait Carole King à la même époque. Françoise Hardy elle-même reconnaîtra qu'il y a un avant et après *Amoureuse* (elle voudra aussitôt collaborer avec Michel Berger). « Une nuit je m'endors avec lui... » Sublime également, la chanson-titre sera reprise à travers le monde. *Mariavah*, *Tout est cassé tout est mort* et *Bahia* sont elles aussi des classiques du répertoire de cette musicienne dotée d'un sens aigu de la mélodie, et qui a réussi à faire sonner le français comme... personne.



MICHEL POLNAREFF POLNARÉVOLUTION

1972 | DISC'AZ

Personne n'a oublié le scandale que provoqua l'affiche du spectacle de Michel Polnareff à l'Olympia, du 6 au 22 octobre

1972. Mais derrière (!) cette affiche, il y eut un spectacle dont *Polnarévolution* est la retranscription fidèle. Il manque certes la dimension visuelle, les costumes de Paco Rabanne, le groupe de rock *Dynastie Crisis* comme accompagnateurs, leurs instruments en plexiglas, le son en 5.1 (une première en France). Il reste le premier live de Polnareff, le somptueux *Bal des Laze*, et le défilé des tubes, *La Mouche*, *On ira tous au paradis*, *Âme câline*, *Tous les bateaux tous les oiseaux*, *Love Me, Please Love Me*, *Dans la maison vide...* Mélodiste hors pair, le chanteur inclassable aux lunettes en noir et blanc colore les hit-parades depuis le milieu des années soixante avec toutes ces chansons qui sont autant de pièces musicales limpides, constituant le meilleur de la pop française classique.

SERGE GAINSBOURG HISTOIRE DE MELODY NELSON

1971 | PHILIPS

Au volant de sa Rolls-Royce, un quadragénaire percute le vélo d'une adolescente, Melody Nelson. Le chanteur-récitant s'éprend de cette Lolita à laquelle Jane Birkin prête sa voix. Ils s'aiment dans la chambre d'un hôtel particulier, puis Melody trouve la mort dans le crash d'un Boeing 707. Pour son premier concept album (« une vraie comédie musicale symphonique ! » dira Gainsbourg), manière de prouver qu'il était davantage qu'un auteur de chansonnettes pour le hit-parade, le trublion dandy a écrit des poèmes mortifères en connivence avec le génial compositeur et arrangeur Jean-Claude Vannier. Une rythmique basse-batterie-guitare, un orchestre symphonique d'une cinquantaine de musiciens, encore plus de choristes (sur *Cargo Culte*)... Onirique, érotique, mythique, ce disque novateur, qui fit un flop à sa sortie, est aujourd'hui un classique et reste une référence ultime pour bon nombre de *songwriters*, et pas seulement en France.



MICHEL FUGAIN FUGAIN ET LE BIG BAZAR

1972 | CBS RECORDS

Attention Mesdames et Messieurs (« dans un instant ça va commencer ! »). Ce titre fédérateur était l'introduction

idéale du premier album de Michel Fugain avec la troupe de jeunes chanteurs, danseurs et musiciens qui l'accompagnera jusqu'en 1977. C'est avec ce collectif à l'esprit soixante-huitard et au goût immodéré pour les costumes bariolés qu'il décrochera ses plus grands succès. *Une belle histoire* sera le premier tube. Coécrite sur mesure par Pierre Delanoë et composée par le chanteur, elle sera l'hymne français plein de fraîcheur d'une génération beatnik, qui rêvait d'émancipation et de liberté. *Fais comme l'oiseau*, l'autre insubmersible, doit également son texte à l'incontournable Delanoë, chargé d'adapter une création d'Antonio Carlos & Jocafi entendue par Fugain lors d'un séjour au Brésil. On trouve également sur cet opus *Allez bouge-toi*, titre originellement choisi pour être en face A d'un 45-tours dont la face B était... *Une belle histoire*.



CHRISTOPHE LES PARADIS PERDUS

1973 | LES DISQUES MOTORS

Au début des années soixante-dix, Christophe n'est plus le chanteur d'Aline, celui qui posait sur la « Photo du siècle »

de SLC avec les vedettes du yé-yé. Sur cette couverture, il est le dandy ultime. Francis Dreyfus, directeur du label Motors, lui a présenté le jeune Jean-Michel Jarre, qui synthétise alors les mots. Ensemble, ils vont concocter cet album magnifique, au son novateur et aux arrangements ciselés inspirés du rock anglais. L'ouverture, *Avec l'expression de mes sentiments distingués*, brouillage des tubes de ses débuts sur des ondes radio lointaines, est une manière de tourner la page. Le rocker en lui libère sa belle énergie dans l'impétueuse *Mama*, tandis que dans *Le Temps de vivre*, il donne libre cours à son romantisme échevelé. Ce n'est pas peu écrire que la chanson-titre, une des plus belles du répertoire de Christophe, est un bijou : « Dans ma veste de soie rose, je déambule morose... »



FRANÇOISE HARDY MESSAGE PERSONNEL

1973 | WARNER BROS. RECORDS

Au début des *seventies*, l'interprète de *Tous les garçons et les filles* est dans une dynamique de changement : elle signe avec

WEA et se met à la recherche de compositeurs. Un nom s'impose : Michel Berger. Son travail sur *Amoureuse*, le premier album de Véronique Sanson, a impressionné Françoise Hardy. Ce dernier lui écrit *Message personnel*, le chef-d'œuvre de sa vie – qui est peut-être également celui de la sienne – ainsi que la magnifique *Première Rencontre* : « S'il m'avait fallu le décrire, bien sûr je me serais trompée, mais j'aimais déjà son sourire avant de l'avoir rencontré... » Touché par la grâce, Berger parvient à éclipser Georges Moustaki (*Berceuse, L'habitude*), Serge Gainsbourg et Jean-Claude Vannier (*L'Amour en privé*), pourtant excellents dans leur registre, et qui, plus modestement, contribuent tout de même à faire du 33-tours un chef-d'œuvre. Pas négligeable non plus, l'exquise *Rêver le nez en l'air*, mise en musique par Jean-Pierre Pouret.



maxime le forestier



CHANSON FRANÇAISE

MAXIME LE FORESTIER

MAXIME LE FORESTIER

1972 | POLYDOR RECORDS

Quand le talent est aussi clair, l'accueil est à la hauteur. Un million d'exemplaires, c'est le chiffre de ventes de cet album qui présente Maxime Leforestier à la France, avec des chansons héritières de la chanson rive gauche, modernisées par la contre-culture de Kerouac et Dylan. Le touchant *Mon frère*, le pamphlet antimilitariste *Parachutiste*, cousin du *Déserteur* de Boris Vian, une chanson qui sera formellement interdite d'antenne et reprise par Joan Baez, et puis l'incontournable maison bleue sur la colline, *San Francisco*, un des tubes les plus éternels des années soixante-dix. Et puis encore *Éducation sentimentale*, avec la voix diaphane de sa sœur Catherine, et *La Rouille*, d'une maturité d'écriture étonnante, ou *Fontenay-aux-Roses*... Le succès fut à la hauteur d'un album ou chaque chanson est un sommet. Pourtant il n'y a là que la voix d'un chanteur de 23 ans, des arrangements discrets, mais une telle évidence que cet album devient sans coup férir celui d'une génération.



NINO FERRER

NINO AND RADIAH

1974 | CBS RECORDS

Malheureux. Tel fut Nino Ferrer, artiste immense et incompris. Il détestait ses tubes rigolos et adorait le rhythm &

blues, qu'il fut le seul français à chanter dignement. En 1974, il propose cet album entièrement en anglais, en compagnie d'une amie américaine, danseuse et mannequin, Radiah Frye. L'album contient *South*, la version originale du *Sud*, que sa nouvelle maison de disques, au vu du succès en 45-tours (1 million d'exemplaires, tube de l'été, et de tous les étés), force à ajouter sur l'album, alors que Nino Ferrer n'est guère satisfait de cette version beaucoup plus « variété ». L'album, délicatement *groovy*, marche beaucoup moins bien, ne s'écoulant qu'à 60 000 copies. Par la suite, il va s'exiler dans le Lot, faire d'autres albums qui passeront totalement inaperçus. Ce dernier feu populaire, ce tube gravé dans notre mémoire collective, cette pochette dans l'esprit du temps, sera l'ultime chapitre visible d'un artiste plein de failles, suicidé en août 1998.

CHRISTOPHE

LES MOTS BLEUS

1974 | LES DISQUES MOTORS



CHRISTOPHE

LES MOTS BLEUS

1974 | LES DISQUES MOTORS

« Parler me semble ridicule, je m'élançai et puis je recule... » Énorme tube de 1974, cette déclaration timide mais exaltée,

chantée avec une sensibilité phénoménale, est rapidement devenue un classique et sera à jamais indissociable de son interprète. Jean-Michel Jarre, qui en a écrit le texte, comme la plupart de ceux du disque, aurait été adoubié par Serge Gainsbourg par un message simple : « Bienvenue au club ». *Les Mots bleus* est indiscutablement le sommet de ce cinquième album, successeur d'un autre chef-d'œuvre de Christophe, *Les Paradis perdus*, paru l'année précédente. Le dandy au look de *latin lover* assumé a composé l'intégralité des musiques et s'est entouré de sa bande de musiciens émérites (Didier Batard, Patrick Tison, Dominique Perrier, Roger « Bunny » Rizzitelli...). Tellement plus qu'un chanteur pour midinettes, Christophe excellait aussi dans *Le Dernier des Bevilacqua* (son vrai nom), *Señorita* (clin d'œil à l'âge d'or d'Hollywood) et l'emblématique *Drôle de vie*.



MICHEL JONASZ

CHANGEZ TOUT

1975 | ATLANTIC RECORDS

Après un premier album l'année d'avant, où *Dites-moi* et *Super Nana* commencent à le faire remarquer, l'ancien chan-

teur de King Set commence à imposer son style, jazzy et chaleureux. L'optimiste *Changez tout* et le nostalgique *Les Vacances au bord de la mer*, raconté avec des détails quasi sociologiques, assoient plus encore sa place de chanteur d'une nouvelle espèce, entre variété et chanson à texte, établissant avec Yves Simon ou Alain Souchon un genre qui va enchanter les années soixante-dix. Pierre Grosz signe la quasi-totalité des textes, Jonasz se charge des musiques, en laissant une à Jean-Claude Vannier et une autre à Guy Skornik. Gabriel Yared, Jean-Claude Petit et Michel Bernholc, des experts, se chargent des arrangements, au moment où ce travail formidable qui fait jusque-là la richesse de la variété va disparaître au profit d'une instrumentation plus rock. Il faut donc en profiter.

bernard lavilliers

LE STÉPHANOIS

1975 | LES DISQUES MOTORS



BERNARD LAVILLIERS

LE STÉPHANOIS

1975 | LES DISQUES MOTORS

Dans les années soixante-dix en France, il y avait Higelin et il y avait Lavilliers, qui se

partageaient quasiment le même public. Cet album bien nommé n'est pas le premier du *singer-songwriter* stéphanois, mais c'est tout comme. Car en dépit de sa pochette disgracieuse, le disque lui vaudra la reconnaissance du public. Toutes les facettes de ce disciple de Léo Ferré y miroitent : le poète engagé et contestataire (*Les aventures extraordinaires d'un billet de banque*, *La Samba*, *L'Espagne*), le voyageur (*San Salvador*), le chanteur social et réaliste (*Saint-Étienne*, sa ville de cœur – « On n'est pas d'un pays, mais on est d'une ville »). La voix grave et chaude, Bernard Lavilliers se montre aussi conteur, le temps de l'envoûtante fable futuriste *La Grande Marée* : « Un colosse aux pieds d'argile surveille la frontière... » Rien que du costaud, annonceur des *Barbares*, l'album de la consécration, qui déboulera l'année suivante.



IL ÉTAIT UNE FOIS

ILS VÉCURENT HEUREUX

1975 | PATHÉ

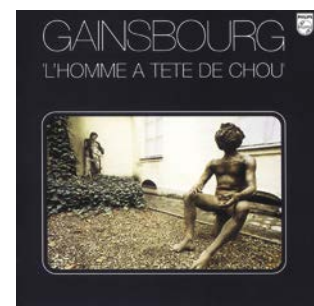
Formé autour de musiciens de Michel Polnareff en chômage technique, Serge Koolen et Richard Dewitte, de la chan-

teuse américaine Joëlle Mogensen, à la beauté fracassante, et de quelques partenaires, il était une fois à déjà posé les marques de sa pop lumineuse avec *Rien qu'un ciel* et un premier album en 1972. Avec celui-ci, ils deviennent les fers de lance de cette chanson mélodique, californienne dans son essence (Joëlle vient pourtant de New York), qu'on qualifierait aujourd'hui de « sunshine pop ». *J'ai encore rêvé d'elle* (« je l'ai rêvée si fort que les draps s'en souviennent », cette rime égrillardes sera abondamment commentée) est un tube qui ravit l'été 1975. On trouve aussi *Polnarevient*, un cri du cœur, *Les Jeans*, et *Les Magazines*, soit treize titres enchanteurs, joués par les meilleurs musiciens de l'Hexagone (un autre vient de chez Nino Ferrer), et chantés par cette voix pure et posée. Puis il y aura deux autres albums, une séparation, et la mort brutale de Joëlle, à 29 ans.



ANGE
ÉMILE JACOTEY
1975 | PHILIPS

Émile Jacotey a vraiment existé. Les gars d'Ange avaient pensé intituler leur quatrième album *Le Livre des légendes*, mais prévenus qu'en Franche-Comté, un maréchal-ferrant de 85 ans racontait des fables locales, Christian Descamps et Jean-Michel Brézovar se sont empressés de le rencontrer. Leurs discussions (enregistrées) avec ce vieux sage ont donné naissance à des morceaux hypnotiques, alternance de rêves éveillés et cauchemars, tous regroupés sur la face A. Certaines chansons déroutent (*Bêle, bêle, petite chèvre...*), mais *Sur la trace des fées*, *Le Nain de Stanislas* ou *Jour après jour* fascinent. Cette peinture sonore de la paysannerie de Haute-Saône, entre tradition et merveilleux, est un des sommets artistiques de la formation belfortaine. Curieusement, la face B, enregistrée dans l'urgence en studio, est inégale et sans lien avec la précédente. Qu'importe ! L'album, cultissime, est considéré comme une pièce de choix du rock progressif européen.



SERGE GAINSBOURG
L'HOMME À LA TÊTE DE CHOU
1976 | PHILIPS

Nouveau concept album de l'enfant terrible de la chanson française ! Il doit son nom à la sculpture de Claude Lalanne qu'on voit sur la pochette, objet de fascination pour Gainsbourg qui en avait fait l'acquisition. « *Je suis l'homme à tête de chou, moitié légume, moitié mec...* » établit-il en ouverture, dans la chanson-titre. Ce disque surréaliste, revisité par Alain Bashung de très belle façon dans un album posthume de 2011, est plus parlé que chanté (ce fameux *talk over* qui deviendra la marque de fabrique de l'artiste). Il raconte en douze actes l'histoire d'un quadragénaire, journaliste pour une « feuille de chou », qui va s'enticher d'une shampooineuse nommée Marilou. Enregistré à Londres, produit par Philippe Lerichomme et arrangé par l'Anglais Alan Hawkshaw, ce 33-tours a déconcerté le public à sa sortie, mais a été acclamé par la critique ainsi que par les garnements du punk. La dansante *Marilou Reggae* deviendra *Marilou Reggae Dub* sur *Aux armes et cætera*.



TÉLÉPHONE
TÉLÉPHONE
1977 | COLUMBIA RECORDS

Téléphone est né lors d'un concert au Centre Américain de Paris en novembre 1976. Il était organisé par Jean-Louis Aubert et Richard Kolinka, qui avaient des chansons, mais pas de musiciens. Louis Bertignac et Corine Marienneau sont arrivés à la dernière minute. La suite est de l'histoire. Biberonnée au son des Rolling Stones (la presse aura d'ailleurs tôt fait de les appeler « les Rolling Stones français »), des Who, des Beatles ou de Led Zeppelin, cette formation composée de deux guitares, une basse et une batterie était totalement en phase avec son époque. Testées sur scène, viscéralement rock et nerveuses, *Hygiaphone* et son intro chipée à Chuck Berry, *Métro (c'est trop)*, *Flipper* (« *On joue sa vie comme on joue au flipper* ») ou *Prends ce que tu veux* se retrouveront sur ce premier album paru l'année suivante et deviendront les chants de toute une génération. À l'exception de *Flipper* (de Bertignac), tout est signé Jean-Louis Aubert.

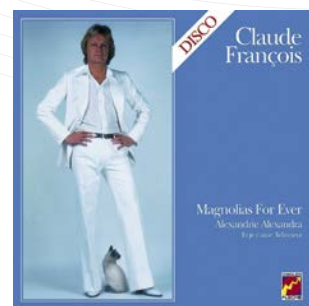


JACQUES BREL
LES MARQUISES
1977 | DISQUES BARCLAY

Le treizième et dernier album de Brel, paru un an avant son décès (le 9 octobre 1978), est hanté par la mort. À quarante-huit printemps, le chanteur belge, atteint d'un cancer du poumon, se sait condamné et, tel Gauguin avant lui, s'est retiré aux Marquises. Il revient pourtant à Paris et enregistre au studio Hoche – en septembre et octobre 1977 – ce disque testamentaire où seule la bondissante *Les Remparts de Varsovie* atteste d'une certaine légèreté. Jacques Brel se livre à cœur ouvert, règle quelques comptes (avec les nationalistes flamands, dans *Les F...*), dit adieu aux amis (*Voir un ami pleurer*, *Jojo* – hommage à feu son camarade et accompagnateur Georges Pasquier). On y trouve également la redoutable *Viellir* (« *mourir face au cancer, par arrêt de l'arbitre... mourir, cela n'est rien, mourir la belle affaire...* »). La chanson *Les Marquises* a le dernier mot, et a fini par donner son titre à cet opus intense : « *Veux-tu que je te dise, gémir n'est pas de mise, aux Marquises.* »

TÉLÉPHONE
CRACHE TON VENIN
1979 | PATHÉ

Le deuxième album du groupe emblématique du rock français des années 70/80 sera celui de la consécration (populaire et commerciale). *Crache ton venin* est mis en chantier dans la foulée de son prédécesseur, histoire de bien enfoncer le clou. Enregistré à Londres, il bénéficie, aux manettes, de la présence de Martin Rushent (producteur des Stranglers, de Buzzcocks...). Là encore, les textes dans l'air du temps (*J'suis parti de chez mes parents* – « *J'en avais marre d'faire attention* ») et la voix d'ado de Jean-Louis Aubert sont soutenus par les riffs de guitare d'un Louis Bertignac survitaminé. Les révoltées *La Bombe humaine* et *Faits divers*, écrites et composées par Aubert, vont marquer toute une génération. En attendant, Téléphone, photographié par Jean-Baptiste Mondino sur la pochette (incluant un calque coulissant qui les montre nus), ne sera pas peu fier de se produire en Angleterre, en première partie de Steve Hillage.



CLAUDE FRANÇOIS
MAGNOLIAS FOR EVER
1977 | DISQUES FLÈCHE

Sorti quelques mois à peine avant sa manipulation électrique fatale, cet ultime album, donc, de Claude François baigne dans une tonalité disco de saison, et passe immédiatement à la postérité par les deux méga tubes composés par le chanteur avec Jean-Pierre Bourtayre, et écrits à grand renfort d'allégories par Etienne Roda-Gil, les inoxydables *Alexandrie Alexandra* et *Magnolias for Ever*. Pour faire l'appoint, l'équipe adapte Bob Marley (*Guava Jelly*, un titre rare, transformé en *Rubis* par Roda-Gil), Electric Light Orchestra (*Telephone Line* mute en *Sacrée Chanson*), Toto Cutugno, et Don McLean (un titre de 1970, *And I Love You So*, carrossé en *Et je t'aime tellement*). Ce vingt-cinquième album studio est donc nettement pensé en remplissage autour des deux locomotives, vendues respectivement à 600 000 et 800 000 exemplaires en 45-tours. *Alexandrie Alexandra* sort en single, le jour des obsèques de l'égyptien bondissant, comme un signe que la boucle est bouclée.

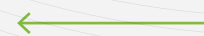




BERNARD LAVILLIERS
O GRINGO INDISPONIBLE

1980 | DISQUES BARCLAY

« Tout le gang était là, ceux de Porto Rico, ceux de Cuba... » Bien avant Manu Chao, Bernard Lavilliers était le spécialiste du carnet de voyage musical. *La Salsa* et *Pierrot La Lame* tracent les contours de Spanish Harlem, le New York portoricain ; *Rock City* et *Traffic* sont nourris de la tension urbaine de Manhattan : « Tu trouveras ici tout, non pas ce que tu penses, non pas ce que tu cherches, ça n'a pas d'importance. » Les titres reggae *Stand the Ghetto* et *Kingston*, enregistrés à la Jamaïque dans un climat de guerre civile, avec la crème des musiciens locaux, défoncés et foutraques, sont devenus des classiques. Le morceau-titre et *Sertaô* emportent au Brésil. « Ici, dans le *Sertaô*, tout le monde peut venir, ici il n'y a rien. » Enfin, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, poème d'Aragon mis en musique par Léo Ferré (son maître), hante magnifiquement ce guide du routard stéphanois, un disque majeur.



JANE BIRKIN
EX FAN DES SIKTIES

1978 | FONTANA RECORDS

C'est une évidence d'affirmer que parmi la multitude d'actrices pour lesquelles Serge Gainsbourg a composé des chansons, Jane Birkin, sa compagne, aura été l'apogée de la perfection pop du pygmalion magnifique. Ce quatrième album de leur collaboration domestique est un sommet, avec bien sûr la chanson-titre, infusée dans la nostalgie, et qu'elle avoua avoir eu beaucoup de mal à chanter, mais aussi les perles que sont *L'Aquaboniste* (clin d'œil à l'ami de la famille Jacques Dutronc), le sexy *Rocking Chair* créé par Isabelle Adjani dans un show télé, *L'Exercice en forme de Z* qui évoque Raymond Queneau, *Classé X* et ses rimes en... X, ou le plus rare *Le Velours des vierges*, que reprendra Élodie Frégé en 2007. Plus qu'une interprète, Gainsbourg a trouvé en Birkin un prolongement de lui-même, une muse inspirante, et un véhicule idéal (accent, gaucherie, fragilité, émotion sur des titres comme *Apocalipstik* ou *Dépressive*) pour des chansons qui lui sont aussi cruciales que les siennes propres.



DANIEL BALAVOINE
LE CHANTEUR

INDISPONIBLE
1978 | DISQUES BARCLAY

Malgré la chouette *Lady Marlène* et l'engagement de son directeur artistique et mentor Léo Missir, les deux premiers 33-tours de Daniel Balavoine étaient passés inaperçus. Mais en 1978, un titre va faire décoller la carrière de cet auteur-compositeur habité et à l'aise dans les aigus. Le Chanteur, inspirée de *Je m'voyais déjà* d'Aznavor et pied de nez à Eddie Barclay qui pensait que le musicien n'avait pas le physique pour réussir, va faire un carton monumental. Et pourtant, personne n'y croyait : la chanson est d'abord parue en face B d'un 45-tours avant que les radios s'affolent. Le tube va donner son titre à ce troisième album produit par l'Anglais Andy Scott et dont la photo de couverture a été prise par Alain Marouani. Lucie (« c'est la manière dont tu fardes qui ressemble à un aveu... ») et Si je suis fou (« Je me pends à ton cou... ») deviendront des classiques du répertoire de Balavoine, qui allait faire fort également, la même année, dans *Starmania*.



RENAUD
LAISSE BÉTON...

1977 | POLYDOR RECORDS

Parfois intitulé *Place de ma mob*, le deuxième album du poète des faubourgs est celui de la mythique *Laisse béton*,

au texte désopilant (« J'étais tranquille, j'étais peinarde... »). Délaissant le vélo pour la mobylette, Renaud cultive son image de loubard (perfecto en cuir, bandana et santiags), fait des clin d'œil à Gavroche (*Je suis une bande de jeunes — à moi tout seul*). Il chante la jeunesse qu'il fréquente et se fait la voix des zonards et des loulous de banlieue. Cette ambition louable vaudra à ce fils d'un romancier à succès issu des beaux quartiers pas mal de procès en imposture dans la presse. Qu'importe ! L'harmonica est à l'honneur dans *Le Blues de la Porte d'Orléans* et l'accordéon dans *Jojo le démago* (« qui fascine les péquenards quand il danse le tango »). Les douze chansons quasi intégralement écrites et composées par ses soins, décapent grâce à leur humour. Mention spéciale à *La Boum* (« Y a qu'avec les P'tits LU qu'ça a été l'orgie »).



STARMANIA
BERGER & PLAMONDON

1978 | KEBEC FROG

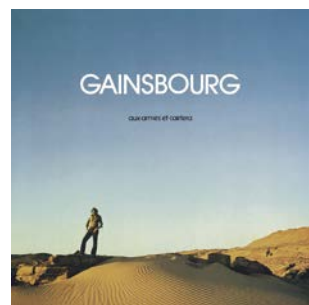
En 1979, l'opéra rock de Michel Berger (sur un livret de Luc Plamondon), dont la première au Palais des Congrès de Paris a eu lieu le 10 avril, a été un phénomène. Il avait été précédé de quelques mois par la publication d'un double vinyle, soit vingt et un titres pour raconter l'histoire de Johnny Rockfort (ça ne s'invente pas...) « selon les Évangiles télévisés ». Si la France connaissait déjà Daniel Balavoine (*Quand on arrive en ville*) et France Gall (*Monopolis*), elle allait découvrir des chanteurs québécois de talent comme Fabienne Thibault (*La Complainte de la serveuse automate*, *Les Uns contre les autres*), Claude Dubois (*Le Blues du businessman*) ou l'Américaine Nanette Workman (*Travesti*). On soulignera également les prestations d'Eric Estève, interprète de *La Chanson de Ziggy* (« C'est ce jour-là que j'ai rencontré le premier amour de ma vie qui s'appelait David Bowie... ») et de l'inénarrable Diane Dufresne (*Les Adieux d'un sex symbol*).



FRANCIS CABREL
LES CHEMINS DE TRAVERSE

1979 | CBS RECORDS

En 1974, alors qu'il chante *Petite Marie* dans un radio crochet organisé par Sud-Radio, Francis Cabrel est repéré par le producteur Richard Seff qui va le faire signer chez CBS. La chanson va figurer sur *Les Murs de poussière*, un premier album malheureusement passé inaperçu. C'est une autre ballade sentimentale qui va faire décoller sa carrière. En 1979, en pleine période New Wave, *Je l'aime à mourir* sera le tube inattendu de l'été. Avec ses cheveux longs, sa moustache gauloise, son accent du sud-ouest et son look de baba cool, le troubadour du Lot-et-Garonne va emballer la France d'alors. Et si la chanson est le sommet de ce disque sous l'influence de Bob Dylan – écrit et composé par Cabrel et enregistré avec des musiciens chevronnés (Jannick Top, Claude Engel...) – il inclut également d'autres perles. Le temps a notamment retenu *Les Pantins de naphtaline* et *Je rêve*, une belle ballade country à la Willie Nelson.



SERGE GAINSBOURG
AUX ARMES ET CÆTERA
 1979 | PHILIPS

Aux armes et cætera, chanson-titre de cet album enregistré à Kingston, a rendu fou de colère de nombreux militaires

français et des anciens combattants qui ont estimé que reprendre *La Marseillaise* façon reggae était un sacrilège. Sur ce disque, on retrouve des musiciens jamaïcains de renom (Sly & Robbie) et des choristes de Bob Marley. En travaillant avec Gainsbourg sur *Mari-lou Reggae*, chanson phare de *L'homme à tête de chou* paru trois ans auparavant, le producteur Philippe Lerichomme avait compris que le genre irait comme un gant à l'interprète. Gainsbourg allait exploiter le reggae comme d'autres styles musicaux anglo-saxons dont il a tiré parti, son manège à lui que beaucoup appelleront à du génie. Aspergé d'un parfum de scandale, le disque allait faire un tabac, grâce à la chanson-titre, mais aussi à *Vieille Canaille* « *You Rascal You* », *Des laids des laids* ou *Lola Rastaquouère*. Il sera certifié d'or puis de platine en un temps record !



PHILIPPE CHATEL
ÉMILIE JOLIE
 1979 | RCA VICTOR

« *Faites que le rêve dévore votre vie, afin que la vie ne dévore pas votre rêve* » peut-on lire sur la pochette du conte

musical de Philippe Chatel imaginé pour son Émilie à lui, âgée de 3 ans à l'époque (c'est aussi la dernière phrase du narrateur). Il raconte les aventures d'une petite fille propulsée dans un livre d'images, alors que ses parents sont sortis. L'œuvre originale, parue en 1979, réunissait les sommités de la chanson française d'alors (Georges Brassens, Henri Salvador, Julien Clerc, Louis Chedid, Françoise Hardy, Eddy Mitchell...) autour de titres désormais mythiques (La chanson *Émilie jolie*, chantée par Julien Clerc et la petite Séverine Vincent, est un classique). Le conte, adoré par les bambins, sera adapté dès l'année suivante pour la télévision par le génial Jean-Christophe Averty. La comédie musicale connaîtra plusieurs vies au fil des décennies, avec de nouveaux morceaux et interprètes. Elle est même devenue un film d'animation en 2011.



HUBERT-FÉLIX THIEFAÏNE
AUTORISATION DE DÉLIRER
 1979 | STERNE RECORDS

Sur le deuxième album folk-rock bien nommé du Jurassien auquel a collaboré le groupe

franc-comtois Machin, la désopilante *La Vierge au Dodge 51*, dont le début est interprété avec un accent à couper au couteau (« *Tu as la splendeur d'un enterrement de première claasse* »), tient carrément du sketch. Idem pour *Enfermé dans les cabinets (avec la fille mineure des 80 chasseurs)* aux accents disco atypiques. Hubert Félix Thiéfaine déverse sa prose sombre dans la prophétique *Alligators 427*, terrifiante évocation du danger nucléaire (« *Moi je vous dis "bravo !" et "vive la mort !"* »), ou dérive vers le cabaret humoristique dans *La Môme kaléidoscope...* Et que dire de *Dernière Station avant l'autoroute*, chanson de quarante secondes où il scande, accompagné de chœurs « *On s'est aimé dans les maïs, t'en souviens-tu mon Anaïs, le ciel était couleur de pomme et on mâchait le même chewing-gum* » ? Drôle et surréaliste.



JACQUES HIGELIN
CHAMPAGNE POUR TOUT LE MONDE, CAVIAR POUR LES AUTRES
 1979 | CBS RECORDS

Ils ont été publiés séparément – curieusement, *Caviar* en premier – puis sous la forme d'un double album, et donc peuvent être appréciés à part ou comme un tout. Enregistrés en Louisiane et au château d'Hérouville, ces disques, tous deux certifiés d'or, seront des succès majeurs d'un Jacques Higelin plus déchaîné et foutraque que jamais. « *La nuit promet d'être belle, car voici qu'au fond du ciel apparaît la Lune rousse...* » C'est par la fantasque *Champagne* qu'on pénètre dans ce maelstrom de rock frénétique aux textes espionnes. Les deux galettes regorgent de chansons magnifiques, qui attestent de l'éclectisme de cet artiste singulier, feu follet devenu maître dans l'art d'associer les genres, du jazz au rock en passant par le théâtre d'avant-garde et la chanson française. Joyaux de ce double monument : *Tête en l'air* (en mode Trénet), *Vague à l'âme* (« *C'est le Concorde !* »), *Je ne peux plus dire je t'aime*, *On a Rainy Sunday Afternoon* et l'instrumental *Entre deux gares*.

TAXI GIRL
SEPPUKU INDISPONIBLE
 1981 | MANKIN RECORDS

Unique album de Taxi Girl, *Seppuku* avait la particularité d'être scellé sur toutes les faces de sa pochette, qu'il fallait soi-même ouvrir avec un cutter. On y trouvait le vinyle, produit par Jean-Jacques Burnel des Stranglers, avec le renfort de Jet Black, batteur du même groupe londonien pour remplacer Pierre Wolfson, mort d'une overdose avant l'entrée en studio. Tragique et belle, sombre et tranchante, on trouve là l'inspiration fantasmagique de Daniel Darc (qui signe étrangement les titres soit de son nom, soit du pseudo Viviane Vog), et les arrangements virevoltants de Mirvais et Laurent Sinclair. *Les Armées de la nuit*, une version anglaise de *Cherchez le garçon*, *Musée Tong*, tout est hanté par la mort, la souffrance, voire le crime. Un album ovni, certes sans tubes, mais avec l'ossature de ce qui fit Taxi Girl, une beauté fracassée de failles, des envolées lyriques, un chanteur habité. Une belle tranche de légende.



TÉLÉPHONE
AU CŒUR DE LA NUIT
 1980 | PATHÉ

Réalisé de nouveau par l'Anglais Martin Rushent, le troisième album des *frenchies* ne dépote pas moins que son prédécesseur, *Crache ton venin*. Constamment sur scène et sur la route, les Téléphone, épuisés mais au sommet de leur art, atterrissent à New York et enregistrent au mythique studio Electric Lady imaginé par Jimi Hendrix, une de leurs idoles. Ils frayent avec la faune rock underground dont The Clash et Johnny Thunders, l'ex-New York Dolls. Les ambiances des nuits new-yorkaises vont nourrir ce disque noir, à cran, devenu culte, qui doit sa pochette *ad hoc* à Lynn Goldsmith, célèbre photographe de la sphère rock anglo-saxonne. Jean-Louis Aubert a écrit et composé douze chansons, Louis Bertignac une (*2000 nuits*). *Argent trop cher* (« *trop grand, la vie n'a pas de prix* ») fera un tube, mais *Au cœur de la nuit* (« *C'est à croire que la nuit n'a pas de cœur* ») et *Fleur de ma ville*, évocation de l'héroïne, vaudront au groupe ses lettres de noblesse.





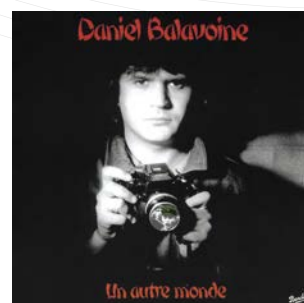
CHANSON FRANÇAISE

RENAUD

MORGANE DE TOI...

1983 | POLYDOR RECORDS

À ce jour, *Morgane de toi...* (expression manouche qui signifie « amoureux de toi ») est, avec *Mistral gagnant*, le plus gros succès commercial de Renaud. La plume trempée dans l'encre d'un quotidien qui n'est pourtant pas exactement celui d'une vedette populaire, il parvient à ne pas tromper sur la marchandise et livre des vérités toutes bêtes qu'il juge bonnes à chanter, entre gouaille et poésie. Déclaration d'amour à sa fille, la chanson-titre ira droit aux cœurs de tous ceux qui en ont une (« *J'suis qu'un fantôme quand tu vas où j'suis pas* »). Sa version ardéchoise du *Déserteur* de Boris Vian est violente : « *Monsieur le président, je suis un déserteur de ton armée de glands, de ton troupeau de branleurs...* » Le disque, enregistré à Los Angeles, recèle également *En cloque*, ode à la maternité (le chanteur a déclaré qu'elle était la préférée de son répertoire) et l'hilarante et très populaire *Dès que le vent soufflera...*, ponctuée par les fameux « *ta ta tan!* ».



DANIEL BALAVOINE

UN AUTRE MONDE

1980 | DISQUES BARCLAY

Le disque de tous les succès pour le défenseur du rock à la française, qui, en mars de la même année, a tenu tête à

François Mitterrand sur le plateau du journal télévisé d'Antenne 2. L'intervention va faire de lui le porte-parole d'une certaine jeunesse et lui vaudra une réputation de chanteur engagé. Ce cinquième album, coproduit par l'ingénieur du son anglais Andy Scott, abrite au moins trois tubes et classiques du *singer-songwriter* écorché vif : *Mon fils ma bataille*, *Je ne suis pas un héros*, écrite à l'origine pour Johnny Hallyday (elle figure sur l'album *À partir de maintenant*) et *La vie ne m'apprend rien*. Contrairement à ce que le public a pu penser à l'époque, *Mon fils ma bataille*, n'est pas autobiographique. La chanson est inspirée du divorce vécu par son guitariste et ami Colin Swinburne, mais aussi du film *Kramer contre Kramer* paru l'année précédente. À redécouvrir aussi, le bien nommé *Bateau toujours*, duo avec son ami Michel Berger.



BERNARD LAVILLIERS

NUIT D'AMOUR

1981 | DISQUES BARCLAY

Huitième album studio du Stéphanois, ce *Nuit d'amour* évoque en filigrane sa relation

débutante avec Lisa Lyon, culturiste, modèle pour Helmut Newton et Robert Mapplethorpe, amie d'Andy Warhol, et première body-buildeuse à être apparue dans *Playboy*, en 1980, soit juste avant d'entamer cette relation avec le chanteur. Installé de ce fait à Los Angeles, perméable aux couleurs musicales de la ville, Lavilliers explore des sonorités électroniques sur *Night Bird*, le premier single extrait de cet album de transition, pour revenir à des sonorités plus traditionnelles dans *Pigalle la blanche*, le second single d'un album enregistré entre Paris et L.A., et paru sous pochette signée Jean-Baptiste Mondino. Mais démuné de titres forts, cette *Nuit D'Amour*, qui revisite *Les Barbares*, parue dans une première version en 1976 dans l'album du même nom, reste un peu confidentielle, et manque de cet exotisme tropical qui est sa force.



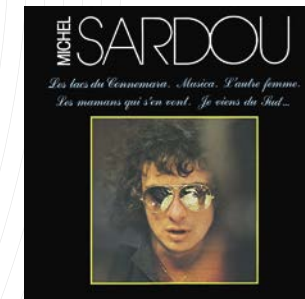
PATRICK COUTIN

COUTIN

1981 | EPIC RECORDS

Journaliste (à *Rock & Folk*) et artiste peintre, Patrick Coutin frappe un grand coup avec ce premier album de rock claire-

ment inspiré par Neil Young ou les Rolling Stones, et qui contient un tube inaltérable : *J'aime regarder les filles*. *Lady Mandrax*, *400 Millions de kilomètres* ou l'autobiographique *Reporter* tentent d'ouvrir le champ des inspirations, mais rien n'y fait, pas plus que la dizaine d'albums qu'il publiera par la suite jusqu'en 2019, c'est cette chanson, son riff de guitare familier, son ambiance estivale, son allure de blues décomplexé, que réclament des générations successives de fans qui connaissent par cœur ce titre. De toute évidence baigné dans un amour et une connaissance profonde du classic rock, cet album montre quand même un certain éclectisme, et indique que son auteur, curieux et professionnel, a su écouter le punk et la New Wave, contemporains de sa sortie.



MICHEL SARDOU

LES LACS DU CONNEMARA

1981 | TREMA RECORDS

Derrière les lunettes Aviator qu'il chausse sur la photo de pochette signée Michel Dreyfuss, Michel Sardou n'aurait jamais imaginé que trois décennies après sa création, *Les*

Lacs du Connemara serait un hymne chanté à pleine voix sur les *dancefloors* de France et dans les soirées étudiantes. Elle n'est pas le seul tube de ce dixième album où figure également *Être une femme* (« *Femme des années quatre-vingt, mais femme jusqu'au bout des seins...* ») dont il a écrit le texte avec Pierre Delanoë — le chanteur s'est toujours défendu d'être sexiste, mais le morceau sera jugé comme tel par les liges féministes. L'assez indigeste *Musica* (« *do ré mi ré do si la sol* »), composée par Toto Cutugno, et *Je viens du Sud*, que Chimène Badi mettra à son répertoire vingt-trois ans plus tard, seront également des hits. Le disque, qui doit beaucoup à Jacques Revaux, compositeur de la plupart des chansons, obtiendra un succès colossal.



MICHEL POLNAREFF

BULLES

1981 | DISC'AZ/ENUF RECORDS

Trois ans après *Coucou me revoilou* au succès mitigé, le popper en rade refaisait des étincelles avec ce septième al-

bum enregistré de nuit à Londres (avec Hans Zimmer aux claviers) et truffé de tubes. Les textes ont été coécrits avec Jean-Paul Dréau (l'auteur et compositeur du fameux *Le Coup de soleil* de Cocciante). Les fans de la première heure feront grise mine en entendant ces arrangements rock synthétiques et clinquants caractéristiques de la décennie : *Radio*, *Tam-Tam (L'Homme préhisto)*, *Bulle de savon*. Du point de vue du principal intéressé, il s'agissait plutôt d'un disque *West Coast* (au son FM), dans la veine de Steely Dan ou Fletwood Mac. C'est plus flagrant dans les épatantes *Je t'aime*, *Joue moi de toi*, *Elle rit* et *365 jours par an* qui attestent que le chanteur excentrique n'avait rien perdu de son talent de mélodiste. L'album sera certifié platine dans la foulée et reste, en 33-tours, le plus grand succès de Polnareff à ce jour.



CATHERINE DENEUVE
SOUVIENS-TOI DE M'OUBLIER
1981 | PHILIPS

Décidé à les faire toutes chanter, Gainsbourg propose un album à l'icône Deneuve, que

la perspective de faire carrière dans la chanson intéresse assez peu. Mais ils viennent de faire ensemble le film *Je vous aime*, de Claude Berri, pour lequel il a écrit *Dieu fumeur de havanes*, un duo qu'ils ont interprété en télévision, et qui fut un quasi-succès en single. Il chante deux autres duos avec l'actrice, la chanson-titre, et *Ces petits riens* (qui figurait sur *Gainsbourg Percussions en 1964*), et ajoute neuf autres titres qui ne resteront pas parmi ses plus réussis, d'ailleurs l'album est un échec commercial cuisant. *Dépression au-dessus du jardin* sur une belle mélodie empruntée à l'*Étude en fa mineur n°9* de Frédéric Chopin, et *Overseas Telegram*, écrite pour Jane Birkin tout juste envolée, et qui lui reviendra en 1983, restent les deux autres chansons motrices de cet album emballé sous une jolie photo d'Helmut Newton.



MARQUIS DE SADE
RUE DE SIAM
INDISPONIBLE
1981 | PATHÉ

Ce deuxième album du groupe rennais mythique est aussi celui qui précipitera la fin (longuement momentanée) du groupe. Autant le premier album était dans une veine post-punk agressive, autant ce *Rue de Siam*, du nom d'une rue de Brest, est poli, entre New Wave chic et funk blanc. Cette dichotomie d'inspiration provoquera la scission entre les deux leaders du groupe. Il n'en reste pas moins que MDS garde son élégance tragique, son esthétisme sonore et d'inspiration, sa classe évidente, et unique en son genre, à travers *Wanda's Louving Boy* (référence au Velvet Underground), *Cancer and Drugs*, une de leurs chansons emblématiques, ou *Final Fog (Brouillard définitif)*. Traversé des stridences de la paire de saxophonistes Herpin et Paboeuf, théâtralisé par la voix et le phrasé écorché de Philippe Pascal, *Rue de Siam* reste une borne indépassable d'un rock français qui ne ressemblait pas à un succédané de son anglo-saxon. Un chef-d'oeuvre glaçant, glacial, maîtrisé de bout en bout.



JACQUES HIGELIN
HIGELIN À MOGADOR
1981 | PATHÉ

Enregistré le 1^{er} janvier 1981 au Théâtre Mogador, à Paris, où Jacques Higelin donna une série de concerts à son habitude, c'est-à-dire incontrôlables et susceptibles, selon son humeur d'avoir une durée variable, et étirable à plusieurs heures, ce triple LP contient des titres des périodes *Alertez les bébés*, *BBH 75*, *Caviar pour les autres...*, *Champagne pour tout le monde*, *Irradié* et *No Man's Land*, soit la période la plus consensuelle et populaire de l'artiste, qui s'appuya sur le rock, dont il n'était pas au départ un pratiquant recensé, pour devenir un troubadour électrique en même temps qu'un leader d'opinion générationnel. De *Tête en l'air* en *Mona Lisa Klaxon*, c'est donc ici un quasi-best of en version live, un pléonisme pour ce chanteur communicant, parfois tribun poétique, improvisateur né, et personnalité chaleureuse que la scène transfigurait en joueur de flûte de Hamelin.



MICHEL JONASZ
LA NOUVELLE VIE
1981 | ATLANTIC RECORDS

Michel Jonasz est désormais un artiste établi quand sort ce sixième album studio, emporté vers les sommets (il sera certifié double disque d'or, pour deux cent mille ventes) par l'un de ses plus gros tubes, *Joueurs de blues*. Il en écrit tous les textes et toutes les musiques, maintenant qu'il est convaincu d'en être capable, et fait appel à la crème des musiciens français pour accompagner son exigence. *Les Fourmis rouges*, l'autre succès de cet album considéré comme son meilleur par les fans du chanteur, ajoute de la pertinence à des textes profonds, où il s'interroge sur la religion, dans *La Terre et le Père*, sur l'amour dans *Les Objets perdus*, sur l'existence dans *Est-ce la paix qui passe dans l'espace*. Pétri d'humanité, de doutes, Jonasz semble trouver l'équilibre et la réponse à ses questions dans ce jazz qui l'habite et transpire de toutes ses compositions.



INDOCHINE
L'AVENTURIER
1982 | CLÉMENCE MELODY

Le tube inoxydable et emblématique des *eighties* inspiré des aventures de Bob Morane (le héros des romans du Belge Henri Vernes) a donné son nom à ce mini-album publié sur Clémence Melody – le label fondé par Gérard Lenorman – dont la belle illustration de pochette était réalisée par Marion Bataille. Entré au studio d'Aguesseau à Paris pour enregistrer une autre version de son single *Dizzidence Politik*, paru quelques mois plus tôt, le groupe qui a créé le buzz au Rose Bonbon l'année précédente (« avec deux accords plaqués et une énergie » selon le guitariste Dominique Nicolas) en profite pour mettre en boîte cinq autres morceaux dont *L'Opportuniste*, reprise du tube écrit par le trio Dutronc-Lanzmann-Segalen. Quant à *L'Aventurier*, signé Nicola Sirkis (paroles) et Dominique Nicolas (musique), avec son riff de guitare Fender aux accents sixties, il continue d'incarner Indochine mieux qu'aucun autre. « Égaré dans la vallée infernale, le héros s'appelle Bob Morane... »

ÉTIENNE DAHO
LA NOTTE, LA NOTTE
1984 | VIRGIN RECORDS

Mythomane, son premier album publié en 1981, n'ayant obtenu qu'un succès d'estime, le Rennais pop va se refaire l'année suivante avec un 45-tours ; *Le Grand Sommeil* va susciter l'attention des médias et lui permettre d'enregistrer un deuxième opus. Produit par l'ami Breton Frank Darcel, *La Notte, La Notte* dont la splendide photo de pochette est l'œuvre de Pierre & Gilles, remportera un succès phénoménal. Il sera certifié double disque d'or et vaudra à Étienne, l'année suivante, le Bus d'Acier (une distinction décernée par la presse rock). Chansons pop aussi légères que bien troussées, *Week-end à Rome*, sur laquelle Lio donne de la voix, *Le Grand Sommeil* et la générationnelle *Sortir ce soir (« Je vais encore sortir ce soir, je le regretterai peut-être... »)* deviendront des classiques. Quant à *Saint-Lunaire, dimanche matin*, coécrite par Arnold Turboust, et *Promesses*, cosignée Darcel, leur lustre est intact.





TÉLÉPHONE DURE LIMITE

1982 | VIRGIN RECORDS

Dure limite a été enregistré à Toronto par Bob Ezrin, producteur du *Berlin* de Lou Reed, de *The Wall* de Pink Floyd et

surtout des chefs-d’œuvre d’Alice Cooper. À l’origine, ce quatrième album lorgnait le marché américain, mais l’idée d’une version internationale sera abandonnée, même si la tournée du groupe va les mener jusqu’aux USA — cette même année, Téléphone fera la première partie des Rolling Stones à l’Hippodrome d’Auteuil. Le disque est un réservoir de classiques : *Ça (c’est vraiment toi)*, clin d’œil à (*I Can’t Get No*) *Satisfaction*, et dont le clip a été réalisé par Julien Temple, deviendra un des plus gros succès du groupe. On y trouve aussi la populaire *Cendrillon*, inspirée par Romy Schneider et signée Louis Bertignac, l’audacieuse *Le Chat* de (et par) Corine Marienneau et la solaire *Jour contre jour* de Jean-Louis Aubert, l’orfèvre de la bande. De ce disque émanait un sentiment de plénitude et d’osmose. Mais cette belle harmonie ne fera pas long feu...

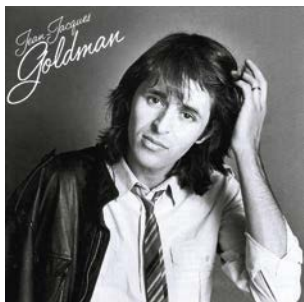


HUBERT-FÉLIX THIÉFAINE SOLEIL CHERCHE FUTUR

1982 | MASO/STERNE RECORDS

Idéal pour appréhender l’œuvre de Hubert-Félix Thiéfaine, *Soleil cherche futur* foisonne de

pures merveilles qui en font un de ses meilleurs albums. De la culte et sulfureuse *Lorelei Sebasta Cha* à la magistrale effusion de vers flamboyants et surréalistes intitulée *Les Dingues et les Paumés*, l’inclassable troubadour jurassien agence le chaos des mots, brandissant sa poésie noire tel un étendard, sur un fond musical décalé plus folk que rock, et pour le plaisir d’un public toujours plus nombreux. Il a écrit l’intégralité des textes, et la plupart des chansons ont été composées avec le guitariste Claude Mairet. « *Soleil, soleil, n’est-ce pas merveilleux de se sentir piégé ?* » entend-on dans *Soleil cherche futur*, et dans *Solexine et Ganja* : « *Je traîne dans cette galerie où ma mère me chanta “No love today bébé, my milk is gone away”* ». L’indifférence des médias vaudra à HFT un statut d’artiste intègre et n’empêchera ni l’album d’être certifié or, ni l’artiste de remplir les salles.

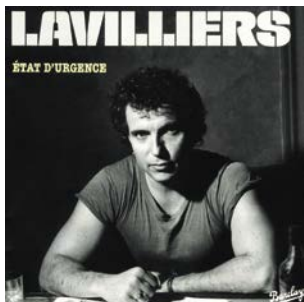


JEAN-JACQUES GOLDMAN QUAND LA MUSIQUE EST BONNE

1982 | EPIC RECORDS

Les titres ont toujours été un problème. Pour le premier al-

bum de Jean-Jacques Goldman, sa maison de disques lui avait déjà refusé *Démodé*. Elle va réitérer avec *Minoritaire*, publié sans titre en 1982 (il n’apparaîtra qu’à la faveur de rééditions). Ce disque de blues-rock (coréalisis par l’artiste et Marc Lumbroso), qu’on finira par appeler *Au bout de mes rêves* ou *Quand la musique est bonne* (puisqu’il abrite ces tubes) va s’imposer comme une œuvre majeure de Goldman et, en France, de la décennie. En 2001, il sera certifié triple platine ! Il inclut également *Comme toi*, l’histoire d’une petite fille juive du ghetto de Varsovie. Norbert Krief, le Nono de Trust, fait rugir sa guitare électrique sur *Jeanine médicament blues* et... *Minoritaire*. Ce métissage très efficace de rock FM et de variété, porteur de messages humanistes, de mots simples et d’une certaine mélancolie, sera la marque de fabrique de Jean-Jacques Goldman. À défaut de ne pas toujours convaincre la critique, elle lui vaudra une quasi-adoration du public.



BERNARD LAVILLIERS ÉTAT D'URGENCE INDISPONIBLE

1983 | DISQUES BARCLAY

Ca semble aberrant, mais par-

fois, un single « trop fort » nuit à la réception d’ensemble d’un album, devenant l’arbre qui cache réellement la forêt. C’est ici le cas avec *Idées noires*, une chanson en duo avec Nicoletta, matraquée sur les radios, mais qui tire toute la couverture, oblitérant un peu la teneur cynique et désabusée d’*État d’urgence*, la chanson. À *Suivre* évoque une quête amoureuse autour d’un souvenir à St Malo, *Q.H.S.* un thème porteur depuis le livre de Jacques Mesrine, ajoute à la mythologie du chanteur qui révèle un passage en prison tandis qu’il s’épanche sur les aspects pittoresques de sa personnalité dans *Le Clan mongol*. Avec un son rock solide, et la testostérone d’usage, *État d’urgence*, l’album, est certifié disque d’or, et fait renouer le baroudeur matamore de la chanson à épices avec le succès qui l’avait un peu négligé.



ISABELLE ADJANI OHIO

1983 | PHILIPS

C’est en 1974 que Gainsbourg écrit *Rocking Chair* pour Isabelle Adjani, qui l’interprète lors d’un show Sacha Distel,

mais ne l’enregistre pas. En 1983, le compositeur qui préférerait faire chanter les actrices que les chanteuses (à voix), compose un album entier pour celle qui est devenue, entre-temps, star du cinéma. *Pull marine* (et son clip signé Luc Besson) est un succès dont elle coécrit les paroles avec le chanteur pygmalion (comme quatre autres des onze titres de cet album sans suite). *Beau, oui comme Bowie* est l’autre succès de l’album, qui passe beaucoup en radio, sans se vendre exagérément. Chanté-joué par une actrice suprême, avec les fragilités d’une dilettante en matière de chanson, rock, dans l’esprit du temps, avec le sens de la mélodie et des arrangements de Gainsbourg, *Ohio* est un théâtre de la séduction, savamment mis en scène, que l’on redécouvre avec plaisir, comme un film un peu oublié qu’on avait tant aimé.

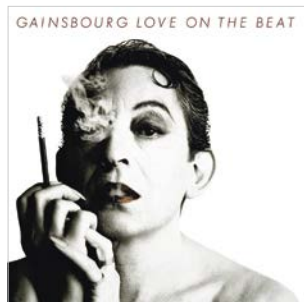


TÉLÉPHONE UN AUTRE MONDE

1984 | VIRGIN RECORDS

C’était trop beau. Entre les quatre fantastiques, le torchon brûle : trop de frustrations (et notamment celle de Bertignac

face à l’omniprésence d’Aubert à la composition) ajoutées à la lassitude engendrée par les tournées à répétition. Téléphone va donc raccrocher après ce cinquième album (en sept ans) et marquer définitivement l’histoire du rock d’ici. Après avoir secoué avec *Téléphone*, incité à l’émancipation avec *Crache ton venin*, trouvé que l’argent était trop cher dans *Au cœur de la nuit* et travaillé avec le légendaire Bob Ezrin sur *Dure Limite*, la bande à Aubert va tirer sa révérence en devenant une référence. *Un autre monde*, enregistré dans le Sussex avec Glyn Johns, un autre monstre (anglais) de la production, est un magnifique chant des cygnes. Il contient *New York avec toi* et l’énorme tube *Un autre monde* au texte explicite (« *J’ai rêvé d’un autre monde, où la Terre serait ronde...* »), les mots de la fin, du disque et de l’aventure.

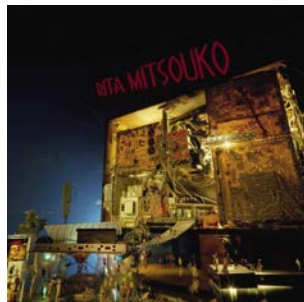


SERGE GAINSBOURG LOVE ON THE BEAT

1984 | PHILIPS

Après le reggae, le funk-rock ! Dans son avant-dernier album, culte pour certains, lourdingue pour les autres, Gainsbourg

joue la provocation et l’ambiguïté sexuelle. Sur la pochette, il apparaît travesti en femme (la photo est de William Klein). Les textes y vont franco (*Lemon Incest* en duo avec Charlotte, *No Comment*, *Kiss Me Hardy*) tout comme Bambou qui simule l’extase sur la chanson-titre. Le tout a été enregistré à New York sous la houlette du fidèle Philippe Lerichomme et du guitariste américain Billy Rush (collaborateur de Southside Johnny). Le sorcier des synthétiseurs Larry Fast et le saxophoniste Stan Harrison font des prouesses tout comme les frères Simms – choristes d’enfer alors connus (comme Harrison !) pour leur travail avec le Bowie de *Let’s Dance* – qui subliment *Sorry Angel*, la plus délicate de l’opus. Aux Victoires de la musique l’année suivante, *Love on the Beat* raflera les trophées du Meilleur album de chanson et de la Meilleure pochette.



LES RITA MITSOUKO RITA MITSOUKO

1984 | VIRGIN RECORDS

Catherine Ringer et Fred Chichin se produisaient dans les cafés sous le nom de Sprats

avant de devenir Les Rita Mitsouko (Rita, pour l’exotisme du prénom, très « femme fatale » – Mitsouko, inspiré du nom d’un parfum de Guerlain). En 1982, *Don’t Forget the Nite*, leur premier single, va passer inaperçu malgré ses évidentes qualités et il faudra attendre deux ans et *Marcia Baila*, tube de ce premier album dédié à la danseuse Marcia Moretto – amie de Catherine Ringer, décédée prématurément en 1981 – pour que le duo s’impose sans perte, mais avec fracas. Produit par le sorcier du krautrock Conny Plank, roi des bidouillages teutons, le disque, mélange d’expérimentations et de pop, pétille littéralement. L’influence de T. Rex est déjà manifeste dans *Le Futur n° 4* et Catherine Ringer déploie son impressionnante palette vocale dans *La Fille venue du froid*, *Jalousie* et *Restez avec moi*. Le public allait prendre ce titre au pied de la lettre.

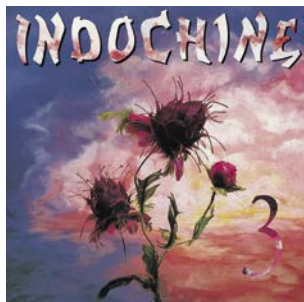


BÉRURIER NOIR CONCERTO POUR DÉTRAQUÉS

1985 | BONDAGE RECORDS

Les chansons rebelles et les guitares saturées du fameux groupe punk français ont d’abord embrasé la scène un-

derground avant que son premier album, *Macadam Massacre*, ne diffuse à plus grande échelle leurs messages de ralliement antiracistes, anti-beaufs ou anti-fachos. Le deuxième, *Concerto pour détraqués*, va frapper encore plus fort. Se revendiquant groupe de folklore, prônant le mélange des genres et des influences (arabes, sud-américaines...) les Béro, sans promotion médiatique et en pleine gauche caviar, vont fidéliser un public jeune et révolté. L’efficacité des titres et la radicalité des slogans feront des onze plages du vinyle des classiques. *Porcherie* (inspirée du film homonyme de Pasolini) était repris en concert avec le leitmotiv « *La jeunesse emmerde le Front National* ». Sûr que les riffs endiablés de *Le Renard* et le refrain « *lalalalala* » de *Vivre libre ou mourir* n’auraient pas déplu aux Droogs d’*Orange Mécanique*.



INDOCHINE 3

1985 | ARIOLA RECORDS

L’Indomania bat son plein lorsque paraît ce troisième album, principalement concocté par le tandem Dominique

Nicolas-Nicola Sirkis. Peu à peu, les univers de la BD et asiatique disparaissent au profit de thèmes plus sulfureux – parmi lesquels l’ambivalence morale et l’androgynie – cultivés avec talent. Piliers indéfectibles de la *setlist* d’Indo encore aujourd’hui, *3e sexe* et *Canary Bay* prônent la tolérance et l’ambiguïté sexuelle façon slogans générationnels. Chouchou du public, *Trois nuits par semaine* s’inspire de *L’Amant* de Marguerite Duras et l’efficace *Tes yeux noirs* aura droit à un clip excentrique réalisé par Serge Gainsbourg (on y voit aussi la toute jeune Helena Noguerra). Le disque va mettre ces nouveaux romantiques français en orbite et leur immense popularité sera manifeste lors de la tournée mondiale qui suivra. À Paris, ils donneront quatre concerts, à guichets fermés et dont on parle encore, forcément au Zénith.

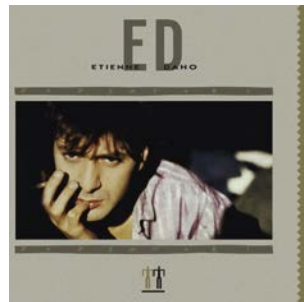


RENAUD MISTRAL GAGNANT

1985 | VIRGIN RECORDS

Le Gavroche aux cheveux de paille a cultivé une poésie de titi parisien, indissociable de la bonne chanson française.

Éternel révolté (mais pas que...), Renaud a su mettre des mots sur les causes qu’il a défendues et écrire des paroles poignantes ou drôles, découpées comme autant de tranches de vie. Ce septième album au succès phénoménal, enregistré comme le précédent à Los Angeles et réalisé par Jean-Philippe Goude, n’allait pas échapper à ses règles. Il y fait le grand écart entre la mélancolie et la protestation. La très nostalgique *Mistral gagnant*, dédiée à sa fille, sera élue en 2015 Chanson préférée des Français, et *P’tite Conne* évoque l’actrice Pascale Ogier, décédée un an plus tôt d’une overdose. Quant à *Miss Maggie*, hymne aux femmes en tous genres et prétexte à dézinguer la Dame de fer, elle fera un scandale outre-Manche : « *Car aucune femme sur la planète ne s’ra jamais plus con qu’son frère, ni plus fière ni plus malhonnête, à part peut-être Madame Thatcher* ».

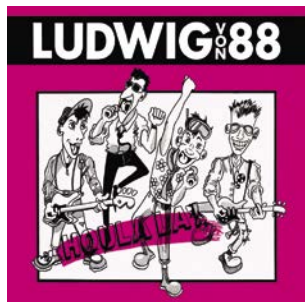


ÉTIENNE DAHO POP SATORI

1986 | VIRGIN RECORDS

Album phare de la pop française, souvent considéré comme le meilleur du Breton stylé, ce troisième opus, coré-

alisé avec Arnold Turboust, Rico Conning et Torch Song, a été principalement enregistré à Londres. Il doit son titre à *Satori à Paris*, le livre de Jack Kerouac prisé par Étienne Daho à l’époque. Boosté par trois singles imparables – *Tombé pour la France*, *Duel au soleil* et *Épaule tattoo* – le disque est enjoué, lumineux, lettré et raffiné. Il invite autant à la danse qu’à l’abandon. En mélomane averti, Daho y reprend *Love at First Sight* de The Gist – devenue *Paris Le Flore* sous sa plume – ainsi que *Late Night* de Syd Barrett. Le succès sera phénoménal et à l’origine d’une Dahomania dont l’ampleur affolera même le principal intéressé. Daho n’a jamais prétendu être le leader de la scène pop des années quatre-vingt, mais *Pop Satori*, qu’il le veuille ou non, est bien l’album d’une génération qu’il a chamboulée.



LUDWIG VON 88

HOULA LA !
INDISPONIBLE

1986 | BONDAGE RECORDS

Les Ludwig Von 88 s'étaient enfermés, un peu clandestinement un week-end, dans le

Studio de la Grande Armée, pour en ressortir avec ce premier album déjanté, peut-être leur meilleur. Le groupe punk parisien emmené par Olaf, ex-Béru, y revendiquait un humour potache et une liberté de ton phénoménale : «*Sur le parking de mon HLM, on a construit un ULM pour aller jusqu'au Congo manger des bonbons Haribo...*» (*HLM*). Décoiffants aux sens propre et figuré, les titres de ce disque aux allures de «*punky reggae party*» allaient devenir des incontournables en concert. Le premier, *Houla la !*, est introduit par un présentateur germanophone qui annonce une symphonie de Beethoven. Les musiciens d'un orchestre classique s'accordent et soudain, un hurlement : *Houla la !*, suivi de rugissements sur une guitare en furie. La fête s'achève sur *Bière et Punk*, un manifeste suggestif ponctué par des «*Ho ! Ho !*» conclu par un «*Bonne nuit Nounours !*» venu de *Bonne Nuit les petits*. Tout un poème.



MYLÈNE FARMER

CENDRES DE LUNE
INDISPONIBLE

1986 | POLYDOR RECORDS

Premier album d'une artiste encore en devenir, *Cendres de Lune* contient les premiers

45-tours de la chanteuse, *Maman à tort*, une entêtante chanson qui fut parfois censurée pour ses effluves saphiques, *Plus grand-Dir*, qui esquisse son monde de bizarrerie, le morbide *Chloé*, la comptine perverse *Greta*, et puis, en single tardif mais qui fit changer Mylène Farmer de catégorie, *Libertine*, et son fameux clip à l'érotisme familial et au décor inspiré de *Barry Lindon*. Classé n°1 des *charts* en France, *Libertine* propulse *Cendres de Lune* vers le double disque d'or, en salve annonciatrice d'un succès phénoménal, et d'une nouvelle façon d'envisager une carrière. Entre rareté médiatique, pop sans aspérité mais avec des sous-textes sexuels, et un gros investissement sur l'image... tout cela correspondra parfaitement à plusieurs générations de fans. *Tristana*, le tube suivant, sera ajouté à la réédition de l'album par la suite.

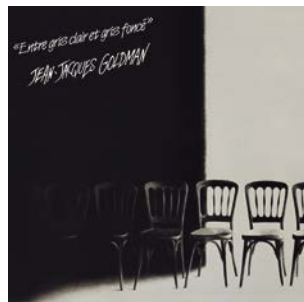


LES RITA MITSOUKO

THE NO COMPRENDO
1986 | VIRGIN RECORDS

En 1984, lorsque Fred Chichin et Catherine Ringer, couple à la scène comme la ville, débarquent avec *Marcia Baila*,

c'est une révolution. Le style facétieux et déjanté du duo va nourrir ses chansons pop-rock efficaces (Fred Chichin était un guitariste génial) et un univers visuel singulier, contribuant à faire des Rita un phénomène reconnu au-delà des limites de l'Hexagone. Depuis longtemps, ces deux-là rêvaient de travailler avec Tony Visconti, le producteur historique de T. Rex et David Bowie. Après écoute des maquettes, l'Américain accepte, séduit par la créativité et l'excentricité des morceaux, mais aussi par la personnalité du groupe. Ensemble, ils vont concevoir un chef-d'œuvre post-New Wave. La pochette (signée par Yves Méry et le photographe Brett Walker) aura beau déplaire à la maison de disques, ce deuxième album (le meilleur du duo) fera un carton. On y trouve *Andy*, *C'est comme ça*, *Les Histoires d'A.*, *Un soir un chien...* Que du qui tue !



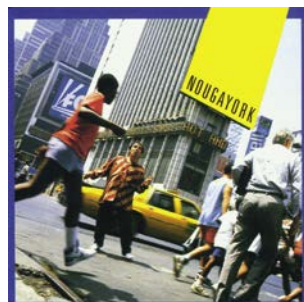
JEAN-JACQUES GOLDMAN

ENTRE GRIS CLAIR
ET GRIS FONCÉ

1987 | EPIC RECORDS

Illustré par une photo de Claude Gassian, le cinquième

album de la pop star la plus discrète de France est double ! Les vingt titres de ce disque coproduit par Marc Lumbroso et mixé par l'ingénieur du son anglais Andy Scott font la part belle au blues. On y trouve les standards imparables *Elle a fait un bébé toute seule*, *Là-bas* (duo avec la jeune chanteuse britannique Sirima Wiratunga, assassinée en 1989), *Puisque tu pars* (la version longue commence par un sample d'*Is There Anybody Out There?* de Pink Floyd) et *Il changeait la vie*. Le guitariste Michael Jones et la choriste Carole Fredericks (futurs membres du trio Fredericks Goldman Jones) interviennent sur plusieurs chansons dont l'énergique ouverture *À quoi tu sers ?* qui, époque oblige, est enveloppée de nappes de Fairlight. «*Mais il y a toujours la Lune qui se méfie du Soleil. Et quand tout ça changera, c'est pas demain la veille.*» Du pur Goldman.



CLAUDE NOUGARO

NOUGAYORK
INDISPONIBLE

1987 | WEA RECORDS

Si un album a une histoire, c'est bien celui-là. Remercié par sa maison de disques, Barclay,

pour ventes insuffisantes, on laisse entendre au poète écorché qu'il est *has been*, fini, bon pour la retraite. Il vend alors sa maison et part pour New York, où il rencontre le musicien de jazz fusion Philippe Saisse, qui écrit avec lui la majorité de cet album, et trouve sur place les meilleurs musiciens, Marcus Miller, le bassiste de Miles Davis, Nile Rodgers, le guitariste de Chic, et d'autres peintures de studio. Nougaro revient donc avec cet album funk, électrique, rageur, propulsé par le tube *Nougayork*, rempli de synthés et de basses vertigineuses. Les radios s'en emparent, le matraquent, et voilà Claude Nougaro classé au Top 50 durant dix-huit semaines. L'album s'écoule à plus de cinq cent mille copies, récolte un disque de platine, et lui permet de poursuivre sa carrière, il sortira ensuite quatre autres albums avant de quitter ce monde.



JACQUES HIGELIN

TOMBÉ DU CIEL

1988 | PATHÉ

«*Tombé du ciel à travers les nuages, quel heureux présage pour un aiguilleur du ciel...*»

Emmené par la miraculeuse

Tombé du ciel, dont le titre est emprunté à Charles Trenet (qui s'en offusquera ; la chanson deviendra dans les éditions suivantes *Higelin, tombé du ciel*), ce disque produit par Jacno va permettre à Jacques Higelin de renouer avec le succès. Sur les onze plages de ce douzième album, l'autre «*fou chantant*» proposait du joyeux et du mélancolique. Dans la première catégorie, se détachent *Poil dans la main* au rythme zouk et *La Fuite dans les idées*, arrangée par William Sheller. Dans la seconde, brillent *Parc Montsouris*, poétique, nostalgique et dédiée à son père, ainsi que *Ballade pour Roger*, brûlant hommage au détenu Roger Knobelspiess, coécrite par ce dernier et sa compagne d'alors, l'actrice Marie Rivière. On y trouve même du fantastique avec *Tom Bonbadilom*, histoire de distraire les fans de Tolkien.



MYLÈNE FARMER

AINSI SOIT JE...
INDISPONIBLE

1988 | POLYDOR RECORDS

Avec la chanson *Libertine*, Mylène Farmer avait posé la première pierre de son univers

fantasmagorique et façonné l'image iconique avec laquelle on allait la confondre : la femme-enfant mélancolique victime de visions parfois morbides. Chevelure rousse et catogan, elle continue à explorer son imaginaire érotique dans ce deuxième album au succès titanesque. Elle joue avec l'ambivalence sexuelle à la manière du Chevalier d'Éon dans *Sans contrefaçon*, fait l'éloge de la sodomie dans *Pourvu qu'elles soient douces*, évoque la mort d'Edgar Allan Poe, la torture et la schizophrénie. Elle chante à sa sauce *L'Horloge* de Baudelaire et reprend *Déshabillez-moi*, immortalisée par Juliette Gréco. Un phénomène ! Ce recueil, élaboré par Laurent Boutonnat et dont elle a écrit la majorité des textes, sera certifié diamant peu de temps après sa publication (un record pour un disque féminin) et vaudra à la diva d'être sacrée Interprète de l'année aux Victoires de la musique.



MANO NEGRA

PATCHANKA

1988 | BOUCHERIE PRODUCTIONS

Le collectif au nom chapardé à une organisation de guérilleros sud-américains dans une BD

(*Condor*), regroupait des ar-

tistes de la scène rock alternative (son leader, Manu Chao était passé par Hot Pants et Los Carayos). Aussi fantaisiste que ses chansons, Mano Negra assénait un punk rock hérité des Clash et des Ramones, mais coloré d'influences diverses et variées (reggae, salsa, flamenco...). Le français, l'anglais, l'espagnol ou l'arabe se télescopaient dans les textes de ces chansons fougueuses écrites en grande partie par Manu Chao. Le tube *Mala Vida* (avec son irrésistible refrain «*Cada Día se la traga mi corazón*») et boosté par un clip hilarant, a valu au groupe une reconnaissance immédiate. *Bragg Jack*, *Indios de Barcelona*, *Noche de Acción* (et son leitmotiv «*Mamón hijo puta cabrón !*») font partie des classiques. Quant à l'ouverture *Mano Negra*, qui apparaîtra sur certains des albums suivants, elle deviendra leur signature.



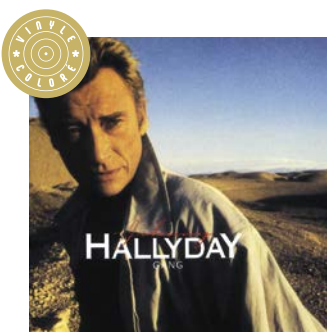
MANO NEGRA

PUTA'S FEVER

1989 | VIRGIN RECORDS

À la question «*est-il possible de faire mieux quand on a déjà fait fort ?*», la réponse, ici, est oui. Même si, à l'origine, la

signature avec Virgin n'a pas ravi le petit monde du rock alternatif, force est de constater que La Mano n'avait rien perdu de sa fougue et de son mordant avec son deuxième album. *Putas's Fever* (quel titre !) ressemble comme deux gouttes d'eau au précédent (*Patchanka*), en plus puissant, en plus déjanté. Punk à sa façon (et moins rock réaliste), il se présente comme un tsunami sonore d'une vingtaine de titres, parfaits pour danser le pogo ; les concerts seront mémorables ! L'anglais, le français, l'espagnol ou l'arabe sont passés à la déchiqueteuse dans ce disque boosté par *Rock'N'Roll Band* («*If you wanna dance, take a chance !*») et le rap fusion de *King Kong Five*. Ce monument abrite aussi une version punk du traditionnel *Sidi H'Bibi*, et *Pas assez de toi*, une chanson douce, enfin presque...



JOHNNY HALLYDAY

GANG

1986 | PHILIPS

Un an après Michel Berger, c'était à Jean-Jacques Goldman d'embrasser l'univers de l'idole des jeunes, à moins que ce ne

soit le contraire. Sollicité pour composer une face de l'album, il finira par le squatter (il a signé toutes les musiques et la plupart des textes). Pour Johnny, parmi ces dix titres, le faiseur de tubes en a dégainé au moins quatre dont le vibrant *Laura*, dédié à la fille qu'il a eue avec Nathalie Baye (alors âgée de 3 ans), et *Je te promets*, qui restera à jamais un des favoris du public. Les impétueux *Je t'attends* et *L'Envie* sont du Goldman pur jus, et *J'oublierai ton nom*, duo avec la chanteuse britannique Carmel McCourt, comme elle, a marqué les esprits. Les hits de cet album certifié platine – en seulement deux semaines – feront un malheur sur scène l'année suivante comme en attestera le spectacle *Johnny se donne à Bercy*. Le célèbre studio parisien Gang de Claude Puterflam, où a été enregistré le disque, lui a inspiré son titre percutant.



FRANCIS CABREL

SARBACANE

1989 | CBS RECORDS

Il s'agit du disque le plus emblématique du chanteur d'As-taffort, qui devient, cette année-là, conseiller municipal de

sa ville. Il regroupe dix titres devenus presque tous des classiques (*Tout le monde y pense*, *Animal*, *Je sais que tu dances...*). Boostée par la guitare nerveuse de Michel François, la chanson *Sarbacane*, écrite par Francis Cabrel pour sa fille, est rock à souhait. On y décèle des sonorités de guitares andalouses qui reviendront souvent dans sa musique. *Rosie* est une reprise en français de la chanson de Jackson Browne et *Dormir debout*, un hommage vibrant à Daniel Balavoine. Plus énergique que les productions antérieures du *singer-songwriter*, l'album abrite néanmoins de magnifiques ballades intimistes et notamment *C'est écrit*, composée par Michel François et dans laquelle Richard Galliano fait souffler son accordéon. Impossible de résister à «*Elle te fera changer la course des nuages, balayer tes projets, vieillir bien avant l'âge.*»



JEAN-LOUIS MURAT

CHEYENNE AUTUMN

1989 | VIRGIN RECORDS

«*Je jette une orange vers l'astre mort...*» *L'Ange déchu* est une des pépites du deuxième album de l'auteur-com-

positeur clermontois, aussi râleur dans la vie que raffiné dans son art. Après l'échec de ses précédentes publications (un 33-tours et des maxi), *Cheyenne Autumn*, authentique chef-d'œuvre, va remporter l'adhésion de la critique et d'un public attentif, séduits par ses titres faussement electro aux arrangements pop, aux textes poétiques et désenchantés. D'ange, justement, Jean-Louis Murat en a la gueule sur la pochette de ce disque aux accents mélancoliques. Avec son complice multi-instrumentiste Denis Clavaizolle, il a mis en musique douze titres dont les belles et sensuelles *Si je devais manquer de toi* (le single qui a tout déclenché), *Le garçon qui maudit les filles* ou *Pars*, véritables perles noires de la chanson française. Écoulé à plus de cent mille exemplaires, l'album a remis la carrière de Murat sur les rails.



LES NÉGRESSES VERTES

MLAH

1989 | OFF THE TRACK RECORDS

«*Mlah*», signifie «*Tout va bien*» en arabe. Ce titre col-lait parfaitement à ce premier album qui allait décrocher... la timbale! En guise d'introduction, *La Valse* et ses effluves d'accordéon joué en virtuose par Mathieu Canavese attestaient du goût certain du collectif pour la guinguette et l'ambiance des férias. Boosté par le single *Zobi la mouche*, un manifeste post-punk («*C'est pas la chanson qu'on chante au coin du feu, c'est un vrai cri de guerre*» dit le guitariste Stéphane Mellino), mais aussi par *Voilà l'été*, parodie de tube estival qui en sera un, le disque recèle douze pépites produites par le tandem Clive Martin-Sodi. La gouaille de Helno, figure *destroy* et attachante de la tribu, la fusion des genres (raï, flamenco, tango, rhythm'n'blues, punk...) et la drôlerie des textes allaient susciter un engouement phénoménal. Même la perfide Albion n'y résistera pas. Séparés depuis 2001, les Négresses remonteront sur scène pour fêter les trente ans de cet opus légendaire.



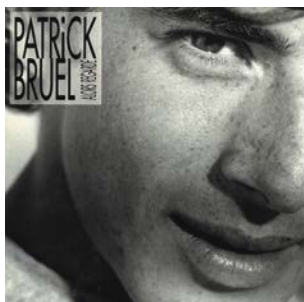
NOIR DÉSIR

VEILLEZ RENDRE L'ÂME (À QUI ELLE APPARTIENT)

1989 | DISQUES BARCLAY

Il s'agit quasiment du premier album du groupe bordelais emmené par Bertrand Cantat,

puisqu'il le précédent (*Où veux-tu qu'i'regarde*) ne comportait que six titres. Produit par l'épatant Ian Broudie, le disque, sombre, âpre et rock jusqu'au bout des riffs, va permettre à Noir Désir d'accéder à la notoriété. Les onze textes (huit en français, trois en anglais) ciselés par Cantat, chanteur rimbaldien et fan devant l'Éternel de Jim Morrison, sont truffés de références poétiques. Au grand dam du groupe cependant, le public et les radios vont plébisciter *Aux sombres héros de l'amer* («*Aux sombres héros de l'amer qui ont su traverser les océans du vide...*») fausse chanson de marin, mal comprise et donc peu représentative de l'opus, à l'inverse de *À l'arrière des taxis*, *Les Ecorchés* («*C'est Lautréamont qui me presse...*»), *Joey I*, ou *Apprends à dormir*. À la clé: le Bus d'acier (Grand Prix du rock français) et plus de cent cinquante mille copies vendues.



PATRICK BRUEL

ALORS REGARDE

1989 | RCA RECORDS

Le premier album de Patrick Bruel avait été un cuisant échec. Mais ce deuxième disque déclenche le phénomène de la

Bruelmania, et fait de l'acteur / chanteur une idole générationnelle, pour un public essentiellement féminin en proie à un accès de fièvre qu'on n'avait guère connu depuis les années yé-yé. *Casser la voix* ouvre la danse, se hissant à la troisième place du Top 50, avec quatre cent mille ventes. *J'te l'dis quand même* enfonce le clou. Puis *Alors regarde* atteint à son tour le Top 3, avant que *Place des grands hommes* ne ferme la danse. En revitalisant la variété française, populaire, sans aspérité, Bruel permet à cet album d'être exploité sur deux ans, avec cinq singles, qui aboutissent à un disque de diamant et près de deux millions de copies écoulées de ce qui reste, bien évidemment, le plus large succès de sa carrière discographique.



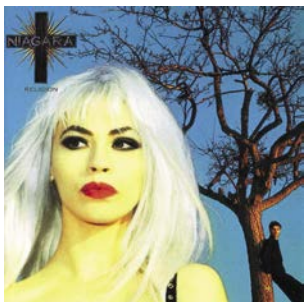
JULIETTE GRÉCO

JE SUIS COMME JE SUIS

2009 | POLYDOR RECORDS

Cette compilation mastoc (quarante-huit morceaux) reprend le titre d'un 78-tours publié en

1951 par la chanteuse emblématique du Saint-Germain-des-Prés de l'après-guerre. L'icône de la chanson «*Rive Gauche*», muse des existentialistes, incarne à elle seule l'esprit des cabarets et des caves d'où rayonnaient les artistes et les intellectuels des années cinquante, de Jean-Paul Sartre à Boris Vian. On trouve, dans ce double album, de l'ancien, du moderne et une sacrée brochette d'auteurs et compositeurs: Trenet, Brel, Aznavour, Brassens (*Chanson pour l'Auvergnat*), Ferré, Gainsbourg (*La Javanaise*), Le Forestier (*Né quelque part*, avec des arrangements jazzy). On redécouvre des morceaux fétiches de Gréco: *Je suis comme je suis*, *Les Feuilles mortes* (Prévert-Kosma), *Je hais les dimanches* (Aznavour-Véran), *Jolie Môme* (Léo Ferré) ou *Déshabillez-moi* (Nyel-Verlor)... Quelle que soit l'époque, cette voix grave et ce phrasé inimitable ont fait merveille.



NIAGARA

RELIGION

1990 | POLYDOR RECORDS

Ce troisième Niagara, enregistré à ICP (Bruxelles) et Plus XXX (Paris) n'a strictement rien à voir avec les précédents

(*Encore un dernier baiser* et *Quel enfer!*). Le duo est passé de la pop acidulée au glam rock *seventies*, voire au hard-rock, et seules quelques sonorités synthétiques n'abondent pas dans ce sens. La voix de Muriel est plus rageuse et agressive, les riffs de guitare de Daniel sont plus mordants et les textes cinglent davantage. Composés et écrits ensemble, les onze titres bourrés d'énergie vont booster Niagara sur scène. Deux chansons engagées deviendront des classiques de leur répertoire: *J'ai vu* («*J'ai vu la guerre.../J'ai vu la mort se marrer...*») et *Pendant que les champs brûlent*, admirablement servies par leurs clips. Mais en pleine guerre du Golfe, ces évocations vont mal tomber (ou à pic!). Elles seront bannies des ondes, et la diffusion des vidéos, momentanément suspendue. *Religion* devra patienter avant d'être certifié triple platine.



FREDERICKS, GOLDMAN, JONES

FREDERICKS, GOLDMAN, JONES

1990 | CBS RECORDS

Un album à trois voix! En

1990, après la tournée *Entre gris clair et gris foncé*, Goldman innove, une fois de plus. Il rêve d'un collectif à l'américaine. Carole Fredericks, choriste génératrice d'énergie soul et gospel, et Michael Jones, son ami guitariste gallois, allaient l'accompagner de pied ferme dans cette nouvelle aventure. Et même si la volonté est de ne mettre personne en avant (les noms ont été disposés selon l'ordre alphabétique), Goldman a signé paroles et musiques, à l'exception du tube *Nuit* dont le texte a été coécrit par Jones. Les hits sont nombreux sur ce disque aux faux airs de best of: *C'est pas d'l'amour*, *Tu manques*, *À nos actes manqués* (un bilan de l'arrivée de la quarantaine boosté par de la musique antillaise ramenée de voyage), *Un, deux, trois, Né en 17 à Leidenstadt...* Il sera suivi d'un autre album studio et de deux (!) lives, mais en 1995, le trio mettra bas les marteaux.



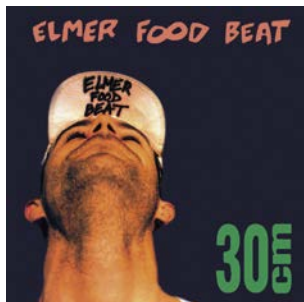
ARNO

RATATA

1990 | VIRGIN RECORDS

Avec cet album majoritairement chanté en anglais et au nom surréaliste, Arno s'impose comme un vagabond de

la chanson flamande, et *Lonesome Zorro*, titre du blues très émouvant qui introduit le fruit de ses errances parisiennes, lui va comme un gant. Puisqu'il a grandi à Ostende avec l'Angleterre en face, le rock anglo-saxon autant que les plages grises, les frites et la bière font partie de son ADN. *Music Is the Dope* et *I've Done My Best* se détachent ici. Mais lorsqu'il s'exprime en français, il décoiffe tout autant. Ainsi, il fait encore moins dans la dentelle avec *Mon sissoyen*, évocation à la manière locale et sur les roulements de tambour des Gilles du carnaval de Binche, de son zizi, comme on l'appelle à Ostende («*dressé vers le ciel comme la Tour Eiffel*»). Et puisque Arno aime jouer avec les mots, il en remet une couche avec l'amusant *Marie tu m'as* (hommage à la marque belge de légumes en conserve Marie Thumas).



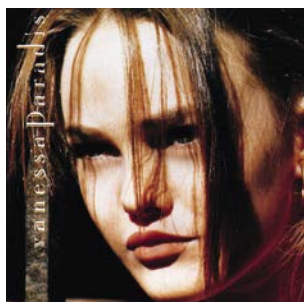
ELMER FOOD BEAT

30 CM

1990 | POLYDOR/OFF THE TRACK

Groupe nantais, et issu de la vague du rock dit «*alternatif*», Elmer Food Beat mixe cet esprit do-it-yourself de saison

avec une sorte de tradition française des groupes de rock parodiques et humoristiques, qui va de Martin Circus à Au bonheur des dames, en passant par Odeurs jusqu'aux Fatals Picards. Après un premier maxi chez New Rose, gage de légitimité, ils signent chez un autre label indépendant et sortent ce *30 cm* (clin d'œil égrillard compris) qui leur vaudra un peu plus tard une Victoire de la musique du Groupe de l'année 1991. Là sont réunis les tubes qui ont fait leur légende: *Daniela*, *Le plastique c'est fantastique*, *La Caissière de chez Leclerc*, ou encore les très délicats *Est-ce que tu la sens*, *Couroucoucou Roplopo* ou *La Grosse Jocelyne*. Tout un univers salace et néorockabilly, twist joyeux, et fête de famille au camping. En matière de succès, ils n'ont jamais fait mieux.



VANESSA PARADIS

VARIATIONS SUR LE MÊME T'AIME

1990 | POLYDOR RECORDS

Charmé par cette «*Brigitte Bardot de poche*», Serge Gainsbourg a écrit, quelques

mois avant sa disparition, l'intégralité des textes de son deuxième album. Le fidèle Franck Langolff, compositeur de *Joe le taxi*, s'est chargé des musiques, des arrangements et de la réalisation. Gainsbourg sera bluffé par le professionnalisme et l'aplomb de cette muse rebelle de 18 ans, à qui il ne peut pas faire chanter n'importe quoi (d'où sa célèbre phrase «*Paradis, c'est l'enfer!*»). Le disque tangué entre pop et rock, avec une prédominance de guitares (Paul Personne fait vibrer les cordes de la sienne sur *L'Amour à deux*), et même la reprise de *Walk on the Wild Side*, de Lou Reed, est acceptable. *Tandem*, boostée par un clip sexy de Mondino salué par une Victoire de la musique en 1991, va faire un carton. Le dandy de la rue de Verneuil déclarera que *Dis lui toi que je t'aime* («*ou programme-moi sur IBM*») est une chanson d'amour aussi cynique que *Je t'aime moi non plus*.



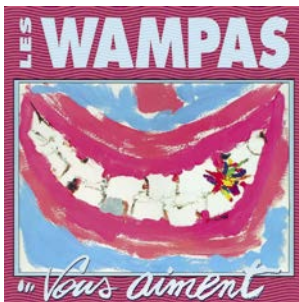
MICHEL POLNAREFF

KÂMA-SÛTRA

1990 | EPIC RECORDS

Cinq ans après l'échec d'*In-cognito*, l'Amiral publiait ce *Kâma-Sûtra* arrangé par Ben

Rogan et conçu dans des conditions extravagantes à l'hôtel Royal Monceau où il avait élu domicile. Le musicien, menacé de cécité, y est resté cloîtré près de trois ans, enregistrant les voix depuis le bar de l'hôtel (*L'Aquarius*) aux heures de fermeture. Il n'a donc jamais rencontré la flopée de musiciens qui travaillaient sur son disque en studio (les cordes ont été captées à Abbey Road), et pas des moindres, puisque même le guitariste Mike Oldfield, compositeur du célèbre *Tubular Bells*, y a participé. Cet album clinquant et foutraque regorge d'improbables chansons pop dont la magistrale *Goodbye Marylou* dans laquelle Polnareff semblait avoir retrouvé son inspiration d'antan. Ce sera un tube, le dernier en date de son auteur qui prendra sa revanche en live à partir de 2007, et attendra près de trois décennies pour retourner en studio.



LES WAMPAS

...VOUS AIMENT

1990 | EUROBOND RECORDS

Groupe étendard de la scène alternative – qui fera plus tard halte dans une major du disque sans que cela nuise le moins du

monde à leur légende inoxydable –, Les Wampas symbolisent le rock parisien depuis 1983. Ce troisième album, enregistré avec plus de moyens que leurs précédents opus, plutôt psychobilly, recèle des classiques du groupe, comme *Petite Fille* dont le clip, avec une toute jeune Marion Cotillard de 15 ans, passe beaucoup sur M6. Mais *Ce soir c'est Noël, C'est facile de se moquer* ou encore *Quelle joie le Rock'n'Roll* sont aussi des chansons phares de ce disque et des concerts homériques des Wampas. Bonne humeur, chant approximatif, énergie non feinte, c'est l'apogée du rock alternatif, qui va prendre un sale coup quand quelques mois après la sortie de l'album, le guitariste, Marc Police, se suicide, mettant un frein temporaire à l'enthousiasme caractéristique de ce groupe attachant.



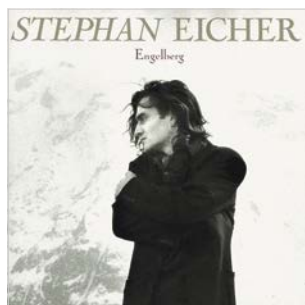
BÉRURIER NOIR

VIVA BERTAGA

1990 | FOLKLORE DE LA ZONE MONDIALE

En 1988, le groupe symbole du rock alternatif punk décide de se suicider, lors de trois concerts à l'Olympia qui

mettent un point final aux premiers chapitres de leur aventure, partie des squats parisiens pour finir avec un titre sur NRJ (contre leur gré). Fêtes saturniennes, ces concerts terminaux sont enregistrés pour constituer ce double album live et testamentaire. Festifs ou sombres, on trouve là leurs chevaux de bataille, *Petit Agité*, *Porcherie* (et son slogan « *la jeunesse emmerde le front national* », repris à pleines voix par 2 000 spectateurs), le « *tube*» *L'Empereur Tomato Ketchup*, ou encore *Macadam massacre*, avec en prime deux reprises ciblées, *Panik* de Métal Urbain, précurseurs en batterie digitale, et le générationnel *If the Kids Are United* de Sham 69. Approximatif et généreux, collectif et coléreux, le rock séditieux des Bérus trouve en live sa meilleure définition.



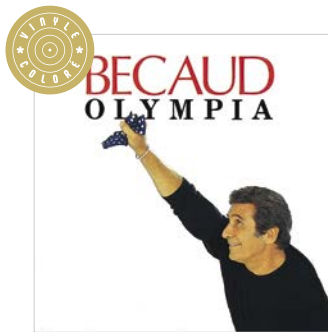
STEPHAN EICHER

ENGELBERG

1991 | MERCURY/BARCLAY RECORDS

Hors saison, le chanteur suisse a installé magnétos et musiciens dans le casino d'une station de montagne du canton

d'Obwald. Cette ambiance intimiste allait correspondre à merveille aux chansons, en plusieurs langues (français, anglais, allemand), rassemblées ici. Pour la deuxième fois, certaines bénéficiaient de la plume décalée de Philippe Djian et notamment la tubesque *Déjeuner en paix* (« *Les nouvelles sont mauvaises d'où qu'elles viennent... / Plus rien ne la surprend sur la nature humaine...*») sur les riffs de guitare de l'Anglais Steve Bolton et qui, trois décennies après, n'a rien perdu de sa pertinence. L'écrivain a également signé les paroles de, *Pas d'ami (comme toi)*, l'autre imparable du disque. De sa voix de poète acerbe, sur un fond musical entre rock et variété, Eicher faisait vibrer les mots d'où qu'ils viennent. Sa reprise de *I'm So Lonesome I Could Cry*, d'Hank Williams, dans laquelle s'intercale le thème de *Jésus que ma joie demeure*, de Bach, est somptueuse.



GILBERT BECAUD

OLYMPIA

1991 | RCA RECORDS

L'Olympia aura été la salle fétiche de Gilbert Bécaud. Au point qu'il n'y aura pas moins de dix-huit albums enregistrés

en direct dans la salle mythique du boulevard des Capucines, entre 1955 et 2002. Cet album symbolise le quatorzième rendez-vous avec son public de l'homme à la cravate à pois dans ce music-hall, où il s'est produit trente et une fois entre 1954 et 1999, chaque fois durant plusieurs jours voire plusieurs semaines. Bruno Coquatrix, en 1955, avait eu l'idée d'offrir un concert de Bécaud aux étudiants, quatre mille jeunes se précipitent alors, dans une salle qui en contient la moitié, et le nombre de fauteuils cassés ce soir-là servira à la légende, à la fois du lieu et de l'artiste. Il donne ici, bien sûr ce qu'on attend de lui, surtout en 1991 : un florilège des tubes qui ont marqué son histoire. *Et maintenant, Les Tantes Jeanne, Nathalie, Je reviens te chercher...* Chantés avec cette emphase et ce savoir-faire qui fit la gloire de Monsieur 100 000 Volts.



ÉTIENNE DAHO

PARIS AILLEURS

1991 | VIRGIN RECORDS

« *M'avez-vous déjà vu quelque part ? Rafraîchissez-moi donc la mémoire.*» C'est avec ces premiers vers de *Des attractions désastre* qu'Étienne Daho introduit son cinquième album,

enregistré à New York par Tom Durack (collaborateur, notamment, de Nile Rodgers) et coréalisé avec Edith Fambuena des Valentins. De cette flopée de tubes qui font souffler le chaud et le froid se distinguent l'imparable *Saudade*, déclaration d'amour à Lisbonne, l'irrésistible *Comme un igloo* et son « *C'est en toi que l'amour se love*», soutenu par un épétant clip sixties, ou encore *Un homme à la mer* (« *qui n'a jamais aimé me jette la première pierre*»). Le dandy rennais revisite aussi, façon rock, la facétieuse *La Berlue*, un titre de 1972 de son idole Françoise Hardy. Quant aux mélancoliques et plus introspectives *Double Zéro* et *l'Infini*, *Les Voyages immobiles* ou *Rue des petits hôtels*, elles annoncent déjà les ambiances du prochain *Eden*. En attendant plus fort encore, *Paris ailleurs* sera certifié platine.



FFF

BLAST CULTURE

1991 | EPIC RECORDS

La Fédération Française de Fonck, ou FFF, est un rare exemple de fusion entre rock et funk, un mariage peu usité

en France, sinon par Killdozer en son temps. Marco Prince, Yarol Poupaud et leurs collègues arrivent à maturité à l'orée des années quatre-vingt-dix et, auréolés d'une réputation de tornade scénique, enregistrent ce premier album à New York, produit par Bill Laswell (Material). Ils y livrent une version tonitruante du *Requiem pour un con*, écrit pour la BO du *Pacha* par Serge Gainsbourg, et douze originaux tout aussi virils, dont *New Funk Generation*, sorte d'étendard d'un mouvement qu'ils voudraient lancer, ou *AC2N* (dont le clip est signé par Spike Lee). Chanté en anglais, français et créole, avec en invités des calibres comme les deux leaders des Jungle Brothers et des musiciens de Trouble Funk ou de P-Funk All Stars, leurs maîtres, *Blast Culture* échoue à récolter un disque d'or.



MANO NEGRA

KING OF BONGO

1991 | VIRGIN RECORDS

Dans cet album paru trois ans après le mémorable *Putas Fever*, la Mano, toujours emmenée par Manu Chao, s'éloigne

par fulgurances du punk rock pour virer vers des genres venus d'ailleurs (reggae, salsa...). L'énergie et la furia des débuts ont cédé la place à des chansons plus calibrées, parfois recyclées, que les fans de la première heure allaient qualifier de « *lisses*». Pourtant, ces quatorze titres, en partie enregistrés au studio de Conny Plank à Cologne, s'intègrent parfaitement au patchwork musical créé par ces saltimbanques réputés sans œillères. En témoigne l'épatante *Out of Time Man*, qui laissait augurer du futur *Clandestino* de Manu Chao et qui brillera, revisitée par Mick Harvey, dans la très populaire série *Breaking Bad*. Entre jungle en anglais (*Don't Want You No More*), rythmes africains (*King of Bongo*), chanson réaliste (*Le Bruit du frigo*), ska (*The Fool*), espagnolades (*El Jako*) et musette (*Paris la nuit*), il y en a décidément pour tous les goûts.



ALAIN BASHUNG

OSEZ JOSÉPHINE

1991 | DISQUES BARCLAY

Pour *Osez Joséphine*, huitième opus d'Alain Bashung, le parolier Jean Fauque et son interprète-compositeur filent à

Memphis, aux studios Ardent, avec de fortes envies de blues. Ils en reviennent avec l'amorce d'un album prometteur qui sera achevé au studio ICP de John Astry, à Bruxelles. Bashung reprend là un titre de Dylan (*She Belongs to Me*), un des Moody Blues (*Nights in White Satin*), un de Buddy Holly (*Well All Right*) et *Blue Eyes Crying in the Rain* popularisé par Willie Nelson. Mais ce sont les singles *Osez Joséphine* – sublimé par le riff de guitare de Sonny Landreth, et dont le clip mémorable est, à l'instar de la photo de pochette du disque, signé Jean-Baptiste Mondino –, *Volutes* et *Madame rêve* qui vont emballer le public. Ce recueil remportera un vif succès (près d'un demi-million d'exemplaires vendus) et fera se pâmer les critiques. Certains n'hésiteront pas à le qualifier de meilleur album de rock français de 2010. En clair, vingt ans d'avance!



LES THUGS

I.A.B.F.

INDISPONIBLE

1991 | HOULALA RECORDS

À Angers, Maine-et-Loire, les frères Sourice et leurs acolytes gardent du punk l'énergie et

la rage, sans s'encombrer de look à la mode ou de promotion parisienne. Sincères et sans jamais de compromission, ils se créent ainsi une image de rockers de référence, et sortent des albums sur divers labels internationaux, dont Sub Pop, le label de Nirvana qui les invite à faire leur première partie. Cet *I.A.B.F. (International Anti Boredom Front)*, leur quatrième album, recèle leurs titres les plus connus, comme *I Love You So*. Il est, comme le reste de leur production, constitué de grandes giclées d'électricité sur des textes souvent engagés. Parfois à la limite de l'expérimental, sur *Welcome to the Club*, *I.A.B.F.* est un disque de colère, de révolte et de sauvagerie, jamais tempéré par le sérieux des mots qui dénoncent les pouvoirs et hiérarchies diverses, qui annihilent les volontés.



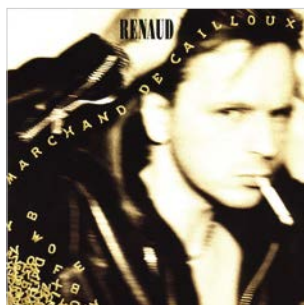
WILLIAM SHELLER

EN SOLITAIRE

1991 | PHILIPS

William Sheller a déjà enregistré deux albums lives, comme tout artiste qui se respecte. Cette fois, il a l'intuition de

bouleverser les codes et d'aller à contre-courant du son de l'époque, fortement teinté d'électronique et de rythmes de danse, pour enregistrer cette version live dans le studio Davout (un monument, hélas aujourd'hui démoli) devant un public restreint de 200 personnes. La chanson inédite qu'il contient, *Un Homme heureux*, est un tube, qui se verra couronner un peu plus tard d'une Victoire de la musique pour la chanson de l'année. Mais on trouve aussi *Symphoman*, *Fier et fou de vous*, *Oh j'cours tout seul*, ou, parmi quelques-uns de ses classiques, *Nicolas*, réinterprété ici dans cette version intime, dans la simple harmonie du piano et de la voix. Cet album atypique se révèle un grand succès populaire. Vendu à 800 000 copies, il sera récompensé d'un disque de platine.



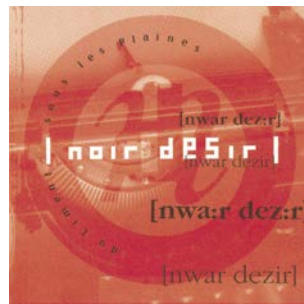
RENAUD

MARCHANT DE CAILLOUX

1991 | VIRGIN RECORDS

Sur la pochette du neuvième album de Renaud réalisé à Londres durant la guerre du Golfe, il est mentionné: « *En-*

registré et mixé au Studio Sarm West du 10 janvier au 15 mars 1991 pendant leur sale guerre.» La chanson-titre, soutenue par de la musique traditionnelle irlandaise, donne le ton de ce disque produit par (le Boomtown Rat) Pete Briquette. Renaud, mélancolique et soucieux, y dénonce les maux de la société avec férocité. Ainsi *500 connards sur la ligne de départ*, composée par Renaud Detressan (du groupe Soldat Louis), fustige le Paris-Dakar sur des rythmes cajuns: « *Combien d'années encore ces crétiens bariolés feront leur terrain de sport d'un continent entier?*» On y trouve aussi *Tonton*, évocation désenchantée de François Mitterrand réélu en 1988 ainsi que la suite, en moins drôle, de *Ma chanson leur a pas plu*, parodie présente sur l'album *Morgane de toi...* Cette fois c'est le rap, Roch Voisine et Jean-Jacques Goldman qui trinquent.



NOIR DÉSIR

DU CIMENT

SOUS LES PLAINES

INDISPONIBLE

1991 | DISQUES BARCLAY

Malgré le succès de son deuxième album, Noir Désir refuse

de sacrifier au rock commercial et de jouer le jeu des médias. Le groupe bordelais, chantre de l'intégrité, tourne le dos à l'industrie du disque (bien que signé par Universal...) et décide de revenir à ses fondamentaux: un rock plus brut, sans concession. L'opus, dont le titre est un clin d'œil ironique au slogan « *Sous les pavés, la plage!*», comporte quatorze morceaux en anglais ou français coproduits par Phil Déléire et Olivier Genty. Se distinguent *No, No, No* (sous l'influence des Doors), *En route pour la joie* (« *Hosanna hosanna et en route pour la joie...*»), *Tu m'donnes le mal* et *Charlie*, faussement espiègle, comme son harmonica. Trop noir, le disque ne cartonnera pas autant que le précédent, mais les concerts, aux allures de grandes messes rock, vont enflammer la France, et laisser les Noir Dèz au bord de l'épuisement. Les musiciens, ensuite et chacun de leur côté, choisiront de faire un break.



JEAN-LOUIS AUBERT

H

1992 | VIRGIN RECORDS

Après la séparation de Téléphone en 1986, Jean-Louis Aubert, pas encore prêt pour une carrière solo, fonde Au-

bert'n'Ko (avec, entre autres, Richard Kolinka et Daniel Roux) qui durera le temps d'un single (*Juste une illusion*) et d'un album (*Plâtre et Ciment!*). Le chanteur-guitariste prend définitivement son envol en 1989 avec le rafraîchissant *Bleu Blanc Vert*, dans lequel la candeur n'a d'égale que l'absence de cynisme. C'est aussi ce qui caractérise son disque suivant, *H*, un de ses plus accomplis. Ces douze morceaux peuvent bien parler d'un monde qui fout le camp et de l'absurdité de la condition humaine, l'enthousiasme juvénile de Jean-Louis Aubert et son talent d'auteur-compositeur forcent l'admiration. Il avait embarqué dans cette aventure les amis Richard Kolinka, Paul Personne, Princesse Erika ou Le Baron. Et on a craqué pour *Temps à nouveau*, *Toi que l'on n'Homme pas* et ce lancinant *Moments* que Gainsbourg aurait adoré.

Dominique A.



LES INNOCENTS

FOUS À LIER

1992 | VIRGIN RECORDS

« J'y apprendrai à me taire et tes larmes retenir, dans cet autre Finistère aux longues plages de silence. » Grâce au

single *L'Autre Finistère*, le deuxième album du groupe parisien emmené par J. P. Nataf et J-C Urbain a remporté un succès considérable. Ces mélodies pop (sous influence Beatles et XTC) aux textes poétiques, doux-amers et mélancoliques, ont séduit le public (ainsi que la presse spécialisée) et restent emblématiques de leur époque. Vingt-sept ans après, le charme de *Mon dernier soldat (toi mon roi)*, *Confessions d'un vieux serpent*, *En tapant du poing* et *Un homme extraordinaire* opère toujours. Réalisé par Philippe Delettrez et mixé par Dominique Blanc-Francard, ce disque vaudra au groupe de décrocher le Bus d'Acier (Grand Prix du rock français) et une Victoire de la musique. *Fous à lier* est le temps fort de la première vie des Innos qui, en 2015, après un break de quinze ans, poursuivront l'aventure en duo.

DOMINIQUE A

LA FOSSETTE

1992 | LITHIUM RECORDS

Le premier véritable disque de Dominique A fait prendre un virage à la chanson française et prouve qu'en cette matière, il est encore possible d'innover. Avec un style bancal, parfois dissonant et une guitare électrique, le chanteur provinois dont une maquette avait interpellé Vincent Chauvier du label Lithium, a accouché du parfait album de chevet hivernal. Sa voix, encore un peu androgyne, se pose en douceur sur des arrangements revêches et mélancoliques. Il nous parle de nos égarements, de l'absurdité, de *La Folie des hommes* ou du *Courage des oiseaux*, titre qui va l'imposer chez Bernard Lenoir et dans une certaine presse (*Libération*, *Les Inrocks*, *Télérama*...). Amoureux de rock (Nick Drake, Lou Reed, New Order, Joy Division...) autant que de littérature (John Steinbeck, Hubert Selby Jr...), le jeune auteur-compositeur aspire à l'épure et la sobriété (« *comme dans la tradition japonaise* »). En témoignent *Trombes d'eau* ou *Va-t'en*.



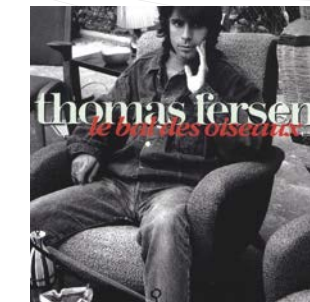
MICHEL BERGER & FRANCE GALL

DOUBLE JEU

1992 | APACHE RECORDS

Dernier album de Michel Berger qui décédera deux mois après sa publication en

juin 1992, *Double jeu* marquait les retrouvailles musicales du couple fusionnel de la variété française. Après *Babacar*, France Gall avait décidé de jeter l'éponge, mais l'insistance de son époux et la perspective de chanter en duo avec lui l'ont fait changer d'avis. L'enregistrement va être houleux, les deux n'étant pas d'accord sur la direction à suivre : elle préconisant une couleur rock et une production plus hardie, lui ne souhaitant pas véritablement sortir de sa zone de confort. C'est France Gall qui aura le dernier mot, embarquant les musiciens dans son sillage (Jannick Top, Serge Perathoner...). Ce disque déconcertant, clinquant et sans tube racoleur vaut surtout pour son indéniable valeur sentimentale à laquelle l'ensemble de la presse et du public sera sensible. À réécouter : *Laissez passer les rêves*, *Superficiel* et *Léger* et *La Lettre*, dédiée à la veuve de Daniel Balavoine.



THOMAS FERSEN

LE BAL DES OISEAUX

1993 | WEA MUSIC

« La campagne se prête à tout, mais la ville pas du tout » clame Thomas Fersen dans *Le Bal des oiseaux*, synonyme de

vent de fraîcheur sur la pop hexagonale de 1993. Ce natif du 11^e arrondissement de Paris, qui a piqué son prénom à un footballeur mexicain (Tomás Boy Espinoza) et son nom à Axel de Fersen (le célèbre amant de Marie-Antoinette) a fait ses premières armes dans un groupe punk. D'abord amoureux de musique anglo-saxonne, il s'éprend ensuite de littérature française : Desnos, Queneau et Prévert surtout, dont l'influence rayonnera toujours sur son univers. C'est avec ce premier album, acclamé par la critique, qu'il va imposer sa poésie surréaliste et ses ritournelles au tempo swing. Produit par Vincent Frèrebeau, le disque a été enregistré avec d'excellents musiciens au casino de Pléneuf-Val-André. Cerise sur le gâteau, la photo de pochette est signée Robert Doisneau, un ami de la famille.



EDDY MITCHELL

RIO GRANDE

1993 | POLYDOR RECORDS

Ces dix chansons captées à Londres et en Alabama flirtent avec le rhythm'n'blues, le blues et la ballade de crooner. Le pu-

blic retrouve ici ce qu'il aime chez Eddy Mitchell, la simplicité et l'efficacité des textes sur des musiques évocatrices des grands espaces américains. La production est parfaite et les musiciens hors pair. Une fois encore c'est l'éternel complice Pierre Papadiamandis qui a mis les histoires d'Eddy en musique. « *Ça commence comme dans un film noir, un jeune couple embarqué dans une sale histoire...* » Si la chanson *Rio Grande* a squatté les classements de longs mois, l'ouverture du disque, *Y a pas d'mal à s'faire du bien*, vibrante de la guitare de Paul Personne, est tout aussi délicieuse. Mentions spéciales à *J'me sens mieux quand j'me sens mal* et *Cœur solitaire* (« *moi, je ne tiens pas la route, toi tu grilles les stop...* »), du Eddy pur jus. Johnny et Dick partis, il ne reste que lui.



ALAIN SOUCHON

C'EST DÉJÀ ÇA

1993 | VIRGIN RECORDS

On a déjà tout dit de Souchon, quand sort ce neuvième album d'une carrière exceptionnelle.

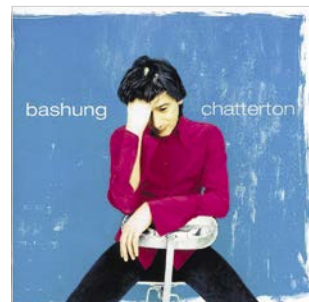
Mais le symbole d'une chanson française à texte revigorée est loin d'avoir tout dit, et le prouve avec ce succès phénoménal, d'un album vendu à un million d'exemplaires, et couvert de louanges. *Foule sentimentale*, est sacrée aux Victoires de la musique chanson de l'année, et des vingt dernières années. Sous sa douceur, elle diffuse un message fort sur la société et ses déviances. *L'Amour à la machine*, *Sous les jupes des filles* sont d'autres tubes, et *C'est déjà ça*, composé par l'alter ego Laurent Voulzy (qui en signe trois autres, dont l'ode à Arlette Laguiller) prend, déjà, la défense des migrants. Arrangé sans aspérité par Michel Cœurriot, *C'est déjà ça* est un écrivain de chansons populaires autant que brillantes, dans leur écriture et leur proximité avec un large public pour qui Souchon s'installe définitivement dans le rôle d'un grand frère, fantasque mais qui mérite d'être écouté avec attention.



FRANCIS CABREL SAMEDI SOIR SUR LA TERRE

1994 | COLUMBIA/CHANDELLE PROD.

Cinq ans après l'immense succès de *Sarbacane*, Francis Cabrel remet le couvert avec quasiment la même équipe, rejointe, entre autres, par le batteur Manu Katché. Pièce angulaire de l'œuvre du troubadour, ce disque (qui sera certifié diamant), est truffé de tubes, de mélodies limpides comme de l'eau de folk, de guitares cristallines et de textes gorgés d'humanisme. « *Est-ce que ce monde est sérieux?* » interroge le chanteur dans *La Corrida* en dénonçant cette pratique « culturelle », soutenu par la voix de Nicolas Reyes de Gipsy Kings. Sortent également du lot *Octobre*, *Je t'aimais, je t'aime, je t'aimerai*, la chanson-titre et aussi la fameuse *Cabane du pêcheur* coécrite avec Jean-Pierre Bucolo, qui inspirera à Laurent Gerra une truculente parodie. Le patrimoine musical français, à la richesse duquel, par ses précédentes compositions, Cabrel avait déjà largement contribué, allait s'étoffer de ces nouvelles incontournables.



ALAIN BASHUNG CHATTERTON

1994 | DISQUES BARCLAY

Après l'apogée d'*Osez Joséphine*, son esthétique parfaite, son disque de platine, son succès consensuel, partagé entre

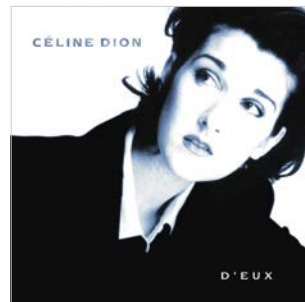
grand public et critique spécialisée, Alain Bashung propose un neuvième album entièrement écrit avec le parolier Jean Fauque, et cette fois sans reprises au programme. La couleur est nettement américaine, voire « southern gothic », avec de la *pedal steel*, la présence du chanteur country Sonny Landreth à la *slide guitar*, et sur le même instrument de la légende Link Wray, ainsi que de Marc Ribot, guitariste d'avant-garde new-yorkais. *Ma petite entreprise*, tube populaire, permet de diffuser un peu de lumière sur un album exigeant, où l'on remarque encore les étranges *J'passe pour une caravane*, *À Ostende*, ou *L'Apiculteur*. Avec *Chatterton*, il confirme sa place unique dans la chanson française, chargée d'influences, avec des textes cryptiques, et une sophistication tout aussi inédite dans la couleur de ce crooner hanté façon Johnny Cash.



MYLÈNE FARMER ANAMORPHOSÉE

1995 | POLYDOR RECORDS

La chanson *California*, aux accents trip hop et dont le clip a été réalisé par Abel Ferrara, est la parfaite introduction de cet album enregistré à Los Angeles durant l'exil américain de la chanteuse, refroidie par l'échec du film *Giorgino*. Même si Laurent Boutonnat a composé la quasi-totalité des titres, le quatrième disque de la Madonna française marque un virage musical. Il se distingue par un son plus rock et touffu, comme en atteste le tube *L'instant X*, une évocation du passage au nouveau millénaire : « *L'an 2000 sera spirituel, c'est écrit dans Elle* ». Grandiose, le clip de l'efficace single *XXL*, signé par le cinéaste Marcus Nispel, la montre attachée à l'avant d'une locomotive à vapeur hurlant qu'elle a besoin d'amour. Autre réussite de l'opus, la mélancolique *Rêver* sera le morceau emblématique de clôture de ses concerts par la suite. *Anamorphosée*, certifié diamant en France, caracolera également dans les charts étrangers.



CÉLINE DION D'EUX

1995 | COLUMBIA/EPIC RECORDS

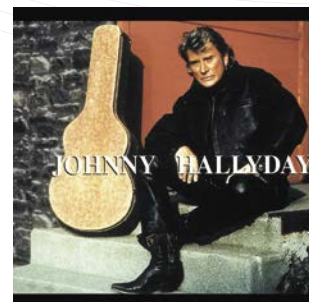
D'eux s'est vendu à dix millions d'exemplaires dans le monde (États-Unis compris), un score inégalé à ce jour pour un album

en français. Qu'importe la langue, avait déclaré Céline Dion, puisque l'émotion procurée par les chansons est internationale. C'est au faiseur de tubes Jean-Jacques Goldman, admiratif depuis longtemps de la voix de la chanteuse, que l'on doit cette collaboration qui allait marquer un tournant dans la carrière de la Québécoise. Seul auteur-compositeur du disque, JJG a tout écrit spécialement pour elle, en combinant les influences (pop, folk et soul). *Pour que tu m'aimes encore*, *Destin* et *Je sais pas*, devenues des classiques, côtoient la très rock *J'irai où tu iras* ou les poignantes *Vole* et *Les derniers seront les premiers*. En retenant ses chevaux plus que d'ordinaire, la diva gagnait en sincérité et démontrait ainsi aux derniers sceptiques qu'elle avait plusieurs cordes (vocales) à son arc.

JACQUES DUTRONC DUTRONC AU CASINO

1992 | COLUMBIA RECORDS

Il n'était pas monté sur scène depuis deux décennies. Le come-back sera fracassant et la tournée qui suivra durera deux ans. Enregistré au Casino de Paris durant trois jours de novembre 1992, ce live d'anthologie de soixante et onze minutes, réalisé par Dominique Blanc-Francard, est un condensé de la carrière de Jacques Dutronc, des sixties aux *eighties*. Ce dernier est accompagné d'un groupe de musiciens émérites (Erdal Kizilcay – multi-instrumentiste qui a collaboré avec David Bowie et Iggy Pop – Jannick Top, Khalil Chahine, André Ceccarelli, Bernard Arcadio...). En ouverture, *L'Opportuniste* décoiffe comme jamais. Sont ensuite décochés dix-huit titres dont *J'aime les filles*, *Et moi, et moi, et moi*, quelques tubes de la décennie suivante – la sulfureuse *L'Hymne à l'amour (moi l'œuf)*, écrite avec Gainsbourg, *Merde in France* – ainsi que deux inédits signés par l'écrivaine Linda Lê : *L'Âme sœur* et *Entrez M'sieur dans l'humanité*. L'album s'écoulera à près d'un million d'exemplaires !



JOHNNY HALLYDAY LORADA

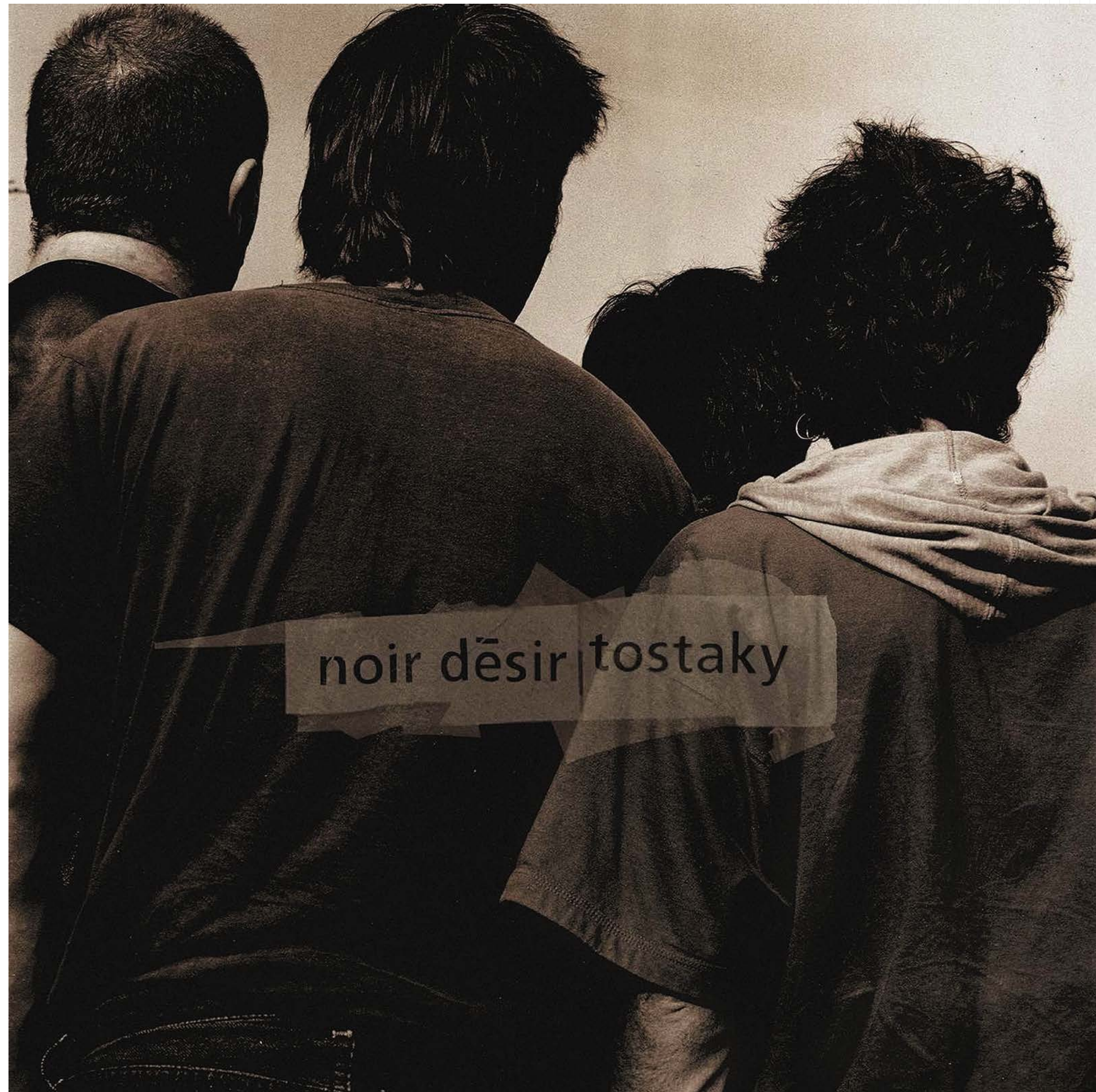
1995 | MERCURY/PHILIPS

« *J'la croise tous les matins, cinq heures quarante. Elle va prendre son train, et moi j'rentre.* » Cette chanson (*J'la*

croise tous les matins) écrite pour Johnny Hallyday par Jean-Jacques Goldman sera un tube. Producteur de l'album (dix ans après *Gang*), l'auteur-compositeur a également signé *Le Regard des autres*, autre single notable de ce disque dont le nom est celui de la villa de Johnny à Ramatuelle (*Lorada* est la contraction des prénoms de ses deux enfants). Jacques Veneruso, Erick Benzi, et Gildas Arzel (membres du groupe Canada) ont collaboré à cette œuvre qui brasse les racines blues-rock de « l'idole des jeunes » et fait la part belle aux ballades (*Ne m'oublie pas*, *Quand le masque tombe*). Le chanteur revient aussi à la country dans *Un rêve à faire* (« *Il y a de l'or dans les rivières, je le sens...* ») et *Rester libre*. La publication de l'album sera suivie du *Lorada Tour*, forcément épique.

DUTRONC AU CASINO





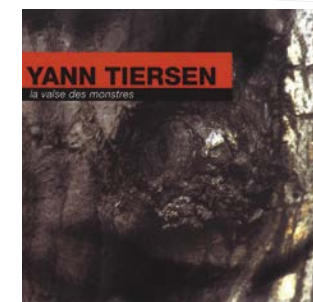
noir dēsir | tostaky

NOIR DÉSIR

TOSTAKY

1992 | DISQUES BARCLAY

Disque fondateur du rock à la française, ce quatrième album fougueux et aux riffs acérés a été concocté suite aux premières dissensions au sein du groupe, éprouvé par la tournée consécutive à *Du ciment sous les plaines*. Après quelques mois de séparation, Noir Désir se retrouve dans un studio anglais, sous la direction de Ted Niceley, le producteur de Fugazi. *Tostaky*, contraction de « *Todo esta aqui* », un slogan révolutionnaire mexicain, est aussi le nom de la chanson phare du disque (sous-titrée *Le Continent*). « *Soyons désinvoltes ! N'ayons l'air de rien !* » hurle en boucle Cantat à la fin de ce titre sauvage et incandescent dont il a également composé la ligne mélodique. *Tostaky*, sous influence Sonic Youth et Nirvana, a été enregistré dans les conditions du live, un titre après l'autre. Il en émane une formidable sensation d'énergie et d'immédiateté, comme en attestent *Here It Comes Slowly*, *7 minutes* ou *Johnny Colère*, reprise d'un morceau des Nus.



YANN TIERSEN

LA VALSE DES MONSTRES

1995 | SINE TERRA FIRMA

À part la batterie sur deux titres, Yann Tiersen joue tous les instruments de cet album initial de sa carrière qui regroupe en fait des thèmes qu'il a composés pour deux pièces de théâtre, *Le Tambourin de soie*, et *Freaks*. Instrumentale, avec dix-sept morceaux d'à peine plus d'une minute à près de six, cette *Valse des Monstres* marque le point de départ d'une carrière en marge, d'un musicien débarrassé des codes, qui connaîtra l'apogée de sa carrière avec des bandes originales de films, dont celle du *Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, en 2002. Entre classicisme et avant-garde, musique bruitiste et orchestration de chambre, le Breton pose les marques d'un style qu'il va développer sans faire de bruit, mais sans cesser de surprendre, à la fois intime, dépouillé, mais toujours vibrant.



LES INNOCENTS

POST-PARTUM

1995 | VIRGIN RECORDS

Deux ans après *Fous à lier*, Les Innocents reviennent en force avec un troisième album pop hautement mélodique produit par le fidèle Dominique Blanc-Francard, et qui renvoie à Paul McCartney, Crowded House ou les Housemartins. Signée Luc Choquer, la photo de pochette donne le ton de ces onze rêveries musicales que la presse d'ici va ériger en chef-d'œuvre. J. P. Nataf et J-C Urbain ont ciselé les délicates *Un monde parfait* (« un titre ironique, façon *It's a Wonderful Life*, de *Frank Capra* » ont-ils déclaré dans les médias), *Dentelle*, *Lune de lait* ou *Les Jours adverses*. Il n'y a quasiment rien à jeter dans cet opus dont le meilleur est pour la fin : l'imparable et fédératrice *Colore*, chantée par Jean-Chri, fera un tube (« *Oui comme le temps est un ami, il colore mon pays... en bleu de ciel.* ») Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, la chanson qui suit, *Fringes en bataille*, est au moins aussi magique. Une Victoire de la musique viendra saluer cette prouesse.

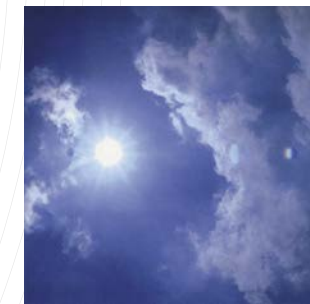


FRANÇOISE HARDY

LE DANGER

1996 | VIRGIN RECORDS

En 1988, au studio Guillaume Tell à Paris, alors qu'elle enregistre *Décalages*, Françoise Hardy sympathise avec un jeune assistant, Alain Lubrano, lui-même interprète et auteur-compositeur. Leur collaboration durera jusqu'au décès prématuré du musicien, en 2011. C'est grâce à cette rencontre que la chanteuse discrète et traqueuse est revenue sur son désir de ne plus enregistrer d'albums solos. Sur les mélodies rock et linéaires d'Alain Lubrano et de Rodolphe Burger, du groupe Kat Onoma, dont elle adore la musique, elle a ciselé des textes lapidaires d'une noirceur et une ironie terrifiantes. Autant dire qu'elle ne visait pas, ici, les radios formatées aux playlists conciliantes. Toujours prête à se remettre en question, Françoise Hardy adaptait ses mots à des musiques contemporaines et séduisait un public plus moderne. Un disque dévastateur à l'arrangement écorché-rock, porté par *Les Madeleines* et la chanson-titre.

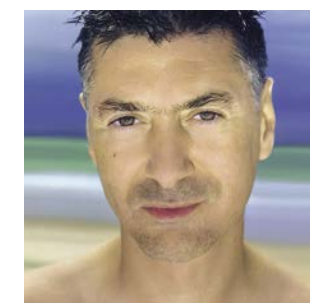


NOIR DÉSIR

666.667 CLUB

1996 | DISQUES BARCLAY

666 était le résultat d'un concours de rapidité sur un clavier, arbitré par un métro-nome. Chaque membre du groupe avait atteint ce score, d'où le « Club » à la fin du titre. Le 1 ajouté (667) est une manière de conjurer le sort (666 est le chiffre du Diable). Ce cinquième album, coproduit par Ted Niceley, sera le plus grand succès commercial de Noir Désir (il va s'écouler à huit cent mille exemplaires !). L'opération des cordes vocales subie par Bertrand Cantat n'a heureusement pas eu raison de sa fougue, et le remplacement du bassiste Frédéric Vidalenc (désireux de changer de vie) par Jean-Paul Roy, technicien de longue date de la formation, n'a pas altéré le son si particulier de Noir Désir. La fin du siècle imminente a inspiré à Cantat des textes vibrants ; *Fin de siècle*, *Comme elle vient* et *À ton étoile* déménagent comme il faut et *L'Homme pressé*, avec son *beat disco*, est jubilatoire. Le disque sera certifié platine et Noir Désir fera, encore et toujours, un tabac sur scène.



ÉTIENNE DAHO

EDEN

1996 | VIRGIN RECORDS

Réédité fin 2019 en version luxe avec inédits et live, et tournée afférente, cet album clé dans la carrière d'Étienne Daho méritait cette réévaluation. Enregistré à Londres, avec Arnold Turboust, qu'il retrouvait après le triomphe passé de *Pop Satori*, et après la parenthèse triomphale de *Paris Ailleurs*, *Eden* défriche de nouveaux territoires, notamment rythmiques, le duo s'imbibant de jungle et de drum & bass dans les clubs londoniens avant d'aller en studio. Froidement accueilli, mal compris alors, venant juste après une rumeur fétide de décès de l'artiste du Sida, *Eden* est pourtant un album qui, pour son auteur, marque un nouveau départ, vers une suite de carrière radieuse et plus adulte. Sans véritable tube, mais avec des collaborations superbes, Lyn Bird des Comateens, Astrud Gilberto sur *Les Bords de Seine*, Sarah Cracknell du groupe St Etienne sur *Les Passagers*, Elli Medeiros sur *Me manquer* et *Un serpent sans importance*, *Eden* est un disque rayonnant et précieux.

LOUISE ATTAQUE

LOUISE ATTAQUE

1997 | DISQUES ATMOSPHÉRIQUES

Avec ce premier album qui restitue l'énergie et le sentiment d'urgence qui émanaient des prestations scéniques du groupe, Louise Attaque va s'imposer comme le nouveau phénomène du rock gaulois. Le public fera un triomphe aux chansons entraînantes de ce quatuor parisien peu enclin à la sophistication. Le disque, dont la pochette, mémorable, est signée Robin Feix (illustrateur et bassiste du groupe) a été produit par Gordon Gano de Violent Femmes, prisé par les Louise. Le violon pimente les rythmiques chapardées au new rock américain, et notamment dans le tube *J't'emmène au vent* (« *Je voudrais que tu te rappelles que notre amour est éternel et pas... artificiel* ») chanté par Gaëtan Roussel, originaire de Rodez, avec l'accent occitan. On trouve également là *Ton invitation*, *Les Nuits parisiennes* et *Amours*, avec ses intonations à la Brel. L'album s'écoulera à presque trois millions d'exemplaires, un record dans l'histoire du rock français!



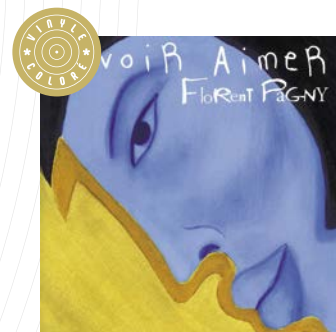
JEAN-JACQUES GOLDMAN

EN PASSANT

1997 | COLUMBIA RECORDS

« *Il y a une question dans "Je t'aime", qui demande "m'aimes-tu toi?"* » En ouverture

de l'album, *Sache que je* reflète les états d'âme de Jean-Jacques Goldman récemment séparé de son épouse – « *J'ai fait la liste de ce qu'on ne sera plus... n'être plus rien après tant, c'est pas juste* » (*Quand tu danses*). L'amour (perdu ou nouveau) est au cœur de ce disque intimiste et tout en retenue qui privilégie le blues et les sonorités acoustiques. Erick Benzi a prêté main-forte pour la réalisation, et une flopée de musiciens de talent (Carole Fredericks, Michael Jones, Patrick Tison, Guy Delacroix, Gildas Arzel...) a répondu présent pour accompagner le faiseur de hits dans cette aventure en solitaire, sa première depuis dix ans. Après l'optimiste *On ira*, tube doré sur tranche, le *singer-songwriter* se livrait comme jamais dans *En passant*, une autre ballade poignante. Le public fera un triomphe à l'album, certifié diamant l'année suivant sa parution.

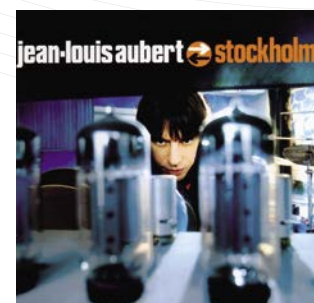


FLORENT PAGNY

SAVOIR AIMER

1997 | MERCURY/PHILIPS

Tout un programme ! Pour son quatrième album, le chanteur a fait appel à Jean-Jacques Goldman et son *pool* de collaborateurs : Jacques Veneruso, Robert Goldman (K. Kapler) et Erick Benzi, producteur de la moitié des titres. *Savoir aimer*, composée par Pascal Obispo et écrite par Lionel Florence, allait s'imposer comme un de ses tubes majeurs (*Chanter* est signée par le même tandem). Zazie lui a trousseé la clinquante *Combien ça va*, *Peter Kingsberry*, *Protection*. D'autres chansons, comme *Dors* (d'Erick Benzi) et *D'un amour*, l'autre (composée par Art Mengo) allaient lui arriver plus haut que la cheville. En 1998, Pagny sera le plus gros vendeur de disques en France (l'opus sera certifié diamant) et sacré Meilleur artiste masculin aux Victoires de la musique. Une belle revanche pour cet homme à voix qui, après avoir connu le succès en 1987, a longtemps navigué en eaux troubles. Depuis, il n'a plus quitté le haut de l'affiche.



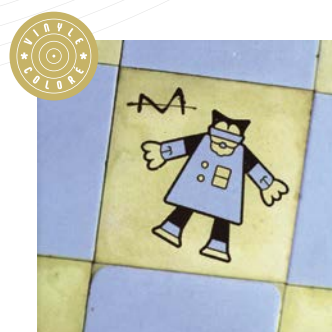
JEAN-LOUIS AUBERT

STOCKHOLM

1997 | VIRGIN RECORDS

La légende prétend que c'est suite au vol de son carnet de notes contenant ses nouvelles

chansons que l'éternel adolescent du rock français est parti à Stockholm chercher l'inspiration. La capitale suédoise lui a inspiré la chanson-titre, carrément sauvage, de ce disque, sous influences Primal Scream et Prodigy, qui fait la part belle à l'expérimentation sonore. Il y boulingue de style en style, notamment trip hop (*Abandonne-toi*). Cosigné avec Barbara, *Le jour se lève encore* est sans conteste le plus beau morceau de cette livraison, même si *Océan* le talonne. En bonus, la chanson *Nouvelles Frontières* a été enregistrée avec Olive (Olivier Caudron, le fondateur du groupe Lili Drop) pour un projet commun qui ne verra jamais le jour. C'est aussi à cet ami de toujours que l'ex-chanteur et guitariste de Téléphone dédie l'émouvante *La P'tite Semaine* : « *Cette vie à la p'tite semaine ne vaut peut-être pas la peine, mais toi tu vaux la peine...* »

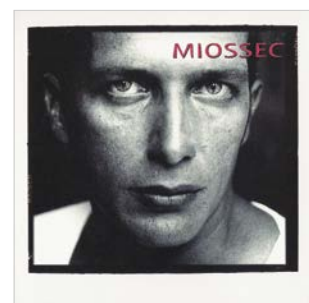


-M-

LE BAPTÊME

1997 | DELABEL RECORDS

Mathieu Chédid porte son personnage de -M- sur les fonts baptismaux avec ce *Baptême* initial, enregistré à la campagne, dans la maison familiale, avec Vincent Segal, le violoncelliste qui l'accompagne au début de sa carrière solo. Après avoir joué, comme musicien, avec à peu près toute la scène française, il y présente déjà un de ses titres signature, *Machistador*, et un univers proche de l'enfance avec *Nostalgie du cool*, sur lequel chante sa petite sœur, Anna Chédid, alors âgée de 11 ans. C'est un succès d'estime, plausible pour un premier album d'un artiste jusque-là connu du seul milieu artistique parisien. Il lui faut habituer le public à ce son de guitare, ses tentations funks, cette voix haut perchée, cette apparente candeur et cette naïveté de façade qui est l'essence du personnage qu'il commence à faire vivre ici, entre optimisme et noirceur cachée.



MIOSSEC

BAISER

INDISPONIBLE

1997 | PLAY IT AGAIN SAM RECORDS

Plus de cent cinquante mille exemplaires écoulés ? Le succès de *Boire* aurait pu donner envie de sourire au Breton chantant. Que nenni ! Concocté dans la foulée du premier, ce deuxième album a été pensé sur la route et enregistré dans un studio de la campagne rennaise. Avec ce *Baiser* à peine moins minimaliste (toujours Christophe Jouan à la composition), Miossec se défendait de virer « chanson française ». « *Oh mon amour je crève de ne pouvoir te baiser* » chante-t-il dans *La Fidélité* dont le clip décalé est un régal. En bon écorché, il persiste à scander l'amour qui se passe mal, les ruptures et l'hypocrisie : « *S'il fallait se dire ce que l'on est vraiment, ça nous ferait peut-être rire, mais ça nous tuerait sûrement.* » (*Le Mors aux dents*) ; « *Mais comment fait-on pour en arriver là ?* » s'interroge-t-il dans *Ça sent le brûlé*. Dans le même esprit, il reprenait *Salut les amoureux*, le tube nostalgique de Joe Dassin, composé par Steeve Goodman, qui lui va comme un gant.



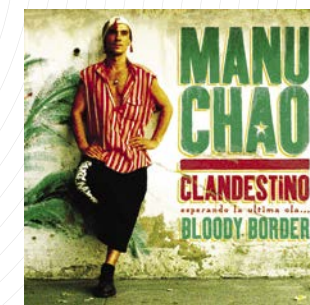


MANO SOLO
JE SAIS PAS TROP
 1997 | EASTWEST RECORDS

Après la surprise de *La Marmaille nue*, confirmée par *Frères misère* en 1996, Mano Solo propose un troisième album atypique : de nouvelles chansons, mais enregistrées en public, en juin 1997, avec un orchestre de cuivres, de cordes et de percussions. Menacé par le virus qui le ronge, et par les traces de sa vie en marge, il livre des chansons rageuses, sombres au possible, comme un bilan de sa vie, et la certitude que son avenir n'existe pas (il décédera du SIDA en 2010). *Te souviens-tu* évoque une enfance heureuse, mais partie. *Je suis venu vous voir* sonne comme un adieu aux amis, *Le Drapeau* tire un trait sur l'amour, comme *La Liberté* le fait sur la vie. *Il m'arrive encore* laisse entrevoir des signes d'espoir, mais c'est un espoir désespéré. Cependant derrière ce pessimisme, il y a une révolte, une combativité, celle d'un créateur (peintre, chanteur, écrivain, éditeur) dont l'intensité n'a guère d'équivalent dans la chanson française.

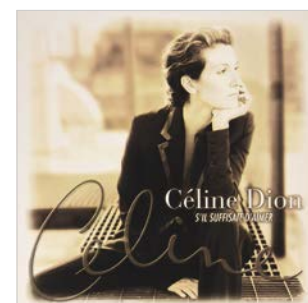
ALAIN BASHUNG
FANTASIE MILITAIRE
 1998 | DISQUES BARCLAY

Foisonnant d'images sonores aux arrangements luxueux, *Fantaisie Militaire*, publié en 1998, est l'album incontournable d'Alain Bashung. Le parolier Jean Fauque a livré une centaine de textes (douze seront conservés) et passé près d'un an à les remanier avec le chanteur qui, en cette période de turbulences familiales, n'a pas vraiment le moral. Dans la douleur, les deux hommes vont pourtant accoucher d'un chef-d'œuvre. D'excellents musiciens viendront leur prêter main-forte : Les Valentins, Rodolphe Burger, Joseph Racaille, Adrian Utley (guitariste de Portishead) et Ian Caple pour la réalisation. *La nuit je mens* et son texte surréaliste (« *On m'a vu dans le Vercors, sauter à l'élastique...* ») deviendra un classique. Et dans le titre *2043*, en hommage à la princesse Diana qui a trouvé la mort dans le tunnel de l'Alma durant l'enregistrement du disque, Alain Bashung chante « *La Belle au bois dormant a fermé les écouteilles* »...



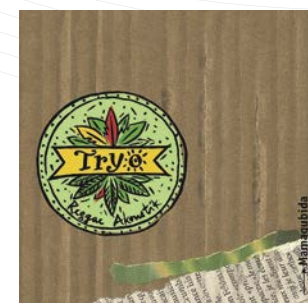
MANU CHAO
CLANDESTINO
 1998 | VIRGIN RECORDS

Manu Chao narre ici l'histoire d'un immigrant clandestin sans papiers, condamné à courir pour fuir l'autorité, et qui se retrouve perdu au cœur de Babylone... Dans son premier album solo, le leader de La Mano Negra jouait de tout et mettait sa voix aux services d'harmonies vocales sublimes. La légende prétend que le disque était censé refléter la passion récente du compositeur pour la techno, mais un bug informatique aurait fait disparaître toutes les sonorités typiques du genre. Ce coup du destin sera de maître. En ouverture, la chanson-titre, tout en minimalisme et rythmes reggae, se révèle d'une simplicité et efficacité désarmantes. Le reste est à l'unisson : *Je ne t'aime plus* (« *mon amour* »), *Bongo Bongo*, variante de *King of Bongo*... Comptines enivrantes, vagabondages truffés de samples et de trucages s'enchaînent avec bonheur et constituent un étonnant périple vers un pays obsédant. *Clandestino* nous parlait du monde, sur des accents souvent sombres, mais pas encore désespérés...



CÉLINE DION
S'IL SUFFISAIT D'AIMER
 1998 | 550 MUSIC/EPIC/COLUMBIA

Après *D'eux*, album au succès phénoménal, le tandem gagnant Jean-Jacques Goldman-Céline Dion récidive sur ce disque à nouveau taillé sur mesure pour elle. La Québécoise qui travaille à l'instinct et vite, ne boude pas son plaisir de chanter dans sa langue maternelle, et se sent sur la même longueur d'onde que son producteur dont la sensibilité est proche de la sienne. L'auteur-compositeur prolifique a concocté la majorité des titres ; Erick Benzi en a signé deux autres (*Terre, Papillon*). Le public fera un triomphe à la locomotive *S'il suffisait d'aimer*, à *Zora sourit*, dédiée aux femmes algériennes, ainsi qu'à *En attendant ses pas*, ballade romantique d'une redoutable efficacité. *On ne change pas* deviendra culte après que Xavier Dolan décide de l'inclure dans la BO de *Mommy* et, en dépit des apparences, *Sur le même bateau* n'a pas été inspirée par le film *Titanic*. Dans *Tous les blues sont écrits pour toi*, le talent de la diva canadienne laisse véritablement... sans voix.



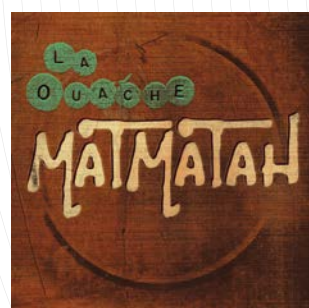
TRYO
MAMAGUBIDA
 1998 | VELEN MUSIQUES

Conséquence du phénomène Louise Attaque, d'autres ont eu envie de cultiver la veine « authentique », de puiser dans les racines... C'est sous un titre à coucher dehors (il est composé de la première syllabe de chacun des prénoms des membres de la formation) qu'est sorti le premier album de ce groupe français de reggae acoustique qui, contrairement à ce que son nom laisse supposer, est composé de quatre musiciens. Il a acquis sa belle notoriété grâce à ses performances scéniques, aussi nombreuses que remarquables. Le manifeste écolo *L'Hymne de nos campagnes* va obtenir un succès massif. Mais d'autres morceaux comme *Salut ô* (« *On bosse pour peu d'argent, on vit tout simplement, les ordres des dirigeants, RMI emploi à mi-temps, nourrissent pas nos enfants...* ») ou *La Révolution*, sur la jeunesse léthargique, vont valoir à Tryo une sympathique popularité. Vingt ans plus tard, ses messages restent terriblement d'actualité.



RACHID TAHA
DIWÂN
 1998 | DISQUES BARCLAY

Quand il disparaît brutalement fin 2018 (la plupart des gens ignoraient sa maladie congénitale), Rachid Taha laisse un trou profond dans la mémoire collective. Salué par la scène française, mais aussi par ses amis et admirateurs Mick Jones (The Clash) ou Brian Eno, l'ancien chanteur de Carte de Séjour a marqué son temps par son écuménisme, son humanité, et sa façon unique de marier musiques traditionnelles et électroniques. *Diwân*, son quatrième album solo, impose un traditionnel algérien, *Ya Raya*, et en fait un tube planétaire, autant qu'une de ses chansons signatures. Toujours avec le renfort du fidèle Steve Hillage, aux guitares et programmations électros, Rahid Taha dirige un orchestre traditionnel (oud, percussions), et donne une énergie et une modernité, à la fois respectueuse et enflammée, à des chansons de Dahmane El Harrachi, Nass El Ghiwane ou Farid El Atrache, qu'il fait découvrir et aimer à un public issu pour l'essentiel du rock.



MATMATAH LA OUACHE

1998 | TREMA/LA OUACHE PROD.

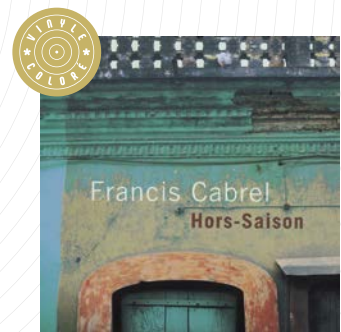
« *Y a du chouchen à volonté, viens donc faire un tour à Lambé.* » C'est avec *Lambé An Dro*, hymne festif à la gloire de

Lambézellec (l'ancienne commune devenue un quartier de Brest), d'abord paru en single, que Matmatah a conquis le public breton avant de contaminer la France entière. Matmatah tire son nom d'une tribu berbère et d'un village tunisien où l'un des fondateurs du groupe passait ses vacances enfant. Enregistré en grande partie dans le sud de l'Angleterre (aux studios Parkgate), ce premier album sera certifié disque d'or un mois après sa sortie. Il inclut également d'autres titres à succès dont l'inénarrable *Les Moutons* (« *On a respiré du tri du trichloréthylène, et le lendemain on avait mauvaise haleine...* »), *Emma* (pour Emma Peel) ou *L'Apologie*. Parallèlement, ces quatre Finistériens férus de rock et amateurs de fest-noz mettaient le feu à la scène ! Ce groupe éminemment sympathique a tiré sa révérence en 2008 avant de se reformer huit ans plus tard.

JOHNNY HALLYDAY SANG POUR SANG

1999 | MERCURY RECORDS

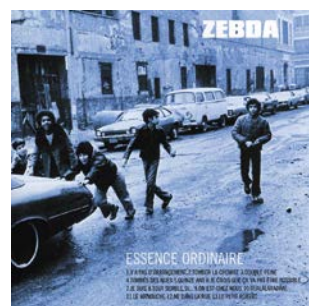
C'est le cri d'amour, à peine étouffé, d'un fils pour son père. Cet album enregistré à Los Angeles et finalisé à Paris a été entièrement composé par David Hallyday pour Johnny. Zazie, Miossec ont, entre autres, collaboré à l'écriture des paroles, et quelques écrivains ont renforcé l'équipe dont Philippe Labro, Vincent Ravalec et Françoise Sagan. C'est même cette dernière qui est à l'origine du projet. Elle avait écrit pour son ami la chanson *Quelques cris* que Johnny, qui ne parvenait pas à trouver une mélodie à la hauteur, a confiée à son musicien de fils. *Vivre pour le meilleur* (sur des paroles de Lionel Florence), *Un jour viendra* (de Michel Mallory) et *Sang pour sang* (d'Eric Chemouny) seront les hits de ce double disque de diamant, qui ne laissera pas la critique indifférente : même les médias à la dent dure salueront la faculté de Johnny Hallyday à surprendre, encore et toujours, après plusieurs décennies de carrière.



FRANCIS CABREL HORS SAISON

1999 | COLUMBIA/CHANDELLE PROD.

Francis Cabrel, qui s'investit de plus en plus dans son village d'Astaffort où il a lancé un atelier de chanson, revient sous les projecteurs en 1999 avec un neuvième album automnal, d'inspiration blues, qui porte bien son titre. Entouré de musiciens fidèles (Bernard Paganotti, Manu Katché, Gérard Bikialo...) et de l'ingénieur du son new-yorkais James Farber, l'artiste a peaufiné ses titres, reflets de ses humeurs sur la société et le temps qui passe. Moins spectaculaire que le précédent *Un samedi soir sur la Terre*, ce disque en demi-teinte et épuré s'approprie sur la longueur. Les rythmes chaloupés de la futée *Hell Nep Avenue* (« *elle n'est pas venue* »), *Rien de nouveau* et *Le monde est sourd* mettent du peps dans une livraison voulue mélancolique. *Cent ans de plus*, *Presque rien* et *Le Reste du temps* ne sont pas sans charme, tout comme *Depuis toujours*, adaptation de *I've Been Lovin' You Too Long* d'Otis Redding.



ZEBDA ESSENCE ORDINAIRE

1998 | DISQUES BARCLAY

Venus du quartier populaire des Izards, à Toulouse, les membres de Zebda sont les héritiers de cet esprit du « rock

alternatif », qui venait à la suite du punk dont il gardait la lettre en le mariant avec une certaine tradition de la chanson populaire française. Mais Zebda n'était pas qu'un groupe alternatif de salon, et en parallèle à sa carrière s'impliquait réellement dans des engagements associatifs et politiques. Aussi après *Le Bruit et l'Odeur* (emprunté à Jacques Chirac), ils expérimentent, à leur grande surprise, un vaste succès commercial avec ce troisième album, qui recèle *Tomber la chemise*, un titre festif, classé n°1 au Top 50, couronné d'un disque de diamant, mais vécu comme un traumatisme par le groupe qui voit cette chanson rigolote effacer le contenu de toutes les autres, même si l'album est double platine et écoulé à six cent mille exemplaires. Il est donc temps de réécouter *Je crois que ça va pas être possible* ou *Double peine*, pour saisir le fond de Zebda.



ARNO À POIL COMMERCIAL

1999 | DELABEL RECORDS

Un des meilleurs crus du chanteur d'Ostende, dont a été extraite la chanson *Dans mon lit*, arrangée par l'Écossais Craig

Armstrong, réalisateur et compositeur prestigieux, entre autres, de la BO de *Romeo + Juliet* et *Moulin Rouge*, et divin encoeur de Massive Attack. Dans ce disque majoritairement produit par Mario Caldato Jr., collaborateur de Beastie Boys, Arno alterne titres en français ou en anglais et mélange parfois les deux (*Fantastique*). Provocation, magie vaudou, sensualité, il y a un peu de tout ça dans la musique du Tom Waits belge. Après Johnny et Sylvie, il chante qu'il a un *problème*, déploie majestueusement son blues-rock dans *European Cowboy* et *Mercy*, reprend *Oh la la la !* de la période T.C. Matic et *Je suis sous* de Claude Nougaro et Jacques Datin. À cinquante balais, Arno ne s'était pas calmé le moins du monde et ce cinquième album, qui passait ses obsessions en revue, était tout simplement volcanique.



-m- JE DIS AIME

1999 | DELABEL/VIRGIN RECORDS

Le deuxième album de -M- est une déclaration au monde entier qui ne déroge pas aux règles de l'humour et de l'amour. Impeccablement produit par Olivier Lude et Philippe Zdar, il regroupe quinze titres qui vont faire mouche auprès du public, et révéler le style inclassable de ce guitariste virtuose aux looks improbables et à la voix de fausset (« *de Mickey* » dit le principal intéressé). En équilibre entre pop, rock, funk et variété locale, il instille même des influences hispanisantes, comme dans la langoureuse *Onde sensuelle* ou dans *Émilie 1000 volts*. Désormais classiques de son répertoire, *Je dis aime* (« *Je dis aime et je le sème sur ma planète, je dis aime comme un emblème, la haine je la jette...* ») et *Bonobo*, écrits par sa poétesse de grand-mère, ainsi que *Monde virtuel* ou *Le Complexe du corn-flakes* ont été accueillis comme des hymnes générationnels. On doit signaler également la reprise irrévérencieuse de *Close to Me*, de The Cure (en français dans le texte...).





INDOCHINE

DANCETARIA

1999 | DOUBLE T MUSIC

Le décès de Stéphane Sirkis, survenu brutalement le 27 février 1999 au tout début de l'enregistrement, va hanter ce

huitième album, aujourd'hui culte. Le jumeau de Nicola a coécrit quatre chansons de cette livraison aux accents glam et gothiques, mixée par l'Anglais Gareth Jones (Depeche Mode) et arrangée par le guitariste et compositeur Olivier Gérard dit Oli dE SaT, graphiste fan d'Indochine devenu membre du groupe à part entière. Et tant pis si les médias font la fine bouche, les fidèles sont toujours présents aux concerts et plus que jamais solidaires avec leur héros frappé par l'infortune. Nicola, désormais dernier des Mohicans, refuse d'abdiquer. Parmi la brassée de titres sur l'adolescence qu'il a cosignée avec Jean-Pierre Pilot, *Juste toi et moi*, *Manifesto (Les Divisions de la joie)*, *She Night (« Mème si tu mens, même si tu fais semblant, ne m'en veux pas, reste encore près de moi... »)* et *Rose Song* brillent d'une flamme inextinguible.



SAEZ

JOURS ÉTRANGES

1999 | ISLAND RECORDS/UNIVERSAL

« *Puisqu'on est jeunes et cons, puisqu'ils sont vieux et fous. Puisque des hommes crèvent sous des ponts, mais ce monde*

s'en fout... » La chanson *Jeune et Con*, hymne de ce premier album pop-rock, dont le titre renvoie à *Strange Days* des Doors, a propulsé ce poète révolté de 22 ans que William Sheller avait pris sous son aile, sur le devant de la scène. La rage aux dents, Damien Saez pourfendait les maux de la société dans des titres fougueux (*Sauver cette étoile*, l'ironique *Rock'n'roll Star*) ou des complaintes désenchantées, mélancoliques et parfois, désespérées (*Jours étranges*, *Crépuscule*, *Soleil 2000* — « *Alors on reste là, pauvre génération sans but et sans pourquoi, mais dis-moi où est l'horizon ?* ») La reprise désincarnée de *My Funny Valentine* ne dépare même pas dans ce contexte. Ce disque, culte aujourd'hui (deux cent mille exemplaires écoulés), fera de cet écorché vif l'une des voix les plus écoutées des adolescents.



JEAN-LOUIS MURAT

MUSTANGO

1999 | LABELS RECORDS

Le chanteur bougon de Chamalières (Puy-de-Dôme) a déjà six albums sous la ceinture quand il sort ce *Mustango* au moment

où va se clore le siècle, et qui sera l'un de ses plus populaires, parmi sa pléthorique discographie de boulimique d'enregistrements. Il bénéficie des chœurs de Jennifer Charles, du groupe new-yorkais atmosphérique Elysian Fields, et rend hommage, à travers des chansons, à quelques maîtres de l'Auvergnat, *Polly Jean* (PJ Harvey) ou *Viva Calexico*. Enregistré entre New York, et Tucson Arizona, avec justement le groupe Calexico, et des musiciens de Bob Dylan (autre maître révérent), cet album aux couleurs country-folk du sud des USA lui permet d'attaquer partout, du Front National (*Les Gonzesses et les Pédés*) à la situation politique balkanique (*Belgrade*), et de s'étendre sur son mal-être existentiel, à grandes envolées de poèmes plaintifs joliment ouvragés.



DE PALMAS

MARCHER DANS LE SABLE

2000 | POLYDOR/UNIVERSAL

Le troubadour réunionnais, après ses débuts avec les Max Valentins, a déjà sorti deux albums solos avec ce qu'on

nomme pudiquement un « succès d'estime » (en dehors du tube liminaire *Sur la route*) quand il rencontre Jean-Jacques Goldman, soit la Régie Nationale des Tubes Certifiés, qui lui tricote sur mesure le texte de *J'en rêve encore*, collant parfaitement à sa mélodie. Connu pour son moral fragile, le chanteur en est tout revigoré, et écrit dans la foulée les douze titres de cet album, avec un coup de main de Calogero pour le texte de *Tomber*. Bingo, avec ces deux chansons en locomotives, mais aussi *Une seule vie* et *Regarde-moi bien en face*, De Palmas expérimente là son plus grand succès avec un album disque de diamant, et vendu à un million d'exemplaires. Cette collection d'histoires d'amour souvent en péril, subtilement arrangées par l'artiste dans une atmosphère intime et boisée, en digne héritier de Cabrel, fait de lui un champion discret des hit-parades.



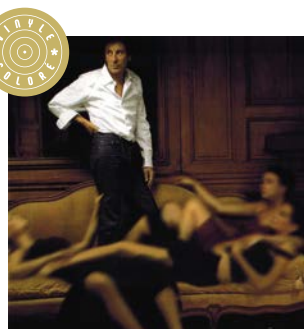
MOTIVÉS!

LA LOTTE CONTINUE!
Y'A TOUJOURS PAS
D'ARRANGEMENT

1999 | TACTIKOLLECTIF

À la fois collectif musical et mouvement politique local, de

gauche sociale, né à Toulouse autour du groupe Zebda, Motivé-e-s présente des candidats aux élections, et a enregistré deux albums, dans un but de soutien à leurs luttes plutôt que pour tenter de percer au Top 50. Sur ce premier recueil, ils reprennent, à la sauce alternative, des classiques de la chanson révolutionnaire, *Hasta Siempre*, *Bella Ciao*, *Le Chant des Partisans*, *Le Temps des cerises* ou *La Cucaracha*. Entre rock punk, flamenco, raï, folk, reggae, le collectif au poing levé passe à la moulinette de leurs diverses influences musicales ces hymnes qui ont fait leur trace dans l'histoire des mouvements revendicatifs et antilibéraux, en leur donnant une patine nouvelle, proche de l'esprit des squats et des arts de rue. Membres à géométrie variable de Zebda, 100 % Collègues ou Spook and the Guay, les Motivé-e-s sont là pour crier leur colère.



ALAIN SOUCHON

AU RAS DES PÂQUERETTES

1999 | VIRGIN RECORDS

Dans cet album qui porte mal son nom, Alain Souchon fait rimer « licenciements » et « charmant », parle de tran-

quillissants, de pollution et d'urbanisme raté. Et quand il quitte le sociétal pour aller fouiller l'âme des gens « normaux », il se montre également impeccable. En dix morceaux composés par Voulzy pour moitié, l'éternel adolescent désormais quinquagénaire qu'il n'a rien perdu de son mordant ni de sa tendresse. « *La vie c'est du théâtre et des souvenirs* » chante-t-il dans *Rive gauche* et plus loin, dans *Tailler la zone*, il fait dans l'autodérision : « *On va pas faire comme les gens, on va pas vivre pour l'argent...* » Ces titres ont tourné en boucle sur les radios avec *Caterpillar* et *Le Baiser*, les deux autres singles. *Dandy lunaire*, mais pas moins homme, il rend hommage aux seins de Sophie Marceau dans la chanson *Au ras des pâquerettes*. Le disque, dont la belle photo de pochette est l'œuvre de Stéphane Sednaoui, sera tranquillement (mais sûrement) certifié diamant.



LOUISE ATTAQUE

COMME ON A DIT

2000 | DISQUES ATMOSPHÉRIQUES

Trois ans après le premier album phénomène, le groupe formé par Gaëtan Roussel, Arnaud Samuel, Robin Feix et

Alexandre Margraff en publie un deuxième, plus sombre, produit (de nouveau) par Gordon Gano et Warren Bruleigh. La notoriété acquise et l'enthousiasme que la formation suscite lors de ses concerts ne l'ont pas fait dévier de sa ligne : « *Faut pas se laisser gagner par l'euphorie de croire qu'on est un homme important* » prétend Roussel dans *Qu'est-ce qui nous tente ?* L'énergie et l'âpreté sont toujours là, la grisaille du chant et des mélodies aussi. L'amour ou plutôt le manque d'amour hantent *Tu dis rien* ou la bien nommée *La Ballade de basse*, morceau hypnotique de plus de huit minutes. François Breut fait entendre son timbre sur *La Plume (« Je te donne la plume, moi j'en veux plus »)*. Le succès sera moins percutant que la fois d'avant, mais le disque, écoulé à sept cent mille exemplaires, obtiendra malgré tout la Victoire de l'album rock de l'année.



HENRI SALVADOR

CHAMBRE AVEC VUE

2000 | SOURCE RECORDS

Bossa et jazz font ici très bon ménage. Ce disque a vu le jour à l'initiative du producteur Marc

Di Domenico. Une équipe de jeunes auteurs-compositeurs a été sollicitée : en tête Keren Ann, Benjamin Biolay, Art Mengo et quelques autres, qui connaissent par cœur Antônio Carlos Jobim ou Chet Baker. « *Je voudrais du soleil vert, des dentelles et des théières, des photos du bord de mer...* » Boosté par la chanson *Jardin d'hiver*, petit bijou cousu sur mesure par le tandem Keren Ann-Benjamin Biolay, l'opus, certifié diamant, va relancer la carrière d'Henri Salvador de manière inattendue (il sera sacré Artiste masculin de l'année aux Victoires de la musique). Tous les titres sont délicieux, de *J'ai vu à Chambre avec vue* en passant par *Il fait dimanche*, *Jazz Méditerranée*, ainsi que la reprise du *Fou de la reine*, duo avec Françoise Hardy. Totalement à part et imperméable aux modes et tendances, cet album, temps fort de la carrière de ceux qui y ont contribué, reste étonnamment moderne.



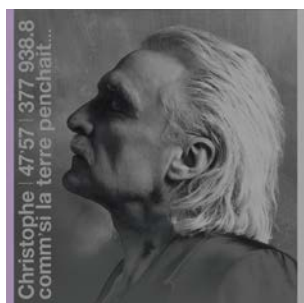
FRANÇOISE HARDY

CLAIR-OBSCUR

2000 | VIRGIN RECORDS

Revenue à la chanson après une période de hiatus, et un nouveau contrat chez Virgin, l'immense Françoise Hardy re-

noue avec le succès avec ce vingt-troisième album, couronné d'un disque d'or et d'une nomination aux Victoires de la musique. Il contient des titres originaux, essentiellement composés par Alain Lubrano, avec bien sûr des textes de la chanteuse, et des reprises dont la plus notable est *Puisque vous partez en voyage*, créé par Mireille et Jean Nohain en 1935, dont elle modernise un peu les paroles désuètes, et qu'elle reprend avec Jacques Dutronc. Mais aussi *So Sad*, des Everly Brothers, en duo avec son fan, devenu mentor, Étienne Daho. Ou *I'll Be Seeing You* avec Iggy Pop, lui aussi un fan. Cet album versatile, précieux, raffiné comme toute sa longue discographie, a la douceur d'un nuage sans une once de mièvrerie, et infuse dans une émotion palpable et permanente.



CHRISTOPHE

COMMSI LA TERRE
PENCHAIT...

2001 | MERCURY/UNIVERSAL

À partir du début des années 2000, Christophe allait reprendre le chemin de la scène,

où il n'était plus monté depuis un quart de siècle (il attendait, disait-il, que la technologie s'améliore). Dans ce disque coarrangé par Philippe Paradis, Joseph Racaille, Laurent Petitgand et Erik Fostinelli, il divague dans les échos et les réverbérations, se complaît dans un tourbillon de samples, de bidouillages et, en quelques chansons crépusculaires, vide son sac d'ambiguïtés. Sa voix esquintée par trop de nuits blanches se pose sur des textes offerts par Marie Möör et Elisa Point (*La Man, Ces petits luxes, J'aime l'ennui...*), ou les siens (la chanson-titre, *On achève bien les autos, Elle dit, elle dit, elle dit...*). L'album duquel émane une émotion singulière sera celui de la résurrection de Christophe. Sa personnalité excentrique et lunaire, reflet d'une spontanéité qui ne devait que très peu au hasard, allait s'imposer durablement dans le paysage de la chanson française.



MANU CHAO

PRÓXIMA ESTACIÓN...
ESPERANZA

2001 | VIRGIN RECORDS

« *Qué horas son mi corazón ?* » Propulsé par l'efficace *Me Gustas Tu*, hymne solaire et joyeux

qui lui a valu des critiques pour son omniprésence sur les ondes, le deuxième album solo de l'ex-leader de la Mano Negra, coproduit par Renaud Letang, a fait un tabac dès sa parution. Dans la veine du précédent (*Clandestino*) écoulé à près de trois millions d'exemplaires, ce brouet de musiques latines, jazz, reggae et rock se voulait résolument optimiste, à l'image de son globe-trotter de compositeur, pour qui avoir le sens de la fête est salutaire. *Mr. Bobby* et *Homens*, sortes de relectures de *Bongo Bong* et *Je ne t'aime plus* sur *Clandestino*, attestent du goût de l'artiste pour le recyclage. Parmi ces chansons enchaînées sans interruption, on retient également *Trapped by Love*, *Mi Vida* et *Denia*, en duo avec le chanteur kabyle Idir. Et, comme *Clandestino*, *Próxima Estación* vaudra à Manu Chao la Victoire du meilleur album de musiques traditionnelles ou musiques du monde. Olé !



BÉNABAR

BÉNABAR

INDISPONIBLE

2001 | JIVE RECORDS

Ancien photographe, technicien de cinéma, réalisateur de courts-métrages, scénariste

(les séries *H* et *La Famille Guérin* pour Canal +), Bénabar a fini par bifurquer vers la chanson, d'abord en duo (Patchol et Barnabé), puis en solo. Après un premier album confidentiel en 1997, il sort cet album homonyme en 2001. Le succès n'est pas encore au rendez-vous, il arrivera, de façon massive, avec les trois albums suivants, mais avec *Bon anniversaire*, *À notre santé* ou *Y'a une fille qui habite chez moi*, il commence à bénéficier de passages radio, notamment sur France Inter, et il définit peu à peu son territoire : une description parfois acide, désabusée, avec beaucoup d'humour et de recul, des tics et modes de vie d'une génération de jeunes adultes, plutôt à l'aise, mais qui se posent des questions sur la vie de couple et les relations sociales. Un axe qu'il va approfondir par la suite.



INDOCHINE



DOMINIQUE A AUGURI

2001 | LABELS RECORDS

Oubliée la noirceur de *Remué!* Enregistré au printemps 2001 au Pays de Galles, le cinquième album du chef de file de la

chanson française minimaliste est plus serein, sensuel et solaire, même si la gravité n'est jamais bien loin. L'ex-étudiant nantais a renoué avec ses racines latines, comme en témoignent *Antonia* et sa reprise joyeuse de *Enfants du Pirée*, sur laquelle il module sa voix comme jamais auparavant. John Parish, producteur anglais fétiche de PJ Harvey, a façonné ces quatorze titres dont émergent *Le Commerce de l'eau* et *Je t'ai toujours aimée*, adaptation d'un morceau de Polyphonic Size. Rien que pour le plaisir, Dominique A se permet de changer de couleur musicale au gré de ses humeurs. Tantôt espiègle (*Les chanteurs sont mes amis*), tantôt exalté (*En secret*), tantôt angoissé (*Évacuez*), il démontre à sa manière que sa galaxie est loin d'être aussi froide et anémique que d'aucuns le prétendent.

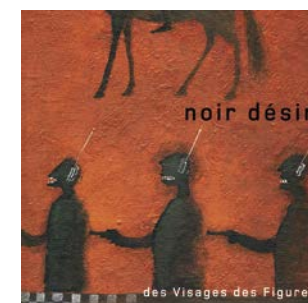


ZAZIE LA ZIZANIE

INDISPONIBLE
2001 | MERCURY RECORDS

« Aux armes citoyennes » déclame Zazie sur ce quatrième album, tout aussi pop dans la

forme, mais moins superficiel. À 37 ans, la chanteuse idéaliste, moins féministe que femme engagée, est devenue une véritable auteure-compositrice. Elle signe la plupart des titres de cet opus : « *J'écris sur ce que j'endure, les petites morts, les blessures* » (*Sur toi*) ; « *La vie ne nous a pas demandé son avis, on s'en prend plein la gueule, on n'en parle plus.* » (*Danse avec les loops*). Elle se fait chanter de la tolérance dans *Adam et Yves* (« *Mais quel amour est idéal? Qui est normal? »*) et dénonce le cynisme du système capitaliste dans *Rue de la Paix*. Zazie porte un regard féminin sur le monde qui l'entoure et son humanisme fait chaud au cœur. Le disque, dont le titre est emprunté à un album d'Astérix, obtiendra un succès considérable et vaudra l'année suivante à cette « irréductible Gauloise », la Victoire de l'interprète féminine.



NOIR DÉSIR DES VISAGES ET DES FIGURES

2001 | DISQUES BARCLAY

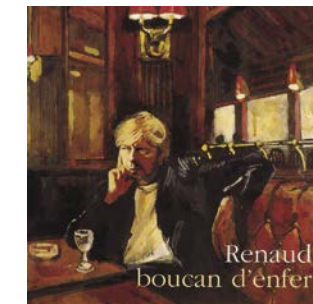
En totale rupture avec le rock énergique qui caractérisait Noir Désir, ce sixième et dernier album studio du groupe de

Bordeaux dispensait des compositions plus expérimentales et des collaborations avec des artistes tels que Brigitte Fontaine, Manu Chao, Romain Humeau (du groupe Eiffel) ou le saxophoniste hongrois Akosh S. *Des visages et des figures* mettait une dernière fois en exergue la qualité d'écriture de Bertrand Cantat & Co, et surprenait par ses sonorités novatrices (en clôturant, la surréaliste et hallucinée *Europe*, où sont scandés les ravages de la mondialisation, fait vingt-trois minutes et quarante-trois secondes...). La rage était toujours là, dans la prophétique *Le Grand Incendie* ou *Lost*. Tube de l'album, *Le vent nous portera* balayera tout sur son passage et Noir Désir avec. Ça n'était bien sûr pas prévu, mais le groupe n'a jamais fait ce qu'on attendait de lui. *Des visages et des figures* sera élu meilleur album rock aux Victoires 2002.

INDOCHINE PARADIZE

2002 | COLUMBIA RECORDS

↳ Icône New Wave des années quatre-vingt françaises, Indochine vient alors de traverser une longue période de doute durant laquelle les médias vont s'en désintéresser. Anéanti par le décès de son frère jumeau et marqué par le mépris de (presque toute) la presse spécialisée qui avait porté le groupe aux nues, Nicola Sirkis persiste. Avec sa nouvelle formation et son co-compositeur Olivier Gérard, il va revenir en 2002 plus fort que jamais. Le disque, sous influence Marilyn Manson et Nine Inch Nails, recèle les futurs classiques *Le Manoïr*, *Electratar*, *Le Grand Secret...* Les romancières Ann Scott et Camille Laurens ont respectivement cosigné les textes de *Paradize* et *Comateen I*. Et ce n'est pas tout : Jean-Louis Murat a offert *Un singe en hiver*, Gérard Manset a coécrit *La Nuit des fées* et Jérôme Soligny a composé la très trash-glam *Like a Monster*. Propulsé par la divine *J'ai demandé à la Lune*, de Mickey 3D, *Paradize*, l'album salvateur, va truster le sommet des hit-parades et relancer Indochine.

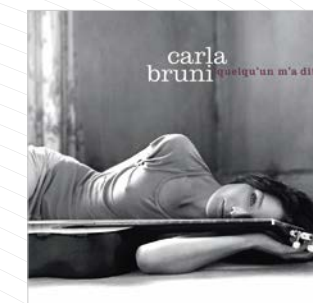


RENAUD BOUCAN D'ENFER

2002 | VIRGIN RECORDS

« C'est à cause du désespoir qui tombe à 50 ans bientôt que le Renard tôt ou tard, prendra le dessus sur Renaud... » Docteur

Renaud, Mister Renard ou comment faire de la condition schizophrénique de l'artiste, une chanson... et un album. Déprime, séparation et alcool ont jalonné un chemin de croix que Renaud assume à travers ces morceaux autobiographiques, des perles de vie destinées à soigner le mal d'aimer. Elles possèdent le meilleur de lui : mélancolie, colère et dérision. Il a écrit l'intégralité des textes sur des musiques de Jean-Pierre Bucolo ou Alain Lanty. Le magistral duo avec Axelle Red – l'engagée *Manhattan-Kaboul* sera élue Chanson originale de l'année aux Victoires 2003 – ainsi que *Je vis caché* (« *Loin des PROJOS, loin des télé et des animateurs blaireaux, tous ces crétiens dégénérés...* ») valent tous les discours que Renaud ne fera jamais. Le disque est intense et émouvant. Un grand... cru qui s'écoulera à plus de deux millions d'exemplaires.

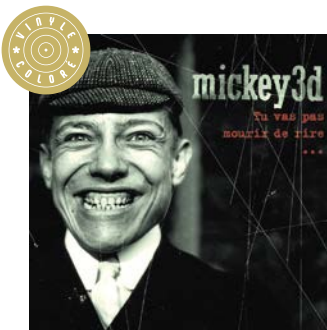


CARLA BRUNI QUELQU'UN M'A DIT

2002 | V2/NAÏVE RECORDS

Avant d'être agréable au futur Président Sarkozy, Carla Bruni a fait tomber la France avec ce premier album intimiste et dé-

licat, qu'elle a écrit et composé avec un ami de longue date : Louis Bertignac. Porté par l'entêtante *Quelqu'un m'a dit*, hit de l'année 2002 auquel a contribué le réalisateur-vidéaste Leos Carax, le disque est un bouquet d'étincelles. Le filet de voix « de fumeuse » de l'ex-mannequin, sur une simple guitare acoustique, enchante tout au long de ces douze chansons folk-blues sous influence Marianne Faithfull, Leonard Cohen ou Rickie Lee Jones. Sa mélancolie et sa douceur font bon ménage, comme chez Françoise Hardy ou Keren Ann. De sa plume habile, Carla Bruni a rendu hommage à son compagnon de l'époque, le philosophe Raphaël Enthoven (*Raphaël*) et troussé une *Chanson triste* de toute beauté. « *J'aime les chansons qui disent des histoires, des histoires de fille triste* » se plaisait-elle à dire.



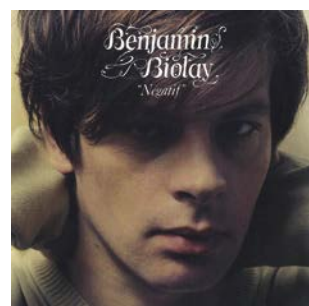
MICKEY 3D
TU VAS PAS MOURIR DE RIRE
2002 | VIRGIN RECORDS

Le troisième est l'album de la consécration pour le trio emmené par Mickaël Furnon, qui écrit également, cette année-là, le hit *J'ai demandé à la Lune* pour Indochine. Au gré de textes brillants sur des mélodies minimalistes (mais bien travaillées), tantôt folk, rock ou electro, ce disque dont l'étonnante photo de pochette a été dénichée chez un collectionneur, donne une image sombre de l'avenir. Le ton désabusé de Furnon contraste avec la cruauté qui émane de certains propos (*Mimoun, fils de Harki, La Peur...*). Derrière une légèreté à la Delerm, *Chanson de rien du tout* évoque ceux qui sont seuls à Noël, et *Les Gens raisonnables* (« *n'ont pas la belle vie, ils regardent les gens pas raisonnables et bien souvent ils les envient* ») ne manque pas d'ironie. C'est évidemment l'écolo *Respire* qui vaudra à l'opus un succès aussi considérable que mérité. Mickey 3D sera récompensé par le Prix Constantin et trois Victoires de la musique : album rock, chanson et clip de l'année.



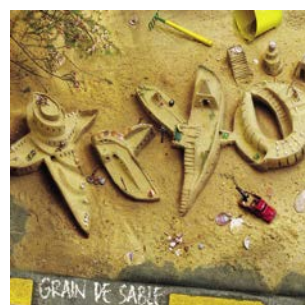
-M-
QUI DE NOUS DEUX
2003 | DELABEL RECORDS

Moins funky que le précédent, cet album se distingue également par une écriture plus grave, plus à fleur de peau (à fleur de pop...). Sur la photo de pochette signée Laurent Seroussi, -M- a beau faire dans le rock'n'rose électrique et arborer la coiffure de Thibou du jeu *Animal Crossing*, les quinze plages du disque prouvent qu'en matière de musique, il n'est pas là pour rire. Les accrocheuses *Qui de nous deux*, *La Bonne Étoile* (émouvante ballade dédiée à son copain Mathieu Boogaerts), *Je me démasque* et *Ma mélodie* le confirment. L'univers de -M- est aussi infini qu'éclectique, et l'osmose des airs entraînants et de cette voix perchée haut force l'admiration. Entouré de ses amis musiciens DJ Shalom, Sébastien Martel, Cyril Atef, Vincent Ségal, Philippe Zdar ou Thomas Dutronc, -M- envoie le bois ; coproduit avec Marlon et Olivier Lude, ce disque décoiffe. Il s'écoulera à plus six cent mille exemplaires et sera salué, en 2005, par trois Victoires de la musique. Un album inclassable, sensible et inspiré.



BENJAMIN BIOLAY
NÉGATIF
INDISPONIBLE
2003 | VIRGIN RECORDS

« *Le jour se lève, pour la première fois, dans la pénombre des Pays-Bas...* » *La Pénombre des Pays-Bas*, chef-d'œuvre en termes de *songwriting* et d'orchestration, est aussi une des chansons les plus appréciées de Benjamin Biolay. Elle est le joyau spleenétique de ce deuxième album publié en 2003, envisagé double. Et puis il y a *Billy Bob a Raison* (« *les gens c'est tous des cons.* ») aux accents d'Americana, l'électropop *Une chaise à Tokyo* (avec la sœurlette Coralie Clément), un duo mélancolique avec Chiara Mastroianni (*Je ne t'ai pas aimé*). Un sample chapardé à Jimmy Rodgers et la Carter Family se fait entendre sur *Little Darlin'* tandis que les ombres de Gainsbourg et Daho planent sur *Glory Hole*, *Negative Folk Song* ou *Négatif* (« *Trop émotif, je rêve d'un printemps définitif...* »). Attendu au tournant après un premier album remarqué, Biolay relevait haut la main le défi avec ces quatorze titres intimistes et grandioses, reflets de son univers protéiforme et enchanteur.



TRYO
GRAIN DE SABLE
2003 | VELEN MUSIQUES

Ce troisième album studio des quatre mousquetaires de Tryo surprend ses fans, qui voient le groupe s'éloigner un peu d'un territoire chanson-reggae pour aborder le folk et les musiques du monde, principalement orientales, qui viennent vivifier leur patte musicale. Mais l'essentiel est sauf : *Pomp'Afrique* n'est pas la chanson préférée de Bolloré, allègrement brocardé ici, et *Récréation* n'est pas non plus au programme de détente du ministre de l'Éducation. La chanson *Cogema* est même supprimée du *tracklisting* pour éviter un procès avec le géant du nucléaire (on la trouve sur le live qui suit). Le single *Désolé pour hier soir*, et les chansons *Serre-moi* (dans une couleur plus tendre) ou *Comme les journées sont longues*, qui traite du chômage, finissent par convaincre un public qui offre un double disque d'or à ce *Grain de sable* mis dans les rouages de la bien-pensance et de l'establishment.



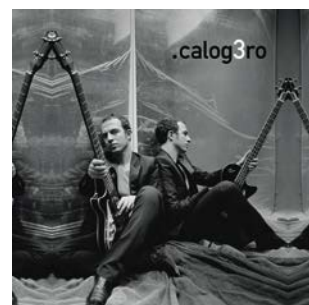
JACQUES BREL
INFINIMENT
2003 | BARCLAY/UNIVERSAL

Pas moins de vingt-trois immortelles d'une des icônes les plus adulées de la chanson française – belge en l'occurrence –, sont regroupées sur ce double vinyle. Né d'une mère Bruxelloise et d'un père Flamand, Jacques Brel quittera son (plat) pays dans les années cinquante pour réussir à Paris, mais y reviendra toujours dans ses chansons. Cette relation d'amour-haine avec la Belgique engendrera les remarquables *Le Plat Pays*, *Bruxelles*, *Les Flamandes...* En 1956, il s'impose avec *Quand on n'a que l'amour* qui fait un tabac sur les ondes, mais c'est à l'Olympia et Bobino que le public va découvrir ses talents d'homme de scène à la gestuelle évocatrice et aux mimiques expressives voire torturées... Les années soixante seront incontestablement les siennes (*Ne me quitte pas*, *Amsterdam*, *La Valse à mille temps*, *Les Bonbons*, *Vesoul...*). Un an avant sa mort, en 1978, Brel publie un dernier album, nommé *Les Marquises*. C'est là, sur l'île d'Hiva Oa, qu'il repose, non loin de Paul Gauguin.



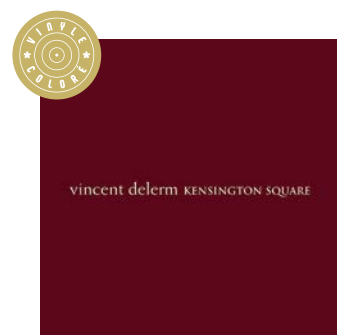
SAEZ
DEBBIE
INDISPONIBLE
2004 | BARCLAY RECORDS

Après deux albums qui ont établi sa réputation de chanteur franc-tireur, et d'empêcheur de tourner en rond, le révolté solitaire Damien Saez sort un troisième album presque apaisé, dans une tonalité plus clairement rock, assez cousin des ambiances d'un Noir Désir, et basé sur des textes chargés en double sens, et moins subversifs que romantiques. Du moins dans l'acceptation que l'auteur-compositeur-interprète peut éprouver du romantisme. *Debbie* et *Marie ou Marilyn*, singles extraits pour la radio, n'y performent pas outre mesure, mais l'album s'écoule quand même à plus de cent mille exemplaires, confirmant l'ancrage de l'artiste dans son public. Parfois sombre, presque haletant, richement arrangé (des cuivres à foison), cet album « intermédiaire » de l'auto-revendiqué poète urbain, que les médias se plaisent à détester, est un chapitre plus intime de sa propre histoire.



CALOGERO
CALOG3RO
2004 | MERCURY RECORDS

Il aura suffi d'une chanson *En apesanteur* pour faire décoller la carrière du Grenoblois Calogero, né Joseph Salvatore Maurici. Grâce à ce tube irrésistible, ce fils de Sicile, séducteur et sensible, dont le cœur d'artiste balance entre William Sheller et les Beatles, a imposé son style. Ce troisième album, publié dans la foulée du précédent (*Calogero* en 2002), sera celui de la consécration. Il en a composé la plupart des musiques avec son frère Gioacchino et a sollicité une poignée d'auteurs chevronnés, de Lionel Florence (*Yalla*) à Zazie (*Il bat*), en passant par Raphaël (*Un jour parfait*) ou Pierre Grillet (*La Bienvenue*). Le public fera un triomphe à *Face à la mer*, duo avec Passi – écrit par le rappeur et Alana Filippi – et surtout à la bouleversante *Si seulement je pouvais lui manquer* (signée Michel Jourdan et Julie d'AIMÉ). Dans ce cri du cœur, Chanson de l'année au Victoires de la musique 2005, le chanteur évoquait la douloureuse absence de son père.



VINCENT DELERM
KENSINGTON SQUARE
2004 | TÔT OU TARD

« *Celles qui ont vu trois fois Rain Man, celles qui ont pleuré Balavoine/Celles qui disaient Éric Serra...* » Dans son deuxième disque qui s'ouvre sur *Les filles de 1973 ont trente ans*, Vincent Delerm affine encore son écriture. Il y aborde l'adolescence, l'éducation sentimentale et les amours fragiles avec un charme indéniable et un humour plutôt délicieux. Un ensemble de cordes, l'inévitable piano, une rythmique discrète et le talent du fidèle Cyrille Wambergue à la réalisation concourent à ce joli résultat. Delerm hérite ses nostalgies à base de Truffaut, Modiano (*Le Baiser Modiano*) ou d'indie rock américain (*Veruca Salt et Frank Black*). Il ouvre sa malle aux souvenirs (*Évreux, Natation synchronisée*) et, sans arrogance, fait du *name-dropping* un art à part entière. Preuve que le garçon a décidément du goût, ses invités se nomment ici Irène Jacob, Dominique A, Mathieu Boogaerts, Mathieu Amalric, Ibrahim Maalouf et Keren Ann. Rien qu'eux.



MIOSSEC
1964
2004 | [PIAS] RECORDINGS

1964, c'est l'année de naissance du chanteur breton révélé trois décennies plus tard. C'est aussi le titre de son cinquième album, enregistré avec l'Orchestre lyrique de la région Avignon-Provence à qui l'on doit la dimension symphonique des chansons. Comme en témoigne *Je m'en vais*, le titre d'ouverture, le quadragénaire se retourne sur sa jeunesse et chante son envie de prendre le large. Il ne hurle plus ses rancœurs, mais si l'émotion est moins brute, elle est toujours à fleur de peau. Plus léché, plus mélodique que les précédents, le disque regorge de perles : *Rester en vie*, *Déguulasse*, *Désolé pour la poussière*, *Le stade de la résistance*, composée par les Valentins (Edith Fambuenta et Jean-Louis Piérot tout comme Yan Péchin et Joseph Racaille – aux arrangements – ont étroitement collaboré à l'album). Et puis, il y a ce monument, *Brest*, beau à chavirer le cœur, et pas seulement des Finistériens.



OLIVIA RUIZ
LA FEMME CHOCOLAT
INDISPONIBLE
2005 | POLYDOR RECORDS

Pour son deuxième disque servi sur une tablette, Olivia Ruiz s'est bien entourée : Mathias Malzieu (Dionysos), Bertrand Belin, Christian Olivier (Têtes raides), Christophe Mali (Tryo), Juliette, Chet et Néry... C'est sans jamais s'apitoyer sur elle-même (grand bien lui fasse) que la belle chante, en dépit du mauvais sens, sa vie, sa famille et son enfance méditerranéenne. Une multitude d'instruments se rencontrent au carrefour des musiques tzigane, rock, surf et des rythmes latins qu'elle affectionne. Elle est à la fois noire, blanche et au lait. « *Taille-moi les hanches à la hache, j'ai trop mangé de chocolat...* » clame-t-elle dans la chanson-titre, surréaliste et enfantine (elle est signée Mathias Malzieu). On peut lui préférer l'entêtante *J'traîne les pieds*, ritournelle réaliste et pop dont elle a écrit les paroles sur une musique de Ben Ricour « *Écorché mon visage, écorchés mes genoux, écorché mon p'tit cœur tout mou* ». L'album trouvera un million d'acquéreurs.



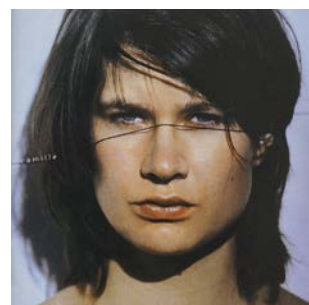
RAPHAËL
CARAVANE
2005 | EMI/CAPITOL RECORDS

Sublime sur la photo de pochette en noir et blanc (signée Mondino), Raphaël allait décrocher le cocotier avec ce troisième album studio. De cette aventure, des anciens de la bande à Bowie (Carlos Alomar à la guitare, Mike Garson au piano), mais aussi Gérard Manset (le père de la manageuse du chanteur), auteur de *Peut-être a-t-il rêvé?*, et Jean-Louis Aubert, qu'on peut entendre sur *Ne partons pas fâchés*, un des hits de l'opus. « *Est-ce que le monde a le vertige, est-ce qu'on sera un jour punis?* »... Sur toutes les ondes, cette année-là, *Caravane* mettait davantage en exergue la fascination du jeune auteur-compositeur pour des voyages réels et imaginaires. Se distinguent également *Schengen*, *Chanson pour Patrick Dewaere* et *Et dans 150 ans*, bouleversante évocation des ravages du temps (« *Et dans 150 ans, on y pensera même plus à ceux qu'on a aimés, à ceux qu'on a perdus...* »). Un disque mélancolique et romantique, à l'image de cet artiste à la gueule d'ange et au spleen viscéral.



INDOCHINE
ALICE & JUNE
2005 | JIVE/EPIC RECORDS

Après *Paradize*, son 1,5 million d'exemplaires vendus et son départ vers un nouveau chapitre de sa saga unique en son genre pour sa popularité et sa durabilité, Indochine négocie parfaitement le virage avec ce double album quasi-concept, sous pochette somptueuse d'Ana Bagayan, définissant un territoire féminin trouble. Littéralement rempli de tubes, *Alice & June* et son univers à la Lewis Carroll tragique, inspiré par un fait divers de suicide adolescent, *Ladyboy*, *Adora*, *Pink Water 3* avec Brian Molko de Placebo, *Crash Me*, qui expliquent les cinq cent mille copies écoulées, *Alice & June*, l'album, support d'une tournée magistrale, contribue à forger la couleur sonore de l'Indochine du nouveau millénaire, entre metal industriel, pop et rock (un morceau avec les Wampas, un autre avec les néometal Aqme) destinée aux stades. Un dixième album en forme de borne dans l'histoire d'Indochine.

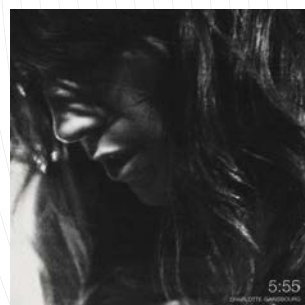


CAMILLE LE FIL

2005 | VIRGIN RECORDS

Pour la qualifier, l'adjectif « originale » sonne le creux. Camille n'en fait qu'à sa tête et lorgne davantage vers l'univers de

Björk que celui de la chanson française. Après le remarqué *Le Sac des filles*, ce deuxième album, quasiment à cappella, est un concept : tous ses titres, co-arrangés par le sorcier anglais MajiKer, sont reliés, comme par un fil, à une note qui bourdonne, du tout début jusqu'à la fin. Camille a sollicité le tromboniste Julien Chirol et le contrebassiste Martin Gamet pour l'accompagner dans cette aventure où la *human beatbox* est également à l'honneur. *Ta douleur* en sera le tube incontournable et *Baby Carni Bird*, écrite en réponse à Gainsbourg, Murat et tous les pygmalions de la terre, la plus sophistiquée. Les sangs du public et de la critique n'allaient faire qu'un tour : deux Victoires de la musique et un Prix Constantin ont couronné ce disque certifié platine l'année qui a suivi sa sortie.



CHARLOTTE GAINSBOURG

5:55

2006 | BECAUSE MUSIC

Le deuxième disque de Charlotte Gainsbourg (vingt ans après *Charlotte for Ever*)

est une collaboration avec le groupe électropop Air et la participation, pour les textes, de Jarvis Cocker (Pulp) et Neil Hannon (The Divine Comedy). Ils ont tous pris la mesure de la tâche qui les attendait : succéder à l'ombre tutélaire d'un père grand comme ça. Ces onze titres produits par Nigel Godrich (collaborateur de Radiohead et Air) sont en anglais, sauf un : *Tel que tu es*. Le thème du voyage intérieur nocturne est le fil conducteur de cet album aux sonorités ouatées, pour ne pas écrire versaillaises. Charlotte y susurre des jolies choses non sans ironie sur des mélodies mélancoliques parfois baroques. La guitare de Nicolas Godin, le piano de Jean-Benoît Dunckel et les cordes de David Campbell (le père de Beck) ajoutent de la magie. Sommets de ce disque qui sera certifié platine : *The Songs That We Sing* et *Everything I Cannot See*.



PHILIPPE KATERINE ROBOTS APRÈS TOUT

2005 | BARCLAY RECORDS

Le septième album de Katerine, auteur *groovy* et désenchanté, fait un bien fou. Ovniesque, un peu disco et un peu *cheap*,

il est un plongeon dans ses obsessions : les gens, le sentiment de solitude bien qu'entouré, la paranoïa, la mort, le monde moderne et les tracas qu'il génère. Il reflète également ses paradoxes : tout en démontrant que l'homme n'est que robot, il place l'humain au centre de tout. Ce poète fantaisiste a le goût du collage et ses chansons sont des petites tranches de vie : *Le 20.04.2005* raconte sa drôle de rencontre avec Marine Le Pen (« *Ce jour-là j'me suis dit qu'il aurait mieux fallu rester chez moi...* »). Le déjanté et « *trop frais, cheezy, classieux, stylé, ok, funky...* » 100 % *VIP* (composé par Pierre Bondu) et l'imparable *Louxor j'adore* décoiffent, tandis que *Numéros* (avec Helena Noguerra en renfort) séduit. *Robots après tout* a été concocté par Chilly Gonzales et Renaud Letang ce qui, en France, est synonyme de qualité.



FRANÇOISE HARDY (PARENTHÈSES...)

2006 | VIRGIN RECORDS

Vingt-cinquième album de « La Grande », (*Parenthèses...*) est un album de duos, une suggestion tout d'abord accueillie

froidement par l'intéressée, qui finit cependant par y trouver l'intérêt de duos avec des gens qu'elle n'aura plus l'occasion de retrouver, et de glisser des chansons également peu connues entre des standards. Alain Delon, Alain Bashung, Alain Souchon (pour les Alain), Julio Iglesias, Henri Salvador, Arthur H, Jacques Dutronc bien sûr, Benjamin Biolay, et comme seules partenaires féminines Maurane et la pianiste Hélène Grimaud, font une farandole sur un album teinté de l'indéfinissable nostalgie inhérente à l'œuvre de Françoise Hardy. Elle livre quand même deux inédits parmi ce florilège de reprises, qui vont de Trenet à Johannes Brahms en passant par Higelin/Fontaine et les plus obscurs Jean Bart et Ben Christophers. Disparate, cette parenthèse séduit néanmoins suffisamment de fans pour se voir récompensée d'un disque de platine.

DANIEL DARC CRÈVECŒUR

2003 | MERCURY RECORDS



Ce *Crève-cœur* bien nommé marquait le retour en grâce d'un écorché vif en quête de rédemption. Encensé par la critique qui n'a pas pesé ses mots et a évoqué un miracle musical, ce quatrième album solo mettait à jour l'âme tourmentée de celui qui avait été le chanteur du mythique Taxi Girl. Ces douze chansons crépusculaires et élégantes ont été composées et arrangées par le talentueux Frédéric Lo, également producteur de l'opus. On craque pour *Mes amis (tour à tour)* et son sample de *You Really Got Me* des Kinks, les belles *Je me souviens, je me rappelle, La Pluie qui tombe* (« *m'effraie un peu, comme les larmes qui coulent de tes yeux...* ») et *Rouge rose* (« *mon amour, la nuit ne dure pas, le soleil rouge rose détruit tout chaque fois* »), originellement écrite pour Dani. Écoulé à plus de soixante mille exemplaires, le disque, qui s'achève sur un *Psaume 23* littéralement divin, obtiendra le Prix Constantin et la Victoire de l'album révélation de l'année.



VANESSA PARADIS DIVINIDYLLE

2007 | DISQUES BARCLAY

Pour ses retrouvailles avec la chanson, sept ans après *Bliss*, Vanessa Paradis a souhaité s'impliquer plus que jamais

dans l'écriture et la composition. La « nouvelle BB » file le alors le parfait amour avec Johnny Depp, qui a d'ailleurs signé de ses initiales l'illustration de la pochette, inspirée d'une peinture de Gustav Klimt. La chanteuse a fait appel à -M- (pour la réalisation, la plupart des musiques et des mots). Le résultat est un album plus rock que les précédents, mais toujours empreint de poésie. Trois tubes en sortirent, l'imparable *Dès que j'te vois*, la pétillante *L'Incendie* et la très rock *Divinidylle*. On retrouve, parmi les autres collaborateurs : Franck Monnet, Jean Fauque, Thomas Fersen, Brigitte Fontaine, Didier Golemanas, Alain Chamfort et Albin de la Simone. Du beau monde pour un bien bel album, qui sera récompensé par deux Victoires de la musique (l'une ira à son interprète) et se vendra à six cent mille exemplaires !





ZAZIE
TOTEM
INDISPONIBLE
2007 | MERCURY RECORDS

Après un *Rodéo* mélancolique, Zazie revient en pleine forme avec ce sixième album

énergique dont elle a composé les musiques avec ses complices Jean-Pierre Pilot et Philippe Paradis. Ne pas se fier à la photo de pochette signée Laurent Seroussi : rien n'est zen dans ce disque. Dès l'ouverture (*Des rails*) sur la guitare épileptique de Philippe Paradis, ses jeux de mots font merveille : « *Mais pourquoi le monde déraile ? / C'est un fait, alouette, le monde n'a ni queue ni tête...* » De la vindicative et très mélodieuse *Je suis un homme*, single évident, à la facétieuse *Na* (« *Mais qui est heureux en amour ? Allez j'attends, lève le doigt !* »), en passant par les romantiques *Ça* (« *C'est fort encore, c'est mort d'accord, mais ça ne s'oublie pas* ») et le Duo avec Paolo Nutini, sans oublier cette *Flower Power* bien nommée, *Totem* en fait voir de toutes les couleurs. Le disque s'écoulera à plus de trois cent mille exemplaires.



CŒUR DE PIRATE
CŒUR DE PIRATE
INDISPONIBLE
2008 | GROSSE BOÎTE/DARE TO CARE

Béatrice Martin, jeune Canadienne tatouée, débarque en 2008 avec ce premier album

qui, après avoir été remarqué au Québec et même au Canada anglophone, fait un triomphe en France, où il est certifié disque de diamant avec 500 000 exemplaires vendus. À l'inverse de ses consœurs « à voix » dans la tradition de Céline Dion, Cœur de Pirate, impose une personnalité un peu fragile, et une ambiance folk-rock, autour d'une voix un peu nasale, presque enfantine, qui privilégie l'émotion à la démonstration. *Comme des enfants* est un premier tube, suivi d'*Ensemble* ou *Francis*. Sur des arrangements très acoustiques, avec cordes et cuivres, qui vont à l'encontre des sonorités agressives de l'electro à la mode, elle raconte ses histoires de cœur, piratées par des garçons indélicats. Sur l'édition française, Julien Doré remplace le chanteur québécois Jimmy Hunt sur *Pour un infidèle*, qui se classe n°1 au Top 50.



ZAZ
ZAZ
2010 | PLAY ON RECORDS

À trente ans, Isabelle Geffroy (alias Zaz) a presque tout fait : elle a chanté dans la rue (comme Piaf dont elle a la gouaille), dans un quintet de jazz, dans un groupe de rock, de rap, dans des cabarets, des pianos-bars... Une rencontre va tout changer ; le producteur et auteur-compositeur Kerredine Soltani cherche « *une voix cassée un peu rock* » pour la chanson au texte autobiographique et aux sonorités manouches qu'il vient d'écrire avec son ami Kryss. *Je veux* est publiée en mai 2010. Elle va casser la baraque. Et l'album dont il est extrait va faire de Zaz la chanteuse la plus populaire en son pays. Son trop-plein d'émotion évacué sans fausse pudeur, son phrasé *groovy* et les multiples influences (jazz, chanson française, blues, afro, arabo-andalou, latino...), au profit d'un cocktail de morceaux réalistes et swingant (dont trois signés Raphael), vont faire mouche. Trois autres singles également : *Le Long de la route*, *La Fée* et *Éblouie par la nuit*.



ALAIN BASHUNG
BLEU PÉTROLE
2008 | DISQUES BARCLAY

Retour à la spontanéité pop pour Bashung ! Le suprême interprète a travaillé avec Gaëtan Roussel (Louise Attaque) qui

lui a taillé des titres sur mesure, dont le fameux *Résidents de la République*. Il s'est aussi adjoint les services d'Armand Méliès, de Joseph d'Anvers, de l'Américain Matt Ward ainsi que de Gérard Manset dont il reprend la fameuse *Il voyage en solitaire*. Le légendaire troubadour français lui a également offert l'intense *Comme un lego*, et les paroles de *Je tuerai la pianiste*. Toujours à la poursuite de son rêve américain, Bashung s'approprie *Suzanne*, de Leonard Cohen, francisée par Graeme Allwright. *Bleu Pétrole*, certifié disque de platine et coproduit par Mark Plati (David Bowie, Rita Mitsouko, The Cure...), raflera deux Victoires de la musique en février 2009 et vaudra à Alain Bashung d'être sacré Meilleur Interprète de l'année. Il décédera quinze jours plus tard, un 14 mars, à soixante et un an.

BENJAMIN BIOLAY
LA SUPERBE
2009 | NAÏVE RECORDS



Un double qui, en vinyle, compte triple. À la croisée de la pop anglaise et de la chanson française, ces vingt-deux titres aux allures d'envolées poétiques révèlent un Biolay apaisé (*Padam, Si tu suis mon regard*) et bouleversant : *La Superbe* (« *On reste Dieu merci à la merci d'un conifère, d'un silence inédit, d'une seule partie de jambes en l'air* »), *Ton héritage*, *Lyon presque île...*). *Jaloux de tout* renvoie à Serge Gainsbourg, et on ne sort pas indemne de l'écoute de *Brandt Rhapsodie*, descente implacable au centre d'un couple, de la rencontre à la séparation, en mode *spoken word* avec Jeanne Cherhal. Tous deux l'ont véritablement écrite sur des post-it, chacun dans un coin du studio, puis l'ont enregistrée par voix interposées, en une seule prise. Un chef-d'œuvre certifié or dans la foulée, récompensé en 2010 par la Victoire de l'album de chansons, tandis que son auteur était sacré Artiste masculin de l'année.



STROMAE
CHEESE
2010 | MOSAERT/VERTIGO/
MERCURY/UNIVERSAL MUSIC

Avant, Stromae (verlan de « maestro »), de son vrai nom Paul Van Haven, était membre d'un collectif hip-hop. Puis, il a signé des chansons pour les autres. Mais à la publication d'*Alors on danse*, issu de ce premier album hip-hop et electro, le jeune chanteur et auteur-compositeur belge, d'origine rwandaise par son père (qu'il n'a jamais connu, ce dernier a été assassiné durant le génocide) va être érigé en phénomène. Sa silhouette dégingandée (un mètre quatre-vingt-dix), son visage androgyne, sa singularité, sa voix grave et ses morceaux entêtants à propos de l'aliénation de la vie moderne (*Je cours*, *Bienvenue chez moi*, *Rail de musique...*) vont s'imposer comme autant d'évidences. La noirceur des textes et la virulence des propos (comme dans *Dodo*, une comptine sur les violences conjugales), alliées à la musique, feront détoner son cocktail. Que l'opus ait été salué par la Victoire de l'album électronique ne manque pas d'une certaine ironie...



BRIGITTE ET VOUS TU M'AIMES ?

2011 | WAGRAM MUSIC

En clin d'œil aux prénommées Brigitte (Bardot, Fontaine ou Lahaie), les Parisiennes Sylvie Hoarau (la brune) et Aurélie Saada (la blonde) ont formé ce duo légèrement déjanté au look vintage, aux voix suaves et aux multiples influences (pop, soul, hip-hop, folk). Les Brigitte, comme on les surnomme affectueusement, se réclament autant de Donna Summer que de Véronique Sanson ou France Gall. Elles se sont fait une place avec la reprise lascive de *Ma Benz* de NTM, que Joey Starr aurait bien eu tort de renier. Du sentimental *Cœur de chewing-gum* dans laquelle « *Les garçons sont trop beaux* » à la parodique *English Song*, en passant par l'hymne *Battez-vous*, leurs chansons s'articulent autour de textes aussi drôles que frais et leurs harmonies vocales ne sont pas dénuées de sensualité. En 2012, ce premier album dont la superbe pochette est l'œuvre de Mark Maggiori, leur vaudra la Victoire Révélation scène de l'année.



HUBERT-FÉLIX THIÉFAINE SUPPLÉMENTS DE MENSONGE

2011 | SONY MUSIC

Trente-trois ans après *La Fille du coupeur de joints*, la chanson à laquelle on l'associe volontiers, le natif de Dole (Jura) publiait un seizième album dont le titre provient d'un extrait du *Gai Savoir* de Nietzsche. La production de Jean-Louis Piérot et Edith Fambuena va donner à la musique de FHT un lustre plus pop que celui de ses précédentes livraisons. Au gré de chansons hypnotiques (*Fièvre résurrectionnelle*) ou nostalgiques (*La Ruelle des morts*), on découvrait un Thiéfaine assagi qui ne faisait pas mentir sa réputation d'auteur surdoué. Dominique Dalcan a mis en musique l'élégant *Québec November Hotel*, J. P. Nataf, *Garbo XW Machine*, Arman Méliès la lumineuse *Infinitives Voiles* : « *Infinitives voiles qui venez me bercer quand les infos se vrillent au fond de ma pensée* ». Deux Victoires de la musique et une certification de platine allaient suivre, obligeant les médias à jouer le jeu. À soixante-quatre ans, la reconnaissance, enfin.

LOU DOILLON PLACES

2012 | DISQUES BARCLAY

En 2012, l'année de ses 30 ans, la benjamine de la famille Birkin faisait sensation avec ce premier album réalisé par Étienne Daho. C'est sous son aile protectrice et bienveillante que cette grande timide (« *la bâtarde de la famille royale* » selon elle) est sortie de sa coquille. Le public la connaissait mannequin et actrice, il allait découvrir sa voix rauque, écorchée, et son univers musical aux accents graves et mélancoliques. L'accrocheuse *I.C.U.* (jeu de mots sur « *I see you* » et « *Intensive Care Unit* »), introduit ce lot de onze titres pop-folk dont elle a signé paroles et musiques. Elle y évoque, en anglais, les tourments amoureux, le manque affectif, la jalousie, les regrets... Initiée très tôt à la musique par son père, le cinéaste Jacques Doillon, Lou revendique l'influence de Leonard Cohen, Bob Dylan, Patti Smith, Nick Drake ou Cat Power. La critique sera dithyrambique et *Places* lui permettra de décrocher l'année suivante la Victoire de l'artiste interprète féminine.

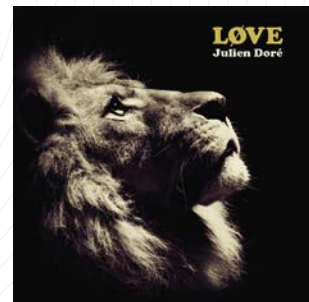


DÉTROIT HORIZONS

2013 | DISQUES BARCLAY

Après les événements qui ont amené Bertrand Cantat à être reconnu coupable et incarcéré pour le meurtre de sa compagne, le chanteur bordelais – son groupe Noir Désir étant dissous par la force des choses –, fonde Détroit avec Pascal Humbert (Ex-Passion Fodder, 16 Horsepower, Wovenhand et Lilium).

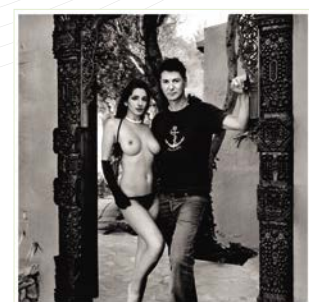
Une section rythmique et le guitariste Bruno Green complètent la formation sur scène. Le groupe sort ce premier album, contenant onze originaux, dans une couleur mélancolique et désabusée, additionnés d'une reprise d'*Avec le temps*, de Léo Ferré, un choix qui peut laisser songeur (« *avec le temps va, tout s'en va* »)... *Droit dans le soleil*, une valse à trois temps qui est le premier single, est écrit au Liban avec le dramaturge Wadji Mouawad. Peu programmé en radio, l'album suscite néanmoins l'intérêt des fans de Cantat, qui se pressent aux concerts et achètent suffisamment ce disque pour le faire nommer aux Victoires de la musique 2014.



JULIEN DORÉ LOVE

2013 | COLUMBIA RECORDS

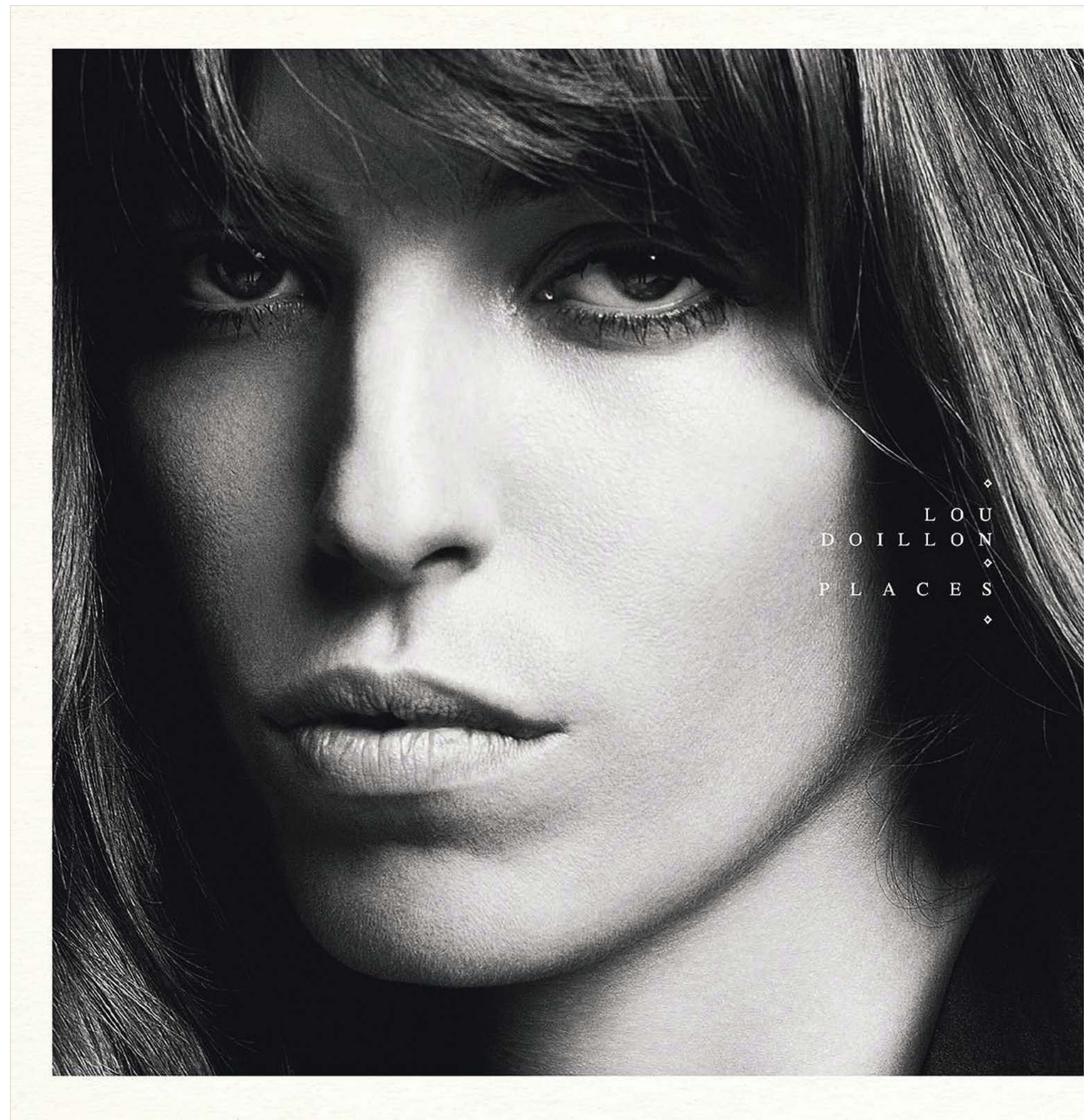
À la fois torturé et inspiré, le troisième album du dandy hypersensible révélé par *La Nouvelle Star* est d'une envoûtante beauté. L'univers de Julien Doré, à l'image du titre de l'opus (« *Love* », signifie « lion » en danois et norvégien), a toujours ce petit quelque chose de décalé, mais il se révèle ici plus poétique, planant et romantique. Sommet de ce disque réalisé par Antoine Gaillet (et certifié triple platine !), l'irrésistible *Paris-Seychelles* a été écrite avec Darko (alias David Faisques) et son clip, tourné sur la côte finistérienne, ne passera pas inaperçu non plus. Ont également collaboré à la composition et aux arrangements, la paire OMOH (Baptiste Homo et Clément Agapitos) et Arman Méliès. On succombe logiquement au charme de *Mon Apache* et à celui des deux duos : l'un avec les Brigitte (*Habemus Papaye*), l'autre avec Micky Green (*Chou Wasabi*, dont le refrain, « *Baby I love you less and less* », est totalement addictif). Une incontestable réussite.



ÉTIENNE DAHO LES CHANSONS DE L'INNOCENCE RETROUVÉE

2013 | POLYDOR RECORDS

Et de dix albums pour le « Parain de la pop française » qui, même s'il ne l'a jamais perdue, chante ici l'innocence retrouvée ! Six ans après *L'Invitation*, ce disque dont le titre renvoie à William Blake, était parti pour être disco, mais a pris une direction lyrique avec la collaboration générale de Jean-Louis Piérot, l'autre moitié des Valentins. Bon nombre d'invités chics sont de la fête : Deborah Harry sur *L'étrangère*, le groupe américain Au Revoir Simone sur la chanson-titre, Jehnny Beth et Johnny Hostile de Savages sur *Le Baiser du destin*, Nile Rodgers sur *Les Torrents défendus*... Riches, audacieuses, l'écriture et l'interprétation sont celles d'un Daho serein, en totale maîtrise de son art comme en attestent *L'Homme qui marche*, *En surface* (signée Dominique A) et surtout *La Peau dure*, une des sept merveilles de son monde. À noter qu'un sticker a été appliqué sur la photo de pochette (prise par Richard Dumas), jugée trop provocante par la maison de disques.



FAUVE BLIZZARD

2013 | FAUVE CORP RECORDS

Collectif élargi et anonyme (on saura vite qu'il contient, parmi ses musiciens, graphistes, photographes, etc. des gens qui travaillent en maison de disques, ce qui nuira à leur image de francs-tireurs), Fauve refuse toute médiatisation, hors le bouche-à-oreille et l'Internet balbutiant. Cet EP initial, *Blizzard*, six titres dont leur cheval de bataille du même nom, rencontre un succès inattendu, qui débouchera sur des concerts à guichets fermés (vingt Bataclan, avec un seul EP !), un album en deux parties l'année suivante, certifié platine et or pour le deuxième volume, et une fin précipitée quoique sans doute programmée. Les médias s'affolent sur ce groupe générationnel, qui pratique un *spoken word*, une sorte de slam, avec des textes poético-sociaux déclamés sur fond de groove sans aspérité. Le mystère du collectif anonyme excite l'intérêt des fans et de la presse, mais l'aventure est un feu de paille, un moment fugace de l'histoire de la chanson.



CHRISTOPHE INTIME

2014 | CAPITOL MUSIC FRANCE

Enregistré en décembre 2013, devant un public restreint au Studio Davout, le seul studio parisien adapté à ce genre de configuration, ce live intime, comme son nom l'indique, revisite le catalogue exceptionnel de l'artiste tragiquement disparu en avril 2020. Les tubes liminaires, *Aline*, *Les Marionnettes*, comme les morceaux ultra-sophistiqués de sa seconde carrière, comme *La Man*, sont là. Mais il livre aussi une surprenante reprise de Georges Brassens, *La Non-demande en mariage*, ainsi qu'une plus plausible reprise de *l'Alcaline* de son ami Alain Bashung, à qui il rend un vibrant hommage. Dépouillé, fragile, illuminé par une relecture des éternels *La Dolce Vita*, *Les Paradis perdus*, ou *Petite Fille du soleil*, offerts dans le dénuement d'un piano, ou une guitare acoustique, ce Christophe Intime permet de mesurer l'inimaginable émotion de cette voix unique, et de ce personnage qui n'a pas fini de hanter l'histoire de la chanson française qu'il a transfigurée.



FAUVE VIEUX FRÈRES - PARTIE 1

2014 | FAUVE CORP RECORDS

Blizzard, un premier EP auto-produit et publié au printemps 2013 (30 000 exemplaires vendus), a révélé le talent de ce collectif hors norme et fascinant (il comprend une vingtaine d'artistes excellent dans des domaines variés). Le groupe, dont le nom est emprunté au film *Les Nuits fauves*, de Cyril Collard, réitère l'année suivante avec *Vieux Frères*, première partie d'un diptyque « animée par la volonté de raconter le cheminement psychologique des membres du collectif, depuis sa création ». Sur un fond musical éclectique à base de rock électrique, hip-hop, electro et ambient, les onze titres évoquent avec une certaine lucidité et de manière percutante la rage de vivre, la frustration face aux amours, l'identité ou encore, la marginalité. « Non, j'ai braqué personne, planté personne, buté personne, mais j'suis un voyou, c'est comme ça qu'on dit tout simplement. » (*Voyou*). Une œuvre atypique qui a, entre autres mérites, celui de ne pas laisser indifférent.



LA FEMME PSYCHO TROPICAL BERLIN

2013 | BORN BAD RECORDS

Le groupe, à géométrie variable, de Sacha Got et Marlon Magnée, venus de Biarritz, sort un premier album précédé d'EP malins qui leur ont valu une réputation flatteuse, et même une tournée aux USA. Avec des influences revendiquées, entre Beach Boys et scène française *eighties* (Jacno, Marie et les Garçons), ils peuvent se prévaloir d'un tube déviant, Sur la planche, une ode au surf, mais aussi de chansons insidieusement virales comme *Antitaxi* ou *Hypsoline*. L'épatante Clara Luciani fait là ses débuts, sur deux titres d'un album qui ouvre de nouvelles perspectives d'un rock français décomplexé, créatif, défricheur et frais. *Psycho Tropical Berlin* leur vaudra en outre une Victoire de la musique 2014 pour l'album révélation, une récompense méritée, pour un disque un peu fourre-tout, mais épris de liberté et d'un affranchissement des codes et catégories, entre pop, synthpop, rock, chanson, surf music, etc.



CHRISTINE AND THE QUEENS CHALEUR HUMAINE

2014 | BECAUSE MUSIC

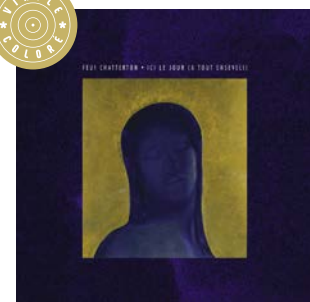
La Nantaise Héloïse Letissier, Christine and the Queens à la scène, possède un talent qui colle parfaitement à l'humeur de son époque, entre electro sombre et fabrication d'un personnage qui n'est pas sans évoquer sa contemporaine Lana Del Rey. Révélation de ces dernières années, elle fusionne avec aisance (en français et en anglais) la New Wave, la synthpop émoustillante et le R'n'B : « Mon genre est de ne pas en avoir » déclare-t-elle en interview. Christine and the Queens, qui affirme que les drag-queens lui ont sauvé la vie, est anticonformiste et fière de l'être ; elle se joue les normes jusque dans ses postures et ses attitudes scéniques. Elle a quasiment signé tous les textes et musiques de ce premier album et, avec les singles *Christine* et *Saint Claude*, elle démontre qu'on peut être à la fois originale et commerciale. Son succès va dépasser les frontières, au point qu'on la retrouvera en couverture du magazine américain *Time* en 2016.



FAUVE VIEUX FRÈRES - PARTIE 2

2015 | FAUVE CORP RECORDS

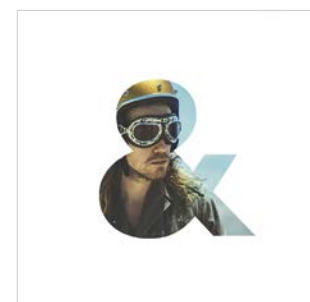
Fort de l'expérience acquise lors de la tournée triomphale consécutive à la publication de la première partie de son diptyque, Fauve en a enregistré la suite « à la maison » (de manière artisanale). Nourri d'une envie d'explorer des sonorités et rythmiques neuves (*Paraffine*, *T.R.W.*) ce nouvel opus, annoncé sur les réseaux par des extraits de chansons (des « pâtisseries » selon le groupe) et paru en 2015, va se révéler plus lumineux encore que le précédent. Ce n'est pas un hasard s'il s'achève sur la superbe *Les Hautes Lumières* : « Je t'emmène tout rejouer, peut-être tout perdre. Mais peut-être aussi tout rafler, tout braquer tout gagner. » La rage est omniprésente dans ce parlé-chanté poétique, et l'angoisse est palpable. « J'ai 27 ans, bientôt 28, c'est fou comme le temps file... » entend-on dans *Juillet (1998)*. Un grand disque générationnel, où les illusions perdues ne le sont peut-être pas totalement...



FEU! CHATTERTON
ICI LE JOUR
(A TOUT ENSEVELI)
2015 | DISQUES BARCLAY

Ayant mis le feu aux poudres avec un EP prometteur et des prestations scéniques renver-

santes, ces dandys lettrés parisiens (leur nom est un hommage au poète anglais Thomas Chatterton, qui s'est donné la mort à 17 ans) ont répondu aux attentes avec ce premier album certifié d'or peu après sa parution. Illustré par une peinture d'Odilon Redon (*Les Yeux clos*), il porte un titre volontairement alambiqué pour stimuler l'imagination et permettre une libre interprétation. Il se décline en douze chansons éclectiques et exaltées, entre les univers de Nick Cave, Radiohead, Gainsbourg et Bashung. Le rock littéraire, référencé et chanté de manière volontiers emphatique du quintette, témoigne d'une ambition peu commune dans le paysage de la pop française. Riche en expérimentations et bidouillages, ce disque, enregistré à Göteborg en Suède et produit par Samy Osta, prend aux tripes (*La Mort dans la pinède*, *La Malinche*, *Porte Z...*). On tombe aussi pour *Boeing* et *Le Long du Léthé*.



JULIEN DORÉ
&
2016 | SONY MUSIC/COLUMBIA

Après le raz-de-marée suscité par *Paris-Seychelles*, titre phare de *Love*, le fantasque Julien Doré, sacré Artiste masculin aux Victoires 2015, publie un troisième album dans la même veine et à peine moins dansant. Il s'est entouré de la même équipe : Antoine Gaillet à la production, Darko, Omoh, Arman Méliès à la composition et aux arrangements. *Le Lac* a beau sentir parfois le réchauffé, les ballades au piano et autres slows suaves, tels *Sublime & Silence*, l'italienne *Romy* (sans rapport avec l'actrice) ou *De mes sombres archives*, sont diablement séduisants. Discoïde et joli aussi, *Corail* donne à écouter la voix subtile de Juliette Armanet. À *Coco Câlina*, qui fera un tube, on est en droit de préférer *Porto-Vecchio* pour son côté solaire et mélancolique (« *La lumière est divine sur le Porto-Vecchio, les nuages et le spleen ont tatoué ma peau* »). Le disque sera certifié diamant l'année de sa sortie.



JULIETTE ARMANET
PETITE AMIE
2017 | DISQUES BARCLAY

Révélation de 2017, cette « *filie cachée de Véronique Sanson et Michel Berger* » selon *Le Figaro* a coché toutes les bonnes

cases avec ce premier album pop boosté par le tube *L'amour en solitaire*. Une enfance baignée de musique et de culture, des études de lettres et six ans de journalisme ont nourri l'imaginaire de cette trentenaire à la mélancolie joliment maniérée, auteure-compositrice douée et pas maladroite au piano. À l'adolescence, elle se prend de passion pour William Sheller, Barbara, Alain Bashung, Alain Souchon et tous ceux qui sont parvenus à mettre de la musicalité dans cette langue française qu'elle aime par-dessus tout. Coréalisé par Marlon B et Antoine Pesle, ce disque de variété chic qui sent bon les *seventies* est truffé de mélodies accrocheuses et de textes romantiques finement ciselés. À *la folie* et *Manque d'amour* en tête. On doit la photo de pochette, joliment décalée, à l'artiste plasticien Théo Mercier (en collaboration avec Erwan Fichou).



BERTRAND CANTAT
AMOR FATI
2017 | DISQUES BARCLAY

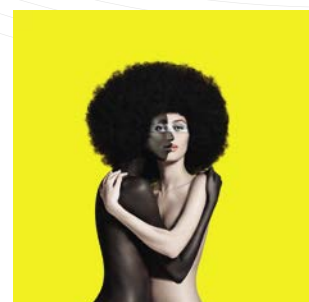
Aucun artiste n'aura été plus clivant dans l'histoire de la chanson et du rock français : Bertrand Cantat, des années

après le meurtre de Marie Trintignant, toujours empêtré dans des accusations de violence domestique et de harcèlement moral qui aurait conduit au suicide de la mère de ses enfants, et, après deux albums discrets sous le nom de Detroit, prétend reprendre une carrière solo avec cet album sous son nom, qui sort en pleine effervescence liée à l'affaire Weinstein. Sous le titre latin qui signifie « *accepter sa destinée* », l'ex-chanteur de Noir Désir, accompagné de Pascal Humbert et Bruno Green (déjà dans Detroit), accorde une interview aux *Inrocks* pour promouvoir son disque et ravive la polémique. *L'Angleterre*, qui évoque le Brexit et les migrants, avait précédé ce disque de rock dans l'esprit indé, aux textes toujours empreints de revendications sociopolitiques (*Silicon Valley* traite des GAFA), qui ne convainquent, évidemment, que les seuls membres de sa secte d'adorateurs.

STROMAE
RACINE CARRÉE

2013 | MOSAERT/ISLAND/MERCURY MUSIC/UNIVERSAL MUSIC

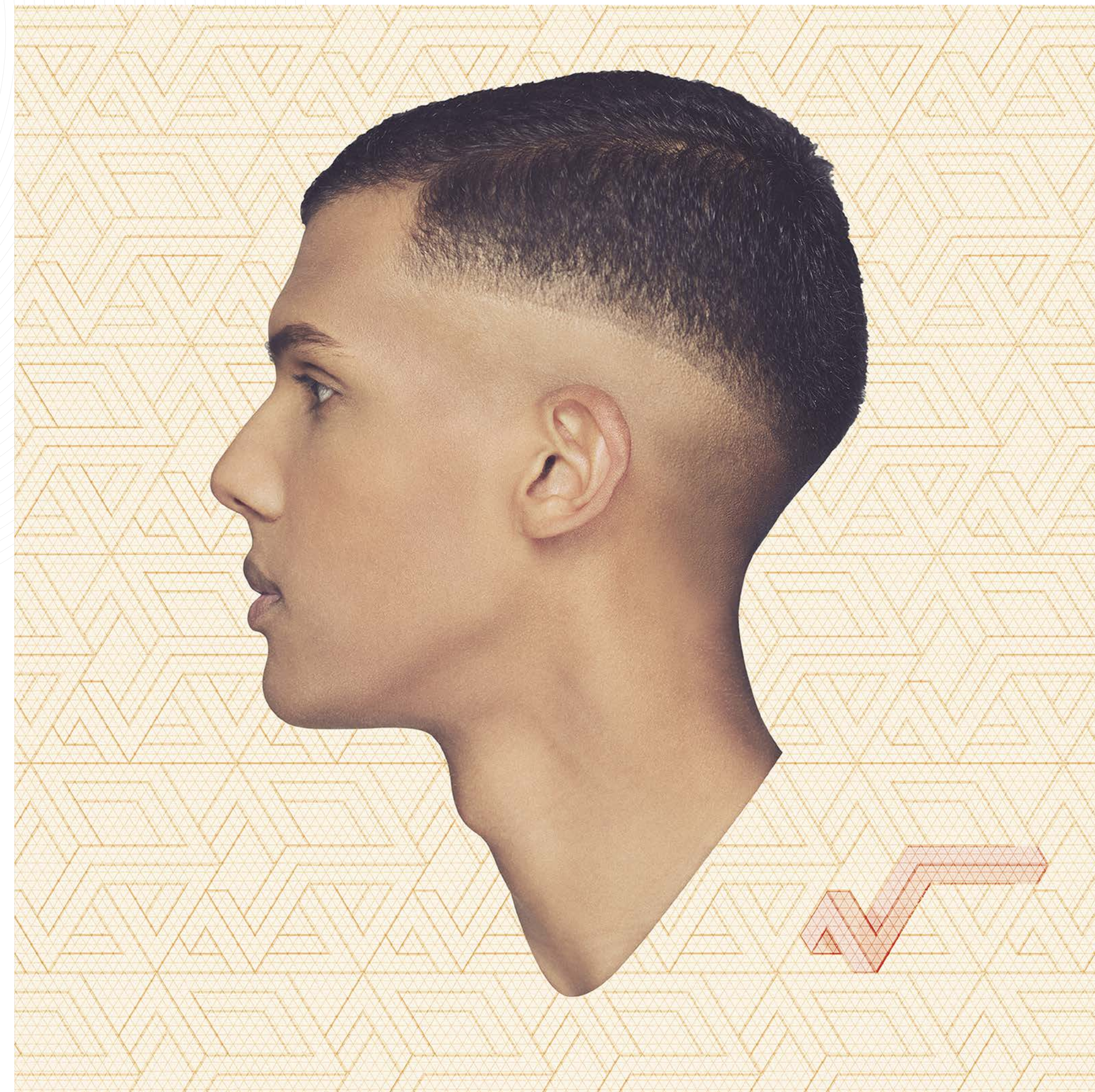
Après le succès fulgurant de *Cheese* et son tube *Alors on danse*, le phénomène Stromae s'est propagé bien au-delà des frontières de son plat pays et de France. La presse étrangère en général et le *New York Times* en particulier s'enflamment pour ce dandy « *doué d'un style immanquable* », véritable remède à la morosité et qui roule les « r » comme son compatriote Jacques Brel. *Racine carrée*, le deuxième album aux influences afro (des sonorités cubaines et congolaises) et aux percussions marquées va faire autant d'étincelles. En une semaine, le clip de *Formidable*, dans lequel il apparaît éméché et chancelant dans les rues de Bruxelles, va totaliser des millions de vues sur les réseaux ! Les autres imparables du disque (*Papaoutai*, *Tous les mêmes*, *Ta fête*, *Ave Cesaria*, *Carmen...*) vont confirmer le talent du jeune Belge et la maestria avec laquelle il parle à toute une génération. Maître Gims et Orelsan ont collaboré aux textes de cet opus commercialisé à plus de deux millions d'exemplaires.



-M-, TOUMANI & SIDIKI
LAMOMALI
2017 | LABO -M-/WAGRAM

Matthieu Chédid est à l'origine de cet album qui transporte sur les terres du Mali. Une aventure collective qu'il a imaginée sur les bords du fleuve Niger avec les joueurs de kora Toumani Diabaté et son fils Sidiki, ainsi que la chanteuse Fatoumata Diawara. La guitare et la voix de -M- sont le fil rouge de ce disque mixé par les compères Philippe Zdar et Olivier Lude. Oxmo Puccino, Jain, Amadou et Mariam, Youssou N'Dour et Louis Chédid font partie de la vingtaine d'artistes qui ont ajouté leur grain de sel à ce projet éclectique et gentiment politique.

Manitoumani, *Solidarité* ou *Bal de Bamako* (« *Honni soit qui mal y pense, qu'importe la couleur de ta peau. Béni soit qui au Mali danse...* ») prônent le métissage et la diversité. Ce mariage entre musique malienne, chanson française et pop music va emballer le public : la gigantesque tournée qui suivra (elle passera par le Mali) et dont -M- tirera le live *Lalomali Airlines*, sera triomphale.



CHRISTOPHE

Les vestiges du Chaos

CHRISTOPHE

LES VESTIGES DU CHAOS

2016 | CAPITOL MUSIC FRANCE

Sept décennies après avoir vu le jour, Christophe, plus branché que jamais, revient avec un album somptueux de plus. Beau et avant-gardiste, *Les Vestiges du chaos* le dévoile élargissant le champ de ses possibles. Le fidèle guitariste Christophe Van Huffel a abondamment collaboré aux compositions de ce treizième album, le chiffre fétiche de son auteur. De l'interférence entre un ampli et une ligne téléphonique (*Définitivement*) aux sonorités électroniques de la chanson-titre écrite avec l'ami Jean-Michel Jarre, tout relève ici de l'expérience inspirée. Fan de Lou Reed depuis toujours « *C'est une voix que j'écoute au quotidien* », avait confié le dandy mélomane, il lui dédie *Lou* sur des paroles de Claire Le Lubern et Muriel Teodori : « *Lou finit son kata et plonge dans l'au-delà...* ». La voix d'Alan Vega surgit sur *Tangerine*, celle d'Anna Mouglalis sur *El Justo*, tandis qu'*Océan d'amour* tutoie la majesté de la grandiose *Les Paradis perdus*, rien que ça.



CHARLOTTE GAINSBORG

REST

2017 | BECAUSE MUSIC

Chaque album de Charlotte Gainsbourg est une collaboration (Air, Jarvis Cocker, Beck).

Pour ce cinquième effort, l'actrice chanteuse s'appuie sur le musicien français electro SebastiAn, qui produit l'essentiel des chansons. Egérie consensuelle, Charlotte G se voit offrir des chansons par les plus grands. Ici Paul McCartney signe le pourtant neutre *Songbird in a Cage* (et joue dessus, piano, batterie et guitare), tandis que Guy-Manuel de Homem-Cristo, de Daft Punk, lui sert *Rest* sur un plateau. Enregistré à New York, *Rest* est aussi la première tentative d'auteur de l'artiste, qui trempe ses mots, en français, dans la douleur de la perte récente de sa demi-sœur Kate Berry (et celle plus ancienne de son père), pour faire de sa douleur une sorte de rédemption, tout en poésie murmurée et en panoramas électroniques d'épure blanche et d'impudeurs assumées. Mise à nu dans des amples boucles sonores, Charlotte Gainsbourg prend, enfin, ici les rênes de cette autre carrière reçue en héritage.



CLARA LUCIANI

SAINTE-VICTOIRE

2018 | NOT ON LABEL

Avec ses faux airs de Françoise Hardy et sa gravité à la Nico, la Marseillaise échappée de La Femme a fait l'unanimité avec

ce premier album pop-rock particulièrement réussi, successeur de son EP *Monstre d'amour*, un chagrin décliné en quatre chansons... Ici, la grande brune se fait guerrière, et notamment dans *La Grenade*, déflagration de 2017, inspirée de son vécu. C'est encore à une peine de cœur qu'on doit ce bouquet de chansons aussi mélodieuses qu'acribes dans les textes. On retient notamment *La Dernière Fois* au refrain lapidaire (« *C'est la dernière fois que tu me vois* »), *Eddy* (« *Non ne dis rien Eddy rien de plus, non, ne dis rien de plus* »), *Comme toi* ou *Drôle d'époque*. Dans cet opus ultra-féminin avant d'être féministe, auquel ses chics types – Ambroise Guillaume (de Sage), Benjamin Lebeau (de The Shoes), Yuksek et Alex Gopher – ont collaboré, Clara reprend également en français *The Bay* de Metronomy, un de ses groupes fétiches.



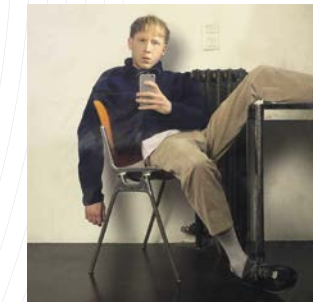
JOHNNY HALLYDAY

MON PAYS C'EST L'AMOUR

2018 | WARNER RECORDS

Cinquante et unième album studio de l'icône, *Mon pays c'est l'amour* a été publié à titre posthume en octobre

2018, presque un an après sa disparition. Johnny Hallyday était entré en studio au printemps 2017 et avait enregistré au cours de l'année suivante dix titres sur les douze/treize prévus (un *Interlude* instrumental a été ajouté). Réalisé par Yodelice (secondé par Yarol Poupaud) qui en a composé la plupart des chansons, ce disque « *made in rock'n'roll* » a bénéficié du soutien d'auteurs comme Miossec (*Back in LA*) ou Jérôme Attal (*L'Amérique de William*). Dans l'efficace *J'en parlerai au Diable* (sur des paroles de Pierre Jouishomme – « *J'en parlerai au Diable, si l'heure vient à sonner/ J'ai trop flirté avec les limites, je n'vais pas le nier...* ») –, temps parmi les plus forts, Johnny prouvait, de manière éclatante, que la puissance de sa voix était intacte. Le disque, événement de 2018 et numéro un, abrite aussi la poignante *Pardonne-moi*.



EDDY DE PRETTO

CURE

2018 | UNIVERSAL MUSIC

Peu après la publication de son premier album certifié disque d'or au bout d'un mois d'exploitation, ce garçon de Créteil, qui

se prétendait « *complètement normal et complètement banal* », a été sacré « icône de sa génération » par la presse. Dans ce disque, il se raconte façon journal intime et dénonce, au passage, l'homophobie et la « virilité abusive » en vigueur dans son milieu. À l'en croire, la musique lui a permis de mieux se comprendre, se rassurer et s'apaiser dans ce monde de fous. Dans *Beaulieu*, il rend hommage à cette banlieue tant décriée mais qui l'a poussé à se dépasser : « *Oh beaulieu bel et bien ma favorite, je garde toutes tes briques...* » C'est à coups de punchlines bien assénées qu'il déverse sa sensibilité exacerbée, et ses uppercuts sont diablement efficaces. *Fête de trop*, *Kid*, *Normal* et *Random* ont révélé la plume de cet auteur-compositeur qui, l'air de rien, a jeté un chouette pont entre le rap et la chanson française.



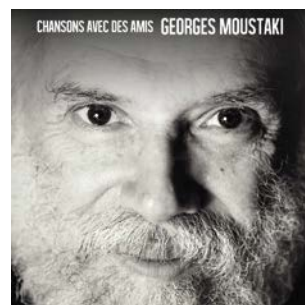
GAËL FAYE

DES FLEURS

2018 | BELIEVE RECORDS

C'est un livre, *Petit Pays* – récompensé par le Prix Goncourt des Lycéens en 2016 – qui a fait décoller la carrière de cet

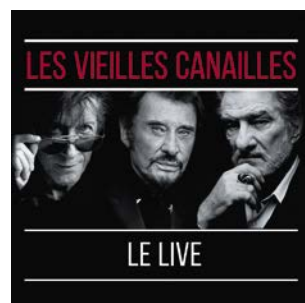
auteur et musicien franco-rwandais, découvert trois ans plus tôt avec l'album et la chanson *Pili-Pili sur un croissant au beurre*. Ce deuxième EP regroupe cinq titres, dont certains vivent déjà sur scène, et leurs versions instrumentales. Le compositeur et trompettiste Guillaume Poncelet est à nouveau de mèche pour ces productions léchées. D'une jolie ballade brésilienne en duo avec Flavia Cuelho (« *On a la vie devant nous pour brûler nos cartouches...* ») au flow percutant de *By*, Gaël Faye s'impose en digne raconteur de voyages et chroniqueur d'un monde qui va mal. Il interpelle, notamment, sur le dérèglement climatique et la situation tragique du continent africain : « *Nous étions déjà des damnés, maintenant nous devenons leurs poubelles* » ; tandis que dans la prophétique *Dinosaures*, il assène : « *Je meurs de la folie des hommes et de la furie des éléments.* »



GEORGES MOUSTAKI
CHANSONS AVEC DES AMIS
 2018 | UNIVERSAL MUSIC

Compilation définitivement posthume, au sein d'une discographie remplie d'albums ainsi composés de bribes éparses, ce

récent florilège comprend deux versions lives des chansons les plus fameuses du barde italo-égyptien à gueule de pâte grec, *Le Météque*, et *Ma solitude*. Elles voisinent avec *Mon Corps* en duo avec Astor Piazzolla, au bandonéon, *L'Espagne* au cœur avec le Quarteto Cedron, et *Jou Jou*, avec Luis Antonio. Parmi les quatorze titres assemblés, on retrouve avec plaisir la voix éraillée et le phrasé las du chanteur auteur et compositeur dilettante, sur *Venez danser*, *L'Amour à la musique*, l'exotique *Haïti chérie* avec Chantal Guerrier, ou le nostalgique *Il y avait un jardin*. Plus florilège impressionniste que best of revendiqué, cette compilation de bric et de broc ressuscite le temps de deux faces chaleureuses l'âme offerte d'un artiste qui n'en fit jamais qu'à sa tête (de pâte grec, donc).



LES VIEILLES CANAILLES
LE LIVE
 2019 | PARLOPHONE RECORDS

On sait que c'est avec ce Rat Pack à la française : Jacques Dutronc, Johnny Hallyday,

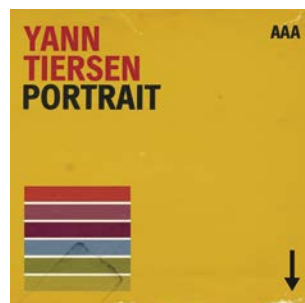
Eddy Mitchell, soit la bande du Square de la Trinité réunie quelques décennies après leur découverte commune du rock'n'roll, que Johnny H. donna ses ultimes concerts, dans un état d'épuisement physique certain. L'événement eut lieu en 2017, lors d'une tournée faisant suite à une série de Bercy en 2014. C'est dans la même salle que les trois anciens enregistrent ce show, le 24 juin 2017, et en crooners encore verts, livrent façon cabaret revu et corrigé en superproduction, un catalogue raisonné de leurs œuvres des années folles. Piochant globalement dans les années soixante et soixante-dix des chansons emblématiques, comme *Les Playboys*, *Noir c'est noir* ou *Le Pénitencier*. Il va sans dire que sur chacun des morceaux de bravoure, l'interprète original se fait amplement aider, en chœur ou répons, par ses camarades, dans un esprit œcuménique rare et amical. À la vie à la mort.



ANGÈLE
BROL LA SUITE
 2019 | ANGÈLE VL RECORDS

Brol, premier album de la surprise belge Angèle, est déjà un succès phénoménal, pour un premier album d'une artiste

de 22 ans, qu'elle a entièrement écrit, composé et produit. Les tubes sont déjà légion, *Balance ton quoi*, *Je veux tes yeux*, *La Loi de Murphy*, *Jalousie*, mais pour sacrifier aux nouveaux codes de l'exploitation discographique, *Brol* ressort fin 2019, un an après, avec une pochette dérivée (du bleu au rouge) et six nouvelles chansons, dont les singles *Perdus* et *Oui ou non*, ainsi qu'un titre avec Kiddy Smile, *Que du love*. De quoi devenir le disque le plus vendu de 2019 en France, certifié diamant, et asseoir encore la mainmise d'Angèle sur la pop du moment, sucrée, mais grave, analysant finement les affres d'une génération à travers des ritournelles addictives, comme sa voix de fée mutine et responsable.



YANN TIERSEN
PORTRAIT
 INDISPONIBLE
 2019 | MUTE RECORDS

Éditée sur un triple vinyle, cette sorte d'anthologie des splendeurs dissimulées regroupe 25

nouvelles pièces instrumentales, dont trois nouvelles chansons, et des collaborations avec John Grant, Gruff Rhys de Super Fury Animals, Stephen O'Malley de Sun O))), et Blonde Redhead, le tout enregistré dans le studio que l'artiste a installé dans sa maison d'Ouessant, en Bretagne. Les aficionados reconnaîtront forcément certains thèmes, puisque *Portrait* est un regard sur sa carrière, mais chaque version livrée ici est une relecture inédite, une façon de revisiter son répertoire désormais solide d'une vingtaine d'albums. Une façon de best of, hors contraintes commerciales, envisagé comme une avancée pour un pianiste et compositeur toujours soucieux d'aller plus loin pour défricher la musique qui s'impose à lui, et qu'il transmet, généreusement.

EN FRANCE, LES GENS VIENNENT POUR LA MUSIQUE ET RESTENT POUR LES TEXTES.

ALAIN
 BASHUNG



Klipsch®

TRUE ENTERTAINMENT
 HI-FI
 CONNECTIVITY
 HOME

NOUVEAU | THE FIVES
 ENCEINTES ACTIVES



UNE GRANDE POLYVALENCE D'UTILISATION

Les enceintes actives **THE FIVES** possèdent une grande connectivité qui leur permet de se connecter aussi bien à une télévision, un ordinateur, un smartphone qu'une platine vinyle. Elles sont équipées d'une connexion HDMI-ARC, de la technologie Bluetooth® 5.0, d'un préampli phono intégré, d'une entrée optique numérique, du RCA analogique 3,5 mm mini-jack, et port USB. Un caisson de basses peut également être ajouté.



JAZZ BLUES



DJANGO REINHARDT PÊCHE À LA MOUCHE

1940 | VERVE RECORDS

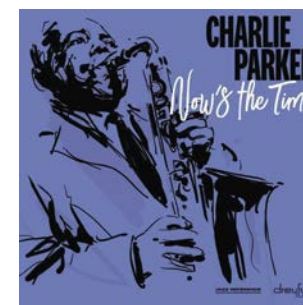
Gloire d'avant-guerre, Django Reinhardt ? Assurément, mais pas seulement. Au-delà de l'image d'Épinal du guitariste manouche acoustique, Django Reinhardt a aussi, sur le tard, enregistré du jazz avec guitare électrique. Compilant des morceaux enregistrés en 1947 avec le bon vieux Hot Club de France et d'autres de 1953 en quartet, l'album *Pêche à la mouche* présente ce versant tardif de Django Reinhardt. Tellement tardif que c'était peut-être trop tard : le guitariste est mort peu après la session de 1953. Ce disque n'aura donc pas eu l'effet recherché – lancer le nouveau Django en Amérique – mais il reste comme un précieux trésor caché de sa discographie. Sur les morceaux de 1953, en pur quartet jazz avec piano, batterie et contrebasse, la guitare accordée sur les us et coutumes du bop en vogue, Django Reinhardt semblait prêt à une deuxième vie d'artiste.



THELONIOUS MONK ROUND MIDNIGHT

1944 | MYSTIC PRODUCTION

Thelonious Monk, c'est autour de minuit. Pas minuit pile, mais autour. Entre hier, aujourd'hui et demain, quand une journée meurt en donnant naissance à la suivante. *Round Midnight* est son classique laissé à la postérité, deux mots qui juxtaposés sonnent déjà comme du jazz, posent une ambiance. Monk a composé ce titre très jeune, dans sa vingtaine, puis il l'a enregistré en 1947 et ses contemporains s'en sont emparés, de Dizzy Gillespie à Miles Davis ou Stan Getz. Ce double album est une roborative compilation de vingt titres enregistrés par le pianiste – de ses plus connus (*Pannonica*, *Well You Needn't*, *Blue Monk*, *Round Midnight* bien sûr...) –, à d'autres qui le sont moins. Une bonne porte d'entrée dans le monde de Thelonious Monk et de sa musique pleine de chausse-trappes et d'audaces. Avertissement à qui en franchit le pas : il pourra s'avérer difficile de trouver la sortie.



CHARLIE PARKER NOW'S THE TIME

1945 | WARNER MUSIC FRANCE

Ceux qui connaissent Charlie par cœur n'auront pas forcément besoin de ce disque. Mais pour le béotien qui veut découvrir le saxophoniste surnommé Bird dans les meilleures conditions (sur un album vinyle), *Now's the Time* est la compilation idéale. Les quatorze morceaux sont des incontournables de Charlie Parker, d'*Ornithology* à *Now's the Time* ou *Parker's Mood* en passant par *Chasing the Bird*, *Night in Tunisia* et *Relaxin' at Camarillo*. Pour filer la métaphore aviaire, cette musique est le nid du jazz moderne. C'est là, sur ses morceaux du milieu des années quarante, que Charlie Parker a volé dans les plumes du swing en inventant le be-bop : place aux petites formations et à l'improvisation, nouvelle approche des harmonies et libertés avec les mélodies, accélération du tempo, solos touffus et parfois tout fous... Les Tables de la Loi du be-bop, à l'époque où leur plus brillant auteur était en train de les écrire, fougusement.



DIZZY GILLESPIE THE FABULOUS DIZZY GILLESPIE PLEVEL JAZZ CONCERT 1948 VOL.1

1948 | DISQUES VOGUE

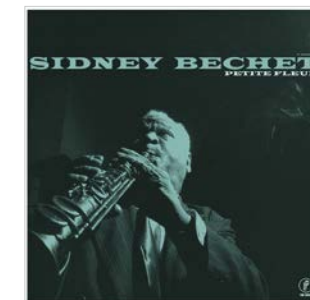
Ce qui s'appelle un incunable, une page d'histoire, un monument. Ce concert de Dizzy Gillespie fin février 1948 marque le débarquement officiel du be-bop en France. À Paris, l'époque est aux zazous, le jazz chauffe dans les caves de Saint-Germain des Prés. Charles Delaunay, fondateur du label Vogue et activiste progressiste du jazz, organise ce premier concert français de Dizzy Gillespie et de son big band. La salle Pleyel est bondée, le public local découvre, pour la première fois en vrai, cette musique dont les cuivres et tambours explosent de partout. Le groupe de Dizzy Gillespie est diabolique, il bouscule la bienséance, évoque l'Afrique, invente les codes de la salsa bien avant l'heure... Dans la salle, des jeunes gens comme Michel Legrand ou Serge Gainsbourg n'en perdent pas une miette. La pochette vintage créée par l'illustrateur Pierre Merlin ajoute à la magie de ce disque.



CHARLIE PARKER CHARLIE PARKER WITH STRINGS

1950 | COLUMBIA/CLEF RECORDS

Du jazz vocal avec des orchestrations classiques, il en a plu des cordes depuis une soixantaine d'années. Mais à l'époque de ces enregistrements, en 1947 et 1950, c'est plutôt rare, et c'est totalement nouveau pour Charlie Parker. L'album *With Strings* compile les deux disques 25 cm sortis à l'époque avec un certain succès, et au grand dam des puristes du jazz. Précisons que Charlie Parker n'est pas un vocaliste, puisqu'il est saxophoniste. Mais il aborde ces morceaux comme un chanteur, fidèle à la ligne mélodique et tout en élégante éloquence, dans la retenue. Forcément, ce disque n'est pas le plus représentatif ni ébouriffé du roi du be-bop. C'est un disque romantique, apprêté pour séduire, où Charlie Parker converse élégamment avec un violoncelliste ou un joueur de hautbois, pendant que derrière se pâme et frémit la section de cordes. Très en avant dans le mix par rapport à l'orchestre, le saxophone de Parker donne l'impression de regarder un film avec un premier plan et un décor. Un bon film.



SIDNEY BECHET PETITE FLEUR

1952 | WAGRAM MUSIC

Un vrai jazzman garanti d'origine contrôlée : né à La Nouvelle-Orléans à la fin du XIX^e siècle, Sidney Bechet a côtoyé les pionniers du genre, devancé Louis Armstrong pour enregistrer en soliste et trouvé l'asile artistique et le succès en France à la fin des années quarante. Au point qu'à l'écoute de ses disques francophiles, on pourrait faire « cocorico créole » à la clarinette, en prétendant que la France a inventé le jazz après un détour en Louisiane. Sur cette compilation, des classiques vintage de Sidney Bechet : *Petite Fleur* bien sûr, mais aussi *Dans les rues d'Antibes*, *Promenade aux Champs Élysées*, *Muskat Ramble*, *Strange Fruit*, *Summertime* et l'incontournable *When the Saints Go Marching In*. Usés jusqu'à la corde, ces morceaux gardent un parfum d'éternité à travers les interprétations élégantes et vibrantes de Sidney Bechet.



NAT "KING" COLE
UNFORGETTABLE
1952 | CAPITOL RECORDS

Certains artistes doivent beaucoup à leur maison de disques. Mais l'inverse est aussi vrai. A Los Angeles, l'emblématique

Capitol Tower est surnommée « *The house that Nat built* », parce que ce sont les ventes de disques de Nat King Cole qui ont fait la fortune du label et financé la construction de la tour. Au début des années cinquante, Nat King Cole est le crooner ultime, dont la voix est un anxiolytique naturel pour toute une nation. Sortie en 1952, *Unforgettable* est une compilation de chansons des années précédentes. Une boîte de confiseries aussi délicates qu'irrésistibles, en commençant par la chanson *Unforgettable*, puis *Mona Lisa*, *Lost April*, *Answer Me* et une poignée d'autres. Soixante-dix ans après leur enregistrement, ces chansons n'ont rien perdu de leur fondant ni de leurs vertus. C'est l'avantage avec les œuvres de génie : il n'y a pas de date limite de consommation.



CHARLIE PARKER
BIRD AND DIZ
1952 | MERCURY RECORDS

L'un au saxophone, l'autre à la trompette, ces deux monstres sacrés du jazz de l'époque s'étaient déjà croisés sur scène

et sur quelques enregistrements. Mais *Bird and Diz* représente l'unique occasion d'entendre Charlie Parker et Dizzy Gillespie croiser les cuivres sur la longueur de tout un album. Qui est court et qui va vite. Ces deux hommes sont alors les sprinters du be-bop, tout en assurant dans l'épreuve du saut en hauteur et même de la course en zigzags. Avec Thelonious Monk au piano et Buddy Rich à la batterie, le be-bop devient même un sport collectif. Enregistrés en juin 1950 à New York, ces titres sont d'inaltérables pépites de l'époque, dont les mélodies sont inscrites dans l'inconscient des amateurs de jazz, et peuvent même resservir à l'occasion : quoi de mieux que la tendresse toute simple de *Melancholy Baby* pour consoler bébé ? Cet album était un *one shot* entre Dizzy Gillespie et Charlie Parker, il est devenu un classique.



CHET BAKER
CHET BAKER SINGS
1954 | PACIFIC JAZZ RECORDS

Sings est le premier album où Chet Baker, en plus de jouer de la trompette, chante. Comme

en duo avec lui-même, avec ces deux modes d'expression qui se ressemblent tant. Chet Baker chante comme il joue de son instrument, avec une nonchalance de dandy californien, tout en douceur de coton, sans forcer mais toujours juste, à la limite du bâillement qui fait du bien. Aucun homme ne chantait le jazz comme ça avant Chet Baker. Mais plein de femmes, oui. Le succès du Chet Baker chanteur est peut-être dans cette ambivalence entre un physique de beau ténébreux et une voix asexuée. Accompagné par un petit orchestre à l'état gazeux et sur un répertoire de reprises, Chet Baker inventait ici l'aire de repos ultime du jazz moderne. Avec une mention spéciale pour sa version de *My Funny Valentine*, roucoulade mélancolique entrée au panthéon des classiques.



THELONIOUS MONK
PIANO SOLO
1954 | SWING RECORDS

Si le jazz est généralement une affaire de jeu à plusieurs, certains musiciens s'en tirent très bien tout seuls. Thelonious

Monk, par exemple, qui au cours de sa carrière enregistrera plusieurs albums en solo. Il a un atout de taille : il joue du piano, cet instrument qui peut se permettre de sonner comme un orchestre à lui tout seul. Et il a un avantage : il est un musicien visionnaire, un vrai styliste qui jamais ne marche dans les pas des autres. *Piano Solo* est son premier album en solo et, cocorico, il a été enregistré en France. Au printemps 1954, Monk joue pour la première fois à Paris, salle Pleyel, pour le troisième salon du Jazz. Peu après, il enregistre six heures de bandes, dont le label Vogue tirera l'album *Piano Solo*. Tout le style de Monk est là : cette façon de faire trébucher ses doigts sur le clavier, les blancs entre les notes comme des petits vertiges, les influences qui se croisent en zigzags. Magnifique.

DJANGO REINHARDT
SWING FROM PARIS
1940 | GITANES JAZZ PRODUCTIONS/EMARCY/UNIVERSAL

Cette compilation est sortie à l'origine au format CD en 2000, dans la remarquable collection *Jazz from Paris*, dont la centaine de références documente avec passion et grand soin les grands moments du jazz à Paris. Parmi lesquels, bien sûr, les premiers enregistrements du guitariste manouche et de la paire qu'il forme avec le violoniste Stéphane Grappelli (qu'on écrivait à l'époque Grappelly). Avec leur groupe le Quintette du Hot Club de France, les deux hommes inventent un jazz différent de celui des Américains, un jazz sans cuivres ni batterie, un jazz de cordes emmêlées, qui font des boucles et des lassos pour attraper des mélodies populaires et les chevaucher comme au rodéo. Enregistrées entre 1935 et 1939, les quinze chansons de *Swing from Paris* (*St Louis Blues*, *I Got Rhythm*, *Hungaria*, *Billet doux...*) sont des pépites sauteuses qui n'ont rien perdu de leur fraîcheur ni de leur vivacité.



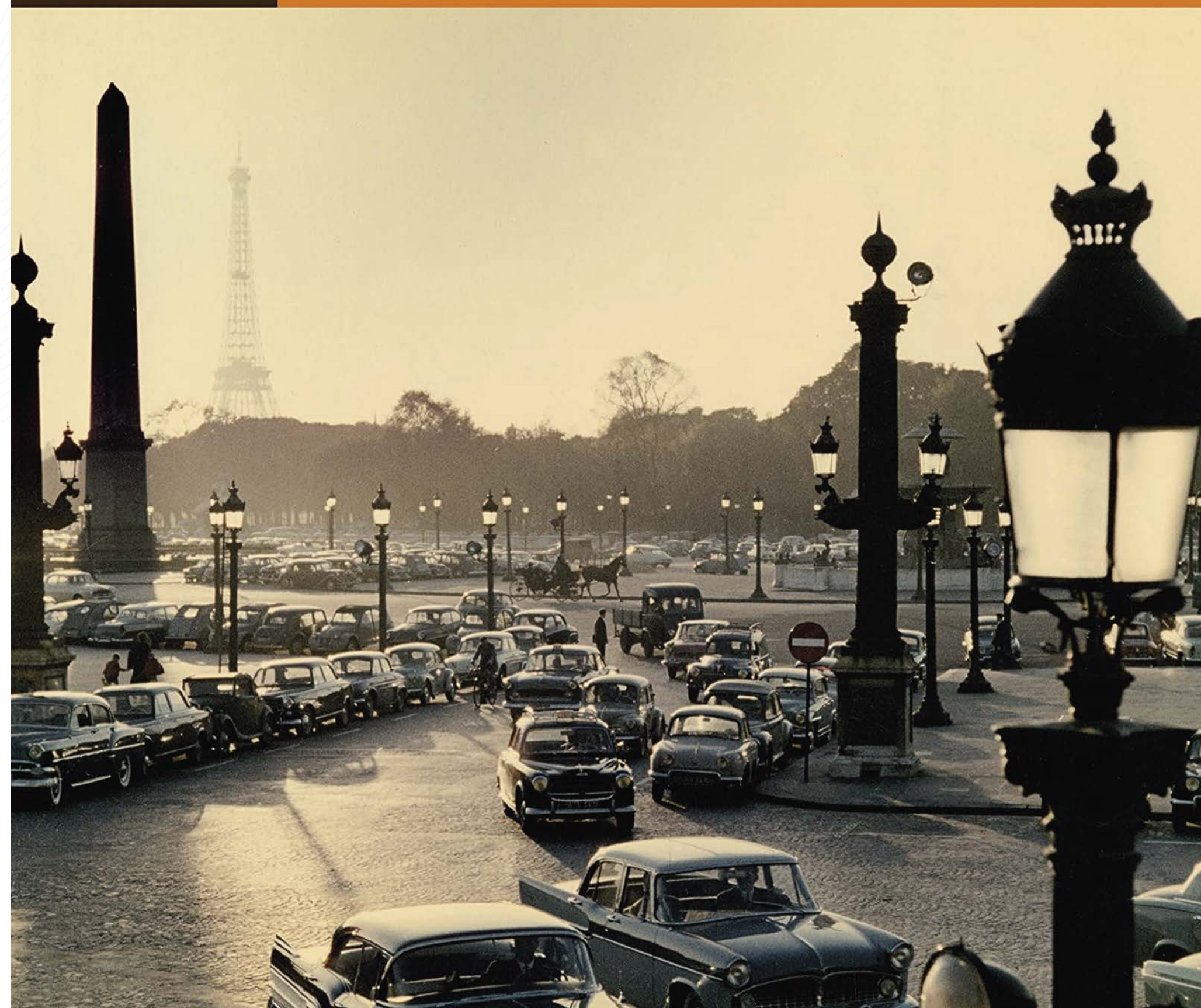
SARAH VAUGHAN
SARAH VAUGHAN
WITH CLIFFORD BROWN
1955 | EMARCY

À l'origine, cet album est simplement sorti sous le titre *Sarah Vaughan*. Et malgré

tout le respect que l'on doit au trompettiste Clifford Brown, on ne va pas se mentir : c'est pour la voix de Sarah Vaughan que nous sommes tombés amoureux de ce disque. Et pourquoi en tomber amoureux ? Parce que, comme dans l'amour, tout ici est à la fois profond, tendre et léger, sans gravité même quand l'heure est bleue. Parce que ce disque provoque une légère ivresse, même à jeun. Sarah Vaughn chante ici des standards (de *September Song* à *Embraceable You* en passant par *April in Paris*) mais on croit les entendre pour la première fois. Sa voix sort comme si elle était sur la pointe des pieds, tenant une gracieuse posture de danseuse. Son groupe est magnifique de délicatesse, de douceur et de soin apporté aux détails. Cet album est le paradis perdu du jazz vocal, qu'il est toujours bon d'aller retrouver, en sifflotant et le cœur qui bat la chamade.

Jazz in Paris

Django Reinhardt Swing from Paris

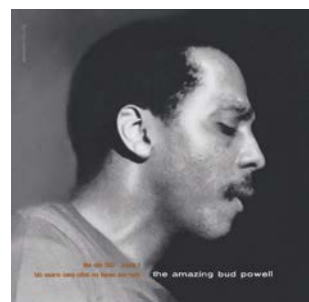




CHARLIE PARKER
THE MAGNIFICENT
CHARLIE PARKER
1955 | BARCLAY/CLEF RECORDS

Tout le monde l'aura compris grâce à cette pochette façon volière en folie, le gros oiseau

qui joue du saxophone, c'est bien Charlie « Bird » Parker. Sous le titre un brin emphatique de *The Magnificent Charlie Parker*, cette compilation vintage reprend des titres enregistrés au tout début des années cinquante et sortis à l'origine en 78-tours par le label Clef. Douze singles du Charlie Parker de la grande époque, qui permettent aussi, au gré des sessions, de croiser une poignée de musiciens qui depuis ont beaucoup fait parler d'eux : Miles Davis, Max Roach, Roy Haynes, Charles Mingus, Kenny Clarke, John Lewis ou encore Gil Evans aux arrangements. Entre bebop impeccable et morceaux plus pop avec orchestre à cordes et chœurs, tout l'art de jeunesse de Charlie Parker s'écoute ici. Le pressage original de cet album étant particulièrement introuvable, louons cette réédition.



BUD POWELL
THE AMAZING BUD POWELL
1955 | BLUE NOTE RECORDS

Pour comprendre l'importance de Bud Powell dans l'histoire du jazz, il suffit d'écouter sa très courte version d'*Over the*

Rainbow présente sur cet album. La beauté de la célèbre mélodie est mitraillée par une *blitzkrieg* de notes jouées de la main droite. Elle semble n'avoir rien à faire là, cette averse de grêle sur l'arc-en-ciel. C'est une forme de bipolarité qui s'empare du jazz classique, et c'est la naissance du jazz moderne avec ses improvisations, ses digressions et ses nouveaux points de tension. Contemporain de Charlie Parker, Bud Powell est son jumeau de piano. Deux fauves affamés qui se repaissent parfois du même répertoire (*A Night in Tunisia*, *Ornithology*...) pour en faire un jazz écorché et néanmoins appétissant. Un jazz pas là pour faire joli, mais pour exprimer quelque chose d'irrépressible. Animés par une rage souvent désespérée, ces morceaux de Bud Powell restent un vrai choc soixante ans après leur enregistrement.



CHET BAKER
IN PARIS
1955 | BLUE STAR RECORDS

La longue histoire d'amour entre Chet Baker et la France a commencé ici, à l'automne 1955, entre le 11 et le 14 octobre, au studio Pathé-Magellan à Paris. Signé par le label Barclay, Chet Baker est arrivé des États-Unis pour enregistrer avec son groupe, dont l'éphémère et tragique pianiste Dick Twardzik, mort d'une overdose à 24 ans pendant son séjour à Paris. Puis des musiciens français rejoignent Chet pour la suite des enregistrements jusqu'en février 1956... L'album *In Paris* compile des morceaux parus à l'époque sur trois albums du label Barclay. L'énergie circule parfaitement entre le trompettiste et ses divers musiciens, mais c'est souvent celle du désespoir, ou de la descente d'héroïne : même quand le tempo est vif, ces enregistrements touchants et désormais légendaires sont teintés de blues, de gris et de mélancolie. Comme un ciel d'automne à Paris...



SCREAMIN' JAY HAWKINS
I PUT A SPELL ON YOU
1956 | WAGRAM MUSIC

Où ranger Screamin' Jay Hawkins ? Dans le jazz, le rhythm'n'blues, le rock'n'roll, un cercueil ? Dans les trois premiers, il a mis un pied qui n'arrêtait pas de danser. Dans le dernier, il a passé pas mal de temps à faire le clown. Pourquoi ranger le dérangé Screamin' Jay Hawkins, qui a inventé au milieu des années cinquante un hilarant personnage de fête foraine, genre de comte Dracula adepte du vaudou et des bruits de bouche ? Le gag était bon, mais pas autant que sa musique. D'abord, il y a *I Put a Spell on You* : quand une chanson est reprise à la fois par Nina Simone et Creedence Clearwater Revival, c'est qu'elle a un truc. Excellent pianiste et chanteur tendance *shouter*, Screamin' Jay Hawkins s'inscrit dans une lignée d'amuseurs de génie comme Cab Calloway ou Little Richard. Cette compilation de seize titres va vous exploser à la figure, et vous rappeler qu'il faut toujours prendre les clowns au sérieux.



CHARLES MINGUS
PITHECANTHROPUS
ERECTUS
1956 | ATLANTIC RECORDS

De la première à la dernière note, cet album est un modèle pour tous les musiciens qui n'ont jamais voulu en suivre aucun. Charles Mingus est alors un contrebassiste et compositeur qui a déjà joué avec Charlie Parker, Art Tatum, Dizzy Gillespie ou son idole Duke Ellington. Mais *Pithecanthropus Erectus* est son premier chef-d'œuvre en leader. Comme Sun Ra, Charles Mingus est un alchimiste qui transforme l'or du passé (le swing, le blues, le bop) en des formes nouvelles et uniques. Sur *A Foggy Day*, hommage à Gershwin, le groupe évoque les rues embouteillées avec klaxons, sirènes et sifflets d'agents. C'est de la musique concrète faite avec des instruments, et le seul moment où on est heureux de se retrouver dans un embouteillage. Avec ses acolytes Jackie McLean et J.R. Monterose aux saxophones ainsi que Mal Waldron au piano, Charles Mingus est comme un enfant surdoué devant un coffre à jouets. L'émerveillement du jazz à son paroxysme.



ELLA FITZGERALD & LOUIS ARMSTRONG
ELLA & LOUIS
1956 | VERVE RECORDS

Oscar Peterson au piano, Buddy Rich à la batterie, Herb Ellis à la guitare et Ray Brown à la basse : même sans les deux protagonistes au chant (et à la trompette), le disque de ce quartet d'instrumentistes avait toutes les chances d'être excellent. Mais avec Ella et Louis, c'est encore mieux. Le jazz est *smooth*, doux et moelleux comme un édreton. Le répertoire vient de l'âge d'or du jazz vocal, des classiques composés par Irving Berlin (*Cheek to Cheek*), George Gershwin (*They Can't Take That Away from Me*), Hoagy Carmichael (*The Nearness of You*) et quelques autres. Et les interprétations d'Ella Fitzgerald et Louis Armstrong confinent au sublime, deux voix comme des vents chauds qui se croisent et créent des petits tourbillons de douceur. Un disque doudou d'une classe absolue, qui rappellera à tous les amoureux de la chanson américaine (bien au-delà du jazz) leurs premiers émois.



THE MODERN JAZZ QUARTET
DJANGO
1956 | PRESTIGE RECORDS

Si l'élégance dans le jazz vintage a un nom, c'est The Modern Jazz Quartet. Et pas seulement parce que ces quatre musiciens étaient toujours très bien habillés – ambiance costume noir et cravate, voire costume blanc et nœud pap' noir. Au milieu des années cinquante, en gros, deux courants cohabitent dans le jazz : cool sur la Côte ouest, hard bop sur la Côte est. Formé dix ans plus tôt auprès de Dizzy Gillespie, le Modern Jazz Quartet peut jouer tout ça, ainsi que le blues et même une touche de musique classique grâce à John Lewis, très grand pianiste et arrangeur. Le Modern Jazz Quartet sait composer une musique aussi excitante qu'accessible à tous. Bien sûr titré en hommage à Django Reinhardt, *Django* est leur plus grand succès. Cet album est un bouquet de fleurs de vibraphone (tenu par l'extraordinaire Milt Jackson). Le sommet du disque : *La Ronde Suite*, où chaque musicien s'exprime tour à tour, et c'est un véritable concours d'éloquence qui attend l'auditeur.



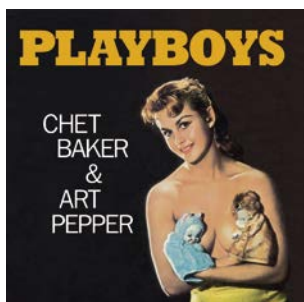
NAT "KING" COLE & HIS TRIO
AFTER MIDNIGHT
1956 | CAPITOL RECORDS

L'irrésistible Nat King Cole a toujours su séduire à la fois le monde du jazz et celui plus léger de la pop. Il a commencé dans le premier, est devenu une star *bankable* dans le second, et revient au premier avec l'album *After Midnight*. Bien que très jazz et peu orchestré, cet album entrera en bonne place dans les *charts* pop. Tout va donc pour le mieux dans le monde en velours satiné de Nat King Cole. Et cet album est une merveille de jazz chanté, équilibré, minimaliste et gourmand à la fois. Au piano et au chant, Nat King Cole enfile les perles comme *Route 66* ou *Caravan*, jouées dans des versions qui swingent avec une élégance rare. Le groupe est parfait, on aurait rêvé de l'entendre sur tous les albums de jazz chanté de l'époque. La guitare et les cuivres s'en tiennent au titre de l'album : il est minuit passé, pas la peine d'en faire trop. La nuit sera blanche et elle sera belle.



BILLIE HOLIDAY
LADY SINGS THE BLUES
1956 | CLEF RECORDS

Quand paraît cet album, Lady Day chante le blues depuis plus de vingt ans. Elle est essorée par une vie de faits divers, qu'elle a cramée dans les addictions. Une pâle étoile dont la lumière vacille. Billie Holiday vient de passer le cap de la quarantaine comme si elle avait mille ans. L'album *Lady Sings the Blues* sort en même temps que son autobiographie, publiée sous le même titre. La seconde pour lire sa vie, la première pour l'entendre et la ressentir. Cet album, qui regroupe des chansons enregistrées en septembre 1954 et juin 1956, est presque insoutenable de tristesse. Rien de pathétique dans son expression, mais une liqueur douce-amère qui s'écoule de sa gorge, de son âme que l'espoir a désertée. Mises en musique comme des drames et sublimes par la trompette de Charlie Shavers, les chansons de juin 1956 (*Lady Sings the Blues*, *Strange Fruit*, *God Bless the Child*...) sont des sommets désolés dans la discographie de Billie Holiday.



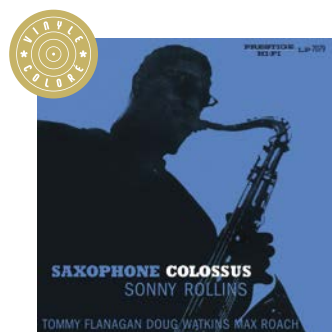
CHET BAKER & ART PEPPER
PLAYBOYS
1957 | WORLD PACIFIC RECORDS

Il paraît que Hugh Hefner, le patron du magazine *Playboy*, amateur de jolies femmes mais peut-être moins de jazz, avait moyennement apprécié l'hommage que cet album rendait à son entreprise... Du coup, les éditions suivantes de *Playboys* paraîtraient sous un autre nom et une autre pochette. Retour au visuel original de 1956 avec cette réédition vinyle. *Playboys* est le troisième volet de la collaboration entre le trompettiste Chet Baker et le saxophoniste Art Pepper. Les deux Californiens reviennent alors de loin, Chet Baker d'Europe où il a affirmé son jeu, et Art Pepper de prison pour usage de stupéfiant. Le courant bop passe très bien entre le trompettiste et le saxophoniste alto. À l'unisson ou dans leurs solos, les deux hommes jouent comme à bord d'une jolie décapotable sportive de l'époque, sur une route au bord de l'océan, décoiffés par un vivifiant vent de jazz...



B.B. KING
SINGIN' THE BLUES
1957 | CROWN RECORDS

Comme il était en vogue à l'époque, ce premier 33-tours de B.B. King est une compilation de singles à succès sortis quelques années plus tôt au format 78-tours. Cela pour la bonne raison que le format 33 n'existait pas plus tôt. C'est donc un aperçu de la jeunesse déjà dorée de B.B. King, dans le registre du jump blues, pour danser un pied dans le jazz, avec une section de cuivres bien huilée. L'album s'appelle tout simplement *Singin' the Blues*. Mais il y a en vrai deux chanteurs leaders sur ce disque : l'homme nommé Riley B. King alias B.B. King, et sa guitare qui déjà s'appelle Lucille. Il lui chante ses peines, ses espoirs et des mots d'amour, elle lui répond en miaulant, en jappant et parfois en pleurant. En version brute, tout le style lyrique et mélodique de B.B. King, annonciateur du blues sophistiqué des années à venir, est, déjà, en pleine floraison sur ces chansons de jeunesse.



SONNY ROLLINS
SAXOPHONE COLOSSUS
1957 | PRESTIGE RECORDS

Quand on ferme les yeux en écoutant la musique de Sonny Rollins, on entend du très bon jazz bien sûr, mais aussi on voit

la bouche du saxophoniste. On imagine ses lèvres contractées et ses joues tendues, le sang qui irrigue les muqueuses et la salive qui pénètre le bec de l'instrument. Sa musique semble naître là, comme un baiser langoureux du musicien à son instrument. Bref, il y a quelque chose de très sensuel, voire érotique, dans le son de ce saxophoniste. Sur les pochettes de ses albums, il pose d'ailleurs souvent avec son saxophone à la bouche, comme si l'un ne pouvait lâcher l'autre. C'est déjà vrai sur *Saxophone Colossus*, son premier chef-d'œuvre de 1956. Sonny Rollins est accompagné par un batteur au jeu particulièrement foisonnant (Max Roach) et un contrebassiste du genre spéléologue (Doug Watkins). Entre les lèvres de Sonny Rollins, le saxophone ténor est un gros chat qui s'étire, se lève et part chasser. Sensuel, puissant et aussi captivant aujourd'hui qu'à l'époque.

Body and Soul

BILLIE HOLIDAY



JAZZ/BLUES

BILLIE HOLIDAY

BODY AND SOUL

1957 | VERVE RECORDS

Body and Soul est un des derniers albums studio de Billie Holiday. Après la plongée dans les eaux sombres et profondes de *Lady Sings the Blues*, la chanteuse semble revenir à la surface, à plus de légèreté à défaut de vivacité. Le limon de sa voix glisse doucement sur *Embraceable You* et *Body and Soul*, elle retrouve l'instinct du swing et le goût de séduire sur *Comes Love* ou l'irrésistible *Let's Call the Whole Things Off*. Ses principaux partenaires de jeu sont le guitariste Barney Kessel et le saxophoniste Ben Webster, particulièrement langoureux, attentifs et présents. Ici, Billie Holiday chante moins qu'ailleurs ou avant, sa voix s'efface comme si elle voulait savourer le confort élégant de son accompagnement musical. Et quand sa voix apparaît, c'est comme pour de douces berceuses qu'elle se chanterait à elle-même. Dans la série des derniers albums de Billie Holiday, *Body and Soul* tient le rôle du doudou qui réconforte.



DINAH WASHINGTON

THE SWINGIN' MISS "D"

1957 | EMARCY RECORDS

Quincy Jones était jeune à l'époque, 23 ans. Mais il avait déjà arrangé des albums taillés sur mesure pour les chanteuses Betty Carter et Helen Merrill. Dinah Washington, elle, était une star, formée avec l'orchestre de Lionel Hampton et prête à tenter l'aventure avec un nouveau chef d'orchestre. Mission magistralement accomplie sur *The Swingin' Miss D*. Pour sûr, miss D. swingue. Sur des chansons de Cole Porter (*Every Time We Say Goodbye*), Gershwin (*But Not for Me*), Duke Ellington (*Caravan*) et ses propres compositions, Quincy Jones invente une musique en relief et en Technicolor, avec des cuivres qui ondulent et roulent des mécaniques, quelques épices latino et une rythmique qui donne envie de danser en faisant des grands gestes. Très en voix, avec cette gouaille un peu râpeuse de chanteuse de blues, Dinah Washington est plus sexy que jamais.



MILES DAVIS

BIRTH OF THE COOL

1957 | CAPITOL RECORDS

Le cool était né prématuré. Cet album de Miles Davis est sorti en 1957. Mais la musique en fut enregistrée lors de trois sessions en 1949 et 1950. Après avoir joué dans le groupe de Charlie Parker, le prolifique trompettiste monte en 1948 sa propre formation insolite : un mini big band de neuf musiciens (un « nonette », comme on dit dans le métier), axé sur les cuivres, avec notamment un tubiste et un cor d'harmonie. Sur la rythmique du be-bop encore en vogue à l'époque, le groupe fait donc défiler des vagues de cuivres étincelants. Ce n'est pas un tsunami, plutôt une baie californienne où les courants se croisent et se chevauchent. Avec Gil Evans aux arrangements ainsi que des musiciens de la trempe de Max Roach, Gerry Mulligan et Lee Konitz, Miles Davis invente un nouveau dandysme du jazz, qui est au cœur de la création tout en paraissant détaché de tout. En un mot : cool.

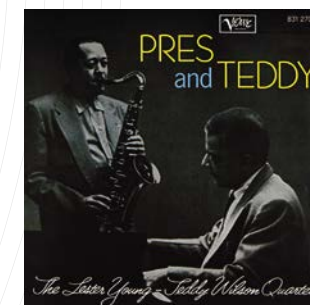


ELLA FITZGERALD WITH DUKE ELLINGTON & HIS ORCHESTRA

ELLA FITZGERALD SINGS THE DUKE ELLINGTON BOOK

1957 | VERVE RECORDS

Au tournant des années cinquante et soixante, Ella Fitzgerald enregistre la série des « songbooks », des albums où elle interprète les standards des grands compositeurs américains de l'ère du jazz : Cole Porter, Irving Berlin, George Gershwin, Rodgers & Hart, Duke Ellington. Celui qu'elle consacre à Duke Ellington est à part : c'est le seul où l'auteur lui-même (Ellington, donc) est du projet, avec ses musiciens et des *quests* de poids, Dizzy Gillespie et Oscar Peterson. Dès le premier morceau, *Rockin' in Rhythm*, la barre est placée très haut. À la pétulance de l'orchestre répondent les acrobaties vocales d'Ella Fitzgerald. Sur les morceaux rapides comme les ballades, la chanteuse chante les doigts dans le nez (c'est une image), impressionnante de fantaisie et de virtuosité maîtrisée. Quant au groupe, il sonne comme un matou pendant la saison des amours. Disque hautement chérissable, possiblement le meilleur d'Ella Fitzgerald.



THE LESTER YOUNG & TEDDY WILSON QUARTET

PRES AND TEDDY

1957 | VERVE RECORDS

La légende raconte que dans les années cinquante, Lester Young était fini. Détruit par son passage dans l'armée, alcoolique et dépressif. Ça se tient peut-être sur le plan biographique, mais ça ne s'entend pas dans ses enregistrements. Précurseur du saxophone cool dès les années trente, Lester Young retrouve ici le pianiste Teddy Wilson, avec lequel il accompagnait Billie Holiday vingt ans plus tôt. Avec Jo Jones à la batterie et Gene Ramey à la basse, le groupe n'est pas à l'avant-garde du jazz de l'époque. Il s'en tient au swing, à une interprétation très cadrée du jazz. Mais il le fait avec autant d'éloquence que d'élégance. Le jeu de piano de Teddy Wilson donne très envie d'enfiler un smoking, des chaussures vernies, et de danser comme dans les comédies musicales où la vie est plus belle. Quant à Lester Young, il fait ronronner ce gros chat angora qui lui sert de saxophone. Cette musique vaut tous les anxiolytiques.



BILLIE HOLIDAY

SONGS FOR DISTINGUÉ LOVERS

1958 | VERVE RECORDS

Parce qu'il est sorti à l'époque à la fois en mono et en stéréo et qu'il est somptueusement produit, les distingués audiophiles adorent l'album *Songs for Distinguished Lovers*. Ces enregistrements sont les derniers de Billie Holiday avec le producteur Norman Granz pour son label Verve. En 1957, Billie Holiday est dans l'ultime ligne droite de sa carrière, et à vitesse de croisière. Le répertoire ici est comme elle : classique. Des chansons de Gershwin, Cole Porter, Rodgers & Hart, qu'elle chante comme un fruit trop mûr. À la langueur de Billie Holiday répond celle des cuivres en velours, Harry Edison à la trompette et Ben Webster au saxophone. La guitare de Barney Kessel sonne comme si elle avait des cordes cristal. L'ensemble instrumental est un sobre et sombre écrin pour la voix de Billie Holiday, de plus en plus liquoreuse et toujours poignante.



MILES DAVIS ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD

1958 | FONTANA RECORDS

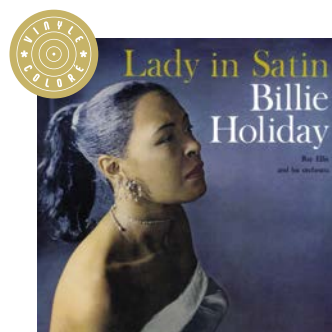
C'est un bien vilain titre pour un aussi beau morceau : *Généraliste*. Devenu un des classiques vintage de Miles Davis, ce thème qui ouvre l'album *Ascenseur pour l'échafaud* colle avec toutes les dérives nocturnes et les insomnies solitaires. Le reste de l'album est à l'avenant : des morceaux comme des états d'âme, en dents de scie, entre la mélancolie profonde et l'excitation de la rencontre amoureuse. Bien sûr, cette musique est celle composée pour le film *Ascenseur pour l'échafaud* de Louis Malle. Le procédé de composition était insolite : Miles Davis et ses musiciens (l'Américain Kenny Clarke et les Français Barney Wilen, René Urtreger et Pierre Michelot) l'ont improvisée devant des images du film, explorant magnifiquement la perméabilité sensorielle entre l'image et le son. Écouter cette musique peut donner envie de revoir le film, ou simplement de croiser la sublime Jeanne Moreau sur les Champs-Élysées déserts.



CANNONBALL ADDERLEY SOMETHIN' ELSE

1958 | BLUE NOTE RECORDS

Sur la pochette Blue Note, forcément sublime, le casting impressionne : sous le nom du saxophoniste Cannonball Adderley défilent ceux de Miles Davis, Hank Jones, Sam Jones et Art Blakey. Du beau monde, et aucun second rôle ici. Ce qu'on entend d'abord sur *Autumn Leaves*, le premier morceau de l'album, c'est l'importance prise par Miles Davis. Le trompettiste est bien plus qu'un accompagnateur, la complicité et l'entente avec le leader Cannonball Adderley sont magnifiques sur tout l'album, et bientôt c'est Miles Davis qui entraînera Adderley dans l'aventure de *Kind of Blue*. *Somethin' Else* est un disque charnière dans l'histoire du jazz, un premier pas de géant vers les manières pensives et étales du jazz modal. Et un dialogue rare, fluide, constructif et poétique entre deux des meilleurs instrumentistes de l'histoire du jazz moderne.



MICHEL LEGRAND LEGRAND JAZZ

1958 | COLUMBIA RECORDS

Quelle longue et magnifique histoire entre Michel Legrand et le jazz... En 1948, il se prend en plein cœur le concert de Dizzy Gillespie à la salle Pleyel. Et dix ans (et quelques épisodes) plus tard, il est à New York pour diriger l'enregistrement d'un album avec trente et un musiciens de jazz dont Miles Davis, John Coltrane, Hank Jones, Bill Evans, Paul Chambers, Donald Byrd... Le maestro des musiques de films s'est donc offert le casting de rêve, sur des titres plutôt vintage de Django Reinhardt, Duke Ellington, Dizzy Gillespie, Louis Armstrong... Cet album ne représente pas exactement l'avant-garde du jazz en 1958. Mais, à la fois orchestral et cool, très relevé par ses solistes et superbement produit, il est enchanté, et s'écoute comme on passe derrière l'arc-en-ciel. C'est aussi un album sésame pour Michel Legrand, qui lui ouvre les portes pour encore quelques belles aventures avec le jazz dans les décennies suivantes.

BILLIE HOLIDAY LADY IN SATIN

1958 | COLUMBIA RECORDS

Si l'on pouvait se permettre cette irrévérence envers la grande Billie Holiday, on dirait que *Lady in Satin* sent le sapin autant que le satin. C'est l'avant-dernier album qu'elle enregistre, et le dernier sorti de son vivant. Billie Holiday rêvait alors d'une musique languide et surorchestrée, comme celle de Frank Sinatra à la même époque. Le chef d'orchestre Ray Ellis la lui offrira, taillée sur mesure avec quarante musiciens et Claus Ogerman, l'arrangeur spécialiste des panoramas orchestraux étirés. Un très luxueux et délicat écrin pour le chant de Billie Holiday, qui pourtant semble trembler de froid à chaque seconde. Sa voix est reconnaissable, mais elle est usée, asséchée, elle a perdu son ronronnement feu-tré. L'ombre fragile de ce qu'elle a été. Cette musique indécente d'élégance et de grandeur ne fait que plus ressentir le contraste avec une voix décatie et solitaire. C'est beau, mais c'est triste. Et comme le chante Billie Holiday sur *Glad to Be Unhappy*, « c'est un plaisir d'être triste ».

COUNT BASIE AND HIS ORCHESTRA APRIL IN PARIS

1957 | VERVE RECORDS

April in Paris est un des premiers albums produits par un label tout jeune à l'époque, et bientôt grand : Verve. C'est aussi l'époque d'un nouveau format pour la musique enregistrée, le 33-tours. Toutes les conditions étaient donc réunies pour que cet avril parisien signe l'arrivée d'un nouveau printemps pour le vétéran du jazz Count Basie. À l'époque, la mode n'est plus aux big bands (et l'économie du jazz non plus). Mais Count Basie va relancer l'affaire, et son orchestre, avec ce disque grand luxe, dont les cuivres sonnent plus nombreux et rutilants que toute l'argenterie de la reine d'Angleterre, et servent sans doute plus souvent. L'ultra vitaminé *April in Paris* fut un succès commercial pour Count Basie. Deux ans plus tard, Count Basie titrait un de ses albums *Breakfast Dance and Barbecue*. Mais c'est déjà ce qu'on ressent à l'écoute d'*April in Paris* : l'irrésistible envie de danser du matin au soir.



FRANK SINATRA COME FLY WITH ME

1958 | CAPITOL RECORDS

En 1958, Frank Sinatra se transformait en publicité ambulante pour une agence de voyages en avion. Paris, Hawaii, New York, Londres, Chicago, le Vermont, Mandalay ou encore le Brésil sont les chansons/destinations de cet album qui dans d'autres titres clame « venez voler avec moi », « c'est chouette de partir en voyage » et « autour du monde ». Album concept, donc. Sinatra a un nouveau copilote : l'arrangeur Billy May. C'est leur premier voyage ensemble, et tout se passe au mieux. La voix royale s'envole sur des nuages orchestraux, puis se repose sur des drapés de harpe. Billy May a le bon goût de ne pas tomber dans la facilité d'arrangements exotiques. Taillé sur mesure, *Come Fly with Me* est un des meilleurs albums de Sinatra de l'époque, son préféré, et assurément le plus léger et langoureux. Du Sinatra pur jus, mangue ou ananas pour parfumer le whiskey.



“April in Paris”

Count Basie and his orchestra

STEREO

BST 81577

BLUE TRAIN **john coltrane**

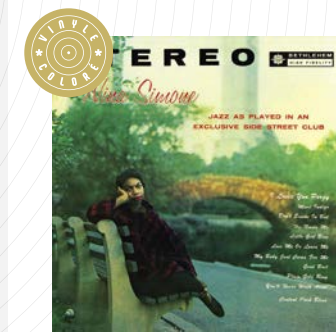
THE FINEST IN JAZZ SINCE 1939
BLUE NOTE®

JAZZ/BLUES

JOHN COLTRANE BLUE TRAIN

1957 | BLUE NOTE RECORDS

En 1957, John Coltrane enregistre *Blue Train*, son premier et unique album en tant que leader pour le label Blue Note qui le sort quelques mois plus tard, en 1958. Et ce n'est pas le moindre dans la discographie du géant. Après avoir enregistré avec Dizzy Gillespie, Miles Davis ou Thelonious Monk, John Coltrane a enfin son propre groupe, l'heure est à l'émancipation. *Blue Train*, comme « blue Trane », car le style du saxophoniste est déjà reconnaissable, à défaut d'être totalement développé. Coltrane joue large, dévalant les octaves avec élégance et facilité, créant des mélodies profondes et magnétiques sur lesquelles s'invitent ses partenaires de choix (Lee Morgan à la trompette, Curtis Fuller au trombone, Philly Jones à la batterie, Paul Chambers à la contrebasse et Kenny Drew au piano). Dense, vif et éclectique, *Blue Train* est un enregistrement essentiel pour Coltrane, et pour l'histoire du jazz.



NINA SIMONE LITTLE GIRL BLUE

1959 | BETHLEHEM RECORDS

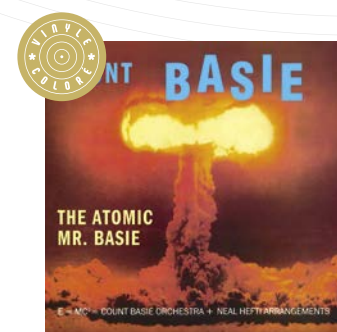
Franchement, en dehors des chanteuses, combien de femmes ont marqué le jazz des années cinquante ? Quelle autre sinon Nina Simone a déboulé avec des premiers enregistrements du niveau de ce qu'on entend sur *Little Girl Blue* ? Entregistré en 1957 et sorti deux ans plus tard, l'album s'ouvre avec *Mood Indigo* de Duke Ellington, que Nina Simone pianote avant de la chanter, et c'est déjà à couper le souffle. La dizaine de morceaux qui suivent (inclus *My Baby Just Cares*) s'écoute comme le programme de toute sa carrière à venir : du blues, du jazz, du piano classique, du gospel, une voix bouleversante dans les ballades et impériale sur les tempos plus enlevés... Elle ne fait pas ses gammes, elle maîtrise tout ce qu'elle joue et le transforme en musique de Nina Simone, immédiatement reconnaissable. En simple trio avec un contrebassiste et un batteur, Nina Simone a tout posé avec ce premier disque.



T-BONE WALKER T-BONE BLUES

1959 | ATLANTIC BLUES

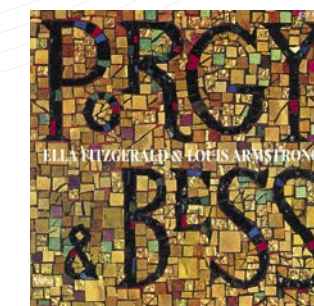
Peu de musiciens de blues ont connu la trajectoire du Texan Aaron Thibeault Walker, alias T-Bone Walker. Son premier disque date de 1929, ce qui fait de lui un des pionniers du blues enregistré. Mais au lieu de faire comme les autres (mourir jeune, ou disparaître en attendant d'être redécouvert quelques décennies plus tard), T-Bone Walker a continué sa carrière, en expansion. Il fréquente Blind Lemon Jefferson et Charlie Christian, puis devient lui-même un maître de la guitare électrique, celle qui fait danser dans les groupes de jump blues et de boogie. L'album *T-Bone Blues* est une compilation vintage de titres enregistrés pour le label Atlantic dans la seconde moitié des années cinquante. Du jump blues en caoutchouc, qui évoque autant le rock'n'roll noir de l'époque que La Nouvelle-Orléans. Un pied dans le jazz, l'excellent guitariste joue même ici sur deux instrumentaux (*Blues with a Pick* et *Blues Rock*) avec son neveu Barney Kessel, sommité de la guitare jazz.



COUNT BASIE THE ATOMIC MR. BASIE

1958 | ROULETTE RECORDS

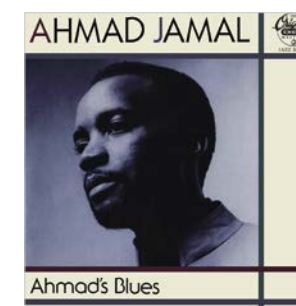
Explosif est un mot qui définit plutôt bien les enregistrements du big band (et bang !) de Count Basie dans les années trente et quarante. Dans la deuxième moitié des années cinquante, il était de retour avec un nouvel orchestre tout aussi rugissant que l'ancien. Époque oblige, Monsieur Basie n'est plus seulement explosif, il est devenu atomique. Le premier morceau de l'album, *The Kid from Red Bank*, s'écouterà à proximité d'un défibrillateur, tellement il va vite. Ensuite, ça se calme un peu, pour repartir de plus belle dans des joutes d'instruments et des chorégraphies effrénées. Rarement autant d'énergie aura été libérée sur un disque de jazz. De plus, avec son invraisemblable pochette qui évoque davantage un groupe punk underground qu'un respectable vétéran du jazz, cet album est entré dans le monde des objets *forever cool*.



ELLA FITZGERALD & LOUIS ARMSTRONG PORGY & BESS

1959 | VERVE RECORDS

Des trois albums enregistrés dans les années cinquante par Ella Fitzgerald et Louis Armstrong, *Porgy and Bess* est le dernier, et c'est le sommet. Tout commence par une ascension, les dix minutes orchestrales qui ouvrent l'album, somptueux péplum musical offert par l'arrangeur Russell Garcia et son grand, très grand orchestre. Ensuite, un long plateau d'altitude où les voix suprêmes d'Ella Fitzgerald (*Summertime*) et Louis Armstrong (*A Woman Is a Sometime Thing*) semblent flotter sur un océan de jazz symphonique. Adaptation de l'opéra composé par George Gershwin (avec Ira Gershwin pour les lyrics) dans les années trente, *Porgy and Bess* était en vogue à l'époque. Miles Davis et Gil Evans en ont même enregistré leur version en 1959. Mais celle d'Ella et Louis, les deux géants du jazz ancien, surpasse tout. Une cathédrale du jazz vocal, et orchestral.



AHMAD JAMAL AHMAD'S BLUES

1959 | GRP/CHESS RECORDS

Aujourd'hui à la tête d'une discographie plus longue qu'un piano à queue, Ahmad Jamal s'est fait remarquer dans les années cinquante par cela même qu'il ne jouait pas : les notes en trop, qu'il enlève comme dans un strip-tease, pour donner sens aux silences, alléger les compositions et faire sonner l'essentiel. Il se dit que Miles Davis en aurait tiré des enseignements pour son jeu de trompette. Dès ses premières années de production discographique, Ahmad Jamal sort beaucoup d'albums lives. C'est là que se joue la créativité et la grâce de l'instant. Sorti en 1994, *Ahmad's Blues* fut enregistré au Spotlite Club à Washington en 1958. Dans une formation minimale et proto funky, accompagné du bassiste Israel Cosby et du batteur Vernel Fournier, Ahmad Jamal joue nerveux et précis, avec une agilité de gymnaste. Et dans le rôle du trampoline, le bassiste se montre particulièrement souple.



DINAH WASHINGTON
WHAT A DIFFERENCE
A DAY MAKES!

1959 | MERCURY RECORDS

Jusqu'à cet album avec lequel elle clôt une décennie glorieuse, Dinah Washington avait gagné une solide réputation de chanteuse de jazz et de blues, de la trempe de Billie Holiday ou Ella Fitzgerald. Et puis tout s'écroule. Parce que cet album est orchestré dans le registre pop de l'époque, avec violons langoureux, chœurs sans aspérités et une bonne dose de chantilly sur le tout. Mais si tout s'écroule, c'est par le haut, pour le mieux, avec une classe folle. Chaque chanson est arrangée comme un décor de théâtre. Dinah Washington arpente la scène et exprime par son chant toutes les nuances de l'amour, du bleu ciel au bleu nuit. La pellicule sucrée des arrangements est de la haute confiserie, (elle a gardé toute sa saveur soixante ans après), dans laquelle Dinah Washington croque pour adoucir ses sentiments. À noter, la présence derrière le piano d'un jeune musicien autrichien fraîchement arrivé aux États-Unis, Joe Zawinul.



CHARLES MINGUS
MINGUS AH UM

1959 | COLUMBIA RECORDS

Grand admirateur de Duke Ellington et du jazz en big band, Mingus n'a jamais eu l'occasion de diriger le sien.

Mais il a souvent réussi à créer de la musique de big band avec un groupe plus petit. Sur *Mingus Ah Um*, un de ses chefs-d'œuvre incontestables, le contrebassiste est accompagné par un batteur, deux trombonistes et trois saxophonistes. Et ça mitraille sans répit. Des courses-poursuites entre les cuivres, des pétarades de batterie, des sprints en zigzag. Dans ce genre véloce, le très accessible *Boogie Stop Shuffle* est parfait, comme la BO d'un polar à l'heure de pointe. Ce genre de morceaux, et il y en a une majorité sur l'album, devrait être écouté avec un défibrillateur à proximité. Quand le tempo ralentit, le groupe devient fourrure caressée dans le sens du poil. Puis repart de plus belle, le pied sur l'accélérateur pour terminer l'album sur un *Pedal Point Blues* qui fait crépiter les radars de vitesse. En route pour la joie.



DUKE ELLINGTON
ANATOMY OF A MURDER

1959 | COLUMBIA RECORDS

Cet album est la BO du film *Autopsie d'un meurtre d'Otto Preminger*. Duke Ellington signait là sa première vraie musique de film, et il en profitait même pour jouer dedans le rôle

d'un personnage nommé Pie-Eye. Rien que le visuel du disque, qui reprend l'affiche du film créée par l'hitchcockien graphiste Saul Bass, justifie l'adoration : c'est une des plus belles de l'histoire de la pochette de jazz. *Anatomie d'un meurtre* est un film de procès, et un des chefs-d'œuvre du genre. Mais il n'y a pourtant rien de martial dans la musique composée par Duke Ellington. En formation grand orchestre, tout n'est ici que fluidité, glissements des solos, rondeurs harmonieuses des cuivres et transitions sophistiquées. Les pulsions exprimées dans cette musique haut de gamme n'ont rien de meurtrières, ce sont plutôt celles d'un désir voluptueusement mis en scène et en sons sensuels.



ART BLAKEY
AND THE JAZZ
MESSENGERS

MOANIN'

1959 | BLUE NOTE RECORDS

Dans la chanson, les brunes ne comptent pas pour des prunes.

Et dans le jazz, les batteurs ne comptent pas pour du beurre. Ainsi Art Blakey qui se retrouve, au milieu des années cinquante, patron des Jazz Messengers à la suite du pianiste Horace Silver. Le groupe est composé de nerveux jeunes loups du hard bop : Lee Morgan à la trompette, Benny Golson au saxophone, Bobby Timmons au piano, Jymie Merritt à la contrebasse. Ce groupe invente des harmonies et des mélodies inégalables, comme ce *Moanin'* d'ouverture devenu classique. La musique est *groovy*, bluesy et joyeuse comme une matinée de printemps à La Nouvelle-Orléans. Préposé au rythme, Art Blakey fait son office dans un mélange d'efficacité discrète et d'accélération jubilatoire. Il est le tigre dans le moteur de cette belle machine à groove que le label Blue Note est ravi de compter désormais dans son écurie.

LOUIS ARMSTRONG
LOUIS AND THE GOOD BOOK

1958 | DECCA RECORDS

Dans la seconde moitié des années cinquante, la discographie de Louis Armstrong ressemble un peu à la série des Martine : *Louis sous les étoiles*, *Louis et les Anges*, *Louis et la Bible*. La Bible, c'est ce *Good Book* dont il a fait un album, et un bon. Sur la pochette, sa trompette est au-dessus d'une Bible ouverte, comme si elle en sortait ou plus encore, la lisait. Du texte, surgissent les spirituals, les chants religieux fondateurs de la culture noire américaine, que Louis Armstrong chante avec sa bonhomie rocailleuse habituelle. Pour cet album, Armstrong retrouve l'arrangeur Sy Oliver, qui avait suamment orchestré les versions de *C'est si bon* et *La Vie en rose* quelques années plus tôt. Dans la même veine musicale et en compagnie d'une dizaine de choristes, Armstrong tutoie les anges et les caresse dans le sens des plumes tout le long de *The Good Book*.



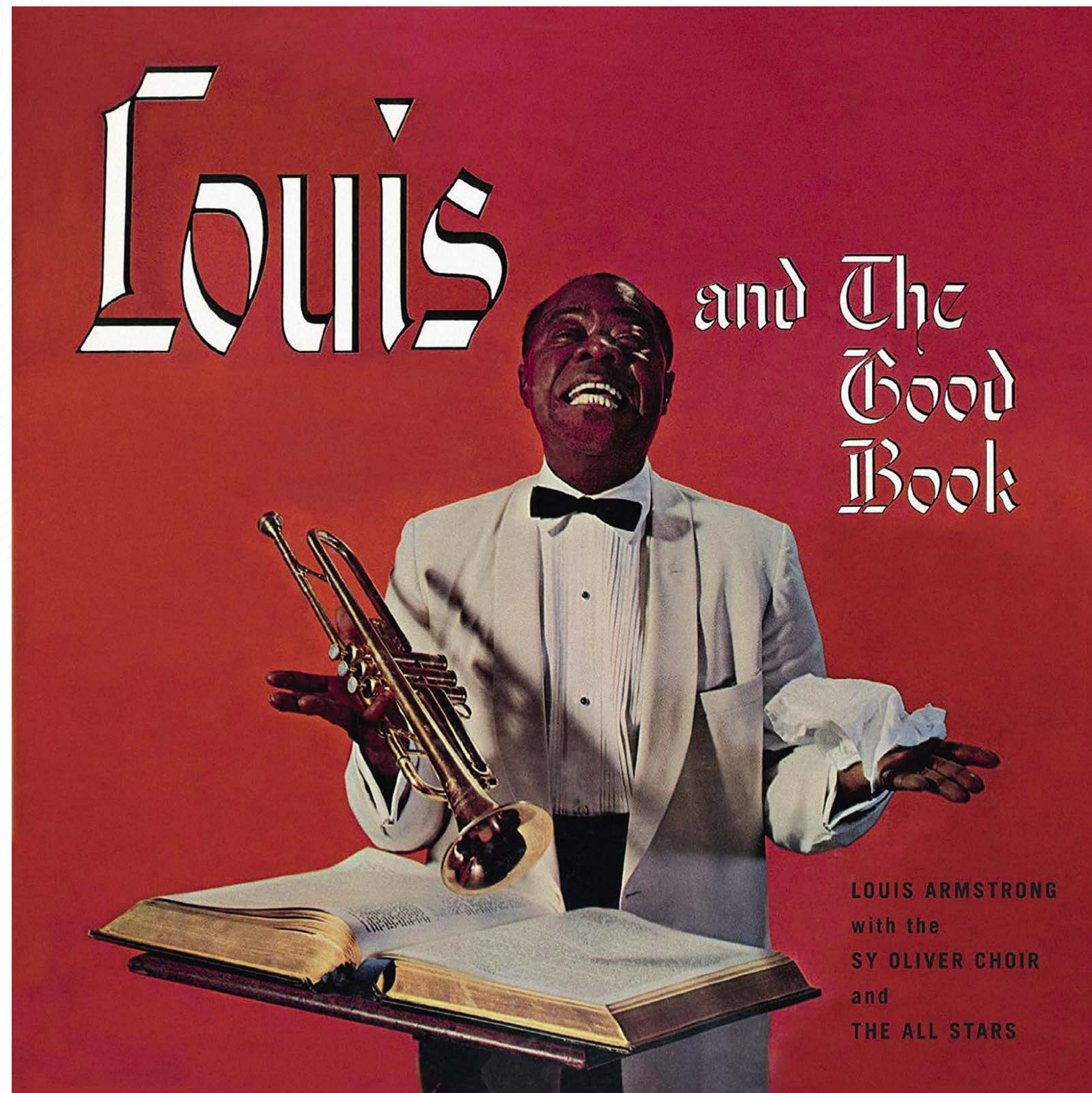
COLEMAN HAWKINS
& BEN WEBSTER

COLEMAN HAWKINS
ENCOUNTERS BEN WEBSTER

1959 | VERVE RECORDS

C'est sans doute un des plus beaux blues de l'histoire du

jazz : ce *Blues for Yolande* qui ouvre l'album entre les deux géants et vétérans du saxophone ténor Coleman Hawkins et Ben Webster. Ils soufflent dans leurs instruments comme un boulanger pétrir la pâte pour la faire lever. C'est sensuel et gourmand, gorgé de swing et prometteur pour la suite. Avec Lester Young, Coleman Hawkins et Ben Webster sont considérés comme les premiers maîtres du saxophone ténor. En 1957, année de l'enregistrement de ce disque avec le pianiste Oscar Peterson et ses musiciens, ils n'ont absolument rien perdu de leurs capacités. Ils jouent de leurs instruments comme un peintre use de son pinceau, pour faire apparaître un art organique, plein de textures, de nuances, de formes et de souffle. À l'unisson ou lors de solos poétiques, ces deux hommes inventent une musique qui donne un doux sourire et dilate les muqueuses.



LOUIS ARMSTRONG
with the
SY OLIVER CHOIR
and
THE ALL STARS

STAN GETZ AND THE OSCAR PETERSON TRIO



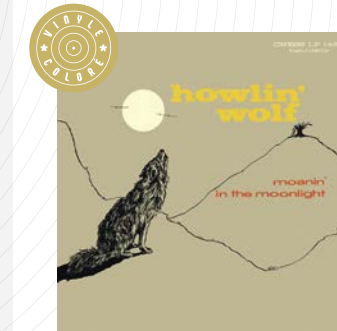
JAZZ/BLUES

STAN GETZ

STAN GETZ AND THE OSCAR PETERSON TRIO

1957 | VERVE RECORDS

Le nom du saxophoniste Stan Getz est pour toujours associé à la bossa jazz. C'est mérité et joli, mais réducteur. Car avant que la bossa n'écluse et parvienne à ses oreilles, Stan Getz était déjà un passionnant musicien de jazz tout court. La preuve avec cet album, enregistré à l'initiative du producteur Norman Granz, avec le trio du pianiste Oscar Peterson. Déjà, un album qui commence par un morceau titré *I Want to Be Happy* ne saurait être mauvais. Il peut même être très bon. Heureux, tout le monde le sera à l'écoute de ce morceau irrésistible, où la guitare acoustique et très rythmique de Herb Ellis sonne comme si elle avait des élastiques à la place des cordes. Stan Getz s'y montre très volubile, joyeux et détendu, faisant chanter son saxophone comme d'autres s'exercent sous une douche chaude. Avec Oscar Peterson au piano et Ray Brown à la contrebasse, cet album s'impose comme un classique du jazz *feel good*. Fait notable mais non dommageable : il n'y a pas de batterie sur cet album.



HOWLIN' WOLF

MOANIN' IN THE MOONLIGHT

1959 | CHESS RECORDS

La vie et l'œuvre des grands hommes ne sont jamais de tout repos. Ainsi en fut-il d'Howlin' Wolf, qui mesurait 1,90 m. Sorti en 1959 par le fameux label Chess Records, *Moanin' at Moonlight* est son premier album. Pourtant, les deux premiers morceaux, *Moanin' at Midnight* et *How Many More Years*, avaient été enregistrés huit ans plus tôt par Sam Phillips, d'un autre label historique : Sun Records. Ils furent les deux premiers succès d'Howlin' Wolf qui, en 1951, sortait aussi des disques sur un label californien. Mais les choses sérieuses commencent après, en 1954 et plus encore 1956 avec *Smokestack Lightnin'*, *No Place to Go*, *Evil Is Going On*, *Moanin' for My Baby*, des morceaux où Howlin' Wolf devient dangereux comme une légende urbaine. Le talent sauvage de ses accompagnateurs et la production Chess sont passés par là. Plus jeune, Howlin' Wolf rêvait de chanter le falsetto comme le chanteur country Jimmie Rodgers. Ce premier album montre qu'il est plutôt devenu un loup-garou.

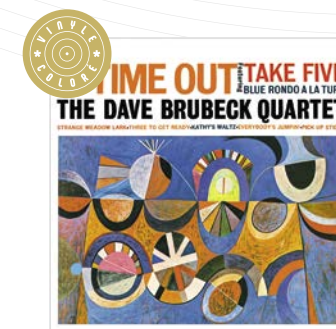


ORNETTE COLEMAN

THE SHAPE OF JAZZ TO COME

1959 | ATLANTIC RECORDS

Le premier album d'Ornette Coleman en 1958 s'appelait *Something Else!!!*, « autre chose!!! ». Et le second l'année suivante *The Shape of Jazz to Come* – « la forme du jazz à venir ». Rien que ça. En s'en tenant uniquement aux titres, on aurait pu penser le saxophoniste un brin prétentieux. Alors qu'il était honnêtement visionnaire. Dès l'ouverture – un tendu *Lonely Woman* –, cet album propulse le jazz dans son futur *free*. Tout est neuf et surprenant ici : la rythmique pressée de Charlie Haden à la contrebasse et Billy Higgins à la batterie, qui semblent parfois avancer à l'aveugle, en tâtonnant et se cognant l'un dans l'autre. Les jeux d'Ornette Coleman et Don Cherry au cornet, ivres de nouveauté et de liberté. Loin d'être un album difficile d'accès, *The Shape of Jazz to Come* exsude une joie et une (apparente) simplicité, presque enfantine. Quatre musiciens dans le nouveau monde, il suffisait de l'inventer.



THE DAVE BRUBECK QUARTET

TIME OUT

1959 | COLUMBIA RECORDS

Le pianiste californien Dave Brubeck est une des stars du jazz des années cinquante. Il est même, en 1954, le second musicien du genre à faire la couverture du magazine *Time*, cinq ans après Louis Armstrong. *Time Out* est son album le plus connu, celui avec les tubes *Take Five* et *Blue Rondo à la Turk*, dont les motifs mélodiques ont depuis des décennies touché un public beaucoup plus large que celui du jazz. Et pour cause : c'est du jazz de pas de côté. Avec son quartet, dont le fidèle saxophoniste Paul Desmond, Dave Brubeck voulait explorer d'autres grammaires rythmiques que celles du jazz. Ses morceaux sonnent alors comme d'élégants numéros de séduction entre les manières du jazz et d'autres traditions, qu'elles viennent du classique ou de pays lointains. Les puristes trouvent le résultat hérétique ou facile, le public et le temps donnent raison à la vision musicale de Dave Brubeck, novatrice sans être absconse.



JACQUES LOUSSIER

PLAY BACH N°1

1959 | DECCA RECORDS

Jacques Loussier est un pan entier de la musique en France. Formé à la musique classique, ce pianiste a accompagné Charles Aznavour, Catherine Sauvage ou Léo Ferré. Il a aussi créé le studio Miraval, où ont enregistré Pink Floyd, AC/DC, The Cure et des dizaines d'autres. Il a composé des BO de films et de séries télé qui sont restées dans les oreilles du public. Mais son petit plaisir devenu grand, c'était de jazzifier la musique classique. *Play Bach n°1* sort en 1959 et c'est un énorme succès. Premier d'une longue série, l'album se vend à six millions d'exemplaires. Grâce au trio jazz de Jacques Loussier, fugues et préludes swingent comme jamais. Et pour toujours : en 2009, Jacques Loussier enregistrerait un nouvel album d'adaptations de Bach pour fêter les cinquante ans de *Play Bach n°1*, ce disque qui avait changé sa vie et permit à deux musiques exigeantes de rencontrer le grand public.

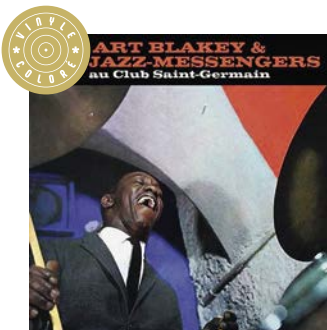


BEN WEBSTER & OSCAR PETERSON

BEN WEBSTER MEETS OSCAR PETERSON

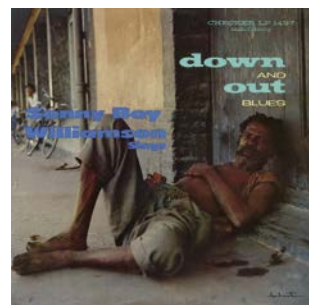
1959 | VERVE RECORDS

Saxophoniste pilier du jazz dès le début des années trente, Ben Webster n'a lancé sa carrière en leader que dans les années cinquante. Mais il n'a pas chômé. Signé par Norman Granz sur le label Verve, Ben Webster sort alors des albums tous azimuts : avec Art Tatum, avec Gerry Mulligan, avec Coleman Hawkins, avec Bill Harris, avec une section de cordes. Et, par trois fois, sa route croise celle du pianiste Oscar Peterson. La première fois en 1953 pour les sessions de *King of the Tenors*, la seconde sur l'album *Soulville* en 1957. Et la dernière, avec *Meets Oscar Peterson* deux ans plus tard. Avec Ray Brown à la basse et Ed Thigpen à la batterie, ce meeting devient un congrès très select de gentlemen du jazz, dont l'art de la conversation n'est plus à prouver. L'album bénéficie d'une prise de son exceptionnelle : on a rarement eu autant l'impression d'écouter de la musique comme si on était dans les instruments.



ART BLAKEY & LES JAZZ MESSENGERS
AU CLUB SAINT-GERMAIN
1959 | RCA RECORDS

Au club Saint-Germain, rue Saint-Benoît à Paris, les plus grands du jazz américain sont passés, de Duke Ellington à Miles Davis ou Charlie Parker. Et le 21 décembre 1958, c'est le tour d'Art Blakey et les Jazz Messengers (en français sur la pochette du disque, et pour ceux qui n'auraient pas compris, les murs du club ont même été repeints aux couleurs du drapeau tricolore). Très bien enregistré, ce concert où l'on entend le public applaudir, rire, chanter et crier, donne une idée de ce que devait être l'ambiance dans les clubs de jazz parisiens de l'époque : excellente. Avec Lee Morgan, Wayne Shorter, Jymie Merritt et Walter Davis (et Kenny Clarke qui les rejoindrait pour *A Night in Tunisia*), Art Blakey délivrait là un concert particulièrement percutant, ébouriffé et joyeux, en remettant le jazz à la place qu'il n'aurait jamais dû quitter : au milieu de la fête.



SONNY BOY WILLIAMSON
DOWN AND OUT BLUES
1959 | CHESS RECORDS

Qui, chez Chess Records, a bien pu avoir l'idée de cette pochette ? Et quel impact aura-t-elle eu sur les ventes de l'album ? Heureusement, la musique de l'harmoniste et chanteur Sonny Boy Williamson est un peu plus classique que l'emballage. *Down and Out Blues* est le premier album de Sonny Boy Williamson. Ou plutôt, une compilation de titres enregistrés lors de six sessions différentes, entre 1955 et 1958. L'harmoniste chanteur, avec autant de vibrato dans la voix que dans l'instrument, est accompagné par quelques-uns des musiciens de la maison Chess : Otis Spann au piano, Willie Dixon à la basse, Fred Below à la batterie et Muddy Waters à la guitare, pas moins. Ces morceaux de Sonny Boy Williamson représentent le versant encore un peu rural du blues électrique de Chicago : pas d'effet sur l'harmonica, pas d'arrangements sophistiqués, priorité à l'expressivité. Venu du Mississippi et du blues d'avant-guerre, Sonny Boy Williamson était encore un peu *down south*, mais sûrement pas *down and out*.



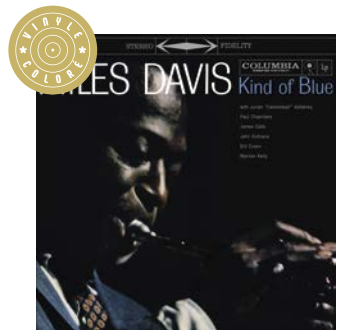
SUN RA AND HIS ARKESTRA
JAZZ IN SILHOUETTE
1959 | EL SATURN RECORDS

Dans le genre free, Sun Ra a eu quelques années-lumière d'avance. L'homme a toujours prétendu venir de Saturne. Et sa musique a toujours eu au moins un petit quelque chose d'extraterrestre, y compris dans ses années d'avant le free, comme sur ce *Jazz in Silhouette* de 1959. Sun Ra, comme le jazz en général, est alors encore dans l'ère du post-bop et des big bands. Mais sa musique s'aventure déjà ailleurs. Les morceaux s'allongent, le désert d'Éthiopie et la forêt tropicale se rapprochent, une légère altération s'empare des instruments. Finalement, cet album est bien de son époque, quand la conquête spatiale, la science-fiction et les histoires de Martiens fascinaient la culture américaine. Nouvelles frontières pour l'imagination, allègrement franchies par Sun Ra. On aimerait bien que Saturne nous renvoie aujourd'hui quelques musiciens de la trempe de Sun Ra, ça manque.



CHET BAKER
CHET
1959 | RIVERSIDE RECORDS

Elle s'appelle Wally Coover, elle est mannequin, a fait la couverture du magazine *Life* et Richard Avedon l'a photographiée pour un portrait devenu culte. Wally a posé sa tête contre celle de Chet Baker et Melvin Sokolsky a pris la photo, devenue l'image de pochette hautement iconique et romantique de l'album *Chet*. Il existe un autre cliché encore plus beau, où Chet Baker et Wally Coover ont tous les deux les yeux fermés. Et c'est ainsi qu'il faudrait écouter *Chet*, l'album de jazz préféré des chats d'appartement : en s'endormant, en s'oubliant, voire en ronronnant à la limite de la perte de conscience. Summum du jazz cool, cet album est constitué uniquement de ballades et de reprises. Grand mélodiste zen, Chet Baker y séduit sa trompette autant qu'il en joue, accompagné notamment par Bill Evans, Kenny Burrell et Paul Chambers. Et tout le monde joue pastel et sensible, comme pour ne pas réveiller Wally Coover sur l'épaule de Chet.



MILES DAVIS
KIND OF BLUE
1959 | COLUMBIA RECORDS

Il y a sans doute de quoi remplir une bibliothèque entière avec les écrits consacrés depuis plus de soixante ans à *Kind of Blue*. Cet album de Miles Davis a souvent été proclamé « meilleur album de jazz de tous les temps ». Finalement, ça ne veut pas dire grand-chose, et ça met la pression. L'écouter reste la meilleure chose à faire pour le comprendre : ce qui se joue dans ce disque, par-delà les théories musicologiques et les révolutions esthétiques, c'est une parfaite osmose entre des musiciens exceptionnels. Leurs noms : Bill Evans, John Coltrane, Cannonball Adderley, Jimmy Cobb, Paul Chambers et bien sûr Miles Davis. L'alchimie est totale entre eux. Ils sont tous très bons, mais d'abord dévoués à l'ensemble, absolument perméables à ce qui se passe autour d'eux, comme effacés derrière leur création collective. Un esprit s'élève dans ce disque, qui transcende ses auteurs. Peut-être bien le meilleur album de jazz de tous les temps.



CHARLIE MINGUS
BLUES & ROOTS
1960 | ATLANTIC RECORDS

Blues and Roots commence et au bout de trente secondes, le groupe est déjà là où d'autres auront passé leur vie à chercher l'entrée en vain : dans un foutoir de jazz inextricable, au cœur d'une joie cathartique. C'est normal : ce premier morceau, *Wednesday Night Prayer Meeting*, vient en droite ligne du gospel, des églises où l'identité afro-américaine a pu se construire et se libérer, à l'abri du monde blanc. Comme son nom l'indique, *Blues and Roots* est un album de retour au blues et aux racines. Un manifeste de spiritualité endiablée, de poussées de fièvre et de transe compacte. L'esprit du dixieland originel n'est pas loin, mais l'hommage est rendu par des musiciens qui jouent tout sauf du jazz à papa. Le mur du son créé par les neuf musiciens sur *Moanin'*, on se le prend en pleine face, on a mal, on pleure et on retourne s'y cogner la tête. Parce que Charles Mingus n'a peut-être jamais rien enregistré d'aussi frontal, dense et magistral que ce *Blues and Roots*.



ART BLAKEY & THE JAZZ MESSENGERS
A NIGHT IN TUNISIA
1960 | BLUE NOTE RECORDS

Art Blakey est donc un batteur. Une personne qui joue de la

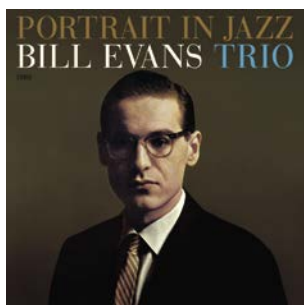
batterie, certes. Mais aussi une machine à monter les mayonaises ou les blancs en neige. Un catalyseur, un centrifugeur qui, sur l'album *A Night in Tunisia*, extrait le meilleur jus de ses partenaires de jeu. Art Blakey avait déjà sorti un album titré *A Night in Tunisia* quatre ans plus tôt, avec une autre formation des Jazz Messengers. Art Blakey est un batteur, et aussi un moissonneur de jeunes talents. Dans les nouveaux Jazz Messengers, Lee Morgan, Wayne Shorter, Bobby Timmons et Jymie Merritt sont ici déchainés comme jamais, condamnés à l'excellence par la tension rythmique et les idées percutantes de leur chef d'orchestre. Qui, en plus d'être un batteur, joue de son instrument comme un pyromane avec un lance-flammes entre les mains. Cette nuit tunisienne ressemble fortement à celles de Manhattan en pleine effervescence hard bop.



ELLA FITZGERALD
MACK THE KNIFE:
ELLA IN BERLIN
1960 | VERVE RECORDS

Combien de fois Ella Fitzgerald dit-elle « *thank you!* » lors de son concert du 13 février 1960 ?

Alors que ce serait aux auditeurs de ce disque de couvrir la chanteuse de millions de mercis. Merci pour cette version définitive de *Summertime*. Merci pour la gouaille vocale sur *Too Darn Hot*. Merci pour le scat comme une portée de chatons joueurs. Merci pour le velours de *The Man I Love*. Merci d'avoir oublié les paroles de *Mac the Knife*, et d'en avoir improvisé d'aussi bonnes dans la magie périlleuse du moment. Merci pour le scat bon comme une poursuite de baignoles au cinéma sur *How High the Moon* – difficile de croire que cette performance a été réalisée sans truccages. En petite formation et sur un format court (neuf morceaux seulement), ce live révèle la quintessence du jazz vocal selon Ella Fitzgerald, du rire aux larmes avec des explosions de *be-bo-di-bop-di-la-di-ah* entre les deux.



BILL EVANS TRIO
PORTRAIT IN JAZZ
1960 | RIVERSIDE RECORDS

Ce « portrait en jazz » du pianiste Bill Evans est heureusement beaucoup moins austère et statique que celui qui orne la

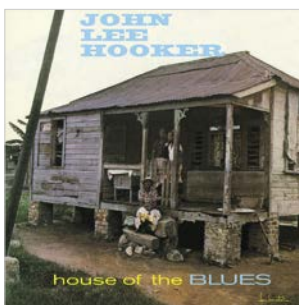
pochette de l'album. À l'époque, Bill Evans est déjà un musicien aguéri et demandé, qui a notamment participé au *Kind of Blue* de Miles Davis et sorti quelques albums sous son nom. *Portrait in Jazz* est le premier du trio qu'il forme avec le batteur Paul Motian et le bassiste Scott LaFaro. Bien qu'éphémère (Scott LaFaro meurt dans un accident de voiture en 1961), ce trio va marquer l'histoire. Sur un répertoire de standards, le groupe semble découvrir la quadrature du cercle, mais en trio. Ce groupe n'est pas un pianiste accompagné d'une rythmique, mais bien trois musiciens à égalité, qui se parlent en notes, se stimulent, se questionnent et se réinventent. D'un swing fou, cet album est parfait pour expliquer à un jeune béotien ce qu'est le jazz, et pourquoi c'est bien.



FREDDIE HUBBARD
OPEN SESAME
1960 | BLUE NOTE RECORDS

Dans le jazz des années soixante, si vous vous apprêtiez à enregistrer un chef-

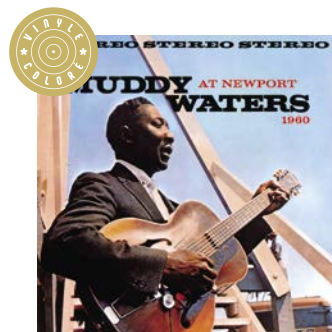
d'œuvre et que vous cherchiez un trompettiste, il semblerait que Freddie Hubbard fût l'homme de la situation. Il a joué avec tout le monde, et son nom figure (entre beaucoup d'autres) sur *Free Jazz* d'Ornette Coleman, *Out to Lunch* d'Eric Dolphy, *Maiden Voyage* d'Herbie Hancock. Son sésame pour cette décennie prolifique fut peut-être *Open Sesame*, son premier album en leader. Un très beau disque, qui permet d'entendre le tout jeune pianiste McCoy Tyner, ainsi que l'excellent batteur Clifford Jarvis. Le jeu de Freddie Hubbard ressemble à l'éclosion de roses au printemps, vue en accéléré. Ses harmonies avec le saxophone de Tina Brooks évoquent un tango de feu. Cette musique va vite, elle fonce tête baissée et en toute confiance vers l'avenir : dans les deux années qui suivent, Freddie Hubbard va enchaîner une poignée d'albums de plus en plus excitants.



JOHN LEE HOOKER
HOUSE OF THE BLUES
1960 | CHESS RECORDS

Encore un album étrange dans la discographie de John Lee Hooker. Sorti en 1960 sur le label Chess, *House of the Blues*

présente des titres enregistrés dans la première moitié de la décennie précédente. Du John Lee Hooker pur jus : en solo électrique, avec le pied qui martèle le sol et les doigts qui fouettent une guitare en roue libre. Mais le producteur qui s'est occupé des bandes a mis de la drogue dans le jus : une deuxième guitare accélérée ici, des voix doublées là, de l'écho et de la saturation ici et là. On dirait de la musique atteinte d'un léger strabisme. Loin de déshonorer les enregistrements originaux de John Lee Hooker, ce traitement révèle un peu plus la nature obscure et tordue de son style. Une façon d'inventer le psychédéisme ou le garage-blues avec une poignée d'années d'avance. *House of the Blues* était un grand disque pour sortir le blues de ses œillères, de ses ornières.



MUDDY WATERS
AT NEWPORT 1960
1960 | CHESS RECORDS

Il avait l'air de faire très chaud, ce 3 juillet 1960 dans le Rhode Island, pendant le Festival de jazz de Newport. Les films de

l'époque montrent le public terrassé sous ses chapeaux de paille. Sans doute que la programmation avait fait monter la température de quelques degrés : en plus des habituelles gloires du pur jazz, Newport avait ouvert sa programmation au blues avec John Lee Hooker, Muddy Waters, Nina Simone et Ray Charles. Sur la pochette de cet album, Muddy Waters tient la guitare de John Lee Hooker, ce qui en soi justifie de posséder ce disque. Et le concert de Muddy Waters fut tout simplement parfait, à la hauteur de ses enregistrements en studio. Costume noir, chaussures blanches et chemise fermée, Muddy Waters dansait avec une classe de dandy. Lui n'avait pas chaud : il était le feu. Le dernier morceau, *Goodbye Newport Blues*, fut écrit à l'arrache par le poète Langston Hughes, suite à l'annonce de l'annulation de la suite du festival en raison d'émeutes. Historique, donc.



JOHN COLTRANE GIANT STEPS

1960 | ATLANTIC RECORDS

Le printemps 1959 fut plutôt fécond pour John Coltrane. Quelques semaines après avoir terminé l'enregistrement de

Kind of Blue avec Miles Davis et un jazz-band rêvé, le saxophoniste se lance dans celui de son premier album pour le label Atlantic, *Giant Steps*, et va franchir une nouvelle étape dans son évolution. Pour un musicien aussi studieux que Coltrane, qui a traversé et marqué diverses esthétiques du jazz en prenant le temps de les maîtriser puis de les dépasser, cet album porte vraiment bien son nom. En fin de contrat avec le hard bop, John Coltrane va ici plus loin que ce qu'il a appris, découvrant l'horizon de sa musique à venir. Les notes sortent en cascade de son saxophone dans un mélange de fluidité et de chaos, il ose des harmonies déviantes. Dans la discographie de Coltrane, ce disque est un pas de géant vers le jazz plus spirituel et tempétueux des années soixante.



THELONIOUS MONK LES LIAISONS DANGEREUSES 1960

1960 | SAM RECORDS

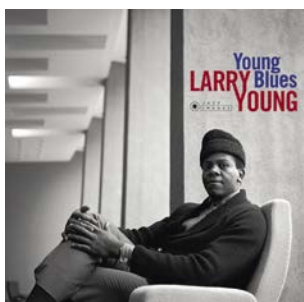
C'est une de ces chasses au trésor qui font la petite et passionnante histoire du jazz : cet enregistrement de Thelonious Monk a été retrouvé en 2014 en France, par des hommes qui cherchaient des bandes inédites de Barney Wilen. Et bingo : ils tombent sur l'intégrale de la musique enregistrée par Monk pour la musique du film *Les Liaisons dangereuses* de Roger Vadim. Le visionnage du film, même oreilles grandes ouvertes, ne laissait pas soupçonner un tel trésor. Sous un insolite chapeau chinois, le pianiste et ses trois musiciens donnent le meilleur de ce jazz monkien si particulier, où il semble y avoir plus de tension dans les silences que dans la musique. L'enchaînement de trois versions de Pannonica, deux en solo et la dernière en quartet, est le long moment de grâce de cet album – parmi quelques autres, comme *Crepuscule with Nellie*, la ballade qui trébuche sur un nuage.



DJANGO REINHARDT MINOR SWING

1960 | WAGRAM MUSIC

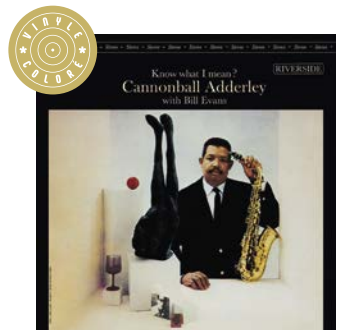
Les Yeux noirs, Nuages, Djangoology, Night & Day, Chicago, Minor Swing... Cette compilation de quatorze titres enregistrés entre 1937 à 1949 ressemble à un bon best of de Django Reinhardt. Avec bien sûr Stéphane Grappelli et le Quintette du Hot Club de France, les cordes virevoltent et font des papouilles. En bonus digressif, on y trouve deux curiosités : Django Reinhardt avec Charles Trenet en 1942 sur une adaptation de *La Cigale et la Fourmi*, ainsi qu'en 1938 avec Ray Ventura et ses Collégiens, pour une version de *Sifflez en travaillant*, la chanson du film *Blanche Neige et les sept nains* sorti l'année précédente. Des vraies chansons chantées, qui ancrent Django Reinhardt dans la musique populaire autant que le jazz pour spécialistes et mélomanes antiquaires. Et puis, entre *La Cigale et la Fourmi* et *Sifflez en travaillant*, c'est toute une éthique du métier de musicien de jazz qui s'écoute...



LARRY YOUNG YOUNG BLUES

1960 | JAZZ IMAGES

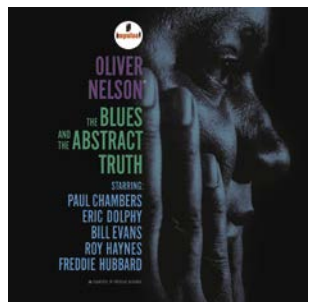
Être organiste de jazz dans les années soixante pouvait être un métier ingrat : comment se faire un nom alors que celui de Jimmy Smith prenait toute la place ? Un homme au moins a réussi, Larry Young. La musique jouée par Jimmy Smith est alors comme la bande-son d'une course-poursuite de grosses bagnoles américaines dans un film. Quand tout à coup, un petit coupé sport déboule et dépasse tout le monde par la droite. C'est Larry Young. Quand il enregistre *Young Blues*, son deuxième album, il n'a pas 20 ans et débarque dans le circuit. Mais c'est déjà un pilote d'orgue de compétition. Il a une façon bien à lui de moduler et lancer les notes comme des cailloux dans l'eau, de vriller les accords, de jouer en totale symbiose avec le virtuose guitariste Thornel Schwartz. Les disques d'organiste ne sont pas légion dans la profusion de disques post-bop de l'époque. Et s'il fallait n'en garder qu'un, ce serait *Young Blues*.



CANNONBALL ADDERLEY WITH BILL EVANS KNOW WHAT I MEAN?

1961 | RIVERSIDE RECORDS

Ce disque, c'est d'abord la preuve en image que le label Blue Note n'a pas eu le monopole des pochettes, belles comme des œuvres d'art. Sur celle-ci pour le label Riverside, sobrement post-dadaïste, un petit portrait de Bill Evans est posé sous celui beaucoup plus imposant de Cannonball Adderley. Cette composition n'engage en rien le contenu de l'album : pas de guerre d'égo ni de hiérarchie dans ce jazz-ci. C'est d'ailleurs Bill Evans qui ouvre l'album, avant que le saxophone de Cannonball Adderley n'arrive comme un chat sur le clavier du pianiste. *Know What I Mean?* est la troisième et dernière collaboration entre les deux hommes, qui se sont aussi côtoyés sur *Kind of Blue* de Miles Davis. Ce n'est pas qu'ils n'ont plus rien à se dire, mais ils vont à l'essentiel et apprécient le silence. À l'arrivée, le disque, sommet du dialogue entre les miaulements bluesy de Cannonball Adderley et les notes de piano qui, sous les doigts de Bill Evans, sonnent comme des cristaux transparents.



OLIVER NELSON THE BLUES AND THE ABSTRACT TRUTH

1961 | IMPULSE! RECORDS

Quel casting : Oliver Nelson, Eric Dolphy et George Barrow aux saxophones, Freddie Hubbard à la trompette, Roy Haines à la batterie, Bill Evans au piano, Paul Chambers à la basse... Dans le genre réunion de musiciens exceptionnels et en phase avec leur époque, on pouvait difficilement faire mieux. Habitué à diriger des grands orchestres, Oliver Nelson maîtrise la science de l'arrangement et sait faire jouer un collectif. Le jazz avance ici comme un aéronef d'altitude, sans jamais rien pour le freiner ou le faire dévier de sa voie. Et cette voie est vaste. Classique tardif de l'ère bop, *The Blues and the Abstract Truth* est une leçon de groove, avec des harmonies belles comme des lys, des fontaines de cuivres, une résonance et une limpidité uniques à chaque seconde. Rien que pour entendre le solo de flûte d'Eric Dolphy sur *Stolen Moments*, *The Blues and the Abstract Truth* est indispensable.



JOHN COLTRANE OLÉ COLTRANE

1961 | ATLANTIC RECORDS

Quelle santé. En l'espace d'un an, John Coltrane enchaîne *Giant Steps* et *Olé*, qu'il aurait pu sous-titrer « *Pas de géant vers l'inconnu* ». Encore une métamorphose. À l'exception du son du saxophone de Coltrane, sa voix, qui pourrait faire le lien entre ces deux albums ? Il y a beaucoup plus de musiciens sur ce disque, dont McCoy Tyner au piano, Elvin Jones à la batterie, Eric Dolphy et Freddie Hubbard aux vents... Seulement trois morceaux sur l'album, le premier, *Olé*, prenant toute la face A. L'inspiration hispanisante d'*Olé*, qui suit le *Sketches of Spain* de Miles Davis, n'a rien d'exotique. C'est une fresque épique où les motifs répétés de piano, de contrebasse et de batterie créent une musique de plus en plus tendue et enchevêtrée, jusqu'à la transe ou la folie. Presque vingt minutes d'un tremblement de terre qui laisse apparaître des failles émotionnelles, mettent les nerfs à vif et les larmes aux yeux. Une forme foisonnante de table rase. Coltrane vient de trouver la voie qui le mènera vers une musique de plus en plus mystique.



JOHN COLTRANE MY FAVORITE THINGS

1961 | ATLANTIC RECORDS

Sous ce titre et cette pochette un peu génériques, se cache un grand disque et un moment important dans la carrière de John Coltrane. Il a monté un nouveau groupe, avec McCoy Tyner au piano, Elvin Jones à la batterie et Steve Davis à la basse. En trois jours d'octobre 1960, ce groupe enregistre la matière de trois albums, *My Favorite Things*, *Coltrane Plays the Blues* et *Coltrane's Sound*. Le premier est devenu un classique grâce au morceau éponyme, tiré de la comédie musicale *The Sound of Music*. Le morceau est doux, long, fluide, comme une chanson tombée des nuages et qui hypnotise les auditeurs en arrivant sur Terre. McCoy Tyner se révèle en partenaire idéal pour Coltrane, ajoutant de la légèreté à cette musique sortie des heurts du hard bop, et pas encore entrée dans le labyrinthe du free. Il y a seulement quatre morceaux sur cet album, où la musique semble s'échapper vers l'onirisme. La pratique du jazz comme méditation active...



SARAH VAUGHAN AFTER HOURS

1961 | ROULETTE RECORDS

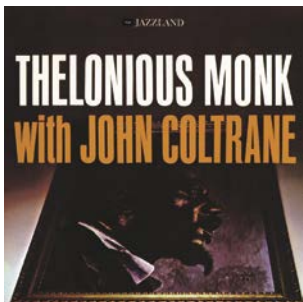
Ce qui distingue Sarah Vaughan d'autres géantes du jazz vocal, c'est qu'elle donne souvent à l'auditeur l'impression de chanter dans le creux de son cou, comme une amie intime plutôt qu'une diva dominante. Et c'est encore plus vrai sur ce merveilleux *After Hours* de 1961. Sarah Vaughan franchit un cap dans l'intimisme et la douceur, en chantant simplement accompagnée d'un bassiste (George Duvivier) et d'un guitariste (Mundell Lowe). À quoi bon s'embarrasser d'un piano, d'une batterie ou de cuivres quand on a juste ce qu'il faut au fond de la gorge ? Guitariste et bassiste ne sont pas là pour exposer leurs solos ou occuper le terrain, mais pour sertir le duvet vocal de Sarah Vaughan. Exquises esquisses, ces onze chansons sont toujours au cœur de l'essentiel, de la nuance et de la caresse. *After Hours* est le genre d'album en coton qu'on adore sortir quand on n'a pas envie d'écouter de musique.



ROBERT JOHNSON KING OF THE DELTA BLUES SINGERS

1961 | COLUMBIA RECORDS

À défaut d'en être le roi, Robert Johnson fut dès les années trente la première star légendaire du blues. Un astre noir, dont les chansons nerveuses et désespérées ont chamboulé, fasciné et intrigué des générations d'auditeurs. Il y a bien du mystère dans cette musique de grand solitaire, qui semble chercher un refuge à l'angoisse dans la fuite en avant. Les longs doigts de Robert Johnson qui crapahutent sur le manche de sa guitare comme une araignée, l'émotion qui étrangle sa voix, les rares photos qu'on connaît de lui... Personne ne peut échapper à la fascination. Sorties à l'origine sur des 78-tours, ses chansons ont été mille fois compilées et rééditées, en vinyle puis en CD. Mais l'album *King of the Delta Blues*, sorti en 1961, est à part : c'est la première compilation de Robert Johnson au format 33-tours. Le disque avec lequel l'Amérique a redécouvert Robert Johnson à l'époque. Un des totems du retour du folk-blues dans les années soixante.



THELONIOUS MONK WITH JOHN COLTRANE

1961 | JAZZLAND RECORDS

Cet album a eu un rôle dans *Mission Impossible*. Au début de l'épisode *Rogue Nation*, Tom Cruise est chez une disquaire et il demande un disque rare, avec Coltrane et Monk. En vrai, ce n'est pas le bon disque que récupère Tom Cruise, sur le sien est gravé un ordre de mission. C'est bien pour la suite du film, mais dommage pour Tom. Il aurait pu passer les quarante minutes suivantes à écouter un très beau disque de jazz, un rare dialogue entre deux des maîtres du genre. L'enregistrement date de 1957. John Coltrane s'est fait sortir du groupe de Miles Davis, il combat ses addictifs démons, et rejoint Thelonious Monk pour une série de concerts au Five Spot à New York. Cet album est issu des sessions en studio de la même époque. Coltrane n'a jamais manqué de raconter à quel point sa rencontre avec Monk avait été importante dans son évolution de musicien. Une nouvelle façon de jouer du jazz, déstructurée et spirituelle, s'affirme dans ce disque. Un petit pas de géant pour Coltrane, avant les suivants.



MAX ROACH WE INSIST! FREEDOM NOW SUITE

1961 | CANDID RECORDS

Ceci n'est pas un disque, c'est un totem. Dans la discographie du batteur Max Roach, et tout autant dans l'histoire afro-américaine. Au cours des quinze années qui précèdent *We Insist!*, Max Roach s'est fait un CV de rêve, il a joué avec les plus grands, ses pairs. Mais il aborde la décennie soixante augmenté d'une conscience politique qu'il exprime dans cet album. En cinq titres dont les thèmes vont de l'histoire de l'esclavage jusqu'à l'apartheid sud-africain, *We Insist!* est un manifeste politique underground dans le contexte de la lutte pour les droits civiques – underground, parce qu'il fera moins de bruit à sa sortie que depuis. Cérémonie sauvage, ce disque de jazz afro centré et sans concessions est marqué par la présence de la chanteuse Abbey Lincoln, qu'épousera Max Roach en 1962. De la récitation au cri en passant par l'aigu, son chant exprime aussi bien que la musique le besoin viscéral de vivre libre.

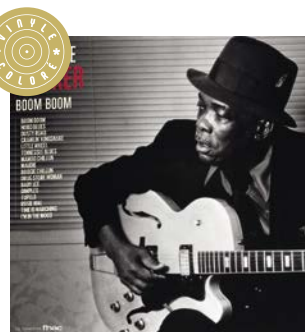


ETTA JAMES AT LAST!

1961 | ARGO RECORDS

À l'écoute de l'album *At Last!*, qui pourrait deviner d'où venait Etta James ? C'était son premier album solo, après

quelques succès en groupe. Un bouquet de chansons d'amour dont la jeune femme chantait aussi bien l'éclosion que les épines et la fane. Tout en cordes et ambiance jazzy, la musique est un tapis rouge pour la voix de cette jeune chanteuse. Exceptionnelle, la voix. Capable d'innocence et de fraîcheur comme de rugissements rougeoyants. Comme toutes les grandes chanteuses noires américaines, Etta James met sa vie dans sa voix, son enfance sans famille, son addiction précoce à la drogue, le salut par la musique qu'elle avait commencée à l'église. À 22 ans, Etta James chante comme si elle avait tout vécu et avec espoir, encore. La chanson *At Last!* est devenue un classique de la soul vintage, qui accompagna Etta James toute sa vie et même au-delà : c'est celle qui fut chantée lors de ses funérailles en 2012.



JOHN LEE HOOKER BOOM BOOM

1961 | UNIVERSAL MUSIC

Souvent imité, jamais égalé, ou seulement par lui-même. Dans sa très longue carrière (il a enregistré pendant une

cinquantaine d'années), John Lee Hooker a souvent joué les mêmes morceaux, rongé le même vieil os, remis la main (pourvue de très longs doigts agiles) à la pâte. Et c'est normal : cette pâte, il en a inventé la recette. Il a créé son répertoire et son style, absolument uniques. Du blues rythmique, minimal et sexy, qu'on retrouve sur cette compilation dans sa version originale. Seize titres enregistrés entre 1948 et 1962, qui forment un parfait best of de John Lee Hooker. Dès ses premiers enregistrements, tout était là, définitif. De *Dimples* à *Boogie Chillen* en passant par *Boom Boom*, ces boogie-blues erratiques n'ont pas pris une ride, totalement hors du temps et toujours aussi magiques. Si vous arrivez à écouter ce disque sans taper du pied, il est urgent de consulter un podologue.



STAN GETZ & CHARLIE BYRD JAZZ SAMBA

1962 | VERVE RECORDS

Cet album inaugure l'inspiration brésilienne du saxophoniste américain Stan Getz. Il

est sans doute moins connu que le fruit de sa collaboration avec Joao Gilberto deux ans plus tard, mais il est historique. Considéré comme l'ambassadeur de la bossa aux USA, Stan Getz fut en vérité un éclairer : l'excellent guitariste Charlie Byrd qui, de retour d'une tournée en Amérique du Sud, fit découvrir cette nouvelle musique à Getz. *Jazz Samba* émane de cette découverte partagée. Les deux musiciens de jazz frottent leurs savoirs à une autre complexité musicale, à d'autres harmonies et tempos. Ils reprennent *Desafinado* de Jobim ou *Samba Triste* de Baden Powell, et Charlie Byrd compose sa propre samba. Leur version de *Desafinado* est un tube aux États-Unis, et tout l'album devient un best-seller. Le jazz y a gagné une nouvelle famille, et la musique brésilienne le sésame pour conquérir le marché américain, et donc le monde.

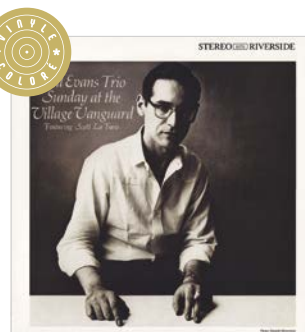


CHARLIE MINGUS TIJUANA MOODS

1962 | RCA VICTOR RECORDS

Sketches of Spain de Miles Davis en 1960, *Olé* de John Coltrane en 1961, *Tijuana Moods* de Charles Mingus en

1962 : allez savoir pourquoi, mais le meilleur jazz du début des années soixante a trouvé l'inspiration dans le monde hispanophone. En vérité, Mingus était le premier des trois : il avait enregistré son album en 1957, après un séjour à Tijuana, la ville du Mexique où les Américains se rendaient pour faire des choses que la morale réprovoque de leur côté de la frontière. Et la dépravation va bien à Mingus : cet album est un incendie, un lit de braises où se cabre une danseuse flamenco, où les cuivres de l'orchestre explosent et fondent, où la contrebasse fait trembler la terre. Terminée par un halluciné roman musical de poésie *beat* (*A Colloquial Dream*), cette virée à Tijuana est la bande-son d'une coolitude sauvage. Et Mingus l'ultime outlaw du jazz : il s'entourait rarement des musiciens les plus connus, mais son groupe sonne comme un gang.

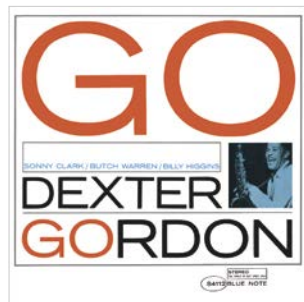


BILL EVANS TRIO SUNDAY AT THE VILLAGE VANGUARD

1961 | RIVERSIDE RECORDS

Ecouter du jazz en live est souvent le meilleur moyen de l'apprécier : pour les magies de

l'instant, les échanges d'énergies et d'émotions entre musiciens, l'improvisation, le *work in progress* qui peut s'échapper de la voie tracée. Mais comme tout le monde n'a pas eu la chance d'être au bon endroit au bon moment, il y a les albums lives. Celui de Bill Evans, avec Paul Motian et Scott LaFaro, à Manhattan est un des totems du genre. Il a été enregistré le 25 juin 1961 au club Village Vanguard. Plus encore que sur les sessions en studio du même groupe, on y entend les fondamentaux d'une musique dont la création est basée sur un mélange d'écoute ouverte, de concentration extrême et d'imagination en roue libre. Mention spéciale à Scott LaFaro, décédé dix jours après ce concert. Très présent sur ce disque, le son de sa basse résonne longtemps après la fin du sillon.



DEXTER GORDON GO!

1962 | BLUE NOTE RECORDS

Entre séjours en prison et chômage technique, les années cinquante ne furent pas très glorieuses pour le saxo-

phoniste Dexter Gordon, dieu vivant du saxophone quelques années auparavant. Son salut vient du label Blue Note, qui lui permet d'enregistrer au début des années soixante une poignée de très beaux albums – et on ne parle pas ici que des pochettes. *Go!* est le dernier album américain de la série, avant que Dexter Gordon ne vienne vivre en Europe. Dexter Gordon ne révolutionne pas le jazz avec cet album, mais il le présente sous son jour le plus magnétique et aussi accessible. Le souffle de Dexter Gordon traverse son instrument comme pour rendre l'air ambiant plus respirable. Le son est ample, les phrases mélodiques bien construites. Il y a parfois quelque chose de coltranien dans son jeu pensif. Coltrane adorait Gordon dans sa jeunesse, et l'admiration s'avère réciproque.

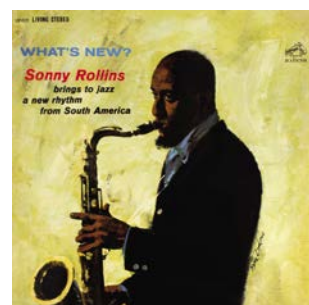


QUINCY JONES & HIS ORCHESTRA BIG BAND BOSSA NOVA

1962 | MERCURY RECORDS

Le doux tsunami bossa-nova qui déferle aux États-Unis au début des années soixante

n'épargne personne. Certains se contentent de le prendre de plein fouet ou d'y tremper un ortel, d'autres le détournent et s'en font une nouvelle aire de jeux. C'est bien sûr le cas du génial compositeur et arrangeur Quincy Jones. Avec son big band, il métamorphose l'intimiste bossa pour en faire une musique chic et exubérante de volière exotique en folie, de péplum à la plage. Avec Lalo Schiffrin au piano, Jim Hall à la guitare ou Rahsaan Roland Kirk à la flûte, les arrangements donnent le tournis, comme un cocktail qui en appelle un autre, puis un autre, puis un autre... La production rutilante de ce disque en fait un classique indémodable des débuts de soirée ou des lendemains de cuite. Quincy Jones y reprend les déjà classiques du genre brésilien, et invente même le sien : l'explosif *Soul Bossa*, beaucoup repris et souvent samplé, mais jamais égalé.



SONNY ROLLINS WHAT'S NEW?

1962 | RCA VICTOR RECORDS

Et donc, *what's new* en 1962 ? Sonny Rollins sort d'une pause consentie de deux ans dans sa carrière, et la bossa-nova est

devenue le terrain de jeu du moment pour le jazz. Après avoir enregistré l'épuré voire essentiel *The Bridge* avec le guitariste Jim Hall, Sonny Rollins s'essayera à la bossa sur cet album qui sonne définitivement plus comme un retour de vacances qu'une vraie rentrée. Sur les cinq morceaux de l'album, deux seulement ont réellement le teint brésilien. Mais les trois autres ont un parfum latino-caribéen bien prononcé. Le dernier, *Brown Skin Gal*, est même un calypso chanté à la limite de la carte postale. Il y a plus de joueurs de bongos et de congas que de solistes de jazz sur cet album. Sonny Rollins joue tranquille, volubile, dans un parfait mélange de fluidité et de précision. La chaleur de ces musiques ne lui fait pas peur, puisqu'il a lui-même le plus chaud son de saxophone au monde.

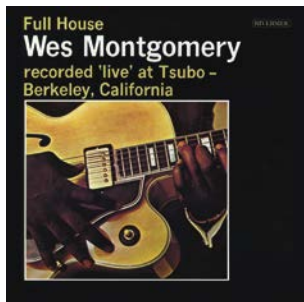


DUKE ELLINGTON MONEY JUNGLE

1962 | UNITED ARTISTS JAZZ

Le premier morceau, *Money Jungle*, hérisse les poils dès la première seconde : la contrebasse de Charlie Mingus qui

sonne comme une sirène d'alarme, le roulis rythmique de Max Roach, puis le piano très colère de Duke Ellington. *Caravan* fera le même effet. On a rarement entendu de tels moments de tension noire dans un disque de jazz. La question ici n'est pas l'âge du capitaine ni la transmission générationnelle, mais le conflit d'ego entre trois monstres du jazz. Les trois hommes ont enregistré sans répéter. Duke Ellington avait fait en sorte d'énervé ses camarades de jeu, en faisant mine de tirer la couverture à lui dans le choix des morceaux et l'interprétation. Résultat, chacun se bat pour sa place, et donne le meilleur, le plus crucial, le plus intense de chaque instant. Entre les trois, c'est une corrida torride avec Ellington dans le rôle du taureau, qui ne se laissera pas abattre par les toreros Mingus et Roach.

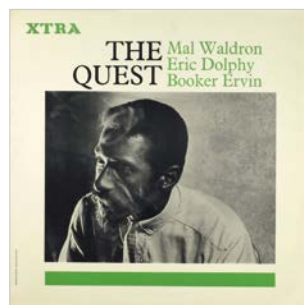


WES MONTGOMERY FULL HOUSE

1962 | RIVERSIDE RECORDS

Full House, et la *house* était *full*, à n'en pas douter : le Tsu-

bo, un club de Berkeley en Californie, devait être plein à craquer le soir de ce concert du guitariste Wes Montgomery. Il joue avec le Wynton Kelly Trio, habitué à fréquenter Miles Davis et composé donc de Wynton Kelly au piano, Paul Chambers à la basse et Jimmy Cobb à la batterie. En bonus, le très vélocé saxophoniste Johnny Griffin. Wes Montgomery est alors le meilleur guitariste de jazz au monde. Il se fera plus tard connaître pour son jeu *smooth* à la limite de l'easy listening, mais en 1962 il est du côté lumineux et dansant de la force : le swing et le boogie. Wes Montgomery tricote sur les cordes de sa Gibson des motifs aussi complexes qu'agréables à écouter. Le groupe est évidemment impeccable, pétillant et joyeux à l'unisson de cette guitare exubérante. Il va être difficile de ne pas taper des doigts et claquer du pied (ou le contraire) à l'écoute de cet album.

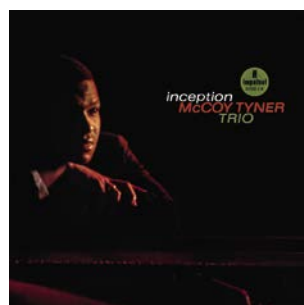


MAL WALDRON WITH ERIC DOLPHY & BOOKER ERVIN THE QUEST

1962 | NEW JAZZ RECORDS

À la fin des années cinquante, la carte de visite de Mal Waldron

ressemble à un faire-part de décès : il fut le dernier pianiste de Billie Holiday. Mais il y aura pour lui une vie après Lady Day, riche et longue, notamment auprès du saxophoniste Steve Lacy ou des chanteuses Abbey Lincoln et Jeanne Lee. Et c'est d'abord sur son album *The Quest* que la vie jaillit magistralement. Pas le plus connu des albums de l'époque néanmoins l'un des meilleurs. D'abord, pour la place qu'y tient le passeur Eric Dolphy, dont les cavalcades de saxophone et clarinette emmènent la musique vers les tornades du free-jazz. Ensuite, pour la variété des compositions qui alternent donc turbulences free, élégies modales et syncopes post-bop. Les compositions sont complexes et abouties. Véritable antidote à la routine et l'ennui, *The Quest* est un disque qui semble partir dans tous les sens tout en allant toujours droit au but, et à grande vitesse.



MCCOY TYNER TRIO INCEPTION

1962 | IMPULSE! RECORDS

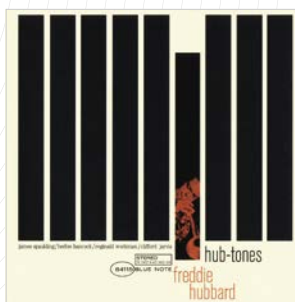
Dans l'histoire du jazz, le nom de McCoy Tyner résonne avec celui de John Coltrane : le premier a été le pianiste du second

pendant toute la première moitié des années soixante. On l'entend donc sur bon nombre de grands disques du saxophoniste, y compris *A Love Supreme*. Il est toutefois possible, et c'est même conseillé, d'écouter McCoy Tyner sans Coltrane. En commençant par exemple avec *Inception*, son premier album en tant que leader. McCoy Tyner a quand même pris quelque chose de Coltrane pour son album : le batteur Elvin Jones, tellement brillant sur *Inception* que c'est autant son album que celui du pianiste. En trio classique, McCoy Tyner fait ses gammes post-bop, et les fait très bien : la musique est vive. Mais en 1962, cette musique n'est plus *the place to be* (bop) : sur quelques morceaux, McCoy Tyner peaufine aussi un jeu moins démonstratif, plus moderne et libre, dont il va faire rapidement son style.

ART BLAKEY & THE JAZZ MESSENGERS CARAVAN

1962 | RIVERSIDE RECORDS

Dans le jazz en plein boom créatif des années soixante, on peut changer une équipe qui gagne. Pour son premier album avec le label Riverside entre deux productions Blue Note, Art Blakey renouvelle ses Jazz Messengers : Wayne Shorter reste et devient le vétéran du groupe, les nouveaux s'appellent Cedar Walton (piano), Freddie Hubbard (trompette), Chris Fuller (trombone) et Reggie Workman (basse). Tout est bon dans ce disque qui pourrait être une belle porte d'entrée dans la discographie des Jazz Messengers. Du cool, de l'intelligence musicale et des solos équilibrés tout le long de l'album, terminé par un haletant *Thermo* composé par Freddie Hubbard. Quant au morceau de Wayne Shorter tout simplement titré *This Is for Albert*, il est dédié au pianiste Bud Powell qu'Art Blakey appelait Albert, allez savoir pourquoi. Cette version audiophile qui se joue en 45 tours permet d'être au plus près du son des masters du label Riverside.



FREDDIE HUBBARD HUB-TONES

1962 | BLUE NOTE RECORDS

Mais comment, en ces premières années de la décennie des sixties, faisait donc le trompettiste Freddie Hubbard pour sortir autant de disques en solo, tout en jouant dans les Jazz Messengers et en multipliant les collaborations ? En jouant vite, peut-être. Son hyperactivité s'entend aussi dans sa trompette. Freddie Hubbard a le phrasé en saccades, en cascades, comme s'il était pressé non pas d'en finir, mais de continuer et d'avoir un coup d'avance. Parmi la flopée d'excellents disques sortis par Hubbard dans les années soixante, *Hub-Tones* bénéficie de l'accompagnement d'Herbie Hancock au piano, Reggie Workman à la basse, Clifford Travis à la batterie, et James Spaulding au saxophone alto et à la flûte. Ils ont encore un pied dans le monde du bop, mais l'autre commence à glisser sur la patinoire du jazz modal, avec l'expression d'une impatience et d'une plus grande liberté formelle.



HERBIE HANCOCK TAKIN' OFF

1962 | BLUE NOTE RECORDS

L'enfance d'un chef : *Takin' Off* est le premier album du pianiste Herbie Hancock. À 11 ans, le petit Herbie jouait du Mozart avec l'orchestre symphonique de Chicago. Dix ans plus tard, il entre chez Blue Note et d'emblée décroche un standard : *Watermelon Man*. Très bluesy, percussif et dégingandé, façon parade de La Nouvelle-Orléans, cet excellent titre ne reflète pourtant qu'une facette du déjà prodigieux pianiste. Il sait aussi faire claquer le silence, parcourir son clavier comme on remonte un escalator à l'envers, installer des ambiances latino sans clichés de carte postale. Accompagné notamment par Freddie Hubbard et Dexter Gordon, Herbie Hancock n'est qu'au début de sa carrière. Cet album peut rétrospectivement paraître sage, mais, en vérité, il pose déjà les fondations du style Hancock, entre goût pour le groove purement physique et résolution d'équations musicales qui font mal à la tête.



HOWLIN' WOLF HOWLIN' WOLF (THE ROCKIN' CHAIR ALBUM)

1962 | CHESS RECORDS

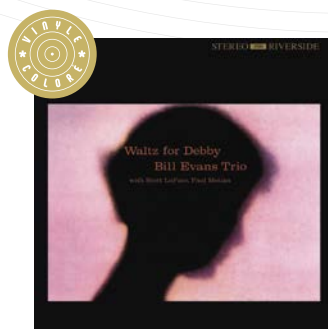
Ceci n'est pas un disque. C'est l'Évangile de la musique du diable selon Chester Arthur Burnett, alias Howlin' Wolf. Nombreux sont ceux qui à l'époque y ont vu danser les flammes de l'enfer et s'y sont jetés pour leur plus grand bien, des Rolling Stones aux Doors en passant par Captain Beefheart, Nick Cave et tout ce que le rock compte de séducteurs depuis un demi-siècle. Plus concrètement, c'est le deuxième album d'Howlin' Wolf sorti par le label Chess après une série de singles : du blues électrique totalement instinctif et avant-gardiste à la fois, rendu fou par la voix d'ogre des cavernes d'Howlin' Wolf. Le grand mystère du blues, sa supériorité sur les autres styles musicaux, s'entend aussi bien dans ce disque que chez Robert Johnson. Avis au lecteur qui ne connaît pas encore Howlin' Wolf et son chapelet de classiques : l'album dit « au rocking-chair » s'écoute debout, très fort et en dansant, pour mieux partir à la renverse.



JOE HENDERSON PAGE ONE

1963 | BLUE NOTE RECORDS

Le nom du saxophoniste Joe Henderson n'est pas entré dans l'histoire avec l'auréole de légende (ou de popularité) qui entoure ceux de John Coltrane, Sonny Rollins ou Wayne Shorter. Il était pourtant au bon endroit au bon moment, et plutôt gâté pour son premier album, *Page One* : chez Blue Note, avec des musiciens qui s'appellent McCoy Tyner (piano), Kenny Durham (trompette), Pete LaRoca (batterie) et Butch Warren (basse). Henderson est parrainé par Kenny Durham, qui compose aussi le premier morceau de *Page One*, ce *Blue Bossa* devenu un standard. Musicien essentiel du hard bop, Joe Henderson sait tout jouer, avec une précision et un raffinement rares. *Page One* est un premier album. Et rares sont les premiers albums où d'emblée le discours est ainsi élaboré et posé. À noter que sur la pochette, le nom de l'éminent McCoy Tyner est remplacé par « etc. » : il venait de signer avec un autre label, et ne voulait pas avoir d'ennuis.



BILL EVANS TRIO WALTZ FOR DEBBY

1962 | RIVERSIDE RECORDS

Waltz for Debby est en quelque sorte la suite de *Sunday at the Village Vanguard* : même lieu, même heure, mêmes musiciens. Les deux albums, qui fonctionnent ensemble, sont sortis après la mort du bassiste Scott LaFaro. L'un n'est pas meilleur que l'autre. Mais *Sunday at the Village Vanguard* était peut-être un hommage au défunt : dans les sélections, on entendait beaucoup ses solos et les vibrations longues et profondes de sa contrebasse. L'album *Waltz for Debby* permet d'entendre plus encore le jeu collectif, la télépathie créatrice entre LaFaro, Evans et Motian. L'influence de la musique classique européenne s'entend moins dans le jeu de piano de Bill Evans, entièrement plongé dans le langage du jazz pur. Ces trois musiciens sonnent comme un pack dense et néanmoins extensible, chacun à sa place et en empathie avec les deux autres. On le répète : les fondamentaux du jazz à l'œuvre.

STEREO
9438

← Stereo → Stereo ← Stereo → Stereo ← Stereo → Stereo ← Stereo → Stereo ← Stereo → Stereo ← Stereo → Stereo ← Stereo →

CARAVAN

RIVERSIDE RIVERSIDE RIVERSIDE RIVERSIDE RIVERSIDE RIVERSIDE

ART BLAKEY JAZZ MESSENGERS



PAUL CHAMBERS/WILLIE BOBO/'CHIHUAHAU' MARTINEZ

INVENTIONS & DIMENSIONS HERBIE HANCOCK

STEREO
THE FINEST IN JAZZ SINCE 1939

84147 BLUE NOTE



JAZZ/BLUES

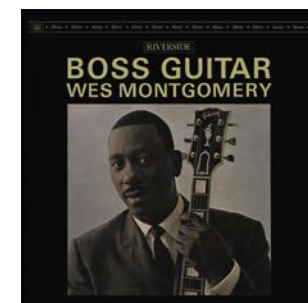
119



KENNY BURRELL MIDNIGHT BLUE 1963 | BLUE NOTE RECORDS

En 1963, le guitariste Kenny Burrell n'a plus grand-chose à prouver, il a joué avec la crème du jazz, de Dizzy Gillespie à

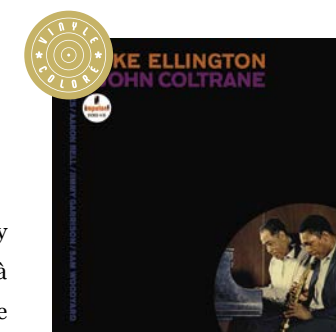
Coltrane en passant par Billie Holiday, et sort ses propres albums sur Blue Note. Mais, toujours à la même époque, le jazz se complique et se libère, toujours plus vite, avec plus de notes et d'explorations. Kenny Burrell ne suit pas le mouvement, et décide d'enregistrer cet album de retour aux sources : le blues. Dans *Midnight Blue*, il y a d'abord ce qu'on n'entend pas : le piano. Son groupe s'en tient à une section rythmique, un percussionniste et un discret Stanley Turrentine au saxophone. Point de joutes d'instrumentistes ici, mais un tapis de musique où se prélassent la guitare féline du leader. Aussi bon pour une écoute attentive qu'en fond sonore dans un bar à l'heure de la fermeture, ce disque sans détour est assez monstrueux de swing sensuel.



WES MONTGOMERY BOSS GUITAR 1963 | RIVERSIDE RECORDS

Petite formation, mais grand disque : le guitariste Wes Montgomery est ici accompagné du fidèle Jimmy Cobb à

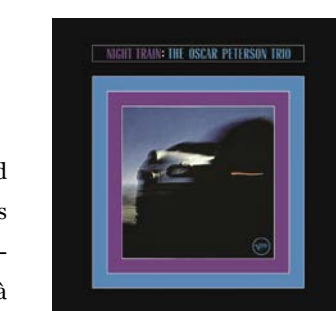
la batterie et du non moins fidèle Melvin Rhyne à l'orgue Hammond. Ces deux hommes sont plus des accompagnateurs que des solistes. Le vrai boss du disque, c'est Wes Montgomery et sa guitare dont le son à la fois effervescent et huilé fait encore une fois merveille. Et c'est une des dernières fois : après cet album, Wes Montgomery s'éloignera du jazz pour jouer une musique plus grand public et lucrative. Mais sur les huit morceaux de *Boss Guitar*, c'est encore l'intelligence et la créativité qui s'expriment. Grand moment de l'album, sa version de *Besame Mucho* fait des papouilles vite et partout. Sur les morceaux langoureux comme sur ceux plus pressés, Wes Montgomery joue la bande-son du champagne versé dans une coupe, et des préliminaires amoureux qui ne vont pas manquer d'arriver.



DUKE ELLINGTON & JOHN COLTRANE DUKE & JOHN 1963 | IMPULSE! RECORDS

Au début des années soixante, Duke Ellington, alias le big boss des big bands, se lance dans une

série d'albums en plus petites formations, où il frotte ses compositions et son jeu de piano à une nouvelle génération de jazzmen. En 1962, c'est donc le tour de John Coltrane, avec Elvin Jones et Jimmy Garrison à la rythmique principale. À l'époque, John Coltrane est déjà dans sa phase modale, une nouvelle approche du jazz qui peut sembler assez éloignée des préoccupations de Duke Ellington. Mais John Coltrane connaît la musique, il sait d'où il vient et sans doute ce qu'il doit à Ellington. Tout en gardant le son hypnotique et miaulant dans les aigus de son saxophone, il s'adapte au piano plus posé d'Ellington. Dans cet excellent disque, on entend souvent plus Coltrane jouant du Duke Ellington qu'un duo à parts égales. Chef-d'œuvre de l'album : cette version d'*In a Sentimental Mood* où les doigts d'Ellington semblent fondre sur les touches du piano.



THE OSCAR PETERSON TRIO NIGHT TRAIN 1963 | VERVE RECORDS

Oscar Peterson est ce pianiste qui jouait vraiment beaucoup de notes, mais jamais trop. Lui

seul peut-être a su ainsi mitrailler toujours à bon escient, généreux sans jamais gaspiller les munitions. Sur cet album, il est en formation réduite à l'essentiel, pour un maximum d'efficacité, avec sa fidèle rythmique, Ray Brown à la contrebasse, Ed Thigpen à la batterie. Sur des standards de Duke Ellington ou Hoagy Carmichael, Oscar Peterson joue avec des pétards à la place des doigts. Les onze morceaux sont courts, fulgurants, mélodiques et francs du collier. Ce sont les wagons de ce *blue train* qui traverse la nuit à grande vitesse, avec le morceau *Night Train* à la place de la locomotive. Joué dès les années quarante, le riff bluesy et dansant de *Night Train* a traversé la musique jusqu'au monde de la pop. La version qu'en livre le trio d'Oscar Peterson est assurément la plus classe dans la catégorie jazz.



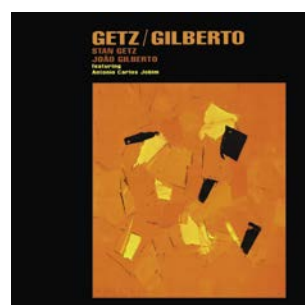
HANK MOBLEY NO ROOM FOR SQUARES 1964 | BLUE NOTE RECORDS

Le saxophoniste Hank Mobley a eu l'honneur (et le mérite) de faire partie des deux époques des Jazz Messengers : ceux

d'Horace Silver et ceux d'Art Blakey. Au chapitre du moins glorieux, il est aussi ce saxophoniste que Miles Davis avait embauché en 1961 pour remplacer Coltrane dans son groupe, et qu'il n'a pas gardé parce qu'il trouvait son jeu ennuyeux... Son album *No Room for Squares* suit le ratage avec Miles Davis et franchement, il y a plus ennuyeux. Déjà, ses copains sur l'album sont du genre à avoir de la conversation : Lee Morgan aux compos, Philly Lee Jones à la batterie, Herbie Hancock au piano, Donald Byrd à la trompette... Un groupe de compétition, comme une équipe sportive tout entière dévouée à la passion du hard bop, de plus en plus sous l'influence de Coltrane pour Hank Mobley. Sans être un de ces albums qui font la révolution, *No Room for Squares* représente parfaitement la vigueur du hard bop à son apogée.

HERBIE HANCOCK INVENTIONS AND DIMENSIONS 1964 | BLUE NOTE RECORDS

Herbie Hancock est un peu le Miles Davis du clavier : un musicien qui a toujours envisagé le jazz comme une expérience de dissidence, aux règles collectives et à soi-même. La preuve encore avec *Inventions and Dimensions*. Ce n'est pas un album de free-jazz, et c'est pourtant un des plus libres de l'époque. D'abord, Herbie Hancock s'y entoure d'une formation insolite : un batteur (Willie Bobo), un contrebassiste (Paul Chambers), un percussionniste (Osvaldo Martinez). Pas de cuivres, pas de guitare. À Hancock et lui seul d'assurer les mélodies et harmonies. Mais dans sa tête, Herbie Hancock n'est pas vraiment seul : il est un jour pianiste de bar à l'heure de l'ivresse générale, le lendemain virtuose cubain d'avant la révolution castriste et le surlendemain testeur de clavier monomaniacque, qui revient toujours sur les mêmes touches. À sa façon très latino et minimaliste, ce disque redéfinit la place des percussions, promeut l'improvisation et crée la surprise permanente.



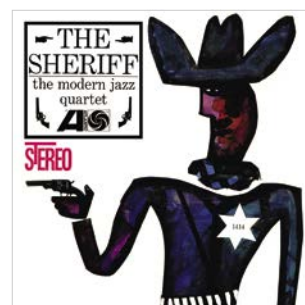
STAN GETZ & JOAO GILBERTO

GETZ/GILBERTO

1964 | VERVE RECORDS

Le Brésil a changé la vie (et bien sûr la musique) de Stan Getz. Avec l'album *Jazz Samba*

et ceux qui ont suivi, le saxophoniste tient une sorte de franchise du genre aux USA, démolant une série d'albums avec de plus en plus de vrais musiciens brésiliens dedans, et reconnaissables à leurs pochettes peintes par l'artiste Olga Albizu. *Getz/Gilberto* est le plus connu de tous, parce qu'on y entend en ouverture la version de *Girl from Ipanema* chantée en duo entre Joao Gilberto et sa femme Astrid. C'est aussi l'album le plus brésilien du lot : il a été enregistré à New York, mais tous les musiciens sont venus du Brésil. Et pas les moindres : les Gilberto donc, et aussi Tom Jobim, Milton Banana à la batterie et Sebastiao Neto à la contrebasse. Le répertoire est lui aussi purement brésilien. Vendu (par millions) sous le nom de Stan Getz, cet album est en réalité une douce merveille de samba bossa brésilienne, avec un bon saxophoniste américain dans le groupe.



THE MODERN JAZZ QUARTET

THE SHERIFF

1964 | ATLANTIC RECORDS

Les amateurs de très belles pochettes de disques pourraient collectionner celles désignées

par Stanislaw Zagorsky. Du Velvet Underground à Charles Lloyd en passant par Solomon Burke, l'homme a réalisé de très beaux visuels colorés et ludiques, d'un psychédéisme plein d'énergie positive. Et tiens, c'est aussi ce qu'on entend sur cet album du Modern Jazz Quartet. Le groupe n'est plus tout jeune, mais pas encore usé, et Milt Jackson frappe sur son vibrapone comme un enfant hyperactif doté de quatre bras. C'est évident, le groupe a le swing véloce, il s'amuse beaucoup et trouve sa place au soleil, comme sur ce jubilatoire *Bachianas Brasileiras de Villa-Lobos*, ou le *Carnaval* inspiré par la bande-son d'*Orfeu Negro*. Quant au shérif sur la pochette, on ne sait qui il est, ni pourquoi il est là. On entend juste que les étoiles brillent et dansent dans cet album du Modern Jazz Quartet.



JIMMY SMITH

THE CAT

1964 | VERVE RECORDS

L'album *The Cat* a un grand frère (pas siamois) de cinéma, né la même année : le film *Les Félines* de René Clément, sorti

aux États-Unis sous le titre de *Joy House*. Lalo Schifrin avait composé la musique du film et il en propose le thème principal à l'organiste Jimmy Smith, dont il orchestre tout l'album *The Cat*. Autre *score* sur l'album, un titre composé par Elmer Bernstein pour le film *The Carpetbaggers*. Entre ces deux morceaux et la vision de Lalo Schifrin, expert en BO, cet album s'écoute les yeux grands ouverts. Sur Blue Note jusqu'en 1963, Jimmy Smith fut incroyablement prolifique (une trentaine d'albums en huit ans). Passé chez Verve, il continue à un train d'enfer avec le fidèle et fameux guitariste Kenny Burrell, dévalant le clavier de son orgue Hammond pour inventer la bande-son la plus chic des surprises-parties de l'époque.



JOHN LEE HOOKER

BURNING HELL

1964 | RIVERSIDE RECORDS

Depuis ses premiers enregistrements à la fin des années quarante, John Lee Hooker est le maître du blues électrique

joué en solo. *Burning Hell* montre une autre facette : toujours en solo, mais à la guitare acoustique. John Lee Hooker enregistre ce disque à Detroit en 1959, dans la foulée de l'album *The Country Blues*. Mais il ne sortira qu'en 1964, d'abord en Europe et enfin, en 1992, aux États-Unis. Évidemment, manque le son saturé, trituré voire torturé de sa guitare électrique. Mais la voix est là. Et ce disque permet d'entendre John Lee Hooker dans un registre inhabituel pour lui : les reprises. Des morceaux de Howlin' Wolf, Big Bill Broonzy, Lightnin' Hopkins ou Big Joe Williams. Qui à l'arrivée sonnent beaucoup comme du John Lee Hooker, avec ce tempo de boogie lascif. Car s'il était un styliste génialement limité, au point d'en être inimitable, John Lee Hooker semble tout aussi incapable d'imiter qui que ce soit.

JOHN COLTRANE

A LOVE SUPREME

1965 | IMPULSE! RECORDS

Comment ne pas avoir la gorge serrée en écoutant *A Love Supreme*? C'est l'album auquel, sans doute, menaient tous les chemins empruntés jusqu'alors par Coltrane. Un sommet, ou plutôt une plaine d'altitude. Un espace musical où la tension, la douleur et l'anxiété mutent en paix intérieure. L'agressivité ou la surenchère de notes et de nouveauté ne sont plus de mises. Avec son groupe de rêve (Elvin Jones, McCoy Tyner, Jimmy Garrison), John Coltrane n'a plus à faire de pas de géants : il est arrivé. La dimension spirituelle est évidente dans ce disque, à la fois prière intime et message universel, long gospel de l'ère spatiale. L'écouter, c'est comme être mort et arriver au paradis quel qu'il soit, dans un ailleurs où tout s'éclaire et s'explique. Si l'homme a une âme, ce disque plus qu'aucun autre sait la mettre à nu. Un totem de la musique du XX^e siècle, par le grand alchimiste du jazz moderne.



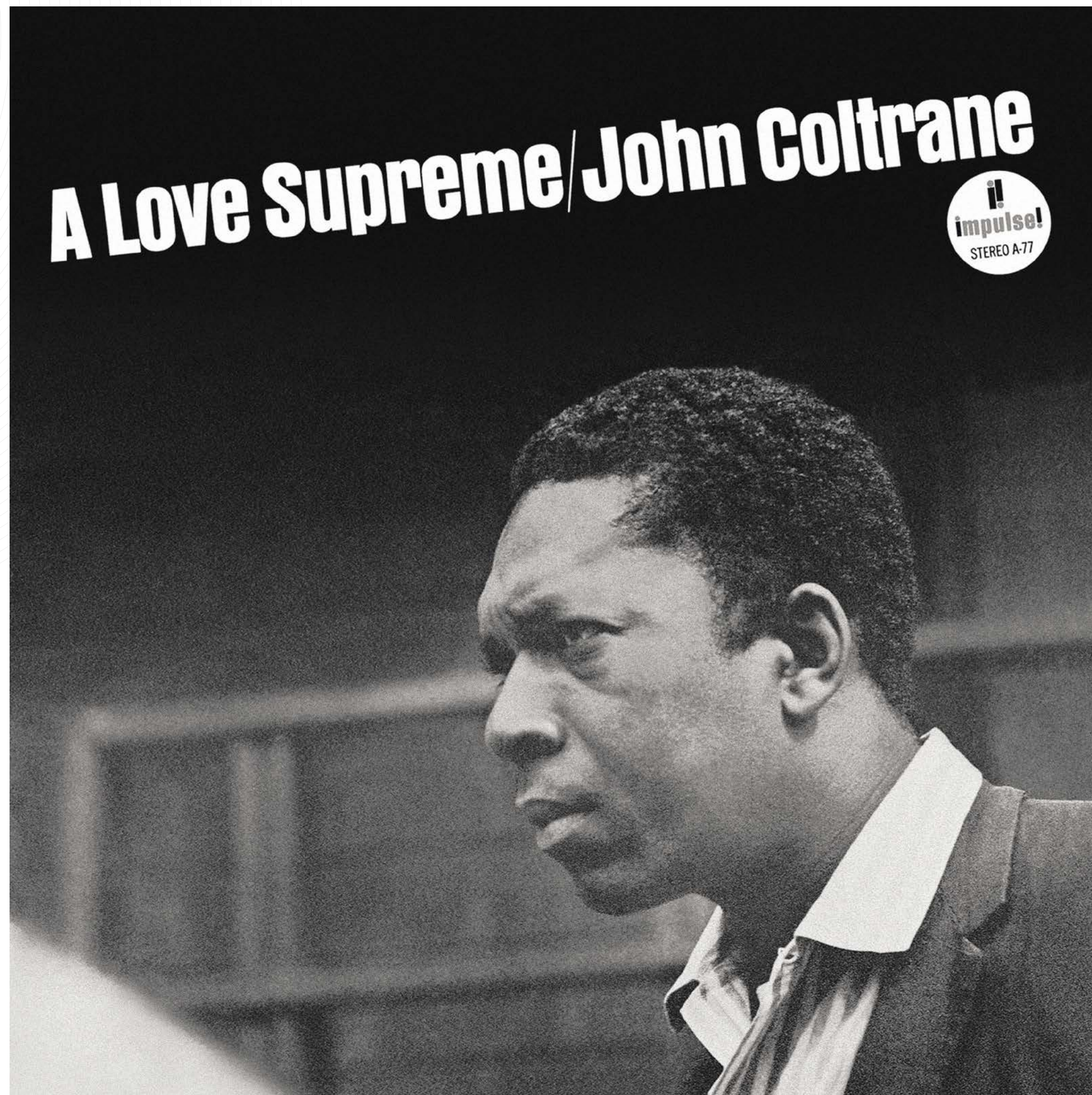
THE HORACE SILVER QUINTET

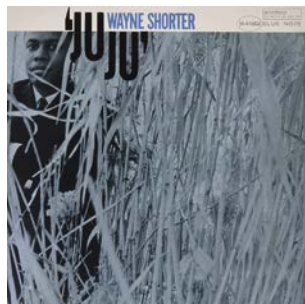
SONG FOR MY FATHER

1964 | BLUE NOTE RECORDS

Le morceau *Song for My Father* ouvre cet album du pianiste Horace Silver, et il

a aussi sa place sur n'importe quel best of du label Blue Note. C'est l'archétype du style maison : un vrai tube de jazz, avec une mélodie mémorable, d'excellents musiciens, de l'élasticité et de la fantaisie. Horace Silver y ajoute sa touche personnelle : c'est la chanson pour son père, dont une photo orne aussi la pochette de l'album. Le père d'Horace Silver, John Tavares Silva, était né au Cap Vert. Et l'hommage que lui rend son fils est assurément tourné vers le sud. Enregistré au retour d'un voyage au Brésil, *Song for My Father* insuffle de l'exotisme latino dans le hard bop de compétition, percussif et anguleux du pianiste. Horace Silver et son groupe (dont l'impressionnant Joe Henderson au saxophone) ne s'égarent jamais en route. Court et globalement haletant, tout l'album mérite son statut de classique, pour Horace Silver et le label Blue Note.





WAYNE SHORTER

JUJU

1964 | BLUE NOTE RECORDS

Dans le spiritual jazz, forcément, les grands esprits se rencontrent. Celui de John Coltrane d’abord, dont Wayne

Shorter est alors collègue de groupe. On retrouve d’ailleurs au *line-up* de Juju les fidèles de Coltrane : McCoy Tyner au piano, Elvin Jones à la batterie et Reggie Workman à la basse. Le jeu de Wayne Shorter est alors très proche de celui de Coltrane, pensé et perché, planant sur la nouvelle tendance du jazz modal. Certains ont reproché à *Juju* de sonner comme un album de Coltrane. Mais faut-il s’en plaindre ? Car c’en est un très bon. La frappe d’Elvin Jones est étonnante de finesse, McCoy Tyner se lâche sur son piano et Wayne Shorter développe un son à la fois aventurier et apaisant. *Juju*, le premier morceau de l’album est fascinant de spirales de piano, de rythmique défricheuse, d’oracles poétiques au saxophone et d’adrénaline concentrée. Il dure presque neuf minutes, mais il aurait pu ne jamais s’arrêter. Magie pure.



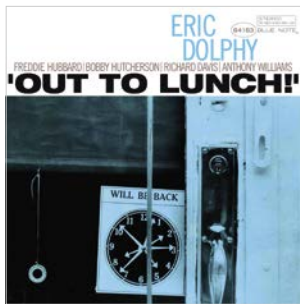
JOE HENDERSON

IN 'N OUT

1964 | BLUE NOTE RECORDS

Quelle pochette… Le troisième album de Joe Henderson est un de ces disques qu’on peut posséder sans jamais l’avoir

écouté, juste pour le plaisir esthétique de l’accrocher au mur et de l’admirer comme une œuvre d’art du graphisme. Mais l’écouter, c’est prendre le risque de ne plus jamais le remettre au mur. Pour la dernière fois, le team Henderson roule autour du tandem que le saxophoniste forme avec le vénérable trompettiste Kenny Durham. À leurs côtés, McCoy Tyner au piano, Elvin Jones à la batterie et Richard Davis à la basse. La crème des musiciens jazz de l’époque (les deux premiers jouent dans le groupe de Coltrane), dans le registre très relevé du hard bop. Chacun passe au pupitre pour des solos inventifs, virtuoses et moelleux. Dans ces années-là, Joe Henderson est *session man* sur une trentaine d’albums, dont certains mémorables. Mais sa brochette d’albums Blue Note prouve qu’il avait la stature d’un leader.



ERIC DOLPHY

OUT TO LUNCH!

1964 | BLUE NOTE RECORDS

Une bien triste histoire. Quand il enregistre *Out to Lunch!* en février 1964, son premier album pour le label Blue Note,

le saxophoniste (entre autres) Eric Dolphy n’a plus que quatre mois à vivre, la crise cardiaque l’attend. *Out to Lunch!* sera donc un album posthume, et un chef-d’œuvre éternel. Cinq longues pièces, fresques d’un free-jazz en colimaçon, c’est ludique, débri-dé, surprenant, illuminé. Ce qui fait la différence ici (en dehors du reste), c’est le vibraphone martien de Bobby Hutcherson, le jeu de batterie d’apparence aléatoire du jeune Tony Williams, la contrebasse qui semble tenue par Edward aux mains d’argent… Saxophoniste-flûtiste-clarinettiste, Eric Dolphy est secondé par Freddie Hubbard à la trompette. Cette vive volière d’instruments à vent évolue comme un essaim d’oiseaux migrants sur un fond de ciel bleu électrique. Unique en son genre, *Out to Lunch!* reste l’un des grands poèmes en vers libres du jazz des années soixante.



LARRY YOUNG

INTO SOMETHIN'

1964 | BLUE NOTE RECORDS

À l’orgue Hammond, Larry Young a très vite trouvé ses propres dynamiques, sa logique, ses notes tapies dans

l’ombre et d’autres qui partent en folie. *Into Somethin’* est son premier album pour le label Blue Note, avec un casting qui en soi justifie l’intérêt : Grant Green à la guitare, Elvin Jones à la batterie et Sam Rivers au saxophone. Les quatre hommes y sont en parfaite interaction, avec des solos aiguisés et un jeu collectif fluide et tranchant. Encore une fois, comme sur *Young Blues*, Larry Smith s’entend merveilleusement avec son guitariste. Les deux se lancent dans des jeux de cache-cache virtuoses. Derrière son orgue, Larry Young réussit à déborder d’énergie tout en développant un son rond, mat et feutré, comme s’il jouait en apnée, vers un labyrinthe intérieur. Avec tout le respect dû au groupe, il serait sans doute passionnant d’écouter seulement la piste orgue de cet album.



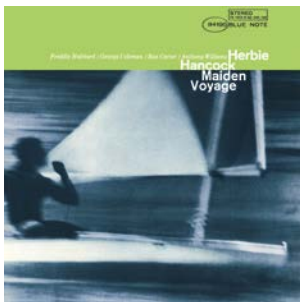
CHARLIE MINGUS

MINGUS MINGUS MINGUS MINGUS MINGUS

1964 | IMPULSE! RECORDS

Après avoir sorti l’époustouflant *The Black Saint and the Sinner Lady*, considéré comme

le meilleur album de sa discographie, Charles Mingus s’offre un peu de repos (très relatif) avec *Mingus Mingus Mingus Mingus Mingus*. C’est une sorte de best of, mais rejoué. La plupart des morceaux figurent sous d’autres noms sur des disques antérieurs de Mingus. Il les réinterprète ici avec deux groupes différents, dans des versions brillantes, volubiles, lumineuses et toujours solides, à défaut d’avoir la sauvagerie des originales. Ce disque est magnifique et souvent émouvant (en particulier sur *Freedom*, à la fin), même si sa raison d’être reste sujette à discussion. Cet opus sonne comme un pot de départ où tout le monde rit pour cacher la tristesse, ou une façon de ranger ses affaires avant qu’elles ne s’abîment. L’album suivant de Charles Mingus sera une grande nouveauté pour lui : tout seul au piano.



HERBIE HANCOCK

MAIDEN VOYAGE

1965 | BLUE NOTE RECORDS

Après deux albums hautement insolites – *Inventions and Dimensions* et *Empyrean Isles* –, qui affirmer les visions musi-

cales très personnelles d’Herbie Hancock, retour avec *Maiden Voyage* à une sorte de normalité, fondée sur l’excellence des musiciens et la qualité de leurs interactions. Hancock voyage ici en très bonne compagnie : Freddie Hubbard à la trompette, George Coleman au saxophone, Ron Carter à la basse et Tony Williams à la batterie. À l’image de la pochette nautique où la prise de vue tend à l’abstraction, la musique ici file comme un hydroglisseur du jazz, à la découverte d’un horizon panoramique. Au gré de l’humeur collective, les cinq compositions d’Hancock sont aussi intenses et rapides que planantes et cérébrales. *Maiden Voyage* est un de ces albums complets, qu’on emporterait sur une île déserte pour y voir surgir des falaises, des cascades et des vallées fertiles.



LEE MORGAN

THE RUMPROLLER

INDISPONIBLE

1965 | BLUE NOTE RECORDS

En 1964, l’Amérique danse sur *The Sidewinder* du trompettiste Lee Morgan. Et pas

seulement dans les clubs de jazz. Son boogaloo bop sort même en 45-tours, ce qui n’est pas si courant dans le jazz « sérieux », familier du format album. Enregistré après le succès de *The Sidewinder*, *The Rumproller* vise clairement à réitérer l’exploit. Sous sa magnifique pochette élastique, la musique mélange le jazz de l’époque et des rythmes latino faciles à danser. Parce que ces choses-là ne se programment pas, l’album ne connaîtra pas le succès de *The Sidewinder*, ce qui n’enlève rien à ses qualités purement musicales. De Joe Henderson au saxophone en passant par le batteur Billy Higgins et bien sûr le boss Lee Morgan, tout le monde assure sur les six morceaux de l’album – dont un hommage à Billie Holiday et une composition de Wayne Shorter. Le genre de production Blue Note idéale pour les débuts de soirée.



NINA SIMONE

I PUT A SPELL ON YOU

1965 | PHILIPS RECORDS

En 1965, la très prolifique Nina Simone traverse sa période pop : elle chante beaucoup de reprises, et son répertoire

s’élargit. Titré d’après sa reprise du morceau de Screamin’ Jay Hawkins, *I Put a Spell on You* est un peu son album européen, voire francophile : on y entend deux reprises de Charles Aznavour et une de Jacques Brel. Et bien sûr, Nina Simone fait beaucoup plus que traverser et reprendre. Elle est alors au sommet de son art vocal, capable d’exprimer la candeur enfantine ou badine (*Beautiful Land*, *Marriage Is for Old Folks*), le désespoir amoureux (sa version en français de *Ne me quitte pas* aurait pu être vendue avec un paquet de mouchoirs) et la furie (*I Put a Spell on You*), avec la même autorité. Un instrumental *bluesy* au piano rappelle aussi que Nina Simone sera toujours plus qu’une interprète, même si elle est la meilleure. Cuivres, cordes et délicats détails embellissent cet album de très haute tenue.



ARCHIE SHEPP

FOUR FOR TRANE

1965 | IMPULSE! RECORDS

Comme son titre l’indique, *Four for Trane* est un album composé de quatre reprises de John Coltrane, le maître,

mentor et principal employeur d’Archie Shepp à l’époque. Sur le papier, ce disque aurait pu être un enregistrement d’allégeance scolaire, voire un peu fayot. Mais ce n’est pas le genre de la maison Impulse!, ni de l’époque ni de ces musiciens. En vrai, Archie Shepp s’entoure de musiciens de compétition (Roswell Rudd, Reggie Workman, Charles Moffett…) pour offrir des relectures passionnantes de quatre compositions de Coltrane issues des albums *Giant Steps* et *Coltrane Plays the Blues*. Et parce qu’Archie Shepp n’a vraiment rien d’un faussaire, il termine l’album avec un cinquième morceau qui est de lui. C’est le morceau le plus court de l’album, mais avec le titre le plus long : *Rufus (Swung His Face at Last to the Wind, Then His Neck Snapped)*.



JUNIOR WELLS'

CHICAGO BLUES BAND

HOODOO MAN BLUES

INDISPONIBLE

1965 | DELMARK RECORDS

Le premier album de Junior

Wells est un des totems du Chicago Blues. L’harmoniciste était loin d’en être à son coup d’essai : une dizaine d’années plus tôt, il avait rejoint le groupe de Muddy Waters à la place de Little Walter, puis s’était trouvé un partenaire de jeu privilégié en la personne du guitariste Buddy Guy. Les deux hommes étaient des habitués du Theresa’s Lounge, un des clubs emblématiques pour le blues à Chicago. Et ce premier album, avec Buddy Guy à la guitare sous le nom de Friendly Chap (pour des raisons de contrat), est sans doute la meilleure restitution en studio du blues comme il se jouait en club. En formation légère, (guitare, basse, batterie, chant, harmonica), sur l’os, nerveux, sensuel et funky. Pas une note à jeter dans cette musique qui donne envie de danser en bougeant à peine. Le chant de Junior Wells et la sobriété dangereuse des arrangements évoquent les Rolling Stones en VO, pas moins.



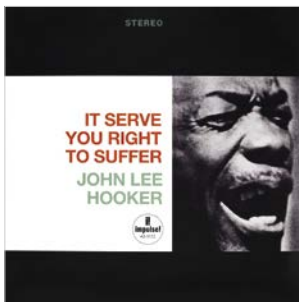
SUN RA

THE MAGIC CITY

1966 | SATURN RECORDS

La liberté dans le free-jazz n’est pas qu’une question de musique. C’est aussi celle des moyens de production. En

1966, année où culmine le free-jazz, Sun Ra sort ses disques sur son propre label, Saturn Records. Cela lui permet d’y mettre ce qu’il veut, au format qu’il veut et d’en sortir autant qu’il le souhaite – et c’est aussi ce qui rendra les pressages originaux de ces disques si rares. Quelques années plus tôt, Sun Ra s’est installé à New York avec ses musiciens. Le groupe passe son temps à jouer, jouer et jouer. *The Magic City* est un exemple culminant de cette créativité débordante et continue. Quatre pièces (la première occupe toute la première face du disque) qui foisonnent d’idées, de pistes, de musique déboussolée et de sensations insolites. Si *The Magic City* est littéralement le surnom de la ville d’Alabama où l’humain Sun Ra est né, cette musique sonne comme un souvenir de sa vie antérieure sur une autre planète.



JOHN LEE HOOKER

IT SERVES YOU RIGHT TO SUFFER

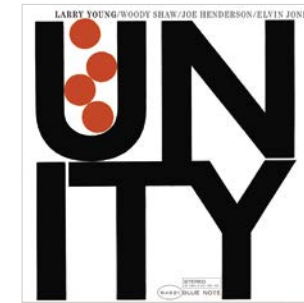
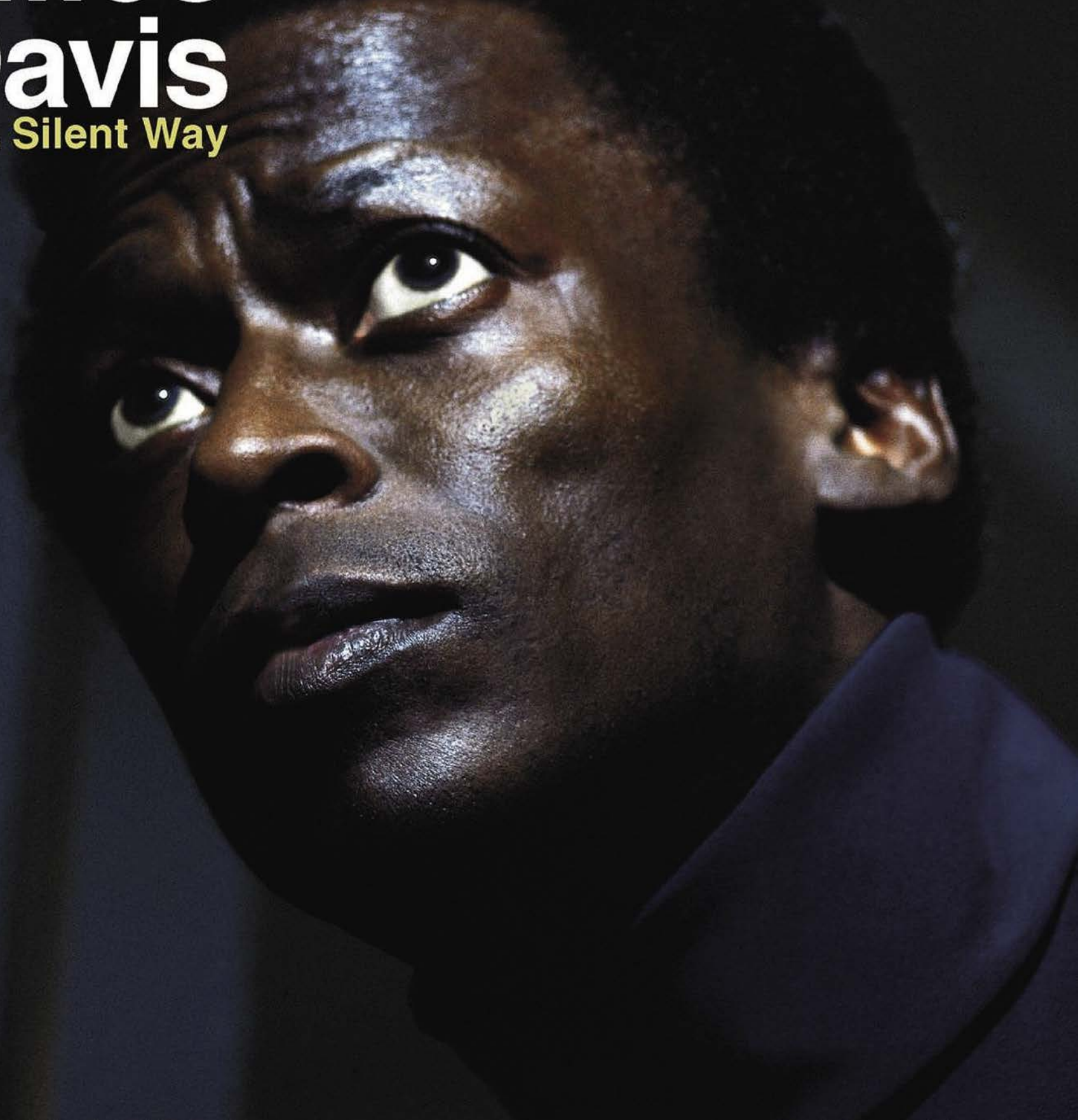
1966 | IMPULSE! RECORDS

Dans les méandres de la très longue discographie de John Lee Hooker, *It Serves You*

Right to Suffer est un phare. Déjà, c’est son seul album enregistré par un label de jazz, Impulse!. Génie du blues freestyle en solo (puisqu’il a inventé son style), John Lee Hooker est souvent moins intense en groupe. Ici, des pointures de studio venues du jazz et du rhythm’n’blues essaient de le suivre, et y parviennent : le batteur Francis Panama, le guitariste Barry Galbraith, le bassiste Milt Hinton qui joue même un coup de trombone sur un morceau. Un peu canalisé par ces musiciens omniscients ainsi qu’une production propre et carrée, John Lee Hooker chante particulièrement *souful* et sa guitare groove comme jamais. Et pour la vraie rencontre façon choc des titans entre blues et jazz, c’est en 1990, sur la BO du film *The Hot Spot*, qu’il faudra aller chercher : John Lee Hooker et Miles Davis y font des étincelles.

Miles Davis

In A Silent Way



LARRY YOUNG

UNITY

INDISPONIBLE

1966 | BLUE NOTE RECORDS

Unity est l'album qui a valu à Larry Young son surnom de « Coltrane de l'orgue ». La référence n'est bien sûr pas à dédaigner, mais elle ne dit pas tout. D'abord, Larry Young ne cherchait pas à jouer de son instrument comme si c'était le saxophone de Coltrane. Sur *Unity*, son orgue sonne plutôt parfois comme un violoncelle, ou la transcription sonore d'un faisceau lumineux qui troue la nuit. Il a assurément une façon très personnelle de faire se chevaucher certaines notes, d'en faire durer d'autres et de les tordre en formes de points d'interrogation. Elvin Jones est à la batterie, Joe Henderson au saxophone et Woody Shaw à la trompette. Et pas besoin de bassiste quand on a la main gauche de Larry Young. Leur musique fougueuse et cérébrale à la fois est bien sûr dans l'air du temps du post-bop libéré. Sur cet album, Larry Young est en train de préparer son avenir : bientôt, il jouera avec Miles Davis, John McLaughlin, Carlos Santana et s'offrira même une petite jam avec Jimi Hendrix.



THELONIOUS MONK

STRAIGHT, NO CHASER

1967 | COLUMBIA RECORDS

Comme un chien qui retrouve l'endroit exact de l'os qu'il avait secrètement enterré des années plus tôt, Thelonious Monk a passé une partie de sa vie, sur scène mais aussi sur disque, à fouiller sa propre œuvre et son style. Il suit sa trace et revient sur ses pas, même si autour tout a changé. Ou rien d'important, finalement. Les amateurs éclairés l'auront noté, *Straight, No Chaser* n'est pas que le titre de cet album de Monk, c'est aussi celui d'un de ses classiques, enregistré pour la première fois quinze ans plus tôt. Idem avec *Locomotive*, qui tire l'album *Straight, No Chaser* et dont Monk avait fait rouler la première version en 1954. Vendange tardive, cet album tourne autour du duo formé par Monk et le saxophoniste Charlie Rouse. Le jeu de Monk est toujours erratique et plein de fissures qu'explore celui de Rouse. Il y a beaucoup de véhémence dans l'interprétation, et comme un abandon au chagrin qui monte, ou l'éternel retour du blues dans l'œuvre de Thelonious Monk.



NINA SIMONE

SINGS THE BLUES

1967 | RCA VICTOR RECORDS

Le blues, ici, est d'abord représenté par un de ses instruments les plus emblématiques bien que modestes : l'harmonica. *Sings the Blues* est le premier album de Nina Simone avec son nouveau label, RCA. Elle en enregistrera neuf, et ils comptent tous parmi ses meilleurs. C'est le début d'une nouvelle ère et d'un épanouissement pour la chanteuse. Elle n'est plus seulement une pianiste-chanteuse qui joue assise, elle a endossé son habit de grande prêtresse de la soul quelques années plus tôt, et le porte mieux que jamais. Nina Simone est alors pleinement dans son époque, celle du jazz spirituel et de la lutte pour les droits civiques. Et cet album de blues impérial, avec section de cuivres et choristes, est hautement spirituel. Quelques-uns des classiques de Nina Simone sont ici (*Backlash Blues*, *I Want a Little Sugar in My Bowl*), mais c'est tout l'album, d'une belle cohérence esthétique et riche en émotions, qui mérite le statut de classique.



GABOR SZABO

DREAMS

1968 | SKIVE RECORDS

Gabor Szabo n'est assurément pas le plus célèbre des guitaristes de jazz. D'ailleurs, était-il un guitariste de jazz ? L'homme tient son nom de ses origines. Né en 1936 en Hongrie, il a découvert le jazz à la radio et s'est mis à la guitare à l'adolescence. À 20 ans, sa famille quitte la Hongrie, direction la Californie. Très bon guitariste, Gabor Szabo va trouver sa place dans le jazz. Mais sa guitare gardera toujours un drôle d'accent. Sur le bien nommé *Dreams*, il voyage dans l'espace-temps entre folk médiéval-psychédélique, boucles de jazz hypnotique et musique de western aux influences orientales. Richement arrangé, *Dreams* est un de ses albums les plus addictifs et personnels, qui jamais ne se résume à la somme de ses références. Beaucoup trop mystérieuse pour l'appellation jazz-fusion, la musique du cultissime Gabor Szabo est plutôt un sortilège d'alchimiste, auquel Carlos Santana a par exemple très tôt succombé.



KEITH JARRETT

LIFE BETWEEN THE EXIT SIGNS

1968 | VORTEX RECORDS

Dans sa prime jeunesse et son adolescence, le pianiste Keith Jarrett fut formé à la musique classique. Puis au milieu des années soixante, il part à New York pour jouer du jazz. Juste avant de sortir *Life Between the Exit Signs*, son premier album de jazz solo, il fut un messenger du jazz, membre du groupe d'Art Blakey. Puis en 1968, il sort ses deux premiers albums d'un coup : l'insolite et anecdotique *Restoration Ruin*, disque de folk-rock psyché où Jarrett chante et joue tous les instruments, ainsi que le plus éclairant *Life Between the Exit Signs*. Du jazz de haute volée, avec Charlie Haden à la contrebasse et Paul Motian à la batterie. Un premier album déjà passionnant, qui cherche le point de rupture entre un jeu très lyrique, romantique et l'improvisation, la recherche. En formation très free, Jarrett a déjà une façon bien à lui de chambouler le piano jazz.





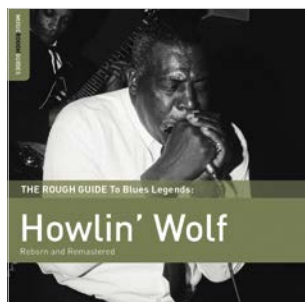
TAJ MAHAL

TAJ MAHAL

1968 | COLUMBIA RECORDS

Quand Taj Mahal sort son premier album en 1968, la musique pop au sens large est prise dans les tourbillons lyser-

giques du psychédéisme. Le blues n'y échappe pas : Jimi Hendrix a rebattu les cartes du genre et chez le label Chess, les géants vétérans Muddy Waters et Howlin' Wolf sortent des albums qui sentent la drogue, le cheveu long et la pédale wah-wah. Taj Mahal, 25 ans à l'époque, aurait pu être la tête de pont de ce nouveau courant très électrique. Mais il se tourne vers le passé. Sans tomber dans le revivalisme d'antiquaire, avec une touche sixties plutôt légère, son blues s'inspire du répertoire du country-blues d'avant-guerre (Sleepy John Estes, Blind Willie McTell, Robert Johnson...) et du son du blues électrique des années cinquante. Comme son compère Ry Cooder, Taj Mahal est un esthète éduqué, qui cherche un son brut et intemporel, sans chercher à être à la mode ni à imiter qui que ce soit.



HOWLIN' WOLF

THE ROUGH GUIDE
TO BLUES LEGENDS:
HOWLIN' WOLF

1969 | WORLD MUSIC NETWORK/
MUSIC ROUGH GUIDES

La série *Rough Guide to...*

est une collection anglaise créée conjointement par la maison d'édition du même nom et le label World Music Network. Une sorte de guide pour les oreilles du routard, qui édite de bonnes compilations de musiques du monde, et puis de blues. Et ce volume consacré à Howlin' Wolf va assurément vous faire voyager. Dans le meilleur blues électrique de Chicago, et dans cette grande marmite chauffée à blanc où bout la musique d'Howlin' Wolf. Les treize morceaux sont issus des deux premiers albums *Howlin' Wolf*, *Moanin' at Moonlight* et *Rockin' Chair*. En plus de jouer le loup-garou, Howlin' Wolf est alors le Poséidon du blues, rugissant des tempêtes sans équivalent dans la musique de l'époque. La voix d'Howlin' Wolf est bien sûr phénoménale. Mais il faut écouter de près les arrangements de ces chansons pour entendre à quel point elles sont avant-gardistes, inouïes pour l'époque. Pas trop près quand même, c'est brûlant.



CHARLIE HADEN

LIBERATION MUSIC
ORCHESTRA

1970 | IMPULSE! RECORDS

Le concept d'album manifeste, assez souvent convoqué dans le free-jazz, a rarement si bien

porté son nom. En effet, la pochette le montre, ces gens manifestent. Ils sont sous la bannière du Liberation Music Orchestra, le groupe créé par le contrebassiste Charlie Haden en 1969. Le propre de la manifestation, c'est d'aller dans la rue. Le groupe sonnera donc comme une fanfare au milieu de la manif, où défilent notamment Don Cherry, Carla Bley, Gato Barbieri, Paul Motian, Roswell Rudd... Des libertaires et révolutionnaires du jazz, qui créent ensemble la plus fascinante musique populaire de l'époque. Et oui, il y a un piano dans cette musique de rue. Politique, le groupe joue des pièces autour de la guerre du Vietnam, de la lutte pour les droits civiques, des socialismes d'Amérique latine. La longue suite qui occupe presque toute la première face est un incroyable festival de guitare flamenco, de cuivres latino et de tornades rythmiques typiques du free-jazz. De la musique de rue qui va très, très loin.



MILES DAVIS

BITCHES BREW

1970 | COLUMBIA RECORDS

Très justement considéré comme un disque important dans le parcours de Miles Davis, *In a Silent Way* n'était

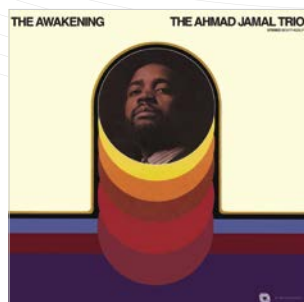
peut-être que l'esquisse du suivant : *Bitches Brew*. Avec la même équipe élargie et le même producteur (Tony Macero) que sur *In a Silent Way*, Miles Davis étoffe et complexifie son propos. L'album est clairement marqué par le funk de Sly Stone et James Brown, ou encore les éruptions de guitare volcanique de Jimi Hendrix. Mais aussi par beaucoup d'autres choses. Et bien sûr, il dépasse ses références, invente son propre son et ses propres images, entre jungle touffue et science-fiction. Le morceau *Bitches Brew*, de près d'une demi-heure, est un trip dans la quatrième dimension du jazz, jamais explorée ainsi. Et tout l'album est le monument sauvage du jazz psychédélique, d'une influence énorme sur la musique des décennies suivantes, du jazz fusion jusqu'au jazz le plus contemporain, en passant par le hip-hop.

KEITH JARRETT

FACING YOU

1972 | ECM RECORDS

Facing You est un jalon essentiel dans la discographie de Keith Jarrett : son premier avec le tout jeune label allemand ECM (la collaboration sera longue et fructueuse) et son premier album de piano solo, pour inaugurer une longue série qui deviendra la signature musicale de Jarrett. Le plus célèbre sera bien sûr le *Köln Concert* de 1975. *Facing You* est enregistré en studio, en solo à Oslo. Keith Jarrett y développe son art subtil et intuitif de l'improvisation. Sa musique tient du jazz dans le processus de création, mais les accroches mélodiques sont presque pop, le romantisme et les harmonies viennent du classique. Cette musique commence à échapper aux étiquettes, elle est son propre style qui coule de source, comme surgi de nulle part sans le poids de l'histoire et des références. Le long de ces huit compositions entre improvisation et vision, Keith Jarrett est en train d'inventer l'improvisation.



THE AHMAD JAMAL TRIO

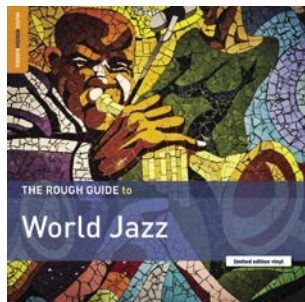
THE AWAKENING

1970 | IMPULSE!/ABC RECORDS

Quand Ahmad Jamal a enregistré cet album, il avait faim. C'était pendant le ramadan, et

le pianiste jeûnait jusqu'au terme de la journée d'enregistrement. Mais Ahmad faisait aussi le ramadan au clavier : un jeu dans la sobriété, qui jamais ne se goinfre de notes. Il est ici de retour dans la formule élémentaire du trio, où il excelle. La batterie (Frank Gant) est tendue comme un fil et la contrebasse (Jamil Nasser) apporte de l'élasticité à ce fil, sur lequel funambulise le piano d'Ahmad Jamal. Le trio alterne les compositions de son leader et d'ambitieuses reprises : *Dolphin Dance* de Herbie Hancock et *Stolen Moments* d'Oliver Nelson. Interprété en solo, le titre *I Love Music* commence presque comme une pièce classico-romantique très écrite, qui se laisse emporter par les harmonies mouvantes du jazz. C'est beau comme le flux des vagues au bord de la mer. Pour la petite histoire dans la grande, cet album a été énormément samplé par le monde du rap dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.





VARIOUS ARTISTS THE ROUGH GUIDE TO WORLD JAZZ

1970 | WORLD MUSIC NETWORK/
MUSIC ROUGH GUIDES

Le jazz est né en Amérique, mais il a toujours été une musique « du monde ». Parce qu’il a germé à La Nouvelle-Orléans, la ville la plus créole et ouverte des États-Unis. Parce que ses ancêtres venaient à la fois d’Afrique et d’Europe, parce que les musiciens de jazz ont très vite joué et trouvé refuge hors du territoire américain, puis frotté leur musique à de nouvelles influences. Cette compilation ne raconte pas la passionnante histoire de la globalisation du jazz, mais elle présente ses plus récents aboutissements. Du jazz d’ailleurs, tendance fusion, créé en Serbie, en Inde, en Norvège, au Mozambique, en France ou hors-sol – comme le groupe Out of Nations, composé de musiciens vivant dans quatre pays différents et assumant le nomadisme musical. La seule star ici, c’est le grand voyageur de la guitare John McLaughlin avec le musicien indien Debashish Bhattacharya.



PHAROAH SANDERS THEMBI

1971 | IMPULSE! RECORDS

Pharoah Sanders est un saxophoniste, et même l’un des plus grands du free-jazz, tout proche au panthéon décousu de

Coltrane et Albert Ayler. Pourtant, sur la pochette de *Thembi*, ce n’est pas dans un saxophone qu’il souffle en bord de mer, mais dans un bien étrange instrument qui ressemble à un coquillage venu de l’espace. C’est que sur cet album, Pharoah Sanders incarne et joue mieux que personne une musique à la fois mondiale et cosmique, qui a coupé ses racines américaines et largué les amarres. Contrebasse, saxophones et piano rattachent cette musique au monde du jazz, alors que tout le reste l’emporte ailleurs : des percussions à foison, des instruments africains, une corne de vache, des sifflements d’oiseau. Au gré des morceaux, Pharoah Sanders et ses musiciens déclenchent de dangereuses pluies d’astéroïdes, découvrent une faune exotique ou s’émeuvent face à une immensité océanique. L’ethno-jazz en version primitive, quand les voyages imaginaires étaient vendus sans billet de retour.



STAN GETZ & BILL EVANS GETZ & EVANS

1973 | VERVE RECORDS

Cet album a une histoire étrange. Sorti en 1973, il avait été enregistré presque dix ans plus tôt et gardé dans les tiroirs par le label Verve. Les deux géants du jazz cool, Stan Getz au saxophone et Bill Evans au piano, ont très peu joué ensemble. En 1964, ils se retrouvent donc en quartet, avec deux bassistes en alternance et le punchy Elvin Jones à la batterie. Et sur les morceaux les plus enlevés, c’est un peu ce dernier qui mène le bal. Bill Evans et Stan Getz se lancent dans un post-bop plus dynamique qu’à leur habitude, contrebalancé par des ballades lyriques et relaxées. La musique n’a rien de révolutionnaire, mais elle témoigne d’un duo rare. Anachronique lors de sa sortie, l’album a vite été rattrapé par l’actualité : l’année suivante, Stan Getz et Bill Evans se retrouvaient sur scène en Europe. L’excellente captation de cette tournée est sortie sous le nom *But Beautiful*... en 1996.



MAHAVISHNU ORCHESTRA BIRDS OF FIRE

1973 | COLUMBIA RECORDS

Le nom du groupe et l’esthétisme de la pochette donnent le ton : bienvenue dans les années

soixante-dix, l’âge d’or du rock progressif, des musiciens virtuoses, des guitares à deux manches et des albums concepts. À l’époque, les deux albums du Mahavishnu Orchestra ont souvent trouvé leur place dans les collections de disques de ces jeunes qui ne fumaient pas que du tabac. Mais le Mahavishnu Orchestra n’est pas que ça : c’est un groupe venu du jazz avec, aux manettes, le guitariste John McLaughlin, le batteur Billy Cobham, le violoniste Jerry Goodman et le claviériste Jan Hammer. Ils viennent du jazz, oui, mais ils ont beaucoup écouté Hendrix, puis sont partis se propulser ailleurs : dans l’espace où le son se déplace plus vite, où le temps est altéré, où la matière s’étire. Au-delà d’un championnat du monde de solos de guitare, ce second album du groupe est un inaltérable jalon du jazz-rock extrême, dans la catégorie space opera.



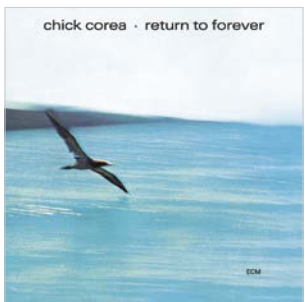
ARCHIE SHEPP ATTICA BLUES INDISPONIBLE

1972 | IMPULSE/ABC RECORDS

Un bon musicien de jazz devrait être capable de tout jouer.

La règle se vérifie pour Archie

Shepp sur l’album *Attica Blues*. De blues, il n’a que le nom. C’est *Attica Soul* qu’Archie Shepp aurait dû le titrer. Le début des années soixante-dix consacre le règne de James Brown, Isaac Hayes ou Sly and the Family Stone. Archie Shepp se lance dans la course avec *Attica Blues*, et il a des idées. Cet album n’est pas qu’une enfilade de morceaux funky. Tous les titres s’enchaînent, avec parfois un narrateur, pour former un opéra soul, comme une chaîne de volcans en éruption. Archie Shepp est ici dans son rôle de compositeur arrangeur, et il a mis les moyens : des chanteurs et des choristes, des cordes, des cuivres, plusieurs batteurs, des claviers et des effets funky. Il a aussi mis les idées : plus que les gimmicks de la soul orchestrée en vogue à l’époque, c’est l’héritage de Duke Ellington qu’on entend dans ce disque. En bon musicien de jazz, Archie Shepp est capable de tout jouer, sans rien imiter.



CHICK COREA RETURN TO FOREVER

1972 | ECM RECORDS

Dans la sphère pop-rock du début des années soixante-dix, l’heure est au progressif, à des groupes qui décroissent les

formats, créent de longs ponts entre la musique classique et les instruments électriques. Dans le jazz, c’est plus calme, jusqu’à l’arrivée de *Return to Forever*, d’abord un album de Chick Corea avant d’être le nom de son groupe. Trois ans avant, le pianiste Chick Corea jouait sur *Bitches Brew* de Miles Davis. Il est bien dans son époque, et cet album le prouve. Le groupe Return to Forever est devenu emblématique de la fusion jazz-rock. Mais cet album mérite mieux qu’une étiquette. Chick Corea joue des claviers en forme de points d’interrogation, les musiciens laissent beaucoup d’espace et de silence, une chanteuse et un percussionniste brésiliens apportent une touche tropicale bienvenue. Finalement, dans une époque qui célébrait les effets de manche, *Return to Forever* est remarquable de sobriété et de légèreté.



HERBIE HANCOCK HEAD HUNTERS

1973 | COLUMBIA RECORDS

La tête et les jambes. Herbie Hancock a toujours eu une réputation, bien méritée, d’artiste cérébral et pointu. Une

grosse tête du jazz. Mais en 1973, avec ce chef-d’œuvre de jazz-funk qu’est *Head Hunters*, il assume de vouloir tout simplement rendre les auditeurs heureux, en les attrapant par les hanches et les pieds autant que l’intellect. À l’époque, soul et funk sont les musiques populaires des Noirs américains. Herbie Hancock plonge dans ce nouveau monde : celui de la musique en pattes d’eph, de la fierté noire, des grands festivals comme Wattstax, de l’émergence d’artistes africains sur la scène mondiale, de nouvelles techniques d’enregistrement qui permettent à quatre musiciens de sonner comme dix. *Head Hunters* est un album de groove, mais conçu et interprété avec toute la science et la curiosité naturelle de musiciens de jazz. Rien que la géniale simplicité du riff de flûte pygmée sur le tubesque *Watermelon Man* rend cet album important.



KEITH JARRETT THE KÖLN CONCERT

1975 | ECM RECORDS

Le *Köln Concert* est à Keith Jarrett ce que le Colisée est à Rome, ou l’image à Épinal : l’emblème incontournable, au

point de devenir l’arbre qui cache la forêt. C’est avec cet album live enregistré à Cologne en 1975 que Keith Jarrett (et parfois le jazz en général) est entré dans les discothèques des jeunes. Mais son immense succès, qui a traversé les générations, n’enlève rien à sa qualité. En vrai, ce disque est étonnant. C’est un album d’improvisation en solo, fait assez rare dans le jazz qui est le plus souvent une musique d’interactions entre musiciens. Les longues impros de piano de Keith Jarrett forment une narration qui rend ce double album haletant du début à la fin. Sa formation à la musique classique se fait entendre, au point qu’on peut imaginer que les compositeurs du passé jouaient ainsi pour chercher l’inspiration. Est-ce vraiment du jazz ? La question a-t-elle un intérêt ? C’est un immense pianiste, en pleine immersion dans la musique. Un moment rare.



WEATHER REPORT BLACK MARKET

1976 | COLUMBIA RECORDS

Le sixième album de Weather Report est ce qu’il convient d’appeler un album de transition. En toute fluidité, un son

de basse presque aquatique vient se glisser dans les compositions du groupe. C’est le jeune magicien Jaco Pastorius et sa baguette magique, sa fameuse basse *fretless*, qui va s’imposer comme un membre essentiel du groupe dans les années suivantes. Pour le reste, cet album est de plus en plus marqué par la passion de Joe Zawinul pour les synthétiseurs. Totalement raccord avec l’ère progressive que traverse la pop, la musique du groupe semble raconter des voyages aux confins de la galaxie. Incarné par le saxophone de Wayne Shorter, le jazz est toujours la toile de fond, mais il est de plus en plus cosmique, somnambule, en apesanteur, visité par des sons inconnus. Le premier *Star Wars* sortira un an après *Black Market*, et rien n’empêche de regarder l’un en écoutant l’autre.



MUDDY WATERS HARD AGAIN

1977 | BLUE SKY RECORDS

Les années soixante-dix ne furent pas les plus glorieuses ni les plus créatives pour Muddy Waters. Et puis en 1977, c’est

reparti comme en 55. Sourire de beau matou sur la pochette, Muddy Waters sort *Hard Again*. L’album commence par une version de son classique *Mannish Boy*, et elle est à tomber par terre, aussi tranchante et puissante que la version originale. Tout l’album renoue avec l’esprit frappeur du Muddy Waters des décennies précédentes. C’est du brut, du jouissif, enregistré comme en live avec les très bons James Cotton à l’harmonica, Pinetop Perkins au piano, Bob Margolin à la guitare, Willie Smith à la batterie, et bien sûr Johnny Winter à la guitare. Car Muddy Waters doit son salut au guitariste Johnny Winter, qui produit *Hard Again* avec tout l’amour qu’il porte à la musique du sphinx du blues électrique. *Hard Again* sera l’avant-dernier album studio de Muddy Waters avant sa mort en 1983, et c’est un miraculeux retour de flamme.



WEATHER REPORT HEAVY WEATHER

1977 | COLUMBIA RECORDS

Après *Black Market*, disque de science-fiction assez sombre et concentré, le vaisseau amiral du jazz-rock semble avoir

trouvé une clairière où faire escale. Tout est plus clair, espacé et limpide dans ce disque : les sons de claviers de Joe Zawinul, l’interaction entre les musiciens, les percussions. Quand tout à coup, des elfes translucides apparaissent et butinent une chanson. On les recroisera à plusieurs reprises sur l’album, comme un motif mélodique extraterrestre qui passe d’un morceau à l’autre. Sur l’ensemble de leur œuvre, les musiciens de Weather Report ont fait de la technique instrumentale une religion. Mais sur *Heavy Weather* (entre autres), l’esprit est ailleurs, dans l’ouvrage collectif, dont Jaco Pastorius redessine les contours derrière sa basse et au poste de coproducteur. Et ça paie : tiré vers le succès par le titre d’ouverture *Birdland*, *Heavy Weather* va se vendre comme des petits pains, ou des space cakes.



PAT METHENY GROUP PAT METHENY GROUP

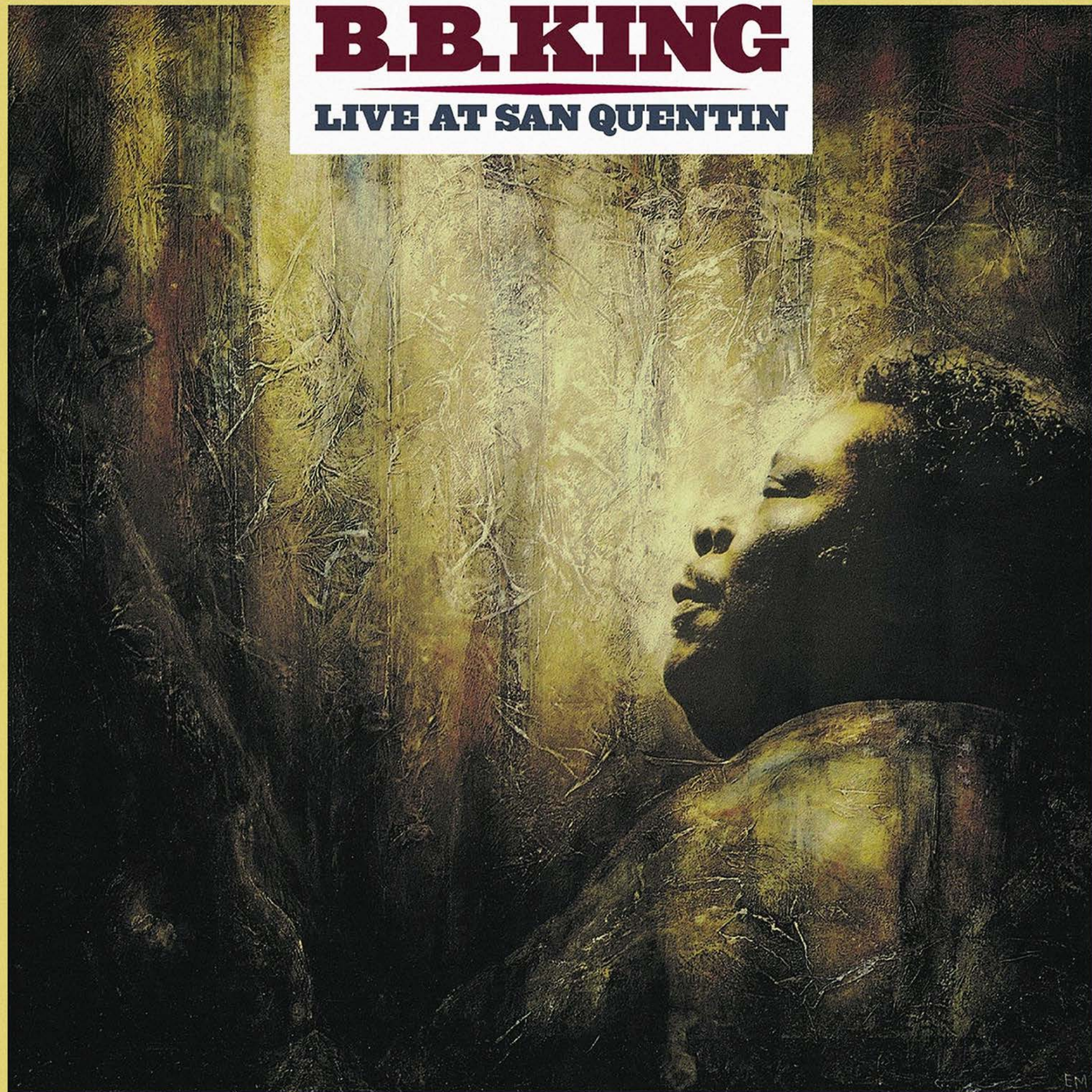
1978 | ECM RECORDS

Pat Metheny, quand il était petit, jouait de la trompette. Et puis, au début de l’adoles-

cence, la pose d’un appareil dentaire l’oblige à arrêter. Il se met alors à la guitare. Il n’en jouera pas avec les dents, mais il va en devenir un des grands stylistes dans le jazz-rock des années soixante-dix. À l’époque de ce premier album avec son groupe, Pat Metheny a le potentiel d’une rock star du jazz. D’abord parce qu’il a la gueule de l’emploi et qu’il ne va jamais chez le coiffeur, mais aussi parce que sa musique devient pop et progressive autant que strictement jazz. Sa technique instrumentale est au service de morceaux paysagistes, planants et ondulés, qui évoquent la côte pacifique au printemps. Avec Lyle Mays aux claviers, Mark Egan à la basse et Dan Gottlieb à la batterie, cet album est un énorme succès, qui va conforter Pat Metheny dans cette veine aquarelliste de sa musique.

B.B. KING

LIVE AT SAN QUENTIN



JAZZ/BLUES



GEORGE BENSON GIVE ME THE NIGHT

1980 | WARNER BROS. RECORDS

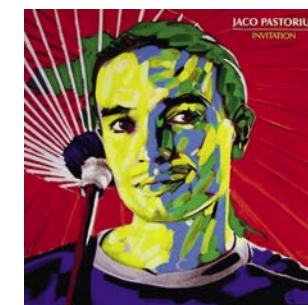
Faire un tube pop en venant du jazz était donc chose possible : George Benson l'a prouvé en 1980 avec la chanson *Give Me the Night*, issue de l'album du même nom. Il avait commencé sa carrière de musicien une quinzaine d'années plus tôt comme guitariste de jazz, sortant ses propres albums ou accompagnant des pointures comme Miles Davis et Herbie Hancock. L'irrésistible album *Give Me the Night* est le summum d'un virage pop, et chanté, amorcé au milieu des années soixante-dix. Cet album très relax et disco est marqué par la production brillante et fluide de Quincy Jones, qui, à la même époque, avait signé le son du *Off the Wall* de Michael Jackson. Tout ici est au service de chansons formatées pop & soul, dans la veine d'Al Jarreau ou Stevie Wonder. Mais les fans de Benson guitariste ne seront pas déçus : ses riffs et ses solos sont des tours de magie funk, que seul un grand instrumentiste rodé au jazz pouvait inventer.



PAT METHENY GROUP OFFRAMP

1982 | ECM RECORDS

Offramp, comme sa pochette l'atteste, c'est la sortie. Pas la sortie de route, mais celle de l'autoroute, quand on décide d'échapper à sa voie toute tracée et d'aller voir ailleurs. C'est ce qui se produit avec cet album, qui va révéler une variété de paysages musicaux inédite dans la discographie du Pat Metheny Group. D'ailleurs, la formation est différente, avec un nouveau bassiste (Steve Rodby) ainsi que Nana Vasconcelos aux percussions. Dès le premier morceau *Barcarole*, on entend que l'écosystème du Pat Metheny Group s'est modifié. Le leader joue une guitare-synthé, dont le son hybride l'éloigne des lieux communs. L'album repose moins sur le dialogue entre Metheny et le claviériste Lyle Mays. L'ensemble tend vers une sorte d'abstraction curieuse, lumineuse et hospitalière, car basée sur des ritournelles mélodiques faciles d'accès. Au final, ce disque ressemble à la BO d'un documentaire sur la faune et la flore du jardin d'Eden.



JACO PASTORIUS INVITATION

1983 | WARNER BROS. RECORDS

Musicien météorique qui s'est misérablement crashé en 1987, Jaco Pastorius n'a pas seulement exploré de nouvelles routes sur le manche d'une basse. Il a aussi totalement revu la place de cet instrument dans l'orchestre. Brillante illustration ici, en compagnie de son big band Word of Mouth. Tout en jouant dans Weather Report, Jaco Pastorius tournait à l'époque avec son propre groupe composé d'une multitude de cuivres, de percussions (dont un *steel-drum*) et à l'occasion du fameux harmoniciste Toots Thielemans. Enregistré lors de grands concerts au Japon, *Invitation* est parfait d'énergie lumineuse. Malgré le dispositif grand orchestre, cette musique est légère, vive et vivante. Et la basse du boss est omniprésente et centrale, comme la voix d'un chef d'orchestre qui chanterait la mesure, donnerait la direction et exprimerait tout simplement sa joie d'être là.

B.B. KING LIVE AT SAN QUENTIN

1990 | MCA RECORDS

Roi du blues au jeu de guitare vif et sensuel, B.B. King a commencé sa carrière discographique en 1949. Il incarne la version rythmée et festive du blues, avec section de cuivres et refrains à reprendre en chœur. Et c'est assurément sur scène que la chose s'apprécie le mieux. Dès 1965, B.B. King sort un album enregistré en concert à Chicago, *Live at the Regal*, et ce disque est devenu l'un de ses classiques. Une variante insolite de l'album live, c'est le concert en prison, popularisé dès 1969 par Johnny Cash. B.B. King a poussé les portes du pénitencier en 1971 pour l'album *Live at Cook County Jail*, puis une autre fois en 1990 pour ce *Live at San Quentin*. Rien à redire : B.B. King est une bête de scène, le groupe tourne comme une horloge et on ne voit pas le temps passer à l'écoute de ce disque. Espérons qu'il en fut de même pour les spectateurs de la prison californienne.



MICHEL PETRUCCIANI THIS IS MICHEL PETRUCCIANI

1990 | DECCA RECORDS

Pour un musicien mort aussi jeune (36 ans), son legs discographique est assez faramineux. C'est que Michel Petrucciani avait commencé tôt : fils d'un guitariste de jazz, il commence par jouer dans le groupe familial, puis accompagne Lee Konitz ou Charles Lloyd avant même sa majorité. Il s'installe aux États-Unis et sort son premier album sur le label français Owl Records à 18 ans. La compilation *This Is Michel Petrucciani*, éditée pour les vingt ans de sa mort, a le bon goût de présenter au format vinyle huit de ses enregistrements pour Owl puis Blue Note, les deux premiers labels qui ont sorti ses disques. Au menu, des compositions personnelles et quelques standards (*My Funny Valentine*, *Round About Midnight*) en bonne compagnie (Aldo Romano, Jean-François Jenny-Clark). Le style précoce et affirmé du pianiste est sur ce disque : un merveilleux équilibre entre virtuosité et sens mélodique, avec une lumière positive à chaque seconde.



JOHN ZORN NAKED CITY

1990 | ELEKTRA NONESUCH

Dans la discographie labyrinthique et tempétueuse du saxophoniste new-yorkais John Zorn, fine lame de l'avant-garde new-yorkaise, *Naked City* émerge comme un récif où l'on aime venir se déchirer les oreilles. Cet album est aussi connu pour la violence de sa pochette que pour celle de la musique : une photo de 1940 signée Weegee, célèbre photographe des bas-fonds et des faits divers. John Zorn applique la même esthétique à la musique : il reprend les thèmes de *Batman*, du *Clan des Siciliens* ou de *James Bond* et les pousse dans des retranchements musicaux qui doivent autant au punk rock qu'au jazz. Bill Frisell est à la guitare, Joey Baron à la batterie, Fred Frith à la basse : des musiciens emblématiques du New York de l'époque. Et à l'époque, ce grand album avait permis aux amateurs de rock hardcore et noisy, de musiques de films et de free-jazz de trouver un terrain d'entente. Un champ de bataille, en vrai.



CASSANDRA WILSON
BLUE LIGHT 'TIL DAWN
1993 | BLUE NOTE RECORDS

Deux reprises de Robert Johnson sur un album, c'est un signe : Cassandra Wilson

a le blues, les chiens de l'enfer à ses trousseaux et quand elle vous invite dans sa cuisine, attention aux couteaux qui volent. Et quand ces deux reprises de Robert Johnson ne se contentent pas d'imiter les versions originales, c'est un très bon signe. Née dans le Mississippi, Cassandra Wilson a rodé sa voix sur tous les répertoires possibles, avant de sortir ce *Blue Light 'Til Dawn* estomaquant. Sa reprise du *I Can't Stand the Rain* d'Ann Peebles, avec le regretté guitariste Chris Whitley, est un grand moment de soul vaudou. La sobriété instrumentale de ce disque, entre blues et *old time jazz*, et le choix de ses reprises (Joni Mitchell, Van Morrison) sont parfaits. Mais la grande affaire ici, c'est la voix de Cassandra Wilson, qui semble avoir recueilli l'esprit de Nina Simone au fond de sa gorge.



JOSHUA REDMAN QUARTET
MOODSWING
1994 | WARNER BROS. RECORDS

Joshua Redman ou l'éternel retour du post-bop. Saxophoniste et fils du saxophoniste

Dewey Redman, il est apparu au début des années quatre-vingt-dix pour célébrer un très vivace revival de l'âge d'or du jazz moderne. *MoodSwing* n'est pas son premier album, mais c'est un album de premières fois : le premier où il joue uniquement ses compositions, et le premier entre quatre musiciens qui allaient forcément se croiser. Une fine équipe, vraiment. Brad Mehldau est au piano, Christian McBride à la basse et Brian Blade à la batterie. *MoodSwing* sonne comme un coup de foudre, un de ces moments où l'interaction devient facile, magnétique, évidente et pourtant rare. Joshua Redman fait partie de ces musiciens qui insufflent de la vie dans leur instrument. Quand il joue des morceaux spirituels (*Rejoice*, *Dialogue*), son saxophone semble s'évader vers les hautes sphères de l'allégresse.

NILS PETTER MOLVÆR
KHMER
1997 | ECM RECORDS

Un siècle au moins que la règle fait ses preuves : le jazz reste en vie parce qu'il s'adapte et s'hybride avec d'autres musiques. Dans la période contemporaine, l'une de ces fusions les plus novatrices est celle opérée par le trompettiste Nils Peter Molvaer vers la musique électronique. Pas juste un jazz customisé avec une boîte à rythmes et quelques « tirlouits » faits sur ordinateur, mais une vraie alliance entre le meilleur des deux genres. L'écoute de *Khmer*, premier album solo du Norvégien pour le label ECM, suggère une vision : Miles Davis traversant un club house de Chicago ou Berlin, pendant qu'autour de lui les corps des danseurs deviennent des formes fugaces et abstraites. Jouée en sourdine, la trompette de Molvæer colle parfaitement à la tonalité *deep* des programmations électroniques. Plutôt ambient et parfois sérieusement rythmé (comme sur *Tlon*), cet album est un vrai trip qui fait sens et affole les sens.



KEB' MO'
KEB' MO'
INDISPONIBLE
1994 | OKEH/EPIC RECORDS

Au début des années quatre-vingt-dix, Robert Johnson est à la mode. Oui, le bluesman

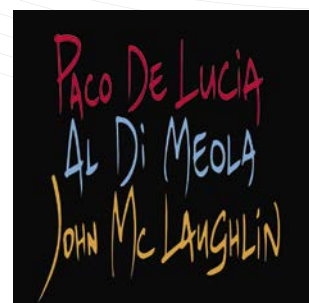
des années trente. Sony réédite l'intégrale de ses enregistrements au format CD, et c'est un énorme succès commercial qui va créer un marché pour une nouvelle génération de musiciens étiquetés folk-blues. Keb' Mo est l'un d'eux. Né Kevin Moore, comédien et musicien, il devient Keb' Mo avec ce premier album qui contient, tiens, deux reprises de Robert Johnson. Sur cette pochette sépia qui évoque le Sud et l'époque où les hommes portaient cravate et bretelles en plein été, l'hommage est évident. Mais sur le disque, Keb' Mo dépasse le cliché. En solo ou en groupe, sa musique embrasse l'Americana en général, de la parodie de country-blues jusqu'au folk ou à la musique à danser acoustique. Disciple de Taj Mahal plus que de Robert Johnson, l'homme est bon chanteur, le disque est cousu main : c'est le début d'une belle carrière pour Keb' Mo.



STEVE COLEMAN AND FIVE ELEMENTS
CURVES OF LIFE
INDISPONIBLE
1995 | BMG/RCA RECORDS

L'album *Curses of Lives* est le premier d'une série de trois

concerts de Steve Coleman enregistrés avec des membres du groupe Five Elements au club parisien le Hot Brass, entre le 24 et le 29 mars 1995. Adolescent, le saxophoniste s'est fait la main à Chicago dans un groupe de reprises de James Brown, et il était très fan de Maceo Parker. Puis il est passé au jazz et à des horizons élargis, mais sa musique a toujours conservé quelques atours du funk. C'est particulièrement vrai en live, sur ce disque où la rythmique est d'une précision balistique. Les improvisations du quartet ont toujours en ligne de mire la répétition, l'obstination, la résolution d'équations musicales dans la transe. Pour les Parisiens, cet enregistrement est aussi une façon de se souvenir du Hot Brass, l'éphémère mais valeureux club du parc de la Villette, qui mettait la clé sous la porte en 1997.

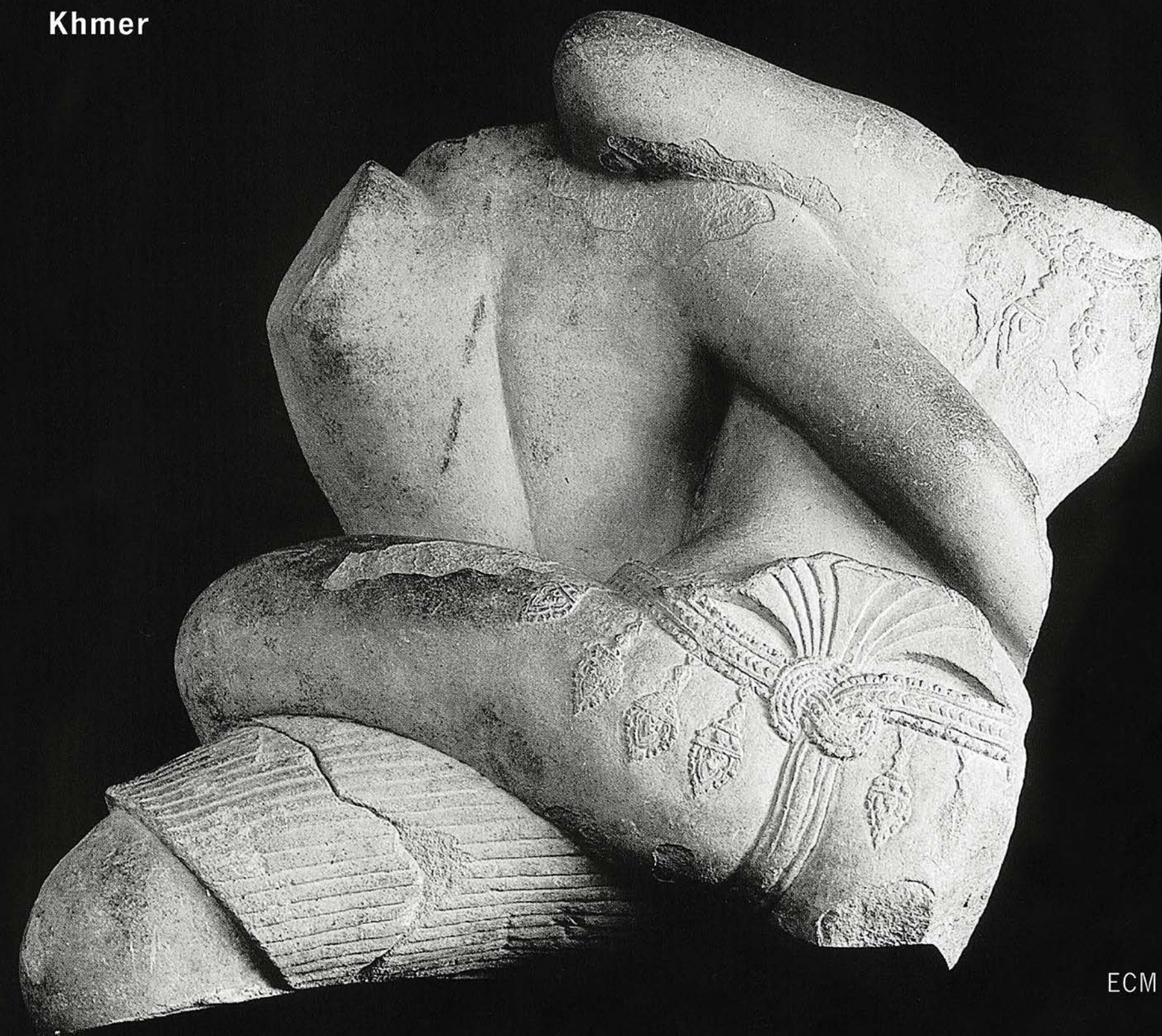


PACO DE LUCÍA
AL DI MEOLA
JOHN McLAUGHLIN
THE GUITAR TRIO
1996 | VERVE RECORDS

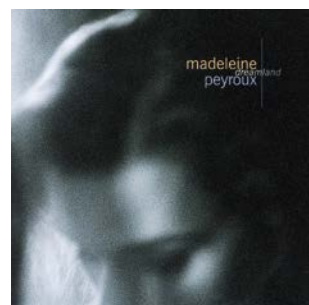
Tout avait commencé seize ans plus tôt, en décembre 1980.

Dans une salle de San Francisco, trois champions du monde de la guitare croisent leurs cordes. Le prodige du flamenco Paco De Lucia, et les sorciers du jazz fusion Al Di Meola et John McLaughlin. Tous les trois sont à la guitare acoustique. L'année suivante, l'enregistrement de ce concert sort sur un album devenu célèbre, qui va servir de grimoire à des milliers d'apprentis guitaristes. Le trio magique remet ça en 1996 pour un album studio, et c'est encore prodigieux de liberté, de précision et de fougue. Ces musiciens sont des virtuoses, qui mettent toute leur science dans des pièces à la fois amples et impatientes, où la musique surgit des rosaces comme d'une source pure. On a rarement entendu autant d'électricité circuler entre trois guitares acoustiques. Un grand pas pour la guitare jazz au sens large.

Nils Petter Molvæ
Khmer



ECM



MADELEINE PEYROUX DREAMLAND

1996 | ATLANTIC RECORDS

Avant de sortir *Dreamland*, son premier album, Madeleine Peyroux avait passé une partie

de sa jeunesse à faire la manche dans les rues (notamment de Paris) avec des musiciens de vieux jazz. Des années d'initiation, sans doute, qui expliquent le charme rétro et néanmoins authentique de ce disque. Son pays de rêve, c'est l'Americana des années trente-cinquante, le jazz, le blues et les romances en 78-tours. C'est sa madeleine de Proust, à Madeleine Peyroux. Pour l'atteindre, elle s'entoure d'une équipe de rêve : Marc Ribot et Vernon Reid aux guitares, Cyrus Chestnut à la batterie, James Carter au saxophone et à la clarinette notamment... Tout ce petit monde récrée celui des chansons jazz de l'âge d'or, à travers des reprises et quelques convaincantes compositions. Mais tout cela ne serait qu'antiquaille sans la voix de Madeleine Peyroux. Elle s'inscrit dans la lignée de Bessie Smith, Billie Holiday ou de la *country girl* Patsy Cline. Une chanteuse avec de la fumée bleue entre les lèvres.



LEE KONITZ & BRAD MEHLDAU & CHARLIE HADEN ALONE TOGETHER

1997 | BLUE NOTE RECORDS

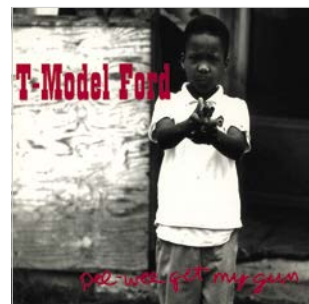
Du haut de cet album, trois générations du jazz vous contemplent, incarnées par d'immenses musiciens : le saxophoniste Lee Konitz né en 1927, le contrebassiste Charlie Haden né en 1937 et le pianiste Brad Mehldau né en 1970. Au départ, pour ce concert impromptu de novembre 1996 dans un club de Los Angeles, ils ne devaient être que deux : Lee Konitz et Charlie Haden. Et puis Charlie Haden a ramené son jeune ami Brad Mehldau. Il paraît que Lee Konitz n'était pas ravi. Mais tout s'est bien passé. Au programme, six standards comme *Round Midnight*, *The Song Is You*, *Whats Is This Thing Called Love?*... Les trois hommes sont à la hauteur de leur réputation : leur musique est virtuose, inventive et l'échange toujours stimulant. Comme Lee Konitz s'y attendait, le jeu de Brad Mehldau prend parfois beaucoup de place. Mais les deux anciens, avec leur jeu épuré, tiennent la leur. Cet album est un bel exemple de la magie du jazz en live.



BRAD MEHLDAU THE ART OF THE TRIO VOLUME THREE - SONGS

INDISPONIBLE
1998 | WARNER BROS. RECORDS

Très tôt dans sa carrière discographique, dès son troisième album, le très prolifique pianiste Brad Mehldau inaugurerait sa série *The Art of the Trio*, dévolue comme son nom l'indique au jazz en trio, avec Larry Grenadier à la contrebasse et Jorge Rossy à la batterie. La même équipe est derrière le troisième volume, dédié aux chansons. Celles composées par le pianiste lui-même principalement, mais aussi des reprises de Rodgers & Hart, Nick Drake ou Radiohead. Dans le sillage aérien de Bill Evans, Brad Mehldau peaufine son jeu et s'affirme excellent pour jazzifier des musiques qui n'en sont pas. Sur des tempos plutôt lents avec quelques envolées par moments, le trio a gagné en complicité et est entré dans une relation de plus en plus élégante et sereine. Cette musique peut sembler posée à la surface des compositions, mais elle est en vérité dans une zone plus subtile, juste sous la surface, là où l'émotion affleure.

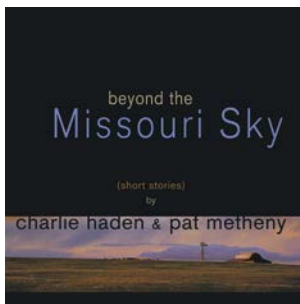


T-MODEL FORD PEE-WEE GET MY GUN

1997 | FAT POSSUM RECORDS

Au milieu des années quatre-vingt-dix, le blues revenait très fort grâce à un label du Mississippi nommé Fat Possum.

Dans son écurie, cet étonnant vieux canasson de T-Model Ford. Un homme qui avait connu le bain avec les fers aux pieds, commencé la guitare à 57 ans, et sortait son premier album *Pee-wee Get My Gun* à 77 ans. En duo avec Spam, son batteur fétiche légèrement atterré, T-Model Ford joue de la guitare comme s'il braquait une banque ou distillait de l'alcool de contrebande dans un alambic rouillé. Sa musique de peu de notes mais forte en émotions est d'une sauvagerie bancale plutôt inouïe, chaos électrique incontrôlé digne du meilleur punk rock. Du blues à l'âge du crack, sans romantisme ni nostalgie, aussi dur, perdu et nihiliste que le Mississippi dans les années quatre-vingt-dix. La photo de pochette n'est pas une mise en scène : T-Model Ford avait vraiment prêté son flingue au petit Pee Wee.



CHARLIE HADEN & PAT METHENY BEYOND THE MISSOURI SKY (SHORT STORIES)

1997 | VERVE RECORDS

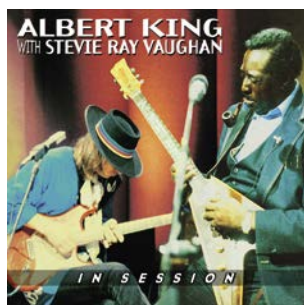
Charlie Haden aura attendu plus de vingt ans avant d'enregistrer un album en duo avec son ami guitariste Pat Metheny. Un album en vrai duo, deux musiciens seulement, dix cordes à tout casser. On ne s'étonnera pas d'y entendre à la fin une version du *Cinema Paradiso*, d'Ennio Morricone. Souvent, la musique du duo évoque la nostalgie du pays d'enfance, les petites villes où la vie est tranquille et la nature toujours proche. Dans les autres reprises de l'album, plusieurs thèmes country, parce que Charlie Haden comme Pat Metheny sont des gars de la campagne. Sur le plan de l'interprétation, Charlie caresse sa contrebasse comme un gros matou qui ne demande qu'à ronronner, et Pat joue de sa guitare comme s'il sifflait sans même s'en rendre compte. Beau disque d'aire de repos pour les oreilles. Du Missouri ou d'ailleurs, le ciel est toujours une bonne source d'inspiration.



JOHN SCOFIELD A GO GO

INDISPONIBLE
1998 | VERVE RECORDS

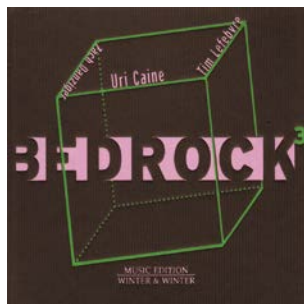
John Scofield est né en 1951. S'il était né vingt ans plus tôt, on aurait sans doute croisé son nom au générique d'une multitude de classiques du post-bop, où son jeu de guitare délié et nerveux aurait fait merveille. En activité depuis le milieu des années soixante-dix, il a quand même joué avec Mingus, Charlie Haden, Miles Davis et des dizaines d'autres. Dans les années quatre-vingt-dix, comme au bon vieux temps, Scofield suit la voie royale : une poignée d'albums sur Blue Note, puis un transfert sur le label Verve. *A Go Go* était son deuxième sur Verve, et assurément le meilleur. Et comme au bon vieux temps, les musiciens qui l'accompagnent n'y sont pas pour rien : Martin, Medeski Wood. Façon The Meters, le trio de jazz *groovy* entraîne les compositions de John Scofield vers le plus élégant jazz-funk. Le jeu de guitare de Scofield est à la fois très fluide et concentré, il sait où il va et y arrive toujours, mais après avoir pris des chemins imprévus et détournés. L'aventure au coin du manche.



ALBERT KING WITH STEVIE RAY VAUGHAN IN SESSION

INDISPONIBLE
1999 | STAX RECORDS

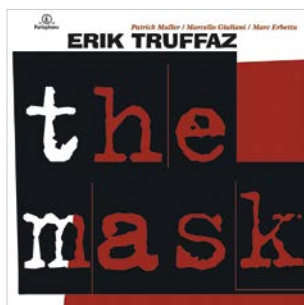
1983 est une bien triste année pour le blues. En février, le sphinx Muddy Waters, grand patron du blues moderne, est parti. Il faudra attendre décembre pour que le blues retrouve un peu le sourire : le 6, pour l'émission de télé canadienne *In Session*, Albert et Stevie Ray Vaughan jamment ensemble. Le premier, qui a fêté ses 60 ans quelques mois plus tôt, a marqué les décennies précédentes avec son blues gorgé de soul et joué en gaucher sur une futuriste Gibson Flying V. Le second est Texan, il a 30 ans de moins et 1983 est son année : David Bowie l'a embauché pour jouer sur *Let's Dance*, et son premier album *Texas Flood* est un carton. Le premier a influencé le second, qui régénère le premier. À eux deux, et avec les musiciens d'Albert King, c'est un festival de *licks* de guitares acérées et un retour aux sources du genre. Enregistré en live, sans visée commerciale ni gimmicks de production éphémères, ce disque a très bien résisté au temps.



URI CAINE BEDROCK3

INDISPONIBLE
2000 | WINTER & WINTER RECORDS

L'album paru en 2001 sur le label allemand Winter & Winter sous le nom de *Bedrock3*, fut un tournant important dans la carrière d'Uri Caine. Auparavant, le pianiste et compositeur américain s'était distingué par son approche concomitante du jazz et de la musique classique, abordant notamment des œuvres de Mahler, Beethoven ou Bach par le prisme du jazz. Et puis, en 2001, il sort trois albums simultanément, l'un en piano solo (*Solitaire*), le second consacré à la musique brésilienne (*Rio*) et le dernier titré *Bedrock3*. Il va explorer une nouvelle rencontre, entre le jazz fusion et la musique électronique moderne, jungle et drum'n'bass en tête. Calé derrière un orgue électrique, avec batteur, bassiste et un DJ sur une paire de morceaux, Uri Caine conçoit cet album comme un mix electro virtuose et roboratif, avant-gardiste et accessible. De la musique de danse indansable, mais passionnante.

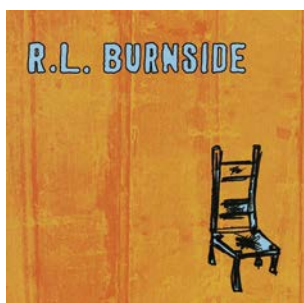


ERIK TRUFFAZ THE MASK

2000 | BLUE NOTE RECORDS

Souvent, la musique du trompettiste Erik Truffaz (qui rime avec jazz) a servi de matière première à des remix et réin-

terprétations par des producteurs electros. Et c'est normal : l'univers de la musique électronique est à la source de ses compositions. Dans son quartet de jeunesse, celui qui l'accompagne à la fin des années quatre-vingt-dix, Patrick Muller est aux claviers, Marcelo Guilian à la basse et Marc Erbeta à la batterie. Et ces trois hommes jouent avec les instruments et les manières du jazz un canevas musical élastique qui évoque la drum'n'bass, les rythmiques dance pointues de l'époque. Là-dessus, la trompette de Truffaz déroule ses références à Miles Davis et ses échappées planantes. L'album *The Mask* compile onze titres issus des premiers albums d'Erik Truffaz (*Out of a Dream*, *The Dawn* et *Bending New Corners*) et l'ensemble dessine une ligne artistique d'une belle cohérence.



R.L. BURNSIDE I WISH I WAS IN HEAVEN SITTING DOWN

2000 | FAT POSSUM RECORDS

Cet album de l'adorable vieux sphinx du blues mississippien est sorti en l'an 2000. Et c'est ce qui s'y trame : le passage au 3e millénaire. RL Burnside enregistrait depuis 1967, avec un gros regain dans les années quatre-vingt-dix, quand le monde du rock s'est enfin entiché de lui. Connu pour son jeu de guitare de transe reptilienne autant que sa voix, RL Burnside n'est ici que chanteur, laissant à une bande de jeunes le soin de faire la musique, avec guitares, basse et batterie, mais aussi beaucoup de gimmicks electro ou hip-hop. Et c'est une vraie réussite. Dès le premier morceau, une version d'un titre de Skip James transformé en récit autobiographique, R.L. Burnside est bouleversant. Derrière, la musique navigue entre blues sur l'os et chansons plutôt funky et bien en chair. *I Wish I Was in Heaven Sitting Down* était l'avant-dernier album studio de R.L. Burnside avant sa mort, et un beau pied de nez à la routine.

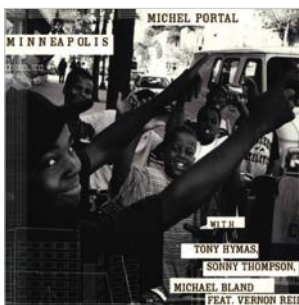


DIANA KRALL THE LOOK OF LOVE

2001 | VERVE RECORDS

Quand *The Look of Love* sort en 2001, la chanteuse et pianiste canadienne Diana Krall a déjà derrière elle une décennie

glorieuse d'enregistrements. Dans le registre des chanteuses jazz classiques, inspirées par la nostalgie du *songbook* américain de l'âge d'or, elle a sorti une poignée de bons disques qui rencontrent le succès public et la reconnaissance critique. Pas de révolution esthétique avec *The Look of Love*, mais une nouvelle raison de se pâmer devant la qualité du travail de Diana Krall. Produit par l'expérimenté Tony LiPuma et arrangé par l'illustre Claus Ogerman, l'album évoque le jazz teinté de bossa et d'easy listening comme il se sitrait il y a soixante ans dans des coupes en cristal de (Burt) Bacharach. De *Cry Me a River* à *Besame Mucho* en passant par *The Look of Love*, Diana Krall ne prend pas trop de risques. Elle pousse des portes ouvertes, mais entre avec la discrétion sensuelle et feutrée d'un chat.



MICHEL PORTAL MINNEAPOLIS

INDISPONIBLE
2001 | UNIVERSAL MUSIC JAZZ

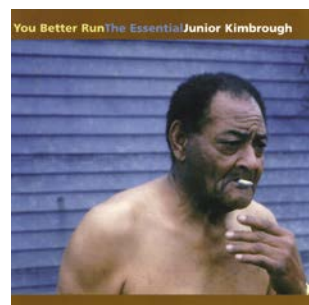
Quel est le rapport entre Prince, fameux artiste américain à tendance génie, et Michel Portal,

pionnier emblématique du free-jazz en France ? À priori, pas grand-chose. Dans les faits, tout change alors que s'ouvre un nouveau millénaire, avec cette rencontre dans la ville de Prince entre Portal et deux anciens musiciens de Prince : Michael Bland et Sonny Thompson. Le batteur et le bassiste ont été la rythmique du New Power Generation dans les années quatre-vingt-dix. Ajoutons au casting Vernon Reid, guitariste de Living Colour, et c'est la promesse d'un album top funky. Promesse tenue : cet album sonne comme s'il avait été enregistré sur un trampoline. Mais c'est celui de Michel Portal, c'est lui qui en a tendu les élastiques. Le saxophoniste-clarinetiste ne se laisse jamais étouffer par ses prestigieux compagnons de jeu. Les compositions sont de lui, marquées du sceau de la liberté. Cet excellent album de jazz papillonne du côté du funk et même du rap, avec une pulsation nerveuse d'éternelle jeunesse.



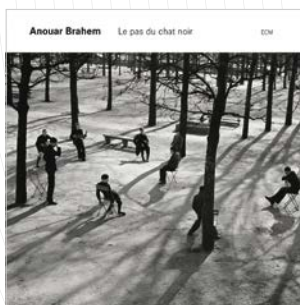
NORAH JONES
COME AWAY WITH ME
 2002 | PARLOPHONE RECORDS

Au début des années 2000, trouble période pour la tranquillité de l'esprit et la paix mondiale, Norah Jones est apparue avec l'album que tout le monde avait envie et besoin d'entendre. C'était son premier. Le monde ne le savait pas encore, mais Norah Jones était la fille du géant de la musique indienne Ravi Shankar. Ce qui ne s'entend pas du tout dans *Come Away with Me*. Son registre à elle, c'est ce que les Américains appellent la musique de *coffee shops*. Comme un nuage de lait dans une tasse de thé, ou une volute de chantilly sur un chocolat chaud, un mélange élégant et réconfortant de jazz bluesy, de pop acoustique et de country. Un creuset de musique américaine, dans son versant le plus doux. Musique facile, mais sans facilité. Accompagnée de musiciens de renom, Norah Jones, 22 ans à l'époque, a montré avec ce premier album qu'elle avait un chat angora dans la gorge, un vrai talent de compositrice et beaucoup d'avenir.



JUNIOR KIMBROUGH
**YOU BETTER RUN:
 THE ESSENTIAL**
 2002 | FAT POSSUM RECORDS

Dans le blues, il y a les « kings », les B.B., Albert ou Freddie King. Et puis les gueux, ceux qui n'ont jamais connu la gloire, qui sont restés une bonne partie de leur vie à fumer des clopes sur le perron de leur maison moulue dans le Mississippi. Les « kings » jouent du blues, les gueux sont le blues. Junior Kimbrough est un de ceux-là. Il a enregistré son premier album en 1992, à plus de 60 ans, après avoir passé une partie de sa vie à jouer dans les clubs du coin. Et Junior Kimbrough est le roi des gueux. Son blues électrique baigne dans une lave de transe, de crasse et de spiritualité. Junior Kimbrough est mort en 1998 après avoir sorti seulement une poignée d'albums et connu une reconnaissance tardive – des membres des Rolling Stones, U2 ou Iggy Pop sont allés dans le Mississippi juste pour le voir jouer. Cette compilation a le pouvoir de vous sortir le trop-plein émotionnel par les yeux. Chamanique et indispensable.



ANOUAR BRAHEM
LE PAS DU CHAT NOIR
 2002 | ECM RECORDS

Le dernier morceau de l'album *Le Pas du chat noir* s'appelle *Déjà la nuit* et il est merveilleux, sans doute le meilleur du lot. Toute la difficulté pour l'auditeur sera d'y arriver. Car écouté dans certaines conditions (près d'un feu de cheminée, après une séance de méditation ou une balade dans la neige), cet album entraîne irrémédiablement et rapidement vers le sommeil et les rêves. Maître contemporain de l'oud, Anouar Brahem est ici accompagné du pianiste François Couturier et de l'accordéoniste Jean-Louis Matinier. Les titres ont été composés au piano plutôt qu'à l'oud, et ça s'entend. Erik Satie semble les avoir inspirés, puis il s'est endormi et a rêvé du soleil à travers les persiennes d'un palais lointain. Chaque note attend que la précédente soit passée pour apparaître. Elles s'égrènent presque immobiles, en apparence seulement, comme des prières ou des mantras. Ce disque ne s'écoute pas, il se contemple.



PAT METHENY
ONE QUIET NIGHT
 INDISPONIBLE
 2003 | WARNER BROS. RECORDS

Grand routard de la guitare, avec laquelle il explore ses paysages musicaux harmonieux, Pat Metheny n'a jamais eu peur de partir seul. Dès 1978, il enregistrait son premier album en solo acoustique, *New Chautauqua*. Un quart de siècle et des centaines de voyages intérieurs plus tard, *One Quiet Night* en est un autre. Une guitare baryton (celle qui peut sonner comme une basse), un seul micro, et voilà les paysages qui défilent. Dès le premier morceau, qui donne son titre à l'album, l'auditeur éprouvera le sentiment d'avoir trouvé refuge dans la caisse de la guitare acoustique de Pat Metheny. Il y fait bon, l'espace est vaste, l'air est sec, la moindre vibration résonne comme sous la nef d'une cathédrale. Certaines de ses compositions sont des hommages à la pop anglaise des années soixante. Mais elles sonnent aussi comme les champs dorés du Midwest où Metheny a grandi, elles ondulent sous les doigts. Ce disque est aussi l'occasion de rappeler que Pat Metheny est capable de jouer lentement.

CHARLES LLOYD
THE WATER IS WIDE INDISPONIBLE
 2000 | ECM RECORDS

La forme d'un saxophone ressemble à la silhouette d'un cygne. Et l'homme qui joue le mieux de ce cygne, celui dont le son évoque la majesté lente et glissante du prince des palmipèdes, c'est Charles Lloyd. Au milieu des années soixante, l'Américain fut un des rares à côtoyer dans des festivals Hendrix, Cream ou le Grateful Dead. Il n'a pas joué de rock psyché pour autant, mais il est devenu une icône du jazz spirituel ouvert à tout puis, les années passant, une sorte de vieux sage cool. Sur *The Water Is Wide*, Charles Lloyd est entouré du batteur Billy Higgins, du guitariste John Abercrombie et du pianiste Brad Mehldau. Écouter le bien nommé *The Water Is Wide*, c'est comme nager en apnée dans une mer chaude. La musique est liquide, mouvante, toujours rassurante, elle forme un cocon qui permet de descendre dans les profondeurs sans les craindre. Cette descente est même la promesse d'une ascension.



BUDDY GUY
BLUES SINGER
 2003 | JIVE/SILVERTONE RECORDS

Que Buddy Guy soit un « blues singer », personne n'en doutait. Un vrai, un pur, né en Louisiane et monté faire carrière à Chicago. En activité depuis la fin des années cinquante, Buddy Guy a traversé les décennies avec sa guitare électrique et côtoyé toutes les stars établies du blues, au point d'en devenir une lui-même. En 2001, il sortait de sa zone de confort avec le tellurique et sauvage album *Sweet Tea*. Deux ans plus tard, pour *Blues Singer* et peut-être pour se reposer, il se prête au double exercice de l'album acoustique, et de reprises. Des standards de Skip James, Lightnin' Hopkins, John Lee Hooker, Elmore James et quelques autres. En vrai solo ou accompagné d'un petit groupe acoustique particulièrement caoutchouteux (inclus B.B. King et Clapton en *guests*), Buddy Guy retourne aux sources et semble trouver là sinon une nouvelle jeunesse, au moins beaucoup de plaisir. Partagé.

Charles Lloyd

The Water Is Wide

Brad Mehldau
 John Abercrombie
 Larry Grenadier
 Billy Higgins

ECM

Norah Jones

feels like home

JAZZ/BLUES

NORAH JONES FEELS LIKE HOME

2004 | EMI/BLUE NOTE RECORDS

Sorti deux ans plus tôt, le premier album de Norah Jones s'était vendu à dix-huit millions d'exemplaires, remporté huit Grammys aux États-Unis, et propulsé la débutante dans le monde des stars *bankable*. Au moment de penser à la suite, d'autres, à sa place, auraient un peu stressé. Mais Norah Jones a sorti son deuxième disque *Feels Like Home* comme si de rien n'était, ou comme à la maison. La maison musicale de Norah Jones n'est pas une villa de pop-star. Elle est en bois, avec une cheminée, un grand canapé et un parc où peut-être paissent quelques chevaux. Sur ce deuxième album, la chanteuse explore sa veine country-soul. Les arrangements de guitare, violon ou orgue sont légers et subtils, la production est feutrée, sa voix tout en harmonies s'écoule comme du miel liquide. Sur *Feels Like Home*, Norah Jones assume de ne jamais sortir de sa zone de confort, mais elle y convie tous les auditeurs. C'est encore mieux.



MADELEINE PEYROUX CARELESS LOVE

2004 | ROUNDER RECORDS

Madeleine Peyroux a pris son temps, huit ans, avant de sortir son deuxième album. Entre-

temps, Norah Jones est passée par là et a remporté un énorme succès avec *Come Away with Me*. Ça n'a pas cassé les jambes de Madeleine Peyroux, qui se présente avec un deuxième album franchement meilleur que le premier. Sa voix a encore gagné quelques degrés de mystère et de langueur bluesy. Produit par Larry Klein, ce disque est plus cohérent et riche dans l'interprétation, alors que le répertoire est plus large que celui du précédent. Ici, en plus de quelques chansons vintage (*Careless Love*, magique), elle reprend et transfigure Leonard Cohen, Bob Dylan ou encore Elliott Smith. Elle passe tout ce qu'elle chante en noir et blanc, mais avec de profondes nuances de gris. Bien plus qu'un exercice de style, cet album est régulièrement émouvant et envoûtant. Madeleine Peyroux n'a plus à chercher son *dreamland* musical : elle y a trouvé sa place.



DIANA KRALL THE GIRL IN THE OTHER ROOM

2004 | VERVE RECORDS

Diana Kraal est cette fille qu'Elvis Costello attendait dans l'autre pièce. En 2003, elle a épousé le musicien pop et commencé à travailler avec lui sur de nouvelles chansons. *The Girl in the Other Room* est leur premier bébé disque, et il a le teint frais. On y entend quelques reprises (Tom Waits, Mose Allison, Joni Mitchell...) et une majorité de titres cosignés Costello/Krall. Ce disque est l'occasion pour Diana Krall d'échapper au surplace qui la guettait. Elle quitte la pièce du jazz classique et s'installe dans celle d'un crossover entre jazz, blues et pop, tout près de la cheminée. Mais les deux pièces communiquent : la production de l'illustre Tony LiPuma façonne un mélange de précision et de mystère qui rattachent l'album au jazz d'alcôve. Plus que jamais, Diana Krall montre avec *The Girl in the Other Room* qu'elle est une interprète consistante, bien au-delà de sa formation jazz.



BUGGE WESSELTOFT NEW CONCEPTION OF JAZZ: FILM ING

2004 | JAZZLAND RECORDINGS

Pianiste et claviériste, Bugge Wesseltoft est assez représen-

tatif d'une génération de musiciens avec des noms assez difficiles à prononcer, mais qui ont ouvert de nouvelles voies limpides pour le jazz contemporain. Souvent, ils viennent d'Europe du Nord. Parfois, ils sortent leurs disques sur le label ECM. Norvégien, Bugge Wesseltoft est passé par ECM, mais c'est sur le label Jazzland qu'il a sorti de passionnants albums d'hybridation entre musique électronique et jazz. *Film Ing* est le dernier volet de ses quatre albums sous le nom programmatique *New Conception of Jazz*, et c'est le meilleur. Ici, la rencontre entre electro et jazz devient vraiment une créature mutante, hautement technologique et néanmoins sensuelle, un peu inquiétante et fascinante à écouter. Les deux invités de ce disque, Dhafer Youssef au chant et Joshua Redman au saxophone, donnent une idée de l'étendue de sa palette musicale.



BRAD MEHLDAU LIVE IN TOKYO

2004 | NONESUCH RECORDS

Musicien stylé, fiable dans la durée et très apprécié du public, Brad Mehldau est un peu devenu le Keith Jarrett de sa

génération. D'ailleurs, comme Keith Jarrett à plusieurs reprises dans sa discographie, Brad Mehldau y va de son concert à Tokyo. Il y va même en solo, comme le patron du piano jazz. Enregistré en février 2003, *Live in Tokyo* s'inscrit dans un moment d'hyperactivité pour Brad Mehldau. Il sort énormément de disques dans lesquels il affirme sa personnalité musicale : un peu plus rock'n'roll que romantique, finalement. Ce très bon album, où se rencontrent passages contemplatifs et concentrés d'énergie, voit le pianiste interpréter des morceaux de Gershwin, Monk, Cole Porter mais aussi, comme sur sa série d'albums en trio, Nick Drake ou Radiohead. Sa très longue version de *Paranoid Android* de Radiohead, aussi hallucinée que l'originale, est d'ailleurs le moment de bravoure de *Live in Tokyo*.

MANU KATCHÉ TOMASZ STANKO JAN GARBAREK MARCIN WASILEWSKI SŁAWOMIR KURKIEWICZ NEIGHBOURHOOD ECM

MANU KATCHÉ NEIGHBOURHOOD

2005 | ECM RECORDS

Batteur des stars depuis le milieu des années quatre-vingt, puis devenu star des batteurs, Manu Katché a enregistré peu

d'albums en tant que leader. Son deuxième, *Neighbourhood* est sorti directement sur le prestigieux label ECM, que Katché avait côtoyé dans les années quatre-vingt-dix en jouant avec le saxophoniste Jan Garbarek. Selon la coutume de la maison ECM, *Neighbourhood* n'est pas exactement un disque funky. Le jazz qui s'y joue est étale, épuré, lançant des lignes harmoniques et mélodiques quasiment géométriques. Le cadre est tissé et tendu par la batterie de Manu Katché, qui ne sert pas qu'à donner le tempo. Son jeu est plein d'espaces, de clarté, de profondeur de champ, riche et subtil. Un tapis rythmique de choix pour permettre aux accompagnateurs (piano, cuivres et basse) de dessiner les gestes d'un jazz technique comme un art martial, tout en puissance retenue.



STEFANO DI BATTISTA VOLARE

2005 | LABEL BLEU

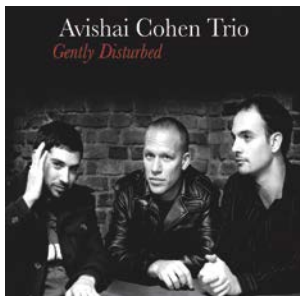
Un premier album est un objet important dans la discographie d'un musicien. D'abord parce que sans premier album, pas de second, de troisième, ni de discographie tout court. Et puis c'est à la fois un bilan et un chemin vers le futur. *Volare*, le premier album du saxophoniste italien Stefano Di Battista, montre d'abord une histoire d'amitié: la pochette crédite et montre son compatriote trompettiste Flavio Boltro. Tous deux venaient à l'époque du groupe de Michel Petrucciani, et le deuxième morceau de l'album s'appelle *Blues for Michel*. Dans le groupe, d'autres musiciens qui allaient se faire un nom: Eric Legnini au piano, Benjamin Henocq à la batterie et Rosario Bonaccorso à la basse. Inspiré par les diverses phases du bop mais aussi par le funk ou le rap, ce premier album convivial confirmait la polyvalence d'un musicien prometteur. Qui depuis a tenu ses promesses.



AARON PARKS INVISIBLE CINEMA

2008 | BLUE NOTE RECORDS

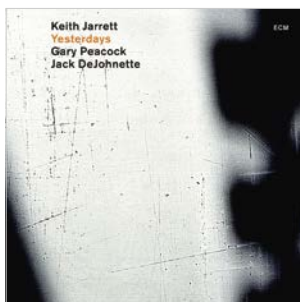
Aaron Parks est du genre précocé. Né en 1983, le pianiste est entré à la fac à 14 ans pour suivre un double cursus en musique et science. Quatre ans plus tard, il a rejoint le groupe du trompettiste Terence Blanchard pour un long CDD de quatre albums. Son premier album à lui sortait donc en 2008, directement sur Blue Note. D'emblée, ce cinéma invisible captive le spectateur, ou plutôt l'auditeur. Aaron Parks est un pianiste qui a des images et des paysages en tête, et les contemple depuis le belvédère de son clavier. Les images prennent vie sous les doigts du groupe, Mike Moreno à la guitare, Matt Penman à la basse, Eric Harland à la batterie. Selon l'humeur des compositions, le groupe joue franchement jazz, un peu bluesy (*Roadside Distraction*), oriental (*Harvesting Dance*) ou tourné vers le rock (*Nemesis*). Et à chaque fois, l'interprétation est d'une netteté et d'un pouvoir d'évocation remarquables.



AVISHAI COHEN TRIO GENTLY DISTURBED

2008 | RAZDAZ RECORDZ

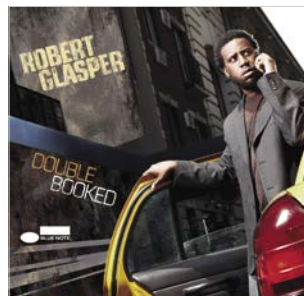
Avishai Cohen étant contre-bassiste, la basse est au centre de cet album. Mais la batterie et le piano aussi. C'est l'avantage du trio, forme magique du jazz et au-delà, qui permet à chaque musicien de s'exprimer tout en restant toujours relié aux deux autres. Entre Avishai Cohen et ses musiciens (Shai Maestro au piano et Mark Guiliana à la batterie), la musique circule intuitivement, s'échappant des schémas déjà entendus. Autant que les instrumentistes, ce sont les compositions qu'il faut saluer dans ce disque. Avishai Cohen est contrebassiste et leader, mais bien plus encore. Son parrain de musique fut Chick Corea et il compose au piano. En trio, chaque musicien fait preuve d'une sorte d'empathie pour les autres, qui mène l'ensemble dans un enchanteur mélange de complexité et de facilité apparente. Ces musiciens s'entendent bien, et s'écoutent encore mieux.



KEITH JARRETT, GARY PEACOCK & JACK DEJOHNETTE YESTERDAYS

2009 | ECM RECORDS

Le trio formé par Keith Jarrett au piano, Jack DeJohnette à la batterie et Gary Peacock à la basse est un des plus durables et adorables de l'histoire du jazz. Les trois musiciens sont déjà ensemble en 1977 sur l'album *Tales of Another* de Gary Peacock. Mais la naissance officielle du trio est actée en 1983, sur une série de trois albums de standards. Beaucoup d'autres suivront – quand Keith Jarrett n'est pas en solo, dans des projets spéciaux ou dans le répertoire classique, c'est avec Gary Peacock et Jack DeJohnette qu'il revient au jazz. Sorti en 2009, *Yesterdays* est l'enregistrement d'un concert à Tokyo huit ans plus tôt. 2001 fut une très grande année pour le trio, plusieurs disques en témoignent. Titré d'après la chanson de Jerome Kern pour la comédie musicale *Roberta* et consacré aux standards, *Yesterdays* montre que c'est dans les vieux pots et avec les meilleurs potes qu'on fait les soupes les plus pétillantes.



ROBERT GLASPER DOUBLE BOOKED

2009 | BLUE NOTE RECORDS

Il y a beaucoup de malice dans cet album du claviériste Robert Glasper. D'abord, ce visuel dans l'esprit de l'âge d'or des pochettes Blue Note. Et ce titre, qui fait référence au dilemme du musicien qui a deux engagements le même soir. Enfin, la musique. Deux faces, deux ambiances. Sur la première, Robert Glasper joue en trio acoustique avec batteur et bassiste. Au programme, du pur jazz précis et aérien. Robert Glasper excelle à parcourir toute la palette du jazz classique, et même à s'approprier une reprise de Monk (*Think of One*). Sur la seconde, il est rejoint par son groupe électrique, *Experiment*, tourné vers la synthèse entre différents chapitres de l'histoire de la musique noire américaine, jazz, r'n'b, hip-hop. Avec quelques *guests* de choix au chant (les rappers Mos Def et Bilal), Robert Glasper développe un groove fluide, organique, où l'orgue électrique fait des ronds dans l'eau, où une voix passée au vocoder devient un instrument soliste.



MELODY GARDOT MY ONE AND ONLY THRILL

2009 | VERVE RECORDS

Au départ, ce n'était pas la Melody du bonheur: fauchée par un chauffard à l'âge de 18 ans, l'Américaine Melody Gardot a repris vie en se jetant à corps (littéralement) perdu dans la musique. *My One and Only Thrill*, son deuxième album, est un triomphe bien mérité. Dotée d'une voix classique, capable de petits scats comme de feulements, elle n'est pourtant pas une chanteuse de jazz au sens strict, ou triste. Elle sait mettre dans son chant et ses compositions beaucoup de blues, des touches de bossa légère ou de pop symphonique. Du mystère et de la clarté, autant de glamour que de gravité; et surtout, énormément d'émotions non feintes. L'artiste est éclectique, mais toujours entière, sans concessions. Les années passent et *My One and Only Thrill* se réécoute très bien. Pas une seconde d'ennui sur cet album somptueusement arrangé et produit: uniquement un long frisson.



SON HOUSE RAW DELTA BLUES

2011 | NOT NOW MUSIC

À condition de ne pas être trop regardant sur la prononciation, le nom de Son House rime avec blues. Son House est le blues.

Celui des pionniers, des solitaires sudistes qui dans les années trente ont enregistré quelques chansons, et posé les bas-reliefs de la musique pop du XX^e siècle. Son House est un des plus anciens, plus ancien que Robert Johnson par exemple. Sa musique primitive nous est parvenue via des 78-tours comme des silex sur des terrains de fouille archéologique. Sous la rouille et l'usure du son d'époque, des chansons ardentes et bouleversantes, qui évoquent toute une mythologie du pays du blues d'avant-guerre. Son House était un immense guitariste et chanteur, dont la musique reste sertie de mystères et gorgée d'émotions. L'écoute de ce disque, qui compile des enregistrements vintage de Son House, est un aller simple vers le paradis perdu du blues, à train d'enfer.



AHMAD JAMAL BLUE MOON: THE NEW YORK SESSIONS

2012 | JAZZ VILLAGE RECORDS

Ahmad Jamal a abordé les années 2010 comme il avait commencé plus d'un demi-siècle avant (et en vérité traversé le temps): tous azimuts. Il enchaîne les albums, les concerts, les voyages, et se pose à New York pour enregistrer ce magnifique *Blue Moon*. Entré dans sa neuvième décennie, Ahmad Jamal n'a plus rien à prouver. Sinon son inaltérable inspiration à démontrer, et partager. Avec batterie, contrebasse et percussions, Ahmad Jamal s'en tient à ce qu'il a toujours très bien fait. Il a toujours cet art très personnel de poser ses notes de piano sur les nœuds rythmiques, comme une abeille butine de fleur en fleur, gagnée par l'ivresse du pollen récolté. Au répertoire, des compositions personnelles, ainsi que des titres de Charlie Parker, Dizzy Gillespie et une paire de classiques du *songbook* américain façon musiques de films. Sous les doigts de Jamal, toutes ces chansons pétillent et brillent.



DIANA KRALL GLAD RAG DOLL

2012 | VERVE RECORDS

En des temps lointains, il y a plus d'un siècle, le jazz se jouait dans les bouges et les bastrin-gues des villes américaines, là

où l'alcool, la drogue et le sexe coulaient à flots. Pour *Glad Rag Doll*, Diana Krall rend hommage à cette jeunesse agitée du jazz. Elle le fait même en costume d'époque. L'album a de la tenue, moins légère que celle de la chanteuse. Pour aborder ce répertoire antique, la chanteuse a commencé par explorer la collection de 78-tours de son père. Puis elle s'est assise derrière un piano droit de 1890 et s'est entourée d'un producteur esthète du son rétro: T-Bone Burnett. Il y a encore du beau linge sur ce disque (et pas seulement sur la pochette): le guitariste Marc Ribot, le batteur Jay Bellerose, le contrebassiste Dennis Crouch. Ce groupe sait faire claquer les cordes et voler la poussière. Comme aux débuts du jazz, le répertoire est très bluesy, et la voix irréprochable de Diana Krall gagne en grain et en sensualité féline.



ERIK TRUFFAZ EL TIEMPO DE LA REVOLUCIÓN

2012 | BLUE NOTE RECORDS

Le premier morceau de ce dixième album d'Erik Truffaz s'appelle *El Tiempo de la revolución*. Et le dernier *Revolution of Time*. Les mots sont les mêmes, mais leur ordre et l'idiome différents. Comme une possible définition du jazz. Entre les deux, et au milieu du disque, c'est toute la signature musicale d'Erik Truffaz qui s'affirme encore une fois: un jazz polyglotte et poétique, où la musique tient du design, de l'art d'agencer les notes pour créer des espaces et surtout les agrandir, puis les éclairer. Cet album fait suite au remarqué *In Between*, de 2010 et c'est un peu son frère: même équipe de musiciens (Marcello Giuliani à la basse, Marc Erbetta à la batterie, Benoît Corboz aux claviers), même charte graphique, même jeu impressionniste et aérien. La nouveauté, c'est la chanteuse suisse Anna Aaron qui intervient sur trois morceaux et emmène l'album vers la pop d'altitude.



IBRAHIM MAALOUF ILLUSIONS

2013 | MISTER PRODUCTIONS

En 2013, le trompettiste Ibrahim Maalouf entamait une sorte de deuxième carrière avec

Illusions. Il avait commencé avec la trilogie des «*Dia*» (*Diasporas*, *Diachronism*, *Diagnostic*), puis remonté l'ascenseur pour l'échafaud de Miles Davis sur *Wind*. *Illusions* est son cinquième album et il a remporté une Victoire de la musique dans la catégorie «*Musiques du monde*» en 2014. L'anecdote ne choquera que les maniaques amateurs de musiques toujours rangées dans les bonnes cases, avec la bonne étiquette dessus. Car cet album est titré *Illusions*, mais il aurait pu s'appeler *Explosions*. À défaut de jouer des «*musiques du monde*», Ibrahim joue pour tout le monde. Depuis ses bases jazz, il part dans tous les sens, vers le rock progressif des années soixante-dix, vers les musiques balkaniques et orientales, vers le funk. La pochette glam et foraine donne le ton: cette musique est un feu d'artifice, une suite de numéros qui en mettent plein les yeux, plein les oreilles.



GREGORY PORTER LIQUID SPIRIT

2013 | BLUE NOTE RECORDS

Gregory Porter est l'homme qui porte une casquette sur une cagoule. C'est à ça qu'on le reconnaît. Mais pas pour ça qu'on l'aime. Après deux excellents albums pour le label Motéma, il signait avec Blue Note pour un encore meilleur *Liquid Spirit*. Album d'une reconnaissance très méritée par un plus large public. Vocalement, Gregory Porter se situe à la confluence du jazz, du gospel et de la soul, dans ce vaste tourbillon de musique noire américaine qui a fait l'histoire de la pop mondiale. Accompagné d'une sobre formation acoustique, Gregory Porter impose la force tranquille de sa voix. Pas besoin d'en faire trop, de s'agiter ni de brailler quand on a dans sa manche un autre atout de taille: les compositions. À l'inverse de beaucoup de bons chanteurs contemporains, Gregory Porter ne se contente pas de chanter des classiques, il écrit ses propres chansons, aussi envoûtantes que les originaux.



SNARKY PUPPY

WE LIKE IT HERE

2014 | ROPEADOPE/GROUNDUP

Depuis le Texas, le bassiste Michael League anime cette drôle d’auberge espagnole nommée Snarky Puppy. Un orchestre à géométrie variable d’une vingtaine de musiciens, avec foule de cuivres et de cordes, mais aussi de guitares très électriques et de percussions. La mission du groupe est de passer à la moulinette fusion tout ce qui lui tombe entre les oreilles. Snarky Puppy ressemble parfois à l’orchestre de l’école pendant le spectacle de fin d’année. Il y a de la joie et de la fierté dans ce bazar de fusion créative. Cet album a été enregistré aux Pays-Bas, live en studio avec un public. Snaky Puppy passe en revue funk, jazz, afrobeat, rythmes caribéens et pop dans un grand mélange de compositions et d’improvisations jaillissantes. Entre fanfare et mini-orchestre symphonique, Snarky Puppy tient à garder le cul entre deux chaises, car c’est plus pratique pour danser.



IBRAHIM MAALOUF

KALTHOUM

INDISPONIBLE

2015 | IMPULSEI/MISTER PROD.

Ceux qui pensaient qu’Ibrahim Maalouf était arrivé au sommet avec sa Victoire de la musique en 2014 se trompaient, et plutôt deux fois qu’une. Dès l’année suivante, il sort non pas un mais deux albums simultanément. Le premier est une sorte de retour au pays (des mille et une nuits), à ses racines orientales : un hommage à la chanteuse égyptienne Oum Kalthoum. Très bien accompagné (Larry Grenadier à la contrebasse, Mark Turner au saxophone, Clarence Penn à la batterie, Frank Woeste au piano), Ibrahim Maalouf crée ici une fusion de jazz extrêmement canalisée et concentrée. Simplement titrés *Ouverture* et *Mouvement* puis numérotés, les sept morceaux s’enchaînent comme un nuage chasse l’autre. Oum Kalthoum est ici moins une référence qu’une inspiration, et ce flux de musique s’impose comme une des plus belles réussites discographiques pour le très prolifique Ibrahim Maalouf.



IBRAHIM MAALOUF

RED & BLACK LIGHT

INDISPONIBLE

2015 | IMPULSEI/MISTER PROD.

Normalement, dans le jazz, les musiciens qui font des reprises choisissent des standards, ces morceaux qui forment un fonds commun de la culture jazz et sur lesquels chacun peut s’exercer à apprendre ou se singulariser. Sur *Red & Black Light*, son deuxième album de l’année 2015, Ibrahim Maalouf, lui, joue une reprise de Beyoncé. Est-ce à dire qu’il est sacrément iconoclaste, ou qu’il n’est plus, ou plus seulement, dans le monde du jazz ? La bonne réponse est la seconde. Toujours bien épaulé (Eric Legnini aux claviers, François Delporte à la guitare, Stéphane Galland à la batterie), Ibrahim Maalouf joue ici une musique toujours instrumentale qui ressemble de plus en plus à du post-rock : la rythmique est carrée, les motifs harmoniques et mélodiques très structurés, des lignes d’horizon presque abstraites se dessinent. Comme sur la photo de pochette, Ibrahim Maalouf compose une musique toujours en mouvement.



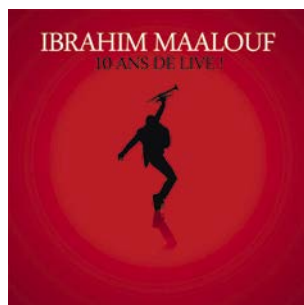
ANNE PACEO

CIRCLES

2015 | LABORIE RECORDS

Le drame des batteurs (ou batteuses), c’est qu’on les croit souvent incapables de faire autre chose que de la batterie.

Anne Pacey est bien une batteuse. Mais ce qu’on entend surtout tout au long de *Circles*, c’est l’incroyable richesse de ses compositions. La musicienne parlait de ce quatrième album comme de l’aboutissement d’une longue mue. Elle a toujours très bien géré ce joli paradoxe de la scène jazz contemporaine française : allier l’exigence et l’ouverture. Sur *Circles*, elle résout même la quadrature du cercle en créant une musique qui n’a plus besoin de l’étiquette jazz. Juste une musique, la sienne, à la fois visuelle et abstraite : on voit des bulles géantes qui avancent poussées par le vent, on entend des voix de fées supersoniques (c’est la chanteuse Leïla Martial), on découvre l’horizon de pays qui n’existent pas. Bienvenue dans le jazz de science-fiction.



IBRAHIM MAALOUF

10 ANS DE LIVE !

INDISPONIBLE

2016 | IMPULSEI/MISTER PROD.

À l’époque de son premier album en 2006, Ibrahim Maalouf jouait au New Morning, le club parisien dont la réputation est beaucoup plus grande que la jauge. Dix ans et un millier de concerts plus tard, il faisait une tournée d’une douzaine de Zénith avec, énorme cerise sur le gâteau, une date à l’AccorHotels Arena (anciennement Bercy). Le succès d’Ibrahim Maalouf a beaucoup grandi sur scène : c’est là, face au public, que les énergiques recettes fusion du trompettiste sont les plus efficaces. Ce double album live, son premier, n’est pas qu’une compilation en concert des meilleurs moments de ses albums. On y entendra aussi des morceaux inédits, dont cette version de *La Javanaise* en duo avec Juliette Gréco, ou encore une chorale sur l’intro de *True Sorry*. Comme sur la belle pochette de son album, Ibrahim Maalouf a de bonnes raisons de danser, et pas seulement la javanaise.



GREGORY PORTER

TAKE ME TO THE ALLEY

2016 | DECCA/BLUE NOTE RECORDS

Gregory Porter sait ce qu’il fait. Le premier morceau de son deuxième album pour Blue Note sonne comme s’il avait pu

être le dernier du précédent : même tempo, même orchestration, même voix, même sentiment de retrouver un colosse doux, rare et digne de la musique noire américaine. Les chansons et le style vocal de Gregory Porter sont encore dans la noble lignée de Donny Hathaway ou Bill Withers. Sa voix est un radiateur posé sur un édreton de musique. Mais ici, les arrangements s’ancrent un peu plus dans la tradition du jazz, avec un merveilleux équilibre entre le piano, la basse, la batterie et les cuivres. Aucune concession au succès ou à l’air du temps, la musique de Gregory Porter est comme celles qu’on entend dans les églises américaines un peu chics, quand d’excellents musiciens cherchent moins à briller qu’à perpétuer une belle tradition.



HENRI TEXIER

SKY DANCERS

2016 | LABEL BLEU

L’admirable contrebassiste et compositeur Henri Texier est un jazzman hors-norme, qui dès ses premières expériences

au milieu des années soixante a senti le frisson du free, et sorti dix ans plus tard des vrais disques d’auteur. Bien que plus tardif (ou récent), *Sky Dancers* en est encore un autre. Cet album commence par *Mic Mac*, un morceau qui dure onze minutes, sans une seconde d’ennui. Tout l’art de Texier y défile, le goût des mélodies limpides, la curiosité, une éternelle fraîcheur dans l’approche de chaque agencement musical. Les titres de cet album sont largement dédiés aux Indiens d’Amérique, une des passions d’Henri Texier. Dans sa tribu : Arnel Dupas au piano, Nguyêñ Lê à la guitare, Louis Moutin à la batterie, François Corneloup et Sébastien Texier aux vents. Quelques tambours évoquent ici et là le monde amérindien, mais c’est d’abord celui d’Henri Texier qu’on entend vibrer tout au long de cet album pétillant d’intelligence, d’esprit et de swing contemporain.



VARIOUS ARTISTS

JAZZ LOVES DISNEY 2

INDISPONIBLE

2017 | VERVE RECORDS

Entre les productions Disney et le jazz, l’amour ne date pas d’aujourd’hui. Souvenons-nous des *Aristochats* en 1970, quand la bande de matous zazous chantait « *tout le monde veut devenir un cat* ». Ou même, trente-deux ans plus tôt, du *Sifflez en travaillant* de *Blanche-Neige* repris illico en français par Ray Ventura et ses Collégiens. Sur une idée du directeur artistique français Nicolas Pflug, la relation connaît un beau retour de flamme en 2016, puis 2017 : des artistes internationaux reprennent des thèmes et chansons composés pour des films Disney. Sur le volume 2, on entend Bebel Gilberto, Madeleine Peyroux, George Benson, Laura Mvula, Selah Sue, Thomas Dutronc, Angélique Kidjo, Imany, Jacob Collier, Jamie Cullum et même Eric Cantona. Tout ce beau monde est mis en musique par l’élégant Amazing Keystone Big Band. Une superproduction avec des étoiles dans les yeux.



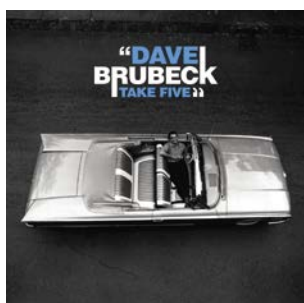
KAMASI WASHINGTON

HARMONY OF DIFFERENCE

2017 | YOUNG TURKS RECORDS

Kamasi Washington, ou l’homme grâce à qui le jazz est redevenu tendance. Bien

sûr, on pourrait aussi citer l’extraordinaire Shabaka Hutchings en Angleterre. Mais aux États-Unis d’Amérique, c’est grâce à Kamasi Washington que les médias pop et branchés ont pu recommencer à écrire le mot jazz dans des phrases conjuguées au présent. C’est que le saxophoniste a travaillé avec Kendrick Lamar, grand mogul de la pop r’n’b contemporaine, ou encore Run the Jewels et Thundercat. *Harmony of Difference* est un EP de six titres, musicalement dans l’esprit de *The Epic*, son bien nommé triple album de 2015. Kamasi Washington y peaufine sa vision du jazz-fusion, tout en empiement de strates rythmiques, harmoniques et oniriques. Une musique riche, presque symphonique, de vagues et de grandes marées qui souvent deviennent tsunamis et emportent l’adhésion sur leur passage.



DAVE BRUBECK

TAKE FIVE

2017 | WAGRAM MUSIC

Il fut un temps où le jazz payait bien. C’est ce qu’on peut se dire en voyant la pochette de cet album, sorte de best of en

vinyle de Dave Brubeck. Et un best of avec une belle pochette, c’est toujours encore mieux. Bien sûr, on retrouve sur ce disque plusieurs morceaux en quartet issus du très populaire album *Time Out* : *Take Five*, *Blue Rondo a la Turk* et *Three to Get Ready*. Ainsi que d’autres issus de l’excellent album *Time Further Out* de 1961 : *Far More Blue* et *Unsquare Dance*. Mais aussi une version plus ancienne de *Singing in the Rain* en trio. Et puis dans sa belle voiture, Dave Brubeck embarque enfin sa complice la chanteuse Carmen McRae, avec laquelle il a enregistré trois albums dans les années soixante, pour les virevoltants *Take Five* et *Paraddiddle Joe*. Du côté des musiciens, on retrouve tous ceux qui ont enluminé les albums de Dave Brubeck, dont bien entendu l’élégant saxophone alto de Paul Desmond.



ANOUAR BRAHEM

BLUE MAQAMS

2017 | ECM RECORDS

« *Blue* », comme la note. « *Maqams* », comme la grammaire des musiques orientales. *Blue Maqams*, comme la rencontre

dans un studio new-yorkais entre le joueur d’oud tunisien Anouar Brahem et trois très grands musiciens de jazz, Dave Holland à la contrebasse, Jack DeJohnette à la batterie et Django Bates au piano. « *It’s a real meeting of hearts and minds* », écrira le critique John Fordham à la parution de l’album. En soi, la rencontre n’a rien d’unique, surtout pour le label ECM qui aime particulièrement ces croisements aventureux. Anouar Brahem, qui fêtait ses 60 ans avec cet album, avait depuis longtemps emporté son oud hors des traditions musicales orientales. Mais le résultat, lui, est exceptionnel. Chacun des huit morceaux de l’album est comme une ligne de fuite, une fugue en pleine nuit étoilée et dans un environnement de silence. Toutes les nuances de bleu passent sur ce disque, beau comme une aube au milieu de nulle part.



GREGORY PORTER

NAT "KING" COLE & ME

2017 | BLUE NOTE RECORDS

« *Nat King Cole et moi* »… Le titre de cet album aurait facilement pu passer pour une vanité d’instagrammeur, ou l’illustration contemporaine de la fable de La Fontaine *La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* (pour ceux qui ont des références plus anciennes). Mais ce n’est pas le cas. Tout petit déjà, Gregory Porter adulait Nat King Cole. Dès 1998 et tout au long de sa carrière, il a repris des chansons du plus grand crooner de tous les temps. Devenu grand et *bankable*, Gregory Porter a pu réaliser son rêve d’un album de reprises de Nat King Cole, et pleinement l’accomplir. Avec Vince Mendoza aux arrangements et le London Symphonic Orchestra en accompagnement, c’est une débauche de cordes des plus élégantes qui vient caresser la voix de Gregory Porter. Le chanteur raconte qu’après la mort de son père, il avait fantasmé une autre figure paternelle dans la musique de Nat King Cole. Et la filiation s’entend dans ce somptueux album. Une musique de la vie…

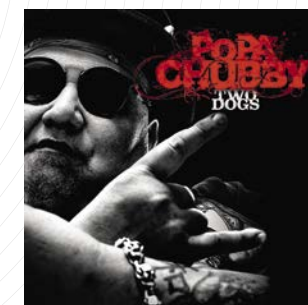
DEJOHNETTE GRENADIER MEDESKI SCOFIELD HUDSON



DEJOHNETTE, GRENADIER, MEDESKI, SCOFIELD HUDSON

2017 | MOTÉMA RECORDS

Du jazz d'à côté. Le batteur historique Jack DeJohnette et les trois musiciens qui l'accompagnent ici (John Medeski aux claviers, John Scofield à la guitare, Larry Grenadier à la basse) ont cette particularité d'être plus ou moins voisins, ils habitent tous la vallée du fleuve Hudson, au nord de l'État de New York. Du coup, c'est pratique, ils ont enregistré un album ensemble dans un studio local, et l'ont appelé *Hudson*. Et ils y reprennent quelques titres d'artistes ayant un lien ou un autre avec la vallée de l'Hudson, à défaut d'avoir un lien avec le jazz : Bob Dylan, Jimi Hendrix, Joni Mitchell ou encore Robbie Robertson. Entre ces quatre maîtres du jazz, le courant (du fleuve) passe bien. L'atmosphère est détendue, fusion sans explosion ni confusion, chacun accorde à l'autre la place de soliste qu'il mérite. Le disque idéal pour les brunchs du dimanche matin entre voisins, de l'Hudson ou d'ailleurs.



POPA CHUBBY TWO DOGS

2017 | EAR MUSIC/VERYCORDS

Adoré du public français, le New-Yorkais Popa Chubby n'est pas un bluesman. Ni un musicien de blues. C'est un guitariste qui joue du blues, mais sans jamais s'y cantonner. En 2017, le blues enregistré est largement centenaire, et Ted Horowitz, alias Popa Chubby, n'était même pas né pendant son âge d'or. C'est un enfant du rock qui adore le blues, et un champion du blues-rock, de la guitare électrique qui miaule, jappe et fait wah-wah. *Two Dogs* est plus ou moins son trentième album et il s'écoute comme un juke-box avec uniquement des singles de Popa Chubby dedans. Toutes ces tendances y sont : le blues-rock explosif, les ballades soul, les incursions jazzy et latino, le tout attisé par des thèmes politiques – Popa Chubby n'a pas voté Donald Trump, et il le chante bien. Son éclectisme carbure toujours à l'énergie, décuplée ici par une section de cuivres sur quelques morceaux.



MARCUS STRICKLAND PEOPLE OF THE SUN

2018 | BLUE NOTE RECORDS

Le nu jazz n'est pas du jazz pratiqué par des adeptes du naturisme. C'est une forme de fusion contemporaine entre le jazz et les musiques électroniques actuelles, de la soul (voire la nu soul) à l'electro ambient ou plus radicale. Le saxophoniste Marcus Strickland, qui a fait ses gammes auprès de Roy Haynes, notamment, a profité de son arrivée chez le label Blue Note en 2015 pour explorer le nu jazz – et peu importe l'étiquette, en vérité. *People of the Sun* ressemble à sa pochette : une mosaïque de références et d'identités possibles, que le doux saxophoniste agence avec harmonie. Avec ses nappes synthétiques et ses rythmiques venues du hip-hop ou de l'afrobeat, c'est un album qu'on aimerait écouter en avion pendant un long voyage, dans un état de semi-conscience. Ce peuple du soleil est celui de la diaspora africaine, rêvée par Marcus Strickland comme un long travelling musical au-dessus des nuages.



OMER KLEIN SLEEPWALKERS

2017 | WARNER MUSIC

Le pianiste et compositeur israélien Omer Klein est emblématique d'une école du jazz contemporain qui a su digérer le patrimoine pour mieux s'en alléger, puis se nourrir d'influences venues de la musique classique ou de la pop. Ses compositions ont la poésie légèrement mélancolique d'une plume tombée du nid et qui vole au vent. Elles évoluent entre un jazz très écrit, une rythmique souvent funky et des moments de tourbillons collectifs purement du domaine du jazz. Sur *Sleepwalkers*, son septième album, Omer Klein retrouve à la rythmique le batteur Amir Bresler et le bassiste Haggai Cohen-Milo. Les trois hommes sont amis pour de vrai et la franchise de la relation s'entend dans leur musique. L'écoute, la confiance et la connivence affleurent à chaque seconde de *Sleepwalkers*. Tout est fluide, serein, sensible et génère une énergie aussi positive qu'addictive.



SONS OF KEMET YOUR QUEEN IS A REPTILE

2018 | IMPULSE! RECORDS

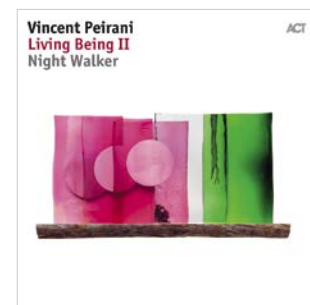
Sons of Kemet est l'une des multiples incarnations de Shabaka Hutchings, saxophoniste phare de la nouvelle scène jazz londonienne. *Your Queen Is a Reptile* est son premier projet pour le label Impulse!. Magnifique rencontre entre le label historique du free-jazz politisé et son plus excitant représentant contemporain. D'origine caribéenne, Shabaka Hutchings signe ici neuf morceaux dont les titres commencent par « *your queen is...* », suivis du nom d'une femme noire. Ce sont ses reines, souvent oubliées de l'histoire officielle, et blanche. Shabaka Hutchings questionne et réfléchit. Et puis il joue. Formation insolite (deux batteurs, un tuba, un saxophone), Sons of Kemet est une machine à repousser le groove, qui crée un vrombissement de free-jazz vaudou très rythmique. Shabaka Hutchings explique qu'il aime jouer de son saxophone comme d'une batterie. Assurément le musicien le plus intéressant du nouveau jazz, celui qui ne se laisse pas étouffer par l'ancien.



MAKAYA McCRAVEN UNIVERSAL BEINGS

2018 | INTERNATIONAL ANTHEM
RECORDING COMPANY

Pour quiconque douterait de la créativité du jazz aujourd'hui, il suffit d'aller voir du côté de Chicago et du label International Anthem pour être rassuré. C'est un jazz qui a gagné sa liberté, et d'abord de mouvement. Batteur, Makaya McCraven a enregistré *Universal Beings* à Los Angeles, Chicago, Londres et New York, sous forme d'improvisations avec des musiciens différents. Puis la musique, telle une matière première, est samplée, éditée et mise en boucles pour devenir encore autre chose. Le morceau titré *Inner Flight* est la clé d'*Universal Beings* : on entend sur ce disque un flux de musique qui se déplace comme un nuage d'altitude et traverse diverses contrées. La batterie et les percussions sont bien sûr le moteur de ces vols intérieurs. Sur les inextricables bouclettes rythmiques de Makaya McCraven, les harmonies et mélodies avancent en faisant des ronds. Groove tout terrain.



VINCENT PEIRANI

LIVING BEING II - NIGHT WALKER

2018 | ACT MUSIC

Pour entretenir la flamme de la passion musicale, quoi de mieux que le soufflet d'un accordéon ?

C'est un petit orchestre à lui tout seul, à la fois clavier et instrument à vent. Et son meilleur chef d'orchestre actuel, c'est Vincent Peirani. Le Français enfile les albums passionnants, avec une ouverture d'esprit et une inspiration qui n'ont d'égaux que sa virtuosité. Sur *Living Being II – Night Walker*, il est accompagné par son alter ego saxophoniste Emile Parisien, ainsi que Julien Herné à la basse, Yoann Serra à la batterie et Tony Paelman aux claviers. Toujours adepte des reprises éclectiques et audacieuses (Led Zeppelin, Purcell, Nancy Sinatra) au milieu d'une majorité de compositions personnelles, Peirani avance comme un grand fauve qui chasse dans la savane. Élastique et retenue, feutrée et incisive, sa musique atteint ici un nouveau point de tension. L'orage n'éclate jamais, mais il y a de l'électricité dans l'air.

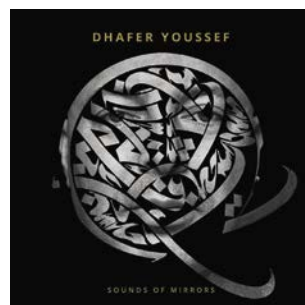


FLORIAN PELLISSIER QUINTET

BIJOU VOYOU CAILLOU

2018 | HEAVENLY SWEETNESS

Florent Pellissier n'est pas le plus visible des musiciens de jazz en France. Mais c'est peut-être parce qu'il est souvent ailleurs, sur la route ou au bout du monde, à continuer de barouder avec son quintet tout terrain. Ce pianiste est aussi à l'aise dans le jazz latin et la soul que l'afro-jazz. En une poignée d'albums et beaucoup plus encore sur scène, son quintet a développé sa propre créolité, façonnée à base de culture musicale, de voyages, de rencontres et d'envies de taper du pied. *Bijou Voyou Caillou* est comme un moule de l'ère post-bop, que ces musiciens n'hésitent à marteler pour lui donner d'autres formes, et aussi le chauffer à blanc. Direction les Caraïbes avec deux invités de marque, le chanteur vaudou soul Anthony Joseph et le percussionniste guadeloupéen Roger Raspail. Puis retour au jazz d'alcôve, bercé par la voix d'Arthur H. Le jazz d'aujourd'hui, fier et *groovy*.



DHAFER YOUSSEF

SOUNDS OF MIRRORS

2018 | ANTEPRIMA RECORDS

Toujours plus loin, toujours plus haut. Depuis une trentaine d'années, le musicien tunisien Dhafer Youssef approche son

oud comme une lampe magique, pour faire apparaître des compositions au confluent de plusieurs mondes musicaux, entre musique orientale traditionnelle, jazz, et pourquoi pas musique indienne. La spiritualité relie ces trois cultures musicales. Et ça tombe bien, l'oud de Dhafer Youssef est aussi un calice qui vibre de spiritualité. *Sounds of Mirrors* est donc l'album de son exploration des musiques indiennes. En compagnie du maître indien des tablas Zakir Hussain, Dhafer Youssef crée une musique de lévitation, d'une concentration telle qu'elle parvient à la légèreté. Et comme rien n'est jamais binaire ni caricatural chez lui, il invite un clarinetiste turc et un guitariste norvégien à parfaire cette musique sans frontières, mais pas sans racines.



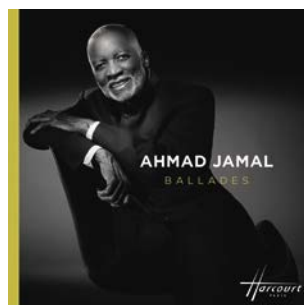
FRED PALLEM & LE SACRE DU TYMPAN

L'ODYSSÉE

2018 | TRAIN FANTÔME

À la fin des années 2010, alors que la technologie numérique

permet à un musicien de créer presque tout ce qu'il veut sans bouger de chez lui ni de son ordinateur, qu'est-ce qu'un orchestre peut bien encore avoir à nous raconter ? *L'Odysée* est la réponse. Si Fred Pallem, bassiste et compositeur-arrangeur du Sacre du Tympan, a retenu quelque chose de l'ère numérique, c'est une forme d'omniscience et de fluidité totale dans le mélange des genres. Pour le reste, sa musique sent bon le musicien (et la musicienne), l'intelligence d'individus qui se réunissent et grandissent ensemble. Ce disque est facile à adorer, mais compliqué à décrire. On dirait parfois la BO d'un film des années soixante-dix. Mais ça pourrait être 1570 ou 2070 autant que 1970. Dans une production à 360°, les cordes s'enroulent autour d'une rythmique psyché-funk, pendant que les cuivres partent décrocher le soleil. Époustouflant.



AHMAD JAMAL

BALLADES

2019 | JAZZBOOK/JAZZ VILLAGE

Un « 1 » ou deux à bal(l)ades ? Cet album d'Ahmad Jamal ne va pas nous aider à trancher. Car s'il est constitué de mor-

ceaux lents et mélodieux (des ballades, donc), il offre aussi aux oreilles des auditeurs de bien jolies balades (des promenades, donc) sur le clavier du piano. Fait notable, c'est un album de piano solo (à l'exception de quelques touches de basse sur trois morceaux). Ahmad Jamal compte alors autant d'années qu'il y a de touches sur un piano (88) : c'est un signe. Cet album magnifique arrive après le non moins inspiré Marseille. Il est celui d'une conversation intime entre un instrument et l'homme qui sait si bien l'écouter et le faire parler. Au-delà du jazz, Ahmad Jamal évoque ici Ravel ou Debussy, les poètes classiques du piano. L'élégant noir et blanc de la photo de pochette signée Harcourt confirme : *Ballades* est un classique.



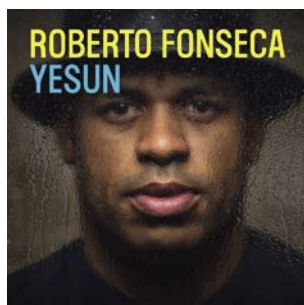
GOGO PENGUIN

OCEAN IN A DROP: MUSIC FOR FILM

2019 | DECCA/BLUE NOTE RECORDS

Le changement de perspective et la quête d'absolu, deux des clés du meilleur jazz, sont tout

entiers contenus dans ces mots de Rûmi, poète persan du XIII^e siècle : « *Tu n'es pas une goutte dans l'océan, tu es l'océan entier dans une goutte* ». En 2015, le trio de jazz contemporain anglais Gogo Penguin osait jouer en live sa propre BO du film expérimental *Koyaanisqatsi* de Godfrey Reggio. Rien d'interdit en soi, mais la BO, signée Philip Glass, était devenue culte et populaire. Gogo Penguin a créé sa propre BO face au film, puis a tourné dans le monde entier pour la jouer. Le disque qui clôt l'histoire est composé de cinq titres épiques dans le style de Gogo Penguin : ils ne sont que trois musiciens, mais on croit entendre un orchestre entier. Entre ces trois hommes, il y a bien plus que de l'interaction : une façon de démultiplier la musique, comme s'ils jouaient dans une pièce tapissée de miroirs. L'impressionnant *Ocean in a Drop* est assurément plus qu'une goutte dans l'océan des albums sortis en 2019.



ROBERTO FONSECA

YESUN

2019 | WAGRAM MUSIC

Comment dit-on crossover en espagnol ? Car le pianiste cubain en a réussi un beau avec

Yesun, son huitième album studio. Né en 1975, Roberto Fonseca a sorti ses premiers albums sur Egrem, le label cubain lié à l'historique studio du même nom. Puis il a accompagné le Buena Vista Social Club en tournée, multiplié les rencontres et les bons albums de jazz cubain. Sur celui-ci, il monte parfois son propre orchestre de légende : on entend Joe Lovano, Ibrahim Maalouf et la chanteuse Danayella Fitzgerald Suarez sont de l'affaire. Loin d'être un bibelot rétro, beau comme une vieille voiture américaine dans une rue de la Havane, *Yesun* explore une palette de sons, de styles et de rythmes. Aux claviers en tout genre, Roberto Fonseca est l'héritier d'une grande histoire musicale, mais jamais un rentier. Et le son de ce disque est si léger, clair et précis, qu'il donne l'impression d'être dans un planeur transatlantique, direction Cuba.



BROR GUNNAR JANSSON

THEY FOUND MY BODY IN A BAG

2019 | PLAYGROUND MUSIC

Cet album s'appelle donc *They Found My Body in a Bag* – « *ils*

ont trouvé mon corps dans un sac ». C'est un peu comme le blues aujourd'hui : il a parfois l'air mort, mais il parle encore et sait raconter des histoires. Bror Gunnar Jansson n'avait pas a priori le profil de l'emploi, où les meilleurs candidats sont américains, noirs, vieux et parfois morts. Il est suédois, jeune et blond. Il s'habille comme en 1930, mais la musique qu'il joue depuis une poignée d'années a donné un sacré coup de trique au vieux blues, pour le réveiller. Les fondations de Bror Gunnar Jansson viennent du blues électrique des années cinquante, sur l'axe Memphis-Chicago. Mais au gré des chansons, il y ajoute des références à Tom Waits, aux Black Keys, voire aux rythmes cubains. Cet album est son plus éclectique, son plus éclaté, son plus mystérieux, comme la musique d'un film de science-fiction dans le sud des États-Unis.



KOKOROKO

KOKOROKO

2019 | BROWNSWOOD RECORDINGS

La nouvelle scène jazz londonienne, incarnée par le saxophoniste Shabaka Hutchings et présentée il y a quelques an-

nées sur la compilation *We Out Here*, n'est pas qu'un fantôme de journaliste ou une production hors-sol. C'est aussi un vrai succès auprès des amateurs de musique, comme le prouve Kokoroko avec son titre *Abusey Junction* qui affole les compteurs YouTube (pas loin de quarante millions de vues quand même...). Les heureux gagnants sont surtout des gagnantes : le groupe Kokoroko, largement féminin et porté sur le croisement entre afrobeat, funk et acid jazz. Emmené par une section de cuivres, Kokoroko groove tranquille et *peaceful* sur les quatre titres de leur premier EP. Le disque idéal pour écouter avant d'aller à la plage, vers minuit. *Abusey Junction* est sorti sur Brownswood Recordings, le label de Gilles Peterson : c'est toujours un gage de qualité.



YOUN SUN NAH

IMMERSION

2019 | WARNER MUSIC

Classée jazz, la chanteuse Youn Sun Nah a toujours émaillé son répertoire de chansons pop et folk. Mais pour *Immersion*,

son dixième album, elle a fait la baseule : sept reprises pop pour six compositions. Des chansons de Marvin Gaye, Leonard Cohen, George Harrison, The Supremes ainsi que quelques traditionnels. Signe d'un manque d'inspiration ? C'est plutôt tout le contraire. *Immersion* est l'album d'une métamorphose, pour les chansons que Youn Sun Nah reprend et pour la chanteuse elle-même. Elle n'a pas enregistré cet album dans les conditions habituelles du jazz, c'est-à-dire en live avec des musiciens. Elle l'a façonné avec un partenaire principal, musicien et réalisateur, le Français Clément Ducol, connu notamment pour son travail avec Camille ou Melody Gardot. Sur des orchestrations minimales et amniotiques, la voix de Youn Sun Nah est encore le plus grand mystère de ce magnifique album.



THEO CROKER

STAR PEOPLE NATION

2019 | MASTERWORKS RECORDS

Qu'est-ce qui distingue le jazz d'aujourd'hui de celui d'hier ou avant-hier ? Plein de choses, et notamment le son. Ce cin-

quième album du trompettiste de Chicago Theo Croker donne souvent l'impression d'avoir été enregistré pour être diffusé sur les parois d'un dôme géant arrimé au milieu de la voie lactée. La technologie, les samples et les effets permettent une profusion de détails scintillants, une profondeur de champ et une précision de chaque instant. Quelque chose d'hyperréaliste dans le son, qui rencontre l'onirisme des compositions et fait le charme particulier de ce disque tranquillement aventureux. Né en 1985, Theo Croker a grandi avec le jazz, mais aussi le hip-hop, l'électronique et Internet. Les espaces-temps de la musique noire américaine se croisent sans se regarder de haut dans *Star People Nation*, grand disque de jazz de station spatiale, avec vue panoramique sur les étoiles.



MALTED MILK

LOVE, TEARS AND GUNS

2019 | MALTED MILK SELF-RELEASED

Dans Loire-Atlantique, il y a Atlantique. Et c'est depuis Nantes, sans passer par Memphis, Chicago ou Detroit,

que le groupe Malted Milk a traversé un âge d'or de la musique noire américaine vintage. À ses débuts, au milieu des années quatre-vingt-dix, Malted Milk est un duo qui joue du blues. Puis le groupe s'étouffe, de deux à cinq musiciens, puis sept. Les musiciens passent, la passion reste, elle grandit même. La musique de Malted Milk gagne en assurance, en références et en parties charnues. Après avoir exploré les racines du blues, ils ont fini par bifurquer vers une de ses branches, la soul rétro avec orgue, cuivres et choristes. Au bout de vingt ans d'albums, Malted Milk a atteint le très haut niveau dans ce style où la concurrence fait rage. Sur *Love, Tears and Guns*, septième album tout en groove de satin, on croit parfois entendre le chant d'Al Green ou les productions luxueuses d'Isaac Hayes.

MUSIQUE CLASSIQUE

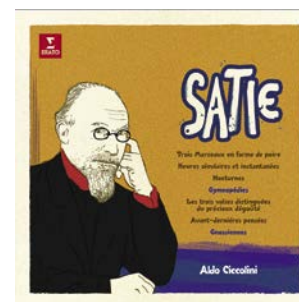


MARIA CALLAS LA TRAVIATA

1953 | CETRA

Maria Callas confia en 1953 l'un de ses rôles les plus mythiques aux micros de la Cetra. Deux *Traviata* historiques suivront :

celle de 1955 à la Scala (avec Giulini dans une mise en scène de Visconti) et, plus encore, celle de 1958 à Lisbonne (avec Ghione). Si aucun studio ne saurait reproduire le feu de ces représentations hors du commun, il ne faut pas négliger pour autant les qualités du présent enregistrement. Certes, la soprano grecque se consume sans doute avec moins d'intensité au fil des actes, mais pas moins de réalisme. Sa Violetta n'est pas une créature évaporée mais une femme pleine de vigueur qui, se sachant condamnée, lutte pour retarder l'échéance fatale. Indéniablement, le plateau qui entoure la diva a ses lacunes, mais rien ne manque de la véracité du drame. Quant à la direction chaleureuse et attentive au fil narratif de Gabriele Santini, elle est bien moins routinière qu'on a bien voulu le dire. Pressage effectué d'après les masters originaux.

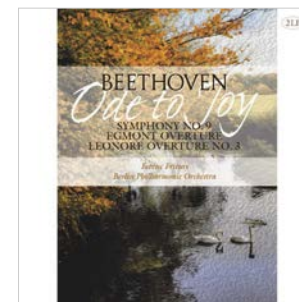


ALDO CICCOLINI SATIE

1956 | ERATO/WARNER CLASSICS

À la fin des années cinquante, on goûtait peu l'œuvre d'Erik Satie dans laquelle on ne voyait qu'une forme d'excentricité co-

casse mais désinvolte. Aldo Ciccolini fait acte de bravoure en voulant imposer un compositeur aussi sous-estimé aux yeux de mélomanes a priori indifférents. Contre toute attente, le succès fut immense, le grand public s'entichant rapidement d'une musique plus sérieuse qu'il n'y paraissait, touchante et ludique, et dont la tournure entêtante se faisait annonciatrice de ce minimalisme si en vogue aujourd'hui, et dont John Cage et Philip Glass sont les héros. En immense lisztien, l'artiste apportait à Erik Satie un lustre inédit, condamnant à jamais l'idée qu'un brin d'amateurisme pianistique pourrait suffire à faire sonner cet étrange mécanisme. Moins spirituel que Frédéric Barbier, moins gouailleur que Francis Poulenc, Aldo Ciccolini leur est largement supérieur en éclat. *Gymnopédies, Gnossiennes, Trois morceaux en forme de poire*... rien que l'essentiel !



FERENC FRICSAY BEETHOVEN : ODE TO JOY - SYMPHONY NO.9

1958 | DEUTSCHE GRAMMOPHON

La mort de Ferenc Fricsay priva le monde musical d'un des futurs plus grands chefs du XX^e

siècle. Au sortir de ses études à l'Académie Franz-Liszt de Budapest où il fut élève de Béla Bartók et Zoltán Kodály, le Hongrois allait développer un style de direction vif et affûté, d'une exigence maniaque dans l'exécution. Immense mozartien, il aura laissé notamment une *Flûte enchantée* de référence. Pourtant, avec la maladie, c'est assez spécifiquement chez Ludwig van Beethoven qu'une mutation va s'opérer. S'éloignant du modèle Toscaninien des débuts, le geste va gagner en ampleur, le chef taillant ses phrasés dans la masse sombre du Philharmonique de Berlin comme autant de sentences implacables. Cette *Neuvième Symphonie* est un douloureux adieu à l'insouciance, dont seul l'*Adagio* demeure une porte ouverte sur un ailleurs reconfortant. Quant au plateau vocal réuni pour le *Finale*, ultime hymne à l'amour terrestre, on ne peut en rêver de meilleur.



GLENN GOULD BACH : THE GOLDBERG VARIATIONS (1955)

1955 | CBS MASTERWORKS

Entre cet enregistrement et son remake de 1981 nettement plus célèbre, la perspective a beau

différer sensiblement, Gould reste Gould. Même soucis d'une clarification absolue du texte, d'une indépendance totale des doigts, d'une rigueur métronomique bannissant toute échappée hors de la mesure. Par quel miracle une vision aussi ascétique parvient-elle à fasciner les mélomanes, depuis des générations ? Sans doute cette acuité intellectuelle sans égale du pianiste, qui va puiser l'énergie intrinsèque de chaque note au cœur du réacteur, apporte-t-elle à l'œuvre un éclairage définitif, presque universel ? En 1955, néanmoins, il y a davantage de fougue... un entrain même qui induit dans cette succession de variations au débit imperturbable, presque « motorique », une électricité que le Canadien remplacera ensuite par l'intériorité. Impossible de choisir entre les deux approches, l'une demeurant pratiquement le négatif de l'autre.



LEONARD BERNSTEIN RAVEL : BOLÉRO, LA VALSE, RAPSONDIE ESPAGNOLE

1958 | COLUMBIA MASTERWORKS

Maurice Ravel ne s'attendait pas à ce que son « étude d'orchestration » rencontre un jour

un tel succès. Le *Boléro* apporta certes une gloire inattendue à ce compositeur pourtant déjà si adulé, mais il devint surtout le terrain de jeu privilégié de chefs à la recherche de brio. Et pourtant, cette machinerie dépouillée (une simple mélodie diatonique reposant tout entière sur le rythme obstiné d'une caisse claire inébranlable) aurait pu tourner à vide. Mais comment résister à cette sensation d'ivresse que procure ce long crescendo chaloupé qui s'achève en apothéose ? Dans cette œuvre, le très communicatif Leonard Bernstein ne perd évidemment pas l'occasion de plonger ses troupes new-yorkaises dans un état de transe collective. Les compléments permettent également d'admirer sa lecture de *La Valse*, morbide et grotesque avec ses ralentis poseurs. Quant à l'énergie viscérale qui parcourt les mouvements vifs de la *Rhapsodie espagnole*, elle n'a d'égal que la sensualité de sa Habanera.



MARIA CALLAS MAD SCENES

1959 | WARNER CLASSICS

Le célèbre producteur Walter Legge fut pour le moins inspiré en confiant à la Diva grecque trois échantillons de ces fa-

meuses scènes de folie dont le ressort dramatique permet en général à l'interprète de montrer l'étendue de sa technique vocale tout autant que de son jeu d'acteur. Le risque, toujours, avec ces morceaux de bravoure, c'est qu'ils perdent une part importante de leur impact une fois sortis de leur contexte narratif. Naturellement, rien à craindre de la part d'une tragédienne de la trempe de Maria Callas. Même dans les conditions du studio, la soprano s'y consume telle une torche vive. Ce récital vient tout d'abord combler un manque cruel puisqu'il n'existe pas de captation en concert d'un *Hamlet* interprété par la grande chanteuse. Elle y est pourtant une phénoménale Ophélie dans son air *À vos jeux mes amis*. On croyait la connaître par cœur chez Donizetti et Bellini mais l'on frissonne toujours autant devant l'effondrement psychologique de son Imogene dans *Il Pirata*.



MARIA CALLAS
PORTRAYS VERDI HEROINES
 1959 | WARNER CLASSICS

Vouloir contenir l'ardeur incendiaire d'une créature musicale aussi hors-norme dans les limites d'un studio d'enregistrement, lui ôter toute connexion avec son public et ses partenaires, n'est-ce pas le meilleur moyen d'éteindre sa flamme intérieure puisque la Callas c'est le théâtre avant la voix ? Quelquefois, hélas, la *Divina* se sera trouvée comme neutralisée par l'exercice, mutilée d'une part essentielle de son aura de tragédienne. Pourtant, ce récital verdien de 1958 ne souffre pas de la moindre panne d'inspiration. Il faut dire qu'une part belle a été faite à Macbeth, l'un de ses rôles les plus magistraux aux côtés de Norma ou encore de Médée. Elle incarne ici une femme de chair et de sang, consumée intérieurement par les tourments et le goût du pouvoir. Bouleversante, cette humanité soudaine dans son air de repentance *Una macchia è qui tuttora*. Et les larmes d'Elisabeth dans *Tu que la vanità* (Don Carlo) possèdent la tiédeur tangible d'un véritable chagrin.



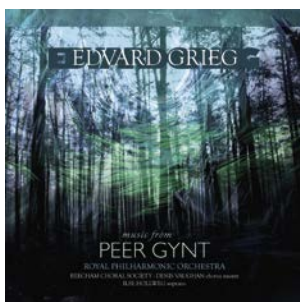
IGOR MARKEVITCH
BERLIOZ: SYMPHONIE FANTASTIQUE
 1961 | DEUTSCHE GRAMMOPHON

La discographie de la *Symphonie Fantastique* étant vaste comme l'océan, elle laisse place à des interprétations extraverties et des approches d'un grand classicisme. En Berliozien aguerri, Igor Markevitch opte pour une voie médiane, où la rigueur absolue de la mise en place et la clarté de l'analyse vont de pair avec une narration proprement hallucinée. Tirant parti des timbres parfois verts mais si parfaitement idiomatiques de l'orchestre des Concerts Lamoureux, le chef se livre à une décantation du texte frôlant l'abstraction. C'est par un jeu de texture et de volumes qu'il parvient à générer une atmosphère particulièrement entêtante. Cette plongée dans un délire sous opiacé, à la poursuite d'une idée fixe inaccessible, est ici finalement plus névrotique que psychédélique. Il y a une ironie à la Lewis Carroll dans ce *Bal* presque hautain et rarement *Songe d'une nuit du Sabbat* aura semblé si malsain et anti-spectaculaire. Un délire de premier choix !



IGOR MARKEVITCH
STRAVINSKY: LE SACRE DU PRINTemps
 1960 | HIS MASTER'S VOICE

En revenant à l'argument du ballet prioritairement sur toute considération technique, Markevitch grava une version du *Sacre* d'une rudesse effroyable. Compositeur lui-même, il savait par quels moyens obtenir la violence requise pour dépeindre ce grand rite sacré païen, et ce sans chambouler l'équilibre orchestral. La sauvagerie du propos, sans cesse contrebalancée par un contrôle minutieux des volumes, ne saurait atteindre un tel degré sans le concours d'un Philharmonia Orchestra ductile, aux textures complexes. Corollaire de ce postulat, la lecture sera davantage descriptive qu'analytique : l'introduction, véritablement *lento* génère un climat mystérieux et malsain. Les *Augures printaniers* sont accentués avec une sécheresse inouïe. Dans les *Rondes printanières*, pesantes et morbides, c'est tout un protocole sacrificiel qui se déroule. Et quelle barbarie dans cette *Glorification de l'élue* à la scansion obsessionnelle et aux rythmes archaïques !

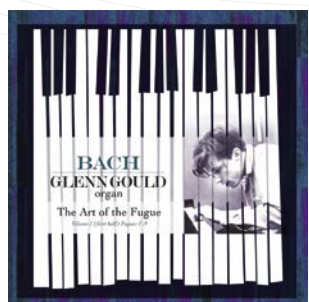


SIR THOMAS BEECHAM
GRIEG: PEER GYNT
 1962 | SUPRAPHON

En allant piocher dans *Peer Gynt* les pages les plus mémorables plutôt que de s'en tenir aux deux suites usuelles, le chef anglais nous en propose une sorte de condensé des plus alléchants. Même réduit à sa substantifique moelle et légèrement affranchi de la cohérence scénique dans l'enchaînement des numéros, le drame musical du tandem Henrik Ibsen/Edvard Grieg conserve toute sa force évocatrice. Une fois n'est pas coutume, la magie Beecham opère. Sous sa direction à la fois instinctive et appliquée, le Royal Philharmonic brille de mille feux et sature l'espace sonore de sa pâte opulente. La noirceur des cordes dans la *Plainte d'Ingrid* traduit son désarroi avec une redoutable vérocité. Dans l'*Antre du roi de la montagne*, on tremble d'effroi en même temps que le héros poursuivi par les trolls, les gnomes et les démons. Comme il est déjà chaud, le soleil qui apparaît *Au matin* ! Peu de voix nous auront plus touchés, enfin, que celle d'Ilse Hollweg dans la poignante *Chanson de Solveig*.

CHARLES MUNCH
BERLIOZ: SYMPHONIE FANTASTIQUE
 1967 | LA VOIX DE SON MAÎTRE

1967. Afin de fêter dignement la refonte de l'ancien Orchestre de la Société des concerts du conservatoire en un ensemble rebaptisé Orchestre de Paris, son directeur musical, Charles Munch, souhaite graver une nouvelle fois son œuvre fétiche : la *Symphonie Fantastique*. Prenant au pied de la lettre le propos même de l'ouvrage, sa vision hallucinée demeure celle d'un artiste totalement submergé par son délire sous psychotrope. Cette lecture spontanée, tripale, qui semble se construire pas à pas, génère un climat de tension constant. Une angoisse prégnante est palpable dès le début de *Rêverie* et ne nous quittera pas jusqu'à l'ultime fanfare triomphante des créatures cauchemardesques peuplant le *Songe d'une nuit de Sabbat*. La *Marche au supplice*, avec ses timbales menaçantes et ses cordes rêches, est une des plus inquiétantes de toute la discographie. Le chef n'obtenait pas une telle crudité dans ses enregistrements de studio à Boston. C'est pourquoi nous accordons la préséance à celui-ci.

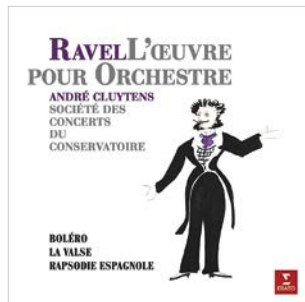


GLENN GOULD
BACH: THE ART OF THE FUGUE
 1962 | COLUMBIA MASTERWORKS

Abordant l'énigmatique *Art de la Fugue* avec cette objectivité farouche qui caractérise sa pensée musicale, Glenn Gould y délaisse exceptionnellement le piano pour l'emploi de l'orgue. L'auditeur sera peut-être surpris de l'entendre obtenir sans difficulté le même staccato inflexible et cette sonorité si singulière, vierge de toute irisation. Mais dans une telle démarche, l'instrument lui-même n'a finalement pas grande importance. Car par-delà toute considération musicologique, le Canadien cherche avant tout à supprimer la moindre interférence susceptible de dévoyer la nature quasi sacrée du texte. Progressant à découvert, il se fraye un sillon lumineux dans le dédale de ces neuf *Contrapunctus* auxquels il confère une transparence troublante. Si la première note enclenche une sorte de mouvement perpétuel, l'accord ultime confronte volontairement l'auditeur à une sensation d'inachevé. Trois points de suspension comme une invitation à poursuivre l'aventure chacun de son côté.

ORCHESTRE DE PARIS
 SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE
 DIRECTION
CHARLES MUNCH
BERLIOZ
SYMPHONIE FANTASTIQUE
 ÉPISODE DE LA VIE D'UN ARTISTE





ANDRÉ CLUYTENS

RAVEL: L'ŒUVRE POUR L'ORCHESTRE

1963 | ERATO/WARNER CLASSICS

Au même titre qu'un Monteux, un Ansermet ou un De Freitas Branco, l'Anversois André

Cluytens fut un Ravélien d'exception. L'on a abondamment loué l'élégance et la clarté de sa direction, mais c'est oublier aussi quel impeccable rythmicien et coloriste il fut. Des qualités primordiales dont l'Orchestre de la Société des concerts du conservatoire se fait le médium idéal, avec ses timbres si typiquement français, d'une ineffable poésie. À dire vrai, on ne saurait trouver Ravel plus idiomatique. Qu'il est admirable ce fameux *Boléro*, pris au tempo parfait et dont la métrique inébranlable s'accompagne cependant d'un déhanché subtil! Quel mystère dans cette *Valse* qui, après quelques premières mesures émanant d'outre-tombe, se laisse gagner peu à peu par l'ivresse d'un bal à la pompe exubérante, puis s'évanouit enfin dans le chaos! Avec son défilé de danses sensuelles et endiablées, la *Rhapsodie espagnole* va piocher ses images et ses parfums parmi les chromos d'une Espagne rêvée.



SIR JOHN BARBIROLI

MAHLER: SYMPHONY NO.9

1964 | HIS MASTER'S VOICE

Si les Berliner Philharmoniker ne possèdent pas la même tradition Mahlérienne que leurs

homologues Amstellodamois, Viennois ou New-Yorkais, ils entretiennent avec la *Neuvième Symphonie* un rapport extraordinairement symbiotique. L'orchestre gravera trois versions qui marqueront à jamais la discographie de l'œuvre: Leonard Bernstein en 1979, Herbert von Karajan en 1982 et Claudio Abbado en 1999. Pourtant, il y eut un précédent à cet indéboulonnable Triumvirat: en 1964, Sir John Barbirolli signait l'interprétation la plus troublante et la plus sombre depuis Bruno Walter en 1938. La présente lecture concilie deux opposés: analytique et intensément subjective, elle précipite l'auditeur dans un univers tourmenté, psychologique, osant les détimbrages glaçants, les décalages expressifs et les glissandos vénéreux. Une esthétique ouvertement postromantique, totalement assumée, qui reste selon nous, à ce jour, sans concurrence.



DU PRÉ/BAKER/ BARBIROLI

ELGAR: CELLO CONCERTO - SEA PICTURES

1965 | HIS MASTER'S VOICE

Le lien qui relie Sir John Barbirolli au *Concerto pour*

violoncelle d'Edward Elgar est unique. Le maître participa dans sa jeunesse à sa création publique en tant que violoncelliste au sein des pupitres du London Symphony Orchestra et il l'interpréta plus tard en soliste. Conséquence d'une telle intimité avec la partition: devenu chef, le Britannique se devait de trouver la perle rare capable d'épouser sa propre conception d'une œuvre qu'il souhaitait immortaliser. L'âme sœur s'appellera Jacqueline du Pré, jeune femme dont le jeu viscéral rehaussait le caractère romantique et spontané de cette lecture. Une composition fiévreuse, une interprète habitée: double révélation pour les mélomanes d'alors. Autre miracle: ces *Sea Pictures* narrées par la plus sensible des diseuses. Y a-t'il jamais eu plus bel écrin que le timbre chaud de Dame Janet Baker pour faire presque rougeoier ces cinq marines poignantes?



YEHUDI MENUHIN & RAVI SHANKAR

WEST MEETS EAST

1966 | HIS MASTER'S VOICE

Dans les années soixante, Yehudi Menuhin succomba aux charmes d'une culture indienne

alors très en vogue dans les milieux artistiques. Cette fascination le conduisit à partager la scène avec Ravi Shankar lors du Festival de Bath de 1966 dont il était encore directeur musical. Un tel évènement se devait d'être immortalisé en studio... ce qui fut fait dans la foulée! L'album rencontra d'ailleurs un tel succès qu'il donna suite à deux autres volumes. Il faut dire qu'il ne s'agissait pas là d'une distrayante confrontation exotique, mais d'une réelle communion entre deux instrumentistes de génie reconnus comme icônes de la musique « classique » dans leurs pays respectifs. Le violoniste se plia d'ailleurs de bonne grâce aux codes imposés par le raga en recourant à son instrument avec parcimonie tout en lui conférant des qualités évoquant le sitar. En complément, une sublime *Sonate n.3* de George Enesco avec sa sœur Hephzibah apporte un judicieux contraste à l'ensemble du disque.



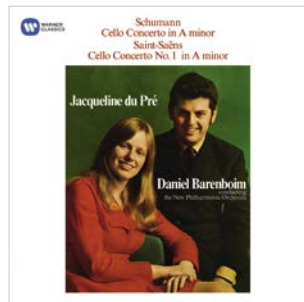
EMIL GILELS & GEORGE SZELL

BEETHOVEN: THE FIVE PIANO CONCERTOS

1968 | ANGEL RECORDS

Étrange association a priori que celle qui réunit en Ludwig van

Beethoven Emil Gilels, poète du clavier, explorateur des profondeurs insondables de l'âme, et le très rigoriste George Szell, dont la direction affûtée et l'objectivité tenace en font l'exacte antithèse. Tandis que le pianiste entretient les derniers feux d'un classicisme viennois sur toute l'étendue du programme, le chef les éteint d'un geste péremptoire dès son accompagnement presque hautain du *premier concerto*. Mais cette combinaison entre l'esprit et la matière offre ce qu'il y a de plus précieux en musique: l'équilibre. Mieux qu'un compromis, il s'agit là d'une véritable symbiose. Chacun se nourrit de la personnalité de l'autre, se dévoile un peu plus ou se livre un peu moins sans renier pour autant sa propre nature d'interprète. Ceci est flagrant dans l'*Andante con moto* du *quatrième concerto*, où le cadre rigide imposé par le chef laisse place au phrasé tout en suspension du pianiste, totalement affranchi des questions de tempo.



JACQUELINE DU PRÉ & DANIEL BARENBOIM

SCHUMANN/SAINT-SAËNS: CELLO CONCERTOS

1969 | HIS MASTER'S VOICE

L'art de l'immense Jacqueline du Pré pourrait se résumer

dans ce solo introductif du *Concerto* de Robert Schumann où la violoncelliste trouve l'équilibre parfait entre émancipation de la barre de mesure et profond respect de la partition. L'émotion qui se dégage de son jeu saisit immédiatement à la gorge. Ce ne sont plus des notes, mais des larmes qu'elle extrait de son instrument. Le dialogue avec Daniel Barenboïm est d'une grande tendresse dans le *Langsam*, tandis qu'il se fait complice et d'humeur presque badine dans le dernier mouvement. Changement d'ambiance avec le très tourmenté *Premier Concerto* de Camille Saint-Saëns. À travers lui, la soliste semble nous confier ses doutes, ses angoisses mais aussi nous faire partager une indéfectible joie de vivre en dépit des affres de l'existence. C'est dans cette sublime appropriation du texte musical que le mot « interprète » prend tout son sens.



SAMSON FRANÇOIS

DEBUSSY: CHILDREN'S CORNER

1971 | LA VOIX DE SON MAÎTRE

Comme nul autre interprète, Samson François ose établir une sorte de filiation entre

Claude Debussy et Robert Schumann. Ici, chaque page est imprégnée d'une angoisse sourde. Le pianiste pressent-il sa mort prochaine? Dans le *Children's Corner*, ce ne sont pas des chromos qu'il exhume des brumes impressionnistes du souvenir, mais des perceptions refoulées soudain ravivées dans l'exaltation. D'où la véhémence du Doctor Gradus, la pesanteur de la *Jimbo's Lullaby*, les flocons suspendus par le vent dans *The Snow Is Dancing*, ou ce *Golliwog's Cake-Walk* qui n'aura jamais sonnè si ragtime. Les *Estampes* seront davantage psychologiques que pittoresques: les *Pagodes* s'embrasent sous un soleil radieux, la danse flamenco alanguie de la *Soirée de Grenade* se fait sacrificielle, et dans les *Jardins* balayés par la pluie, on va se mettre au sec. Une même ambiguïté caractérise la *Suite Bergamasque*, tel ce *Clair de Lune* propice aux épanchements de l'âme plus qu'à la contemplation. Le poète parle...



ANDRÉ PREVIN

PLAYS GERSHWIN

1971 | EMI

Il était naturel qu'André Previn s'entichât de l'œuvre de George Gershwin. En effet, au même titre que ce dernier, le musicien

d'origine allemande était à la fois compositeur, chef, et excellent pianiste. C'est avec cette triple casquette qu'il contribua activement au façonnage de l'Amérique musicale d'après-guerre. Mais c'est surtout sa pratique professionnelle du jazz qui allait apporter à ses interprétations gershwinienues une saveur toute particulière. À la fin des années soixante, peu de pianistes possédaient à un tel degré ce mélange de liberté et de rigueur dans la *Rhapsodie in Blue*. En remplaçant les rubati et accelerandos classiques par une authentique respiration swing, il se rapprochait du style du compositeur lui-même. Notons que le fameux solo d'introduction à la clarinette est interprété par l'immense Gervase de Peyer. *Un Américain à Paris* au charme technicolor et un *Concerto pour piano* plein de panache parachèvent ce disque simplement éblouissant.



ANDRÉ PREVIN

PROKOFIEV: ROMEO & JULIET

1973 | ANGEL RECORDS

André Previn entretint avec le monde du ballet un rapport tout particulier. Contrairement

à certaines baguettes purement « chorégraphiques » (Dorati, Fistoulari, Irving...), le chef américain privilégiait un geste davantage « symphonique ». Ce penchant pour un son plus nourri, des phrasés un tantinet plus amples et parfois même un recours à un rubato sensible, n'altère en rien l'acuité des rythmes, si indispensable dans ce genre musical. C'est finalement le drame lui-même qui se joue dans ce *Roméo et Juliette*, et non sa transposition scénique. Chaque numéro semble puiser directement dans le contenu littéraire. *L'Introduction* sera donc d'un lyrisme éperdu, *l'Entrée des invités* pompeuse à souhait, voire grotesque, et la *Danse des chevaliers*, qui acquit sa renommée jadis en illustrant une fameuse campagne de publicité, d'une pesanteur terrifiante. Quant aux *Funérailles* et à la *Mort de Juliette*, celles-ci sont d'une incommensurable tristesse.



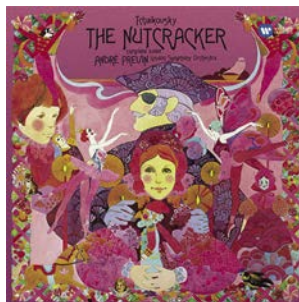
ANDRÉ PREVIN

TCHAIKOVSKY: LA BELLE AU BOIS DORMANT

1974 | ANGEL RECORDS

De par son orchestration foisonnante et ses mélodies raffinées, le ballet *La Belle au bois*

dormant fait partie sans conteste des plus grands chefs-d'œuvre de son auteur. Il est donc étonnant qu'il n'ait pas acquis avec le temps la même réputation que ses deux sœurs (*Le Lac des cygnes* et *Casse-Noisette*). Certes, la trame est légèrement plus chargée, un brin plus décousue, et les « tubes » y abondent moins. Mais dès l'entame de la célèbre *Valse* du premier acte, nous voilà plongés dans un univers amical, ancré dans cet imaginaire commun qui nous relie à l'enfance. Le monde du cinéma aura évidemment puisé allègrement dans ce matériau inépuisable (Walt Disney en tête)... mais un Sergueï Prokofiev ou un Igor Stravinsky en feront tout autant! Une fois encore, André Previn se montre le chef idéal dans ce répertoire. Si elle peut paraître parfois un peu pondérée, sa direction attentive et chaleureuse mise en réalité sur la capacité de l'orchestre à libérer soudain une énergie folle aux moments les plus opportuns.



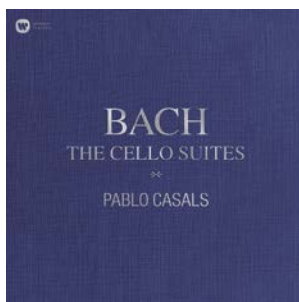
ANDRÉ PREVIN

TCHAIKOVSKY: CASSE-NOISETTE

1972 | ANGEL RECORDS

Joyau absolu du ballet classique, *Casse-Noisette* possède une magie atemporelle qui a

traversé les générations. Ce pur concentré de poésie enchaîne d'ailleurs les « tubes » à un rythme ininterrompu: *Marche, Valse des flocons, Divertissement* (avec sa guirlande de danses cosmopolites), *Valse des fleurs, Danse de la Fée Dragée*... Attention cependant à ne voir dans cet ouvrage qu'une aimable féerie de Noël! Ne reflète-t-elle pas à sa façon les tourments d'un compositeur dont l'ensemble de l'œuvre est marqué par le thème du *fatum*? Previn explore justement ces arrière-plans psychologiques dans son approche tantôt sombre (*L'Ornement* et *l'Illumination du sapin*, assez mélancolique), tantôt d'une candeur presque simulée (*Petit Galop des enfants*). En procédant de la sorte, il propose à l'auditeur une double lecture de la partition bien plus riche d'enseignement que s'il se contentait de la faire simplement scintiller en surface.



PABLO CASALS

BACH: THE CELLO SUITES

1972 | ANGEL RECORDS

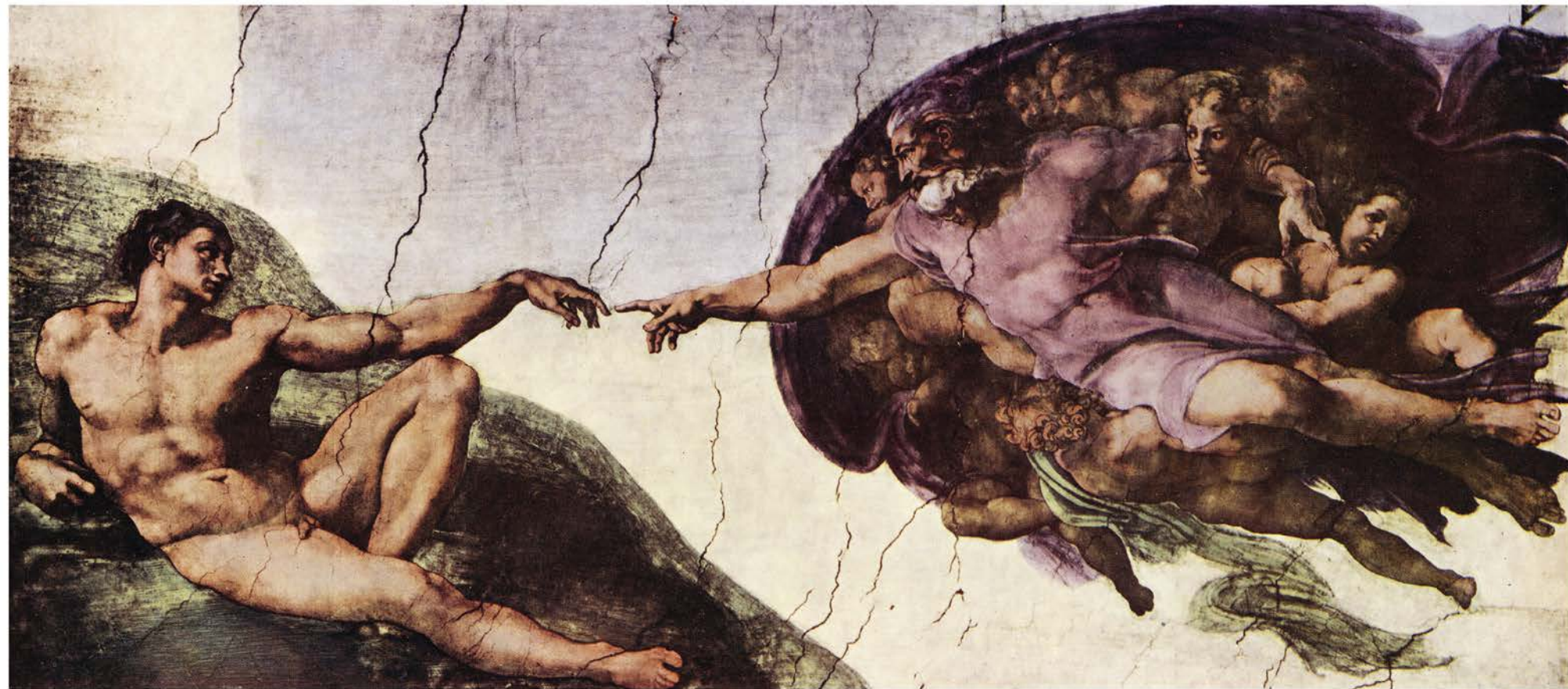
À la fin du XIX^e siècle, la découverte de ces six *Suites pour violoncelle* par un Pablo Casals encore jeune apprenti instru-

mentiste fut une révélation. Devenu ensuite concertiste de renom, il en fit son cheval de bataille, redonnant ses lettres de noblesse à cette œuvre qu'on ne jouait plus guère que pour s'échauffer les articulations. Révélant au monde l'exceptionnelle inventivité de ces pièces, il leur conféra un authentique esprit de danse resté, selon nous, sans égal à ce jour. À l'écoute renouvelée de ces enregistrements pionniers datant des années trente (remarquablement remastérisés en 24-BIT/96KHZ), on est abasourdi par la vitalité débordante de l'interprétation, par la puissance du message délivré, et par cette faculté qu'avait l'immense musicien à jouer sur les textures les plus contrastées, passant en une fraction de seconde d'une rondeur caressante à une raucité des plus audacieuses. Ici, on ne s'embarrassait pas avec la convenance, l'âme étant directement reliée aux tripes.

BEETHOVEN

“CHORAL” SYMPHONY

SYMPHONY NO. 9 IN D MINOR



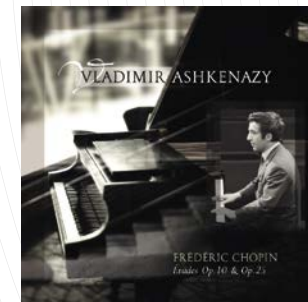
Elisabeth Schwarzkopf
Marga Höffgen

Ernst Haefliger
Otto Edelmann

Chor der Gesellschaft des Musikfreunde, Wien

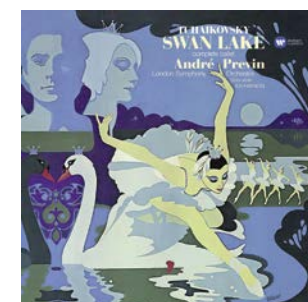
PHILHARMONIA ORCHESTRA
HERBERT VON KARAJAN

STEREO
VERSION



**VLADIMIR
ASHKENAZY**
CHOPIN : ÉTUDES OP.10 & 25
1975 | DECCA RECORDS

Pour prendre la pleine mesure de cet enregistrement, il faut impérativement le reconsidérer indépendamment de l'intégrale Chopin qu'enregistre Vladimir Ashkenazy sur une période de dix ans pour Decca. Comme si souvent avec le pianiste-chef d'orchestre, cette immersion totale dans l'univers musical du Polonais connu des hauts et des bas émotionnels. En effet, il peut arriver aujourd'hui encore au Russe de manquer d'âme sitôt qu'il se trouve aux commandes de son...piano-orchestre. L'opulence de sa sonorité de même que la régularité de sa rhétorique peuvent lasser. Rien de tel dans ces *Études* abordées avec une grande noblesse, sans le moindre maniérisme. Foin des affres de l'artiste tourmenté. Jamais poseur, Ashkenazy égraine ces vignettes prodigieuses comme les étapes d'un même voyage. Cette approche en puissance qui, tel un torrent, charrie de façon discontinue des forces contraires, est moins propice à l'abandon méditatif de l'auditeur qu'à une fascination qui obsède. Sublime !



ANDRÉ PREVIN
TCHAIKOVSKY :
LAC DES CYGNES
1976 | ANGEL RECORDS

À travers cette histoire d'amour contrariée entre un prince et une princesse transformée en cygne blanc, il est tentant de raccorder l'argument du *Lac des cygnes* à l'expérience personnelle d'un compositeur confronté aux affres d'une homosexualité refoulée. Bien conscient de ce contexte dramatique, André Previn propose de ce ballet célébrissime une lecture intense, d'une noirceur parfois accablante. N'oublions pas que c'est un symphoniste pur qui s'attela à l'ouvrage en 1875, et non un spécialiste de la musique chorégraphiée. C'est pourquoi le chef semble vouloir intégrer les numéros à une trame globale avec les leitmotifs pour seuls repères. Les contrastes entre les thèmes sont donc moins accusés qu'ailleurs, mais c'est cette unicité qui fait tout le prix de cette version. Et ce qui frappe encore davantage, c'est la qualité des pupitres de souffleurs du Symphonique de Londres qui dispensent çà et là leurs éloquentes touches de couleurs.

HERBERT VON KARAJAN
BEETHOVEN : SYMPHONY NO.9
1977 | DEUTSCHE GRAMMOPHON

Avant d'enregistrer des cycles majeurs à la tête de « son » Philharmonique de Berlin, Karajan signa une première intégrale des symphonies de Ludwig van Beethoven en compagnie d'un Philharmonia Orchestra flamboyant. Il est permis du reste de préférer celle-ci, car elle possède une grisante part d'imprévu que les remakes plus léchés banniront. À cette époque, la double influence de Arturo Toscanini et de Wilhelm Furtwängler sur le propre style du chef autrichien le conduira à opérer une sorte de synthèse entre le geste péremptoire du premier et les mises en transe du second. Cette *Neuvième*, tirée de ladite intégrale, en témoigne : le premier mouvement est à la fois mystérieux (la profondeur des cordes !) et soumis à une avancée inéluctable. Le *Molto vivace* possède une pétulance toute latine. Après un *Adagio molto e cantabile* plus hédoniste que métaphysique, la déflagration du *Finale* vous cloue d'abord à votre siège (quelles timbales !), puis fait rutiler ensuite son plateau vocal grand luxe.



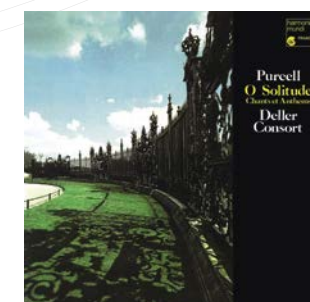
ITZHAK PERLMAN
BRAHMS : VIOLIN CONCERTO
1977 | HIS MASTER'S VOICE

D'abord l'introduction solennelle, exposée majestueusement par un orchestre gorgé de vie, qui enflé peu à peu comme une houle. Puis c'est la délivrance lorsque le soliste libère enfin l'énergie contenue jusqu'alors par le truchement de son instrument en fusion. Rarement cette phase de tension/détente initiale aura-t-elle été aussi saisissante que dans cet enregistrement-ci. On le sait, la paire Perlman/Giulini fonctionnait à merveille (il faut connaître leur sublime *Concerto* de Ludwig van Beethoven chez le même éditeur) ; mais les richesses contenues dans leur lecture du *Concerto* de Johannes Brahms nous semblent inépuisables, même après mille écoutes. Bouleversant, cet *Adagio* au lyrisme ardent, quoique d'une extrême concentration, où le vibrato poignant du violoniste et sa puissance de projection sont contrebalancés par l'accompagnement pudique du Symphonique de Chicago. Dans le *Finale*, haletant mais pas frénétique, un dialogue vraiment *giocosco* relève ici de la joute.



**MSTISLAV
ROSTROPOVITCH
& VÁCLAV TALICH**
DVOŘÁK : CELLO CONCERTO
1977 | SUPRAPHON

Multirécidiviste des enregistrements de ce concerto, le violoncelliste russe déclara pourtant avoir toujours préféré ce premier essai. C'est un tout jeune Mstislav Rostropovitch de 25 ans, fraîchement auréolé de son succès rencontré auprès du public pragois, qui est invité à graver l'œuvre en compagnie de la légende tchèque : Václav Talich. Ce dernier, véritable dépositaire de la tradition musicale romantique de son pays, était réputé pour la grande exigence de son travail auprès des musiciens. Les résultats hors du commun qu'il obtenait à la suite de répétitions scrupuleuses firent sa renommée à l'échelle de la planète. Le présent enregistrement témoigne de cette combinaison symbiotique entre un soliste virtuose plein de sève et un vieux sage de la baguette au geste affûté et à la pensée concise. Rostropovitch aura presque appris son Dvořák auprès de ce chef dont les interprétations élaborées demeurent de véritables leçons.



ALFRED DELLER
PURCELL :
O SOLITUDE
1978 | HARMONIA MUNDI

Il y eut un avant et un après Alfred Deller. Incarnant à lui seul le renouveau d'un art du chant que l'on pensait irrémédiablement enfoui dans les brumes du passé, le contre-ténor britannique parvint à redonner vie à un type de voix auquel on ne recourrait qu'en de rares occasions. Plus qu'une simple réhabilitation, il s'agissait de redonner son sérieux et son poids expressif à l'utilisation du falsetto. Doté d'une technique prônant un certain naturel, il sut conférer une forme d'authenticité à son approche à la fois instinctive et musicologique d'un répertoire encore en jachère. Entouré ici de ses indispensables partenaires du Deller Choir et du Deller Consort, il décryptait la poésie purcellienne non pas à la lumière vacillante d'une bougie, mais au soleil radieux d'un printemps retrouvé. Au crépuscule d'une carrière discographique impressionnante, cet album fut sans doute l'apothéose d'une vie vouée à un compositeur dont Deller était devenu le héraut.

ALFRED DELLER
PURCELL : KING ARTHUR

1979 | HARMONIA MUNDI

Certes, ce document appartient à un moyen âge de l'interprétation « informée » en musique baroque. Faut-il pour autant le reléguer au second plan comme s'il s'agissait d'une simple expérimentation balbutiante ? Ce serait passer à côté d'un grand bonheur ! Car ce que sa réécoute nous enseigne, c'est que la musicologie ne vaut rien sans plaisir. Indéniablement, sur un certain nombre d'aspects, nous avons affaire à des pionniers : chœurs allégés, effectif de solistes minimaliste (comprenant évidemment ses contre-ténors) et même instruments d'époque ! Néanmoins ce qui frappe avant tout, c'est le théâtre. Non pas un concert de voix surdimensionnées, mais la réunion de talents humbles animée par un formidable meneur de troupe. Le succès inespéré de ce *King Arthur* fit connaître à bon nombre de mélomanes des airs devenus célèbres depuis : *Come if You Dare*, *Fairest Isle*, et bien sûr cette *Cold Song* que Klaus Nomi popularisera ensuite à sa façon.


CARLO MARIA GIULINI
MOZART : REQUIEM

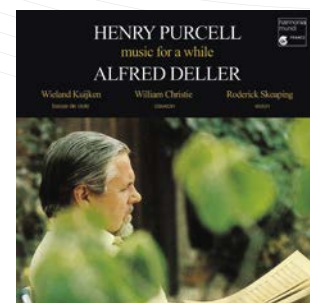
1979 | HIS MASTER'S VOICE

Cet enregistrement date d'une époque où le Mozart du chef italien avait encore conservé ses arêtes et son tranchant. Ensuite, le geste s'élargira, la barre de mesure sera moins nette et un vibrato quasi systématique des cordes viendra rehausser l'intensité de ses phrasés. Cette quête d'absolu le conduira à un alanguissement parfois radical, mais toujours chargé de sens. Oubliez le remake terne de 1989 : le *Requiem* par Giulini en studio, c'est celui-ci. Ce qui frappe en premier lieu, c'est l'équilibre constant des forces en présence. Le maestro ne cherche pas à dramatiser le propos. Il implore humblement le ciel d'accorder aux âmes l'apaisement avant l'ultime repos. Ainsi l'*Introitus*, poignant, a tout d'une prière et non d'un chœur d'opéra. De même, le *Dies Irae* semble moins révolté que porteur de l'espoir du pardon. Quels solistes, dans le *Recordare* ! Et quel *Lacrimosa*, l'un des plus beaux jamais captés, digne, gonflé des larmes de l'ensemble des mortels.


SVIATOSLAV RICHTER
SCHUBERT : LA TRUITE

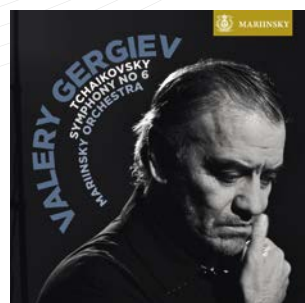
1981 | EMI/HIS MASTER'S VOICE

Sviatoslav Richter s'était fait le spécialiste d'un Franz Schubert de l'intériorité, tentant d'accéder au sens profond de sa musique à travers des interprétations austères, proches au concert du cérémonial. Laissant à d'autres confrères le soin d'en exploiter le caractère plus contemplatif et proche de la nature, il persista dans sa quête de sens, captant l'auditoire de sa sonorité hypnotique. Appliquant ce principe à l'insouciant *Quintette en La majeur*, il lui fallait un ensemble capable de le suivre dans les méandres de ses explorations psychanalytiques. Ce furent donc trois membres du Quatuor Borodin, rejoints pour l'occasion par Georg Höttnagel à la contrebasse, qui l'accompagnèrent lors de ce concert de 1980. L'alchimie fut immédiate. Travaillée à pleine pâte, sans le moindre maniérisme, l'œuvre acquiert ici la dimension cosmique d'un message universel. Même débarrassé de sa grâce viennoise, le fameux mouvement intitulé *La Truite* conserve sa fraîcheur empruntée au monde du lied.

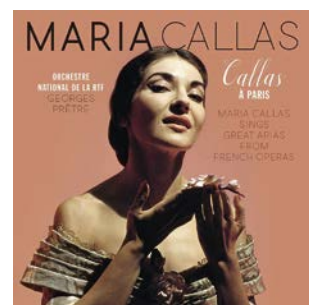

ALFRED DELLER
**PURCELL :
 MUSIC FOR A WHILE**

1979 | HARMONIA MUNDI

Mettant un terme à une carrière discographique exceptionnelle par sa qualité et par la variété des répertoires abordés (chant grégorien, musique élisabéthaine, folksongs, madrigaux, Bach, Haendel...Britten !), la publication de ce *Music for a While* précéda de quelques mois la mort d'Alfred Deller. C'est donc une nouvelle fois chez Henry Purcell que le contre-ténor britannique délivrera ses *ultima verba* en compagnie notamment de deux des plus fameux ambassadeurs d'un mouvement « baroque » qu'il contribua à faire émerger quelques années auparavant (Gustav Leonhardt et Nikolaus Harnoncourt lui devront beaucoup... et ne manqueront pas de lui rendre hommage). Au sein de cette sélection d'airs, un *Retired from Any Mortal's Sight* prémonitoire et poignant. Ce chant caractérisé par une sensibilité extralucide, spontané et pourtant hautement intellectuel aura heureusement ses héritiers dont René Jacobs, Gérard Lesne, Andreas Scholl ou encore Philippe Jaroussky font partie.


VALERY GERGIEV
**TCHAIKOVSKY :
 SYMPHONY NO.6**
INDISPONIBLE
1981 | MARIINSKY

Reflète d'un concert donné en 2010 à la salle Pleyel, ce troisième enregistrement de la *Pathétique* surclasse aisément les deux précédents. Voici assurément l'aboutissement d'une lente maturation. Cette lecture marmoréenne s'avère très éloignée d'une certaine tradition héritée de l'immense Sergueï Mravinsky qui tend à détailler l'œuvre minutieusement et en souligner les nuances à l'extrême. Ici, l'orchestre est une masse opaque, rugueuse, traversée par d'incessants jeux de tension agissant en profondeur. Le discours, lui, s'articule par séquences, un peu comme si une émotion en chassait une autre. Ce sentiment d'improvisation brouille les repères et génère un climat de tension parfois insoutenable. Il est d'ailleurs manifeste que les deux mouvements centraux, pourtant d'une nature plus enjouée, ne parviennent pas à se délester de cette morbidité. Pour le chef ossète, le douloureux *finale* est l'ultime aveu d'échec d'un compositeur gagné peu à peu par les ténèbres.


MARIA CALLAS
CALLAS À PARIS

1987 | EMI CLASSICS

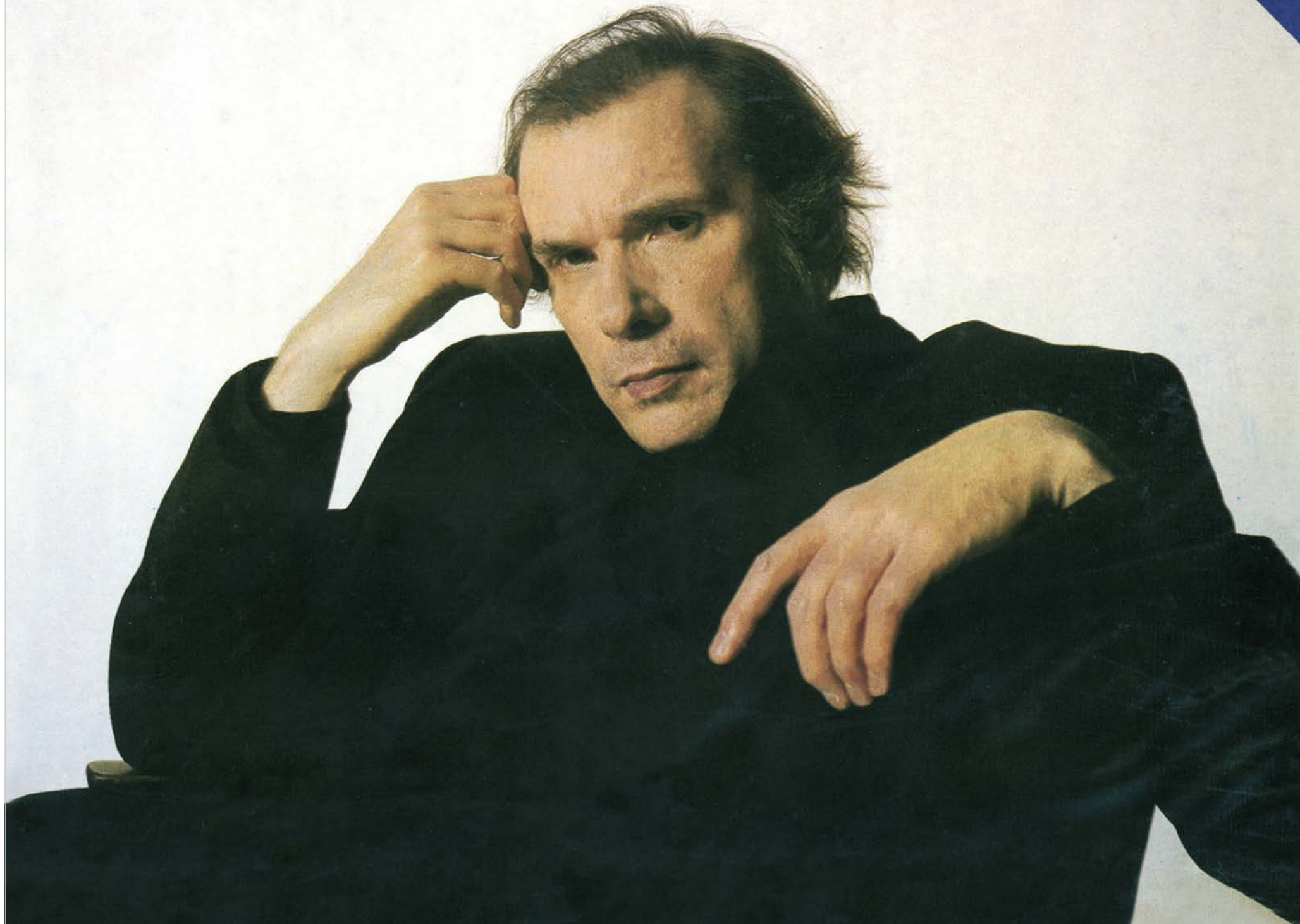
Tout au long de sa carrière, Maria Callas aura chanté en compagnie des meilleures baguettes de la planète : De Sabata, Mitropoulos, Karajan, Bernstein, Serafin, Gui et tant d'autres. Mais c'est en Georges Prêtre qu'elle trouvera un véritable alter ego dans les années soixante, faisant du chef français son partenaire privilégié. Ensemble, ils enregistrèrent un *Carmen* et une *Tosca* de studio à réévaluer. Portée par la direction à la fois rigoureuse et souple, sanguine et sensuelle du maestro, la soprano grecque repoussa à nouveau ses propres limites physiques alors que les failles de sa technique vocale devenaient de plus en plus flagrantes. Ce récital parisien avait de quoi faire mentir les tenants d'un art qu'ils voyaient déclinant. Courez vite à l'air *Divinités du Styx* tiré de l'*Alceste* de Gluck et voyez ce que cette voix, même légèrement émoussée, peut libérer comme puissance incantatoire ! Impériale Callas.

PURCELL
KING ARTHUR

deller consort / chœur / the king's musick

ALFRED DELLER


Bach The Goldberg Variations Glenn Gould

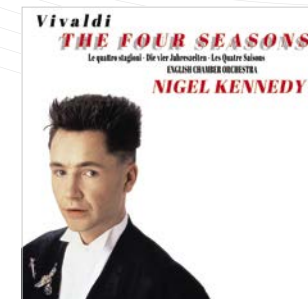


MUSIQUE CLASSIQUE

GLENN GOULD**BACH: THE GOLDBERG VARIATIONS (1981)**

1981 | CBS MASTERWORKS

Déflagration dans le monde de l'industrie du disque : en 1981, soit un an avant sa mort, Gould revient à ses chères *Variations Goldberg* relues de fond en comble. Un succès retentissant qui ne se démentira pas au fil des décennies. À l'image de sa consœur Rosalyn Tureck, dont il ne possède pas tout à fait le même penchant pour les discrets ornements et la subtile respiration, il ralentit le tempo pour mieux laisser décanter le texte. Les phrasés découlent du rythme imperturbable imprimé par une main gauche si solidement ancrée et détaillée, que le contrepoint devient ainsi le moteur principal du discours. Le pianiste se soucie peu de couleurs et de volumes ; en revanche il joue avec les contrastes, comme dans cette *sixième variation* prise à un train d'enfer, danse frénétique interrompue soudain par une page plus contemplative. Indifférent à la présence des micros, l'artiste chantonne, totalement absorbé par ce cérémonial dont il est le grand ordonnateur.

**NIGEL KENNEDY****VIVALDI: THE FOUR SEASONS**

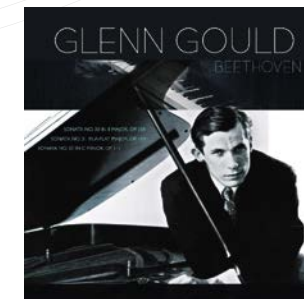
1989 | EMI

Nigel Kennedy n'a pas de rock star que le look. Il en possède aussi l'énergie brute. Mais ne nous laissons pas duper par les apparences. Voici un redoutable technicien, à la pensée musicale très structurée. Artiste pyrotechnicien ancré dans la culture de son temps, il n'en traite pas moins les classiques avec le plus grand respect. C'est le cas de ces *Quatre Saisons* auxquelles il revient inlassablement, interrogeant ses aspects les plus avant-gardistes. Il entame le *Printemps* avec beaucoup de mordant, mais aussi une relative pondération. Ne pas tout donner, tout de suite ! Ensuite, c'est la torpeur d'un *Été* caniculaire qui nous est dépeinte avant qu'une prodigieuse décharge électrique dans le *Presto* ne vienne raviver les esprits dans un fracas du tonnerre ! Des sonorités étranges, voire malsaines dans l'*Adagio* prêtent à l'*Automne* des faux airs de film de genre. L'*Hiver*, enfin, avec ses stridences outrées aux cordes, semble enfouir sous ses glaces quelques créatures démoniques.

**KRONOS QUARTET****PIECES OF AFRICA**

1992 | ELEKTRA NONESUCH

Ensemble viscéralement ancré dans son temps, le Quartet se sera toujours laissé guider par son instinct. Engagé avec détermination dans la défense d'une musique moderne qu'il considère comme un véritable patrimoine, il aura abordé avec ardeur un répertoire hétéroclite : les minimalistes (Reich, Glass, Pärt), le jazz (Modern Jazz Quartet), le tango (Piazzolla), la pop (Bowie, Björk) ou encore la musique Tzigane (Taraf de Haïdouks). Mais s'il est un disque qui aura fait l'unanimité auprès des mélomanes de tous bords, c'est bien celui-ci. Désireux de confronter sa propre culture classique occidentale à un terroir africain d'une richesse inouïe, le quatuor originaire de San Francisco passa commande de pièces inédites à sept compositeurs venant de diverses régions d'Afrique. Aujourd'hui comme hier, cette escapade envoûte par sa grande variété de styles, de rythmes, de couleurs. En s'adjoignant les services de musiciens locaux, le projet s'enrichit des idiomes les plus savoureux.

**GLENN GOULD****BEETHOVEN: SONATAS 30-32**

1994 | SONY CLASSICAL

En procédant chez Ludwig van Beethoven à une dissolution de la masse pour mieux dégager les lignes les plus élémentaires, Glenn Gould n'agit pas autrement que lorsqu'il travaille J.S. Bach. Prenant dans les trois dernières sonates le contre-pied de la conception métaphysique de certains Beethoveniens historiques, le pianiste canadien s'attache à la phrase... un art de dire qui ne s'embarrasse ni d'arrière-pensées ni de digressions. S'octroyant quelques ornements discrets et même de légers rubatos, il semble finalement moins prisonnier de son système qu'en d'autres circonstances. Dans l'*op.109*, ses doigts sont traversés par un fluide électrique dans les deux premiers mouvements avant un *finale* en décomposition. Gould retrouve évidemment ses marques dans une fugue de l'*op.110* purgée de tout romantisme. Dans l'*Arietta* de l'*op.111*, son exploitation ascétique de chaque variation, non dénuée de foudres insensées, exige de la part de l'auditeur la plus grande attention.

**THE 3 TENORS****LES 3 TÉNORS****EN CONCERT 1994**

1994 | TELDEC CLASSICS

Ce jour-là, il fallait bien l'immensité d'un stade pour accueillir ces trois géants lyriques ! Comme ils le firent quatre ans plus tôt à Rome, les *tenorissimos* donnaient le 16 juillet 1994 un récital médiatiquement retentissant au Dodger Stadium de Los Angeles, dans le cadre de la Coupe du monde de football. Au-delà de la simple performance télévisuelle, il ressort de ce déploiement de maestria le sentiment d'une complicité sincère, et même d'une authentique complémentarité. Car entre le timbre lumineux et aérien de José Carreras, l'ancrage barytonnant et terrien de Plácido Domingo et l'onde caressante et liquide de la voix de Luciano Pavarotti, c'est un peu les éléments eux-mêmes qui se donnaient en spectacle. D'ailleurs, le feu ne manqua pas le rendez-vous : le chef Zubin Mehta fut, comme toujours, un partenaire incandescent. Numéro de cabotinage destiné à un large public ? Avant de juger, voyez si le *Nessun Dorma* de *Lucky Luciano* ne vous tire pas quelques larmes...

**MARTHA ARGERICH & CHARLES DUTOIT****CHOPIN: PIANO CONCERTOS**

1999 | WARNER CLASSICS

Une introduction orchestrale en demi-teinte, exposée avec un certain détachement émotionnel pourrait laisser craindre un manque d'engagement de la part des interprètes dans les pages qui suivent. Il n'en est rien ! Ces quelques mesures ne sont qu'un tour de chauffe avant le démarrage en trombe de la fulgurante Martha Argerich ! D'emblée, les premiers accords du piano vous percutent avec une force inouïe, avant qu'un déferlement de sensations contrastées ne vous submerge. Dans ce tumulte émotionnel, il y a parfois des doutes et de la mélancolie, mais l'inébranlable pianiste argentine n'est pas femme à se laisser abattre. Contaminant l'orchestre par le feu de son tempérament, la volubile soliste n'entend pas réserver son Chopin au confinement d'un salon bourgeois. Artiste humaniste, elle veut son auditoire universel. Ce qui ne l'empêche pas de venir susurrer la douce rêverie du *Larghetto* du second concerto à l'oreille de tout un chacun.



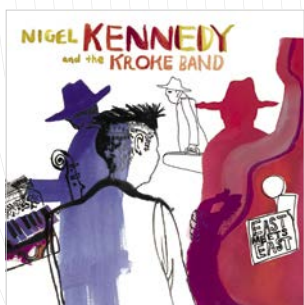
MARTHA ARGERICH
CHOPIN : THE LEGENDARY
1965 RECORDING
1999 | EMI CLASSICS

À peine nantie de ses trois prix remportés au Concours de Varsovie 1965, Martha Argerich se rend dans les studios d'Abbey Road pour y graver l'un des Chopin les plus épiques que l'on ait entendus. Ce n'est pas tant de l'enseignement rigoureux de ses maîtres Gulda, Magaloff, Michelangeli ou encore Ashkenazy, que la pianiste tient cette ivresse de liberté, cette sauvagerie fondamentale, mais d'une personnalité volcanique, entière jusque dans ses « caprices » devenus légendaires. Si la dame est d'une nature imprévisible, ses interprétations le sont aussi, magistrales mais comme improvisées, le texte se pliant constamment à l'inspiration de l'instant. Si la puissance évocatoire de cette *Sonate n.3* à l'ampleur presque symphonique génère les déflagrations les plus stupéfiantes, le *Nocturne n.4* nous fera voir l'artiste sous un autre jour, confidente fraternelle dotée d'une pudeur étreignante. Un mythe était né, que nous thésaurisons aujourd'hui encore !



PHILIPPE HERREWEGHE
FAURÉ : REQUIEM
2002 | HARMONIA MUNDI

« *Mon Requiem a été composé pour rien... pour le plaisir, si j'ose dire ! Il a été exécuté pour la première fois à la Madeleine, à l'occasion des obsèques d'un paroissien quelconque* ». C'est ainsi que Gabriel Fauré évoquait sa messe avec une désinvolture franchement cocasse. La puissance de l'ouvrage réside dans son caractère introspectif, l'économie de moyens employés exigeant des interprètes une grande simplicité. Philippe Herreweghe, qui grava jadis la première mouture intimiste de 1892, s'attaque à présent à la version orchestrale de 1901 (destinée aux salles de concert). C'est sous cette forme que l'œuvre devint populaire. Mais le chef gantois refuse de se laisser griser par l'augmentation des effectifs, et se garde de toute extrapolation théâtrale de la partition. Sa lecture conserve une dimension humaine, et respecte au mieux les volontés du compositeur : intelligibilité du verbe (avec un latin prononcé « à la française ») et un baryton (Stephan Genz) qui possède l'humilité d'un chantre.



NIGEL KENNEDY AND THE KROKE BAND
EAST MEETS EAST
2003 | EMI

Dans cet album, Nigel Kennedy procède à un triple hommage. Le titre est évidemment un clin d'œil au *West Meets East* de son cher maître Yehudi Menuhin. Mais si celui-ci s'en allait visiter les lointaines contrées indiennes, c'est à un voyage à travers la Pologne que le toujours fantasque violoniste britannique nous invite. Cette démarche n'a rien d'exotique lorsque l'on sait, entre une épouse polonaise, une maison à Cracovie et la direction de l'Orchestre de Chambre de Pologne, son attachement à ce pays. Deuxième hommage, donc. Le troisième sera purement musical : avec une tendresse mêlée de cette fougue qui le caractérise, l'artiste parcourt le répertoire traditionnel Klezmer en compagnie de spécialistes du genre : le trio Kroke. Une véritable alchimie opère dès l'ouverture, avec l'air populaire originaire des Balkans intitulé *Ajde Jano* (chanté par Natasha Atlas). Et au cœur de l'album : une interprétation intense du *Ederlezi* tiré du film *Le Temps des Gitans*.



SIMON RATTLE
ORFF : CARMINA BURANA
2005 | EMI CLASSICS

Les célèbres *Carmina Burana* de Carl Orff doivent moins leur réputation sulfureuse à un aspect néomédiéval qu'à leur récupération par un régime nazi qui y voyait « *l'exemple d'une musique claire, puissante et toujours disciplinée que notre époque demande* » (*Völkischer Beobachter*). Cette composition déroutante, inspirée d'un recueil de chants profanes du XIII^e siècle, célèbre tour à tour les revers de fortune, la brièveté de l'existence, la joie, le jeu, l'alcool, la luxure... un programme « coloré » interprété en latin, moyen haut-allemand et ancien français ! L'œuvre, décomplexée, recourt à toutes les ressources de l'orchestre et ne lésine pas sur les effectifs. Fort judicieusement, Simon Rattle refuse de se livrer à une profusion d'effets factices et s'obstine à maintenir un équilibre constant entre ces chœurs monumentaux, ces cuivres éruçant, et ces percussions péplumesques. Le fameux *O Fortuna*, par exemple, est doté d'une transparence troublante au regard de sa tonitruance.

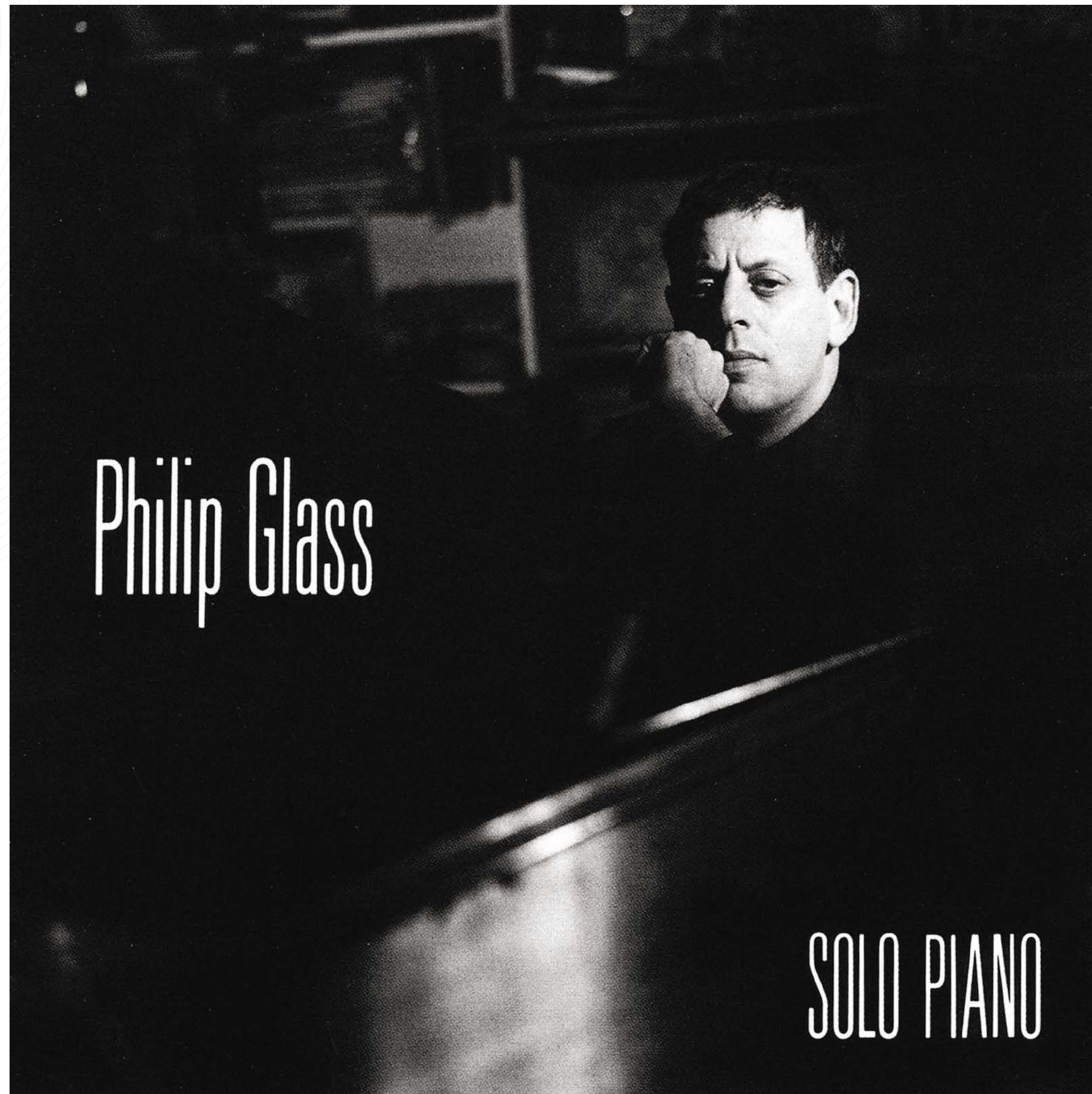
PHILIP GLASS
SOLO PIANO
1989 | CBS RECORDS

Destinées, pour deux d'entre elles, à accompagner l'adaptation théâtrale du chef-d'œuvre de Kafka, les *5 Métamorphosis* pour piano sont d'une insigne mélancolie... une véritable plongée dans le monde dépressif de l'auteur. Le langage laconique et obsessionnel de Philip Glass traduit idéalement le vide existentiel du personnage principal qui, transformé en « insecte monstrueux », se retrouve relégué en marge de l'humanité. Les pièces s'enchaînent et le modèle demeure immuable : une main gauche lancinante égraine ses accords épurés, lugubres, tandis que la main droite tente vainement d'exprimer l'affliction d'une voix étouffée par les sanglots. Dans cet album paru en 1983, les boucles ondulatoires de *Mad Rush* qui devaient accompagner un discours prononcé par le Dalaï-lama en 1979, et *Witchita Sutra Vortex*, dédié au poète Allen Ginsberg, sont interprétés par le compositeur lui-même au piano. Un jeu tout sauf virtuose, agrémenté de résonances génératrices d'un climat des plus énigmatiques.



RENAUD CAPUÇON
BRAHMS : VIOLIN CONCERTO
2012 | VIRGIN CLASSICS

Dieu merci, le *Concerto pour violon* de Brahms n'a plus le « monopole de l'ennui » auprès des mélomanes, pour reprendre les propos acerbes de Debussy à son égard. Réputé presque injouable en son temps, il a connu depuis nombre d'interprétations mémorables, données par les plus grands virtuoses de la planète. Renaud Capuçon aborde à son tour ce majestueux édifice, son violon gracile et solaire creusant un sillon lumineux dans le matériau touffu de l'œuvre. Conduisant l'auditeur à travers les méandres symphoniques de l'ouvrage, le soliste choisit d'expliciter plutôt que de parader. Cette pudeur n'a cependant rien de desséchant : l'archet de Capuçon possède par moments sa propre sensualité, et il n'est pas rare que le virtuose, soudain grisé par le lyrisme intense de la partition, s'abandonne avec un goût parfait à quelques subtiles ornements. L'osmose est totale avec le chef Daniel Harding dont la baguette minutieuse exalte les timbres capiteux du Symphonique de Vienne.



PIERRE HENRY / MICHEL COLOMBIER
les jerks électroniques de la
MESSE POUR LE TEMPS PRÉSENT

et musiques concrètes pour MAURICE
bejart



MUSIQUE CLASSIQUE

HENRY/COLOMBIER/BÉJART
MESSE POUR LE TEMPS PRÉSENT

1997 | PHILIPS

Maurice Béjart confia à Pierre Henry le soin de mettre en musique son prochain ballet programmé pour le festival d'Avignon de 1967. Souhaitant s'investir pleinement dans le travail électroacoustique, le compositeur confia à Michel Colombier les parties instrumentales. C'est peut-être ce caractère associatif, cette combinaison d'univers différents mais si complémentaires qui firent de la *Messe pour le temps présent* une œuvre aussi universelle et atemporelle. Car il faut bien le dire, peu de créations « contemporaines » surent toucher à ce point un public allant bien au-delà des limites d'un cercle d'initiés. Combien d'artistes, tous styles confondus, se sont-ils depuis inspirés de cette suite de tableaux bariolés, alliage de sonorités iconoclastes, parfois bruitiste et teintée de pop psychédélique ? Même la série *Futurama* s'est amusée à la parodier ! On ne se lasse pas de ce *Psyché Rock*, symbole à lui seul d'une époque marquée par son esprit critique autant que par son insouciance.



THIBAUT CAUVIN
CITIES II

2014 | SAMUEL COHEN PRODUCTIONS

Sans doute est-ce le fait d'avoir grandi dans une famille de musiciens qui a poussé Thibault Cauvin à embrasser une carrière de concertiste. Cependant, c'est au contact de ses pairs qu'il semble avoir acquis sa véritable personnalité d'artiste. L'homme étant virtuose mais aussi globe-trotter, il a voulu célébrer cet esprit de communion auquel il tient tant en évoquant ses rencontres musicales et humaines faites à travers le monde. *Cities II* est un *road trip* aux destinations multiples : *Bamako* (très belle balade en compagnie de Ballaké Sissoko), *Cap Ferret* en duo avec -M-, *Agadez* (en présence du trompettiste Erik Truffaz) ou encore *Budapest*, où le regretté Didier Lockwood joue les violonistes tziganes. Quelques pièces en solo viennent également agrémenter ce carnet de voyage : *Rio de Janeiro (Bate-coxa)*, *Bombay (A Night in Mumbai)* ou *Tokyo (Sakura)*. Voici un pur concentré de sonorités variées et de saveurs savamment mélangées !



JONAS KAUFMANN
NESSUN DORMA

2015 | SONY CLASSICAL

Ne cherchez pas les ondolements sensuels d'un Pavarotti, l'ambre d'un Bergonzi ou les opalescences d'un Di Stefano.

De par son timbre campé dans un registre nettement plus corsé, le ténor allemand est certes moins solaire mais plus tellurique. Sonder la profondeur psychologique des personnages qu'il incarne, lui importe davantage que l'éclat vocal. Évidemment, le choix des airs favorise les rôles les plus sombres du répertoire Puccinien. Comme il est menaçant son Luigi dans l'air *Hai ben ragione* tiré d'*Il Tabarro* ! Quelle souffrance dans l'air *Orgia, chimera dall'occhio vitreo* extrait de l'opéra homonyme ! Et partout cette ardeur à faire vibrer le mot, à donner au texte le même poids qu'à la musique... un art de dire appris de la pratique en parallèle du lied. Afin de briser toute monotonie, quelques duos viennent épicer ce récital que les amateurs de chant ne manqueront pas. D'autant que l'accompagnement du chef Antonio Pappano se révèle ici particulièrement inspiré.



SIMON RATTLE
STRAVINSKY :
LE SACRE DU PRINTEMPS

2013 | EMI CLASSICS

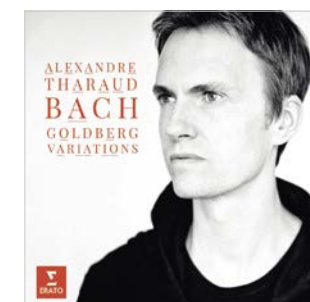
À l'opposé du paganisme barbare qu'illustrait jadis un Igor Markevitch ou aujourd'hui un Teodor Currentzis, Simon Rattle se montre plus attentif à la mise en valeur d'une partition géniale en tout point. Son geste privilégie la clarté des lignes, la saillance des arêtes et la profondeur des résonances. Cette direction en trois dimensions, moins immédiatement sensorielle, n'en révèle pas moins la cruauté des différents motifs avec un réalisme provocant. L'ancien patron du Philharmonique de Berlin met à profit son imaginaire foisonnant et le lustre sans pareil de son orchestre afin que chaque tableau bénéficie du climat adéquat. Les rythmes obsessifs des *Augures printaniers*, assénés avec une hargne féroce, la dramatisation insoutenable des *Rondes printanières* avec ses cuivres geignards, ou encore la sensualité malsaine des cordes dans les *Cercles mystérieux des adolescentes*, sont les trouvailles marquantes de cette lecture atypique.



ELISABETH SCHWARZKOPF
STRAUSS : FOUR LAST SONGS

2015 | WARNER CLASSICS

Dernier chef-d'œuvre de Richard Strauss, les *Quatre Derniers Lieder* peuvent se concevoir comme un coup d'œil jeté dans le rétroviseur de la part d'un compositeur ayant atteint le grand âge. Cette magnifique parabole de l'existence s'appuie sur quelques poèmes d'Hermann Hesse et de Joseph Von Eichendorff aux titres évocateurs : *Printemps*, *Septembre*, *L'Heure du sommeil* et *Au crépuscule*. L'immense soprano allemande s'appropriera littéralement l'ouvrage, y revenant même à deux reprises durant sa longue carrière. Dans cette seconde mouture de 1966, c'est une Elisabeth Schwarzkopf quinquagenaire qui, à mi-temps de sa propre vie, apporte un regard nostalgique sur ces pages. La richesse inouïe de son timbre n'ayant pas été altérée par des années de chant, on retrouve intacte (et dans une prise de son opulente) l'aspect charnel et le fruité de sa voix unique. Portée par la direction presque hédoniste de George Szell (un comble pour ce chef réputé austère), elle atteint des sommets d'intensité.

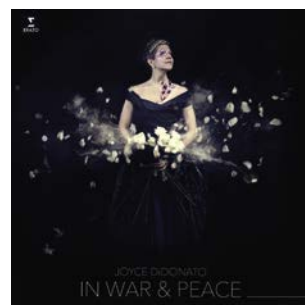


ALEXANDRE THARAUD
BACH : THE GOLDBERG VARIATIONS

2015 | ERATO

Alexandre Tharaud semble avoir façonné ses *Variations*

Goldberg au contact des maîtres français du clavecin. Sa façon de ciseler chaque pièce avec la patience du joaillier tout en respectant la structure globale rompt avec des lectures plus séquentielles de l'ouvrage. L'œuvre est ici parcourue par un souffle unitaire, et si les variations s'enchaînent avec moins de contrastes qu'ailleurs, on admire, dès le premier *Aria*, une audace (mesurée) dans l'articulation des phrases. Cette quête d'une alliance maîtrisée entre raison et sensibilité conduit le pianiste à soigner les timbres tout en jonglant subtilement avec les dynamiques. Les *Variations 4* et *10* en sont de parfaits exemples. Oui, nous avons affaire à de l'horlogerie fine et partout son toucher nous procure une véritable sensation de plénitude. Mais il faut louer aussi son sens de la respiration et le poids qu'il donne à chaque silence (l'enchaînement du *Quolibet* et de la reprise de l'*Aria final* est un véritable instant suspendu).



JOYCE DIDONATO IN WAR AND PEACE

2016 | ERATO

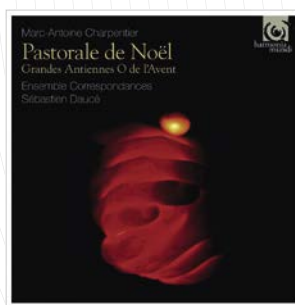
Profondément ébranlée par les terribles attentats de Paris en 2015, Joyce DiDonato éprouve le besoin d'interroger la musique, d'exhumer dans le répertoire baroque les vestiges de guerres dont de grands maîtres du passé témoignèrent par leur art. Il résulte de cette quête à la fois spirituelle et sincère, animée d'un besoin irrésistible de communier avec l'Histoire, un album somptueux où se mêlent virtuosité et profondeur. Avec pour seul garde-fou la parfaite intégrité de sa technique vocale, la mezzo américaine s'emporte avec véhémence contre l'injustice (*Leo Prendi quel ferro, o barbaro!* de Leo), pleure et espère (*Lascia ch'io pianga* d'Haendel), exprime la douleur de la séparation (*Thy Hand, Belinda* de Purcell), prie pour un renouveau apaisé (*Illustratevi, o cieli* de Monteverdi). Il faut saluer la grande dignité d'une interprète qui fait vibrer le verbe plus encore que les cordes vocales, et l'accompagnement symbiotique du chef et claveciniste Maxim Emelyanychev.



ALEXANDRE THARAUD PLAYS RACHMANINOV

2016 | ERATO

Les chefs-d'œuvre impérissables ont ceci de particulier qu'ils offrent à l'interprète une multitude d'angles d'attaque, chaque nouvel éclairage venant enrichir l'étoffe incomparable. Les versions de qualité du deuxième concerto pour piano de Sergueï Rachmaninov abondent ces dernières années, et il est passionnant d'en comparer les approches. Alexandre Tharaud, qu'on n'attendait pas dans un tel répertoire, signe ici l'un de ses plus beaux disques en inscrivant la musique du compositeur russe dans le sillon direct de Frédéric Chopin, quitte à en estomper légèrement les contours Tchaïkovskiens. Si cette lecture ne souffre d'aucun allègement du propos (les premiers accords portent déjà en eux tout le poids de la fatalité), l'énoncé tout en pudeur de l'*Adagio sostenuto* évoque la tendre nostalgie du maître Polonais. De même, le sombre *Prélude* est-il soumis au délicat balancement d'un rubato chopinien. Tel un baume, le timbre cristallin de Sabine Devieille atténue la douloureuse mélancolie de *Vocalise*.



SÉBASTIEN DAUCÉ CHARPENTIER: PASTORALE DE NOËL

2016 | HARMONIA MUNDI

Avec leurs flûtes fruitées d'une douceur incomparable et leurs cordes aux attaques imperceptibles, les premières mesures de l'*Ouverture* ne trompent pas : cette *Pastorale de Noël*, composée par Marc-Antoine Charpentier en 1684, sera ici intégralement baignée dans une atmosphère recueillie, intimiste. Voyez comment, avec un dépouillement souverain, Caroline Danguin-Bardot semble quitter l'estrade pour venir nous susurrer sa prière « *Que nos soupirs, Seigneur, réveillent Tes bon-tés* ». Mais le relief et les accents ne manquent pas, comme dans le duo suivant « *Il est temps Seigneur que Tu paraisses* », cadencé en souplesse pour une hypothétique procession de pâtres et de bergers. La *Symphonie de la nuit* est véritablement cette dentelle mélodieuse qui annonce « le calme profond ». Bouleversant, l'air « *Hélas cette brebis si chère* » qui abolit tout superflu pour laisser parler le verbe. Quelle pudeur aussi dans ces *Antiennes Ô de l'Avent*, où voix et instruments brodent leurs entrelacs dans le même velours !



MARTHA ARGERICH & ITZHAK PERLMAN SCHUMANN, BACH, BRAHMS

2016 | WARNER CLASSICS

Reflète d'un concert donné à NY en 1998, cette *Sonate pour violon et piano n.1* de Robert Schumann réunit deux monstres sacrés au talent intact. Martha grava déjà cette œuvre une dizaine d'années plus tôt en compagnie de l'ami Gidon Kremer. Lecture fouillée et vision unitaire où chaque artiste semble rechercher d'abord la cohésion. Il y aura davantage de subjectivité avec Itzhak Perlman. Le dialogue pur est privilégié, intense, passionné jusqu'à la fêlure. Le reste du programme a beau avoir été enregistré à presque vingt ans d'intervalle, la magie demeure. Les *Fantasiestücke* sont abordées avec un grand naturel, un sens du chant sans fioritures et le Scherzo Brahmsien de la *Sonate F-A-E* laisse poindre un soupçon de mélancolie derrière sa pétulance juvénile. La *Sonate n.4* de J.S. Bach enfin, permet d'admirer le style unique de la pianiste dans ce répertoire, un jeu à la fois piqué, souple et charnu qui évoque une Maria Tipo.

HÉLÈNE GRIMAUD RACHMANINOV: PIANO CONCERTO NO.2

2001 | TELDEC

Ce qui frappe aujourd'hui encore à la réécoute de ce disque, c'est le sentiment d'assister à une sorte de passage de flambeau entre le très expérimenté Vladimir Ashkenazy et l'étoile montante d'alors, Hélène Grimaud. Troquant le clavier contre la baguette dans le *Concerto*, le maître, prodigieux chef d'orchestre, insuffle à sa soliste une part de ce lien privilégié qu'il entretient depuis toujours avec son compositeur fétiche. Il y a une certaine similitude dans leur technique pianistique au lyrisme bouillonnant mais dominé par un esprit clair. La pianiste décompose les accords liminaires, non pas en les arpégeant comme le faisait son aïeul, mais en les scindant en deux voix qui se répondent tel l'écho lointain de cloches sonnantes le glas. Lecture sombre, puissamment expressive, mais dénuée de sentimentalisme dont l'*Adagio*, extrêmement mélancolique, contraste avec la pétulance du dernier mouvement. Dans les pièces en solo, Grimaud entretient avec brio les derniers feux d'un romantisme encore ardent.



LANG LANG NEW YORK RHAPSODY

2016 | SONY CLASSICAL

Au fil de sa carrière, Lang Lang a noué des liens manifestes avec le monde de la variété. Le pianiste aurait-il cédé au chant des sirènes du star-system en sacrifiant sa virtuosité sur l'autel du vedettariat ? La liste des artistes de qualité avec lesquels il a pu jouer prouve qu'il s'agit avant tout d'affinités électives. On ne reprochera pas à ce talentueux communicant de vouloir afficher l'étendue de son art par-delà les frontières de la musique classique. *New York Rhapsody* témoigne de ces rencontres musicales que le pianiste aura rendues possibles ces dernières années en empruntant des chemins de traverse. Cet hommage à la « Grande Pomme », se fera donc en bonne compagnie : citons pêle-mêle la très belle reprise de *New York Morning* du groupe Elbow, la *Rhapsody in Blue* de George Gershwin en version deux pianos avec Herbie Hancock (le jazz god, selon Lang Lang) ou encore un touchant *Moon River* interprété par Madeleine Peyroux. Crossover oui, mais pas anecdotique !

Rachmaninov
Piano Concerto No. 2
Etudes-Tableaux op.33 · Prelude in G sharp minor

hélène grimaud

Philharmonia Orchestra
Vladimir Ashkenazy

WARNER CLASSICS



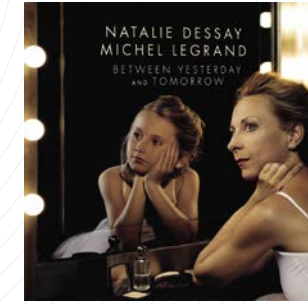
MARIA CALLAS

REMASTERED

MARIA CALLAS REMASTERED

2014 | WARNER CLASSICS

Plus que nulle autre soprano de sa génération, Maria Callas aura marqué le monde lyrique de son empreinte indélébile. Personnalité adulée, hypermédiatique, la « Diva assoluta » aura incarné une forme d'art total, pliant ses impressionnantes facultés vocales aux contingences scéniques que le théâtre exige. Cette voix, justement, admirée par les uns, décriée par les autres, osait les sonorités rauques ou les aigus stridents pourvu qu'ils aient du sens. Pour chacun des rôles qu'elle interprétait, la véracité du personnage l'emportait sur le brio et la perfection technique. Femme fragile chez Tosca, charnelle chez Carmen, rebutante chez Lady Macbeth, Callas était elle-même tout en n'étant rigoureusement jamais la même. Une prouesse qui tient du miracle. *Casta diva* (Norma), *A fors'è lui* (la Traviata), *Vissi d'arte* (Turandot) et ce fameux *La mamma morta* (Andrea Chénier) popularisé par le cinéma...rien ne manque dans cette compilation parfaite, impeccablement remastérisée.



NATALIE DESSAY & MICHEL LEGRAND BETWEEN YESTERDAY AND TOMORROW

2017 | SONY CLASSICAL

Il fallait une artiste aussi rayonnante que Natalie Dessay pour interpréter ce *Between Yesterday and Tomorrow* plus de quarante-cinq ans après que Michel Legrand en eut achevé sa composition. Cette œuvre singulière, qui tient à la fois de l'opéra, de la comédie musicale et de l'oratorio, dormait dans les tiroirs depuis qu'une certaine Barbara Streisand refusa d'assumer l'entière responsabilité du rôle sous prétexte qu'il lui procurait trop d'émotion. Aujourd'hui, la soprano française n'hésite pas à se lancer dans le projet avec énergie. L'argument de l'ouvrage est très simple puisqu'il retrace la vie d'une femme ordinaire, de sa naissance à sa mort. Entre-temps, elle connaîtra l'amour et l'enfantement, constatera l'âge qui vient... une palette d'émotions qui inspira au compositeur une musique chatoyante, à la fois enjouée et nostalgique. À travers la voix tout en nuances de la chanteuse, les figures aimées d'Audrey Hepburn ou encore de Julie Andrews nous reviennent en mémoire.



WILHELM FURTWÄNGLER BEETHOVEN: SYMPHONY NO. 5

2017 | WARNER CLASSICS

D'abord les fameux coups du destin, pesants, inexorables, pris *Andante con moto* comme le souhaitait le compositeur aux dires de l'un de ses premiers biographes. Ces mesures initiales portent en elles-mêmes le poids d'une Humanité en quête d'espérance, lutte acharnée mais vaine contre la fatalité. L'apaisement salutaire, divin, viendra avec ce second mouvement gorgé d'aspirations mais aussi de crainte. Puis l'Homme reprend le combat dans *Allegro*, et si la victoire lui semble acquise, elle tarde à s'annoncer... effet éminemment théâtral dont seul le chef allemand avait le secret. La déflagration du *Finale* n'en est que plus triomphale même si le tempo modéré bannit toute réjouissance. Il faut dire que le *fatum* veille toujours, tapi dans les soubassements sépulcraux du Philharmonique de Vienne ! Voilà : c'est tout cela et bien plus encore, la *Cinquième Symphonie* de Ludwig van Beethoven par Furtwängler, ce grand génie de la direction et catalyseur des forces les plus fondamentales de la musique.



KHATIA BUNIATISHVILI RACHMANINOFF: PIANO CONCERTOS NOS. 2 & 3

2017 | SONY CLASSICAL

Il est frappant qu'une artiste comme la prodigieuse Khatia Buniatishvili aborde Rachmaninov avec un tel sérieux. Laissant à d'autres stars du clavier le goût de l'épate et du sentimentalisme kitsch, la pianiste franco-géorgienne choisit de se fier au texte avec une pudeur qui l'honore. Lecture assez sobre mais qui ne souffre d'aucun déficit en termes d'imagination, bien au contraire. Dans le *Concerto No. 2*, écoutez ces accords initiaux presque mornes et pourtant lourds de sens ou encore cet *Adagio* tout en retenue, comme émanant des brumes du souvenir. Plus d'une fois, l'on songe à Byron Janis en savourant dans le *Troisième Concerto* ce jeu classique mais très nuancé, bouillonnant parfois mais clair toujours. Jamais ici le muscle ne vient suppléer une quelconque faille de l'esprit. Une démonstration de grand style soutenue par un Philharmonique tchèque aux cordes arachnéennes et aux vents fruités.



ANGELA GHEORGHIU ETERNAMENTE

2017 | WARNER CLASSICS

À peine la soprano roumaine a-t-elle entamé son *Regina coeli* tiré du *Cavalleria rusticana* de Pietro Mascagni, que les défaillances vocales apparaissent au grand jour. Quand on pourrait craindre, dans un premier temps, une méforme liée à une technique déclinante, on est rapidement saisi par l'intensité de son interprétation, une compréhension intime du texte demeurée intacte avec les années. On le sait, Angela Gheorghiu n'est pas exactement une belcantiste pur jus. Elle brille dans des rôles où le velouté de son timbre peut exprimer la fragilité, la ferveur, l'ambiguïté. Ce qui compte chez la diva c'est la chair, pas le brio. Alors voilà : ce récital vériste n'est pas un catalogue de numéros d'épate, mais assurément un chef-d'œuvre d'artisan. Quelle intégrité dans ce *Vissi d'arte* de Puccini, où le vibrato large et les quelques irrégularités dans les tenues de notes sont celles d'une âme en détresse ! Chaque air est magnifié par le bronze inoxydable de sa voix unique. Une grande dame !



OPHÉLIE GAILLARD EXILES INDISPONIBLE

2017 | APARTÉ

Ernest Bloch et Erich Korngold connurent le même destin. Préférant fuir l'Europe avant que celle-ci ne tombe aux mains des nazis, ils choisirent de s'installer aux États-Unis où leur carrière était déjà bien entamée. Chacun emporta dans son bagage musical une part de sa culture juive même si ni l'un ni l'autre ne se souciaient d'authenticité liturgique ou folklorique dans ses œuvres. C'est plutôt un esprit et l'histoire d'un peuple, qu'ils voulurent transcrire avec leur propre langage. Ophélie Gaillard aborde l'ardent *Schelomo* avec ferveur et dans le très hollywoodien *Concerto en un mouvement*, son violoncelle devient le porte-voix des prières des victimes du régime. Le reste de l'album sera partagé avec le Sirba Octet, éminents spécialistes des musiques yiddish, tzigane et klezmer. Sergueï Prokofiev (que les thèmes traditionnels juifs fascinaient), Ernest Bloch et même la chanteuse israélienne Chava Alberstein sont interprétés avec une même conviction.



WILHELM FURTWÄNGLER

BEETHOVEN : SYMPHONY NO.9

2017 | WARNER CLASSICS

Recherchant l'impulsion métaphysique à la source de cette *Neuvième*, Sergueï Furtwängler refuse de rester prisonnier des notes et des barres de mesure, laissant les forces primitives s'accumuler jusqu'à l'exultation ultime. Il maintient l'orchestre dans un état d'alerte incessant, frisant parfois l'implosion. Dans l'*Allegro ma non troppo*, les premières mesures, d'abord impalpables, semblent émerger du néant. De même la coda s'achève-t-elle dans un chaos oppressant, s'étirant par-delà toute contingence temporelle. Le *Molto vivace* ne sera pas conquérant mais conflictuel, accrocheur. Tel un organisme, l'*Adagio molto e cantabile* respire, possède son propre pouls. On quitte l'attraction terrestre pour s'en aller visiter les cieux. Véritable fanfare de l'horreur, l'introduction de *finale* interrompt provisoirement cet état de grâce avant que des voix somptueuses ne portent enfin le message de paix qui préside à cette œuvre universelle. Sublime !

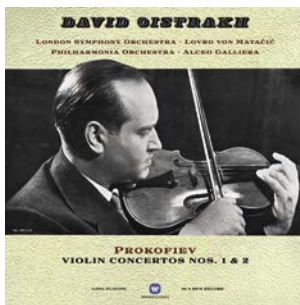


BEATRICE RANA

BACH : THE GOLDBERG VARIATIONS

2017 | WARNER CLASSICS

Non, il n'y a pas que Glenn Gould pour parvenir à sublimer ces inépuisables *Variations Goldberg* que certains artistes passèrent toute une vie à interroger inlassablement. De la même façon que son illustre prédécesseur canadien, Beatrice Rana n'aura pas attendu d'atteindre l'âge vénérable de certains vieux sages magnifiques pour accéder à la vérité de cette œuvre kaléidoscopique. Ce qui frappe d'emblée chez la jeune lauréate des concours internationaux de Montréal et Van-Cli-burn, c'est la grande sobriété de l'*Aria liminaire*, « chantée » avec un naturel confondant. Chaque variation a été minutieusement préméditée afin qu'elle possédât le caractère idoïne. Magnifique troisième variation, légèrement sur la réserve dans un premier temps avant de gagner peu à peu en tension. Aérienne septième variation, danse gracieuse, tout en nuances et pourtant si peu maniérée. Fabuleuse quinzième enfin, imprégnée de cette nostalgie indispensable qui donne tout son poids à cette variation « charnière ».



DAVID OÏSTRAKH

PROKOFIEV : VIOLIN CONCERTOS NOS. 1 & 2

2017 | WARNER CLASSICS

La rencontre entre Sergueï Prokofiev et le jeune prodige d'Odessa fut à ce point décisive

que le compositeur fit de ce dernier le véritable dépositaire de sa pensée musicale. Ainsi, David Oïstrakh demeurera à jamais un modèle incontournable et une référence en matière de style. Car la grande pureté d'expression et le rejet du superflu que privilégiait le violoniste dans ses interprétations étaient le produit de l'enseignement reçu du maître lui-même. Dans l'introduction de l'*Andantino* du *Premier Concerto*, l'intensité de son vibrato et la fluidité de son phrasé vous percent d'emblée le cœur, de même que ces aigus si nourris, résultat d'une technique d'archet soucieuse d'abord d'équilibrer tous les registres ! Quel mordant dans les paillements sardoniques du *Scherzo* et quel *cantabile* dans le *Moderato*, unique par son engagement dénué d'emphase. Entre tristesse, sérénité et effervescence, Oïstrakh recourt dans le *Second Concerto* à une palette d'émotions qu'il maîtrise avec une justesse confondante.



JONAS KAUFMANN

L'OPÉRA

2017 | SONY CLASSICAL

Il serait illusoire de penser qu'un Jonas Kaufmann âgé de 48 ans à l'époque de cet enregistrement, puisse encore jouer les jeunes amoureux transis dans un rôle aussi écorché que celui de Roméo Montaigu. Indéniablement, *L'amour... Ah lève-toi soleil!* de Charles Gounod laisse un sentiment mitigé dans un premier temps. Et puis l'on se souvient quel extraordinaire acteur est le ténor allemand. On oublie alors l'exotisme de son timbre : son ardeur à voir poindre le jour traduit l'impatience juvénile suscitée par son désir de retrouver sa Juliette. Certes, avec le temps, le voile sombre de son grain barytonnant a brouillé les médiums et écrété les aigus. Mais s'il bataille avec ces derniers dans l'air *Puisqu'on ne peut fléchir...* du *Roi d'Ys* de Lalo, sa déclamation tout en nuance nous émeut profondément. En compagnie de Ludovic Tézier et de Sonya Yoncheva pour quelques duos, il fait de ce traditionnel récital d'airs d'opéras Français un album extrêmement attachant.

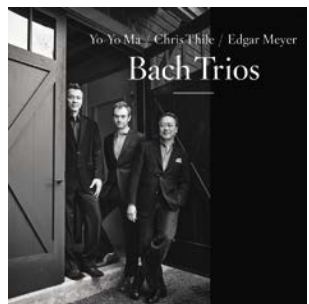


TEODOR CURRENTZIS

TCHAIKOVSKY : SYMPHONY NO.6 "PATHÉTIQUE"

2017 | SONY CLASSICAL

Une fois encore, le prodige gréco-russe de la direction d'orchestre se rend là où on ne l'attend pas. Travaillant la *Pathétique* de Piotr Ilitch Tchaïkovsky avec cette même obsession du détail qui l'anime dans d'autres répertoires, Theodor Currentzis choisit d'exacerber la noirceur de l'œuvre en soulignant les motifs les plus dramatiques. Dans le premier mouvement, chaque accent est repensé, chaque phrase conduite avec une détermination farouche. La texture translucide du canevas orchestral met à jour les nervures d'une partition qui ne connaît pas l'apaisement. Cette mélancolie oppressante ôte le peu d'insouciance qui subsistait dans l'*Allegro con grazia*, et l'*Allegro molto vivace* ressemble à une course à l'abîme. Dans le *Finale*, l'abatement est total. La pâte sombre de l'ensemble *MusicaAeterna* et son vibrato parcimonieux génère chez l'auditeur le sentiment d'une chute inéluctable. Une prise de son analytique permet d'apprécier l'incroyable précision du chef en termes de timbres et de dynamiques.

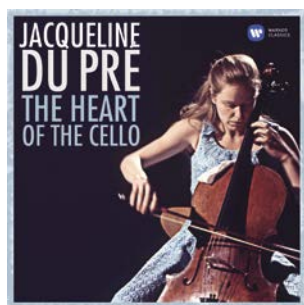


MA/THILE/MEYER

BACH TRIOS

2017 | NONESUCH

Après avoir confronté à plusieurs reprises leurs univers respectifs au gré de projets musicaux audacieux (leur savoureux album folk intitulé *Goat Road sessions* !), Yo-Yo Ma, Chris Thile et Edgar Meyer se réunissent cette fois autour de Jean-Sébastien Bach. La thématique ne se prêtant pas aux excentricités, le violoncelliste, le mandoliniste et le contrebassiste abordent chacune de ces habiles transcriptions avec toute la sobriété requise. L'association, certes exotique, de ces trois instruments offre pourtant un relief troublant aux savants entrelacs patiemment combinés par le compositeur. Ainsi, la *Sonate en trio n.6*, originellement pour orgue, acquiert-elle certains accents de danse populaire. De même, en se faisant terrain de jeu, le *Clavier bien tempéré* n'a strictement plus rien de didactique. Le même traitement adapté aux *Chorals* est carrément bluffant. Voyez le célèbre *Wachet auf, ruft uns die Stimme*, par exemple, qui a conservé toute son intensité !



JACQUELINE DU PRÉ

THE HEART OF THE CELLO

2017 | WARNER CLASSICS

Femme de génie dotée d'une maîtrise ahurissante du violoncelle, Jacqueline du Pré vit sa carrière stoppée net par l'invasion d'une sclérose en plaques qui altéra peu à peu ses immenses moyens, avant de la terrasser à l'âge de 42 ans. Perte irréparable dont le disque nous console en partie. Cet album propose à ce titre une sélection des plus grands moments de l'artiste, intégrant ces instantanés devenus iconiques à un tout cohérent. Parce qu'il est intelligemment ordonné, ce patchwork conserve sa continuité et une vraie identité durant l'écoute. Artistiquement, l'énergie qui se dégage de cet archet sidère aujourd'hui comme hier. N'oublions pas, il est vrai, que la Britannique reçut l'enseignement combiné de Pablo Casals, Paul Tortelier et Mstislav Rostropovitch... trois des plus grands virtuoses de la planète dont l'instrument était le prolongement d'une pensée quasi orchestrale. C'est à cette source de lave en fusion qu'elle s'abreuva, développant un jeu dont l'impulsion de l'âme semblait guider les doigts.



SUK, NAVARRA & ANCERL

BRAHMS : DOUBLE CONCERTO

2017 | FONDAMENTA

Ultime chef-d'œuvre orchestral de Johannes Brahms, l'*opus 102* demeurera l'une de ses pièces les plus audacieuses. Depuis le *Triple* de Ludwig van Beethoven, ou le *Double* de Félix Mendelssohn, rares sont les compositeurs romantiques qui se seront essayés à l'exercice du concerto pour plusieurs instruments. Ici, ce n'est donc plus un soliste qui délivre son message, mais deux qui partagent un même récit. Ce changement de perspective exige un appariage parfaitement équilibré des exécutants. Ce qui caractérise la présente version : la transparence d'une trame orchestrale aux lignes saillantes va de pair avec une ferveur déclamatoire qui ne sombre jamais dans l'emphase. L'alchimie est totale entre le classicisme souverain de Josef Suk, les intuitions extralucides d'André Navarra et la direction analytique de Karel Ancerl, coloriste génial obtenant du Philharmonique tchèque les teintes les plus délicates. Écoutez-les vibrer à l'unisson dans l'*Andante* !



SCOTT ROSS

D. SCARLATTI : SONATAS

2017 | ERATO/WARNER CLASSICS

Fin des années quatre-vingt, en pleine ascension d'une carrière fulgurante, Scott Ross disparaissait à 38 ans. Né aux États-Unis, il suivra cependant sa formation musicale en France. Le public mélomane se focalisa rapidement sur ce jeune homme virtuose qui abordait chaque pièce avec une fraîcheur incomparable. Épris de musicologie, il n'en demeura jamais captif, se fiant avant tout à son instinct de poète. Dieu merci, il nous reste de très nombreux témoignages de son génie, dont une intégrale des 555 sonates de Domenico Scarlatti, compositeur qu'il affectionnait particulièrement. Pour venir à bout, en peu de temps, d'un projet aussi monumental, il fallait que chaque sonate fût enregistrée dans l'urgence, incitant l'interprète à davantage de spontanéité. Voilà pourquoi son Scarlatti nous semble toujours si ludique et sensible à la fois, animé d'une grande humanité car peu versé dans le clinquant. Et pour preuve de son talent, voici treize exemples sélectionnés avec le plus grand soin.

États-Unis, il suivra cependant sa formation musicale en France. Le public mélomane se focalisa rapidement sur ce jeune homme virtuose qui abordait chaque pièce avec une fraîcheur incomparable. Épris de musicologie, il n'en demeura jamais captif, se fiant avant tout à son instinct de poète. Dieu merci, il nous reste de très nombreux témoignages de son génie, dont une intégrale des 555 sonates de Domenico Scarlatti, compositeur qu'il affectionnait particulièrement. Pour venir à bout, en peu de temps, d'un projet aussi monumental, il fallait que chaque sonate fût enregistrée dans l'urgence, incitant l'interprète à davantage de spontanéité. Voilà pourquoi son Scarlatti nous semble toujours si ludique et sensible à la fois, animé d'une grande humanité car peu versé dans le clinquant. Et pour preuve de son talent, voici treize exemples sélectionnés avec le plus grand soin.



ALEXANDRE THARAUD

BEETHOVEN : SONATAS

2018 | ERATO

Les mélomanes sceptiques se demanderont sans doute ce

que peut bien venir faire cet orfèvre du clavier au milieu de l'univers en expansion du dernier Beethoven. Il est vrai qu'Alexandre Tharaud, en grand spécialiste du répertoire français, est passé maître dans l'art de la dentelle. Mais il serait inexact de croire son style réduit à un jeu éthéré, au perlé systématique. Voyez tout le poids que ses doigts libèrent sitôt que le texte beethovénien enfle dans le premier mouvement de la *Sonate n.30* ! Dans le *Prestissimo*, il joue les équilibristes, soignant les lignes plutôt que de sombrer dans une hystérie brouillonne. De même refuse-t-il dans le *finale* de « secouer le cocotier » pour faire pleuvoir les idées insolites. La *Sonate n.31* suit le même schéma, les forces semblant converger vers une fugue inexorable. L'*Opus 111* débute sur un *Maestoso* angoissé avant qu'une Arietta pudique et ses variations ciselées ne nous acheminent aux portes de l'au-delà.



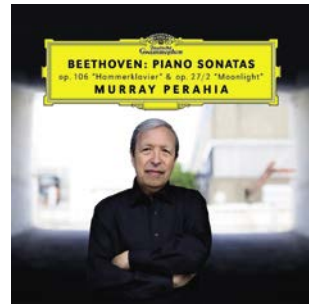
ITZHAK PERLMAN

VIVALDI : LES QUATRE SAISONS

2018 | DEUTSCHE GRAMMOPHON

Les adeptes des trémoussements baroqueux hyperactifs trouveront le Vivaldi racé d'Itzhak Perlman sans doute

bien sage. Nous y voyons, quant à nous, une approche purgée de certains tics interprétatifs accumulés depuis, le texte n'étant plus le substrat des délires de quelques virtuoses de l'archet. Évidemment, lorsque la Rolls des violonistes rencontre la Bentley des orchestres britanniques, le résultat ne peut qu'être fastueux. Mais à y écouter de plus près, les points de satisfaction abondent : comme il est rayonnant ce *Printemps*, d'un optimisme radieux, jamais ronflant ! Dans l'*Été*, le soliste n'est plus seulement éblouissant mais torride ! En *Automne*, où l'on célèbre dans la joie les récoltes, les rythmes sont campés, les danses paysannes bourruées. L'*Hiver*, exempt d'effets figuratifs, démontre à lui seul que les artifices sont inutiles pour exprimer le froid, le givre ou la chaleur reconfortante d'un feu de cheminée. Des *Saisons* comme on n'en fait hélas plus aujourd'hui...



MURRAY PERAHIA BEETHOVEN : PIANO SONATAS

2018 | DEUTSCHE GRAMMOPHON

Alors que Ludwig van Beethoven traversait une grave crise existentielle, Broadwood lui fit livrer un modèle de piano

d'une amplitude sonore exceptionnelle. Disposant enfin d'un outil convenant à sa pensée toujours plus orchestrale, il travailla avec acharnement sur la complexe *Hammerklavier*, un opus chargé d'une dimension spirituelle comparable à sa *Neuvième Symphonie*. C'est de cette soif de vaincre les entraves à la création que doit naître l'inspiration de l'interprète s'il veut parvenir à donner tout son sens à l'œuvre. La réussite de Murray Perahia réside dans un premier mouvement vif mais sans brusqueries pour ne pas savonner dans les enchaînements les plus ardues. L'articulation en souplesse du *Scherzo* lui donne des allures de danse paysanne. Si l'*Adagio sostenuto* adopte le ton d'une douloureuse confession, le *finale* est une exultation. Dans la fameuse *Sonate « Clair de Lune »*, le pianiste semble sonder les profondeurs de l'âme par la qualité du son qu'il obtient et par la richesse de son toucher.



KATIA LABÈQUE MOONDOG

2018 | DEUTSCHE GRAMMOPHON

L'excentrique *Moondog* a tôt fait d'être élevé au rang d'icône par des générations de mélomanes en quête d'inédit. Bien

sûr, il y a le mythe ; on se figure le « Viking de la 6^e avenue » errant dans les rues new-yorkaises, accoutré de façon extravagante, l'esprit saturé d'élucubrations musicales. Mais il y a surtout le grand théoricien, le touche-à-tout de génie dont la pensée contrapuntique et obsessionnelle se marie à tous les genres. Expérimental, minimaliste, jazzistique ou encore tribal, son art inclassable est une source inépuisable à laquelle nombre de compositeurs modernes se sont abreuvés. Plutôt que de rendre un hommage servile à l'artiste marginal, Katia Labèque préfère s'approprier son univers en l'incorporant à une esthétique plutôt pop. En compagnie du trio Triple Sun, elle choisit de varier les ambiances et les textures en recourant aux instruments acoustiques et à l'électronique. Leur reprise planante du célèbre *Bird's Lament* en offre une perspective audacieuse.

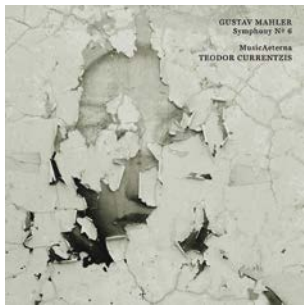


RENAUD CAPUÇON BARTÓK : VIOLIN CONCERTO NO.2

2018 | ERATO

Cherchant sans doute à rendre le langage parfois complexe de Béla Bartók plus universel,

Renaud Capuçon opte dans ces deux opus pour une approche assez classique, quitte à atténuer un brin la rugosité de certains passages. Le *Premier Concerto* est l'œuvre d'un jeune compositeur de 26 ans encore sous l'influence de Richard Wagner, Richard Strauss et Claude Debussy. Les audaces tonales et rythmiques restent tributaires d'un certain formalisme. C'est pourquoi le violoniste s'attache avant tout à préserver la simplicité de ces pages rhapsodiques et élégiaques. Cette même pudeur illumine les mesures liminaires du premier mouvement du *Second Concerto*, abordées ici avec une indéfectible grâce mendelssohnienne, y compris dans les contorsions quasi dodécaphoniques qui s'ensuivent. Ce lyrisme épuré rehausse également l'aspect inquiétant de l'*Andante tranquillo*. Dans le *finale*, le soliste serpente entre les coups de semonce assénés par un orchestre à la fois transparent et doté d'une force primitive.



TEODOR CURRENTZIS MAHLER : SYMPHONY NO.6

2018 | SONY CLASSICAL

Comme on pouvait s'y attendre de la part de Teodor Currentzis, sa *Sixième Symphonie* de Gustav Mahler est pour le moins...

épidermique ! Détournant l'œuvre de ses racines *Mitteleuropa*, il décompose le riche tissu orchestral en de multiples modules interagissant entre eux à la manière d'un kaléidoscope. Les lignes deviennent conflictuelles et les reliefs saillants sans que cela n'affecte l'architecture globale. Tirant parti des timbres assez bruts de son ensemble, il remplace le vibrato par un soin maniaque des nuances dynamiques et recourt à un rubato très personnel. Ce penchant pour des contrastes accusés est flagrant dans l'*Allegro energico, ma non troppo* scandé sèchement, avant un thème d'*Alma* étiré et tendre. Le *Scherzo*, placé en seconde position (option dramatiquement préférable), possède une morgue réfrigérante tandis que l'*Adagio* se montre étonnamment pudique. Le *Finale*, transformé en pièce abstraite, annonce plus que jamais la Seconde école de Vienne.



BERTRAND CHAMAYOU SAINT-SAËNS : CONCERTOS 2 & 5 - SOLO PIANO WORKS

2018 | ERATO/WARNER CLASSICS

Il était tout naturel que le formidable lisztien qu'est Bertrand

Chamayou s'attaquât un jour aux *Concertos pour piano* de Camille Saint-Saëns. Posant comme postulat qu'il s'agit là d'une étape entre la majestueuse virtuosité du compositeur hongrois et la minutieuse brillance de Maurice Ravel, le pianiste français fait fi du brio étincelant pour mieux cerner l'essence du texte. Encore bien souvent sous-estimés, les *Concertos* recèlent des trésors d'inventivité, les formules originales abondant sous le grand classicisme affiché en surface. La partie pianistique, ciselée par les magnifiques intuitions d'un poète au clavier, révèle une multitude de facettes éblouissantes, polies par un toucher limpide et un phrasé totalement fluide, jamais contraint par l'agogique resserrée et nerveuse du chef qui l'accompagne. Les coruscantes pièces en solo données en complément sont un pur enchantement. Ne serait-ce qu'en raison de la 3^e *Mazurka*, cet album ne risque pas de quitter votre platine de sitôt.



GAUTIER CAPUÇON INTUITION

2018 | ERATO

Si Gautier Capuçon se soumet de bonne grâce à l'exercice incontournable du récital « grand public », ce n'est pas sans y

mettre tout son savoir-faire et même son audace. Indéniablement, à l'écoute de ce beau disque, l'*Intuition* donnée en titre résume l'état d'esprit qui guide l'instrumentiste aussi bien dans son choix de répertoire que dans la spontanéité de ses interprétations. L'oeuvre *La Méditation de Thaïs* de Jules Massenet, ainsi confiée au violoncelle, perd en brillant ce qu'elle gagne en mystère. Lecture pudique, jamais larmoyante, soutenue par un orchestre d'une dignité parfaite. La virtuosité débridée de l'*Encore* de l'ami Jérôme Ducros ou de la *Danse des Elfes* de David Popper n'est jamais factice : cette *bravura* transpire d'abord la générosité. La transcription de l'*Andante cantabile* du *Premier Quatuor* de Tchaïkovski est un moment unique, la confession sincère d'un artiste totalement habité par la musique, médiateur sensible du compositeur, et prince des violoncellistes.



HÉLÈNE GRIMAUD MEMORY

2018 | DEUTSCHE GRAMMOPHON

À travers ce recueil de pièces disparates, Hélène Grimaud s'emploie à « réveiller les souvenirs et sauver ce qui a été

oublié »... une invitation à venir explorer en sa compagnie et en musique les arcanes de notre mémoire commune. Pour ce faire, au programme, et à deux exceptions près, rien que du très connu. Cette déambulation dans quelques lieux chéris de notre patrimoine s'accompagne d'une grande modestie interprétative. En se faisant simple guide et non actrice, la pianiste commente, apporte son éclairage mais se refuse à détourner l'auditeur de l'œuvre elle-même. C'est donc dans un esprit d'unité qu'elle aborde Erik Satie (*Gnos-siennes, Gymnopédie*), Frédéric Chopin (*Valse, Nocturne*) et Claude Debussy (*Rêverie, Clair de Lune*), mais aussi des créateurs de notre temps, Valentyn Silvestrov (*Bagatelles*) et Nitin Shawney (*Breathing Light*) avec une même constance dans les timbres. Chaque composition baigne ici dans une atmosphère propice au recueillement. Un temps suspendu où rien n'importe plus que l'harmonie.

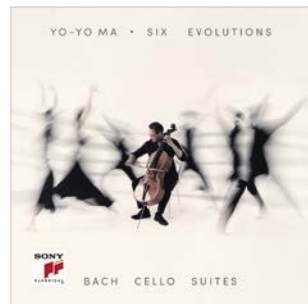


CECILIA BARTOLI ANTONIO VIVALDI

2018 | DECCA CLASSICS

Vingt ans après un premier Vivaldi qui fit l'effet d'une bombe dans le milieu musical (*The Vivaldi Album*), Cecilia

Bartoli revient à ce répertoire profus et coloré mais ô combien piègeur pour la voix. Après trente ans de carrière, on pouvait craindre de déceler chez la mezzo italienne quelques signes de fatigue bien compréhensibles pour une artiste qui donne autant d'elle-même à chaque représentation. Est-ce pour éviter de faillir que la diva a cette fois-ci choisi de se faire un brin plus avare en moments de bravoure ? Tout est relatif, les ornements d'une précision chirurgicale dont elle gratifie son air *Ah fuggi rapido* tiré d'*Orlando Furioso* ne sont pas exactement ce qu'on pourrait appeler des « coups de mou » ! La douceur extrême et la texture incroyablement feutrée de son chant dans le célèbre *Vedro con moi diletto d'Il Giustino* en font un moment unique, sublimé par l'accompagnement parfait de l'Ensemble Matheus et de son chef Jean-Christophe Spinosi.



YO-YO MA BACH : CELLO SUITES - SIX EVOLUTIONS

2018 | SONY CLASSICAL

Et de trois ! Yo-Yo Ma confie une nouvelle fois aux micros sa lecture des *Six Suites* en y

posant son regard d'interprète sexagénaire. En véritable boulimique de musique, il n'aura jamais hésité à associer son talent à des projets très variés, en compagnie d'artistes en tous genres (Ennio Morricone, John Williams, Wynton Marsalis, Carlos Santana...). Pourtant, c'est en solitaire qu'il vient inlassablement se ressourcer à cette bible du violoncelle. La fréquence de ce rendez-vous n'a d'autre vocation que de marquer les étapes d'une lente réflexion qui débuta durant l'enfance du musicien, lorsqu'il apprenait encore les rudiments de son instrument auprès de son professeur de père. On le sait, l'œuvre est inépuisable, les éclairages multiples. Comme l'indique l'illustration de la pochette, Yo-Yo Ma aborde ces pièces pour ce qu'elles sont : des danses. Cela ondule, cela bondit, cela virevolte... chaque mouvement étant parfaitement caractérisé par ce virtuose et chorégraphe de l'archet.



JEAN RONDEAU SCARLATTI : SONATAS

2018 | ERATO/WARNER CLASSICS

Le fait de débiter son récital Domenico Scarlatti par la tendrement mélancolique sonate *K.208* dont il cisèle chaque in-

flexion et interroge chaque silence, en dit long sur l'état d'esprit de l'interprète français en abordant ce programme. Soucieux de laisser vivre les notes sans faire un sort à chacune d'elles, il semble privilégier les images et les couleurs plutôt que les effets factices. L'inventivité de la sonate *K.141*, prend un relief quasi expérimental sous les doigts agiles du claveciniste qui, entre pépiements et rugissement soudains, s'amuse à recréer tout un bestiaire. Dans la sonate *K.175* qui s'enflamme comme une danse espagnole, l'instrument se fait soudain guitare, ivre de rythmes et gorgée de soleil. Mais ici encore, Jean Rondeau soigne les lignes, évite la bousculade : il sait que le moindre de ces pièces est un joyau en soi, patiemment taillé par l'orfèvre Scarlatti. Autant de maturité chez un artiste de moins de 30 ans à tout lieu d'interpeller... mieux : d'enthousiasmer !



ROBERTO ALAGNA CARUSO 1873

2019 | SONY CLASSICAL

Ne serait-ce qu'en raison de la proximité de leur registre vocal et de leur timbre, il était inévitable que Roberto Alagna

rende un jour hommage à Enrico Caruso (1873-1921). On pouvait craindre dans un premier temps que le ténor franco-italien ne se soit prêté à un exercice d'imitation un peu vain pour des raisons mercantiles. Cependant, l'humilité sincère qui transparait de chacun des airs abordés nous prouve le contraire. Evidemment, l'album débute sur le célèbre *Caruso*, tube planétaire composé par Lucio Dalla et repris par nombre de stentors plus ou moins habiles. Alagna y reste pourtant digne, refusant de verser dans le sirupeux, le larmoyant... l'homme est trop musicien pour cela ! Certes la transcription pour voix de ténor du *Ombra mai fu* de Haendel rebuttera les puristes. Mais le « Grand Caruso » lui-même s'en était fait une spécialité ! Ce disque impeccablement dirigé par Yvan Cassar nous offre également l'opportunité d'entendre le chanteur se confronter au répertoire napolitain.



JONAS KAUFMANN WIEN

2019 | SONY CLASSICAL

Jonas Kaufmann aborde les rives de l'opérette viennoise avec la même intégrité que s'il s'agissait de lied ou d'opéra

« sérieux ». L'amour qu'il porte à un répertoire qui n'a de léger que ses contours onctueux, ne fait aucun doute. S'il joue plus d'une fois la carte de l'insouciance, comme dans cet *In einem kleinen Café in Hernalis* au charme désuet mais si ravissant, il s'amuse, sitôt que cela est possible, à entretenir une forme d'ambiguïté. Voyez par exemple avec quelle dérision il se réapproprie le fameux *Wien, du Stadt meiner Träume* en y insufflant une ferveur exagérément patriotique. À travers chaque air composant ce programme, ce n'est pas tant l'agilité technique qui captive que l'art de marier le timbre au propos même. Le ténor allemand devient alors l'héritier naturel d'un Fritz Wunderlich ou d'un Rudolf Schock. Quoique légèrement engorgée, la voix vient se lover dans les velours d'un Philharmonique de Vienne des grands jours, dirigé en souplesse par Adam Fischer.



IGOR LEVIT
BEETHOVEN : COMPLETE
PIANO SONATAS
2019 | SONY CLASSICAL

La *Hammerklavier* demeure l'une des pages techniquement les plus redoutables du corpus

pianistique du Maître de Bonn, au risque de demeurer inextricable à l'interprète qui n'en aura pas fixé intellectuellement les nombreux enjeux au préalable. Igor Levit relève le défi haut la main en prenant sans doute comme modèle l'immense Arthur Schnabel. Son *Allegro* introductif ne sera pas une sorte de *maestoso* solennel mais une formidable détonation occasionnant de multiples répliques. Phrasant presque d'un seul souffle tout en fignant les dynamiques, le pianiste germano-russe plonge en apnée dans le grand bouillon Beethovenien. De même, son *Scherzo* ne sera pas hystérique (et même assez peu *Assai vivace*) mais plutôt immergé dans quelque profondeur schubertienne. Dans l'*Adagio sostenuto*, les mains sont guidées par l'âme de l'artiste et non par les muscles. La progression dramatique du *final* est parfaitement agencée, entre la grande douceur du *Largo* et l'ardeur conquérante de l'*Allegro risoluto*.



KHATIA BUNIATISHVILI
SCHUBERT : SONATE N.21,
4 IMPROMPTUS D.935
2019 | SONY CLASSICAL

En choisissant d'aborder le premier mouvement sous l'angle

puddique d'une intériorité douloureuse, Khatia Buniatishvili confère à la *Sonate D.960* la silhouette évanescence d'un *Nocturne* chopinien. Une relecture tout en clair-obscur qui n'a rien de superficiel tant l'interprète parvient à ménager ses effets avec lucidité. Car ici tout n'est qu'apparence : c'est sous la surface que le drame se noue, que les tourments existentiels grondent. Pris très lentement, l'*Andante sostenuto* est gagné par cette même langueur, comme un esprit poète voulant s'approcher à pas feutrés des ténèbres. Soudain, un *Allegro vivace* inversement plein de sève vient briser la monotonie du bonheur dans le *finale*. Rares sont les percées de lumière dans ces *Impromptus* psychologiques, imprégnés de cette même « bile noire » qui annihile toute volonté d'espérer. Mais peut-être est-ce ainsi que Khatia Buniatishvili conçoit son propre voyage d'hiver ?

PHILIPPE JAROUSSKY
OMBRA MAI FU
2019 | ERATO

En explorant l'univers de Francesco Cavalli, Philippe Jaroussky nous livre l'un de ses albums les plus personnels à ce jour. Parfaitement à l'aise dans le théâtre à la fois bigarré et intimiste du plus fameux des élèves de Claudio Monteverdi, il se glisse dans la peau de chacun de ses personnages avec la souplesse d'un acteur de *Commedia dell'arte*. Accompagné de son ensemble Artaserse, véritable troupe de choc, il se fait également metteur en scène. Le contre-ténor nous tire les larmes en Idraspe dans *Uscitemi dal cor, lacrime amare* de *L'Erismena*, nous amuse de son ton tellement facétieux en Nerillo dans *Che città* de *L'Ormindo* et transmet un peu de sa fièvre à ses acolytes du jour – inénarrable Marie-Nicole Lemieux qui incarne une nymphe haute en couleur dans son air tiré de *La Calisto* (*Interprete mal buona...*). À travers ce disque absolument réjouissant, c'est l'euphorie des pionniers de ce premier âge de l'Opéra qui transpire de chaque note. Mieux qu'un récital, une prouesse !



RIOPY
TREE OF LIGHT
2019 | WARNER CLASSICS

Jean-Philippe Rio-Py, plus connu sous son nom d'artiste Riopy, est un compositeur sensible, adepte d'une technique

délestée de tout superflu. À l'écoute de son album *Tree of Light*, on perçoit l'artiste tentant de se frayer un chemin au beau milieu d'un espace saturé de silence. La délicatesse de son toucher mêlée à un son nourri capte l'auditeur dès les premières notes du titre éponyme. Indiscutablement, Riopy appartient à une génération qui s'est abreuvée à la source d'un minimalisme néoclassique. Plus d'une fois, l'on songe à un René Aubry ou un Jean-Philippe Goude dans cette façon de concevoir la musique en tenant compte de ses potentielles ramifications avec les mondes de la variété et du cinéma. D'ailleurs, le nostalgique *Ukiyo* n'est-il pas un hommage à Ryuichi Sakamoto ? Le serein *Youami* ne possède-t-il pas des accointances avec la pop ? Et *Peace of Mind* ne lorgne-t-il pas vers un Schubert ? Même teinté de nostalgie, ce disque nous offre la béatitude.



GINETTE NEVEU
CHAUSSON, DEBUSSY, RAVEL
2019 | WARNER CLASSICS

Funeste vol Paris-New York du 28 octobre 1949 dans lequel périrent le boxeur Marcel Cerdan, la violoniste Ginette Neveu et

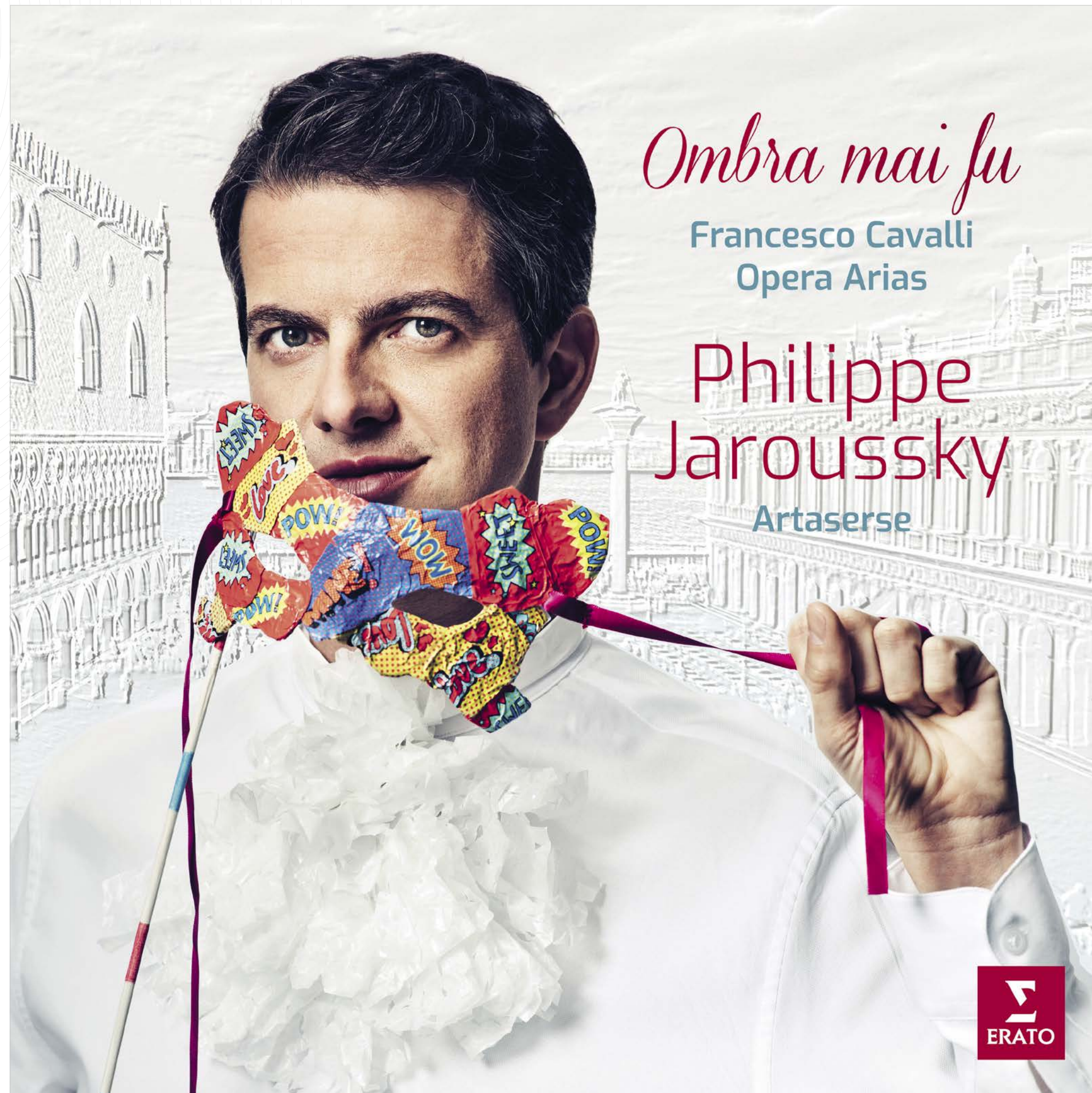
son frère pianiste Jean Neveu. Ce terrible accident mit fin brutalement à l'ascension fulgurante de la jeune virtuose de tout juste 30 ans qui stupéfia le monde musical en remportant l'édition de 1935 du Concours international de violon Henryk Wieniawski devant un certain... David Oistrakh ! Pendant la guerre, l'intégrité de cette femme de génie la poussa à se produire uniquement dans des salles situées en zone libre. Il ne reste hélas que bien peu de documents retraçant la carrière éclair du prodige. Mais les rares témoignages dont nous disposons sont tous d'une qualité exceptionnelle. Dans ce programme Chausson/Debussy/Ravel, on reste sidéré par son vibrato intense mais très contrôlé, ce *cantabile* qui se déploie sans jamais déborder les lignes, cette dramatisation du discours, enfin, qui passe par des nuances extrêmement subtiles. Une perte irréparable !



JAKUB JÓZEF ORLIŃSKI
FACCE D'AMORE
2019 | ERATO

Facce d'Amore scelle les retrouvailles entre le contre-ténor et breakdancer (!) Jakub Józef

Orliński et son partenaire privilégié, le chef Maxim Emelyanychev. Après un *Anima Sacra* mémorable consacré au répertoire religieux, les deux compères s'en reviennent à l'opéra qu'ils abordent sous l'angle de l'amour. Dans ce récital où se côtoient airs fameux et inédits, le chanteur se fait d'abord comédien, incarnant à travers ses quelques monologues l'amant tour à tour épris, volage, séducteur ou jaloux. Bien sûr, il ne s'agit pas là d'un inventaire prouvant l'étendue de son jeu d'acteur, mais d'une authentique plongée dans les méandres de l'âme. Ce qui frappe en premier lieu cependant, c'est la malléabilité de son timbre. Ethéré, voire presque faillible dans l'*Erme e solinghe cime* tiré de *La Calisto* de Cavalli, il peut se montrer d'une brutalité saisissante dans ses emportements du *Ah stigio larve!* de l'*Orlando* d'Haendel. Unique, inclassable.



Ombra mai fu

Francesco Cavalli
Opera Arias

Philippe
Jaroussky
Artaserse



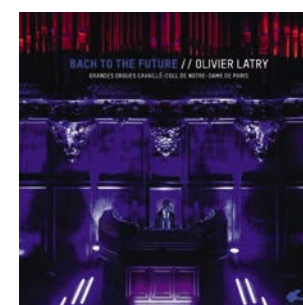


LANG LANG
PIANO BOOK

2019 | DEUTSCHE GRAMMOPHON

À l'écoute de ce recueil, on éprouve le même plaisir qu'en feuilletant un album de souvenirs : un sentiment de bien-

être. La démarche est tout ce qu'il y a de plus sincère : en ouvrant devant nous ce cahier de partitions chéries, le pianiste chinois entend nous faire partager ses émotions d'enfance, ses premiers chocs musicaux et sans doute ses premières empoignades avec des portées trop coriaces. Évidemment, le programme comporte du très connu : *Premier Prélude* de Jean-Sébastien Bach, *Clair de Lune* de Claude Debussy ou encore *Lettre à Élise* de Ludwig van Beethoven ne manquent pas à l'appel. Mais ces pièces, relues à la lumière tamisée de la nostalgie, ont une tout autre saveur. L'artiste semble choyer chacune de ces miniatures avec l'humilité du virtuose qui sait tout ce qu'il leur doit aujourd'hui. De même aborde-t-il *Merry Christmas Mr. Lawrence* de Ryuichi Sakamoto avec toute sa sensibilité d'interprète. Un disque friandise.



OLIVIER LATRY
BACH TO THE FUTURE

2019 | LA DOLCE VOLTA

Quelques mois avant qu'un terrible incendie ne ravage Notre-Dame de Paris, Olivier Latry se lançait comme défi

d'interpréter J.S. Bach sur ses Grandes Orgues dont il est titulaire depuis plus de trente ans. Comment un tel choix, allant à l'encontre de toute authenticité, allait-il être reçu par des mélomanes aujourd'hui épris de données musicologiques ? Une fois admis que l'imposant Cavallé-Coll, enrichi de ses restaurations successives, n'était pas destiné à ce type de répertoire, il y a tout lieu d'admirer la science avec laquelle l'organiste parvient à éviter toute surcharge en recourant à une registration sobre. De plus, son jeu limpide semble prendre en considération l'acoustique très réverbérée de la cathédrale afin d'éviter que l'agogique ne paraisse floutée, les phrasés trainants. Transfigurées par une telle esthétique, la célèbre *Toccata et Fugue en ré mineur* se retrouve soudain entourée d'un halo mystérieux tandis que la *Passacaille et Fugue* acquiert un souffle quasi symphonique.

ALEXANDRE THARAUD ←
VERSAILLES

2019 | ERATO/WARNER CLASSICS

En digne héritier de Marcelle Meyer, Alexandre Tharaud ne conçoit pas l'« authenticité » par le biais de l'instrument utilisé, mais à travers le respect de l'identité des pièces abordées. De fait, jamais sa revisite au piano du répertoire Grand Siècle ne semblera anachronique ou surdimensionnée. C'est avec un mélange de pragmatisme et de poésie qu'il exploite les ressources spécifiques de son instrument en vue d'apporter de la couleur à son interprétation. Au même titre que ses confrères clavecinistes, il parvient sans peine à nous transporter à la cour de Louis XIV. Spirituel chez Jean-Philippe Rameau, introspectif chez Robert de Visée, quasi Haydnien chez Pancrace Royer, gracieux chez Jean-Henri d'Anglebert ou orfèvre chez Couperin, le pianiste transforme chacune de ces miniatures en expérimentation chamarrée. Partout on admire la beauté du toucher et la délicatesse du jeu de pédales. La transcription très réussie de la *Marche pour la cérémonie des Turcs* de Jean-Baptiste Lully prouve que l'audace paye !



FAZIL SAY
BEETHOVEN : PIANO SONATAS

2020 | WARNER CLASSICS

Fazil Say revisite Beethoven à la lumière de son expérience de pianiste-compositeur, faisant souffler un vent de liberté dans

le corpus pourtant si familier des *Sonates*. D'abord décontenancé, en perte de repères, l'auditeur se laisse peu à peu guider dans le dédale inquiétant de cette *Pathétique* où chaque phrase est soumise à l'attraction de la fatalité. Le premier mouvement de *Clair de Lune*, empreint d'un terrible vague à l'âme, semble vouloir délivrer un terrible secret. Après un *Allegretto* bondissant, le *Presto agitato* assène ses cinglants coups du destin. La *Waldstein*, quant à elle, nous transporte dans un monde onirique, sorte de petit théâtre imaginaire. Dans l'*Allegro* explosif de l'*Appassionata*, un jeu de pédale très nuancé génère une atmosphère changeante, insondable. De même, des graves nourris entraînent l'*Andante con moto* vers des profondeurs métaphysiques avant le *finale*, d'une urgence insoutenable. Définitivement, le pianiste turec est un acteur, pas un messenger.

WHEN WORDS LEAVE OFF, MUSIC BEGINS

HEINRICH HEINE

QUAND LES PAROLES S'ARRÊTENT, LA MUSIQUE COMMENCE.



WORLD MUSIC



AMÁLIA RODRIGUES

AMÁLIA À L'OLYMPIA

1957 | COLUMBIA RECORDS

Amália Rodrigues a dit un jour : « *le fado est un mystère. Personne n'arrivera jamais*

à l'expliquer ! ». La première fois qu'elle chante en dehors des frontières du Portugal, c'était à Paris. D'abord en 1956 en vedette américaine (bien que portugaise) des Compagnons de la Chanson. Puis l'année suivante en tête d'affiche, simplement accompagnée de ses deux guitaristes. Au Portugal, Amália Rodrigues est à l'époque au faite de sa gloire. Mais ce sont ces premiers concerts en France qui vont la faire décoller vers une carrière internationale. L'album *Amália à l'Olympia* sort dans de nombreux pays, qui veulent voir en vrai cette chanteuse phénoménale. Ce qu'on en retient, c'est la limpide simplicité de son interprétation, ainsi que la qualité de l'enregistrement. Des chansons populaires, sobrement accompagnées, l'essence du fado, auquel la voix pure et passionnée d'Amália Rodrigues met le feu. Une idée de la mélancolie à la portugaise...



AMÁLIA RODRIGUES

BUSTO

1962 | COLUMBIA RECORDS

« *Les fados deviennent fados à mesure que je les chante* » : c'est ainsi que, en 1987, Amália Rodrigues commentait les

réactions de surprise, voire de stupeur ou de colère à la sortie de l'album *Busto*, vingt-cinq ans plus tôt. Au début des années soixante, Amália Rodrigues est la reine indétrônable du fado, cette musique portugaise qu'elle a popularisée du Brésil à la France. Pour *Busto*, elle enregistre pour la première fois les compositions d'un homme qui n'est pas un fadista assermenté, et français de surcroît, Alain Oulman. Parce que ces chansons ne ressemblent pas formellement à des fados, les puristes crient au scandale, à la trahison. Mais c'est pourtant cet album qui permet à la diva de toucher un public plus élitiste et d'ouvrir une nouvelle voie esthétique pour le fado. Les notes de guitare s'égrènent comme des nuages de traîne, poussés par des volutes de voix tragique. Amália Rodrigues était reine du fado, elle devient avec *Busto* impératrice du chant qui transperce l'âme.



JOÃO GILBERTO

BOSSA NOVA!

1958 | ODEON

Miles Davis a dit un jour : « *João Gilberto pourrait jouer de la guitare en lisant le journal et toujours sonner juste* ».

La jeunesse du Mythe – c'était le surnom qu'on lui donnait au Brésil. Tout simplement titré *Bossa nova!*, cet album vintage réunit douze chansons composées par Dorival Caymmi, Tom Jobim et Vinicius de Moraes, Carlos Lyra et quelques autres, enregistrées avec Tom Jobim et son orchestre, et aussi le conjunto de Walter Wanderley. Autant dire que c'est la crème de la crème : la bossa la plus suave, chantée par l'homme avec une longue plage de sable dans la gorge et la plus douce des guitares entre les mains. La pochette montre Joao Gilberto sérieux et pensif. À l'intérieur, c'est beaucoup plus léger et souriant, au parfait point d'équilibre entre bossa acoustique et orchestrations sophistiquées. La douce lumière qu'on entend dans ces chansons reste un des grands mystères de la musique enregistrée du XX^e siècle.



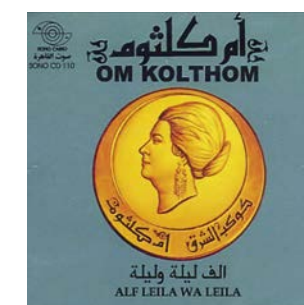
MIRIAM MAKEBA

PATA PATA

1967 | REPRIS RECORDS

La chanson qui donne son titre à cet album, *Pata Pata*, vient de loin. Miriam Makeba l'avait enregistrée en 1956 avec le groupe

vocal féminin Skylarks, alors qu'elle vivait encore en Afrique du Sud. Exilée aux États-Unis à cause de l'apartheid, la chanteuse y relance sa carrière avec notamment l'aide d'Harry Belafonte. Puis elle enregistre une nouvelle version de *Pata Pata* pour son premier album avec le label Reprise. Et c'est un énorme tube, qui devient le classique de Miriam Makeba, dès lors considérée comme une pionnière et une ambassadrice de la world music. Sur les dix autres morceaux de l'album, Miriam Makeba déroule un tapis de danse où se mélangent ses traditions sud-africaines et des touches de soul américaine – on y entend la patte du producteur Jerry Ragovoy. Nina Simone reprendra le morceau *West Wind*, et ce n'est pas la moindre des consécérations. Album aux multiples facettes, *Pata Pata* est un disque clé de Miriam Makeba.



OUM KALSOUM

ALF LEILA WA LEILA

1969 | SONO CAIRO

Un demi-siècle de carrière, un statut de reine et une discographie aussi labyrinthique que

pléthorique. Pour aider à la (re) découverte d'Oum Kalsoum, la plus grande chanteuse arabe de l'histoire, un petit label belge (Souma Records) s'adonne à rééditer une sélection de ses plus grands enregistrements au format vinyle. Le premier, *Alf Leila Wa Leila*, date de 1969 et était sorti à l'époque sur le label Sono Cairo. C'est une version des *Mille et Une Nuits*, composée par Balig Hamdi pour Oum Kalsoum. La voix de la diva égyptienne n'entre qu'à la sixième minute, mais qu'importe : le morceau en dure plus de trente et la musique est somptueuse, une symphonie orientale cinématique d'une opulente sophistication, qui soulève de terre et provoque de graves et belles hallucinations. Si la voix de la star Oum Kalsoum tient évidemment le premier rôle dans cette musique, les cordistes, flûtistes et percussionnistes y font beaucoup plus que de la figuration.



JORGE BEN

JORGE BEN

1969 | PHILIPS

Dans la musique brésilienne des années soixante, Jorge Ben est un électron libre, inclassable. Un jour pur sambiste,

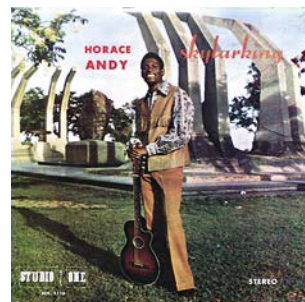
l'autre pop, parfois adoué par les amateurs de jazz, et à l'occasion tout à la fois. Comme sur cet album de 1969, dont la magnifique pochette à la fois tradi et psychédélique, œuvre du peintre Albery, annonce parfaitement le contenu. Jorge Ben s'inscrit ici dans la veine tropicaliste, atomisant les frontières entre les genres musicaux, digérant et transcendant ses influences dans une jungle musicale déstructurée et néanmoins hospitalière. Les guitares acoustiques d'une samba nerveuse mènent la danse dans des chansons où les cuivres, les cordes et les effets de production explosent. La voix de Jorge Ben est aussi suave et joueuse que parfois sauvage et désespérée, libérée de la bienséance élégante de la musique brésilienne des années soixante. Chaque seconde de cet album charnière est à la fois une recherche et un aboutissement. Bienvenue dans le futur.



ANTONIO CARLOS JOBIM
STONE FLOWER
1970 | CTI RECORDS

Une dizaine d'années après avoir enfanté la bossa, le Brésilien Antonio Carlos Jobim

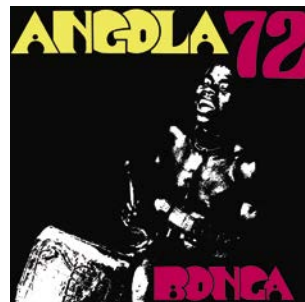
trouvait le moyen d'en redessiner les lignes d'horizon. Le jazz est passé par là, qui très vite est devenu un partenaire de jeu pour la bossa, et inversement. Mais *Stone Flower* ne sonne pas comme le commun des albums de bossa-jazz. Joués et enregistrés par des pointures du jazz (le producteur Creed Taylor, dans les studios de Rudy Ven Gelder) et de la bossa, les morceaux largement instrumentaux de *Stone Flower* sont à la fois très doux et tendus, délicats et aérés, légers, sensibles et subtils – de la toile de velours tirée à son point de rupture. Sophistication feutrée, délicatesse inquiétante, mélange de minimalisme et d'arrangements symphoniques : comme dans le titre de l'album, « fleur de pierre », les contraires se rencontrent et découvrent une nouvelle poésie musicale. Un album personnel, rare et intime, le *Kind of Blue* de la bossa, pas moins.



HORACE ANDY
SKYLARKING
INDISPONIBLE
1972 | STUDIO ONE

En janvier 1970, le label Studio One sort en Jamaïque la compilation *Jamaica Today, The*

Seventies, florilège du meilleur reggae et rocksteady de l'époque. Le morceau qui ouvre la deuxième face s'appelle *Skylarking*, par un chanteur de 20 ans nommé Horace Andy. Il a la voix étrange d'un enfant de chœur qui aurait inhalé de l'hélium, et sa chanson au *beat* très appuyé, illico sortie en single, devient un *must* des *soundsystems*. Sorti deux ans plus tard, *Skylarking* est un faux premier album, qui compile des morceaux sortis plus tôt en singles et d'autres inédits. Mais c'est un vrai bonheur : sur des instrumentaux touffus et moites, la voix androgyne et lascive d'Horace Andy est unique dans la musique jamaïcaine de l'époque. Horace Andy connaîtra le vrai succès populaire beaucoup plus tard, en collaborant avec Massive Attack. *Skylarking* est le meilleur moyen de découvrir ses œuvres de jeunesse.



BONGA
ANGOLA 72
1972 | MORABEZA RECORDS

Certains disques racontent l'histoire, et la font. Le premier album de Bonga est de ceux-là.

En 1972, l'Angola est une colonie portugaise, dont les aspirations à l'indépendance sont durement réprimées par les autorités. Né en 1942, l'athlète de haut niveau Bonga Kuenda est aussi un chanteur engagé pour l'indépendance de son pays natal. En 1966, poursuivi par la police politique portugaise, il s'exile à Rotterdam. Six ans plus tard, il y enregistre son premier album, en une journée, de 8 heures à 20 heures. Le disque circule dans la communauté cap-verdienne hollandaise, puis gagne l'Angola où la population l'écoute sous le manteau. Avec sa voix brute et sa mélancolie, Bonga chante la répression et exprime la psyché d'un peuple qui souffre mais n'abandonne pas le combat. Ses sambas acoustiques ont la douceur blessée des mornas cap-verdiennes ou des sambas brésiliennes, qui à la fois consolent et donnent la force. Bonga appartient à cette caste de chanteurs qui a donné tout son sens à la notion d'africanité.



FANIA ALL STARS
LIVE AT THE CHEETAH (VOL.1)
1972 | FANIA RECORDS

Avant le Buena Vista Social Club, il y a eu beaucoup de collectifs « all stars » dans la musique latino. Dont la Fania,

qui regroupe des pointures de la salsa autour du leader Johnny Pacheco. On croise sur ces longues suites à rebondissements multiples des *quest stars* comme Ricardo Ray et Bobby Cruz ainsi que des titulaires comme le virtuose de la conga Ray Barretto, le chanteur Hector Lavoe ou le bassiste Bobby Valentín. Initialement sorti en deux volumes, ce live dans un club new-yorkais mythique inauguré en 1966, considéré comme le berceau de la salsa est évidemment explosif, chaque chanson devenant un prétexte à toutes sortes de breaks, de solos, de délires rythmiques faisant grimper la température en mode *caliente*. Dès l'*Introduction Theme*, les armes sonores sont affûtées et le groove ne cessera pas tout au long des sélections.



BURNING SPEAR
MARCUS GARVEY
1975 | ISLAND RECORDS

Dès le premier morceau, attention, c'est dangereusement chaud. Vous voilà baignés dans une source fumante au milieu

d'une forêt tropicale. Le son est énorme, dilaté, moite, *spiritual*, il aspire l'auditeur comme des sables mouvants intérieurs dont il sera difficile de s'échapper. *Marcus Garvey* est le troisième album de Burning Spear, et un totem fondateur du reggae-roots – il fait partie des *1001 albums qu'il faut avoir écoutés dans sa vie*. Derrière le leader Winston Rodney, le groupe pétrit donc cette musique comme un sortilège hallucinatoire. Mais si ce disque est chaud, c'est aussi parce que c'est un brûlot politique et militant, qui pointe les injustices historiques et sociales subies par les Jamaïcains et la diaspora noire, puis prône des solutions dans le panafricanisme du Black Moses originel Marcus Garvey. Porté par le chant vermoulu de Winston Rodney et les chœurs de Rupert Wellington et Delroy Hines, le message est passé.

BOB MARLEY AND THE WAILERS
EXODUS

1977 | ISLAND RECORDS

Premier tube international de Bob Marley et figure de proue d'un album souvent considéré comme le meilleur du reggae, la chanson *Exodus* s'inspire du mythe biblique de la terre promise, appliquée aux rastas. Mais elle raconte aussi le quotidien d'alors pour Bob Marley, qui vient de s'exiler à Londres après avoir échappé à une tentative de meurtre en Jamaïque. Marley enregistrera deux albums en Angleterre, *Exodus* et *Kaya*. Et si le premier a éclipsé le second, c'est parce qu'il est plus consistant. Autour du morceau parfait du reggae – *Exodus*, donc – tout l'album sonne comme un best of de Marley, avec autant de variété que de profondeur dans les morceaux. *One Love/People Get Ready*, *Jammin'*, *Natural Mystic*, *Waiting in Vain* et bien sûr *Exodus* vont amener Bob Marley vers le succès *mainstream* mondial et de la déification vivante, tout en rythmant la *punky reggae party* du Londres de l'époque.



BOB MARLEY & THE WAILERS

Exodus



TOOTS & THE MAYTALS FUNKY KINGSTON

1975 | ISLAND RECORDS

Si vous aimez la musique noire américaine mais que vous n'aimez pas le reggae, il y a un problème.

Et Funky Kingston est la solution. Produit par l'illustre Chris Blackwell, *Funky Kingston* est le premier album de Toots and the Maytals, qui a déjà pondu beaucoup de tubes à l'époque. Et c'est une merveille. Fermez les yeux. Vous êtes à Kingston-la-funky sur un *beat* typique du reggae-roots, quand tout à coup, des chœurs doucement extatiques vous emmènent dans une prairie du Tennessee à l'ombre d'une église baptiste, puis dans l'église surchauffée où la musique fond dans la ferveur des fidèles. Monument du reggae-roots, *Funky Kingston* est emblématique de la pollinisation du reggae par les musiques noires du sud des États-Unis – en témoigne cette version vermoulue du classique garage *Louie Louie*. « Toots » Hibbert chante parfois comme si Otis Redding avait eu le temps de bien vieillir. Et les propres chansons du groupe sont largement à la hauteur des classiques repris. L'un des albums fondateurs du reggae.



CHICO BUARQUE MEUS CAROS AMIGOS

1976 | PHILIPS

En 1976, le Brésilien Chico Buarque fête ses dix ans de carrière discographique. Et le cadeau, c'est le classique éternel qui ouvre cet album :

O que sera (A flor de terra), chanté en duo avec Milton Nascimento, puis immortalisé en France par Claude Nougaro sous le titre *Tu verras*. Comme *O que sera* (et comme la pochette de l'album le suggère), plusieurs titres présents sur *Meus caros amigos* ont d'abord été composés pour des BO de films. D'où profusion d'arrangements de cordes et d'ambiances cinématiques autour de la voix de dandy sensible de Buarque. Entre sambas légères et chansons romantiques, portées par des arrangements calmes et doux et la voix pleine de sérénité de Chico Buarque, *Meus caros amigos* s'écoute comme une douce promenade du dimanche dans la variété brésilienne des années soixante-dix – au plus noble sens du terme « variété ».



PETER TOSH LEGALIZE IT

1976 | COLUMBIA RECORDS

Ce n'est pas n'importe quel ami du jardinage qu'on voit sur la pochette de *Legalize It*. C'est Peter Tosh qui, après une di-

zaine d'années au sein des Wailers (dont il fut membre fondateur) et un fructueux *joint venture* avec Bob Marley, sortait son premier album. Parce qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, Tosh a pioché dans les Wailers pour monter son groupe, avec notamment Rita Marley et Bunny Wailer aux chœurs. Une partie du répertoire vient aussi de l'époque Wailers. Quant à la chanson qui donne son titre, *Legalize It*, elle parle bien sûr de la légalisation du cannabis, et vaudra à l'album d'être censuré en Jamaïque. Frontal et *bad boy*, Peter Tosh montre ici tout son talent pour un reggae pop : *Watcha Gonna Do*, *No Sympathy*, *Ketchy Shuby* – et à vrai dire tous les morceaux – sont des pépites mélodiques dont les refrains et les gimmicks deviennent vite familiers. Peter Tosh n'a jamais accédé au statut de Bob Marley, mais cet album plein d'esprit a un vrai goût de classique.



BOB MARLEY AND THE WAILERS RASTAMAN VIBRATION

1976 | ISLAND RECORDS

À l'époque de sa sortie, cet album fut globalement rejeté par les critiques gardiens du

temple rasta. Certes, il arrivait après le chef-d'œuvre *Natty Dread*, et il eût été difficile de faire mieux. On peut au moins reconnaître à *Rastaman Vibration* le mérite d'avoir cartonné aux États-Unis, élargissant un peu (beaucoup) plus le territoire conquis par l'empereur Marley. Mais en vérité, ce n'est pas le moindre de ses mérites. Cet album assez minimal dans sa production est tout simplement excellent, incisif, hypnotique et funky. Les chœurs, les riffs de guitares et d'orgue répondent en toute fluidité aux gimmicks vocaux de Bob Marley. Un jalon important dans la carrière de Bob Marley. Les Wailers vont droit au but, visent juste et tapent là où ça fait mal. Sans arrière-pensée, sans démagogie. Garanti sans tubes qui prennent toute la place, *Rastaman Vibration* est le disque idéal pour faire aimer Bob Marley à ceux qui ne le connaissent pas ou le mésestiment.



FELA KUTI AND AFRIKA 70 ZOMBIE

1977 | POLYDOR RECORDS

La discographie de Fela Kuti est plus longue et tumultueuse que le fleuve Niger. On peut y

plonger, au risque de boire la tasse, par *Zombie*. Cet album de 1976 est la quintessence hautement inflammable de l'afrobeat : un funk africain au groove vaudou, dont la transe hyperénergétique mène au réveil de la conscience politique. Pièce maîtresse de l'album, le morceau *Zombie* est un hymne antimilitariste viral, que la population du Niger scandera face aux forces armées du pays, alors en pleine dictature. *Zombie* vaudra à l'agitateur politique Fela l'assaut et la destruction par un millier de soldats de Kalakuta, la communauté autonome qu'il a créée dans Lagos quelques années plus tôt. Avant comme après *Zombie*, le courageux Fela aura connu la répression, la persécution, la gloire, puis l'exil, divers passages par la case prison puis la mort en 1997. Mais *Zombie* reste immortel.

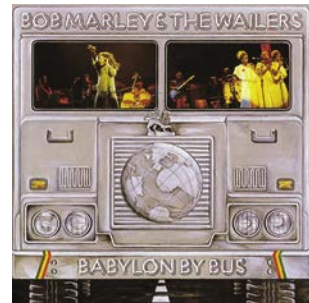


BOB MARLEY AND THE WAILERS KAYA

1978 | ISLAND RECORDS

Kaya a été enregistré par Bob Marley en exil londonien, pendant les mêmes sessions que

son grand frère *Exodus*. Pourtant, l'ambiance est différente. Plus relax, plus solaire, plus légère. Comme si Marley avait laissé son costume de jah vivant au vestiaire, sans autre prétention que d'être un chanteur en studio avec des potes bons musiciens, puis d'enregistrer un album plaisant et souvent romantique dans son propos, le tout avec un gros joint au bec (au moins aussi gros que celui au dos de la pochette) puisqu'une partie de l'album a pour thème la fumette. Et ça fait du bien (l'album, pas la fumette). Tout en réussissant à recaser ici deux classiques (*Is This Love?* – évoquant la relation entre Bob Marley et le mannequin Cindy Breakspere – et *Sun Is Shining*) et à enfile de très bonnes chansons, le groupe s'en tient à une version de lui-même minimale et apaisée, tranquille, presque *easy listening*. Ou *Easy Skanking*, comme dit le premier morceau de l'album.

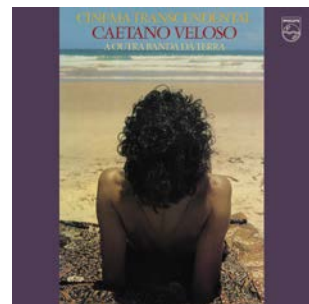


BOB MARLEY AND THE WAILERS BABYLON BY BUS

1978 | ISLAND RECORDS

Ce drôle de bus de tournée sur la pochette, certains en France l'ont certainement vu passer :

cet album mythique de Bob Marley a été largement enregistré en juin 1978 au Pavillon de Paris, une salle de concert alors située du côté de la Villette. Le groupe est au sommet de sa gloire, et en tournée européenne pour l'album *Kaya*. Mais la *setlist* déborde largement de *Kaya*, et inclus des classiques des albums précédents comme *Exodus*, *War* ou *Jammin'*. Pour ceux, finalement assez nombreux, qui n'ont jamais eu l'occasion de voir Bob Marley sur scène, *Babylon by Bus* montre que les Wailers n'étaient pas un lourd diesel. Tout en étant fidèles aux chansons originales, les versions lives sont plus rapides, tendues, parfois teigneuses, tirant vers le funk, voire le rock. Bob Marley jouait alors devant 10 000 personnes, et les *positive vibrations* circulaient assurément dans les deux sens tant le public parisien était chaud.

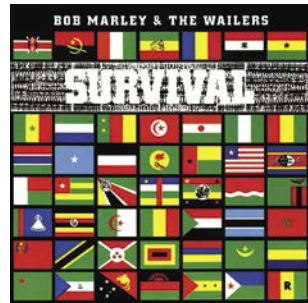


CAETANO VELOSO & A OUTRA BANDA DA TERRA CINEMA TRANSCENDENTAL

1979 | PHILIPS

La pochette de cet album est déjà tout un programme :

le chanteur à la plage, de dos, face à la ligne d'horizon où le ciel et l'océan se rejoignent. Ce parfum de paradis élémentaire, Caetano Veloso le met aussi en musique dans *Cinema Transcendental*. L'orchestration est acoustique et minimale, les chansons se promènent en maillot de bain, une serviette sur l'épaule. Il y a des sourires et de la joie dans les trémolos vocaux de Veloso. *Cinema Transcendental* est un album apparemment simple et sans prétention, mais en réalité plein d'inventivité, de liberté dans les compositions et les arrangements. Caetano Veloso affiche sa « punkitude » via un album totalement à contre-courant de l'air de ce temps. À l'époque, il est déjà une sommité de la nouvelle chanson brésilienne arty, qui a collaboré avec tout le monde et sorti de magnifiques albums. Mais c'est avec les chansons solaires de *Cinema Transcendental* qu'il va découvrir le vrai succès populaire.



BOB MARLEY AND THE WAILERS SURVIVAL

1979 | ISLAND RECORDS

Après avoir été victime d'une tentative de meurtre en 1976, en Jamaïque, Bob Marley

s'était installé à Londres. Enregistré dans son studio Tuff Gong à Kingston, *Survival* est l'album du retour au pays. Et aux racines africaines. Sur la pochette, des drapeaux de pays africains indépendants, et le titre de l'album qui barre la cale d'un navire négrier au temps de l'esclavage : *Survival* est un album éminemment politique de Bob Marley, qui dépeint le monde de la fin des années soixante-dix, toujours marqué par l'infamie de l'apartheid sud-africain. La thématique de l'album est grave, mais l'ambiance musicale est plutôt festive et légère. On y entend l'énergie et l'harmonie collectives d'un enregistrement réalisé dans des conditions proches du live, avec pour seule ambition la recherche d'une spiritualité positive. Bob Marley et les Wailers prouvent une nouvelle fois leur talent, en servant une musique réjouissante et ardente.



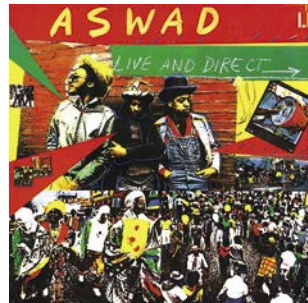
BLACK UHURU RED

INDISPONIBLE

1981 | ISLAND RECORDS

Fer de lance du reggae-roots jamaïcain, Black Uhuru est à l'époque au mieux de sa forme

et dans sa meilleure formation : accompagnés par Sly & Robbie, les trois chanteurs (Michael Rose, Puma Jones et Derrick Simpson) expriment une spiritualité endolorie. Il y a dans les huit morceaux de *Red* quelque chose de glacé, hanté, en PLS comme disent les jeunes. Le chant désincarné de Puma Jones plane au-dessus des chansons, l'état d'hypnose engendré par les instrumentaux minimalistes est déchiré par les voix, les synthétiseurs et boîtes à rythmes annoncent une nouvelle ère, digitale et de sueurs froides, pour le reggae. Cet album fascinant est sorti quelques mois avant la mort de Bob Marley. Rétrospectivement, on pourrait dire qu'il en a assuré la relève, accompagné la perte et inventé le futur. Une énergie folle, une fraîcheur rare et une qualité sans pareille. Le journal anglais *NME* a classé *Red* à la 3^e place de son Top Ten des *Albums de l'année* 1981.

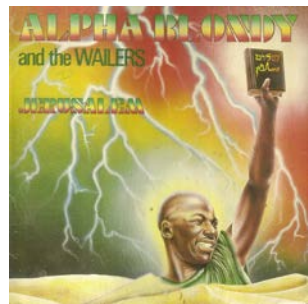


ASWAD LIVE AND DIRECT

1983 | ISLAND RECORDS

Au début du concert, le chanteur d'Aswad s'adresse au public, « *Live and direct, vous savez ce que ça veut dire live*

and direct? ». Ça veut dire sur scène, mais aussi sans filet ni trucage. Avec ce disque, le groupe de reggae anglais formé au milieu des années soixante-dix gagnera encore quelques galons de crédibilité. Pas de tricherie possible sur scène, et cet album enregistré en 1983 est assurément un des meilleurs albums live de reggae. Le groupe joue à domicile, à Londres pendant le très caribéen carnaval de Notting Hill. Sa signature musicale, nouvelle à l'époque, c'est cette section de cuivres qui prend le soleil et surchauffe encore des chansons par nature chaleureuses et généreuses. Les dix minutes de *Rockers Medley* achèvent de faire fondre le public de l'époque, et les auditeurs d'aujourd'hui. Un excellent album live, une performance fabuleuse et un enregistrement atmosphérique.



ALPHA BLONDY AND THE WAILERS JERUSALEM

1986 | EMI FRANCE

En 1984, trois ans après la mort de Bob Marley émerge en Côte d'Ivoire une sérieuse

relève : Alpha Blondy. Avec ses trois premiers albums, le Cocodi rasta (du nom d'un quartier d'Abidjan) fait ses preuves, démontrant au monde que le reggae n'est plus une AOC Jamaïque, et qu'il s'accommode très bien des traditions musicales (notamment les chœurs) et de thèmes propres au continent africain. Mais avec *Jerusalem*, son quatrième album en 1986, Alpha Blondy réalise un rêve et boucle une boucle logique : il l'enregistre en Jamaïque au studio Tuff Gong avec les Wailers, le groupe de feu Bob Marley. Alpha Blondy ne change rien à son écriture, chantant en anglais, français et dioula. Mais l'orchestration et la production, plus précises, denses, inventives et groovy, garantissent à l'album un énorme succès international. Une agréable introduction pour tout néophyte qui voudrait s'initier au reggae.

LABOUR of LOVE

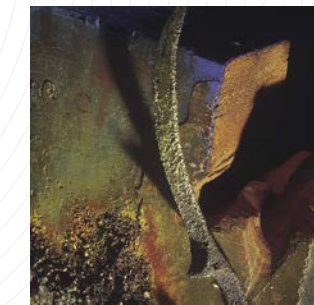
UB40



UB40 LABOUR OF LOVE

1983 | DEP INTERNATIONAL

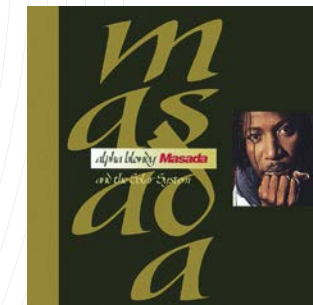
Ça marche à tous les coups : dans cette soirée qui ne prend pas vraiment, mettez *Red Red Wine* d'UB40, et tout le monde va commencer à danser et chanter en chœur, en rêvant de sauter dans la piscine, tout habillé. *Red Red Wine* est le sixième morceau de l'album *Labour of Love*, entièrement consacré à la reprise de morceaux reggae des années 60-70, ou des morceaux pop ayant déjà été repris façon reggae. Et c'est le cas de *Red Red Wine* : la chanson originale est du chanteur pop américain Neil Diamond, mais la version d'UB40 s'inspire d'une version jamaïcaine sortie par Tony Tribe en 1969. Apparu à la fin des années soixante-dix avec la vague post-punk anglaise ouverte aux métissages, UB40 s'est très vite imposé comme un bon groupe de crossover reggae pop. Il décroche son premier tube international avec *Red Red Wine* mais tout l'album, qui se classe, à sa sortie, en tête des ventes au Royaume-Uni est digne d'être réécouté.



NUSRAT FATEH ALI KHAN MUSTT MUSTT

1990 | REAL WORLD

Premier album de Nusrat Fateh Ali Khan pour le label Real World, *Mustt Mustt* est celui qui a révélé le chanteur pakistanais et l'art du qawwali (la musique sacrée de l'islam soufi) à un large public occidental. Mais avant celui-là, Nusrat Fateh Ali Khan en avait enregistré au moins une quarantaine, destinée à son public régional ou aux amateurs pointus de musiques du monde. Avec ses arrangements pop (guitares, synthés, basse) et ses morceaux écourtés, *Mustt Mustt* n'est sans doute pas l'enregistrement de musique qawwali le plus authentique. Mais l'art vocal fervent de Nusrat Fateh Ali Khan, tout en circonvolutions ascendantes, emmène toujours la musique vers le haut. Et c'est au groupe Massive Attack que reviendra l'honneur d'emmener Nusrat Fateh Ali Khan sur les *dancefloors*, avec leur remix du titre *Mustt Mustt*. D'une cohérence intacte, d'une richesse évidente et d'un équilibre magistral, ce recueil est visité par le ciel, la grâce et la mystique...



ALPHA BLONDY AND THE SOLAR SYSTEM MASADA

1992 | EMI FRANCE

Dix ans après ses débuts discographiques et une paire d'années après un repli stratégique au pays, l'Ivoirien Alpha Blondy retrouvait sa place de leader du reggae africain avec *Masada*. L'album est enregistré à Paris, avec une paire de sommités : Boncana Maïga (des Maravillas de Mali) à la direction artistique et Dennis Bovell (partenaire de Linton Kwesi Johnson, entre autres) aux manettes d'ingénieur du son. *Masada* est l'album du retour en France pour Alpha Blondy, qui remplira des salles de plus en plus grandes en 1992. Album pour renouer avec le succès aussi, avec le titre *Rendez-vous*. L'album tourne autour de la politique en Afrique, et notamment des élections et du multipartisme, ou de la guerre du Golfe. La voix plaintive d'Alpha Blondy fait merveille sur des instrumentaux *soulful*. Parenthèse enchantée pour le fragile chanteur, qui l'année suivante fera une tentative de suicide.



KASSAV' YÉLÉLÉ

1988 | GREENSLEEVES RECORDS

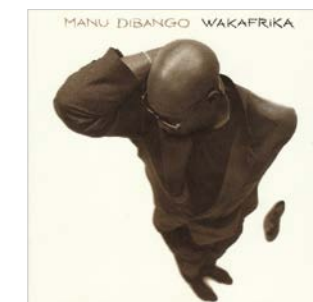
Comme l'a expliqué avec humour la chanteuse Jocelyne Béroard, il est devenu le disque de référence de la formation (« *Toute l'histoire de la musique des Antilles est dedans !* »), mais il n'est pas véritablement « de » Kassav' (même si tous les membres du collectif y ont participé, elle comprise). *Yélélé* est un album de Jacob F. Desvarieux et Georges Decimus, respectivement guitariste et bassiste du groupe fondateur du zouk né en Guadeloupe à la fin des *seventies*, à l'initiative de Pierre-Edouard Decimus. Desvarieux, bon arrangeur, a largement contribué à moderniser les rythmes de l'archipel. Agencé, écrit et composé par les deux musiciens, ce bouquet de huit chansons obtiendra un succès considérable. Le tube *Zouk-La-Sé Sel Medikaman Nou Ni* (« *le zouk est notre seul médicament* ») est pratiquement devenu le slogan de Kassav'. Au nez et à la barbe des médias qui prendront le train en marche, le groupe allait remplir le Zénith l'année suivante sans promotion aucune. Un phénomène était né !



GEOFFREY ORYEMA EXILE

1990 | REAL WORLD RECORDS

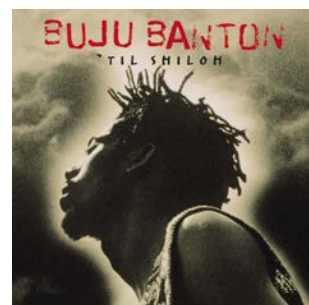
Belle anecdote que racontait Geoffrey Oryema : la première fois qu'il a rencontré Peter Gabriel, ce dernier lui a demandé de lui apprendre à chanter. Peter Gabriel allait sortir *Exile*, le premier album de Geoffrey Oryema, sur son label Real World (avec Brian Eno à la subtile production), et révéler au monde une des grandes voix africaines de l'époque. Originaire d'Ouganda, Geoffrey Oryema avait fui son pays après l'assassinat de son père ministre. Exilé en France, il a mis dans son premier album toute la nuance de sa douleur. La musique est sobre, le plus souvent jouée sur une harpe africaine nerveuse et des petites percussions. Spartiate écrin pour une voix qu'on croirait plusieurs, passant du très aigu au murmure sourd. Ouvert aux mélodies du folk et de la chanson française, Geoffrey Oryema ouvrait aussi une veine de ballades douces-amères qui continuent de bercer l'auditeur même trente ans après...



MANU DIBANGO WAKAFRIKA

1994 | FNAC MUSIC

Manu Dibango était emblématique de la musique africaine – la preuve avec la magnifique photo de pochette de *Wakafrika*, où la silhouette du saxophoniste épouse la forme du continent africain. Dans cet album sorti pour fêter ses 60 ans, Manu Dibango accueillait d'autres géants d'Afrique : Ray Lema, Salif Keita, King Sunny Adé, Youssou N'Dour, Angélique Kidjo, Papa Wemba, Bonga, Touré Kunda, Ladysmith Black Mambazo, Geoffrey Oryema, Kaïssa ou encore le sympathisant Peter Gabriel. En vrai, du jamais vu sur un seul disque ! Au répertoire, les plus grands tubes de la world africaine (inclus *Soul Makossa* bien entendu), transfigurés par les explosions de groove de Manu Dibango. Et l'occasion d'offrir un nouveau classique, le furieusement dansant *Wakafrika* qui donne son nom à l'album. Une merveille qui permet à Manu Dibango de gagner son statut de légende. Passer à côté de *Wakafrika*, c'est passer à côté d'un album qui fait partie de l'essentiel de la musique africaine contemporaine.



BUJU BANTON
TIL SHILOH
1995 | LOOSE CANNON

Au début des années quatre-vingt-dix, Buju Banton est un chanteur de reggae et dancehall à succès, qui se complait à faire

l'apologie de la violence et du sexisme, loin des thèmes engagés politiquement et socialement du reggae-roots. Puis, en 1993, il pleure et déplore la mort par balles de trois de ses connaissances à Kingston, il se laisse pousser les dreadlocks, se convertit au rastafarisme et sort en 1995 l'album *Til Shiloh*. Rédemption d'un *bad boy* : sur des instrumentaux dancehall ou plus *roots* (avec des chœurs et des percussions qui évoquent l'Afrique, voire avec une guitare acoustique), Buju Banton change de registre pour chanter la souffrance, les regrets et la vulnérabilité. Le sale gosse renoue avec l'héritage du reggae, sans renier cette boule d'énergie brute qui lui traverse la gorge, sa voix. Un album d'une rare spiritualité, voire d'une certaine gravité, reflet d'un homme qui a trouvé sa voie.



CESARIA EVORA
CESARIA
1995 | LUSAFRICA

Quand paraît *Cesaria* en 1995, la « diva aux pieds nus » est déjà une star en France depuis une paire d'années. Mais c'est

cet album qui lui vaudra d'être nommée aux Grammy Awards aux États-Unis, puis de se lancer dans une tournée tout autour du monde. Quel doux triomphe... Car loin d'avoir été formaté pour un plus grand succès, cet album est remarquable de modestie, de sentiments, de simplicité apparente et de fidélité à la culture musicale du Cap-Vert. Un doux nid d'instruments à cordes, quelques touches d'accordéon ou de piano, des claquements de mains, une production subtile, le tout au service de la voix sublime d'humanité de Cesaria Evora, sorte de chanteuse des rues où l'on parle portugais. Profondément émouvant et attachant, *Cesaria*, certifié disque d'or en France, est aussi l'album où la chanteuse interprète un de ses titres emblématiques, *Petit Pays* (qui sera repris par le groupe de hip-hop français Hocus Pocus).

CESARIA EVORA
MISS PERFUMADO
1992 | LUSAFRICA

Avec ce patronyme qui ronronne au soleil et ce titre d'album qui forcément sent bon, Cesaria Evora aurait pu être une chanteuse de tube estival exotique, un amour de saison aussi vite découvert qu'oublié. Cesaria Evora va connaître le succès, mais dans le registre rare des chansons qui plongent l'auditeur dans une mélancolie addictive. Cesaria Evora vient des rues du Cap-Vert et des bars de Lisbonne où son producteur l'a découverte. Quand sort cet album qui va la faire connaître du grand public (son interprétation de *Sodade* fera le tour du monde), elle a déjà 50 ans et chante ses mornas depuis toujours. L'insouciance n'est pas son registre. Ses chansons délicatement patinées dérivent entre le Cap-Vert, le Portugal et le Brésil, sous un soleil voilé. Cinq ans avant le Buena Vista Social Club, le succès de Cesaria Evora montre qu'il y a un avenir pour les modestes musiques du peuple, tant qu'elles sont chantées avec le cœur.



FAIROUZ
BAYAA EL KHWATEM
1994 | MODISSA/RANDA PHONE

La discographie de la superstar de la chanson arabe Fairouz est longue comme au moins mille et une nuits. Ses premiers enregistrements datent du début des années cinquante, et son dernier album de 2017. Quand on l'explore, c'est un peu le souk pour s'y retrouver. Heureusement, le label italien Right Tempo s'est lancé dans la réédition en vinyle d'une douzaine de ses albums, remastérisés à partir des bandes originales. Parmi ceux-là, *Bayaa El Khawatem* mérite une écoute particulière, et pourquoi pas cinéophile. Cette musique fut produite pour *Le Vendeur de bagues*, un film de 1965 du prolifique et regretté réalisateur égyptien Youssef Chahine. Fairouz tient le premier rôle de ce film taillé pour elle, comme une adaptation cinématographique logique de ses comédies musicales du début des années soixante. Sa carrière au cinéma fut éphémère, le film est un peu oublié, mais toute la majesté théâtrale de l'œuvre de Fairouz est dans cet album.

est ici question a été produite à partir des masters de la cassette, sortie au Sénégal en 1995. *Né la thiass* est le premier album de ce chanteur qui avait alors déjà derrière lui une belle carrière d'accompagnateur. Adeptes d'un mbalax latino et plutôt doux, Cheikh Lô est aussi un disciple du grand Youssou N'Dour, qui le lui a bien rendu : il a produit cet album et permis à Cheikh Lô d'utiliser son studio de Dakar et d'embaucher ses musiciens. Les tambours qui crépitent, le groove en caoutchouc et la voix tranquillement solaire et virtuose de Cheikh Lô font de *Né la thiass* une promesse largement tenue par la suite. Encore meilleur dans la version vinyle, car la pochette est parfaite. Un album rafraîchissant, qui n'a pas pris une ride et dans lequel on trouve l'éclat, les fusions, la foi et la voix d'or de Cheikh Lô, sans détours ni artifices.



CHEIKH LÔ
NÉ LA THIASS
1996 | WORLD CIRCUIT

Les vrais fans du Sénégalais Cheikh Lô possèdent ce disque aux formats cassette, CD et vinyle. Car l'édition vinyle dont il

Dans cet « all stars » afro-cubain, on repère tout de suite les noms d'Ibrahim Ferrer, Ruben Gonzales, Orlando « Cachaito » Lopez, Miguel « Anga » Diaz ou encore Ry Cooder en vedette américaine... Quand ils se sont retrouvés au studio Egrem de la Havane, la plupart étaient loin d'être des stars mondiales. Plutôt des gloires oubliées de la musique cubaine. Mais ils vont exploser avec le phénomène Buena Vista Social Club. *A Toda Cuba le Gusta* est le premier volet de la trilogie cubaine produite par le label World Circuit. Quatre générations de musiciens y revisitaient et dépoussiéraient les styles locaux. Le projet initial avait pour vocation de remettre en lumière le répertoire et les chanteurs des années 40-50. Et finalement, c'est devenu la bande-son latino de la fin des années quatre-vingt-dix, magnifiée par le son analogique du studio Egrem, encore plus beau en vinyle, comme si on y était.



AFRO CUBAN ALL STARS
A TODA CUBA LE GUSTA
1997 | WORLD CIRCUIT

MISS PERFUMADO

cesaria evora



MISS PERFUMADO



BUENA VISTA SOCIAL CLUB

BUENA VISTA SOCIAL CLUB

1997 | WORLD CIRCUIT

Le disque avec lequel tout a commencé. Ou plutôt recommencé. Et pour certains mal commencé. Avant de devenir une réunion historique de musiciens cubains vintage, ce projet devait être une rencontre entre ces derniers et des musiciens maliens. Faute de visas, les Maliens ont raté le rendez-vous à la Havane. Et le Buena Vista Social Club est resté une affaire cubano-cubaine, avec le destin que l'on sait – inclus le film qui a décuplé le succès du groupe. En mars 1996, pendant quinze jours de studio, les musiciens ont enregistré cet album, et même une paire d'autres. Délivrée par les maîtres Compay Segundo, Ibrahim Ferrer, Eliades Ochoa, Omara Portuondo ou Ruben Gonzales, cette musique parcheminée n'a pas pris une ride. Et l'écouter au format vinyle est la garantie d'en tomber amoureux comme au premier jour, tellement la prise de son du studio Egrem de la Havane est faite pour le grand disque noir.



CESARIA EVORA

CABO VERDE

1997 | LUSAFRICA/RCA/BMG

Cabo Verde, c'est le Cap-Vert d'où vient Cesaria Evora. Mais ce pourrait aussi être le nom du bateau qui, une poignée d'années avant cet album, a emmené la chanteuse voguer loin de son île. Elle s'est éloignée du Cap-Vert pour découvrir une gloire de plus en plus internationale, mais le souvenir du petit pays ne l'a jamais quittée. Cet album, enregistré après le succès en Amérique et les tournées mondiales, semble au départ un peu différent des précédents : les premières chansons sont plus rythmées, plus produites, la chanteuse semble moins perdue dans les vapeurs de sa tristesse, on entendra même le saxophoniste de jazz James Carter sur un morceau. Mais très vite, et au fond, le naturel reprend le dessus : le rythme ralentit, les arrangements s'amenuisent et la chanteuse bouleverse dans la quasi-nudité de son chant. Un grand album de Cesaria Evora, encore un.



LOREENA MCKENNITT

THE BOOK OF SECRETS

1997 | QUINLAN ROAD/WEA

Dans le monde des musiques celtiques, Loreena McKennitt est une star. Une Canadienne pourtant, mais bien née pour le statut, d'origine écossaise et irlandaise par ses parents. Harpiste, accordéoniste, pianiste, productrice de ses albums, chanteuse et enchantresse, elle est devenue dans les années quatre-vingt-dix une sorte de Kate Bush de la world music. *The Book of Secrets*, son sixième album à écouter les yeux fermés, fut enregistré dans les studios Real World de Peter Gabriel, avec une partie de ses musiciens. Ses compositions sont d'immenses tapis volants finement tissés, qui font voyager l'auditeur dans l'espace-temps et d'épiques épopées. Bien que luxueusement arrangée et produite, sa musique entre folk, pop et new age ne ressemble jamais à la bande-son d'un blockbuster prévisible, ni à celle d'une pub pour yaourt bio. L'exigence artistique de la fée aux cheveux de feu Loreena fait la différence.



PINK MARTINI

SYMPATHIQUE

1997 | HEINZ RECORDS

Comme son nom ne l'indique pas, Pink Martini est un groupe américain originaire de Portland emmené depuis 1994 par le pianiste Thomas M. Lauderdale et la chanteuse China Forbes, rencontrés sur les bancs de l'Université d'Harvard. Éprise de smooth jazz et de lounge music, la formation, capable de s'exprimer en vingt langues, est un juke-box d'influences rétro (cha-cha-cha, mambo, bossa-nova...). Son ambition : créer des ambiances musicales, agréables en toute occasion (« même lorsqu'on passe l'aspirateur ! » dit Thomas M. Lauderdale). Ce groupe francophile et francophone composé de musiciens émérites a obtenu un succès phénoménal dans l'Hexagone avec ce premier album. La chanson *Sympathique* (« *Je ne veux pas travailler* »), hymne à la paresse façon Joséphine Baker, et inspiré d'un poème d'Apollinaire, n'y a trouvé que des supporters. L'ouverture n'est autre qu'une vibrante reprise d'Amado Mio, immortalisée par Rita Hayworth dans *Gilda* (avec la voix d'Anita Ellis). Un charme fou !



RUBÉN GONZALES

INTRODUCING... RUBÉN GONZALES

1997 | WORLD CIRCUIT/NOONESUCH

Pendant l'enregistrement de l'album du Buena Vista Social Club à La Havane, le pianiste Rubén Gonzales était un des musiciens les plus assidus. Devant la porte du studio Egrem tous les matins, il attendait l'ouverture pour se précipiter sur le piano. Car le septuagénaire avait besoin de se dégourdir les doigts : il souffrait d'arthrose et ne possédait pas de piano lui-même. Enregistré pendant les sessions Buena Vista Social Club, cet album est devenu un classique, qui montre la richesse de la musique cubaine et la classe absolue de Rubén Gonzales, dont la virtuosité n'est jamais démonstrative ni nostalgique, mais toujours vive et lumineuse. Ry Cooder décrivait alors Rubén Gonzales comme « *la rencontre rêvée entre Thelonious Monk et Félix le chat* ». Les entrechats du vieux matou cubain sur le clavier donnent envie de ronronner de bien-être. Un album mêlant vie luxuriante, richesse intérieure et explosion retenue aux orchestrations soignées qui passent de l'intimisme du piano à l'exubérance de la trompette de Manuel Mirabal. Rubén Gonzales est le maître des émotions.



IBRAHIM FERRER

BUENA VISTA SOCIAL CLUB PRESENTS: IBRAHIM FERRER

1999 | WORLD CIRCUIT

On ne change pas une équipe qui gagne : après le succès phénoménal de l'album collectif du Buena Vista Social Club, certains de ses membres éminents ont droit à la production d'un album solo. Ainsi Ibrahim Ferrer, le chanteur du Buena Vista, gratifié ici de son premier album sous son nom. Il attendait cela depuis longtemps, et sa délectation s'entend. Enregistré avec (plus ou moins) toute l'équipe du Buena Vista Social Club, l'album est un délicieux bouquet de chansons cubaines désuètes à point. Des boléros tranquilles, des roucouleries romantiques, la guitare moirée de Ry Cooder pour la touche de modernité, une envie de danser doucement au clair de lune... Le velours dans la voix et la malice dans les yeux d'Ibrahim Ferrer ne savent pas mentir : cet homme était un charmeur né.

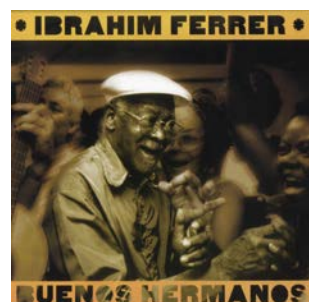


BEBEL GILBERTO TANTO TEMPO

2000 | ZIRIGUIBOOM RECORDS

Nouvelle Nouvelle Vague : Bebel Gilberto est la fille du géant brésilien João Gilberto et de la chanteuse Miúcha, ainsi que la

nièce de Chico Buarque. Dès son premier album, *Tanto Tempo*, elle se montre digne de revendiquer l'héritage, tout en le faisant fructifier. Dotée d'une voix féline, fine, mutine et légèrement voilée, Bebel a tout d'une excellente chanteuse de bossa, qui aurait pu se contenter d'un hommage studieux à l'âge d'or de cette musique. Mais Bebel Gilberto grandit dans les années quatre-vingt-dix, pas les années soixante. Sur une base acoustique, sa musique rêveuse se fond dans une production électronique raffinée et douce. Comme d'autres chanteuses brésiliennes au même moment, Bebel Gilberto a sorti la bossa du cadre de la carte postale et considérablement rajeuni son public. Et que la dernière et plus douce des pensées aille à Suba, producteur de cet album, mort en 1999, asphyxié dans l'incendie de son studio alors qu'il tentait de sauver ses enregistrements.



IBRAHIM FERRER BUENOS HERMANOS

2003 | NONESUCH RECORDS

On peut voir ce deuxième album d'Ibrahim Ferrer comme un produit dérivé du Buena Vista Social Club. Sept ans

plus tôt, le papy chanteur était de l'aventure, et le (nombreux) public voulait encore plus de sa voix de velours. Toujours produit par Ry Cooder, Ibrahim Ferrer est ici entouré d'une fine équipe cubaine : Orlando « Cachaito » Lopez à la basse, Manuel Galban aux claviers et à la guitare, Miguel Diaz aux percussions, Chucho Valdes au piano. Et les rejoignent l'accordéoniste tex-mex Flaco Jimenez, les chœurs des Blind Boys of Alabama, le trompettiste Jon Hassell et bien sûr Ry Cooder à la guitare. Une vraie auberge espagnole de musiciens, qui évite à l'album l'écueil de la nostalgie ou de la reconstitution historique. Il y a une vraie fraîcheur dans le son, une vraie surprise dans l'interprétation de ces bonnes vieilles chansons cubaines. Point d'orgue de l'album, le morceau-titre et ses bordées de claviers qui prennent l'allure d'un trip unique, aux confins du syncrétisme caribéen et du psychédéisme.



AMADOU & MARIAM DIMANCHE À BAMAKO

2004 | BECAUSE MUSIC

« Les dimanches à Bamako, c'est les jours de mariage » Grâce à ce refrain, *Dimanche à Bamako* est devenu l'album le

plus connu et célébré d'Amadou & Mariam. Mais avant dimanche, il y avait eu d'autres beaux jours pour le couple malien. Le premier album international *Sou ni tilé* en 1998, avec les désarmantes chansons d'amour *Je pense à toi* ou *Mon amour, ma chérie*. Un *Wati funky* en 2002. D'arides et magnifiques cassettes de jeunesse rééditées au début des années 2000. La grande nouveauté de *Dimanche à Bamako*, c'est sa réalisation confiée au globe-trotter musical Manu Chao. Autour de la guitare, des voix et des mélodies afro-bluesy d'Amadou & Mariam, Manu Chao construit des petits décors musicaux ludiques, des ambiances de reportage et habille les chansons d'une teinte latino ou reggae. *Dimanche à Bamako*, et bientôt autour du monde. Cet album allait offrir au duo un nouvel horizon international, fusion envoûtante du blues-rock, de la musique traditionnelle malienne et de l'afro-funk.



ALI FARKA TOURÉ & TOUMANI DIABATÉ IN THE HEART OF THE MOON

2005 | WORLD CIRCUIT

L'album *In the Heart of the Moon* est crédité à Ali Farka Touré. Et c'est bien normal,

puisque le géant du Nord-Mali y joue de la guitare, avec ce style bluesy enraciné, essentiel et délicat qu'on lui connaît. Mais c'est aussi un album de Toumani Diabaté. Car aux cordes tranquilles d'Ali Farka Touré répondent celles, véloces et cristallines, de la kora de Diabaté. Les traditions musicales de ces deux virtuoses n'étaient pas vouées à se croiser. Mais pendant l'enregistrement en juillet 2004 dans un hôtel de Bamako, la magie a opéré. Les douze pièces instrumentales de l'album ont le pouvoir d'emmener l'auditeur en lévitation rêveuse au-dessus des frontières régionales de la musique malienne. Les arpèges de kora de Toumani Diabaté se posent comme une nuée d'oiseaux dans le fertile champ folk d'Ali Farka Touré, et ce spectacle est un bonheur.

LHASA

LA LLORONA

1998 | TÔT OU TARD

Une Américaine d'ascendance mexicaine, qui lance sa carrière de chanteuse à Montréal : la vie de Lhasa De Sela était déjà un voyage. Sur ce premier album, Lhasa interprète en espagnol des chansons dont les mélodies et les orchestrations évoquent le Mexique et l'Amérique du Sud au temps des chanteurs en noir et blanc, des haciendas et des diseuses de bonne aventure. Dans ce disque magnifiquement produit, le tango se danse sur une piste de cirque, pendant que M. Loyal pleure un amour perdu. Mais cette musique n'est qu'un décor. Le premier rôle, c'est la voix de Lhasa, chanteuse de jazz, délavée, délicate et profonde. Ce disque à la fois exotique, intime et poignant a rebattu les cartes des musiques du monde. Aux voyages musicaux balisés et marketés, Lhasa a proposé l'alternative de sa personnalité bohème et solaire. Sa disparition en janvier 2010, après seulement trois albums, laisse un vide immense.



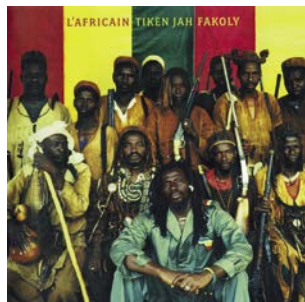
GROUNDATION UPON THE BRIDGE

2006 | YOUNG TREE RECORDS

Valeur sûre du reggae-roots dans les années 2000 et chouchous du public français, les Californiens de Groundation

se sont imposés par la constance de leurs productions. Rarement surprenants, jamais décevants, leurs albums se distinguent par un chant nerveux et nasillard, qui crapahute sur des rythmiques acérées et la rondeur d'une section de cuivres très à l'aise avec le jazz et ses improvisations. Sixième album du groupe, *Upon the Bridge* tient le cap : arrangements au cordeau, son énorme, voix qui serpente, hypnose garantie. Et au-delà de ses évidentes compétences en reggae-roots, Groundation s'éloigne ici de la doctrine, en sonnante par exemple sur *Nonbeliever* comme l'orchestre d'un vaisseau fantôme qui rôde à l'approche d'une île déserte des Caraïbes. Hanté et addictif, *Upon the Bridge* est un grand album, vecteur d'une musique colorée, rayonnante et rythmée qui ne lasse pas.

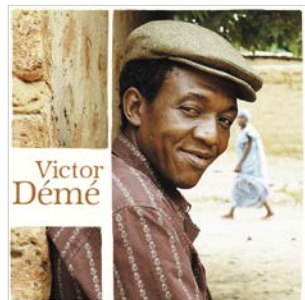




TIKEN JAH FAKOLY
L'AFRICAIN
INDISPONIBLE
2007 | DISQUES BARCLAY

Sur la pochette de *L'Africain*, rastaman aux dreadlocks XXL devant sa légion de chasseurs

traditionnels, l'Ivoirien Tiken Jah Fakoly affirme et revendique encore une fois sa terre d'origine. Cette Afrique est son berceau, mais elle n'est pas coupée du monde. Tiken Jah Fakoly a enregistré son album entre Londres, Paris et surtout le Mali, où il s'est alors installé pour s'éloigner des turbulences politiques en Côte d'Ivoire. Ses invités aussi sont internationaux : le rapper français Soprano, l'Américain Akon et le reggaeman ivoirien Bêta Simon. Et le morceau le plus évident de l'album est *Africain à Paris*, adaptation en français du tube *Englishman in New York* de Sting. Musicalement, Tiken Jah Fakoly concocte encore son reggae orné d'instruments traditionnels africains. Sa musique s'apprécie en dodelinant de la tête et en tapant du pied, mais elle s'écoute d'abord avec le cerveau et la conscience. Chaque chanson parle de l'état du monde, pour une fois vu depuis l'Afrique.



VICTOR DÉMÉ
VICTOR DÉMÉ
2008 | CHAPA BLUES RECORDS

Le premier album de Victor Dédé est un beau disque, et sa genèse édifiante. Avant de pouvoir enregistrer ses chan-

sons dans un studio de fortune à Ouagadougou, Victor Dédé avait passé une trentaine d'années à essayer de gagner sa vie avec sa guitare et sa machine à coudre. La chance et la carrière lui ont échappé, jusqu'à ce que le label français Chapa Blues – créé pour lui sur mesure – ne lui permette d'enregistrer un album. Sa voix est celle d'un bluesman d'Afrique de l'Ouest, puissante, poignante et patinée. Sa guitare et ses mélodies naviguent entre folk mandingue et blues latino. Sa mélancolie est de celles qui redonnent de la force, la sagesse et l'expérience guident ses chansons. Le succès de l'album permettra à l'humble chanteur de faire une carrière internationale, d'enregistrer encore deux albums et même de toucher le public des clubs avec le remix de *Djôn Maya* par Synapson. Et puis Victor Dédé s'en est retourné en 2015, terrassé par le paludisme.



AGNÈS JAOUÏ Y EL QUINTET OFICIAL
DANS MON PAYS
INDISPONIBLE
2009 | TÔT OU TARD

Agnès Jaoui est une comédienne qui connaît la chanson.

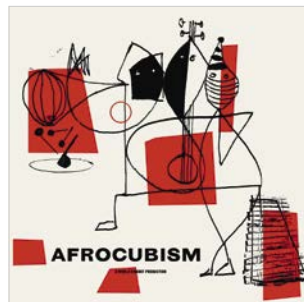
Elle a grandi dans une famille où la musique était omniprésente et, adolescente, elle a pris des cours de chant. En 2006, Agnès Jaoui se lançait enfin dans la musique en sortant son premier album, *Canta*. Le second, *Dans mon pays*, accoste encore les îles de la musique latine, entre fado, flamenco et influences brésiliennes. Agnès Jaoui n'a sans doute pas la prétention d'être la plus grande diva chantante du monde latin, mais elle a plutôt l'envie de se faire plaisir, et de partager ce plaisir, avec l'auditeur et ses musiciens – le violoncelliste Vincent Segal, le guitariste/chanteur Roberto Gonzalez Hutardo, le contrebassiste Eric Chalan, le percussionniste Maurice Manancourt ainsi que le compositeur, arrangeur et multi-instrumentiste Fernando Fiszbein. Et c'est réussi. Chanté en espagnol et en portugais, avec un beau duo entre Agnès Jaoui et Bonga, *Dans mon pays* vibre de passion sincère, d'élégance instrumentale, et s'écoute comme on déguste un vin lointain dont le nom fait rêver.



SEU JORGE AND ALMAZ
SEU JORGE AND ALMAZ
2010 | NOW-AGAIN RECORDS

Le Brésilien Seu Jorge a accosté les rives du succès mondial en 2005 en reprenant des chan-

sons de Bowie à la guitare acoustique dans le film *La Vie aquatique* de Wes Anderson. Cinq ans plus tard, il se lance dans un nouvel album de reprises totalement différent, en groupe et sur un répertoire plus varié. Le groupe Almaz, avec Seu Jorge au micro, s'est formé en 2008 au Brésil à l'occasion de l'enregistrement d'une musique de film. Pour finalement faire tout un album, qui navigue entre lounge psychédélique et post-jazz *groovy*, marqué par le son de guitare caverneux de Lucio Maia. Sur des reprises brésiliennes, mais aussi de Michael Jackson, Kraftwerk ou Roy Ayers, cette ambiance musicale envapée colle parfaitement à la voix basse de Seu Jorge. A recommander aussi, l'album vinyle *Night Dreamer* de Seu Jorge en duo acoustique avec le musicien Rogé.



VARIOUS ARTISTS
AFROCUBISM
2010 | WARNER BROS. RECORDS

L'histoire de ce disque est une légende. En 1996, le producteur Nick Gold (patron du label World Circuit) invite deux

musiciens maliens, Bassekou Kouyaté et Djelimady Tounkara, à venir enregistrer à Cuba en compagnie du guitariste et chanteur Eliades Ochoa. Pour des raisons de visas, les Maliens rateront la session, qui restera exclusivement cubaine et deviendra le Buena Vista Social Club, avec le succès que l'on sait. Mais Nick Gold n'a jamais lâché l'affaire. En 2008, il finit par réunir Maliens et Cubains à Madrid, pour l'enregistrement dans les conditions du live de cet *Afrocubism* où tout roule à merveille. Guitares espagnoles et koras s'embrassent et s'embrasent, les voix de Kassé Mady Diabaté et Eliades Ochoa rivalisent d'impérialité, les percus africaines donnent le goût de l'aventure aux chansons cubaines. Un sommet Mali-Cuba qui mettra du soleil dans vos journées.



NAS AND DAMIAN MARLEY
DISTANT RELATIVES
2010 | GHETTO YOUTHS UNITED/DEF JAM RECORDINGS/UNIVERSAL REPUBLIC RECORDS

Damian Marley est le fils de

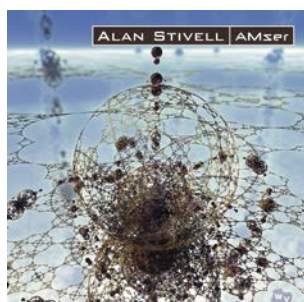
Bob. Nas est le fils d'Olu Dara (musicien de jazz moins célèbre que Bob, mais tout à fait respectable). Ils ont la même maman : l'Afrique, autour de laquelle tourne cet album en duo. La collaboration entre le Jamaïcain et le rappeur américain est née pour financer des écoles sur le continent africain. Mais la musique n'est pas qu'un moyen, elle est au centre d'une collaboration qui fait date. Dès le premier morceau, construit sur un sample de l'Éthiopien Mulatu Astatke, ils ont trouvé la formule magique. Vocalement et dans les textes, chacun cultive son histoire et son style – le reggae pour Marley, le rap pour Nas –, mais sur le terrain commun et fertile de la musique noire du continent américain, à grands coups de samples jazz et africains. Cet album électrisant, parfaitement équilibré entre rage et groove, est une magnifique machine à voyager dans l'espace-temps de la diaspora noire.



FRANCIS BEBEY
PSYCHEDELIC SANZA
1982-84
2014 | BORN BAD RECORDS

Camerounais de Paris, Francis Bebey était un artiste unique en son genre, à la fois guitariste

classique, écrivain, chansonnier, musicologue, musicien pionnier de l'autoproduction et de l'utilisation de synthétiseurs, joueur de flûte pygmée et aussi de sanza, donc. Ce modeste instrument africain, aussi appelé mbira ou piano à pouces, est composé de lamelles de métal fixées à une petite caisse de résonance. Ce disque compile certains des morceaux enregistrés par Francis Bebey au début des années quatre-vingt avec son vibrapone de poche. Entre ses doigts de musicien poète, la sanza devient une lampe magique d'où surgissent des paysages de brousse psychédélique et des mirages dans le désert. Avant-gardiste et souterraine à l'époque, cette musique inouïe, qui se pose avec une facilité déconcertante, a gagné avec *Psychedelic Sanza 1982-84* la reconnaissance internationale qu'elle méritait.



ALAN STIVELL
AMZER (SEASONS)
INDISPONIBLE
2015 | WORLD VILLAGE

Du haut d'*Amzer*, vingt-quatrième album studio d'Alan Stivell, cinquante ans de carrière vous contemplent. Un sacré menhir, assez emblématique

de ce qui a souvent animé Alan Stivell : l'ouverture de l'horizon celt. Sa harpe entre les mains, Alan Stivell fut un des pionniers de ce qu'on a longtemps appelé « world music » : le mélange, l'enrichissant métissage, l'exposition d'une musique locale ou régionale à des influences et des publics du monde entier. Avec lui, les instruments du rock se sont invités au fest-noz. Puis les manières du jazz, les musiques d'autres régions et l'électronique... Le monde celt est vaste et curieux des autres cultures. Avec *Amzer*, chanté en breton, français et anglais, Alan Stivell chevauche sa harpe volante jusqu'au Japon, à travers des haïkus mis en musique et un sentiment général de zénitude. Amzer veut dire le temps, celui qui passe et celui qu'il fait. Alan Stivell a réussi à le ralentir, pour mieux l'apprécier.



ASTOR PIAZZOLLA
TANGO ARGENTINO
2015 | SILVER STAR RECORDS

Avant de devenir, au milieu des années cinquante, l'initiateur révolutionnaire et le maestro incontesté du « nuevo tan-

go », cet homme à la carrière très longue et riche a pratiqué l'ancien. C'était en Argentine, où Astor Piazzolla jouait du bandonéon depuis l'enfance et, adolescent, aura réussi à rencontrer le pionnier Carlos Gardel. Ce dernier meurt en 1935 et Astor Piazzolla va en quelque sorte prendre le relais. *Tango Argentino* documente en seize morceaux les premiers 78-tours de Piazzolla, sortis en 1947 et 1948. Ces enregistrements plongent l'auditeur dans l'âge classique des orchestres de tango, où la musique est raide et nerveuse, mais d'une inventivité néanmoins réelle. Violons, pianos, bandonéon et chant créent des bourrasques de musique à danser. Poussez les meubles et chaussez vos souliers vernis, cette musique élégante et sophistiquée va vous faire chavirer dans l'espace-temps.



VINÍCIUS DE MORAES
THE POET OF THE BOSSA NOVA
2017 | NEW CONTINENT

Son nom figure en très grand au panthéon de la musique brésilienne et en plus petit au dos

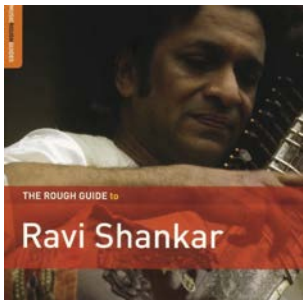
d'innombrables pochettes de disques, dans les crédits : homme de lettres, Vinícius De Moraes a écrit les textes de centaines de chansons brésiliennes, en commençant par les plus célèbres, de *Agua de beber* à *Chega de saudade*. Cette copieuse compilation met en valeur ses chansons de jeunesse et ses multiples interprètes et collaborations, avec Elizete Cardoso, Luiz Bonfá, Baden Powell, Carlos Lyra et beaucoup d'autres. Dans cette sélection qui a le bon goût de ne pas enfoncer de portes ouvertes, tout n'est qu'élégance, sobre volupté et mélancolie avec un doux sourire aux lèvres. La maîtrise de la langue portugaise sera un plus pour apprécier la poésie de Vinícius De Moraes, mais on peut aussi se laisser bercer par ses chuintements feutrés.



INNA DE YARD
THE SOUL OF JAMAÏCA
2017 | CHAPTER TWO RECORDS

C'est parfois en plein air ou dans les arrière-cours, loin des contraintes et du confort des studios d'enregistrement

officiels, que se concocte la meilleure musique. La preuve avec Inna De Yard, un aréopage de (plus ou moins) vétérans de la musique jamaïcaine, réunis à Kingston pour réenregistrer leurs classiques dans des versions détendues, acoustiques et sans effets de production. Au casting de ce projet inspiré par le Buena Vista Social Club du voisin Cuba : The Viceroyes, Ken Boothe, Cedric Myton, Winston McAnuff et une poignée d'autres, réunis autour d'un chaleureux brasero de reggae très *roots*. Enregistré en quatre jours, *The Soul of Jamaica* capte parfaitement le grain des voix, la douceur des instruments et la beauté de la musique dans son plus simple appareil. Comme une aire de repos pour les oreilles, avant le retour sur l'autoroute. Un air d'authenticité flotte sur ce projet. Il y est question d'un état d'esprit, celui de la Jamaïque historique mais aussi de la Jamaïque d'aujourd'hui.



RAVI SHANKAR
ROUGH GUIDE TO RAVI SHANKAR
2018 | ROUGH GUIDES/WORLD MUSIC NETWORK

Pour la petite histoire façon « vie des stars », Ravi Shankar

est bien sûr ce musicien indien qu'idolâtraient les Beatles ou John Coltrane, qui a joué dans les grands festivals pop américains des années soixante, et qui a donné naissance à de talentueuses rejeton(nes) nommées Norah Jones ou Anoushka Shankar. Mais Ravi Shankar, c'est d'abord le sitar. Cet impressionnant luth à cordes pincées, emblématique de la musique hindoustanie pratiquée au nord de l'Inde, devient entre les mains du virtuose Ravi Shankar, et accompagné d'une paire de tablas, le plus efficace et naturel des hallucinogènes. Sélectionnés par le biographe de Ravi Shankar, les titres de cette compilation couvrent plusieurs décennies d'enregistrements authentiques, sans concessions au crossover pop ni à la célébrité. Une belle initiation pour qui voudrait découvrir l'univers de cet artiste intemporel.



FATOUMATA DIAWARA

FENFO (SOMETHING TO SAY)

2018 | WAGRAM MUSIC

Avant *Fenfo*, son deuxième album, la Malienne Fatoumata Diawara n'avait pas chômé. Elle avait sorti son premier album (forcément) en 2012, puis enchaîné avec moult duos et collaborations internationales, de l'*Africa Express* de Damon Albarn en passant par -M- (sur le projet *La-momali*), Bobby Womack ou encore Roberto Fonseca. Une façon pour la chanteuse d'ouvrir son horizon sans oublier ses racines. *Fenfo* est un bijou de pop africaine contemporaine. Tout l'album est chanté en bambara d'une voix puissante et sensuelle, puis boosté par des arrangements et une production parés pour faire le tour du monde. Engagée (contre l'excision ou la présence djihadiste au Mali), Fatoumata Diawara est définitivement une voix africaine à suivre, pour son timbre et ce qu'elle a à dire. La Malienne continue de graver les échelons afin de s'imposer comme une prêtresse de la scène locale aux côtés d'une certaine Oumou Sangaré.



TINARIWEN AMADJAR

2019 | WEDGE RECORDS

De la musique touareg moderne, Tinariwen sont les rock stars. Le seul groupe qui tourne dans le monde entier, collabore avec la crème des musiciens de rock, et dont le public se rajeunit avec le temps. Le tout sans concessions, comme le prouve *Amadjar*, leur neuvième album. Il a été conçu et enregistré sur la route entre le Sahara marocain et la Mauritanie, où le groupe a invité la chanteuse Noura Mint Seymali. Le soir au coin du feu ou sous la tente, les musiciens sont en connexion profonde avec leur culture, leur environnement et donnent le meilleur d'eux-mêmes. Plutôt acoustique, *Amadjar* est assurément l'un des meilleurs albums de Tinariwen. La voix d'Ibrahim Ag Alhabib est plus minérale et mystérieuse que jamais, les guitares volettent comme des papillons noirs, les invités (en live ou en postproduction) se fondent dans ce courant de musique sereine, subtile et ascendante. Les précurseurs du blues touareg sont toujours ses ambassadeurs les plus fidèles. Authentique et envoiement.

GET UP, STAND UP, STAND UP FOR YOUR RIGHTS. GET UP, STAND UP, DON'T GIVE UP THE FIGHT.

808
MARLEY

DEBOUT, LÈVE-TOI, BATS-TOI POUR TES DROITS.
DEBOUT, LÈVE-TOI, N'ABANDONNE PAS LA LUTTE.


MARLEY



PLATINE VINYLE SIMMER DOWN BLUETOOTH

- Équipée d'un pré-ampli PHONO
- Tête de lecture AUDIOTECHNICA
- Bluetooth
- Écoconception

#HouseofMarley



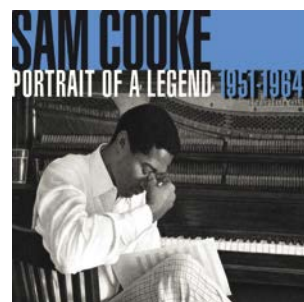
SOUL FUNK



RAY CHARLES
I GOT A WOMAN:
SELECTED SINGLES 52-55
INDISPONIBLE
1954 | SAGA RECORDS

Juin 1952 : Atlantic rachète le contrat de Ray Charles à Swing

Time Records pour la somme 2 500 dollars. Persuadés à raison que le jeune chanteur pianiste aveugle est le futur de la soul et R'n'B, les frères Ertegin le mettent en studio afin d'enregistrer deux premiers titres : la ballade *The Midnight Hour* et le jazzy *Roll with My Baby*. Puis ce sera *Mess Around*, son premier hit pour la firme de New York, suivi par d'autres tubes tels qu'*It Should Have Been Me* et *Don't You Know*. En 1954, il mettra en boîte *I Got a Woman*, cette merveille mêlant gospel, jazz et blues et dont le texte sera écrit par son chef d'orchestre Renald Richard. Une fois la chanson devenue un tube, Ray contestera pourtant ce fait. En 1955, ce seront *This Little Girl of Mine* et *A Fool for You*, d'autres hits qui figurent bien entendu dans cette compilation de seize titres incontournables enregistrés en seulement trois ans. Génie un jour, génie toujours.



SAM COOKE
PORTRAIT OF A LEGEND
1958 | ABKCO RECORDS

Sam Cooke ou le destin brisé d'un artiste exceptionnel, *soulman* passionné, devenu un leader très engagé pour les

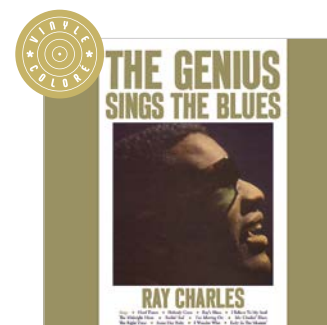
droits civiques des Noirs américains. Est-ce cette lutte qui causera son meurtre en décembre 1964 ? En treize ans de carrière, au sein des Soul Stirrers puis en solo, Cooke aura profondément marqué l'univers des musiques noires en particulier et de la musique moderne en général. Porté par cette voix divine, aux racines gospel, Cooke aura exploré tous les arcanes de la soul music et du rhythm and blues. Cette formidable compilation de trente titres essentiels, déroule une carrière exemplaire qui glisse des chants religieux de son adolescence aux reprises de standards de blues puis aux ballades romantiques, jusqu'aux morceaux résolument engagés comme les essentiels *Chain Gang* et *A Change Is Gonna Come*. Outre ces deux merveilles, ses plus grands tubes comme *You Send Me*, *Cupid*, *Twistin' the Night Away*, *Another Saturday Night* et *Wonderful World* figurent sur ce double album plein de surprises.



BEN E. KING
STAND BY ME FOREVER
1961 | VINYL PASSION

Il y eut The Drifters dont il fut l'un des compositeurs du tube *Here Goes My Baby* mais, surtout, leur principal chanteur,

interprétant avec grâce et ferveur les hits écrits par Mort Shuman et Doc Pomus, dont *Save the Last Dance for Me*. Puis, en 1960, Benjamin Earl Nelson passe solo sous le nom de Ben E. King. Il y aura tout d'abord le lascif et caressant *Spanish Harlem* puis une composition signée par l'autre team de *songwriters* du moment, Jerry Leiber et Mike Stoller. Il s'agit bien sûr de *Stand by Me* auquel son nom reste intimement associé. Ces chansons figurent bien entendu sur cette compilation de vingt titres regroupant également les autres pics de sa carrière comme *Don't Play That Song (You Lied)* et *Young Boy Blues*. C'est à une leçon de chant et de soul music que nous convie ici le natif de Caroline du Nord qui nous quitta en 2015. De toute beauté.



RAY CHARLES
THE GENIUS
SINGS THE BLUES
1961 | ATLANTIC RECORDS

Ça y est : Ray a décidé de quitter Atlantic records ! Un choc pour les frères Ertegin et le

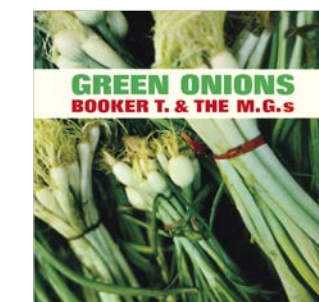
producteur Jerry Wexler qui en firent une star internationale. Dans un dernier baroud, le label va sortir cette compilation des meilleurs titres que *The Genius* enregistra pour eux depuis le début de leur collaboration en 1952. On retrouve ici douze morceaux gavés de ce blues sudiste directement issu de l'héritage musical des esclaves et métayers noirs. Si les reprises qui firent sa renommée sont bien présentes (*The Midnight Hour*, *Feelin' Sad*, *The Right Time* ainsi que les deux country-blues *up tempo* que sont *Early in the Mornin'* et *I'm Movin' On*), ce sont ses propres compositions qui captent toute la lumière. *Ray's Blues*, *I Believe to My Soul*, *Nobody Cares*, *Mr. Charles' Blues*, *Some Day Baby* et *I Wonder Who* respirent le blues, celui chargé d'histoire, d'authenticité et d'émotion. Porté le plus souvent par son seul piano, quelques simples arrangements et sa voix inimitable, le blues de Ray file des frissons. Le maître est dans la place.



RAY CHARLES
GENIUS + SOUL = JAZZ
1961 | IMPULSE RECORDS

Genius, son surnom. Soul, la musique de l'âme qui habite son chant. Jazz, son envie de se frotter au genre. Sorti en

1961, *Genius + Soul = Jazz* marque la seconde collaboration du jeune Ray Charles avec deux monstres sacrés du jazz, Quincy Jones et Ralph Burns. Événement d'autant plus remarquable que, chose rare, la paire d'arrangeurs travaille ici de concert. Une équation qui fait mouche et nous offre un véritable monument, une fusion inspirée de soul, de R'n'B et de jazz. Ray y joue sur orgue Hammond B3 et est accompagné par un groupe formé entre autres de membres du Count Basie Orchestra, ce qui procure à l'album (essentiellement instrumental) un son assez unique, dont la chaleur est encore mieux restituée sur vinyle. Ce qui est somme toute normal quand on sait que le disque a été enregistré dans les studios du sorcier du son, Mr. Rudy Van Gelder, à Hackensack Cliffs, New Jersey.



BOOKER T. & THE M.G.'S
GREEN ONIONS
1962 | STAX RECORDS

L'organiste Booker T. Jones, le guitariste Steve Cropper, le bassiste Donald « Duck » Dunn

et le batteur Al Jackson Jr. n'avaient pas besoin de textes pour leurs morceaux. Le groupe maison de chez Stax Records, le tout nouveau label de Memphis, surfait avec style sur des instrumentaux qui firent leur réputation à travers le monde. Deux Noirs, deux Blancs, une envie commune de s'amuser et de faire vibrer la musique avec cette maestria que l'on retrouve quand ils accompagnent Otis Redding, Wilson Pickett, Sam and Dave ou, plus tard, Neil Young et The Blues Brothers. Sur ce premier album du groupe et du label Stax, le quatuor groove sur une majorité de reprises funky comme *Lonely Avenue*, *I Got a Woman* ou *Twist and Shout*, mais le morceau clé demeure bien sûr le fabuleux *Green Onions* et sa rythmique imparable, un titre repris des centaines de fois — et ce n'est pas terminé !



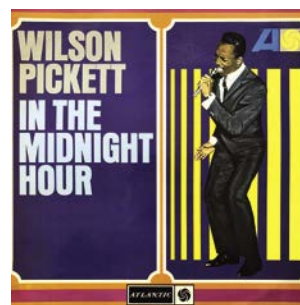
OTIS REDDING

OTIS BLUE: OTIS REDDING SINGS SOUL

1965 | VOLT RECORDS

Signé chez Stax depuis 1962, Otis Redding rencontre le succès avec *These Arms of Mine*,

l'un des rares morceaux de sa plume, mais pas des moindres. Après l'album *The Great Otis Redding Sings Soul Ballads*, il enregistre celui-ci en juillet 1965 en l'espace de 24 heures, avec le fameux groupe de la Stax, Booker T. & the M.G.'s. Si l'ensemble du disque brille par son art de la reprise, s'y trouvent deux compositions originales : *Respect*, plus tard devenu un hymne féministe grâce à Aretha Franklin, et *I've Been Loving You Too Long (To Stop Now)*, coécrit avec Jerry Butler, une ballade sentimentale propice aux frissons. Dès sa sortie, *Otis Blue* est un carton plein, sacrant le chanteur parmi les fleurons de la Stax. Son timbre, à la fois soul et blues, rugueux et puissant, résonne bien après sa mort lors d'un crash d'avion, en 1967 – à la suite duquel paraîtra un autre de ses morceaux incontournables, le nostalgique (*Sittin' On*) *The Dock of the Bay*.



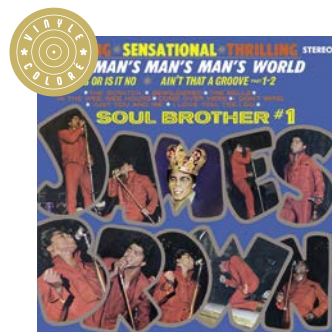
WILSON PICKETT

IN THE MIDNIGHT HOUR
INDISPONIBLE

1965 | ATLANTIC RECORDS

Après avoir connu le succès au sein des Falcons avec le single *I Found a Love*, Wilson Pickett

s'était lancé dans une carrière solo qui s'avéra vite fructueuse. Chez Atlantic, les choses prennent bonne tournure et sur cet album de 1965 il va décrocher la timbale avec *In the Midnight Hour*, l'un de ses meilleurs singles, qui donne son titre à l'album. En deux minutes trente, Pickett installe son style, un rhythm and blues sobre mais redoutablement efficace, porté par son chant, plus proche du rock que de la soul. Plus tard, sa reprise du *Hey Jude* confirmera cette aisance à naviguer entre les styles. Autre titre célèbre de l'album, *Don't Fight It* est dans cette même veine très punchy, soutenue par de belles sections de cuivres et des chœurs soignés. À noter que ces hits sont coécrits avec Eddie Floyd, son ancien partenaire des Falcons, preuve que Wilson Pickett a toujours su bien s'entourer. Un disque expressif et charismatique. Presque autant que le chanteur.



JAMES BROWN

IT'S A MAN'S MAN'S MAN'S WORLD: SOUL BROTHER #1

1966 | KING RECORDS

En 1966, James Brown a déjà eu droit à quatre compilations ! Il faut dire que sa production

est pléthorique avec douze 33 tours studio et deux albums live. *It's a Man's Man's Man's World* regroupe ses principaux titres enregistrés pour King Records dont l'instrumental *The Scratch*, mis en boîte avec les Famous Flames et sorti en 1961 ou *The Bells*, l'archétype de la ballade rhythm'n'blues créée en 1952 par Billy Ward and His Dominoes. D'autres titres présents sont ses propres compositions avec, bien entendu, le superbe *It's a Man's Man's World*, dans laquelle il assure de façon assez machiste que si l'homme a créé les outils de la civilisation moderne, il n'aurait jamais pu aller au bout de ses créations sans l'aide et la présence de la femme. Enregistré en deux prises seulement aux Talent Masters Studios de New York avec son groupe de tournée et un ensemble de cordes, ce morceau iconique est indissociable de la carrière du *Godfather of Soul*.



SAM & DAVE

SOUL MEN

1967 | STAX RECORDS

Sam Moore, ténor, Dave Prater, baryton. L'un des plus grands duos de la musique américaine, un monument qui façonna parmi certains des plus grands moments de la soul music. Leur troisième album pourra-t-il égaler, voire dépasser *Hold On I'm Comin'*, celui de leurs débuts fracassants ? Toute l'équipe de Stax Records est mise à contribution, les producteurs maison Isaac Hayes et David Porter canalisant la fougue de Booker T., de ses M.G.'s et des Mark-Keys horns. Remarquables compositeurs, Hayes et Porter signent seulement deux titres, mais quels morceaux ! *Don't Knock It* ainsi que le percutant *Soul Man*. *Soul Men* balance entre les prémices déjà brûlantes de la funk music et les ballades torrides dans la pure tradition soul comme le magnifique *Just Keep Holding On* écrit par Booker T. Jones et cette étonnante version anglaise du *Je t'appartiens (Let It Be Me)* signé Delanoë/Bécaud, interprété à l'origine par ce dernier et déjà repris par The Everly Brothers.



ARETHA FRANKLIN

I NEVER LOVED A MAN THE WAY I LOVE YOU

1967 | ATLANTIC RECORDS

Le jour où Aretha Franklin atterrit à Muscle Shoals, Alabama, elle a un choc. Bien que née

à Memphis, sa vie s'était jusqu'alors déroulée dans de grandes villes. Muscle Shoals, ce bled qui la plonge dans le Sud profond et rural, c'est une idée de Jerry Wexler, producteur sur son nouveau label, Atlantic. Plus de jérémiades et de *love songs* ampoulées comme avec Columbia : Wexler veut de la *soul music*, de la vraie, et les gars de Muscle Shoals Studios connaissent la formule. Si l'enregistrement va mal se passer à cause de son mari Ted White, cet album frise le chef-d'œuvre. Spooner Oldham et les autres résidents du FAME studio suivent Aretha dans tous ses retranchements, de ses fulgurantes reprises de *Respect* d'Otis Redding, de *A Change Is Gonna Come* et *Good Times* de Sam Cooke jusqu'au poignant *Do Right Woman, Do Right Man* et au sublime titre qui donne son nom à l'album. Du frisson en barre et en trente-trois tours pour se souvenir d'une incroyable et irremplaçable diva.

OTIS REDDING

THE DOCK OF THE BAY

1968 | VOLT RECORDS

Premier album posthume d'une des plus belles voix que le rhythm and blues et la soul ont porté, *The Dock of the Bay* est le sixième album studio de Redding, incorporant des chansons enregistrées entre 1965 et 1967. Produit à Memphis par l'extraordinaire Steve Cropper, par ailleurs coauteur du hit phénoménal de l'album : *Sitting on the Dock of the Bay*, celui-ci parvient à faire de ce qui aurait dû être un nouveau départ dans la carrière du chanteur et non une fin, un album passionnant, aux chansons disparates mais jamais déplacées les unes par rapport aux autres, servies par une interprétation sans défaut. L'âme d'Otis imprègne le disque et le rend plus vivant que jamais, cet organe extraordinaire suffisant à chaque note à la cohésion de l'ensemble. Faut-il préciser que cette merveille et son single sifflotant furent N°1 des deux côtés de l'Atlantique ?

OTIS REDDING THE DOCK OF THE BAY

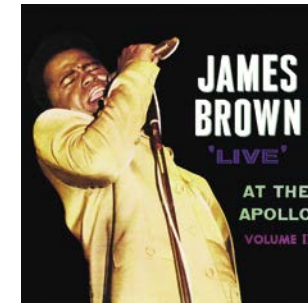


VOLT 419

What's going on MARVIN GAYE



ORCHESTRA CONDUCTED
AND ARRANGED BY:
DAVID VAN DE PITTE



JAMES BROWN
LIVE AT THE APOLLO VOL. 2
1968 | KING RECORDS

À sa mort, le corps de James Brown sera exposé à l'Apollo, cette salle mythique de Harlem où se sont lancés, lors des *Amateur Nights*, The Jackson Five, Sarah Vaughan, Billie Holiday, Ella Fitzgerald, Patti Labelle, Luther Vandross et tant d'autres. Le 24 octobre 1962, il y grave son fameux *Live at the Apollo* en compagnie des Famous Flames. Les 24 et 25 juin 1967, il remet ça pour l'enregistrement des quatre faces de ce *Volume II*. The Famous Flames sont de nouveau derrière lui pour un feu d'artifice de suavité, de slows torrides et de funk en fusion. La salle est surchauffée et le King lance la machine : *I Wanna Be Around*, *Cold Sweat*, *I Feel Good (I Got You)*, *Please Please Please* mais aussi *It's a Man's Man's World*, *Prisoner of Love* et autres machines à larmes. Le moment de bravoure demeure le long *medley* comprenant *Let Yourself Go*, *There Was a Time* et *I Feel All Right*. La machine à funk fonctionne à plein régime avec cris gutturaux, feulements viscéraux, breaks de tempo et ponts instrumentaux à foison. Un sacré classique.



ARETHA FRANKLIN
LADY SOUL
1968 | ATLANTIC RECORDS

À la fois puissante et passionnée, la voix d'Aretha Franklin a de quoi envoûter. Après un premier album plus que prometteur, la chanteuse vient prouver à tous qu'elle n'est pas ici par hasard. Le hit d'ouverture *Chain of Fools*, emmené par le truculent guitariste Joe South, et faisant écho à une Amérique gangrénée par la guerre au Vietnam, restera la pièce maîtresse de l'album. Autres monuments, le tube en puissance (*You Make Me Feel Like*) *A Natural Woman* avec son chœur transcendantal et la reprise *People Get Ready* de Curtis Mayfield, véritable hymne des droits civils, marqueront les esprits. Il faut dire aussi que l'artiste sait s'entourer avec, entre autres, la présence de Bobby Womack et d'Eric Clapton qui aideront l'album à tenir plus d'un an au top des *charts* et à devenir un classique incontournable et indispensable. Aretha Franklin s'impose, à 26 ans, comme la plus grande star de la soul music.



SLY AND THE FAMILY STONE
STAND!
1969 | EPIC RECORDS

Pour Sylvester « Sly Stone » Stewart, il était temps qu'une musique rapproche enfin les communautés blanches et noires, à l'époque bien mises à mal. Faisant suite à ses deux premiers disques, *Stand!* fusionne les genres, secouant la soul music par des uppercuts R&B, des revers funks, des gifles psychédélics et des riffs puisés dans le rock. En revanche, les textes des huit titres de l'album sont résolument marqués socialement et politiquement, faisant la part belle aux revendications citoyennes, en particulier pour la communauté noire. *Don't Call Me Nigger*, *Whitey* ne laisse aucun doute quant au message principal de ce disque enivrant et déroutant sur lequel cuivres et pédales wah-wah s'accordent à merveille. Un album cinglant qui contient également les deux hymnes que sont *You Can Make It If You Try* et *I Want to Take You Higher*. Antithèse de *There's a Riot Goin' On*, *Stand!* est l'album de la gloire. Un album ancré dans son époque et légèrement en avance sur son temps.



THE METERS
LOOK-KA PY PY
1969 | JOSIE RECORDS

Très méconnue du grand public, The Meters est pourtant l'une des formations, à l'égal de James Brown, les plus influentes du funk. Avec ce deuxième album, le groupe continue de tracer son sillon dans l'histoire avec un son et un groove reconnaissables entre mille. Les compositions sont syncopées, agrémentées d'un clavier omniprésent et de riffs de guitare funky à souhait, et flirtent avec le génie. Légendes de La Nouvelle-Orléans, les Meters, depuis les années quatre-vingt, sont devenus l'un des groupes de funk les plus samplés au monde par les artistes hip-hop – Run DMC, les Beastie Boys, N.W.A. et Cypress Hill entre autres. Il suffit d'écouter ce disque une fois pour en tomber follement amoureux, tellement le groove et le feeling des quatre musiciens transpirent le bon goût et la modestie. À découvrir ou redécouvrir absolument !

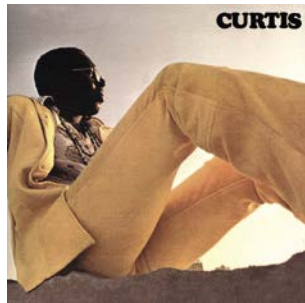


RARE EARTH
GET READY
1969 | RARE EARTH RECORDS

Quand les cinq blancs-becs de Rare Earth signèrent leur contrat avec le label Motown, ils durent se pincer. Ils savaient que Berry Gordy cherchait un groupe de soul psychédélique à peau blanche pour venir contrer la vague du soul-rock venue principalement de Californie, mais que ça tombe sur eux ! En même temps, leur titre favori, qu'ils allongent de quinze minutes quand ils le jouent dans les clubs de Detroit, s'appelle *Get Ready*, écrit par Smokey Robinson pour The Temptations. D'une durée de 21'30, soit toute la face B, gavé de solos délirants d'orgue, de saxophone et de guitares wah-wah, psychédélique en diable, chanté par la voix grave du batteur Pete Rivera, c'est le morceau de bravoure de l'album. Cool et stylés, les Rare Earth reprennent également, *Feelin' Alright* de Traffic ainsi que *Tobacco Road*, le standard popularisé par The Animals. Une fois de plus, leurs versions dépassent presque les originales, construites autour du saxophone, de l'orgue et de cette sacrée guitare de Rod Richards. Un *soul trip* !

MARVIN GAYE
WHAT'S GOING ON
1971 | TAMLA RECORDS

Au sortir des sixties, Marvin Gaye s'interroge sur la condition humaine, notre rapport à l'autre, à la nature, à la corruption... Ce sera ce concept album qui, tant musicalement que spirituellement, résiste à l'épreuve du temps : le chanteur y exprime le point de vue d'un vétéran de la guerre du Vietnam de retour au pays, et qui ne voit qu'injustice, souffrance et haine. Son frère, Frankie, revient alors de trois ans de service militaire ! Emblématique, la chanson-titre est un chef-d'œuvre qui va inspirer une kyrielle de relectures dont celle de Donny Hathaway. Arrangements au cordeau, voix sur la corde raide, le groove sous la soie de la soul se fait grave, éclairé par le génie du natif de Washington DC. Un disque au caractère universel, qui porte un regard particulier sur le monde. Habité d'une foi difficile à retranscrire par des mots, *What's Going On* est une œuvre majeure pénétrante, fluide et unifiée.



CURTIS MAYFIELD

CURTIS

1970 | CURTOM RECORDS

Si les complications du diabète eurent raison de lui à 57 ans, Curtis Mayfield a eu le temps de graver son étoile sur le pavé de

la musique afro-américaine, option *black power*. Engagé dès ses débuts, il n'en oublie pas moins de laisser la part belle aux mélodies dès son intronisation dans le show-business avec les Impressions, qu'il a fondé avec Jerry Butler. Son premier album solo, *Curtis*, paraît en 1970. Il s'ouvre sur le funk politique de (*Don't Worry If There's a Hell Below...*, fort de guitares wah-wah et d'appel aux consciences qui dénonce la précarité, le racisme et l'injustice dont souffre le peuple américain. Mais parce qu'il faut aussi danser pour sauver son âme, s'impose également un tube imparable, *Move On Up*, qui n'en reste pas moins très affirmé socialement : « *Do not obey, you must keep your say* » (« *N'obéis pas, tu as ton mot à dire* »). Son timbre falsetto, ses arrangements de cordes multiples, sa conviction font instantanément de lui la star dont le sacrement aura lieu lors de la sortie de la BO de *Superfly*, en 1972.



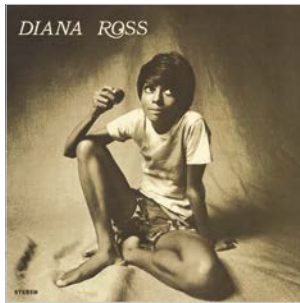
IKE & TINA TURNER

WORKIN' TOGETHER

1970 | LIBERTY RECORDS

Le plus grand succès que le couple ait jamais eu et, accessoirement, le meilleur album qu'il ait jamais enregistré !

Workin' Together, comme son prédécesseur, compile à la fois de nombreuses reprises et de nouveaux enregistrements d'anciens titres. *Proud Mary* n'a rien à envier à la version des Creedence et *Get Back* peut se dresser sans honte aux côtés du hit qu'ont pu écrire les Beatles. Il faut dire que les deux artistes savent ce qu'ils font, Tina n'a jamais chanté avec autant de passion et Ike joué avec autant de style. Il suffit d'écouter *Funkier Than a Mosquito's Tweeter*, l'un des meilleurs morceaux de l'album, où la cohésion entre le couple est la plus évidente. *Workin' Together* est, sans mauvais jeu de mots, une magnifique collaboration dans laquelle le duo, grâce à ses talents respectifs, a su se surpasser. En 1971, l'album reçoit le prix Otis Redding du Meilleur album de R&B, décerné par l'Académie française du jazz.



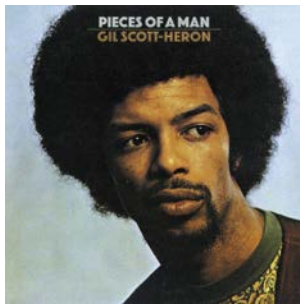
DIANA ROSS

DIANA ROSS

1970 | MOTOWN RECORDS

Tous les fans des ex-Supremes et de Motown l'attendaient. Cependant, il était essentiel que le premier disque solo de Diana

Ross l'impose dans le rôle de la grande diva soul auquel elle prétendait. Pour ce faire, Berry Gordy confia la production au duo maison d'auteurs-compositeurs-producteurs Nicolas Ashford et Valérie Simpson qui, par sécurité, vont réenregistrer leurs propres morceaux sur la plupart desquels ils avaient déjà travaillé avec d'autres artistes. Réunis autour des fameux Funk Brothers, Diana et le trio Ross-Ashford-Simpson vont commencer avec *You're All I Need to Get By* et *Ain't No Mountain High Enough* (écrit pour le duo Marvin Gaye-Tammi Terrell). Ces deux tubes se prêtent à merveille à la voix de velours de Miss Diana, comme *Dark Side of the World*, popularisé par Marvin Gaye, ou le racé *These Things Will Keep Me Loving You* que chantaient les Velvettes. Arrangé avec force violons, *Diana* est un écrin soyeux au sein duquel la voix claire et chatoyante de l'égérie de Gordy se meut avec grâce.



GIL SCOTT-HERON

PIECES OF A MAN

1971 | FLYING DUTCHMAN RECORDS

La révolution ne sera pas télévisée. C'est par ce morceau à la fois âpre et soul, illuminé par une flûte et inventant le rap

avec son style *spoken word*, que débute *Pieces of a Man*. Scott-Heron a su magnifier le mix subtil entre jazz, blues et soul qui forme la base de la musique afro-américaine contemporaine. Le Chicagoan est également un incroyable écrivain, l'un des tout premiers Noirs à avoir intégré la prestigieuse Fieldton School de New York. Ardent défenseur de la cause noire, excellent dans l'art de raconter le quotidien de ses semblables sur un ton ferme ou plus badin, Scott-Heron n'oublie jamais que la bonne musique est le meilleur vecteur de diffusion des idées. Porté par sa voix à la fois souple et grave et son jeu de piano intuitif, la batterie tout en finesse de Bernard Purdie, les arpèges de Burt Jones à la guitare électrique et la basse ronflante du grand Ron Carter, *Pieces of a Man* est un chef-d'œuvre de profondeur et de virtualité, de groove et de sensualité.



FUNKADELIC

MAGGOT BRAIN

1971 | WESTBOUND RECORDS

« *Le nouveau groupe était plus jeune que les Parliament et aimait jouer funky tout en se déchainant* », écrivait Dean

Rudland en 2005 lors de la réédition de l'album. Funkadelic est l'incarnation même du groupe fusion ; de l'impressionnant solo de guitare aux envolées hendrixiennes d'Eddie Hazel sur *Maggot Brain* aux bongos apocalyptiques de *Wars of Armageddon* en passant par la soul spatiale de *Can You Get to That* et le hard-rock déjanté de *Super Stupid*, le groupe transporte l'auditeur aux confins d'une psycho-funk dont lui seul a le secret. Prenez une douzaine de musiciens hors pair, ajoutez-y une bonne dose de Parliament, saupoudrez le tout de Yellow Sunshine Acid (un LSD puissant très consommé à l'époque) et vous obtiendrez l'un des meilleurs albums de P-funk de tous les temps ! Un album gigantesque, moins expérimental et plus maîtrisé, premier véritable chef-d'œuvre d'un groupe qui ne se prend jamais véritablement au sérieux. Indispensable.



AL GREEN

AL GREEN GETS NEXT TO YOU

INDISPONIBLE

1971 | HI RECORDS

De la soul pur sucre, du miel pour les oreilles, du plaisir en sillons. Distributeur de bon-

heur, tel est le métier d'Al Green, une profession plus que respectable qu'il exerce depuis les années soixante. Pour son troisième disque de musique quelque peu profane, le chanteur de gospel décide tout d'abord de redonner une nouvelle jeunesse à *I Can't Get Next to You* écrit par le duo Norman Whitfield-Barrett Strong pour The Temptations. La machine à sensations est en marche, s'arrêtant encore pour quelques reprises dont le suave et religieux *God Is Standing By* de Johnny Taylor ou une version sidérante de *Light My Fire* des Doors. Sinon, le Révérend Al Green n'est jamais aussi à l'aise qu'en interprétant ses propres compositions comme le délicieux *Tired of Being Alone*, repris plus tard par les Écossais de Texas et magnifié ici par la production au cordeau de Willie Mitchell. Sorti juste avant l'énorme *Let's Stay Together*, *Al Green Gets Next to You* est aussi un classique.



BILL WITHERS

STILL BILL

1972 | SUSSEX RECORDS

En voilà un autre que l'on attendait au tournant. La beauté sidérale et sidérante de son premier album *Just as I Am* et

son tube *Ain't No Sunshine* (la plus belle chanson au monde ?) pouvait-elle être de nouveau approchée ? Désormais, l'ancien ouvrier de chez Douglas Aircraft prend les choses en main en produisant lui-même et en délaissant la bande à Booker T. Jones pour l'équipe du Watts 103rd Street Rhythm Band qui vient de l'accompagner en tournée. Soul, funk et blues : la formule Withers submerge tout sur son passage. *Ain't No Sunshine* comme un aboutissement ? Voici *Use Me* et son groove imparable, voilà *Who Is He (And What Is He to You)* et ses touches de cordes débarquant du paradis, voilà encore *Lean on Me*, déchirante ballade au refrain susurré par tous les amoureux du monde. Perfection du son, de la voix, des compositions, de l'accompagnement, de l'époque également. Bill Withers (qui nous a quittés en 2020) comme une évidence.



ARETHA FRANKLIN

AMAZING GRACE: THE COMPLETE RECORDINGS

1972 | ATLANTIC RECORDS

Le gospel a toujours coulé dans les veines d'Aretha Franklin, fille de pasteur. À l'âge de 14

ans, elle chantait déjà des standards du genre, qui furent ensuite réunis sur l'album *Songs of Faith*. En 1987, elle y revint avec *One Lord, One Faith, One Baptism*. Entre les deux existe celui-ci, un joyau enregistré en janvier 1972 dans le quartier de Watts à Los Angeles avec le révérend James Cleveland au piano et le Mighty Southern California Community Choir. Du vibrant *Mary Don't You Weep* qui ouvre le disque au claquant *Old Landmark* à l'excitant *How I Got Over* en passant par les traditionnels comme la chanson-titre, elle se transcende lors d'un dialogue continué avec le chœur, le groupe réduit qui l'entoure et la congrégation présente ces deux jours et dont l'exaltation monte en flèche. Ce double album contient en bonus treize inédits issus de cet enregistrement mémorable par ailleurs filmé par Sidney Pollack et finalement sorti sur les écrans en 2018.



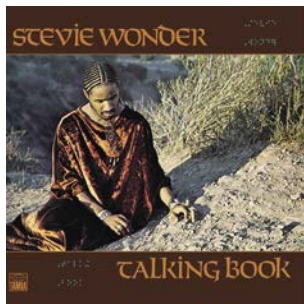
BOBBY WOMACK

ACROSS 110TH STREET

1972 | UNITED ARTISTS RECORDS

À l'image du *Superfly* de Curtis Mayfield, *Across 110th Street* est un hymne transcendant de la *blaxploitation*. Dépeignant

la violence et le racisme du Harlem des années soixante-dix, Bobby Womack, en collaboration avec J. J. Johnson, distille une soul *groovy* aux vapeurs jazzy teintée de rock et de funk qui fait taper du pied et chavirer les cœurs ! *Across 110th Street (Instrumental)* est un pur bijou de *black music* endiablée, qui n'a rien à envier à son homonyme chanté, tandis que *Quicksand*, avec son clavier chantant et ses nappes de cordes, déborde d'émotions. L'album, surpassé par *Superfly*, bénéficie d'un regain d'intérêt en 1998 lorsque Quentin Tarantino utilise la chanson-titre dans la BO du film hommage à la *blaxploitation*, *Jackie Brown*. Mais il reste un magnifique témoignage, engagé et poignant, de la soul rock des années soixante-dix et, accessoirement, la chanson qui a donné l'envie au rappeur 50 Cent de faire de la musique.



STEVIE WONDER

TALKING BOOK

1972 | TAMLA RECORDS

Durant sa tournée en première partie des Rolling Stones, Stevie Wonder terminait son set avec un nouveau titre vif

et nerveux, *Superstition*, qu'il inclut dans son nouvel album, *Talking Book*. Ce dernier contient neuf autres chansons issues des mêmes séances que celles pour *Music of My Mind*, son disque précédent qui devait sortir sous la forme d'un double album. Parmi elles, la ballade *You Are the Sunshine of My Life* mais aussi le sublime *I Believe (When I Fall in Love It Will Be Forever)* et *You've Got It Bad Girl*, et également son tout premier titre à connotation politique : *Blame It on the Sun* et ses chœurs entêtants. Devant son clavier Hohner model C, son Moog ou son Fender Rhodes, Stevie est le maître des claviers et des synthés, créant ses propres orchestres de cordes qui offrent une texture soyeuse aux ballades, mais également des vibrations résolument funky comme sur *Maybe Your Baby*. Le premier d'une belle série de chefs-d'œuvre.



DONNY HATHAWAY

LIVE

1972 | ATCO RECORDS

Si la grande époque des albums lives est souvent associée aux années soixante-dix, alors ce disque de Donny Hathaway

s'inscrit sans problème dans la légende. Au sein de la discographie assez brève du chanteur/compositeur américain, ce live enregistré lors de concerts donnés en 1972 au Bitter End de New York et au Troubadour de Los Angeles, est une totale réussite. Beaucoup de reprises au menu, dont le *What's Going On* de Marvin Gaye, qui ouvre l'album et une intéressante version du *Jealous Guy* de Lennon. Les classiques du chanteur ne sont pas oubliés, comme la vibrante interprétation de son duo avec Roberta Flack, *You've Got a Friend*. Accompagné d'excellents musiciens, Donny Hathaway parvient à habiter magnifiquement ses chansons sur scène, en communion complète avec son public sur des morceaux qui, tels *The Ghetto*, s'étirent parfois sur plus d'une dizaine de minutes. Indispensable et incontournable.



CURTIS MAYFIELD

SUPERFLY

1972 | CURTOM RECORDS

Réalisé comme bande-son pour le film du même nom, *Superfly* reste à ce jour l'un des disques majeurs de la *blaxploitation*.

Imaginatif et engagé, cet album concept distille une musique soul et *groovy* peignant le portrait d'une Amérique rongée par la pauvreté et l'abus de drogues. Si la trame du film associé transparait sur la majorité des compositions, elle ne vient en rien altérer leur qualité. La douce voix de Curtis est une caresse pour les oreilles et amène l'auditeur en douceur jusqu'à *Superfly* et son groove profond qui vient clôturer l'album de la plus belle des manières. Avec ce disque, l'artiste devient l'égal d'un Stevie Wonder ou d'un Marvin Gaye – en terme de popularité – et initie à lui seul un nouveau genre musical qui continue aujourd'hui d'influencer le monde de la soul et des bandes originales de films. Un album poétique et subtil que tout amateur de *black music* se doit de posséder et qui marque le point culminant d'une carrière peu banale qui atteint déjà son sommet alors qu'elle vient juste de commencer...



BILLY PAUL
360 DEGREES OF PAUL BILLY
1972 | PHILADELPHIA
INTERNATIONAL RECORDS

L'intérêt principal de cet album de Billy Paul est qu'il contient tous ses tubes. D'où l'avantage

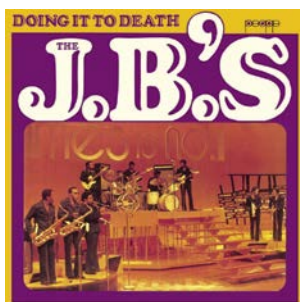
de ne pas se ruiner en plus dans un best of. En deux faces et huit titres, tout le talent du *soulman* de Philadelphie explose. De sa voix de velours, Paul Williams, alias Billy Paul, offre ses versions soyeuses et animales de *Your Song* d'Elton John et Bernie Taupin, *It's Too Late* de Carole King et *Let's Stay Together* d'Al Green. Producteurs de l'album, Kenny Gamble et Leon Huff lui offrent également sur un plateau *Am I Black Enough for You*, morceau funky *up-tempo* militant et engagé qui sera aussitôt adopté par les mouvements civiques américains. Cependant, le morceau de bravoure de ce *360 Degrees...* reste le savoureux *Me and Mrs. Jones*, cette histoire d'adultère qui demeure toujours l'un des slows les plus joués sur la planète. Encore un titre signé Gamble et Huff et interprété par cette grande voix qui nous a quittés en 2016.



MARVIN GAYE
LET'S GET IT ON
1973 | TAMLA RECORDS

Deux ans après avoir redéfini les paramètres de la soul, de la pop et du rock avec *What's Going On*, Marvin Gaye dé-

place son attention de l'esprit au corps en allant de nouveau explorer les arcanes de la sensualité. L'homme à la voix d'or susurre des *Yeah Baby*, *Love*, *Honey* et *Sugar* à satiété via des chansons plus que suggestives (*You Sure Know How to Ball*, *Just to Keep You Satisfied*) et des ballades entêtantes (*Please Stay*, *Distant Lover...*). Ode à l'amour, au romantisme, à la sensualité et à la sexualité, ce disque, socle de la soul music, est en outre superbement interprété par un Marvin Gaye en pleine forme, usant de sa voix comme d'un instrument sans limites. Ça geint, ça caresse, ça roucoule, les excellents musiciens des Hitsville Studios (James Jamerson, Uriel Jones...) enrobant chaque chanson d'une délicieuse couche de sucre glace. Un pur régal. Si *What's Going On* impressionne par sa conviction, *Let's Get It On* est une œuvre à nu, plus difficile à apprivoiser mais qui transcende les goûts et les croyances.



THE JB'S
DOING IT TO DEATH
INDISPONIBLE
1973 | PEOPLE RECORDS

« *There are seven acknowledged wonders of the world, you are about to witness the*

eighth... Ladies and gentlemen, without no doubt, these are The J.B.'s! » On aurait pu penser qu'au début des années soixante-dix, James Brown n'avait déjà plus grand-chose à prouver. Dès la fin des sixties, sa musique avait glissé de ses racines blues/gospel vers ce qu'on commençait à nommer le funk. C'est à cette époque qu'il crée The JB's, un nouveau groupe qui va l'accompagner dans cette direction musicale inédite. Sur *Doing It to Death*, album qui sonne comme un live, on retrouve, entre autres, des pointures telles que Fred Wesley au trombone, Maceo Parker au sax ou encore Fred Thomas à la basse. La chanson qui donne son titre à l'album s'étire en deux parties sur dix minutes, une durée suffisante pour prendre le pouls de ce type de groove qui animait James Brown dans les *seventies*. De la pure dynamite!



STEVIE WONDER
INNERVISIONS
1973 | TAMLA RECORDS

De sa période dite « classique » des années soixante-dix, quel est le meilleur album de Stevie Wonder? Les fans débattront

à l'infini, mais *Innervisions* aura sans nul doute les faveurs de beaucoup. S'il ne recèle pas de tubes énormes comme le *Talking Book* de 1972 ou le double album *Songs in the Key of Life* (1976), l'album est une parfaite mise en œuvre du génie éclectique de Stevie Wonder. À seulement 23 ans, le musicien multi-instrumentiste de la Motown possède déjà une riche discographie derrière lui et, en une poignée d'années, il n'a eu de cesse de repousser les frontières de la soul. Ici, on navigue en effet entre les genres, du très jazz-funk *Too High* à la ballade pop *All in Love Is Fair*, du très urbain et politique *Living for the City* à l'introverti *Visions*. Rien de ces neuf « visions intérieures » n'est à jeter, l'album, superbe, semblant incarner à lui seul l'océan de possibles que s'est ouvert l'artiste. Bluffant!



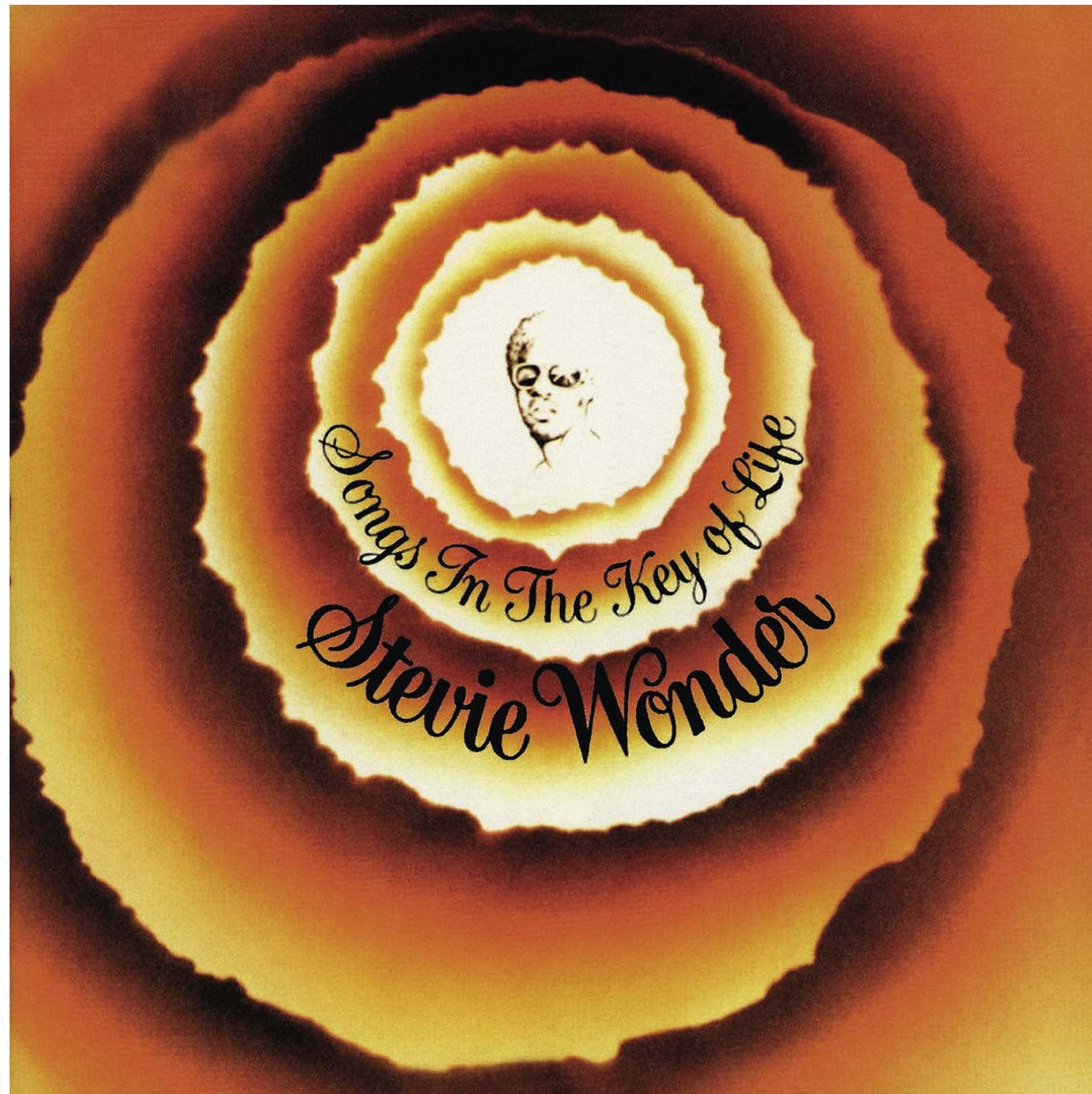
DIANA ROSS & MARVIN GAYE
DIANA & MARVIN
1973 | MOTOWN RECORDS

Il fallait que cet album se fasse, surtout depuis que Marvin avait annoncé, suite au décès

de sa partenaire Tammi Terrell, ne plus jamais vouloir faire de duo. Berry Gordy va mettre tout en œuvre pour que ses deux plus grandes stars se retrouvent sur vinyle. Motown studios, Hollywood, 1972: Gordy est présent, ainsi que le producteur Hal Davis et la paire Ashford & Simpson. Etalé sur plusieurs mois, *Diana & Marvin* va jouer à fond la carte *love and soul*, démarrant avec des versions *caliente* de *You Are Everything* et de *Stop, Look, Listen to Your Heart* des Stylistics, puis déroulant les autres standards du genre. S'il privilégie les ballades, le duo laisse également parler le feu comme avec le brûlant *Don't Knock My Love* de Wilson Pickett. Bien qu'il ne devint pas l'album incontournable que chacun pressentait, *Diana & Marvin* demeure un disque phare de l'histoire de Motown Records.

STEVIE WONDER
SONGS IN THE KEY OF LIFE
1976 | TAMLA/MOTOWN RECORDS

On ne souhaite à personne de se retrouver perdu sur une île déserte avec un seul album. À moins d'avoir pensé à se munir de *Songs in the Key of Life*. Stevie Wonder a réussi le tour de force, jamais égalé et encore moins dépassé, de sortir l'album parfait et intemporel. Rock, soul, funk, gospel, jazz, blues, samba, salsa... Y a-t-il un seul genre musical majeur qu'il ait oublié, un seul style qu'il ne maîtrise pas à la perfection? Incroyable voyage musical d'une richesse absolue, sans doute le disque le plus samplé au monde, *Songs in the Key of Life* explose de mélodies tirées au cordeau et débordant d'instruments parfaitement orchestrés comme dans *Sir Duke*, funky à souhait appuyé par des cuivres majestueux. Chaque titre s'enroule sur le suivant, l'artiste célébrant la naissance de sa fille (*Isn't She Lovely*), mais n'oubliant pas ses combats pour les Afro-Américains ou la pauvreté dans le monde (*Village Ghetto Land*). Et un chef-d'œuvre, un!





BARRY WHITE CAN'T GET ENOUGH

1974 | 20TH CENTURY RECORDS

Quand on pense que *You're My First, You're My Last, My Everything*, était à l'origine une composition country de

Peter Radcliffe, restée dans les tiroirs pendant plus de vingt ans... Disco et R'n'B, la version de 1974 est un hymne à l'amour qui fait encore ses preuves sur le *dancefloor* comme dans la pop culture – son utilisation dans la série américaine à succès *Ally McBeal* en a témoigné. Il est l'un des singles porteurs de *Can't Get Enough*, troisième album du crooner White, 30 ans tout juste cette année-là. Sept pistes qui lui permettent de connaître une notoriété internationale à la hauteur de son charisme tranquille, incarné par une voix capable du *spoken word* le plus sensuel que du baryton le plus fédérateur. Au milieu de ballades moelleuses telles *I Can't Believe You Love Me* et *Oh Love, Well We Finally Made It, Can't Get Enough of Your Love, Babe* s'avère aussi puissant que *You're My First...*, avec ce petit plus percussif tribal à la sauce funky. Bref, un album éternel.



OHIO PLAYERS SKIN TIGHT

1974 | MERCURY RECORDS

Cinquième album des Ohio Players, il marque un changement significatif dans le son du groupe. Des titres comme

Skin Tight ou *Heaven Must Be Like This*, fidèles au son qui a fait son succès, affichent des inclinaisons jazzy tandis que d'autres tels *Streakin' Cheek to Cheek* ou *Jive Turkey* semblent sortir tout droit d'une folle nuit d'amour entre Mr. Funk et Mrs. Disco. Même si les Ohio Players continuent de prendre des risques et proposent toujours une musique imprévisible, leur son s'est adouci et est moins abstrait qu'à l'accoutumée – ce qui va leur permettre de gagner en popularité. À l'image de la pochette qui ressemble plus à la couverture d'un *Playboy* qu'à la conclusion d'un shooting bondage SM au goût certain (cf. les pochettes des albums *Pain* (1972) et *Ecstasy* (1973)). Avec *Skin Tight*, le groupe donne une nouvelle saveur à la soul des années soixante-dix et devient alors incontournable.

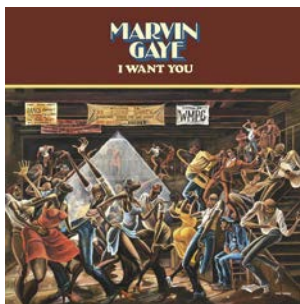


EARTH, WIND & FIRE GRATITUDE

1975 | COLUMBIA RECORDS

Un album incroyable! Témoignage poignant de l'énergie que dégage le groupe en concert, *Gratitude* est également la deu-

xième meilleure vente R'n'B de l'année 1976 et le premier album live du groupe vendu sur une major. Subtil mélange de soul et de funk, de pop et de R'n'B aux accents rock, le cocktail EWF semble habité par une énergie divine jubilatoire! Les brûlots funk-rock, tels *Shining Star*, se marient parfaitement aux ballades de velours (*Devotion*) que Maurice White et sa bande offrent à une foule en délire plus que conquise. Le groupe profite même de *Gratitude* pour offrir à ses fans cinq excellentes nouvelles compositions studio dont la réjouissante *Sing a Song* et l'hypnotisante *Can't Hide Love*. Touché par la grâce de la première à la dernière note, EWF gratifie son public d'un live incontournable à écouter sans modération. Un livre démentiel, spirituel, sensuel et puissant. Note: les six minutes de l'instrumental *Africano/Power*, introduisant l'album, sont une pure folie au groove destructeur.



MARVIN GAYE I WANT YOU

1976 | TAMLA RECORDS

Léon Ware s'est trouvé devant un vrai dilemme: enregistrer lui-même ses chansons et tenter de les sortir sur un second

album solo peu attendu ou les donner à Marvin Gaye qui vient de triompher avec *Let's Get It On* mais qui peine à écrire de nouveaux titres. Ainsi, Ware et Gaye vont pleinement collaborer sur cet album se voulant une sorte de déclaration d'amour à la nouvelle femme de la vie du soul crooner, Janis Hunter. De fait, le morceau *I Want You*, hymne de l'album, est plus qu'explicite. L'équipe des musiciens est resserrée mais cela n'enlève rien à la sensualité torride de cette suite logique de *Let's Get It On*. Come *Live with Me Angel*, *Since I Had You* et même l'instrumental *After the Dance*, arrangés avec goût par Leon Ware, ruissellent de concupiscence, de lascivité mais surtout d'amour. Marvin Gaye est à son apogée, une période qui, malheureusement, ne va pas durer longtemps...



BARRY WHITE LET THE MUSIC PLAY

1976 | 20TH CENTURY RECORDS

Six titres, trente et une minutes de musique. Avec Barry White, pas le temps de traîner. Et d'ail-

leurs, pourquoi? Tout est expliqué durant cette demi-heure: des orchestrations sophistiquées, lignes de basse et violons, *beats* et percussions sur lesquelles se construira le disco, le tout au service de cette voix inimitable qui personnifie la soul music. Quant aux chansons, elles parlent d'amour et encore d'amour, pas mal d'amour aussi, comme ses tubes précédents, les *You're the First, the Last, My Everything*, *Can't get Enough of Your Love, Babe* ou encore *Never, Never Gonna Give You Up*. Dans cet album, le morceau phare se nomme bien entendu *Let the Music Play* et sa fameuse intro parlée. L'autre sommet de ce disque dégoulinant de sensualité est *You See the Trouble with Me* qu'il coécrivit avec Ray Parker Jr., l'un des musiciens de son ex-groupe The Love Unlimited Orchestra. Le crooner texan, surnommé le morse de l'amour, est alors au sommet de son talent et de sa popularité et cet album ne va faire que renforcer cet état de fait.



CERRONE SUPERNATURE (CERRONE 3)

1977 | MALLIGATOR RECORDS

Marc Cerrone, avec cet album disco presque avant l'heure, va investir les *dancefloors* amé-

ricains. Après son célèbre *Love in C Minor*, voici *Supernature* l'album et surtout le morceau, scandé par une batterie métronomique doublée d'une ligne de synthé et porté par le chant asexué de Lene Lovich, qui en a également écrit les paroles. Sur ce titre, Cerrone découvre son allié le plus fidèle, le synthé Odyssey ARP. Conçu et enregistré à Londres avec son partenaire musical Alain Wisniak, *Supernature* surfe sur la vague disco en y ajoutant des bribes de soul, de proto funk et de *Kosmische Musik* à l'allemande. Le morceau devient l'un des rares hymnes disco, joué plusieurs fois chaque soir dans le célèbre Club 54 de New York. Marc Cerrone, le petit batteur de la banlieue parisienne impose, avec ce disque à la pochette d'un mauvais goût affirmé, son style au monde entier.



CHIC C'EST CHIC

1978 | ATLANTIC RECORDS

Le deuxième album de Chic, qui est celui du succès planétaire, propulsant le groupe au

sommet des *charts* avec son hit absolu *Le Freak*, n'est pas aussi linéaire qu'on pourrait le penser. Moins disco aussi qu'on a pu le dire. Chic, c'est d'abord l'association de deux musiciens d'exception, le guitariste Nile Rodgers et le bassiste Bernard Edwards. Le jeu incroyablement *groovy* de ce dernier, combiné aux guitares très funky de Rodgers, ont donné ce groupe unique mais atypique, où le chant semble parfois en retrait et les passages instrumentaux largement mis en avant. Plusieurs morceaux (*Savoir Faire*, *(Funny) Bone*) se passent ainsi de vocaux et se concentrent sur le duo phare guitare/basse, le tout agrémenté de piano et d'orchestrations de cordes. Et si Chic est logiquement associé à l'émergence du disco, sa musique festive mais virtuose en fait un groupe au spectre musical bien plus large. La suite l'a prouvé, voyant ses deux membres fondateurs briller auprès d'une palette d'artistes aussi large que variée.



BONEY M. NIGHTFLIGHT TO VENUS

1978 | HANSA INTERNATIONAL

Le producteur allemand Frank Farian s'est inventé une spécialité (qu'il réitérera plus tard avec Milli Vanilli): regrouper

de jeunes artistes d'origine caribéenne (ici deux Jamaïcaines, un natif d'Aruba et une Montserrtienne) et leur faire chanter ses propres compositions ainsi que des reprises judicieusement choisies. Nous sommes au début de la vague disco et, pour ce troisième album du quatuor qui a déjà triomphé avec *Ma Baker* et *Daddy Cool*, Farian compose plusieurs morceaux parfaitement calibrés dont *Rasputin* joué par The Rhythm Machine, de redoutables musiciens regroupés pour l'occasion. Autre idée de génie: faire interpréter par son gang le classique reggae des Melodians: *Rivers of Babylon*. Un carton! Des millions d'exemplaires de *NightFlight to Venus* se vendront dans le monde entier, les acheteurs découvrant une autre curiosité de l'album: une reprise de... *Heart of Gold* de Neil Young!



MICHAEL JACKSON OFF THE WALL

1979 | EPIC RECORDS

Off the Wall signe la libération de Michael Jackson. À la recherche d'une véritable identité, la sienne, le kid des

Jackson 5 veut s'envoler «*plus loin que là où les grands se sont arrêtés*», se promet-il dans une note adressée à lui-même au dos d'un itinéraire de tournée le 6 novembre 1979. Porté aux nues par le légendaire Quincy Jones, son producteur, le futur King de la pop écrit l'album parfait. Cocktail détonant de funk, de disco, de pop et de soul, chaque titre a le potentiel pour être un tube. *Don't Stop 'Til You Get Enough*, entièrement chantée en falsetto, démontre l'immense talent du chanteur tandis que la ballade *She's Out of My Life* déborde de sensibilité. En seulement neuf titres, le jeune Michael – qui vient tout juste d'avoir 21 ans – triomphe et touche déjà du doigt un succès dont beaucoup ne feront que rêver. Certifié huit fois disque de platine et vendu à plus de vingt millions d'exemplaires à travers le monde, l'album fut intronisé, en 2008, au Grammy Hall of Fame.



GRACE JONES NIGHTCLUBBING

1981 | ISLAND RECORDS

Egérie des nuits folles de Paris ou New York, quand se mélangeaient dans des clubs désormais mythiques les sons en

mouvement du disco, du punk, de la New Wave ou du hip-hop, Grace Jones était mieux placée que quiconque pour reprendre le *Nightclubbing* d'Iggy Pop. Sur ce cinquième album, la Jamaïcaine, épaulée de ses légendaires compatriotes Sly & Robbie à la rythmique, témoigne en direct de cette effervescence en cours dans les clubs, mélangeant les styles en un maelstrom grisant et charnel. Immense pop star et icône, Grace Jones fut l'une des premières de sa génération à évoquer les questions de genre et d'androgynie. On a évité le pire sur cet album désormais classique: à l'origine, le torride *Pull Up to the Bumper Baby* devait s'appeler *Pour Yourself Over Me Like Peanut Butter!* *Nightclubbing* incarne à la perfection les années quatre-vingt, et n'a rien perdu de son pouvoir d'attraction et de sa blanche et froide modernité.



MICHAEL JACKSON THRILLER

1982 | EPIC RECORDS

Ce disque est un condensé de singles absolument géniaux. Sept des neuf morceaux de *Thriller* sont entrés dans le Top

10 du *Billboard Hot 100*. En parallèle, l'album a raflé le chiffre record de huit Grammy Awards dans trois genres musicaux: pop, R'n'B et rock. Cet album est la quintessence de la musique de Michael Jackson et, surtout, la référence absolue dès qu'il s'agit de parler de pop moderne. Quant aux invités, ce n'est rien moins que le redoutable guitariste hard-rock Eddie Van Halen qui vient poser un solo d'anthologie sur *Beat It*, tandis que l'ancien Beatles Paul McCartney partage le micro sur le séducteur *The Girl Is Mine*. Un casting cinq étoiles pour des chansons éternelles, qui vont aussi être remarquablement mises en avant par l'utilisation novatrice du vidéoclip, encore peu répandu à l'époque. Depuis, tous les musiciens et chanteurs du monde entier essaient désespérément de renouveler l'exploit de ce disque de légende. Sans succès. Car *Thriller* sera toujours *Thriller*.

STEVIE WONDER HOTTER THAN JULY

1980 | TAMLA RECORDS

Ce nouvel album devait être entièrement consacré à son héros, Martin Luther King. Il abandonne l'idée, marquant quand

même le coup avec, sur la sous-pochette, une photo du pasteur et, signée de sa propre empreinte digitale, la phrase «*Rejoignez-moi dans le mouvement qui fera du 15 janvier* (la date de naissance de King) *une fête nationale*». Quant à *Happy Birthday*, sa chanson dédiée au leader noir et que l'on entrevoyait comme un pensum rédigé par un politicien néophyte, elle se révèle être un superbe chant d'espoir, gai et funky. Idem pour *Master Blaster*, hommage à son ami Bob Marley, disparu durant les séances d'enregistrement. *All I Do* s'avère une superbe chanson R'n'B inspirée et digne de ses meilleurs titres tandis que le tendre *Lately* pourrait faire couler des larmes. Après la déception du concept album *Journey Through the Secret Life of Plants*, Motown, et surtout ses fans, sont rassurés: Funky Stevie est de retour aux affaires.



PRINCE

1999
1982 | WARNER BROS. RECORDS

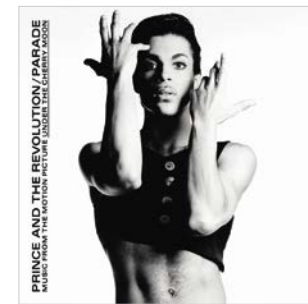
Premier album du kid de Minneapolis à entrer dans le Top 10 des charts américains, 1999 est un titre majeur dans la carrière de Prince. Il y développe un son unique, mélange de funk, de pop, de rock, d'electro et de jazz dont lui seul a le secret. Sexy à souhait, les tubes s'enchaînent à vitesse grand V avec un son incroyable. La chanson-titre, et son riff imparable, ouvre le bal, suivie de la sublime *Little Red Corvette*, premier tube d'un artiste de *black music* à passer sur MTV avant Michael Jackson ! L'ultra robotique et répétitive *Delirious*, la salace *Let's Pretend We're Married*, *D.M.S.R.* au gros son *clubbing* et *Lady Cab Driver* – qui peut à elle seule résumer tous les fantasmes sexuels de l'artiste – témoignent de la créativité intarissable d'un artiste en constante évolution musicale et au talent exceptionnel. Au début des années quatre-vingt-dix, la musique dansante et électronique sera essentiellement blanche, mais dix ans plus tôt, c'est 1999 qu'il faut retenir.



GEORGE CLINTON

COMPUTER GAMES
1982 | CAPITOL RECORDS

Que ceux qui ont essayé de coller une étiquette à George Clinton lèvent le doigt car ils ont dû s'en vouloir ! Le pape gonzo du funk reste aujourd'hui encore un merveilleux et fier indomptable, qui semble avoir toujours conçu sa passion de la musique comme un joyeux et bordélique sacerdoce. Que ce soit avec ses groupes Funkadelic ou Parliament, Clinton a posé dès les *seventies* les bases indélébiles du P-Funk, un style justement assez indéfinissable et c'est tout ce qui en fait le sel ! Sur *Computer Games*, premier album solo sorti en 1982 chez Capitol, la recette est à peu près la même, avec peut-être plus de maîtrise. Sept titres seulement, mais aucun déchet dans ce disque qui comporte notamment un hit, l'excellent *Atomic Dog* (samplé sur le premier album de Snoop Doggy Dogg), et un titre long format, *Man's Best Friend/Loopzilla*, qui résume à lui tout seul le génie de Clinton ! Un album d'une talentueuse folie.



PRINCE & THE REVOLUTION

PARADE
1986 | PAISLEY PARK RECORDS

Après *Purple Rain*, Prince s'amuse en réalisant à Nice son second film, *Under the Cherry Moon*. Oublions cette pochade en noir et blanc pour s'intéresser à sa bande-son qui deviendra l'album *Parade*. Entouré (pour la dernière fois) de son groupe The Revolution et pour la première de l'arrangeur de cordes Clare Fisher, de trente ans son aîné, le génie de Minneapolis brouille une nouvelle fois les pistes, entraînant l'auditeur sur des chemins psychédélics et tourmentés, comme une suite logique à l'album *Around the World in a Day*, pour mieux le cueillir ensuite avec des tubes radicaux. *Kiss*, chanté d'une voix en pur falsetto, est bien entendu la locomotive funky de l'album, l'autre temps fort demeurant la magnifique ballade intitulée *Somewhere It Snows in April*. Cette funk-pop psychédélique annonce l'album suivant, le superbe *Sign O' the Times*.



IMAGINATION

IN THE HEAT OF THE NIGHT
1982 | R&B RECORDS

Les producteurs anglais d'Imagination ont su patienter et attendre que la vague disco s'affaîsse pour proposer aussitôt une variante matinée de soul et de funk. Un coup de maître. Déjà, on ne peut nier que Leece John, Ashley Ingram et Errol Kennedy savent chanter, et plutôt très bien. Le second album du trio londonien, qui s'affiche sur la pochette en jupettes à la romaine, possède ce groove, cette chaleur et cette sensualité particulièrement bien dosés qui vont enflammer et contaminent toujours tous les *dancefloors* de la planète. *In the Heat of the Night* contient son lot de tubes, et quels tubes ! Le titre éponyme, *Changes*, *Music and Lights* et *Just an Illusion*, coécrit par les deux producteurs Jolley et Swain, avec la collaboration active de Leece John et d'Ashley Ingram. Ce dernier deviendra ensuite le *songwriter* attiré de Des'ree. En revanche, que le groupe ait choisi le nom d'Imagination en hommage à John Lennon n'implique pas une seconde que leur dance music souple et efficace ait quelque chose à voir avec les Beatles...



PRINCE & THE REVOLUTION

PURPLE RAIN
1984 | WARNER BROS. RECORDS

Purple Rain a été conçu comme l'album devant faire de Prince une superstar. Et c'est exactement ce qui s'est produit ! Encore plus ambitieux que sur son précédent et triomphal opus, 1999, l'artiste s'aventure sur de nouveaux territoires sans renoncer aux éléments funk, pop et disco qui ont fait son succès. S'ouvrant sur les guitares acérées de *Let's Go Crazy*, l'album démontre l'étendue du génie et des capacités guitaristiques et vocales du kid de Minneapolis pour finir en apothéose sur la ballade *Purple Rain* et son solo dantesque. Entre cris stridents et gémissements plaintifs, flirts avec le hard-rock (*Baby I'm a Star*) et le psychédélicisme (*Take Me with U*), Prince, épaulé par les talentueuses Wendy et Lisa, initie sa révolution en enregistrant l'un des albums de rock'n'roll les plus excitants et percutants de tous les temps ! Ce disque mérite une place de choix dans la discothèque de tout amoureux de musique qui se respecte, juste à côté de *Thriller*.

PRINCE

SIGN O' THE TIMES

1987 | PAISLEY PARK RECORDS

Dernier grand édifice pop princier de la décennie, *Sign O' the Times* est un album visionnaire où, comme souvent chez Prince, toutes les forces s'affrontent et finissent par créer une dynamique irrésistible. Seize titres pour un double album kaléidoscope, qui au départ devait même être un triple. Le disque est aussi à remettre en perspective avec la concurrence musicale de l'époque... qui a évidemment pour nom Michael Jackson ! Le grand rival de Prince sort la même année *Bad*, album majeur lui aussi et succès planétaire. Il conviera même Prince sur le clip de *Bad*, invitation déclinée par le Kid de Minneapolis. Presque trente ans après, *Sign O' the Times*, avec ses ballades, ses envolées funk et soul, son versant rock (*The Cross*) et bien sûr son génial titre éponyme, sonne comme une synthèse virtuose des *eighties*, avec déjà un pied dans les deux décennies suivantes.





CHAKA KHAN
DESTINY
INDISPONIBLE
1986 | WARNER BROS. RECORDS

Au cœur des années quatre-vingt, dans les crédits des albums de soul, funk et R'n'B, la

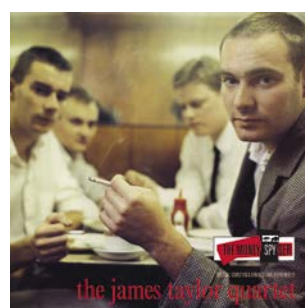
liste des producteurs et ingénieurs du son impliqués dans un disque est bien plus longue que celle des musiciens... *Destiny*, ce sixième album de la déesse funky Chaka Khan, ne déroge pas à la règle. C'est un véritable laboratoire sonore dans lequel sont impliqués les vétérans Arif Mardin et Russ Titelman ou encore le Français roi des claviers Philippe Saisse. De fait, *Destiny* s'éloigne des musiques noires pour aller s'aventurer vers le rock et la pop, comme avec *Watching the World* propulsé par la batterie de Phil Collins. Idem avec *So Close*, construit autour de synthétiseurs ou *My Destiny*, le seul titre qu'elle a écrit et qu'elle confia à Saisse. Quant à la ballade *The Other Side of the World*, enregistrée avec le seul appui des synthés de Robbie Buchanan, elle est cosignée par un autre membre de Genesis, Michael Rutherford. S'il ne contient aucun tube de la force d'*I Feel for You*, *Destiny* est une bonne suite logique et solide.



MICHAEL JACKSON
BAD
1987 | EPIC RECORDS

Thriller semblait être un sommet indépassable, mais *Bad* n'est pas loin de l'égaliser. Son enregistrement s'étalera sur

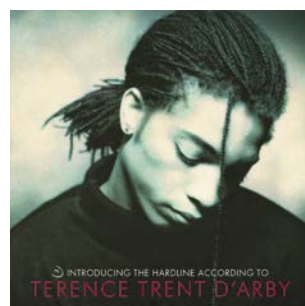
plus de deux années et les onze chansons sélectionnées le furent parmi plus de soixante-dix que la star avait préparées. Cependant, Michael Jackson est un *lover*, pas un *fighter* et les meilleurs moments de *Bad* sont les *love songs*: l'étourdie et légère *The Way You Make Me Feel*, l'espégle et raffinée *I Just Can't Stop Loving You*, en duo avec Siedah Garrett, ou encore l'éthérée *Liberian Girl*. Bien entendu, les neuf autres titres, à nouveau produits par Quincy Jones, sont de petits bijoux tel *Man in the Mirror* et sa construction en paliers, le mordant *Dirty Diana* adressé à Diana Ross et construit autour de la guitare de Steve Stevens (Billy Idol), la rythmique funky de *Smooth Criminal* ou le radical *Bad* appuyé par son long clip vidéo signé Martin Scorsese. Un (autre) monument signé du plus jeune des Jackson.



THE JAMES TAYLOR QUARTET
THE MONEY SPYDER
1987 | RE-ELECT THE PRESIDENT

Construit à la façon d'une bande originale de film déca-

lée, *The Money Spyder* arrive à parfaitement capter la saveur des films d'espionnage des années soixante avec son mix de rythmes jazzy, de ronflements d'orgue Hammond et de goûteux riffs de guitares. Comme si Booker T. and the MG's s'acoquinait avec The Ventures, un mariage béni par Lalo Schifrin. Il y a du *Mission Impossible* (par ailleurs le titre de leur premier album) dans ce disque, du point de vue musical mais aussi littéralement : comment quatre copains de Rochester dans le Kent ont-ils pu devenir les maîtres incontestés de ce jazz-funk, resté si longtemps l'apanage des musiciens et groupes américains ? Si l'ajout de sonorités acid jazz offre un son plus agressif et contemporain, c'est sans nul doute la personnalité de James Taylor, son don pour la composition et sa maestria de l'orgue Hammond qui font de ce groupe instrumental un des chefs de file de son mouvement.



TERENCE TRENT D'ARBY
INTRODUCING THE
HARDLINE ACCORDING TO...
1987 | COLUMBIA RECORDS

Encore un autre jeune artiste noir américain hyperdoué qui

révolutionna son époque avec un disque magistral avant de perdre pied. 1987 : un jeune New-Yorkais installé à Londres électrise l'ambiance avec un premier album soul-funk parfaitement maîtrisé. La voix est en place, les musiciens au top, le son nickel et surtout, les compositions sont aussi puissantes que remuantes. Le vibrant *If You All Get to Heaven* et ses réminiscences gospel, *If You Let Me Stay* aux parfums de Motown, le métronomique et envoûtant *Wishing Well*, la machine funky qu'est *Dance Little Sister*, l'infectieux *Sign Your Name* aux relents de doo-wop, le sidéral *As Yet Untitled* électrisé par cette voix à se damner qui s'envole soudain dans les aigus. Au travers de ses textes léchés, d'Arby s'adresse le plus souvent à son père. Aujourd'hui, celui qui se nomme désormais Sananda Maitreya et vit en Italie ne veut plus entendre parler ni écouter cet album d'une autre vie. Nous oui.



DEEE-LITE
WORLD CLIQUE
1990 | ELEKTRA RECORDS

« Le groove est dans le cœur ! »
En cet été 1990, le drôle de trio que forme Dee-Lite nous l'as-

sène nuit et jour via les radios et les pistes de dance. Ce groove, Dee-Lite l'a peaufiné dans les clubs new-yorkais avant d'enregistrer ce premier disque vrombissant, mélange habile de techno, house music, rap et funk. Porté par un clip coloré gavé d'effets spéciaux, *Groove Is in the Heart* combine les voix de Q-Tip, membre d'A Tribe Called Quest, et de Bootsy Collins, sans omettre la ligne de basse du titre *Bring Down the Birds* d'Herbie Hancock. *Power of Love* associe également *beat* imparable, *drum machines* et la voix souillissime de Miss Kier pour un autre must des *dance clubs*. Pour coller des cuivres sur leurs autres morceaux, tout aussi punchy, Lady Miss Kier, Super DJ Dimitri et DJ Towa Tei ont même embarqué Maceo Parker et Fred Wesley des JB's. *World Clique* ou la recette de la joie, du plaisir, de la bonne humeur et du groove.

MICHAEL JACKSON
DANGEROUS
1991 | EPIC RECORDS

Un nouvel album de Michael Jackson sans Quincy Jones aux manettes : une solution envisageable ? Bambi en est convaincu : il suffit de trouver les bons producteurs susceptibles de faire vivre les nouveaux titres qu'il a composés, un mix de morceaux funky à la façon de *Jam* et de *Black or White*, de machines R'n'B comme *Remember the Time* et de somptueuses ballades dont il a le secret (*Heal the World*). Le New-Yorkais Teddy Riley, pape du *new jack swing* est choisi d'emblée en compagnie du vétérinaire Bill Bottrell, avec qui M.J. a travaillé quatre ans auparavant sur sa version de *Come Together*. Sept studios d'enregistrement ont été réservés, dont deux 24 heures sur 24 pendant plus d'un an afin de créer un son bien plus dépouillé que les productions Quincy Jones. Par la richesse de ses morceaux, des arrangements et la qualité des ingénieurs et musiciens (Slash, Greg Phillinganes, David Paich et les frères Porcaro de Toto), *Dangerous* n'a rien à envier à ses célébrités précédentes.



Tina Turner

simply the best



SOUL/FUNK

TINA TURNER SIMPLY THE BEST

1991 | CAPITOL RECORDS

Elle revient de loin, Tina. Délaissée, abandonnée à l'aube des années quatre-vingt, jusqu'à ce que Roger Davies décide de lui donner une nouvelle chance en l'amenant à Londres puis en lui trouvant un label (Capitol), des titres imparables, des producteurs de qualité et une brochette de musiciens de haut vol. L'album *Private Dancer* sera un succès au-delà de toutes espérances, générant une multitude de tubes comme les reprises d'Al Green (*Let's Stay Together*) et d'Ann Peebles (*I Can't Stand the Rain*) ainsi que des titres originaux : *Private Dancer* écrit par Mark Knopfler ou *What Love Got to Do With It*. Puis ce sera la BO de *Mad Max* avec *We Don't Need Another Hero*, l'album *Foreign Affair* avec *The Best, I Don't Wanna Lose You, Steamy Windows*. Rien ne manque des titres cités ici sur cette compilation de luxe, pas même trois inédits *Love Thing, I Want You Near Me* et *Way of the World* ainsi qu'une nouvelle version d'un de ses propres titres, le rageur *Nutbush City Limits*. Tina à son apogée.



MARY J. BLIGE WHAT'S THE 411?

1992 | UPTOWN RECORDS

L'idéal dans une carrière est de sortir un premier album qui met absolument tout le monde d'accord. Avec *What's the 411?*,

la chanteuse du Bronx a réussi cet exploit. Mais son principal coup de maître fut tout d'abord d'avoir conquis le fameux label Uptown et séduit le tout jeune Sean « Puff Daddy » Combs qui va se battre pour pouvoir superviser l'enregistrement. Hormis son souhait de reprendre *Sweet Thing* de son idole Chaka Khan, Mary J. Blige laisse Puff Daddy et les *songwriters* du cru travailler pour elle afin de lui tisser une toile sonore alliant soul, R'n'B, *new jack swing* et quelques touches de hip-hop. *What's the 411?*, en souvenir de ses jeunes années en tant qu'opératrice de ce numéro d'assistance locale, est un album totalement mature, parfaitement travaillé, entièrement réalisé avec des machines et instruments électroniques mais qui, pourtant, exsude le groove par tous ses pores. Une nouvelle soul diva est née, un règne qui va durer de longues années.



NENEH CHERRY HOMEBREW

1992 | CIRCA RECORDS

Quand elle déboule en 1992 avec *Raw Like Sushi*, les amateurs avertis remarquent son nom de famille, celui d'un fa-

meux musicien de jazz, son beau-père, Don Cherry. Quelques millions d'albums vendus plus tard, la jeune Suédoise qui écuma les groupes punks londoniens s'est fait un nom avec son trip hop gorgé de soul aux accents jazz et funk. Toujours en tandem avec son compagnon Cameron McVey qui a trouvé les chansons ainsi que les meilleurs producteurs du moment, ils vont enregistrer à Londres ce nouvel album qui, s'il ne contient pas les tubes de l'album précédent (*Buffalo Stance, Manchild*), propose néanmoins d'excellents titres et une belle cohérence. *Sassy*, en duo avec Guru, brille par son groove entêtant, tout comme le savoureux et funky *Buddy X* et *Trout*, en compagnie de Michael Stipe de REM. Rien que ces trois perles méritent l'achat de ce disque enflammé.



MACEO PARKER LIFE ON PLANET GROOVE

1992 | MINOR MUSIC

Enregistré live à Cologne sur trois jours, ce disque a déjà une qualité première : celle de reconstituer sur scène et sur

disque la section de cuivres de James Brown, les JB's Horns, soit Pee Wee Ellis, Fred Wesley et bien sûr Maceo Parker lui-même et son saxophone alto au son venu d'une autre galaxie. Augmenté d'une rythmique de folie, de l'orgue Hammond de Larry Goldings et de quelques invités, le trio de vieux complices s'en donne à cœur joie. C'est à une joute musicale à laquelle on assiste par l'intermédiaire de ces sillons, soixante-seize minutes de pur plaisir démarrant par le contagieux *Shake Everything You've Got* pour se terminer sur le brûlant *Soul Power* en version 92 en passant par le *Georgia on My Mind* de Ray Charles, une version de douze minutes d'anthologie de l'incoronable *Pass the Peas* et *I Got You (I Feel Good)* de leur boss et parrain James Brown. Tout est résumé dans le titre du disque : l'énergie, l'ambiance, la sueur. À chacun de ses shows, James Brown lui lançait : « Maceo, I want you to blow ! ». Demande exaucée.



THE BRAND NEW HEAVIES HEAVY RHYME EXPERIENCE VOL.1

INDISPONIBLE
1992 | FFRR/ACID JAZZ

Simon Bartholomew, Andrew Levy et Jan Kincaid ont formé The Heavies, devenu The Brand New Heavies. Après avoir construit une base de fans dévoués en écumant les clubs londoniens puis en participant grandement à l'explosion de l'acid jazz et du tout jeune label du même nom, ils purent enfin exploser internationalement, en grande partie grâce à la voix charnelle de N'Dea Davenport. Curieusement, c'est sans elle que le trio s'embarque dans une aventure américaine axée sur des rythmiques acid jazz et funk, mais plongées dans le hip-hop. Chacun des dix titres sera successivement interprété par les plus fines lames du genre qu'on puisse trouver en ce début des années quatre-vingt dix, (Main Source, Gang Starr, Jamalski, Kool G. Rap, Black Sheep, Tiger et The Pharcyde...). Acid jazz + funk + rap : cette histoire de mecs remue, groove et envoie du lourd. Du sérieux.



JANET JACKSON JANET

1993 | VIRGIN RECORDS

On n'en était plus à se demander si la carrière de la benjamine des Jackson n'était due qu'à son nom de famille. D'ail-

leurs, ici, plus de Jackson sur la pochette mais un simple *Janet*. Pour son cinquième album studio, Janet mène la barque et sa collaboration avec les fameux Jimmy Jam et Terry Lewis n'a rien d'une association de façade. Le trio écrit, arrange et produit. Après le thème de l'indépendance personnelle avec l'album *Control* puis celui de l'injustice sociale sur *Rhythm Nation 1814*, elle veut revenir aux sujets plus consensuels de l'amour et des relations plus intimes. Orchestré autour de trames soul et R'n'B avec ce qu'il faut de funk pour affoler les clubs, enregistré en totalité au studio Flyte Tyme du duo Jam-Lewis, *Janet* est d'une puissance et d'une précision exemplaires. Sensuel et hypnotique, *That's the Way Love Goes* va devenir sa chanson signature, mais elle ne saurait masquer les autres moments phares de ce disque chatoyant, charnel et impudique.



MOTHER EARTH THE PEOPLE TREE

1993 | ACID JAZZ

Pour jouer les parties de Fender Rhodes sur cet album, Mother Earth a convié James Taylor. Normal d'inviter la famille, ici celle de l'acid jazz, lors de cousinades. Car, s'ils diffèrent de leurs frangins du James Taylor Quartet par le fait qu'ils incluent des parties vocales portées par leur leader Matt Deighton et des chanteuses sur quelques titres (ici, Meryl Kenton Forbes, explosive et funky sur *Jesse*, *Stardust Bubblegum*, câline sur le soul *A Trip Down Brian Lane*), Mother Earth pratique cette formule acide qui combine la soul, le funk, le jazz et, quand il le faut, quelques touches de psychédéisme et de disco. À la façon des autres groupes amis tels Incognito, Us3 ou The Brand New Heavies, Mother Earth nous propulse dans les sixties en y cueillant le meilleur : le swing et l'insouciance. La tribu acid jazz est un tout, un clan uni et passionné. Justement, sur *The People Tree*, on retrouve aussi la bande de The Style Council (Paul Weller, De Lee) ainsi que Simon Bartholomew des Brand New Heavies. Unis, on vous dit.

et qui se permet de redéfinir les marqueurs de la funk music ? Car oui, ce premier album de Jamiroquai, datant de 1993, est de haute volée. S'il s'inscrit dans la veine de l'acid jazz briton qui s'amuse à brouiller les pistes de la funk music en y injectant des accords jazzy, Jamiroquai va plus loin en infestant ses sillons d'un groove ravageur et incisif. Justement, Jamiroquai et surtout cet album qui claque, sont-ils l'œuvre du seul Jason Kay et de sa voix d'ange funk, ou plutôt d'un vrai groupe de musiciens hors classe que sont le bassiste Stuart Zender, le batteur Nick Van Gelder, le guitariste Simon Bartholomew et Toby Smith aux claviers ? Pour preuve, les instrumentaux qui forment l'axe majeur du disque. Sur les autres pistes, Kay parle d'éducation (*When You Gonna Learn* et son intro au didgeridoo), des ravages des guerres (*Too Young to Die*) et, bien sûr, d'écologie (*Emergency on Planet Earth*). Une étoile est née.



JAMIROQUAI EMERGENCY ON PLANET EARTH

1993 | SONY SOHO SQUARE

Mais qui est ce jeune type, Anglais et blanc de surcroît, affublé d'un chapeau à cornes

En 1991, un jeune chanteur de Richmond, Virginie, remporte trois fois la prestigieuse Amateur Night de l'Apollo de Harlem, qui aura vu triompher, entre autres, Ella Fitzgerald, Jimi Hendrix ou encore Wilson Pickett. Ce premier album, un parfait mélange sucré salé, combine la froideur calculée du hip-hop à la chaleur envahissante de la soul, le phrasé du rap et le *flow* limpide d'harmonies vocales venues du rhythm'n'blues. Comme son amie Erykah Badu qu'il a précédé dans le genre, Michael Eugene Archer dit D'Angelo est un prophète de cette nu soul soyeuse qu'il porte ici à son sommet grâce à sa voix aiguë et à une richesse instrumentale inégalée. Sur *Alright*, *Me and Those Dreamin Eyes of Mine* ou *Shit, Damn, Motherfucker*, son chant, entre Prince et Marvin Gaye, vient percuter des sons semblant issus de la grande époque de Sly and the Family Stone. *Groove baby, groove.*



BOYZ II MEN II

1994 | MOTOWN RECORDS

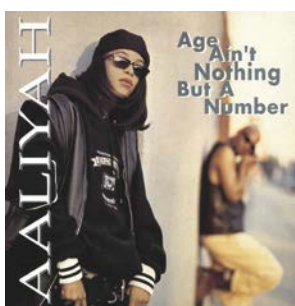
Il est facile de prendre les Boyz to Men pour un simple *boys band* débitant des chansonnettes calibrées à la chaîne. Motown ne s'y est pas trompé en signant ce trio vocal composé de deux ténors (Shawn et Wanya) et d'un baryton (Michael). Il est vrai que si l'on s'arrête aux tubes inclus dans ce second album du trio (il y eut également un disque de Noël à oublier), ce ne sont que des ballades à fendre l'âme comme *I'll Make Love to You* et *Waters Run Dry*, toutes deux écrites et produites par Babyface, *On Bended Knee*, *50 Candles*, *I Sit Away* ou leur reprise de *Yesterday*. Néanmoins, *Vibin*, *Jezebel*, *U Know* et surtout *Thank You* sont de purs titres *new jack swing*. D'accord, quatre morceaux sur treize. Et alors ? N'a-t-on pas le droit d'apprécier ce disque à sa juste valeur, de se délecter de ces aubades romantiques, de ces romances musicales superbement chantées et produites par la crème du moment (Jimmy Jam & Terry Lewis, Dallas Austin, Tim & Bob, Brian McKnight) ? L'amour, toujours, avec classe, volupté, talent et magnétisme.



ME'SHELL NDEGEOCELLO PLANTATION LULLABIES

1993 | MAVERICK/SIRE/
REPRISE RECORDS

NdegeOcello, en dialecte swahili, signifie « libre comme l'oiseau ». Ce qu'elle est avant tout, libre de ses choix musicaux, de ses inspirations. Prince veut à tout prix la signer et l'intégrer à son clan ? La jeune bassiste choisira de suivre une autre star qui la courtise, Madonna. C'est sur le label de cette dernière que sort *Plantation Lullabies* qui revisite les bases de la musique noire à la sauce Me'Shell. Sur une trame funk, elle ajoute sensualité soul, rythmique hip-hop et saveurs jazzy dont la pulsation première provient de cette basse dont elle joue de façon vibrante et organique. À ses côtés, les monstres Wah Wah Watson à la guitare, Joshua Redman au saxophone et Luis Conté aux percussions. Sur des textes puissants incluant problèmes raciaux, féminisme ou luttes LGBT, Michelle Lynn Johnson de Washington D.C. invente le neo soul qui deviendra un mouvement essentiel de la décennie à suivre.



AALIYAH AGE AIN'T NOTHING BUT A NUMBER INDISPONIBLE

1994 | JIVE RECORDS

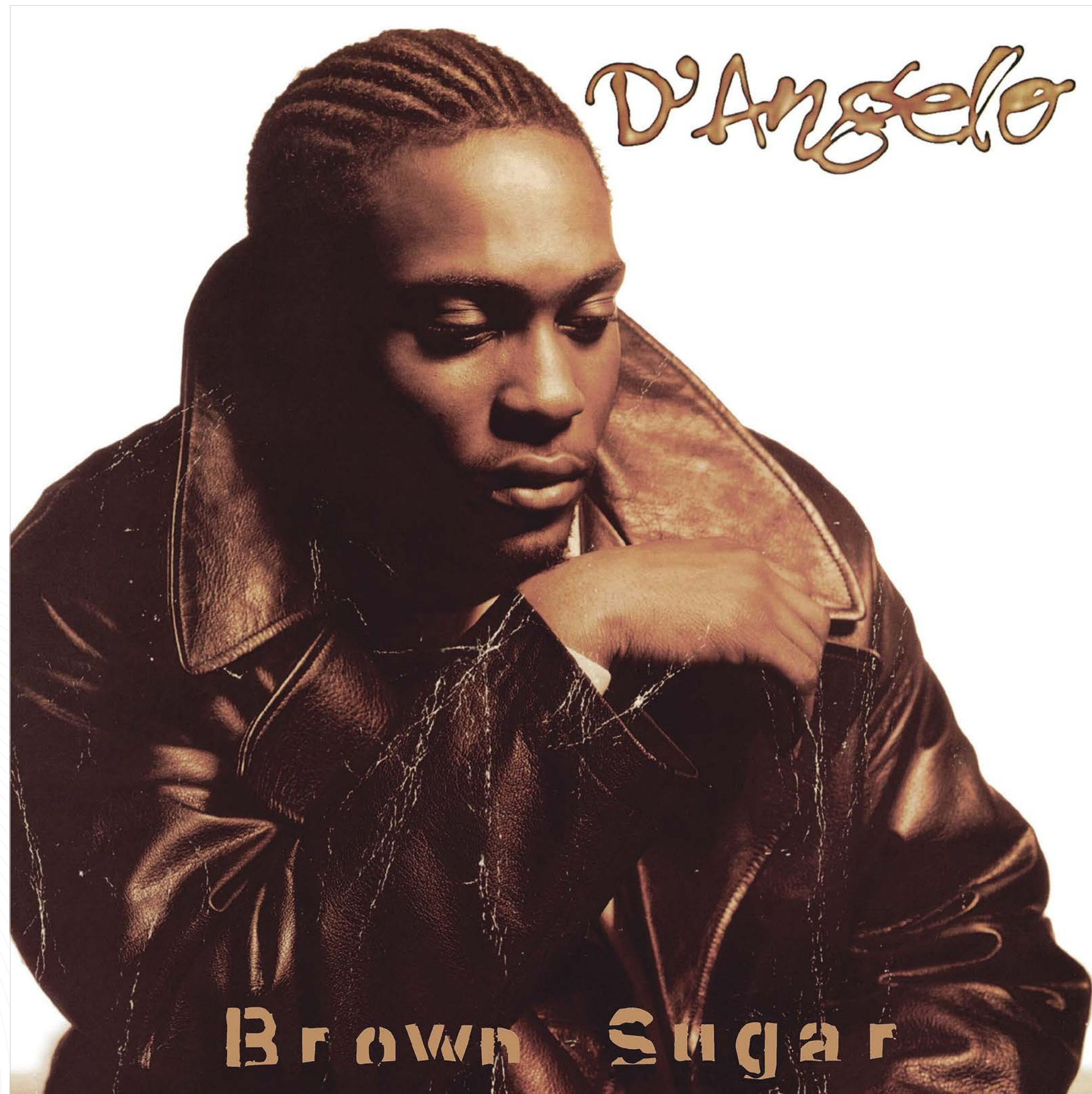
Son oncle était marié à Gladys Knight. C'est dire que la jeune

Aaliyah était à bonne école. Son autre rencontre majeure fut celle de R. Kelly qui devient son mentor, son unique auteur-compositeur et son producteur. Aaliyah n'a que 14 ans et c'est à l'été 1994, durant les vacances scolaires, que le duo se retrouve à Chicago afin d'enregistrer les douze titres formant l'ossature de ce beau disque R'n'B teinté d'une forte dose de *new jack swing* à la façon du *Control* de Janet Jackson. Si l'on met de côté les faits divers qui entourèrent la sortie de ce disque, en particulier le mariage de la jeune fille mineure avec son gourou, ce dernier a effectué du très bon travail. Le *flow* de l'album coule de source, les singles, tels que le funky et carré *Back and Forth* ou le suave *At Your Best (You Are Love)* s'enchaînant avec finesse et souplesse. Comme le dit le titre du disque, l'âge n'est qu'un nombre, un nombre qui n'exclut en rien le talent.

D'ANGELO BROWN SUGAR

1995 | EMI RECORDS

En 1991, un jeune chanteur de Richmond, Virginie, remporte trois fois la prestigieuse Amateur Night de l'Apollo de Harlem, qui aura vu triompher, entre autres, Ella Fitzgerald, Jimi Hendrix ou encore Wilson Pickett. Ce premier album, un parfait mélange sucré salé, combine la froideur calculée du hip-hop à la chaleur envahissante de la soul, le phrasé du rap et le *flow* limpide d'harmonies vocales venues du rhythm'n'blues. Comme son amie Erykah Badu qu'il a précédé dans le genre, Michael Eugene Archer dit D'Angelo est un prophète de cette nu soul soyeuse qu'il porte ici à son sommet grâce à sa voix aiguë et à une richesse instrumentale inégalée. Sur *Alright*, *Me and Those Dreamin Eyes of Mine* ou *Shit, Damn, Motherfucker*, son chant, entre Prince et Marvin Gaye, vient percuter des sons semblant issus de la grande époque de Sly and the Family Stone. *Groove baby, groove.*





JAMIROQUAI
THE RETURN
OF THE SPACE COWBOY
1994 | SONY SOHO SQUARE

On ne change pas une formule qui gagne, surtout quand son auteur et ses acolytes se régalaient à la diffuser lors de concerts géants, une activité devenue leur quotidien. Un an seulement après *Emergency on Planet Earth*, *The Return of the Space Cowboy* propose quand même une petite différence avec de nouvelles orientations musicales. Si la trame principale tourne autour du funk avec, à la suite, *The Kids*, *Mr. Moon* et *Scam*, on découvre par exemple, outre le désormais traditionnel morceau au didgeridoo (*Journey to Arnhemland*), des virées latinos (*Half the Man*, *Stillness in Time*). Au niveau des compositions, le groupe a mûri et un style plus jazzy émerge, surtout à travers les titres *mid-tempo* comme *Half the Man* et *Manifest Destiny* où explose le redoutable jeu de basse de Stuart Zender, semblable à ceux de Bootsy Collins ou de Larry Graham. L'album le moins connu de leur carrière mais pas le moins intéressant. Un très bon présage pour la suite.



JESTOFUNK
LOVE IN A BLACK
DIMENSION
1995 | REC IN PAUSE/IRMA RECORDS

Entre un acid jazz puissant et une house souple raffinée relancée par une rythmique funk, Jestofunk va abattre les cloisons d'un groove en pleine mutation. Depuis leur studio italien, Claudio Rispoli (DJ MozArt) et DJ Blade façonnent de superbe façon cette ode aux rythmes *blacks*, une succession de numéros destinée à enflammer le *dancefloor*. Durant toute sa carrière, ce concept de DJ electro amoureux du funk et des musiques aux rythmes brûlants n'a balancé que des petites bombes comme, dans ce premier album, les savoureux *Say It Again* ou le mega hit *Can We Live*, parfaitement interprétés par CeCe Rogers, la star de la house de Cleveland et sa voix de stentor. Autre star de Cleveland, le saxophoniste-flûtiste James Thompson vient faire claquer ses instruments à vent le long de morceaux ravageurs. À noter également la présence du grand tromboniste Fred Wesley (The JB's) sur *The Ghetto*, directement inspiré par Donny Hathaway.



MAXWELL
MAXWELL'S URBAN
HANG SUITE
1996 | COLUMBIA RECORDS

Sorti en 1996, le premier album de Maxwell va imposer un style emprunté aux plus grands et sonnera comme un hommage à la soul de Marvin Gaye. Musicien accompli, le jeune homme compose *Maxwell's Urban Hang Suite* à seulement 21 ans. L'album ne connaîtra pas tout de suite le succès mais sera malgré tout encensé par la critique – il atteindra tout de même la 37^e place du Billboard 200 et la 8^e en catégorie hip-hop et sera certifié disque d'or. La parution de l'excellent *MTV Unplugged* va provoquer un regain d'intérêt pour l'artiste, et le premier opus sorti si discrètement va finalement trouver son public et devenir le classique qu'il est aujourd'hui. Certifié platine, nommé aux Grammy Awards dans la catégorie « Meilleur album de R&B », *Maxwell's Urban Hang Suite* fait également partie des *1001 albums qu'il faut avoir écoutés dans sa vie*. Pas mal pour un début de carrière.



ERIKAH BADU
BADUISM
1997 | UNIVERSAL RECORDS/
KEDAR ENTERTAINMENT

Neo soul (ou Nu Soul) : un style de musique ayant émergé à la fin des années quatre-vingt-dix des racines de la soul et du R'n'B contemporain et incorporant divers éléments jazz, funk, hip-hop, electronica et pop. Un genre incluant des lyrics forts et concernés, généralement portés par des femmes de caractère à la voix chaude et ample rappelant les divas jazz des décennies passées. Une définition qui semble avoir été créée pour la Texane, dorénavant surnommée la Billie Holiday hip-hop avec son premier album délicieusement soul. Créé autour d'une base electro par une flopée de producteurs de haut vol dont les fameux The Roots, *Baduizm* nous emmène sur les traces des plus grandes chanteuses afro-américaines via un groove irrésistible qui capte l'auditeur dans sa nasse. Impossible de résister au charme, au talent et à la douceur de cette artiste majeure de la nouvelle vague des musiques noires. Un disque d'une beauté éclatante.



MACY GRAY
ON HOW LIFE IS
1999 | CLEAN SLATE/EPIC RECORDS

Macy Gray n'en fait pas des tonnes. D'ailleurs, pourquoi devrait-elle en rajouter avec des gémissements et autres cris plaintifs ? Sa voix, rauque et animale, avec des cordes vocales plongées dans la toile émeri, n'a pas besoin d'artifices. D'un autre côté, Macy Gray n'a pas non plus envie de se mesurer aux grandes divas soul : même s'il puise son ADN au cœur des racines du R'n'B et que l'âme de Prince se promène entre les sillons, son premier album la joue plutôt dans la catégorie pop-rock. Violons et toute une panoplie de claviers (piano, moog, Fender Rhodes, Farfisa, Chamberlin...) joués par le sorcier Jerry Ruzumna cohabitent avec des scratches à l'ancienne et quelques samples bien choisis dont *Love Story* de Francis Lai. Net et précis, son *songwriting* s'imprègne des leçons du quotidien, des histoires ratées et autres foirades de la vie de tous les jours. Soul et bluesy, frais mais teinté de pastels sixties, l'art de Macy Gray nous rappelle quelqu'un. Et si Rod Stewart avait eu une fille ?

LAURYN HILL
THE MISEDUCATION OF LAURYN HILL
1998 | RUFFHOUSE RECORDS

Le succès, ce n'est jamais simple à gérer, surtout quand on est une gamine du New Jersey et que son premier groupe, The Fugees, vient de rencontrer un succès interplanétaire. Tandis que ses deux acolytes lâchent l'histoire commune pour des albums solos, Lauryn tente de rester à flot en écrivant des titres pour sa propre œuvre en solitaire. Le premier qu'elle pose, *When It Hurts So Bad*, donne le ton de l'album à venir : introspectif, sombre, rugueux et doux à la fois. Enceinte, elle compose ensuite pour son futur enfant le superbe *To Zion*, éclairé par la guitare de Carlos Santana. Perdue à New York, elle part avec le père, Rohan Marley, en Jamaïque, aux Tuff Gong Studios créés par Bob Marley où, soudain, tout prend sens. Empli de force et de spiritualité, teinté de soul et de reggae, ce premier album (et dernier à ce jour) de la diva du New Jersey est un vrai diamant.



ERIKAH BADU MAMA'S GUN

2000 | MOTOOWN RECORDS

C'est dans les célèbres Electric Lady Studios de New York, par lesquels sont passés (entre autres) Jimi Hendrix et Stevie

Wonder que la chanteuse américaine enregistre son second album. Elle prend son temps, de 1998 à 2000, année de la sortie de *Mama's Gun* dans les bacs. Autour d'elle, Questlove, Jay Dee et la bande du collectif qu'ils ont formé, les Soulquarians, Betty Wright, Stephen Marley, Roy Ayers au vibraphone et Roy Hargrove à la trompette. La soul y est innovée comme rarement, mâtinée de funk et de jazz, portée par les textes de Badu, qui y évoque sa condition de femme noire et artiste dans le monde cruel que sont les États-Unis, mais aussi sa maternité et sa récente séparation avec André Benjamin d'Outkast. Le tout en vivant son rêve : chanter. Souvent comparé au *Voodoo* de D'Angelo, paru la même année, *Mama's Gun* est cependant plus frontal concernant la condition afro-américaine. Et impose une succession de chansons élégantes sans perdre leur groove.



ALICIA KEYS SONGS IN A MINOR

2001 | J RECORDS

Un tel talent ne pouvait passer sous le radar de Clive Davis, le découvreur de stars dont la première fut Janis Joplin. Pour

que le premier album de la jeune New-Yorkaise – auteure-compositrice, chanteuse, mais aussi pianiste d'exception –, atteigne la perfection que tous les deux attendent, il faudra une dizaine de studios et autant de producteurs différents : de jeunes prodiges de la nu soul, du R'n'B et du funk mais aussi des géants comme Isaac Hayes qui jouera du Fender Rhodes et signera les arrangements de cordes. Le résultat est de toute beauté, alternant groove et nappes jazzy avec de somptueuses ballades comme les géniaux *Fallin'* et *A Woman's Worth*. Sa reprise de *How Come You Don't Call Me* révèle son admiration pour Prince qu'elle va aussitôt surpasser au niveau des ventes. Incontestablement le plus grand espoir soul depuis Lauryn Hill. *Songs in a Minor* recevra la même année... cinq Grammy Awards ! Un classique à ne rater sous aucun prétexte.



VARIOUS ARTISTS SHAOLIN SOUL

2001 | DELABEL RECORDS

Que du bon dans cette réédition du premier épisode de la série *Shaolin Soul*, censée faire connaître les originaux de la

soul music les plus samplés. Une vingtaine de titres iconiques qui puisent dans les catalogues de la Motown (*You're All I Need to Get By* du duo Marvin Gaye-Tammi Terrell), dans celui de Stax Records (The Emotions, Booker T. and the MG's sur *Children Don't Get Weary* en compagnie de Judy Clay au chant, The Dramatics...), chez Hi Records (OV Wright, Syl Johnson, Ann Peebles et le grand Al Green) mais aussi chez ATCO (le génial Donny Hathaway et son *Little Ghetto Boy* ici en version live). Qu'importe le label du moment qu'on a le frisson, et on en a à foison avec l'instrumental *Groovin'* de Willie Mitchell ou la somptueuse version de *Ain't No Sunshine* de Bill Withers par Lyn Collins. Barry White, Gladys Knight and the Pips, The Emotions, Bob James ou encore The Charmels font partie de ce casting exceptionnel résolument soul.



SHARON JONES AND THE DAP-KINGS DAP-DIPPIN' WITH SHARON JONES AND THE DAP-KINGS

2002 | DAPTONE RECORDS

Sharon Jones nous a quittés en 2016. Et s'il lui a fallu attendre

l'âge de 45 ans pour pouvoir enfin enregistrer un album, elle aura profondément marqué le monde de la funk music. Tout y est : la voix à la fois grave, suave et rageuse de Miss Jones et l'usine à funk que sont les Dap-Kings menés par le bassiste, chef d'orchestre, principal compositeur et fondateur du label Daptone : Bosco Mann. Mann prit le temps de peaufiner onze titres dans la pure tradition des *ladies funk* autrefois personnifiées par Tina Turner période Ike, Betty Davis, Millie Jackson ou Nona Hendryx. La bande s'autorise toutefois la reprise survoltée de *What Have You Done to Me Lately* de Janet Jackson. Bien que les Dap-Kings et Sharon la Géorgienne soient basés à New York, on retrouve ici la saveur des meilleurs albums de chez Stax Records ou des productions des célèbres studios Muscle Shoals d'Alabama. L'ex-choriste de Maceo Parker est enfin à la place qu'elle mérite : en haut de l'affiche.



JUSTIN TIMBERLAKE JUSTIFIED

2002 | JIVE RECORDS

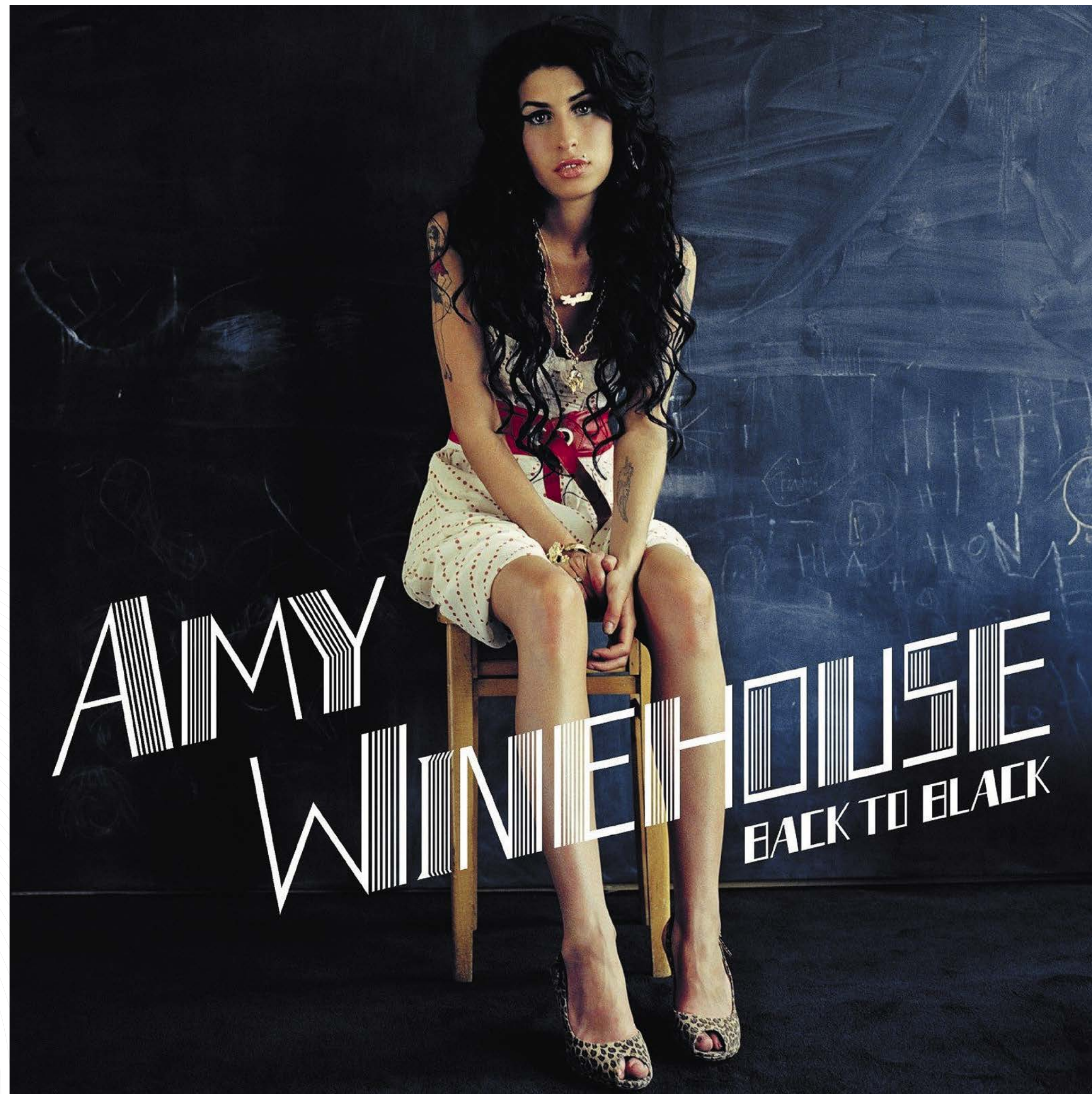
L'aventure NSYNC est définitivement derrière lui. Pour se lancer en solo, Justin décide de (très) bien s'entourer et fait

appel à deux jeunes producteurs en train d'exploser : un certain Timbaland ainsi que The Neptunes. Ces derniers, Chad Hugo et Pharrell Williams, ont dans leur sacoche pas mal de mélodies qu'ils proposent à Michael Jackson mais, devant le refus de ce dernier, ils n'ont plus qu'à les refiler à Justin. Cela tombe bien : Timberlake veut sortir de son image pop afin de glisser vers le R&B. *Like I Love You* sera le premier morceau à être mis sur orbite, un duo avec le rappeur Clipse produit par The Neptunes. Suivront le sensuel *Cry Me a River* et son *beat carré* peaufiné par Timbaland, puis *Rock Your Body* et son *beat up-tempo* sur lequel The Neptunes, déçus que Michael Jackson l'ait rejeté pour son album *Invincible*, vont construire une vraie machine à danser, sexy à souhait. Justin Timberlake réussit sans ratés son arrivée parmi les plus grands.

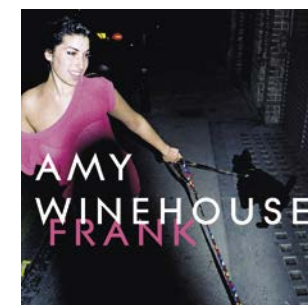
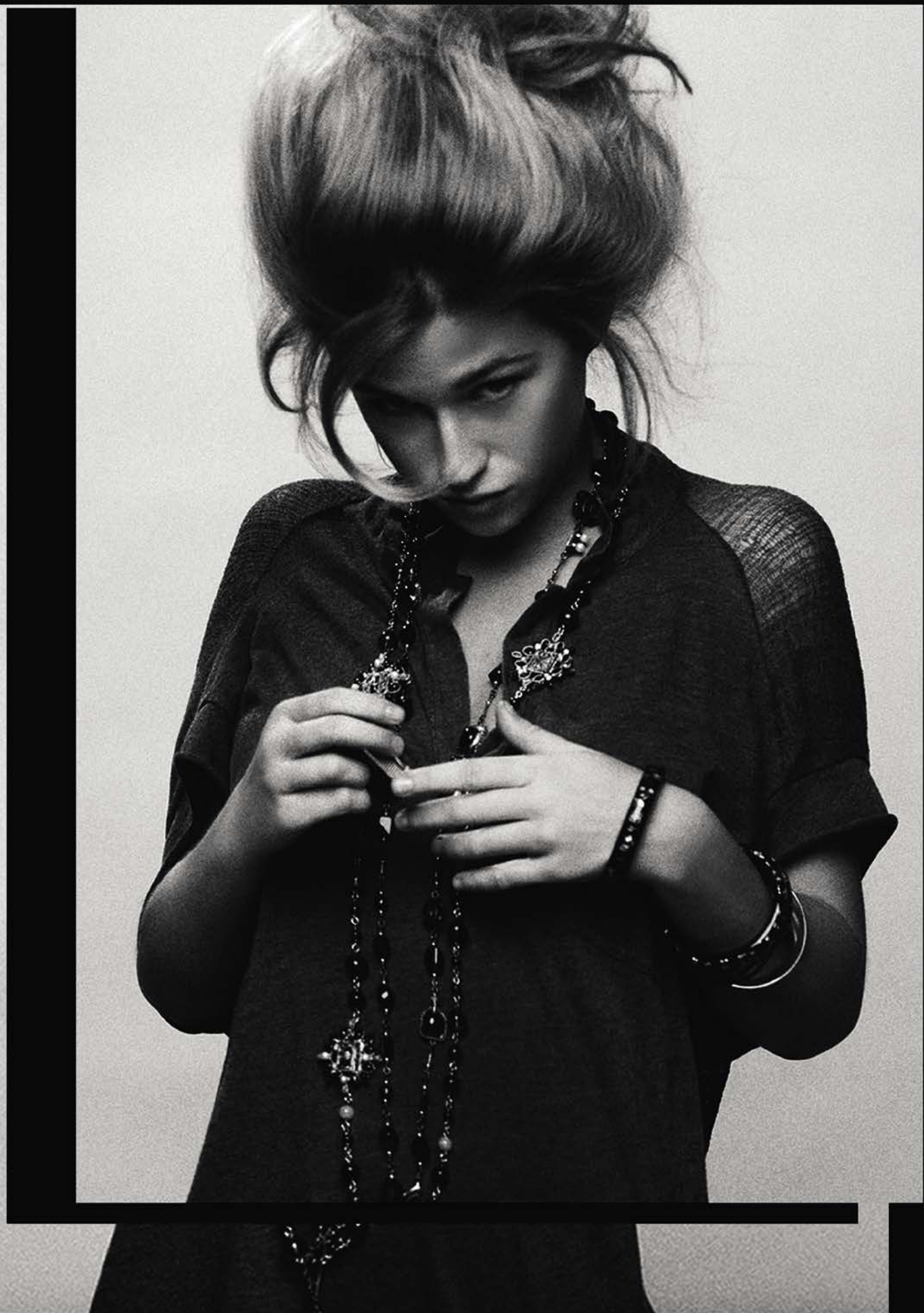
AMY WINEHOUSE BACK TO BLACK

2006 | ISLAND RECORDS GROUP/UNIVERSAL RECORDS

Écoulé à plus de douze millions de copies à travers le monde, *Back to Black* est le second et dernier album de la chanteuse avant sa mort tragique en 2011. Fondamentalement R'n'B, l'album puise ses racines dans le jazz et la soul des années soixante, ce qui lui confère un son authentique au groove profond. Les thèmes abordés sont universels et relativement banals (amour et drogue entre autres) et, fort heureusement pour l'artiste, sa manière de les chanter et la puissance de sa voix les hissent au statut de véritables témoignages sociétaux. Il y aurait beaucoup à dire sur cet album au vu des circonstances de son succès et de la vie personnelle de l'artiste lors de son écriture, mais *Back to Black* reste assurément le testament d'une artiste terriblement talentueuse à la voix incroyable, touchée par la grâce au crépuscule de sa vie. L'un des meilleurs disques de soul du XXI^e siècle. Incontournable et indispensable.



SELAH SUE



AMY WINEHOUSE FRANK 2003 | ISLAND RECORDS

Mais qui est cette jeune Anglaise, se réclamant sans gêne de Sarah Vaughan et Dinah Washington, déboulant en 2003 sur la scène Soul-R'n'B avec un album aussi accompli ? Une auteure-compositrice inspirée à la voix gorgée d'âme qui a attiré l'attention de la crème des producteurs du moment (Salaam Remi, Commissioner Gordon, Jimmy Hogarth, Matt Rowe...). Le résultat est saisissant. Même si elle avouera n'être pas totalement heureuse avec ce disque, c'est avec ce *Frank* souple comme de la soie qu'Amy Winehouse va séduire la critique puis le public. *You Sent Me Flying* flirte avec le jazz et la bossa-nova, *Stronger Than Me*, *Take the Box* ou *In My Bed* explorent également les mêmes sources en les mêlant aux nouveaux rivages de la soul moderne. Grande fan de Frank Sinatra, au point de lui dédier ce premier album enthousiasmant, Amy Winehouse filera ensuite vers le succès de *Back to Black* puis son (triste) destin.



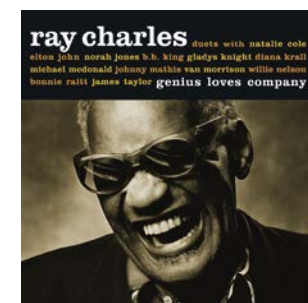
AYO JOYFUL 2006 | POLYDOR/UNIVERSAL MUSIC

Allemande, de père Nigérian et de mère Rom, Ayo navigue entre Londres, Paris ou New York. Si elle ne connaît pas les frontières, sa musique non plus n'a pas de barrières. Soul, folk, reggae, elle se fiche des genres et des étiquettes. Chacun connaît le profond *Down on My Knees*, la prière poignante d'une femme à son homme, trahie mais toujours amoureuse. Les autres chansons de *Joyful*, chroniques des rapports humains, parlent à tout le monde. De l'amour bien sûr (*What Is Love*, *Watching You*), des ruptures (*Without You*, *And It's Supposed to Be Love*), de l'amitié (*Letter by Letter*), de la naissance (*Never Been*)... Guitare acoustique, percussions, accordéon, *steel guitar*, orgue Hammond et mandolines enrobent sa voix douce et enveloppante sur ce premier album envoûtant enregistré à New York. Depuis, Joy Olasunmibo Ogunmakin dite Ayo a fait son bout de chemin, toujours sans frontières et jamais à court de grâce ni d'inspiration.



ALOE BLACC GOOD THINGS 2010 | STONES THROW RECORDS

Les EP puis le premier album d'Aloe Blacc passèrent assez inaperçus. Pour son deuxième essai, le Californien de parents Panaméens va d'abord s'appuyer sur des chansons musclées pour lesquelles il ira, sans complexe, demander de l'aide au moment de leur composition. Amour, politique, émotions : les lyrics possèdent une âme soul qui colle parfaitement aux mélodies. Côté musical, l'équipe de Truth and Souls Records de Brooklyn, va, via le producteur Leon Michels, s'attacher elle aussi à peaufiner un tapis sonore et des arrangements soul vintage qui collent parfaitement à la voix sucrée de l'artiste. Ainsi *I Need a Dollar*, *Loving You Is Killing Me*, *Hey Brother* et *Good Things* qui vont aussitôt trouver leur audience. La curiosité de cet album haute qualité demeure dans sa version soul de *Femme Fatale*, le titre écrit par Lou Reed pour l'album *The Velvet Underground and Nico*. Egbert Nathaniel Dawkins III, alias Aloe Blacc, est désormais quelqu'un.



RAY CHARLES GENIUS LOVES COMPANY 2004 | LIBERTY/HEAR MUSIC/ CONCORD/EMI RECORDS

Ray Charles ne pouvait s'en aller comme ça. Une telle carrière ne pouvait se conclure qu'avec un disque d'exception. Enregistré quelques mois avant sa disparition et sorti de façon posthume, *Genius Loves Company* propose douze duos du Génie avec des artistes de tous genres qu'il a toujours aimés et fortement influencés. Ces artistes d'exception ont répondu présents pour revisiter tout le spectre des musiques qu'il a explorées durant son incroyable parcours. On retrouve ici les marqueurs de la *soul music*, du *rhythm and blues*, de la *country-music*, du *blues*, du *jazz* et de la *pop music* via des standards comme *Sorry Seems the Hardest Word*, de et avec Elton John. Quelques performances sortent du lot comme le superbe blues *Sinner's Prayer* de Lowell Fulson avec B.B. King ou encore *Heaven Help Us All*, un des tout premiers succès de Stevie Wonder chanté ici en compagnie de Gladys Knight. Mais cet album hommage doit se déguster en entier, goulûment, comme *The Genius* croqua la vie.



JANELLE MONÁE THE ARCHANDROID 2010 | BAD BOY ENTERTAINMENT/ WONDALAND RECORDS

L'archange androïde de Janelle Monáe s'est posé en 2010 sur la planète soul. Seulement, la native de Kansas City relocalisée à Atlanta ne fait rien comme tout le monde. Sa soul ambitieuse, frondeuse et inventive sacrifie à la tendance nu soul mais contient aussi de la pop, des *beats* R'n'B, des rythmes funk, du hip-hop et des volutes psychédélics. Il aura fallu deux ans à son équipe pour terminer ce superbe kaléidoscope musical qui conjugue envolées symphoniques, orchestrations ultra-travaillées, tubes vibrants à la façon de ses voisins d'Outkast (*Faster* et *Tightrope* qui voit d'ailleurs la présence de Big Boi du duo d'Atlanta), ballades sensuelles et frissonnantes (*Mushroom & Roses*, *Say You'll Go*, *Neon Valley*) et tant d'autres surprises. Disque expressionniste en diable, *The ArchAndroid* aurait pu être dirigé par Quincy Jones. Mais Janelle Monáe n'a besoin de (presque) personne. Film pour les oreilles, *The ArchAndroid* capture, enchante, absorbe, surprend et bouleverse.

SELAH SUE SELAH SUE 2011 | BECAUSE MUSIC

21 ans, Belge : pas vraiment de quoi annoncer une nouvelle diva des musiques noires. Et pourtant... Sur ce premier album homonyme, la native de Louvain propose le grand jeu avec un subtil mélange métissé regroupant douze titres, puissants et efficaces, chantés en anglais et naviguant entre funk racé (*Black Part Love*, *Crazy Sufferin' Style*), hip-hop de grande classe (*Peace of Mind*), folk suave (*Mommy*), reggae-ragga inspiré (*Ragamuffin*) et bien sûr soul (*This world*). Une présence assidue sur les scènes de dizaines de festivals, la première partie de Prince à Anvers et sa participation à l'album *The Lady Killer* de Cee Lo Green (qui lui rend ici la pareille sur le langoureux *Please*), firent partie de son apprentissage. Ce premier disque homonyme, un hommage circonstancié à ses héroïnes Lauryn Hill et Erykah Badu, est à classer parmi les grandes réussites de la décennie 2010.



MICHAEL KIWANUKA HOME AGAIN



AMY WINEHOUSE LIONESSE: HIDDEN TREASURES 2011 | ISLAND RECORDS GROUP/ LIONESSE RECORDS

Un album posthume peut devenir un vrai fourre-tout, mais, le plus souvent, la qualité de

l'artiste efface rapidement tous les reproches envisagés. Ces trésors cachés méritent bien leur nom. Se succèdent *Our Day Will Come*, douce reprise de Ruby and the Romantics, l'inédit *Between the Cheats* et sa tonalité soul, une version dépouillée de *Tears Dry* qui figurait sur l'album *Back to Black*, une cover des Shirelles (*Will You Love Me Tomorrow*), un très beau duo avec Nas (*Like Smoke*), la reprise du succulent *Valérie* des Zutons, une autre de l'hymne bossa-nova *The Girl from Ipanema*, une tuerie mélancolique à souhait écrite par l'artiste (*Half Time*), *Wake Up Alone* en version plus jazzy, le craquant *Best Friends, Right?*, le fameux duo *Body and Soul* avec le crooner Tony Bennett et, pour un final explosif, le poignant *A Song for You* écrit par Leon Russell et popularisé par un autre artiste parti trop vite, Donny Hathaway. Rien à jeter.



BOBBY WOMACK THE BRAVEST MAN IN THE UNIVERSE 2012 | HL RECORDINGS

Depuis *Resurrection* (1994), son dernier album solo, peu mémorable, le flamboyant

crooner se faisait désirer. Au point que plus personne n'y croit plus vraiment. Hormis Richard Russel, patron du label anglais XL (Adele, The XX, Jack White), fan de la première heure et qui, reproduisant sa manœuvre déjà testée avec *I'm New Here* de Gil Scott-Heron, a pour ambition de remettre Womack sur le devant de la scène. Mission accomplie avec *The Bravest Man in the Universe*, produit par Damon Albarn, déjà connu pour son rôle crucial dans Blur ou Gorillaz, et qui mélange la soul au R'n'B et à l'electro. Déjà malade du cancer du côlon qui aura raison de lui deux ans plus tard, Womack insuffle toute son énergie et sa ferveur vocale dans le blues de *Deep River*, le funk détourné de *Stupid*, le hip-hop convulsif de *Jubilee*, l'electro-soul de *Forgive My Heart* ou du bouleversant *If There Wasn't Something There*.

MICHAEL KIWANUKA HOME AGAIN 2012 | POLYDOR RECORDS

Bill Withers adorait Michael Kiwanuka. Il l'avait découvert via Soul Public Radio, une fréquence de Los Angeles. Pour lui, le jeune Londonien de descendance ougandaise personnifie la soul à la fois *roots* et contemporaine, mais avant tout authentique. Il est la voix et l'inspiration qui incarnent l'esprit de sa musique ainsi que celle de Curtis Mayfield et d'Otis Redding, mais d'une façon terriblement moderne. Avec l'aide du producteur Paul Butler, pas plus âgé que lui, Kiwanuka n'avait que 23 ans quand il enregistra ce disque lumineux qui fait déjà figure de classique du genre. Il conjugue ici le groove, l'émotion et la sensualité de ses aînés avec, outre sa magnifique écriture et sa voix chaleureuse et enjôleuse, de somptueux arrangements pour lesquels il utilise des instruments piliers de la folk music comme la guitare acoustique, la flûte, ou le Fender Rhodes. Car cette douceur folk a également bercé le gamin dont la musique, profondément organique et d'une richesse confondante, touche au cœur. Une bénédiction.



BLACK PUMAS BLACK PUMAS 2019 | ATO RECORDS

Comme Erykah Badu, Black Pumas vient du Texas. Comme elle, leur soul music surfe sur la nostalgie. Il y a du Sam Cooke

dans la voix sirupeuse d'Eric Berton qui s'appuie sur le travail musical de son acolyte guitariste et producteur Adrian Quesada. Inspiré à la fois par la soul psychédélique, le style Motown et celui plus cuivré du Philly Sound, le duo nous sert une soul aux accents rétro mais résolument moderne dans ses arrangements. Quand *Confines* nous propulse à Hitsville USA au cœur des sixties, la ballade acoustique *OCT 33* pourrait provenir directement du Philadelphie des *seventies*. Idem pour les tubes teintés de R'n'B que sont *Know You Better*, *Stay Gold* ou *Old Man* et pour les diamants semi-acoustiques que son *Touch the Sky* et *Sweet Conversation*. *Black Pumas*, ou comment, en un album et en trente-neuf minutes, remettre au goût du jour une soul rétro organique, sensuelle et captivante. Inconnus début 2019, les voici stars à la fin de l'année. Incontournables.

SAY IT LOUD. I'M BLACK AND I'M PROUD.

JAMES
BROWN

DITES-LE FORT.
JE SUIS NOIR ET JE SUIS FIER !



RAP HIP-HOP

RAP
US



GRANDMASTER FLASH & THE FURIOUS FIVE THE MESSAGE

1982 | SUGARHILL RECORDS

La fondation. La pierre philosophale. La ligne de départ. *The*

Message « invente » le rap social. Sur le même label, les graines avaient été semées par le tube liminaire *Rapper's Delight* de Sugarhill Gang, mais ce n'était alors que harangues festives et ambiances de soirées. Là, on entre dans le dur, la description clinique, entre Bob Dylan pour la poésie et Gil Scott-Heron pour la véracité, de la réalité urbaine. « Des rats dans l'entrée, des cafards dans la cour, des junkies dans l'allée armés de battes de base-ball »... Melle Mel et les rappers associés au DJ pionnier Grandmaster Flash font du rap ce que Chuck D de Public Enemy nommera plus tard le Black CNN. Electro funky et rimes assassines, ce disque est la matrice rap insurpassable de cet opuscule, présentement entre vos mains. Visionnaire et radical. *The Message* est classée 51^e dans le classement des 500 plus grandes chansons de tous les temps. Un vrai hymne qui influence jusqu'à aujourd'hui tous les artistes hip-hop du monde entier.



LL COOL J RADIO

1985 | DEF JAM RECORDS

Découvert à 15 ans par un des Beastie Boys, qui le recommande à Rick Rubin, LL Cool J obtient un contrat chez

Def Jam, alors tout juste monté, et à 16 ans à peine, triomphe déjà avec son premier single, *I Need a Beat*, qu'on retrouve ici en version remixée. Tout le reste est produit par Rick Rubin, le maître musical du label, le corps de l'album comme les singles successifs, *I Can't Live Without My Radio* (présent également sur la BO du film *Krush Groove*), *Rock the Bells*, etc. Sur des samples de Cerrone, de Chic, de Prince et de... Yes, avec un *flow* de jeune loup affamé, et aucun *featuring*, car ça n'est pas encore la norme, l'adolescent surdoué rappe comme si sa vie en dépendait, et décroche un disque de platine pour plus d'un million de ventes aux USA. Il pose en cela une des premières pierres de cette histoire, et devient la première *Teen Idol* du genre. Un classique du rap, unanimement intouchable.



RUN DMC RAISING HELL

1986 | PROFILE RECORDS

Les patrons, les pères fondateurs, les inimitables Run DMC règnent déjà sur le *game* après leurs deux premiers albums à

succès, qui ont dépassé les frontières du marché underground. Mais avec ce *Raising Hell*, produit par Rick Rubin, patron de Def Jam et amateur éclairé de metal (producteur de Slayer entre autres), le trio du Queens va tout exploser et faire découvrir (et aimer) le rap à ceux qui le détestent alors : les amateurs de rock. Rubin suggère en effet une reprise de *Walk This Way* d'Aerosmith, revu et corrigé avec Steven Tyler et Joe Perry. C'est le jackpot, le single se vend à un million d'exemplaires (trois millions pour l'album) et le clip est toutes les heures sur MTV. Auparavant, *My Adidas* (qui vaut au groupe un premier contrat d'égarie pour un groupe de rap) a été un tube, ainsi qu'*It's Tricky*. Bible du hardcore new-yorkais, *Raising Hell* est inusable et inoxydable, s'il ne faut retenir que dix albums pour définir le genre, il est forcément dedans. *Let's raise some hell!*



LL COOL J BAD (BIGGER AND DEFFER)

1987 | DEF JAM RECORDS

Certifié double disque de platine en 1989, *Bigger and Deffer* (abrégé *BAD* sur la couverture), deuxième album de la

star instantanée LL Cool J, fait l'effet d'une bombe. *I'm Bad*, son premier single, annonce la couleur et s'installe déjà dans les hauteurs des *charts*. Mais la véritable révolution vient d'*I Need Love*, à la fois première ballade hip-hop, mais surtout premier morceau de rap à occuper la place de n°1 du *Hot R&B*, le classement officiel de la musique noire aux USA. Avec ce credo amoureux, l'encore mineur « Lady Loves » Cool J n'usurpe pas son pseudo, et il « invente » le rap qui s'adresse au public féminin, sans pour autant insuffler de mièvrerie pop dans un album dur, de sale gosse (il pose sur la pochette devant son ancienne école, avec un air de matamore). *Bigger and Deffer* atteint les deux millions de copies en son pays. New York règne sur le monde, pour un moment... LL est son prince régnant.



BOOGIE DOWN PRODUCTIONS CRIMINAL MINDED

1987 | B-BOY RECORDS

Un label créé pour blanchir, selon la rumeur, l'argent gagné dans la pornographie ; la

première rivalité de quartier de l'histoire avec *The Bridge Is Over* qui traite les adversaires (du quartier rival de Queensbridge) de « gays » ; des armes et munitions sur la pochette ; le Bronx revendiqué South South Bronx ; un DJ, Scott La Rock, assassiné par balles avant même la sortie de l'album : le paysage est esquissé. KRS-One, avant de devenir un sage et l'une des voix du ghetto, conférencier dans les universités, est un jeune déshérité (il vit dans la rue, au sens propre du terme) qui lâche en vrac toute la violence dont il est témoin pour y glisser, déjà, de la poésie et une vision de ce que va être cet art balbutiant. Pas encore *gangsta*, mais cruellement prémonitoire, *Criminal Minded* est un classique parmi les classiques, un socle du rap qui raconte quelque chose. Fin 2003, il a été classé par *Rolling Stone* à la 444^e place des 500 plus grands albums de tous les temps.



ERIC B. & RAKIM PAID IN FULL

1987 | 4th & BROADWAY

Sous pochette emblématique des clichés inhérents au mouvement (dollars, chaînes en or et médailles d'un kilo, survêts

en faux Gucci assortis), le duo de rappers est encore sur un pied d'égalité, mais ceux qui savent sont persuadés que c'est Rakim qui va inscrire son nom dans la légende, avec son *flow* chirurgical et ses rimes de précision. Réservé au public de connaisseurs, le duo se voit doublé par sa droite en raison d'un remix par les Anglais de Cold Cut de leur morceau-titre, *Paid in Full*, qu'ils décorent de samples de la voix d'Ofra Haza. Le remix est un favori des clubs branchés, mais les rappers new-yorkais ne mangent pas de ce pain-là. Mètre étalon de la période où les samples des rythmiques de James Brown font l'architecture du genre, cet album recèle en outre *I Know You Got Soul* où d'aucuns ont prélevé le mythique « *pump up the volume* ». *Paid in Full* a été classé, en 1998, parmi les *100 meilleurs albums de rap* par le magazine *The Source*. Il fait également partie de la liste établie par *Rolling Stone* des *500 plus grands albums de tous les temps*.



BIG DADDY KANE LONG LIVE THE KANE INDISPONIBLE

1988 | COLD CHILLIN' RECORDS

Pionnier remarquable, totalement oublié des jeunes générations, Antonio Hardy, alias Big Daddy Kane, démarre en 1986 au sein du collectif historique du Juice Crew, et devient rapidement un des MC's qui va influencer le genre. Son maxi *Ain't No Half Steppin'* est une des bornes de l'âge d'or du hip-hop émergent, avec ses ambiances sonores qui préfigurent le Wu-Tang. Marley Marl assure toute la production et Kane invite ses acolytes Biz Markie sur *Just Rhymin'* with Biz et Mister Cee sur *Mister Cee's Master Plan*, et décroche un des premiers disques d'or du genre, avec ses *beats* secs et son *flow* onctueux. Le rap est encore une musique de DJ's, qui scratchent, et de MC's qui se répondent, et à ce jeu, qui n'est pas encore le « game », Kane est un maître et un pionnier dont l'influence est revendiquée par Nas, Gang Starr, RZA, Notorious B.I.G., et à peu près tout ce que compte le rap qui va éclore dans les années quatre-vingt-dix. Un classique.

BEASTIE BOYS LICENSED TO ILL

1986 | DEF JAM RECORDS

Trois petits punks blancs de Manhattan (le père de l'un est un dramaturge célèbre) font du punk rock hardcore. C'est de leur âge et de leur milieu. Mais leur boucan tape dans l'oreille de Rick Rubin, qui vient de fonder Def Jam et glisse intelligemment ce ver dans le fruit, puisque le trio fait maintenant du rap. Ce premier album explose tout, se classe n°1 aux USA, et fait des stars de ces branleurs revendiqués à coups de *(You Gotta) Fight for Your Right (To Party)*. Improbable croisement entre la culture hip-hop, les riffs de rock (aidés en cela par Run DMC qui écrit avec eux le titre *Paul Revere*, du nom d'un rocker récemment célébré par Tarantino), et la culture Spring Break, les Beastie Boys ouvrent un nouveau chapitre de cette musique. Post-ados caucasiens, amis avec Public Enemy et Run DMC : ainsi, le rap ne serait-il pas qu'un épiphénomène réservé aux quartiers noirs ?

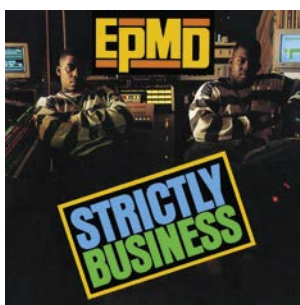


PUBLIC ENEMY YO! BUM RUSH THE SHOW

1987 | DEF JAM RECORDS

Premier album de l'ennemi public N°1, groupe étendard du rap politique, et matrice d'un son ultra-puissant, guerrier.

Avec les empilements de samples et de bruits de sirènes forgés par le Bomb Squad (les frères Shocklee et Erice Vietnam Saddler, qui signent toutes les productions), *Yo! Bum Rush the Show* ouvre un nouveau chapitre du rap, basé sur la pulsation, l'emphase quasi industrielle, avec un minimalisme du *flow* conjugué à l'oppression du son, et un discours afro nationaliste qui n'a jamais été aussi ressenti auparavant. *You're Gonna Get Yours*, et sa fameuse référence à l'Oldsmobile 98, *Miuzi Weighs a Ton*, *Public Enemy n°1*, les rafales se suivent, sans baisse d'intensité ni de rage exprimée. L'album est disque d'or et fait du groupe de Chuck D et Flavor Flav un symbole du rap qui lève le poing et crie ses slogans, haï par les uns, célébré par les autres.

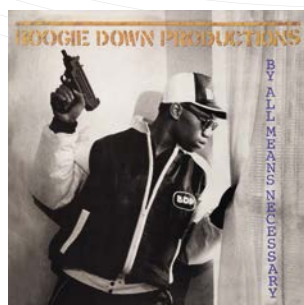


EPMD STRICTLY BUSINESS

1988 | FRESH RECORDS

Du scratch et le refrain d'*I Shot the Sheriff* ouvrent cet album séminal du duo new-yorkais qui règne sur la ville en cette fin

de décennie. Erick et Parrish Making Dollars font leur business de la *Great Black Music* qu'ils samplent à bras raccourcis, levant le voile pour leurs aficionados sur War, Bob Marley, Rick James, Otis Redding, Joe Tex et tant d'autres. C'est l'époque où le sample est roi, et c'est la richesse du hip-hop d'être cette passerelle qui permet de revitaliser des pans entiers de la culture *black* pour en faire la sonorité du moment. Là-dessus, la paire gagnante du business (et de Long Island réunis) pose ses rimes savantes et ses *flows* implacables aux métaphores hardies. Leur business se révèle gagnant : ils vendent des albums par tombereaux et lancent cet esprit entrepreneurial qui va faire florès. Et plus le temps passe, plus *Strictly Business* est encensé tout autant par la critique que par les amateurs.



BOOGIE DOWN PRODUCTIONS BY ALL MEANS NECESSARY

1988 | JIVE RECORDS

Après l'assassinat de son partenaire Scott LaRock, et avant de poursuivre sa carrière sous

le nom de KRS-One, ce dernier publiera encore quatre albums sous le nom du groupe qui l'a fait débiter. Ce deuxième effort, écrit dans la foulée du drame, entièrement composé, réalisé, rappé, et donc écrit par KRS-One, tend à s'éloigner des thématiques violentes de *Criminal Minded*, même s'il pose encore sur la pochette un Uzi à la main. Celui qui se fait désormais surnommer The Teacher rappe à propos de la corruption du gouvernement et de la police, de la violence dans les ghettos, du sexe protégé, et décroche un premier quasi-hit avec *My Philosophy*. La production de l'album est minimaliste, un sample et un *beat*, mais cette matrice du rap politique trouve son public et cet album – qui détourne dans son titre un slogan de Malcolm X – obtient un disque d'or aux USA.





N.W.A STRAIGHT OUTTA COMPTON

1988 | RUTHLESS RECORDS

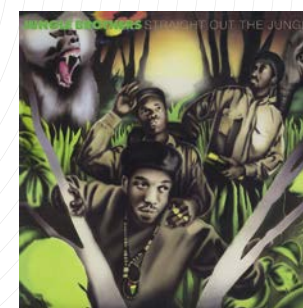
Véritable premier album du gang de Compton, après l'EP *Panic Zone*, *Straight Outta Compton* invente le gangsta rap californien. Des productions exagérément funky de Dr. Dre et DJ Yella, et des paroles d'une violence extrême qui font scandale instantanément, et provoquent même des dépôts de plaintes d'associations familiales contre Priority Records qui distribue l'objet. Le titre *Fuck tha Police* (qui suscite une déclaration hostile du FBI) cristallise toutes les tensions, en dénonçant les brutalités policières racistes, un sujet d'une actualité brûlante en 2020. *Express Yourself*, est un hit qui fait danser la planète, *Gangsta Gangsta* définit bien le sujet, et ce premier album brûlant se vend à trois millions d'exemplaires (à 80 % dans les banlieues blanches aisées, d'après une analyse du label). En 2015, le biopic du même nom, *NWA: Straight Outta Compton* remplit les salles de cinéma et relance les ventes de cet album borne de l'histoire du rap.



ERIC B. & RAKIM FOLLOW THE LEADER

1988 | UNI/MCA RECORDS

Après la réussite exemplaire de *Paid in Full*, le duo du Queens s'éloigne du minimalisme qui avait fait le succès de leur premier jet, et les textes de Rakim, sur *Lyrics of Fury* par exemple, le sacrent empereur éternel de la rime, vénéré par les connaisseurs (en France, Akhenaton s'agenouille volontiers devant ce maître). *Beats* massifs, basses goulues, funk sismique et présence microphonique surhumaine, l'album se révèle au fil des écoutes d'une efficacité et d'une simplicité redoutables. *Follow the Leader* ou *Microphone Fiend*, en single, se classent honnêtement, et l'album est à nouveau disque d'or aux USA, se classant au plus haut des charts de l'histoire du duo. Mais on reste là cependant en territoire d'initiés, il faudra qu'Eric B. et Rakim sacrifient à un *featuring* avec une artiste R&B, Jody Watley, sur son tube *Friends*, pour qu'on se ré-intéresse plus avant à eux. En pionniers véritables, ils sont les premiers rappeurs à accepter ce pari, devenu depuis la norme.



JUNGLE BROTHERS STRAIGHT OUT THE JUNGLE

1988 | WARLOCK RECORDS

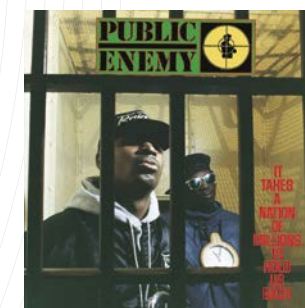
Trio new-yorkais aux textes afrocentristes, Jungle Brothers fait partie de la famille Native Tongue, un collectif d'état d'esprit dont les forces les plus vives se nomment De La Soul et A Tribe Called Quest. Dans la même couleur musicale, teintée de jazz et d'expérimentations psychédélices, leur premier effort produit par Afrika Baby Bam, Sammy B et Mike Gee, c'est-à-dire eux-mêmes, avec le soutien de Q Tip sur un titre, est un album pour initiés – il se classera, dix ans plus tard, dans la liste des *100 meilleurs albums de rap* du magazine *The Source*. *I'll House You*, remixé par Todd Terry, ajouté à la réédition de l'album, sera un semi-hit dans les clubs, mais ce hip-hop alternatif, s'il est plus soutenu par la critique que par les consommateurs, fait partie de l'histoire du genre musical, dont il est un exemple de créativité maîtrisée, et d'humour mâtiné de distance. Sortes de « grands frères » des deux groupes cités plus haut, Jungle Brothers vagit ici de façon attachante.



EAZY-E EAZY-DUZ-IT

1988 | RUTHLESS RECORDS

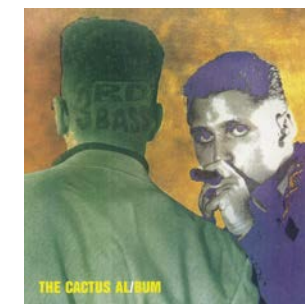
Premier album solo, et dernier de son vivant (il meurt du Sida en février 95), du *mastermind* de N.W.A., *Eazy-Duz-It* profite de la production pneumatique de Dr. Dre et DJ Yella, soit le moteur du groupe qui inventa le gangsta rap, mais si l'ex-dealer, qui plaça ses bénéfices dans son label Ruthless, n'était pas, de la bande, le meilleur rappeur (il s'en faut), il peut ici compter sur le renfort lyrique d'Ice Cube, qui lui écrit *Boyz-n-the-Hood*, qui narre une enfance en territoire Crip (l'obédience d'Easy E), de MC Ren, et de l'associé The D.O.C. qui produit plusieurs titres dont celui qui donne son titre à l'album, ainsi que *We Want Eazy*, avec Ren et Dre au micro. Double platine aux USA, ce chant du cygne du symbole d'un genre qu'il a largement contribué à créer, résonne par-delà la tombe du danger des gangs de rue et de leur société. Ce disque « a ouvert la voie à toute la musique révolutionnaire qui est venue plus tard » conclura Glen Boyd dans sa chronique pour le *Seattle Post-Intelligencer*.



PUBLIC ENEMY IT TAKES A NATION OF MILLIONS TO HOLD US BACK

1988 | DEF JAM RECORDS

Attention, chef-d'œuvre! Samplé par Madonna, Jay-Z, The Game, Ice Cube, et Busta Rhymes, classé n°1 des ventes, vendu à un gros million d'exemplaires, plus dangereux qu'une grenade à fragmentation, le deuxième album de Public Enemy conforte le milieu du rap dans l'idée qu'il y a eux, et puis les autres. Loin derrière. Des leaders. Des gourous. *Bring the Noise*, *Don't Believe the Hype*, *Rebel Without a Pause*, *Night of the Living Baseheads*, *Black Steel in the Hour of Chaos* ne sont pas des singles mais des hymnes révolutionnaires, des cris de ralliement, des chansons de guerre, toujours mues par ces invraisemblables couches de samples et de bruitages soudés à l'arc par le Bomb Squad. Classé dans les hauteurs de toutes les listes de meilleurs albums de tous les temps, et dans tous les genres (Kurt Cobain le vénérât), ce disque brûle encore, et toujours, les doigts. Un disque-monstre, qui aura infligé de sévères dégâts aux baffles de plusieurs générations. Terrible!



3RD BASS THE CACTUS ALBUM

1989 | DEF JAM RECORDINGS/
COLUMBIA RECORDS

Les MC's caucasiens sont une denrée rare à New York, à la fin des années quatre-vingt. MC Serch et Pete Nice sont de ceux-là, qui forment avec le DJ Richie Rich le groupe 3rd Bass, coupable de deux albums remarquables. Mais il n'est pas alors question d'appropriation ethnique! Le trio est adoué par Def Jam, et sur le clip de *The Gas Face*, le tube de ce disque joyeux et inventif, on peut voir Flavor Flav de Public Enemy, Erick Sermon, ou Salt-n-Pepa. La production est assurée par le trio, avec un coup de main des frères Shocklee (le Bomb Squad de Public Enemy) et Prince Paul sur le tube. *The Cactus Album* est disque d'or, ce qui est encore rare à cette époque pionnière, comme le sera leur suivant et dernier, *Derelicts of Dialect* avec son énorme succès, *Pop Goes the Weasel*, n°1 des charts, et qui se moque de Vanilla Ice.



DE LA SOUL
3 FEET HIGH AND RISING
INDISPONIBLE
1989 | TOMMY BOY RECORDS

Attention, chef-d'œuvre ! Les trois rappers et DJ intellos de Long Island, produits par Prince Paul de Stetsasonic, réinventent le « game », en y mettant de l'humour, de la gentillesse, sous une pochette façon dessin d'enfant proto hippy bien loin des poses de matamores enfouraillés. Avec ses interludes, des samples venus de partout – The Turtles, groupe pop sixties, leur fait un procès retentissant quand *3 Feet High and Rising* atteint le platine, signifiant la fin de l'âge d'or du *sampling* sans condition –, sa bonne humeur et son inventivité bonhomme, De La Soul insinue une intelligence brillante dans une musique jusqu'alors essentiellement virile. En samplant Johnny Cash, Kraftwerk, Liberace, Steely Dan ou Bo Diddley, ils sont à l'apogée de la science de la musique populaire, et la ré-usinent en rap lumineux, malin et addictif. *The Magic Number*, ils l'ont touché dans l'ordre et démarrent là une carrière sans tache jusqu'à aujourd'hui.



BOOGIE DOWN PRODUCTIONS
GHETTO MUSIC:
THE BLUEPRINT OF HIP HOP
1989 | JIVE RECORDS

Pour ce troisième opus sous le nom générique de Boogie Down Productions, KRS-One pose cette fois en victime de la police sur la pochette, et fait appel, pour les sons, à divers co-producteurs comme D-Nice, le guitariste Spaceman Patterson (ex-collaborateur de Miles Davis) et le Jamaïcain Sydney Mills, qui aide le rappeur à ajouter cette touche de reggae dancehall qui le sépare du tout-venant. L'album est à nouveau disque d'or, les singles *Jack of Spades*, *Why Is That?* et *You Must Learn* renforçant l'idée d'un rap politisé, dans l'esprit du temps. Un discours qu'il traduit en acte à travers l'association Stop the Violence Movement, qu'il a rejoint avec nombre de rappers du moment, de Public Enemy à Kool Moe Dee ou Biz Markie. Boogie Down Productions a toujours veiller à représenter quelque chose et les messages présents sur cet album restent donc tout aussi vitaux trois décennies après sa sortie.



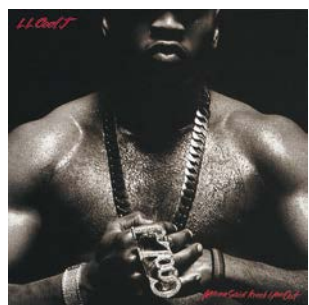
JUNGLE BROTHERS
DONE BY THE FORCES
OF NATURE
INDISPONIBLE
1989 | WARNER BROS. RECORDS

Deuxième album (ils en feront sept en tout) du trio new-yorkais malin, désormais signé sur une major du disque, *Done by the Forces of Nature* brille à nouveau par son hip-hop empreint d'humour, de distanciation, mais aussi de passion pour l'éthique du genre. On y croise cette fois des invités, KRS-One sur *Tribe Vibes*, le DJ du groupe electrodance moderniste Dee Lite, Jungle DJ Towha Towha, sur la chanson éponyme, et la famille Native Tongue, De La Soul, Queen Latifah, Q-Tip et Monie Love sur *Doin' Our Own Dang*. La spiritualité et l'exubérance du son Jungle Brothers vont inspirer bien des artistes, mais leurs disques peinent hélas à obtenir des ventes significatives. Une bonne raison pour les générations suivantes de les redécouvrir, et de se réjouir de ces sons inattendus, et de cet optimisme qui tranche avec l'agressivité inhérente au genre.



A TRIBE CALLED QUEST
PEOPLE'S INSTINCTIVE
TRAVELS AND THE PATHS
OF RHYTHM
1990 | JIVE RECORDS

Premier album et premier chef-d'œuvre pour le groupe new-yorkais à l'intelligence supérieure et à la culture ébouriffante, cet album au titre à rallonge est un écrivain qui recèle des morceaux magnifiques comme *Bonita Applebum*, *Can I Kick It?* (sur un sample de *Take a Walk on the Wild Side* de Lou Reed, qui réclamera tous les droits de la chanson), *Luck of Lucien* (avec un sample de *La Marseillaise* par les Beatles et le *featuring* de Lucien Papalu, légende parisienne importée à New York), le tube *I Left My Wallet in El Secundo*, ou encore *Description of a Fool* qui évoque les violences conjugales. Pas une seconde de remplissage sur cet album parfait de musicalité, de références à la pop culture, piloté par le *flow* souple de Q Tip. Ce disque ne sera « que » disque d'or, mais il a influencé de façon déterminante Kanye West, D'Angelo, Pharrell Williams, OutKast, Fugees, Kendrick Lamar, et quantité d'artistes majeurs qui s'en revendiquent. Une référence.



LL COOL J
MAMA SAID KNOCK YOU OUT
1990 | DEF JAM RECORDS

LL Cool J est déjà une star quand sort ce quatrième album. Il n'a pourtant que 22 ans, mais sur un territoire où, déjà, les trajectoires retombent aussi vite qu'elles sont montées, il lui faut se remettre devant le troupeau, et affirmer qu'il n'est plus « le gamin qui rappe », le beau gosse en chapeau Kangol dont les jeunes filles accrochent le poster dans leur chambre, mais un rappeur adulte et acéré. La pochette dégonfle de testostérone, et les productions affûtées de Marley Marl, un des parrains de la production des années pionnières, sont calibrées à souhait pour goûter à nouveau aux sommets des *charts* avec *Jiggling Baby*, *The Boomin' System* ou *Mama Said Knock You Out*, percutant et définitif. L'album est double platine aux USA, récolte un Grammy Award, et il solidifie l'aura de James Todd Smith, pas encore acteur, mais pour longtemps figure tutélaire du rap new-yorkais. *Mama Said Knock You Out* est ce que le Hip-Hop pouvait offrir de mieux en 1990, il nous rappelle cette façon tout à fait unique de rapper, d'écrire et de faire des prods.



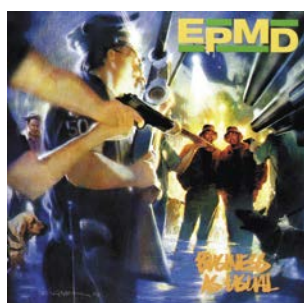
BRAND NUBIAN
ONE FOR ALL
INDISPONIBLE
1990 | ELEKTRA RECORDS

Grand Puba, Sadat X et Lord Jamar fondent à New Rochelle, une banlieue de New York, ce trio de hip-hop alternatif qui, avant de se séparer, puis se réunir à nouveau, et sortir cinq autres albums restés lettre morte, frappe un grand coup avec cet album inaugural. Il se vend à 400 000 exemplaires, et impose un rap socialement conscient, très revendicatif, et clairement politique, dans le ton d'une période où ce choix prévaut, à travers Public Enemy ou Boogie Down Productions. Avec une couleur qui rappelle parfois De La Soul, des textes marqués par la sémantique Five Percenter, cette secte islamiste en vogue à New York, et des succès en single de *Slow Down* ou *Brand Nubian*, le trio qui se réclame du mouvement afrocentriste se fait une place parmi les artistes leaders de l'époque. Un rang qu'ils ont ensuite tenté de préserver, en vain, en solo comme en groupe.



PUBLIC ENEMY
FEAR OF A BLACK PLANET
1990 | DEF JAM RECORDS

Assurément l'album qui a relancé et redéfini le rap en tant que genre majeur de cette fin de XX^e siècle. Troisième chapitre des quatre albums initiaux du groupe phare du rap politique, ce *Fear of a Black Planet* enfonce le clou d'une production qui ne prend pas d'otage, et cogne sur le clou en couches de sons agressifs, denses, livrées par le Bomb Squad de Hank et Keith Shocklee, Eric Vietnam Sadler et leurs acolytes. Les hymnes engagés se suivent, *911 Is a Joke*, qui décrit la difficulté à obtenir les secours quand on les appelle depuis certains quartiers, *Welcome to the Terrordome*, qui décrit le monde postapocalyptique déjà arrivé et glisse une rime douteuse qui fera polémique avec la communauté juive, *Burn Hollywood Burn*, qui vise le racisme endémique de l'industrie du cinéma, et bien sûr le séminal *Fight the Power*, brûlot définitif de la révolte urbaine. Chuck D, en Che Guevara du *flow*, ferme le bec à tous les apprentis gangsters et enfonce le doigt (le poing ?) sur la blessure sociale.



EPMD
BUSINESS AS USUAL
INDISPONIBLE
1990 | DEF JAM/RUSH/
COLUMBIA RECORDS

Les sept albums de la carrière d'EPMD comportent le mot *Business*, celui-ci est le troisième, et s'il se classe à sa sortie n°1 des *charts* hip-hop, il fait moins l'événement que ceux qui l'ont précédé. Disque d'or aux USA (comme tous leurs albums, preuve d'une fan base solide), ce troisième effort est resté dans les mémoires pour son hit, *Rampage*, avec LL Cool J en *featuring*, et surtout pour les deux premières apparitions sur disque du débutant Redman sur les titres *Hardcore* et *Brothers on My Jock*, dans la vidéo de *Give the People* (où il ne figure cependant pas). Rares sont les groupes à avoir sorti trois albums successifs de cette qualité. Avec le recul, difficile de ne pas faire de *Business as Usual* un album indispensable. Tant pis pour le cliché : un poulain qui va faire son chemin, tandis que le duo va bientôt se séparer, s'accuser de cambriolage, avant de se reformer à la fin de la décennie.



A TRIBE CALLED QUEST
THE LOW END THEORY
1991 | JIVE RECORDS

Quand sort ce deuxième chef-d'œuvre d'une discographie qui ne compte que ça, A Tribe Called Quest n'est encore qu'un secret bien gardé, celui d'un groupe qui marche dans les pas de ses amis De La Soul, réunis dans le collectif informel Native Tongue Family. ATCQ, est sans conteste le groupe le plus « musical » de ce genre, ça transpire dans le groove sexy de leurs *beats*, leurs samples de connaisseurs invétérés, l'inventivité de leurs morceaux, et ce parfum de jazz qui émane de leurs chansons (*Jazz (We Got)*). De *Check the Rhime* à *Scenario*, avec le renfort d'un Busta Rhymes bientôt vedette à part entière, ce deuxième album majuscule se glisse sans vantardise parmi les meilleurs disques de cette histoire, et décroche pour le trio un premier disque de platine, prouvant que le public peut avoir du goût.



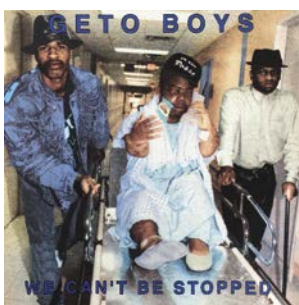
CYPRESS HILL
CYPRESS HILL
1991 | COLUMBIA/
RUFFHOUSE RECORDS

Formé à Los Angeles en 1986 par DJ Muggs, New-Yorkais d'origine italienne, et deux rappers latino, B Real et Sen Dog, augmentés du percussionniste Eric Bobo, Cypress Hill débute une carrière explosive en 1991 avec ce disque massif, construit sur des samples de jazz et de rock, que la voix et le *flow* de canard de B Real rendent immédiatement reconnaissable et familier. *How I Could Just Kill a Man* (qui sera repris par Rage Against the Machine en 2000), avec ses bruitages effrayants et son *beat* de laminoir, ou l'exotique *Latin Lingo*, rappé en espagnol forcent les portes du rap californien et installent le groupe atypique au sommet. Un album très éclectique qui apparaît comme un OVNI dans le paysage musicale des années quatre-vingt dix, et va largement contribuer à l'apparition d'un « rap alternatif », comme celui des Beastie Boys. L'album est double platine, avec plus de deux millions de copies écoulées aux USA, et inaugure une série d'albums séminaux qui va unir un temps les amateurs de metal et de rap.



DE LA SOUL
DE LA SOUL IS DEAD
INDISPONIBLE
1991 | TOMMY BOY RECORDS

Un peu désorienté par le succès de son premier album, et de ce concept néohippy de Daisy Age qu'il a lancé, le trio d'Amityville sort un album plus sombre, mais tout aussi brillant d'inventivité. Prince Paul et le trio produisent la totalité de ce manifeste qui sample DEUX fois Serge Gainsbourg, mais aussi Tom Waits ou George Clinton. Les tubes se bousculent au portillon : *A Roller Skating Jam Named Saturday* (avec Q Tip et la chanteuse Vinia Mojica), *Ring Ring Ring (Ha Ha Hey)*, *Millie Pulled a Pistol on Santa* (qui traite d'abus sexuel incestueux), dont l'énoncé suffit à décrire l'humour et la fantaisie débridée, que les interludes humoristiques renforcent encore, pour inscrire cet album au panthéon du genre. Au bout du compte, les De La Soul ont donné tort à leurs détracteurs et plus de raisons de les apprécier. Leur esprit floral est mort et enterré pour se concentrer et progresser sur leurs énormes qualités en les élevant à un tout autre niveau, en poussant leurs idées plus loin encore. Hélas, en 2015, ils sont obligés de recourir au *crowdfunding* pour financer leur huitième album !

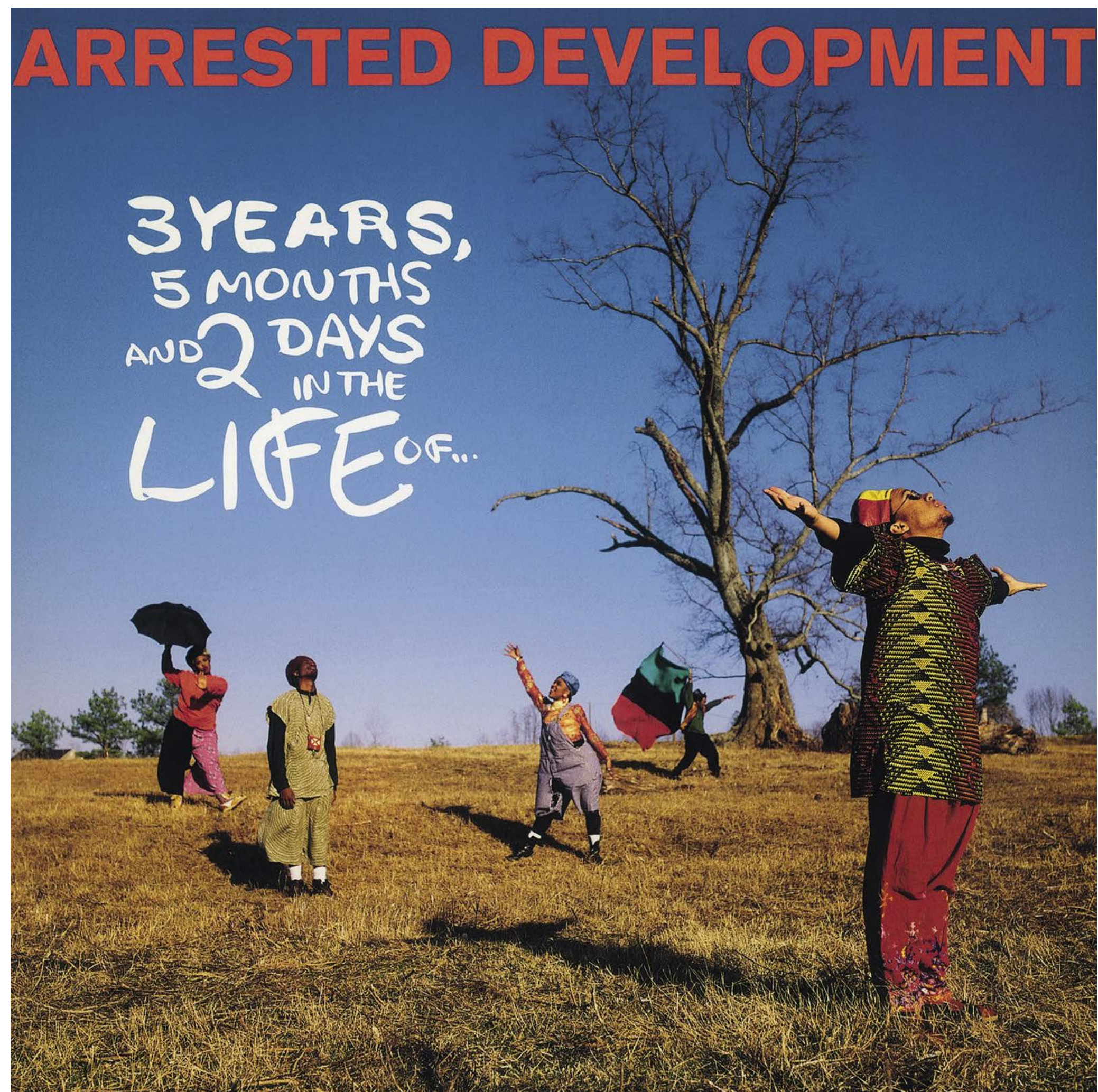


GETO BOYS
WE CAN'T BE STOPPED
1991 | RAP-A-LOT RECORDS

La pochette de cet album est la plus hardcore de l'histoire de la musique enregistrée. Le rappeur nain Bushwick Bill, névrotique et psychopathe, a demandé à sa copine de le « suicider », en lui plaçant un revolver en main. La balle lui emporte un œil, et la photo est prise alors qu'il arrive à l'hôpital, conduit par ses deux acolytes en salle d'opération, sur le brancard, en tenue stérile. La musique est du même acabit. Le trio de Houston a enregistré ce troisième album glaçant en quelques jours, et déverse sa haine et sa folie, ses rancœurs misogynes, ses déviances nécrophiles et sa hargne sans prendre de gants, le tout sur des samples soul. *Minds Playin' Tricks on Me*, le morceau qui décrit le plus exactement possible la névrose de son auteur, fait l'effet d'un film d'horreur du genre slasher, projeté un mercredi après-midi dans une garderie de petite section. Ce cauchemar est leur disque le plus vendu.

ARRESTED DEVELOPMENT

3 YEARS,
5 MONTHS
AND 2 DAYS
IN THE
LIFE OF...



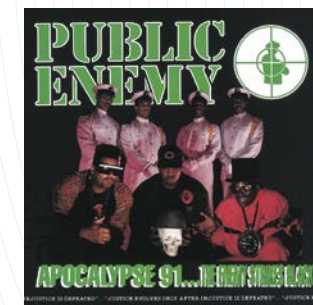
GANG STARR
STEP IN THE ARENA
1991 | CHRYSALIS RECORDS

Après une première mouture de Gang Starr à Boston, coupable de trois maxi 45-tours, Keith Elam devient Guru et remonte le duo à New York avec DJ Premier, déjà actif comme DJ et *beatmaker* talentueux. Un premier album en 1989 sème les graines d'un talent qui devient éblouissant avec *Step in the Arena*. Entre-temps, ils ont offert *Jazz Thing* à la BO d'un film de Spike Lee, à sa demande. Entièrement créé par le duo, cet album intense contient *Just to Get a Rep, Take a Rest*, ou encore *Lovesick*, des morceaux qui font Tables de la loi pour le rap classique, avec les samples judicieux de Premier, un connaisseur encyclopédique de la musique populaire, et le *flow* acéré de Guru. Aussi fort sur scène que sur la cire, Gang Starr va changer la face du rap, et ça commence ici : aucun moment de lassitude, malgré l'absence d'invités (qui renforce la cohérence de l'album), une complémentarité qui personifie le duo rap par excellence et une multitude de petits détails qui sont la marque des disques soignés.



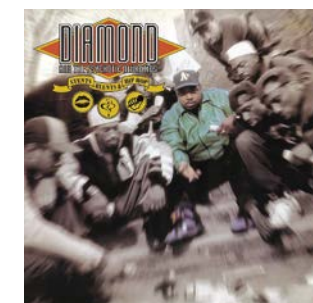
N.W.A.
EFIL4ZAGGIN
1991 | RUTHLESS RECORDS

Deuxième et dernier album du groupe le plus dangereux du monde, inventeurs du gangsta rap, *Niggaz 4 Life* (écrit à l'envers) est moins explosif que le précédent. Ice Cube est déjà parti, Dr. Dre va le faire juste après, et l'album est un condensé de misogynie assumée, rappé par Easy E, MC Ren et Dr. Dre, dont les productions restent évidemment imparables. Parmi ce festival de sexe débridé, de violence, et de revendication du terme « nigga », N.W.A déroule son cauchemar de la société blanche américaine, se classe n°1 des ventes aux USA et ajoute un disque de platine à sa collection. D'*Appetite for Destruction* à *Always Into Something*, le groupe emmené par le génie Dr. Dre et le chef de bande Eazy-E déroule un film documentaire où les relations entre les êtres ne s'imaginent que par le biais de la force (sexuelle ou sociale). Le PRMC (Parents music resource center) qui distribue les stickers *Explicit Lyrics* n'en dort pas de la nuit.



PUBLIC ENEMY
APOCALYPSE 91...
THE ENEMY STRIKES BACK
1991 | DEF JAM RECORDS

Quatrième album du groupe séditeux, désormais réduit à l'essentiel : Chuck D, Flavor Flav et le géant DJ Terminator X (aujourd'hui éleveur d'autruches), Public Enemy n'a plus rien à prouver, mais sa puissance de feu et sa force subversive restent intactes. Pourtant l'album, certifié platine, est enregistré dans l'urgence, les instrumentaux travaillés depuis des mois ayant été volés au Bomb Squad, l'unité de production du groupe. Le son est ainsi moins dense que de coutume, et fait appel à plus de musiciens réels. Ils reprennent *Bring the Noise* avec les thrash-metalleux d'Anthrax, confirmant le lien entre Public Enemy et les amateurs de ce genre musical à 100 % blanc, et continuent d'alimenter en munitions leur légende avec *Shut 'Em Down, Can't Truss It* ou *By the Time I Get to Arizona*. Ce quatrième chapitre est à nouveau certifié platine, et mérite d'être à nouveau exploré.

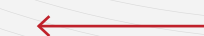


DIAMOND D AND THE PSYCHOTIC NEUROTICS
STUNTS, BLUNTS
AND HIP HOP
1992 | CHEMISTRY RECORDS

Membre fondateur du Diggin' in the Crates Crew – un collectif réunissant les rappeurs Big L, Fat Joe, Lord Finesse, O.C., Showbiz & A.G. et Buckwild –, Diamond D est un véritable pionnier, à la fois DJ, producteur et MC venu du Bronx, et qui avant d'aller collaborer avec The Fugees ou A Tribe Called Quest inaugure sa modeste carrière derrière le micro avec cet album de pur rap *old school*. Il y invite, pour la première fois sur la cire, Fat Joe ou Big L, qui se feront un nom un peu plus tard. Entièrement produit par Diamond D lui-même, avec quelques coups de main (Large Professor, Sadat X, Q-Tip, Showbiz, Jazzy Jay), et rappé par lui, avec là encore le renfort de Fat Joe, Big L, Brand Nubian et quelques autres rappeurs de New York, cet album sort d'abord en CD (!), puis en vinyle quelques années plus tard, un comble pour un DJ légendaire des clubs de la Grosse Pomme.

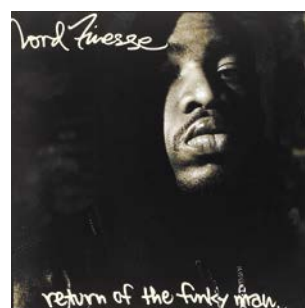
ARRESTED DEVELOPMENT
3 YEARS, 5 MONTHS AND 2 DAYS IN THE LIFE OF...
1992 | CHRYSALIS RECORDS

Collectif d'Atlanta à géométrie variable, autour du rappeur Speech et du DJ Headliner, Arrested Development et sa douzaine de membres, dont le sexagénaire Baba Oje, frappe un coup énorme avec ce premier album de hip-hop alternatif, organique et conscient, que les tubes planétaires *Tennessee* et *People Everyday* propulsent sur toutes les ondes du monde. C'est l'exact opposé du gangsta rap qui démarre concomitamment, avec un son et un esprit plus proches des Fugees, mais en version débonnaire, un peu rurale, et festive, avec une forte présence de scratches du DJ. Deux Grammy Awards et six millions de copies écoulées ne mettent pas de pression sur un projet qui continue de tourner, le plus souvent sur la scène rock, et à enregistrer une douzaine d'albums à l'audience confidentielle. Certes datés, ce son et ce *flow* gardent néanmoins le charme d'une époque lointaine.



GANG STARR
DAILY OPERATION
INDISPONIBLE
1992 | CHRYSALIS RECORDS

Toujours en parfaite et totale autarcie – en dehors de Lil' Dap et Jeru the Damaja, invités sur *I'm the Man* –, DJ Premier et Guru font ce qu'ils savent faire à la perfection, sculpter des décharges électriques de hip-hop conscient, martial, serti dans des instrumentaux toujours malins, qui empruntent à la discothèque mentale infinie du DJ, par ailleurs expert en techniques de scratches, un élément incontournable à cette période fondatrice. *Take It Personal* ou *2 Deep* ne sont certes pas des tubes à proprement parler, mais Gang Starr ne sera de toute façon jamais un gros vendeur de disques. Plutôt ce qu'on appelle des artistes pour artistes, des modèles, des inspirateurs, ceux qui montrent le chemin. À propos de cet album, un critique new-yorkais comparait Guru à Edgar Allan Poe avec un *beat*. Quant à Premier, sa façon de composer mériterait un peu d'étude de la part des *beatmakers* actuels, qui laissent l'ordinateur leur dicter les sons.



LORD FINESSE
RETURN OF THE FUNKY MAN
1992 | GIANT RECORDS

Séparé de son partenaire DJ Mike Smooth, et de son label, Lord Finesse se lance en solo avec ce deuxième effort, dont il produit lui-même une partie des titres, laissant les autres à Showbiz, DJ Aladdin (vu avec Ice T), et son camarade de *crew* Diamond D. Le morceau-titre, *Return of the Funky Man* récolte un peu de passages radio, et atteint le Top 15 des *charts* rap, mais l'album reste encore confidentiel, malgré la collaboration joyeuse avec Showbiz & AG sur *Yes You May*. Lord Finesse y développe cependant ses talents de producteur, qui l'amèneront bientôt à signer des titres pour Notorious B.I.G. puis Big L. Après un dernier album, *The Awakening*, en 1996, le rappeur producteur disparaît des radars, en dehors de collaborations ponctuelles, et d'un procès intenté en 2012 à la star Mac Miller, pour un emprunt non autorisé d'un de ses morceaux.



THE PHARCYDE
BIZARRE RIDE II:
THE PHARCYDE
1992 | DELICIOUS VINYL RECORDS

Naitre à South Central, l'un des quartiers les plus extrêmes de Los Angeles, et faire du rap alternatif, plutôt que le tout-venant gangsta, c'est l'aventure de The Pharcyde, quatre rappeurs et un DJ, qui frappent fort avec cet album initial de rap jazzy, organique, quasi bio, débordant de groove tranquille et d'effluves soul, que l'adorable tube *Passin' Me By* propulse vers le succès, avec ses samples de Jimi Hendrix, Weather Report et Quincy Jones. Cité en 2010 par Kanye West comme son album favori des tous les temps, *Bizarre Ride II: The Pharcyde* est un enchantement de rap *old school*, cousin de l'esprit des De La Soul et consorts, pour sa fluidité tranquille et sa fraîcheur bénéfique, prouvant en ce début des années quatre-vingt-dix qu'en Californie, le rap pouvait être positif. L'album sera disque d'or, quatre ans plus tard. Aujourd'hui, il est considéré comme un classique du hip-hop et fait partie de l'ouvrage de référence de Robert Dimery *Les 1001 albums qu'il faut avoir écoutés dans sa vie*. Bizarre? Pas tant que ça...



PETE ROCK & CL SMOOTH
MECCA AND
THE SOUL BROTHER
1992 | ELEKTRA RECORDS

Le duo Pete Rock et CL Smooth n'aura que peu vécu : deux albums essentiels avant que CL Smooth ne tente une carrière solo qui restera confidentielle, et que Pete Rock ne devienne un producteur de talent pour Nas, Public Enemy, Wu-Tang Clan, Kanye West, etc. Ce premier album du duo de Mount Vernon, dans le Westchester County, près de New York, est un classique du rap de l'âge d'or, avec un morceau culte, *They Reminisce Over You (T.R.O.Y.)*, dédié aux amis perdus en route, et devenu un des hymnes éternels du hip-hop. De Gang Starr à Chance the Rapper en passant par Shaquille O'Neal ou Common, sans compter plusieurs jeux vidéo qui l'utilisent, les références de la pop culture à ce titre abondent, au fil du temps. *Straighten It Out*, le second single extrait, ou *Return to the Mecca* contribuent eux aussi à la gloire de cet album, aussi acclamé en son temps que peu vendu.



ICE CUBE
THE PREDATOR
INDISPONIBLE
1992 | LENCH MOB/
PRIORITY RECORDS

Troisième album du rappeur emblématique de NWA, après *AmeriKKKa's Most Wanted* (1990) et *Death Certificate* (1991), *The Predator* sort peu de temps après les émeutes raciales de 1992, et les commente abondamment, même si le titre de l'album se réfère au film de la franchise du même nom (*Predator 2*, Stephen Hopkins, 1990), dont on entend d'ailleurs des extraits. *It Was a Good Day* fait l'événement, classé n°1 et certifié disque d'or en single, tandis que l'album se vend à deux millions d'exemplaires, faisant de *The Predator* le plus gros succès d'Ice Cube. *Check Yo Self*, avec Das EFX dont le remix sample *The Message* de Grandmaster Flash, et *Wicked* sont les autres titres phares d'un album marqué par les violences policières, dans la foulée de l'affaire Rodney King. Quinze ans plus tard, il n'a rien perdu de son acuité, comme le prouve le mouvement Black Lives Matter.

DR. DRE
THE CHRONIC

1992 | INTERSCOPE RECORDS

Compton n'est certes pas le quartier le plus souriant de Los Angeles. D'ailleurs, les ex-membres de NWA n'ont pas vraiment l'intention de rigoler. Dans la guéguerre qui oppose les deux cadors que sont Eazy E et Dr. Dre, ce dernier frappe le premier avec cet opus qui surprend toute la galaxie rap. On attendait que l'un des maîtres du Gangsta Rap profite de la fameuse affaire Rodney King pour attiser le feu, mais il préfère calmer le jeu. Si violence il y a, elle est plus suggérée dans certains textes que dans le son, un rap au tempo ralenti, plus soul et cool, que son auteur nomme le G-Funk. Et si le docteur tient le scalpel, il offre un superbe tremplin à de jeunes artistes en devenant du quartier comme Warren G, Kurupt, The D.O.C. ou un certain Snoop Dogg qui, en plus de créer l'*artwork* de la pochette, chante sur les morceaux les plus tubesques comme *Nuthin' but a « G » Thang*, *Let Me Ride* et *Fuck wit Dre Day (and Everybody's Celebratin')*. Gavé de samples issus du funk et de la soul, *The Chronic* (surnom de la marijuana de qualité supérieure) est une bouffée d'air frais dans le rap énérvé.



DAS EFX
DEAD SERIOUS

1992 | EAST WEST RECORDS

Dray et Skoob, New-Yorkais pur jus (même si l'un est né en Jamaïque, émigré tout jeune dans le New Jersey), se rencontrent à l'université de Virginie, commencent à rapper en duo, et sont découverts par EPMD dans un concours de rap. Signés par East West, ils commencent à enregistrer leur album à la fac, communiquant avec EPMD qui gère leur production exécutive, par courrier! Quand *Dead Serious* sort, il se classe n°1 des *charts* rap & rb, et décroche un disque de platine. *Mic Checka* et *They Want EFX* sont des singles également classés n°1, et *Straight Out the Sewer* plafonne à la troisième place. Das EFX symbolise le rap new-yorkais du début des années quatre-vingt-dix, technique, dépouillé, une rythmique, des *flows* particulier (ils ajoutent des terminaisons en -iggity aux mots), et quelques effets suffisent au bonheur des fans d'alors.





ONYX
BACDAFUCUP
1993 | JMJ RECORDS

Quatre coiffeurs de New York se rasent le crâne et forment un groupe de rap. Qu'on ne s'attende pas pour autant à du rap de cochottes, *Throw Ya Gunz*, en single apéritif, définit le territoire, hardcore à mort. Fredro Starr, Sticky Fingaz et leurs acolytes repèrent Jam Master Jay, DJ de Run DMC dans un embouteillage et lui refilent une démo. Il les signe sur son label et ce premier album, certifié platine, contemporain du premier Wu-Tang, remet New York au centre de l'action : tandis que Los Angeles se dandine sur du gangsta funk, les hommes du Queens retranscrivent la pression implacable de la ville debout. Pas de fioritures, ça hurle du début à la fin, du rap de psychopathes, qui chantent les joies des armes qu'on vide et des filles qu'on trousse sans leur demander leur avis. Radical, colérique, le ghetto s'exprime ici sans prendre de gants. La dizaine d'albums qui suivra n'atteindra plus jamais ce sommet de rage.

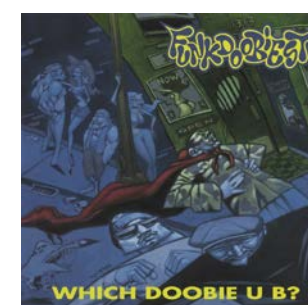
CYPRESS HILL
BLACK SUNDAY
1993 | COLUMBIA/RUFFHOUSE RECORDS

Après le triomphe de *Cypress Hill*, ce deuxième album des Angelenos latino entre directement n°1 du *Billboard* et finira couronné d'un triple disque de platine. Sous sa pochette gothique, cet hymne à la fumette, avec *I Wanna Get High*, l'énorme hit *Insane in the Brain*, les revendicatifs *Legalize It*, et *Hits from the Bong*, le groupe balance des *beats* d'airain, striés de sirènes et de scratches tranchants comme des lames. Cette atmosphère de film d'horreur séduit encore plus les amateurs de rock dur, que le premier album homonyme avait déjà interpellés. Mais si le public hip-hop ne suit plus totalement, le groupe porte haut l'étendard d'un rap puissant, hypnotique et rigolard, sous les oripeaux gangsta et les effluves parfumés à la skunk. Un de ces classiques qu'il faut écouter au moins une fois dans sa vie, et qui, du haut de ses 17 ans, se révèle à l'écoute toujours aussi actuel, original et juste.



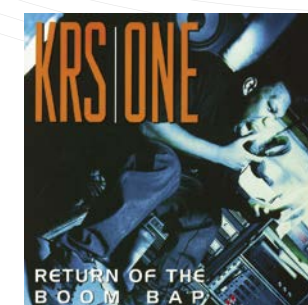
ICE CUBE
LETHAL INJECTION
1993 | LENCH MOB/
PRIORITY RECORDS

Bob Gun (*One Nation*), avec un *featuring* de George Clinton est presque un pléonasme, quand on sait ce que doit le gangsta rap angeleno à Funkadelic et au son gras inventé par l'empereur du funk des *seventies*. C'est un des hits (single disque d'or) du quatrième album d'Ice Cube, avec le populaire *You Know How We Do It* – un classique de la *West Coast* et du G-Funk qui sera plus tard samplé par Mariah Carey –, et *Really Doe*. Le tempo a baissé par rapport aux premiers albums. *Lethal Injection* intéressera davantage les amoureux de G Funk au détriment de ceux qui appréciaient la férocité de son *flow* et la véracité de ses lyrics. Mais ce n'est pas parce qu'on parle d'album plus accessible qu'il faut le sous-estimer. Car si l'album aux multiples producteurs, avec ses rimes misogynes et anti-police se vend moitié moins que le précédent, il est quand même récompensé d'un disque de platine, pour saluer son million d'acheteurs. Ice Cube va pouvoir attaquer le cinéma, son armée de fans le suivra.



FUNKDOOBIEST
WHICH DOOBIE U B?
1993 | IMMORTAL RECORDS

Membres du collectif Soul Assassin, ce trio de Los Angeles – dont les membres sont tous latino –, emprunte son nom à une chanson de B-Real, de Cypress Hill, qui est par ailleurs le seul *featuring* de l'album, sur *Wopbabalubop*. Ce premier album d'une courte carrière est leur plus populaire, grâce au semi-hit *Bow Wow Wow*, coproduit par DJ Muggs, qui en signe un autre, le reste étant de la responsabilité de DJ Ralph « Tha Funky Mexican » Medrano, le DJ habituel du trio. L'album suivant, pourtant plus encore parrainé par DJ Muggs qui le réalise entièrement, sort dans l'indifférence générale. Et ce sera encore pire pour le troisième, réalisé cette fois sans aucune aide de Cypress Hill. Le rap latino de Los Angeles a fait long feu, en dehors de deux ou trois noms qui ont à peine surnagé dans cette histoire générale. Cet album est l'œuvre fondatrice de ce trio qui souffrira éternellement, et malheureusement, de la comparaison avec Cypress Hill... Un album, et un groupe, à redécouvrir.



KRS ONE
RETURN OF THE BOOM BAP
1993 | JIVE RECORDS

Après six albums sous le nom de Boogie Down Productions, le Teacher utilise enfin son nom pour entamer une carrière officielle en solo et frappe un grand coup avec ce disque dont le titre fait hommage au « boom bap », soit la quintessence du hip-hop : un simple *beat* comme support à la dextérité du MC. Mais quand ce boom bap est fourni par Kid Capri, DJ Premier, Showbiz, ou KRS lui-même, on est entre de bonnes mains. *Da Sound of da Police* devient un hymne instantané, et le reste encore aujourd'hui. C'est un des rares morceaux de cette époque toujours joué dans les soirées, et l'assurance de mettre tout le monde sur la piste les bras en l'air. D'autant qu'il figure dans une dizaine de films, jeux vidéo, etc. (dont le film *La Haine*). *Outta Here*, *Black Cop*, « *P* » *Is Still Free*, tous également repris dans des BO, prouvent la pérennité de cet album solide comme un roc.



BLACK MOON
ENTA DA STAGE
1993 | NERVOUS RECORDS

Le trio Black Moon, affilié au collectif Boot Camp Click, et constitué de Buckshot, 5ft et DJ Evil Dee commence une courte carrière (trois albums en dix ans, puis un retour en 2019) par cet *Enta da Stage* roboratif, qui capitalise sur leur maxi initial à succès dans l'underground, *Who Got da Props*, en 1992. Il figure bien sûr sur l'album, où l'on croise pour la première fois Smif-n-Wessun et Havoc de Prodigy. *How Many MC's* et *Buck Em Down*, ainsi qu'*I Got Cha Opin* sont autant de singles pointus, qui établissent la réputation de ces pionniers de l'époque classique du hip-hop, où il suffisait d'un DJ et des MC's pour remplir l'espace, sans autre forme de procès. Si la critique encense le disque, et qu'il influence nombre de rappeurs qui s'en revendiqueront, de Notorious B.I.G. à Noreaga, *Enta da Stage* se vend confortablement, mais sans atteindre, ni même frôler, le cap du disque d'or, synonyme de succès populaire.



MAIN SOURCE BREAKING ATOMS

1993 | WILD PITCH RECORDS

Oublié aujourd'hui des jeunes générations, mais connu des spécialistes, Main Source réunissait Large Professor, sorcier

du son new-yorkais, et deux rappers de Toronto, une configuration étrangement compliquée pour l'organisation des répétitions, en ces temps où l'Internet n'abolissait pas encore les distances. Ce premier album, produit par le groupe et Pete Rock pour un titre, contient le tube *Looking at the Front Door*, n°1 des charts rap, mais aussi *Live at the Barbecue*, qui en *featuring* offre la première apparition enregistrée de Nas, alors teenager, et d'Akinyele, le rappeur salace aux textes pornographiques. Autant dire un morceau d'histoire. Encensé par la critique, et chéri des spécialistes, *Breaking Atom* est un échec commercial, et Main Source se sépare avant un deuxième et dernier album en 1994, Large Professor étant déjà parti vers d'autres aventures.

WU-TANG CLAN

ENTER THE WU-TANG (36 CHAMBERS)

1993 | RCA/LOUD/WU-TANG RECORDS



Peu d'albums ont autant marqué l'histoire du rap que ce premier opus des New-Yorkais du Wu-Tang Clan, sorti fin 1993 et reconnu de façon unanime comme un modèle du genre. RZA et sa clique donnent ici méchamment le change au rap *West Coast*, en concoctant un objet musical terriblement novateur et addictif. Imprégné de références au kung-fu et à la culture soul, l'album est un condensé de *beats* explosifs, de samples de piano désaccordé et de tirades dignes d'un film de Tarantino. Drôle, inquiétant, *groovy*, l'album déroule ses quatorze pièces au gré d'une architecture musicale imprévisible, ponctuée, souvent même hachée du *flow* délirant des différents membres du *crew*. RZA, Method Man, Ghostface Killah, Ol' Dirty Bastard ou encore GZA s'en donnent ici à cœur joie. Le résultat, impressionnant et jubilatoire, influence aujourd'hui encore nombre de productions rap/hip-hop. Le Wu-Tang Clan, lui, n'a jamais fait mieux.



A TRIBE CALLED QUEST MIDNIGHT MARAUDERS

1993 | JIVE RECORDS

Troisième album et troisième chef-d'œuvre du trio désormais installé comme inventeur

du rap alternatif, une étiquette frelatée qui signifie que ces artistes naviguent dans des sphères plus élevées que les classiques contes de la rue. La pochette, pourtant, paye son tribut au vrai hip-hop en affichant les visages de ses meilleurs représentants, quant à l'assemblage de rimes savantes et positives et de *beats* chantournés, c'est encore une fois une réussite parfaite de créativité maîtrisée. *Award Tour*, avec Trugoy des De La Soul, *Oh My God* avec Busta Rhymes ou *Electric Relaxation* sont des hits évidents, mais comme dans tous les albums d'ATQ, ces Beatles du rap, aucun titre n'est superflu, et chacun recèle assez d'invention pour combler l'auditeur le plus réticent. *Midnight Marauders* est un album intergénérationnel, incontournable pour les amateurs de la culture hip-hop, et s'offrant comme ressource indispensable pour les générations d'artistes présentes et futures.



THE BEATNUTS THE BEATNUTS: STREET LEVEL

1994 | RELATIVITY RECORDS

Largement oublié depuis, le trio puis duo The Beatnuts, seuls membres latino affiliés

à la Native Tongue Family, a été en son temps considéré avec respect pour leur implication et leur engagement dans le vrai hip-hop. DJ's au départ, producteurs de *beats* pour Monie Love ou Common, Psycho Les et Junkyard Ju-Ju démarrent leur courte carrière (six albums en dix ans), après un EP, par ce disque qui les définit, entièrement produit de leurs mains à l'exception d'un titre réalisé par le Français Lucien, établi à New York. *Props Over Here*, *Hit Me with That* et *Hellraiser*, montrent leur habileté et leur autonomie. C'est une époque où les groupes se suffisent à eux-mêmes, et seul Grand Puba de Brand Nubian fait une apparition sur un album qui transpire la rue de New York au milieu des *nineties*, et le hip-hop originel. Un indispensable dans la discothèque de tout aficionado de hip-hop qui se respecte.



METHOD MAN TICAL

1994 | DEF JAM RECORDS

Parmi les neuf MC's du Wu-Tang Clan, Method Man est sans conteste le plus visible, celui dont l'aura est la plus

flagrante. Il ne fera pas du cinéma pour rien, par la suite. Aussi quand l'un des deux seuls rappers à bénéficier d'un titre en solo sur *Enter the Wu-Tang (36 Chambers)* se lance dans un album rien qu'à lui, c'est un événement. Le disque est rapidement certifié platine et les deux singles, *Bring the Pain* et le très crossover *I'll Be There for You/You're All I Need to Get By*, en compagnie de Mary J Blige, est lui aussi platiné et classé n°1 des charts, à la fois rap et R&B. Entièrement produit par RZA, avec des *featurings* de plusieurs collègues de bureau (Raekwon, Inspektah Deck), *Tical* est un diamant taillé pour capitaliser sur le tsunami Wu-Tang, et son évidente pop-star. Si les premiers solos de Raekwon et de GZA sont considérés comme des chefs-d'œuvre, cette première salve de Method Man a le mérite de populariser encore plus l'esprit et paver la route des partenaires.



BEASTIE BOYS ILL COMMUNICATION

1994 | GRAND ROYAL RECORDS

Quand sort ce quatrième album du trio de sales gosses, devenus musiciens sérieux à travers leur formidable *Paul's Boutique*

(1989), les Beastie Boys n'ont déjà plus rien à prouver, sinon cet éclectisme légendaire qui, à travers cet album très dense, les fait rebondir du metal au hip-hop, du funk au jazz (Miles Davis est une influence revendiquée), voire du punk originel aux chœurs de moines tibétains (l'un d'eux est un militant bouddhiste très actif) en passant par les percussions latines d'Eric Bobo de Cypress Hill. La vidéo de *Sabotage*, façon *Starsky et Hutch*, et réalisée par Spike Jonze, est la plus programmée du moment, et assure au titre la fonction de tube, que lui disputent *Sure Shot*, *Root Down*, ou *Get It Together* (avec Q Tip). La maîtrise de toute la culture musicale déclinée, les *flows* toujours énervés, propulsent *Ill Communication* au n°1 des charts globaux, et une triple certification platine, méritée pour un disque qui a marqué son époque.



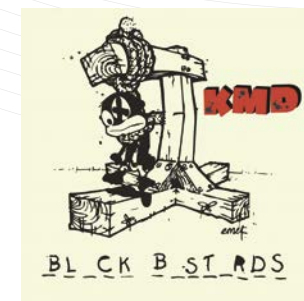


SNOOP DOGGY DOGG

DOGGYSTYLE

1993 | DEATH ROW/INTERSCOPE RECORDS

Si un an plus tôt, *The Chronic* de Dr. Dre avait révolutionné le rap *West Coast*, le premier album de son pote Snoop Dogg va propulser le G-Funk aux oreilles de la planète entière. Produit par Dre lui-même, avec Daz Dillinger, sur le label Death Row, *Doggystyle* reste, vingt ans après, le chef-d'œuvre incontesté de son auteur. Tout ici est rondement mené, basses sautillantes, prods ensoleillées, samples soignés, groove fluide et ce *flow* inimitable de Snoop. Les 53 minutes de l'album brillent de ce même éclat à la fois cru (les lyrics ne sont pas à mettre entre toutes les mains) et plaisant. Le disque, enrichi de contributions de choix (George Clinton, Warren G, The Lady of Rage...), fourmille ainsi de hits et possède tous les ingrédients pour toucher les masses. Ce qu'évidemment il fit, explosant les scores du rap dans les *charts* et dépassant les douze millions d'exemplaires vendus.



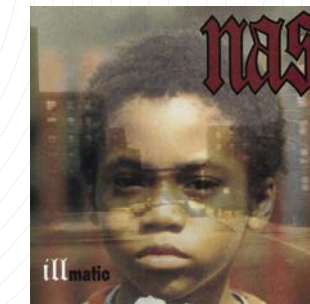
KMD

BL CK B ST RDS

1994 | READVROCK RECORDS

KMD (Kausung Much Damage), trio new-yorkais proche des membres de Third Bass, qui les invitent sur leur *Cactus Album*,

a eu une brève carrière, livrant un premier album en 1991, avant de perdre son DJ, renversé par une voiture en traversant la rue. Entre-temps ils versent dans un nationalisme Noir radical, et enrégés par la mort de l'un des leurs, sortent ce *Bl ck B st rds*, censuré pour sa pochette (une caricature dite « Sambo », représentant un Noir lynché). KMD opte pour un son brut, rauque, et une colère non-feinte (DJ Subroc, le défunt, était le frère de Zev Lov X, connu ensuite sous le pseudo de MF Doom, le rappeur masqué). Ce précipité de hardcore, marqué par la philosophie des Five Percenters (une secte islamique influente dans le rap new-yorkais du début des *nineties*) sera réédité à plusieurs reprises, signifiant son importance morale dans l'histoire du rap. *Bl ck B st rds* aurait eu sa place parmi les grands classiques hip-hop, quelque part en tête de liste... Malheureusement ce n'est qu'à titre posthume que cet album sera finalement reconnu.



NAS

ILLMATIC

1994 | COLUMBIA RECORDS

Fils d'un jazzman, autodidacte, Nasir Jones a débuté en plaçant un couplet sur un titre de l'album *Breakin' Atoms* de

Main Source en 1991. Le jeune rappeur surdoué de Queensbridge est signé sur la foi de cette première salve et sort ce premier album unanimement célébré comme un chef-d'œuvre. Sur des productions calibrées de DJ Premier, Pete Rock, Q-Tip, Large Professor, soit la crème des *beatmakers* new-yorkais, Nas expose un sens de la narration hugolien, et une richesse de vocabulaire époustouflante, pour un garçon qui a quitté l'école en quatrième. *New York State of Mind* (l'un des hymnes de la génération dorée du hip-hop new-yorkais), *The World Is Yours* ou *Life's a Bitch*, sont des raps puissants, lyriques, qui vont plus tard influencer aussi bien Eminem que The Game. Le messie attendu, qui fait renaître l'excellence du rap de la grosse Pomme, éclôt ici, sur cet album immédiatement labellisé comme un classique, et vendu à deux millions de copies aux USA (double platine). Nas n'aura eu besoin que de trente-neuf minutes pour entrer dans l'histoire...

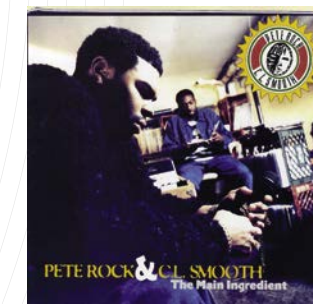


JERU THE DAMAJA

THE SUN RISES IN THE EAST
INDISPONIBLE

1994 | PAVDAY RECORDS

Camarade de lycée de DJ Premier, Jeru the Damaja, né Kendrick Jeru Davis, rejoint tout naturellement la Gang Starr Foundation et débute sur un titre de ses amis, *I'm the Man*, en 1992 sur leur album *Daily Operation*. Son premier album personnel suit rapidement, sous une pochette prémonitrice des attaques du 11 septembre 2001 à New York, montrant les tours du World Trade Center en flammes ! Entièrement produit par Premier et Jeru, ce premier essai est salué par la critique qui en loue la musicalité et la limpidité du *flow* et des textes. *D Original* et *Come Clean*, les deux singles qui en sont tirés, sans être des hits populaires, permettent à l'album d'être entendu du microcosme et de s'étendre au-delà de ce petit cercle. Deux morceaux qui finiront plus tard sur les BO de *GTA* et de *NBA 2K 16*, le jeu vidéo donnant parfois une seconde vie à un disque.



PETE ROCK & CL SMOOTH

THE MAIN INGREDIENT

1994 | ELEKTRA RECORDS

Seconde et ultime production du duo inspiré, mais qui manque cette fois d'un hymne,

comme l'était *They Reminisce Over You* sur le précédent album. Et ce, même si *I Got a Love, Take You There* ou *Searching* sont des singles efficaces. *The Main Ingredient* se vend encore moins bien que son prédécesseur, tout en étant loué par les spécialistes pour la qualité de son travail. La production fine et savante de Pete Rock, tout en samples choisis dans une mémoire riche de la musique noire des années soixante et soixante-dix, jazz, soul, funk et consorts, est brillante. Cet album est un exemple idéal d'une époque où les *beats* étaient constitués de couches de samples savamment superposées, sans apport de l'électronique, une sorte de quintessence secrète du hip-hop jazzy. Le rap de CL Smooth est à la hauteur, lyrique et conscient, mais l'échec de ce disque précipite la fin du duo qui se reformera seulement à l'occasion de quelques concerts, bien des années plus tard.



FUGEES

BLUNTED ON REALITY

1994 | RUFFHOUSE RECORDS

Avant *The Score*, et son discours universaliste et politique, le trio mixte et new-yorkais entame sa trajectoire brillante

par cet album liminaire, écrit et enregistré en 1992, mais qui ne sort que deux ans plus tard en raison de désaccords avec leur label. Si *Nappy Heads* et *Vocab*, les singles, peinent à grimper dans les *charts*, ils deviendront plus tard des classiques de leur répertoire live, et tout l'album dessine déjà ce paysage organique, avec des influences reggae encore rares dans le rap de l'époque. L'osmose entre la voix d'or de Lauryn Hill et les duels de rap de Pras Michel et de Wyclef Jean est déjà un gage d'originalité, qui laisse entrevoir un rap qui pourrait bien devenir crossover et toucher le public qui y est réticent. *Blunted on Reality* est un échec commercial, qui ne réussit à être disque d'or que dans un seul et unique pays : la France ! Preuve que l'on a parfois du flair en matière de *Great Black Music*.



GANG STARR

HARD TO EARN

1994 | CHRYSALIS RECORDS

Le quatrième album de Gang Starr commence, enfin, à faire des vagues hors du territoire des initiés. Le duo produit, à nouveau, tous les titres de ce disque, invite encore Lil' Dap et Jeru the Damaja, qui font partie de leur cercle restreint, sur *Speak Ya Clout*, et puis Nice & Smooth sur *DWYCK*. Mais surtout des morceaux comme *Mass Appeal* (qui se moque de la radio en parodiant les codes mélodiques ramenards qui plaisent aux antennes), et *Code of the Street* ou *Suckas Need Bodygard* sortent du lot et se frayent un chemin dans la mémoire des fans, en tout cas assez pour faire grimper l'album jusqu'à la deuxième place du Top R&B/hip-hop du Billboard. La critique, décidément amoureuse de Gang Starr, est toujours là pour encourager le public à se pencher sur ce groupe qui fait honneur au genre, et pour la première fois, ce public suit l'avis autorisé d'une presse unanime. Il faudra attendre quatre ans pour entendre le successeur d'*Hard to Earn*, le duo prenant toujours le temps de bien faire les choses.



MOBB DEEP

THE INFAMOUS MOBB DEEP

1995 | LOUD RECORDS

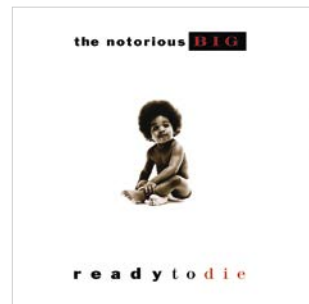
Après un premier essai en tant que teenagers sur un micro-label, le duo de Queensbridge, composé d'Havoc et Prodigy, propose un classique dès ce véritable premier album mature, qui place pas moins de quatre singles dans les *charts* : *Shook Ones (Part II)*, *Survival of the Fittest*, *Temperature's Rising* et *Give Up the Goods (Just Step)*. Ils ont tout juste 20 ans, mais déjà tout vu, tout vécu de la rue : le père de Prodigy l'emmenait, enfant, à 5 ans, dans ses braquages, avant de mourir du Sida pour toxicomanie. Les lyrics hyperréalistes du duo (*Shook Ones Pt. II* est considéré comme un chef-d'œuvre du genre), la tonalité hardcore, mais lumineuse de l'album, sombre par son réalisme, mais toujours soucieuse de clarté, et les *featurings* de classe (Nas, Q-Tip d'A Tribe Called Quest, qui produit aussi un titre, Ghostface Killah et Raekwon du Wu-Tang) font de cet album, disque d'or aux USA, un monument inaltérable, et du duo un fétiche des amateurs de vrai rap urbain, et visionnaire.

GURU

JAZZMATAZZ VOLUME 1

1993 | CHRYSALIS RECORDS

Keith Elam, aka Guru, sait que le temps lui est compté et que sa vie lui sera enlevée par le cancer. Il va donc publier neuf albums, dont cinq sous l'appellation Jazzmatazz, un projet collaboratif avec des artistes issus du jazz, autour d'une célébration du groove et des valeurs du hip-hop telles qu'il les a défendues tout au long de sa carrière. Le premier volume, publié alors que Gang Starr est encore actif, est un large succès en Europe, qui invite les jazzmen Courtney Pine, Roy Ayers, Ronny Jordan, Brandford Marsalis, Donald Byrd à se marier avec la soul de N'Dea Davenport, et le rap du Français MC Solaar pour *Le Bien, le Mal*. Continué après la séparation d'avec DJ Premier, *Jazzmatazz* prendra par la suite des colorations plus soul, mais sans jamais recouvrer l'impact de ce volume initial, équilibré et défricheur. Un album qui mérite largement sa place au panthéon du hip-hop.



THE NOTORIOUS B.I.G.

READY TO DIE

1994 | BAD BOY ENTERTAINMENT

Biggie Smalls, Big Poppa, Frank White, King of New York, The Notorious B.I.G., Christopher Wallace collectionna les surnoms, symbole de l'impact que sa courte mais formidable carrière a eu sur son art. Quand sort ce premier album, au milieu de l'ère gangsta rap californienne, il remet New York sur le trône avec son sens pointu de la narration, sa voix presque approximative, comme étouffée par son surpoids, ses rimes tranchantes et ses hits comme *Juicy*, *Big Poppa*, ou *One More Chance*. DJ Premier, Puffy Combs, Easy Mo Bee ou Poke sont aux manettes, et les invités se pressent : Method Man et Lil' Kim, sa protégée, pour accompagner l'autoproclamé Roi de la ville qui inventa le genre. Six fois platine aux USA, *Ready to Die*, et son titre prémonitoire, sera le seul album sorti du vivant du rappeur, assassiné quinze jours avant la sortie de son deuxième album, *Life After Death*, dans une clairvoyance effrayante.



BIG L

LIFESTYLEZ OV DA POOR & DANGEROUS

1995 | COLUMBIA RECORDS

Lamont Big L Coleman naît et grandit à Harlem, à la fin des années soixante-dix, autant dire dans un environnement qui incite peu aux études longues. Il obtient quand même son bac mais comme il rappe depuis ses 12 ans, il choisit l'option rime et rue. Une rencontre avec Lord Finesse, producteur influent de l'ancienne école, lui met le pied à l'étrier et il réunit anciens et nouveaux titres dans cet album inaugural d'une carrière qui n'ira pas plus loin. Le rappeur prometteur s'écroule en février 1999, dans son quartier, avec neuf balles dans la tête, tirées d'une voiture. Produit par Finesse, Buckwild et Showbiz, ce disque *catchy* et homogène renferme les singles *Put It On* et *M.V.P.*, et accueille les débutants Jay-Z et Camron (encore nommé ici Killa Cam) parmi les invités. En 2000, l'album posthume *The Big Picture*, sur lequel il travaillait, sera disque d'or. La mort fait vendre, toujours.



DAS EFX

HOLD IT DOWN

1995 | EAST WEST RECORDS

Après un deuxième album certifié disque d'or, *Straight Up Sewaside* en 1993, le duo Das EFX souffre de la séparation de leurs mentors EPMD, mais trouve de solides pourvoyeurs de beats en DJ Premier, Easy Moe Bee, Pete Rock, Clark Kent ou Showbiz. Mais les singles successifs *Real Hip Hop* et *Microphone Master* ne grimpent pas très haut dans les classements, et l'apport de KRS One sur *Represent the Real*, ou PMD sur *Bad News* ne suffisent pas à éveiller l'intérêt des radios, et éviter à cet album de passer rapidement par pertes et profits. Das EFX commettra deux autres albums, en 1998 et en 2003, qui vont passer relativement inaperçus, mais sur ce dernier feu, le duo aux *flows* entremêlés est encore ici au sommet de son art dynamique. Entre-temps, ils auront aussi permis accessoirement à l'humoriste Dave Chapelle de faire un succès en leur empruntant leur gimmick de langage.

an
experimental

fusion
of

hip-hop and jazz

JAZZMATAZZ

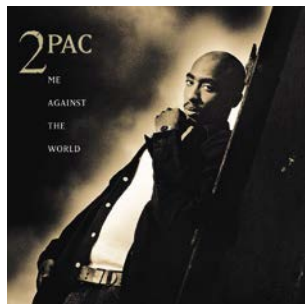
hosted by GURU and featuring CARLEEN ANDERSON ROY AYERS

DONALD BYRD N'DEA DAVENPORT RONNY JORDAN

COURTNEY PINE LONNIE LISTON SMITH MC SOLAAR

Chrysalis®
VOLUME 1





2PAC ME AGAINST THE WORLD

1995 | INTERSCOPE RECORDS

Troisième album de Tupac Shakur, enregistré et sorti au cœur de ses soucis avec la justice, *Me Against the World*

est considéré comme son album le plus introspectif, peut-être le plus personnel, loin des rodomontades gangsta qui vont suivre quand il va ensuite vendre son âme à Death Row Records. Il a 23 ans, il connaît le succès depuis son album précédent, et décroche ici un vrai tube avec *Dear Mama* (certifié platine, et bien sûr dédié à sa mère), puis un autre avec *So Many Tears*. L'artiste parle de ce disque comme d'un album de blues, il est effectivement rempli de paranoïa, de doutes, de désespoir, sur des *beats* intraitables, avec un son new-yorkais, et une tangible détermination à mettre en avant l'art du rap, de l'écriture, de la rime, de l'allitération, et du *flow*.

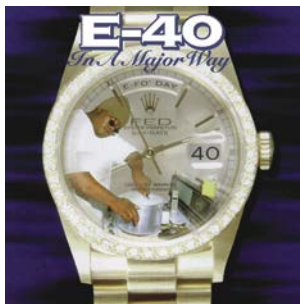


OL' DIRTY BASTARD RETURN TO THE 36 CHAMBERS: THE DIRTY VERSION

1995 | ELEKTRA RECORDS

Membre le plus « remuant » du Wu-Tang Clan, dont il est

l'un des cofondateurs (il est un cousin de RZA et GZA), Ol' Dirty Bastard s'est rendu célèbre pour ses incessants démêlés avec la justice, et pour sa consommation stupéfiante de... stupéfiants, dont il décède par overdose (cocktail explosif de cocaïne et de tramadol, un antidouleur opioïde) en 2004. On n'oubliera pas son style échevelé. Très rapidement, après le succès du premier album du collectif, il sort ce disque solo renversant, produit par RZA, ODB, lui-même et 4th Disciple, et visité par la plupart des membres et affiliés au Clan de Staten Island. *Brooklyn Zoo* et *Shimmy Shimmy Ya*, singles frénétiques, établissent sa légende de rappeur incontrôlable, tout en voix de rogomme et en hurlements de psychopathe en pleine crise de delirium. Le magazine *Rolling Stone* le décrit même comme pouvant bien être le vocaliste le plus original de l'histoire du rap ! Une tornade de rap de rue, effrayante de liberté et d'énergie, vendue à un million d'exemplaires. Inimitable et inimitée.



E-40 IN A MAJOR WAY

1995 | SICK WID IT/JIVE RECORDS

Le massif rappeur de Vallejo, Californie, a démarré sa prolifique carrière au tout début des années quatre-vingt-dix,

avec son groupe The Click, en même temps qu'il lançait son label, Sick wid It Records. Après deux albums liminaires, distribués principalement dans la région de San Francisco, il signe avec ce troisième essai, *In a Major Way*, un album dense, certifié platine et classé n°2 des *charts* hip-hop en 1995. Il y invite ses partenaires de The Click, B Legit et Suga T, mais aussi 2 Pac (qui ne peut pas tourner la vidéo, étant incarcéré à ce moment-là), Spice 1 et Mac Mall sur *Dusted 'n' Disgusted*. Ce condensé de rap de la Bay Area de San Francisco, avec ses *beats* funky élastiques et ses contes et légendes du ghetto, reste à ce jour son plus gros succès (il aura trois autres albums disques d'or) d'une discographie qui, en 2019, comptait près d'une trentaine d'albums.



THE PHARCYDE LABCABINCALIFORNIA

1995 | DELICIOUS VINYL RECORDS

Séparés de DJ Swift, tombé dans l'abus de substances psychotropes, The Pharcyde reviennent trois ans plus tard

avec un album qui creuse la veine alternative et *groovy* entamée avec *Bizarre Ride*, et des productions signées cette fois du groupe, et de Jay Dee. *Drop*, le premier single, qui sample les Beastie Boys, est un premier semi-hit, qu'encourage une vidéo sidérante, tournée par Spike Jonze, où on les voit en pleine action, mais filmés à l'envers. *Runnin'*, produit par le regretté J Dilla, sur un sample du *Jazz Samba* de Stan Getz, reste leur morceau le plus emblématique, avec *Passin' Me By* sur le premier album. *She Said* clôt la trilogie des titres forts de cet album à peine moins solaire que son prédécesseur et qui, en dépit de bonnes critiques, se vendra moins, n'atteignant pas le statut de disque d'or et précipitant le départ de Fatlip, l'un des rappeurs, pour une carrière solo. À l'ombre d'une Côte ouest envahie par la déferlante G Funk et le gangsta-rap d'une manière générale, les Pharcyde ont livré leur dernier et ultime classique.



RAEKWON ONLY BUILT 4 CUBAN LINK

1995 | LOUD RECORDS

Parmi la nuée d'albums solos des membres du Wu-Tang Clan, après le succès de leur album *36 Chambers*, celui de

Raekwon, l'un des piliers les plus solides du collectif, est unanimement considéré comme l'un des deux meilleurs. Annoncé un an plus tôt par le single et tube *Ice Cream*, avec ses acolytes Method Man, Cappadonna et Ghostface Killah, qu'on retrouve ici, ce catalogue de mœurs mafieuses est un régal de *beats* usinés par le maître RZA, et de *flows* étourdissants. Pas fous, tous les autres lascars du Wu passent dire bonjour, augmentés de Nas et quelques seconds couteaux. Raekwon reprend en outre *Can It Be All So Simple*, de l'album du groupe, et s'il n'est « que » disque d'or, cet album suscitera un *volume II* en... 2009. En attendant, il aura influencé plusieurs générations pour son excellence. Un album charnière, classique du Clan qui, comme tous les classiques du Clan, est aussi un classique du rap. Un chef-d'œuvre du Wu qui, comme tous les chefs-d'œuvre du Wu, est aussi un chef-d'œuvre de la musique.



SMIF-N-WESSUN DAH SHININ'

1995 | WRECK RECORDS

Coupable de cinq albums (ou presque, la marque d'armes Smith & Wesson les ayant obligés à changer, et donc opter

pour le patronyme de Cocoa Brovaz pour les disques suivants), le duo formé par Tek et Steele débute leur trajectoire avec ce classique instantané du hip-hop *old school*. Affiliés au collectif informel new-yorkais Boot Camp Click, des superstars du hip-hop de Brooklyn, et petits protégés de Black Moon, ils en récupèrent les producteurs, Evil D et Baby Paul des Beatminerz, qui leur usinent des *beats* musclés de samples empruntés chez Isaac Hayes, Kool & the Gang ou Roy Ayers, pour l'esprit et le velouté du funk seventies. *Bucktown* ou *Wreckonize*, sont les moteurs qui boostent cet album hardcore à succès où les *flows* des deux rappeurs s'entrechoquent, et séduisent trois cent mille acheteurs. Dont nombre de futurs rappeurs, professionnels ou amateurs.

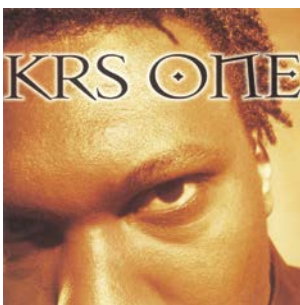


GZA LIQUID SWORDS

1995 | GEFKEN/MCA RECORDS

Cousin de RZA et d'Ol' Dirty Bastard, Gary Grice, alias GZA, est un des fondateurs du Wu-Tang Clan, et l'un des plus ex-

périmentés puisqu'il a déjà publié, en 1991, un album solo resté obscur. Le succès et l'impact du collectif lui permettent de revenir en 1995 avec ce qui est considéré comme l'un des deux meilleurs albums des membres du groupe, ce *Liquid Swords* acéré, produit par RZA, dont le morceau titre, avec ses inquiétants pizzicati, impose un climat inquiétant dès l'ouverture de l'album. La totalité de ses complices est là, fidèle et dévouée, pour intervenir sur une moitié des titres, faisant de cet album un quasi-album du Wu. *Shadowboxing* avec Method Man, *Duel of the Iron Mic* avec Ol' Dirty, *Inspektah Deck* et *Masta Killah* précipitent l'auditeur, tétanisé, dans un univers à la fois sombre et chromé, hanté par les rimes savantes de l'un des meilleurs *lyricists* de son temps.



KRS ONE KRS ONE INDISPONIBLE

1995 | JIVE RECORDS

Pour ce deuxième album, homonyme, KRS-One reprend les mêmes (DJ Premier, Showbiz),

ajoute Diamond D à la liste, et livre un disque carré, trapu, mû par un moteur de dragster, *MC's Act Like They Don't Know*. Ce tube imparable, tout aussi immarcescible que *Da Sound of da Police*, se classe 1^{er} des *charts* Hot Dance Music, avec son interpolation du *The Breaks* de Kurtis Blow (1980), la pierre philosophale du hip-hop. *Rappaz R. N. Dainja* avec ses sept samples superposés par Primo, est un chef-d'œuvre de construction et, pour cette fois, le Teacher invite ses pairs à sa table, on trouve ainsi les *flows* de Busta Rhymes, Das EFX, Fat Joe, Mad Lion ou Channel Live, sur des titres qui célèbrent la culture, ou invitent à la réflexion politique (*Free Mumia*, qui réclame la libération de Mumia Abu-Jamal, Black Panther injustement condamné à mort, puis à la prison à vie). Sans souci de mise en scène ou d'outrances, KRS exprime, dans cet album, une sincérité, une vérité et une volonté de mettre les choses à plat dans ce style extra-lucide qui le caractérise.



CYPRESS HILL III: TEMPLES OF BOOM

1995 | COLUMBIA/RUFFHOUSE RECORDS

Toujours sous pochette gothique effrayante – design de Dante Ariola et Jay Papke pour

Pawn Shop Press –, le troisième Cypress Hill, entièrement produit par DJ Muggs sauf *Killah Hill Niggas*, signé par RZA, le maître à penser du Wu-Tang Clan, enfonce le clou de l'esthétique sonore de Cypress Hill. Pas de tubes évidents sur ce nouvel effort, mais *Throw Your Set in the Air* ou *Boom Biddy Bye Bye* se reprennent en chœur aisément et poussent à nouveau l'album vers le disque de platine. Plus lent, pesant et sombre, le son du groupe évolue vers un univers encore plus cinématographique, les *beats* semblent martelés par une presse hydraulique, et B Real – Sen Dog, l'autre rappeur s'en est allé un temps vers d'autres aventures, plus proches du metal encore – et sa voix nasale de mort-vivant vous conduisent par la main vers un cimetière hanté où dansent les zombies sur les tombes éventrées. Jusqu'à l'aube.

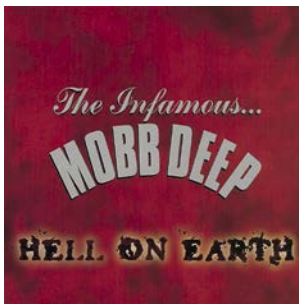


THE ROOTS DO YOU WANT MORE?!?!?!?

1995 | DGC GEFKEN RECORDS

Avant de devenir le groupe résident du talk-show de Jimmy Fallon sur NBC, et un véritable partenaire de l'animateur dans

le show quotidien, le groupe à géométrie variable de Philadelphie, organisé autour du batteur et producteur ?uestlove et du rappeur Black Thought sort *Organix*, un premier album indépendant remarqué, puis signe avec une major et livre cet album n°2 qui redéfinit l'apport du jazz et de la soul dans le rap. En utilisant des instruments au lieu de samples et de programmations, les Roots, dont la musicalité est évidente, replacent le rap dans la grande histoire de la musique noire, en dignes héritiers du Philly Sound. Avec *Proceed*, ou *Distortion to Static*, ils aiguissent l'appétit des fans pour voir en live ce groupe qui prend tout son sens sur scène. L'album est disque d'or aux USA, et inaugure une longue et prestigieuse carrière. Certainement leur plus belle réussite (instrumentalement parlant), cet album 100% organique reste, un quart de siècle plus tard, subtilement charmeur...



MOBB DEEP HELL ON EARTH

1996 | LOUD RECORDS

On ne change pas une équipe qui gagne. Après le succès de *The Infamous*, Havoc et Prodigy persistent dans le rap

hardcore sombre et tranchant, avec beaucoup de piano pour créer des atmosphères inquiétantes. *Still Shinin'* lance les hostilités, poursuivies avec *Drop a Gem on 'Em*, une réponse au *Hit 'Em Up* de Tupac, car nous sommes en pleine temporalité de la guerre Est-Ouest, et les mots doux fleurissent sur nombre de titres de cet album furieux. *Front Lines (Hell on Earth)* et *G.O.D. Pt III* terminent de convaincre les tièdes. Method Man, Nas, Big Noyd et Raekwon rendent des visites de politesse sur un album qui a décidé d'en manquer. Le duo n'est pas là pour les ronds de jambe, mais pour les crochets au foie : *Hell on Earth*, c'est du sérieux, du lourd, une errance nocturne dans un tunnel sans fin. Un album hautement toxique quoiqu'il en soit, cafardeux, oppressant, comme le rap en a rarement offert. L'album est seulement disque d'or, mais cinq cent mille acheteurs ne peuvent avoir tort.



REDMAN MUDDY WATERS INDISPONIBLE

1996 | DEF JAM RECORDS

Toujours produit par l'artiste et son parrain dans le métier, Erick Sermon d'EPMD, ce troi-

sième album de Redman se classe n°1 des *charts* hip-hop lors de sa sortie, et s'appuie sur les singles *Pick It Up* et *Whateva Man* pour passer un vernis définitif sur la bonne réputation du rappeur auprès de ses pairs et du public qui voit en lui un *entertainer* de qualité. Redman est perçu comme un artiste qu'on sent là pour l'amour de la musique plus que pour faire fortune, ou pour se construire un personnage fictif. Son *flow* est remarquable d'aisance et ses textes malins. Avec un autre disque d'or à accrocher au mur, ce *Muddy Waters* qui n'a guère à voir avec la légende du blues du même nom, reste un album plus qu'honnête, avec des participations de Method Man, Keith Murray, K-Solo et bien sûr Erick Sermon. Troisième réussite consécutive pour l'artiste, il reflète la carrière d'un des rappeurs les plus influents de son époque.

2PAC

ALL EYEZ ON ME

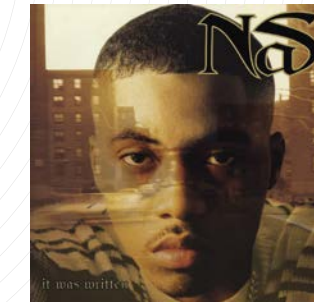
1996 | DEATH ROW/INTERSCOPE RECORDS

Quatrième album studio, et premier chez Death Row, le double album de l'icône christique du gangsta rap laisse de côté l'inspiration politique de ses précédents opus pour se vautrer dans la célébration du style de vie des *gang members*, entre violence induite, business illicites, machisme et célébration d'une marge ultra-violente. Une sorte de film hyperréaliste que le triomphe de l'album (disque de diamant, vendu à six millions d'exemplaires aux USA) rend réel. *California Love*, avec Dr. Dre et Roger Troutman, reste la chanson la plus connue du rappeur assassiné, *How Do U Want It* avec K-Ci & Jojo de Jodeci, est un autre tube majeur, comme *2 of Amerikaz Most Wanted* avec Snoop Dogg. Dernier album paru de son vivant, et le plus populaire de sa discographie, *All Eyez on Me* est le sommet du genre G-Funk, avec des *beats* signés Dr. Dre, Daz Dillinger, DJ Quik et quelques autres. Un funk urbain énorme, tout en basses pneumatiques, pour conduire 2 Pac vers son funeste destin.

**BUSTA RHYMES**
THE COMING

1996 | FLIPMODE/ELEKTRA RECORDS

Après deux albums avec son groupe The Leaders of the New School, et des collaborations qui ont fait grandir son nom (il est baptisé ainsi par Chuck D de Public Enemy) dans tout New York, la mitraille vocale Busta Rhymes sort son premier album solo, judicieusement nommé *The Coming*. *Woo Hah!! Got You All in Check*, qui le précède, est un single qui détruit tout sur son passage, se classe n°1 et reçoit un disque de platine. La récompense est la même pour l'album, après le deuxième single, *It's a Party*. Avec des productions efficaces de ses amis d'A Tribe Called Quest, d'Easy Moe Bee et de DJ Scratch, le volubile rappeur – au *flow* aussi coloré que sa vêtue – s'impose d'entrée comme l'artiste non pas à suivre, il est impossible à rattraper, mais à adorer pour son personnage haut en couleur et son *flow* incomparable. D'ailleurs les enfants l'adorent. Un début fracassant qui laissera l'auditeur scotché par les prestations hors-normes de ce sacré personnage.

**NAS**

IT WAS WRITTEN

1996 | COLUMBIA RECORDS

A Queensbridge, ce fils d'un jazzman un peu obscur révèle très jeune son talent, à travers *Illmatic* (1994), un premier album produit par DJ Premier et Pete Rock qui le hisse d'entrée au sommet des poètes et rappeurs qui transcendent le genre. Mais il lui faut transformer l'essai, et devenir un succès global. C'est fait avec cet album double platine, produit par la crème des *beatmakers* de New York et qui se paye même le luxe d'un titre servi par Dr. Dre. Le tout en pleine rivalité Est/Ouest car Nas, comme tout le monde, veut « en être ». *Street Dreams*, et son sample d'Eurythmics, est un tube, comme *If I Ruled the World (Imagine That)* avec le renfort de la voix d'or de Lauryn Hill, matraqué sur les radios y compris en France. Le poète mégalomane pose son *flow* subtil et ses rimes brillantes sur une production sophistiquée et confirme son génie pressenti avec un album parfait. L'histoire ne fait que commencer.

**GHOSTFACE KILLAH**
IRONMAN

1996 | EPIC RECORDS

Entièrement produit par RZA, le cerveau revendiqué du Wu-Tang, ce premier album solo d'un des rappeurs clé du collectif est considéré comme l'un de leurs trois meilleurs premiers essais des MC's de Staten Island. D'ailleurs il se classe n°1 des *charts* rap, décroche un disque de platine pour plus d'un million de copies vendues, et des hits avec *Daytona 500* où il rime comme dans une course de Nascar avec Force MD, Cappadonna et Raekwon. Dans un autre genre, *All That I Got Is You*, est une chanson pour sa mère, qu'il exécute avec le renfort de Mary J Blige. La quasi-totalité de l'équipe est là pour donner un coup de main ou plutôt de voix, à une époque où le groupe règne sur le genre et ne laisse pas une occasion d'appuyer là où ça fait mal. Toutes les particularités de Ghostface sont présentes sur *Ironman*, mais encore à l'état d'embryon. La maturité n'arrivera que quatre ans plus tard, avec le manifeste *Supreme Clientele* qui signera, avec ce premier album, le sommet de réussite, artistique et commerciale de l'artiste.

**LIL'KIM**

HARD CORE

INDISPONIBLE

1996 | UNDER RECORDS

(Toute) petite môme de Brooklyn, Kimberly Jones se frotte au monde interlope des voyous et rappeurs, puis trouve en Notorious B.I.G. un amant, un mentor, un maître qui la fait débiter dans son groupe Junior Mafia, et l'aide à accoucher de ce premier album qui finira double platine, avec plus de deux millions de copies écoulées de ce précipité de sexe en rimes, que la lil' rappeuse à grande gueule balance en reine autoproclamée du genre salace. Jay-Z, Puff Daddy, Jermaine Dupri passent donner un coup de main, *Crush on You*, *No Time* ou *Big Momma Thang* établissent la légende. Hélas, trois mois après la sortie de l'album, BIG est assassiné. La diva poursuivra néanmoins une carrière intense avec prison, télé-réalité, quatre albums, et un n°1 accidentel avec *Lady Marmalade* en compagnie de Missy Elliott, Mya et Christina Aguilera. Nicki Minaj et Cardi B lui doivent tout. Lil'Kim est plus qu'un fantôme érotique, elle est la pionnière d'une génération de rappeuses décomplexées.

**MAKAVELI**THE DON KILLUMINATI:
THE 7 DAY THEORY

1996 | DEATH ROW RECORDS

Enregistré en trois jours, quelques semaines avant l'assassinat de 2Pac, ce premier album posthume, paru sous un pseudonyme emprunté au Prince de Machiavel, sera le plus hanté et populaire de ses innombrables disques surgis après son effacement définitif. Sous pochette christique, il lâche tout : le nom de ses ennemis (et ça fait du monde), peut-être celui de son assassin, et décrit la réalité enfumée d'herbe, *chronic* de sa vie de gangsta rappeur iconique, au sein du label qui l'incarne de la plus effrayante manière – Death Row, et son cortège de violences et d'intimidations. Il sample Daft Punk, *Le Parrain* de Coppola ou Joe Cocker, et *Toss It Up* ou le prémonitoire *To Live and Die in L.A.* aident à obtenir quatre disques de platine aux USA, à peine deux mois après sa mort. Bien d'autres essorages posthumes suivront, mais celui-ci est insurpassable de morbidité resplendissante.

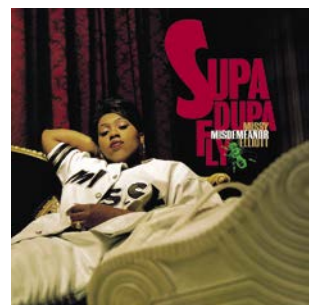
all eyez on me



DELINQUENT HABITS

1996 | RCA RECORDS

Tres Delinquentes est un hit, le premier vrai tube de rap latino. Le trio s'est formé en 1991, est tombé sous la coupe de Cypress Hill, les parrains incontournables du rap qui mélange anglais, espagnol et *spanglish*, et d'ailleurs Sen Dog est en *featuring* sur *Tres Delinquentes* et Eric Bobo, le percussionniste de Cypress, produit un titre sur cet album épicié comme un taco acheté dans un *food truck* à East L.A. Le single grimpe dans les *charts* et s'inscrit dans la pop culture, on l'entend toujours, dans des films ou les stades de base-ball. Le second single, *Lower Eastside* est moins performant, mais avec 350 000 unités écoulées aux USA, et près d'un million à l'international, cet acte de naissance pimenté du rap latino mâtiné de *West Coast* est une réussite. La pochette, directement inspirée du film *Les Guerriers de la nuit* de Walter Hill, donne le ton.



MISSY ELLIOTT

SUPA DUPA FLY
1997 | THE GOLDMINE/
ELEKTRA RECORDS

Après une enfance déstabilisante (un Q. I. hors norme, de la violence physique endurée)

Missy Elliott, déjà compositrice de talent avec son compère Timbaland, se lance dans la carrière et révolutionne le genre dès ce premier album qui se classe n°1 et décroche un premier disque de platine. *Hit Em wit da Hee* (avec Lil' Kim), *Sock It 2 Me* (avec Da Brat), *The Rain (Supa Dupa Fly)*, ou *Beep Me 911* (avec 702 et Maggoo) imposent un rap nouveau, féministe, précis, moderniste, puissant comme un blockbuster et fin comme un rap d'art et essai. Aaliyah, protégée de Missy, est là, ainsi que Busta Rhymes pour aider à l'éclosion de l'artiste féminine la plus novatrice jamais entendue dans le rap, et dont la créativité trouve un écho favorable dans le public. Enregistrée en seulement deux semaines, cette salve initiale augure d'une carrière majeure. Impossible, donc, de passer à côté de cet album incontournable qui a littéralement changé la vision du rap et du R&B et qui ne laissera personne indifférent.

FUGEES

THE SCORE

1996 | RUFFHOUSE RECORDS

Dix-huit millions ! Aucun album de rap ou musique urbaine n'a depuis atteint ce... *Score*, de ventes. Le trio Pras, Wyclef et Lauryn Hill, avant de se haïr et de pas aller plus loin ensemble que ce deuxième album stratosphérique, règne sur les ondes de la planète durant des mois avec *Ready Or Not, Fugee-La*, et les reprises de *Killing Me Softly* (popularisé par Roberta Flack en 1973) ou de l'inusable *No Woman, No Cry* (Bob Marley, futur beau-père posthume de Miss Hill). Comme un creuset où le rap, le reggae et la soul produisent de concert un miel idéal pour les oreilles, *The Score* reste certes l'album de tous les records, mais aussi un pur moment de *Great Black Music*, organique, raffinée, et comme l'histoire l'a prouvé, assimilable par tout le monde, même les plus fermés au genre et à ses clichés. Héritiers directs de Gil Scott-Heron, The Fugees remettent du sens et du groove dans les radios. Et qu'importe si le public n'écoute pas toujours les paroles.

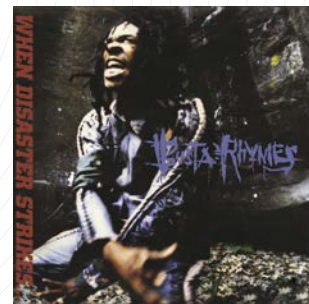


WU-TANG CLAN

WU-TANG FOREVER

1997 | LOUD/WU-TANG RECORDS

La stratégie a payé : *Enter the Wu-Tang (36 Chambers)* a changé la face du rap, les principaux MC's y sont allés de leur premier solo, réussi dans tous les cas, et le groupe profite de cette lancée pour confirmer avec un deuxième album collégial, qui est en fait un double album, chargé de munitions létales comme *Triumph*, célèbre à la fois pour son absence de refrain et surtout pour être le seul titre du répertoire où les neuf rappers, plus l'associé Cappadonna, rappent tous, chacun leur tour. Près de trente titres énervés, pour l'essentiel produits par RZA avec un coup de main de 4th Disciple et True Master, constituent ce condensé de fureur hardcore, écoulé à deux millions d'exemplaires et donc certifié quatre fois platine, puisque, aux USA, un double album voit ses deux volumes comptabilisés séparément.



BUSTA RHYMES

WHEN DISASTER STRIKES...

1997 | FLIPMODE/ELEKTRA RECORDS

Sans laisser retomber l'émotion suscitée par son premier album, le rimeur fou revient un an plus tard avec *Put Your Hands Where My Eyes Could See*, un premier single aussi dévastateur que son tout premier, qui annonce un deuxième album également musclé de chansons concoctées avec à peu près la même équipe, augmentée de Sean Puffy Combs sur *The Body Rock*. Mais c'est avec *Dangerous* et *Turn It Up (remix) / Fire It Up*, deux singles n°1 des *charts* rap et disques d'or tous les deux, que *When Disaster Strikes* décroche à son tour sa certification platine, avec l'assurance que Busta Rhymes est là pour durer. Grimaces verbales, mimiques à tout va, *flow* imprévisible, écriture abstraite et absurde, Busta est aussi expressif dans sa voix que dans son attitude et rompt avec le sérieux et l'immobilité des rappers de l'époque. Son style inimitable et son énergie sont uniques en leur genre. Avec *When Disaster Strikes*, il prend un nouveau virage musical et augure le second âge d'or du rap New-Yorkais.



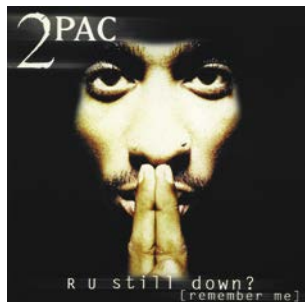
COMMON

ONE DAY IT'LL ALL
MAKE SENSE
INDISPONIBLE

1997 | RELATIVITY RECORDS

Avant de remporter un Oscar en 2015 pour sa chanson du film *Selma*, Common a commencé à Chicago, sa ville, avec une paire d'albums underground réalisés avec le DJ No ID, qui signe encore ici l'essentiel des productions. Il les partage avec les Roots, qui lui offrent un *All Night Long*, en duo avec sa fiancée du moment Erykah Badu. C'est l'un des hits de cet album avec *Retrospect for Life*, avec Lauryn Hill, l'autre sex-symbol de la Nu Soul, et *Reminding Me (Of Self)*. Les autres *featurings* délimitent l'état d'esprit : Q Tip, De La Soul, ou Black Thought des Roots forment une famille étendue de rappers conscients, respectueux, « progressifs » et « alternatifs », comme l'on qualifie alors les rappers qui ne glorifient pas les armes et l'argent. Common s'inscrit dans cet univers-là, celui du rap soucieux des fondateurs, et marqué par un amour profond de la soul et du jazz.



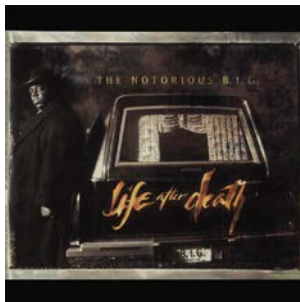


2PAC R U STILL DOWN? INDISPONIBLE

1997 | AMARU ENTERTAINMENT/
JIVE RECORDS

Premier album posthume du rappeur assassiné, et surtout

premier disque terminé sans qu'il ne puisse intervenir sur le projet final, à l'inverse de l'album de Makaveli qu'il avait terminé avant de mourir, ce *R U Still Down?* au titre prophétique sort sur le label créé par sa mère, Afeni Shakur, pour gérer les nombreux enregistrements qu'a laissés son fils, martyr majuscule du gangsta rap. On trouve là des morceaux laissés pour compte des sessions précédentes, de *Me Against the World*, *Strictly 4 My Niggas* et *Thug Life Vol 1*, ainsi qu'une paire de tubes, *Do for Love* et le prémonitoire *I Wonder If Heaven Got a Ghetto*, qui sera plus tard samplé par Nas. Provenant de diverses époques, les morceaux de ce double album sont donc inspirés par la guerre Est/Ouest, et les sujets habituels : gonzesses, ennemis, violence et style de vie des gangs. Classé n°1 des *charts* rap, ce testament se vend à quatre millions de copies aux USA, certifié quatre fois platine. Mais les balles, elles, sont en plomb.

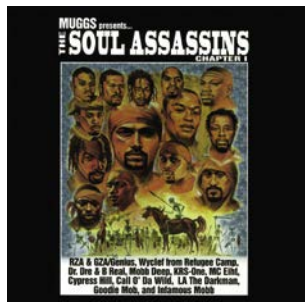


THE NOTORIOUS B.I.G. LIFE AFTER DEATH

1997 | BAD BOY ENTERTAINMENT

Rarement un album aura si bien porté son titre : il sort seize jours après l'assassinat

de son auteur, à Los Angeles, le 9 mars 1997, dans une voiture, alors qu'il se rendait à une soirée. Double album, vendu à plus de dix millions d'exemplaires, onze fois platine, *Life After Death* n'a pas seulement bénéficié de l'effet tragique, il est surtout un formidable roman du ghetto, de ses réalités et de ses ambitions, en même temps qu'une œuvre majeure sur la culture mafieuse, comme peut l'être le film *Le Parrain* ou la série *Les Sopranos*. *Hypnotize*, single n°1 et certifié platine, *Mo Money Mo Problems*, n°1, certifié platine, *Sky's the Limit*, n°1, certifié or, les titres se suivent dans les *charts* avec une régularité de métronome, et puis *Going Back to Cali*, *Ten Crack Commandments*... Dix-huit producteurs (Puffy Combs, Premier, Clark Kent, RZA, Havoc...), des invités en cascade (Jay-Z, Lil' Kim, 112, R. Kelly, Ma\$e, Bone Thugz & Harmony...) et le *flow* surnaturel de ce conteur hors pair, ce surfeur de métaphores, ce broyeur de vocabulaire.



VARIOUS ARTISTS MUGGS PRESENTS... THE SOUL ASSASSINS CHAPTER 1

1997 | COLUMBIA RECORDS

Les collectifs ont été un socle important de l'histoire du hip-

hop. Très présents à New York, ils le furent moins à Los Angeles, où pourtant s'est créé autour de Cypress Hill, et sous le nom de Soul Assassin, un conglomérat de producteurs, rappeurs, groupes, graphistes, tatoueurs. Les visées de ce trust sont restées floues, mais le collectif a produit deux albums, en 1997 et 2000, où, sur des productions de Muggs, s'éparpillaient les affiliés. Sur ce volume initial, on trouve donc Cypress Hill et Dr. Dre sur *Puppet Master*, et puis dans le désordre Goodie Mob, RZA et GZA, MC Eiht, KRS-One, Mobb Deep, Wyclef Jean, Infamous Mob et Call O'Da Wild, qui a dû être bien content de ce voisinage de stars. Disparates, ces deux albums s'apparentant à des compilations, ou des *mixtapes*, n'ont guère rencontré de succès.



BIG PUN CAPITAL PUNISHMENT

1998 | TERROR SQUAD/
LOUD RECORDS

Comme son nom l'indique, Big Punisher était en surpoids. À l'américaine. Jusqu'à 311 kilos

(le jour de sa mort d'une crise cardiaque relative à son obésité) ! Héritage d'une boulimie de *junk food* pour s'abstenir d'un environnement familial marqué par violences et toxicomanies. Repéré sur l'album de son partenaire Fat Joe, Big Pun avec ce premier album obtient le premier disque de platine décerné à un rappeur latino (il est né dans le Bronx de parents portoricains). Il aligne les hits, *I'm Not a Player, Still Not a Player, You Came Up*, devenant instantanément le rappeur dont tout le monde parle. Le temps de former The Terror Squad avec Fat Joe (un album qui pèse plus que ses cinq fruits et légumes par jour), et Big Pun décède avant de voir la sortie de son deuxième album, donc posthume, en février 2000.



CYPRESS HILL IV

1998 | COLUMBIA/
RUFFHOUSE RECORDS

Cypress Hill a pris des vacances : un album solo pour DJ Muggs avec quantité d'in-

vités, le groupe Psycho Realm et des *featurings* avec Dr. Dre et Nas pour B-Real, le groupe metal SX-10 pour Sen Dog... Il est temps de remettre le couvert avec *IV*, toujours aussi licencieux et entièrement composé et réalisé par DJ Muggs. Cette fois, l'album n'est que disque d'or, mais *Tequila Sunrise* et *Dr. Greenthumb*, nouvel hymne hydroponique à l'herbe qui fait rire, se chargent de remplir la case « hymne » dans un album toujours aussi acéré, effrayant, implacable. La fusion est ici totalement réussie. La touche Cypress Hill des interludes est toujours présente, et le *flow* de B-Real, seul ou avec MC Eiht sur un titre, ou Barron Ricks sur quatre autres, fait toujours son effet, menaçante et comique à la fois. Après cette salve de quatre albums historique, l'histoire va se poursuivre... Même si, ce quatrième Cypress Hill ne mérite pas sa réputation d'album du déclin.



BUSTA RHYMES E.L.E.

(EXTINCTION LEVEL EVENT):
THE FINAL WORLD FRONT
1998 | FLIPMODE/ELEKTRA RECORDS

Avec un sens du titre à rallonge qui fait mouche, et une photo de pochette apocalyptique, Busta Rhymes revient pour la troisième fois dévaster le *game*. *Tear da Roof Off* annonce la couleur, *Gimme Some More* est ensuite un de ces singles furieux, avec ses pizzicatos de violons samplés dans la bande originale de *Psychose* de Bernard Hermann pour Alfred Hitchcock, et son débit turbo-compressé reconnaissable entre mille. *What's It Gonna Be*, le duo avec Janet Jackson, se vend à près d'un million d'exemplaires, ce qu'*E.L.E.: The Final World Front*, pour sa part, dépasse amplement, accrochant un nouvel album de platine dans la collection du rappeur au débit halluciné. Il ose même un titre avec Ozzy Osbourne et sample Black Sabbath. Busta Rhymes ose tout et n'a peur de rien, il est intouchable. Son style heurté et fluide à la fois n'a pas d'équivalent.



JAY-Z VOL.2... HARD KNOCK LIFE

1998 | ROC-A-FELLA RECORDS

Troisième album du patron de Brooklyn (et de New York), et son album le plus vendu (cinq millions d'exemplaires aux

USA), *Vol. 2 Hard Knock Life* est une vitrine de joaillerie du rap entré dans l'âge adulte. L'album est d'une justesse imparable, le rappeur sublime toutes les productions et nous offre des hits à foison, *Can I Get A...*, et aussi son sample imparable de la comédie musicale *Annie* (*Hard Knock Life (Ghetto Anthem)*), *Money, Cash, Hoes* et *Nigga What, Nigga Who (Originator 99)* avec son mentor Big Jaz se succèdent en tête des *charts*. Les invités sont foison sur des collaborations de qualité, DMX, Too \$hort, Memphis Bleek, Ja Rule, Foxy Brown, The LOX, Kid Capri etc. C'est un espace VIP musical, calibré par une liste de producteurs de haut rang, DJ Premier, Timbaland, qui travaille ici pour la première fois avec Jay-Z, Swizz Beatz, Rockwilder, Jermaine Dupri... Le clinquant pourrait dissimuler le talent, mais Jay-Z drive tout cet équipage comme un chef étoilé sa brigade.



OUTKAST AQUEMINI

1998 | LAFACE/ARISTA RECORDS

Troisième album d'OutKast, pas encore aussi psychédélique que leurs réussites à venir, *Aquemini* (titré ainsi en mixant

leurs signes astrologiques respectifs) s'évade vers la soul, le funk, et l'electro, tout en gardant une solide base de hip-hop sudiste, et invite les amis talentueux du duo comme Cee-Lo Green et Big Gipp de Goodie Mob, Erykah Badu ou Raekwon, à venir renforcer l'intelligence d'un disque certifié double platine aux USA. *Rosa Parks* est un tube, et une controverse (son texte n'a pas grand-chose à voir avec le personnage historique qui lui doit son titre), mais l'heure est venue pour Big Boi et Andre 3000 de démontrer comment ils peuvent rendre le rap expérimental, sans jamais en égarer le groove en route. *Aquemini* est d'une richesse suprenante qui se découvre et se déguste à chaque écoute. Par son message universel d'amour absolu, de sagesse et d'humour, le groupe propose une musique qui va au-delà des sens et des mots.



GANG STARR MOMENT OF TRUTH

1998 | NOO TRYBE RECORDS

La patience paye, ce cinquième album offre enfin un disque d'or à Guru et DJ Premier, et sans qu'aucune compromission

ne vienne entacher l'œuvre. *You Know My Steez* est un quasi-hit, mais Gang Starr reste fidèle à son style, pas de refrains R&B (sauf sur *Royalty*, avec les deux leaders de Jodeci), pas de *featurings people*, juste la présence d'amis, comme M.O.P., Inspektah Deck, Scarface ou Big Shug, sur un album toujours soigneusement réalisé, qui se classe n°1 des *charts* hip-hop du *Billboard*. *Moment of Truth* représente vraiment le son du hip-hop en 1998 ou plutôt le son du futur en 1998. Il est une preuve vivante et toujours d'actualité qui ne prend pas une ride, une évolution majeure du hip-hop, une pièce maîtresse. Porte-étendard du rap hardcore new-yorkais, Gang Starr tient caché de ses fans le diagnostic du cancer de son rappeur, et sortira encore *The Ownerz* en 2003 avant de mettre fin à l'aventure commune. Guru nous quittera en 2010, après une crise cardiaque liée à son cancer avancé, laissant le rap orphelin d'un de ses plus talentueux chevaliers.



METHOD MAN/ REDMAN BLACKOUT!

1999 | DEF JAM RECORDS

Les frères pétards partagent, entre autres choses, une pas-

sion immodérée pour le gazon odorant, ce qui sert de prétexte à les réunir pour leur label commun Def Jam, et les laisser délirer sur le sillon comme ils le font dans le civil. Cette association se révèle payante, l'album *Blackout!* est disque de platine et Hollywood en profite pour faire du duo des héros de cinémas ressuscitant celui-de *Cheech and Chong* (et leur film culte de 1978, *Faut trouver le joint*) dans *How High* (dont ils signent la BO dans la foulée). Mais outre l'aspect anecdotique de cette histoire, *Blackout!* est surtout une joute verbale de haute volée entre deux rappeurs maîtres de leur art, sur des productions affûtées d'Eric Sermon ou Redman, des *featurings* de LL Cool J et Ghostface Killah. Une suite, *Blackout2!* verra le jour en 2009, et le duo se délecte à faire du live ensemble dès que l'occasion s'en présente.



DR. DRE 2001

1999 | INTERSCOPE RECORDS/
AFTERMATH ENTERTAINMENT

Considéré à juste titre comme le plus influent des produc-

teurs – une réputation et un savoir-faire qui l'a amené à devenir le premier milliardaire du rap –, Dr. Dre ne s'est jamais caché d'être un piètre rappeur. Sa carrière solo est ainsi aussi mince en nombre d'albums que gigantesque en impact quand, après le succès de *The Chronic* en 1992 (5,7 millions de copies aux USA), il revient avec la même recette quelques années plus tard et récolte, avec *2001*, vingt et un disques de platine. Les tubes imparables s'enchaînent, où s'illustre une liste d'invités de premier choix (Snoop Dogg, Eminem, Xzibit, sa garde rapprochée – au sein desquels il se risque à peine à glisser une rime), soit les piliers de ce monument de G-Funk forgé par son meilleur ouvrier de Californie. Les thèmes sont rebattus, et sans surprise, les histoires sempiternelles de mauvais garçons armés, machos, et le doigt sur la gâchette, mais la BO de ce film réaliste est impeccable, et le son époustouflant d'efficacité.



THE NOTORIOUS B.I.G. BORN AGAIN

1999 | BAD BOY ENTERTAINMENT

Premier véritable album posthume de Biggie Smalls (*Life After Death* allait sortir quand

il fut effacé, il en avait donc tout contrôlé), ce projet mû par le business utilise des parties enregistrées mais non utilisées du rappeur, sur lesquelles des instrumentaux ont été ajoutés, voire construits. Pour combler les trous, on a fait appel à Eminem, Nas, Lil' Kim, Snoop Dogg, Busta Rhymes, Too \$hort, Sadat X, Method Man et Redman, Missy Elliott, etc. Autant dire que l'objet aurait pu se révéler dramatique, raté, bancal. Il est pourtant OK, grâce aux talents collés les uns aux autres, mais s'il ne défigure pas la légende de Biggie, il n'y ajoute pas non plus de gloire, ses deux albums précédents y suffisant. *Dead Wrong*, avec Eminem et Puffy, puis *Notorious B.I.G.* et son sample de Duran Duran, servent de single à un album hommage diversement apprécié, mais encore vendu à deux millions de copies.



MOS DEF BLACK ON BOTH SIDES 1999 | RAWKUS RECORDS

Ex-enfant acteur, devenu héritier moral du rap conscient et engagé du début des années quatre-vingt-dix, en solo ou

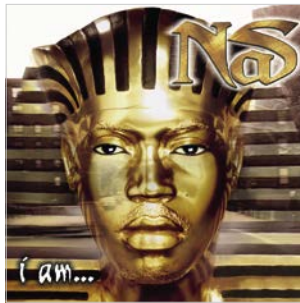
avec Talib Kweli dans Black Star, Mos Def entame sa carrière solitaire sur Rawkus, le label essentiel du rap underground de l'époque, avec cet album considéré comme un classique pour la qualité de ses textes, et la saveur « à l'ancienne » de son rap évocateur des aînés. *Ms. Fat Booty* et *Mathematics* sont des hits plausibles, et on croise sur l'album Q Tip, Busta Rhymes, et Vinia Mojica, qui chantait avec De La Soul. Le territoire est donc balisé. Un timbre à part, un phrasé sensuel, louvoyant entre rap, chant, scat et ragga et des mélodies gorgées de Soul, se sont les ingrédients qui composent *Black on Both Sides*. Les productions, signées DJ Premier, Diamond D, Ali Shahhed d'A Tribe Called Quest ou Psycho des Beatnuts, affirment un choix de revenir aux fondamentaux. Le public suit : l'album se classe n°1 des *charts* rap et reçoit, en 2000, un disque d'or, échouant à quelques milliers d'unités de la certification platine.



MOBB DEEP MURDA MUSIC 1999 | LOUD RECORDS

Quatrième album et plus gros succès de la carrière du duo (couronné d'un disque de platine), *Murda Muzik* contient

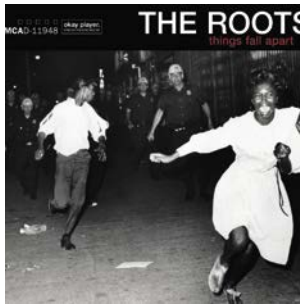
une de leurs chansons signatures, *Quiet Storm*, qui emprunte la ligne de basse du fameux *White Lines* de Grandmaster Flash and the Furious Five. *It's Mine*, avec Nas, est une autre gemme, comme *U.S.A. (Aight Then)*, le seul titre qui ne soit pas produit par Havoc (avec deux autres signés The Alchemist). 8ball, rappeur respecté de Memphis, et les compatriotes de la Grosse Pomme Raekwon, Lil' Cease, Cormega, Big Noyd, Kool G Rap et Lil' Kim sont les *featurings* de rigueur d'un album dont les deux membres poursuivent en parallèle des carrières solo certes moins percutantes, jusqu'à la mort de Prodigy, en 2017, de la drépanocytose qui a entravé sa vie entière. Un drame qui ajoute à la dimension mythique de Mobb Deep pour les amateurs de pur rap.



NAS I AM... 1999 | COLUMBIA RECORDS

Après l'énorme succès d'*It Was Written*, le jeune Nas, persuadé de son talent, prétend raconter sa vie sur un double album. Il

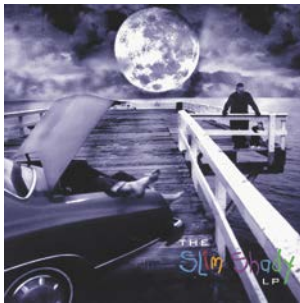
va revoir à la baisse ses ambitions, après la « fuite » de plusieurs titres. Avant de partir dans une guerre d'ego qui va le faire, un temps, s'embrouiller avec à peu près tout le monde, il livre cet album consistant, avec les hits *Nas Is Like*, produit par DJ Premier, et surtout *Hate Me Now*, avec le renfort de Puff Daddy, qui lui vaut le reproche de se vautrer dans le rap commercial, pour rester au sommet à tout prix. *I Am...* reste néanmoins un grand disque, où la verve et les métaphores du rappeur sont magnifiques, et le son, usiné par les meilleurs – Premier, Trackmasters, Dame Grease, Timbaland, L.E.S. –, est un festival, mis en valeur par un *flow* fluide et des invités de choix (Aaliyah, DMX, Scarface). Le public ne s'y trompe pas, l'album est rapidement double platine.



THE ROOTS THINGS FALL APART 1999 | MCA RECORDS

Quatrième album du groupe de rap organique, paru au départ, et pour un temps donné, sous cinq pochettes différentes

représentant la peur, la discrimination, la violence, ou la famine à travers des photos de la lutte pour les droits civiques, *Things Fall Apart* inscrit les Roots dans le *mainstream* grâce à ce qui reste leur plus gros hit à ce jour, *You Got Me*, featuring Erykah Badu et Eve, qui remporte le Grammy Award de la meilleure performance rap en duo. C'est le premier album des Roots à obtenir un disque d'or, puis de platine. Ouvert sur une séquence sonore du *Mo' Better Blues* de Spike Lee, *Things Fall Apart* est une vitrine rutilante de l'art des Roots, cette richesse musicale d'instrumentistes d'exception mise au service d'un rap éclairé et conscient. *The Next Movement*, le tube suivant, invite DJ Jazzy Jeff et The Jazzyfatnastees, tandis qu'on croise ici et là Common, Mos Def, la poétesse Ursula Rucker, amie de la famille, Beanie Siegel ou Dice Raw, également Philadelphiens.



EMINEM THE SLIM SHADY LP 1999 | AFTERMATH ENTERTAINMENT/ AFTERMATH RECORDS

Après un premier album vendu à seulement mille exemplaires, Marshall Mathers est repéré

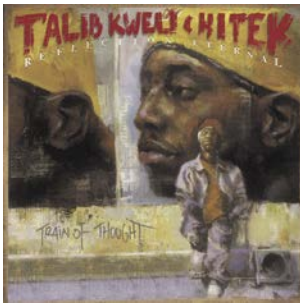
par Dr. Dre qui voit en lui un rappeur extraordinaire, et sans doute un moyen de faire exploser un rappeur caucasien légitime. Il lui offre donc un contrat sur son label, la production de plusieurs morceaux et un parrainage, notamment à travers *My Name Is*, premier hit mondial du blanc-bec à problèmes familiaux de Detroit. *97 Bonnie & Clyde*, sorte d'ode au féminicide est diversement apprécié, comme *Guilty Conscience*, qui creuse la même veine du tueur domestico-psychotique. Le personnage, avec ses failles, devient à travers cet album la cible d'intérêt du monde libre, estomaqué par le *flow* logorrhéique d'Eminem, et les productions ultra-soignées d'un disque bourré de controverses (sa mère lui intente un procès suite à la description qu'il en fait) et qui récolte onze disques de platine, dont cinq aux U.S.A. qui se sont trouvés là un nouveau héros.



MISSY ELLIOTT DA REAL WORLD 1999 | ELEKTRA RECORDS

C'est seulement le deuxième album de Missy Elliott, et sa maturité est déjà aveuglante. Creusant encore la veine de

beats sophistiqués, inouïs, avec son alter ego Timbaland, la rappeuse propose un album plus sombre, plus agressif, mais toujours avec ces instrumentaux d'avant-garde, cette maîtrise de l'électronique, et ce *flow* sûr, coloré. Une nouvelle fois, elle enchaîne les singles à succès, *She's a Bitch*, *All n My Grill* avec la complicité vocale de Big Boi d'OutKast, *Hot Boyz (Remix)* avec Nas, Eve et Lil' Mo. Mais à l'inverse de bien des albums, il n'est pas ici question de remplissage autour de quelques titres forts. Eminem, Beyoncé, Aaliyah, Redman, Lil' Kim, Da Brat, Juvenile ne s'y trompent pas et tous viennent poser des mesures tout au long de l'album. Un peu moins vendu que le précédent, et que les suivants, *Da Real World* sera quand même certifié platine aux États-Unis l'année suivante.



TALIB KWELI & HITEC REFLECTION ETERNAL - TRAIN OF THOUGHT 2000 | RAWKUS RECORDS

Phare du rap underground, mais avec assez de lumière

quand même, Talib Kweli a mené en parallèle une carrière solo et une autre collaborative, avec Mos Def dans Black Star, ou avec DJ Hi Tek, de Cincinnati, pour deux albums sous le nom de *Reflection Eternal*. Caractérisé par des production neo soul, et des invités d'horizons divers (l'humoriste star Dave Chapelle, le duo soul français Les Nubians, le vétéran Kool G Rap, De La Soul, Xzibit, Mos Def et quelques chanteuses soul), *Reflection Eternal* creuse le sillon de la culture africaine américaine, de l'amour, de la culture hip-hop, et toute cette sorte de choses attendues. *The Blast* est le seul single à émerger un peu de cet ensemble sérieux et qualifié, avec, sur le remix, l'intervention d'Erykah Badu. Mais l'album restera, effectivement, underground.



JURASSIC 5 QUALITY CONTROL 2000 | INTERSCOPE RECORDS

Sorte de cousins californiens de De La Soul et autres A Tribe Called Quest, Jurassic 5, soit quatre rappeurs dont le leader

Chali 2na, qui fera une brève carrière en solo, et deux DJ's dont le réputé Cut Chemist, sortent un premier album homonyme en 1998, puis ce *Quality Control* deux ans plus tard. Produit par DJ Nu Mark et Cut Chemist, il va sans dire que cet album va à l'encontre de la tradition gangsta de Los Angeles, avec un univers plutôt proche des Roots. Basé sur la science des samples pointus et des *flows* conjugués, Jurassic 5 se crée néanmoins un *following* fidèle à travers le temps. Le groupe, séparé en 2007, se reforme en 2013, pour jouer aujourd'hui encore dans les festivals les plus prestigieux. Cet album fut classé, en 2015, deuxième dans une liste établie par un magazine musical des « 10 meilleurs albums de hip-hop pour les gens qui n'aiment pas ça ». Ce groupe au style unique, réussit la prouesse de nous ramener à l'âge d'or du hip-hop tout en nous projetant dans le futur de cette musique. Le mot peut paraître galvaudé mais il est nécessaire : classique !



COMMON LIKE WATER FOR CHOCOLATE 2000 | RCA RECORDS

Avec ce quatrième album, Common change de statut, et passe de l'underground au

mainstream, sans pour autant vendre son âme au diable – la pochette de l'album est une photographie du militant noir Gordon Parks montrant une femme noire buvant à une fontaine où on peut lire « Colored only ». Au contraire, il travaille et vit désormais à New York, et fourbit ce premier album populaire (disque d'or) avec les Soulquarian, le collectif de production réuni autour de ?estlove, le batteur des Roots, et du chanteur D'Angelo. Avec un hommage à l'afrobeat de Fela Kuti (*Time Travelin'*, avec Femi Kuti, son fils), des singles forts comme *The Light* ou *The 6th Sense*, des collaborations avec Erykah Badu, Jill Scott, Macy Gray, Bilal, des *beats* fins de DJ Premier et surtout J Dilla, génie du son issu de Slum Village et décédé, tôt, en 2006, Common attaque une carrière dans la lumière, qui l'emmènera vers le cinéma, en parallèle à son statut de rappeur brillant, sorte de figure responsable, à l'instar d'un KRS-One pour la génération précédente.



BUSTA RHYMES GENESIS 2001 | FLIPMODE/J RECORDS

Après *Anarchy*, un quatrième album de platine en 2000, le rimeur fou en propose un cinquième, avec ce *Genesis*, signé

sur un nouveau label créé par Clive Davis, un des pontes du métier (il a commencé par découvrir la Texanne Janis Joplin !). La liste de producteurs est plus disparate, on y trouve Dr. Dre, les Neptunes, J Dilla, Scott Storch, Pete Rock, soit la crème des faiseurs de *beats* des deux côtes et de Virginie. *Break Ya Neck* et *Pass the Courvoisier Part II*, avec Puff Daddy et Pharrell Williams, sont les tubes crossover d'un album certes moins explosif que les premiers, mais toujours solide et séduisant. Si la surprise du *flow* ravageur de l'homme aux dreadlocks multicolores est désormais éventée, vu qu'il règne sur les ondes des radios et les pistes des clubs depuis ses débuts, son style reste puissant et son rap toujours aussi vigoureux.



N*E*R*D IN SEARCH OF... 2001 | VIRGIN RECORDS

Pharell Williams et Chad Hudo sont amis depuis qu'ils ont 12 ans, et une rencontre en colonie de vacances en Virginie. Plus

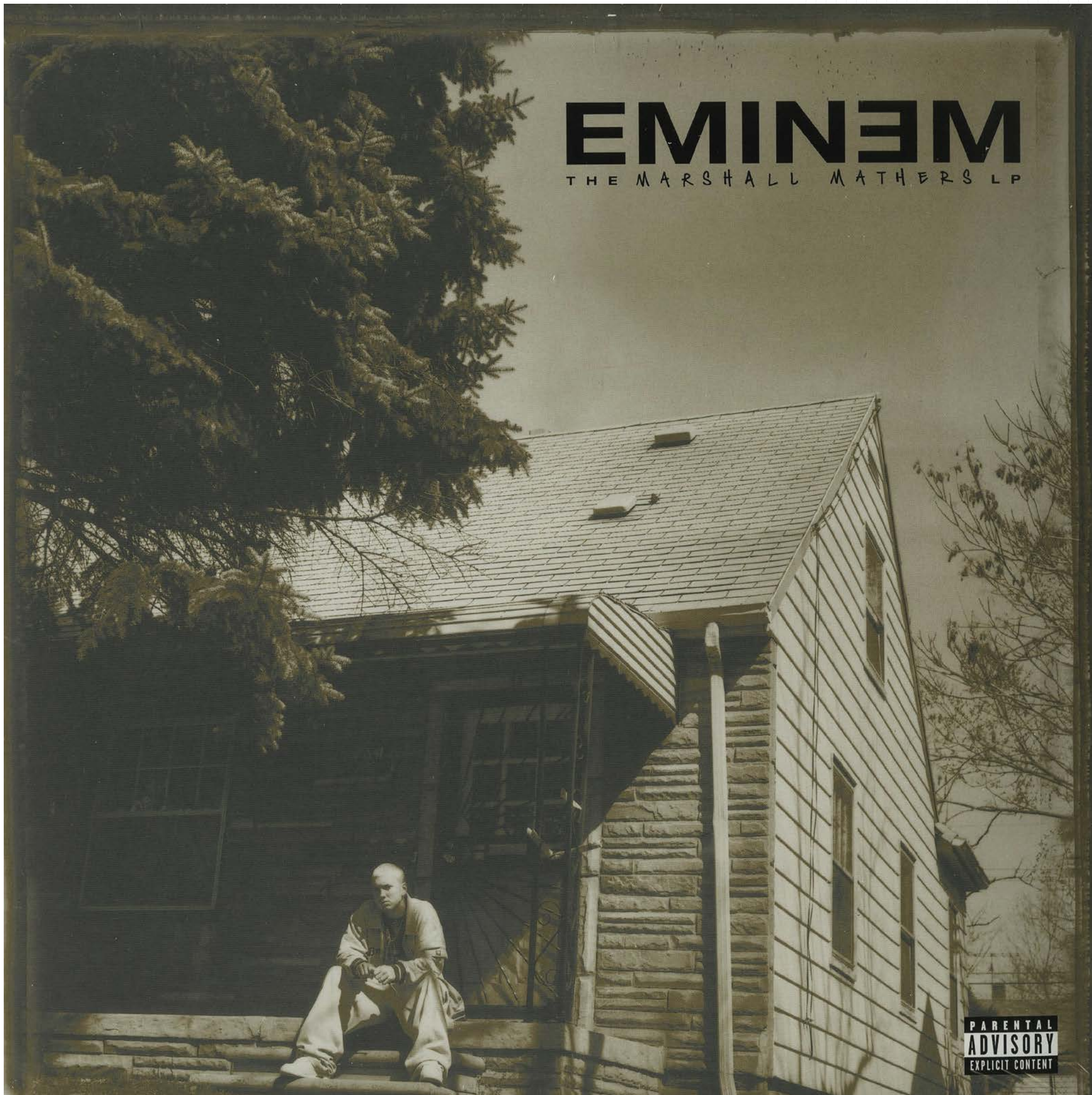
tard, au collège, ils rencontrent Shay Haley, avec qui ils vont travailler bien plus tard puisque sous le nom des Neptunes, ils ont produit entre-temps des kilomètres de tubes et d'albums au cours des années 90 et 2000 (Kelis, Britney Spears, Snoop Dogg, Jay-Z, Shakira, Mariah Carey, etc). Désireux de revenir vers leur propre musique, ils forment N.E.R.D. à trois et sortent ce premier album, entre funk, electro, et hip-hop alternatif. *Lapdance*, le premier single extrait, est un hit, qu'on a entendu depuis dans une douzaine de jeux vidéo, séries et BO de films. *Rockstar* en est un autre. Suivi de *Provider* qui, comme *Rockstar*, marche mieux en Europe qu'aux U.S.A., où l'album est néanmoins disque d'or. Fait rare, il est édité un an plus tard dans une autre version, plus rock, avec les mêmes morceaux réenregistrés.



JAY-Z THE BLUEPRINT 2001 | ROC-A-FELLA RECORDS

Considéré par son auteur comme le deuxième meilleur album de sa carrière, ce sixième opus de Jay-Z est un classique,

au point qu'il connaîtra deux suites, *The Blueprint 2: The Gift & the Curse* en 2002 et *The Blueprint 3* en 2009. La période est pourtant agitée, il est attaqué par ses pairs, et menacé de procès pour voies de fait et possession d'armes, mais il apporte une réponse avec un album fluide et riche, qui introduit Kanye West parmi les grands producteurs en lui confiant la majorité des titres, partagés avec Timbaland, Bink et Just Blaze. Eminem est le seul invité de marque, sur *Renegade*, tandis que là encore les hits sont alignés comme à la parade, avec *Takeover* (qui sample les Doors et taille en pièces Nas et Prodigy qui l'ont cherché), *Izzo (Hova)* (qui lui sample le *I Want You Back* des Jackson 5), *Girls, Girls, Girls* ou encore *Jigga That Nigga*. Double platine aux USA, cette esquisse se révèle un chef-d'œuvre.



HIP-HOP/RAP

EMINEM

THE MARSHALL MATHERS LP

2000 | AFTERMATH ENTERTAINMENT

Trente-deux millions d'exemplaires ! Un record. Eminem, après le succès de *Slim Shady LP*, explose tous les codes, et devient plus qu'un rappeur ou un artiste : un phénomène de société. Avec leurs petits lots coutumiers de polémiques, *Stan* (qui creuse encore la veine du meurtre conjugal sur fond de couple *white trash*, qu'il poursuit dans *Kim*, une chanson inspirée par sa femme et qui provoque une procédure de divorce immédiat), *The Way I Am*, ou *The Real Slim Shady* bousculent la musique populaire pour laisser toute la place à cet énergumène, un petit blanc malingre, au débit de mitrailleuse lourde, aux histoires sombres, à l'agressivité verbale rare, aux textes écorchés vifs. Avec sa garde rapprochée sur *Bitch Please II* (Dr Dre, Xzibit, Snoop Dogg), avec son collectif associé, D12 sur *Under the Influence*, Eminem tire, toujours, toute la couverture à lui, en phagocytant la concurrence avec son *flow* halluciné. Quarante-six disques de platine et un de diamant plus tard, la face du rap est changée.



50 CENT

GET RICH OR DIE TRYIN'

2003 | SHADY/AFTERMATH RECORDS

Curtis Jackson était promis au pire destin : élevé par une mère adolescente sous crack, puis orphelin, poignardé, arrosé de

neuf coups de feu, il est un survivant, qui ne réussit pas à émerger dans l'univers encombré du rap new-yorkais. Puis la chance le fait rencontrer Eminem, qui le signe sur son label, et le confie à Dr. Dre. *In da Club* est un hit mondial et l'album, vendu à neuf millions de copies aux USA (et quelques autres ailleurs), le précipite dans le territoire des riches. Aujourd'hui, après des investissements judicieux (des mines aux boissons en passant par l'immobilier), il est dans le trio des rappeurs les plus à l'aise avec Jay-Z et Puff Daddy, mais c'est cette quête qu'il raconte ici, avec l'efficacité du vécu, les *beats* calibrés de Dr. Dre, et des tubes à foison (*P.I.M.P.*). Plus qu'un excellent album, et le départ d'une énorme carrière, *Get Rich or Die Tryin'* donne naissance à tout un personnage et tout un style. 50 Cent illustre parfaitement le renouveau du rap.



THE NEPTUNES

THE NEPTUNES
PRESENT... CLONES2003 | ARISTA/BMG/
STAR TRAK ENTERTAINMENT

Entité de production aux titres de gloire innombrables, de

Snoop Dogg à Britney Spears, duo sous le vocable The N.E.R.D., Chad Hugo et Pharrell Williams ont aussi proposé cette compilation réalisée sous leur nom de producteurs. Les deux magiciens du son, rencontrés dans la fanfare de l'école à Virginia Beach, ont donc servi à leurs amis des chansons en prêt-à-porter, *Hot Damn* pour Clipse (un groupe qu'ils produisent mais qui ne fera pas carrière) et Pharrell, *Frontin'* pour Jay-Z et Pharrell, *It Blows My Mind* pour Snoop Dogg, et puis du matériel pour Kelis et Nas, ODB, Busta Rhymes, Ludacris, N.O.R.E., Nelly, bref une théorie d'artistes du moment venus se montrer dans une franchise habituellement noyée dans les triomphes. Malgré ces multiples collaborations, les Neptunes parviennent toujours à nous étonner avec des trouvailles sonores dont eux seuls ont le secret. Mais ce ne sera, pour cette fois, que le disque d'or pour cet album un peu disparate.



OUTKAST

SPEAKERBOXXX/
THE LOVE BELOW

2003 | LAFACE/ARISTA RECORDS

Le principe même du double album est difficilement compatible avec le hip-hop. Mais

comment refuser au duo d'Atlanta, de laisser libre cours à son inspiration et de l'autoriser à coupler deux albums « presque » solos ? Ils ont déjà sous la ceinture quatre albums à succès majeur, des tubes comme *Ms. Jackson*, et un amour immodéré de la critique et du public pour leur rap progressiste. Ce double album est une nouvelle réussite totale, plus *street* pour *Speakerboxxx*, de Big Boi, plus aventureux pour *The Love Below* d'Andre 3000, mais l'un et l'autre proposent des tubes planétaires, *The Way You Move* pour le premier, *Hey Ya* pour le second. D'une richesse de thèmes et de musique pure rarement égalée, cet album vendu à onze millions de copies aux USA, couvert de Grammy Award dont celui d'album de l'année – seul disque de rap à ce jour à avoir eu cet honneur – est un sommet de créativité.



KANYE WEST

THE COLLEGE DROPOUT

2004 | ROC-A-FELLA/
DEF JAM RECORDS

Quand il publie son premier album, Kanye West a déjà beaucoup vécu : une enfance dans la

classe moyenne, dont une partie en Chine où sa mère, professeure, a été mutée ; des débuts de *beatmaker* à la chaîne pour le label de Jay-Z et des dizaines d'artistes ; un accident de voiture qui lui brise et immobilise la mâchoire, et cette envie irrépensible de réussir, lui aussi, dans le rap. Ce qu'il raconte dans *Through the Wire*, le premier single de cet album dix fois nommé aux Grammy Awards (il remporte les deux plus prestigieux), vendu à quatre millions d'exemplaires, et qui contient en outre les succès *Jesus Walks*, et *Slow Jamz*. Bipolaire, mégalomane, Kanye West n'est pas encore l'artiste le plus important de l'histoire du monde, comme il aime à le répéter, mais il frappe fort d'entrée avec ce disque entièrement maîtrisé.



WU-TANG CLAN

LEGEND OF THE WU-TANG:
WU-TANG CLAN'S
GREATESTS HITS

2004 | LOUD/WU-TANG RECORDS

Cette compilation du groupe légendaire de Staten Island

est déjà la sixième du genre à enfoncer le clou d'un groupe à la discographie studio relativement serrée. Elle a l'intérêt, pour les fans, de proposer une version rare et inédite de *Protect Ya Neck*, leur coup d'essai et de maître, ainsi qu'un remix de Method Man avec des paroles différentes. On y déniche aussi deux titres inédits (*Shaolin Worldwide* et *Diesel*) ainsi qu'une reprise de Run DMC, *Sucker MC's*, trois titres que le groupe n'avait alors mis que sur des BO et d'autres compilations. On y trouve évidemment les morceaux classiques *C.R.E.A.M.*, *Gravel Pit*, *Triumph*, qui ont construit, brique par brique, mesure après mesure, la réputation du collectif à neuf têtes et au logo formidablement efficace. En proposant l'essentiel, cette compilation est un moyen honnête de découvrir la puissance légendaire du Wu.



BONE THUGS-N-HARMONY
GREATEST HITS VOLUME ONE
INDISPONIBLE
2004 | RUTHLESS RECORDS

Cleveland, Ohio, n'est pas exactement une capitale du hip-hop, jusqu'à ce qu'Eazy E, tête pensante de N.W.A., ne repère cette bande de cinq jeunes qui rappent en chantonnant, dans un style inconnu. Il les signe, les rebaptise, et sort en 1994 l'EP *Creepin on ah Come Up*, puis l'album *E.1999 Eternal*, et les disques de platine vont pleuvoir sur les faux frères Bones (comme les Ramones, ils se nomment tous Bone). Six en tout pour cet album, cinq autres pour les suivants immédiats. Sur ce *Greatest Hits*, au titre non usurpé, on trouve leurs monuments, *Thuggish Ruggish Bone*, 1^{er} of *tha Month*, et leurs collaborations avec 2Pac, Notorious B.I.G., Mariah Carey et même Phil Collins! Comme des Beach Boys du rap, le quintette aligne ses entrelacs vocaux, narrant l'ordinaire du gangsta rap mais dans un style tellement musical, où l'harmonie et la dextérité étonnent encore aujourd'hui.



KANYE WEST
LATE REGISTRATION
2005 | ROC-A-FELLA/
DEF JAM RECORDS

Pour son deuxième essai, Kanye West accumule encore les superlatifs : N°1 avec près d'un million de ventes en une semaine, Grammy Award du meilleur album rap de l'année, celui de la meilleure chanson rap avec *Diamonds from Sierra Leone*, le premier single extrait, sur un thème ouvertement politique. *Le second*, *Gold Digger*, se classe n°1 des *charts* généraux (pas seulement hip-hop) et remporte aussi un Grammy (et quatorze singles de platine). Douze albums de platine dans sept pays, pour un disque plus sophistiqué que le précédent, avec des arrangements riches, des orchestrations de cordes, car Kanye a recruté le compositeur Jon Brion pour l'assister dans la création d'un album qu'il veut proche du travail de Fiona Apple ou Portishead. Adam Levine (Maroon 5) voisine au rayon invités avec les stars Jay-Z, Nas, le comédien Jamie Foxx, Brandy, Common ou The Game. *Heard 'Em Say* et *Touch the Sky* complètent la moisson : Kanye West est sur le toit du monde.



THE GAME
THE DOCUMENTARY
2005 | AFTERMATH RECORDS

Membre des Bloods, avec des parents affiliés aux Crips, Jayceon Taylor grandit dans un univers de violence totale et d'abus de substances, qui lui permet de donner du fond et du vécu à ses textes salés. Quand il démarre le rap, une façon d'éviter de mourir jeune, il est vite repéré et sujet à des propositions avantageuses. Il choisit de rejoindre l'écurie de Dr. Dre qui le signe sur son label, produit l'essentiel de ce premier album, et lui apporte son entourage : 50 Cent sur le tube *How We Do*, Busta Rhymes, Mary J Blige, Eminem sur *We Ain't*, et Kanye West, Havoc, Timbaland qui produisent des titres. Réputé pour avoir remis le gangsta rap de Los Angeles au premier plan, à un moment ou celui du Sud avait pris le pas, *The Documentary* est un succès total, d'une solidité à toute épreuve, efficace et imparable, avec six certifications platine, et deux millions d'albums vendus dans son pays, donc au-delà de son territoire de L.A.



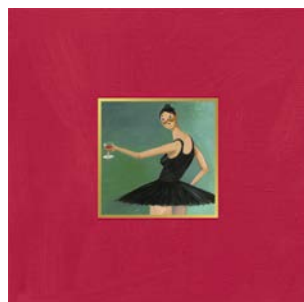
N*E*R*D
SEEING SOUNDS
2008 | STAR TRAK RECORDS

Chad Hugo et Pharrell Williams sont déjà des stars de la production avec leur entité The Neptunes, usinant des hits pour Britney Spears, Snoop Dogg, Jay-Z, Justin Timberlake, etc. Ils démarrent un projet plus personnel avec N.E.R.D. en 2011 et l'album *In Search of...*, puis *Fly or Die* en 2004. Étrangement, alors qu'ils sont les maîtres de la musique urbaine à travers les artistes qu'ils produisent, ils peinent à se faire entendre sous ce nom, et les deux premiers albums sont de quasi-échecs (tout juste disques d'or aux USA), imposant un hiatus de quelques années. Ils reviennent en 2008 avec ce *Seeing Sounds* dont les singles *Everyone Nose (All the Girls Standing in Line for the Bathroom)* et *Spaz* passent inaperçus, précipitant l'album (et ses deux suivants) dans les limbes de l'accueil confidentiel, en dépit de critiques plutôt positives. Pharrell Williams, heureusement, s'autorise ailleurs des triomphes plus voyants. Ailleurs.



THE BLACK EYED PEAS
THE E.N.D.
2009 | INTERSCOPE RECORDS

Destin rare pour ce groupe de Los Angeles : formé au mitan des *nineties*, coupable de deux albums obscurs de hip-hop alternatif, dans l'esprit d'A Tribe Called Quest : ils changent drastiquement leur fusil d'épaule, engagent une chanteuse pop, Fergie, lient la sauce de leur rap avec de grandes rasades d'EDM (*electronic dance music*) et deviennent ÉNORMES (35 millions d'albums vendus). Après un break de quelques années, ils attaquent 2009 avec cet album concocté avec le DJ français David Guetta, en extraient six singles qui font danser la planète en club (*I Gotta Feelin*, *Boom Boom Pow*) et récoltent plus de trente disques de platine dans le monde, et un de diamant en France. Façon raz-de-marée. Plus grosse vente d'album de la période, tous genres confondus, Black Eyed Peas dicte le son de l'époque : consensuel, dansant, clinquant. Limite vulgaire.



KANYE WEST
MY BEAUTIFUL DARK
TWISTED FANTASY
2010 | ROC-A-FELLA/
DEF JAM RECORDS

Cinquième album du rappeur superlatif, le plus emblématique des années 2010, cet album vient réparer la réputation de l'artiste fendillée par sa prestation honteuse face à Taylor Swift aux Grammys, et son album expérimental *808s and Heartbreak*, qui a décontenancé certains fans. Il renoue avec le hip-hop, les samples savants, mais louche toujours vers la pop et la critique lui tresse des louanges comme jamais. Le métier n'est pas en reste qui le couvre à nouveau de Grammy Awards. Beyoncé, Jay-Z, John Legend comptent parmi les invités d'un album somptueux d'invention, et dont les hits se bousculent : *Power*, *Runaway*, *Monster*, *All of the Lights*. C'est le disque qui représente le mieux toutes les facettes de l'artiste : producteur de sous-sol qui s'est rêvé chef d'orchestre, monstre grossier en quête de bon goût, petit être vulnérable et grande gueule insubmersible. La musique populaire a la chance de compter Kanye West dans son histoire récente. Treize singles de platine, et quatre albums du même métal, excusez du peu.



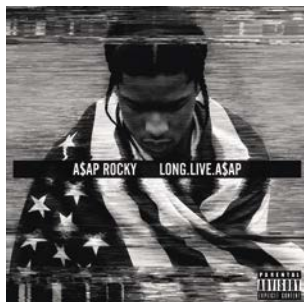
JAY-Z & KANYE WEST
WATCH THE THRONE
INDISPONIBLE
2011 | ROC-A-FELLA RECORDS

Magnanime, le roi Jay-Z offre à son peuple, parfois, des albums partagés. *The Best of Both Worlds* avec R. Kelly, *Everything Is Love* avec Beyoncé, et ce *Watch the Throne*, avec son complice Kanye, enregistré autour du monde. Le duo superlatif produit les résultats escomptés : commerciaux (n°1 et platine dans quatre pays) et artistiques. Jugez plutôt, *Niggas in Paris*, un hymne enregistré à l'hôtel Meurice, couronné de deux Grammy Awards et de quinze singles de platine, *Lift Off* avec Beyoncé, *Otis*, hommage à l'immense *soulman*, contenant un extrait de son *Try a Little Tenderness*, *H.A.M.*, *Gotta Have It*, *Why I Love You*, c'est une farandole des desserts de tubes brillants, chantournés par The Neptunes, Kanye West, RZA, Swizz Beatz, Q Tip, Pharrell, Pete Rock, soit la crème de la crème. Il y a même quelque chose de rafraîchissant dans ce spectacle d'un Jay-Z essayant de trouver sa place au milieu du barda d'idées entreposées par Kanye West. Un trône à deux places.



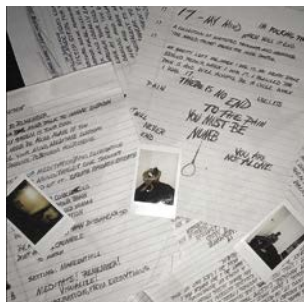
KENDRICK LAMAR
GOOD KID, M.A.A.D CITY
2012 | AFTERMATH ENTERTAINMENT/
TOP DAWG/ INTERSCOPE RECORDS

Après un premier album indé au succès restreint, la réputation de celui qu'on va bientôt surnommer « nouveau roi du hip-hop » grimpe en flèche, et le rappeur brillant de Compton rejoint Aftermath, le label de Dr. Dre, et donc le monde des majors du disque. Le bon docteur rappe sur un titre ou deux, ne signe aucun son (laissés à Just Blaze, Scoop De Ville et quantité d'autres) mais assure la production exécutive que ce roi Midas transforme à nouveau en triple platine aux USA. *Bitch Don't Kill My Vibe*, *Poetic Justice* avec Drake, *The Recipe*, *Swimming Pool (Drank)*, chacun des titres de cet album majeur conforte cette évidence, Kendrick est bien le messie venu sauver un rap trop engoncé dans ses obsessions club, son Auto-Tune et les sons du Sud. À nouveau, les *beats* sont fermes, les lyrics profonds et incarnés, le *flow* sinueux et avec cinq nominations aux Grammy Awards, on n'est effectivement pas loin de tenir là l'album de l'année 2012.



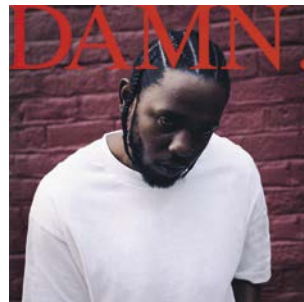
A\$AP ROCKY
LONG.LIVE.A\$AP
2013 | RCA RECORDS

Quand il n'est pas dans les défilés de mode en foulard Hermès, en train d'additionner les aventures sexuelles avec Rita Ora ou Kendall Jenner, ou en prison en Suède pour s'être battu avec des passants, quitte à laisser Donald Trump revendiquer sa libération anticipée, A\$ap Rocky incarne le renouveau du rap new-yorkais, depuis longtemps passé à l'arrière-plan, depuis que les rappers du Sud règnent sans partage sur le « game ». L'aventure commence justement avec ce premier album brillant, qui se classe d'entrée n°1 des *charts* US, qui l'attendaient comme le messie après une *mixtape* efficace. Prénommé Rakim en hommage au pape de la rime *old school*, élevé dans les drames, les morts brutales et la drogue, il choisit le rap pour s'en sortir et impose d'entrée un talent hors norme avec un album double platine et des singles tubes comme *Goldie*, *Fuckin' Problems* (avec Drake et Kendrick Lamar) ou *Fashion Killa*.



XXXTENTACION
17
2017 | BAD VIBES FOREVER RECORDS

Né d'une mère adolescente, en Floride, grandi dans un univers sordide, emprisonné très jeune, XXXTentacion sort ce premier album en totale autarcie, dans la foulée d'une *mixtape*. Et réussit à faire de cet album un succès sans label, ni promotion, ni radio, ni ce qui contribue d'ordinaire à faire repérer un nouvel artiste. Fan revendiqué de Kurt Cobain comme de Tupac Shakur, son style hanté, entre emo rock et rap, ses textes graves sur le suicide et l'infidélité trouvent un écho extraordinaire, à travers *Revenge*, *Jocelyn Flores* (sur le suicide d'une amie, un single sept fois platine, y compris en France) ou *Fuck Love* (single dix fois platine aux USA), les trois singles qui en sont extraits. Vendu à deux millions d'exemplaires aux USA, 17 précipite brutalement le jeune rappeur, encore adolescent, dans une autre dimension, qui lui sera fatale. Ce premier LP est une expérience unique, difficilement accessible car profondément troublante.



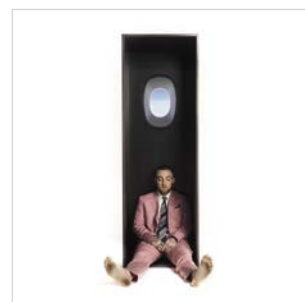
KENDRICK LAMAR
DAMN.
2017 | TOP DAWG ENTERTAINMENT/
AFTERMATH ENTERTAINMENT

Quand sort ce quatrième album, Kendrick Lamar est depuis déjà longtemps, du moins depuis 2012 et son deuxième album *Good Kid M.A.A.D. City*, le nouveau roi du hip-hop, le héros de Compton, la conscience d'un rap devenu global, mais en ayant au passage oublié ses valeurs originelles. Ce succès phénoménal (*DAMN.* bat tous les records de vente en 2017, ainsi que les durées de classements en tête des *charts*) n'émousse en rien l'inspiration et la mainmise du rappeur de Los Angeles sur le territoire. Avec peu de renfort, mais pas des moindres (Rihanna et U2, tout simplement), Kendrick Lamar aligne les tubes comme à la parade, *Humble*, *Loyalty*, *Love* (les intitulés indiquent la dimension quasi mystique de l'artiste), *Damn...* Pratiquement tous les titres de ce disque majeur sont autant de moments forts, et *DAMN.* est disque de platine en France, tout en récoltant une quinzaine d'autres certifications précieuses ailleurs.



XXXTENTACION
?
2018 | BAD VIBES FOREVER RECORDS

Après le triomphe inattendu de 17, Jahseh Onfroy, aka XXXTentacion, s'entoure de collaborateurs pour produire cette suite, mais pas des stars du *beat*, plutôt des gens du Sud, comme lui. Ses *featurings* sont de la même extraction modeste, Joe Badass, Travis Barker, Matt Ox ne jouent pas dans la catégorie des invités VIP. Si la teneur de l'album est à peine moins dramatique, le succès est encore là, *Sad* est sept fois platine aux USA (dix-huit fois ailleurs, et single de diamant en France!), *Changes* est un autre succès majeur, et *Moonlight* récolte onze disques de platine et un autre single de diamant, toujours en France. ? se classe n°1 aux USA, et impose un son et un *flow* où l'émotion, la dépression et la fragilité équilibrent les rodomontades habituelles du genre. Hélas, peu après la sortie du disque, à 20 ans, le rappeur est tué dans un vol à main armée devant un magasin, par un groupe de gens du même âge, après lui avoir dérobé une sacoche contenant 50 000 \$ qu'il venait de retirer à la banque.



MAC MILLER SWIMMING

2018 | WARNER BROS. RECORDS

Sorti à peine un mois avant l'overdose médicamenteuse fatale de son auteur, *Swimming* est un testament par défaut.

C'est en même temps un album introspectif, marqué par la rupture amoureuse du rappeur caucasien avec la pop star Ariana Grande, déjà sujet de son album précédent, *The Divine Feminine*. Par la force du destin, la promotion en est coupée court, et le disque souffre d'être en concurrence avec des poids lourds comme YG et Travis Scott, qui sortent en même temps. *Swimming*, sera quand même disque d'or, et le single *Self Care* fait une belle carrière, puisqu'il est certifié platine. Le rappeur de Pittsburg, qui a souvent fait référence dans ses textes à ses addictions comme à sa dépression, a fini par en périr au moment où, avec cinq albums, sa carrière devenait tangible. *Swimming* sera nommé au Grammy Award du meilleur album rap. Mais c'était déjà trop tard. Un album mature et mélancolique, reflet d'un artiste qui aura tout donné à la musique. À nous maintenant de faire perdurer son art, sa musique, et de lui offrir le rayonnement qu'elle mérite.



GANG STARR ONE OF THE BEST YET

2019 | TO THE TOP RECORDS

Il y a certes eu des best of du duo, après sa séparation, mais DJ Premier aura attendu près de dix ans après la disparition

de Guru pour proposer cet ultime et posthume album de Gang Starr, à partir de pistes de voix enregistrées il y a bien longtemps par son rappeur. Il a fallu avant cela tenter un procès désagréable avec l'ex-producteur de Guru en solo, pour récupérer ces a capella qu'il avait en sa possession, et permettre à Primo d'y enchâsser de nouveaux instrumentaux. Nombre de noms fameux viennent rendre hommage à l'immense rappeur disparu, Q Tip, Jeru the Damaja, J Cole, MOP, Talib Kweli, Ne-Yo, Freddie Foxx, mais si l'entreprise est risquée, elle s'avère réussie : cela sonne effectivement comme du Gang Starr, et même du bon Gang Starr ! *Family & Loyalty*, *Big Names*, sonnent en 2019 avec l'acuité des années quatre-vingt-dix. Une sorte de miracle.



TYLER, THE CREATOR IGOR

2019 | A BOY IS A GUN/
COLUMBIA RECORDS

Rarement une telle unanimité n'aura été observée lors de la distinction des meilleurs al-

bums de l'année 2019 dans la presse spécialisée, toutes catégories confondues. Cet *Igor*, cinquième album du rappeur sensible et artiste du collectif Odd Future, est récipiendaire du Grammy Award du meilleur album hip-hop de l'année. Produit de sa main, avec quelques apparitions de Kanye West, Solange et des chœurs de Pharrell Williams, Santigold ou Cee-Lo Green, cet album emmène le rap vers une autre dimension, négligeant l'obsession club des autres stars du moment. Mâtiné de funk, de soul, ou de rock psychédélique, *Earfquake*, initialement proposé à Justin Bieber, puis à Rihanna, qui l'ont refusé, est un des singles de 2019, cinq fois platine dont deux fois aux USA pour deux millions de copies vendues ou téléchargées en streaming. Un disque à part, qui a fait avancer les choses. Un diamant brut par lequel passent tous les faisceaux de son génie créatif.



GHOSTFACE KILLAH GHOSTFACE KILLAHS

2019 | NOW GENERATION
MUSIC CORPORATION

Quand il publie ce treizième album, Ghostface Killah est une légende depuis ce qui semble

la nuit des temps, car le rap va vite, très, très vite. Rappeur phare du Wu-Tang Clan, acteur à l'occasion, entrepreneur avisé, il est, parmi les neuf MC's du groupe de Staten Island, certainement l'un de ceux qui s'en sont le mieux sortis. Certes il ne peut plus entrer en compétition dans les *charts* avec les jeunes stars du moment, les Migos ou Travis Scott, mais il dispose toujours de ce *flow* technique qui a fait sa gloire, de cette énergie intacte, et il invite des camarades de bureau, Method Man et Cappadonna sur *Me Denny & Darryl*, Inspektah Deck et Cappadonna sur *Burner to Burner*, Masta Killah sur *Soursop*, plus quelques autres comparses, pour perpétuer ce rap sombre et cinématographique, avec le goût d'un film de genre, à ranger au rayon horreur.

RAP FRANÇAIS

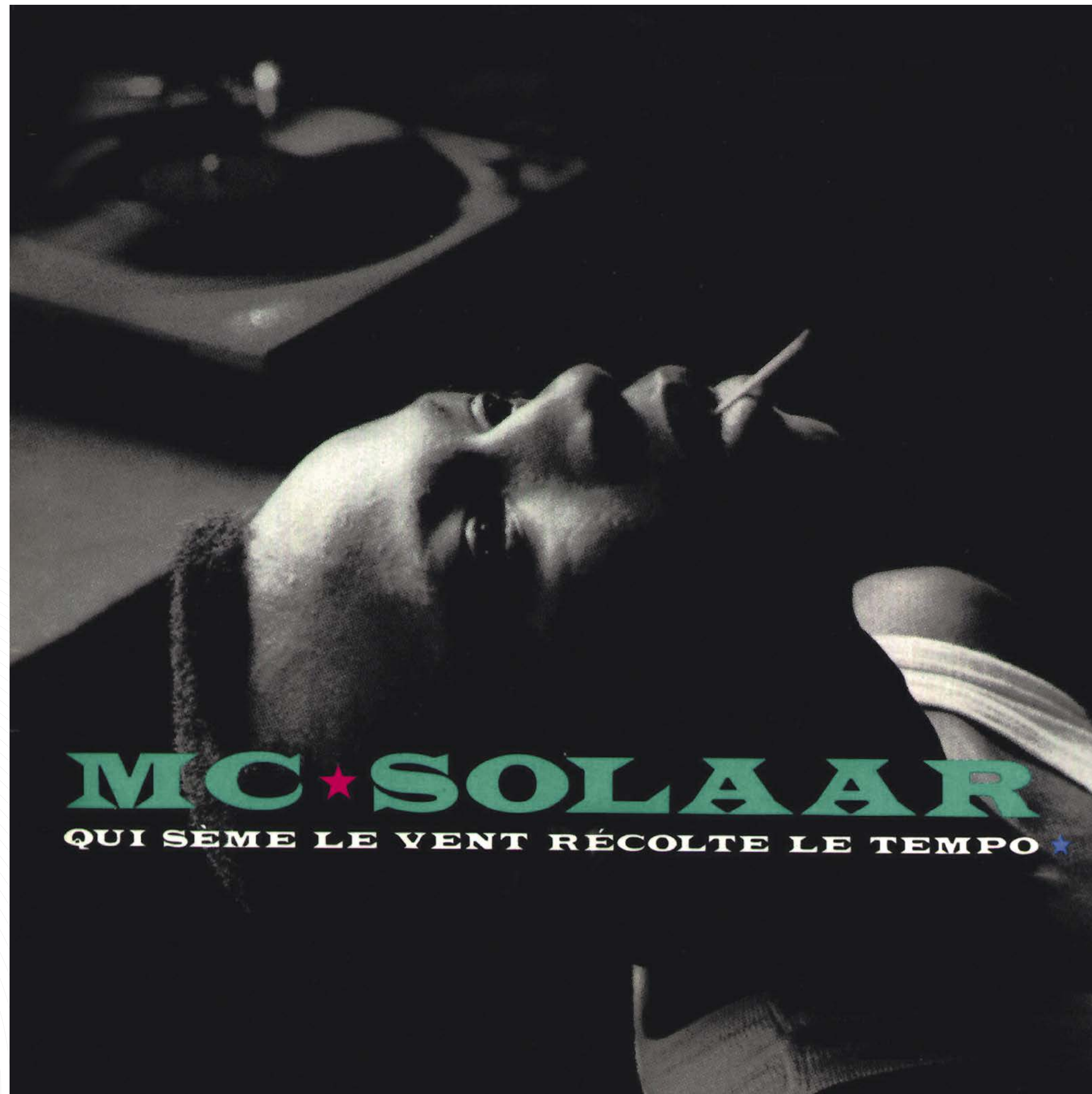
MC SOLAAR

QUI SÈME LE VENT RÉCOLTE LE TEMPO

INDISPONIBLE

1991 | POLYDOR

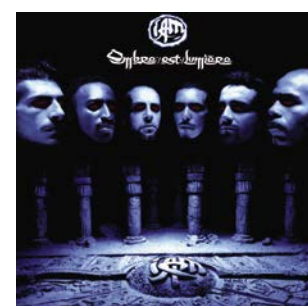
Adoube de façon instantanée par ce qui est alors le « microcosme rap » et par le grand public, ainsi que par les médias, depuis *Bouge de là*, son premier single, Claude MC, le rappeur consensuel, pendant hexagonal de l'école Native Tongue (De La Soul, A Tribe Called Quest) confirme son succès avec ce premier album. Il est produit par Hubert Boom Bass (futur Cassius) et par Jimmy Jay, le DJ originaire de MC Solaar. *Caroline*, *Victime de la mode*, s'ajoutent à *Bouge de là* sur la liste des tubes d'un album de rap littéraire, posé, cultivé, et vendu à près de quatre cent mille copies, récompensé d'un disque de platine. Indisponible à la vente depuis 2002, à la suite d'une décision de justice née d'un litige entre l'artiste et sa maison de disque, *Qui sème le vent récolte le tempo* n'a jamais été exploité depuis sous forme digitale ni réédité et disponible en CD.





SUPRÊME NTM
AUTHENTIK
1991 | EPIC RECORDS

En faisant ce choix d'une discographie chiche, le duo de Saint-Denis, pères fondateurs et grands commandeurs du rap hexagonal, a sans doute eu raison. Leur légende, ramassée, sans déchet, est ainsi restée intacte. Elle démarre en 1991 avec ce premier effort, qui brille par *Le Monde de demain*, un titre déjà phare de leur premier EP, construit sur un sample de Marvin Gaye. Cet hymne de la révolte d'une jeunesse des quartiers périphériques accompagne les mouvements sociaux de son époque, et reste une borne dans l'histoire d'un rap rebelle, hardcore par essence, posé sur des *beats* rapides et éternels. Produit par DJ S, alors le DJ du duo, par DJ Spank et par Fred Versailles, *Authentik* propose des morceaux solos de ses deux composantes, *Quelle gratitude* pour JoeyStarr, *Soul Soul* et *De personne je ne serai la cible* pour Kool Shen, et impose une attitude, une morgue post-adolescente dans laquelle se reconnaît immédiatement une génération.



IAM
OMBRE EST LUMIÈRE
1993 | DELABEL RECORDS

Ce troisième album d'IAM est un double album qui sortira un peu plus tard (1995) condensé en un album unique, écrémé de quelques-uns de ses quarante titres. Il est un parfait modèle du style originel du groupe pionnier du rap français, mélangeant titres sérieux, conscients, engagés, et morceaux humoristiques, petits tableaux de la vie populaire à Marseille. Plus tard, ils se recentreront sur le premier genre, et attendront même longtemps avant de rejouer sur scène ce *Je danse le Mia*, leur plus gros tube, n°1 en France durant plusieurs semaines, véritable film réaliste responsable d'avoir emporté cet album vers les sommets, avec plus d'un demi-million d'exemplaires vendus. Ouvert sur *Le Feu*, hymne du Stade Vélodrome de l'OM, *Ombre est lumière* alterne les *flows* scientifiques d'Akhenaton et de Shurik'n, sur des saynètes rigolardes (*La Méthode Marsimil*, *Le Rétor de Malek Sultan*) et des moments de gravité, *Une Femme seule*, *Sachet blanc*, qui ont fait du groupe les leaders moraux du genre.



MC SOLAAR
PROSE COMBAT
INDISPONIBLE
1994 | POLYDOR

Deuxième album et classique du rap français, *Prose combat* est, jusqu'à IAM et Doc Gynéco, le plus gros succès d'un disque de rap français, avec plus de huit cent mille ventes et un double disque de platine. Son image positive lui vaut l'autorisation par Charlotte Gainsbourg d'utiliser un sample de son père Serge pour *Nouveau Western*, le plus gros hit de l'album. *La Concubine de l'hémoglobine*, un autre succès de l'album, montre une voie d'inspiration plus politique, comme *Obsolète*, mais la patte du rappeur « doux » reste inchangée, avec des métaphores en pagaille, des textes ciselés, et des *beats* construits sur des samples judicieux, par Jimmy Jay et Pigalle Boom Bass. Deux Victoires de la musique, dont celle de l'Artiste masculin de l'année, gravent dans le marbre l'héritage de cet album puissant, indisponible à la vente et l'exploitation depuis près de vingt ans, auquel le vinyle rend sa chaleur communicative.



AKHENATON
MÉTÈQUE ET MAT
1995 | DELABEL RECORDS

IAM est déjà sur orbite depuis un moment quand celui qui est considéré comme son leader entame une carrière solo parallèle avec cet album très personnel, dans lequel le rappeur emblématique de Marseille se raconte, se penche sur son enfance, ses racines napolitaines (*L'Americano*, *Métèque et Mat*), sa mystique (*Dirigé vers l'Est*, *Je combats avec mes démons*), son tropisme mythologique (*Prométhée*, *Au fin fond d'une contrée*) et bien évidemment son identité marseillaise, avec l'hymne *Bad Boys de Marseille*, performé avec ses poulains de la Fonky Family. Sans oublier l'humour dévastateur mâtiné de critique sociale, dans *J'ai pas de face* ou *Éclater un type des Assedic*. Toujours profondément lyrique, entièrement produit par lui-même, ce premier solo d'un membre d'IAM se vend à plus de trois cent mille exemplaires et consolide encore la légitimité d'AKH, et son emprise sur le territoire.



ASSASSIN
L'HOMICIDE VOLONTAIRE
INDISPONIBLE
1995 | ASSASSIN PRODUCTION/
DELABEL RECORDS

Formé en 1985, Assassin est l'un des tout premiers groupes de rap parisien, formé par Rockin' Squatt (le frère de Vincent Cassel) et Solo, danseur avec Joey Starr avec les Paris City Breakers, dans l'émission *H.I.P. H.O.P.* sur TF1. Après un premier album en deux volumes en 1992, sur leur propre label, Solo quitte le groupe qui revient avec cet *Homicide volontaire*, considéré comme l'apogée de leur carrière. Hardcore pour le son, influencé par Public Enemy, avec des textes violemment engagés, *Shoota Babylone*, *L'État assassine*, *L'Odysée suit son cours* ou encore *Écrire contre l'oubli*, le groupe, réduit à Rockin' Squatt et DJ Doctor L, reste le modèle français du rap politique, et décroche un double disque d'or avec ce recueil brûlot, et souvent visionnaire, enregistré à Los Angeles.

SUPRÊME NTM
PARIS SOUS LES BOMBES
1995 | EPIC RECORDS



Après un deuxième album plus polémique, et mené par Kool Shen, le duo NTM revient plus fort encore avec ce troisième album studio qui se révèle rapidement un plus large succès que les précédents. Avec une nouvelle équipe de producteurs (DL Clyde, l'ex-Assassin Solo, Papalu), et une osmose plus parfaite encore, Kool Shen le sage et JoeyStarr le fou alignent les tubes comme à la parade : *Tout n'est pas si facile*, *Pass pass le oinj*, *La Fièvre*, *Qu'est-ce qu'on attend*, entre délires festifs, constats sociaux, sexualité débridée, humour, nostalgie (déjà), et plus de nuances, signes d'une maturité acquise. Rapidement disque d'or, puis platine, et enfin diamant, cet album emblématique du duo montre une évolution nette et maîtrisée, sous les rugissements légendaires de son MC, et avec la qualité d'avant-centre de Shen, qui passa tout près d'une carrière de footballeur professionnel, et qui centre et marque ici avec la précision d'un M'Bappé.





DOC GYNÉCO

PREMIÈRE CONSULTATION

1996 | VIRGIN RECORDS

Bruno Beausir a côtoyé Ministère A.M.E.R., pour qui il fut une sorte d'apprenti en formation, que le groupe de Stomy Bugsy et Passi laissèrent s'exprimer dans un titre de leur album *95200*. Ce premier album surprend d'abord par son instrumentation : ce sont de vrais musiciens qui jouent, et pas des moindres, puisque le budget très confortable a permis au jeune rappeur guadeloupéen d'enregistrer à Los Angeles, avec des pointures de studio rompues au funk et à la soul. Avec huit singles, et un million d'albums vendus, ce qui en fait l'un des plus gros succès du genre en France, Doc Gynéco, à 22 ans, installe son personnage lunaire, perché, coupable de rimes inoubliables dans *Nirvana*, *Né ici*, *Vanessa*, *Passement de jambes* ou *Viens voir le docteur*. Avec ses innombrables références pop culturelles, *Première Consultation* est un sommet d'art populaire, une photographie de son époque, et le sommet d'un auteur qui s'est ensuite un peu éparpillé.



VARIOUS ARTISTS

HOSTILE HIP-HOP VOL.1

1996 | HOSTILE RECORDS

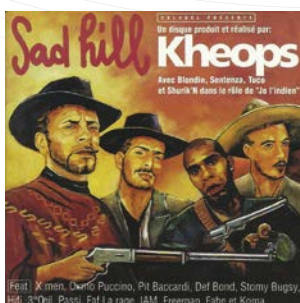
Dans les années quatre-vingt-dix, âge d'or du rap français, ère du défrichage, de l'invention d'une culture dont personne ne se doute qu'elle va devenir le genre commercial majeur dans la décennie suivante, les compilations de morceaux inédits servant à faire découvrir des artistes émergents sont la norme. *Hostile Hip-Hop Vol.1* fut l'une des plus considérables, en révélant Arsenik, avec *L'Enfer remonte à la surface*, et Lunatic avec l'emblématique *Le Crime paye*, où Booba démontre déjà qu'il va compter bientôt. Les X, avec *Pendez-les*, *bandez-les*, *descendez-les* implique les regrets d'un groupe qui ne produira que deux albums au succès modeste, malgré son talent. Sté Strausz prouve qu'il faudra compter avec les filles, La Clinique restera le groupe fugace de Doc Gynéco, Les 2Bal inscriront leur nom au panthéon de l'underground de ces années-là. D'autres, présents ici, ne feront qu'un bref petit tour dans la gloire, mais *Hostile Hip-Hop* reste la carte de visite d'un art qui va devenir puissant.

IAM

L'ÉCOLE DU MICRO D'ARGENT

1997 | CÔTÉ OBSCUR/DELABEL RECORDS

Un succès n'est jamais mal vécu, mais celui de leur tube *Je danse le Mia*, sur l'album *Ombre est lumière* qui précède, a un peu encombré les rappeurs d'IAM, pour qui l'idiome est avant tout vecteur de conscience et d'engagement. Commencé à New York, terminé à Paris, ce double album tendu comme un arc est un classique instantané du rap français, disque d'or le jour de sa sortie, puis platine, puis diamant, et toujours l'album le plus vendu du genre avec 1,6 million d'exemplaires. *Demain c'est loin*, *Né sous la même étoile*, *Petit Frère...* Shurik'n et Akhenaton font assaut de rimes réfléchies, de messages sérieux, dans une forme respectueuse du hip-hop originel : pas de refrain r&b, pas de compromission, un morceau comme *Demain c'est loin* parvient à être un hit avec seulement deux très longs couplets, en neuf minutes d'anadiplose. Brillante, percutante, munie d'un gros son à l'américaine (Prince Charles Alexander, un roi du funk, a mixé l'album), *L'École* reste inégalée, tout en haut de la pyramide.



KHEOPS

SAD HILL

1997 | DELABEL/SAD HILL RECORDS

IAM règne alors sur le « game » avec *L'École du micro d'argent*, permettant à ses membres de se lancer dans des projets en solo. DJ Kheops, pilier du groupe marseillais, réalise alors cet album collectif, qui démarre avec ses acolytes habituels sur fond de western en technicolor. Il poursuit avec des *beats* de sa main qu'il enchâsse sur les *flows* des cadors du rap français d'alors. Oxmo Puccino se taille, déjà, la part du lion avec *Mama Lova*, véritable tube et démonstration de son talent majuscule. Mais si les Marseillais jouent ici à domicile (Sentenza, alias Akhenaton, Def Bond, premier lieutenant ou porte-flingue de Kheops, Shurik'n et son frère Faf Larage, Freeman, et 3° Œil), les Parisiens descendent apporter leur grain de sel, avec Les X-Men, talentueux MC's trop oubliés de l'histoire, Stomy Bugsy en play-boy de Sarcelles, Passi, Fabe et Koma, Hifi et Pit Baccardi, pour un album à la tonalité commune au succès certain, couronné d'un disque d'or.



PASSI

LES TENTATIONS

INDISPONIBLE
1997 | V2/VIRGIN RECORDS

Pionnier incontestable du rap français, à travers Ministère A.M.E.R., avec son complice Stomy Bugsy, Passi, le congolais de Brazzaville émigré à Sarcelles se lance en solo en compagnie d'Akhenaton, réalisateur d'une bonne moitié des *beats* de son premier album solo, ces *Tentations* qui deviennent le premier disque de rap français à décrocher un disque d'or en moins de trois semaines (il s'est depuis écoulé à cinq cent mille exemplaires). *Je zappe et je mate* est un tube crossover, qu'on entend sur toutes les ondes, puis *Le Maton me guette* évoque un chapitre douloureux de sa vie d'avant, tandis que *Les Flammes du mal* rejoint le *tracklisting*, après avoir été le titre phare de la BO du film *Ma 6T va crack-er* de Jean-François Richet. *Le Monde est à moi* et *Le Sang de la vendetta* bénéficient du *flow* d'AKH, et *L'Union*, de ceux du collectif communautaire fondé par Passi, Bisso Na Bisso, appelé à un large succès.



SHURIK'N

OÙ JE VIS

1998 | TANTO/CÔTÉ OBSCUR/DELABEL

Au sortir du triomphe de *L'École du micro d'argent*, le discret Shurik'n, comme ses comparses d'IAM, entreprend une carrière en solo, avec cette question liminaire, *Où je vis*. Il y invite son frère Faf Larage sur *Mon clan* et sur *Esprit anesthésié*, et ses partenaires Freeman sur *Rêves*, ou Akhenaton sur *Manifeste*, et puis Sat de la Fonky Family sur *Mémoire* et les Marseillais de 3° Œil sur *Y'a pas le choix*. Composant la totalité des *beats*, Shurik'n sample des musiques de films pour la dimension épique de son rap classique, basé sur le *flow*, avec cette voix grave et articulée, et sur une qualité constante d'écriture. Oncle Shu laisse transparaître la fascination pour l'Extrême-Orient de ce taoïste revendiqué, et pratiquant assidu d'arts martiaux, tandis que l'inspiration générale reste sombre, hantée par la misère sociale, et la pression des puissants. *Où je vis* est récompensé d'un double disque d'or, et inaugure une carrière solo qui restera cependant peu chargée, l'homme étant un joueur d'équipe.



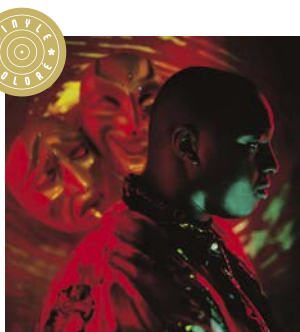


BUSTA FLEX BUSTA FLEX

1998 | IV MY PEOPLE/
WARNER RECORDS

Empruntant à Busta Rhymes et Funkmaster Flex son pseudo de rappeur, le jeune Busta Flex

débarque sur la scène parisienne du milieu des années quatre-vingt-dix. Sollicité pour des compilations, auteur d'un premier EP indépendant remarqué, son talent d'improvisateur et son *flow* technique tellement new-yorkais (Mecque du rap à l'époque) séduisent Kool Shen, qui l'invite à le rejoindre dans son collectif IV My People, et produit ce premier album à succès, propulsé par *J'fais mon job à plein temps*, vrai tube de l'âge d'or du rap hexagonal. Produit par Zoxea, Madizm, Joey Starr, Sully Sefil, Sulee B Wax et le rappeur lui-même, avec en invités Zokea, Kool Shen, Oxmo Puccino, NTM et Lord Kossity, cet album reçoit un disque d'or pour cent mille ventes, un sommet plus jamais atteint malgré plusieurs albums sortis sur des petits labels jusqu'en 2019. Flex Stabeu, avec d'autres pionniers, était sur la scène de l'Accor Arena fin 2019 pour fêter les adieux de NTM, complices pour toujours.



OXMO PUCCINO OPÉRA PUCCINO

1998 | DELABEL/TIME BOMB RECORDS

En amorce à une carrière exceptionnelle (huit albums, deux lives et quelques projets collaboratifs à ce jour), Oxmo

Puccino, abusivement surnommé le « black Jacques Brel », ce qui est infiniment réducteur, bénéficie déjà d'une jolie réputation née de ses diverses apparitions sur des compilations prestigieuses, avant que ne sorte ce premier album salué par la critique comme un chef-d'œuvre, mais qui mettra cependant huit ans avant d'être certifié disque d'or. *L'Enfant seul* est considéré comme un sommet et un classique du rap français, de même que l'album, à travers sa haute teneur littéraire, son *flow* personnel, cette sérénité d'un pourtant jeune artiste, cette confiance dans l'excellence de son art. *Mensongeur*, avec K-Reen, est un semi-tube, on croise Lino d'Årsenik sur *La Loi du point final*, et la clique marseillaise Akhenaton, Freeman, Le Rat Luciano sur *24 h à vivre*. Mais Oxmo les met tous à l'amende, avec ses métaphores, ses images, et son *flow* unique.



ÅRSENIK QUELQUES GOUTTES SUFFISENT...

1998 | DELABEL/HOSTILE RECORDS

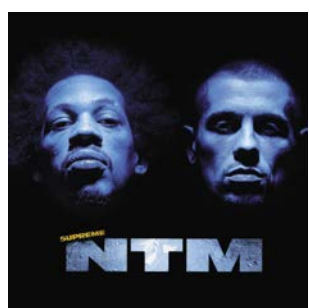
Calbo et Lino, deux frères d'origine congolaise, de Villiers-le-Bel dans le Val-d'Oise, frappent un grand coup avec ce premier album devenu un classique instantané du rap français de l'âge d'or. Intégrés au Secteur Å, repérés pour leur acuité sur diverses compilations marquantes (*L. 432*, *Hostile Hip Hop*), le duo à la technique acérée *Boxe avec les mots*, et invite les comparses du Secteur Å, Passi sur *Par où t'es rentré, je t'ai pas vu sortir*, Doc Gyneco et Assia sur *Affaires de famille*, Neg' Marrons sur *Partout la même*. Avec des samples pris chez J.S. Bach, Serge Reggiani, ou IAM, Årsenik livre un album sans temps mort, entre vie de cité et réflexions d'identité, Årsenik accapare un double disque d'or amplement mérité, et définit un style, avec une signature vocale (le fameux "tch tch" en gimmick rythmique), en même temps qu'il impose dans les banlieues une célèbre marque de vêtements de sport ornés d'un crocodile.

IDÉAL J LE COMBAT CONTINUE INDISPONIBLE

1998 | ALARIANA/ARSENAL RECORDS

Album fondateur de l'histoire du rap français, *Le Combat continue* remet du hardcore

dans un territoire un peu lissé par les rimes savantes de MC Solaar ou les envolées fantasmatiques d'IAM. Idéal J existe depuis 1990, Kery James a enregistré la première fois à 13 ans, DJ Mehdi, génie du *beatmaking* a rejoint le groupe en 1992, et après un premier album qui enchante l'underground, *O'original MC's sur une mission*, cet ultime effort collectif avant la carrière solo de son leader inaugure un discours sans fioritures ni nuances. Le titre phare, *Hardcore*, qui deviendra un classique du rap français, est censuré par plusieurs médias, et il contient en effet des rimes déplorables. Mais la colère et la rage de ce disque représentent aujourd'hui, avec ses maladresses, la position des cités et quartiers abandonnés par la République. Cet album est une ogive, un pavé lancé dans une vitrine et aussi ce que beaucoup considéraient comme un des meilleurs albums issus du collectif de la Mafia K'1 Fry.



SUPRÊME NTM SUPRÊME NTM

1998 | EPIC RECORDS

Qui d'autre que NTM pouvait remplir Bercy à plusieurs reprises en 2008 puis 2018, soit dix ans et vingt après la sortie

de leur quatrième et ultime album ? Puis deux fois fin 2019 pour signifier la fin de cette incroyable aventure ? Ce bouquet final sur disque est un classique intemporel, produit par quantité de musiciens, le duo d'abord, mais aussi Madizm, Spank, Sullee B Wax, Sully Sefil, Zoxea, et quelques autres, qui offrent à NTM le canevas idéal pour performer des titres puissants, populaires, voire immémoriaux comme *Ma Benz*, avec Lord Kossity, le prenant *Laisse pas traîner ton fils*, le collégial *That's My People*, l'hymne *Seine St Denis Style*, le responsable *Pose ton gun*, ou les deux chapitres manifeste d'*On est encore là*. Ce testament homonyme a depuis dépassé les huit cent mille ventes, mais il a surtout gravé dans le marbre les Tables de la Loi du genre musical le plus populaire en France, une réalité dont la responsabilité incombe en grande partie à JoeyStarr et Kool Shen.



ZOXEA À MON TOUR D'BRILLER...

1999 | IV MY PEOPLE/
WARNER RECORDS

Leader des pionniers Sages Poètes de la rue, et du collectif Beat de Boul, le rappeur du

Pont de Sèvres, a fini par rencontrer NTM et se voir proposer un contrat solo par Kool Shen sur son label/collectif IV My People. Ce premier album, pépète de l'âge d'or du rap français, est en grande partie produit par Zoxea, aidé de Madizm, et de son frère Melopheelo. On y retrouve ses partenaires, Kool Shen sur *Contrôle*, Busta Flex sur *La Ruée vers le roro*, Lord Kossity sur *Y'a pas qu'ça à faire*. *Rap musique que j'aime* et *À mon tour d'briller* définissent les contours du projet, salué par un disque d'or pour cent mille ventes. Respecté par tous, pour son histoire, son *flow*, et ses textes profonds, Zoxea sortira ensuite deux autres albums solos plus confidentiels, et plusieurs avec son groupe et son collectif de Boulogne. Fin 2019, il participe au concert d'adieu de NTM à l'Accor Arena de Paris.



113 LES PRINCES DE LA VILLE INDISPONIBLE

1999 | SMALL RECORDS

Rim'K, Mokobé et AP, trois jeunes rappeurs de Vitry-sur-Seine, affiliés à la Mafia K'1 Fry,

ont passé leur jeunesse au bâtiment 113 de la Cité Camille Groult, à qui ils empruntent leur nom. Après un premier EP en 1998, qui les fait déjà remarquer, ils sortent ce premier album, essentiellement produit par DJ Medhi et Manu Key, avec des *featurings* de Rohff, Kery James, Karlito, Demon One, soit leurs acolytes du Val-de-Marne. C'est un triomphe sans précédent : *Tonton du bled* devient un tube consensuel, qui dépasse largement les frontières du public rap (encore limité), *Jackpotes 2000* en est un autre, *Ouais gros* impose la locution dans le langage vernaculaire, et l'album, vendu à près de cinq cent mille exemplaires, leur vaut une Victoire de la musique (qu'ils viennent chercher sur scène en Peugeot 504 break, en hommage à leur tube). Les productions, déjà electro, de DJ Medhi sont d'une rare efficacité, et les trois rappeurs, avec la candeur de leur jeune âge, changent le visage du rap hexagonal.

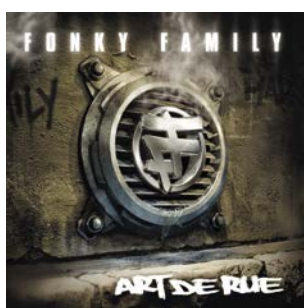


LUNATIC MAUVAIS OËIL INDISPONIBLE

2000 | 45 SCIENTIFIC

Certes, cet album est la matrice de Booba. Ce premier album est à l'époque attendu comme

le Messie après deux titres fondateurs de la légende Lunatic, *Le Crime paye* en 1996 et *Les Vrais savent* en 1998 posés sur des compilations. Lunatic: Booba et Ali. Une paire élevée dans l'underground à travers les collectifs qui règnent alors. Mais, rapidement, les deux MC's s'élèvent au-dessus du lot par leur technique, leur univers nihiliste, et leurs textes sombres et agressifs. Largement disque d'or en pure indépendance, rejeté par toutes les radios, y compris celle qui règne alors sur le genre. Le duo fuligineux décrit sans pathos un monde cruel et réel, avec une rage froide et viscérale. Les mots sont des balles, les *flows*, des armes. Héritiers du rap *East Coast*, Booba et Ali posent, avec *Mauvais œil*, un des jallons du rap français et se positionnent en champions poids lourds de leur catégorie. Intemporel !



FONKY FAMILY ART DE RUE

2001 | SMALL RECORDS

Formé à Marseille en 1994, et bien sûr révélée par sa participation au tube *Bad Boys de Marseille* sur l'album d'Akhe-

naton *Mèteque* et *Mat* en 1995, la Fonky Family a déjà obtenu un disque de platine pour saluer l'excellence de *Si Dieu veut...*, leur premier album, paru en 1998. *Art de rue*, qui suit de près l'album solo du Rat Luciano (*Mode de vie... Béton style*) renforce l'aura du groupe aux multiples rappeurs, avec les hits *Mystère et Suspense* (sur un sample de Toto), *Art de rue*, ou encore *Dans la légende*. La FF se séparera après un troisième album, pour entamer des carrières solos moins prestigieuses, mais dans cet *Art de rue*, certifié platine avec plus de 450 000 copies écoulées, on trouve toute la fougue juvénile de leurs *flows* mêlés, et, sur des *beats* signés Pone et Rat Luciano, une énergie renversante et des rimes qui transpirent l'humanité de leur ville natale.

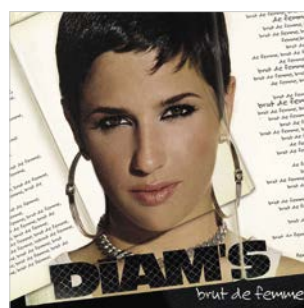


SNIPER DU RIRE AUX LARMES

2001 | DESH MUSIQUE/EASTWEST

C'est curieusement aux Francofolies de La Rochelle, le festival vitrine de la chanson française traditionnelle, tou-

jours frileux sur le rap, que se rencontrent Tunisiano, Aketo et Blacko, rappeurs de Deuil-la-Barre, dans le Val-d'Oise, en 1997. Après le temps nécessaire à l'apprentissage, ils arrivent en force avec ce premier album, qui contient *La France*, un titre polémique en forme de remontrance à un système qui laisse de côté les populations issues de l'immigration. Les paroles en sont dures et sans ambages, ce qui attire l'attention d'un ministre de l'Intérieur qui s'en offusque et réclame son interdiction. Qu'il s'appelle Nicolas Sarkozy est un accélérateur de buzz formidable, et *Du rire aux larmes* se vend à deux cent mille exemplaires, récoltant un double disque d'or grâce à la polémique. *Pris pour cible* ou *Aketo Solo*, qui sample *La Mama* d'Aznavor, sont d'autres titres emblématiques d'un album liminaire qui augure d'une carrière au succès multiplié par le suivant, *Gravé dans la roche*, lui aussi sujet à polémiques politiques.



DIAM'S BRUT DE FEMME

2003 | EMI RECORDS

Après *Premier Mandat*, un premier album underground vendu à 8 000 exemplaires seulement, Diam's signe chez

EMI, repousse un album prévu en 2002 pour cause de restructuration du label, et en récupère des titres pour ce *Brut de femme* qui la révèle au grand public. Le tube *DJ*, construit sur le sample d'un mambo mexicain créé en 1953, établit son personnage de « petite meuf qui ne se laisse pas faire », qui va par assimilation représenter toute une génération. Sur des productions d'elle-même, de 2oSyl, DJ Maître et Tefa, Sayd des Mureaux, Pone, XLR, la rappeuse du 91 invite ses sœurs du r&b, China Moses sur *Évasion*, Laure Milan sur *Amoré*, et décroche un disque d'or avec ces quinze titres enlevés, remplis de sève juvénile et revancharde. Jamais, en France, une rappeuse n'a eu ce succès, ni n'a été prise au sérieux comme Diam's, et ce n'est que la première salve d'un triomphe imminent, et dévastateur.



MAFIA K-1 FRY LA CERISE SUR LE GHETTO

2003 | SMALL/HOSTILE RECORDS

Le collectif du Val-de-Marne, formé autour de Manu Key et de Kery James, et réunissant près d'une trentaine de

membres aux temps de sa splendeur, scelle sa légende communautaire avec ce premier album, avec *Pour ceux* et *Balance* dans le rôle des titres forts. La quasi-totalité du *crew* fait acte de présence, *Le 113*, ensemble ou séparément, Intouchable, Rohff, Karlito, Manu Key, Demon One, Kery James, OGB, Teddy Corona... Chaque titre est une collaboration, un déluge de *flows*, dans une ambiance « rap de rue » telle que le collectif l'a initiée, et l'album, à succès, est suivi rapidement par le documentaire *Si tu roules avec la Mafia K'1 Fry*, dont le DVD est également un succès (DVD de platine). Il y aura un autre album collégial en 2007, puis des carrières diverses, mais cette réunion est gravée dans la cire autour d'un esprit et d'une fraternité géographique, que les dissensions inéluctables finiront par fendre.



BOOBA PANTHÉON

2004 | TALLAC RECORDS

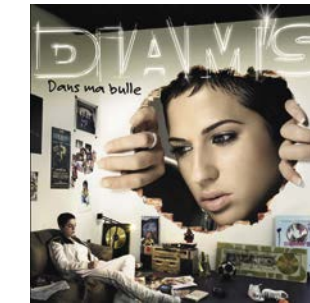
Le Duc de Boulogne, révélé au sein de Lunatic, à la carrière brève mais intense, est déjà un rappeur qui compte quand sort ce deuxième album qui se classe n°1 des ventes et obtient rapidement la consécration du disque d'or. Mis en sons par Kore et Scalp, Animalsons et Skread, *Panthéon* est sans conteste le disque qui fait avancer le rappeur de plusieurs cases, et confirme que ses *punchlines* précises, ses métaphores fleuries, et sa technique de rap heurtée vont devenir la référence des années à venir. *La Faucheuse*, *N°10*, *Mon son*, *Baby* (en compagnie de Nessbeal), ou *Avant de partir* sont autant de singles qui marquent leur territoire, entre *egotrip* constitutionnel, et chroniques d'un monde qui n'est plus en marge depuis longtemps. Si l'homme s'est souvent fourvoyé dans une volonté permanente de clasher son prochain, l'artiste reste un modèle d'autonomie et d'invention d'une langue personnelle.



ABD AL MALIK GIBRALTAR

2006 | ATMOSPHÉRIQUES

Né à Paris, fils d'un haut fonctionnaire congolais, Abd Al Malik grandit à Strasbourg, où il fonde NAP, le groupe de rap pionnier de la ville. Entre délinquance juvénile et études poussées de philosophie, en passant par une immersion dans le soufisme, il publie un premier album, puis ce *Gibraltar* qui sera récompensé d'une Victoire de la musique urbaine en 2007, mais aussi du Prix Constantin 2006 et du Prix Raoul Breton de la Sacem. Réalisé avec les musiciens de Juliette Gréco et Jacques Brel, Gérard Jouanest au piano et Marcel Azzola à l'accordéon, cet album entre rap et slam, mais sous influence Brel (*Les Autres*) introduit Abd Al Malik auprès du grand public, qui découvre un activiste, un intellectuel, un auteur aux textes de facture classique, plus rive gauche que quartiers sensibles, qui va devenir, suite à cette révélation et aux 250 000 albums vendus, une conscience et un artiste polymorphe (écrivain, auteur de théâtre, cinéaste). Une nouvelle vision du rap.



DIAM'S DANS MA BULLE

2006 | EMI RECORDS

Troisième album de Diam's et meilleure vente de disques en France en 2006, *Dans ma bulle* est intégralement produit par le duo Tefa et Masta, et symbolise à la perfection le talent d'écriture et d'interprétation de la rappeuse d'origine chypriote, en alignant les tubes comme à la parade. *La Boulette* (*génération nan nan*) est n°1, disque d'or et chanson de l'année aux NRJ Awards, *Jeune Demoiselle* est disque de platine, *Confessions nocturnes*, avec Vitaa, entre dans la culture populaire, au point d'être ensuite parodiée par Michael Youn, et *Ma France à moi*, ou *Petite Banlieusarde*, trouvent un écho formidable au sein de la génération des adolescentes (et adolescents) du milieu de la décennie. *Dans ma bulle* finira aurolé d'un disque de diamant, quelques mois plus tard, avec 750 000 copies écoulées, et pour son auteure il incarne un sommet de popularité qu'elle va, par la suite, endurer difficilement.



PNL LE MONDE CHICO

2015 | OLF RECORDS

Les deux frères des Tarterêts, à Corbeil-Essonnes, nés et grandis dans un univers lié à la pègre, arrivent avec fracas dans la *game* avec ce premier album phénomène, qui d'office impose ce son particulier, des nappes d'ambiances sonores établissant les codes du « cloud rap », et ce phrasé récitatif. Une absence totale de *flow* compensée par une utilisation systématique de l'Auto-Tune, et un lyrisme rare, fait de métaphores percutantes, d'argot à décoder, de références à leur univers de bande et de deal. Viscéralement indépendant, refusant tout contact avec les médias, PNL est adoué comme un ovni attendu pour redynamiser le rap français. L'album est certifié triple platine, avec trois singles également platine, *Le Monde ou rien*, *Rebenga*, *Oh la la* (six autres singles sont certifiés disque d'or). Sexiste, vantard, mais en même temps pétri de fragilité, *Le Monde Chico* inaugure une légende.



CASSEURS FLOWTERS COMMENT C'EST LOIN

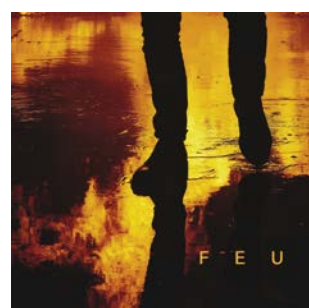
2015 | 7th MAGNITUDE RECORDS

Orelsan et Gringe se rencontrent à Caen au début des années 2000, et forment ce duo qui va coexister en parallèle à leur carrière en solo. Après une *mixtape*, et l'album Orelsan et Gringe sont les Casseurs Flowters en 2013, le succès d'Orelsan les conduit à écrire et jouer le programme court *Bloqués*, sur Canal +, puis à réaliser un long métrage, *Comment c'est loin*, autobiographique, dont cet album est la bande originale. Sur des instrus de Skread, leur habituel metteur en son, ceux-ci racontent leur univers provincial bouché, en quête d'écriture, à travers *Au bout du compte*, avec Akhenaton et Wiley en *featuring*, ou *J'essaye, j'essaye*, dont le refrain est chanté par la grand-mère d'Orelsan, qui figure à plusieurs reprises dans sa carrière artistique. *C'est toujours 2 connards dans un abribus*, ou *Quand on descend vers le centre* narrent au plus près de la réalité cet univers de déception chronique, d'errance et de vacuité sociale. L'album la contredit en devenant disque de platine.

PNL DANS LA LÉGENDE

2016 | OLF RECORDS

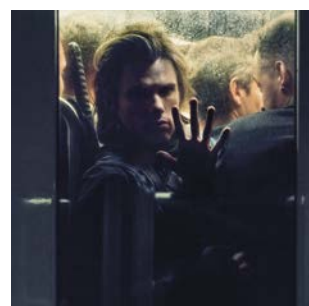
Le duo fraternel des Tarterets, à Corbeil-Essonne, confirme la pérennité de leur *cloud rap* avec *Dans la légende*, annoncé par le clip de *Naha*, qui fait 48 millions de vues en quelques semaines. Le groupe, muet dans les médias, travaillant en autarcie totale, utilise ce moyen imparable pour étendre son auditoire : des clips sophistiqués, qui tiennent lieu de discours. Sans commentaire. Dans la ligne de leur inspiration habituelle (argent, mélancolie, trafic de substances), PNL enchaîne sept singles extraits de l'album, *DA*, *J'suis QLF*, *Bené*, *Onizuka*, *Jusqu'au dernier gramme...* Avec un succès aussi intrigant que phénoménal : sept des titres de l'album sont certifiés disque de diamant, comme l'est également l'album en son entier. Les autres titres sont platine. *Dans la légende* est en outre la plus grosse vente d'album en France, en 2016, toutes catégories confondues avec plus d'un million d'exemplaires. La légende est en marche.



NEKFEU FEU

2015 | POLYDOR/SEINE ZOO RECORDS

Après MC Solaar dans les années quatre-vingt-dix, Nekfeu s'arroge le titre du rappeur littéraire, présentable, et prolix en références cotées (Kundera, Maupassant, Fante, Zola ou Houellebecq). Issu des collectifs 1995, S-Crew, 5 Majeur et L'Entourage, le rappeur gréco-écossais, né à Nice puis élevé dans le bourgeois XV^e arrondissement de Paris, impose d'emblée son style percutant, et *Feu* bénéficie d'un démarrage stratosphérique, qui l'emmènera jusqu'au disque de diamant. Le single *On verra* est également disque de diamant, dépassant les cent millions de vues sur Youtube, tandis que *Reuf*, avec un étonnant *featuring* de la pop star mondiale Ed Sheeran, est un autre hit majeur. *Egérie*, *Nique les clones Part II*, *Tempête*, se suivent sur les ondes, musclant un album dont sept titres sont exploités en singles, et qui se voit couronné de la Victoire de la musique de l'album de musique urbaine. Futur classique!



ORELSAN LA FÊTE EST FINIE

2017 | 3ÈME BUREAU/7TH MAGNITUDE

Le rappeur provincial (Normandie) issu de la *middle class*, est déjà bien installé comme acteur, rappeur, auteur, designer

(tout ce qu'il touche se révèle autant de succès) au moment du troisième album. Mais ce ne sont que billevesées à côté de l'impact de ce disque, qui mélange humour et critique sociale, et atteint des sommets de popularité avec *Basique*, *Défaite de famille*, *Rêves bizarres* avec Damso, tubes enchaînés d'un album qui verra dix de ses titres exploités en singles. *La Pluie* avec Stromae, *Zone* avec Nekfeu, *Christophe* avec Maître Gims, c'est un festival de VIP du genre pour un album rapidement certifié disque de diamant et couronné d'une Victoire de la musique. Sarcastique et implacable, Orelsan, avec un sens inné du tube, s'inscrit définitivement au panthéon du genre, en réussissant un crossover parfait, à la fois totalement légitime dans le territoire du rap français, et passerelle vers le genre pour un public qui n'en est pas friand. *La fête est finie* est un disque mature et bien pensé. La marque des grands.

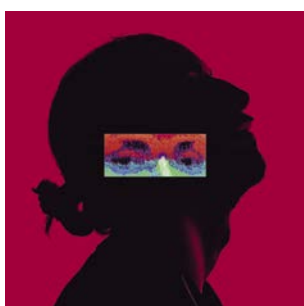


DAMSO IPSÉITÉ

2017 | 921/CAPITOL RECORDS

Deuxième album du rappeur belgo-congolais, qui s'est fait un nom avec *Batterie faible*, *Ipséité* est l'album de tous les

records, disque de diamant avec plus de six cent mille ventes, et certification tout aussi précieuse pour les singles *Macarena*, *J Respect R*, *Mosaïque Solitaire*, *Nwaar Is the New Black* et *Signaler*. Six diamants font une sacrée parure, et dans aucun genre personne n'a semble-t-il réussi pareil exploit. Avec pléthore de producteurs, mais un seul *featuring*, celui de Youri sur *Peur d'être père*, Damso aux textes parfois controversés, marqués par sa double identité et une écriture alambiquée, propice aux doubles sens et références, est l'un des rappeurs emblématiques des années 2010, à la fois par son succès phénoménal et par sa profondeur. Un album très cohérent, qui montre l'énorme talent et la marge de progression dont l'artiste dispose encore. Affaire à suivre...

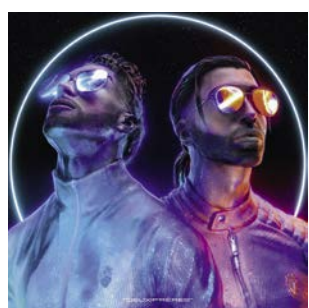


LOMEPAL AMINA

2019 | PINEALE PROD

Après *Flip*, double album de platine, Lomepal sort *Jeanine*, un album influencé par la schizophrénie de sa grand-mère,

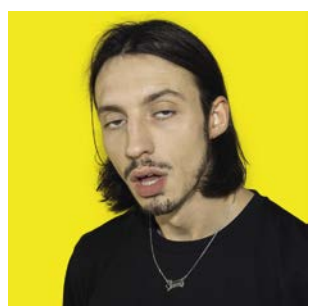
un album qui explore à nouveau les tréfonds de ses doutes et histoires intimes, entre rap et chant. Étrangement, alors que cet album est certifié trois fois platine, il le ressort un an plus tard, sous un autre nom (sa grand-mère, Jeanine, avait choisi de se rebaptiser Amina pour la fin de ses jours), avec les mêmes *featurings* (Orelsan, Philippe Katerine et Roméo Elvis), mais augmenté de onze titres, dont cinq inédits, un instrumental, trois versions acoustiques et une maquette. *Flash* revient sur l'accident de voiture vécu avec Jeanjass, le rappeur belge avec lequel il fêtait un anniversaire sur l'île Maurice. *200* offre un rap plus agressif dans le texte que ses ambiances mélancoliques coutumières. Plus touffue, cette réédition offre un regard plus complet encore sur une personnalité atypique qui a trouvé son public.



PNL DEUX FRÈRES

2019 | OLF RECORDS

Après *Dans la légende* (2016), disque de diamant (1 million d'exemplaires) et sept singles certifiés diamant (et six autres platine), le duo fraternel, qui persiste à refuser de s'exprimer autrement que par ses clips faramineux qui cumulent des centaines de millions de vues, revient avec un troisième album événement, annoncé par le percutant *À l'ammoniaque*, et par *Au DD* avec son clip spectaculaire tourné sur la Tour Eiffel. Toujours cryptique dans ses textes, noyés dans les effets électroniques et l'Auto-Tune, PNL collectionne encore trois singles de diamant, tous les autres titres en platine ou en or, et un album serti du même minéral précieux. Secret et massif, PNL reste un mystère tout en régnant sur le territoire, en interpellant même les Américains, bluffés à la fois par ce succès et par ce style qu'ils ignorent, tout en textes crus, et langage vernaculaire du XXI^e siècle.



ROMÉO ELVIS CHOCOLAT

2019 | BARCLAY RECORDS

Après *Morale* et *Morale 2*, qui l'ont aidé à consolider sa réputation de rappeur avec qui compter, l'enfant de la balle

Roméo Elvis, fils d'un chanteur et d'une comédienne célèbres en Belgique, et grand frère de la sensation pop Angèle, propose un premier album « adulte », avec des invités surprenants, le chanteur M (sur *Parano*), Damon Albarn, le leader de Blur et Gorillaz (sur *Perdu*), et des productions pour la plupart signées du musicien electro Vladimir Cauchemar. De *Soleil* (un single couronné d'un disque de platine, comme l'est aussi l'album) en *Malade*, plus introspectif, en passant par le politique *La Belgique Afrique*, le rappeur s'impose rapidement comme l'un des artistes phares du genre, séduisant la critique et le jeune public, avec un album aux fourrages variés qui se déguste en carrés. En conclusion, Roméo Elvis est un artiste sincère, fidèle à lui-même, et *Chocolat*, cet opus qui lui ressemble tant, en est la preuve.



Sublimez votre écoute grâce à la platine haute-fidélité AT-LPW50PB

- Entraînement par courroie, entièrement manuelle, à deux vitesses : 33 et 45 tr/min.
- Finition noir laqué façon « piano ».
- Moteur à servocommande pour une vitesse de rotation constante.
- Bras de lecture droit en fibre de carbone.
- Commande antipatinage dynamique réglable.
- Plateau professionnel en aluminium moulé sous pression antirésonance, avec tapis en caoutchouc.
- Porte-cellule AT-HS4 et cellule AT-VM95E à double aimant mobile avec diamant elliptique.



audio-technica

POP ROCK

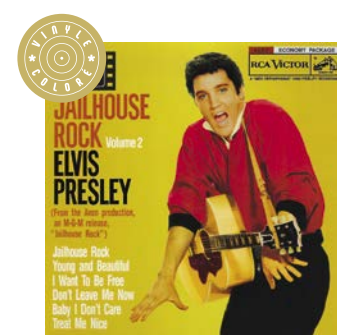


ELVIS PRESLEY

ELVIS
1956 | RCA VICTOR

Ce second album du phénomène qui venait de bousculer l'Amérique fut enregistré moins de six mois après le

révolutionnaire *Elvis Presley*. À l'exception de *So Glad You're Mine*, une reprise d'Arthur Crudup venant de ses premières séances studio, *Elvis* fut enregistré à Hollywood en trois jours avec son groupe aujourd'hui légendaire (Scotty Moore, Bill Black et D.J. Fontana), augmenté des chœurs des Jordanaïres et du pianiste Dudley Brooks. Comme le disque précédent, on trouve des ballades affirmées comme *First in Line*, de la musique country (*Old Shep*), mais surtout un bouquet de rocks vifs et nerveux dont pas moins de trois reprises de Little Richard (*Ready Teddy*, *Rip It Up* et *Long Tall Sally*). Aujourd'hui encore, on sent à son écoute l'urgence et l'énergie qui habitaient le futur King, passionné par l'idée de promouvoir le rock'n'roll dont les racines étaient noires, résolument noires. Elvis est d'ores et déjà le plus grand sex-symbol de l'histoire. Nouveau porte-étendard de la jeune génération et nouveau souffre-douleur de leurs parents, il est le « King of Rock'n'roll ».



ELVIS PRESLEY

JAILHOUSE ROCK
1957 | RCA VICTOR

Let's rock! 30 avril 1957: Elvis et son gang habituel (Moore, Fontana, Black, Brooks et les Jordanaïres) rejoignent

Hollywood et les Radio Recorders Studios afin d'enregistrer les titres sélectionnés pour la bande originale du film *Jailhouse Rock* (*Le Rock du bain*). L'écriture de deux chansons a été confiée à Aaron Schroeder, qui propose les suaves *Young and Beautiful* et *Don't Leave Me Now* sur une musique de Ben Weisman (LE spécialiste des ballades pour Elvis). Les trois autres titres ont été écrits par le redoutable duo Jerry Leiber et Mike Stoller. Ceux-ci ont façonné la ballade gospel *I Want to Be Free* et deux morceaux redoutablement rock: (*You're So Square*) *Baby I Don't Care* ainsi que le thème du film. Sorti le 24 septembre 1957 en 45-tours, la chanson *Jailhouse Rock* fait un carton: directement N°1.



BOB DYLAN

THE FREEWHEELIN'
BOB DYLAN
1963 | COLUMBIA RECORDS

Un classique se légitime du fait que même un novice en matière de musique connaît l'album,

reconnaît sa pochette et peut en fredonner quelques thèmes. Ainsi en est-il de *The Freewheelin' Bob Dylan*. Bob Dylan, tout juste 22 ans, s'installe en studio à New York avec le producteur John Hammond qui fut le premier à déceler son énorme talent. Hormis le subtil *Corinna*, c'est seul, avec sa guitare, son harmonica et sa voix si particulière que l'artiste va s'asseoir derrière le micro. Le 27 mai 1963, les fans de folk découvrent treize chansons, treize classiques. *A Hard Rain's a-Gonna Fall*, *Masters of War*, *I Shall Be Free*, *Girl From the North Country* ou encore *Blowin' In the Wind* sont inclus dans ce disque étalon, un monument d'écriture et de composition et le début d'une incroyable carrière. Un disque qui va changer sa vie et celle de Suzie Rotolo, sa petite amie du moment immortalisée à jamais sur la pochette. *The Freewheelin'* hisse Dylan auprès des plus grands, sa carrière ne fait que commencer, mais il est déjà une légende...



JOHNNY CASH

I WALK THE LINE
1964 | COLUMBIA RECORDS

Le constat est clair. Columbia a signé Johnny Cash, mais tous ses plus grands succès sont demeurés chez Sun Records. Qu'à

cela ne tienne: l'homme en noir va les réinterpréter, la production étant confiée à Don Law, celui qui fut le seul à l'époque à enregistrer le bluesman Robert Johnson. *I Walk the Line*, *Folsom Prison Blues*, *Hey Porter*, *Wreck of the Old 97*, *Big River* ou *Give My Love to Rose* retrouvent ici une nouvelle jeunesse, portés par des musiciens exceptionnels dont ses fidèles Luther Perkins (guitare) et Marshall Grant (basse). Mais *I Walk the Line* propose également quelques inédits comme *Bad News*, dans laquelle Johnny Cash bouseule de son rire les sillons, un *Understand You Man* guilleret et les plus classiques *Still in Town* et *Troublesome Waters*. Une formule gagnante puisque l'album décroche la première place des charts country. *Classic Cash*.



THE KINKS

KINKS
1964 | PVE RECORDS

Les musiciens anglais ont toujours été intéressés par ce qui se tramait chez leurs cousins nord-américains. Soudain,

Muddy Waters, Howlin' Wolf, Chuck Berry ou Bo Diddley n'ont aucun secret pour eux. Eux, ce sont les Stones, Mayall, Manfred Mann, Clapton, Burdon, Led Zep... tous les instigateurs de la création du *British blues boom*. Parmi les plus assidus, les frangins Davies. Mais les Kinks se passionnent également pour le rhythm'n'blues, le folk, voire la country-music. Dans leur premier album, *Kinks*, Ray, Dave, Peter Quaife et Mick Avory vont enquiller les reprises saignantes comme *Cadillac* de Bo Diddley, *Louie Louie* de Richard Berry & the Pharaohs, *Too Much Monkey Business* (Chuck Berry)... Cependant, l'autre grande différence des Kinks sur leurs concurrents est le talent d'écriture de Ray Davies qui signe six des quatorze titres dont *Stop Your Sobbing* (qui deviendra un tube pour les Pretenders) et surtout *You Really Got Me*: aussitôt un hit, aussitôt un classique. Les Kinks sont désormais sur orbite.



THE BEATLES

RUBBER SOUL
1965 | PARLOPHONE RECORDS

Avec les Beatles, il est toujours l'heure de sortir les superlatifs. *Rubber Soul* est une merveille. Sur quatorze chansons, peut-être deux (*What Goes On*, *Run for Your Life*) sont à laisser de côté. Sinon, quelle réussite! D'emblée, le riff de *Drive My Car* nous embarque sur une piste rock soudain abandonnée pour la superbe ballade qu'est *Norwegian Wood (The Bird Has Flown)*. *Rubber Soul* renferme d'autres chansons subtiles et délicates (*Girl*, *Michelle*), des moments dopés à l'énergie (*Think for Yourself*), de petits bijoux pop (*The Word*, *What Goes On*, *Nowhere Man*), également des titres plus fouillés et complexes (*You Won't See Me*, *I'm Looking Through You*), y compris *If I Needed Someone*, une des plus belles réussites de la carrière de compositeur de George Harrison. Pop, rock, folk mais aussi psychédélique, *Rubber Soul* apporte la preuve, s'il le fallait encore, que les Beatles sont les maîtres du jeu.



THE BYRDS
MR. TAMBOURINE MAN
1965 | COLUMBIA RECORDS

Groupe majeur de la seconde moitié des années soixante, les Byrds se feront remarquer avec *Turn! Turn! Turn!* Mais

c'est *Mr. Tambourine Man* qui consacra les Californiens. Les influences folks de cet opus s'entrechoquent avec des mélodies pop pour en faire un classique. Mais s'ils reprennent plusieurs textes de Bob Dylan, c'est leur interprétation de la chanson-titre qui fera passer la formation à la postérité. Considéré comme leur meilleur album, *Mr. Tambourine Man* incarne une époque où l'hégémonie du rock anglais ne laissait la place qu'à de très rares groupes américains. Inventeurs du folk-rock, avant-garde de la contre-culture hippie et nouvelle sensation à la mode, la Byrdsmania a commencé. C'est un départ en trombe, synonyme de gloire immédiate. C'est aussi, même si personne ne le sait alors, le début d'une épopée musicale, imbibée de marijuana, aussi intense que fiévreuse et accidentée.



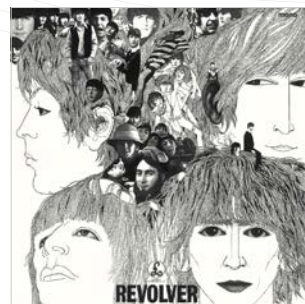
BOB DYLAN
HIGHWAY 61 REVISITED
1965 | COLUMBIA RECORDS

Avec cet album sorti en 1965, Bob Dylan enterre son image de chanteur de la folk-music des racines pour endosser celle,

plus subtile, d'un *folk-singer* désormais acoquiné avec le rock et le blues. Son univers s'est définitivement électrifié, laissant de l'espace aux guitares électriques et à l'orgue, comme sur la première chanson du disque, la mythologique *Like a Rolling Stone*, d'une longueur jusque-là totalement inusitée. Le rock que l'on entend sur cette route 61 (celle qui part de son Minnesota natal vers le Sud et sa tradition blues) est basique mais incisif, comme l'imagé *From a Buick 6*, mais peut aussi devenir plus sombre (*Just Like Tom Thumb's Blues*), voire brut et intense (*Desolation Row*). Sa voix si particulière compte, mais pas autant que ce qu'elle raconte, ses histoires purement américaines, tranches de vie allégoriques parfaitement dessinées et dont il a le secret. Avec *Highway 61 Revisited*, un nouveau Dylan est né... pour l'éternité.

THE BEACH BOYS
PET SOUNDS
1966 | CAPITOL RECORDS

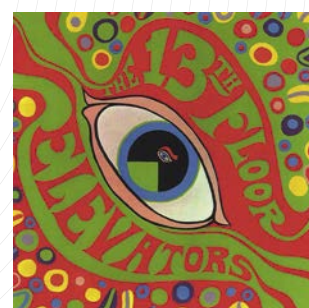
L'une des pierres angulaires de l'histoire de la musique moderne. Enfermé dans son studio, sujet à des accès de schizophrénie et angoissé par la demande pressante et continue du groupe de continuer à écrire des chansons autour du surf et des *hot-rods*, Brian Wilson va créer ce chef-d'œuvre : une incroyable structure harmonique soutenue par des arrangements complexes, des effets sonores inédits et des instruments insolites se mêlant aux traditionnels claviers et guitares. Les meilleurs musiciens de studio et un ensemble de cordes viendront le rejoindre dans différents studios d'Hollywood pour mettre en musique les bijoux d'écriture et de composition que sont *Wouldn't It Be Nice*, *God Only Knows*, *Pet Sounds*, *Caroline No* ou le traditionnel *Sloop John B.* auquel il offre une toute nouvelle vie. Brillant, foisonnant, passionnant, *Pet Sounds* sortira dans une relative indifférence avant de s'imposer comme l'un des plus grands disques de tous les temps.



THE BEATLES
REVOLVER
1966 | PARLOPHONE RECORDS

Les Beatles sont de formidables *songwriters*. Avril 1966, tout en franchissant la porte des studios EMI, les *Fab Four* savent

qu'ils veulent aller plus loin musicalement et dans leurs méthodes d'enregistrement. Les chansons, ils les ont : *Eleanor Rigby*, *Taxman*, *Good Day Sunshine* et un amusant *Yellow Submarine*. Place maintenant au changement, à l'innovation et aux surprises. Un son de guitare à l'envers qui sonne comme un sitar ? Parfait pour *Tomorrow Never Knows*. D'ailleurs, pourquoi ne pas habiller *Love to You* d'un véritable sitar et ponctuer de cuivres le funky *Got to Get You into My Life* ? Et *Eleanor Rigby* sonnerait tellement mieux appuyé par un double quatuor à cordes. Et si l'on utilisait des boucles et que l'on filtrait nos voix via la cabine Leslie, cet amplificateur d'orgue qui traîne dans le studio ? *Revolver*, œuvre magique, mystique et psychédélique, fait sauter les conventions de la pop music et élargit considérablement le champ des possibles.



THE 13TH FLOOR ELEVATORS
THE PSYCHEDELIC SOUNDS OF THE 13TH FLOOR ELEVATORS
1966 | INTERNATIONAL ARTISTS

C'est avec les 13th Floor Elevators qu'apparaît pour la première fois sur un disque le terme *psychédélique*. C'est aussi la première fois que l'on découvre la cruche électrique ! Certains musiciens jouaient déjà du jug, cette cruche dans laquelle on souffle à la façon d'un didgeridoo, mais personne avant Tommy Hall n'avait pensé à l'électrifier ! De même que leur malaxage de blues, folk et rock garage n'a rien de radicalement novateur mais le chant habité de Roky Erickson qui inspirera tant de rock stars, les solos de guitare de Stacy Sutherland, copiés par tous les *guitar-heroes*, leur attitude globale et leur folie psychédélique font de cet album un disque essentiel. Les Texans signeront même un tube avec *You're Gonna Miss Me*, pamphlet rock garage, et leur ballade *Splash 1 (Now I'm Home)* ainsi que leur blues-rock nommé *Roller Coaster* figurent désormais parmi les classiques du genre. The 13th Floor Elevators, souvent copiés, rarement égalés.



BOB DYLAN
BLONDE ON BLONDE
1966 | COLUMBIA RECORDS

Suite très attendue de *Highway 61 Revisited*, *Blonde on Blonde* est le premier double album de l'histoire du rock. Dylan a envie d'aller plus loin, d'explorer d'autres contrées musicales. Après New York pour quelques titres, c'est à Nashville qu'il emmène son producteur Bob Johnston et son gang de musiciens (Al Kooper, Charlie McCoy...), y ajoutant sur place quelques nouveaux comme le tout jeune Robbie Robertson, recommandé par son ami Ronnie Hawkins. Là-bas, il va de nouveau se frotter au blues mais aussi à la country-music et à toute l'Americana sudiste. Il en ressort ces quatre faces majestueuses, kaléidoscope musical et littéraire contenant de nombreuses perles comme le jouissif *Rainy Day Women #12 & 35* et sa fanfare déjantée, l'enjoué *Most Likely You Go Your Way and I'll Go Mine* mais aussi les sensibles *Just Like a Woman* et *I Want You* qui deviendront aussitôt des classiques.

The Beach Boys Pet Sounds

Sloop John B. / Caroline No

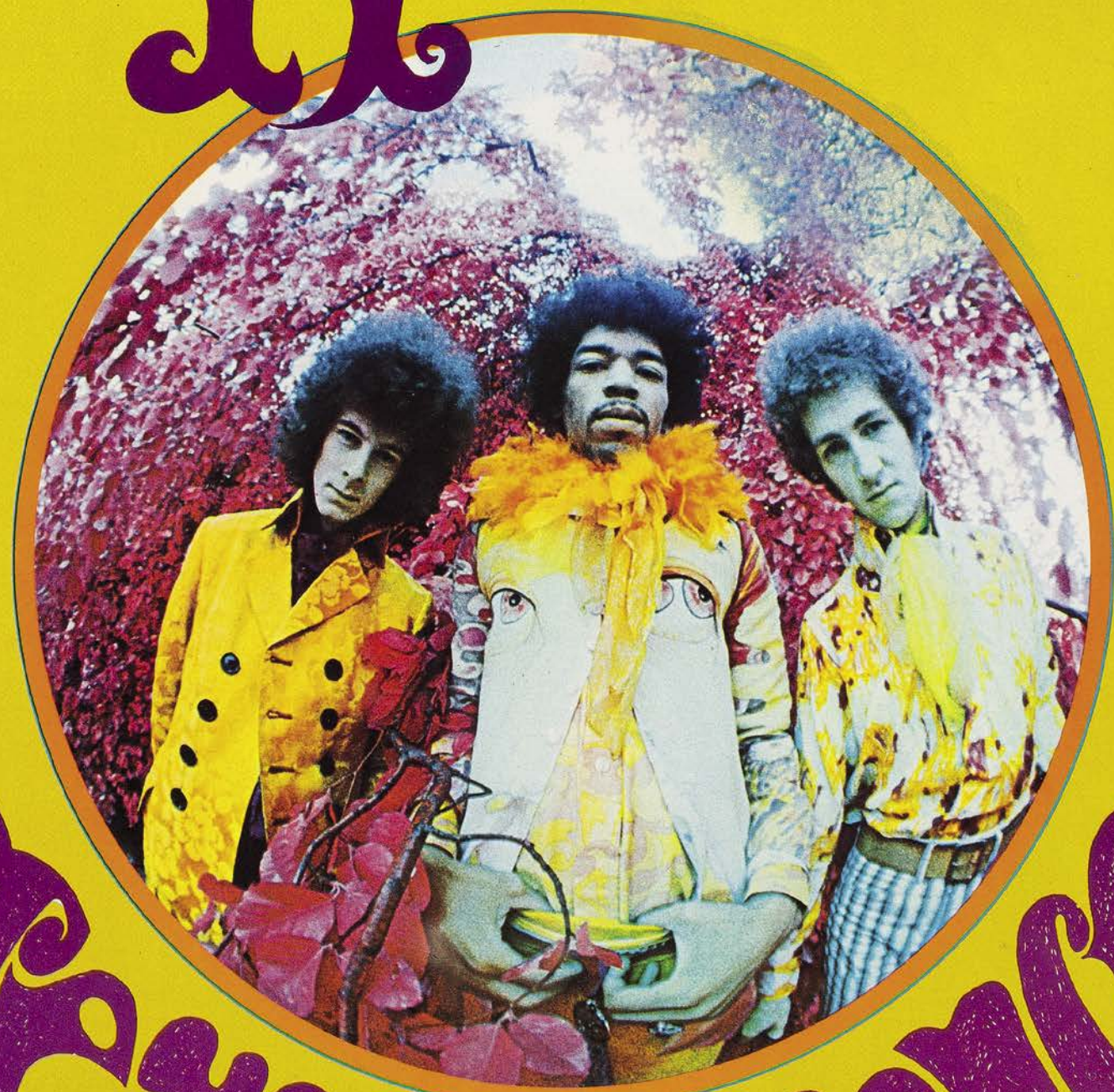
Wouldn't It Be Nice / You Still Believe In Me
That's Not Me / Don't Talk (Put Your Head On My Shoulder)
I'm Waiting For The Day / Let's Go Away For Awhile
God Only Knows / I Know There's An Answer / Here Today
I Just Wasn't Made For These Times / Pet Sounds



STEREO

THE Jimi Hendrix Experience

reprise  6261



Are You Experienced

PRINTED IN U.S.A.

POP ROCK

273



LOVE
DA CAPO
1966 | ELEKTRA RECORDS

Psychédélique, baroque, mélodique, fiévreuse, enflammée, planante. La musique de Love est tout ça à la fois, exsudant la

Californie des années soixante, cette vague soudaine du psychédéisme associée à une certaine idée de la liberté. Quatre musiciens blancs derrière un chanteur noir, c'est nouveau, cet assemblage goûteux de pop, garage, folk et rock également. Peuplé de ballades (*The Castle*) et de moments épiques comme *Revelation*, ce titre en forme de jam-session qui occupe toute la face B, *Da Capo* possède un charme fou, une âme habitant les cordes, les cuivres et les guitares acoustiques habillant des morceaux sombres et mystiques, quelquefois vaguement oppressants, quand Arthur Lee se laisse dépasser (*Seven and Seven Is*) par la folie mentale qui l'habitait déjà avant de rendre sa vie plus que difficile. Avec cet album psychédélique et vivant, Arthur Lee et son gang d'amour ont coloré la décennie.



JOHN MAYALL WITH ERIC CLAPTON
BLUES BREAKERS
1966 | DECCA RECORDS

À peine deux semaines après avoir quitté les Yardbirds, Eric Clapton est accueilli dans le

groupe de John Mayall, bluesman connu pour révéler les talents du *British Blues*. Quelques mois plus tard sort ce monument du blues-rock enregistré en quatuor : Mayall, Clapton, Hughie Flint et John McVie (futur Fleetwood Mac). *Clapton is God*, son incroyable jeu de guitare survole les douze titres, en majorité des reprises de standards du blues (*Hideaway*, *All Your Love*, *Steppin' Out*, *Ramblin' On My Mind* de Robert Johnson...), plus celle de *What'd I Say* de Ray Charles et quelques compositions signées Mayall. Car il serait peu judicieux d'oublier le rôle principal du maître de maison, sa voix chaleureuse, sa guitare franche, son orgue fringant et son harmonica toujours bien placé. Clapton est Dieu, sa guitare crache et virevolte, Mayall étant son père spirituel, celui qui, à travers ce monument *Made in England*, donna au gamin de Ripley sa véritable dimension (et lui montra également, en le laissant prendre le micro sur *Ramblin' On My Mind*, qu'il était un chanteur hors pair).



SIMON & GARFUNKEL
SOUNDS OF SILENCE
1966 | COLUMBIA RECORDS

En voyage au Royaume-Uni, Paul Simon n'était pas pressé de donner une suite à *Wednesday Morning, 3 AM*, le premier 33-tours enregistré avec son copain Art Garfunkel. Mais, quand leur producteur ajouta une instrumentation électrique au morceau *The Sound of Silence* déjà présent sur celui-ci, et que cette version devint un tube, il fut bien obligé de rentrer à New York afin de proposer le plus rapidement possible un nouvel album. *Sounds of Silence* contient bien évidemment la chanson-titre parmi douze bijoux qui révèlent le talent exceptionnel du gamin du New Jersey. Tout en finesse, il excelle dans les esquisses narratives (*Somewhere They Can't find Me*, *A Most Peculiar Man*), comme dans le plus personnel (*Leaves That Are Green*, *Homeward Bound*, *I Am a Rock*). La seule reprise du disque, l'instrumental *Anji*, s'immisce particulièrement bien dans ce travail d'orfèvre, un des chefs-d'œuvre du folk-rock.

Californie des années soixante, cette vague soudaine du psychédéisme associée à une certaine idée de la liberté. Quatre musiciens blancs derrière un chanteur noir, c'est nouveau, cet assemblage goûteux de pop, garage, folk et rock également. Peuplé de ballades (*The Castle*) et de moments épiques comme *Revelation*, ce titre en forme de jam-session qui occupe toute la face B, *Da Capo* possède un charme fou, une âme habitant les cordes, les cuivres et les guitares acoustiques habillant des morceaux sombres et mystiques, quelquefois vaguement oppressants, quand Arthur Lee se laisse dépasser (*Seven and Seven Is*) par la folie mentale qui l'habitait déjà avant de rendre sa vie plus que difficile. Avec cet album psychédélique et vivant, Arthur Lee et son gang d'amour ont coloré la décennie.



THEM
THEM AGAIN
1966 | DECCAS RECORDS

Avant de prendre à plein temps le job de Van Morrison, icône des temps modernes, George Ivan Morrison était le chanteur

de Them. Outre le fait d'être un excellent saxophoniste, un sacré compositeur et de détenir une voix gorgée de soul, Van possède un amour immodéré du rhythm'n'blues conjugué à une connaissance encyclopédique des musiques américaines. *The Angry Young Them*, leur premier album, contenait son phénoménal *Gloria* ainsi qu'un John Lee Hooker et un Jimmy Reed. *Them Again*, le second (et dernier) disque des Them sur lequel *Van The Man* a la mainmise, est construit sur le même principe : quelques morceaux signés Morrison et des reprises en or comme *Out of Sight* (James Brown), *I Got a Woman* (Ray Charles), *Hello Josephine* (Fats Domino) et une version de *It's All Over Now Baby Blue* de Dylan, carrément aussi puissante que l'originale. Them ne survivra pas au départ de Van. Normal puisque Van était Them.

THE JIMI HENDRIX EXPERIENCE
ARE YOU EXPERIENCED?
1967 | REPRISE RECORDS

Sorti en 1967, *Are You Experienced?* est le premier album du guitariste le plus emblématique de l'histoire du rock ; novateur, ce chef-d'œuvre du blues psychédélique va rendre obsolètes les classiques du genre et révolutionner l'approche de l'instrument. Adepte de l'expérimentation musicale et des cocktails de « substances libératrices », Hendrix distille un blues sans limite (*Red House*) et un rock unique (*Purple Haze*). Pourtant plébiscité en Angleterre, ce n'est qu'au passage du groupe au festival de Monterey que l'Amérique succombera à cet ovni. *Foxy Lady*, *Manic Depression* et *Are You Experienced?* sont aujourd'hui des classiques inégalables. Blues, Jazz, Rock, Hendrix est partout à la fois. Il brille de mille feux et fait jaillir de sa six-cordes des histoires abracadabrantes. *Are You Experienced?* est vite apparu comme le seul album capable de titiller les Beatles en tête des *charts*, révélant Hendrix aux yeux du monde.



THE BEATLES
SGT. PEPPER'S LONELY HEARTS CLUB BAND
1967 | PARLOPHONE RECORDS

Bienvenue dans le club du Sergent Poivre. *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, une

assemblée de cœurs solitaires qui se délectent de psychédéisme (*A Day in the Life*, *Lucy in the Sky with Diamonds*), de sonorités indiennes (*Within You Without You*), de pop baroque (*With a Little Help from My Friends*, *Lovely Rita*), de comptines lumineuses (*When I'm Sixty Four*) et de tant d'autres thèmes et influences. C'est aux Abbey Road Studios, en compagnie du fidèle George Martin, que le quatuor va enregistrer cet album historique. Utilisant les tout nouveaux magnétophones huit pistes, les Beatles créent ce kaléidoscope musical aux multiples ambiances sonores (le clavecin de George Martin, le sitar de George Harrison, les harmonies du London Symphony orchestra...) qui, aujourd'hui encore, n'a pas pris une ride. Il fait partie des rares œuvres dont il est possible de dire qu'elles ont influencé non seulement le paysage musical, mais aussi le paysage social et idéologique de l'époque.



LEONARD COHEN
SONGS OF LEONARD COHEN
1967 | COLUMBIA RECORDS

Leonard Cohen n'aurait pas pensé devenir chanteur. Le métier d'auteur-compositeur et de poète lui suffisait. Puis vint ce premier album qui lui assura une renommée immédiate. Une voix de baryton si grave et si particulière, des textes puissants et oniriques, des rythmes à trois temps parfaitement produits et arrangés avec parcimonie et dans la nuance, une guitare acoustique dans la retenue ou lancée dans des arpèges de dentelle (*The Stranger Song*), une incroyable intemporalité : comment ne pas succomber au charme Cohen et à la force tranquille de ce disque majeur ? *Suzanne, Sisters of Mercy, So Long, Marianne, Winter Lady, Master Song* avec ses trompettes sourdes, sa guitare électrique en suspens et son quatuor à cordes... chacun des dix morceaux respire la simplicité mais également la sensualité. Ces *Chansons de Leonard Cohen* signent la naissance d'un artiste essentiel. Un indispensable à tout amateur de folk et de poésie. Dire que le meilleur est encore à venir...



LOVE
FOREVER CHANGES
1967 | ELEKTRA RECORDS

Love est définitivement l'un des premiers groupes multiraciaux des années soixante, en tout cas dans cette Californie pré-hippie. Arthur Lee et son copain Johnny Echols sont des éponges, absorbant l'air et les sons du temps : la pop, le garage, le folk et le *psychedelic rock*. Formé avec l'aide de copains musiciens blancs dont l'ambitieux Bryan MacLean, Love enregistre ce troisième album en seulement trois jours. Ajoutez à cette précipitation les tensions intérieures dues aux abus de substances diverses, sans oublier l'état mental borderline de Lee, et pourtant : *Forever Changes* possède un charme fou, une âme habitant les cordes, les cuivres et les guitares acoustiques habillant des morceaux sombres et mystiques, limite oppressants. Avec cet album psychédélique et habité Arthur Lee et son gang d'amour ont marqué à jamais l'histoire riche et mouvementée de la musique. Un album à la fois merveilleux et oppressant, plein de peur et de beauté, reflet d'une époque. Bouleversant.

THE VELVET UNDERGROUND
THE VELVET UNDERGROUND AND NICO
1967 | VERVE RECORDS

La plupart des albums mythiques portent une histoire particulière. Ses créateurs racontent que celui-ci fut majoritairement enregistré en huit heures pour une somme de deux mille dollars. Si Lou Reed est l'auteur de quasiment toutes les chansons, on ne peut dissocier de cette aventure musicale John Cale, Sterling Morrison, Maureen Tucker à la batterie, Nico qui chante sur trois titres, Tom Wilson à la supervision musicale ainsi qu'Andy Warhol, instigateur et producteur du projet, également créateur de la fameuse pochette. Musicalement, le disque est à la fois brouillon, précieux et chaotique, les textes sulfureux tournant surtout autour de la drogue et du sexe. Rejeté à l'époque pour son côté bancal et expérimental, cet album est aujourd'hui un objet culte, la pochette originale un véritable collector et le titre *I'm Waiting for the Man* un tube intemporel qui a créé un pont intergénérationnel.



CREAM
DISRAELI GEARS
1967 | REACTION RECORDS

Disraeli Gears est, à tous égards, le meilleur album de Cream. L'alchimie entre Eric Clapton, Jack Bruce (basse) et Ginger Baker (batterie) est palpable sur chaque composition. Outre le hit *Sunshine of Your Love* et son riff interplanétaire, l'album oscille entre blues psychédélique (*Tales of Brave Ulysses*), heavy rock (*SWLABR*) et ballades aux accents pop (*Blue Condition*). Si certains titres laissent à désirer (*World of Pain, Dance the Night Away*), les morceaux suscités effacent tout doute quant aux capacités du groupe à écrire des chansons d'excellente facture. Produit par Felix Pappalardi, le son du groupe est plus cohérent que sur leur précédent opus et a gagné en maturité. Acclamé en Angleterre mais également outre-Atlantique, *Disraeli Gears* vient hisser Cream au rang de premier supergroupe de l'histoire du rock et ouvre une voie royale pour l'album suivant *Wheels of Fire*. Indispensable et éternel !



THE DOORS
THE DOORS
1967 | ELEKTRA RECORDS

1967. Les Doors débarquent avec un son et une présence qui, aujourd'hui encore, demeurent uniques. Des claviers parfaitement exécutés par Ray Manzarek, les lignes mélodiques fluides de Robbie Krieger et le *beat jazzy* de John Densmore forment l'ossature d'un son ciselé et mordant sur lequel Jim Morrison vient installer sa voix pleine et mystérieuse clamant des textes splendides aux aspirations littéraires, d'une grande poésie et d'une inspiration jamais prise en défaut. La plupart des titres de ce premier album des Californiens, en particulier ceux teintés de blues, ont traversé les décennies sans prendre l'ombre d'une ride : *Break on Through (To the Other Side), The End* (morceau fleuve, une tragédie rock que Francis Ford Coppola utilisera en ouverture de son film *Apocalypse Now*), *Alabama Song, Light My Fire* qui deviendra l'hymne officieux du fameux *Summer of Love*... Une bombe incendiaire !



JEFFERSON AIRPLANE
SURREALISTIC PILLOW
1967 | RCA VICTOR

On est bien à San Francisco. Et c'est ici que s'organise la contre-culture qui va déferler sur le monde avec en particulier sa scène musicale prolifique. The Grateful Dead et Moby Grape, Janis et Country Joe, Blue Cheer et Quicksilver... Et avant tout, Jefferson Airplane. Le sextet mené par Grace Slick et ses mecs, soit Marty Balin, Jack Casady, Spencer Dryden, Paul Kantner et Jorma Kaukonen est la fierté des San-Franciscains. Leur énergie sur scène captive l'auditoire et ce deuxième album est un véritable feu d'artifice. Comment résister à la fougue que dégage *Somebody to Love* qui deviendra rapidement l'hymne de la communauté hippie ? Comment ne pas adhérer à *White Rabbit*, la comptine de Grace Slick basée sur une Alice au pays des merveilles sous acide ? Comment ne pas fondre au suave *Comin' Back to Me* de Marty Balin ? S'extasier au virtuose *Embryonic Journey* de Jorma Kaukonen ? L'équipage du Jefferson Airplane plane à vingt mille mètres au-dessus du Golden Gate Bridge, pour le plus grand plaisir des jeunes habitants de la Bay Area, et au-delà !



Andy Warhol



BIG BROTHER & THE HOLDING COMPANY

CHEAP THRILLS

1968 | COLUMBIA RECORDS

La pochette, signée Crumb, est iconique. Le contenu l'est tout

autant. Désormais chez Columbia, Janis Joplin et son groupe ont pour tâche, avec ce second album de leur jeune carrière, de restituer le plus possible sur vinyle leur folie « live ». Il ne leur faudra qu'une dizaine de jours pour boucler cet album incendiaire contenant plusieurs morceaux de bravoure comme la version torride de *Ball and Chain* de Big Mama Thornton et le rageur *Summertime*, l'aria composée par Gershwin pour son *Porgy and Bess*. Parfaitement mise en valeur par John Simon, le producteur maison de Columbia, portée par les deux guitares arrogantes de James Hurley et San Andrew (en particulier sur le torride *Combination of The Two* qui ouvre le disque), la voix déchirante de Janis atteint ici des sommets. Une fois ce monument de blues-rock psychédélique sur les rails, la Texane entamera une carrière solo sans ses musiciens magiques mais avec tout autant de rage.



THE KINKS

SOMETHING ELSE BY THE KINKS

1967 | PVE RECORDS

1967 et les Kinks en sont déjà à leur cinquième album ! L'Américain Shel Talmy, dont ils aimaient reprendre les chansons, n'est plus leur producteur attiré et Ray Davies reprend le job. D'emblée, il convie le pianiste prodige Nicky Hopkins à venir mêler ses claviers à ses drôles de compositions. Le leader des Kinks s'éloigne des standards de la musique noire américaine pour créer des chansons plus légères, emplies d'humour et de cynisme, teintées de psychédéisme et parsemées de harpe, d'orgue, de tuba, d'harmonica et de maracas. Parmi celles-ci, deux hits de l'année 1967 : *Death of a Clown*, en grande partie l'œuvre du frangin Dave qui assure lui-même les vocaux, et *Waterloo Sunset* où, sur une douce mélodie et des arrangements à la Beach Boys, Ray observe deux amoureux franchissant un pont londonien. Rien que pour ces deux morceaux, *Something Else by the Kinks* a sa place dans toute bonne discothèque.



THE BEATLES

THE BEATLES

1968 | PARLOPHONE RECORDS

The Beatles ? Ou bien *The White Album* ? Va pour l'album blanc. Le quatuor peut-il faire mieux que *Rubber Soul*,

Revolver et *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* ? Personne n'en doute et la réponse sera époustouflante. Comme d'habitude, le plus grand groupe du monde explore et maîtrise tous les genres. Du côté McCartney du rock, du carré avec *Back in the U.S.S.R.* et ses chœurs à la Beach Boys, les prémices du heavy metal sur *Helter Skelter*, de la simplicité portée au sommet (*Black Bird*) ou encore de la loufoquerie ciselée (*Rocky Racoon*, *Ob-La-Di, Ob-La-Da*). John Lennon n'est pas en reste en signant deux moments ultimes et intimes de ce double album sidérant *Dear Prudence* et *Julia*. Même George Harrison se surpasse en composant *While My Guitar Gently Weeps* sur lequel vient se glisser la guitare d'Eric Clapton. Bref, une fois de plus, les Beatles au sommet de leur art de troubadours du XX^e siècle.



CANNED HEAT

BOOGIE WITH CANNED HEAT

1968 | LIBERTY RECORDS

Blues ? Boogie ? Les cinq copains (blancs) de Los Angeles revendiquent les deux. Leur passage au festival Monterey

Pop les a mis sur orbite et leur premier album de reprises de blues a conquis les amateurs. Reste à enfoncer le clou avec un disque plus personnel composé d'une grande majorité de morceaux maison. *Boogie with Canned Heat* est un sacré coup de maître. Rien à jeter dans ces dix titres gorgés de vitalité, de sève, d'authenticité et parfaitement exécutés par Alan « Blind Owl » Wilson, Henry Vestine, Larry Taylor, Fito de la Parra et leur génial chanteur Bob « The Bear » Hite. Si l'imparable *On the Road Again* adapté du bluesman Floyd Jones est devenu un standard (l'harmonica de Blind Owl comme un étendard), *Amphetamine Annie* (une chanson avec un message, précisent-ils en intro), *Whiskey Headed Woman N°2* ou encore *Turpentine Moan* et ses accents ragtime ne dépareraient aucun chef-d'œuvre du blues. Canned Heat, un blues innocent, festif et terriblement efficace !



THE KINKS

ARE THE VILLAGE GREEN PRESERVATION SOCIETY

1968 | PVE RECORDS

On raconte que ce sixième album des Kinks n'est qu'une pauvre compilation de tous les

morceaux rejetés lors des enregistrements des trois derniers albums. Ray prétend au contraire qu'il s'agit de leur œuvre la plus ambitieuse et la plus aboutie, un concept album nourri de personnages rencontrés au fil des années, parlant de la perte de l'innocence, de la nostalgie de l'Angleterre du passé personnifiée par Muswell Hill, le quartier verdoyant de leur enfance, mais aussi et surtout d'écologie. Il y a beaucoup d'humour et de mysticisme dans ce disque singulier de quinze titres, quinze vignettes dans lesquelles on peut croiser un drôle de chat volant, un biker nommé Johnny Thunder ou encore Wicked Annabella, une bien méchante sorcière. Sorti le même jour que l'album blanc des Beatles, *The Kinks Are the Village Green Preservation Society* n'a pas bénéficié de l'intérêt qu'il aurait dû susciter vu sa qualité. Par contre, il devient aujourd'hui un album culte, et c'est tant mieux.



VAN MORRISON

ASTRAL WEEKS

1968 | WARNER BROS. RECORDS

L'ex-chanteur des très rock and roll Them se transforme ici en barde irlandais pour conter en huit chansons son univers,

son pays, sa ville (Belfast). Les gens, la rue sont au cœur de cet Himalaya de la musique pop enregistré à New York en 1968. À la limite du concept album (la face *In the Beginning*, la face *Afterwards*), *Astral Weeks* permet à Morrison d'exprimer tout son talent d'auteur et de chanteur et c'est ce disque qui permet d'affirmer que l'Irlandais est un génie. Peu de disques atteignent à ce point la perfection artistique en suscitant des émotions aussi fortes. Le rock and roll est absent de cet album qui regorge de soul (*Ballerina*). Disque d'une unicité évidente, *Astral Weeks* aura joué un rôle déterminant dans les carrières de Bruce Springsteen, Elvis Costello ou des Dexys Midnight Runners. C'est aussi l'album parfait que Dylan n'aura jamais réussi à enregistrer. Une visite de contrées musicales encore inexplorées...



THE JIMI HENDRIX EXPERIENCE

ELECTRIC LADYLAND

1968 | REPRISE RECORDS

Véritable chef-d'œuvre électrisant comportant des titres brillantissimes comme *Have You*

Ever Been (To Electric Ladyland), *Voodoo Child* (*Slight Return*) et *Crosstown Traffic* ou encore *All Along the Watchtower* (une reprise de Bob Dylan), *Electric Ladyland* établit définitivement Jimi Hendrix comme un compositeur et musicien hors pair. Disque majeur paru en 1968, il est aussi connu pour sa pochette anglaise où figuraient dix-neuf femmes nues sur fond noir. Interdite aux États-Unis où elle fit scandale, elle ne répondait de toutes les façons pas aux instructions laissées par le guitariste dans une lettre. Troisième et dernier disque du Jimi Hendrix Experience, *Electric Ladyland* est un monument de l'histoire du rock. Certainement l'album le plus abouti de l'artiste qui signe à la fois son passage à la postérité et son chant du cygne... L'album occupe la 54^e position du classement des *500 plus grands albums de tous les temps* du magazine *Rolling Stone* et est également cité dans *Les 1001 albums qu'il faut avoir écoutés dans sa vie. Of course...*



STEPPENWOLF

STEPPENWOLF

1968 | DUNHILL RECORDS

Born to Be Wild. C'est marqué en grand sur le sticker de la pochette, en tout cas celle de la réédition de l'album en format

CD. On voudrait nous faire croire que ce premier album est celui d'une seule chanson que l'on ne s'y prendrait pas autrement ! À tort, bien entendu. Car derrière l'hymne absolu, mojo éternel pour bikers depuis sa « récupération » par le *Easy Rider* de Dennis Hopper, c'est tout une forêt que ne mérite pas de cacher la ballade sauvage sur les *highways*. C'est même ce qui étonne a posteriori dans ce premier fait d'armes de John Kay et ses ouailles : une capacité à être à l'aise dans tous les domaines, du blues (et pas seulement sur cette belle reprise du *Hoochie Coochie Man* de Willie Dixon) au rock vintage le temps d'un hommage à Chuck Berry (*Berry Rides Again*), en passant par des consonances hard-rock – voire metal – ou psychédéliqués. Joli pacte que celui de ces loups-là.



THE ROLLING STONES

BEGGARS BANQUET

1968 | DECCA RECORDS

Their Satanic Majesty's Request et son psychédéisme ambiant n'ont pas convaincu ?

Les Rolling Stones vont revenir vers leurs racines blues. C'est sur la table de ce banquet des mendiants qu'on trouve le sulfureux *Sympathy for the Devil* (et son intro d'anthologie), le rageur *Street Fighting Man*, le traînant *Stray Cat Blues*, les accents résolument sudistes de *Dear Doctor*, *No Expectations* ou de *Parachute Woman*. Si rien ne va plus entre Keith Richards et Brian Jones, ce dernier conserve son rôle de metteur en scène musical (les sitar et tamboura sur *Street Fighting Man*, le mellotron de *Jigsaw Puzzle* et de *Stray Cat Blues*). Ce retour aux sources se fait avec l'aide précieuse de Jimmy Miller, producteur du Spencer Davis Group et de Traffic et habitué au son clair et puissant qui forme justement la trame de cet album. Un classique stonien, et un très grand album, annonceur d'une période faste pour le groupe.



IRON BUTTERFLY

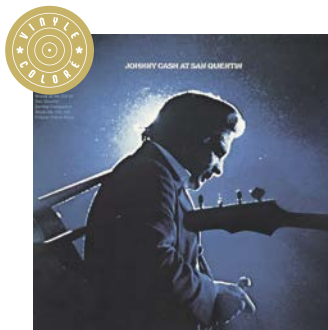
IN-A-GADDA-DA-VIDA

INDISPONIBLE

1968 | ATCO RECORDS

Véritable hymne de l'acid-rock, la chanson *In-A-Gadda-Da-Vida*, et ses dix-sept minutes

de folie aux guitares saturées sur fond de mélodie orientale, se suffit à elle-même pour décrire la folie créatrice qui habite Doug Ingle lors de la composition de l'album. Cette chanson est très importante dans l'histoire du rock car elle marque, pour la première fois, l'articulation entre le mouvement psychédélique et le heavy metal à venir. Le reste est, en comparaison, plutôt sobre. Entre les Doors et le Mk.I de Deep Purple, les cinq premiers titres de l'opus délivrent un folk-rock psychédélique basique mais efficace. C'est plutôt *groovy* (*Most Anything You Want*) grâce aux lignes de basse de Lee Dorman qui donnent beaucoup de rondeur à l'album, et mélodique (*Flowers and Beads*) avec l'aide des harmonies vocales travaillées sur la plupart des compositions. Armé de bonnes intentions et fervent défenseur du *Flower Power*, *In-A-Gadda-Da-Vida* est une oeuvre marquante.



JOHNNY CASH

AT SAN QUENTIN

1969 | COLUMBIA RECORDS

Enregistré le 24 juillet 1969 dans cette prison californienne de haute sécurité, *Johnny Cash at San Quentin*

reprend la formule du célèbre *At Folsom Prison*. Cash y interprète une superbe sélection de chansons sombres et parfois même cyniques, qui fournit à la légende de la country-music son seul album N°1. Devant des prisonniers condamnés à de très lourdes peines, il chante l'urgence et la révolte de sa voix grave et profonde, captivant son auditoire avec, notamment, trois morceaux qui parlent directement de l'univers carcéral : *Starkville City Jail* et son humour noir et féroce, *Folsom Prison Blues* et *San Quentin* qui déchainera l'assistance avec son refrain direct (*San Quentin, je fais la moindre parcelle de toi...*). On y retrouve aussi une somptueuse version de son fameux *I Walk the Line*, le touchant *A Boy Named Sue* ainsi qu'une reprise du classique *Wanted Man* de Bob Dylan. Aucun pathos ici, juste de l'émotion pure.



DAVID BOWIE

SPACE ODDITY

1969 | PHILIPS RECORDS

Le second album studio de celui qui n'est alors qu'un espoir de la scène rock anglaise s'ouvre sur le morceau épo-

nyme, véritable chef-d'œuvre psychédélique vibrant et indémontable. Directement inspiré du film 2001, *l'Odysée de l'espace* de Stanley Kubrick, *Space Oddity* nous présente un certain major Tom, astronaute en discussion avec sa base et qui deviendra un personnage récurrent de l'univers Bowie (*Ashes to Ashes*). Mais ce disque brille également par des morceaux folks à la Dylan (*Unwashed and Somewhat Slightly Dazed* et *Cygnets Committee* où, sur près de dix belles minutes, sa voix se fait lancinante). L'autre moment intense se nomme *Letter to Hermione* dans lequel, sur un canevas de guitare acoustique, il chante sa rupture douloureuse avec la belle Hermione Farthingale. David Bowie, ex-artiste en devenir, prend soudain sa place d'étoile dans la galaxie du rock mondial. Avec *Space Oddity*, l'artiste a trouvé sa voie et laisse présager que le meilleur reste à venir...

Nick Drake

FIVE LEAVES LEFT



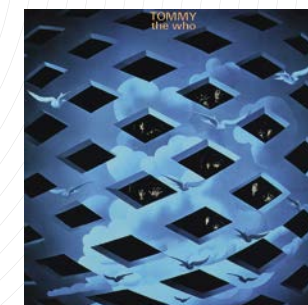
POP ROCK

NICK DRAKE

FIVE LEAVES LEFT

1969 | ISLAND RECORDS

Nick Drake a disparu bien trop tôt. Demeurent quelques albums hors du temps comme ce superbe premier disque empli d'une musique complexe et introspective aux arrangements subtils. Entouré de deux enchanteurs de la folk-music de cette fin des années soixante (Danny Thompson de Pentangle et Richard Thompson de Fairport Convention), Nick Drake produit une musique aux sons chaleureux et étincelants enregistrée en quasi live, seul au milieu du studio avec sa guitare acoustique, entouré de ses complices ou d'un ensemble de cordes. Le superbe *River Man*, son jeu de guitares minimal d'une beauté diaphane, la douce voix feutrée de son auteur, ses nappes de cordes donnent le frisson. Il en est ainsi tout du long de l'écoute de ce disque magistral qui a suspendu le temps. Il aura deux frères, et le meilleur, comme le pire, était à venir...



THE WHO

TOMMY

1969 | TRACK RECORD

Durant l'année 1968, Pete Townshend réfléchit à un opéra rock qui raconterait l'histoire d'un gamin sourd, muet et aveugle guérissant grâce à l'usage du flipper et devenant un leader spirituel. Un sacré challenge! Enregistré en six semaines par le quatuor aux studios IBC de Londres, *Tommy* injecte un nouveau vecteur dans la musique rock en explorant l'élévation psychique et la rédemption personnelle. Un concept ardu, pourtant rendu parfaitement accessible et limpide par le talent de composition de Townshend. *Pinball Wizard*, *The Acid Queen*, *I'm Free* ou *See Me*, *Feel Me* sont autant de morceaux essentiels de l'aventure des Who en particulier et du rock en général. La voix de Daltrey atteint des sommets de profondeur et de clarté tandis que John Entwistle fait ronfler sa basse, que Keith Moon maltraite des percussions et que Pete Townshend sourit, sa guitare en guise d'épée. Un incontournable qui se place 96° dans la liste des 500 meilleurs albums de tous les temps éditée par le magazine *Rolling Stone*.



MC5

KICK OUT THE JAMS

1969 | ELEKTRA RECORDS

« *Kick out the jams, motherfuckers!* ». Qui veut plaisanter avec les fous furieux MC5, Motor City Five pour Detroit, où les cinq grands constructeurs automobiles américains sont alors installés? En cette année 1969, le groupe est connu en ville pour sa propension à faire plus de bruit que dix Dodge Charger. Ses concerts réguliers au Grande Ballroom rameutent tout ce que la ville compte de jeunes fans de rock'n'roll, de furie et de bière. C'est là que le MC5 va enregistrer sur deux nuits cet album live, le plus puissant et énergique jamais encore gravé sur 33-tours. Une furia qui démarre avec la reprise multivitaminée *Ramblin' Rose* pour atteindre des sommets de puissance et de folie sur le fameux *Kick Out the Jams* ou le totalement barré *Starship*. Quand il chante, Rob Tyner semble possédé et la guitare de Wayne Kramer ne fait que le conforter dans ce sens. *Kick out the jams* et envoyez la purée!



FRANK SINATRA

MY WAY

1969 | REPRIS RECORDS

Avant d'aller fêter le Nouvel An 1969 à Las Vegas, Frank Sinatra a envie de s'amuser en enregistrant des standards du moment et les chansons qu'il a aimées durant ces années passées. Justement, *Mrs Robinson* de Simon and Garfunkel sera la première enregistrée, suivie par *Yesterday* des Beatles, *Hallelujah I Love Her So* de Ray Charles ou encore *For Once in My Life* (Stevie Wonder). On trouve également dans ce disque mis en musique par le producteur-arrangeur Don Costa, en charge du grand orchestre, *Ne me quitte pas* traduit et adapté par Rod McKuen (*If You Go Away*), une variante pétillante en version anglaise du *Récit de Cassard* écrit par Michel Legrand pour le film *Les Parapluies de Cherbourg* et bien entendu *My Way*, le *Comme d'habitude* chanté par Claude François et dont Paul Anka, après en avoir réécrit les paroles en anglais, fera don à son ami Frank. Du swing, de la classe et de l'émotion: Frank sait si bien le faire, mais toujours à sa façon.



CROSBY, STILLS & NASH

CROSBY, STILLS & NASH

1969 | ATLANTIC RECORDS

Un type mis à la porte des Byrds, un second qui a préféré saborder son « bébé » (Buffalo Springfield) plutôt que de céder aux désirs de leadership d'un certain Neil Young, un troisième qui s'est lassé de son propre groupe (The Hollies): la rencontre de ces trois-là, à savoir dans l'ordre d'apparition David Crosby, Stephen Stills et Graham Nash, ne pouvait qu'attirer l'attention. Eux savent déjà qu'elle sera fructueuse depuis cette soirée de juillet 1968 chez Joni Mitchell où leur complémentarité vocale les a surpris eux-mêmes. Le reste du monde leur emboîtera le pas avec ce premier album dix mois plus tard, ébahi à son tour par ces harmonies vocales qui subliment chacune des dix chansons en présence, qu'elles s'inscrivent dans un folk-rock soyeux ou des tonalités plus rock, où les talents de guitaristes de Crosby et Stills réussissent un temps à détourner l'attention de ce chant spectral.



THE BAND

THE BAND

1969 | CAPITOL RECORDS

Quatre Canadiens et un Yankee de l'Arkansas pour un des albums les plus ancrés dans l'histoire américaine qui ait jamais été enregistré. Second disque du groupe après le remarqué *Music from Big Pink*, *The Band* puise dans les racines profondes de l'Americana et nous emporte au cœur du Dixieland (*The Night They Drove Old Dixie Down*), du ragtime (*Rag Mama Rag*), du country-rock (*Up in Cripple Creek*, *Rockin' Chair*), nous susurre de magnifiques ballades (*Whispering Pines*, *The Unfaithful Servant*), sans oublier de nous offrir de puissants hymnes rock (*King Harvest Has Surely Come*, *Jemima Surrender*). Musiciens remarquables, tous sont également, hormis l'incroyable pianiste-accordeoniste Garth Hudson, d'excellents chanteurs. Plus qu'un simple album, il s'agit d'un superbe témoignage culturel, un disque essentiel dans l'histoire de la musique contemporaine. Le magazine *Rolling Stone* le place en 45° position de son classement des 500 plus grands albums de tous les temps et il est cité dans l'ouvrage de Robert Dimery *Les 1001 albums qu'il faut avoir écoutés dans sa vie*.

THE BEATLES

ABBEY ROAD

1969 | PARLOPHONE RECORDS

Bien qu'il précède la sortie de *Let It Be*, *Abbey Road* est considéré comme le monument qui clôt leur incroyable carrière. Une fois de plus, George Martin et les Abbey Road Studios forment le cocon essentiel à l'expression de leur immense talent. Unité, cohésion et productivité sont au menu de ce disque magique qui réunit deux morceaux d'anthologie signés George Harrison (l'exubérant et lumineux *Here Come the Sun* et la ballade *Something*), une illumination de Ringo Starr (*Octopus's Garden*) ainsi qu'une flopée de petites merveilles signées du duo Lennon-McCartney. Citons le tendre *You Never Give Me Your Money*, le déjanté *Carry That Weight*, l'amusant *Maxwell's Silver Hammer* ou encore le percutant *Come Together*. Tant de force et d'inventivité font espérer aux millions de fans que les *Fab Four* oublieront leurs dissensions et continueront de nous émerveiller. Hélas... Certifié douze fois Platine (!), *Abbey Road* s'est vendu à trente millions d'exemplaires dans le monde.



THE ROLLING STONES

LET IT BLEED

1969 | DECCA RECORDS

Le groupe le sait : Brian Jones n'est plus qu'un Stones par intermittence. Mick Taylor intègre le groupe pendant l'enregistrement de cet album dense, carré et limpide. Jimmy Miller s'occupe de la production, le duo Jagger-Richards des compositions et du casting cinq étoiles (Ry Cooder, Leon Russell, Al Kooper, Ian Stewart, Nicky Hopkins...) qui les accompagne en studio, à Londres puis à Los Angeles. Gonflés à bloc, ils nous offrent rien de moins que *Gimme Shelter* magnifié par la voix rauque de la grande Merry Clayton, *You Can't Always Get What You Want*, le titre éponyme, le troublant *Monkey Man* ou encore le sulfureux *Midnight Rambler* sur lequel Brian Jones a posé quelques percussions avant de quitter définitivement le groupe et de perdre la vie. Sans doute un des meilleurs Stones et certainement l'un des plus cohérents. Vous en reprendrez bien un petit peu ?



LED ZEPPELIN

LED ZEPPELIN I

1969 | ATLANTIC RECORDS

Il fut enregistré en une trentaine d'heures et pour quelques livres sterling. Il figure aujourd'hui parmi les plus grands disques de rock de tous les temps. Sa base ? Le blues. Mais du blues *Made in England*, dilaté, trituré, aux tempos ralentis de façon à donner aux riffs la possibilité d'accumuler de la puissance avant d'exploser dans des solos de guitare stridents signés Jimmy Page et quasiment hurlés par Robert Plant comme dans *You Shook Me* de Willie Dixon et *Dazed and Confused*. L'énergie et l'agressivité sont de mise, transparissant même quand le quatuor se pique d'acoustique sur le traditionnel *Baby I'm Gonna Leave You* ou avec *Black Mountain Side* et ses percussions indiennes. Bien d'autres groupes anglais membres du *Britith Blues Boom* ont voulu porter le blues sur d'autres rivages, du psychédéisme au heavy rock, mais personne n'avait interprété le vénérable genre avec l'originalité et la démesure de Led Zeppelin.

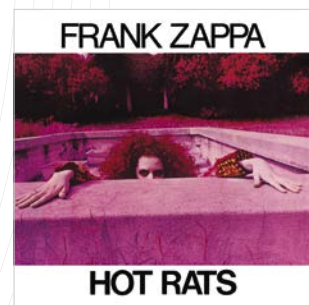


THE STOOGES

THE STOOGES

1969 | ELEKTRA RECORDS

« *Well it's 1969 okay / All across the U.S.A. / It's another year for me and you / Another year with nothing to do* » : c'est sur ces paroles à la fois alanguies et insolentes que s'ouvre le premier album des Stooges. Au micro, Iggy Pop, 22 ans, bête de scène comme de studio. Autour de lui, le bassiste Dave Alexander, les frères Asheton à la batterie et à la guitare – avec ses riffs enduits de *reverb*, Ron fera entrer ses riffs dans l'histoire du rock dans ce qu'il a de plus garage, montrant une voie royale au punk à venir. À la production, John Cale, tout juste échappé du Velvet Underground, intrigué par cette bande d'outsiders chevelus mal dégrossis, sans un sou mais avec de l'énergie (comme de la drogue) à revendre. En admiratrice de passage, la fascinante Nico, qui jette brièvement son dévolu sur Iggy Pop. Enregistré dans l'urgence dans un petit studio new-yorkais situé au-dessus d'un peep-show, *The Stooges* propose huit titres abrasifs, aussi bien frénétiques (*I Wanna Be Your Dog*, *Real Cool Time*) que planants (*We Will Fall*, *Ann*).



FRANK ZAPPA

FRANK ZAPPA

HOT RATS

1969 | BIZARRE/REPRISE RECORDS

Du rock ? De la fusion ? De la musique d'avant-garde ? Ou peut-être un peu de tout cela, avec une note de folie en plus.

L'homme à la moustache la plus célèbre de la scène pop US a sorti *Lumpy Gravy* deux ans auparavant, mais c'est avec ce disque barjo qu'il s'impose au gotha du *music biz*, proposant un mélange des genres détonant. Son acolyte Captain Beefheart donne de la voix sur *Willie the Pimp*, qui dure 9'25. *The Gumbo Variations* est une suite folle de douze minutes avec violon sorti de l'enfer et solo de guitare virtuose tandis que le morceau d'introduction, *Peaches En Regalia*, est étonnamment mélodique. Dissonances, breaks inattendus, voix étranges : il faut parfois s'accrocher pour entrer dans l'asile de fous de Zappa, mais le jeu en vaut la chandelle et ce disque de *freak* est un essentiel, un monument et un passage obligé des sixties finissantes.



CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL

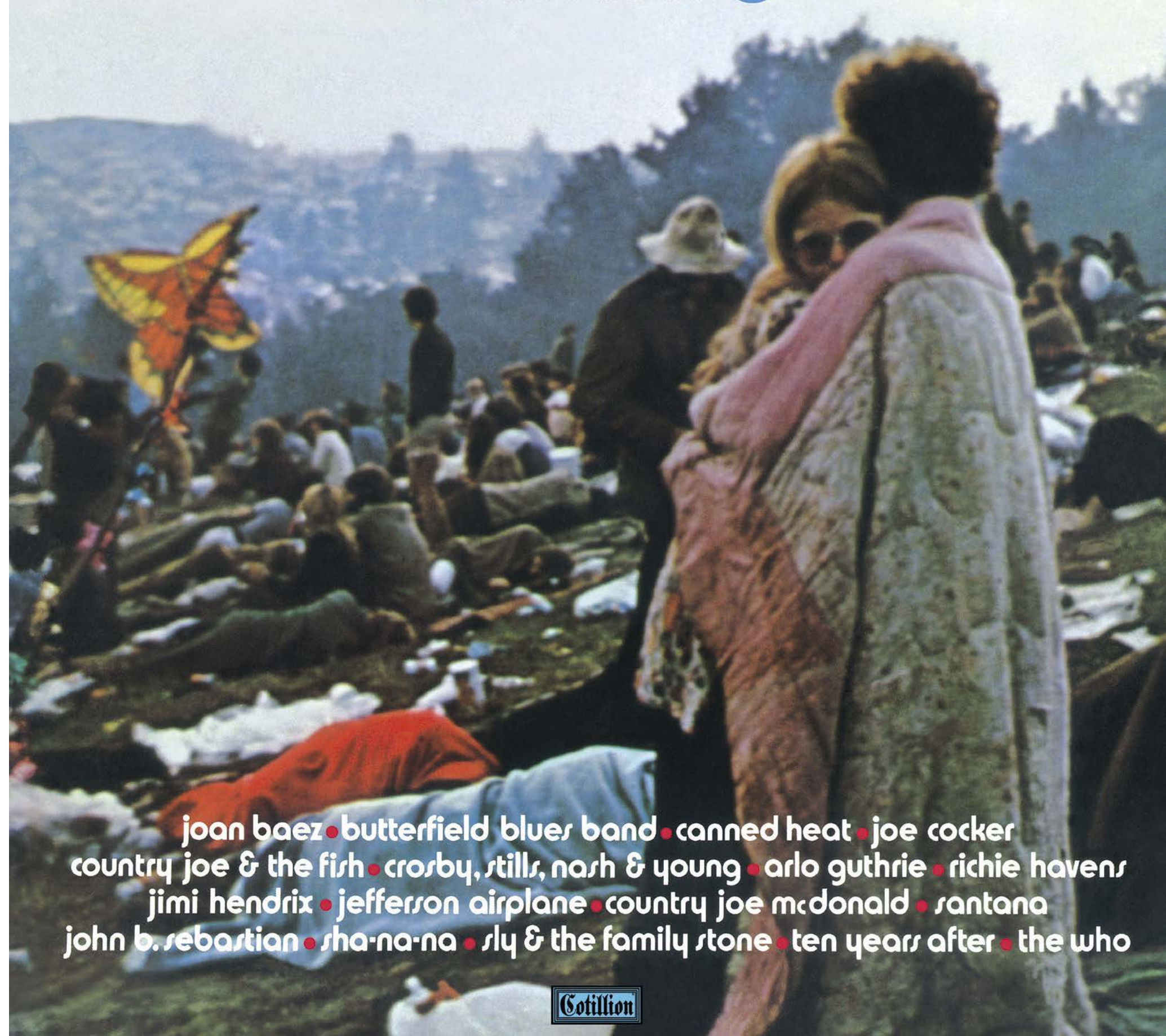
COSMO'S FACTORY

1970 | FANTASY RECORDS

Six albums en seulement deux ans et demi ! C'est l'époque qui veut ça : à fond les ballons. Brian Wilson des Beach Boys s'y est brûlé les ailes, John Fogerty résiste (pour l'instant). Cinquième sur la liste, *Cosmo's Factory* s'éloigne des excès psychédéliques en vogue alors du côté de la Bay Area de San Francisco (bien que le titre d'ouverture, *Ramble Tamble*, en ait quelque peu la saveur) pour s'en tenir majoritairement à un boogie rock qui sied à merveille au quatuor d'El Cerrito. La voix rauque et la guitare de Fogerty emportent les onze titres aux confins de la country-music (*Lookin' Out My Back Door*), sur les rives du rockabilly (*Travelin' Band*, *Ooby Dooby*), dans la cour du rhythm'n'blues (*Before You Accuse Me*, *My Baby Left Me*) et même de la soul avec une reprise, sur onze minutes, de *I Heard It Through the Grapevine*. Le tout forme un style qui leur est propre, ce swamp rock que l'on dirait jailli des marais de La Nouvelle-Orléans, mais surtout un excellent album.



woodstock



joan baez • butterfield blues band • canned heat • joe cocker
 country joe & the fish • crosby, stills, nash & young • arlo guthrie • richie havens
 jimi hendrix • jefferson airplane • country joe mcdonald • santana
 john b. sebastian • sha-na-na • sly & the family stone • ten years after • the who

Cotillion

VARIOUS ARTISTS

WOODSTOCK: MUSIC FROM THE ORIGINAL SOUNDTRACK & MORE

1970 | COTILLION RECORDS

On ne va pas vous refaire l'histoire mais laissons ce triple vinyle s'en charger. En effet, le son que l'on entend ici est celui directement issu de la console de mixage, une sortie mono qui offre une autre perspective d'écoute. Le *tracklisting* suit le même ordre que l'original et l'on y retrouve les performances d'Arlo Guthrie, Crosby, Stills, Nash & Young, The Who, Richie Havens, Joe Cocker, Santana, Country Joe & the Fish, John Sebastian, Joan Baez, Ten Years After, Jefferson Airplane, Canned Heat, Sly & the Family Stone, The Paul Butterfield Blues Band, Jimi Hendrix et, bien sûr, Sha Na Na. Cependant, le son est plus brut, plus présent et permet de se plonger au cœur du plus célèbre festival de tous les temps sans aucune distanciation apportée par les progrès techniques qui suivirent. Rien ne vaut l'authentique, rien ne dépassera jamais l'original. Légendaire !



GEORGE HARRISON

ALL THINGS MUST PASS

1970 | APPLE RECORDS

Lequel osera filer solo en premier ? George Harrison avait fait le premier pas l'année auparavant avec le sympathique

Electronic Sound. Maintenant que les Beatles prennent l'eau et que McCartney a sorti lui aussi son premier disque, le guitariste va en profiter pour exprimer tout ce qu'il a en lui et qui ne trouva pas sa place chez les Beatles. Phil Spector se voit confier la production de ce gros triple album et même sa débauche d'échos et son goût de la surproduction ne gâchent pas ce festival de vingt-trois pop-songs pimentées de blues, de country, de soul, de folk, de gospel, de musique indienne et inspirées par les bœufs avec ses amis Delaney and Bonnie, The Band, Bob Dylan ou Billy Preston. Cela foisonne, cela vit, il y a de la *slide guitar*, des chœurs, des invités, de la joie, des intros au piano, beaucoup de spiritualité comme dans le célébrissime *My Sweet Lord* ainsi que dans *Awaiting On You All, Beware of Darkness, Hear Me Lord...* Bob Dylan lui a offert *If Not for You*, Eric Clapton fait chanter ses guitares, Gary Wright et Billy Preston malmènent leurs claviers. Rien que du plaisir.



DEREK & THE DOMINOS

LAYLA AND OTHER ASSORTED LOVE SONGS

1970 | POLYDOR RECORDS

On le sait désormais : Layla se nomme Pattie Boyd, en l'occurrence la femme de son meilleur ami, George Harrison. Eric Clapton partira finalement avec elle. Il faut dire qu'à travers ce morceau et les autres qui lui sont consacrés sur ce double album, on aura rarement entendu une telle déclaration d'amour. Rarement aussi une telle dose de blues-rock enflammé se sera retrouvée coulée sur deux galettes siamoises. Fin août 1970, un *guitar hero* anglais en

perdition investit le Criteria Studio de Miami. Accompagné par un trio mortel de requins américains (Carl Radle, Bobby Whitlock et Jim Gordon) prestement rejoints par le génial Duane Allman, il a l'intention de laisser courir l'inspiration lors de longues jam-sessions. Au final *Layla* va se composer de quatorze gemmes, cinq reprises et neuf morceaux originaux qui vont redéfinir le genre. Depuis, Allman et Radle sont morts, Jim Gordon séjourne en hôpital psychiatrique, Eric est divorcé de Pattie mais les riffs de guitare et le blues blessé de *Layla* ne s'éteindront jamais.



PAUL McCARTNEY

McCARTNEY

1970 | APPLE RECORDS

Qu'attend-on du premier album de Paul McCartney ? Qu'il y souffle un air de Beatles, dont chacun souffre déjà le manque

malgré la sortie imminente de *Let It Be*. L'artiste part alors s'enfermer avec sa douce Linda dans leur ferme écossaise afin de réaliser, seul, tous ses instruments près de la main, ce disque d'une fraîcheur absolue. Ici, tout est dessiné avec du pastel et s'inscrit dans une continuité avec classe, subtilité et harmonie. Tout est parfait : les mélodies entêtantes de *Junk, Teddy Boy, That Would Be Something, Every Night*, le génial *Maybe I'm Amazed* ou *Man We Was Lonely* rythmé par les chœurs de Linda, comme les brillants instrumentaux dont l'irrésistible *Singalong Junk*. Léger comme un nuage, doux comme de la soie, acidulé comme un bonbon, cet album (qui va évidemment souffrir de la comparaison avec les disques solo de ses compères John et George) augure du meilleur et Macca nous le prouvera tout du long de sa fabuleuse carrière.



SYD BARRETT

BARRETT

1970 | HARVEST RECORDS

On connaît le destin brisé de ce fondateur des Pink Floyd, noyé dans sa schizophrénie et finalement remplacé au sein

du quatuor par David Gilmour. Ce dernier est très présent, en tant que producteur et musicien principal sur le second album de son copain. Rick Wright ainsi que ses amis intimes Jerry Shirley (Humble Pie) et John Wilson sont également venus épauler un Syd Barrett déjà un peu perdu. Il leur faudra d'ailleurs *overdubber* les instruments sur une bande démo où Barrett chante et joue de la guitare tout seul, tant il est devenu impossible pour les musiciens de jouer avec lui. Moins acoustique et moins folk que son prédécesseur, le tortueux *The Madcap Laughs, Barrett* démontre via quelques chansons ourlées (*Love Song, Dominoes, Gigolo Aunt*) que son art de créer de belles ritournelles pop était encore bien présent au moment de son enregistrement.



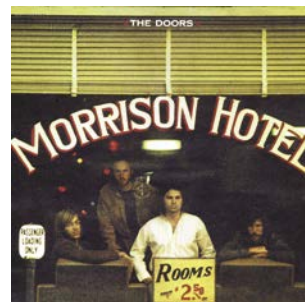
SIXTO RODRIGUEZ

COLD FACT

1970 | SUSSEH RECORDS

Quel amateur de musique ne connaît pas, via l'excellent film qui lui fut consacré en 2012, l'histoire de Sixto Rodriguez,

ce musicien de Detroit dont les deux albums passèrent inaperçus lors de leurs sorties au début des années soixante-dix avant d'être redécouverts via des fans sud-africains ? Le premier se nomme *Cold Fact*. Qu'un disque aussi beau, intense et profond ait pu passer sous les radars de la presse et du public de l'époque demeure encore un mystère. Sixto Rodriguez alias Sugarman, en fait le titre de la chanson phare du disque. Il est un poète de la trempe des plus grands mais également un musicien hors pair qui, dans ses morceaux, allie sensualité pop, arrangements ensoleillés et noirceur des banlieues de sa ville. Douze titres, douze miracles folk-rock aux nuances psychédélics qui ne sont pas dépassés mais tout à fait contemporains, comme hors du temps. Oui, un petit miracle.

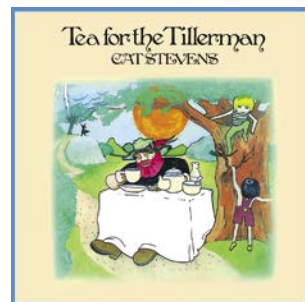


THE DOORS MORRISON HOTEL

1970 | ELEKTRA RECORDS

Morrison Hotel semble venir à point nommé dans la carrière des Doors. *Waiting for the Sun* et *The Soft Parade* n'ont reçu

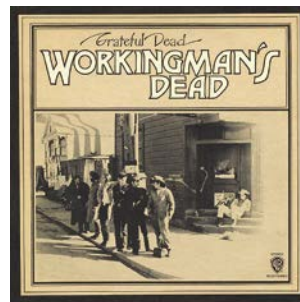
que des succès d'estime et Jim Morrison a pris la décision de laisser le psychédéisme de côté et de se recentrer sur leurs racines : country et blues. D'emblée, dès l'intro de *Roadhouse Blues*, on sait que l'on va se régaler. Orgue, piano bastringue, basse *groovy*, l'harmonica de John Sebastian (alias G. Puglese) semblant sortir d'une barrière de blues : *Morrison Hotel* conjugue justement blues, country, rock et l'alchimie qui lie parfaitement le tout. *Peace Frog*, son riff d'acier, son solo de guitare hors-sol et son histoire d'âme d'Indien en vadrouille nous captivent ; *The Spy* nous tient en haleine tout comme l'autre blues, *Maggie M'Gill*. Avec *Indian Summer* et son refrain aérien, c'est une plongée dans le mystique. Des compositions riches et charnues, un chanteur charismatique, des musiciens d'exception, un groupe légendaire : réservez vite au *Morrison Hotel*.



CAT STEVENS TEA FOR THE TILLERMAN INDISPONIBLE

1970 | ISLAND RECORDS

En 1970, Cat Stevens est une star. Son album *Mona Bone Jackson* et le tube *Lady D'Arbanville* ont révélé au monde entier ce *folk-singer* averti à la voix chaude et pénétrante. *Tea for the Tillerman* va en faire une superstar. S'il bénéficie d'une production au cordeau signée Paul Samwell-Smith (ex-Yardbirds), *Tea for the Tillerman* se distingue surtout par la qualité de ses chansons. Doté d'un sens unique de la mélodie, Cat Stevens propose ici un bouquet de titres dont le monde entier s'empare aussitôt. Il y a le tendre *Sad Lisa* et son piano astral, le délicat et touchant *Father and Son*, le subtil *Where Do the Children Play* et l'incontournable *Wild World* que la planète va se mettre à fredonner. *Oh baby, baby it's a wild world!* Un monde étrange en effet avec la conversion de l'artiste à l'islam et une nouvelle carrière, quarante ans plus tard, sous le nom de Yusuf Islam. Une autre ère et une autre aventure...



GRATEFUL DEAD WORKINGMAN'S DEAD

1970 | WARNER BROS. RECORDS

Groupe phare d'un blues-rock psychédélique teinté de folk, Grateful Dead va influencer

une génération de hippies par un son singulier et sa science du live. Après des débuts marqués du sceau psyché rock, dicté par la prise régulière de LSD, la sortie en 1970 de *Workingman's Dead* marque un retour aux sources du blues (*New Speedway Boogie*) et d'une country folk sous sa forme la plus originelle. Le résultat dépasse toutes les espérances. Le tube *Casey Jones* résonne encore aujourd'hui comme un hymne pour les fans, et participe à imposer cet opus comme un classique du rock. Un album atypique, à mille lieues de tous les standards country ou folks de l'époque. Et comme le dira si justement Bob Dylan : « *Jerry Garcia a joué la country des marais boueux en la faisant s'envoler vers les étoiles* ».



FREE FIRE AND WATER

1970 | ISLAND RECORDS

Fire and Water permet à Free de s'imposer comme l'une des icônes majeures du soft rock.

Après deux opus plus que prometteurs, le groupe rencontre enfin le succès. D'une part grâce à un album extraordinaire par le feeling dont fait preuve chaque musicien, mais également grâce à la sortie du tube qui marquera à jamais sa carrière : *All Right Now*. Entre la virtuosité du jeune Paul Kossoff (héritier d'Alexis Korner), la voix suave et rocailleuse de Paul Rodgers et le groove appuyé d'Andy Fraser (basse) et de Simon Kirke (batterie), *Fire and Water* est un excellent album de blues-rock (*Mr. Big*) aux accents funk (*Remember*) esquissant les prémices d'un hard-rock naissant (*All Right Now*). Dans la lignée de Led Zeppelin ou encore Queen, le génie de Free est indéniable et la puissance de cet album vient parfaitement l'illustrer. Gorgé de feeling et de nuances, *Fire and Water* est important pour comprendre l'histoire du hard-rock et metal, encore balbutiants en 1970 (Black Sabbath a publié *Black Sabbath* quelques mois plus tôt et Deep Purple vient d'exploser avec *In Rock*).



SANTANA ABRAHAS

1970 | COLUMBIA RECORDS

Carlos Santana, Greg Rollie, David Brown, Michael Shrieve, Chepito Areas et Michael Carabello : sans aucun doute

la meilleure formation de Santana, celle dont le jeune Chicano fan de blues, récemment débarqué des clubs de Tijuana, rêvait. Les meilleurs jeunes musiciens de San Francisco réunis autour de lui pour créer un album intemporel conjuguant son amour du blues avec le rock, le jazz et ces sons latino, partie de son héritage imposée par son père, musicien traditionnel et que, plus jeune il détestait. Le blues, c'est *Black Magic Woman* emprunté aux Anglais de Fleetwood Mac qu'il venait de découvrir au Fillmore. Les rythmes latins, c'est *Oye Como Va* de Tito Puente et les congas de Chepito, compositeur par ailleurs du percutant *Se Acabo* sur lequel la guitare de Santana s'enroule tandis que les congas et timbales se répondent. Le rock pulse dans *Hope You're Feeling Better* que Greg Rollie a composé et chante ici avec ferveur. Un sacré classique.

JANIS JOPLIN PEARL

1971 | COLUMBIA RECORDS

Lorsqu'elle enregistre *Pearl*, Janis Joplin semble vouloir tirer un trait sur ses excès. Même son groupe Big Brother and the Holding Company est remercié, le Full Tilt Boogie Band assurant la relève. On sait qu'elle peut tout chanter, du blues bien entendu mais aussi tous les autres styles confondus. Sur cet album, son dernier, sa versatilité vocale est époustouflante, posant ses tripes sur la table avec *Move Over* pour ensuite nous faire fondre avec *Cry Baby*. Difficile, en écoutant *A Woman Left Lonely*, de ne pas la comparer aux plus grandes comme Bessie Smith. *Mercedes Benz* et sa reprise déchirante de *Me and Bobby McGee* sont devenus plus que des classiques. Cependant, le morceau le plus émouvant demeure le claquant *Buried Alive in the Blues*, son orgue fantasque, son piano bastringue et sa guitare furieuse, demeuré un instrumental car elle décéda avant d'avoir pu y coller sa voix. L'un des plus beaux albums posthumes de tous les temps.

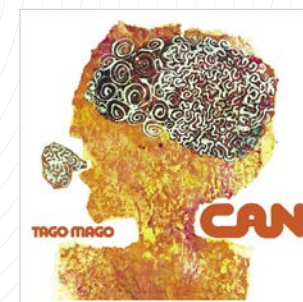




THE ROLLING STONES
STICKY FINGERS

1971 | ROLLING STONES RECORDS

Cet album est une véritable renaissance pour les Rolling Stones. Il sort en 1971, avec une pochette culte signée Andy Warhol et un nom qu'on n'est pas près d'oublier : *Sticky Fingers*. Cet album à la fois dense et compact est boosté par l'arrivée de Mick Taylor, un nouveau guitariste de talent au style beaucoup plus blues que son prédécesseur. C'est donc tout naturellement que le blues se replace au centre de la musique des Rolling Stones. On l'entend, par exemple, sur les riffs féroces de *Can't Your Hear Me Knocking*, dans les paroles d'*I Got the Blues* ou même, plus directement, sur la reprise de *You Gotta Move*, écrite par le bluesman Fred McDowell. Sur des titres comme *Moonlight Mile* ou *Sway*, c'est tout le génie de Mick Taylor et de sa guitare *slide* qui se déploie, tandis que le morceau *Brown Sugar*, avec ses cuivres puissants, est aujourd'hui l'un des plus grands classiques du groupe anglais.

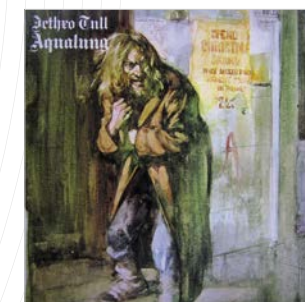


CAN
TAGO MAGO

1971 | UNITED ARTISTS RECORDS

Yes they can ! They can accoupler et agglomérer des impros jazz, des rythmiques funky, des guitares rock et des bruitages.

They can sortir ce double album chanté ou plutôt scandé par Damo Suzuki, un drôle de Japonais en goguette que le leader du groupe, Holger Czukay, a rencontré dans un bar de Munich. En 1971, l'Allemagne est à l'avant-garde du krautrock, du rock expérimental et de l'ambient. Avec *Tago Mago*, leur second album, Can va d'emblée occuper une place de leader dans ce mouvement qui se plaît à déstructurer les tempos et sonorités habituels afin de proposer une nouvelle trame musicale. Et ils ne s'en privent pas ! Si le premier disque de ce double album est quelque peu structuré, le second, avec ses trois titres (*Aumgn*, *Peking O* et *Bring Me Coffee or Tea*) bouscule toutes les certitudes. Percussions d'outre-tombe, violon céleste, basse claquante et bandes magnétiques entrelacées sur une voix d'un autre temps : bienvenue au festival de Can.



JETHRO TULL
AQUALUNG

1971 | CHRYSALIS/ISLAND RECORDS

Folk-rock ? Hard Blues ? Hard-rock ? Ou alors rock progressif, ce terme fourre-tout si pratique et si consensuel ? Progressif,

Jethro Tull l'est pour avoir su entrelacer harmonieusement flûte traversière et guitare électrique. Progressif pour avoir évolué depuis ses racines blues et mêler sur un seul et même album de la folk-music sur une trame de guitares acoustiques à la Cat Stevens (*Mother Goose*, *Cheap Day Return*), des pièces d'ambiance moyenâgeuse (*My God*, *Slipstream*) et du rock sous stéroïdes (l'intemporel *Locomotive Breath*). Ian Anderson, seigneur incontesté de la fratrie du Tull, soumet ses vassaux (Martin Barre, John Evan, Clive Bunker et Jeffrey Hammond) à sa volonté de créer un quasi-concept album puissant et cérébral. Le contenu d'*Aqualung* balance entre acoustique et électrique, tradition et modernité, intelligence et futilité soit l'essence du rock progressif. Dès lors, pourquoi pas ?

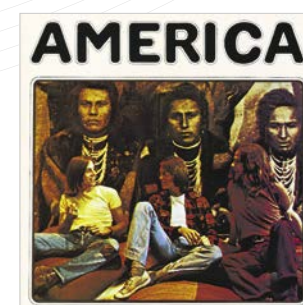


THE FLAMIN' GROOVIES
TEENAGE HEAD

1971 | KAMA SUTRA RECORDS

Quand il entendit *Teenage Head* qui sortit au même moment que *Sticky Fingers*, Mick

Jagger trouva que les Flamin' Groovies avaient mieux réussi leur album de blues et rock'n'roll classique que les Rolling Stones. À la façon du tandem Jagger-Richards, Roy Loney et Cyril Jordan sont ici complémentaires. La passion du premier pour le rockabilly et le blues, conjuguée à l'appétit de Jordan pour la pop façon Beatles donnent à ce disque cette saveur particulière qui, à l'instar de *Sticky Fingers*, couvre la majeure partie du rock des sixties. Cependant, c'est Loney qui impose le plus souvent ses goûts. *City Lights* est un régal de blues grassex mené à la *slide guitar*, leur version de *32-20* de Robert Johnson est particulièrement solide tandis que *Yesterday Numbers* prône une veine plus rock. *Teenage Head* sonne effectivement comme l'album jumeau de *Sticky Fingers* concocté du côté de San Francisco, USA par des musiciens *groovy*.



AMERICA
AMERICA

1971 | WB RECORDS

Bien sûr, il y a *Horse With No Name*, leur premier single devenu un classique de cette musique américaine *west coast*

cool. Mais cet hymne ici présent (sauf sur l'édition britannique d'origine, curieusement) est l'arbre qui cache une forêt de chansons superbement écrites et interprétées, comme ce *Sandman* à la rythmique entêtante surplombé d'une voix pleine de nostalgie. Tout ici est de bon goût, un mélange d'harmonies savamment dosées et de refrains qui sonnent. La guitare est l'instrument de prédilection d'America, qu'elle soit acoustique sur *Three Roses* ou *steel* sur *Rainy Day*. L'omniprésent Ray Cooper, percussionniste de génie, apporte à la moitié des morceaux un supplément de groove. Bien plus qu'un « *one-trick pony* », America, avec cet album, influença nombre d'artistes, parmi lesquels Firefall ou les Eagles. Certifié platine en 1986, cet album s'écoute idéalement en décapotable sur une *freeway* californienne à 55 miles/heure.



THE ALLMAN BROTHERS BAND
AT FILLMORE EAST

1971 | CAPRICORN RECORDS

Probablement l'un des meilleurs albums live de tous les temps ! Chaque note est exacte-

ment à sa place et chaque musicien fait preuve d'une musicalité et d'une inventivité quasi surnaturelle. Entre rock sudiste, blues et jazz, le groupe évolue avec une liberté et une énergie déconcertante sans jamais se répéter. L'alchimie entre les musiciens se révèle sur l'incroyable *Mountain Jam* – et ses trente-trois minutes d'improvisation – qui vient mettre en lumière la versatilité du groupe à passer d'un style à l'autre sans pour autant renier ses racines et le son qui lui est propre. Duane Allman fait preuve, sur *Statesboro Blues*, d'une impressionnante maîtrise du *bottleneck* et le classique *Whipping Post* atteint ici des sommets en terme d'improvisation. Les classiques sont interprétés (notamment *Midnight Train*) dans un registre plus jazzy que les versions studios et prouvent que les Allman Brothers sont avant tout un groupe de scène qui n'a pas fini de nous étonner par la finesse et les nuances de son jeu.



JOHN LENNON IMAGINE

1971 | APPLE RECORDS

Les Beatles étaient une entité au sein de laquelle les musiciens s'unissaient, se confrontaient et se sublimaient. Ce n'était pas une addition de talents mais une alchimie peu commune. Donc quand, en 1971, John se retrouve à la traîne derrière Paul et George, on est en droit de se poser des questions quant à la carrière de l'artiste. La réponse est l'enregistrement du célèbre *Imagine*, produit par Phil Spector. Lennon rêvait d'un monde social sans frontières et d'une économie fondée sur le besoin plutôt que sur la cupidité. Mais l'album ne se réduit pas à cet hymne de recueillement universel, repris naïvement depuis par des milliards de personnes à travers le monde. Parmi les mélodies se sont glissés de virulents chants de protestation, contre l'hypocrisie des dirigeants politiques, en opposition à la guerre et même à l'encontre de Paul McCartney. Pourtant écrits derrière un piano immaculé, ces thèmes conservent aujourd'hui encore toute leur noirceur. *Imagine* est une référence, un incontournable de l'un des artistes majeurs du XX^e siècle.



THE DOORS L.A. WOMAN

1971 | ELEKTRA RECORDS

Une renaissance. Leurs fans les pensaient perdus dans une prétention et une hauteur malsaines : *L.A. Woman* rebat soudain les cartes en proposant un blues-rock fougueux et enflammé et d'autres sentiers d'inspiration qui les repositionnent au tout premier plan. L'espièglerie de *Love Her Madly*, hommage à l'amour obsessionnel, se marie sans encombre avec un *Hyacinth House* plus mélodramatique, la langueur de *Car Hiss by My Window* ou le *beat* rageur de *The Wasp (Texas Radio and the Big Beat)*, sans oublier l'hypnotique *Crawling Little Snake* et, bien sûr, le désormais mythique *Riders on the Storm*, voyage peuplé de fantômes et d'hallucinations. Puissant, excitant et envoûtant, *L.A. Woman* sera le chant du cygne pour Jim Morrison qui décédera quelques mois plus tard à Paris. Un testament brûlant et envoûtant, qui laissera une empreinte profonde dans l'histoire du rock'n'roll.



GONG CAMEMBERT ÉLECTRIQUE

1971 | BYG RECORDS

Dans l'impossibilité de retourner en Angleterre et perpétuer Soft Machine qu'il a créé, Daevid Allen fonde Gong en France. Produit par l'animateur et chroniqueur Pierre Lattès au Château d'Hérouville, *Camembert électrique* reste l'album qui incarne le mieux l'esprit d'ouverture du compositeur. Gong est un groupe progressif mais surtout progressiste qui s'engage dans des directions très variées plutôt que de se confiner à un choix unidirectionnel. Le jazz tient une place prépondérante dans la musique d'Allen mais aussi le rock psychédélique, le funk balbutiant souvent souligné ici par l'usage régulier du saxophone. L'album décline des collages et vignettes sonores en début et fin de chaque face, confirmant l'impression conceptuelle des titres longs avec une effervescence créatrice incroyable. Un chef-d'œuvre toujours aussi surprenant et contemporain, un jalon dans l'histoire du rock underground français.



JONI MITCHELL BLUE

1971 | REPRISE RECORDS

Lors de sa première tournée européenne, Joni Mitchell écrit les morceaux composant *Blue*, des titres d'une totale sincérité et profondément intimistes, dont la portée se révèle paradoxalement universelle. Se livrant dans chaque ligne et sur chaque note, la belle canadienne à la voix d'ange enregistre seule dans les studios A&M, laissant quelques amis fidèles (James Taylor, Russ Kunkel, Stephen Stills) venir agrémenter ses compositions de quelques notes de guitare ou de quelques roulements de batterie. Chacun des dix morceaux raconte une partie de son histoire : l'adoption difficile de sa fille Kilauren (*Little Green*), son séjour dans une communauté hippie en Crète (*Carey*), son désir de devenir une amante épanouie (*All I Want*), son premier mariage raté (*The Last Time I Saw Richard*) et des déboires sentimentaux avec ses amants célèbres, compagnons de la route folk. Lumineux et brillant, *Blue* est un véritable diamant.

LED ZEPPELIN LED ZEPPELIN IV

1971 | ATLANTIC

Stairway to Heaven est le morceau le plus joué de tous les temps à la radio américaine et les deux solos que Jimmy Page y réalise ont directement influencé Aerosmith, les Guns N' Roses ou encore Metallica. Le bien nommé *Rock'n'Roll* est désormais un des standards du genre et *Black Dog* LE classique du heavy blues. C'est dire si cet album mêlant blues, rock, folk, country et psychédéisme est un des piliers du rock moderne. Tandis que l'album *III* privilégiait davantage l'acoustique, celui-ci, malgré ses quelques incursions dans le spirituel, la mythologie et l'occulte (*Misty Mountain Hop*, *Going to California*), bloque les potentiomètres à 10. Jamais John Bonham n'a frappé ses fûts aussi fort, jamais John Paul Jones n'a laissé filer sa basse vers des horizons aussi saturés, jamais Robert Plant n'a réglé sa voix avec autant de précision et jamais Jimmy Page n'a fait décoller sa Gibson Les Paul aussi loin. Un grand moment.



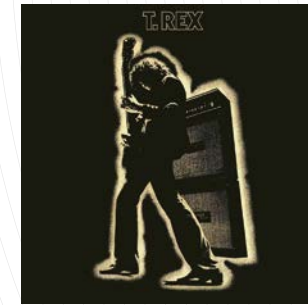
THE WHO WHO'S NEXT

1971 | TRACK RECORDS

Après la doublette *Tommy/Live at Leeds* au succès immense, *Who's Next* célèbre le triomphe des Who. Ode aux synthétiseurs et véritable décharge de rock symphonique, l'album contient plusieurs des plus grands titres du groupe. Outre le sautillant *Baba O'Riley* et le politico-sauvage *Won't Get Fooled Again*, des titres comme *Bargain*, au riff rugueux à souhait, ou *My Wife*, triomphalement orchestré par John Entwistle, aideront le commun des mortels à saisir la puissance et la grâce qui touche le groupe sur cet album. Rien n'est laissé au hasard et Pete Townshend continue de prouver qu'il est un auteur-compositeur-interprète hors pair ! Keith Moon, en beau diable, se déchaine derrière les fûts, et Roger Daltrey n'a jamais aussi bien chanté. Tel un monolithe inébranlable, *Who's Next* – considéré par de nombreux critiques comme l'un des meilleurs albums rock de tous les temps – se dresse, impérial.



Harvest Neil Young



T. REX
ELECTRIC WARRIOR
1971 | FLV RECORDS

À l'inverse d'un rock complexe très à la mode dans les années soixante-dix, la musique de T. Rex est un concentré de rock'n'roll et de boogie primitif, puisant ses influences directement chez Chuck Berry ou Eddie Cochran. Produit par Tony Visconti, qui joue un rôle essentiel sur cet album, *Electric Warrior* est un chef-d'œuvre à la force brute, et aux inspirations cosmiques. La voix aérienne de Bolan flotte au-dessus de cette musique poisseuse et langoureuse aux guitares teigneuses, à la basse ronflante et aux percussions brutes. Une alchimie sonore unique aux arrangements soignés, aux mélodies imparables et au son granuleux baigne de chaleur cette galette pleine d'émotion. Le groove de *Mambo Sun*, le riff incisif de *Rip Off* et les tubes en puissance *Jeepster* et *Bang a Gong (Get It On)* propulsent l'album au sommet et confirment l'ascension de Marc Bolan, auréolé de lumière sur la pochette, vers le succès mérité de cet album. Un classique immortel.

NEIL YOUNG
HARVEST
1972 | REPRISE RECORDS

Figure emblématique d'un rock à la croisée du blues et de la country, Neil Young devient, après des collaborations remarquées avec les Buffalo Springfield et Crosby, Still Nash, un artiste incontournable. Après l'incontournable *After the Gold Rush*, la sortie de *Harvest* en 1972, va révéler encore un peu plus l'importance de ce guitariste canadien qui incarne à la perfection la singularité du rock californien. Sa voix et les arrangements très subtils de cet album vont permettre à ce *songwriter* de marquer l'histoire du rock. Le titre *Heart of Gold* est considéré comme le morceau phare de sa carrière. Mais le disque recèle bien d'autres joyaux. Du blues-rock d'*Alabama* à la country enchanteresse du titre éponyme ou à la ballade folk d'*Out on the Weekend*, *Harvest* dessine bel et bien une nouvelle cartographie de l'Americana. Un album aussi brillant et lumineux que le soleil.



THE ROLLING STONES
EXILE ON MAIN STREET
1972 | ROLLING STONES RECORDS

Sous le soleil du Midi, l'enregistrement d'*Exile on Main St.*, qui pouvait sembler chaotique – il le fut ! –, aboutira à ce qui est aujourd'hui considéré comme le plus grand disque des Rolling Stones. La production millimétrée, effectuée à L.A., et les arrangements de cuivres ajoutent à cet opus enregistré dans la moiteur des caves de la Villa Nellcôte une dimension rarement effleurée dans l'histoire du rock. Infiniment ancré dans la tradition musicale américaine, ce double album met un point final à une époque bénie des dieux du rock'n'roll, incarnée par la trilogie culte *Let It Bleed*, *Sticky Fingers* et *Exile on Main St.* Album de tous les excès, c'est après cette éprouvante aventure que le prodige de la guitare Mick Taylor quittera le groupe. *Exile* renferme de multiples richesses, qui se découvrent au fil des écoutes. Keith Richards montre que ce qu'il préfère dans la vie, c'est jouer du rock et composer des chansons, et des bonnes. Sans conteste un magnifique hommage aux origines du blues, à la musique noire, sur lequel la patte des *Glimmer Twins* est incontestable.



CAROLE KING
TAPESTRY
1971 | ODE RECORDS

Carole King sait écrire des chansons. Encore au sortir de l'adolescence, elle va former avec son mari Garry Goffin une incroyable paire de *songwriters* alignant les tubes pour le gotha de la pop music. Divorcée et relocalisée à Los Angeles, elle s'acquitte alors avec James Taylor, Joni Mitchell et leurs musiciens pour enregistrer *Tapestry*. Un an plus tard, ce bijou tourne sur la platine de vingt-cinq millions de familles américaines et reçoit quatre Grammy Awards dont ceux du meilleur album et de la meilleure chanteuse. Près de quarante ans plus tard, *Tapestry* n'a pas pris une ride et ses douze morceaux pop-rock demeurent à jamais des joyaux d'écriture et d'interprétation. Si Aretha Franklin a magnifié (*You Make Me Feel Like A Natural Woman*), Billy Paul *It's Too Late* ou James Taylor *You've Got a Friend*, rien ne vaut les versions originales chantées avec ferveur et grâce par Carol Joan Klein *from New York City*.



GENESIS
FOXTROT
1972 | CHARISMA RECORDS

C'était une tout autre époque, quand Peter Gabriel portait sur scène des masques de renard et des aubes moyenâgeuses afin de mieux mettre en scène les morceaux baroques, qualifiés de rock progressif, qu'il inventait avec ses copains de Genesis. Nous sommes au théâtre, et la représentation s'ouvre sur l'apocalyptique *Watcher of the Skies* et son orgue ténébreux. *Time Table*, avec son ouverture au piano, nous propulse au temps des Chevaliers, *Get'Em Out by Friday* conspue, sur un air de *nursery rhyme*, la spéculation immobilière avant que *Supper's Ready* ne nous embarque durant vingt-trois minutes dans une incroyable fresque musicale. Quel morceau, quelle aventure surréaliste, construite sur plusieurs rythmes et tempos, quelquefois planante, quelquefois rock, mariant flûte, orgue et guitares, une saga dans laquelle Gabriel joue tous les rôles. *Foxtrot* possède un charme fou et s'y laisser immerger est une expérience unique et passionnante.



CHUCK BERRY
JOHNNY B. GOODE
1972 | PICKWICK RECORDS

Hail, Hail, Rock'n'Roll, *Sweet Little Sixteen*, *My Ding a Ling*, *Nadine*, *Maybelline*, *Memphis Tennessee*, *Roll Over Beethoven*, *Reelin' and Rockin'* et bien entendu *Johnny B. Goode*. N'en jetez plus ! Au contraire, conservez-les bien au chaud comme sur cet album qui rassemble ce que Charles Edward Anderson Berry a fait de mieux, c'est-à-dire bâtir les fondations du rock'n'roll. bercé au blues, il y adjoindra, avec la complicité des six cordes de sa Gibson, le grain de folie qui aboutira à cette musique intemporelle qu'est le rock. Gagnant une popularité mondiale grâce aux groupes de la *British Invasion* qui reprendront toutes ses chansons dont les sujets s'adressent avant tout aux adolescents, Chuck Berry va devenir l'icône du rock. Oublions toutes ses passades et ses ennuis avec la justice, conservons ce bouquet de chansons magiques dont les senteurs acidulées ne se dissiperont jamais.

DAVID BOWIE

THE RISE AND FALL OF ZIGGY STARDUST AND THE SPIDERS FROM MARS

1972 | RCA VICTOR

Ziggy Stardust est peut-être le seul album de glam rock qui ait résisté à la dure épreuve du temps. Si le crédit est à porter à son créateur, à la qualité de ses compositions et la modularité de sa voix qui peut se faire pensive (*Soul Love*), enthousiaste (*Hang On to Yourself*) puis soudain franchement désespérée (*Rock'n Roll Suicide*), il est impossible d'omettre la participation de Ken Scott à la production et de Mick Ronson dont le jeu de guitare est tout simplement affolant. Ses solos sur *Moonage Daydream*, *Sufragette City* et la chanson-titre apportent ce côté rock indémodable qui affronte les décennies. Homogène, construit autour des fondements du rock (des morceaux courts alternant couplet et refrain sans oublier le pont de rigueur), *Ziggy Stardust* réussit l'équilibre quasi parfait entre adrénaline et suavité, emphase et simplicité, réalisme et mélo. En outre, avec son personnage androgyne, Bowie redéfinit l'image du rocker et impose un personnage unique et captivant. Et *Ziggy Stardust* installe David Bowie au panthéon du rock. Pas mal pour un seul disque !



YES

CLOSE TO THE EDGE

1972 | ATLANTIC RECORDS

Pilier du rock progressif, Yes est à conseiller à tout néophyte tentant d'appréhender cette musique si complexe et pourtant si fascinante. L'album, en fervent défenseur du genre, allie complexité, technicité, onirisme et mélodie. En seulement trois morceaux, et presque quarante minutes, d'exploration sonore aux structures alambiquées, le groupe donne une véritable leçon d'humilité. Les musiciens ne tricotent pas, ils jouent ! Bill Bruford est impressionnant et vient rythmer cette maestria symphonique d'un phrasé dont lui seul a le secret. *Close to the Edge*, chanson-titre et point culminant de l'album, cristallise le groupe dans un écrin de majesté psychédélique et rock teinté de jazz aux influences baroques. Sans défaut, *Close to the Edge* est un témoignage édifiant d'une grande maîtrise et d'une grande maturité. Un grand album, qui s'aventure dans des territoires musicaux inexplorés et fait entrer Yes dans la légende.



ELTON JOHN

GOODBYE YELLOW BRICK ROAD

1973 | DJM RECORDS

D'un côté il y a Elton (John) : hyperdoué, brillant, exubérant, fantasque, capable de pondre une mélodie tubesque en dix minutes. De l'autre, il y a Bernie (Taupin) : hyperdoué, timide, fin lettré, capable d'écrire des textes forts et déroutants comme ici, tirés de l'enfance et d'une certaine image de l'Amérique. Les deux font la paire, ce depuis six albums majeurs et celui-ci, double, ne faillit pas à la règle. Rien ne résiste au duo infernal, ni le rock progressif ni celui des *seventies* ou le rock'n'roll des prémices du genre. Rythme(s), intelligence, précision et fantaisie : *Goodbye Yellow Brick Road*, c'est la chanson éponyme qui surfe sur du velours, *Sweet Painted Lady* qui sent si bon la nostalgie, *Your Sister Can't Twist (But She Can Rock & Roll)* et *Saturday's Night Alright for Fighting* qu'on croirait toutes deux poussées dans le sud des États-Unis. C'est aussi *Candle in the Wind* (la vraie, dédiée à Marilyn Monroe), *Benny and the Jets...* Elton et Bernie, unis pour la musique, le meilleur et le meilleur.



LYNYRD SKYNYRD

PRONOUNCED 'LEH-'NÉRD 'SKIN-'NÉRD

1973 | MCA RECORDS

Mesdames Messieurs, merci d'avoir postulé pour ce voyage dans le temps vers le sud profond de l'Amérique, celui des *rednecks* et des *outlaws*, celui du *southern rock*. Merci d'avoir laissé pousser vos cheveux, de porter ce stetson qui vous va à ravir et surtout d'avoir branché vos guitares. Premier stop : Jacksonville, Floride, où résident les Lynyrd Skynyrd, nom issu de celui de leur prof de sport au lycée, Leonard Skinner. Ce premier album demeure à jamais le meilleur de la tribu, un monument de rock sudiste, des rythmiques d'airain construites autour de guitares branchées au max sur des amplis Marshall et la voix pleine et rocailleuse de Ronnie Van Zant. Dans ces sillons arides ont poussé *Gimme Three Steps*, *Free Bird*, *Tuesday's Gone* et la ballade *Simple Man*, quatre hits intemporels intimement liés à l'histoire cruelle de ces garçons du Sud.



LOU REED

BERLIN

1973 | RCA VICTOR

« Qu'est-il advenu aux personnages de ta chanson Berlin sur ton premier album ? ». La question, a priori amusante, du producteur Bob Ezrin va déclencher chez Lou Reed une véritable tempête créatrice. Après *Transformer* et le tube *Walk on the Wild Side*, voici *Berlin* l'album, une sorte d'opéra rock sur un couple maudit, Jim et Caroline, dont la vie tourne autour de la dépression, de l'abus de drogues, de la violence, de la prostitution puis du suicide. Extrêmes et destructeurs, les thèmes le sont tout autant que le disque lui-même, un monument de cold wave que Reed a construit autour de ses propres aventures et excès. Le suicide de Caroline, narré dans le morceau *The Bed*, n'est-il pas directement inspiré de celui, très récent, de Betty, sa femme pour quelques mois ? *Sad Song* ne sent-il pas le vrai, tout comme *Oh Jim* et sa scène de violence conjugale ? Si les thèmes sont glauques et dérangeants, la musique est au contraire lyrique, puissante et superbement orchestrée, comme sur *How Do You Think It Feels* et sa luxuriance d'instruments et d'arrangements. Une œuvre résolument majeure.



BIG STAR

#1 RECORD

1972 | ARDENT RECORDS

Le nouveau groupe d'Alex Chilton après l'immense hit avec les Box Tops (*The Letter*) et son refus d'intégrer Blood, Sweat & Tears. Dès sa parution en juin 1972, *#1 Record* (enregistré au Studio Ardent de Memphis pour Stax Records) séduit l'ensemble de la critique américaine. Les mélodies subtiles et les titres rock aux guitares mieux affûtées que des lames font du duo de compositeurs Alex Chilton et Chris Bell les Lennon/McCartney du moment. Avec le recul et ses accents acoustiques ou survitaminés mais toujours sous tension, le premier album de Big Star constitue la véritable fondation sur laquelle s'est bâtie la cathédrale de la power pop. Malheureusement, les problèmes de distribution du label Stax anéantiront tout espoir de succès pour ce disque séminale qui a su connaître plusieurs vies depuis sa sortie.



LOU REED - TRANSFORMER

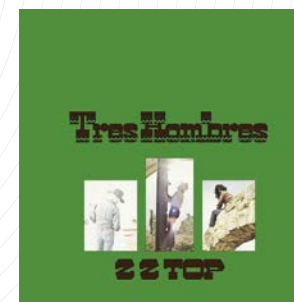


POP ROCK

LOU REED TRANSFORMER

1972 | RCA VICTOR

Le Velvet est désormais derrière lui. Lou Reed a démarré une carrière solo que ce deuxième album, enregistré en Angleterre, va installer pour toujours. Assisté pour la production par David Bowie et Mick Ronson, qui prend aussi en charge les parties guitares, le piano et les arrangements de cordes, Reed s'attaque à des sujets aussi brûlants et dangereux que les orientations sexuelles, l'identité transgenre, l'usage de drogues dures ou la prostitution. Le morceau le plus connu de l'album, le fameux *Walk on the Wild Side*, réunit tous ces thèmes, tandis que *Satellite of Love* décrit un homme observant le lancement télévisé à la télévision tandis que la jalousie envers sa petite amie infidèle le ronge, et *Perfect Day*, une promenade dans Central Park avec sa petite amie Bettye Kronstad (vite interprété comme une ode à l'addiction). Baigné de glam rock suave et décadent, *Transformer* mérite son classement parmi les disques essentiels des années soixante-dix.

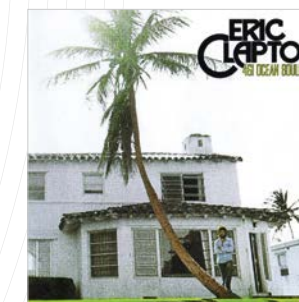


ZZ TOP TRES HOMBRES

1973 | LONDON RECORDS

Il y eut chez ZZ Top un avant *Afterburner*, un avant *Antenna*, avant les synthétiseurs, avant les boîtes à rythmes. Ce

temps-là, c'étaient les années soixante-dix, quand le trio texan pratiquait encore un blues fumant matiné de boogie, de blues et de country. *Tres Hombres* est leur troisième enregistrement, seulement différent des précédents par le fait qu'il renferme un tube. Simple, composé de trois accords et à la ligne aisément reconnaissable, *La Grange*, du nom de la fameuse maison de tolérance Chicken Ranch connue de tous et située à La Grange, va soudain faire connaître au monde entier ces trois hurluberlus de Houston. Les neuf autres titres sont du même acabit, en particulier le vibrant *Jesus Left for Chicago*, une production claire, sans fioritures, un jeu instinctif et enfiévré, héritage d'un temps où stratégie commerciale et technologie n'étaient pas encore les maîtres du jeu. Leur meilleur album ? En tout cas, les fans transis du trio *barbudo* en sont persuadés.



ERIC CLAPTON 461 OCEAN BOULEVARD

1974 | RSO RECORDS

461 Ocean Boulevard est l'adresse de la maison (visible sur la pochette) qu'Eric Clapton loua dans la petite ville

de Golden Beach, Floride, tandis qu'il enregistrerait son second album solo aux studios Criteria de Miami. Sortant d'une longue addiction à l'héroïne, l'Anglais compte s'amuser en enregistrant ces dix titres avec des requins de studio du coin. Parmi ceux-ci, trois de ses compositions (*Give Me Strength* et les subtiles ballades que sont *Get Ready* et *Let It Grow*), le reste étant essentiellement composé de reprises de standards du blues comme *I Can't Hold Out* d'Elmore James ou *Steady Rollin' Man* de Robert Johnson. Se détache également un OVNI, la reprise reggae-rock d'un morceau alors peu connu d'un immense artiste prêt à conquérir la planète : Bob Marley. *I Shot the Sheriff* est bien entendu le morceau phare de l'album, mais la puissance du blues-rock parfaitement maîtrisé qui se dégage de l'ensemble des sillons fait de ce disque ensoleillé un *must* du genre.



NEW YORK DOLLS NEW YORK DOLLS

1973 | MERCURY RECORDS

Sur ce premier album homonyme, les New York Dolls délivrent un *shock rock* qui défraie la chronique ! Si la galette

démarre par l'ultra efficace mais simpliste *Personality Crisis*, le groupe s'enhardit et s'étoffe sur la suite des compositions. *Looking for a Kiss* lorgne du côté du punk tandis que *Lonely Planet Boy* calme le jeu le temps d'un interlude acoustique blues aux cuivres R'n'B. *Trash*, rock'n'roll à souhait, devient un tube sans pareil dans lequel les guitares de Johnny Thunders et Syl Sylvain se complètent à merveille, et le riff glam de *Bad Girl* est transporté par la gouaille éraillée de David Johansen. En véritables *drag-queens* et dirigés par le génial Todd Rundgren, ici producteur, le groupe nous offre un joyeux bordel, prélude au *hair metal*, dans lequel maquillage, sexualité et saturation font bon ménage. Ce premier album est immense ! Tellement immense que le groupe ne pourra jamais l'égaliser. Peu importe, la bombe est lâchée.

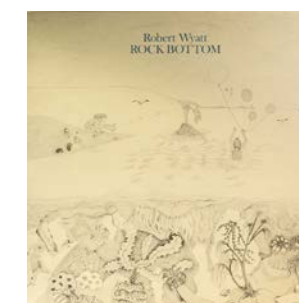


MIKE OLDFIELD TUBULAR BELLS

1973 | VIRGIN RECORDS

Après avoir joué de la basse et de la guitare pour Kevin Ayers, Mike Oldfield entamera une carrière solo. Chantre anglais

de la musique électronique et new age, du prog rock et de l'ambient, il a non seulement connu un succès pharaonique avec cet album mais les ventes du disque ont permis à la jeune maison de disques Virgin de pouvoir exister mondialement. C'est en enregistrant au Manor Studio possédé par Richard Branson que ce dernier entrera en contact avec Oldfield et lui donnera du temps de studio gratuit pour terminer la première partie de l'album où il tient plus de 20 instruments à lui seul. Le succès colossal de l'album sera démultiplié par la présence de la chanson titre dans la bande originale de *L'Exorciste*. Véritable explosion de sons et d'atmosphères, *Tubular Bells* est bien plus qu'un disque de new age ou progressif, c'est un album où la musique trouve une nouvelle dimension. À posséder, indiscutablement.



ROBERT WYATT ROCK BOTTOM

1974 | VIRGIN RECORDS

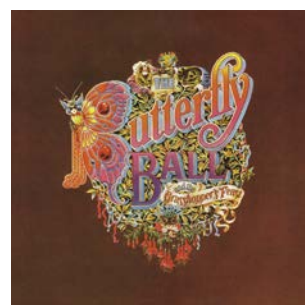
La voix céleste et les chœurs élégiaques de *Sea Song* permettent de comprendre pourquoi ce disque est reconnu

comme l'un des sommets de l'art-rock. L'album a été enregistré après que le batteur de Soft Machine s'est brisé la colonne vertébrale en chutant du cinquième étage. Essentiellement composé de chansons d'amour (il est sur le point d'épouser Alfreda Benge) prévues pour le troisième album de Matching Mole, *Rock Bottom* a peu de liens avec les Ramones. Chacune des sept chansons clôture au minimum à six minutes et représente un hybride parfait entre la musique atmosphérique et le rock progressif. Tout comme *Ummagumma* de Pink Floyd, *Rock Bottom* reçut en France le prix de l'Académie Charles Cros et, autre lien avec Pink Floyd, le disque est produit par Nick Mason. À noter également la présence à la guitare de Mike Oldfield, autre star du prog rock.



SUPERTRAMP
CRIME OF THE CENTURY
 1974 | A&M RECORDS

Troisième disque des Britanniques chevelus, *Crime of the Century* est le premier proposant la formation qui lui fera connaître le succès : Davies et Hodgson, véritables leaders qui se partagent l'écriture des morceaux, Thomson à la basse, Siebenberg à la batterie et Helliwell au saxophone. Supertramp trouve ici le son qui sera le sien et qui atteindra son apogée cinq ans plus tard avec *Breakfast in America*. Très mélodique, laissant de la place aux morceaux introspectifs et planants, l'album se démarque également par les thèmes abordés : l'aliénation physique et mentale, le repli sur soi et la folie, la rêverie et l'errance à tout ce qui tient de la norme et des cadres fixés comme le système scolaire et l'éducation avec *School* et *Bloody Well Right*. Le titre phare demeure celui qui donne son titre au disque, une mini-symphonie aux longues plages instrumentales dominées par des violons. La pochette, qui représente les barreaux de la fenêtre d'une cellule à laquelle s'accrochent deux mains flottant dans l'espace, reflète bien le contenu.



ROGER GLOVER & GUESTS
THE BUTTERFLY BALL AND THE GRASSHOPPER'S FEAST
 1974 | PURPLE RECORDS

Qui, âgé de plus de cinquante ans, a oublié le morceau *Love Is All* et son mini-dessin animé qui fit les beaux jours de l'ORTF et enchantait plusieurs générations de gosses ? Qui ne se souvient pas de la joyeuse et sympathique grenouille, troupadour qui emmenait dans son sillage souris, taupes, lapins et autres chenilles pour aller danser au Bal du Papillon ? *Love Is All* est le morceau phare de *The Butterfly Ball and Grasshopper's Feast*, cet album psychédélique sous forme de conte inventé en 1974 par le bassiste de Deep Purple et dans lequel il convia ses copains chanteurs. David Coverdale, Glenn Hugues, Eddie Hardin ou Ronnie James Dio, qui donne de la voix sur *Love Is All*, se sont régalez à rejoindre leur pote Roger dans ce délire totalement planant, une bulle musicale jouée par la crème des musiciens anglais de l'époque et qui, si l'on a su garder une âme d'enfant, n'a pas vieilli d'un iota.



PATTI SMITH
HORSES
 1975 | ARISTA RECORDS

Après avoir quitté Chicago pour New York City, la jeune Patti Smith s'immerge dans la scène rock locale proto punk des New York Dolls, Ramones et autres Television. Elle va y ajouter la puissance évocatrice des poètes beatniks de son époque et de ceux, Français d'un autre siècle, qu'elle a découverts au travers de ses lectures : Rimbaud, Baudelaire, Nerval, Verlaine... Un genre est né, porté par ces magnifiques textes autant scandés que modulés d'une voix habitée, cette magie que peut donner la rencontre parfaite des mots et du chant. Puis vient l'habillage musical, composé avec son partenaire Lenny Kaye et produit par John Cale. *Horses* expose tel un feu d'artifice, naviguant sur le tempo reggae de *Redondo Beach*, la complainte quasi improvisée de près de dix minutes intitulée *Birdland*, la profondeur de *Break It Up* imaginé sur la tombe de Jim Morrison et porté par la guitare acérée de Kaye, les brûlots que sont *Free Money* et *Kimberly* et bien entendu cette version radicale du *Gloria* de Van Morrison. Indispensable.



PINK FLOYD
WISH YOU WERE HERE
 1975 | HARVEST RECORDS

Cet album est un voyage qui nous caresse avec douceur... Avec sa guitare acoustique planante en introduction, comme pour mieux laisser le temps au public de prendre toute la dimension de ce qui va suivre, *Wish You Were Here* est probablement le plus intemporel des albums du Floyd. C'est aussi le plus triste et le plus mélancolique, dernier hommage de Richard Wright, Nick Mason et Roger Waters à leur ami et ancien membre du groupe, Syd Barrett via le morceau *Shine On You Crazy Diamond*, ouvrant le disque avec le fameux motif à quatre notes sortant de la guitare de Gilmour. Waters est à l'écriture de ce concept album qui, outre le thème de l'aliénation nourri par l'état mental de Barrett, critique le business de la musique (*Have a Cigar*, *Welcome to the Machine*). Comme un ultime pied de nez, Syd Barrett viendra se glisser pendant l'enregistrement dans la régie des studios Abbey Road. C'est la dernière fois que les Floyd reverront leur ami.

DAVID BOWIE
ALADDIN SANE
 1973 | RCA VICTOR

The Rise and Fall of Ziggy Stardust, pure fantaisie rock'n'roll, a fait de Bowie une star. Durant sa tournée américaine, Bowie le mec cinglé (*A lad insane*) écrit ce disque désabusé et presque désespéré qui contient lui aussi son lot de perles scintillantes comme *Drive in Saturday* qui traite sous un rythme doo-wop un univers post-apocalyptique, *Cracked Actor* qui renoue avec les rythmes rock'n'roll, le vigoureux *Panic in Detroit*, sa version en accéléré de *Let's Spend the Night Together* des Rolling Stones, le grandiloquent et mélodramatique *Time* qui aurait pu être écrit par ses héros le tandem Bertolt Brecht-Kurt Weill, et bien sûr *The Jean Genie*. Ken Scott et Ronson ne lâchent rien, Mike Garson inonde de ses notes de piano le romantique *Lady Grinning Soul* que Bowie a écrit pour son amie choriste Claudia Lennear. Caressant son ego, Mister Bowie s'installe encore un peu plus sur son trône scintillant.



QUEEN
A NIGHT AT THE OPERA
 1975 | EMI RECORDS

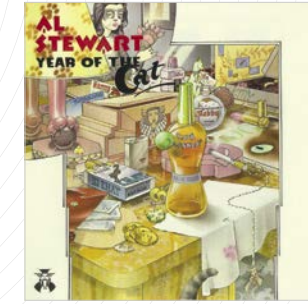
Qu'ont donc les quatre Queen à prouver ? Tout. Si leurs trois premiers albums résument leur marque de fabrique, ce bouquet garni et esthétique d'envolées lyriques, guitares furieuses, breaks impromptus et thèmes fantastiques, encore faut-il l'imposer au grand public. Ce sera chose faite avec *A Night at the Opera*, produit une fois de plus par Roy Thomas Baker, désormais orfèvre dans la mise en sons de leur hard-rock symphonique et qui décide d'élargir leur palette. Le classique, le hard-rock, le progressif, le dixieland à l'anglaise, la comédie musicale sont triturés et malaxés sur ce disque hyper léché. Émerge d'emblée le phénoménal *Bohemian Rhapsody* écrit par Freddie Mercury et qu'il interprète passionnément, sa voix magique placée en mode opératique et répondant aux interventions chorales de ses partenaires de musique. Fou et extravagant, alternant les moments de furie avec quelques autres plus langoureux, *A Night at the Opera* est l'album que le public et les fans espéraient, le disque que Queen lui-même attendait.



PINK FLOYD THE DARK SIDE OF THE MOON

1973 | HARVEST RECORDS

Précurseur d'un rock aux concepts musicaux ultrasophistiqués, Pink Floyd s'impose à la fin des années soixante, comme le maître incontesté du rock progressif. *The Dark Side of the Moon* apparaît comme le premier volet d'une trilogie qui dessine les contours de l'apogée du groupe. La production très complexe soutient les « crises créatives » de Gilmour et Waters, et fait de ce chef-d'œuvre l'atout majeur du rock des années soixante-dix. Titre phare de l'album, *Money* ne reflète pas la teneur de celui-ci mais va pourtant lui permettre de rencontrer un succès commercial colossal. Album-concept parfait, quintessence de l'art floydien, *Dark Side of the Moon* est une oeuvre magistrale, originale, virtuose et magique à laquelle on ne peut pas faire de reproche. Mais, le groupe prouvera qu'il peut faire encore mieux !



AL STEWART YEAR OF THE CAT

1976 | RCA VICTOR

Avant d'écrire un seul texte, Al Stewart composait, enregistrait et arrangeait chacune de ses compositions. Pour son

septième album, l'Écossais n'a pas dérogé à la règle, intégrant les studios Abbey Road en compagnie d'Alan Parsons dans le rôle du producteur. Figure du folk-rock, Stewart glisse doucement vers un soft rock basé sur les claviers et les guitares. Ce même album de 1973 montrait sa passion pour l'histoire, tant passée que contemporaine. Dans *Year of the Cat*, Stewart en parseme ses chansons, comme les aventures du marin Richard Grenville dans *Lord Grenville* ou *On the Border*, qui documente les problèmes politiques des années soixante-dix comme la crise de l'ETA au Pays basque ou la fin de la Rhodésie. Cependant, le climax du disque est bien entendu la chanson-titre, au refrain entêtant, qui raconte la visite d'un touriste dans un pays d'Asie et sa vision d'une mystérieuse femme vêtue de soie, un titre superbement arrangé et dont la structure ne comporte pas moins de huit sections instrumentales.



RAMONES RAMONES

1976 | SIRE RECORDS

Premier groupe punk à être signé chez une major, les Ramones, en trois accords, ont su conquérir le monde. Renouant

avec l'urgence du rock'n'roll et une indicible envie de s'amuser, les compositions, avoisinant les deux minutes, sont ultra-directes et accrocheuses. Pas de virtuosité exacerbée ou d'engagement politique sous-jacent, les Ramones balancent 14 compositions en moins de 30 minutes avec, pour seul credo, l'envie de jouer et d'exprimer les frustrations et le nihilisme liés à leur quotidien en cette année 1976. La crétinerie des paroles et la répétitivité des titres témoigneront d'un manque de créativité pour certains tandis que d'autres crieront au génie ! Néanmoins, sous leur look de losers, les quatre frères new-yorkais signent, avec *Ramones*, rien de moins que l'un des dix albums les plus influents du rock'n'roll et l'une des pierres angulaires du punk rock. La légende est en marche.



LED ZEPPELIN THE SONG REMAINS THE SAME

1976 | SWAN SONG RECORDS

Rien n'était jamais simple avec Led Zeppelin. Il leur faudra trois ans de réflexion avant de

se décider à sortir leur premier (double) album live, enregistré au Madison Square Garden de New York les 27, 28 et 29 juillet... 1973. Certainement parce que personne dans le groupe n'était totalement satisfait de leurs performances ces soirs-là. Il est vrai qu'il s'agissait de la fin d'une tournée harassante mais, pour le fan, *The Song Remains the Same* demeure un formidable témoignage de la puissance de feu du quatuor anglais. S'il démarre tranquillement (!) avec *Rock'n'Roll* et *Celebration Day*, tout s'accélère avec le titre éponyme pour culminer sur un *Rain Song* d'anthologie. La face B du premier disque est consacrée à un *Dazed and Confused* de vingt-sept minutes, la C démarrant avec *No Quarter* baigné par le mellotron de John Paul Jones puis avec un *Stairway to Heaven* fiévreux avant de conclure avec *Moby Dick* et *Whole Lotta Love*. Plus qu'un live d'exception, un document musical inoxydable.



JOHN MILES REBEL

1976 | DECCA RECORDS

Alan Parsons. Un sacré choix pour la production de son premier album ! À l'époque, ce dernier n'est pas encore le

leader du Alan Parsons Project mais un jeune ingénieur du son et producteur aux célèbres studios Abbey Road. C'est là que les deux musiciens vont s'installer deux mois durant à la fin 1975. Parsons s'est fait une spécialité des arrangements orchestraux riches et complexes. Avec l'aide de l'arrangeur Andrew Powell, il va les coller sur les chansons écrites par Miles et son ami Bob Marshall. Très bon guitariste et spécialiste des claviers (il accompagnera ensuite Tina Turner sur scène durant de longues années), Miles se charge lui-même de ces parties, mettant en avant ses compositions de rock progressif comme *Music*, un morceau qu'il avouera avoir écrit en une demi-heure et qui deviendra un hit au Royaume-Uni, en Allemagne et aux Pays-Bas.



THE MODERN LOVERS THE MODERN LOVERS

1976 | HOME OF THE HITS RECORDS

« I'm in love with the modern world » (*Roadrunner*)... Ces jeunes gens modernes étaient

vraiment dans leur temps. Jerry Harrison et ses claviers classieux qui rejoindra un jour les Talking Heads ; David Robinson et sa batterie qui donnera du jus aux Cars ; Ernie Brooks et sa basse rondouillarde. Et puis Jonathan Richman, gentleman du rock, auteur prolifique, guitariste et chanteur reconnu par le tout-Boston. Richman, sorte de troubadour romantique, rigolo, sensible et quelque peu benêt qui nous embarque avec ravissement dans son univers baroque, un monde de *highways* et de néons, où l'on parle surtout, avec tendresse et lucidité, des filles. Des filles, des copines, des fiancées, des frangines, celles qui font des histoires mais qui, surtout, font partie des histoires. Enregistré à Los Angeles et majoritairement produit par John Cale qui sort alors du *Horses* de Patti Smith, ce disque au charme intemporel agit encore, plus de quarante ans après, à pleins tubes. The Modern Lovers : toujours aussi modernes et toujours aussi amoureux.



ERIC CLAPTON

SLOWHAND

1977 | RSO RECORDS

Qu'à donc de plus l'édition 35^e anniversaire de cet album phare de la carrière d'Eric Clapton ? Tout d'abord une remastérisation dans les règles ainsi que quatre inédits : une somptueuse ballade intitulée *Looking at the Rain*, le traditionnel *Alberta* (dont on connaissait la version acoustique sur l'album *Unplugged*), une virée tranquille en *Greyhound Bus* très *Dylan-esque* bercée par un harmonica et les chœurs d'Yvonne Elliman, ainsi que *Stars, Strays and Ashtrays* délicat et nostalgique. Sinon tout est là. Sa célébrissime version du *Cocaine* de JJ Cale, le poignant *Wonderful Tonight* évoquant sa femme Pattie Boyd, le classique *Long Tall Sally*, le méchant blues *Mean Old Frisco* signé Arthur Crudup, la reprise de *May You Never* écrite par son ami John Martyn et surtout cette Fender Telecaster électrisante qui enrobe chaque sillon. Trente-cinq ans après, le bonheur est toujours au rendez-vous. *Slowhand* est classé 325^e des *500 plus grands albums de tous les temps* par le magazine *Rolling Stone*.



FLEETWOOD MAC

RUMOURS

1977 | WARNER BROS. RECORDS

Groupe issu du *British blues explosion* lancé par le légendaire John Mayall au milieu des années soixante, Fleetwood Mac se meurt. Depuis leurs repaires californiens, Mike Fleetwood, John et Christine McVie ont repéré un jeune duo local, Lindsey Buckingham et Stevie Nicks. La guitare acérée et le sens de la composition du premier ainsi que le charisme et la voix d'ange de la seconde vont leur offrir une nouvelle orientation pop-rock. Après un premier disque prometteur en 1975, *Rumours* sera le 33-tours de la consécration. La planète entière succombe aux mélodies douces-amères de *Dreams* et d'*Oh Daddy*, à la douceur extrême de *Never Going Back Again* et de *Songbird* ainsi qu'à la ferveur pop de *Don't Stop* et de *Go Your Own Way*, écrit par Christine McVie à qui cette belle aventure a redonné un nouvel entrain. *Rumours* a depuis contenté plus de quarante millions d'acheteurs, et ce n'est pas un hasard.



THE STRANGLERS

IV: RATTUS NORVEGICUS

INDISPONIBLE

1977 | UNITED ARTISTS RECORDS

1977, le mouvement punk est en pleine effervescence. Quand les Stranglers déboulent avec *Rattus Norvegicus*, il semble difficile de les glisser dans cette case, surtout grâce à leurs talents de musiciens, en particulier Dave Greenfield et ses claviers parfaitement calibrés. S'il fut enregistré à la va-vite, *Rattus Norvegicus* démontre de réelles qualités musicales. Oui, *Ugly*, *Goodbye Toulouse* et *London Lady* peuvent être qualifiés de titres punks, mais *Get a Grip* va flirter avec les bases du rock, son solo de saxophone incongru résonnant à travers les sillons, *Peaches* pourrait être qualifié de reggae tandis que *Princess of the Streets* est quasiment un blues. Les Stranglers sont bien trop malins pour se laisser enfermer dans un style, surtout celui-là, trop souvent synonyme d'énergie pure mais aussi de faible musicalité. On les qualifiera souvent de Doors anglais et la bande à Burnel acceptera le compliment sans états d'âme.



TALKING HEADS

77

1977 | SIRE RECORDS

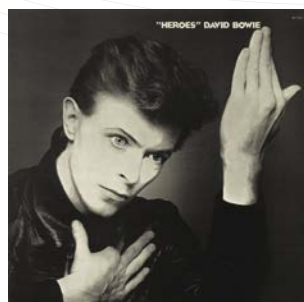
Visionnaires ! Avec 77, les Talking Heads livrent un premier album qui fera figure d'ovni en inventant un rock plongé dans le funk, le punk et le disco, des genres musicaux émergeant en particulier dans leur ville de résidence : New York. Groupe maison du célèbre club CBGB, connu pour sa rigueur scénique, Talking Heads est la réunion parfaite de musiciens brillants et surtout intelligents qui mêlent jeux de guitares inventifs et changements de rythmes soudains, à la poésie urbaine des textes de David Byrne, chanteur névrotique et saccadé. Sur leur funk carré et précis se croisent autant de personnages surgis de Big Apple : l'adolescent qui se cherche (*Tentative Decisions*), le stressé dans la mégapole (*No Compassion*), les ambitieux (*Don't Worry About the Government*), les amoureux (*Uh-Oh Love Comes to Town*), le rêveur (*New Feeling*) ou encore le dangereux psychopathe de *Psycho Killer*, le morceau phare de l'album. Ciselé, précis, costaud, terriblement efficace.

EAGLES

HOTEL CALIFORNIA

1976 | ASYLUM RECORDS

Eagles n'en a pas terminé avec ses racines country-rock. Le langoureux *New Kid in Town* baigné par le piano électrique de leur nouvelle recrue Joe Walsh, est là pour le prouver. Cependant, pour décrire l'état clinquant et déprimant de cette Californie qui les a accueillis à une époque bénie mais révolue, les Aigles vont s'envoler ailleurs. C'est avec un boogie râpeux (*Life in the Fast Lane*) qu'ils nous embarquent sur une autoroute avec deux sans cœur et avec des riffs rock afin de narguer leur *Victim of Love*, ce pour mieux nous cueillir en douceur avec une ballade enivrante (*Wasted Time*). La production de Bill Szymczyk est une fois de plus exemplaire, chaque solo de guitare étant harmonisé et la voix chaude de Don Henley parfaitement posée, comme sur la chanson éponyme, une mélodie signée Don Felder avec un texte d'Henley qui deviendra un tube universel. *Hotel California*, une vision douce-amère d'un temps révolu qui secouera le monde entier. Un album immortel, ni plus ni moins.



DAVID BOWIE

HEROES

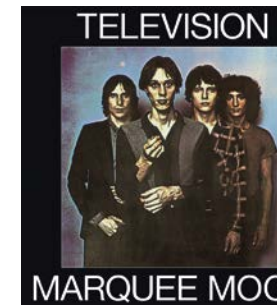
1977 | RCA VICTOR

Considéré comme l'album référence de la période berlinoise de David Bowie, *Heroes* sort en pleine période punk et bouscule le monde de la musique en associant sa pop *groovy* à la froideur de productions déstructurées qui inspireront la New Wave anglaise naissante — et Philip Glass en tirera l'essence de sa quatrième symphonie. Les guitares stridentes se confrontent aux nappes de synthé d'un Brian Eno qui s'imposera comme le producteur rock le plus charismatique des trente années qui vont suivre. Une fois de plus, l'artiste a su rebondir en imposant sa vision créative et son point de vue musical. Efficace, exigeant, magique, novateur, inspirant, inimitable, *Heroes* est bien évidemment cité dans l'ouvrage référence de Robert Dimery, *Les 1001 albums qu'il faut avoir écoutés dans sa vie*.





POP ROCK

TELEVISION
MARQUEE MOON

1977 | ELEKTRA RECORDS

Quand on songe au club CBGB's, épice new-yorkais du séisme punk, on pense généralement aux musiciens les

plus crasseux d'alors, des pouilleux merveilleux des Ramones aux dandys dégingolés de Richard Hell. Mais avant même que le punk soit mode et nom, le premier groupe de cette génération à jouer au CBGB's, dès 1974, fut Television, le groupe d'esthètes recrutés par Tom Verlaine. Ils y joueront ensuite, quand le punk sera devenu mouvement dès 1975, avec les Ramones ou Patti Smith. On a du mal à imaginer un érudit comme Tom Verlaine perdu dans ce monde des trois accords. Immense groupe de jazz égaré, hagard, dans les tourbillons punks, Television a été et reste une glorieuse anomalie, inventeur d'un style racé et plein de morgue, que des milliers de godelureux à guitares ont tenté d'imiter. Ce premier album est un jalon, un marqueur, classé à la 128^e place de la liste des 500 plus grands albums de tous les temps établie par Rolling Stone.

STEELY DAN
AJA

1977 | ABC RECORDS

Steely Dan : un véritable groupe ou un moyen de prendre du bon temps avec des amis pour ses deux fondateurs, Walter Becker

et Donald Fagen ? Après avoir œuvré dans le pastiche musical sur *Pretzel Logic* et le cynisme sur *The Royal Scam*, Fagen et Becker, musiciens d'exception, convient tous leurs pairs. Joe Sample, Lee Ritenour, Larry Carlton, Dean Parks, Steve Gadd, Jim Keltner, Tom Scott, Wayne Shorter... Le gratin des musiciens américains se presse à Hollywood pour avoir l'honneur de participer à l'enregistrement de ce disque particulièrement raffiné, sophistiqué et subtil imprégné de jazz dans lequel, néanmoins, l'humour et le second degré exsudent par tous les sillons. Racontant l'histoire d'un amant trompé, *Black Cow* est un régal sur lequel Larry Carlton laisse s'exprimer sa guitare, tout comme *Deacon Blues* qui analyse la vie d'un ex-branché de Los Angeles et le délicat *Aja*. Touchant. Peg et Josie allument le feu, les cuivres claquent... Quand, tout en s'amusant, les meilleurs font savoir qu'ils le restent.

PINK FLOYD
ANIMALS

1977 | HARVEST RECORDS

Animals, c'est d'abord cette pochette, une photo de la Battersea Power Station. C'est aussi l'album qui suit le succès

phénoménal de *The Dark Side of the Moon* et *Wish You Were Here*. Inspiré du roman de George Orwell, *La Ferme des animaux*, *Animals* est un album engagé, cinglant et extrêmement critique, empruntant la fable animalière de l'écrivain, caricature cinglante de l'URSS, pour dépeindre la société anglaise inégalitaire et clivée de l'époque. Les deux morceaux majeurs du disque symbolisent cette direction : loi du plus fort, arrivisme (*Dogs*), poids des conventions et de la morale bourgeoise (*Sheep*)... Tout y est abordé sous une forme très directe, tant du point de vue des textes que de la musique, plus froide et tranchante. Tandis que se crée la déferlante punk, Pink Floyd durcit le ton et cette rugosité, construite autour de la guitare de David Gilmour, lui va à ravir.

RAM JAM
RAM JAM

1977 | EPIC RECORDS

Le jackpot. Le tube international, la chanson que tout le monde fredonne. Ram Jam a réussi l'exploit avec *Black Betty*

qui ouvrait leur album homonyme. Malgré la polémique à sa sortie car jugé insultant pour les femmes noires par des associations antiracistes qui ont appelé à son boycott, le morceau et sa rythmique d'airain se sont répandus comme une traînée de poudre. *Black Betty* est en fait une version moderne d'un vieux blues signé du légendaire Leadbelly. Ram Jam, c'était le guitariste Bill Bartlett, issu du groupe psychédélique The Lemon Pipers qui signa dix ans auparavant un N°1 avec le titre *Green Tambourine*, le bassiste Howie Arthur Blauvelt qui joua avec Billy Joel dans plusieurs groupes, le batteur Peter Charles et le chanteur Myke Scavone. Ce premier album des New-Yorkais renferme neuf autres titres de pur hard-rock aux profondes racines américaines comme *All for the Love of Rock'n'Roll* ou *Keep Your Hands on the Wheel*. Du solide, du costaud, fort comme un rock.

QUEEN
NEWS OF THE WORLD

1977 | EMI RECORDS

We Will Rock You et *We Are the Champions* sont devenus des hymnes repris dans tous les stades et dans nombre de films publicitaires, mais ce sixième album de Queen ne s'arrête pas à ces deux tubes. Loin de là ! Formidable machine à explorer les genres, et même à les inventer, Queen multiplie les pirouettes, passant d'un *Sheer Heart Attack* aux résonances punk, à *Spread Your Wings*, ballade au pouvoir émotionnel puissant qui restera certainement comme une des plus belles chansons du groupe. Les auteurs en sont respectivement Roger Taylor et John Deacon qui prennent de plus en plus de place en tant que compositeurs avec deux titres chacun. Si les orchestrations de guitare et les harmonies en *multitracking*, désormais au cœur du son du groupe, sont bien sûr présentes, c'est de façon plus subtile. Du bel ouvrage par les maîtres du rock grandiloquent.

THE JAM
IN THE CITY

1977 | POLYDOR RECORDS

The Jam, Punk ou mod ? En tout cas, bien dans l'esprit des deux mouvements : teigneux, rapide, érudit, intransigeant.

Le tout jeune Paul Weller est un fan transi des Who et des Small Faces, amoureux des pop-songs précises et tranchantes. Avec ses compères Bruce Foxton et Rick Buckler, ils vont créer cet album court, ramassé, un condensé d'énergie brute sous perfusion de Rickenbaker. Hormis de vagues incursions vers la soul (*I Got By in Time*) et des poussées pop (*Sounds from the Street*), la base d'*In the City* est résolument rock'n'roll, transcendée par une voix chaude et hargneuse. Avec des titres quasi-garage tels qu'*I've Changed My Adress* et le mal nommé *Slow Down* ou même la reprise sous amphétamines du thème de *Batman*, on parle effectivement de punk rock, un reflet sonore de toute l'urgence et la colère que la jeunesse anglaise de la fin des années soixante-dix porte en elle. Un classique.

SEX PISTOLS

NEVER MIND THE BOLLOCKS, HERE'S THE SEX PISTOLS

1977 | VIRGIN RECORDS

1977. Le royaume désuni est débordé par un tsunami punk. Lequel vise à détruire le rêve que propose l'Angleterre à ses classes moyennes : le conformisme en attendant la mort, sur fond de restructuration de la classe ouvrière. C'est de cela dont parle, en sous-texte, l'unique album des Sex Pistols interdit d'antennes et même des rayons de certains disquaires qui jugent le titre obscène ! Le single *God Save the Queen* règle son compte à la reine, détournant le portrait du jubilé pour les vingt-cinq ans de règne. *So Shocking*. Quant à *Holidays in the Sun*, il traduit l'influence situationniste, la critique de la société de consommation. Il suffit de se pencher sur la pochette conçue par le designer Jamie Reid comme un paquet de lessive. Code couleurs compris. Un monument ambitieux et grandiose, rejeton d'un groupe sans concession qui aura tout chamboulé sur son passage.

**BLONDIE**

PARALLEL LINES

1978 | CHRYSALIS RECORDS

Combien d'albums, sortis dans la tempête post-punk, peuvent-ils revendiquer une triplette de tubes pop à la hauteur vertigineuse des *Heart of Glass*, *Sunday Girl* ou *Hanging on the Telephone* ici présents ? *Parallel Lines* est pourtant déjà le troisième album de Blondie en un peu plus de deux ans, mais aucun signe d'essoufflement dans cette traque de la pop-song absolue, qui mélangerait la mélodie espiègle des sixties, l'énergie du punk et la volupté du disco. Et cette fois-ci, ça va marcher : les N°1 se multiplient dans le monde, même l'Amérique réticente finit par jeter les armes face à l'inférieur *Heart of Glass*. On ne compte plus aujourd'hui les musiciennes émancipées par une simple photo de Debbie Harry, passées à la guitare ou au micro sur la foi d'une seule chanson de Blondie. *Parallel Lines* reste une matrice.

**NINA HAGEN**

NINA HAGEN BAND

1978 | CBS RECORDS

C'est *Unbehagen*, l'album suivant, qui contient le tube *African Reggae*. Pourtant, ce premier 33-tours, simplement nommé *Nina Hagen Band*, ne manque pas d'atouts. Tout d'abord de par la personnalité fantasque de Nina, furia punk devenue en quelques semaines la nouvelle égérie du rock allemand. Ensuite de la voie musicale qu'elle a choisie, variée et complexe. Le punk y est bien sûr présent avec *Pank* et *TV-Glotzer*, une reprise en version allemande de la chanson *White Punks on Dope* des Américains de The Tubes qu'elle adore, le rock pulse dans la majorité des morceaux comme l'énergique *Auf'm Bahnhof Zoo*, le reggae perce déjà avec *Auf'm Friedhof* tandis que *Naturträne* et *Der Spinner* sont des ballades rock plus lentes. C'est sur ces dernières qu'elle laisse encore plus libre cours à son chant unique et baroque alternant accents lyriques et notes suraiguës. Si le reste de l'Europe va surtout s'attacher à la puissance musicale du disque, l'Allemagne sera secouée par la force de ses textes provocateurs et fortement controversés. Tout pour créer un disque vraiment à part.

**PATTI SMITH GROUP**

EASTER

1978 | ARISTA RECORDS

On a toujours besoin, un jour ou l'autre, de Bruce Springsteen. *Because the Night*, le morceau qu'il offre à Patti Smith, alors en plein doute après *Radio Ethiopia*, un album mal reçu par le public, relance la poétesse. *Easter* doit lui permettre de renouer avec le succès de *Horses* et *Because the Night* remplit parfaitement son rôle, devenant son titre phare. Plus rock, moins absconse dans ses musiques et dans ses textes (bien que Rimbaud et le christianisme soient toujours deux thèmes majeurs), Patti Smith délivre un album brûlant dont l'autre morceau majeur se nomme *Babelogue/Rock'n'roll Nigger*. Son intro parlée laisse soudain place à un riff glaçant de Lenny Kaye, puis la voix de Patti emplie l'espace pour délivrer un message brutal et incisif. Rapide, énergique et urgent, *Easter* propose également la première chanson folk de Patti, le vibrant *Ghost Dance* ainsi qu'une ballade envoûtante, *We Three*. *Easter* préfigure la Patti Smith de demain, plus ouverte musicalement mais toujours aussi engagée, sinon plus encore.

**TOM WAITS**

BLUE VALENTINE

1978 | ASYLUM RECORDS

La voix, rocailleuse, happe l'auditeur. Une voix chargée d'alcool, de cigarettes, de malice, de folie et d'ironie. Puis les mélodies, sépulcrales, lancées par un *Somewhere* orchestral. Tom Waits ne procède jamais par allusions, préférant la cruauté du réel. *Blue Valentine*, ce sont de petites histoires, des aventures vécues par des personnages fatigués dans un univers qui l'est tout autant (le saisissant *Christmas Card from a Hooker in Minneapolis*). Dans ces récits superbement mis en musiques, où chaque ambiance prend aux tripes, c'est bien le rêve américain qui s'y déchire à chaque coin de rue. Les héros sont las, le disque se fait de plus en plus incandescent, de plus en plus poignant. Waits pousse l'expressivité à son maximum, accents, phrases, rythmes, mélodies, textures... Toujours ce piano bastringue, un saxophone sorti du fond enfumé d'un bar miteux, des congas claquantes et un orgue criard. Waits roucoule, crie, éructe, caresse... Chef-d'œuvre.

**QUEEN**

JAZZ

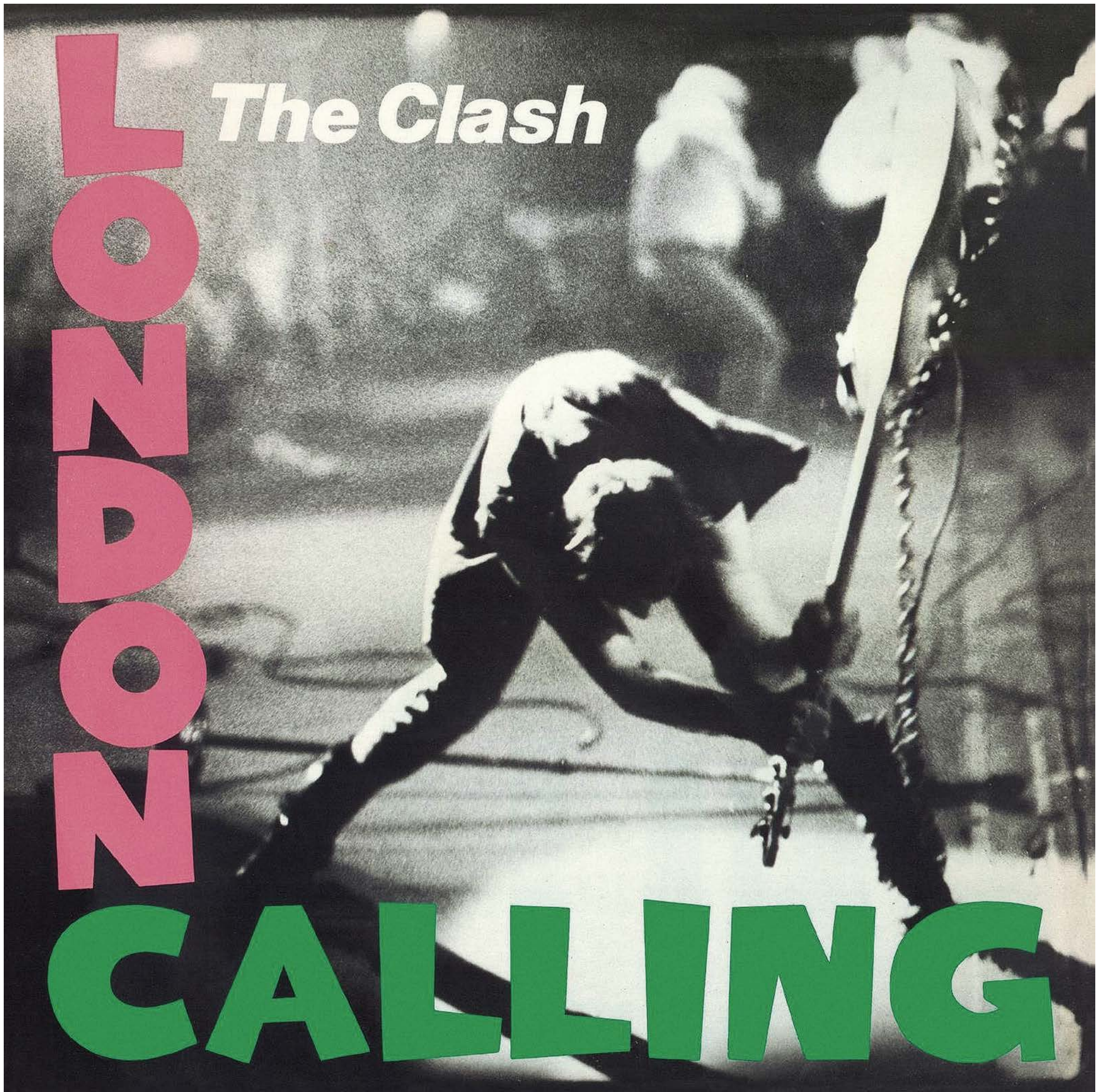
1978 | EMI RECORDS

Où est le jazz dans ce septième album de Queen ? Nulle part, ou si peu. En revanche, avec *Mustapha*, sa mélodie orientale, ses mots en Arabe et en Persan, Freddie Mercury se souvient sous forme d'un délire enflammé de l'enfance de Farrokh Bulsara, petit gamin de descendance indienne, dans les rues de Stone Town à Zanzibar, cette île à majorité musulmane. Ray Thomas Baker revient aux manettes, bannit les synthétiseurs et prône le pur son rock'n'roll que le quatuor avait quelque peu abandonné, comme avec *Fat Bottomed Girls*, guitare et basse accordées en ré, batterie surpuissante et le chant insensé de Mercury pour bien faire prendre le tout. Si Brian May s'impose de plus en plus, en alignant des riffs enflammés, en secondant Mercury au chant et en proposant de belles compositions (*Dead on Time*, *Dreamer's Ball*), le chanteur remporte encore le gros lot avec *Bicycle Race* et surtout *Don't Stop Me Now*.

NEVER MIND THE BOLLOCKS

HERE'S THE

SEX PISTOLS



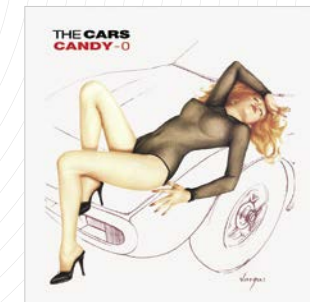
POP ROCK


BRIAN ENO
MUSIC FOR FILMS
 1978 | POLYDOR RECORDS

À sa sortie, Brian Eno avait prévu de n'en faire presser que cinq cents exemplaires, destinés à des réalisateurs en demande de bouts de musiques pour leurs films et publicités. De fait, cette compilation de titres d'une durée comprise entre une minute et demie et quatre minutes était l'antithèse des longs morceaux tentaculaires et chargés d'ambiance pour lesquels il venait d'attirer l'attention via *Music for Airports*. Mais, sortant de collaborations étroites avec David Bowie et Talking Heads, Brian Eno est attendu au tournant avec curiosité et intérêt, ce nouveau disque étant aussitôt un joli succès. Sur ces dix-huit pièces de musiques instrumentales qui demeurent dans le registre de l'ambient, plusieurs de ses amis interviennent avec brio, dont John Cale à la viole, Rod Melvin au piano électrique, Robert Fripp à la guitare électrique, Phil Collins aux percussions. Les réalisateurs Derek Jarman et John Woo utiliseront ensuite des morceaux de *Music for Films*.

THE CLASH
LONDON CALLING
 1979 | CBS RECORDS

En 1979, le rock anglais se trouve une muse pour fertiliser son exaspération, orienter sa fureur : Margaret Thatcher arrive au pouvoir. Et ça tombe bien : The Clash cherche d'autres idiomes que le simple punk rock pour dire son dégoût et sa rage. Désormais, le groupe le plus beau du monde continuera certes de fulminer mais ses chansons joueront l'entrisme dans les foyers américains et anglais, à base de pop, de reggae, de rockabilly, de ska ou de New Wave, déjà. Ce n'est pas encore la vaste et merveilleuse auberge espagnole de *Sandinista!* (1980), mais The Clash a résolument poussé les cloisons. Alors que le punk rock s'essouffle, se crispe sur des dogmes, les Londoniens s'en évadent par la grande porte, inaugurant sans même le savoir le post-punk. Disque primordial car charnière de l'histoire du rock, *London Calling* offrira à la postérité des dizaines de pistes à suivre. Son titre et sa pochette, copiés et détournés *ad infinitum* depuis, sont aussi devenus des objets et slogans fondamentaux de la pop culture. Un chef d'œuvre précurseur.


THE CARS
CANDY-O
 1979 | ELEKTRA RECORDS

Le fait que cette récente réédition de *Candy-O* soit augmentée change-t-il vraiment la donne ? Les mix alternatifs et l'inédit *That's It* demeurent anecdotiques par rapport au plaisir de retrouver ce second album remastérisé de Ric Ocasek et ses copains des Cars. Apparus au cœur de la New Wave, les cinq Bostoniens sont définitivement plus attirés par la power pop, terme qui leur permet de glisser de la pop, du garage ou même du hard-rock s'ils en ont envie, du moment que ceci vient appuyer la qualité des morceaux ciselés écrits et chantés par le bassiste Benjamin Orr et le guitariste rythmique Ric Ocasek. Justement, ce sont les morceaux interprétés par ce dernier, avec sa voix nasillarde et haut perchée, auxquels on adhère d'emblée. *Candy-O*, avec ses mélodies accrocheuses et la guitare instinctive d'Elliot Easton, nous replonge avec délice dans une époque où, heureusement, tout n'était pas que punk et disco. Couronné de succès, c'est l'album de la confirmation pour le groupe.


THE POLICE
OUTLANDOS D'AMOUR
 1978 | A&M RECORDS

Après un premier single punk brouillon, le quatuor devenu trio entre dans la légende avec ce premier album d'une grande originalité pour l'époque. Exit les riffs du guitariste corse Henry Padovani. L'improbable mélange de rock et de reggae proposé par un guitariste progressif (Andy Summers), un batteur frénétique (Stewart Copeland) et un chanteur/bassiste à l'inspiration tubesque (Sting) a donné ce premier album dont la pièce maîtresse est bien sûr le single classique *Roxanne*, l'histoire d'une prostituée qui n'a « plus besoin de vendre son corps à la nuit ». Avec ce coup de maître, The Police entrait d'office dans la catégorie des poids lourds du rock, une position fortifiée par les singles qui l'ont suivi, *Can't Stand Losing You* (le récit du suicide d'un amant rejeté par sa fiancée) et *So Lonely*, vaguement inspiré par *No Woman No Cry* de Bob Marley. Un album de qualité, qui a bien vieilli, sûrement mieux que tous les autres signés The Police, jeune groupe novateur qui ringardise déjà la scène punk...


ABBA
VOULEZ-VOUS
INDISPONIBLE
 1979 | POLAR RECORDS

En 1978, ABBA souffre de problèmes personnels (en particulier le divorce entre Björn et Agnetha) mais demeure néanmoins au faite de sa gloire après cinq albums débordant de hits. C'est aussi l'année où le disco devient un style majeur et le duo Benny Andersson-Björn Ulvaeus va s'y engouffrer. Pensé aux Bahamas mais enregistré comme d'habitude dans leur studio de Stockholm, *Voulez-Vous* propose des titres construits dans la veine disco-dance avec, en avant, *Voulez-Vous* et son riff martelé ou *Angel Eyes* et *If It Wasn't for the Nights*, totalement dans la lignée de leur travail précédent. Cependant, comme d'habitude, ABBA fait la part belle aux titres *mid-tempo* comme *Chiquitita*, le premier single de ce disque carré et homogène qui atteindra le sommet des *charts* au Royaume-Uni, au Japon, en Allemagne et bien entendu en Suède.


THE CURE
THREE IMAGINARY BOYS
 1979 | FICTION RECORDS

Cela avait plutôt mal commencé puisque leur label a voulu décider du choix des chansons incluses dans leur premier album, ainsi que de la pochette. Robert Smith a juré alors que l'on ne l'y reprendrait plus et que tout ce qui toucherait à la carrière des Cure serait désormais de son ressort. Néanmoins, le talent de cet enfant de Blackpool, conjugué à celui de ses acolytes Michael Dempsey et Lol Tolhurst, est tel que leur première tentative discographique est déjà un coup de maître. Premier opus reconnu du mouvement post-punk, signal avant-coureur de la New Wave, *Three Imaginary Boys* contient des accès de fureur (*So What?*) et de nostalgie (la ballade *Another Day*), des relents de glam rock (*Object*), une froideur soutenue (*It's Not You*) mais aussi de la langueur sur fond de rock saturé (*Fire on Cairo*), sans omettre la reprise inattendue, psychédélique et saturée de *Foxy Lady* de Jimi Hendrix. Power pop plus mélancolie égale The Cure.

MADNESS ONE STEP BEYOND...

1979 | STIFF RECORDS

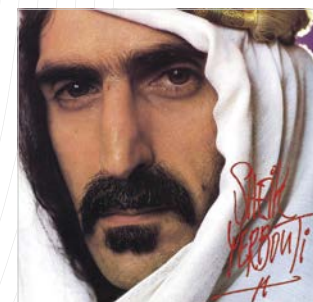
Ska et rocksteady forment le ciment du son Madness, ces prolos et fils de prolos blancs de Camden Town qui, soudain, repeignent avec talent et bonne humeur la grisaille ambiante. Fans de l'excellent Prince Buster, précurseur du ska, ils vont lui emprunter leur nom (tiré de sa chanson *Madness Is Gladness*), lui rendre hommage dans une chanson (*The Prince*) et puiser dans son répertoire une de ses chansons intitulée *One Step Beyond*. Jackpot ! C'est avec cet instrumental déjanté que les six *rude boys* vont mettre le Royaume-Uni dans leur poche. N'ayant pas de membres issus de communautés noires et délaissant la politique pour la bonne ambiance, même les racistes du British National Front et les *skinheads* les kiffent. Le groupe devra rapidement clarifier sa position et réagir avec le morceau *Don't Quote Me on That*. En attendant, avec ce premier album dense, varié et plein de surprises (leur version ska du *Lac des cygnes*), Madness secoue et fait trembler de rire l'Angleterre traumatisée de Miss Maggie.



DIRE STRAITS COMMUNIQUÉ

1979 | VERTIGO RECORDS

Acte 2 : il s'agit pour Dire Straits de reproduire, sinon perpétuer ce petit miracle qui a fait de leur premier album, hors mode, un succès international. Aucun hit ici à la *Sultans of Swing* mais une réelle continuité dans la qualité et dans le style, une meilleure production plus limpide et des morceaux plus élaborés et plus variés. Mark Knopfler déroule ses compositions entre rock, folk, blues et country, son jeu de guitare fluide et sa voix éraillée qui, depuis quelques mois, est devenue tellement familière. S'il ne fallait s'appuyer que sur un seul morceau, ce serait l'épique *Where Do You Think You're Going?*, son intro à la guitare acoustique sur laquelle se posent quelques balais de cymbales puis cette voix grave qui semble pleine de reproches. Arrive ensuite le refrain et la guitare électrique qui vient s'y nicher, la progression de la mélodie jusqu'aux couches de guitares qui se superposent et s'harmonisent. Du pur Dire Straits sans adjuvant ni exhausteur de goût.



FRANK ZAPPA SHEIK YERBOUTI

1979 | ZAPPA RECORDS

Bien sûr, Frank Zappa est avant tout cet olibrius hyperdoué qui peut triturer sons et partitions à l'envi avec cette folie et cet humour sarcastique qu'on lui connaît. Mais le maestro a également prouvé, comme avec l'album *Apostrophe* (1974), qu'il savait composer des chansons aux mélodies imparables sur lesquelles on pouvait carrément danser. C'est le cas avec *Sheik Yerbouti*, le premier album sur son propre label. D'emblée, le chef et sa bande se moquent de Peter Frampton et son tube *I'm in You* avec un langoureux *I Have Been in You*, ridiculisent un sex-symbol d'opérette nommé Bobby Brown et touchent même à l'icône Bob Dylan sur *Flakes*. Le tout à l'avenant. Tout cela pourrait prêter à sourire si les compositions n'étaient jouées par les excellents musiciens dont Zappa sait toujours s'entourer. *Dancin' Fool*, leur parodie disco du mouvement du même nom, deviendra un tube chez les fans du genre. Alors laissez-vous emporter et *Sheik Yerbouti* ou plutôt *Shake your booty!*



PINK FLOYD THE WALL

1979 | HARVEST RECORDS

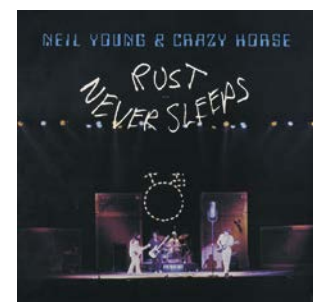
Disque des Floyd ou œuvre de Roger Waters ? Le concept de *The Wall*, histoire d'un certain Pink qui se sent aliéné par la société et voit son être et son mental dévorés par le star-system, dénote vraiment l'aventure autobiographique. Waters ne s'en cachera pas, le puissant et bruyant *In the Flesh?*, le subtil et poétique *Nobody Home*, le baroque *The Trial* ou le lyrique *Another Brick in the Wall*, quelques-uns des morceaux les plus marquants de ce double album riche et foisonnant, étant marqués par ses propres expériences. Les tensions entre les quatre membres s'annonçant, Gilmour aura quand même le droit de s'immiscer dans la partie musicale, créant plusieurs ambiances sonores remarquables dont celle de *Comfortably Numb*, le morceau qui rappelle le plus le Floyd planant des disques précédents. Enregistré dans le sud de la France avec l'aide de Bob Ezrin, *The Wall* demeure la pièce maîtresse de la discographie des quatre Anglais, mais surtout de leur bassiste.



THE RUTS THE CRACK

1979 | VIRGIN RECORDS

Au feu ! 1979 : The Ruts enflamment la vague punk rock avec ce premier album s'ouvrant sur l'incendiaire : *Babylon's Burning*. Secondé par le producteur expérimenté Mick Glossop, qui a œuvré aussi bien dans la New Wave que dans l'electronica, le quatuor en rébellion met en sons ses morceaux bien plus subtils et profonds que la plupart des autres groupes émergents. Urgents, possédés, efficaces, explosifs, The Ruts peuvent également sonner comme les pendants cockneys des Clash, usant eux aussi, comme sur *Jah War* et son texte dénonçant la répression musclée de la police lors des émeutes du mois d'avril précédent, les lignes mélodiques carrées du reggae. La voix de Malcolm Owen, aussi présente que lors de leurs brûlantes prestations scéniques, donne encore plus de relief à ce cri punk qui, sur la peinture de sa pochette, invite ses alter ego comme Rat Scabies et Captain Sensible des Damned. *Punk is not dead!*



NEIL YOUNG & CRAZY HORSE RUST NEVER SLEEPS

1979 | REPRISE RECORDS

Un autre album essentiel de Neil Young. Un autre chef-d'œuvre, un vrai faux live sans lequel une discothèque du génie canadien ne peut être complète. Une face acoustique, l'autre électrique. La première, qui démarre intensément avec *My, My, Hey Hey (Out of the Blue)* que le *Loner* interprète seul, avec sa guitare acoustique et son harmonica, devant le public de la Boarding House de San Francisco. Y résonne bien sûr la phrase *It's Better to Burn Out Than to Fade Away* associée désormais au suicide de Kurt Cobain. *Thrasher, Ride My Llama, Sail Away* (venant des séances de l'excellent *Comes a Time*) et *Pocahontas* complètent le tableau. La face électrique, d'emblée, stupéfiée : *Powderfinger*, subtil et légèrement électroifié, doté de chœurs éthérés avant le déchaînement saturé de *Welfare Mothers, Sedan Delivery* puis, comme une apothéose, le rageur *Hey, Hey, My, My (Into the Black)*. Neil Young l'annonce, comme une évidence : « *Rock'roll will never die* ».

MADNESS



ONE STEP BEYOND...



POP ROCK

THE POLICE

REGGATTA DE BLANC

1979 | A&M RECORDS

The Police n'a jamais été un groupe punk. Si *Outlandos d'Amour* a pu semer le doute, *Regatta de Blanc* rétablit la vérité : le rock est leur moteur, le reggae leur carburant. Enregistré en quatre semaines et sans gros moyens au studio Surrey Sound en compagnie de leur producteur et ami Nigel Gray, *Regatta de Blanc* frappe tout de suite par son originalité, sa ferveur, sa fraîcheur mais aussi son minimalisme. Rien de superflu ici, sinon quelques effets et nappes de synthés : juste l'essentiel, soit l'apanage des meilleurs musiciens, ce que sont Andy Summers, Stewart Copeland et Sting. Sting, l'homme de la situation, qui signe les trois tubes du disque : *Message in a Bottle*, *Walking on the Moon*, *Bed's Too Big Without You*. Eclipsés par le poids des hits, d'autres titres accrochent par leur singularité comme les énervés *It's Alright for You*, *Deathwish*, *On Any Other Day* et *Contact*. S'ils jouent du reggae pour Blancs, leur rock musclé et parfumé est bien universel.



SUPERTRAMP

BREAKFAST IN AMERICA

1979 | A&M RECORDS

Supertramp, avec *Breakfast in America*, écrit l'un des plus gros succès commerciaux de l'histoire du rock. Vendu à plus de vingt millions de copies à travers le monde, l'album se démarque de ses prédécesseurs par un son plus pop et des mélodies ravageuses taillées pour les radios, qui ne se priveront d'ailleurs pas de les exploiter sur les ondes pendant près de deux ans. Usine à tubes, le groupe s'illustre avec quatre des plus grands hits de sa carrière, à savoir *The Logical Song*, *Goodbye Stranger*, *Take the Long Way Home* et *Breakfast in America*. Métaphore de l'accessibilité du rêve américain, la pochette est à l'image de la musique : grandiloquente, théâtrale et hollywoodienne. *Breakfast in America* est un album homogène et puissant procurant un plaisir que même une longue série d'écoutes ne suffira pas à ternir. Le triomphe pop US de cette année 79.



KATE BUSH

NEVER FOR EVER

1980 | EMI RECORDS

C'est le troisième album de Kate Bush, celui qui devrait, enfin, lui apporter le succès qu'elle mérite. L'arme fatale qui ouvre ce disque capiteux s'appelle *Babooshka*, une chanson construite autour de son refrain entêtant, qui raconte le désir d'une femme de tester la loyauté de son mari. Passionnée par le cinéma, la belle Anglaise crée ses morceaux autour de ses références comme *The Wedding List*, directement influencé par *La Mariée était en noir* de François Truffaut, ou *The Infant Kiss* et son parfum de ritournelle inquiétante qui vient du film *Les Innocents* avec Deborah Kerr. Construit autour de différents claviers (synthétiseur Prophet, synthétiseur polyphonique, Fairlight, Fender Rhodes, Mini Moog...), *Never for Ever* séduit et enchante un public britannique qui adore les Nursery Rhymes et autres ritournelles moyenâgeuses dont l'artiste sait s'inspirer, et qu'elle magnifie avec son sens inné de la mélodie.



THE SPECIALS

THE SPECIALS

1979 | TWO-TONE RECORDS

À Coventry, comme dans les autres villes industrielles d'Angleterre, les punks font la loi. Cependant, dans les caves et les salles de répétition, certains, en particulier les groupes multiraciaux, préfèrent pratiquer une plongée dans le ska et le rocksteady, les sons formateurs du reggae issus de Jamaïque. Fers de lance du label et du mouvement 2 Tone, créé par leur pianiste Jerry Dammers, The Specials enregistrent le disque phare du mouvement et de l'époque. Leurs versions racées des meilleurs titres du genre tels qu'*A Message to You*, *Rudy (Dandy Livingstone)*, *Monkey Man* de Toots and the Maytals, *Too Hot* de Prince Buster sont parfaites, mais la force du groupe réside avant tout dans la qualité de ses propres compositions. Imprégnés du quotidien souvent morose de la jeunesse anglaise sous l'ère thatchérienne, ces morceaux comme *It's Up to You*, *Blank Expression* et surtout l'euphorisant *Concrete Jungle*, vont, dès la sortie du disque, devenir eux-mêmes des classiques. À noter que la production, exemplaire, est signée Elvis Costello.



THE B-52'S

THE B-52'S

1979 | WARNER BROS. RECORDS

Lorsqu'il est question des B-52's dans les conversations de salons rocks, on évoque souvent les coupes de cheveux insensées, les looks impossibles du groupe, ses vidéos excentriques, ses pochettes à encadrer obligatoirement ou ses productions postmodernes à une époque où l'on ne connaissait pas encore l'expression... Tout ceci est évidemment fascinant et contribue à bâtir une mythologie. Mais on oublie souvent le plus important, ce qui ne relève ni du gadget, ni du gimmick : l'écriture pop tout à fait géniale de ces créatures d'Athens en Géorgie. Sortes d'ABBA venus de l'espace, les B-52's sont ainsi une machine à tubes infernale, au son unique entre hi-fi du cosmos et bricolages sur matériel Emmaüs. Ils jouent de la surf music, mais en combinaison spatiale, et l'on peut librement inventer les danses psychédélicieuses qui accompagnent leurs *Planet Claire* ou *Rock Lobster*. Car ce premier album est un juke-box du bonheur, un best of, déjà. La preuve : un expert de la pop les considérerait comme son groupe préféré. Un certain John Lennon...



THE CURE

SEVENTEEN SECONDS

1980 | FICTION RECORDS

Avec ce second album, The Cure démontre sa maîtrise parfaite de la chanson sombre et dépouillée aux paroles oniriques et au son souvent ténu et minimaliste, le tout porté par le chant glacial de Robert Smith. Le groupe a travaillé dix-sept heures par jour aux studios Morgand de Londres, dormant sur place, ne disposant que d'un budget et d'un temps limités pour accoucher de cet album aux atmosphères d'une captivante mélancolie. On y trouve des instrumentaux resserrés mais également quelques morceaux résolument pop comme *Play for Today*. The Cure va dynamiter le rock britannique en imposant un univers glacé et mélancolique. Le morceau phare du disque demeure *The Forest*, ce classique à l'exquis riff de basse qui va les imposer sur la nouvelle scène cold wave du début des années quatre-vingt. Le look de Robert Smith, vêtements noirs, cheveux ébouriffés, rouge à lèvres flamboyant sur visage pâle à souhait, complète le tableau. Voilà The Cure en place pour le succès mondial.



BRUCE SPRINGSTEEN

THE RIVER

1980 | COLUMBIA RECORDS

Onze chansons livrant sur quatre faces un condensé de ce qui forme l'identité musicale

du Boss : un rock urgent aux textes engagés. Personne jusqu'alors n'avait vraiment autant disséqué sur le mode rock'n'roll l'*american way of life* via des positions politiques courageuses, face à une Amérique tiraillée entre ses traditions et sa position de leader du monde moderne. Cependant, à côté des titres donnant voix à la classe ouvrière américaine, Springsteen propose sur ce double album des morceaux plus légers, parfois teintés d'humour comme *I'm a Rocker* et *Sherry Darling*. Il annonce également, via *Wreck on the Highway* et *The River* et leur charge de souvenirs aigres-doux, le disque suivant, l'intimiste *Nebraska*. *The River* regorge de moments essentiels comme les magnifiques et subtils *Point Blank* et *Drive All Night*, ainsi que les hits purement rock que sont *Ramrod*, *Cadillac Ranch* ou *Hungry Heart*. Un disque captivant et de toute beauté.



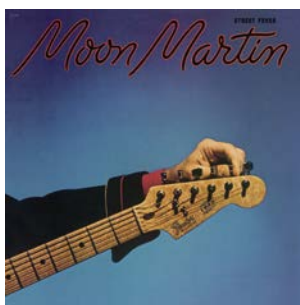
THE CLASH

SANDINISTA!

1980 | CBS RECORDS

Trois vinyles, trente-six titres, deux heures et vingt minutes de musique ! Il n'en fallait pas moins pour surprendre après la

force du double album précédent, *London Calling*. Ici, le quatuor londonien part explorer tous les styles qui les ont nourris. Le reggae-dub bien sûr avec *Junco Partner*, *Silicone on Sapphire*, *The Equalizer*, *Living in Fame*, *Version Pardner...* Le calypso de Trinidad et Tobago pointe son nez (*Let's Go Crazy*), également le gospel sur *The Sound of Sinners*, le funk (*Version City*, *Lightning Strikes*), le swing (*Look Here*), le rockabilly (*The Leader*, *Midnight Log*, *Hitsville UK...*), le folk celtique (*Loose This Skin*). Mais c'est le rock qui donne une entité à ce délicieux foutoir : un rock à toutes les sauces, urgent, brûlant, captivant, empli de messages et de revendications, qui affleurent sur chaque morceau, teinté d'autres influences ou résolument binaires comme les sulfureux *Police on My Back* et *The Magnificent Seven*. Quelle claque !



MOON MARTIN

STREET FEVER

INDISPONIBLE

1980 | CAPITOL RECORDS

John Moon Martin, c'est avant tout des morceaux incontournables : *Bad Case of Loving*

You popularisé par Robert Palmer, *Cadillac Walk* et *Rolene* pour Willy Deville. Le petit gars de l'Oklahoma exilé à Los Angeles et qui collabora avec Grams Parsons ou encore Linda Ronstadt, est un remarquable compositeur, pour les autres mais aussi pour lui. De sa voix nasillarde bourrée de charme, il interprète ici onze de ses titres, des hymnes rock dont certains ont fait le tour du monde. Ainsi *Rollin' in My Rolls* et ses guitares country-rock, *No Dice*, *Stranded* et *Bad News* dont les Français s'entichèrent en en faisant un tube radio. En l'espace de trente-cinq minutes guitare en mains, Moon Martin nous offre sur cet album compact le troisième de sa discographie, une leçon de rock'n'roll sans effets ni artifices.



THE PRETENDERS

PRETENDERS

1980 | REAL/SIRE RECORDS

L'américaine Chrissy Hynde et son gang de rockers cristallisent le meilleur du rock avec l'énergie du punk et un sens de

la perfection pop bluffant. Le timbre assuré de sa voix complète une puissance de feu surprenante. Ce premier album n'est pas seulement un classique du rock and roll, c'est aussi l'un des plus grands disques pop de tous les temps et le plus grand disque de power pop de l'histoire. Douze titres, douze tubes dont une reprise du *Stop Your Sobbing* des Kinks produite par Nick Lowe et qui sera le premier single extrait de l'album. Les onze autres titres permettent d'apprécier l'une des meilleures rythmiques de l'histoire (Martin Chambers/batterie et Pate Farndon/basse) ainsi que le jeu de guitare ciselé et exceptionnellement brillant de James Honeymoon Scott. L'album entrera directement et légitimement au top des *charts* anglais en 1980 et le magazine *Rolling Stone* le positionnera à la 15^e place des plus grands albums de tous les temps, preuve de qualité. Un grand moment de Rock, et la découverte d'une personnalité attachante et profondément séduisante.



SIOUXSIE AND THE BANSHEES

KALEIDOSCOPE

1980 | POLYDOR RECORDS

Dans leurs longues carrières parallèles depuis plus de quarante ans, The Cure et Siouxsie

& the Banshees se sont maintes fois croisés : en studio ou en tournée, lors de fertiles collaborations et de prêts sans option d'achat de musiciens. Peut-être ont-ils même échangé des conseils capillaires ! Mais le point sur lequel Robert Smith et Siouxsie Sioux se sont le plus souvent retrouvés reste cette intersection entre pop radieuse et New Wave torturée. Car sous leur carapace hostile, leurs fanfreluches gothiques, leur morosité de façade, les chansons de la Londonienne restent des petites merveilles à siffler sous la douche. Et pas seulement une douche froide. Cette capacité à trouser un refrain indiscutable, Siouxsie la maîtrisait déjà à ses débuts, notamment sur les merveilleux *Christine* ou *Happy House* qui illuminent ce troisième album.



KIM WILDE

KIM WILDE

1981 | RAK RECORDS

Papa est le rockeur Marty Wilde, son frèreot Ricky est également un musicien accompli.

Quand les hommes de la famille décident de s'occuper de la gamine, alors âgée de 19 ans, ils commencent par lui écrire dix morceaux pop avec ce qu'il faut de New Wave, aussi un zeste de reggae. Les textes tournent autour des amours adolescentes, également des centres urbains (*Our Town*) et même des acouphènes (*Water on Glass*) ! Mais c'est le craquant *Kids in America*, son refrain percutant, sa rythmique d'airain, ses lignes de basse créées par le synthé de Ricky, le tout survolé par la voix acidulée de la jolie blonde, qui envoie l'album directement en haut des *charts*. Marty a beau dire qu'il pondit le texte en studio au tout dernier moment, la chanson semble avoir été longuement travaillée, ce pour un résultat optimal. L'entraînant *Chequered Love* et *Everything We Know*, ce fameux reggae particulièrement réussi bien qu'incongru, font partie des meilleurs titres de cet album qui ouvre les années quatre-vingt, une décennie de succès pour Kim.

LA DISCOTHÈQUE IDÉALE VINYLE

POP ROCK



FOREIGNER

4

1981 | ATLANTIC RECORDS

Oui, Foreigner sortira trois ans plus tard la ballade interplanétaire *I Want to Know What Love Is*. En attendant, le combo

anglo-américain demeure un des leaders du mouvement Hard FM. Une tare ? Pas toujours. Porté par les compositions et la guitare de Mick Jones associées à la voix rageuse de Lou Gramm, Foreigner jouit d'une excellente réputation qui va plus loin que cette seule étiquette gluante. Deux des membres fondateurs (Ian McDonald et Al Greenwood) ayant décidé de partir, il faut se renouveler. La bonne idée sera de choisir cette fois-ci comme producteur celui d'AC/DC, plus particulièrement de *Back in Black* : Robert John Mutt Lange. L'Australien va leur forger un son robuste et inoxydable, mettant en avant la voix intense de Gramm sur des morceaux devenus intemporels comme la ballade *Waiting for a Girl Like You* portée par les synthés de Thomas Dolby en invité permanent et bien sûr *Urgent* et son solo de saxophone dû au vétéran de la Motown Junior Walker. 4, un chiffre porte-bonheur.



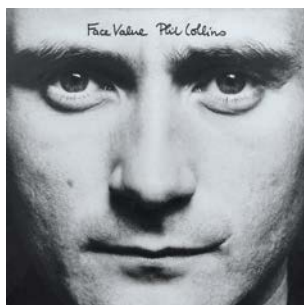
KLAUS NOMI

KLAUS NOMI

1981 | RCA VICTOR RECORDS

L'arrivée de cet Allemand au look et au registre détonants secoue la scène rock mondiale.

L'air d'un clown extraterrestre, engoncé dans son costume triangulaire surmonté d'un nœud papillon, le visage pâle et fardé, Nomi promène sa voix haut perchée à la tessiture hors norme sur des morceaux mêlant synthpop et opéra, une musique froide aux accents dramatiques qui s'intègre parfaitement au courant New Wave, alors en pleine explosion. Installé à New York, repéré par Bowie qui l'engagera d'abord comme choriste, Nomi va rapidement proposer ce premier album baroque contenant dix titres originaux, des reprises de titres variés (*The Twist* de Chubby Checker) ou bien puisés dans le répertoire classique comme sa version de l'opéra *King Arthur* d'Henry Purcell qu'il rebaptise *The Cold Song*, ou encore l'aria de *Samson et Dalila* de Camille Saint-Saëns. Cet album habité est à l'image de son auteur : singulier, fantasque, percutant et surtout transgressif.



PHIL COLLINS

FACE VALUE

1981 | VIRGIN RECORDS

Écrit comme une thérapie musicale après son douloureux divorce, ce premier album solo du batteur de Genesis est un

bel exercice de style dans lequel il démontre ses talents de *song-writer*. Ici dominent le redoutable *In the Air Tonight*, son refrain sombre (dans lequel il cible son ex-femme Andréa) et sa rythmique imparable, ainsi que *The Roof Is Leaking*, surchargé d'émotion et magnifié par la guitare d'Eric Clapton... La sensibilité déborde aussi avec *This Must Be Love* et sa subtile construction ainsi qu'*If Leaving Me Is Easy*, elle aussi tout en délicatesse et dont les cordes ont été arrangées par le légendaire Arif Mardin. Collins flirte tendrement avec la soul music qu'il adore, appuyé par ses copains virtuoses tels que Daryl Struermer à la guitare, Alphonso Johnson à la basse et L. Shankar au violon. Sinon, il joue de presque tout, contrôlant son œuvre de A à Z en compagnie du producteur Hugh Padgham. Le public est conquis et Phil Collins va bien mieux, merci.



GENESIS

ABACAB

1981 | CHARISMA RECORDS

Quel rapport entre le Genesis de *Foxtrot* et celui, neuf ans plus tard, d'*Abacab* ? Quasi-

ment aucun hormis la matrice musicale composée de Michel Rutherford, Tony Banks et Phil Collins, chanteur en titre à date du départ de Gabriel en 1975. Depuis l'album précédent (*Duke*), le trio a fait table rase du passé : plus de rock progressif et de théâtre sonore, place à des titres patiemment construits autour de bases rock dans leur local du Surrey. Les thèmes des neuf chansons peuvent encore être quelque peu ésotériques et effleurer l'esprit d'antan (*Me and Mary Jane*, *Man on the Corner...*), leur orchestration ne souffre d'aucune approximation. Tout est net, carré, certains titres (*Dodo/Lurker*, *Like It or Not*) semblaient écrits pour la scène, *No Reply at All*, échappé de *Face Value*, l'album solo que vient de consacrer leur batteur-chanteur. *Abacab*, ou la qualité Genesis, une marche de plus vers le succès international.



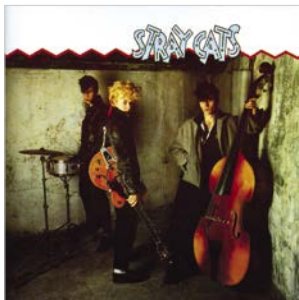
JOAN JETT & THE BLACKHEARTS

I LOVE ROCK 'N ROLL

1981 | BOARDWALK ENTERTAINMENT

Premier album en compagnie des Blackhearts, *I Love Rock 'N Roll* est devenu, au fil du temps,

un classique incontournable de l'histoire du rock. Il serait d'ailleurs injuste de résumer ce monument à sa seule chanson-titre. Flirtant avec le rock'n'roll des années cinquante et soixante, la musique se fait à la fois punk et glam, à l'image même de la chanteuse. Si les compositions sont de très bonne facture (*Love Is Pain*, *Be Straight*), la reprise *Crimson and Clover* de Tommy James and the Shondells est la cerise sur le gâteau. Avec son refrain languoureux et sa rythmique lancinante elle devient, au même titre qu'*I Love Rock 'N Roll*, un hymne post-psychédélique qui sera joué à chacun des concerts de l'artiste. Joan Jett s'est définitivement affranchie de son passage chez les Runaways et a bien digéré l'influence de Suzi Quattro. Plus fort, plus dur et plus graveleux que *Bad Reputation*, *I Love Rock 'N Roll* est un album symbolique, empreint de révolte et de sincérité.



STRAY CATS

STRAY CATS

1981 | ARISTA RECORDS

Brian Setzer, Lee Rocker et Slim Jim Phantom sont de la ville de Massepequa, Long Island, New York. C'est à Londres

qu'ils ont trouvé refuge et, tandis que l'Amérique les ignore, c'est bien au Royaume-Uni et en France que leur premier album gorgé de leur rockabilly enflammé inspiré par Eddie Cochran va captiver des millions de fans. Produits par Dave Edmunds, musicien et producteur *so british*, ces chats errants ont le look, l'attitude mais aussi et surtout le son. La guitare fluide (une Gretsch, bien sûr) et la voix cramée de Brian Setzer, la batterie light de Slim Jim Phantom (caisse claire, cymbale et grosse caisse) et la contrebasse de Lee Rocker imposent un univers unique empli de grâce, de charme mais surtout de rock'n'roll. Trois hits seront tirés de ce 33-tours ludique et tonique : *Runaway Boys*, *Rock This Town* et *Stray Cat Strut*. Ça swingue, ça rugit, ça danse, ça remue, ça rigole. Un remède idéal contre la morosité et les pieds collés au plancher.



DIRE STRAITS
LOVE OVER GOLD
1982 | VERTIGO RECORDS

On connaît l'histoire de ces musiciens londoniens bien décidés à faire accepter leur rock simple et carré basé sur des guitares *roots*, l'intérêt qui leur est soudain porté par un animateur radio et l'explosion de leur premier album. Depuis, Dire Straits a confirmé à travers deux autres albums plébiscités (*Communiqué*, *Making Movies*) cette subtile alchimie formée par la finesse des compositions et de l'instrumentation, sans oublier la voix si particulière de Mark Knopfler. Avec *Love Over Gold*, Knopfler veut aller plus loin, s'appuyant totalement sur les claviers du nouvel arrivant Alan Clark pour la création de cinq longues pièces musicales. Monté autour d'un duo piano/synthétiseurs, du vibraphone du jazzman américain Mike Mainieri et de la guitare métallique de Knopfler, *Private Investigations* demeure l'un des plus beaux morceaux de Dire Straits avec l'autre pièce maîtresse contenue dans cet album majeur, le majestueux *Telegraph Road*, superbe composition de plus de quatorze minutes, qui peut s'écouter en boucle, à l'infini.



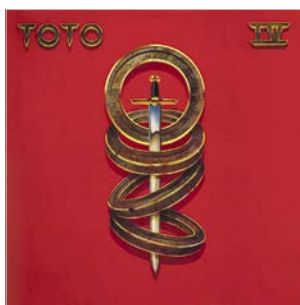
ELVIS COSTELLO & THE ATTRACTIONS
IMPERIAL BEDROOM
INDISPONIBLE
1982 | F-BEAT RECORDS

Elvis Costello possédait sa méthode. Toujours tester ses chansons live avant de les enregistrer. Mais ça, c'était du temps de son *partnership* avec son ami Nick Lowe à la production. Pour *Imperial Bedroom*, « Elvis » MacManus va démarrer une nouvelle collaboration avec Geoff Emerick, l'ingé-son des Beatles. Direction les Air Studios pour douze semaines d'enregistrement en compagnie de sa bande (Steve Nieve, Bruce et Peter Thomas). Orfèvre de la composition, Costello délivre quinze diamants taillés dans le rock, le folk et le baroque. Emerick apporte sa science des arrangements pop apprise avec Paul McCartney (pour lequel il met en boîte simultanément *Tug of War*), comme sur le ciselé *Man Out of Time*, le plus raffiné des quinze titres qui composent l'album. Dans la continuité de *Trust*, *Imperial Bedroom* consacre l'un des meilleurs *songwriters* de son époque.



DONALD FAGEN
THE NIGHTFLY
1982 | WARNER BROS. RECORDS

Y aurait-il de la place pour les intellectuels dans la musique ? Le duo de Steely Dan a prouvé que oui. Quand Donald Fagen s'en est allé solo, il a continué à proposer une musique intelligente et excitante aux relents soul et jazz. Sur la couverture de *The Nightfly*, il apparaît en DJ du passé version noir et blanc, mais la musique contenue à l'intérieur est bien en Technicolor. Le son est parfait, ce disque étant de plus le tout premier enregistré sur du matériel numérique. L'écriture et l'interprétation sont du même métal, latines sur *The Goodbye Look* (sur Cuba), douces et rêveuses sur l'adolescence abandonnée (*Maxine*), funky sur le jovial *New Frontier*, également *groovy* avec sa reprise pleine de charme de *Ruby Baby*, le petit bijou signé par Jerry Leiber et Mike Stoller pour Dion en 1961. Donald Fagen, auteur-compositeur, chanteur, pianiste, est nostalgique mais d'une façon éminemment moderne. L'apanage des musiciens les plus éclairés ?



TOTO
TOTO IV
1982 | COLUMBIA RECORDS

Quand six musiciens de studio, parmi les meilleurs de la planète, se décident à former un groupe, cela ne peut que faire des étincelles. Déjà, chacun amène ses goûts, ses aspirations, afin d'aboutir à une véritable solidité dans l'éclectisme. Dans ce quatrième album, le plus riche et le plus fourni en solides compositions et en instrumentations, le spectre des genres parcourus est particulièrement étendu, de la soul (*It's a Feeling*) au blues (*Make Believe*) en passant par les racines du jazz (*Waiting for Your Love*), le simili hard-rock (*Afraid of Love*), la ballade (*Africa, I Won't Hold You Back*) et bien sûr le rock bien carré sur lequel ils ont fait leurs armes (*Good for You, We Made It*). La complicité et l'équilibre sont ici de mise, chacun apportant sa pierre à l'édifice : les voix de David Paich et Bobby Kimball se complètent à merveille, les claviers sont particulièrement maîtrisés, la batterie de Jeff Porcaro jamais prise en défaut et la guitare de Steve Lukather harmonise sans retenue. Une belle histoire de Toto.

SIMON AND GARFUNKEL
THE CONCERT IN CENTRAL PARK
1982 | WARNER BROS. RECORDS

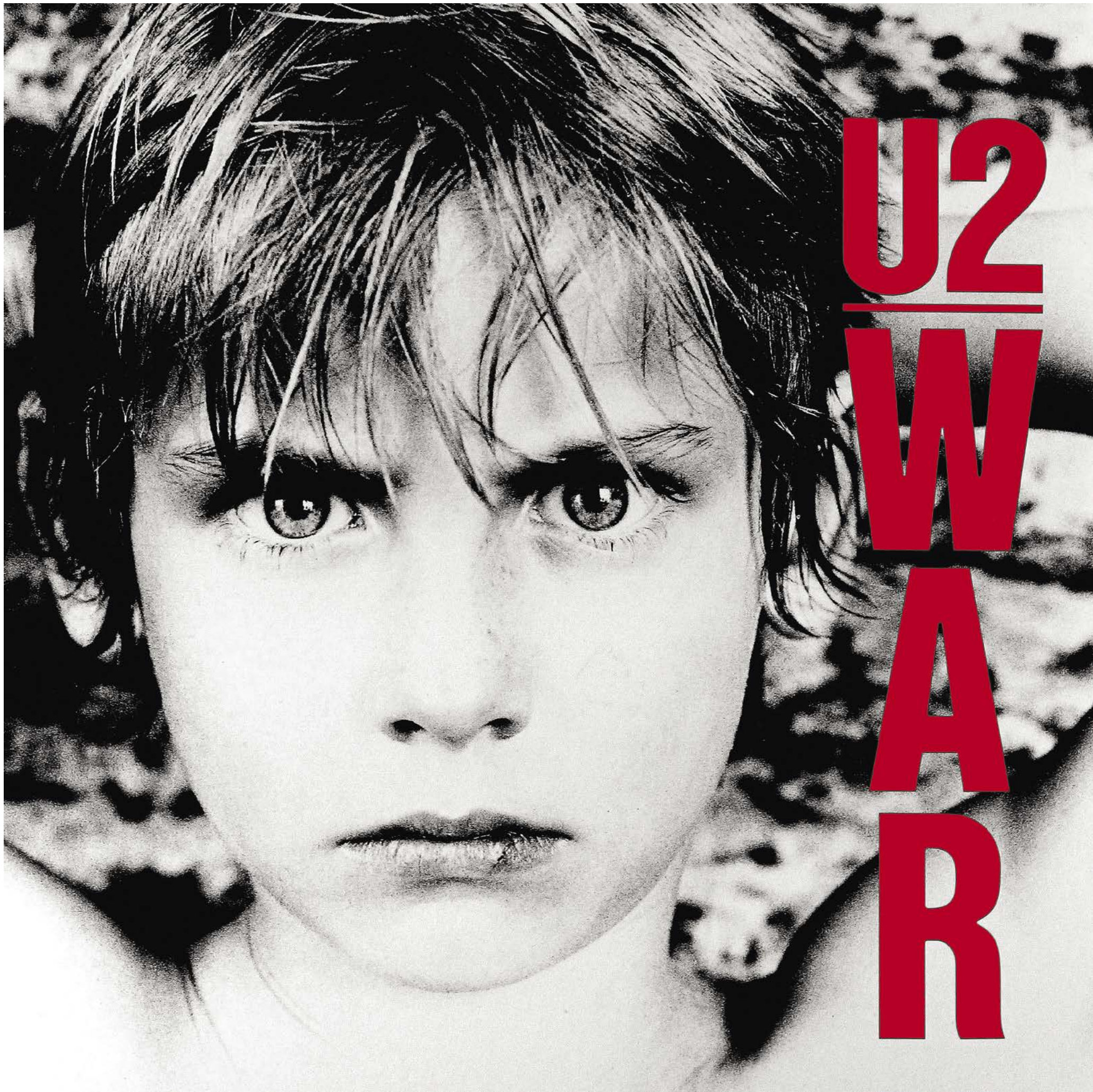
Central Park était devenu une poubelle. À tel point qu'il fallait y organiser un énorme événement afin de récolter des fonds. Et si personne ne personnifiait autant New York et son parc que Simon et Garfunkel, encore fallait-il que Paul Simon digère l'énorme flop de son film *One Trick Pony*, et surtout qu'ils puissent se reparler. Ainsi fut fait, et le 19 septembre 1981, après trois semaines de répétitions tendues dans un théâtre de Manhattan, le duo entouré de pointures (Steve Gadd, Richard Tee, Anthony Jackson...) déboule sur la grande scène en extérieur. Tous les plus grands tubes du tandem ainsi que ceux des albums solos de Simon figurent sur ce double album, y compris quelques titres chantés en solo, la plupart contenus dans leurs albums à venir (*April Come She Will* et *A Heart in New York* pour Garfunkel, *The Late Great Johnny Ace* pour Simon). Un concert en forme de best of, une soirée unique dans un lieu qui l'est tout autant.



KLAUS NOMI
SIMPLE MAN
1982 | RCA VICTOR RECORDS

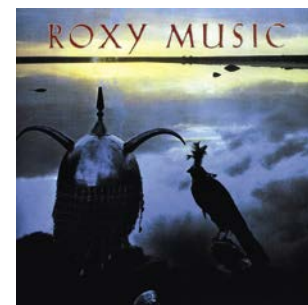
Klaus Sperber parviendra-t-il à réitérer le succès de son premier album qui se vendra, rien qu'en France, à trois cent mille exemplaires ? Reconduit dans son rôle de producteur, Ron Johnsen va rappeler le guitariste Scott Woody et inviter John Kay, le leader de Steppenwolf, ici dans le rôle de bassiste. Côté compositions, Kristian Hoffman, ami intime de Nomi et ex-membre de The Mumps, signe, comme sur l'album précédent, deux morceaux délirants sur une base purement rock (*After the Fall* et *Simple Man*). Henry Purcell est de nouveau ressuscité pour quelques emprunts (*Death, Wayward Sisters* tiré de *Dido and Aeneas*) tandis que, d'un autre côté, le chanteur déjanté s'amuse à disloquer le célèbre tube pop *Just One Look* puis *Falling in Love Again*, chanté par Marlène Dietrich dans le film *L'Ange bleu*, ou encore *Ding-Dong! The Witch Is Dead* extrait de *The Wizard of Oz*. Sur une base moins opératique que le précédent, plus ouvert et plus fun, *Simple Man* sera le dernier album du flamboyant Nomi avant son décès.



**THE CURE**
PORNOGRAPHY

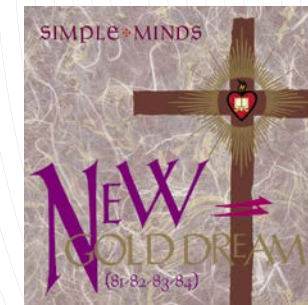
1982 | FICTION RECORDS

Quand ils entrent en studio pour *Pornography*, les Cure sont au bord de l'implosion : trop d'enregistrements et surtout trop de tournées, pendant lesquelles le trio semble incapable de s'économiser. Après *Seventeen Seconds* et *Faith*, *Pornography* est l'ultime pièce d'un triptyque de la désolation, de l'enfermement, de plus en plus radical. Ici, l'air se raréfie, les perspectives se réduisent dans ces chansons denses et sombres, sans doute les plus moroses et les moins pop du groupe. Les premiers mots du disque résumant d'ailleurs l'ambiance crépusculaire de cet album dont le groupe peinera à se remettre : « *It doesn't matter if we all die* » (« *Qu'importe si nous mourons tous* »). Mais quelques mois plus tard, The Cure sortit en single le joyeux et sautillant *Let's Go to Bed* : la lumière revint alors. Mais pas le sourire.

**ROXY MUSIC**
AVALON

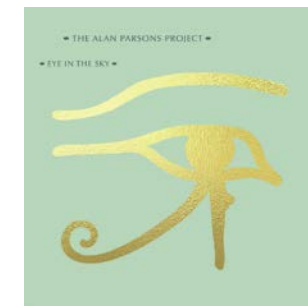
1982 | EG/POLYDOR RECORDS

L'époque glam est terminée et Roxy Music en a bien profité, merci. Suite à cette période faste forte de cinq albums marquants, brillants de strass et d'une sophistication ampoulée, les compagnons du glam se sont dit au revoir pour, quelques années plus tard, renaître de leurs brocards. Désormais, Bryan Ferry mène seul la maison Roxy, écrivant, composant et chantant. Phil Manzanera et Andy Mackay l'accompagnent avec talent dans une nouvelle épopée charme et séduction où l'atmosphère est romantique à souhait. Suaves mais entraînants, mélodiques et expressifs, *More Than This*, *Avalon*, *While My Heart Is Still Beating*, *To Turn You On* ou *True to Life* nous transportent dans cet univers chic et néanmoins canaille, tout en ombres et lumières, du nouveau Roxy Music. Quand *The Space Between* offre un *beat funk* tout en retenue – comme l'est le saxophone de Mackay –, les instrumentaux *India* et *Tara* nous transportent directement sur l'île mythologique, pourtant invisible, qui donne son nom à ce disque précieux dans sa forme et son contenu. Un nouveau départ pour Ferry et son équipage.

**SIMPLE MINDS**
NEW GOLD DREAM
(81-82-83-84)

1982 | VIRGIN RECORDS

À la sortie de *New Gold Dream*, Simple Minds a déjà cinq albums à son actif, cinq galettes emplies d'hymnes pop éblouissants et sophistiqués associant un romantisme chaleureux à un mélange de New Wave et de pop. Une fois de plus, cet album illustre à la perfection l'habileté et la variété de l'écriture du groupe, en particulier de son leader, Jim Kerr. La force de ce disque réside avant tout dans la diversité des rythmes créés par les trois percussionnistes embauchés pour l'occasion. Associées à la basse de Derek Forbes, ces percussions créent une fraîcheur inédite sur lesquelles le groupe peut construire des chansons délicates et vibrantes. La voix de Kerr épouse parfaitement les sonorités riches et rondes que Michael MacNeil tire de ses claviers, et Charlie Burchill de sa guitare. *Glittering Prize* et *Promised You a Miracle* sont les deux singles du 33-tours mais *Hunter and the Hunted* résume au mieux cette combinaison unique qui définit Simple Minds.

**THE ALAN PARSONS PROJECT**
EYE IN THE SKY

1982 | ARISTA RECORDS

On a souvent catalogué The Alan Parsons dans la case rock progressif. Cependant, la machine musicale créée par l'ingénieur du son Alan Parsons et l'auteur-compositeur Eric Woolfson ne se limite pas à ce seul style. Pour preuve, ce sixième album alliant pop et funk, lyrique et synthétique. Résolument plus rock que les précédents, ce disque se veut bien plus accessible que les précédents. C'est Woolfson lui-même, parmi les six chanteurs retenus pour interpréter les huit titres chantés du disque, qui a collé sa voix sur le tube, l'éponyme *Eye in the Sky*. Mais le morceau le plus connu de cet album demeure sans doute l'instrumental *Sirius* qui devint l'hymne obligatoire joué avant des centaines de rencontres sportives comme, par exemple, tous les matchs des Chicago Bulls. Aujourd'hui encore, *Sirius* résonne dans des dizaines de stades et de terrains de sport. Un album qui n'a pas usurpé sa réputation.

U2
WAR

1983 | ISLAND RECORDS

Un groupe irlandais de rock se doit-il de traiter de politique ? U2 n'a pas demandé la permission pour emmener son rock fervent sur les chemins de la contestation. Tout est dit dans le titre, l'année 1982, celle de l'enregistrement, ayant été le théâtre de tant d'affrontements. Quand *New Year's Day* rend hommage au mouvement polonais Solidarnosc, *Sunday Bloody Sunday*, sa batterie façon militaire, son rythme en 4/4, sa guitare carrée et ses harmonies, raconte sans artifices ce fameux dimanche où, à Derry, les troupes britanniques tuèrent des manifestants civils et désarmés. Quant à *Seconds*, il dénonce la prolifération nucléaire. En fait, presque toutes les chansons de cet album résolument rock et au son bien plus épais, intraitable et inflexible que leurs disques précédents, traitent d'un sujet grave et contemporain. L'album de la maturité.

**CYNDI LAUPER**
SHE'S SO UNUSUAL

1983 | PORTRAIT RECORDS

D'emblée, le constat était faussé. Cyndi Lauper ne pouvait seulement être un personnage rigolo, cette jeune rouquine en robe colorée qui se dandinait sur sa bluette intitulée *Girls Just Want to Have Fun*. Et puis certains prirent le temps d'écouter son premier album. Beaucoup plus profonde et intelligente que ne le laisse supposer sa voix aiguë et son look de gamine, Cyndi Lauper fait preuve, pour son premier enregistrement, d'une consistance et d'une maturité étonnantes. Façonnées sur un mix de guitares New Wave et de synthétiseurs, ses compositions comme *She Bop*, *All Through the Night* ou *When You Were Mine* démontrent un talent fou. Cyndi Lauper s'amuse mais raconte aussi son époque avec gravité. Combien d'artistes ont eu la joie et la fierté d'entendre une de leurs chansons (*Time After Time*) reprise par Miles Davis ? Cyndi Lauper est une guerrière du rock'n'roll, une aventurière du rythme en frous-frous et robe à volants.



NEW ORDER
POWER,
CORRUPTION & LIES
1983 | FACTORY RECORDS

1983 est une année charnière pour New Order, qui abandonne le son *dark* façonné par Martin Hannett et se lance dans l'électro avec *Blue Monday*, single à succès pourtant absent de cet album. Mais le son de *Power, Corruption & Lies* est dans la lignée de ce hit façonné par Arthur Baker. S'il reste des traces de Joy Division (notamment sur *Age of Consent*), le son global, produit par le groupe lui-même, annonce le grand tournant *dancefloor* qui sera sa *trademark* pour les années à venir. *Les Drums* de Stephen Morris sont toujours aussi tribaux, mais se font plus club, et la voix de Bernard Sumner a pris de l'assurance. Les claviers de Gillian Gilbert ont, eux aussi, pris de l'ampleur, et ils contribuent pour beaucoup au climat de cet album plus solaire que mortuaire, au grand dam des Joydivisionnistes, mais pour le plus grand plaisir des clubbeurs, qui peuvent enfin danser sur du New Order.



EURYTHMICS
SWEET DREAMS
(ARE MADE OF THIS)
1983 | RCA RECORDS

Annie et Dave savent écrire des chansons. Ils savent également les interpréter mais, en plus, y ajoutent une intensité émotionnelle à laquelle il est difficile de ne pas succomber. Ce disque, leur second, contiendra la clef du succès : des mélodies « maousses costaudes », une voix divine et des sonorités New Wave avant tout tirées de nombreux claviers. Cependant, le sorcier Dave Stewart n'oublie pas la force des guitares ou la puissance d'une grosse caisse, fût-elle électronique. Chaleur du groove et de la funk, froideur du synthétiseur : l'omelette norvégienne du son Eurythmics se déguste avec délectation. Si *Sweet Dreams (Are Made of This)* demeure dans toutes les mémoires, d'autres pierres précieuses comme l'envoûtant *This City Never Sleeps* ou la version dynamite de *Wrap It Up* de Sam And Dave ajoutent encore de la saveur. Puis, soudain, tous les pseudo-groupes électropop des années quatre-vingt décidèrent de raccrocher.



BILLY IDOL
REBEL YELL
1983 | CHRYSALIS RECORDS

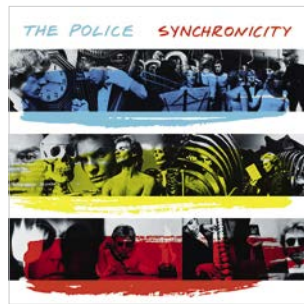
Plus vraiment punk mais les cheveux en brosse décolorés, vêtu de cuir des pieds à la tête, sans oublier la fameuse moue

lippue et une gestuelle haute en couleurs. L'image compte autant que le son et William Michael Albert Broad en a pleinement conscience. Les clips ciselés qui accompagnent ce second album, (*Flesh for Fantasy* et *Eye Without a Face*), les deux gros hits du disque, imposent encore plus l'artiste et le personnage dans l'univers étincelant des rock stars. Billy Idol est dans la place et *Rebel Yell* enfonce le clou. Avec Steve Stevens, à la fois guitariste et maestro des synthétiseurs, dont le look est à l'exact opposé de celui de son ami, Idol concocte en trois jours de studio un album incendiaire et agressif qui démarre avec le morceau-titre saturé de guitares. *Blue Highway* et (*Do Not*) *Stand in the Shadow* déroulent ensuite une rythmique heavy metal. Idol et Stevens vont également se mouvoir dans des rythmes plus pop (*Catch My Call*, *Crank Call*), les guitares saturant l'atmosphère. Chaud !



SIMPLE MINDS
SPARKLE IN THE RAIN
1983 | VIRGIN RECORDS

Sparkle in the Rain est construit sous la même forme que *New Gold Dream (81/82/83/84)* : un mélange détonnant de sonorités pop-New Wave et de rock. Sur les dix titres de l'album, neuf sont des originaux composés par le groupe, la reprise étant *Street Hassle* de Lou Reed en version écourtée. La face A rassemble toutes les chansons les plus fortes comme les énergiques *Up on the Catwalk* et *Speed Your Love to Me*, le vibrant *Book of Brilliant Things*, le touchant *East at Easter* et *Waterfront*, un vrai morceau de bravoure. Un peu moins captivante, la face B propose aussi son lot d'hymnes pop-rock comme '*C' Moon Cry Like a Baby*, *White Hot Day* et *The Kick Inside of Me*, sans omettre *Shake Off the Ghosts*, l'envoûtant instrumental qui achève le disque de bien belle façon. Produit par Steve Lillywhite, qui œuvre sur *October* de U2, *Sparkle in the Rain* place alors les Écossais de Simple Minds en dignes concurrents des Irlandais.



THE POLICE
SYNCHRONICITY
1983 | A&M RECORDS

Durant l'enregistrement de *Synchronicity* au Québec puis dans les célèbres Air Studios de l'île de Montserrat, The Police

savait que ce serait là leur chant du cygne. Les relations s'étaient tendues au point, dit-on, que les trois musiciens enregistrent leurs pistes séparément. Néanmoins, pas question de céder à la facilité et ce cinquième album du trio brille par sa sophistication et, une fois de plus, par la qualité de ses chansons. Pour une fois, Sting accepte l'apport de ses associés, l'inquiétant *Mother* d'Andy Summers et le sympathique *Miss Gradenko* de Copeland. Mais, une fois de plus, ce sont des morceaux signés Sting qui font la force de ce très bon album : l'entêtant *Every Breath You Take*, le percutant *King of Pain*, le subtil *Wrapped Around Your Fingers* et l'entêtant *Tea in the Sahara* d'après le livre de Paul Bowles, un morceau aux arrangements jazzy qui laissent entendre la direction que sa future carrière prendra. Sting est un monstre de musique et il le prouve une dernière fois en trio avant de l'exprimer en solo.



YES
90125
1983 | ATCO RECORDS

De la synthpop, des looks New Wave, la production de Trevor Horn, la guitare saturée de Trevor Rabin en lieu et place

des arpèges ourlés de Steve Howe?! Pour les fans purs et durs, *90125* n'est pas un album de Yes et pourtant : les piliers de la formation (Jon Anderson, Chris Squire, Tony Kaye et Alan White) sont bien présents. Seulement, Yes a changé. Au rencard le rock progressif évanescent, bonjour le pop-rock teinté de New Wave, les *beats* carrés, la caisse claire martelée et le Fairlight omniprésent. *90125* deviendra l'album de Yes le plus vendu de tous les temps, grâce avant tout au morceau *Owner of a Lonely Heart* et son riff de guitare. *90125* est bien un album de et dans son époque, mais Yes conserve assez de ses spécificités propres – harmonies vocales, basse filante, maîtrise des claviers et ce don pour les mélodies imparables – pour qu'il vienne s'inscrire parfaitement dans la discographie de ces vétérans de la scène rock anglaise.



ECHO & THE BUNNYMEN
PORCUPINE
1983 | KOROVA/WEA RECORDS

Quatre Bunnymen isolés dans un désert glacé et un titre : Porc-épic. Qui s'y frotte s'y pi-

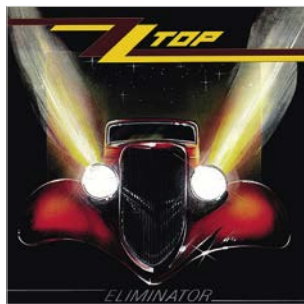
que, c'est le message d'Ian McCulloch. C'est ainsi qu'Echo and the Bunnymen se présente en février 1983 pour son troisième album. Le public suit : *Porcupine* accède à la deuxième position des *charts* U.K. L'album a été précédé par deux singles qui deviennent les deux premières plages du LP. *The Cutter* annonce la couleur, elle sera kaléidoscopique. Quelques coups d'archet d'un violon orientalisant joué par L. Shankar introduisent la batterie solidement binaire de Pete de Freitas. La voix ample de McCulloch porte la mélodie héroïque, et Will Sergeant plaque des accords secs, à contretemps. Ce violon omniprésent va signer le son de cet album produit par Ian Broudie, autre Liverpoolien de génie. À coups de notes martelées, de riffs sombres ou d'envoies et volutes psychédéliqués (*Gods Will Be Gods*), c'est Shankar qui apporte cette magie tant recherchée par McCulloch et ses Bunnymen. Et on est envoûté.



TEARS FOR FEARS
THE HURTING
1983 | MERCURY RECORDS

Comment se faire une place parmi l'armée de groupes de synthpop qui déferlent sur le monde via le Royaume-Uni ?

Roland Orzabal et Curt Smith connaissent une solution, en tout cas la leur : un *songwriting* de qualité et une balance rythmique jamais prise en défaut, même sous la condition, à l'époque *sine qua non*, de positionner les claviers en avant. Outre les compositions, la production, le mixage et les arrangements jouent dans la cour des grands. Construit comme une ébauche de concept album (sur les traumatismes de l'enfance), ce premier album du duo, baigne en général dans une ambiance mélancolique, voire ténébreuse. Si aucun des dix morceaux ne sera un tube, *The Hurting* produira quand même des singles de grande qualité comme *Suffer the Children* et ses chœurs d'enfants, *Mad World* et *Change*. L'ambition artistique des Tears for Fears a dépassé les standards habituels, un fait qu'ils prouveront rapidement avec leur album suivant.



ZZ TOP
ELIMINATOR
1983 | WARNER BROS. RECORDS

Du boogie rock plongé dans les racines du blues : la marque de fabrique du trio. Puis, en 1983, stupeur. Voilà que les Texans

proposent cet album que l'on pourrait qualifier de cyber-boogie, un disque où la sainte trilogie guitare-basse-batterie se voit affublée de divers claviers et boucles préenregistrées. Dès lors, les puristes s'offusquent et rejettent quelque temps cet album qui, pourtant, recèle une incroyable série de hits. Car oui, les deux barbus et l'imberbe savent composer des chansons imparables, des machines à remuer les femmes comme, ici, rien de moins que *Got Me Under Pressure*, *Sharp Dressed Man*, *Bad Girl*, *Legs* et le percutant *Gimme All Your Lovin'*. Impossible de ne pas craquer pour ces hymnes instantanés aux refrains immédiats, d'autant plus que la trame bluesy qui a bâti leur boogie rock est plus que présente. Pas besoin de plumes et de goudron : avec ce juteux *Eliminator*, ZZ Top n'a trahi ni le rock, ni le boogie, ni le Texas.



STEVIE RAY VAUGHAN
TEXAS FLOOD
1983 | EPIC RECORDS

Lui, pas *fashion* pour deux sous, va pourtant lancer une nouvelle mode : celle du blues

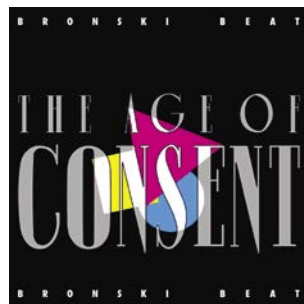
revival dans laquelle nombre de jeunes bluesmen, noirs et blancs, vont alors s'engouffrer. Surtout influencé par les stars du blues de son Texas natal et par la virtuosité et l'inventivité d'Hendrix, Stevie Ray Vaughan va également remettre au goût du jour les prouesses des *guitar heroes*. Son blues est fluide, incisif, mordant et avant tout moderne. Appuyé par son excellente section rythmique (Tommy Shannon/Chris Layton), le jeune prodige de la six-cordes va enregistrer en à peine deux jours et sans *overdubs* ce classique du genre comportant plusieurs reprises (*Texas Flood*, *Tell Me d'Howlin' Wolf*, *Mary Had a Little Lamb* de Buddy Guy ou *Testify* des Isley Brothers). Cependant, ce sont ses propres compositions comme *Pride and Joy* ou *Love Struck Baby*, chantées d'une voix profonde, qui vont propulser ce disque brûlant, portant en lui les fondamentaux du blues contemporain, au firmament.



INXS
THE SWING
1984 | WEA RECORDS

Le titre *Original Sin*, qui ouvre leur quatrième album, va faire découvrir au public français ce sextet australien qui apporte à

la New Wave un son moderne, un mélange nouveau d'influences et une maîtrise bluffante de l'interprétation. Il est vrai que le producteur de cet album n'est autre que Nile Rodgers qu'ils ont rejoint à New York afin d'enregistrer au célèbre studio Power Station. Ce dernier apporte à leur sens de la pop et leur mordant rock des rythmes plus dance qui vont faire la différence et les mener au succès. L'autre grande découverte est ce beau chanteur à la voix souple et ample à la fois : Michael Hutchence. La maestria avec laquelle il navigue entre les accords et les rythmiques, s'appropriant toutes les chansons, les titres massues façon *Burn for You* comme les ballades (*Johnson's Aeroplane*), est sidérante. Un nouveau grand groupe de rock est né et les Australiens viennent de poser un pied sur le tapis roulant de la gloire en y entraînant la terre entière. La suite ne fera que le confirmer.



BRONSKI BEAT
THE AGE OF CONSENT
1984 | FORBIDDEN FRUIT RECORDS

Cette voix. Haute-contre, si perçante, si claire, si haute. Et puis ces hordes de synthés et de *drum machines* réglées

à deux cent à l'heure qui viennent l'emmener encore plus haut. Inimitable, inoubliable Bronski Beat. Il n'y aura qu'un album du trio formé de Steve Bronski (claviers), Larry Steinbachek (claviers) et Jimmy Somerville (voix), cet *Age of Consent* (l'âge du consentement entre homosexuels passé à 16 ans dans toute l'Europe mais demeuré à 21 ans au Royaume-Uni). Mais quel album ! La cause homosexuelle est bien sûr présente dans les textes (*Why?*, *Smalltown Boy*, *Screaming*, *Need-a-Man Blues*...), les musiques accompagnant ce combat nous plongeant, avec profusion de chœurs, dans l'univers de *Porgy and Bess* (*It Ain't Necessarily so*) ou de Giorgio Moroder avec leur célèbre reprise d'*I Feel Love*. Synthpop mais également soul, comme l'âme qui accompagne ce disque.



ECHO & THE BUNNYMEN

OCEAN RAIN

1984 | KOROVA RECORDS

Quand il sort en 1984, ce quatrième album est précédé d'une campagne publicitaire tapageuse, le présentant comme « le plus grand album jamais enregistré ». Plus modestement, *Ocean Rain* est le chef-d'oeuvre ambitieux et ardent d'un groupe alors en état de grâce, presque sans rival en Angleterre. Les concerts, sublimes, révèlent un groupe maîtrisant diaboliquement sa partition, héritée de Bowie, des Beatles, de Leonard Cohen, du punk et du psychédéisme. Et que dire d'Ian McCulloch, rock star sans le moindre effort, gueule et lèvres de rêve, d'une nonchalance affolante et sexy, chanteur très nettement supérieur, crooner et amuseur irrésistible ? Bono en tête, tout le monde sait qu'Echo & the Bunnymen aurait dû prendre la place de U2 à cette époque. Mais des choix de carrière incompréhensibles, des tragédies, de la paresse et des fidélités plombantes ont retenu le groupe à Liverpool. Tant mieux, sans doute.



MADONNA

LIKE A VIRGIN

1984 | SIRE RECORDS

C'est en *hot girl* provocatrice que Madonna se présente sur la pochette de son second album, une image sexy et ironique longuement travaillée. Après le succès honorable de son premier disque, dans lequel on retrouve *Lucky Star* et *Holiday*, sort ce *Like a Virgin* qui marquera par le charme de ses chansons et la qualité de sa production, confiée en grande majorité à Nile Rodgers, ex-Chic, également remarqué pour sa production de *Let's Dance* (David Bowie). Sa présence, ajoutée à celle des autres membres de Chic, Bernard Edwards et Tony Thompson, donne une touche funky et un peu disco à cet album résolument pop dans lequel elle incarne la dualité d'une Amérique moderne mais encline à un puritanisme exacerbé. Les synthétiseurs sont à la fête, les guitares claquent. Les singles *Like a Virgin*, *Material Girl* et *Into the Groove* seront tous n°1 aux États-Unis et Madonna entame alors son incroyable cheminement jusqu'à son statut incontesté d'icône pop.



QUEEN

THE WORKS

1984 | EMI RECORDS

Hormis la présence du phénoménal *Under Pressure*, *Hot Space* fut un album raté, le pire étant certainement atteint avec

le morceau disco *Body Language* que n'aurait pas renié le groupe Imagination. Pour le quatuor, il est temps de se remettre dans le sens de la marche. Sorti deux ans plus tard, enregistré à Los Angeles et Munich par Reinhold Mack, déjà aux manettes sur *The Game*, *The Works* rétablit les priorités avec cette pop glamour et flamboyante dont ils se sont fait une spécialité. Roger Taylor apporte dans le panier le radical *Radio Ga-Ga*, John Deacon *I Want to Break Free*, Freddie Mercury *It's a Hard Life* (inspiré par l'opéra *Pagliacci*) et Brian May *Hammer to Fall*. Un tube chacun : quoi de plus fédérateur pour rétablir la cohésion et aller de l'avant ? Offrant également de l'espace aux synthétiseurs de Fred Mandel, qui les accompagne en tournée, *The Works* ne laisse plus de place au doute : Queen est un sacré groupe de rock, une machine de nouveau en pleine productivité.



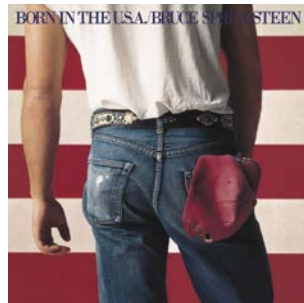
THE SMITHS

THE SMITHS

1984 | ROUGH TRADE RECORDS

Difficile de se faire une place entre Morrissey (chant, textes) et Johnny Marr (guitares, compositions). Mais Andy Rourke

(basse) et Mike Joyce (batterie) sont déjà bien contents de faire partie de ce groupe qui, vu le charisme de ses deux leaders, devrait tous les porter loin. En attendant, dans leur cité de Manchester alors en bien fâcheuse santé, le quatuor met en œuvre ce rock racé et élégant qui s'adosse au punk et à la New Wave sans en aligner les poncifs. Le chant de Morrissey vient se glisser sur les harmonies bien en place et les arrangements subtils proposés par leur producteur John Porter. *What Difference Does It Make?*, inspiré par un texte de Jack Kerouac, symbolise bien le son des Smiths d'avant *The Queen Is Dead* : guitares au premier plan, batterie en soutien, léger groove et la voix de Morrissey qui déroule. The Smiths vont rapidement symboliser le son de l'Angleterre des *eighties*, sérieux et concerné.



BRUCE SPRINGSTEEN

BORN IN THE U.S.A.

1984 | COLUMBIA RECORDS

Dancing in the Dark, *Cover Me*, *Born in the U.S.A.*, *I'm On Fire*, *Glory Days*, *I'm Going*

Down, My Hometown... Voici dans l'ordre les sept morceaux tirés de *Born in the U.S.A.* qui se classeront dans le Top 10 des *charts*. En tout, 32 millions d'albums vendus : qui dit mieux à part, notamment, Michael Jackson et son *Thriller* que, justement, le petit gars du New Jersey va détrôner ? Lors de l'enregistrement de ce septième album, Springsteen est au sommet de son art et de sa forme. Il vient de rencontrer l'amour avec la belle Julianne Phillips et les chansons coulent comme la bière chez Miller. Il est désormais l'incarnation de la classe populaire américaine, même si le morceau *Born in the U.S.A.*, racontant le rejet subi à son retour par un vétéran du Vietnam, sera interprété (mal) comme un hymne à la gloire du pays. Vivant, bouillant, inspiré et furieusement rock'n'roll, poussé par le boom du CD et des clips vidéo, *Born in the U.S.A.* demeure l'album majeur du Boss, celui qui le consacrera en tant qu'icône incontournable de la culture américaine.



FRANKIE GOES TO HOLLYWOOD

WELCOME TO THE PLEASUREDOME

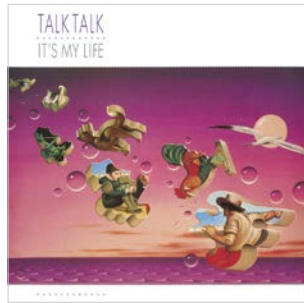
1984 | ZTT/ISLAND RECORDS

Avec en fer de lance *Relax*, single orgiaque de tous les ex-

cès, ce premier album s'impose comme un maelstrom de sonorités électroniques mélangé à une énergie post-punk. Le son phénoménal conçu par l'alchimiste Trevor Horn permet à ce double album de vieillir avec grâce. Quelques curiosités ici, comme les surprenantes reprises de deux chansons à l'esthétique opposée : le tube de Bruce Springsteen *Born to Run* et le titre de Burt Bacharach, *San José (The Way)*, écrit pour Dionne Warwick et interprété ici au premier degré par Holly Johnson. L'ouragan *Two Tribes* (dont le clip met en scène un combat de catch entre Reagan et le président soviétique Chernenko) permit aux Frankies d'obtenir un second N°1 après *Relax*, *The Power of Love* étant le troisième single à charter en pole position.

LA DISCOTHÈQUE IDÉALE VINYLE

POP ROCK



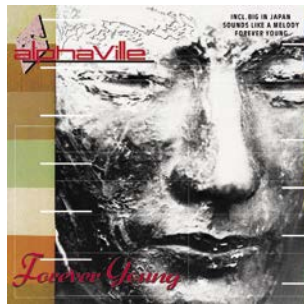
TALK TALK

IT'S MY LIFE

1984 | EMI RECORDS

La pop music, ou « synthpop » des années quatre-vingt, cela peut-être aussi simple qu'un album de Talk Talk, surtout

celui-ci, disque de la consécration et second d'une belle lignée. *It's My Life* contient la plupart des titres qui ont fait la renommée du groupe : le morceau éponyme qui subjugué par l'évidence fulgurante de ses lignes vocales, *Dum Dum Girl* ouvrant l'album à toute berzingue grâce à sa basse sinieuse et à son refrain extatique, les deux évoluant dans un style typiquement New Wave. Puis *Such a Shame* qui marque une évolution pour Mark Hollis et ses trois acolytes : après une longue introduction aux percussions déboulent un couplet acoustique et ce refrain inoubliable, un texte directement inspiré de *The Dice Man (L'Homme-dé)*, le roman culte de l'auteur américain Luke Rhinewart. Le touchant *Tomorrow Started*, Mark Hollis appuyant sa voix geignarde contre la guitare de Robbie McIntosh, invité surprise, ou le costaud *Call in the Night Boy* ne font que confirmer la bonne teneur de ce disque tellement dans son époque.



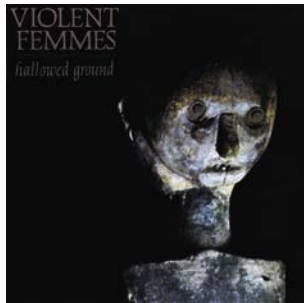
ALPHAVILLE

FOREVER YOUNG

1984 | WEA RECORDS

Le synthétique. Des claviers à foison, de la programmation, des *drum machines*. Nous sommes en 1984, le courant

musical synthpop bat son plein et les Allemands d'Alphaville vont y plonger sans hésiter. C'est à Jean-Luc Godard qu'ils empruntent leur nom. *Big in Japan*, *Sounds Like a Melody*, *Jet Set* et le mémorable *Forever Young* sont les pièces maîtresses de cet album façonné à Berlin, ce dernier titre ayant été d'abord enregistré sur un rythme *up-tempo* avant que leur producteur, Andreas Budde, ne leur propose d'en faire plutôt une ballade. Marian Gold, Bernhard Lloyd et Frank Mertens ne vont pas hésiter et signer ainsi le tube qui emportera cet album au sommet des *charts* européens. Les chansons enregistrées en langue allemande sont écartées, Marian Gold se concentrant sur la langue anglaise et obtenant ainsi une audience bien plus large. En revanche, Alphaville ne deviendra jamais *big in Japan*.



VIOLENT FEMMES

HALLOWED GROUND

1984 | SLASH RECORDS

C'est la crise. Brian Ritchie (basse) et Victor DeLorenzo (batterie) ne veulent plus rien enregistrer, les textes de leur

leader Gordon Gano devenant trop religieux. Ce dernier, baptiste forcené, finira par lâcher, les chansons de *Hallowed Ground* devenant un bric-à-brac inspiré dézinguant et rendant hommage à l'Amérique des *rednecks*, ses dérives, ses décors, ses personnages déglingués... Pour ce faire, les musiques, également créées par Gano et définies comme folk)punk sur leur premier album, vont se nourrir du jazz, du blues, du gospel et de la country-music. Si *Country Death Song*, son duo basse banjo et son récit se déroulant durant la guerre de Sécession, nous emmène sur la piste de l'Americana classique, le second morceau, sorte d'incantation hargneuse, nous rappelle qui sont les Violent Femmes et leur flamme punk. Folk et punk, punk et folk, quelques thèmes religieux glissés, quand même, subrepticement : tels sont les Violent Femmes.



KILLING JOKE

NIGHT TIME

1985 | EG RECORDS

Et de cinq pour le groupe de Jaz Coleman, Geordie, Paul Raven et Paul Ferguson, qui livre avec *Night Time* un nouvel album

un peu moins agressif que ses prédécesseurs, avec des titres plus grand public comme *Love Like Blood*, single plus proche de Duran Duran que du premier album éponyme de la Blague qui tue. *Europe* poursuit dans cette veine héroïque et mélodique avec une production soignée signée, comme le reste du disque, par Chris Kimsey (Rolling Stones, The Cult, Psychedelic Furs). Mais le gros morceau de *Night Time* reste *Eighties*, avec son énorme riff qui fut « adapté » par Nirvana dans *Come as You Are*, générant un procès pour plagiat. Dix-huit ans plus tard, Dave Grohl, ex-Nirvana, fondateur des Foo Fighters et énorme fan de Killing Joke, jouera la batterie, à sa demande insistante, sur tout l'album *Killing Joke*, sorti en 2003. Un album dense et une pièce maîtresse de la discographie du groupe.



THE CURE

THE HEAD ON THE DOOR

1985 | FICTION RECORDS

Ce sixième album des chevelus de Crawley semble être celui du début d'un âge d'or qui se poursuivra environ dix ans.

En cet été 1985, Simon Gallup a retrouvé le groupe, ramenant avec lui sa basse et sa créativité, tandis qu'arrive un nouveau batteur motivé, Boris Williams. Cela tombe bien : Robert Smith est en verve, une humeur pop qui lui a permis de composer de nouvelles chansons imparables : le subtil et désenchanté *Kyoto Song*, *The Blood* avec ses guitares hispanisantes et son clip en version flamenco, ou encore les deux hits de l'album : *In Between Days* et *Close to Me* et leurs rythmiques et refrains implacables. Oui, *The Head on the Door* est ce que Cure a créé de plus pop à ce jour, mais le spleen et la mélancolie qui ont forgé l'âme du groupe ne sont jamais loin, comme avec *Sinking*. Ce disque leur ouvre avec logique les portes du succès international et une percée singulière aux États-Unis.



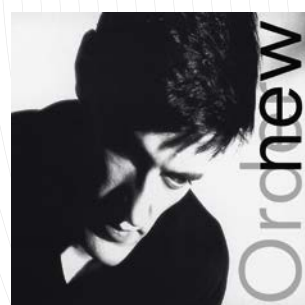
KATE BUSH

HOUNDS OF LOVE

1985 | EMI RECORDS

Epuisée par le travail effectué sur l'album *The Dreaming* et déçue par son manque de succès, Kate Bush va s'enfermer

dans sa belle ferme du XVII^e siècle située dans le Kent afin de composer ce disque qui va s'avérer être son chef-d'œuvre. Il lui faudra du temps avant de créer ce concept album à deux facettes : en face 1 de *Hounds of Love*, une suite de tubes comme l'enivrant *Running Up That Hill*, le lancinant *The Big Sky* ou *Cloudbusting* et sa pop de chambre construite autour du son synthétique d'un Fairlight, qu'elle joue elle-même avec passion et talent. La face 2 laisse place à *The Ninth Wave*, une suite conceptuelle de sept morceaux autour d'une jeune fille, seule dans l'océan durant toute une nuit de tempête. La voix sensuelle de la native du Kent vient se couler avec grâce sur ces mélodies harmonieuses, à la fois dramatiques et romantiques qui créent la magie Bush. *Hounds of Love*, quasiment dénué de guitares, se classera N°1 en Grande-Bretagne et Miss Bush pourra entamer sa reconquête du public.



NEW ORDER LOW LIFE

1985 | FACTORY RECORDS

Leur nouveau label américain n'est autre que Q West, créé par Quincy Jones, et, en conséquence, *Low Life* doit être l'album qui les imposera aux USA. New Order restant New Order, personne ne s'attendait quand même à une suite de pop-songs calibrées pour la radio. Si *Love Vigilantes* et son mélodica offrent un peu de fraîcheur et de naïveté ; si *Sooner Than You Think* flirte entre pur indie et dance music alors que la rythmique de *Face Up* engendre une certaine bonne humeur, *The Perfect Kiss*, un titre au climat emplî de lumière et d'espace, nous parle de flingues et de mortalité imminente tandis que l'énergie brute de *Sub-Culture* renvoie aux fractures mentales lacérées par les sons de basse de Peter Hook. Autre preuve de leur incapacité au Top 10 américain, l'instrumental *Elegia* qui transpose Ennio Morricone au cœur de la toundra Arctique. Qu'importe si l'Amérique s'éloigne : New Order pose ses frontières. Un classique de la New Wave britannique.

DIRE STRAITS BROTHERS IN ARMS

1985 | VERTIGO RECORDS

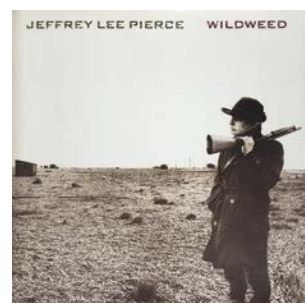
Après quatre albums et un succès international plus que mérité, les Anglais de Dire Straits ne s'attendaient pas au carton planétaire de *Brothers in Arms*. De fait, jamais l'écriture de Mark Knopfler n'a été aussi fluide et précise, signant ici le soyeux *Walk of Life*, le bluesy et gouleyant *So Far Away* ou le charmant *Why Worry*. Cependant, le déclencheur de la folie entourant cet album va être *Money for Nothing*, la voix de Sting en intro puis son redoutable riff de guitare, une chanson épaulée par un vidéoclip que MTV, alors en pleine explosion et thème de la chanson, matraquera des mois durant. À noter, la visite des Brecker Brothers pour les cuivres et du batteur Omar Hakim. La gigantesque tournée mondiale qui s'ensuivra consacra ce groupe atypique mais sonnra aussi le glas de leur existence, Knopfler se détachant doucement de la machine infernale qu'il a créée.



PREFAB SPROUT STEVE McQUEEN

1985 | CBS/KITCHENWARE RECORDS

Paddy McAloon, le très méticuleux *songwriter* de Prefab Sprout, serait bien perplexe de voir sa musique associée au post-punk. Associée à tout autres musiques, en fait, tant ses compositions aussi outrageusement pop que somptueusement compliquées semblent n'exister que dans leur propre petit coin de campagne anglaise. La musique de Prefab Sprout est en fait le négatif absolu du punk rock. Mais dans son genre, surproduit, surécrit, surordonné, c'est un style aussi extrême et radical qu'offre le groupe de Durham. C'est justement cette maniaquerie, ce soin du détail qui rendent si fascinant le second album du groupe, *Steve McQueen*. Car derrière la production rutilante de Thomas Dolby, les chansons de Paddy McAloon sont chacune dans son genre un précieux manuel de *songwriting*, de musicalité, d'excellence. Preuve de ce génie : une réédition de 2007 offrait des versions acoustiques de chansons de *Steve McQueen*. Même nues, elles n'étaient que luxe et raffinement.



JEFFREY LEE PIERCE WILDWEED

1985 | STATIK RECORDS

Jeffrey Lee Pierce était un être compliqué, imprévisible, rongé par ses addictions à l'alcool et à la drogue. Mais il était avant

tout un artiste passionné et passionnant, pétri de blues mais également de punk et de country. C'est au sein de son groupe The Gun Club qu'il put s'exprimer via leurs huit albums, mais Pierce mena également une brève carrière solo au travers de deux albums. *Wildweed* est le premier, une ode limite vaudou à l'Amérique désenchantée à la façon de ses héros Bob Dylan, Lou Reed et Creedence Clearwater Revival. Remarquable *songwriter*, chanteur hanté et torturé, c'est à Londres que le Californien a mis en boîte ces chansons punk-blues, portées par une guitare incandescente et bien moins radicales que celles du Gun Club, même si leurs thèmes tournent autour du sexe, la douleur, la drogue, la prostitution, la mort, l'échec... Pierce nous a quittés à l'âge de 37 ans. Et *Wildweed* forme une partie de son beau testament décadent mais sophistiqué.



A-HA HUNTING HIGH AND LOW

1985 | WARNER BROS. RECORDS

Avant tout, il y a l'explosion de MTV. Les jeunes Norvégiens de A-Ha n'ont pas l'intention de passer à côté de ce formi-

dable nouveau booster de carrière, d'autant plus qu'ils viennent de composer un tube quasi imparable : *Take On Me*. Le clip, très novateur, mêlant prises de vues réelles et animation, va propulser le trio en haut des *charts*. Mais *Hunting High and Low* ne se résume pas à cette ritournelle infallible. Les trois amis d'Oslo savent composer, preuve en sont le musclé *The Sun Always Shines on TV* ou *Train of Thought* et son ouverture à la flûte de pan. L'époque aidant, A-ha fait la part belle aux guitares et aux claviers, omniprésents tout du long de cet album bien construit et s'appuyant sur une flopée de vidéoclips, directement réalisés avant tout pour une seule chaîne : MTV. Un cocktail époustouflant, pour une musique indémodable



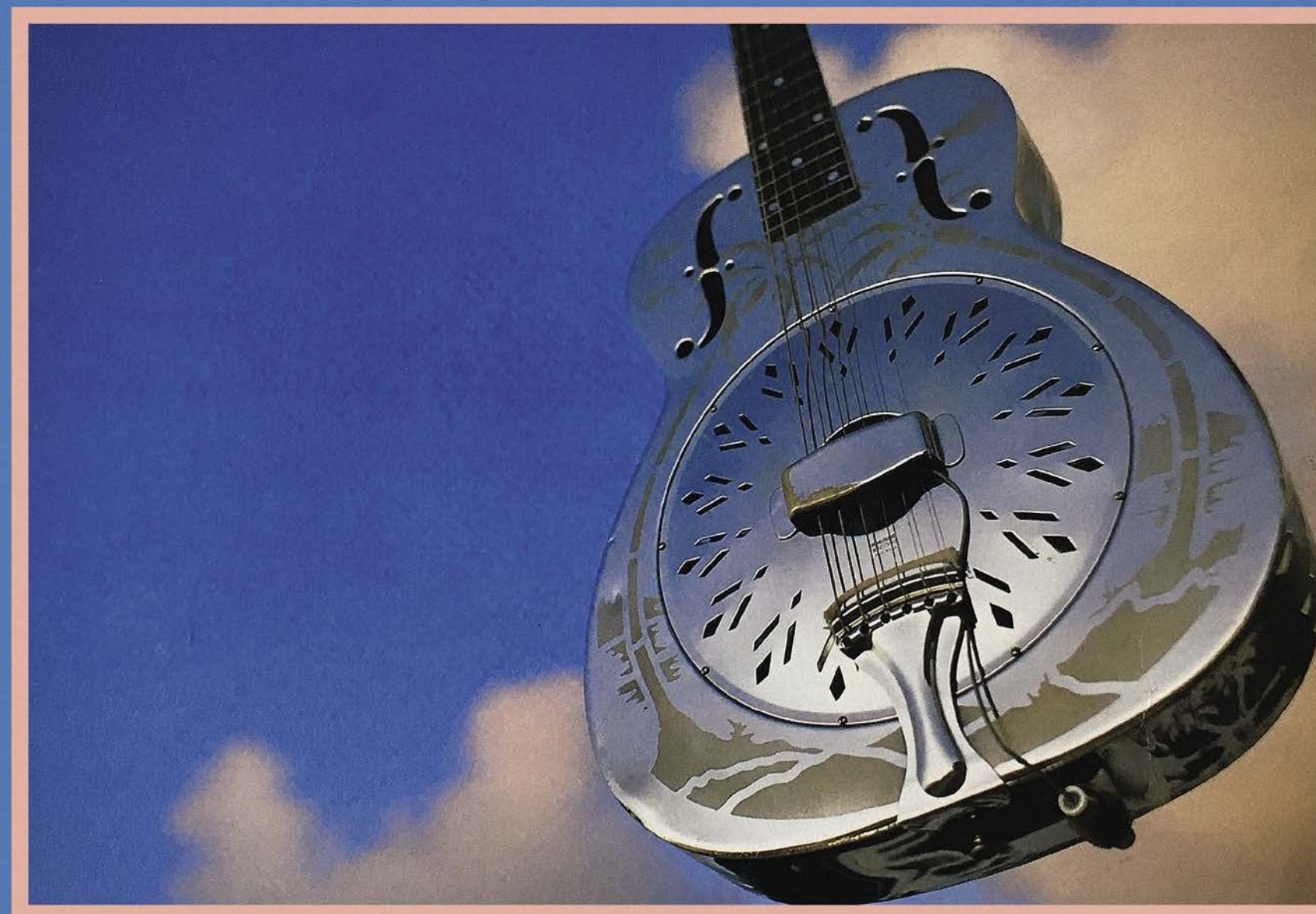
TEARS FOR FEARS SONGS FROM THE BIG CHAIR

1985 | MERCURY RECORDS

L'habillage de ces chansons était électropop, parce que c'était dans l'air du temps, que c'était facile à maîtriser et que ça ne réclamait pas de budget exorbitant. Mais aucun dogme électronique, aucune règle minimaliste chez Tears for Fears : ces chansons directement inspirées des mélodies des Beatles n'aspiraient pas au riquiqui. Effectivement, sur ce second album, la carapace synthétique commence à sérieusement craquer sous la poussée d'une écriture qui a besoin d'espace pour se développer, s'enluminer. Car de *Shout* à *Everybody Wants to Rule the World*, cet album possède de farouches airs de best of, de classique. Les chiffres seront à la hauteur des ambitions de cette machine à tubes : Curt Smith et Roland Orzabal en vendront une dizaine de millions d'exemplaires. On ne compte même plus les reprises, dans tous les styles, de l'incroyable *Everybody Wants to Rule the World*, porte-bonheur, de Gloria Gaynor à Weezer.

DIRE STRAITS

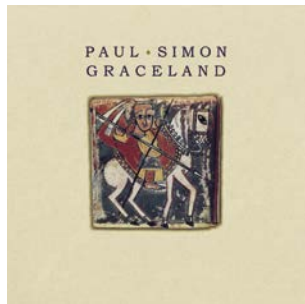
BROTHERS IN ARMS





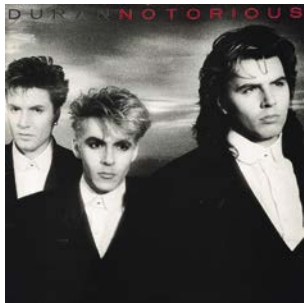
THE POGUES RUM, SODOMY & THE LASH 1985 | STIFF RECORDS

Les Pogues vont réussir le pari de mélanger la musique traditionnelle irlandaise au punk rock le plus énergique, ce en juxtaposant passion, poésie et bien sûr énergie. Une part du mérite revient à Elvis Costello, ici dans le rôle de producteur, l'autre au talent d'écriture de leur chanteur, Shane MacGowan, qui décrit au fil des chansons une galerie captivante de marginaux. Ainsi *The Old Main Drag*, dans laquelle il raconte la lente dégradation d'un jeune prostitué londonien ou *A Pair of Brown Eyes*, le point de vue d'un vétéran de la Première Guerre mondiale. *Rum, Sodomy & the Lash* nous propulse au cœur des pubs irlandais (*Wild Cats of Kilkenny*, *Sally MacLennane*) mais également en promenade dans sa ruralité grâce à quelques ballades bien tournées comme *Dirty Old Town*, le morceau qui va propulser ces piliers de bars et leur chanteur édenté sur le devant de la scène.



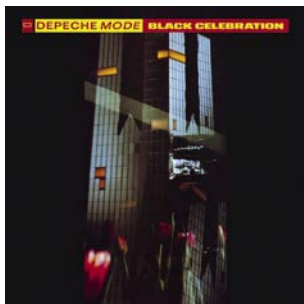
PAUL SIMON GRACELAND 1986 | WARNER BROS. RECORDS

En 1986, Paul Simon a déjà derrière lui toute sa carrière avec Art Garfunkel et six albums solos. Après l'échec de *Hearts and Bones*, Simon, dépressif, découvre une cassette de musique sud-africaine. Passionné, il part enregistrer à Johannesburg avec des musiciens du cru et subit les critiques de la coalition des musiciens imposant le boycott culturel de l'apartheid. Suivant le conseil de Harry Belafonte, il continue son projet pour défendre et exporter la culture musicale des Sud-Africains. L'album va se révéler être un melting-pot impressionnant de sons, instruments et influences divers interprétés par une pléiade de chanteurs et musiciens de tous horizons. Avec près de vingt millions d'albums écoulés, *Graceland* prouve que ce projet difficile et ambitieux a su conquérir le cœur des foules internationales et faire tomber grand nombre de barrières raciales. Un brillant mélange de tradition et de modernité qui crée ce cachet intemporel qui sied aux plus grands albums...



DURAN DURAN NOTORIOUS 1986 | EMI RECORDS

Formé aux débuts des années quatre-vingt, Duran Duran s'impose très vite comme le groupe phare d'une pop dandy issue d'une New Wave omniprésente. Sorti en 1986, le quatrième album studio du groupe, marqué par le départ du guitariste Andy Taylor et du batteur Roger Taylor, va diviser les fans et la critique. Certains parleront « d'album de la maturité », d'autres diront que le groupe s'est perdu en chemin. Produit par Nile Rodgers (ex-Chic), cet opus se montre plus mature et plus funk, traduisant ainsi une évidente volonté du trio restant (Simon Le Bon, Nick Rhodes, John Taylor) de s'éloigner de l'image de groupe pour ados qui colle à la peau des Duran Duran. Le rythme perd en folie ce qu'il gagne en mesure, les arrangements de cuivres et les riffs sonnent classes comme jamais et on a affaire à un son beaucoup plus dépouillé. Malgré cette volonté d'aller de l'avant, seul le tube *Notorious* marquera durablement les esprits.



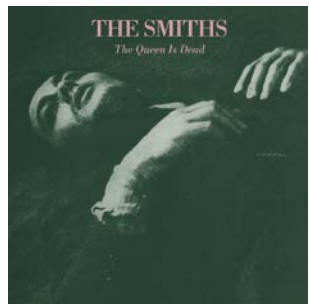
DEPECHE MODE BLACK CELEBRATION 1986 | MUTE RECORDS

Un album de Depeche Mode sans sa flopée de singles. C'est peut-être ce qui fait justement le charme de ce cinquième album studio des enfants de Basildon. Aucun titre ne supplante l'autre sur ce disque New Wave particulièrement sombre et torturé, d'un grand niveau de cohérence dans l'écriture, signée une fois de plus Martin Gore. Les atmosphères sont assez lourdes, faisant ressortir le remarquable travail sur l'échantillonnage et la mainmise sur les claviers qui tressent le canevas musical sur lequel se glisse la voix de Dave Gahan. Intensité (*A Question of Time*), mélancolie (*It Doesn't Matter*, *Dressed in Black*), sensualité (*A Question of Lust*), dramaturgie (*Black Celebration*)... tout y est, assez en tout cas pour que Martin Gore déclare : « avec ce disque nous avons trouvé notre voie, notre style ». Affirmatif. Avec *Black Celebration*, Depeche Mode écrit l'album le plus sombre (mais pas le plus torturé) de sa carrière. Courage, encore quatre ans avant d'atteindre l'apogée...



QUEEN A KIND OF MAGIC 1986 | EMI RECORDS

Queen court-il après l'immortalité ? En lien direct avec le film *Highlander* de Russell Mulcahy sur ce même thème, *A Kind of Magic* devrait installer les Anglais au panthéon du rock. Tous viennent d'apprendre que leur chanteur est malade et leurs retrouvailles se font dans l'intimité des studios de Londres, Munich et Montreux. L'horrible pochette cache un mix généreux de hard-rock de forgerons, de pop-rock sucrée et de ballades surannées couvrant presque tout l'éventail de la musique rock. Pas vraiment de cohésion pour ce disque mais tel n'est pas le propos. Le groupe veut prendre du bon temps et, une fois n'est pas coutume, Brian May s'octroie le méga hit du disque, le titre éponyme *A Kind of Magic*. Le guitariste est également l'auteur du sombre et douloureux *Who Wants to Live Forever* que Mercury chante sans retenue. Queen livre ici un bon album solide mais le meilleur reste encore à venir.



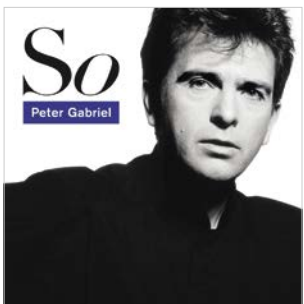
THE SMITHS THE QUEEN IS DEAD 1986 | ROUGH TRADE RECORDS

En 1983, le nord de l'Angleterre est sinistré : conflits sociaux infinis, chômage exorbitant, attaques ciblées de l'administration Thatcher et, musicalement, par les groupes de l'hiver sans fin de la cold wave, par les zombies du rock gothique. Pas étonnant si, d'ABC à Frankie Goes to Hollywood, des jeunes prolos locaux fuient radicalement le réalisme pour une musique de luxe et de déni. Mais de Manchester surgirent les Smiths, un tournant dans la pop anglaise : littéraires et fragiles, flamboyants et provocateurs, les Smiths furent de très loin, sur scène particulièrement, le plus grand groupe de rock anglais de son époque. Le groupe joue dur et dru, s'affaissant le temps de ballades dont la profonde mélancolie vient autant des arpeges de Johnny Marr que des petites tranches de vie ordinaire de Morrissey. Dans cette carrière fulgurante, chaque album est à sa façon un joyau de la couronne. Mais *The Queen Is Dead*, tout en tension et en fureur, reste un sommet, indépassable.



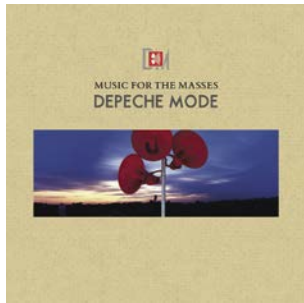
BANANARAMA TRUE CONFESSIONS 1986 | LONDON RECORDS

Le dernier album du trio contenait plusieurs tubes *mid-tempo* tels que *Cruel Summer* et *Robert De Niro's Waiting*. C'est avec une bombe pop, la reprise de *Venus* des Hollandais de Shocking Blue, que Bananarama lance son troisième disque, toujours produit et composé par le tandem Tony Swain et Steve Jolley. L'ambiance est délicieusement fun, le punchy *More Than Physical* (qui bénéficiera plus tard d'un remix garage) venant renforcer cet effet euphorisant. Mais, pour mieux installer cette ambiance dance, Swain et Jolley ont convié le célèbre trio de producteurs Stock-Aitken-Waterman (Dead or Alive, Rick Astley...) à mettre leur grain de sel dans les titres les plus chauds. Opération réussie, *True Confessions* confortant les Bananarama dans leur rôle de petites reines de la pop anglaise.



PETER GABRIEL SO 1986 | CHARISMA/VIRGIN RECORDS

1986, Genesis s'apprête à battre comme d'habitude tous les records d'audience et de ventes (avec *Invisible Touch*), mais cette fois, un des anciens membres lui fait de la concurrence. C'est Peter Gabriel avec son petit dernier, *So*. Peter est un esthète, passionné par toutes les formes d'art et en particulier par une forme d'expression alors en train d'exploser : le vidéoclip. Il va proposer, pour le premier single, une performance visuelle sous forme d'animation signée du réalisateur Stephen Johnson. La vidéo va précipiter le morceau *Sledgehammer* tout en haut des *charts* mais cet album avait-il besoin de ce coup de pouce ? Alors au sommet de son art, c'est avec son ami Daniel Lanois qu'il réalise cet album sophistiqué, délicat et intense à la fois, un ensemble de titres respirant l'intelligence. *Red Rain* sidère par son acuité, l'intensité et la force de sa mélodie et les incursions de ses amis fidèles (le poignant *Don't Give Up* avec Kate Bush, l'aérien *Excellent Birds* survolé par Laurie Anderson, la puissance de Youssou n'Dour sur *In Your Eyes*) font de *So* un des chefs-d'œuvre des années quatre-vingt.



DEPECHE MODE MUSIC FOR THE MASSES 1987 | MUTE RECORDS

Avec leur pop synthétique puérile et leur look de garçons-coiffeurs, il fallait être sacrément visionnaire pour envisager qu'un jour les Anglais publieraient une œuvre aussi dense, ambitieuse et influente que cet album. Mais ça tombe bien : Daniel Miller, qui les avait signés sur son label Mute, est un visionnaire. Il se souvient parfaitement de ce jour de novembre 1980 où il découvrit le groupe, inconnu. « *J'ai immédiatement senti qu'ils allaient apporter un truc fort à la pop. Il s'est passé un truc immense ce soir-là. Chaque chanson était plus puissante que la précédente.* » Echappé aux influences synthétiques de Miller pour la première fois sur cet album enregistré en France, le groupe peut alors s'offrir des productions jusqu'ici inédites, accueillir cordes et guitares. Et les *charts* du monde entier jubilent face à cette sophistication nouvelle, face à ce passage à l'âge adulte d'une écriture qui culmine ici avec les intouchables *Behind the Wheel* ou *Never Let Me Down Again*. *Music for the Masses* est un coup d'accélérateur et la véritable pierre angulaire de la discographie du groupe.



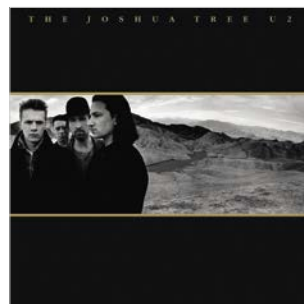
STING ...NOTHING LIKE THE SUN 1987 | A&M RECORDS

Après le succès de son premier album solo, *The Dream of the Blue Turtle*, c'est avec plus de certitudes que l'ex-leader du groupe Police nous livre *Nothing Like the Sun*. Les compositions plus abouties et la production léchée de cet opus en font l'album référence de nombreux musiciens. Après la présence de virtuoses comme Manu Katché, Eric Clapton, Mark Knopfler, Brandford Marsalis ou encore son ancien *partner in crime* Andy Summers, Sting s'assure que cette œuvre complexe, aux intonations jazz-rock, tutoie la perfection. *English Men in New York* assure le succès commercial de cet opus, la reprise du *Little Wing* de Jimi Hendrix interprétée avec l'orchestre de Gil Evans est une délicieuse surprise et *Fragile*, avec sa rythmique chaloupée, sa mélodie sublime, son texte inspiré et son magnifique solo de guitare constitue le joyau de cet album varié et équilibré, mature et engagé.



THE SISTERS OF MERCY FLOODLAND 1987 | MERCIFUL RELEASE

Second album des « Sœurs de la miséricorde » dont le grand prêtre est Andrew Eldritch, leader d'un trio gothique qui livre ici son album le plus convaincant. Dès le premier titre *Dominion* (enchaîné à *Mother Russia*), on sent une volonté de grandeur, amplifiée par un son luxuriant dû en partie à Jim Steinman, coproducteur qui fut dix ans auparavant l'architecte du *Bat Out of Hell* de Meatloaf, un des plus gros succès de l'*epic rock* des *seventies*. En effet, ce double single de sept minutes invite une chorale de quarante musiciens, d'où ce sentiment d'entrer dans une cathédrale. Si cette intro spectaculaire a été enregistrée à New York, c'est en Angleterre qu'a été finalisé le reste du disque. Certaines chansons jouent la carte de l'apaisement, comme ce 1959 ouvert par un piano hanté. Donné pour mort suite à l'échec de son précédent projet, Eldritch plaça avec *Floodland* trois singles dans les *charts* (*Dominion*, *This Corrosion*, *Lucretia My Reflection*). Une véritable résurrection.



U2 THE JOSHUA TREE 1987 | ISLAND RECORDS

Cinquième album pour le quatuor irlandais récemment devenu un groupe qui compte, en particulier avec *The Unforgettable Fire*. Brian Eno et Daniel Lanois, leurs producteurs fétiches, sont bien présents pour la mise en boîte de ce disque qui, de manière plutôt inattendue, tempère son habituelle textuelle post-punk avec des influences américaines. *The Joshua Tree* emmène l'auditeur dans une sorte de voyage crépusculaire en quête de sens et d'espoir dans le monde. Il est curieux que ce fut avec ce disque dénué de tout compromis, si personnel et si direct, que U2 parvint à conquérir le monde entier. Il est vrai que les principaux morceaux de ce disque sont d'une rare intensité, comme les trois qui l'ouvrent : *Where the Streets Have No Name*, *I Still Haven't Found What I'm Looking For* et *With or Without You*. Un Grammy Award du meilleur album de l'année 1987 vint consacrer ce travail particulièrement riche et intense.

LEONARD COHEN

I'M YOUR MAN



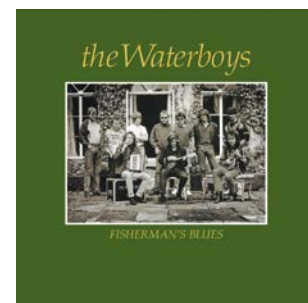
POP ROCK



INXS KICK

1987 | WEA RECORDS

Avec *Kick*, INXS va vivre son apogée. Déjà, seront tirés de cet album étalon du rock des *eighties* quatre tubes : le radical *I Need You Tonight*, *New Sensation*, *Devil Inside* et la somptueuse ballade *Never Tear Us Apart* aux relents soul appuyés par son solo de saxophone. L'Anglais Chris Thomas (Roxy Music, Elton John, The Pretenders) va choisir les studios parisiens de la Grande Armée pour réaliser ce disque très dance et surprenant de qualité, d'éclectisme et de consistance. Chacun des titres a été traité avec la même rigueur, Andrew Farriss démontrant une fois de plus ses qualités de compositeur affûté, ses frères Jon et Tim ainsi que Kirk Pengilly et Garry Gary Beers leur virtuosité musicale. Aujourd'hui, *Kick* et son groove funk-rock est reconnu comme l'un des standards incontournables de la musique populaire.



THE WATERBOYS FISHERMAN'S BLUES

INDISPONIBLE

1988 | ENSIGN RECORDS

1988 : on parle des Waterboys comme de vrais rivaux de U2. Mais Mike Scott, Écossais bloqué à Londres, s'en fiche. Il ne veut pas d'obligations ni de compétition. Une virée en Irlande sera le déclencheur d'une nouvelle direction musicale mais aussi de vie. Le pays d'Oscar Wilde et de Samuel Beckett infuse tous les titres de ce bel album via des valse, du rock, des envolées folks et, hommage au maître oblige, une reprise du superbe *Sweet Thing* de Van Morrison. Entouré de son partenaire Anthony Thistlethwaite et d'une flopée de musiciens inspirés, dont le violoniste Steve Wickham, Scott donne un nouveau souffle lyrique et intuitif à sa musique, une ode à cette île devenue sa muse. Le groupe s'amuse même, avec talent et tant de facilité, à créer une chanson quasi traditionnelle sur leur propre composition, *And a Bang on a Ear*. Il y a du Bob Dylan et du Band dans la voix et dans les rythmiques des nouveaux Waterboys *made in Ireland*.

LEONARD COHEN I'M YOUR MAN

1988 | COLUMBIA RECORDS

Quatre ans se sont écoulés depuis son précédent album et l'on en aurait presque oublié le barde de Montréal si, soudain, il ne nous proposait pas l'un des disques les plus forts de sa carrière. Soudain s'immiscent dans ses magnifiques compositions des instrumentations plus modernes (synthétiseurs et boîtes à rythmes). Sa force et son talent s'en trouveraient-ils diminués ? Que nenni. Cette évolution va de pair avec une soudaine décontraction, même sur les quelques thèmes qui traitent d'une rude actualité (*Everybody Knows* sur le Sida). Cohen s'amuse partout comme dans le titre éponyme, une exquise composition sur l'amour fou, ainsi qu'avec *First We Take Manhattan* et sa rythmique synthpop. Même le soyeux et nostalgique *Tower of Song* est entouré d'une aura de chaleur. Mis en musique, le poème de Garcia-Lorca *Pequeño vals vienés* (*Take This Waltz*), accordé sur la voix de Jennifer Warnes et sur un violon tzigane, donne lui aussi envie de danser. Cohen réintègre soudain la cour des très grands.



ENYA WATERMARK

1988 | WEA RECORDS

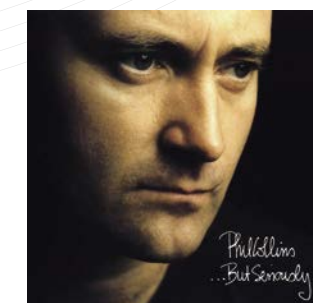
Enya a quitté sans regrets Clannad, le groupe traditionnel irlandais familial. À elle la découverte d'autres champs musicaux et avant tout, ce besoin de satisfaire cette sophistication des chansons et des arrangements qu'elle désire tant. Une fois écrites les trames des chansons teintées quand même de musique celtique mais également de *new age*, elle va s'atteler à la production en compagnie de son ami et alter ego Nicky Ryan. Ils créeront jusqu'à 200 différentes strates de sons pour obtenir ces atmosphères si particulières, surtout sur la voix. Le morceau *Orinoco Flow* et son mantra répétitif offriront un éclairage direct à ce bel album où se croisent ambiances chorales chantées en latin (*Cursum Perficio*), percussions carrées (*Storm in Africa*), piano gracile (*Miss Clare Remembers*) ou, racines irlandaises oblige, une cornemuse (*Na Laetha Geal m'Oige*). Enya invente un nouveau style, le sien.



U2 RATTLE AND HUM

1988 | ISLAND RECORDS

Un nouvel album à part entière comme une suite au percutant *The Joshua Tree* ou plutôt la bande-son du documentaire du même nom, montrant les Irlandais en vadrouille aux USA ? Construit comme un (double) disque hommage à l'héritage du rock'n'roll, U2 s'amuse à proposer des versions lives de classiques tels qu'*Helter Skelter* où *All Along the Watchtower*. Quelques standards de leur répertoire retrouvent ici, devant un public en fusion, un bon coup de boost comme le rageur *Bullet the Blue Sky* en version surmultipliée, *I Still Haven't Found What I'm Looking For* agrémenté des chœurs gospel des New Voices of Freedom ou *Pride (In the Name of Love)* sous anabolisants. *Silver and Gold*, live à Denver, est un très bon inédit. Les titres en studio sont du même acabit, en particulier leur *cover* de *When Love Comes to Town* de B.B. King. Si le documentaire du même nom fut un bide, l'album sera N°1 des deux côtés de l'Atlantique.



PHIL COLLINS ...BUT SERIOUSLY

1989 | VIRGIN RECORDS

Quatre ans se sont écoulés depuis le succès planétaire de *No Jacket Required* et des singles *Sussudio* ou *One More Night*. Pour ce quatrième album solo, l'ex-Genesis va s'éloigner de la formule claviers-*drum machines* pour revenir à une instrumentation plus live. Pour ce faire, ses musiciens se nomment Pino Palladino, Eric Clapton, Stevie Winwood ou encore David Crosby dont la voix suave recouvre *Another Day in Paradise*, un des hits de l'album portant sur les sans-abri. Oui, Phil Collins parle soudain de thèmes sérieux comme la guerre nord-irlandaise (*That's The Way It Is*) ou l'anti-apartheid (l'hymne *Colours*). Avec ce disque, Phil Collins gagne ses galons de rock star au talent indéniable combiné avec un engagement sans faille. Les tubes foisonnent, comme le classique *I Wish It Should Rain Down* ou le percutant *Something Happened on the Way to Heaven* écrit avec son copain de tournées, le guitariste Daryl Stuermer. Le meilleur Collins ? En tous cas, l'album de la consécration.

LENNY KRAVITZ**LET LOVE RULE**

1989 | VIRGIN AMERICA RECORDS

Lenny Kravitz aurait certainement aimé être un artiste au cœur des années soixante ou des *seventies*. C'est certainement pourquoi, en 1989, cet artiste new-yorkais jusqu'alors inconnu, auteur-compositeur-interprète-multi-instrumentiste nous embarque dans un voyage au cœur de la matrice du rock, de la soul et du R'n'B. Pour ce faire, il convoque dans ses morceaux les Beatles, Curtis Mayfield, Jimi Hendrix, Sly and the Family Stone, Stevie Wonder et autres Led Zeppelin. Leonard Albert Kravitz est un nostalgique des chansons richement orchestrées, des instruments qui claquent, enregistrés avec de vieux micros et amplificateurs qui sentent la sueur et la poussière. Dans *Let Love Rule*, il y a de l'orgue Hammond, des guitares, des claviers, des cuivres, des chœurs *ad hoc*, du funk et du gospel mais avant tout des compositions qui claquent comme *My Precious Love*, *I Built This Garden for Us*, *Mr. Cab Driver*, *Let Love Rule*... Lenny, qui aime le passé, est désormais bien présent.

**DEPECHE MODE**

101

1989 | MUTE RECORDS

101 pour le cent unième et dernier concert du *Music for the Masses Tour* qui se déroula le 16 juin 1988 dans le beau cadre

du Rose Bowl Stadium de Pasadena. Depeche Mode est alors l'un des plus grands groupes de rock au mode et va dérouler sur quatre faces l'essentiel de sa discographie. On y entend *Stripped*, *A Question of Time*, *People Are People*, *Master and Servant*, *Something to Do*, *Shake the Disease* et tous les autres hymnes électroniques écrits par Martin Gore durant leur carrière déjà bien fournie. Parmi ces seize titres essentiels, un seul possède une autre signature, celle d'un membre éphémère du groupe nommé Vince Clarke. Le leader de Yazoo puis d'Erasme est en effet l'auteur de *Just Can't Get Enough*, ce standard de la New Wave qui figurait sur leur premier album et qui, sur ce double album en public, embarque le public californien. À intégrer dans les listes des lives indispensables.

**NIRVANA****BLEACH**

1989 | SUB POP RECORDS

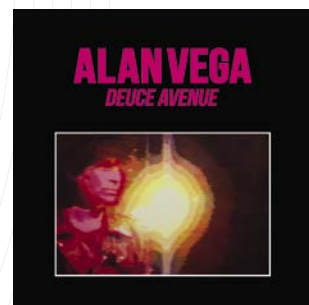
Pas un rond. Vraiment pas de budget pour ce nouveau trio qui déboule au cœur de la scène grunge de Seattle. Comme Green River auparavant et Mudhoney quelques mois plus tard, Kurt Cobain, Krist Novoselic et le batteur Chad Channing (qui cédera sa place à Dave Grohl) utilisent la formule locale bien rodée des Reciprocal Studios et du producteur maison Jack Endino. L'influence des Melvins, le groupe favori de Cobain, se ressent au travers de ces titres qui frappent par leur intensité et leur densité. Si Nirvana se cherche encore, oscillant entre réminiscences punks, semi-ballades et gros rock qui tache, le tout appuyé par le son « sale » créé par Endino, *Bleach* contient quelques morceaux essentiels comme le poisseux *Negative Creep* dans lequel Cobain s'auto-invective ou l'absurde *Mr. Moustache*. Le punk est mort : vive le grunge !

**PET SHOP BOYS****BEHAVIOUR**

1990 | PARLOPHONE RECORDS

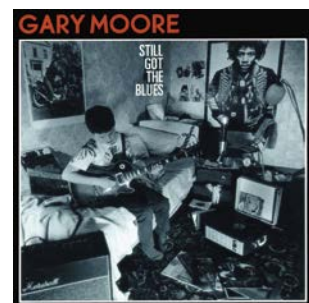
L'amour du vintage est une passion dévorante. Désirant revenir aux synthétiseurs analogiques, à leurs yeux bien plus

intéressants musicalement que les machines digitales proposées par tous les studios, les Pet Shop Boys prennent la direction de Munich et du Red Deer Studio afin de travailler avec le producteur Harold Faltermeyer, connu pour son travail avec Donna Summer et sur des musiques de gros films américains. Bonne idée. Sur ce quatrième disque, leur synthpop tend justement plus vers la pop, offrant des mélodies bien plus affirmées. *Being Boring* et son intro façon Temptations, *This Must Be the Place I Waited Years to Leave* et ses *drum beats* entêtants, le souple et soyeux *My October Symphony* (sur la fin de l'URSS) sont sans conteste les deux moments les plus marquants de l'album, mais ce sont les ballades, touchantes et enrobantes comme jamais, qui gagnent le plus dans cette conversion à l'analogique et surtout à la douceur ambiante. Les toiletteurs se sont donné un mal de chien mais le résultat est mordant.

**ALAN VEGA****DEUCE AVENUE**

1990 | MUSIDISC

Pour Alan Vega, inventeur du rock-a-billy synthétique avec Martin Rev au début des années soixante-dix, il y eut une vie après Suicide. D'abord son premier album en 1981, celui avec le fameux *Jukebox Babe*. Puis il amorçait les années quatre-vingt-dix avec *Deuce Avenue*, un album sorti à l'époque uniquement en France, et globalement ignoré à l'époque. Cette belle et nécessaire réédition permet de réévaluer *Deuce Avenue*, qui s'écoute et se révèle très bien aujourd'hui. Synthétiques, scandés et répétitifs, les morceaux ressemblent parfois à une version désossée des chefs-d'œuvre rap de Public Enemy à la même époque. Sa femme est au synthé, mais Alan Vega ne fait pas dans la romance, plutôt dans la paille de fer. Et même quand il joue au crooner, c'est toujours l'étrangeté dérangeante qui domine ici, comme dans un film de science-fiction underground. Un vrai primitif du futur, Alan Vega.

**GARY MOORE****STILL GOT THE BLUES**

1990 | VIRGIN RECORDS

L'Irlande, terre de guitares blues... Avec en tête, la paire Rory Gallagher-Gary Moore, aujourd'hui tous deux décédés.

Avec *Still Got the Blues*, le *guitar hero* de Belfast a atteint son climax, abandonnant le hard-rock pour un blues-rock soyeux et plus qu'efficace. Avec son groupe, il choisit ici de revisiter quelques classiques dont *Oh Pretty Woman* sur lequel il invite carrément Albert King à croiser les guitares. Idem avec *Too Tired* sur lequel Albert Collins, ayant popularisé ce morceau de Johnny Guitar Watson, vient faire sonner sa six-cordes. Mais Moore excelle dans ses propres compositions dont le titre éponyme qui deviendra un tube, *Midnight Blues*, également tout en rondeur et délicatesse, *Texas Strut* en hommage à ZZ Top ou encore *King of the Blues*, titre solidement charpenté et appuyé par une section de cuivres et l'orgue Hammond de son ami Don Airey. Un déferlement de blues qui dégourdit les oreilles, bourré de solos époustouffants, et le plus gros succès de la carrière du guitariste à travers le monde.



R.E.M.

OUT OF TIME



DEPECHE MODE VIOLATOR

1990 | MUTE RECORDS

Peut-être un peu moins coloré que le retentissant *Music for the Masses*, ce *Violator* n'en est pas moins passionnant. Martin

Gore est bien entendu toujours à la manœuvre, signant tous les titres sur leur fameuse base synthpop sophistiquée emplie d'émotion. Il remplace même Dave Gahan en s'octroyant le *lead* vocal sur deux titres : le lancinant *Sweetest Perfection* et l'hypnotique *Blue Dress* marqué par les nappes de percussions installées par Alan Wilder. Une fois de plus, la production de Flood est exemplaire, que ce soit sur *Personal Jesus* et sa rythmique *catchy* qu'avec le techno *World in My Eyes*, *Policy of Truth* destiné aux *dancefloors* ou bien les ballades dont le groupe a le secret. *Waiting for the Night* est peut-être la plus belle, du velours musical pour des oreilles à l'écoute de la maestria du quatuor de Basildon. Huit millions de copies vendues à-travers le monde, c'est une indéniable réussite, tant du point de vue commercial qu'artistique.



LENNY KRAVITZ MAMA SAID

1991 | VIRGIN AMERICA RECORDS

Second album du prodige à dreadlocks. Va-t-il, en maîtrisant le difficile syndrome du second album, concrétiser

son statut de nouvelle rock star des années quatre-vingt-dix qui commencent ? Écrit sur la même veine que le précédent, *Mama Said* va plus loin. Soul et guitares rock s'entremêlent sans effort au travers des quatorze titres du disque. Cette fois-ci, quelques amis sont venus ajouter leurs pattes pour quelques titres dont Slash, compositeur du cinglant *Always on the Run*, sur lequel il va également poser sa guitare. Toutes ses influences sont de nouveau convoquées comme la Motown sur le savoureux thème *mid-tempo* d'*It Ain't Over Til It's Over*, un appel à sa femme pour redémarrer une relation en perdition. Il y joue de tous les instruments, les cuivres étant signés Phenix Horns (ceux d'Earth, Wind & Fire). Un titre superbement arrangé comme tous les autres, la force principale du New-Yorkais multitalents.

R.E.M. OUT OF TIME

1991 | WARNER BROS. RECORDS

Quelques mois auparavant, ils étaient un curieux groupe de Géorgie. Quelques mois plus tard, après *Out of Time*, R.E.M. devient l'un des plus gros groupes du monde. En cause la qualité de cet album qui conjugue tout ce qui fait la force du rock : tempos variés puisant dans le blues, la folk-music, la country-music et toute l'Americana, textes forts, très bien écrits et souvent engagés, excellents musiciens et un chanteur charismatique sans jouer à la superstar. Moins râpeux que les albums précédents, *Out of Time* sent bon la campagne, l'optimisme, un côté pastoral et bucolique, accentué par la présence de cordes et de la mandoline de Peter Buck qui arrondissent les angles. Ce septième album des Géorgiens ne contient rien de moins que *Losing My Religion*, *Shiny Happy People*, *Near Wild Heaven*, *Radio Song* mais aussi des titres qui ne furent pas des tubes comme le splendide *Half a World Away*, son clavecin et son cortège de violons. Un coup de maître.



VAUGHAN BROTHERS FAMILY STYLE

1990 | EPIC RECORDS

Les frangins Vaughan vont-ils trouver le temps d'enregistrer un album commun ? Printemps

1990 : Jimmie vient de quitter ses Fabulous Thunderbirds, Stevie Ray a quelques trous dans son emploi du temps et Nile Rodgers, le producteur, également. Enregistré lors de trois séances différentes à Dallas, Memphis puis New York, au studio Skyline, *Family Style* est majoritairement construit autour de leurs propres compositions. Entourés de leurs musiciens respectifs, les frères texans s'amusent, demeurant bien au chaud dans leur zone de confort blues-rock. Entre les instrumentaux, chacun chante ses propres titres. Quelques-uns sortent du lot comme le morceau final, un instrumental intitulé *Brothers*. Stevie Ray, qui tire encore ses marrons du feu avec les incendiaires *Telephone Song* et *Long Way from Home*, décédera accidentellement quelques semaines plus tard, l'album étant quelque part un disque posthume.

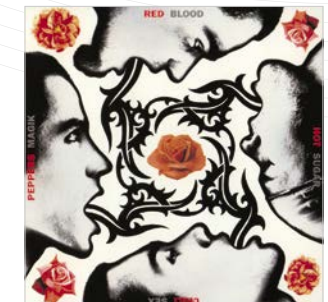


COWBOY JUNKIES BLACK EYED MAN

1991 | RCA RECORDS

La famille Timmins (Margo au chant, Michael à la guitare, Peter à la batterie) s'est toujours intéressée à l'histoire

ancienne de la musique américaine. L'album *Black Eyed Man* s'immerge sans équivoque dans les récits épiques du folklore sudiste qui ont inspiré nombre de leurs maîtres, en particulier The Band, autres Canadiens pétris d'Americana. Comme lors des trois albums précédents de la fratrie de Toronto, Michael est à la manœuvre, composant des petits bijoux aux reflets sudistes, mettant en avant son respect pour leur ami Townes Van Zandt dont il reprend *To Live Is to Fly* et le vibrant *Cowboy Junkies Lament* que ce dernier avait écrit sur eux. Michael lui rend ici la pareille avec un titre composé en son honneur, *Towne's Blues*. Des dizaines de musiciens amis sont venus à la rescousse, qui avec son violon, son banjo, qui avec son tuba ou son accordéon, pour donner encore plus de cœur et de vie à cet hommage ciselé aux racines du son américain.



RED HOT CHILI PEPPERS BLOOD SUGAR SEX MAGIK

1991 | WARNER BROS. RECORDS

Tiens, Rick Rubin... En ce début des années quatre-vingt-dix, le producteur barbu est

vraiment incontournable. Et pour cause ! Tout ce qu'il touche se transforme en or, comme *Blood Sugar Sex Magik* que les Californiens lui demandent de prendre en main. Leur rock fusion mâtiné de punk et de funk revu à la sauce Rubin bouscule toutes les règles et génère une flopée de tubes dont *Suck My Kiss*, *Under the Bridge*, *Breaking the Girl*, *If You Have to Ask* et bien sûr *Give It Away*, machine funk à l'énergie débordante... C'est sur du pur funk (*Funky Monks*), voire sur une mélodie plus acoustique, réveillée par un solo de guitare de John Frusciante (*I Could Have Lied*), que le groupe déroule des textes plus profonds que ses prédécesseurs, touchant les effets pervers de la drogue (*Under the Bridge*), la faillite du modèle américain (*Power of Equality*) ou le sexe débridé (*Blood Sugar Sex Magik*). La recette du chili façon R.H.C.P. est manifestement au point.



STEVIE RAY VAUGHAN

THE SKY IS CRYING

1991 | EPIC RECORDS

Sa carrière, météorique, fut interrompue par un drame survenu le 27 août 1990. Néanmoins,

Stevie Ray Vaughan eut le temps de graver des moments intemporels du blues moderne. C'est ce que ce disque nous propose de découvrir à travers dix titres inédits compilés par son frère Jimmie. La majorité des morceaux sont des reprises, et quelles reprises ! Sur *The Sky Is Crying* d'Elmore James, *May I Have a Talk with You* d'Howlin' Wolf ou *Close to You* de Willie Dixon, le Texan délivre, par combinaison de sa voix pleine et de son incroyable jeu de guitare, la quintessence du blues d'aujourd'hui. Texas blues bien sûr mais aussi Delta blues, Chicago blues, blues-rock ainsi que des instrumentaux comme *Little Wing* de Jimi Hendrix ou le très jazzy *Chitlins Con Carne*. Sur *Life By the Drop*, il se lâche même en empoignant une guitare acoustique douze cordes. Un incroyable testament.

NIRVANA

NEVERMIND

1991 | DGC/SUB POP RECORDS

Le deuxième disque de Nirvana est l'album de référence de toute une génération et la figure de proue d'un grunge qui n'a jamais trouvé mieux. Une pièce maîtresse qui va faire entrer le groupe de la banlieue de Seattle et son leader Kurt Cobain dans la légende. Des chansons pop un peu tordues y flirtent avec l'agressivité du punk et les accords puissants du metal, des titres imposant Cobain, déjà connu pour ses performances scéniques rageuses, comme un auteur-compositeur à l'imagination débordante et à la sensibilité authentique. Alternant couplets calmes et refrains intenses, *Smells Like Teen Spirit* introduit un album monument composé de douze titres habités, dont *Come as You Are* et *In Bloom*. Dave Grohl, le nouveau batteur, a tout de suite trouvé ses marques et propulse l'ensemble avec un son énorme, comme sur *Stay Away* ou le très punk *Territorial Pissings*. Construite à la base pour et à propos de jeunes gens ignorés ou traités avec condescendance, la musique de Nirvana contenue dans cet album explosif va finir par toucher profondément toutes les générations.



PEARL JAM

TEN

1991 | EPIC ASSOCIATED RECORDS

Pour un début, c'est un sacré début ! Un vrai carton. Un succès programmé ? En tout cas, Pearl Jam s'est donné tous les

moyens. D'abord les musiciens, des ex-Green River et Mother Love Bone qui savent composer et jouer, bien et fort. Et puis Eddie Vedder, un Californien de San Diego qui, sur les bandes démos instrumentales du groupe, va écrire des textes brillants et possédés abordant des sujets aussi poignants et résolument grunge que la dépression, le suicide, la solitude ou encore les hôpitaux psychiatriques. Mais c'est aussi (et surtout) quand ils entendent sa voix habitée que les Pearl Jam décident de faire venir illico Vedder à Seattle. Un grand groupe est né, ainsi qu'un premier album tonitruant fait de onze titres courts, intenses, urgents dont le prégnant *Jeremy* évoquant un jeune qui se suicida dans sa classe face aux autres élèves. Et si *Ten* était, avec *Nevermind*, l'album ultime du grunge ?



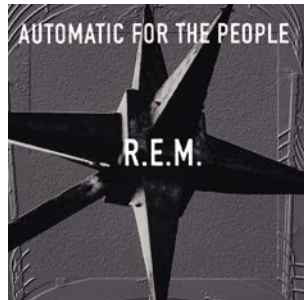
KEZIAH JONES

BLUFUNK IS A FACT!

1992 | DELABEL RECORDS

C'est un fait : le *blufunk*, assemblage de funk, blues et rock, est une invention de Keziah Jones.

Tout du moins dans sa propre version, une évolution de ce fameux assemblage plutôt qu'une révolution. Dans son premier album, le jeune Nigérian emmêle et fusionne guitare et basse, celle-ci se prenant à doubler les mélodies. Quant à la guitare, elle est grattée sèchement dans un style funky que l'on sent largement inspiré par Jimi Hendrix. *Blufunk Is a Fact!* sonne frais, spontané, authentique et inspiré, Olufemi Sanyaolu alias Keziah Jones adaptant son chant aux rythmes : avant tout forte, dynamique et enjouée (*Free Your Soul*, *Runaway (Slavery Days Are Over)*), souple et sensuelle (*Pleasure Is Kisses Within*) mais surtout toujours très franche et persuasive. Si *Rhythm Is Love* a porté ce bel album vers le succès, il cache beaucoup d'autres titres à découvrir comme le craquant *The Wisdom Behind the Smile* et sa basse slappée.



R.E.M.

AUTOMATIC FOR THE PEOPLE

1992 | WARNER BROS. RECORDS

À défaut de rendre beau, l'intelligence change tout. Et les quatre membres de R.E.M. sont intelligents, c'est certain,

mais aussi talentueux, soit le cocktail explosif pour un groupe d'artistes. Depuis leur repaire d'Athens en Géorgie, le quatuor Stipe, Buck, Mills et Berry a construit en sept albums et des concerts passionnants une carrière exemplaire. Ce huitième disque consacre, en était-il besoin, ces musiciens d'exception et *songwriters* hors pair. C'est dans *Automatic for the People* qu'on entend *Drive* et *Everybody Hurts*, ces beautés crépusculaires dont les parties de cordes ont été écrites par l'ex-bassiste de Led Zeppelin, John Paul Jones. C'est encore dans cet album que l'on se laisse emporter par le poignant *Man on the Moon* inspiré par le comédien Andy Kaufman. Plus apaisé et acoustique que les précédents, privilégiant des cordes et un orgue à la batterie, plus effacée, ce disque brillant offre un écrivain parfait à la voix toujours aussi chaude et envoiement de Michael Stipe. R.E.M., reviens !



NO DOUBT

NO DOUBT

1992 | INTERSCOPE RECORDS

Pas de place en Amérique pour un autre courant musical que le grunge ? Pourtant, No Doubt y croit : sa pop rock aux saveurs

ska devrait pouvoir séduire un large public. Enregistré chez eux à Los Angeles, ce premier album homonyme propose des rythmiques déjantées, administrées par la voix façon dessin animé de Gwen Stefani. Les guitares fusent, les claviers s'envolent, les percussions percutent et un trio de cuivres vient mettre son grain de sel tropical dans cette musique colorée et fun. Les mauvaises langues avaient raison : grunge *only* et l'album n'attirera pas les auditeurs. Trois ans plus tard, le succès de *Tragic Kingdom*, leur troisième album, amènera leurs nouveaux fans à s'intéresser à ce premier disque qui, s'il ne comporte pas de hits, démontre l'unité et la diversité du groupe angeleño. Le ska *Made in USA* joué par des Blancs d'Anaheim : il fallait juste et penser ! À la fois culotté et décontracté, *No Doubt* est d'une grande originalité.





POP ROCK

ERIC CLAPTON
UNPLUGGED

1992 | DUCK/REPRISE RECORDS

Qui est Eric Clapton en 1992? Un homme dévasté par le décès quelques mois auparavant de son jeune fils Connor. L'enregistrement acoustique d'un *Unplugged* pour la chaîne MTV est, selon son entourage, une bonne occasion de sortir de sa prostration. Entouré de ses musiciens et amis les plus fidèles (Ray Cooper, Nathan East, Chuck Leavell, Steve Ferrone...), « God » va proposer une revisite acoustique des plus grands standards du blues qui ont forgé sa culture musicale. Bo Diddley, Big Bill Broonzy, Muddy Waters, Jesse Fuller, Robert Cray et son héros Robert Johnson : à travers leurs titres majeurs, aucun héros du blues ne manque à l'appel. Cependant, deux morceaux vont retenir toute l'attention : une sublime version en dentelle du classique *Layla* ainsi qu'une nouveauté, *Tears in Heaven*, déchirante ballade dédiée à Connor. Clapton paria cent livres avec son ami producteur Russ Titelman que les ventes de l'album ne dépasseraient pas cinq mille exemplaires. Il s'en écoulera plus de vingt millions.

THE CRANBERRIES
EVERYBODY ELSE IS DOING
IT, SO WHY CAN'T WE?

1993 | ISLAND RECORDS

Si les Cranberries de ce premier album n'ont peut-être pas encore toute la force et la maturité contenues dans *No Need to Argue* et l'énorme tube que fut *Zombie*, on y trouve déjà la mélancolie et la nostalgie qui vont définir leur style. Les arrangements sont sobres, sans trop de claviers, seuls quelques violons venant bousculer l'ambiance. La voix de Dolores O'Riordan, pas encore rodée, est plus claire, plus limpide. Déjà, la force mélodique de leurs compositions se détache : pop-rock facilement accessible et aux refrains parfaitement mémorables (*Linger*, *I Still Do*, *Not Sorry*, *Dreams...*), *How* offrant un aspect plus incisif, plus rock. Simple, rafraîchissant, s'ancrant dans cette mélancolie qui deviendra leur marque de fabrique, *Every Else Is Doing It, So Why Can't We?* va lancer la carrière du quatuor irlandais.

LENNY KRAVITZ
ARE YOU GONNA GO MY WAY

1993 | VIRGIN AMERICA RECORDS

Bien sûr, certains résistent et ne se résolvent pas à adhérer au travail de celui qu'ils considéraient comme un faiseur. Mais comment, dès l'intro du titre éponyme, ne pas se lever de sa chaise, pris d'une soudaine envie de danser? Comment, dès les premières notes de *Believe*, ne pas désirer embarquer son alter ego dans un slow collé-serré? Comment ne pas frissonner en écoutant les autres ballades gorgées de feeling que sont *Just Be a Woman* ou *Black Girl*, morceaux que Prince n'aurait certes pas reniés. Comme le sorcier de Minneapolis, Kravitz contrôle tout, l'enregistrement et bien entendu la production. Il possède de plus en plus cette faculté inégalée à contrebalancer ses solos accessibles par des moments de psychédéisme obscur et d'improvisation. Avec *Are You Gonna Go My Way*, le chanteur américain impose son style et confirme son succès. Oui, Lenny, on va te suivre dans ton beau chemin musical...

PETER GABRIEL
US

1992 | VIRGIN/REAL WORLD RECORDS

Peter Gabriel n'a jamais rien lâché. Exigeant, voire maniaque pour chacun de ses actes, de ses enregistrements, de ses disques, des morceaux inclus. Une fois de plus, tout est pensé et exécuté avec rigueur, ce qui n'exclut pas la passion ni l'émotion. Sa vie personnelle alors en vrac, l'ex-chanteur de Genesis va déverser dans ce sixième album solo intime mais pas intimiste, évoquant ses déboires dans les chansons d'amour que sont *Come Talk to Me*, *Love to Be Loved* ou *Blood of Eden*, en duo avec Sinead O'Connor. Pour créer ces moments de grâce, ainsi que les titres plus funky tels que *Steam*, *Kiss That Frog* et l'entêtant *Digging in the Dirt*, le magicien de Bath a fait une fois de plus confiance à la production rigoureuse de Daniel Lanois ainsi qu'à la crème de la crème musicale : Tony Levin, Manu Katché, David Rhodes, Brian Eno, Daryl Johnson, John Paul Jones, William Orbit. Peter Gabriel est un artisan, un orfèvre dans l'art de créer des chansons magiques, et il nous le prouve une fois de plus avec cet *Us* habité.

MICK JAGGER
WANDERING SPIRIT

1993 | ATLANTIC RECORDS

Comment faire lorsque l'on s'appelle Mick Jagger et que l'on meurt d'envie de sortir un troisième album solo, ce sans froisser ni surtout imiter les Rolling Stones? Tout d'abord en choisissant un producteur que n'auraient peut-être pas validé les Stones, en l'occurrence Rick Rubin, à l'époque dévoué au rap et au heavy metal. Puis en s'installant à Los Angeles durant une période assez longue pour écrire une dizaine de titres oscillant entre rock, funk, rhythm and blues, country, gospel et rockabilly (rien que ça!), sans omettre la ballade qui fait chavirer les cœurs (*Don't Tear Me Up*). Choisir ensuite avec parcimonie quelques standards aussi parfaits qu'inusables pour en proposer des reprises en version Mick. Ce seront le superbe *Use Me* de Bill Withers ainsi qu'une version ultra-survitaminée de *Think*, titre popularisé en 1960 par James Brown and the Famous Flames. La recette était la bonne puisque *Wandering Spirit* et son rock funk de bon aloi va très bien marcher au Royaume-Uni et aux USA. Puis Jagger rejoindra le bercail pour l'enregistrement de *Voodoo Lounge*.

NIRVANA
IN UTERO

1993 | DGC/SUB POP RECORDS

La suite de *Nevermind* se devait d'être un monument. C'est le cas. Fan des Pixies, Cobain recrute leur producteur, Steve Albini. L'idée est de sortir quelque peu de la furia punk et le groupe s'y attelle avec des morceaux comme *Dumb* et *All Apologies* qui se partagent un violoncelle aérien ou bien le sucré *Pennyroyal Tea*. Mais Nirvana reste à jamais cet avion à réaction musical : pour preuve le furieux *Serve the Servant* dans lequel Cobain exprime son pardon à un père absent, le radical *Tourette's* ou *Rape Me*, un titre anti-viol qui suscita pourtant la colère des mouvements féministes. Jugé trop décalé par la maison de disques, l'album sera repris par Scott Lit, producteur de REM, qui arrondira les angles. Injustement éclipsé par le succès de *Nevermind*, *In Utero* se révèle un album fondamental, une nouvelle référence grunge et, pour de nombreux fans, le meilleur album de Nirvana.



STING

TEN SUMMONER'S TALES

1993 | A&M RECORDS

Il y a douze chansons dans *Ten Summoner's Tales*, un jeu de mots sur son nom propre (Sumner) et The Summoner,

l'un des pèlerins des *Contes de Canterbury*. Pour son quatrième album solo, le natif de Newcastle a bien l'intention de demeurer dans ce style pop-rock et jazz-rock qui lui réussit depuis *The Dream of the Blue Turtles*. Si *She's Too Good for Me* retrouve une rythmique rock, les ballades, où il excelle, forment l'ossature du disque. *If I Ever Lose My Faith in You* bien sûr, le superbe *Shape of My Heart*, d'une finesse extrême, et *It's Probably Me*, chanson du film *L'Arme fatale* qu'il cosigne avec Michael Kamen et Eric Clapton. Cette fois-ci, le son est encore plus épuré, la star faisant toute confiance à son *dream team* composé de Dominic Miller, Vinnie Colaiuta et David Sancious qui se sont retrouvés chez lui, dans son superbe manoir du Wilshire ayant été construit en 1578 pour George Duke (aucun rapport, bien entendu, avec le célèbre musicien du même nom).

BEN HARPER

WELCOME TO THE CRUEL WORLD

1994 | VIRGIN RECORDS

Un OVNI Californien, un jeune musicien et poète qui, soudain, à l'ère du rock préfabriqué, ressuscite l'Americana en mélangeant avec génie les huiles essentielles tirées du folk, du blues, de la country, du rhythm'n'blues, de la soul, du gospel et du rock. Personne ne s'attendait à un tel choc, à cette mélodie globale américaine qui explose dans les oreilles, chantée d'une voix plaintive, douce ou mordante, s'accordant parfaitement à un jeu de guitare tout en finesse. Acoustique, électrique, *slide*, Dobro, *lap-steel*, Weissenborn : qu'importe l'instrument du moment qu'il colle à ses treize morceaux débordant d'intensité et d'émotion. Lequel choisir ? L'éclatant *I'll Rise* et ses vibrations gospel, la ballade *Walk Away*, d'une beauté et d'une simplicité extrêmes, le dansant *Mama's Got a Girlfriend Now* ? Tout est à dévorer sans restrictions dans ce disque capital d'une clarté, d'une mélancolie, d'un feeling et enfin d'une sobriété absolument remarquables.



THE CRANBERRIES

NO NEED TO ARGUE

1994 | ISLAND RECORDS

Oui, c'est bien cet album qui renferme *Zombie*, leur tube interplanétaire sur le conflit en Irlande du Nord. Mais pas que... Plus mélancolique et nostalgique que leur premier album, également plus sobre et plus mélodique, *No Need to Argue* donne plus de place à Dolores O'Riordan qui, outre le chant, signe seule tous les textes du disque ainsi que six chansons. C'est peut-être par la fin du vinyle qu'il faut commencer l'exploration de ce disque via le morceau donnant son titre à l'album, une perle sur laquelle elle brille avec un seul orgue comme accompagnement. Les envolées rock (*I Can't Be with You, Ridiculous Thoughts*) emportent mais ce sont les ballades, telles qu'*Ode to My Family, Twenty One, Dreaming My Dream* et *Daffodil Lament*, qui subjuguent. Les *reel and jigs* et autres sonorités irlandaises surgissent parfois au détour d'une mélodie ourlée. Si Dolores nous a quittés en 2018, il nous reste ses chansons pour ne jamais l'oublier.



CRASH TEST DUMMIES

GOD SHUFFLED HIS FEET

1993 | ARISTA/BMG RECORDS

C'est tout d'abord la voix basse baryton de Brad Roberts qui interpelle. Chaude, sensuelle,

unique. Puis, celle souple et feutrée d'Ellen Reid. Viennent se rajouter la mandoline et l'harmonica de Benjamin Darvill sur des titres façon rock alternatif aussi bien composés qu'arrangés. La production de Jerry Harrison lie le tout. Avec ce cocktail particulièrement bien dosé, Crash Test Dummies a déjà réussi à s'extirper de Winnipeg, Manitoba, ce qui n'est pas un mince exploit. Leur autre atout sera *Mmm Mmm Mmm Mmm*, cette ballade *mid-tempo* sur le rejet et l'isolement d'un jeune garçon ayant subi un accident. Mais *God Shuffled His Feet* ne se résume pas à ce tube. Brad Roberts est un auteur-compositeur de compétition, dont l'inspiration ne se limite pas à son groupe fétiche, les Anglais de XTC. Pour preuve ces autres moments forts que sont, entre autres, l'énergique *Afternoons & Coffeespoons* et le déjanté *How Does a Duck Knows*.

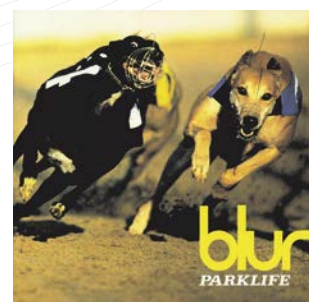


NIRVANA

MTV UNPLUGGED
IN NEW YORK

1994 | DGC RECORDS

Nirvana se frottant à l'exercice du tout acoustique mis en œuvre par MTV ? Certains s'attendent au pire. Ils ont tort. Lorsque Kurt Cobain, Krist Novoselic, Dave Grohl, leur copain guitariste Pat Smear, les deux frères Kirkwood des Meat Puppets et la violoncelliste Lori Goldston, s'installent dans le studio, l'émotion est palpable. Elle ne baissera pas durant l'heure d'enregistrement, Cobain ayant décidé, hormis une belle version de *Come as You Are*, d'oublier leur passé heavy-grunge pour s'aventurer dans leur univers de titres lents et prenants. Ainsi, Nirvana enchaîne dans la fièvre *Dumb, Polly, All Apologies, Pennyroyal Tea* ou encore *Something in the Way*, s'autorisant une reprise de *The Man Who Sold the World* de David Bowie, une des Vaselines, *Jesus Doesn't Want Me for a Sunbeam*, ainsi que trois titres des Meat Puppets. La voix amère, éraillée et déchirante de Cobain fait des merveilles, les musiciens et le public sont à l'unisson, l'instant de grâce est atteint.



BLUR

PARKLIFE
INDISPONIBLE

1994 | FOOD RECORDS

La *britpop* est avant tout une affaire de lads désinvoltes aux voix claires ayant assimilé tout le rock anglais des sixties et capables de le réinventer en créant avec facilité et doigté des mélodies accrocheuses et imparables. Ainsi les frangins Gallagher d'Oasis et Damon Albarn de Blur. Un drôle de type ce Damon, musicien et compositeur hors pair, curieux de tout, prêt à toutes les expériences musicales. Sur ce troisième album, il se concentre sur cette pop anglaise qu'il adore et qu'il colore de mille ambiances créées par autant d'instruments. Pour animer ses chansons ancrées dans la culture populaire anglaise, voici des violons et un xylophone, un clavecin, des cuivres, un orgue mêlé à des instruments à vent, sans oublier les guitares furieuses de son compère Graham Coxon et les subtils intermédiaires instrumentaux au piano. Superbe mosaïque musicale, *Parklife* touche à la quintessence de ce mouvement *made in England* créé par quelques petits génies de la pop-song dont un certain Damon Albarn.



JEFF BUCKLEY



GRACE

POP ROCK

JEFF BUCKLEY

GRACE

1994 | COLUMBIA RECORDS



Jeff Buckley a eu la bien mauvaise idée de partir trop tôt, tout comme son père Tim. Nous aurait-il gratifiés d'un autre chef-d'œuvre de la qualité de *Grace*? Nous ne le saurons jamais, raison de plus de se délecter de ce disque habité par l'âme de l'artiste unique et magnétique qu'était Jeff Buckley. Bien entendu, chacun connaît la reprise dense et magique du *Hallelujah* de Leonard Cohen, mais cet album contient bien plus que ce tube parfait. Ainsi les poignants *Lover, You Should've Come Over* et *Last Goodbye*, complainte rock aux soudaines envolées de cordes dédiée à son ex-petite amie Rebecca Moore, sa version du traditionnel *Corpus Christi Carol* (à tomber), tout comme celle de *Lilac Wine* ou son *Eternal Life* hanté par des démons rock'n'roll. La fragilité exacerbée de l'artiste transpire à travers chaque note et chaque souffle... Subjuguant.



THE BLACK CROWES

AMERICA

1994 | AMERICAN RECORDINGS

Un jour, le journal anglais *Melody Maker* les désigna comme *The Most Rock'n'Roll Band in the World*. Un drôle de qualificatif qui fut un beau motif de satisfaction pour le combo. Le groupe d'Atlanta va tout de suite placer son premier album résolument blues-rock au sommet des *charts*. Le 1^{er} novembre 1994, les six Black Crowes mettent en vente leur très attendu troisième disque, *Amorica*. Les deux Robinson, Chris (chant) et Rich (guitare) sont plus que jamais aux commandes et signent tous les titres dans la veine du rock sudiste mâtiné de hard-rock qu'ils pratiquent avec obstination et talent. Mais la pochette va faire tiquer, et c'est un euphémisme. Ce cliché fut utilisé par la revue pornographique *Hustler* pour illustrer leur numéro célébrant le bicentenaire des États-Unis d'Amérique. De nombreux magasins, surtout dans leur Sud natal, vont refuser de distribuer le disque. Il sera aussitôt retiré de la vente et la pochette remplacée par le même string sur fond totalement noir... corbeau. Aujourd'hui, cet album gavé de guitares et aux ballades suaves se redécouvre avec délectation.

assez? Benjamin Chase Harper avait manifestement beaucoup d'autres merveilles en stock. Quatorze sont au programme de ce disque enregistré dans les mêmes conditions que le précédent mais avec des musiciens différents, qui amènent plus de profondeur au son (la basse tout en rondeur de Juan Nelson, l'orgue Hammond d'Ervin Pope qui illumine la ballade *By My Side*). La continuité est là, pour notre plus grand plaisir. On retrouve sa voix plaintive, ces ballades du fin fond de l'âme, ce blues organique et charnel, des teintes reggae ensoleillées (l'ode à la fumette *Burn One Down*), le crissement métallique de sa guitare Weissenborn et également un engagement politique et social plus marqué. *Excuse Me Mr.*, dans lequel, porte-parole des sans-grades, il s'adresse aux dirigeants de ce monde, est le plus marquant avec *Give a Man a Home*, une ballade poignante. Le leitmotiv de la liberté?



BEN HARPER

FIGHT FOR YOUR MIND

1995 | VIRGIN RECORDS

Après un album comme *Welcome to the Cruel World*, l'album somophore concentre toutes les zones à risque. Trop ou pas

assez? Benjamin Chase Harper avait manifestement beaucoup d'autres merveilles en stock. Quatorze sont au programme de ce disque enregistré dans les mêmes conditions que le précédent mais avec des musiciens différents, qui amènent plus de profondeur au son (la basse tout en rondeur de Juan Nelson, l'orgue Hammond d'Ervin Pope qui illumine la ballade *By My Side*). La continuité est là, pour notre plus grand plaisir. On retrouve sa voix plaintive, ces ballades du fin fond de l'âme, ce blues organique et charnel, des teintes reggae ensoleillées (l'ode à la fumette *Burn One Down*), le crissement métallique de sa guitare Weissenborn et également un engagement politique et social plus marqué. *Excuse Me Mr.*, dans lequel, porte-parole des sans-grades, il s'adresse aux dirigeants de ce monde, est le plus marquant avec *Give a Man a Home*, une ballade poignante. Le leitmotiv de la liberté?



R.E.M.

MONSTER

1994 | WARNER BROS. RECORDS

Out of Time en a fait des stars et *Shinny Happy People* leur a donné une image de groupe insouciant. Avec *Monster*, retour

au son plus dur, plus rock qui définissait R.E.M. avant le succès. Plus de guitares électriques, de distorsions, de parfums grunge, moins de sentimentalisme et plus d'agressivité. Les douze titres du disque tournent autour de leur réaction face à cette énorme popularité devenue la leur, la nature de la célébrité et l'attitude des fans. Pas vraiment d'énorme tube sur ce disque plus introspectif que les deux précédents, *Bang and Blame* et *What's the Frequency, Kenneth?* ayant quand même accroché les *charts* américains. Le morceau le plus particulier et le plus pesant de l'album demeure *Let Me In* dans lequel Stipe est censé converser au téléphone avec son ami Kurt Cobain. Ce dernier devait venir le voir à Athens pour lui faire écouter le nouveau Nirvana. Le matin même, il l'appelait, billet d'avion en main, pour annuler. On connaît la suite.



JOHNNY CASH

AMERICAN RECORDINGS

1994 | AMERICAN RECORDINGS

Premier d'une belle lignée de cinq opus, cet *American Recordings* est surtout le plus pur, le plus surprenant, le plus

fort. À la manœuvre, pour son label éponyme, Rick Rubin, le fameux producteur barbu (Beastie Boys, The Cult, Red Hot Chili Peppers...). Rubin, qui veut retrouver le Johnny Cash intime, va l'enregistrer, seul dans son salon, hormis deux titres captés au Viper Room. Si quatre titres sont signés Cash, les autres chansons proviennent du répertoire de Loudon Wainwright III, Nick Lowe, Kris Kristofferson, Leonard Cohen (*Bird on a Wire*) ainsi que Tom Waits qui n'a pas été prévenu de l'emprunt de son superbe *Down There by the Train*. Mais la plus belle surprise du disque est peut-être l'émouvant *Thirteen*, spécialement écrit par Glenn Danzig, le leader du groupe de heavy metal du même nom. Simple, basique, unique.



BIG SOUL

BIG SOUL

1995 | WAMPAGROOVE RECORDS

Il semblerait qu'un Français de retour de Los Angeles ait ramené dans ses bagages l'album autoproduit d'un trio local

plutôt atypique. Un de ses amis DJ se régale avec le morceau *Hippy Hippy Shake*, un titre funky chanté par le guitariste Kelleth et agrémenté des petits cris de la bassiste Caroline, les voici alors signés par Sony Music. Le groupe et leur album, sobrement intitulé *Big Soul*, vont faire un malheur dans l'Hexagone, distillant son funk-rock déjanté sur scène et les plateaux télé avec, comme étendard, le radical et amusant *Le Brio* et son texte en français scandé par Caroline. « *Branchez la guitare, entonnez le tempo, moi j'accorde ma basse, 1, 2, 3, 4!* » Le reste de ce disque speed et frais est à l'avenant avec des chansons à 400 à l'heure, hormis quelques plages plus soft comme le coolissime et relaxant *Give It Up*. Comme le dit si bien Caroline dans sa chanson : « *nous faisons un vacarme de tous les diables!* ».

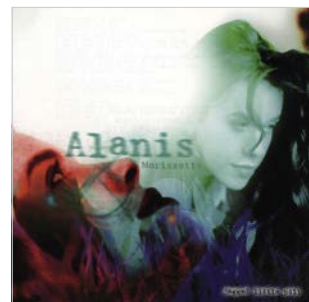


PAUL WELLER STANLEY ROAD

1995 | GO! DISCS RECORDS

Avec *Wild Wood*, Paul Weller avait sorti un très bon disque brassant ses influences allant du folk à la soul. Un succès

bienvenu qui le décide à proposer un album 100 % *british rock*, du titre (*Stanley Road*, la rue de la ville de Woking où il grandit) aux illustrations du livret (John Lennon, The Small Faces, un scooter et une cocarde *mod*, un ticket de bus londonien, Piccadilly Circus...). Mais ce sont bien sûr les chansons qui vont en porter l'esprit, des compositions sans style prédéfini mais avec une ambiance résolument *mod*, cuivres, cordes, chœurs et invités venant illustrer les morceaux selon les besoins. Pour *I Walk on Gilded Splinters*, Weller s'offre la guitare acoustique de Noel Gallagher, le grand Steve Winwood venant promener ses claviers, en particulier son orgue Hammond, sur *Woodcutter's Son* et *Pink on White Walls*, l'un des meilleurs moments du disque avec la douce ballade intitulée *You Do Something to Me*. Les ex-Style Council Steve White et Mick Talbot sont également présents sur ce disque si *british*.



ALANIS MORISSETTE JAGGED LITTLE PILL

1995 | MAVERICK/REPRISE RECORDS

Être la protégée de Madonna et signer sur son label, ce n'est pas rien. Pour ce troisième album,

la jeune Canadienne bénéficie enfin d'une sortie internationale. Installée à Los Angeles, c'est avec le producteur de musique black Glen Ballard (Michael Jackson, Pointer Sisters, Patti Austin...) qu'elle va peaufiner cet album de rock alternatif aux influences grunge et pop-rock, construit autour de guitares, de claviers, de *drum machines* et de son harmonica. Les divers thèmes qu'elle aborde, tournant majoritairement autour des relations humaines infructueuses, donnent des morceaux brûlants comme *You Oughta Know* ou *All I Really Want* servis par des musiciens de haute lignée (Dave Navarro des Jane's Addiction, Flea des Red Hot Chili Peppers, Michael Landau, Benmont Tench des Heartbreakers de Tom Petty...). Sa voix accrocheuse porte à merveille des tubes *mid-tempo* comme *Hand in My Pocket*, *Head Over Feet* ou *Ironic*. Une étoile est née.



BLUR THE GREAT ESCAPE

1995 | FOOD RECORDS

En 1995, Blur est un groupe majeur du rock anglais, en constante (fausse ?) guéguerre avec ses collègues d'Oasis.

L'année précédente, Damon Albarn et ses sbires ont marqué un grand coup avec l'excellent *Parklife*. *The Great Escape* en est la suite, qui reprend en majorité les mêmes thèmes littéraires et musicaux. Ce nouveau tableau de l'Angleterre des années quatre-vingt-dix se bâtit tout d'abord sur un morceau d'intro carrée posé sur une basse jouée au médiateur (*Stereotypes*), puis enchaîne quelques autres pièces de bravoure de pure britpop (*Charmless Man*, *It Could Be You*, *Country House*...) entrecoupées de ballades dentelées comme seul ce démon d'Albarn sait en composer (*Best Days*, *The Universal* baigné de violons et d'une trompette crève-cœur). Cependant, il ne faut pas occulter la contribution essentielle de Graham Coxon en tant que co-compositeur mais surtout de guitariste inspiré.

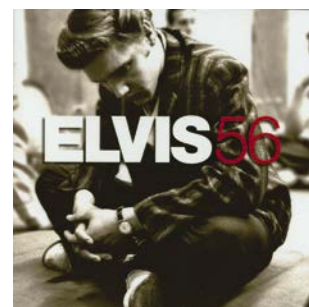


EVERYTHING BUT THE GIRL WALKING WOUNDED

1996 | VIRGIN RECORDS

On pense, avec raison, qu'Everything but the Girl a inventé un nouveau genre : la techno

acoustique. Douze ans après leurs débuts avec le brillant *Eden*, Ben Watt et Tracey Horn continuent de tracer leur chemin sur le même rail : des mélodies imparables sur lesquelles se posent la voix ourlée de Tracey et les bidouillages électros de Ben. Pour *Walking Wounded*, le duo s'adjoint les services de six sorciers de la programmation dont Spring Heel Jack et Howie B. Le résultat séduit par sa diversité, le vicieux *Wrong* et son tempo house précédant le subtil et caressant *Single*, suivi de près par la *drum n' bass* de *Walking Wounded*. Mélancolique à souhait, leur délicieux poison, après avoir imprégné la *beatbox* et la guitare acoustique tenue de Ben Watt, vient se répandre dans nos veines avec félicité. L'album fait quand même partie des *1001 albums qu'il faut avoir écoutés dans sa vie*, ce n'est pas rien...



ELVIS PRESLEY 56

1996 | RCA RECORDS

Le titre explique tout. Enregistré en 1956 à Nashville, New York et à Radio Recorders (Hollywood), *56* regroupe cinq singles, cinq faces B, cinq morceaux de son tout premier album, Elvis Presley, et six de son second, *Elvis*, tous deux sortis cette année-là. Plutôt que de mettre l'accent sur ses chansons country et les ballades, ce disque se concentre sur les morceaux rythmés, ceux qui ont consacré le *King of Rock'n'Roll*. On y retrouve donc *Heartbreak Hotel*, *My Baby Left Me*, *Blue Suede Shoes*, *Tutti Frutti*, *Hound Dog*, *Shake Rattle and Roll*, *Rip It Up*, *I Got a Woman*... autant de tubes dans leur version originale, mis en boîte à l'époque par ses fameus musiciens dont Scotty Moore, Shorty Long, D.J. Fontana, Chet Atkins et les chœurs des Jordanaïres. Un disque indispensable qui présente en bonus une version alternative de *Heartbeak Hotel* jamais sortie jusqu'alors. « *Just take a walk down Lonely Street...* »

MUSE

SHOWBIZ

1999 | MUSHROOM/TASTE MEDIA LIMITED RECORDS

Premier opus des rockeurs britanniques de Muse, *Showbiz* rencontre un accueil plutôt poussif avec son rock reposant sur des productions versatiles aux touches synthétiques. Ce sera pourtant la marque de fabrique de ceux qui vont devenir l'un des groupes emblématiques des années 2000. La voix haut perchée de Matthew Bellamy et les guitares stridentes et puissantes vont en effet dessiner les contours d'une carrière florissante. *Showbiz* réussira à fédérer autant de fans que de détracteurs, ne laissant aucune alternative possible : soit on aime, soit on déteste. Sa grandiloquence sera prise pour de la mégalomanie et son originalité pour du plagiat. Heureusement c'est grâce à *Muscle Museum* que le disque va finalement s'imposer sur les ondes et connaître le succès.





MADONNA

RAY OF LIGHT

1998 | MAVERICK RECORDS

L'album le plus long et le plus compliqué à enregistrer de sa carrière. Soucis de production (Patrick Leonard et Babyface remplacés en cours de route par William Orbit). Quoi qu'il en soit, elle a eu raison de s'entêter durant ces cinq mois passés aux Larrabee North Studios. Construit sur une trame electronica et dance sur laquelle la belle Américaine et l'Anglais à la mèche rebelle vont ajouter des nappes de trip hop, de *drums and bass*, d'ambient et des zestes de sons du Moyen-Orient, son septième album deviendra l'un de ses plus grands succès. Jeune maman, désormais adepte de la kabbale, elle livre un disque introspectif, apaisé, tournant plutôt autour de ballades *down* ou *mid-tempo* contrebalancées par quelques titres *up-tempo* comme *Nothing Really Matters*, *Ray of Light* ou *Skin* et son riff de guitare électrique offrant un peu de fraîcheur au milieu de cette débauche d'électronique. Idem pour les cordes sur *Frozen*, le moment culminant de cet album intense.



RED HOT CHILI PEPPERS

CALIFORNICATION

1999 | WARNER BROS. RECORDS

Pour son septième album studio, le groupe voit revenir un John Frusciante semblant débarrassé de ses démons et qui pousse dehors Dave Navarro. Produit par l'inusable Rick Rubin (David Bowie, Brian Eno et Daniel Lanois ayant dû décliner l'offre), ce disque fait comme d'habitude la part belle à l'ardeur et à la puissance, mais en adoptant un groove mélodique moins axé sur l'énergie pure, une composante majeure de leur marque de fabrique. Le mix de heavy metal, punk et rock psychédélique qui a fait la gloire des Californiens laisse plus de place au funk-rock, plus basique mais non moins efficace. Car c'est bien une bombe nucléaire sonore, *Around the World*, qui nous cueille en entrée de cet album mature et abouti. *Parallel Universe* propose un tempo tout aussi débrillé, tandis que *Californication*, *Other Side* et *Scar Tissue* sont traités comme des ballades, sublimes par la guitare de John Frusciante. Un coup de maître.



SANTANA

SUPERNATURAL

1999 | ARISTA RECORDS

Qui croyait encore en Santana, dont le dernier album studio, un bide, datait de 1992 ? Un certain Clive Davis, désormais PDG d'Arista et qui avait déjà signé le groupe à ses débuts en 1969. Davis n'a jamais douté de l'extraordinaire potentiel de Carlos Santana, d'autant plus que ce dernier propose d'enregistrer un album aux racines vintage mais résolument moderne, autour de mélodies pop jouées et chantées par la crème des artistes du moment. Une fois les morceaux choisis, le guitariste rejoint les studios Berkeley dans lesquels vont défiler Dave Matthews, Manà, Cee-Lo Green, Lauryn Hill, The Product G&B, Everlast, Eagle-Eye Cherry ou encore Eric Clapton. Après plus de 30 millions d'exemplaires vendus, Carlos Santana et Clive Davis peuvent être fiers de leur travail. Gorgé de rythmes latino mais également de rock et de touches de rap, *Supernatural* a enchanté la planète. *Smooth*, *Maria Maria* et *Corazon Espinado* sont devenus des méga tubes, ce dernier devenant un hymne dans toute l'Amérique latine. Viva Santana !



dEUS

THE IDEAL CRASH

1999 | ISLAND RECORDS

La meilleure histoire belge : celle d'un groupe d'Anvers qui, contre tous, devient un groupe majeur de la scène rock alternatif mondiale. Suite au départ de Steph Kamil Carlens (fondateur de Zita Swoon), Tom Barman et Craig Ward prennent les commandes du groupe. Résultat : au revoir structures complexes et expérimentations. On se concentre sur la *songwriting* et on tend vers un pop-rock du meilleur effet, confirmé par la qualité de titres tels que *Sister Dew* ou *The Magic Hour*. Difficile également de ne pas se délecter de *Put the Freaks Up Front* qui propose une mélodie à deux voix aux guitares aériennes, *d'Instant Street*, petite beauté mélodique distillée en intro par un banjo et également en duo vocal. Cependant, dEUS n'oublie pas ses racines indie et, sur *Everybody's Weird* et *Let See Who Goes Down First*, retrouve son côté plus sombre et oppressant en entrelaçant claviers, samples et guitares. Une fois.

MADONNA

MUSIC

2000 | MAVERICK RECORDS

Madonna n'a de cesse de se réinventer, un nouveau challenge nécessaire après l'énorme succès de *Ray of Light*. Le français Mirwais est à la manœuvre pour un disque moins expérimental, plus rythmé, plus electro et plus dance. D'emblée, il cosigne avec la diva une majorité de titres dont le percutant *MUSIC* qui ouvre l'album, *Don't Tell Me*, excursion pop-country-electro ou encore *I Deserve It*, un diamant acoustique. *Gone* en est un autre, scintillant dans ce tourbillon syncopé qui culmine avec *Amazing* et *Runaway Lover*, taillés pour les *dancefloors*. « On a éliminé au fur et à mesure les chansons lentes en faveur des morceaux plus fébriles », se souvient l'autre producteur, William Orbit. Heureusement, il en reste assez, comme l'envoûtant *Paradise (Not for Me)* pour assurer une assez grande diversité. Le résultat global est flashy, percutant, coloré, amusant mais avant tout cohérent. Un nouveau jallon dans la discographie de la reine de la pop.



ERIC CLAPTON & B.B. KING

RIDING WITH THE KING

2000 | REPRIS/DUCK RECORDS

En 2000, Eric Clapton s'offre son rêve, enregistrer un album entier avec son idole de toujours devenu son ami : B.B. King. *Riding with the King*, le morceau de l'excellent John Hiatt, semblait une évidence pour démarrer le disque et lui offrir son titre. « God » a convoqué tous les potes musiciens hors classe pour une jam-session qui mêle morceaux acoustiques (*Worried Life Blues*), électriques (*Three O'Clock Blues*), ballades (*Ten Long Years*) et variantes *mid-tempo* (*Help the Poor*). L'équipe va enregistrer cinq titres collant à l'histoire du grand B.B. : *Ten Long Years*, *Three O'Clock Blues*, *Help the Poor*, *Days of Old* et *When My Heart Beats Like a Hammer*, le reste étant composé de standards tels que *Key to the Highway* de Big Bill Broonzy ou le fameux *Hold On I'm Comin'* écrit par Isaac Hayes pour Sam and Dave. Les deux compères chantent et font rugir leurs guitares avec ferveur, passion et émotion. Un grand moment de musique.



COLDPLAY PARACHUTES

2000 | PARLOPHONE RECORDS

La musique est avant tout une histoire d'alchimie. Coldplay l'a tout de suite trouvée et a su la perpétuer puisque près de

vingt-cinq ans plus tard, Chris Martin, Guy Berryman, Jonathan Buckland et Will Champion forment toujours un team gagnant dans l'univers très disputé des monstres du rock. Mélodistes avant tout, les quatre Coldplay ont construit dès ce premier album un univers envoûtant qui se dégage de chaque morceau. Qu'importent leurs thèmes et leurs rythmiques : la voix touchante de Martin et leur unité font que la puissance de *Shiver* et l'énergie de *Yellow* se marient parfaitement avec la douceur captivante de *We Never Change*, *Parachutes*, *Sparks* ou de *Trouble* et son piano enjôleur. Jeune producteur un peu sorcier, Ken Nelson aura su d'emblée comprendre et finaliser les talents conjugués de ce quatuor autant soudé qu'inspiré. Une histoire d'alchimie...

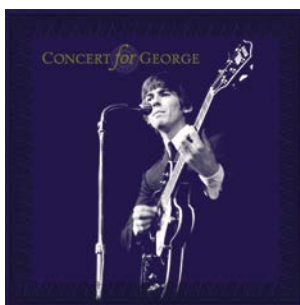


MUSE ORIGIN OF SYMMETRY

2001 | MUSHROOM/TASTE MEDIA
LIMITED RECORDS

Leur premier album, *Showbiz*, nous avait révélé ce trio anglais alignant la voix inspirante,

entre Jeff Buckley et Thom Yorke, du chanteur et guitariste Matthew Bellamy, la basse éternelle de Chris Wolstenholme et la batterie pressante de Dominic Howard. Le tout forme l'un des groupes les plus inspirants des vingt-cinq dernières années, combinant avec rage et ferveur nullement démenties le space rock et l'electro, l'art-rock et, dans les quelques moments de respiration, la pop music. Avec *Origin of Symmetry*, le trio gagne en assurance avec un son encore plus carré et cette incursion encore plus franche dans l'univers des sons électroniques. Néanmoins, la guitare demeure omniprésente, souvent grasse, lourde et percutante, la basse puissante et vrombissante, la batterie claquante. La production de David Bottrill (King Crimson, Tool, Deus) est exemplaire, au service de ces morceaux complexes et prenants qui ne cachent pas leurs attaches à la fois avec le heavy metal et le rock progressif. Tel est le son Muse, un univers musical qui trouve ici sa réelle identité.



VARIOUS ARTISTS CONCERT FOR GEORGE

2003 | WARNER STRATEGIC MARKETING

Ils sont (presque) tous présents ce 29 novembre 2002 au Royal Albert Hall de Londres afin de rendre hommage à leur ami

George Harrison, disparu, jour pour jour, un an auparavant. Ravi Shankar et sa fille Anoushka, Eric Clapton, Gary Brooker, Billy Preston, ses compagnons de l'aventure des Traveling Wilburys (Jeff Lynne, Tom Petty and the Heartbreakers, Jim Keltner), et bien sûr Paul McCartney et Ringo Starr. Si le premier disque se concentre sur des mélodies indiennes, la *setlist*, à part quelques reprises, est toute trouvée : les morceaux que George avait composés pour les Beatles et ses albums solos. Son vieux copain Joe Brown se charge d'*Here Comes the Sun*, McCartney et Clapton de *While My Guitar Gently Weeps*, Billy Preston *My Sweet Lord* et Tom Petty and the Heartbreakers enflamment le vénérable plancher avec *Taxman*, *I Need You* et *Handle With Care*, un titre écrit de façon chorale pour les Wilburys... le tout sous le contrôle bienveillant de son fils Dhani. Magique et tellement émouvant.



MUSE ABSOLUTION

2003 | EASTWEST/TASTE MEDIA
LIMITED RECORDS

Chez d'autres groupes, on qualifierait cet ouragan symphonique d'un (lourd) effet de

style. Chez Muse, tout est naturel. Jamais de faux-semblants, toujours à fond, un romantisme exalté qui va toujours de pair avec des arrangements extravagants. Et cette basse ! Matricielle sur *Time Is Running Out* et *Hysteria*, appuyant la théâtralité exacerbée de la voix de Bellamy et ses riffs de guitare dignes des *guitar heroes* des années soixante-dix. En symbiose avec *Origin of Symmetry*, *Absolution* propose du rock des racines sur *The Small Print* et *Thoughts of a Dying Atheist*, des zestes de pop avec *Endlessly*, des ambiances noires comme de l'encre (*Sing for Absolution*), mais aussi le plus aérien *Butterflies & Hurricanes* et même des envies de classique (*Blackout*). Avec *Absolution*, Muse impose à la planète entière ses excès et son savoir-faire. Les années à venir seront siennes.



BEN HARPER DIAMONDS ON THE INSIDE

2003 | VIRGIN RECORDS

Après presque une décennie à imposer son génial mix soul n' blues en compagnie des Innocent Criminals, c'est avec

une nouvelle équipe que le Californien entame la production de cet album. Ben Harper est encore plus inspiré, encore plus éclectique, nous cueillant d'emblée avec un reggae d'anthologie (*With My Own Two Hands*), poursuivant avec un funk-blues d'exception (*When It's Good*). Le reste est à l'avenant, l'artiste avec un grand « A » alignant les tours de passe-passe : le superbe *Diamonds on the Inside* aux teintes country-folk, une virée aux bases de la funk music (*Run Eyed Blues*, *Bring the Funk*), les sonorités sud-africaines (*Picture of Jesus*), les ballades crève-cœur (*Amen Omen*, *She's Only Happy in the Sun*). On croyait avoir tout entendu de la part de ce fantastique auteur-compositeur et musicien. Avec *Diamonds on the Inside*, Benjamin Chase Harper va encore plus loin.



MIKA LIFE IN CARTOON MOTION

2006 | CASABLANCA RECORDS

A sa sortie en 2007, *Life in Cartoon Motion* est venu combler un vide : celui de l'album pop anglais sympa et chaleureux,

construit comme une suite de singles, chanté d'une voix caractéristique et emphatique, pop et frais, à la façon de Queen ou de l'Elton John des *eighties*. Car il ne s'agit pas de prendre Mika à la légère. Pour ce premier album d'une carrière désormais bien ancrée, Michael Holbrook Penniman Jr. dit Mika a fait appel au (jeune) producteur vétéran Greg Wells (Katy Perry, Ariana Grande, Taylor Swift, Pink...) afin d'offrir un son joyeux et parfaitement orchestré pour son bouquet de pop-songs acidulées, dont plusieurs aux textes sexuellement ambigus. *Grace Kelly*, *Big Girl (You Are Beautiful)*, *Lollipop* et le décapant *Relax*, *Take It Easy* ont catapulté l'album et son auteur au sommet des *charts* européens. Album fédérateur, *Life in Cartoon Motion* touche les ados complexés et ceux bien dans leur peau, les maigres et les gros, les homos mais aussi les hétéros, les laids et les beaux, bref tout le monde.



COLDPLAY VIVA LA VIDA OR DEATH AND ALL HIS FRIENDS

2008 | PARLOPHONE RECORDS

On ne change pas une équipe qui gagne... sauf si l'on veut gagner plus. Pour son quatrième

album, Coldplay a remercié son producteur habituel Ken Nelson et fait confiance à un quartet formé de Jon Hopkins, Rik Simpson, Markus Dravs et Brian Eno. Il s'agit d'aller explorer de nouveaux styles, de dessiner un tableau musical de dix colorations différentes. Le contraste avec les disques précédents est bien présent : le morceau d'intro est instrumental, des cordes ont envahi chaque recoin, de l'afropop s'est glissé dans *Strawberry Swing*, un vieux piano honky-tonk se promène sur *Lovers in Japan*, *Yes* offre une bataille de guitares *noisy* façon *shoegaze*. Seul *Violet Hill*, pourtant leur premier titre dénonçant les guerres, peut encore nous raccrocher au Coldplay des débuts avec la voix pure de Chris Martin, le lien essentiel de notre histoire d'amour avec les quatre Londoniens.



LADY GAGA THE FAME

2008 | STREAMLINE/KON LIVE/
CHERRYTREE/INTERSCOPE RECORDS

Dans le Lower East Side de Manhattan, la jeune Stefani Joanne Angelina Germanotta a

patiemment construit sa carrière, enchaînant écriture de chansons, séances studio et shows de burlesque. Lady Starlight pimentera ensuite sa *dance music* électronique de glam rock et autres paillettes importées de l'Angleterre des *seventies/eighties* (Bowie, Queen et son *Radio... Gaga*) pour aboutir à son personnage mais surtout à la version ultime de sa musique, que l'on retrouve dans ce premier album tsunami. Entourée des producteurs les plus en vogue du moment (Red One, Space Cowboy, Brian & Josh, Martin Kierszenbaum) ainsi que de Rob Fusari, son metteur en sons des premiers jours, Lady Gaga déroule sa *dance pop* où les synthés et autre sons électroniques n'étoiffent jamais sa voix portant des textes sur la célébrité à laquelle beaucoup veulent tant accéder, la bisexualité et autres thèmes totalement contemporains. On pensera à Madonna mais Lady Gaga n'aura pas besoin de comparaisons pour imposer ses rythmes et son style au monde entier.



DUFFY ROCKFERRY

2008 | AGM RECORDS

Rockferry : une banlieue de Liverpool, sur l'autre rive de la Mersey, si proche de son cher Pays de Galles. Aimée Duffy est

une fan de soul et possède une voix magnifique et profonde. Elle va combiner les deux sur ce premier album construit autour de mélodies imparables sur fond soul. Si certains morceaux comme *Warwick Avenue*, *Mercy*, *Syrup & Honey* ou *Hanging on Too Long* collent bien à la moiteur soul et gospel avec des pincées de blues et de swing, d'autres offrent des touches de pop symphonique, de country et même de psychédéisme. Moderne dans son écriture et sa production, œuvre de Steve Booker et de Bernard Butler de Suede, *Rockferry* puise ses références et ses sonorités au cœur des années soixante et c'est tant mieux. Duffy possède la voix et le talent pour que *Rockferry* ne tombe jamais dans le plagiat ou la soupe mais conserve un charme intemporel qui nous enrobe et séduit. Une version édulcorée d'Amy Winehouse ? Absolument pas.



GOSSIP MUSIC FOR MEN

2009 | COLUMBIA RECORDS

Beth Ditto est un phénomène, son groupe Gossip également. Funk-disco-rock ? Soul-pop-punk ? Le tube *Heavy Cross*

nous offre un début de solution : Gossip, c'est tout cela avec quelque chose en plus, une certaine grâce, une légèreté qui s'éloigne de leurs débuts garage rock pour flirter avec la soul (*Dimstore Diamond*), l'electro (*Four Letter Word*), le punk (*Spare Me From the Mold*) ou encore la New Wave (2012). C'est au magicien américain Rick Rubin que Beth Ditto, Nathan Howdeshell et Hannah Blilie (en gros plan sur la pochette) ont fait appel pour cet album plus ouvert et plus mature aux influences élargies, aux sonorités nouvelles et qui, paradoxalement, retranscrit davantage encore l'énergie débordante dont Gossip fait preuve sur scène. Le son y est puissant, débordant, Rubin s'amusant dans son studio de Malibu à recréer un nouveau trio encore plus heavy, encore plus direct, encore plus incisif. Gossip fait une musique de l'instantané, du moment présent, sans délai ni condition.

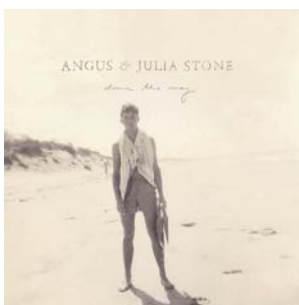


FLORENCE + THE MACHINE LUNGS

2009 | ISLAND RECORDS

Florence Welch, Isabella « The Machine » Summers, Robert Ackroyd, Tom Monger,

Christopher Hayden : le quintet gagnant de 2009. Si la voix possédée et la prestance de Florence ont fait fleurir les comparaisons (Fiona Apple et Kate Bush), la musique des cinq Londoniens conjugue un courant indie, avec par exemple une utilisation de sons tribaux basés sur des percussions, mais également une ouverture plus grand public. Beaucoup d'emphase et d'intensité dans ce premier album, des titres le plus souvent construits sur le mode d'une intro douce tracée par sa voix avant que la machine ne s'embarque vers des orchestrations sacrément enlevées à la façon des Arcade Fire. Florence charme, emballe, surprend, inquiète aussi sur quelques thèmes plus profonds qu'elle tire de ses expériences personnelles : « *notre disque raconte les cinq dernières années, soit la peur, la culpabilité, la mort, la violence, les cauchemars... et les rêves* ». C'est clair.



ANGUS & JULIA STONE DOWN THE WAY

2010 | FLOCK RECORDS

Second album de la fratrie australienne – avant qu'elle ne se sépare pour mieux se retrouver

quatre ans plus tard et atteindre le succès international avec l'album *Angus & Julia Stone – Down the Way* respire le calme et le grand air au bord de l'océan Pacifique où Julia et Angus ont grandi. Enregistré à New York, bien loin du calme de Newport, leur havre de paix au nord de Sydney, cet album bourré de charmes impose leur folk teintée de pop, ce dans un style très épuré, où chacun fait jouer sa différence : voix naïve délicieusement puérile pour Julia, timbre doux, plus introspectif pour Angus. Une combinaison de talents au service d'une folk acoustique de toute beauté qui les propulsera N°1 en Australie et les fera connaître en France via le titre *Big Jet Plane*, utilisé dans la BO du film *Les Emotifs anonymes*. Grâce à un sens de la mélodie indéniable et des arrangements proches de la perfection, le duo livre un album très charismatique, au charme presque désuet.



BRUNO MARS
DOO-WOP AND HOOLIGANS
2010 | ELEKTRA RECORDS

Pete Gene Hernandez est un enfant de la balle. Après avoir participé à de nombreux projets musicaux prestigieux, avoir écrit pour Brandy, Adam Levine, Flo Rida ou Lil' Wayne, ce multi-instrumentiste de génie à la voix exceptionnelle va se révéler sur *Nothin' on You* de B.o.B.. Le voici désormais Bruno Mars, un amoureux de la pop, de la soul, du R'n'B, du doo-wop et du reggae en général, du groove en particulier. Ces influences diverses, il les distille dans ce premier album prometteur : le R'n'B explose dans *Grenade*, le reggae exhale via *The Lazy Song* avec Damian Marley en tant qu'invité. L'hommage à Michel Jackson sonne juste (*Just the Way You Are*), tout comme la ballade *laid-back* façon Jack Johnson (*Count on Me*). S'il va ensuite prendre une direction plus funk et plus dance, Bruno Mars propose avec *Doo-Wops and Hooligans* une synthèse réussie des sons et tendances qui ont façonné la musique américaine d'aujourd'hui.



ASAF AVIDAN
DIFFERENT PULSES
2012 | TELMAVAR RECORDS

Actif chez lui depuis le milieu des années 2000 en solo ou avec son groupe The Mojos, Asaf Avidan va rapidement se faire un nom à l'international, jusqu'à tourner avec de grands artistes comme Robert Plant, Lou Reed, Ben Harper ou encore Bob Dylan. Il est vrai que personne d'autre ne possède cette voix à la fois rauque et aiguë, baroque et ambiguë. Personnage singulier au look si particulier, l'Israélien est également un redoutable compositeur de ballades déchirantes et de voyages folk-rock, de parures sonores uniques qui captent et captivent l'auditeur. Pour ce troisième album studio, il s'est tourné vers Tamir Muskat, leader du groupe d'electro oriental Balkan Beat Box et génie du mix. Le voyage que le tandem nous propose autour d'une production épurée mais particulièrement riche et brillante, vaut tous les billets d'avion du monde.



LORDE
PURE HEROINE
2013 | UNIVERSAL MUSIC N.Z.

Ce qui surprend avant tout chez Lorde, c'est son incroyable maturité à un si jeune âge (17 ans au moment de la sortie de *Pure Heroine*). Il est vrai que la jeune Néo-Zélandaise montrait de sérieuses prédispositions au métier d'artiste, au point d'être signée à l'âge de 13 ans et d'écrire, avec son mentor et producteur Joel Little, tous les morceaux qui figurent sur cet album. Sa voix, puissante et malléable, se prête à tout. Ici à l'électropop qui fixe la trame d'un disque très travaillé et totalement maîtrisé, avec une production minimaliste, Little se chargeant de toute la partie purement musicale, de l'instrumentation (basée sur une basse, des *beats* programmés et des *loops*) à la production, en passant par le mix. Quant aux textes, la gloire, le respect, la consommation, ils collent aux aspirations d'une jeune fille bien dans son époque. Tout en nuances, *Pure Heroine* pourrait être une production de Lady Gaga temporisée par la suavité de Lana Del Rey. Vivement la suite.

ADELE
21

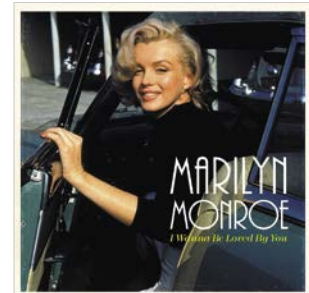
2011 | HIGH NOTE RECORDS

Un premier album (19) multirécompensé à l'âge où d'autres terminent à peine le lycée. Comment Adèle Adkins allait-elle pouvoir rééditer ce phénoménal succès ? En employant tout simplement la même formule, à savoir ce subtil brassage de blue-eyed soul, de R'n'B et de pop agrémenté de touches gospel... Le changement de studio unique (Compass Point Studios à Nassau) pour une flopée de divers lieux d'enregistrements et, surtout, de producteur avec l'arrivée de Rick Rubin, n'ont fait que renforcer la qualité de son ouvrage. Créés pour coller le plus parfaitement possible à la voix de diva soul de la jeune Anglaise, *Turning Tables*, *Set Fire to the Rain*, *Rolling in the Deep* avec sa rythmique funky-disco et l'imparable ballade *Someone Like You*, avec son piano entêtant, vont permettre à 21 de truster la majeure partie des récompenses et le sommet des *charts* internationaux. Et ce n'est que justice.



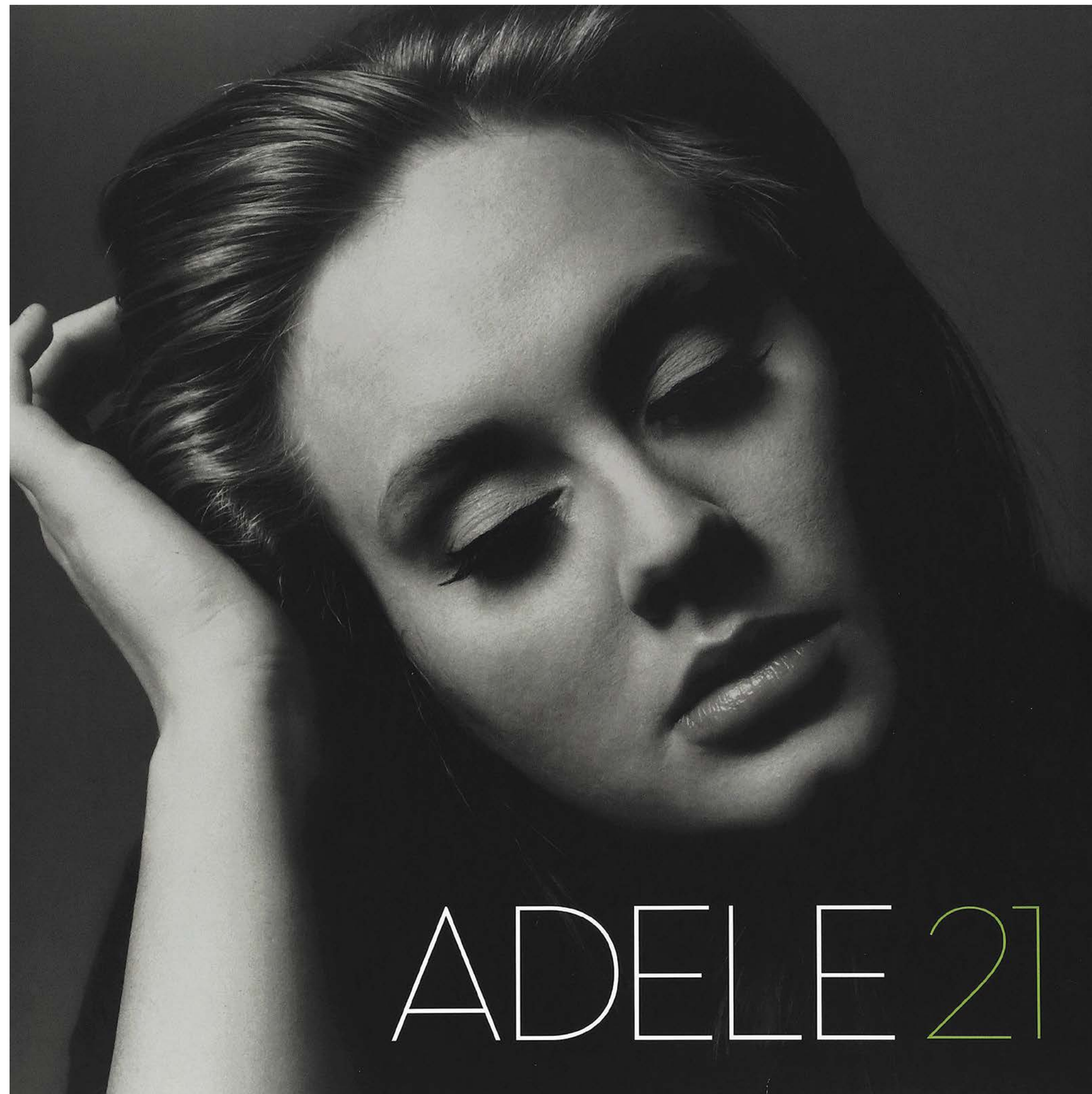
PHIL SPECTOR
THE ANTHOLOGY '59-'62
2013 | NOT NOW MUSIC

En 1959, Phil Spector a tout juste 20 ans et le monde de la musique à ses pieds. Tout ce qu'il touche semble se transformer en or et le tout jeune compositeur de tubes va se tourner quasi entièrement vers la production. Ce double album renferme les meilleures chansons qu'il produira en l'espace des quatre années à venir, et quels titres ! De la pop, de la soul, du doo-wop, le tout avec une simplicité de sonorités désarmante ou, au contraire, une profusion d'arrangements et des wagons de cordes virevoltantes. The Crystals, son trio vocal maison, chante à tue-tête *He's a Rebel*, *Oh Yeah Maybe Baby* et *He Hit Me (And It Felt Like a Kiss)* écrit par Gerry Goffin et Carole King, Ben E. King y susurre son *Spanish Harlem* et Johnny Nash *World of Tears* tandis que Curtis Lee caresse *Pretty Little Angel Eyes*, l'un des plus gros hits de l'époque avec *To Know Him Is to Love Him* des Teddy Bears, un morceau qu'il a lui-même écrit. Trente-cinq chansons, trente-cinq voyages dans le temps.

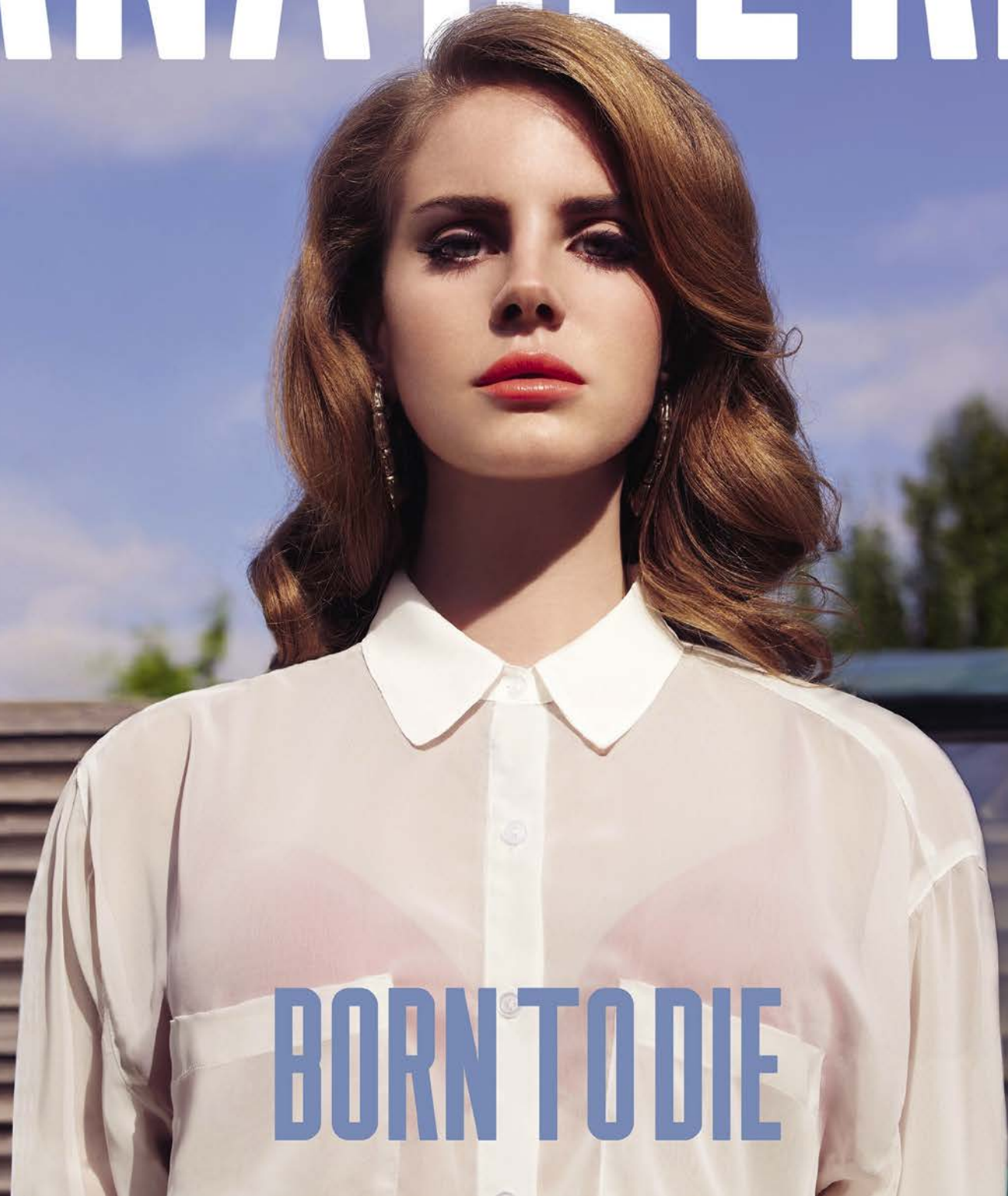


MARILYN MONROE
I WANNA BE LOVED BY YOU
2016 | WAGRAM RECORDS

« *Before you/My whole life was acapella/Now a symphony's/The only song to sing...* » Considéré par beaucoup comme le meilleur film de Marylin Monroe, élu « meilleure comédie de tous les temps » par l'Institut du film américain, *Certains l'aiment chaud*, de Billy Wilder, est devenu un film culte. Bien sûr, il est difficile de résister à Jack Lemmon dans le rôle de la ravissante Daphné, mais c'est avec le très érotique « *Poupoupidou* », susurré du bout des lèvres à la fin d'*I Wanna Be Loved by You*, que la belle blonde nous fait complètement craquer. À l'instar de cet instant inoubliable, cette compilation vinyle, qui rassemble l'intégralité de l'œuvre chantée de l'actrice, se révèle irrésistible. Plein de sincérité et de beauté, cet album procure un vrai plaisir et réhabilite Marylin Monroe en artiste accomplie. Délicieusement érotique.



LANA DEL REY



BORN TO DIE

POP ROCK

LANA DEL REY

BORN TO DIE

2012 | INTERSCOPE/POLYDOR RECORDS

Nouvelle diva éphémère ou véritable choc musical? La jeune artiste américaine a très vite apporté la réponse. Après des débuts sans conséquences, Elizabeth Woolridge Grant alias Lana Del Rey s'impose avec ce second album en nouvel ovni de la pop américaine. Dès le titre éponyme avec ses violons, sa rythmique soutenue, sa mélodie lente et hypnotique et ses paroles sombres et matures portées par une production sans faille, les ingrédients de l'album sont donnés. Hormis quelques incursions dans le hip-hop (*National Anthem*, *Off to the Races*), c'est la douceur des ballades, magnifiées par sa voix sépulcrale, qui s'imposent. Les deux moments les plus marquants sont justement *Blue Jeans* et *Video Games*. Le cri samplé du premier et la harpe sophistiquée du second, ponctuée par des roulements de tambour et enfin des cloches, vont assurer le succès de l'album qui ne se savourera plus seulement que sur les quais de la Marina Del Rey mais dans le monde entier.



ED SHEERAN

÷ (DIVIDE)

2017 | ASYLUM RECORDS

Un malin, mais aussi un sacré compositeur. Folk, pop acoustique, soul music et hip-hop : le cocktail idéal ! Encore faut-il savoir le doser et, sur ce troisième album, le jeune Anglais montre tout son talent et son audace. Appuyé par une pléiade de producteurs du moment (Benny Blanco, Mike Elizondo) et une flopée de compositeurs inspirés surfant sur les tendances actuelles, ses textes, histoires d'amour et autres séparations, sont parfaitement mis en valeur. Chantés d'une voix ample et chaleureuse, ils contiennent de quoi faire chavirer le jeune public et tous les amateurs de pop-songs ciselées. *Galway Girl* et ses accents irlandais, *Castle on the Hill* mais surtout *Shape of You* vont propulser cet album parfaitement produit au sommet des *charts*, démarrant N°1 dans quatorze pays et devenant, au Royaume-Uni, l'album d'un artiste solo s'étant le plus rapidement vendu avec 672 000 exemplaires la première semaine.



BILLIE EILISH

WHEN WE ALL FALL ASLEEP, WHERE DO WE GO?

2019 | DARKROOM RECORDS

Ainsi, le succès de Billie Eilish ne serait dû qu'à son jeune âge, look, son style, son attitude et une stratégie marketing? Pas si vite... Dès qu'il est posé sur la platine, *When We Fall...* exsude le talent. Dans la chambre de Finneas, avec quelques ordinateurs et une inspiration débordante, le frère et la sœur O'Connell ont accouché d'un monstre musical à la fois pop et electro, aussi simple et dépouillé que d'une richesse musicale insoupçonnée. Sur des boucles et des bouts de mélodies, Billie distille ses histoires écrites durant des nuits sans sommeil, des chansons hantées par le désespoir d'une certaine jeunesse, le suicide, la santé mentale, l'addiction aux drogues, le changement climatique, des thèmes sur lesquels elle se permet néanmoins des pointes d'humour. Produit avec la rudesse des productions rap, bouillonnant et foisonnant, ce premier disque de la petite Billie d'Highland Park, California, est une petite bombe dans l'univers de la musique actuelle.

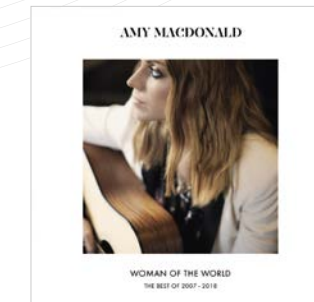


DAVID BOWIE

BLACKSTAR

2016 | ISO RECORDS

Authentique testament musical de David Bowie qui se savait malade, *Blackstar* sortira le 8 janvier 2016, date de son soixante-neuvième anniversaire mais également deux jours avant son décès. Par les textes autant que par les musiques et les ambiances, il aborde dans ce vingt-cinquième album les thèmes de la mort et de son héritage dans le paysage rock. Enregistré à New York avec une nouvelle équipe dont le saxophoniste Donny McCaslin qui occupe une place prépondérante tout du long des sept morceaux, *Blackstar*, qui fait la part belle au rock expérimental en mêlant electro, pop et jazz, est à l'image de son créateur : complexe, inventif, expérimental, étrange, et fascinant. « *I've got else nothing to lose* », chante-t-il sur *Lazarus*, morceau composé pour la comédie musicale du même nom et qui allie une belle ligne de basse, des cuivres cinglants et une rythmique totalement maîtrisée. Un testament riche et complexe, illustré par les bijoux que sont le torturé *Sue* (*Or in a Season of Crime*) ou l'apaisé *Dollar Days*. Poignant.



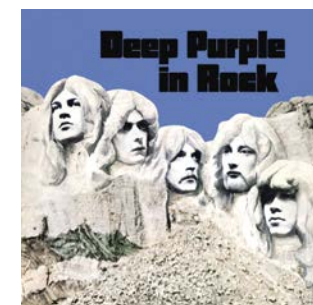
AMY MACDONALD

WOMAN OF THE WORLD: THE BEST OF 2007-2018

2018 | VIRGIN EMI RECORDS

Amy Macdonald n'aime pas les barrières. Son talent d'auteure-compositrice-interprète se promène sur plusieurs chemins musicaux aussi divers que le folk, la pop, le rock ou encore l'indie. Avec son premier album, *This Is the Life*, sorti en 2007, la jeune Écossaise devient à 22 ans une star internationale. Quatre albums plus tard, il est déjà temps pour elle de compiler ces années prolifiques. *Woman of the World* rassemble ses meilleurs morceaux, la plupart sur un canevas serré de guitares acoustiques rejoignant des *drum machines*. *This Is the Life*, *Mr. Rock & Roll*, *Slow It Down* et *Dream On* y figurent en bonne place mais cet album permet aussi de découvrir deux nouvelles compositions, l'entraînant *Woman of the World* ainsi que *Come Home*, un titre un peu plus intimiste sur une ligne de piano. *Woman of the World* permet également de redécouvrir des chansons quelque peu passées sous silence comme le précieux *Let's Start a Band*, ici une version enregistrée live à Berlin.

HARD-ROCK METAL



DEEP PURPLE IN ROCK

1970 | HARVEST RECORDS

La pochette et son évocation du Mont Rushmore est connue de tous et décrit parfaitement l'ambiance de cet album incon-

testablement taillé dans le roc(k). Cinquième album en trois ans, il est – après trois LP de pop baroque et une tentative symphonique bancale –, celui qui va faire du groupe l'un des pionniers du hard-rock. Publié en 1970, *In Rock* est sans doute le disque le plus sauvage de Deep Purple, même si le morceau *Child in Time*, qui en est la clé de voûte, est une longue digression orgasmique de plus de dix minutes, devenu au fil du temps l'un des hymnes majeurs du groupe sur scène et l'un des morceaux les plus caractéristiques de son riche parcours musical. Mais *In Rock* c'est aussi des brûlots tels que *Speed King*, qui invente la fusion entre rock débridé et influences classiques, entre orgue et guitare électrique, fusion née de la rencontre providentielle entre Jon Lord et Ritchie Blackmore, survolté par l'organe en fusion du chanteur Ian Gillan. Volcanique!

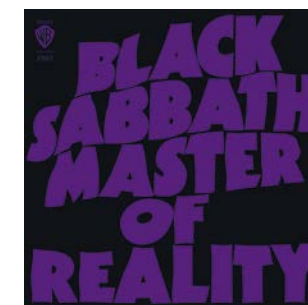


BLACK SABBATH BLACK SABBATH

1970 | VERTIGO/WARNER BROS.

Et si le génie de Black Sabbath n'était pas d'avoir « oublié le blues », comme certains l'ont écrit, mais bien plutôt de l'avoir

adapté pour exprimer le mal-être d'un autre peuple d'opprimés : les habitants d'Aston, un quartier très défavorisé de Birmingham dans lequel les quatre musiciens du sabbat noir ont grandi. Ce qui est certain, c'est que dès la sortie de ce premier album de la formation emmenée par le chanteur Ozzy Osbourne et le guitariste Tony Iommi, Black Sabbath se révèle comme l'Atlas du rock anglais, semblant porter toute la misère du monde sur ses épaules voûtées. On a beaucoup glosé sur les trois premières notes du titre *Black Sabbath*, parlant de « notes du diable », oubliant que le plus sinistre, c'est avant tout cette tentative d'accélération à la fin du titre ; on sent les musiciens tenter de s'extirper du bourbier de leur malheur, avant de retomber de façon pataude dans ces tempos fangeux, même si *The Wizard* ou *Evil Woman* sont un peu plus enlevés. On appellera ça le metal du Jugement Dernier.

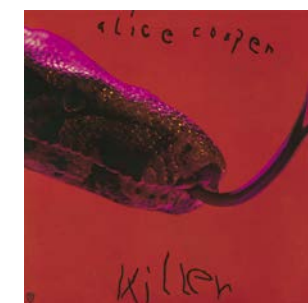


BLACK SABBATH MASTER OF REALITY

1971 | VERTIGO/WARNER BROS.

Assimilés à des Satanistes, les Black Sabbath sont en fait de bons chrétiens mais leur credo personnel, c'est l'Apocalypse.

Tony, le guitariste, est amputé de deux phalanges à la main droite (il est gaucher). Il utilise ce handicap pour développer un style unique à base de thèmes très simples, ses fameux « riffs » de guitare, constitués de quelques notes, et pour plus de confort, désaccorde son instrument : il obtient un son très profond, abyssal. Ozzy, le chanteur, prédit le Jugement Dernier avec un détachement luna-tique. Le péril nucléaire, le Malin qui tend ses pièges, le refus de voir le Salut en notre Seigneur, tout ici n'est que tristesse et désolation ; même l'ode à la « douce feuille » (*Sweet Leaf*) est d'une lenteur et d'une lourdeur étouffantes, bien que le délicat *Orchid* offre un intermède acoustique plus lumineux. Mais la lourde charrue de la résignation revient bien vite. Troisième chapitre de la tétralogie majeure du Sab', *Master of Reality* résonne comme un glas.



ALICE COOPER KILLER

1971 | WARNER BROS. RECORDS

Vincent Furnier écume la scène américaine depuis le milieu des années soixante et c'est sa rencontre avec le producteur

Bob Ezrin en 1971 – après celle avec Frank Zappa en 1969 –, qui déclenche son ascension sous le pseudonyme d'Alice Cooper. Déjà spécialiste du grand guignol scénique, il apprend avec Ezrin à travailler et à écrire de bonnes chansons. *Killer* est son premier triomphe artistique et commercial, grâce au succès international des percutants singles *Under My Wheels* et *Be My Lover*. Il développe parallèlement les ambiances théâtrales qu'il met en scène avec brio. *Halo of Flies* ou *Killer* sont ainsi de longues pièces en plusieurs actes dignes d'une comédie musicale comme *Phantom of the Opera*. À l'autre bout du spectre, *Yeah, Yeah, Yeah* est une chanson simple et directe, presque garage. C'est cet éclectisme ainsi que l'atmosphère vénéneuse que dégagent certains titres aux thèmes particulièrement morbides, qui font de *Killer* une remarquable réussite et Alice Cooper l'ennemi du politiquement correct.



ALICE COOPER SCHOOL'S OUT

1972 | WARNER BROS. RECORDS

Sur la lancée du succès de *Killer*, Alice Cooper publie la même année *School's Out*. D'abord remarquable par son

packaging. Se présentant comme un pupitre d'écolier gribouillé, sa pochette s'ouvre pour découvrir le disque vinyle emballé dans une petite culotte en papier. L'album s'avère pourtant, au-delà du fracassant single *School's Out*, beaucoup plus ambitieux qu'il n'y paraît et le propos se situe bien au-dessus d'un simple pubis juvénile. Il fait partie de la catégorie des concept albums suivant un fil conducteur. On semble naviguer dans une parodie vaguement subversive de *West Side Story* ; *Blue Turk* fait un détour par le jazz lounge et *Alma Mater* évoque les Beatles d'*Abbey Road*. On n'est pas non plus très loin des opéras rock tels que ceux que The Who a produits à la même période. Une période que certains considèrent comme bénie, lorsque le rock se donnait les moyens de ses nouvelles ambitions tout en conservant son but premier : faire danser.



DEEP PURPLE MACHINE HEAD

1972 | PURPLE RECORDS

Avec *In Rock*, Deep Purple a frappé un grand coup. Il s'est imposé comme le concurrent de Led Zeppelin en utilisant

presque les mêmes arguments : un guitariste virtuose et un chanteur à grande voix et belle gueule. En commun aussi, des racines rock'n'roll et blues auxquelles s'ajoutent celles apportées par l'organiste Jon Lord et le guitariste Ritchie Blackmore : la soul, le jazz et la musique classique. Tout cela arrive à maturité pour ce *Machine Head*, qui, s'il ne bénéficie pas comme *In Rock* d'un *Child in Time* novateur, propose un standard, voire LE standard du rock des années soixante-dix : le fameux *Smoke on the Water* et son thème sur quatre notes impérissables. Il y a aussi le tonitruant *Highway Star* qui ouvre le bal avec une assurance déconcertante : orgue sursaturé, guitare de tueur et Ian Gillan, le chanteur, qui monte, monte, monte... Dépourvu de faux pas, plus *groovy* qu'on ne l'imagine, *Machine Head* est juste un des monuments du hard-rock, toute époque confondue.



BLUE ÖYSTER CULT BLUE ÖYSTER CULT

1972 | COLUMBIA RECORDS

Si Blue Öyster Cult est né dans l'esprit de deux critiques rock désireux de fomenteur une réponse américaine à Black Sab-

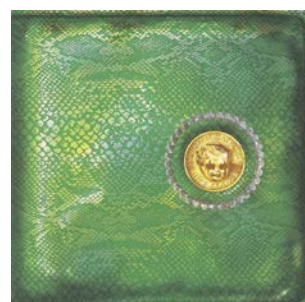
bath, la référence qui saute aux oreilles à l'écoute de *Transmaniacon MC*, c'est davantage Steppenwolf, celui de *Born to Be Wild* (que le B.Ö.C reprenait sur scène). Il y a ce son poisseux des guitares et l'orgue au second plan. Mais Eric Bloom, le chanteur, n'est pas John Kay, et sa diction reste toujours distanciée. Et puis il y a Buck Dharma, guitariste soliste aux interventions fulgurantes. Certes, ce premier LP n'est pas totalement abouti, mais il propose quelques classiques qui ont traversé les âges, dont le glaçant *Then Came the Last Days of May*. Il y a aussi le terrasant *Cities on Flame with Rock'n'roll*, dont le thème évoque véritablement Black Sabbath, et *Stairway to the Stars*, un « barnstormer » qui en annonce bien d'autres. Une bonne approche de celui que l'on appelait « le groupe de hard-rock pour intellectuels ».



NAZARETH RAZAMATAZ

1973 | MOONCREST/ABM RECORDS

Sans qu'on sache vraiment pourquoi, Nazareth n'a jamais suscité beaucoup d'intérêt par chez nous. Ce *Razamataz* montre pourtant qu'il est bien plus qu'un simple groupe de hard-rock britannique de seconde zone. Certes, ça secoue et ça gicle pas mal, notamment avec une guitare *slide* des plus juteuses, et *Woke Up This Morning* est un boogie-blues bien gras, entre Cactus et Status Quo. Mais *Night Woman* bénéficie d'une mélodie et d'arrangements très pop. La voix de Dan McCafferty n'est pas sans rappeler Bon Scott et Brian Johnson, avec quelques accents à la Noddy Holder de Slade (*Big Big Boy*). La mécanique s'enraye un peu sur les titres « sérieux » mais lorsqu'elle se concentre sur un hard rock'n'roll costaud (*Razamataz*, *Too Bad, Too Sad*), la formation fait merveille. Et même son incursion vers un rock-folk à la Rod Stewart (*Broken Down Angel*) ou un heavy sabbathien (*Hard Living*) est savoureuse. Il y a là à boire et à manger mais c'est assez goûtu.



ALICE COOPER BILLION DOLLAR BABIES INDISPONIBLE

1973 | WARNER BROS. RECORDS

À la sortie de ce *Billion Dollar Babies*, Alice Cooper est déjà une immense star. Mais pas

dans le sens classique du terme. Si les 45-tours de la formation font depuis l'année précédente un carton régulier des deux côtés de l'Atlantique, Alice, le chanteur, est devenu le symbole du rock décadent, à la fois attirant et repoussant. Comme son prédécesseur, ce sixième LP est produit par Bob Ezrin et son concept est centré sur l'artificialité du succès, celui qu'a connu le groupe depuis la sortie de *Killer*. Musicalement, on est bien plus proche d'un David Bowie ou d'un Lou Reed que de Slade ou Sweet. Le son est riche, foisonnant, les rythmiques ont cette élasticité caractéristique du genre, les chansons sont à la fois accrocheuses et sophistiquées, et Alice se révèle à nouveau un excellent conteur, capable d'incarner de multiples personnages, dont un nécrophile impénitent. Il y a pléthore de tubes (*Hello Hooray*, *Electad*, *Billion Dollar Babies*, *No More Mister Nice Guy*) et pas l'ombre d'un dindon. Une perle.



BLACK SABBATH SABBATH BLOODY SABBATH

1973 | VERTIGO/WWA RECORDS

Il a fallu dix commandements au Dieu des Juifs pour guider Son peuple. Black Sabbath n'a eu besoin que de cinq LP pour écrire les Tables de la loi du heavy metal. *Sabbath Bloody Sabbath* en est le cinquième chapitre et c'est le plus sophistiqué, même s'il repose sur la même force brute, la même pulsion irrépressible que ses prédécesseurs – *A National Acrobat* donne l'impression que le quartette britannique porte la Croix jusqu'au sommet du Golgotha ; *Fluff* est une bucolique ballade acoustique ; *Sabra Cadabra* se voit illuminé par les claviers de Rick Wakeman (Yes) dont un piano quasi-blues tandis qu'Ozzy pousse inhabituellement ses cordes vocales. La lourdeur est là mais les rythmiques sont moins pataudes. Et, surprise suprême, *Spiral Architect* se pare d'une jolie section de cordes. Composé dans un château hanté, ce *Sabbath Bloody Sabbath* marque l'apogée du règne des quatre de Birmingham sur le monde du metal lourd.

BLACK SABBATH PARANOID

1970 | VERTIGO/WARNER BROS. RECORDS

Sorti moins d'un an après *Black Sabbath*, *Paranoid* reste à ce jour le plus grand succès du groupe et la pierre angulaire du heavy metal. Les rockeurs de Birmingham caractérisent le genre en empruntant au quotidien de la classe ouvrière son environnement sonore abrutissant, ponctué par le vacarme répétitif de ses machines et des chaînes de montage, mais en le ralentissant pour en faire la base de ses rythmiques. Ozzy laboure désormais son sillon vocal de Renfield du rock et Tony confirme sa capacité à faire le minimum aussi vital qu'essentiel, sans sous-estimer la contribution de la rythmique pachydermique Butler/Ward. La quintessence de ce minimalisme c'est bien sûr la chanson *Paranoid*, unique tube du groupe, assis sur deux accords, avec ce fameux arrêt brusque qui empêche toute montée d'adrénaline inopportune dans ce qui, au fond, n'est qu'un hymne à la frousse insidieuse distillé par la peur d'une fin toute proche. Souvent imité, jamais égalé.



DEEP PURPLE BURN

1974 | PURPLE RECORDS

De 1969 à 1973, Deep Purple a enregistré cinq albums et donné des centaines de concerts.

Il a triomphé avec *In Rock* et *Machine Head* et imposé le mètre étalon des albums lives : *Made in Japan*. À ce rythme, pas étonnant que l'édifice craque : Ian Gillan le chanteur et Roger Glover, le bassiste, claquent la porte, laissant les deux piliers instrumentaux – Jon Lord à l'orgue et Ritchie Blackmore à la guitare – à la recherche de remplaçants. Et ils les trouvent très vite avec David Coverdale, un chanteur inconnu vendeur de pantalons, et Glenn Hughes, bassiste du groupe Trapeze. Ensemble, ils enfantent ce *Burn*, et c'est une bien belle chose. Car Hughes est aussi un chanteur enflammé, amoureux des musiques noires, injectant une bonne dose de sensualité au hard-rock de la formation. Ian Paice, le batteur, est en grande forme, tout en finesse, tandis que Lord et Blackmore ont retrouvé un surplus de sève, joutant avec conviction et dextérité. Et ça chauffe dur. En inventant la hard soul, Deep Purple revient au premier plan.



DEEP PURPLE



MADE IN JAPAN

HARD-ROCK/METAL

DEEP PURPLE MADE IN JAPAN

1972 | PURPLE RECORDS

Made in Japan concentre les trois concerts de la tournée japonaise de Deep Purple les 15, 16 et 17 août 1972. Il lance ainsi une très longue série de disques doubles enregistrés au Pays du Soleil Levant. Le groupe, lui, a débuté à la fin des années soixante et a pris sa forme légendaire avec l'arrivée de Ian Gillan au chant et Roger Glover à la basse à l'été 1969. L'enregistrement de *Made in Japan* correspond à son apogée, ce qui en fait la traduction la plus fidèle de ce qu'est alors Deep Purple : un quintette de virtuoses propulsé par une énergie diabolique. Une énergie qui se transmet si bien aux jeunes adolescents de l'époque que son écoute va devenir un cérémonial, un rite de passage. Rite qui aujourd'hui peut sembler un brin fastidieux, la plupart des chansons s'étirant sur de longues minutes, bourrées de digressions instrumentales parfois un peu indigestes. Mais on peut toujours sortir les bougies, l'encens, baisser la lumière et monter le son, et la magie opère...



AEROSMITH TOYS IN THE ATTIC

1975 | COLUMBIA RECORDS

Dans les années soixante-dix, il n'y a réellement qu'un seul sujet qui inspire des formations comme AC/DC ou Aerosmith :

le sexe. Et pas le sexe marital entre adultes consentants. Non, celui qui se pratique entre deux portes et dont on parle à mots couverts. Celui-ci, il transpire par tous les pores de ce *Toys in the Attic*, troisième LP d'Aerosmith, quintette de heavy rock tout trempé de funk et de soul, originaire de Boston, et qui passe sa vie sur la route, entre petites amies aux esprits échauffés et groupies lutinées dans les coulisses ou le *tour bus*. Ça les travaille, ça les motive et l'on sent bien la sève qui coule dans cette musique à la fois bondissante et chaloupée. Impeccablement produit par Jack Douglas, ce *Jouets dans le grenier* (qui a dit sex-toy!?) est à la fois sensuel et salé, à l'image des guitares de Joe Perry et Brad Whitford, tandis que le génial Steven Tyler débite avec délectation des textes incroyablement salaces, tel celui du célèbre *Walk This Way*. Tout ça n'est pas très #metoo mais c'est sacrément réjouissant.



KISS DESTROYER (RESURRECTED)

1976 | CASABLANCA RECORDS

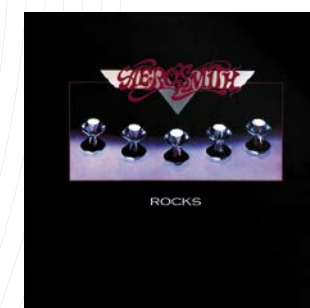
Kiss n'a jamais triché. Depuis ses débuts en 1973, la formation de Gene Simmons et Paul Stanley a toujours défendu une approche basique du hard-rock, ce que les Américains appellent le « good clean fun », le divertissement à l'état pur. Ici, pas de références ésotériques ou de sexe outrancier. Après trois albums en studio un peu timides et un live tonitruant (*Alive*, 1975), le quatuor de New York embauche le producteur Bob Ezrin qui donne également un coup de main à la composition et produit un LP à la fois parfaitement poli et rempli de mélodies (la ballade *Beth*, un tube) et de refrains rutilants parfaitement taillés pour faire brailler les gars et remuer le popotin des filles de la Kiss Army, cette légion de fans grimés et ultra-fidèles au groupe qui grossit au fil des disques et des incessantes tournées. Le remix 2012, ici présenté, met en valeur le côté pimpant de la production d'Ezrin, scintillant écrivain pour une belle collection de chansons impeccables. Un vrai juke-box.



RAINBOW RISING

1976 | OYSTER/POLYDOR RECORDS

Au printemps 1975, Ritchie Blackmore, le guitariste aux doigts d'or et au caractère de cochon, fondateur de Deep Purple, décide de plier les gaules. Il recrute alors la crème des musiciens pour son nouveau groupe puis en change au bout d'un album. Pour le suivant, il ne conserve que le chanteur, le petit mais très talentueux Ronnie James Dio, et recrute Cozy Powell, l'ex-batteur du Jeff Beck Group. Enregistré en Allemagne avec Martin Birch, ce *Rising* marche sur les traces de son prédécesseur, et reprend donc les choses là où le Deep Purple dit Mark II les a laissées à la mi-1973, avec évidemment plus de guitare et un Dio plus lyrique, au timbre plus rugueux que celui de Ian Gillan. Le ton est aussi plus emphatique, en phase avec l'invasion des magiciens et des sorcières, entamée sur le premier LP, et qui feront à terme le fonds de commerce de Blackmore et surtout de Dio, illustré ici par un *Stargazer* de presque dix minutes. Ça reste quand même du hard-rock classique très robuste qui a fort bien vieilli.



AEROSMITH ROCKS

1976 | COLUMBIA RECORDS

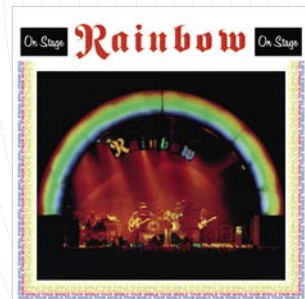
Peu d'albums peuvent se targuer de tenir l'auditeur en tension sur toute leur durée. Comme son nom l'indique, le successeur de *Toys in the Attic* « rocks » du début à la fin. Bourré d'énergie, de testostérone, de substances illicites, de sex-appeal et d'inventivité, il contient tout ce qui fait un excellent album de hard-rock : un tube en puissance (*Back in the Saddle*), une *power-ballad* (*Home Tonight*), un OVNI (*Nobody's Fault*) et un brin de concept (le titre *Rats in the Cellar* étant un clin d'œil évident à leur précédent opus *Toys in the Attic*). Rajoutez à cela une flopée de riffs à vous arracher les tympanes, des mélodies bien senties et les solos ravageurs de Mr. Perry et vous obtenez un chef-d'œuvre. Avec cet opus, les cinq chevelus de Boston ont gagné un aller simple pour le Rock'n'roll Hall of Fame ! Un monument d'inspiration – sublimé par la production de Jack Douglas – qui a influencé, entre autres, les futurs Guns N' Roses et Mötley Crüe. Dommage que ce soit si court...



AC/DC LET THERE BE ROCK

1977 | ATCO/ALBERT PRODUCTIONS

Enregistré en deux petites semaines aux studios Albert de Sidney avec le duo de producteurs Harry Vanda & George Young, *Let There Be Rock* est une revanche : face à des difficultés avec sa maison de disques et le public australien, le groupe des frères Young a décidé de répondre par un gros doigt d'honneur. Conçu d'une traite dans une seule pièce, ce troisième LP revient à l'essence de ce que les musiciens aiment avant tout : le rock des origines et le blues. Il n'y a pas grand-chose dans ces huit chansons : des rythmiques basse/batterie très primitives, des guitares guère plus prolifiques, un chanteur peu disert et quelques solos assez sommaires, avec un son rugueux, mal rasé. Mais tout ça est propulsé par une énergie dantesque, et le génie de Malcolm Young adepte du « encore moins, c'est vraiment mieux ». Ce retour à la source va fournir la moitié du live *If You Want Blood...* et une grosse louchée de classiques intouchables. Pour certains, leur meilleur album.



RAINBOW ON STAGE

1977 | OYSTER/POLYDOR RECORDS

C'était culotté. Après seulement deux albums studios avec son nouveau groupe, Rainbow, Ritchie Blackmore, le guitariste au chapeau pointu, décide d'immortaliser les prestations scéniques du quintette formé juste après son départ de Deep Purple. Culotté mais totalement réussi. Ce *On Stage* est l'un des meilleurs « double live » jamais couchés sur vinyle par une formation de hard-rock. Pour comprendre pourquoi, il suffit d'écouter *Kill the King*, premier titre de la première face : le son est parfaitement équilibré entre la guitare et les claviers, chacun sur un des canaux de la stéréo. Derrière, Cozy Powell est impérial à la batterie et Ronnie James Dio souverain au chant. Tout est clair, précis, ample, transcendé par une énergie et un enthousiasme irrésistibles. Même les titres (très) longs (*Catch the Rainbow*, *Mistreated*, seul emprunt au répertoire de Deep Purple) flamboient. Et quand Ritchie joue le blues, c'est magnifique (le *medley Man on the Silver Mountain*). Un joyau.



MEAT LOAF BAT OUT OF HELL

1977 | EPIC/CLEVELAND INTERNATIONAL

Meat Loaf s'appelle en réalité Marvin Aday, acteur-chanteur au physique imposant qui s'est fait connaître en jouant dans

le *Rocky Horror Picture Show*. De sa rencontre en 1975 avec un aspirant auteur-compositeur de comédie musicale, Jim Steinman, va naître *Bat Out of Hell*, apologie démesurée et indécente du romantisme américain de la fin des *seventies*, à base de gros cubes, de sexe en voiture, de tsunami de testostérone et de chauve-souris géante. Steinman compose, Meat Loaf chante et Todd Rundgren, vrai magicien, produit, joue de la guitare et écrit tous les arrangements pour un casting stellaire à base de son Utopia et d'un quart du E Street Band de Bruce Springsteen. Car c'est bien lui et son *Born to Run* qui sont en point de mire de cette pièce montée, au côté de Richard Wagner que Steinman vénérât. Après quatre décennies et plus de quarante millions d'exemplaires vendus, ces huit chansons, dont trois dépassent les huit minutes, possèdent toujours une incroyable puissance évocatrice. Chauve-souris vainqueur !

THIN LIZZY LIVE AND DANGEROUS

1978 | VERTIGO RECORDS

Huit années à arpenter les scènes du Royaume-Uni, à absorber alcools forts, bières brunes – on parle ici d'un conglomérat d'Irlandais et d'Écossais – et diverses substances. Ça vous forge le caractère ! Et ça peut donner des miracles, comme ce *Live and Dangerous* de Thin Lizzy, formé en 1970 et emmené par Philip Lynott, géant métis à la coupe afro, à la voix chaude et au jeu de basse souple. Derrière eux, ils ont déjà huit disques studio : trois un peu fourre-tout suivis de cinq autres où le quintette a laissé mijoter une potion magique à base de rock viril, de soul et de mélodies celtiques – ah ! ces harmonies de guitares à la tierce de Scott Gorham et Brian Robertson... Ce double LP va marcher du feu de Dieu et devenir un standard du hard-rock anglais des années soixante-dix car tout le monde, punks compris, réalise que ses musiciens écrivent des chansons faites pour les pubs de Dublin ou de Cork, qu'elles ont du cœur, de la sève et de l'énergie à revendre. Capturées à Londres, elles sont un pur bonheur.

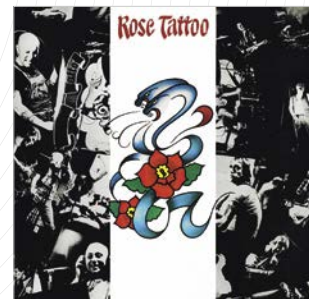


VAN HALEN VAN HALEN

1978 | WARNER BROS. RECORDS

Ce qui caractérise ce premier LP, c'est la fraîcheur. On pourrait prendre ces Californiens d'adoption pour des punks, tel-

lement leur hard-rock fait des étincelles, en particulier la guitare d'Eddie Van Halen dont le jeu – influencé par Hendrix, Clapton et le musicien de jazz-rock Allan Holdsworth –, est un véritable feu d'artifice. Les notes giclent de partout, les harmoniques ricochent dans tous les sens et le son de sa Stratocaster trafiquée crée des rythmiques renversantes. Le couple basse/batterie fournit une assise dont profite également le chanteur David Lee Roth, genre d'équilibriste tout aussi énergique. Lorsqu'il arrive sur le marché, *Van Halen* explose de joie et d'enthousiasme. Toutes les chansons sont formidables. Et puis il y a *Eruption*, cet instrumental qui va transformer le futur de tous les apprentis guitaristes en cassette salvateur. Quoiqu'on puisse penser du reste de la carrière du groupe, ce premier jet fait encore un bien fou.



ROSE TATTOO ROSE TATTOO

INDISPONIBLE

1978 | WEA/ALBERT PRODUCTIONS

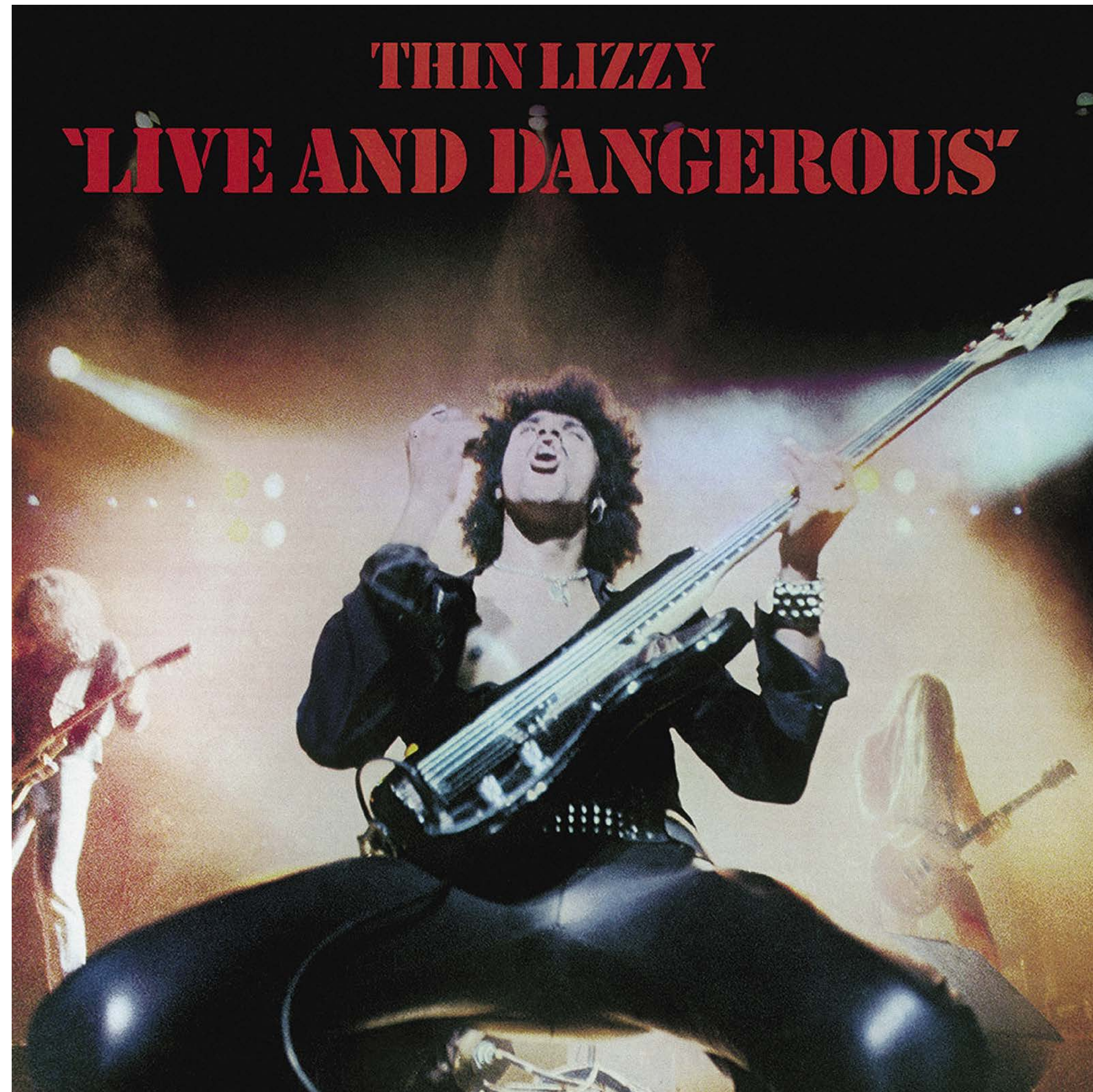
Emmené par un affreux nain chauve et édenté, tatoué jusqu'aux orteils conduisant une armée de colosses, décorés eux aussi de la tête aux pieds, Rose Tattoo a incarné à la charnière des années soixante-dix et quatre-vingt le rock'n'roll le plus pur, le plus méchant, le plus... le meilleur en fait. La particularité de ce combo d'authentiques *bad boys* australiens issus de la pire banlieue de Melbourne, c'est d'avoir intégré dès ce premier album la guitare *slide* de l'immense Peter Wells. Cette espèce de serpent sonore vous remue jusque dans la culotte et transforme ce qui était déjà un solide combo de hard rock'n'roll en porte-parole d'une musique incroyablement physique et proprement jouissive. Le timbre rauque et rude d'*Angry* est parfait pour raconter des histoires de mauvais garçons intraitables préférant la mort à la prison. Et franchement, il n'y a ici que des tueries, *mid-tempo* (*Rock'n'roll Outlaw*), speed et dévastatrices (*Remedy*) ou orgasmiques (*Astra Wally*). Un disque vraiment bandant.



JUDAS PRIEST UNLEASHED IN THE EAST: LIVE IN JAPAN

1979 | CBS/COLUMBIA RECORDS

Au milieu des années quatre-vingt, Judas Priest était soupçonné d'accointances satanistes. C'était trop tard. Dès *Unleashed in the East*, enregistré live en février 1979 à Tokyo, on aurait dû dénoncer les effets pervers du heavy metal priestien. Oubliée l'orientation plus commerciale qu'avait prise le quintette de Birmingham avec *Killing Machine*, après trois albums d'un hard-rock mal fagoté. Titillé par les punks, il abandonne toutes les convenances et fonce : le groupe est vêtu de cuir et de clous pour jouer très fort de la musique que l'on écoute en secouant sa tête en rythme jusqu'à la migraine. Ces *Running Wild*, *Exciter* ou *Sinner* sont subversifs parce qu'ils donnent la sensation d'être invincibles et de dire merde à tout le monde. Guitares suraffûtées, rythmique sans pitié et chant de harpie gonflée aux stéroïdes, ce metal-là, plus « speed » encore que « heavy », va inspirer toute une jeunesse désorientée par deux crises économiques.





SCORPIONS TOKYO TAPES 東京テープ

HARD-ROCK/METAL

SCORPIONS

TOKYO TAPES

1978 | RCA VICTOR RECORDS

1978, très grand millésime pour les doubles albums live : Ted Nugent, Thin Lizzy, Aerosmith, UFO... Et l'on peut évidemment y ajouter ce *Tokyo Tapes*, capté fin avril dans la capitale nipponne. Nos Teutons piquants connaissent déjà un joli succès au pays du Soleil Levant mais leur première tournée là-bas va prendre des dimensions légendaires, d'autant qu'elle signale la dernière apparition d'Uli Jon Roth, guitariste inconditionnel de Jimi Hendrix, venu donner un ultime coup de main. Résumé des cinq premiers LP de la bande, *Tokyo Tapes* est un fleuron du hard-rock des années soixante-dix. Il repose naturellement sur l'imperturbable section rythmique Rudolf Schenker/Francis Buchholz/Herman Rarebell, des chansons carrées et bien foutues et les envolées lyriques du matamoresque chanteur Klaus Meine. Cerise sur la forêt noire, les magnifiques escapades solistes de Roth, chaleureuses et parfaitement calibrées. Le meilleur live par l'un des meilleurs groupes.



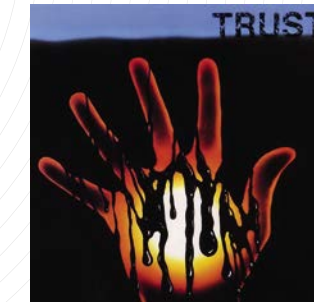
SCORPIONS

LOVEDRIVE

1979 | HARVEST/MERCURY RECORDS

Ah, la mécanique de précision allemande, celle qui nous a donné Mercedes, BMW, Miele et les machines-outils... En

voici un autre exemple saisissant. On sait qu'auparavant, Scorpions, originaire de Hanovre, était un groupe de hard-rock lambda, marqué cependant par le jeu flamboyant du guitariste soliste Uli Jon Roth. Il est parti, laissant sa place à Michael Schenker, frère du guitariste rythmique Rudolf ; sous la férule du producteur Dieter Dierks, le rock du quintette se fait plus tranchant, puissant et lourd à la fois, grâce aux guitares des frères Schenker au son dantesque. La différence avec la concurrence va se faire aussi avec deux ajouts majeurs : la belle voix ample et légèrement voilée de Klaus Meine qui s'affirme sur un autre des points forts du groupe : les ballades, jusqu'ici peu fréquentes dans le metal lourd. De vraies chansons romantiques que les musiciens savent intelligemment étayer par des six-cordes bien drues ou de délicats arpèges acoustiques. Et cette pochette !



TRUST

TRUST

1979 | CBS RECORDS

Avant *Trust*, il y eut un 45-tours remarquable, surtout par sa reprise en français du *Love at First Feel* d'AC/DC. Un flop.

Non, c'est bien ici que les choses sérieuses se mettent en place. Enregistrés à Londres, ces onze titres bénéficient d'un son ultra-percutant, inspiré à la fois par AC/DC et les Sex Pistols. Le but ? Un maximum d'impact avec le minimum de fioritures. Les musiciens de Trust ne sont pas des bœufs et ils savent user de rythmiques légèrement funky ou carrément disco, mais c'est pour mieux désigner l'ennemi. Car le public de Trust, c'est celui des lycées professionnels, des titulaires de CAP qui vont à l'usine dès 16 ans. C'est pour eux qu'ils ont écrit *Bosser huit heures*, *Préfabriqués* ou *Comme un damné*. On peut reprocher à certains textes de Bernie Bonvoisin de n'être qu'une suite de slogans, mais ils font mouche, d'autant que la guitare de « Nono » Krief fait déjà se dresser les poils sur la nuque. Une déflagration.



IRON MAIDEN

IRON MAIDEN

1980 | EMI RECORDS

Bassiste amateur de hard-rock classique et de rock progressif, Steve Harris se trouve, à la fin des années soixante-dix, face à

un mur d'incompréhension de la part des médias britanniques. Il a les cheveux longs et des pantalons moulants à rayures à l'époque des épingles à nourrice et des T-shirts déchirés. Avec son groupe, Iron Maiden, il prend donc quelques portes dans la gueule mais il persévère et finit par attirer l'attention des disques EMI après avoir déniché un chanteur, Paul Di'Anno, qui fait le lien entre punk et hard-rock. Comme cela fait plus de quatre ans qu'il fourbit ses armes, autant dire qu'une fois en studio, Harris sait où il va : le résultat est mortel. *Iron Maiden*, le disque, c'est bien un mélange de hard-rock à la Deep Purple matiné de rock progressif mais balancé avec une énergie folle, une basse qui claque au vent, des guitares qui harmonisent comme des baleines amoureuses et un chanteur ultra-teigneux. En plus, le coco sait torcher des chansons de premier ordre (*Prowler*, *Running Free*). La grosse mandale.



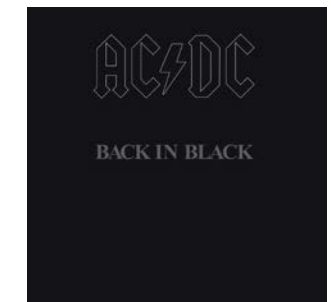
MOTÖRHEAD

ACE OF SPADES

1980 | MERCURY/BRONZE RECORDS

À la sortie d'*Ace of Spades*, quatrième album « officiel » de Motörhead, cela fait cinq ans que le trio existe, suite à

l'arrivée de Lemmy Kilmister, viré d'Hawkwind, alors qu'il en était le leader, chanteur et bassiste. Mais le musicien étant sur la route depuis 1964, il est plutôt à son aise. Comme ses comparses, le guitariste Eddie Clarke et le batteur Phil Taylor ont pris leurs marques ; ça roule, et six semaines ont suffi pour enregistrer ces douze chansons en compagnie de l'excellent Vic Maile. Le ton est donné par *Ace of Spades*, le premier morceau, qui deviendra quasiment l'hymne officiel de la formation : il défonce tout et redéfinit ce qu'il est judicieux de faire avec des instruments. Batterie de sauvage, guitare en dérapage contrôlé, basse de stégosaure en chasse et la voix qui va avec. Même lorsque le tempo ralentit un chouille, on sent bien que Lemmy et ses comparses carburent au mélange sexe, whisky et rock'n'roll. Tellement dévastateur que même un moine chartreux en ressortirait fin saoul et les mains collantes.



AC/DC

BACK IN BLACK

1980 | ATCO/ALBERT PRODUCTIONS

Noir c'est noir. Durant l'écriture de cet album, leur sixième, les gars de Sydney apprennent le décès de leur chanteur Bon

Scott. Il leur reste l'espoir avec le recrutement de Brian Johnson, le vocaliste des Anglais de Geordie. Direction les Bahamas où dans le studio Compass Point, Angus Young et ses quatre compères, pour une fois eux aussi en short, vont enregistrer cet album majeur de l'histoire du rock mis en boîte par Robert « Mutt » Lange, qui officiait déjà pour *Highway to Hell*. Johnson aigüise sa voix de stentor polie au whisky mais affûte également son stylo pour pondre quelques textes épiques comme celui de l'hymne *Hell's Bells*, le morceau en hommage à son prédécesseur et qui ouvre ce disque rageur, puissant mais toujours aussi bluesy. Avec le torride *You Shook Me All Night Long* ou encore le basique mais redoutable *Back in Black*, le quintet *made in Down Under* écrase alors la concurrence, si elle existe encore. Légendaire !



TED NUGENT
SCREAM DREAM
INDISPONIBLE
1980 | EPIC RECORDS

Ted Nugent fait partie de ces personnages hors norme qui font tout le sel du rock et du

hard-rock. Connu pour ses sympathies envers les armes à feu, la chasse à l'arc et Donald Trump, ce musicien précoce a également gravé un double album en public d'anthologie (*Double Live Gonzo!*), et inspiré la meilleure de toutes les émissions de radio consacrées au genre dans l'Hexagone (*Wango Tango*, première chanson de ce sixième album solo). La musique de ce très bon guitariste se situe dans la lignée des grands braillards du hard US avec un côté rock'n'roll *fifties* assez prononcé, et des incursions dans le rock sudiste ou en territoire funk. Nugent, ici en charge des voix, rugit plus qu'il ne feule et joue avec dextérité sans être par trop démonstratif, avec ce son chaud caractéristique d'une Gibson Byrdland demi-caisse. *Scream Dream* ouvre à grands coups de savate la porte de la cabane de l'homme des bois, aussi habile à la six-cordes qu'au couteau à dépecer.



OZZY OSBOURNE
BLIZZARD OF OZZ
1980 | JET RECORDS

Après avoir été évincé par ses anciens collègues, l'ex-chanteur de Black Sabbath sombre dans l'alcool et la dépression. Il

en est extrait par sa future femme, Sharon Arden. Elle le remet en selle et l'aide à recruter une bande de mercenaires expérimentés dont le jeune Randy Rhoads, ex-*Quiet Riot*. Le quartette ainsi formé est envoyé en studio, et miracle ! Malgré un manque d'originalité, *Blizzard of Ozz* va marcher du feu de Dieu aux États-Unis. Alors soyons clairs, on est à mille lieues du Sab', et Ozzy lui-même a perdu de sa superbe. C'est du hard-rock ultra-classique, et les chansons sont sans grand éclat – à part *Revelation (Mother Earth)*, jolie réussite entre Sabbath et néoclassicisme blackmorien, et le nerveux *Steal Away*. Mais le travail de Rhoads est remarquable et il fait littéralement des étincelles. Son jeu est virtuose mais toujours très musical, et sa performance vaut vraiment le détour. Malheureusement, il décédera deux ans plus tard dans un accident d'avion.



JUDAS PRIEST
BRITISH STEEL
1980 | CBS/COLUMBIA RECORDS

Après *Unleashed in the East: Live in Japan*, paru l'année précédente et véritable manuel technique pour les futurs

adeptes du speed, thrash, et autre power metal – tous styles qui doivent énormément à sa vitesse d'exécution et son côté « pas de quartiers, découpez-les tous ! » –, Judas Priest rebat les cartes pour loucher à nouveau vers le « metal commercial » abordé avec *Killing Machine* en 1978. *Atención!* On est très, très loin de Bon Jovi ou d'Europe mais cela correspond à une volonté claire : être une star au Japon, c'est bien, mais « casser » le marché américain, c'est encore mieux. Alors le duo Tipton/Downing, redoutables guitaristes et pas moins bons compositeurs, vont appuyer sur le bouton « refrain irrésistible » et sortir une triplette de 45-tours qui vont faire chanter les tribunes. Globalement, on ralentit les tempos et on insiste sur le côté tranchant des guitares, en laissant des blancs, comme AC/DC que le groupe a côtoyé en tournée. Et c'est redoutable.



SAXON
WHEELS OF STEEL
1980 | CARRERE RECORDS

Les membres de Saxon sont originaires du South Yorkshire, une région industrielle du nord de l'Angleterre désormais sinis-

trée où les perspectives sont restreintes. En ce début des années quatre-vingt, les distractions sont rares et aller au pub ou dans des « clubs » (boîtes de nuit) pour y voir des groupes de rock qui s'y produisent en fait partie. En général, pas du glam et surtout pas des punks qui font vite voler les pintes. Non, là, loin de la capitale, on aime encore son rock bien dru, trempé comme de l'acier et épais comme une stout. Alors, pour Saxon, c'est un terrain d'entraînement idéal et le quintette arpente tous les bouges de la région, y figolant son heavy metal, le débarrassant de toutes les scories. On est là pour faire bouger les gens, les guitares doivent être affûtées, les solos concis et mélodiques, et les chansons taillées au cordeau, avec des refrains qu'on retient sans tomber dans la soupe pour *Top of the Tops*. Exactement ce que propose ce *Wheels of Steel*, le premier « hit » de Saxon. 'Peccable.

AC/DC
HIGHWAY TO HELL

1979 | ATCO/ALBERT PRODUCTIONS

Lorsque cet album paraît en France, AC/DC y est encore relativement inconnu. *Powerage*, a certes marqué les esprits des amateurs, avec son hard-rock bluesy formidablement carré mais il manque une chose au groupe, encore emmené par le flamboyant chanteur Bon Scott : un tube. Pas de problème : dès sa sortie en 45-tours, la chanson titre envahit toutes les radios et tous les juke-boxes et devient un hymne à la liberté. Produite par Robert « Mutt » Lange, le LP est une réussite absolue. Introduit par ce *Highway to Hell* mégolithique, il aligne dix titres parfaits. Tout ici est tranchant : les rythmiques de guitares du regretté Malcolm Young, sans doute les meilleures de toute l'histoire du genre ; les solos au cordeau de son frère Angus ; les vocaux égrillards de Bon Scott et la rythmique basse/batterie panzer de la paire Rudd/Williams. Il faut certes attendre le dernier morceau de ce monument pour connaître un peu de répit mais jamais on ne se lasse de ce *Highway to Hell*, véritable injection de souffle vital.



TRUST
RÉPRESSION

1980 | CBS RECORDS

Album essentiel de la discographie de Trust, *Répression* reste une référence en matière de hard-rock français. Les textes

ultra-engagés et les compositions parfaites, dignes des plus grands du genre, vont définir les contours d'une carrière exemplaire. Trust enregistre ici plus qu'un album : ce deuxième LP est l'hymne d'une génération en colère face à la montée du chômage et des inégalités, incarné par le dantesque *Antisocial*. En rendant hommage à Jacques Mesrine (*Instinct de mort*, *Le Mitard*) et en dénonçant les travers de la société française (*Saumur*, *Fatalité*), Bernie Bonvoisin politise le genre à l'aide de son *flow* rageur qui préfigure le rap français des années quatre-vingt-dix. Pas question cependant d'oublier l'exceptionnelle contribution du guitariste Nono Krief, qui compte parmi les plus grands. Chacune de ses notes cogne au cœur et vient appuyer les paroles chocs de Bernie. Au final *Répression* se vendra à plus de 800 000 exemplaires. Un cas unique.





HARD-ROCK/METAL


WHITESNAKE
 LIVE... IN THE HEART
 OF THE CITY
 INDISPONIBLE

 1980 | SUNBURST/LIBERTY/
 UNITED ARTISTS RECORDS

C'est ballot : faire exploser Deep Purple pour fonder Whitesnake et se retrouver avec à peu près les mêmes ! C'est en gros ce que David Coverdale, le chanteur remplaçant de Ian Gillan, a réalisé entre 1978 et 1980. Lorsqu'il quitte le Pourpre Profond, il emmène le bassiste Roger Glover dans ses valises et, deux ans plus tard, recrute le clavier Jon Lord et le batteur Ian Paice (Glover est alors reparti). Question guitare, il embauche deux relatifs inconnus, Micky Moody et Bernie Marsden. Ces gars ne sont pas manchots et s'y entendent dans les harmonies à la tierce et les solos bluesy. Les influences noires dominantes chez Coverdale sont bien là, Jon Lord se contentant globalement d'être un accompagnateur de talent ce qui sied parfaitement à la soul hard de Whitesnake. Ce résumé en public des quatre premiers LP du sextet n'a d'autre prétention que de nous chauffer la moelle, faire se trémousser les filles et secouer les crinières. C'est chaud !

IRON MAIDEN
 KILLERS

1981 | EMI RECORDS

Même si beaucoup préfèrent la formation qui sévit avec Bruce Dickinson au chant, la précédente a clairement revitalisé le hard-rock. *Killers* est le deuxième LP d'Iron Maiden, avec Paul Di'Anno, un vocaliste aux cheveux courts, limité techniquement mais hargneux au possible. Le quintette est alors le fer de lance de la NWOBHM : emmené par Steve Harris, bassiste percutant, et Adrian Smith et Dave Murray, guitaristes aux jeux idéalement complémentaires, il s'est mis en tête de remettre au goût du jour la musique de sa jeunesse, hard-rock et rock progressif, médiatiquement marginalisés mais pas oubliés. Sauf que la période hippie est bel et bien terminée, c'est la crise, alors Iron Maiden cogne sec et dru. Même si l'on pressent qu'elles vont bientôt s'étoffer, les chansons sont encore courtes et accrochent tout de suite, refrains percutants et guitares mélodieuses en tête. Ajoutez-y une belle pochette de Derek Riggs avec Eddie en vedette et vous obtenez un classique indémodable.


ROSE TATTOO
 ASSAULT & BATTERY
 INDISPONIBLE

1981 | WEA/ALBERT PRODUCTIONS

Publié trois ans après *Rose Tattoo*, ce second LP en est quasiment la copie conforme ou au moins une réplique fidèle. Avec juste un peu plus de gras dans la production. Est-ce un souci ? Pas le moins du monde, vu que *Rose Tattoo* était fantastique, du pur rock'n'roll de gros bras, soulevé par la *slide* de Pete Wells. Ici, on fait tout avec presque rien ; une batterie de bûcheron, un bassiste qui ne connaît guère plus de trois notes, un guitariste rythmique qui a beaucoup écouté Keith Richards et un chanteur à la voix passée au détergent. Mais voilà, on l'a déjà dit, il y a cette foutue *slide* qui vous secoue le fondement, et puis une vraie habileté à écrire des chansons simples mais qu'on n'oublie pas. Le tube *Rock'n'roll Is King* est franchement tuant et vous file des frissons partout. Sans doute un peu trop brut pour son époque, Rose Tattoo, qui tourne toujours, mérite vraiment qu'on le redécouvre et *Assault & Battery* est tout indiqué pour ça.


SHAKIN' STREET
 SHAKIN' STREET

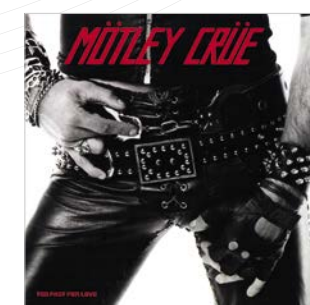
1980 | CBS/COLUMBIA RECORDS

S'il y a un disque ici qui mérite qu'on l'exhume des poubelles de l'histoire, c'est bien ce *Shakin' Street*, deuxième LP du combo emmené par la flamboyante Fabienne Shine. Compagne occasionnelle de Jimmy Page, Fabienne fonde Shakin' Street avec Eric Levy et deux futurs Téléphone. Malgré un premier LP raté, Fabienne accroche Sandy Pearlman, producteur du Blue Öyster Cult, qui l'emène à New York et l'associe à Ross « The Boss » Funicello, ex-Dictators et futur guitariste de Manowar (!). Cela donne ce petit miracle : un disque de rock'n'roll *seventies*, influencé par le MC5 (d'où le nom) et les Dictators, qui parvient à sonner comme un groupe australien (on pense à Radio Birdman ou Rose Tattoo), emmené par une tigresse avec des chansons impeccables, des guitares tuantes et surtout un classique, un hymne : *Solid as a Rock* au potentiel de tube international. Malheureusement, cela n'eut pas lieu et le groupe entra dans un long sommeil d'un quart de siècle.


DEF LEPPARD
 HIGH 'N' DRY

1981 | VERTIGO/MERCURY RECORDS

Lorsque Robert « Mutt » Lange entre en studio avec les cinq musiciens de Sheffield, déjà auteurs d'un fort agréable album de « pop metal » (*On Through the Night*, 1980), sa cote vient littéralement d'exploser après qu'il a produit *Highway to Hell* et *Back in Black* d'AC/DC. Tout le monde pressent qu'il va transformer une Twingo en Audi 100. Pour cela, il met en œuvre son arme secrète : les silences, pour mieux souligner les interventions des guitares et du chant. Il y a soudain comme des blancs dans le metal de Def Leppard (*Lady Strange*), juste occupés par la batterie, mais quand les autres instruments déboulent, c'est irrésistible (*Let It Go, You Got Me Runnin'*). Il sait aussi polir parfaitement le son des guitares sans en rogner le tranchant. Comble de bonheur, Joe Elliott, Pete Willis et Steve Clark, les trois principaux compositeurs du groupe, savent parfaitement torcher de vraies chansons avec des refrains cool et des chorus transcendants. Rutilant.


MÖTLEY CRÜE
 TOO FAST FOR LOVE

1981 | ELEKTRA/LEATHÜR RECORDS

En des temps lointains, Mötley Crüe faisait l'admiration de tous. Premier groupe de hard-rock à émerger de Los Angeles depuis Van Halen, ce quartette, portant alors cuir et clous, était adulé par tous les *headbangers*, y compris ceux qui allaient former la grande vague du thrash metal des années quatre-vingt. La raison ? Nikky Sixx & co jouaient une musique d'homme et furent les premiers à publier un LP à compte d'auteur dès 1981. La version que l'on connaît aujourd'hui de ce *Too Fast for Love* est celle qui fut réenregistrée pour le label Elektra afin de rendre le répertoire de Vince Neil, Mick Mars et Tommy Lee plus accessible au grand public. Il n'empêche, *Live Wire* sonne comme Judas Priest, *Come on and Dance* est du pur AC/DC enregistré dans l'atelier du garage, et Vince Neil, le chanteur, est déjà à la limite de la strangulation. Mais c'est indéniablement du viril, avec un incontestable sens mélodique. L'écriture est encore un peu raide mais il y a là une innocence et une conviction qui font plaisir à entendre.



TRUST

1981 | CBS/EPIC RECORDS

Stockholm, Trust entre aux Polar Studios avec Tony Platt aux manettes. Il est le seul sérieux concurrent face à Téléphone

qui règne en maître sur la scène rock française. *Répression* s'est vendu à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et *Antisocial* est devenu l'hymne d'une génération. Après avoir pris le « pouls » de son public grâce à l'énorme tournée qui a suivi, la formation de Bernie Bonvoisin et Nono Krief est particulièrement affûtée. En un peu plus d'un mois, elle va ainsi parvenir à enregistrer dix chansons absolument parfaites qui font de *Marche ou Crève* l'un des meilleurs disques de hard-rock en français. La hargne du chant de Bernie est le porte-voix idéal pour des textes particulièrement politiquement cinglants, tandis que Nono démontre au fil des mélodies et des solos qu'il est l'un des meilleurs guitaristes de sa génération, sobre, précis, jamais bavard. Une utilisation inhabituelle mais toujours opportune d'accords mineurs renforce la dramaturgie de l'ensemble, faisant de ce LP un authentique monument.



SAXON

DENIM AND LEATHER

1981 | CARRERE RECORDS

Lorsque Saxon entre en studio pour enregistrer son quatrième LP, il est déjà l'une des valeurs sûres de ce que l'on appelle la

NWOBH. Cette « mise à jour » du hard-rock britannique s'est structurée en réaction au mouvement punk, londonien et urbain. Les Saxon, eux, viennent d'une région rurale et industrielle et le chanteur Biff Byford a connu la mine et les usines textiles. Le rock de ce quintette à deux guitares est donc sans fioritures, enrobé dans ce que les journalistes appelleront le « Red Noise », le bruit rouge : un son clair, simple, percutant, sans lyrisme excessif – pas de chant suraigu, pas de solos à rallonge. Des guitares solides, précises, des mélodies que l'on retient, des sections rythmiques bien assises et des tempos raisonnables. Byford et le guitariste Paul Quinn savent aussi ce qu'il faut pour qu'un thème rentre dans la tête du « headbanger ». Emmené par *And the Band Played On* ou l'irrésistible *Princess of the Night*, curieusement dédié aux locomotives à vapeur chères à l'enfance de Byford, cet album reste un classique.



IRON MAIDEN

THE NUMBER OF THE BEAST

1982 | EMI RECORDS

L'arrivée à l'automne 1981 de Bruce Dickinson au chant en remplacement de l'instable Paul Di'Anno est un catalyseur

pour Iron Maiden. Et c'est avec *Number of the Beast* que tout s'enclenche. Même si, musicalement, un titre comme *Invaders* se situe dans la droite lignée de *Killers* et de son hard-rock *seventies* revitalisé à l'énergie du punk, la voix très lyrique de Dickinson apporte une dimension épique supplémentaire qui sied parfaitement à la sophistication nouvelle que Steve Harris, le bassiste, désire apporter à la musique de son groupe. Ce faisant, même si cela reste encore embryonnaire, Iron Maiden s'engage sur la voie d'un hard quasi progressif, riche en changements de tempos et harmonies guitaristiques (*Children of the Damned*, *Hallowed Be Thy Name*), tout en n'oubliant pas de cavalier à l'envie (*Run to the Hills*). Avec l'aide d'Eddie, la fameuse mascotte dessinée par Derek Riggs, et quelques titres subtilement sataniques, la formation britannique s'envole vers les sommets de la gloire métallique.

MOTÖRHEAD

NO SLEEP 'TIL HAMMERSMITH

1981 | MERCURY/BRONZE RECORDS

Personnage charismatique s'il en est, Lemmy Kilmister n'est pas homme à transiger. Pour lui, la musique, c'est à fond. Avec Motörhead, il tient enfin la formation avec laquelle il peut s'exprimer et mettre tout le monde d'accord. Figure de proue de toute une génération de rockeurs extrémistes, le groupe atteint son apogée avec la sortie de ce premier live. Paradoxalement, il n'a pas été enregistré au Hammersmith Palais de Londres mais à Leeds et Newcastle, au cours de la tournée *Ace Up Your Sleeve* de l'automne 1980. Aussi incroyable que cela puisse paraître aujourd'hui, ce disque de très mauvais garçons, exécuté avec une sauvagerie supersonique et un son grossier comme une tenancière de baraque à frites, va se propulser à la tête du hit-parade outre-Manche. Les jeunes Britanniques sont en colère et ils ont trouvé en Lemmy, Philthy Animal Taylor et Fast Eddie Clarke, les antihéros parfaits, symbole d'une rage jusqu'aboutiste. Détonant.



BLACKFOOT

MARAUDER

1981 | ATCO RECORDS

Une singulière histoire. Elle trouve son origine chez un musicien de country blues Floridien, Shorty Medlocke.

Celui-ci fait de la radio et emmène son petit-fils Rick animer avec lui une émission sur une station locale. Quelques années plus tard, Rick, fils de Sioux, tombe amoureux du rock et du hard-rock et décide de former un groupe. Ce sera Blackfoot, inspiré également par le rock sudiste naissant. Après des débuts ratés, Blackfoot enchaîne une trilogie d'albums majeurs qui se clôt par ce *Marauder*, généralement considéré comme leur meilleur. En dehors de la présence de Shorty qui joue du banjo et a cocomposé *Rattlesnake Rock'n'Roller*, et l'intervention d'une trompette (*Too Hot to Handle*) et d'une section de cuivre, Rick donne de la voix dans un registre assez franchement hard-rock. On navigue donc entre la nonchalance sudiste et un rock dur clairement plus urbain, guitare acoustique et solos électriques incandescents. Très chaud.



BLACK SABBATH

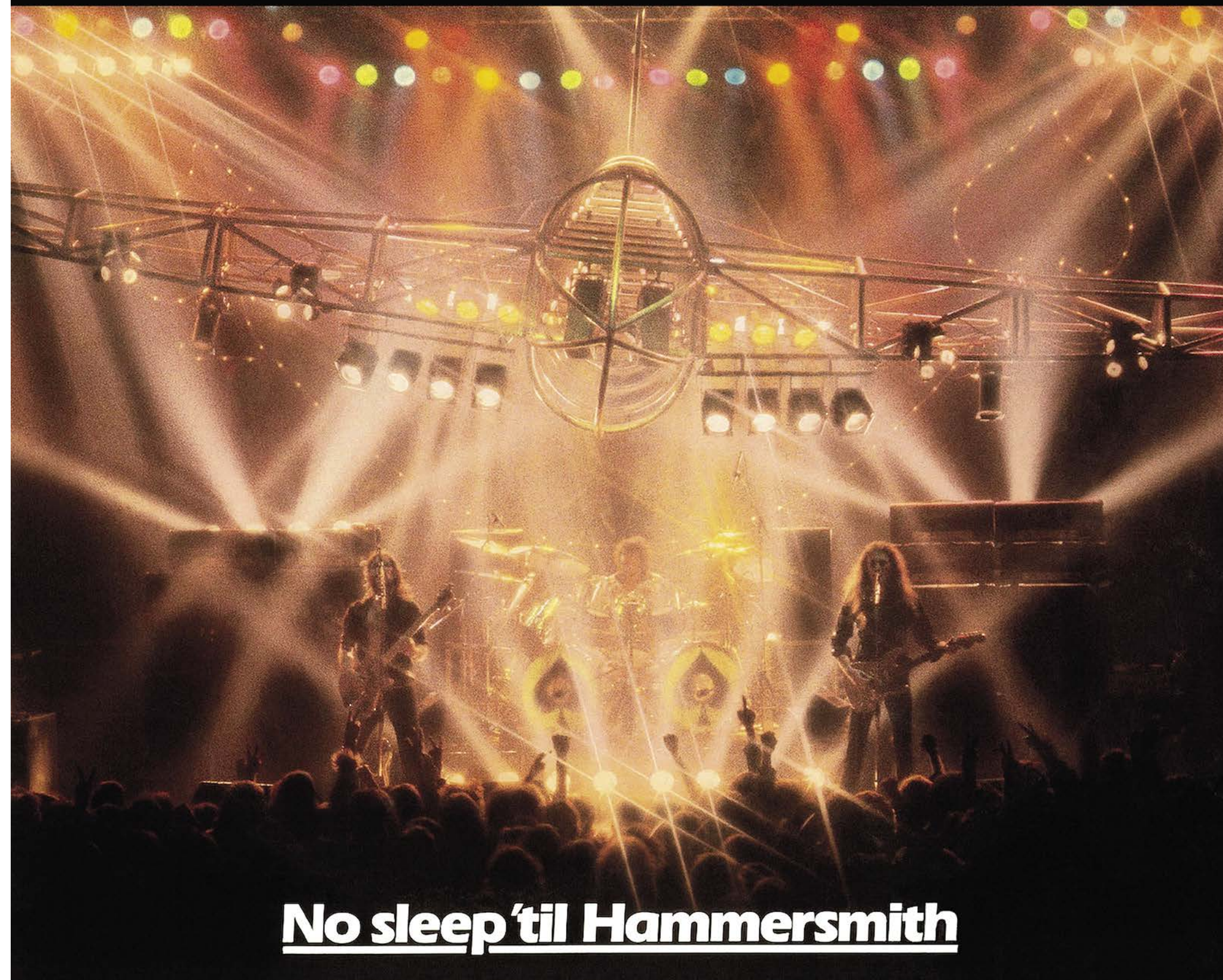
LIVE EVIL

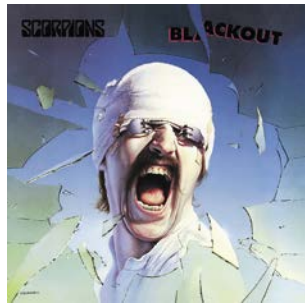
INDISPONIBLE

1982 | VERTIGO/WARNER BROS.

Premier live « autorisé » de la formation, *Live Evil* n'a pas grand-chose à voir avec le Black Sabbath de *Paranoid* ou *Master of Reality*. Il y a des claviers, le tempo est enlevé et, surtout, ce n'est pas Ozzy qui chante. Miné par la dépression et les excès en tout genre, le *Madman* a décampé fin 1978. C'est donc son remplaçant de luxe que l'on entend ici : Ronnie James Dio. Connu comme le chanteur de Rainbow, il a déjà officié sur les deux LP précédents, *Heaven and Hell* et *Mob Rules*. Son lyrisme naturel et son timbre un peu rêche changent fondamentalement la donne. La pesanteur désespérante des premiers Sabbath a été remplacée par une certaine emphase, mais Dio est franchement bon dans la réinterprétation des classiques du Sabbath et le groupe déborde d'énergie, avec un son de guitare fumant. Une bonne introduction à une période du groupe assez méconnue qui ne manque pas d'attraits.

motörhead





SCORPIONS BLACKOUT

1982 | HARVEST/MERCURY RECORDS

Faisant suite à l'impressionnant *Lovedrive* et au décevant *Animal Magnetism*, ce neuvième LP de Scorpions s'avère

l'incarnation parfaite d'un certain hard-rock à l'allemande, pendant lourd et dur du son « motorik » des groupes de krautrock (Can, Neu, Kraftwerk). Il utilise comme eux des rythmiques montrant des similitudes étonnantes avec le tempo immuable des chaînes de montage où s'assemblent les machines-outils, des trains chargés de ces mêmes produits ou le va-et-vient incessants des énormes poids lourds qui sillonnent les autoroutes pour exporter cette perfection mécanisée. Ajouté à cela, une pointe de lyrisme wagnérien, et un soupçon de romantisme schubertien, et voilà le quintette de Hanovre devenu machine de guerre: le son conçu par Dieter Dierks est plus dense que de l'iridium et tous les ingrédients déjà présents sont reproduits (*mid-tempo*s de stades, titres proto speed irrésistibles, ballade qui va bien, titre lent et lourd comme une loco) avec plus de radicalité encore que par le passé. C'est monstrueux.



VENOM BLACK METAL

1982 | NEAT RECORDS

À la sortie de ce deuxième LP, personne ne se doute de la résonance qu'il aura, préfigurant à lui seul tout un courant musi-

cal. Pourquoi? Parce que tout y est excessif, même l'économie de moyens. Les musiciens ne sont pas des virtuoses, les chansons sont basiques, le chant profondément amélodique et les solos de guitares simplistes, sans parler d'une production caverneuse. Mais *Black Metal* fonce tête baissée. Les musiciens de Venom n'ont besoin d'aucune justification pour dire « merde » à une décennie bien trop colorée et fantaisiste pour des petits gars de Newcastle, nourris à la Brown Ale la plus amère. Le satanisme du groupe est peut-être de pacotille mais il contraste fort avec les Nouveaux Romantiques qui squattent les médias. Son metal est opaque, âpre, rugueux, mais rentre-dedans et des chansons comme *Black Metal* ou *Sacrifice* sont d'incontestables tubes de l'*underground*. En jouant la carte du sombre, ce trio infernal va réveiller les morts. On les entend encore.



DEF LEPPARD PYROMANIA

1983 | VERTIGO/MERCURY RECORDS

À la fin des années soixante-dix, Thin Lizzy ou UFO savaient déjà marier le hard-rock et la pop. Mais là, rien à dire:

Def Leppard nous convie à assister au mariage d'AC/DC et ABBA, aidé en cela par le producteur Robert « Mutt » Lange. Ultra-perfectionniste, il a forgé un son inouï: compact et puissant sans être lourd, il est l'écrin idéal pour le « pop metal » du groupe, un temps fer de lance de la New Wave of British Heavy Metal. Quant aux mélodies du chanteur Joe Elliott, elles ne sont pas nées d'un amour inconditionnel pour les Suédois mais plutôt d'une passion pour le glam rock des années soixante-dix, T. Rex et Mott the Hoople en tête. Soit des refrains de grande ampleur qui s'incrustent et se reprennent *ad libitum*. *Rock of Ages*, *Photograph*, *Too Late for Love*, il n'y a quasiment que des tubes ici, et si certains arrangements de synthétiseurs et le son surchargé d'écho de la batterie ont un peu vieilli, ce *Pyromania* n'en demeure pas moins une vraie bombe hard-rock et un modèle pour la décennie à venir.



ACCEPT BALLS TO THE WALL

1983 | RCA RECORDS

Après une dizaine d'années d'existence et quatre albums, le quintette Allemand Accept, achève enfin sa mue en paran-

gon du heavy metal. Tous les clichés sont là, si ce ne sont les bimbos à gros seins remplacées par des « garçons en cuir » poilus. Sinon, c'est du metal teutonique, parfaitement profilé, inspiré à la fois par Scorpions et surtout Judas Priest. On imagine très bien *Losing More...* diffusé à fort volume pour accompagner le montage d'une Audi ou d'une Porsche dans une de ces usines gigantesques de Stuttgart ou Ingolstadt, même si les tempos, ici, évoquent plus des vagues de Panzer que les fulgurances d'une Carrera. Le tout blindé, prêt à cracher le feu et le fer à chaque instant, avec des solos de guitare bouillonnants d'Hermann Frank et Wolf Hoffman. Pour beaucoup d'amateurs, *Balls to the Wall* est l'album de heavy metal parfait, la seule réserve objective tenant au timbre de farfadet sous-ventilé d'Udo Dirkschneider.

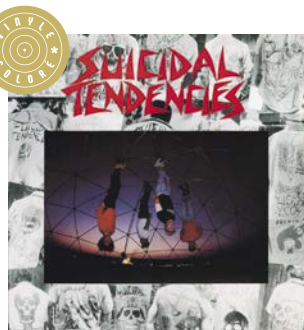


MÖTLEY CRÜE SHOUT AT THE DEVIL

1983 | ELEKTRA RECORDS

Enregistré deux ans après *Too Fast for Love*, ce *Shout at the Devil* originellement emballé dans une pochette très sata-

nique (le bassiste Nikki Sixx était alors versé dans les arts sombres) peut être considéré comme le point d'orgue de la période « heavy » de Mötley Crüe. Ici, l'influence d'Aerosmith est encore discrète et c'est une fois de plus Judas Priest qui colore le plus fortement un hard-rock très compétent même si manquant un brin d'éclat, d'autant que le chanteur Vince Neil officie toujours, quoique avec modération, dans le registre du batracien électrocuté. *Knock 'Em Dead Kid* est même à la limite du plagiat de *Grinder* (cf. le LP *British Steel* de Judas Priest). Mais le son de Tom Werman (Cheap Trick, Ted Nugent) est super et *Red Hot*, étonnement speed, est vraiment un bon morceau. *Ten Seconds to Love* et *Danger* lorgnent plus du côté d'un Def Leppard alors en pleine ascension avec *Pyromania*, tandis que la reprise du *Helter Skelter* des Beatles est tout à fait honnête.



SUICIDAL TENDENCIES SUICIDAL TENDENCIES

1983 | VIRGIN/FRONTIER RECORDS

En 1983, Suicidal Tendencies, emmené par le charismatique chanteur chicano Mike Muir,

pratique comme des centaines d'autres en Californie le hardcore. Ce dérivé de punk rock américain se caractérise par la frensie des tempos, la brièveté des chansons (moins de deux minutes en général), un côté poulet sans tête qui court dans le jardin, des vocaux sonnans comme une série de slogans aboyés plus que chantés, et des textes socialement concernés. Cependant, il arrive à Muir de chanter vraiment et son guitariste, Grant Estes, de faire ce que beaucoup de ses confrères considèrent comme un crime à punir d'excommunication: des solos de guitare. Mais comme les mélodies sont plutôt sympas, le succès est là et Suicidal Tendencies commence dès ce premier LP à se faire un nom auprès d'un public qui fraye volontiers avec le cousin thrash metal. Ça deviendra bientôt ce que l'on appellera le crossover et *Suicidal Tendencies* fait (bonne) figure de précurseur du genre.



IRON MAIDEN POWERSLAVE

1984 | EMI RECORDS

Perpétuant un cycle disque/tournée initié deux ans plus tôt par *The Number of the Beast*, la formation de Steve Harris

et Bruce Dickinson sillonne la planète et ne s'arrête que pour enregistrer un nouveau disque, un par an. *Powerslave* est le troisième acte de ce périple infernal et, pour certains, il en est le point d'orgue. L'aspect visuel, dominé par Eddie, la « créature » protéiforme qui subit mille tourments – ici en statue égyptienne monumentale –, vient illustrer avec humour et maestria un hard-rock qui, depuis *Peace of Mind*, en 1983 a déployé ses ailes au fil de titres qui peuvent allègrement dépasser les dix minutes (*Rime of the Ancient Mariner*), sans pourtant négliger les « tubes » (*Aces High*, *Two Minutes to Midnight*). À une époque dominée par Culture Club ou Duran Duran, emporté par un Bruce Dickinson à la fois lyrique et agressif, Iron Maiden fait montre d'un souffle homérique et devient le porte-drapeau de la musique avec des boules.



DIO HOLY DIVER

INDISPONIBLE
1983 | VERTIGO/MERCURY RECORDS

Dio, c'est le groupe de Ronnie James Dio, chanteur à la voix exceptionnelle qui s'est surtout

fait connaître dans Rainbow, la formation post-Deep Purple de Ritchie Blackmore. Après un court passage au sein de Black Sabbath, Ronnie James se lance dans une aventure solo qui débute avec *Holy Diver*. Accompagné du guitariste Vivian Campbell et de la section rythmique de Rainbow, il va définir une forme de classicisme hard-rock: les tempos sont raisonnables, les guitares solidement maçonnées, le chant est lyrique sans tomber dans le ridicule et les solos virtuoses sans excès; sa musique donne la sensation de défiler en grand arroi aux pieds des murailles d'un château médiéval, résidence de tout son univers visuel et lyrique. Car Dio, c'est le chantré des dragons, des princesses en danger et des démons qui rôdent dans d'obscures forêts enchantées. C'est du costaud et, fan de *Game of Thrones* ou pas, on y retrouve toujours la franche virilité qui, adolescents, nous fascinait.



METALLICA RIDE THE LIGHTNING

1984 | ELEKTRA/MEGAFORCE RECORDS

Six mois après avoir publié un *Kill 'Em All* qui rebattait déjà les cartes de la scène metal, les p'tits gars de Metallica

retournent en studio pour bien enfoncer le pal. Les (principaux) créateurs du thrash metal, ce sont eux et ils sont (encore) les meilleurs. Ils ont les guitares rythmiques les plus écrabouillantes, un batteur puissant mais pas monolithique et une façon très radicale de mouliner leurs instruments, utilisant au maximum le « palm mute », cette façon de bloquer les cordes puis de tout lâcher. Avec l'aide du bassiste Cliff Burton, James Hetfield et Lars Ulrich ont également appris à élaborer des pièces encore plus sophistiquées et à affiner cette manière très particulière, déconcertante mais unique, de « changer de pied », oubliant volontairement de marquer ou bien ajoutant un temps à la mesure. Antithèse du hair metal à la Mötley Crüe, la musique de *Ride the Lightning* ratatine le bulbe rachidien (*Trapped Under Ice*, le formidable *Creeping Death*) mais pas que (le très sombre *Fade to Black*). Découffant!



MOLLY HATCHET THE DEED IS DONE

INDISPONIBLE
1984 | EPIC RECORDS

Molly Hatchet, avec Blackfoot, représentent la tendance la plus hard du rock sudiste. La

plus macho aussi (ces pochettes illustrées des guerriers fantastiques de Frank Frazetta). Après avoir connu un succès conséquent à la fin des années soixante-dix, la formation de Jacksonville subit de nombreux changements de personnels et se voit obligée de se renouveler. C'est alors une tangente à la ZZ Top que la formation prend en intégrant quelques bonnes louchées de synthétiseurs à ce *The Deed Is Done*. Il est également beaucoup plus « pop » comme le démontrent les « whooooo » de *Backstabber* ou le saxophone de *She Does She Does*. Plus étonnante encore, l'ambiance quasi funky de *Stone in Your Heart* qui évoque Foreigner. *The Deed Is Done* n'est pas le plus typique des disques de Molly Hatchet, même si *Heartbreak Radio* rappelle l'ambiance des salles de bal country du Sud, mais il est fort bien fait et fort plaisant.



TWISTED SISTER STAY HUNGRY

1984 | ATLANTIC RECORDS

Chef-d'œuvre du bon goût et de l'élégance, la pochette de *Stay Hungry* est un brin trompeuse.

On n'a en effet pas affaire à des barbares assoiffés de sang et de décibels mais à une formation de hard-rock assez classique qu'on a, à ses débuts, rapprochée de Kiss. Car si la voix du chanteur Dee Snider est incontestablement râpeuse, les mélodies, elles, sont tout à fait aimables, comme celle du standard de la formation que l'on retrouve ici: *We're Not Gonna Take It* a même des chœurs qui font de jolis « Whoohoho » et le rendent tout à fait irrésistible. Que l'on se rassure, derrière, ça ferraille raisonnablement et le tout ne manque certainement pas d'entrain. Le son est bien épais, quoique sans trop de graisse, et les tempos enlevés sans risquer l'excès de vitesse. Si l'image très délurée de Snider fit beaucoup pour le très gros succès qu'a rencontré Twisted Sister au milieu des années quatre-vingt, la musique est fort plaisante et propice à un *headbanging* sans retenue mais sans danger pour les cervicales.



WHITESNAKE SLIDE IT IN

1984 | LIBERTY/GEFFEN RECORDS

Dès les premières notes de *Gambler*, il est évident que David Coverdale a le marché américain en tête. Dio et Ozzy,

ses concurrents directs, font un tabac outre-Atlantique avec un hard-rock quasi-scolaire. Le chanteur très beau gosse, dont on dit alors qu'il ne peut plus réfréner son obsession pour Robert Plant de Led Zeppelin, abandonne alors tout ce qui faisait le sel de son Whitesnake: les racines blues, soul et funk, pour les remplacer par une raideur toute britannique, avec même un petit parfum d'AC/DC (*Give Me More Time*). Ian Paice est parti, remplacé par l'omniprésent Cozy Powell, et Mick Moody fait là ses dernières piges. Cependant, il serait malvenu de boudier son plaisir. Aussi blanc que soit ce *Slide It In*, c'est un LP bien charpenté qui ne manque pas de vigueur. David chante toujours fort bien et si le swing et le côté chaleureux ont été évacués, il reste des tubes comme *Slide It In* ou *Hungry for Love*, toujours très agréables à réécouter.



YNGWIE MALMSTEEN
RISING FORCE
1984 | POLYDOR RECORDS

Ce *Rising Force* est incontestablement une pierre angulaire du hard-rock voire du rock des années quatre-vingt. Pour certains,

c'est une épouvantable catastrophe, pour d'autres un pur bonheur qui en précède bien d'autres. Pourquoi ? Parce que l'on considère qu'il s'agit du premier exemple d'un LP (presque) entièrement instrumental enregistré par un guitariste de « hard ». Doté d'une virtuosité exceptionnelle, sorte de Paganini de la Fender Stratocaster, ce Suédois né en 1963, influencé par Jimi Hendrix, Ritchie Blackmore et Jean-Sébastien Bach possède un jeu sidérant de fluidité et de rapidité. On peut donc soit considérer qu'on a affaire à un pur étalage de virtuosité aussi inutile que fastidieux. Ou bien se délecter d'un rock gentiment hard et surtout suprêmement mélodieux. Car au fil de ces *Black Star* ou *Far Beyond the Sun*, les notes coulent comme des perles d'eau dans une cascade. Il paraît que l'autodidacte Mr. Malmsteen a un melon gros comme la géode mais ce qu'il joue ici est fort beau et fort plaisant.



W.A.S.P.
W.A.S.P.
1984 | CAPITOL RECORDS

Lorsqu'il débarque en 1984, Blackie Lawless et son W.A.S.P. se font surtout remarquer par leurs tenues en peaux de bêtes

façon *Mad Max* et le single *Animal (Fuck Like a Beast)* qui s'attire très vite les foudres de la censure. Et c'est tout. C'est plus tard au cours de sa carrière que le sulfurant chanteur, accompagné du brillant guitariste Chris Holmes, enregistrera vraiment de bons disques. Pourtant, ce premier LP a connu ces dernières années un retour en grâce car cette poignée de chansons certes assez frustes ne manque pas de souffle. En fait, *W.A.S.P. (We Are Sexual Perverts)* pêche un peu du côté de l'originalité et l'on peut facilement voir la patte de Kiss, d'Alice Cooper et surtout de Judas Priest dans ce hard-rock qui n'y va pas par quatre chemins. Ça mouline, ça bastonne et ça braille sans finesse mais les refrains sont mémorables et pour qui veut passer un bon moment en brandissant le poing face à son miroir, ce premier LP est chaudement recommandé.



VAN HALEN
1984
1984 | WARNER BROS. RECORDS

Au milieu des années quatre-vingt, le quartette californien emmené par David Lee Roth et Eddie Van Halen, représente le

« bon côté » du hard-rock. Le clip vidéo de la chanson *Jump* en est une parfaite illustration. Les musiciens sautent partout et ont l'air de bien s'amuser, tandis que les quatre accords de l'introduction s'incrument à jamais dans nos cervelles, et cela même si les amateurs du groupe grincent des dents devant ce thème, inoubliable, mais joué au synthétiseur. Eux se souviennent que, à ses débuts, Van Halen était un pur combo de hard-rock, puissant, braillard et novateur grâce au jeu éblouissant d'Eddie, véritable artificier de la six-cordes saturée, et à la voix de flambeur de David Lee Roth. En fait, ce sixième album, produit par Ted Templeman, est encore un vrai disque de rock dur. Il met simplement l'accent sur les chansons qui accrochent l'oreille. Et il y en a pléthore, de *Panama* à *Hot for Teacher*. Ce qui reste le meilleur disque du groupe respire le « good clean fun » et la joie de vivre. Bon esprit !



FAITH NO MORE
WE CARE A LOT
1985 | MORDAM RECORDS

Californie, début des années quatre-vingt : côté rock, c'est le hardcore qui domine tandis que le rap commence à prendre

ses marques et que les petits Blancs des banlieues flashent sur les premiers jets de Slayer ou Metallica. Aux côtés de Bad Brains, Beastie Boys et Red Hot Chili Pepper, les Californiens de Faith No More vont initier une nouvelle fusion à partir de ce premier jet : vocaux rappés, basse slappée empruntée au funk, guitare hard-rock, *We Care a Lot*, la chanson qui introduit ce premier LP, pose les bases d'un genre qui va enflammer la fin des années quatre-vingt. Aujourd'hui, cet hymne bondissant est toujours aussi réjouissant. Le chanteur Chuck Mosley est sans grand éclat mais on aime retrouver ici ces harmonies resserrées, cette batterie trampoline, ces digressions incongrues (cf. le néoclassique *Jim*) et ces interventions de claviers inattendues. Les chansons ne sont pas toutes inoubliables mais il y a déjà ici quelque chose d'unique et d'insaisissable.



MEGADETH
KILLING IS MY BUSINESS...
AND BUSINESS IS GOOD
1985 | COMBAT RECORDS

Deux mois après s'être fait virer de Metallica début 1983, Dave Mustaine forme une première

mouture de son propre combo, Megadeth. Il lui faut quelques mois pour trouver le chanteur adéquat – lui ! – et décrocher un contrat. On raconte que l'avance consentie pour un premier album sera essentiellement dépensée en alcool et drogue, raison de son éviction de Metallica. Mais Dave a la rage et comme il adore le punk rock, il s'en moque et enregistre un premier disque presque... punk. Sa version du *These Boots Are Made for Walking* de Nancy Sinatra ou *Mechanix* (repris par ses ex-collègues sous le titre de *Four Horsemen*) sont particulièrement rugueuses, comme du Metallica dénudé sous amphétamines. Pas de perfection sonore mais beaucoup d'énergie et une célérité alors peu commune, ainsi que des thèmes de guitare rentre-dedans, des structures de chansons parfois déjà complexes et des ambiances sinistres. Un des piliers du thrash metal des années quatre-vingt.

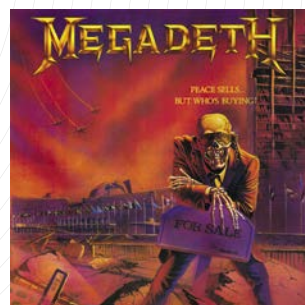
METALLICA
MASTER OF PUPPETS
1986 | ELEKTRA/MUSIC FOR NATIONS

Après un *Battery* tonitrueux introduit par une guitare acoustique hispanisante suivi par un choc électrique d'une sauvagerie ébouriffante, Metallica affiche ouvertement les progrès qu'il a accomplis en deux ans et demi. S'étirant sur plus de huit minutes trente, *Master of Puppets*, la chanson, est absolument sidérante. Composition extrêmement élaborée, elle est aussi par moments d'une lourdeur insensée, même si sa structure harmonique est finalement très basique. Mais avec l'aide du producteur danois Flemming Rasmussen, tous les musiciens, y compris James Hetfield, se sont transcendés et ont accouché après trois mois de travail acharné d'un son tout bonnement sensationnel. La reprise après le « break » central et les jolies harmonies de guitare d'un Kirk Hammett très inspiré font juste l'un des trucs les plus intenses que l'on ait enregistré depuis Edison et Marconi. Et ce n'est que le deuxième morceau de ce troisième LP absolument vertigineux !

SLAYER REIGN IN BLOOD

1986 | DEF JAM RECORDINGS

Ce qui différencie Slayer des autres groupes de metal, c'est qu'il ne plaisante pas. Et que ça se sent. En fait, Slayer est l'une des très rares formations dont la musique suinte réellement le vice, la cruauté, la perversion. C'est particulièrement vrai pour *Reign in Blood* dont on dit qu'il demeure l'un des plus violents de toute l'histoire. Ça va, la plupart du temps, très très vite (*Necrophobic*) et même quand le tempo ralentit un peu (*Altar of Sacrifice*), ça cogne méchamment grâce au jeu de batterie surhumain de Dave Lombardo. Les intervalles harmoniques entre les notes sont si faibles qu'on a l'impression de rester collé au sol, même si Kerry King et Jeff Hanneman, les deux guitaristes, émaillent tout ça de solos en plein déraillement, comme un avion s'appêtant à se crasher au sol. Tom Arraya, le chanteur/bassiste, aboie avec rage mais intelligibilité. Ce LP très court, a donné lieu à force polémique (*Angel of Death*) mais il demeure la preuve audible que le metal, ça n'est pas fait que pour les enfants.



MEGADETH PEACE SELLS... BUT WHO'S BUYING?

1986 | CAPITOL/COMBAT RECORDS

Le mauvais caractère de Dave Mustaine n'est une légende pour personne personne. Mais ça tombe bien, une humeur de chien est un excellent carburant pour fabriquer du thrash metal, surtout quand elle est accompagnée d'une bonne dose de colère revancharde. Alors, avec ses acolytes de haut vol, le guitariste chanteur-compositeur dictateur balance ce *Peace Sells...* qui va faire des ravages. À l'orée de la déflagration thrash, cet opus va faire beaucoup pour l'avènement du genre au niveau international. On y retrouve les éléments caractéristiques du genre : voix rageuse, rythmiques de guitare en « palm mute » (les cordes sont bloquées par la paume de la main droite pour donner un son étouffé mais percutant) et chansons à tiroirs. Des tiroirs bourrés de très bonnes idées qui s'enchaînent à merveille. Les solos de guitares sont particulièrement réussis, à la fois tortueux et mélodiques. Et c'est quand même très méchant.



GUNS N' ROSES APPETITE FOR DESTRUCTION

1987 | GEPFEN/UZI SUICIDE RECORDS

Lorsque apparaît ce premier LP des GNR, le domaine du rock dur est essentiellement occupé par ce qu'on appelle le « hair metal » soit pour l'essentiel des groupes californiens qui jouent justement une musique pas si dure que ça, et surtout véhiculent une image toute de foulards colorés et de permanentes blondes surélevées. Alors, quand ces cinq chevelus très mal peignés apparaissent avec pour le coup une image vraiment très burnée, influencée par les mauvais garçons d'AC/DC, Angel City et Rose Tattoo, ça met un sacré boxon dans le Hollywood musical. Si l'on excepte la voix un tantinet grinçante d'Axl Rose qui peut en énerver certains, derrière, ça bastonne si velu, en particulier du côté des guitares de Slash et Izzy Stradlin que l'univers entier leur tombe aux genoux. En plus, il n'y a que d'excellentes chansons, avec les inoubliables *Sweet Child O'Mine* et *Paradise City* en tête de pont. Malgré de nombreux déboires depuis, la formation en rayonne encore.



EUROPE THE FINAL COUNTDOWN

1986 | EPIC/CBS RECORDS

Comment convaincre qu'Europe, ça n'est pas que ce fameux « toudoudou dou toudoudou dou dou » joué au synthétiseur ? Ces quelques notes ont rendu la formation suédoise célèbre à travers le monde, la transformant en symbole du « hard FM », cette version édulcorée et *radio friendly* du hard-rock alors en pleine gloire. La réponse est simple et tient déjà en un *Rock the Night* qui envoie nettement plus de bois, avec un volume de guitare bien supérieur et un refrain que n'aurait pas renié Bon Jovi. John Norum, le soliste, fait preuve d'une belle virtuosité et si les claviers font un retour remarqué, c'est pour introduire l'indispensable ballade *Carrie*. Tout cela reste très mélodieux, tout mousse et pampre. Les amateurs de thrash bourrin resteront sur leur faim, même si *On the Loose* montre (gentiment) les dents. Mais ce troisième LP du groupe de Stockholm, bourré de tubes, est fort agréable et ne dérangera pas les voisins, en cas de nouveau confinement.



HELLOWEEN KEEPER OF THE SEVEN KEYS: PART I

1987 | NOISE INTERNATIONAL

Vérité absolue : *Keeper of the Seven Keys: Pt.1* fait partie des disques les plus importants du heavy metal des années quatre-vingt. Il établit le paradigme du speed metal, esquissé par *Walls of Jericho* et *Juda* : vitesse et puissance ! Inspirés par Judas Priest et Accept, les Teutons carburent au kérosène sans négliger les mélodies, au départ dispensées par les guitares. Pour cet album, Kay Hansen, le principal compositeur se décharge de la responsabilité du chant sur un nouvel arrivant, Michael Kiske, qui s'avère beaucoup plus compétent dans le registre perce tympan et dans, justement, les mélodies et les chants. Complétée par l'excellent soliste Michael Weikath, la formation en profite pour varier les tempos et les ambiances : à côté d'un tube comme *Future World*, on trouve la « scorpionnesque » ballade *A Tale that Wasn't Right* et surtout *Halloween*, longue pièce à rebondissements, parfaitement maîtrisée. Un sans-faute qui sera une inspiration majeure pour la scène metal européenne à venir.



JOE SATRIANI SURFING WITH THE ALIEN

1987 | RELATIVITY/FOOD FOR THOUGHT

Pratique courante dans le milieu du jazz et du classique, l'exercice de l'album instrumental joué à la guitare est un exercice rare au milieu des années quatre-vingt dans le hard-rock. Il n'y a guère qu'Yngwie Malmsteen et de manière plus confidentielle Steve Vai à s'y être frottés. La grande force de Satriani, c'est son sens de la mélodie, voire de la chanson. Sur ce LP, il est donc tout seul comme un grand, soutenu par une rythmique basse/batterie sobre, n'hésitant pas à mettre la gomme (*Crushing Day*), sans s'empêcher des exercices plus délicats (*Always with Me...*) Inconditionnel d'Hendrix, c'est surtout Van Halen qu'on entend sur *Satch Boogie*. Et il va vite, très vite, usant de la technique du *tapping* et des harmoniques, ces éclaboussures de notes secondaires. Mais ce n'est pas le principal. Si « Satch » a vendu des millions de disques, c'est parce que ce qu'il joue est harmonieux, fluide, parfois rageur, parfois limpide mais jamais inutilement démonstratif. Une qualité rare.





WHITE LION

PRIDE

1987 | ATLANTIC RECORDS

OK, c'est pas bien de copier. Mais si c'est fait avec amour et précision... Faut dire que, dès la première seconde de *Hungry*,

première chanson du deuxième LP du quartette New-Yorkais, ça saute aux oreilles : Vitto Bratta est un élève extrêmement doué et zélé d'Eddie Van Halen. On retrouve partout ici les mêmes techniques de *hammering*, *pull-offs* et autres *tapping* empruntées à ce brave Eddie. Des trucs qui permettent de passer pour le Goldorak de la six-cordes. Et si on fait abstraction du timbre un peu étranglé de Mike Tramp le chanteur, White Lion exécute un metal certes *poppy* mais solide, assez proche finalement de... Van Halen. Et puis Bratta est vraiment bon dans son genre car son jeu, s'il est spectaculaire, est aussi extrêmement mélodieux. Il est aussi très doué à la guitare acoustique comme sur *Lady of the Valley*. Le tube, *Wait*, est un vrai tube et la ballade, *When the Children Cry*, une... vraie ballade. Allez, c'est pardonné.



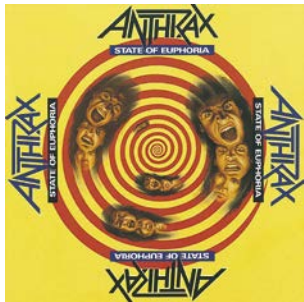
WHITESNAKE

WHITESNAKE (1987)

1987 | EMI RECORDS

Après un passage au sein de Deep Purple dans les années soixante-dix, David Coverdale a déjà derrière lui une décennie

de carrière en tant que chanteur et leader de Whitesnake lorsqu'il s'attelle à la conception de ce 1987. Mais comme il a le sang chaud et supporte mal qu'on lui fasse de l'ombre, il consomme beaucoup de musiciens. À ce moment précis, il a retrouvé Neil Murray, un bassiste accompli et très patient, l'ex-guitariste de Tygers of Pan Tang, John Sykes, et le batteur vétéran Aynsley Dunbar. Heureusement, Sykes s'avère un précieux collaborateur et malgré une gestation douloureuse aggravée par un sérieux problème ORL, ce 1987 s'avère pour le chanteur un superbe accomplissement artistique et commercial. Magnifiquement produit par Keith Olsen, il propose un hard-rock solide et mélodieux. Les guitares sont charnues et la voix de Coverdale, riche de ces accents soul qui lui sont propres. Sykes s'avère un guitariste doué qui sait se maîtriser, les claviers enjolivent avec goût, et les chansons sont des vrais tubes.



ANTHRAX

STATE OF EUPHORIA

1988 | ISLAND RECORDS

Arrivant après le succès phénoménal de l'album *Among the Living*, *State of Euphoria* est un peu le mal aimé de la

discographie de ce quintette de Brooklyn. Car la formation du guitariste Scott Ian et du batteur Charlie Benante (ils écrivent et composent à eux deux la plupart des chansons) fait désormais partie des « Big 4 » du thrash metal – aux côtés de Metallica, Megadeth et Slayer –, ses disques sont maintenant d'or et ses concerts, réputés pour les « mosh pits », ramènent un monde fou. Ce quatrième LP ne bouleverse pas la formule mise au point au cours des années précédentes mais *Be All, End All* ou *Who Cares Wins* font le job : dépassant les six minutes, ils démontrent une science de la composition proche de celle de Metallica : les séquences s'enchaînent avec aisance ; les guitares cisailent avec constance ; Benante martèle en mode tribal, et Joey Belladonna, le chanteur, vocalise librement. Et puis il y a cette géniale reprise de l'*Antisocial* de Trust, si chère au cœur du public hexagonal...



METALLICA

...AND JUSTICE FOR ALL

1988 | ELEKTRA/VERTIGO RECORDS

Pour beaucoup, ce quatrième et double album clôt la trilogie majeure de Metallica, entamée avec *Ride the Lightning*. Il

n'était pourtant pas évident de succéder à une *Master of Puppets* époustoufflant d'autant que la mort de Cliff Burton, le bassiste et grand frère du groupe, a tout chamboulé. Son remplacement immédiat par Jason Newsted, marque une volonté d'aller de l'avant ; pas le temps de réfléchir, la frustration et le chagrin vont servir de combustible : ...*And Justice for All* est un disque rageur mais parfaitement maîtrisé, suite logique de *Master*... Les chansons sont encore plus longues, plus perfectionnées, presque progressives. *Blackened*, ...*And Justice for All* et *One* sont prodigieux quoique affublés d'un son invraisemblablement sec, certains disent froid, concocté par le fidèle Flemming Rasmussen. Et il n'y a quasiment pas de basse (volontairement sous-mixée). N'empêche : ...*And Justice for All* est définitivement l'apex du thrash metal.



QUEENSRÛCHE

OPERATION: MINDCRIME

1988 | EMI-MANHATTAN RECORDS

Troisième LP du groupe, *Operation: Mindcrime* est généralement considéré comme un classique du heavy metal US,

et un des premiers disques fusionnant avec succès metal et rock progressif. S'inspirant de Judas Priest ou Scorpions, la formation, emmenée par le chanteur Geoff Tate, établit une sorte de codex de la chose : tempos moyens et appuyés et suite d'accords de guitare ouverts, tendant plutôt vers le mineur pour ajouter une dimension dramatique à égale distance du glam et du thrash. Là-dessus vient se poser la voix très « blanche » et aigüe de Tate. Côté progressif, *Operation: Mindcrime* en possède deux caractéristiques : toutes les chansons suivent un fil conducteur et sont reliées entre elles par des intermèdes ; chacune d'elles possède une ambiance propre adaptée au propos de son texte. On peut ainsi citer *Suite for Sister Mary*, magnifiée par les arrangements grandioses de Michael Kamen, spécialiste de la musique de films. Appelons ça du metal ambitieux.



MANOWAR

KINGS OF METAL

1988 | ATLANTIC RECORDS

Adulé en Europe et particulièrement dans les pays de l'Est, Manowar reste relativement méconnu voire méprisé par

chez nous. *Kings of Metal* est la parfaite introduction pour comprendre le phénomène : tout ici est excessif voire caricatural, mais parfaitement assumé et réalisé avec le plus grand soin. Quand ça va vite (*Wheels of Fire*) ça va très vite ; quand l'ambiance se fait romantique (*Heart of Steel*), le piano dégouline et le chanteur Eric Adams pleure des larmes de fer. On baigne dans le cliché metal absolu : guerriers valeureux, chevaux d'acier, batailles furieuses, et c'est merveilleux. Excellemment bien produit, avec un son très dense, le heavy metal de Manowar est un rêve, l'univers de l'*Heroic Fantasy* mâtiné de fantômes de bikers traduit en musique. Même la transcription pour basse supersonique du *Vol du bourdon* de Rimski-Korsakov est un délice, et impossible de ne pas penser aux aventures des nains de *Bilbo le Hobbit* en écoutant *The Crown and the Ring (Lament of the King)*. Bienvenue au royaume du « true » metal.



ALICE COOPER

TRASH

1989 | EPIC RECORDS

La période 1975-85 a été une purge. Plus l'ombre d'un hit, et le spectacle de tous ces jeunes musiciens qui pillaient à la fois

le répertoire et l'image d'Alice Cooper n'a pas dû être simple à gérer pour un Vincent Furnier dont la carrière est de surcroît grevée par un alcoolisme persistant. Heureusement, il saura s'en guérir à la fin des années soixante-dix et, après cinq années creuses, il retourne sur le devant de la scène, grâce entre autres aux hommages appuyés de ses fils spirituels tels Kiss ou W.A.S.P. qui le restaurent dans son statut de pionnier du shock rock. Associé à Desmond Child, un auteur-compositeur/producteur véritable sorcier du hard-rock des années quatre-vingt, il revient enfin avec un vrai bon disque : ce *Trash*, propulsé par de vrais hit-singles (*Poison*, *House on Fire*) et un vrai gros son. On y retrouve également sa verve vocale légendaire, ce grincement sinistre mais puissant qui est sa marque de fabrique. Un come-back vraiment réussi.



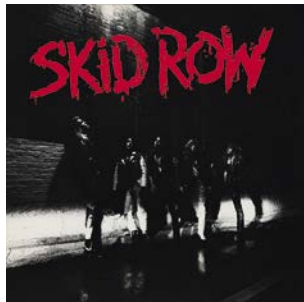
FAITH NO MORE

THE REAL THING

1989 | SLASH/REPRISE RECORDS

Si le LP *We Care a Lot* pouvait déconcerter à la fois par son contenu iconoclaste et un son Monsieur Bricolage, son successeur, *Introduce Yourself*, paru deux ans plus tard, avait fait monter la tension d'un cran. On y entendait mieux les guitares massives de l'excentrique Jim Martin (celui avec les lunettes noires et les énormes favoris). Pour ce troisième LP, un très gros changement est intervenu : Chuck Mosley, le chanteur/rappeur, a été remplacé par un Mike Patton âgé d'à peine 20 ans et, pardon, mais ce gars-là, il vient carrément d'une autre dimension. C'est un fou, doté de cordes vocales d'une souplesse inhumaine ; inconditionnel de notre Louis de Funès national, il en est l'incarnation musicale.

Le reste de la formation est boosté par cette arrivée : l'imagination est au pouvoir au service de chansons toutes mémorables et l'on transcende la fusion funk/rap/metal pour arriver à quelque chose de complètement original, aussi loufoque qu'imprévisible mais parfaitement cohérent. Un metal vraiment alternatif.



SKID ROW

SKID ROW

1989 | ATLANTIC/UNDERGROUND

Arrivé en fin de queue du mouvement hair/glam metal, Skid Row avait pour lui un chanteur à belle gueule, un look de

garçons rebelles, un coup de pouce de Bon Jovi et une science consommée de l'écriture radiophonique. Ce premier LP va se vendre à quatre millions d'exemplaires grâce à tout ça et à une providentielle proximité sonore avec Guns N' Roses alors au sommet de sa gloire. Revers de la pièce, la musique ne brille pas par son originalité. En revanche, elle ne manque pas de peps et certains apprécieront le penchant un peu plus « heavy » du groupe par rapport à la concurrence qui se traduit par des guitares à la Scorpions/Judas Priest et le timbre de voix de Sebastien Bach proche d'un Blackie Lawless (W.A.S.P.). On trouve aussi un côté funky qui rappelle Extreme ou carrément rock'n'roll à la Aerosmith. Les amoureux du hard-rock 'ricain des années quatre-vingt, revigorant et affriolant trouveront ici largement leur compte.



MORBID ANGEL

ALTARS OF MADNESS

1989 | EARACHE RECORDS

Si l'on peut imaginer la rencontre entre Napalm Death et W.A. Mozart, alors on aura une petite idée de la musique de

Morbid Angel. La référence au petit Wolfgang n'est pas fortuite, elle vient du guitariste/fondateur Trey Azagtoth qui le cite comme l'un de ses musiciens favoris. Évidemment, ses principales sources d'inspirations littéraires sont Satan et les mythes des Grands Anciens. Une des chansons ici présente sur ce qui est officiellement le premier LP du quartet de Tampa s'intitule *Maze of Torment*, et c'est une bonne définition : on entre dans l'album tête la première et puis on cherche la sortie. C'est plein de chausse-trappes et de faux-semblants. Ça va très vite. Puis ça ralentit et ça devient très pesant avant de repartir sur un tempo de buffle affolé et de dépasser à nouveau la vitesse de la lumière grâce à la brutalité explosive et virtuose du batteur, Pete Sandoval. Le chant est sauvage, les guitares étourdissantes, la bête est en perpétuel mouvement. De cette folie, on ne ressort pas indemne.



AC/DC

THE RAZORS EDGE

1990 | ATCO/ALBERT PRODUCTIONS

Après le succès triomphal de *Back in Black* et *For Those About to Rock*, AC/DC se retrouve englué dans des années

quatre-vingt assez pénibles, à cause, entre autres, de l'alcoolisme sévère de Malcolm Young. Simon Wright, le batteur, est remplacé par Chris Slade, un vétéran aussi percutant que chauve ; enfin, c'est le producteur Bruce Fairbairn (Aerosmith, Bon Jovi) qui prend l'enregistrement en main. Un vent frais souffle et les idées s'engouffrent : *The Razors Edge* est le meilleur disque du groupe depuis presque dix ans, grâce à des « trucs » comme le thème bondissant de *Thunderstruck*, inédit pour la formation ; *Moneytalks* et *Are You Ready* sont de vrais tubes aux refrains chaleureux, tandis que *The Razors Edge* (Sur le fil du rasoir) retrouve l'ambiance un peu sinistre de *Hell's Bells*, avec un Angus en pleine forme. L'ensemble est tout sauf monolithique même s'il s'appuie toujours sur les rythmiques suraffectées d'un Malcom de retour au sommet. Du grand AC/DC.



JUDAS PRIEST

PAINKILLER

1990 | CBS/COLUMBIA RECORDS

Alors qu'il navigue à vue entre hard presque FM et heavy metal sans concession depuis le début des années quatre-vingt,

Judas Priest est attaqué en justice, accusé d'avoir poussé deux adolescents au suicide. Finalement innocenté à l'été 1990, le groupe est perturbé, et comme les jeunes ribauds du thrash metal poussent derrière, Rob Halford et sa bande doivent réagir. La riposte, c'est ce *Painkiller*. Avec deux nouvelles recrues : l'impitoyable Scott Travis à la batterie et Chris Tsangarides, producteur des derniers Thin Lizzy à la console. Il en résulte des bastonnades tel *Metal Meltdown*, le titre le plus radical jamais enregistré par le Prêtre. Les guitares ratissent sans répit et Rob Halford force son organe comme jamais. *Painkiller*, la chanson, est un insoutenable pilonnage de six minutes, propulsé par la double grosse caisse maléfique de Travis, *Between the Hammer*... est gai comme une exécution publique et même le « tube », *Touch of Evil*, n'est guère sympathique. Le plus intense des albums de Judas.



HARD-ROCK/METAL

MEGADETH
RUST IN PEACE

1990 | CAPITOL/COMBAT RECORDS

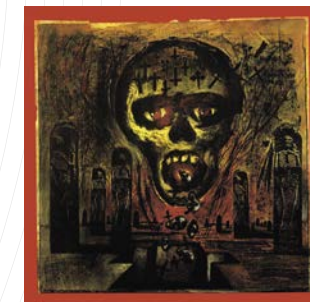
Longtemps obsédé par l'envie de concurrencer son premier groupe, Dave Mustaine parvient enfin à canaliser sa rancœur avec ce quatrième LP. Le guitariste reprend les choses là où Metallica les a laissées après *Ride the Lightning*, aidé par le recrutement du prodigieux guitariste Marty Friedman. Les compositions sont sophistiquées et conservent un côté direct, et « pan ! dans les parties », très rafraîchissant. Le premier titre, *Holy Wars...* en est un très bon exemple, d'autant que Mustaine, s'il chante un peu comme un canard, est toujours juste, a contrario de nombre de ses concurrents ; *Five Magic* est une belle compo à étages et *Poison Was the Cure* rappelle avec bonheur les punkeries de *Killing Is My Business...* *Rust in Peace*, c'est du thrash metal de haute volée, à la fois robuste et intelligent, qui permet à Megadeth de s'installer confortablement dans le fauteuil de leader incontournable du genre à la place de... Metallica.

SCORPIONS
CRAZY WORLD

1990 | MERCURY RECORDS

Ah oui ! *Wind of Change...* La chanson très, très grand public que même votre tante et votre petite-cousine peuvent siffloter

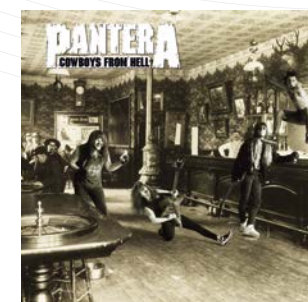
en chœur, l'hymne officieux de la réunification allemande, etc. Ben oui, elle est là, mais quand même ! on parle ici de Scorpions. Même si *Love at First Sting* et *Savage Amusement* les avaient vus se tourner vers le marché américain et délaissé le flot de testostérone chromée qui avait marqué *Blackout*, on parle toujours ici du chevalier blanc du heavy metal teuton, capable de délivrer une musique aussi radiophonique qu'écrase-orteils. Et c'est encore le cas ici avec *Tease Me Please Me* ou *Don't Believe Her*. Alors c'est vrai, Dieter Dierks, le producteur historique, a été remplacé par Keith Olsen, spécialiste de la FM. Mais honnêtement, si vous enlevez le pot de pâte à tartiner qu'est *Wind of Change* et, dans une moindre mesure, *Send Me an Angel*, *Crazy World* est encore un disque de hard-rock bien membré qui fera palpiter vos petons.

SLAYER
SEASONS IN THE ABYSS

1990 | DEF JAM RECORDINGS

Publié en 1986, *Reign in Blood* a permis à Slayer de sortir des profondeurs de l'underground en diffusant un parfum de

soufre et de scandale. Très intelligemment, les musiciens ralentissent le tempo pour son successeur, *South of Heaven*, paru deux ans plus tard. 1990 les voit tête d'affiche d'un des plus gros festivals itinérants du début de la décennie, le Clash of the Titans, prouvant qu'ils sont les meilleurs sur scène, tout en voyant la publication de ce que certains considèrent comme leur meilleur album ou le plus « musical ». *Seasons in the Abyss* est la synthèse parfaite de ses deux prédécesseurs, enchaînant morceaux ultrarapides et titres pesants comme un mastodonte blessé. Ce faisant, Tom Ayara, Kerry King et Jeff Hanneman composent certaines des pièces les plus terrifiantes de l'histoire de la musique : *Dead Skin Mask*, par exemple, écrit du point de vue d'Ed Gein, ce serial killer qui confectionnait des objets usuels avec la peau de ses victimes. Et vous savez quoi ? C'est vraiment effrayant.

PANTERA
COWBOYS FROM HELL

1990 | ATCO RECORDS

Bien plus que l'arrivée du grunge, c'est l'accession à un large public de formations telles que Rage Against the

Machine, Faith No More et, dans un registre plus radical, Sepultura, Metallica et Pantera, qui fera le ménage dans le monde du hard-rock pour qu'il se transmue à partir de ce début des années quatre-vingt-dix en metal. Ceux-là, Texans, ont transcendé une jeunesse glam peu glorieuse pour, sous l'influence de la très grande gueule Phil Anselmo, y intégrer fort à propos le thrash metal, le hardcore et autres genres de musiques plus ou moins destructrices. *Cowboys from Hell* est le premier chapitre de cette transformation et il est carrément impressionnant. Si l'on excepte un *Shattered* directement relié à Judas Priest et des bouts de *Cowboys from Hell* qui le lient à Metallica, ce cinquième LP inaugure simplement une nouvelle manière de ratatiner tout ce qui bouge. Le chant d'Anselmo n'est pas des plus mélodiques et les chansons ne sont pas toujours abouties, mais foutrebleu ! ça décalque.

STEVE VAI
PASSION AND WARFARE

1990 | EPIC/RELATIVITY RECORDS

Avec Joe Satriani, Steve Vai est celui qui a fait de l'album instrumental joué à la six-cordes électrique un genre commercialement viable : ce *Passion and Warfare* s'est vendu à plus

d'un million d'exemplaires. Entre autres parce qu'il a repoussé les limites de ce que l'on pouvait faire avec ce même instrument. Comparé à son pote et professeur Joe, Steve s'ébat dans des eaux plus avant-gardistes, parfois carrément jazz-funk et utilise surtout beaucoup plus d'effets sonores qui distordent et modifient le son de son instrument. Malgré tout, *Passion and Warfare* reste intensément musical, ne s'égarant jamais dans les impasses de l'expérimentation à tous crins, même si Steve, mystique devant l'éternel, sait s'envoler à des vitesses supersoniques. Et lorsque l'on sait qu'il a fait ses classes chez Frank Zappa, on comprend mieux la petite dose de fantaisie shadokienne qui pointe son museau dans cet excellent deuxième LP, recommandé à tous ceux qui veulent plus qu'un disque de virtuose, même surdoué.

SEPULTURA
ARISE

1991 | ROADRUNNER RECORDS

Quand émerge *Arise*, le quartette brésilien Sepultura existe déjà depuis sept ans. Il a signé un contrat avec Roadrunner et

bénéficie des services de Scott Burns et du Morrisound studios, soit le top du top du metal poilu. Et les frères Cavalera, moteur de la formation, en profitent. Pour ce quatrième album, ils font pour la première fois appel à des éléments extérieurs au cercle strict du thrash/death qu'ils pratiquent avec maestria (les percussions fantomatiques d'*Altered State*, les voix inversées d'*Under Siege*). Et puis ils sont jeunes, à peine plus de 20 ans, habités par une fougue salvatrice. Max Cavalera, guitariste/chanteur, est doté d'un féroce larynx et d'une obsession pour le « riff », cette colonne vertébrale musicale souvent constituée d'une poignée de notes ou accords. Il les veut simples mais efficaces. Combinés à une vitesse d'exécution parfois effrayante, ils donnent à tous les titres, même les plus sophistiqués, un côté mange bitume impressionnant. Un sacré coup de fouet.

GUNS N' ROSES USE YOUR ILLUSION I

1991 | GEPHEN/UZI SUICIDE RECORDS

PAGES
SUIVANTES

Après le succès colossal d'*Appetite for Destruction*, Guns N' Roses est considéré à juste titre comme le plus grand groupe de hard-rock de sa génération. Au moment où sort la saga en deux chapitres *Use Your Illusion I* et *II*, les Guns n'ont plus rien à prouver, juste à gérer. Ils décident de publier les deux albums le même jour. En reprenant sur ce premier volet *Live and Let Die*, classique des Wings de Paul McCartney, le groupe s'expose à la critique mais ses ambitions, qui s'expriment surtout dans le très sophistiqué *Coma* sont plutôt bien accueillies d'autant qu'il y a encore un paquet de titres franchement rock. *Dust n' Bones* rappelle ainsi les Australiens sauvages de Rose Tattoo ; *Perfect Crime* abat une forêt à lui tout seul sur un rythme de scie sauteuse déchainée ; *You Ain't the First* rameute tout le monde autour d'un feu de bois nocturne, et les deux ballades, *Don't Cry* et *November Rain* sont carrément splendides. Il y a ici à boire et à manger mais c'est de la bonne chère.

USE YOUR ILLUSION II

1991 | GEPHEN/UZI SUICIDE RECORDS

Cette deuxième partie paraît plus sereine que le *I*, ou simplement plus rock. *Civil War*, chanson antimilitariste se déroule sur un *mid-tempo* presque sudiste et Axl Rose y chante parfois avec clarté. *Yesterdays* prolonge la tradition de la « power ballad », entre décontraction rythmique et grosses guitares. Slash y joue avec le feeling qu'on lui connaît. La faramineuse version du *Knockin' on Heaven's Door* de Bob Dylan, avec son amusant coup de téléphone proroge cette sérénité relative. Les Rolling Stones de *Sticky Fingers* ou *Exile on Main St.* exercent également une influence discrète sur des sessions qu'on devine finalement assez cool malgré les tensions persistantes qui vont miner la formation. *Breakdown* rappelle que Rose est un inconditionnel de Meat Loaf et *Shotgun Blues* que les musiciens adorent le punk. Figurant dans la bande originale de *Terminator 2*, le fougueux *You Could Be Mine* s'impose lui comme l'un des standards d'un disque très cosmopolite qui comporte son lot de classiques. *Well done, boys!*



METALLICA METALLICA

1991 | ELEKTRA/VERTIGO RECORDS

Dix ans après *Kill'Em All*, et le début d'une carrière qui l'a mené au pinacle du thrash metal, Metallica sort l'olympien

Metallica, alias le *Black Album*. Il incarne le virage opéré par les Californiens, qui se détournent de leur style de prédilection survitaminé pour se rapprocher des standards du heavy metal. Produite par Bob Rock, enregistrée en Californie sur une interminable période de neuf mois par des musiciens possédés voire obsessionnels, *Metallica* est la réponse prémonitoire à l'arrivée du grunge. *Enter Sandman*, *Sad But True* et surtout *Nothing Else Matters* et *The Unforgiven*, ballades et tubes universels, en sont les symboles les plus flagrants. Son ultrapropre, rythmique mastodonte, mélodies que l'on peut fredonner, des tempos très ralentis, et des chansons simples et directes ; les cartes sont complètement rebattues et c'est un triomphe vendu à des dizaines de millions d'exemplaires. Mais c'est surtout un LP dont on connaît rapidement chaque note par cœur. Certains leur en veulent encore.



AC/DC LIVE

1992 | ATCO/ALBERT PRODUCTIONS

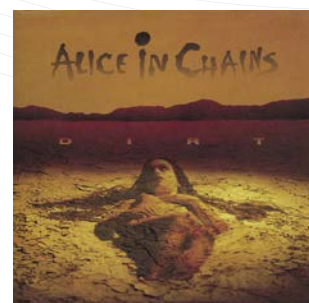
La célébration du grand retour d'AC/DC. Le groupe a entamé les années quatre-vingt-dix avec l'excellent *The Razors*

Edge, un beau succès, et c'est évidemment sur scène que le groupe va démontrer qu'il est encore le monarque absolu du hard-rock. Enregistré en avril et juin 1991 au fil d'une tournée marathon, *Live* couvre les dix-huit ans de carrière d'AC/DC en vingt-trois titres fulminants. Avec les méga tubes (*Back in Black*, *Highway to Hell*, *Hell's Bells*), quelques titres à sauver de la période précédente (*Who Made Who*, *Heatseeker*), le meilleur de *The Razors Edge* mais surtout les bombes venues du passé tels un *Jailbreak* de quatorze minutes, un *The Jack* où Brian Johnson s'impose enfin comme le digne successeur de Bon Scott, ou le tétanisant et rare *Sin City*, sans oublier les inusables *Whole Lotta Rosie* et *Let There Be Rock*. Le son est propre sans être aseptisé et le quintette carbonise le public et la concurrence. Plus qu'indispensable : carrément vital.

FAITH NO MORE ANGEL DUST

1992 | SLASH/REPRISE RECORDS

Au lieu, comme tout le monde, de s'assagir au fil du temps, à chaque album Faith No More part de plus en plus en vrille, et cela avec encore plus de force depuis l'arrivée de Mike Patton au chant à partir de *The Real Thing*. On nage ici en pleine schizophrénie musicale. Par exemple, *Rv*, ravissante ballade embellie d'une guitare surf où Patton fait son chanteur de charme habituel – et puis d'un coup, il prend un coup de chaud et braille comme un bachi-bouzouk sur fond de guitares sanguinaires avant de retourner susurrer à l'oreille des marsouins. Idem pour *Smaller and Smaller*, un titre « normal » pour Faith No More, avançant donc comme une chenille décapitée jusqu'à l'arrivée d'un muezzin et là, tout se disloque. Jim Martin orientalise, le batteur massacre ses toms et Patton, eh bien il brame. C'est un vrai foutoir, bourré de samples iconoclastes, c'est totalement déconcertant et en même temps, c'est magique.



ALICE IN CHAINS DIRT

1992 | COLUMBIA RECORDS

Le destin des chanteurs de la région de Seattle associés de plus ou moins loin au grunge était-il écrit d'avance ? Car,

après Kurt Cobain et avant Chris Cornell, Layne Staley, le vocaliste d'Alice in Chains, connu lui aussi une fin tragique en 2002. Son problème à lui, c'était l'héroïne. Très conscient de ses propres failles, Staley a imprégné toute son œuvre de ses combats intérieurs et c'est le cas pour ce *Dirt*, deuxième LP de la formation musicalement entraînée par le travail du remarquable guitariste Jerry Cantrell, dont la voix double régulièrement celle de Staley qui peut parfois s'enrager, même si elle demeure étrangement détachée. Proche parfois de Led Zeppelin, le rock lourd d'Alice in Chains semble tenter de s'échapper d'une torpeur que l'on devine opiacée. Alors il rampe, louvoie, tandis que les mélodies sinuent, rarement évidentes. Et puis il y a ces voix doublées, prégnantes qui, à leur façon, donnent un peu de lumière à une musique pesante, vénéneuse, presque menaçante. Le son de la chute.

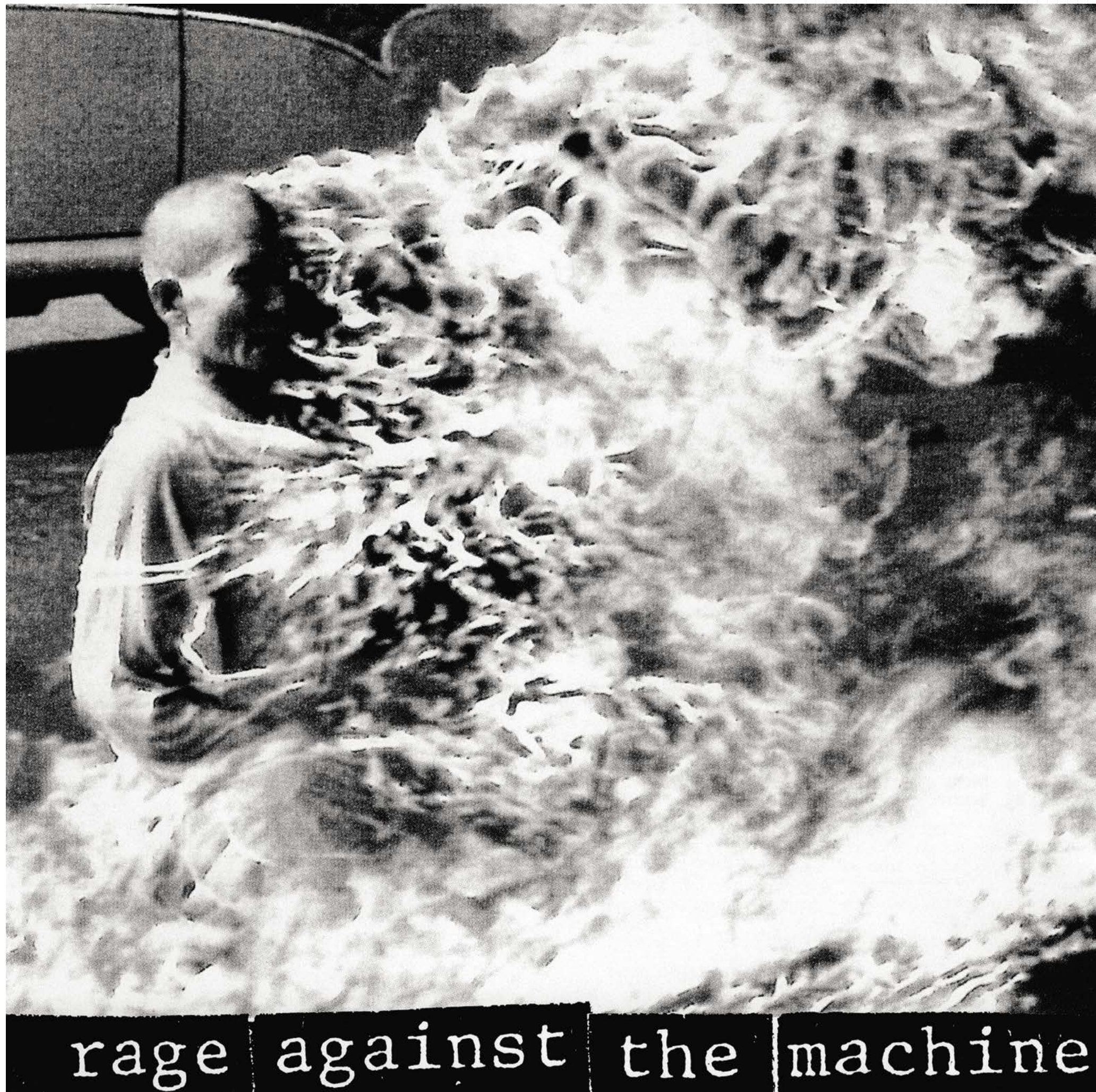




GUNS N' ROSES USE YOUR ILLUSION



GUNS N' ROSES USE YOUR ILLUSION



HARD-ROCK/METAL

RAGE AGAINST THE MACHINE

RAGE AGAINST THE MACHINE

1992 | EPIC RECORDS

Formé autour de Tom Morello – un guitariste fan des Clash, membre de la famille d'un leader indépendantiste kenyan – et Zach de la Rocha, un rappeur tout aussi militant, Rage Against the Machine déboule sur la scène metal avec sa curieuse fusion entre Led Zeppelin et Public Enemy. Mais dès le second titre de cet album, le célèbre *Killing in the Name*, la petite bande y ajoute un certain sens du funk : *Take the Power Back* a ainsi une basse slappée digne de Larry Graham. Très « conscient » au sens jamaïcain du terme, le rap/metal/funk de RATM séduit immédiatement un énorme public en quête de porte-parole. Morello sait torcher des thèmes de guitares très malins et faire une utilisation assez originale de son instrument, pour des sonorités étonnantes. De la Rocha est un vocaliste intéressant lorsqu'il cesse d'éructer, bien que ses harangues semblent avoir convaincu toute une génération qu'il était temps de cesser de se taire. Et ça, c'est inestimable.



PANTERA

VULGAR DISPLAY OF POWER
INDISPONIBLE

1992 | ATCO RECORDS

Clivant à sa sortie pour cause de bourrinage sans concession, *Vulgar Display of Power* a conservé toute sa puissance de feu. Dès *Mouth for War*, ça défouaille sévère et, à partir d'*A New Level*, la musique commence à ramper... La variation des tempos contrebalance une sobriété tonale assumée (peu d'accords et tous très proches les uns des autres) ; ainsi, le « power thrash » de Pantera ne s'enlise-t-il jamais grâce au batteur Vinnie Paul qui fait preuve d'imagination dans un registre « Viens par là que je te brise la nuque ». Certes, Phil Anselmo aboie plus qu'il ne chante, mais Diamond Darrell, le guitariste, fait des merveilles entre rythmique de rouleau compresseur et solos nerveux, élaboussés par de grandes giclées d'harmoniques dissonantes. Le single *Walk* et le cri de guerre *Fuckin' Hostile* évoquent un essaim de très grosses bêtes à cornes en train de s'ébrouer sans élégance. Il y a quelque chose de viscéral chez Pantera qui assure sa place au panthéon des très méchants du metal. Les meilleurs.



SUICIDAL TENDENCIES

THE ART OF REBELLION

1992 | EPIC RECORDS

Dix ans après la sortie de son premier LP, Suicidal Tendencies n'est plus tout à fait le même groupe. Le batteur est parti et deux éléments clés sont arrivés : le guitariste Rocky George et le bassiste Robert Trujillo, tous deux excellents musiciens. Le premier a apporté du metal et le second du funk. Mike Muir s'est décidé à chanter pour de bon de véritables mélodies, même si c'est avec une voix d'enfant battu. Les tempos ont nettement ralenti, les guitares ont pris du gras, le tout constituant une recette unique, entre rock, pop alternative, groove et thrash metal. Quelque chose que l'on appelle alors la fusion. Les chansons sont également beaucoup plus sophistiquées. Et en guise de cerise sur la pièce montée, un authentique tube : *Monopoly of Sorrow* qui donnera lieu à une excellente version en français. L'Hexagone sera d'ailleurs toujours un peu la base arrière de la formation même si *Art of Rebellion* reçoit un disque d'or aux US. Un superbe exemple de syncrétisme culturel et un fichu bon disque.

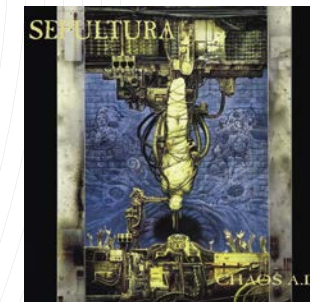


TOOL

UNDERTOW

1993 | ZOO ENTERTAINMENT/BMG

Il y a dans ce premier TOOL, tous les éléments qui vont en faire une des formations majeures de la toute fin du XX^e siècle : le rythme, lent, comme déséquilibré à cause du jeu en mesures impaires du batteur Danny Carey ; les thèmes de guitares d'Adam Jones qui semblent faire tourner quelques notes en boucle ; le chant unique de Maynard James Keenan qui, s'il ne possède pas une voix exceptionnelle, fait preuve d'une conviction qui force le respect ; la complexité des compositions qui durent rarement moins de cinq minutes, et font penser à un bus scolaire qui s'arrêterait selon l'humeur d'un chauffeur ivre. Alors *Undertow* n'est pas totalement réussi mais il possède deux excellents titres, *Crawl Away* et *4^e*, et deux incontournables, *Prison Sex* et *Sober*, parmi les plus accessibles du répertoire qui, avec leurs clips insensés, vont forger la réputation de TOOL. On y trouve surtout la caractéristique première de TOOL, son ADN comme on dit de nos jours : l'intensité.

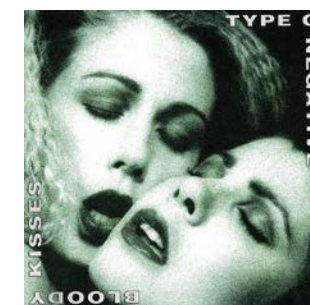


SEPULTURA

CHAOS A.D.

1993 | ROADRUNNER RECORDS

Lorsqu'il entre en studio au printemps 1993, Max Cavalera, chanteur et guitariste de Sepultura, a pris une décision symboliquement radicale : il enlève deux cordes à sa guitare, les deux plus aiguës, celles qui servent pour la mélodie et les solos. Ça, il s'en fiche. Il ne joue que la rythmique et il a besoin du maximum de puissance, de cohésion. Cette décision est fondamentale parce qu'elle oriente tout le processus de création du successeur d'*Arise*, un disque qui a connu un succès étonnant pour un album de thrash/death metal. Désormais, la formation brésilienne qui repose aussi sur Igor, le batteur devenu un formidable percussionniste, fera le maximum avec le minimum. La participation de Jello Biafra, le chanteur des Dead Kennedys, signifie ainsi le rapprochement avec l'idéologie et le son hardcore. La musique est avant tout un support pour des textes qui dénoncent sans ambages les excès du régime post-dictatorial au Brésil. D'une cohérence et d'une concision rare, *Chaos AD* est une véritable œuvre d'art, sauvage, brute, explosive.



TYPE O NEGATIVE

BLOODY KISSES

1993 | ROADRUNNER RECORDS

Assurément, ce *Bloody Kisses*, est le plus drôle des disques chroniqués ici. Car malgré les tempos de gastéropode sous opioïdes, la voix de stentor, les guitares profondes et sursaturées et une imagerie « dark goth », il y a énormément de second degré dans l'œuvre de Peter Steele et ses acolytes. En dehors du cynisme démesuré du chanteur bassiste, on appréciera la touche de Josh Silver, clavier et producteur, dont on soupçonne qu'il écoutait en secret les œuvres complètes de Tommy James and the Shondells. Donc, au delà du côté vampirisation dans le boudoir, il y a ici un tas de chouette mélodies et des « gimmicks », ces petites accroches sonores qui font tout le sel de la bonne pop : trois notes de synthé par ci, une cloche de vache par là, une séquence hardcore ultra speed entre deux pièces de résistance longues comme un confinement, un hommage à l'actrice de *King Kong*, Fay Wray, tout en distillant une vénéneuse langueur automnale. Un sacré tour de force.

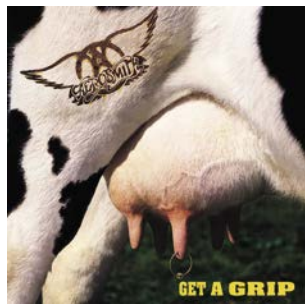


KORN

1994 | EPIC/IMMORTAL RECORDS

On n’entend pas souvent une guitare faire la poule mais c’est le cas dans *Clown*, un des douze titres abasourdissants de ce

premier album de Korn, pilier du neo-metal. *Korn* ressemble bien plus à une psychothérapie qu’à un simple disque de rock. Pour faire un album comme celui-ci, il faut un chanteur complètement cinglé, Jonathan Davis, qui habite chaque syllabe de son mal-être. Il faut aussi des guitaristes, Head et Munky, qui utilisent des instruments à sept cordes. Il faut un producteur d’exception, Ross Robinson, qui mette en scène un foutoir d’influences, du hip-hop au « groove metal » de Pantera en passant par la fusion. Et puis il faut en avoir pour exposer aux oreilles du monde cette musique d’enfant inquiet, pleine de couinements, comme des portes qui grincent dans le noir, de cliquetis d’insectes et même une cornemuse. *Blind*, le « hit », ouvre le bal et *Daddy*, long hurlement de terreur le clôt. Entre les deux, la bande-son inédite d’une Amérique perdue.



AEROSMITH

1993 | GEFEN RECORDS

Sans doute un peu moins connu que ses deux prédécesseurs, *Get a Grip* est le troisième opus de la trilogie ma-

jeure d’Aerosmith période le retour – en mode « je vous jure que j’ai arrêté les drogues, l’alcool et les groupies » –, entamée avec *Permanent Vacation* en 1987 et initiée par la collaboration avec le groupe de rap Run DMC sur la reprise de *Walk This Way* un an plus tôt. *Get a Grip* est celui qui s’est le mieux vendu dans le monde (près de vingt millions d’exemplaires), ce qui se conçoit facilement. On a souvent reproché à Aerosmith d’avoir fait intervenir ici de nombreuses personnalités extérieures (le compositeur à succès Desmond Child, Don Henley des Eagles, Lenny Kravitz...). C’est pourtant ce qui permet au groupe de Steven Tyler et Joe Perry de varier les ambiances, comme de faire intervenir des cuivres sur la traditionnelle « power ballad » *Cryin’* ou des cordes sur *Amazing*. De fait, le niveau ne varie que de bon à excellent, avec un quota de chansons mémorables tout à fait satisfaisant. Un très bon cru.



311

1995 | CAPRICORN RECORDS

Le début des années quatre-vingt-dix a vu une explosion de sous-genres metal résultant de l’absorption de divers styles et

aboutissant à des singularités comme le funk metal, le groove metal ou le rap metal. Les vedettes en étaient des formations comme les RHCP, Living Color, Faith No More ou Extreme, qui privilégiaient les vocaux rappés et les rythmiques funky. Apparu un peu plus tard, 311, originaire du Nevada, se distinguait du lot en apportant un léger parfum de Jamaïque. Resté confidentiel par ici, ce *311* fut un énorme succès aux États-Unis, se vendant à plus de trois millions d’exemplaires et, ma foi, on peut comprendre pourquoi. Ce grand minestrone musical fonctionne parfaitement bien, swingue élégamment, et même si les vocaux raps dominant, les guitares sont charnues, punchy et les influences jamaïcaines fort plaisantes comme sur *All Mixed Up* ou le très caribéen *Purpose* qui évoque l’improbable rencontre entre Faith No More et Tryo. *Groovy*.



DOWN

1995 | EASTWEST/ELEKTRA RECORDS

Attention ! Ici on a affaire à de vrais méchants. Down, qui existe épisodiquement depuis 1995, est une authentique réu-

nion de sales types. Des gars de Floride emmenés par le vraiment pas gentil Phil Anselmo de Pantera au chant, Peeper Keenan de Corrosion of Conformity à la guitare et les gars de Crowbar à la rythmique. Ce qui les réunit, en dehors de leur Nouvelle-Orléans d’origine et une passion pour l’eau-de-vie d’alligator et les mauvais psychotropes, c’est un indéniable amour pour Black Sabbath et le rock sudiste. Down, c’est du metal de biker, genre *Hell’s Angels*, ceux qui battent leur *Old Lady* et dézinguent leurs ennemis. Anselmo se bousille les cordes vocales, la rythmique sabbathise à fond mais il y a de jolies harmonies et de chouettes solos de guitare qui soulagent un peu l’ambiance. Tout ça n’est pas toujours hyper finaud, mais il y a des chansons où le vocaliste se souvient fort à propos de ce qu’est une mélodie. Un sacré bon disque mais gaffe : ça pilonne dur.



SEPULTURA

1996 | ROADRUNNER RECORDS

Thrash, death, indus, hardcore et traditionnel amazonien, le Sepultura du milieu des *nineties* est passé par toutes les

phases et croise tous les styles. Ce qui fait la grande réussite de *Roots*, c’est la sobriété structurelle que le groupe s’est imposée : la colonne vertébrale d’un *Roots Bloody Roots* ou *Attitude* est squelettique, a contrario de la tendance à la complexification progressive du death metal. Ici, on part sur une, deux ou trois notes répétées *ad libitum*, avec peu de variations. Mais la puissance du groupe est décuplée par cette ascèse, et les arrangements apportent une fraîcheur inédite. Les vocaux de Max Cavalera sont comme arrachés à sa gorge ; les guitares, dont la sienne, à quatre cordes, sont accordées très graves et quand il y a une accélération, elle reste modérée. Les percussions foisonnantes du génial Carlinhos Brown et son scat hystérique font de *Ratamahatta* un monument de fusion culturelle et les interventions des indiens Xavantes enregistrées chez eux dans la jungle sont émouvantes. Un sacré choc.

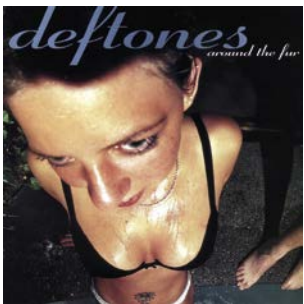


MARILYN MANSON

1996 | NOTHING/INTERSCOPE RECORDS

Sous son allure de Messie des dégénérés, Brian Warner, alias Marilyn Manson, est un p’tit gars sensible. Mais comme il

est timide, il cache ses sentiments sous un barrage de décibels et de distorsions presque insoutenable. L’exercice pour le néophyte va donc consister à passer le barrage sonore constitué par le premier titre de ce second album, *Irresponsible Hate Item*, pour aller dénicher les chansons. Car il y en a : *Beautiful People*, le « tube » de l’album, *Tourniquet*, *Cryptorchid*, où Brian Marilyn, chanteur à ses heures, baisse un peu la garde et murmure plus qu’il ne hurle. Sinon, c’est son pote Trent Reznor de Nine Inch Nails qui a mis le disque en son. Alors autant dire que ça pilonne à tout va ; on a parfois l’impression de se faire déverser une potion à base de paille de fer sur les tympans. Mais comme Trent n’est pas un sagouin, tout est parfaitement mis en scène, très riche, avec pleins de petits détails sonores, et finalement plutôt cool quand le vacarme se calme un peu.



DEFTONES

1997 | MAVERICK/WARNER BROS.

Un groupe de neo metal qui joue du trip hop, ça peut paraître saugrenu, mais c’est bien

ce que les Deftones parviennent à faire dès le premier titre de cet *Around the Fur*, leur deuxième album. Il faut imaginer une musique lente, hypnotique, avec la voix sous Lexomil de Chino Moreno, essayant de soulever des mélodies rêveuses souvent d’un simple murmure, tandis que de très grosses guitares accordées très graves interviennent régulièrement, sans parvenir à vraiment enflammer le tout, d’autant que le batteur joue à l’économie, très sec, et que le bassiste semble avoir potassé *Comment devenir un bon musicien de reggae*. En fait, on est globalement plus près de la langueur opiacée d’un Alice in Chains que du foutoir cathartique de Korn même s’il arrive à Chino de s’arracher le larynx au détour d’un refrain (*Around the Fur* ou *Head Up* avec Max Cavalera). Ecoulé à plus d’un million d’exemplaires à sa sortie, *Around the Fur* demeure le marqueur d’une époque singulière.



BLIND GUARDIAN

1998 | VIRGIN RECORDS

Consacré à l’univers de l’écrivain J.R.R. Tolkien, ce septième LP des Allemands de Blind Guardian est sorti trois

ans avant le premier volet de la trilogie cinématographique du *Seigneur des anneaux* de Peter Jackson. Apparemment, le groupe fut un temps envisagé pour en composer la bande originale. C’est bien normal car *Nightfall in Middle-Earth* en est un parfait compagnon musical, même si le cœur du sujet en est très précisément *Le Silmarillion*, une somme d’écrits rédigée par Tolkien tout au long de sa vie et qui, dans la chronologie de la Terre du Milieu, précède la saga de Bilbo et Frodon. Les cinq musiciens originaires de Krefeld ont réalisé un travail colossal d’adaptation de cet opus littéraire majeur. Entre speed metal et metal progressif, ils ont forgé l’ultime épopée, bourrée de cavalcades surpuissantes, d’un chant râpeux à souhait et de guitares virevoltantes. Avec plein de chouettes mélodies celtisantes et de chœurs queenesques. Sans oublier les interludes et les récitatifs. Géant.



KORN

1998 | EPIC/IMMORTAL RECORDS

C’est de l’humour KoRnien. Le premier vrai morceau de musique, ici, est en fait la treizième piste. Il faut donc laisser

s’écouler un long moment avant d’attaquer ce troisième LP du gang de Bakersfield – ville au nord de Los Angeles connue pour Buck Owens, une star de la country. Ce qui frappe d’entrée, c’est la prévalence de l’influence hip-hop qui se concrétise par la présence du rappeur Ice Cube et de Fred Durst de Limp Bizkit. Il y a néanmoins deux « hits », *Freak on a Leash* et *Got the Life*, un peu plus harmonieux que le reste. Il arrive à Jonathan Davis de chanter et paradoxalement, il y a très peu de samples, les deux guitaristes, quand ils ne broient pas tout dans les infrabasses, se chargeant de produire un tas de sonorités déconcertantes à l’aide de leurs Ibanez à sept cordes. *Follow the Leader* s’écoute d’une traite comme la bande-son d’un *road trip* en des contrées inhospitalières, accompagné par un gamin aussi effrayé que colérique. Et, oui, il y a de la cornemuse.



SYSTEM OF A DOWN

1998 | AMERICAN RECORDINGS

Le rock dans les années quatre-vingt-dix, c’était pas la fête. Non, l’enthousiasme, l’innovation, l’esprit festif, c’est dans

le metal qu’on les trouvait, avec le death, le black, le neo metal etc., tous fringants, tous passionnants. Pas de meilleure preuve que ce premier LP de System of a Down. Ces quatre Californiens d’origine arménienne officient ensemble sous le nom de Soil depuis 1993. Mais ils réalisent une fusion sonore inouïe, et ce dès les premières démos dont on retrouve ici certains titres (*Know, War?, Peephole, Suite-Pee, Sugar...*). On pense au Faith No More le plus déjanté monté sur un ressort géant, emmené par un croisement entre Mike Patton et une chèvre (le chanteur Serj Tankian, qui arbore d’ailleurs une jolie barbichette). Avec un penchant beaucoup plus fort pour le metal extrême – Daron Malakian le guitariste est un fan absolu de black metal et de hardcore (pas le punk, le porno) – et la musique de tortionnaire de Slayer. À la fois drôle, trépидant et tragique, *S.O.A.D.* est un disque révolutionnaire.



ANTHRAX

1998 | STEAMHAMMER RECORDS

En des temps forts anciens, Anthrax n’était pas le paragon du thrash metal « à message »

qu’il deviendra à partir de l’album *Spreading the Disease*. Dans la première moitié des années quatre-vingt, la formation était un groupe de heavy metal presque comme les autres, très très influencé par Judas Priest (*Panic*), avec un chanteur les burnes coincées dans un moule à gaufre et des rythmiques de descente de flic aux Tarterets. Sauf qu’à l’époque, la concurrence était rude et s’appelait Metallica ou Slayer. Il a donc fallu passer la cinquième, ce qu’Anthrax a effectué avec classe. Cela fait de ce premier LP des cinq de Brooklyn (avec un certain Neil Turbin au chant), paru à l’origine en 1984, un très très bon disque de heavy, très enervé, très rapide, presque du speed metal en somme. En bonus ici les cinq titres du maxi subséquent, *Armed and Dangerous*, et les deux titres du tout premier 45-tours de la formation, *Soldiers of Metal*. Fiévreux.



CRADLE OF FILTH

1998 | MUSIC FOR NATIONS

Pour certains, le black metal n’est pas sujet à plaisanteries. Alors quand Dani Filth, grand amateur de musiques de films

débarque avec son metal spectaculaire inspiré à la fois des *serial killers*, du thrash metal, du punk et des longs métrages de Terence Fisher, peu importe qu’il ait fait ses classes en première partie d’Emperor. On méprise son second degré britannique, son sens du romantisme gothique parsemé d’un érotisme très décalé mais qui plaît au peuple de la nuit moderne. Peu importe aussi qu’à grand renfort d’effets cinématographiques, *Cruelty and the Beast*, son quatrième LP, apporte une nouvelle dimension épique au black metal et tout un nouveau public. Ce qui importe au fond, c’est que c’est un disque grandiose qui raconte des histoires, avec des personnages que Dani habite grâce à différentes voix, du grognement de l’orque au pépiement du goblin. Il y a des ambiances, des rebondissements, des orgues de foires, et des filles qu’on imagine dévêtues. Un vrai train fantôme, à la fois terrifiant et fun.



DREAM THEATER
METROPOLIS PT.2:
SCENES FROM A MEMORY
INDISPONIBLE

1999 | ELEKTRA RECORDS

Metropolis Pt.2 conte en neuf « scènes » une histoire tordue

de crime impuni qui ressurgit du passé. Mais ça n'est pas si important. Le plus fondamental, c'est qu'aussi emberlificoté que puisse être le sujet, son illustration musicale est tout bonnement magistrale. Un véritable feu d'artifice instrumental : il y a des ruptures toutes les minutes, les solos, guitares et claviers, ont le Démon collé aux fesses, le rythme est parfois si élaboré qu'on est perdu rien qu'en essayant de compter les temps mais ça n'est jamais ennuyeux. C'est même passionnant et la saisissante virtuosité des musiciens n'étouffe en rien la sensation d'écouter de la vraie bonne musique. Du metal certes, puisqu'un *Beyond This Life* abat par moments du chêne en grande quantité, mais tout cela s'écoule comme un récit fantastique, plein de rebondissements, de péripéties et de belles mélodies. Qu'il s'agisse du meilleur album du groupe, cela se discute mais en dépit de sa durée, une chose est certaine : il est parfait.



MACHINE HEAD
THE BURNING RED

1999 | ROADRUNNER RECORDS

Après avoir atomisé la scène metal avec ses deux premiers albums produits par l'Anglais Colin Richardson, Machine

Head commence dès 1998 à perdre la boussole. Logan Mader, le soliste, s'en va, et Richardson est remplacé par Ross Robinson, le magicien de Sepultura et Korn. Et ça n'est pas anodin parce qu'effectivement, dès *Desire to Fire*, l'ombre du neo-metal plane sur ce *The Burning Red*, sous la forme de vocaux hip-hopisant. *Nothing Left* est coupé par un pont très kornien, de la voix d'enfant battu jusqu'au son de basse en passant par le hurlement en crescendo. Qu'on se rassure, si la batterie adopte parfois des tempos de limace, les guitares, en dehors de quelques couinements opportunistes, perpétuent la tradition des rythmiques « Godzilla pulvérise Tokyo », et Robb Flynn, le chanteur/guitariste et leader est encore très en colère, même s'il sonne parfois comme Eddie Vedder. Mais voilà, c'est le tournant du millénaire et les temps changent (cf. la reprise du *Message in a Bottle* de Police). Un témoignage, comme on dit.



SLIPKNOT
SLIPKNOT

1999 | ROADRUNNER RECORDS

Il faut attendre *Wait and Bleed*, le quatrième titre de ce premier album, pour entendre quelque chose qui ressemble à une mé-

lodie. Le nonette de Des Moines, pousse en effet le sadomasochisme musical jusqu'au point de rupture. Ce disque est un bombardement presque incessant de rythmiques jungle, de vocaux cramés, de guitares accordées aux enfers et de samples/DJing tordus, sans oublier quelques vocaux hip-hop pas vraiment galants. Harmoniquement, c'est le strict minimum, entre Sepultura tardif et death metal, comme si les guitaristes avaient oublié qu'il y avait plus de deux cordes et trois cases sur lesquelles jouer et qu'ils avaient eu la flemme de se réaccorder après avoir joué au tennis avec leurs instruments. La musique de Slipknot est méchante, malsaine, épuisante, une sorte de catharsis pour tous les « douchebags » de l'Union mais elle est finalement assez imaginative et renvoie la plupart des autres groupes de neo-metal à leur console Nintendo. Gare, c'est du brutal.



DEFTONES
WHITE PONY

2000 | MAVERICK RECORDS

Les deux premiers albums des Deftones ont connu un joli succès. Mais rien de comparable avec d'autres formations neo-

metal comme Limp Bizkit. Ce n'est qu'en 2000, avec la sortie de *White Pony*, que les ventes décollent vraiment et que les Deftones se produisent dans tous les festivals. Considéré par la majorité des aficionados du genre comme l'album référence du groupe, *White Pony* dessine parfaitement les contours d'un neo-metal qui s'est ouvert à d'autres influences, trip hop, New Wave vaporeuse à la Cure, voire pop bruitiste de My Bloody Valentine. Le côté circulaire des guitares rappelle également TOOL dont le chanteur Maynard fait une apparition sur *Passenger*. Chino Moreno persiste à se démolir les cordes vocales mais l'ambiance et les tempos demeurent toujours aussi léthargiques. Dans la lignée d'*Around the Fur*, ce poney blanc creuse le sillon d'un metal opiacé, zébré de mélodies douces-amères et de sonorités industrielles. Sans équivalent, en tout cas.

LINKIN PARK
HYBRID THEORY

2000 | WARNER BROS. RECORDS

Tout est une question d'équilibre et c'est ce que les cinq Californiens de Linkin Park ont, au début des années 2000, parfaitement compris. Témoins, voire acteurs mineurs, de l'explosion du neo-metal, les musiciens – plus un rappeur et un DJ – ont su doser les énormes guitares accordées très graves héritées de Korn avec un *flow* hip-hop emprunté à Fred Durst et Limp Bizkit ; y ajouter des samples très malins dus aux Dust Brothers et surtout des mélodies beaucoup plus pop que celles de leurs collègues. Et bim ! Jackpot. Ce premier album va se vendre à plus de trente millions dans le monde. Ça peut paraître beaucoup mais des chansons comme *Crawling* ou *In the End* sont excessivement « radio friendly » et n'ont d'ailleurs pas quitté les playlists de nombreuses stations depuis leur publication en single. C'était frais, piquant, et relativement novateur, et le côté écorché vif du chant, parfois un peu pesant, ne saurait être remis en cause à la lumière du suicide de Chester Benington en 2017.

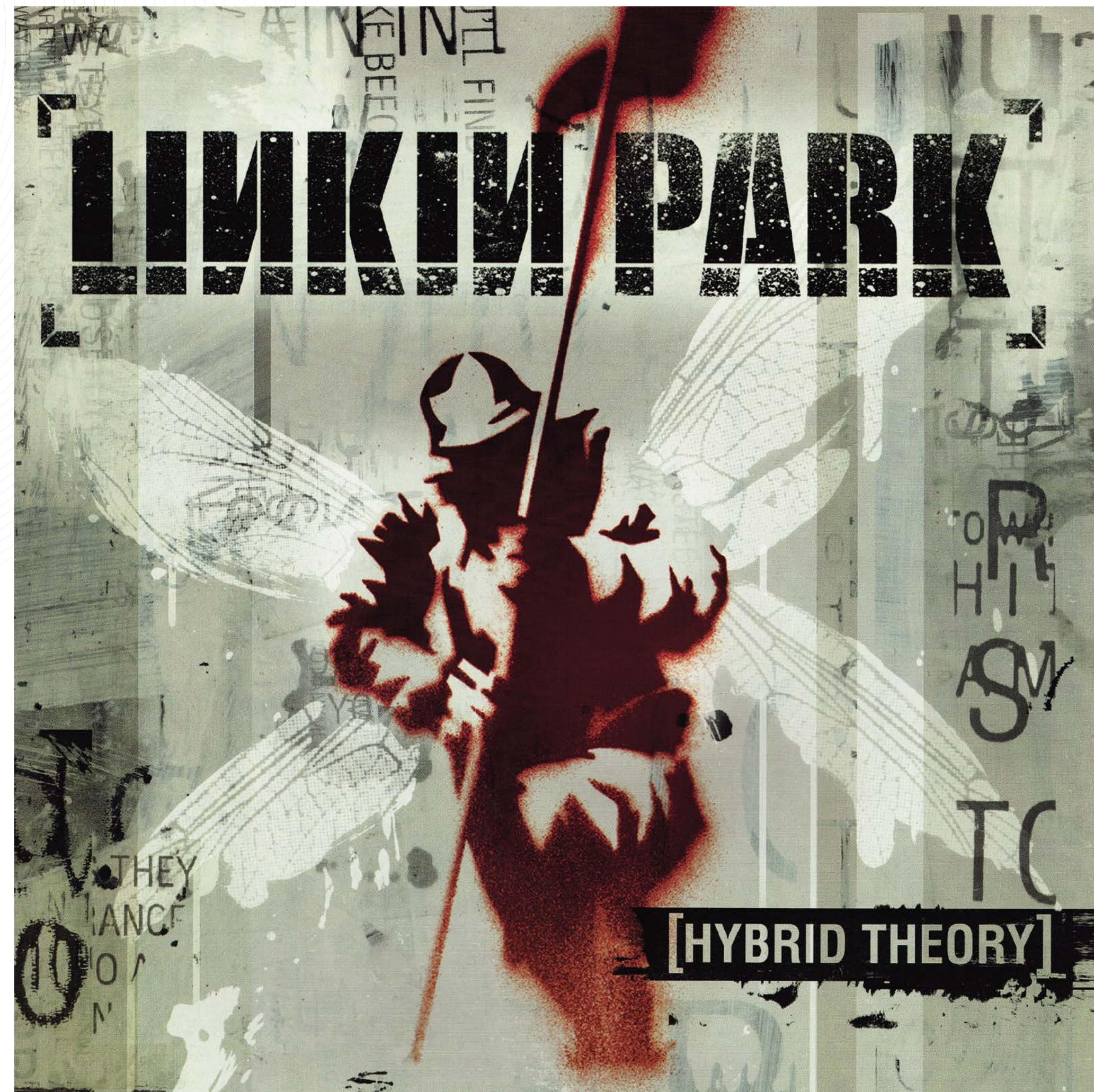


OPETH
BLACKWATER PARK

2001 | MUSIC FOR NATIONS/HOCH

Attaquer un album, même son cinquième, par un titre de plus de dix minutes qui accélère, ralentit puis raccélère, avec

des guitares qui se tortillent dans tous les sens, un pont acoustique, un piano solitaire et mélancolique, et des voix qui vont du smilodon rageur à la ghoule déchaînée en passant par l'angelot dérouter n'est pas a priori la manière la plus amène de procéder quand on veut toucher le « grand public ». Certes. Mais Opeth est un groupe de metal « extrême » scandinave, mené par un leader lunatique, Mikael Akerfeldt. Il peut donc tout se permettre. Ou presque. *Harvest*, par exemple, est superbe, du folk-rock avec une séraphique voix féminine. Après des débuts outre-tombesques en 1990, la formation s'est donc lentement extraite de la glaise et, coproduit et coréalisé par le génial Steven Wilson, ce *Blackwater Park* voit les Suédois inventer un nouveau metal, quasi progressif. Et franchement, c'est somptueux.





36 CRAZYFISTS COLLISIONS AND CASTAWAYS

2010 | ROADRUNNER RECORDS

Après une introduction plutôt calme, ce sixième album d'une formation originaire d'Anchorage en Alaska, balance la purée et ça fait très mal : barrage de guitares massives à tendance dissonante qui évoqueront le neo-metal ; double grosse caisse de compot' et chant hurlé hardcore sur les couplets ; du très méchant en somme, que l'on désigne par le terme générique de metalcore. Heureusement, certaines parties de guitare rappellent les origines death mélodiques du genre, et les couplets de ces onze chansons sont en général relativement mélodieux. C'est en fait tout le paradoxe de ce style, cet équilibre fragile entre gros bourrage et éléments plus harmonieux, marié à une variabilité des tempos. 36 Crazyfists laboure ce même sillon depuis ses débuts en 1997 et *Collisions and Castaways* démontre que la formation maîtrise parfaitement le genre qui a singulièrement redynamisé le metal des années 2000. Parfois un peu dur pour le palpitant mais parfait pour perdre des calories et évacuer le stress.



AMON AMARTH DECEIVER OF THE GODS

2013 | METAL BLADE RECORDS

Au fil d'une douzaine d'albums, Amon Amarth est parvenu à se forger une identité dans la brutalité, grâce aux rugissements

farouches de Johan Hegg, à une section rythmique de barbares et surtout à une paire de guitaristes qui s'inspirent de leurs ancêtres scandinaves des années quatre-vingt-dix (*At the Gates*, *In Flames*, *Dark Tranquillity*). Ce qui fait que ce *Deceiver of the Gods* ne sonne jamais complètement comme une razzia de Vikings déchaînés après trois semaines de confinement sur leur drakkar. Une jolie mélodie de guitare vient toujours illuminer ces ambiances de carnages sans merci. Sur *Shape Shifter* par exemple, ça déboule comme Obélix dans un camp romain avec un chant de cannibale à la diète mais les six-cordes viennent élégamment éviter le dépeçage en règle de nos ouïes endolories. Alors certes, ça bastonne velu mais toujours avec style et malgré un certain monolithisme rythmique, on ne s'ennuie jamais. C'est chouette, le death metal.



A PERFECT CIRCLE EAT THE ELEPHANT

2018 | BMG RECORDS

Supergroupe alternatif, A Perfect Circle, c'est avant tout Maynard James Keenan, le chanteur de TOOL. Dans les

premiers temps – ce « projet parallèle » existe depuis 1998 –, cela sonnait vraiment comme du TOOL allégé, avec davantage de mélodies et moins de tarabiscotages. Au fil du temps et de quatre albums en vingt ans, le personnel a évolué et la musique aussi. À tel point que certaines chansons de ce *Eat the Elephant* font nettement penser aux Cure, Depeche Mode voire à Coldplay, essentiellement à cause de la prédominance sonore du piano. On peut regretter que le génie de la polyrythmie de Danny Carey, le batteur de TOOL, soit remplacé par des tempos de gastéropodes congelés, évoquant le soporifique trip hop des années quatre-vingt-dix. Cependant, grâce à Maynard, très serein, l'ambiance est encore plus plombée que d'habitude. À ce stade là, ça n'est plus de la mélancolie mais carrément de la neurasthénie. Mais comme c'est un chanteur génial, ça reste très beau.

BORN TO LOSE. LIVE TO WIN.

LEMMY
KILMISTER

NÉ POUR PERDRE.
VIVRE POUR GAGNER.

LA DISCOTHÈQUE IDÉALE VINYLE

SONY

Nouvelle génération



- CONNECTIVITÉ BLUETOOTH® FACILE
- PREND EN CHARGE LES SORTIES PHONO ET LIGNE GRÂCE À L'EQ PHONO INTÉGRÉE
- DEUX VITESSES DE FONCTIONNEMENT : 33½ TR/MIN ET 45 TR/MIN
- LECTURE AUTOMATIQUE EN UNE SEULE ÉTAPE POUR UNE UTILISATION SIMPLIFIÉE
- NOUVEAU BRAS DE LECTURE POUR UN SON RICHE ET CLAIRE

Véritable lien intergénérationnel, la platine vinyle Sony PSLX310BT vous propose une connexion Bluetooth® intégrée pour vous connecter directement à votre enceinte, casque ou barre de son également équipé de cette fonctionnalité.

Vous pouvez aussi choisir d'utiliser la sortie intégrée pour la connecter de manière traditionnelle à votre système audio.

Cette platine vinyle est conçue dans un style minimaliste et chic avec une prise en main intuitive ainsi qu'une lecture automatique en une seule étape. (Re)découvrez la singularité de l'écoute vinyle, nul doute que vous tomberez sous son charme.

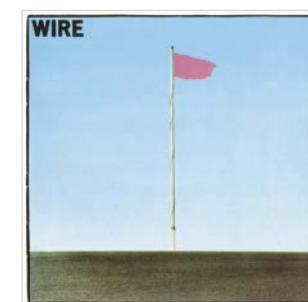
MINI DISC



THE DAMNED
DAMNED DAMNED DAMNED
1977 | STIFF RECORDS

Sorti en février 1977, ce premier album des Damned EST le premier album du punk anglais. Enregistré par Nick Lowe

dans une ambiance live en studio, il est désormais un classique du genre grâce à des hymnes comme *New Rose* et son *beat* furieux ou *Neat, Neat, Neat*, qui ouvre l'album avec la très cochranienne ligne de basse de Captain Sensible. Les titres sont courts, pas de solo de guitare de Brian James mais une vraie ambiance gothique avec la voix sépulcrale de l'ex-croque-mort Dave Vanian. *Stab Your Back*, écrit par le batteur Rat Scabies, dure tout juste une minute tandis que *Feel the Pain* développe une thématique sadomaso dans un esprit proche d'Alice Cooper, autre fascination de Vanian. *I Feel Alright*, une reprise des Stooges, conclut cet album juvénile dont la pochette montre les quatre musiciens après un de ces « Food Fights » qu'affectionnent les Anglais. Une énergie viscéralement brute et crue, un déferlement d'agressivité, si quelqu'un vous demande un jour ce qu'est le punk, faites-lui écouter *Damned Damned Damned*.



WIRE
PINK FLAG
1977 | HARVEST RECORDS

Fun fact : le pseudo du batteur de Wire est Richard Gotobed (Richard Vatecoucher, donc). Fait avéré : *Pink Flag*, qui

marque les débuts de Wire, est un des albums majeurs de l'année 1977, et nombre de ses chansons furent reprises par des artistes comme Henry Rollins (*Ex Lion Tamer*), Minor Threat (*1 2 X U*), Firehose (*Mannequin*) et même REM (*Strange*). Le son de *Pink Flag* est basique, beaucoup plus que ne le sera celui de ses successeurs, mais les structures des morceaux plus complexes qu'il n'y paraît. Exemple : *Field Day for the Sundays* ne dure que 28 secondes, mais c'est une vraie chanson, pas un interlude. Le producteur Mike Thorne, qui sera bientôt l'architecte du fameux single de Soft Cell *Tainted Love* et de leur premier album *Non-Stop Erotic Cabaret*, n'a pas cherché à enjoliver les compositions de Wire et son travail « invisible » fait de cette collection de vingt et une chansons une illustration parfaite du minimalisme punk qui caractérise l'album.



WIRE
CHAIR'S MISSING
1978 | HARVEST RECORDS

Chansons n'excédant souvent pas les deux minutes, voix teigneuse au possible, textes sur-réalistes... Sorti en 1977, leur

premier album était le dernier coup de visseuse sur le cercueil du monde d'avant. Pour comprendre la démarche entreprise par Wire sur son second album, *Chair's Missing*, il faut la visualiser comme une pure entreprise de construction... lancée un an après les travaux de destruction. Car voilà la grande force de ces cérébraux Londoniens : derrière la rage héritée du *no future* ces gens-là essayent de saisir le paysage de l'après punk pour mieux le peindre. Déclarations de guerre à l'ordre binaire des choses (*Practice Makes Perfect*), moments de pure tension préfigurant les suées industrielles à venir (*Mercy, Sand in My Joints*). Il y a même dans ce disque de 1978, le premier hit certifié auprès duquel Joy Division ou The Cure sauront s'abreuver (*Outdoor Miner*). Ceux qui supposent que la New Wave est apparue telle une vision dans le cerveau de Colin Newman, Bruce Gilbert et consorts n'ont peut-être pas tort.



BUZZCOCKS
ANOTHER MUSIC
IN A DIFFERENT KITCHEN
1978 | UNITED ARTISTS RECORDS

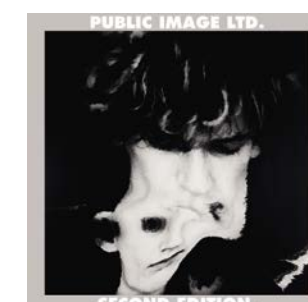
Manchester, 1978. Buzzcocks balance à la face du monde son second album au son punk authentique, à l'heure où le mouvement commence à perdre un peu de sa véracité. Punk oui, mais avec cette dose mélodique qui les met en haut de la pile des combos en mal de reconnaissance. *Another Music in a Different Kitchen* est une suite de morceaux frénétiques, incisifs, courts, qui ont l'énergie des Sex Pistols, saupoudrés d'un sens mélodique purement pop et qui parlent de désordres amoureux et de sexe, à l'image des singles *Orgasm Addict*, *No Reply*, *I Need* ou *Fast Cars*. Sur *AMIADK* les titres s'enchaînent de façon fulgurante, portés par la basse énérvée de Steve Garvey, la batterie saccadée de John Maher, la guitare rythmique fébrile de Diggle et des solos rageurs de Peter Shelley conjugués à sa voix rauque et cassée. Le groupe fonctionne à plein régime ! Oui, il y a de l'agressivité dans l'air, mais une combativité musicalement maîtrisée.



BUZZCOCKS
SINGLES GOING STEADY
1979 | I.R.S. RECORDS

Le groupe fondé par Howard Devoto (parti après le premier EP *Spiral Scratch*) avec Pete Shelley a prouvé sa brillante

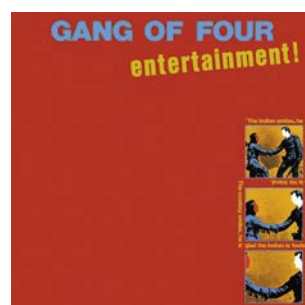
dès le premier album, *Another Music in a Different Kitchen*. Mais c'est avec leurs singles que les Buzzcocks ont conquis le public punk, ajoutant une bonne dose de mélodies à leur style speedé et furieux. Du sec *Oh Shit* (1'37) à l'épique *Why Can't I Touch It?* (6'34), on écoute défiler des 45-tours aussi brillants que *What Do I Get?*, *Orgasm Addict* ou *Ever Fallen in Love (With Someone You Shouldn't Have)*. La recette est immuable : la voix aiguë et sensuelle à la fois de Shelley est enrobée des guitares de Steve Diggle, et les lyrics traitent aussi bien de sexualité que d'histoires d'amour. La fraîcheur des compositions et la simplicité des arrangements donnent à ces seize titres un parfum intemporel, teinté d'une certaine nostalgie pour cette époque durant laquelle un groupe pouvait aligner autant de classiques en un temps aussi court.



PUBLIC IMAGE LTD.
SECOND EDITION
INDISPONIBLE
1979 | VIRGIN RECORDS

Même si le feu de haine Sex Pistols paraît désormais éteint, John Lydon veut, une fois en-

core, cracher ses glaviots noirs au visage du monde entier. Raison ? Comme le punk, le post-punk est lui aussi, né d'une frustration. Et cette frustration a sa pierre philosophale : *Second Edition* – autrement connu des spécialistes sous l'appellation *Metal Box* (les tout premiers exemplaires du disque ont été vendus dans une boîte à pellicule ronde et métallique) –, le deuxième P.I.L. est avant-gardiste. Comme *Funhouse* (The Stooges), *Tago Mago* (Can) et plus tard *Closer* (Joy Division) voilà un de ces rares albums ayant repoussé les limites du rock. Les guitares à cran, la basse de Jah Wobble au maximum de l'hypnotisme, les hullements sinistres de Lydon sur *Poptones* ou *Albatross* : tout ici bourdonne à la manière d'un rêve conscient. On peut donc faire danser ensemble punk, dub et sonorités industrielles, puis en tirer une œuvre aussi belle et effrayante qu'un tableau signé Francis Bacon.



GANG OF FOUR ENTERTAINMENT!

1979 | EMI RECORDS

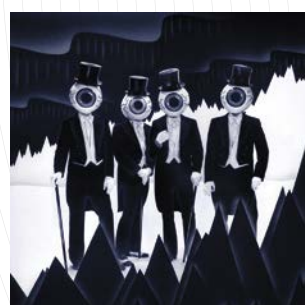
Gang of Four a beau être toujours en action, avoir un répertoire plus qu'honorable en trente-huit ans de carrière, jamais le groupe n'a fait mieux que ce premier LP, truffé de compositions puissantes et d'une énergie post-punk excluant tout clavier, malgré une étiquette New Wave. De l'ouverture *Ether* au dernier titre *Anthrax*, la tension ne baisse jamais, les guitares d'Andy Gill cisailent l'horizon et la voix de Jon King multiplie les tours de force, avec des lyrics souvent à double sens. Parmi les groupes directement influencés par Gang of Four, on trouve Nirvana, REM (Michael Stipe l'a clairement admis), Red Hot Chili Peppers (Flea aime citer *Not Great Men* comme influence pour son jeu de basse)... Et U2, The Edge ayant allègrement pompé le style de Gill. Minimale mais originale, l'orchestration de ce très grand disque lui donne un aspect intemporel. Un des disques majeurs des *seventies* finissantes, qui mérite plusieurs écoutes avant d'être apprivoisé.



WIRE

154
1979 | HARVEST RECORDS

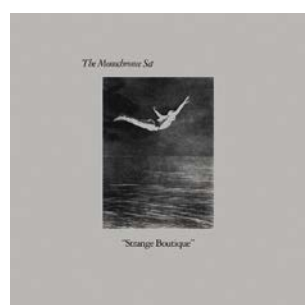
Avant de devenir un passionnant et très influent laboratoire en pop music détournée ou en electro déviante, Wire fut un étrange groupe punk, aussi concis et pressé que les Ramones, aussi énergique que les Sex Pistols, mais nettement plus arty et érudit que la plupart de ses contemporains. Le groupe ne pourra se contenter longtemps de jouer des bombinettes de trente secondes. Dès 1978, Wire était déjà passé, avec *Chair's Missing*, à une musique nettement plus sophistiquée – notamment grâce au classique *Outdoor Miner*. Il existe, c'est un cas rare dans l'histoire de la musique, un album hommage consacré à Wire. Et pas seulement à Wire : à cette seule et unique chanson *Outdoor Miner*, reprise inlassablement par une vingtaine d'artistes amoureux. Beaucoup des chansons qui composent l'album suivant, le troisième, *154*, mériteraient ces honneurs : en inventant une pop comprimée, réduite au sublime, dérangée de ravissantes dissonances, Wire y offrait un plan de vol à tous les My Bloody Valentine ou Elastica à venir.



THE RESIDENTS ESKIMO

1979 | RALPH RECORDS

Sur une banquise, 4 élégants en queue-de-pie, un globe oculaire pour visage avec au sommet un haut-de-forme : The Residents, *Eskimo*. L'album sort sur Ralph Records qui appartient à la Cryptic Corporation. Une société cryptée, un bon nom pour les Residents. Depuis qu'ils sont apparus en 1972 à San Francisco, on ne connaît rien d'eux sinon leur musique (quatre-vingts albums !). Elle brasse tous les styles dans un esprit avant-gardiste et pratique la dérision, avec art. *Eskimo* est la bande-son d'un film imaginaire. Le souffle du vent arctique y est omniprésent, on entend le chant des baleines, les morses au loin ; les cris des Esquimaux qui chassent ou qui assistent à une cérémonie shamanique, les chants gutturaux du prêtre sorcier AngaKok... Tout cela tisse le drame qui se joue : on a volé le soleil ! C'est dans le traitement des voix et les ondes bizarroïdes des synthés que se reconnaît la patte des Residents qui nous immergent ici dans un trip envoûtant qui glace le sang.



MONOCHROME SET STRANGE BOUTIQUE

1980 | DINDISC RECORDS

Voilà des insoumis à l'ordre cafardeux des choses qui s'est imposé en Angleterre avec Margaret Thatcher. Voilà aussi sans doute les vrais parents de Franz Ferdinand. Au début des années quatre-vingt, il plane sur le rock un parfum de déprime d'après punk. Tout le contraire de ces Londoniens. La formule des Monochrome Set peut se résumer ainsi : influences du calypso mélangées à la britpop, guitares carillonnantes, voix détachée de tout, textes pince-sans-rire, souvent à la limite du non-sens. Exemple ? Sur *The Lighter Shades of Dating* il est chanté, comme une évidence : « *Miss Univers n'est pas opposée à la bisexualité. Je pense que l'avortement est préoccupant et j'aime skier (...)* » Sur *Strange Boutique*, son premier album, cette formation excentrique (et mélodiquement au-dessus) est devenue une valeur refuge pour les outsiders d'Angleterre. Ceux-là ont compris que la suite de l'aventure punk ne se fera plus dans le bruit et le chaos. Mais bien sur le rythme absurde du sketch des Monthly Python, *Le Ministère des marches stupides*.

SUICIDE SUICIDE

1977 | RED STAR RECORDS

Avant que ne sorte ce coup de rasoir en vinyle, le duo new-yorkais fantasque d'Alan Vega (chant) et Martin Rev (claviers) martyrise depuis le début des années soixante-dix le public underground de la Côte est – et principalement de NYC –, Vega arrivant sur scène avec une chaîne de moto. Gamin des rues fasciné par le Dieu Elvis et ses apôtres Jerry Lee ou Gene, Vega va s'employer avec son comparse à lunettes de cosmonaute à propulser le rock and roll originel dans le futur de superhéros déglingués de comics pervers (*Ghost Rider*). De rockabilles psychotiques (*Rocket USA*) en longue plainte electro hurlante d'ouvrier devenu chômeur et précipité vers l'abîme (*Frankie Teardrop*), Suicide tétanise les auditeurs et spectateurs et produit l'album fondamental issu du punk rock (avec le premier Ramones) et devenant l'influence majeure de tous les courants à venir y compris d'un Bruce Springsteen qui en sera inspiré pour un album entier (*Nebraska*).



BAUHAUS IN THE FLAT FIELD

1980 | 4AD RECORDS

Ce disque est l'acte fondateur du rock gothique. Plus effrayant que la tignasse de Robert Smith (The Cure). Plus anxiogène que n'importe quelle chauve-souris en panique. Derrière Bauhaus, quatre étudiants de Northampton. Leur ADN a été modifié à force de cinéma expressionniste allemand, de peintures préraphaélites et d'écoutes hallucinées de 45-tours rock (David Bowie, Velvet Underground...) et dub. De ce goût pour les plaisirs obscurs et la claustrophobie, ils vont tirer un manifeste d'une puissance terrible, *In the Flat Field*, plein à craquer de morceaux malsains et merveilleux (*Dark Entries*, *Small Talk Stinks*, *Dive*). Pour cela, le quatuor ne lésine ni sur les guitares à cran, ni sur les hurlements de saxophones en connexion d'outre-tombe avec les furieux du free-jazz. Ce premier album a semé autant de mauvaises graines que le *Funhouse* des Stooges en son temps. Puis les corbeaux ont fondu sur la récolte.



JOY DIVISION UNKNOWN PLEASURES

1979 | FACTORY RECORDS

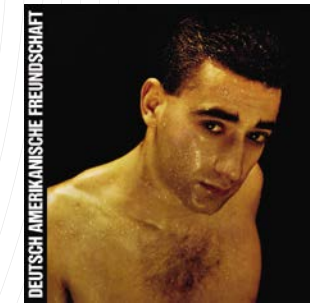
Joy Division est encore un groupe punk brutal, affolé mais déjà érudit de sons (d'Iggy Pop à Kraftwerk) quand il est recruté par le label Factory Records de Manchester. Il possède en Ian Curtis, chanteur épileptique aux danses cagneuses et à la voix cavernueuse, un fascinant centre de gravité. Sur ce premier album fondamental de l'histoire du rock, ces chansons expéditives, urgentes sont détournées, sublimées par la production stupéfiante de Martin Hannett, dont les bruits industriels, les échos abyssaux et les strates inédites définiront le son de milliers de groupes à venir : le son de la New Wave est né ici. Peu de groupes à s'engouffrer dans cette brèche parviendront à atteindre cette intensité, cette densité, se contentant de n'y voir que cinquante nuances du noir alors que l'écriture sauvage et anguleuse d'*Unknown Pleasures* révélait une gamme autrement plus complexe. Moins d'un an après la sortie de ce trésor toxique, Ian Curtis se suicidait.



THE SOUND JEOPARDY

1980 | KOROVA RECORDS

Ils n'ont jamais été assez politisés pour tailler des croupières à Gang of Four, ni suffisamment avant-gardistes pour concurrencer Wire sur son terrain art-rock. Et pourtant, les Londoniens de The Sound restent un des flashes les plus puissants du post-punk. Sorti en 1980, *Jeopardy* est un disque nécessaire, ne serait-ce que pour comprendre comment la cold wave des origines (rigide, industrielle, en état d'urgence) a muté en New Wave (utopique, bariolée, prête à faire le grand saut dans les stades). Une grande partie du pouvoir d'attraction de cet album repose sur la voix d'Adrian Borland. Un homme capable du même lyrisme enflammé qu'un Bono, tout en gardant la vulnérabilité d'un Ian Curtis. Bien sûr, certains diront que The Sound aurait dû plus franchement choisir son camp sur les ruines encore fumantes du punk pour accéder à la gloire. Vrai, mais s'il faut synthétiser le rock des *eighties*, nul doute que *Jeopardy* pose les bonnes questions et donne les bonnes réponses.



DEUTSCH AMERIKANISCHE FREUNDSCHAFT ALLES IST GUT

1981 | VIRGIN RECORDS

Au début des années quatre-vingt, les fans de New Wave se mirent brièvement à l'allemand, histoire de prononcer correctement le nom du groupe sensation du moment : Deutsch-Amerikanische Freundschaft. Charitablement réduit ensuite en D.A.F., le nom du groupe était sur toutes les lèvres depuis des concerts inouïs, qui inventaient une techno glaciale et martiale, jouée sur un mur de platines cassettes et hurlée par un chanteur en cuir homo érotique : Gabi Delgado-Lopez. Il était question de « danser le Mussolini » ou de ridiculiser les diktats du III^e Reich dans ces bombinettes punk synthétiques, qui poursuivirent et radicalisèrent les recherches menées à New York par Suicide. À Detroit, à Chicago, les futures stars de la techno et de la house music, comme avec Kraftwerk, ne perdirent pas une miette de cette petite révolution composée sur le clavier minimal d'un Korg MS 20 : D.A.F. fait partie de l'ADN de l'EDM.

JOY DIVISION CLOSER

1980 | FACTORY RECORDS

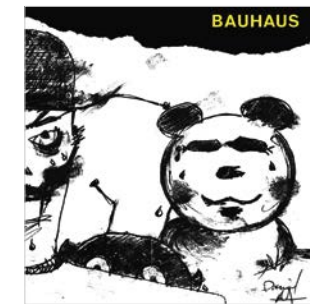
Album posthume paru deux mois après le suicide du chanteur Ian Curtis, ce disque majestueux, culte et chargé d'émotion montre la maturité hallucinante d'un groupe qui, moins de quatre ans auparavant, balbutiait un punk rock plutôt basique. Le génial producteur Martin Hannett, qui officiait déjà sur *Unknown Pleasures*, fournit ici de nouvelles pistes au quatuor, utilisant les claviers pour donner plus de profondeur à des chansons sépulcrales et souvent funèbres, avec en vedette *Decades* et ses séquences bouleversantes habitées par la voix de Ian. Le mausolée de couverture annonce la couleur, et c'est le noir. Ici, les neuf compositions flirtent avec le gothique mais sont à mille lieues au-dessus de tout ce qui se fait dans ce genre souvent maniéré. Le single *Love Will Tear Us Apart* n'est pas inclus sur le LP (il sera par la suite ajouté à l'édition CD) mais malgré sa brillance, il ne manque pas car la cohérence des neuf *tracks* fait de *Closer* un des albums les plus essentiels des années quatre-vingt.



YOUNG MARBLE GIANTS COLOSSAL YOUTH

1980 | ROUGH TRADE RECORDS

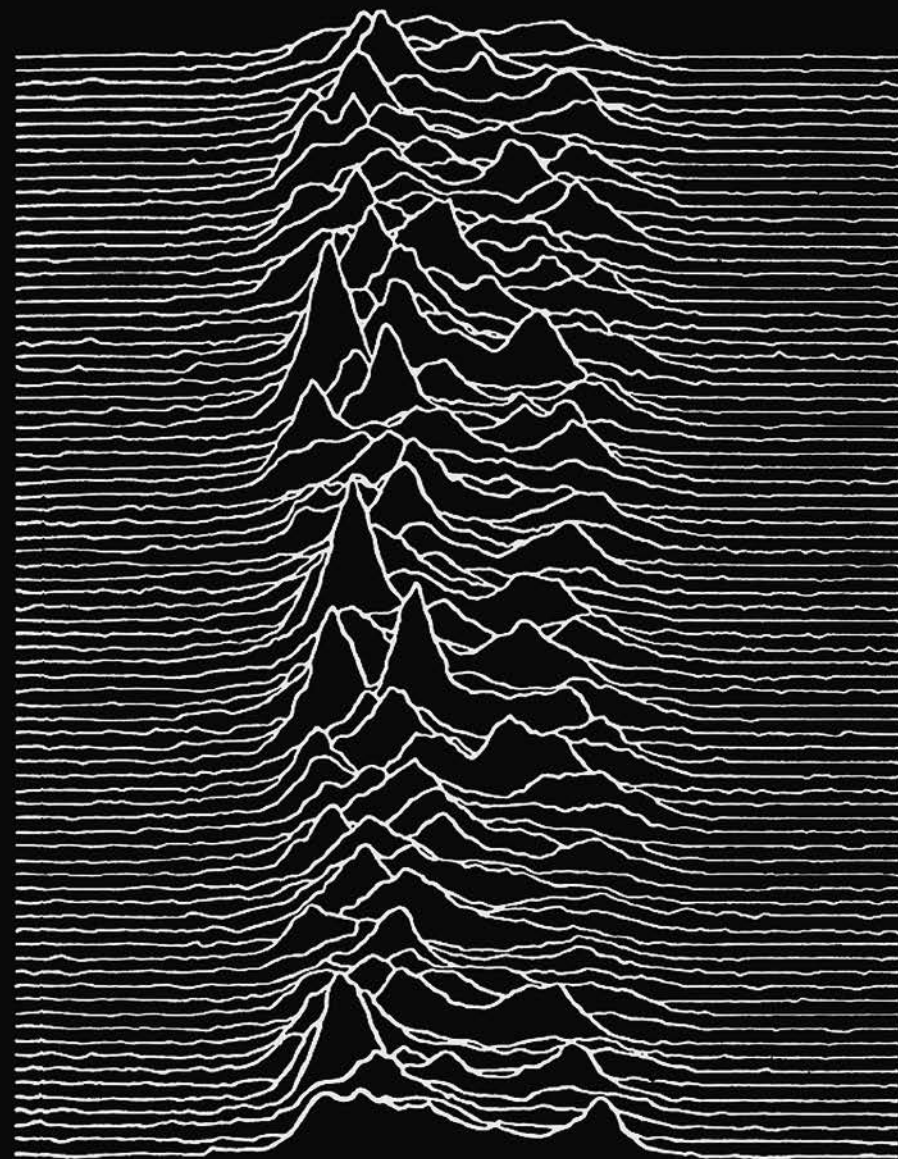
La madeleine proustienne de l'after punk, un album magique d'une fragilité extrême qui fait le lien entre l'esprit du punk et la douceur de la pop synthétique. *Colossal Youth*, c'est tout ça et plus encore. C'était un des cinq albums préférés de Kurt Cobain, et une référence pour de nombreux musiciens fascinés par sa simplicité de façade, parmi lesquels The XX et Peter Dinklage. Presque tout est enregistré live, dans un mini-studio du Pays De Galle, par Alison Statton et les frères Philip & Stuart Moxham. Une basse, un orgue et/ou une guitare, la voix frémissante d'Alison et beaucoup d'émotions, telle est la recette de ce groupe timide qui ne sortit que cet unique album avant de se disperser dans divers projets comme Weekend, The Gist ou Devine & Statton. La perfection désossée de *Eating Noddemix*, l'orgue déchirant de *N. I. T. A.*, la mélodie diaphane de *Wurlitzer Jukebox*, autant de témoignages de la magie des Giants, dont Alison a annoncé la fin sur sa page Facebook le 8 juin 2016.



BAUHAUS MASK

1981 | BEGGARS BANQUET RECORDS

Souvent considéré comme un groupe gothique, théâtral et arty, Bauhaus était avant tout, sur scène particulièrement, un grand groupe de rock sauvage, plus proche dans l'esprit d'Iggy Pop que du cinéma de Tim Burton. Mais si cette brutalité reste présente sur ce second album, l'écriture du groupe mené par Peter Murphy et Daniel Ash s'y fait plus sophistiquée, capable d'accueillir par exemple des claviers ou même une guitare sèche sur le nettement plus pop *The Passion of Lovers*, la musique aussi se fait plus accessible, tout en restant intelligente et malicieuse. Deux ans après la déflagration *Bela Lugosi's Dead*, monument de rock-dub hanté, le groupe revient même au genre sur *Hollow Hills*. Une expression anglaise dit « qu'un peu de sucre aide à avaler la pilule ». C'est ce que fait Bauhaus, en tolérant quelques mélodies et arrangements hospitaliers, pour mieux faire avaler une potion noire, toxique, épaisse. Mais sucrée. Un véritable classique de la musique gothique.





THE BIRTHDAY PARTY PRAYERS ON FIRE

1981 | MISSING LINK RECORDS

Les sanglots dans la voix et les sombres ballades folk-blues n'ont pas encore fait leur apparition chez le jeune Nick Cave. À la place : rage, frustration et tension. Dès ce premier album, le groupe a choisi son camp : faire s'abattre tout le chaos du rock en mâchonnant puis recrachant les cendres fumantes de l'incendie allumé par les Stooges. Pour cela le crooner s'est doté d'un groupe à l'allure impeccablement dévastée : The Birthday Party. Nick Cave n'aurait pas été aussi violent sur *Prayers on Fire* si le groupe n'avait pas ressenti la légère angoisse d'être mis dans le même sac que ces nouveaux aspirants à la couronne New Wave basés en Angleterre. Avec les menaçants *Nick the Stripper* ou *Figure of Fun*, la formation semble défendre une vision du post-punk autodestructrice et théâtrale. Ne pas oublier que dans les années quatre-vingt le message contenu dans *Search and Destroy* n'a jamais été aussi bien porté que par TBP. Par cet album, d'abord, par le *Mad Max* de George Miller, ensuite.



THE DURUTTI COLUMN LC

1981 | FACTORY RECORDS

The Durutti Column fut l'une des premières recrues du label Factory. Et si le label de Tony Wilson s'était bâti alors sur des préceptes de gauche, le groupe et son second album *LC* entraient parfaitement dans la grille idéologique complexe de Factory. Le nom du duo mancunien tenait son origine de l'anarchiste espagnol Buenaventura Durrutti, le titre de l'album de Lotta Continua, groupuscule révolutionnaire italien. On n'est pas pour autant chez Rage Against the Machine : Vini Reilly y murmure d'une voix pâle et tremblante des petites histoires de femmes, de vie et de mort (*The Missing Boy*, sur le copain Ian Curtis). Sa guitare, comateuse, et la batterie, venue d'un jazz très franchi, se livrent ici à l'un des plus enchanteurs dialogues de la New Wave anglaise, jouant avec une économie, une liberté et une subtilité rarement croisées depuis. L'album a été enregistré en quelques heures, sur quatre pistes. Une certaine définition de l'inspiration.



BAD BRAINS BAD BRAINS

1982 | ROIR RECORDS

Le succès des Bad Brains est intimement lié à l'originalité de leur maison de disques new-yorkaise Reachout International Records (ROIR) : de 1979 au milieu des années quatre-vingt-dix, tous les titres du label ne sortaient qu'en format cassette. Les musiciens de Washington D.C. ont enregistré ce premier album homonyme en trois séances montre en main, crachant sans interruption un mélange rageur de punk et de hardcore, parfois entrecoupé de dub et de reggae, histoire de ralentir la sauce. Joué de main de maître, le bombardement a fait sensation, la critique, comme le public plaçant cet opus rasta punk en tête des albums hardcore de tous les temps, aux côtés des Dead Kennedys, de Discharge ou de Black Flag. Le regretté Adam Yauch (Beastie Boys) lui a même décerné le titre de « Meilleur album de punk hardcore de l'Histoire », on ne peut que lui donner raison.



COCTEAU TWINS GARLANDS

1982 | 4AD RECORDS

Ne pas penser que ce trio mixte, originaire de Glasgow, est entré dans le moule de l'indie rock comme on entre sagement en religion. En vérité, les Cocteau Twins n'ont jamais fait autre chose que d'agrandir les murs autour d'un équilibre entre guitares saturées et mélodies cristallines. Mais comment changer le rock en expérience quasi religieuse ? Première étape en *Garlands*, inaugural album des Twins. Nous sommes alors en 1982, un moment charnière dans la musique, puisque tout l'après punk se met à muter pour le meilleur et pour le pire. Sur ce disque, les Cocteau Twins ont temporairement défini une partie de leur identité : ce sera l'école gothique des légions de chauve-souris rimbaldiennes à la Siouxsie & the Banshees. *Garlands* est sans doute l'album le plus étouffant de la longue carrière des Twins avec ses quatorze variations nocturnes organisées autour d'une basse lourde, d'une boîte à rythmes et d'un mur de sons cold wave saturés au possible. S'il n'y avait le chant de Liz Fraser pour percer le brouillard, nous pourrions être face à un petit frère des Cure de *Pornography*.

BAUHAUS

BELA LUGOSI'S DEAD - THE BELA SESSION

1982 | LEAVING RECORDS

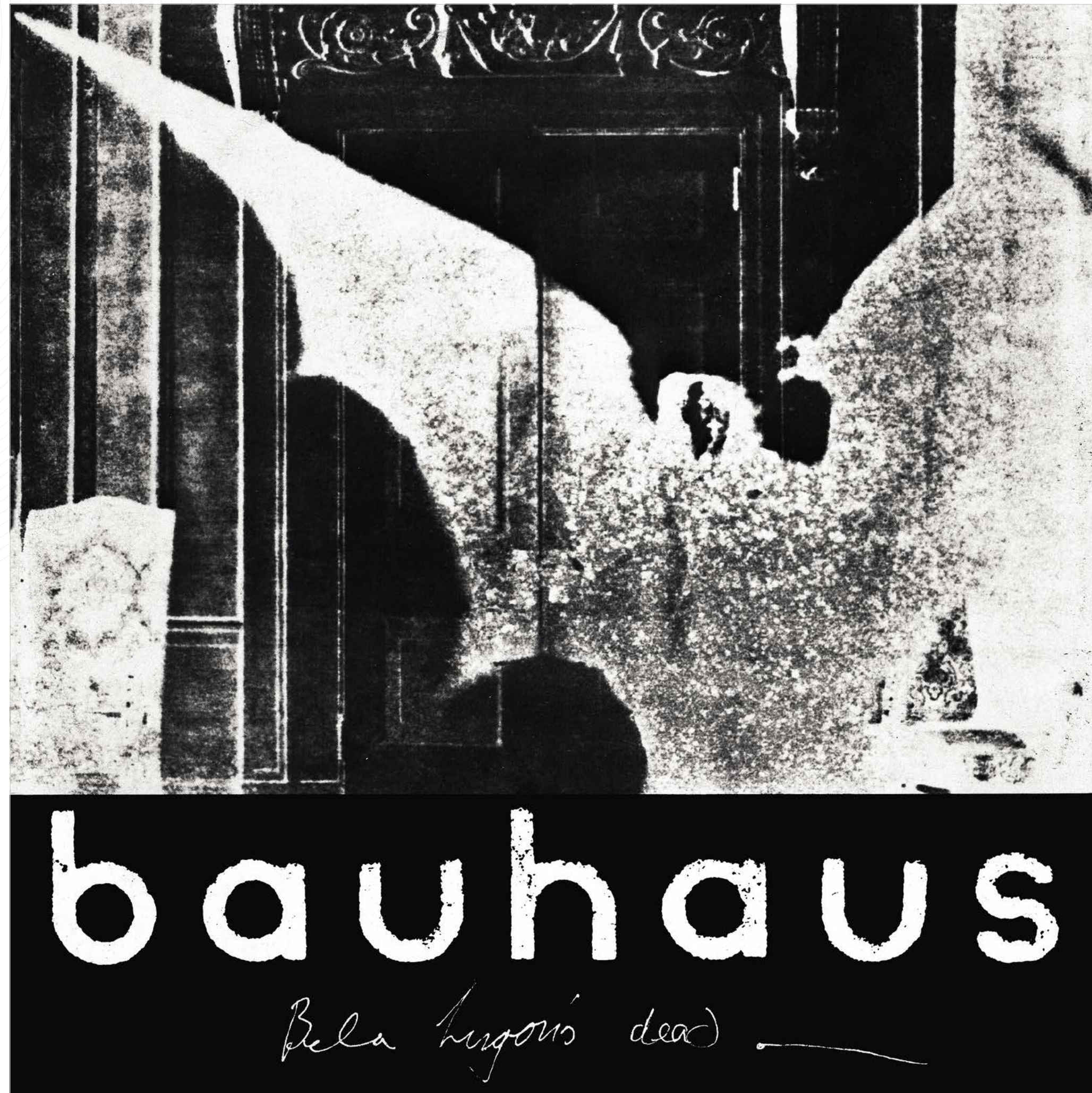
Ce disque aurait pu se choisir le titre d'un célèbre roman signé Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*. Voilà donc un mini-album, garanti sans maquillage, où ont été réunies (et remastérisées) les premières sessions studio de 1979 enregistrées par le groupe de Peter Murphy et Daniel Ash. Il s'agit d'un témoignage puissant. Surtout si l'on veut rétablir ce qu'il faut de vérité au sujet de Bauhaus : non, ce groupe anglais devenu, à son corps défendant, le phare de la nation gothique ne se nourrissait pas du sang de jeunes vierges et ne vivait pas dans une crypte sinistre. Bien au contraire, ils ont reçu le message du punk en pleine poire (vivre vite, peu d'accords, beaucoup de rage). La meilleure preuve sur ce disque essentiellement nerveux restant la version première du tube *Bela Lugosi's Dead*. Plus proche des Clash et des structures dub et reggae que du décorum gothique, pour le coup. Plus saignante aussi.

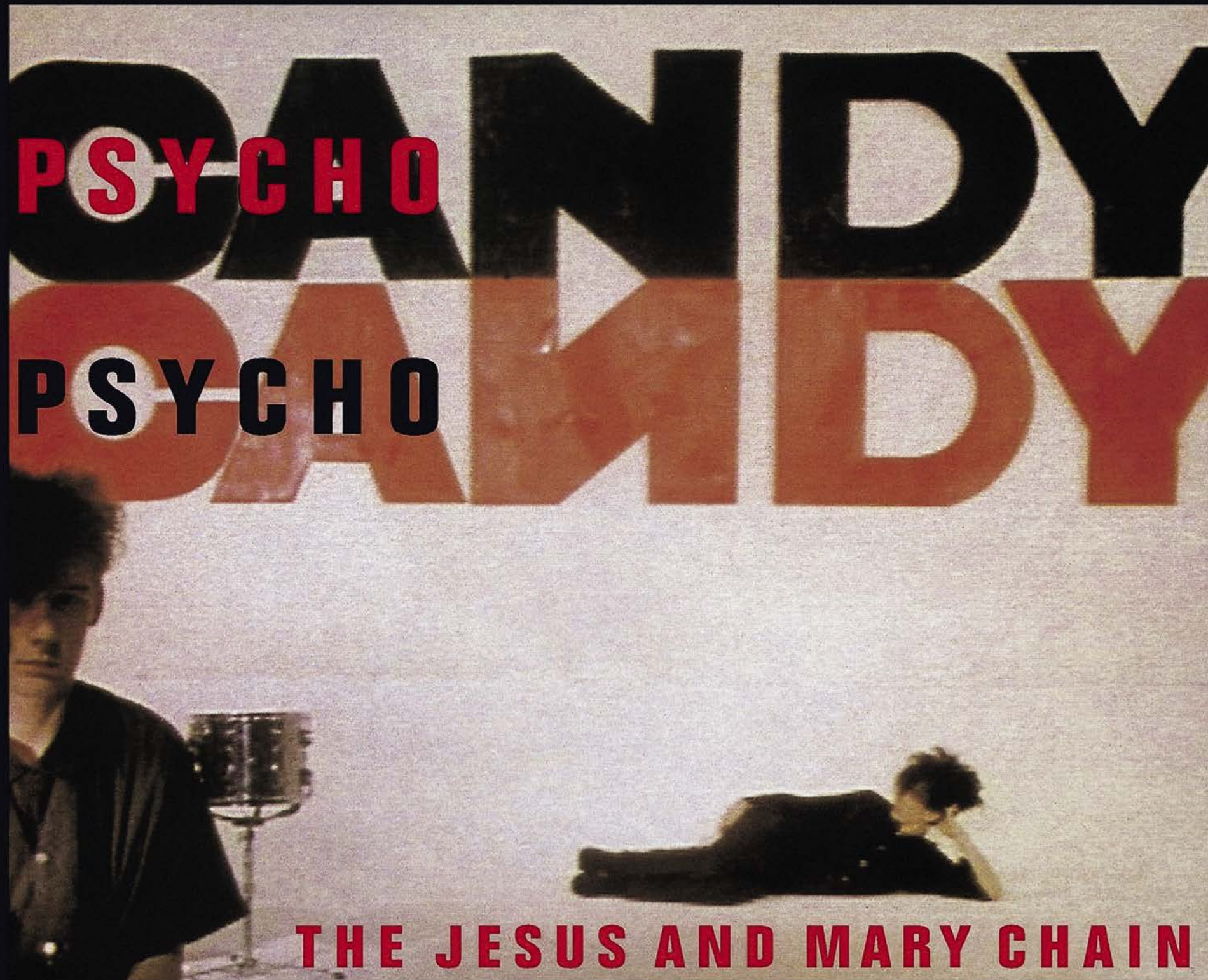


THE GUN CLUB MIAMI

1982 | ANIMAL RECORDS

De The Gun Club et de leur leader, Jeffrey Lee Pierce, on peut affirmer qu'ils ne faisaient pas du rock, mais qu'ils étaient l'incarnation du rock. La plus fiévreuse depuis l'apparition de The Doors et de The Stooges. *Miami*, leur second album, suite logique au chef-d'œuvre *Fire of Love* de 1981, en est la preuve. Surtout si l'on s'en tient aux cavalcades soniques et illuminations de *Like Calling Thunder*, *A Devil in the Woods*, ou *Run Through the Jungle*. Pour un peu, on se croirait dans un roman de Cormac McCarthy ou dans *La Nuit du chasseur*. Produit par Chris Stein, le guitariste de Blondie, *Miami* incarne surtout l'Amérique mystique constamment tirillée entre hallucinations punk et fatalisme blues. À chaque morceau c'est un délicieux goût de cendre qui reste en bouche. Quelques années plus tard, des jeunes Bordelais du nom de Noir Désir sauront se rappeler cette cavalcade rock droit dans le mur. Celle portée par les visions d'un Jeffrey Lee Pierce, mort jeune sur le bas-côté de l'histoire rock : « *Je suis revenu après tant d'autoroutes et tant de larmes* ».





THIS MORTAL COIL IT'LL END IN TEARS

1984 | 4AD RECORDS

C'est annoncé : « *Cela finira par des larmes* ». Mais avant que tout se liquéfie, il y aura la stupéfaction, la vraie, face

à cette cathédrale de folk gothique et planant. Initié par Ivo Watts-Russell, fondateur du label 4AD, This Mortal Coil est né comme une vision : il s'agit de réunir les membres de divers groupes maison parmi lesquels Cocteau Twins et Dead Can Dance. Watts-Russell va puiser dans ses obsessions pour y ajouter les climats brumeux (nappes de synthétiseurs, arpèges de guitares en suspension) qui ont défini le son de son label. Ce premier album d'une trilogie sera donc quasi entièrement composé autour de reprises merveilleusement adaptées à la noirceur de l'écurie 4AD. Pour s'en persuader rien ne vaut le frisson *Song to the Siren* (Tim Buckley), mais aussi cette version du *Another Day* de Roy Harper, tous deux réinvestis par la voix de porcelaine de Liz Fraser. Et si tout finit par des larmes, cela procure la même charge onirique que le *Blue Velvet* de David Lynch.



ORANGE JUICE THE ORANGE JUICE

1984 | POLYDOR RECORDS

Nous sommes en 1984 et le groupe emmené par Edwyn Collins (banane blonde rockabilly, moue boudeuse et

voix de crooner triste) a certes réussi à placer la grise Glasgow et la *blue eyed pop* au centre des préoccupations. Mais malgré les tubes *Rip It Up* ou *Falling and Laughing*, la force de frappe commerciale reste trop confidentielle. À preuve ce quatrième et dernier Orange Juice où la formule magique fait comme jamais ses preuves : attachement sincère à une formule rock mélangeant le Velvet Underground et coups de cœur soul. C'est souvent quand ils balancent des hymnes pop-funk doux-amers aux titres sans appel (*I Guess I'm a Little Too Sensitive*) qu'Orange Juice brille le plus. Les mélodies et l'élégance restent les meilleures armes de ces Écossais, mais Edwyn Collins et sa bande ont désormais compris qu'ils ne squatteront jamais le haut des *charts*. Reste une des plus charmantes défaites en chantant des années quatre-vingt.

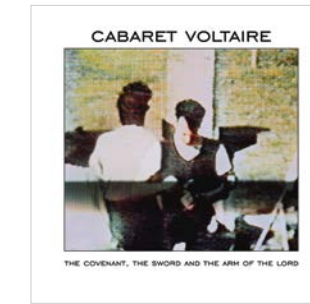


DEAD CAN DANCE DEAD CAN DANCE

1984 | 4AD RECORDS

Côté pile, la photo d'un masque rituel de Nouvelle Guinée. Côté face des caractères de typographie grecque. Plus encore que

les Cocteau Twins et Pixies, les Australiens de Dead Can Dance vont définir l'esthétique rock d'un nouveau et prometteur label anglais du nom de 4AD. Et ceci dès le premier album de cette formation emmenée par le couple mystique et avant-gardiste Lisa Gerrard et Brendan Perry. Ici donc, une messe ambient entièrement construite autour des possibilités vocales de la contralto Lisa Gerrard et du baryton Brendan Perry. Évidemment, ce n'est pas la joie de vivre qui prédomine sur des titres comme *The Fatal Impact*, l'extraordinaire *A Passage in Time* ou *Fortune*. Pas grave. En plus d'être parfaitement raccord avec la world music naissante, ce disque sorti en 1984 a réinjecté au rock ce qui lui manquait : le goût des grandes expériences de transe mystique.



CABARET VOLTAIRE THE COVENANT, THE SWORD AND THE ARM OF THE LORD

1985 | SOME BIZZARE RECORDS

D'où viennent-ils ? Des débris fumants du punk, mais aussi de ce nord de l'Angleterre

postindustrielle où un nouveau monde rock et techno est censé commencer. Ici, la colère froide contre l'*establishment* Thatcherien et les visions d'un futur menaçant ont survécu. Que veulent-ils ? Décliner l'avant-garde électrique et y injecter la vibration électronique pour capter le rythme du monde des deux côtés du rideau de fer. Après avoir éveillé l'Europe, aux sonorités indus, Cabaret Voltaire va faire du surplace. Puis, en 1985, le trio reprend la main sur son septième album. Loin de sonner comme une tentative pénible de jeunisme (les héritiers Human League et Depeche Mode sont désormais loin), ce disque présente un groupe de nouveau en combustion sur fond de références sexuelles, de *beats* et de basses saccadées. Cet album possède plusieurs sommets (*I Want You*, *Golden Halos*) et pourrait même être la porte d'entrée idéale pour comprendre une époque entière.

THE JESUS AND MARY CHAIN PSYCHOCANDY

1985 | BLANCO Y NEGRO RECORDS

Au départ, un groupe qui a passé sa vie à tirer la tronche, planqué sous une épaisse tignasse, et à dissimuler ses mélodies sous des tonnes de saturations de guitares. À l'arrivée, une formation associée pour toujours à une certaine idée du romantisme urbain. Sans la puissance de la scène finale du film *Lost in Translation*, *Just Like Honey* n'aurait sans doute jamais changé de statut. Mais revenons aux origines. Au milieu des années quatre-vingt, les frères Écossais Jim et William Reid creusent un sillon singulier : condenser en rock leurs obsessions pour le Velvet Underground et les Stooges ainsi que pour les peintures rouge sang de Francis Bacon, puis saupoudrer le tout de l'innocence sonore des *girls bands* produits par Phil Spector. Cette vision va donner *Psychocandy*, de l'avis de beaucoup, un des plus grands disques de rock des années quatre-vingt, et même plus si affinités. Un des rares en tout cas à avoir choisi le mur du son pour vivre à bonne distance du monde.



FELT IGNITE THE SEVEN CANNONS

1985 | CHERRY RED RECORDS

Les esthètes indie pop et les amateurs de causes perdues le proclament : Felt est peut-être

« *le plus grand groupe des années quatre-vingt que personne ne connaît !* » L'hypothèse n'est pas farfelue. Elle trouve même sa meilleure illustration sur ce quatrième album. Plus accrocheur que jamais, le groupe clôt ici sa collaboration avec le label Cherry Red et s'offre même son grand tube *Primitive Painters*, mélodie d'une pureté à couper le souffle, exécutée en duo avec la chanteuse des Cocteau Twins, Liz Fraser. Le reste du disque ? Qu'il soit instrumental ou construit autour d'arpèges en cristal, il dévoile une capacité d'émerveillement insensée. On pourra longtemps se demander comment avec un tel talent pour l'écriture et la finesse des arrangements, Lawrence, le leader, n'est jamais devenu un Morrissey ou un Robert Smith. Mais plutôt que de refaire l'histoire, célébrons le disque d'un homme capable de transcender sa *lose* à travers une pop fastueuse.



COCTEAU TWINS VICTORIALAND

1986 | 4AD RECORDS

Une partie de la noirceur s'est désormais dissipée chez les cultes écossais de Cocteau Twins. L'esthète Simon

Raymonde (l'homme qui lancera quelques années plus tard le label de référence Bella Union) a été temporairement recruté par le patron du label 4AD, Ivo Watts Russell, pour les besoins du projet This Mortal Coil. Dès lors, c'est en duo que Robin Guthrie et Liz Fraser veillent à préserver la flamme de leur musique aux contours de porcelaine. Pour une grande partie de la nouvelle génération (Beach House, Jay Jay Johanson) qui voit en Cocteau Twins la référence inégalée du rock atmosphérique, *Victorialand* a des allures de sommet. Possible même que la dream pop, nouvel opium des accros au site Pitchfork, ait commencé au rythme du quatrième Cocteau Twins et de ses morceaux les plus ensorcelants tels *Lazy Calm* et *The Thinner, the Air*.



NICK CAVE & THE BAD SEEDS YOUR FUNERAL... MY TRIAL

1986 | MUTE RECORDS

«*Je suis ici petit agneau. Que toutes les cloches du royaume des putes sonnent.*» Ici, l'in-

vention en direct d'un personnage de roman. *Your Funeral... My Trial* est le quatrième album solo de l'Australien Nick Cave et il a le goût de cendre des grandes histoires de rédemption. Nous sommes au milieu des années quatre-vingt quand Nick Cave et son nouveau groupe The Bad Seeds mettent les voiles sur Berlin et ses mythiques Hansa Tonstudio où, par le passé, David Bowie et Iggy Pop avaient su retrouver la flamme. Le retour de flamme c'est justement ce que viennent chercher ces Australiens rongés par les addictions. *Your Funeral... My Trial* est une véritable épiphanie de folk, de rock et de blues. C'est surtout un album de nature à cristalliser, en une poignée de chansons, tout ce qui coule dans les veines du sombre Cave: Dieu, Leonard Cohen, les drogues, l'existentialisme, des images de Western en monochrome... Même s'il est le plus douloureux le premier exorcisme est toujours le plus puissant.

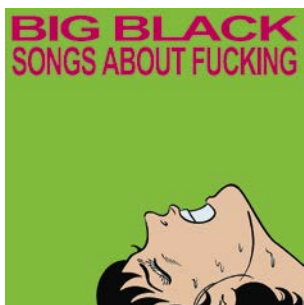


THE FALL BEND SINISTER

1986 | BEGGARS BANQUET RECORDS

Dès le morceau d'ouverture *R.O.D.*, il tacle par-dessus: «*Les gars du Nord? Leur cerveau est désarticulé par l'effet*

du soleil». The Fall et son leader demiurge à tête de clébard sarcastique, Mark E. Smith, ne sont jamais là pour se faire des amis. Bien au contraire. Sorti en 1986 *Bend Sinister* est un des albums les plus accessibles qui soit dans l'épaisse discographie du groupe de Manchester (au minimum un album par an depuis les débuts en 1979). Mais The Fall, qu'est-ce que c'est? Un rock fortement imprégné de bile, de vanes et de rythmiques concassées, qui slalome avec un style pas possible entre le blues façon Captain Beefheart, la techno industrielle et parfois même le rockabilly. Ou comme le proclamait le dernier des punks Mark E. Smith, jamais en manque d'une bonne vanne surréaliste: «*Si c'est moi et ta grand-mère jouant des bongos alors c'est The Fall*».

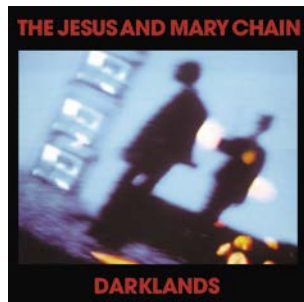


BIG BLACK SONGS ABOUT FUCKING

1987 | TOUCH AND GO RECORDS

«*Ce titre c'est une façon de dire à l'industrie musicale "Allez bien vous faire foutre". D'ailleurs, Big Black en tant que*

groupe c'était la même chose.» Vrai. 1987 est une période funeste pour le rock. Michael Jackson et Queen roucoulent et les anciens rebelles New Wave sont prêts à vendre ce qu'il leur reste de *street credibility* contre un passage dans les stades. Dans l'Amérique de Reagan, subsiste pourtant des foyers d'insoumission. Les teignes de Big Black, et leur théoricien Steve Albini par exemple. Écoutez les hurler sur des rythmes concassés autour de thèmes tout sauf commerciaux: abus sexuels, racisme, machisme. C'est leur façon à eux de documenter l'Amérique réelle en évitant scrupuleusement de se faire avaler cru puis recracher par MTV et la culture du dollar roi. Nul doute que le second et dernier album du groupe et son titre ironique reste le meilleur concentré du bouillonnement Big Black. Nul doute aussi que son minimalisme droit dans le mur et son esthétique du *less is more* vont servir de base à la prochaine révolution grunge. Et c'est donc énorme.

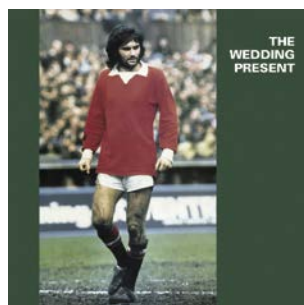


THE JESUS AND MARY CHAIN DARKLANDS

1987 | BLANCO Y NEGRO RECORDS

Deux ans après le choc *Psychocandy*, The Jesus and Mary Chain poursuit son rock'n'roll

en guerre contre le mirage de la technologie. Ne pas se fier à la grisaille des titres composant le *tracklisting* de *Darklands* (le tube *Happy When It Rains, Nine Million Rainy Days*). Cet album cherche autre chose: se brûler la rétine en fixant le soleil, quitter ses espaces confinés pour prendre la route, le grand amour. Si l'équation sonique sur laquelle les frères Jim et Andy Reid basent cet album joue encore la carte de l'épure Velvetienne (3 accords mineurs lancinants, pas mal de *feedbacks*) *Darklands* brille surtout par ses mélodies. Chacune brûle d'un feu rare. Elles évoquent surtout, en vrac, les mouvements de hanche à la Elvis, la fièvre romantique de Roy Orbison et les «*Wou, hou*» des Rolling Stones. Dans un siècle certains écriront peut-être: «*Peu de personnes ont acheté Darklands, mais chacune s'est achetée une guitare par la suite.*»



THE WEDDING PRESENT GEORGE BEST

1987 | RECEPTION RECORDS

«*J'ai claqué pas mal de fric dans l'alcool, les filles et les voitures de sport. Le reste, je*

l'ai gaspillé.» Ainsi parlait l'ingérable footballeur anglais, George Best. Il a pourtant fallu attendre 1987 pour qu'un groupe de rock intitule son album du nom de celui que certains surnommaient «*le cinquième Beatles*». Est-ce ce rapprochement qui a rendu le premier opus du groupe de Leeds si mythique? Pas tout à fait. Le leader de The Wedding Present, David Gedge, a surtout redonné un sens à l'indie rock, et ceci quelques mois après la séparation des Smiths. Mais il s'agit ici de trousser des mélodies parfaites sur fond de guitares raides et de voix volontairement à contretemps. Saisi d'entrée de jeu par cette beauté nue, le célèbre DJ de la BBC John Peel fera de The Wedding Present son groupe de référence, ex aequo avec The Fall. Pas excessif puisque rien n'empêche de penser que *George Best* est l'une des plus indiscutables manifestations de l'esprit punk.

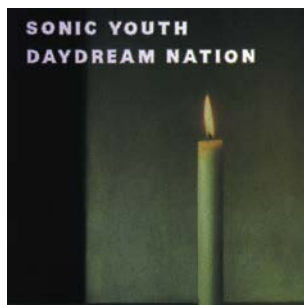


PIXIES COME ON PILGRIM

1987 | 4AD RECORDS

De dos, une créature humaine chauve au dos velu. Voilà avec quel visuel les Pixies se sont imposés, très vite, comme la

plus belle bizarrerie indie rock, en huit titres et une petite vingtaine de minutes de rock comme on n'en a jamais entendu jusqu'alors. Il y a Black Francis, chanteur rondouillard qui prend une petite voix d'enfant à bout de souffle, puis, subitement, se met à hurler tel un *serial killer* assoiffé de sang. Il y a le guitariste (Joey Santiago), aussi à l'aise dans les styles hispaniques et surf ou country que dans la lave en fusion punk. Et puis il y a la meilleure section rythmique de l'époque formée autour de Kim Deal (basse) et David Lovering (batterie). D'où viennent-ils? Difficile à déterminer. Disons que sur ce mini-album on sent l'influence de la littérature de science-fiction et celle du post-punk en liberté de Pere Ubu. Le reste ne sera qu'un coup d'État permanent entre les inclinaisons mélodiques des uns et la tentation surréaliste des autres.



SONIC YOUTH DAYDREAM NATION

1988 | ENIGMA RECORDS/BLAST FIRST

L'album s'intitule *Daydream Nation* et il est, de l'avis majoritaire, un des sommets du rock américain. L'année 1988,

en pleine période Reagan aux États-Unis, Thurston Moore, chanteur et guitariste des Sonic Youth, a une vision en découvrant les disques de Dinosaur Jr.: «*Il y a dedans comme une nouvelle esthétique de la culture jeune*». Il n'en fallait pas plus pour que les New-Yorkais jusqu'alors habitués au rock bruitiste et expérimental composent l'album manifeste de cette jeunesse U.S. de nouveau attirée par les vertiges de l'*underground*. Placé en ouverture, le cri qui lance la révolte: l'immense *Teenage Riot*, morceau de pure fièvre électrique au sein duquel se surexposent des images d'Iggy Pop, Fugazi, Neil Young et des prophètes du free-jazz. Le meilleur? Tout le reste de ce *Daydream Nation* va planer aussi haut en réussissant à mélanger rock avant-gardiste et groove sonique. Là encore, c'est de New York et de l'ennui urbain que le punk s'est remis en mouvement.



DEAD CAN DANCE THE SERPENT'S EGG

1988 | 4ADF RECORDS

Demandez aux apôtres de Dead Can Dance ce qu'ils pensent de *The Serpent's Egg* et ils exé-

cuteront presque de mémoire toutes les danses rituelles possibles. Pour le dire autrement, le quatrième album de l'autre «*Dead*» constitue l'acmé d'une œuvre pas toujours évidente à saisir puisqu'elle se situe à mi-chemin entre cold wave, musique médiévale, prog et sono mondiale. Voilà donc en moins de quarante minutes un Dead Can Dance transfiguré, car moins soumis à l'influence du rock occidental. Si l'œil semble observer moins de fantômes dans les cryptes, l'oreille, elle, est maintenant tendue en direction de la vibration ethno pop. Il y en a pour les amateurs de chants d'Europe de l'Est, mais aussi pour ceux qui rêvent éveillés de sonorités asiatiques. Mais il n'y a pas que ça: *The Serpent's Egg* recentre la majorité du propos du groupe vers l'essentiel. En particulier l'acoustique des instruments, la part belle donnée aux percussions et le caractère sacré des voix.



THE SUGARCUBES LIFE'S TOO GOOD

1988 | ONE LITTLE INDIAN RECORDS

Il y a dans *Life's Too Good*, premier album des Islandais The Sugarcubes, la sensation d'avoir posé le pied sur une

galaxie pop aussi absurde et attirante qu'une œuvre d'art contemporain signée Marcel Duchamp. Un drôle d'écosystème protégé où il est possible de vivre au jour le jour, d'amour, d'eau fraîche et de New Wave joyeuse. Le caractère explosif de la voix de Björk y est bien sûr pour beaucoup. Le dialogue qu'elle organise avec les synthés de son complice Einar aussi. En prolongeant – au hasard Balthazar – l'expérience de leur ancien groupe *no future* K.U.K.L., le collectif de Reykjavik vient de retrouver les vertus d'un post-punk pour tous et en a fait un premier album que n'auraient pas renié les B52's. Avec des singles comme *Birthday* ou *Motorcrash* on peut mettre un petit pays scandinave sur la carte du monde du rock indépendant. Et donner un sens nouveau au message de Mary Poppins «*c'est le morceau de sucre qui aide la médecine à passer*».

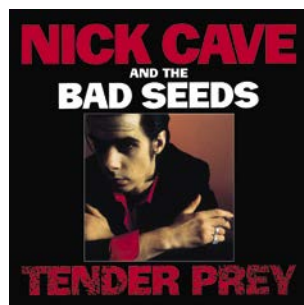


MUDHONEY SUPERFUZZ BIGMUFF

1988 | SUB POP RECORDS

1990. À Seattle, entre deux averses, on attend l'orage. Dans un an, Nirvana deviendra un

phénomène générationnel. Dans un an, le look chemise à carreaux-cheveux gras deviendra une promesse de cool. Dans un an, tout le monde trouvera toutes les vertus au terme grunge. Mais pour faire démarrer ce flash, il y aura *Superfuzz Bigmuff*. À l'origine (1988), Mark Arm et consorts avaient conçu ce disque comme un EP de nature à reprendre le punk là où l'ont laissé The Stooges. Deux ans plus tard, en ajoutant les chansons (volontairement mal foutues, ironiques et speeds) du groupe, Mudhoney va devenir la pierre angulaire de ce rock refusant de marcher main dans la main avec les diktats du star-system. Il y a ici assez de morceaux déments qui surfent sur une vague mi-utopique, mi-nihiliste, pour faire entendre les valeurs de cette jeunesse sonique. Si l'orage a commencé plus tôt que prévu, il a résonné le plus fort au rythme du cri de ralliement *Touch Me I'm Sick*.



NICK CAVE & THE BAD SEEDS TENDER PREY

1988 | MUTE RECORDS

Costard noir et chemise rouge sang, il pose, les bras croisés, avec un curieux regard de défi.

Le rouge pour contrebalancer le noir: tel est le programme plus charnel qu'à l'accoutumée du cinquième Nick Cave & the Bad Seeds, *Tender Prey*. Est-ce parce que l'Allemagne d'avant la chute du Mur colle tant à ses aspirations de junkie littéraire? Est-ce parce qu'il s'est lancé en parallèle de ce disque dans l'écriture de son roman *And the Ass Saw the Angel*? À cela il convient d'ajouter l'intronisation au sein des Bad Seeds du guitariste Kid Congo Powers. Avec lui, Nick Cave sonne plus en feu que jamais. Mieux, certains morceaux tels *The Mercy Seat* (puissante mise en scène des tourments d'un condamné à mort à quelques instants de la chaise électrique) ou *Deanna* font apparaître le vrai visage du crooner: celui d'un Johnny Cash post-punk. Soit quelqu'un de temporairement sorti de l'enfer, incapable d'entrer au paradis, mais tout à fait chez lui au purgatoire.

PIXIES SURFER ROSA

1988 | 4AD RECORDS

Surfer pour l'influence latente de la surf music, *Rosa* pour la culture latino. Le reste, c'est de l'énergie en barre, du punk rock bien énervé. Ce premier album du groupe américain mené par Black Francis assoit le style résolument mélodique et rageur du groupe. Ici, une chanson, toujours construite sur des éléments mélodiques et rythmiques très courts, répétés inlassablement de façon hypnotique, ne dépasse pas trois minutes. Un choix découlant de l'écriture de Black Francis, aussitôt validé par Steve Albini qui deviendra ensuite le producteur de Nirvana. Albini va charger les guitares pour obtenir ce son hardcore, brutal et sans concessions, hormis quelques incursions dans un pop-rock moins furieux (*Broken Face*, *Break My Body*, *Brick Is Red*) et même un morceau plus rock et plus mélodique (*Where Is My Mind?*). *Surfer Rosa* est aujourd'hui un disque indispensable du rock alternatif, quasiment un album culte dont se revendiqueront tous les meilleurs combos du grunge.

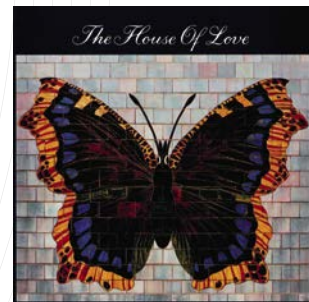


PIXIES DOOLITTLE

1989 | 4AD RECORDS

L'adjectif « alternatif », permet de ranger tout ce que l'on désire et qui sonne un peu différent, comme la musique des Pixies.

Une rage punk, une basse dépourvue, une batterie rugueuse, des riffs bourdonnants enserés dans des *overdubs*, des voix posées qui soudain se déchainent... Moins âpre musicalement que *Surfer Rosa*, ce second album de Black Francis, Kim Deal, Joey Santiago et David Lovering, bénéficie d'un son bien plus clean proposé par le producteur Gil Norton. Au niveau des textes, Charles Michael Kittridge Thompson, alias Frank Black ou Black Francis, ouvre le robinet de ses cauchemars et obsessions. Sombre, aux relents de surréalisme mâtiné de mort, torture, déviances sexuelles et autres avanies bibliques, *Doolittle* surfe sur des morceaux aussi éloquentes que *Wave of Mutilation*, *Dead* ou *I Bleed*. Pour Black, écrire, composer et jouer de la musique ne peut pas être un acte vain et sans contenu. Il le prouve ici.

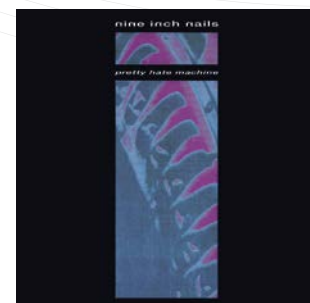


THE HOUSE OF LOVE THE HOUSE OF LOVE

1990 | FONTANA RECORDS

Les fidèles des émissions sur France Inter présentées par Bernard Lenoir ont soutenu mordicus que les discrets

House of Love étaient le meilleur groupe de pop apparu entre fin 80 et début 90. Le second album de Guy Chadwick et consorts, qui reste un des sommets en matière de mariage entre rock urbain d'inspiration new-yorkaise et pop mélancolique typiquement anglaise, pourrait nous en convaincre. Pour comprendre House of Love, il faut replacer l'obsession qui a toujours animé Guy Chadwick, génial et taciturne *songwriter* au visage barré par une cicatrice. Depuis son adolescence, Chadwick rêve de marcher sur les traces de Lou Reed et du Velvet Underground. Oui, mais voilà, les drogues, les mauvais choix de carrière et les épisodes dépressifs vont obscurcir l'avenir. Il faudra donc attendre la signature sur le label indie Creation pour que l'ambition se concrétise enfin. La révélation se fera au rythme des hymnes pleins de réverb', d'arpèges planants et de mélodies parfaites *Christine*, *Shine On* ou encore *Sulphur*. Grand groupe discret qui mérite d'être redécouvert.



NINE INCH NAILS PRETTY HATE MACHINE

1989 | TVT RECORDS

Des clous (ou ongles) de vingt-neuf centimètres ? Pourquoi pas si Trent Reznor a eu l'envie d'appeler ainsi son groupe de rock indus ? Et pourquoi pas le titre de *Pretty Hate Machine* pour son premier album, suite de dix titres hargneux explorant les thèmes de l'angoisse, de la trahison et des déboires amoureux ? Et pourquoi ne pas le créer et l'enregistrer tout seul au Right Track Studio de Cleveland où il est employé, ce en jouant la grande majorité des guitares, claviers, synthés, *drum machines* et séquenceurs ? Mais Trent Reznor sait que rien ne vaut une conjugaison de talents et va s'octroyer une petite armée de producteurs qui partagent son amour du gros son construit autour de l'électronique. Au final, *Pretty Hate Machine* sonne comme le natif de Pennsylvanie le désirait : un recueil sombre et fébrile de rock industriel, synthpop et rock électronique d'une rare puissance en attendant le passage à un son bien plus lourd et encore plus radical qui se fera avec les EP suivants.

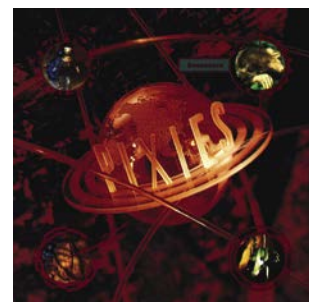


RIDE NOWHERE

1990 | CREATION RECORDS

La base du shoegazing : l'expérimentation sonore. Créer une mélodie de base pour la noyer sous la *reverb*, les *larsens*, le

fuzz, le *feedback*, la distorsion, le *delay* et tout ce qui peut sortir d'une pédale d'effets. Y adjoindre des voix fantomatiques et aériennes, puis amalgamer le tout en studio. Mark Gardener et Andy Bell sont aux commandes de Ride, écrivant les titres puis mêlant leurs voix et leurs guitares. Si *Seagull* percute par la puissance de son mur sonore et sa ligne de basse métronomique, les ambiances générales de *Nowhere*, dominé par le chant, demeurent douceur et rêverie. Le riff psychédélique de *Polar Bear*, les violons de *Vapour Trail* ou la finesse de *In a Different Place* installent une intimité, une quiétude qui parvient à percer sous les guitares et leur surabondance d'effets. Après quatre albums, Ride arrêtera sa course, Andy Bell partant rejoindre Oasis (à la basse). Puis reviendra en 2017 avec *Weather Diaries*, un album où les ex-*shoegazers* de Ride lèvent les yeux vers un horizon plus pop, alternatif bien entendu.



PIXIES BOSSANOVA

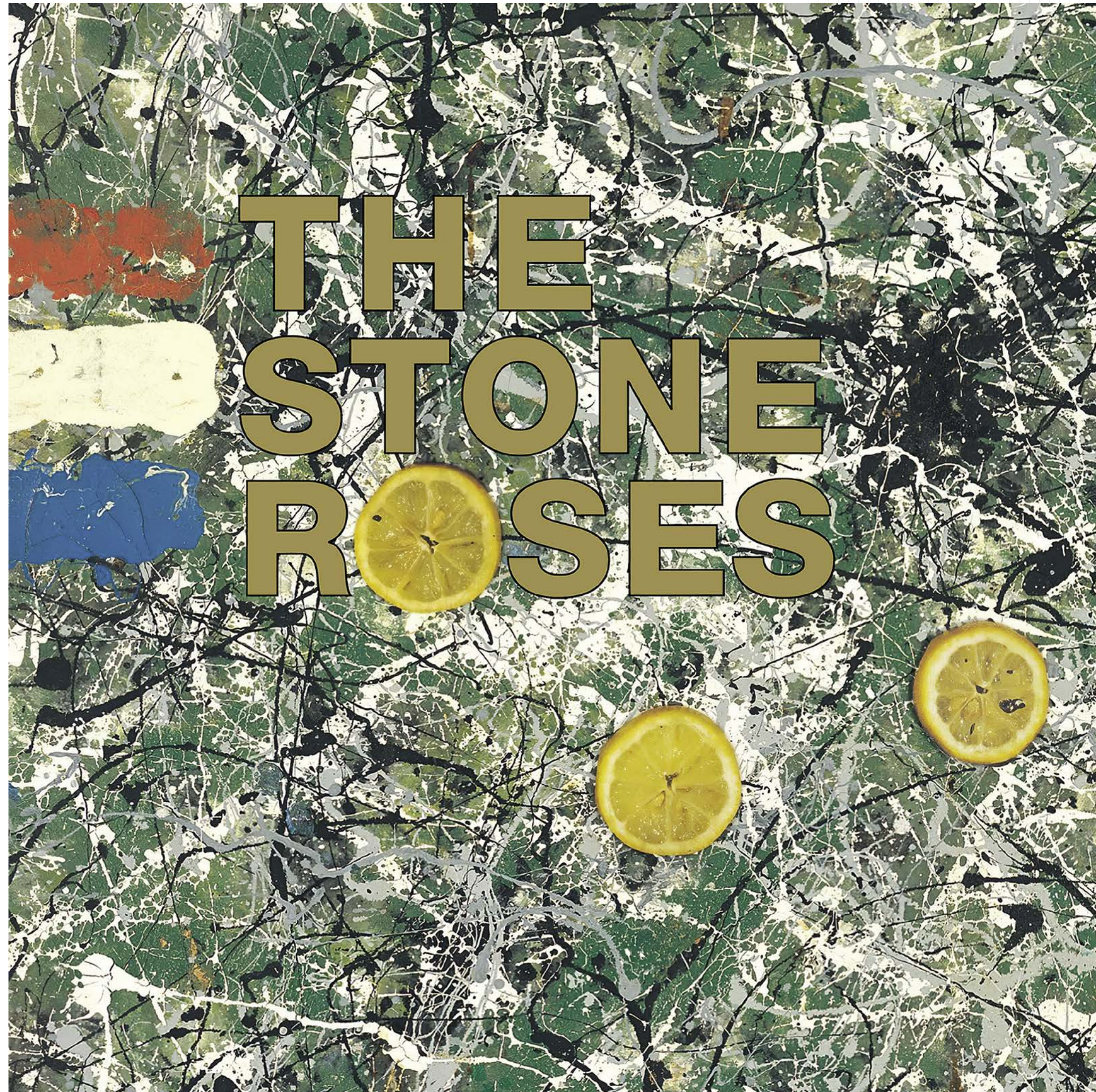
1990 | 4AD RECORDS

Sur un morceau, il est question d'une taupe creusant un trou assez profond jusqu'à y trouver... le feu (*Dig for Fire*).

Plus loin, une comptine rock saturée et comme en apesanteur annonce, façon cauchemar éveillé, le débarquement extraterrestre (*The Happening*). *Bossanova*, troisième album des Pixies, est souvent considéré par les fans comme le plus insaisissable parmi les disques du groupe de Boston. Cela est certainement dû, en grande partie, à l'orientation sonore générale voulue par Black Francis, Joey Santiago, Kim Deal et David Lovering. Ici, c'est un festin de surf music (*Cecilia Ann*), de poussées de fièvre électrique (*Rock'n'Roll Music*), d'ambiances musicales mexicaines, de cold wave gothique (*Is She Weird*). C'est aussi un sommet d'originalité pour qui aime un son rock onirique et construit à la manière d'un épisode des *X-Files*, mis en scène par David Lynch.

Pixies





THE STONE ROSES

THE STONE ROSES

1989 | SILVERTONE RECORDS

Ici, on applique la recette des Happy Mondays : associer les rythmes électroniques au bon vieux rock anglais. Pari gagné pour les deux groupes qui s'imposent en tant que chefs de file du *Madchester Sound*, entrelacs inventif de refrains pop bourrés de guitares et passés à la moulinette house et autres spécialités dansantes. Une petite dose psychédélique, comme sur *Elephant Stone*, sied plutôt bien aux morceaux portés par la voix ample de Ian Brown, leader au charisme et à l'arrogance indiscutables. *I Am the Resurrection* proclame-t-il sur le morceau au long délire instrumental parfaitement maîtrisé qui conclut l'album. Biberonnés aux harmonies célestes de leurs aînés et à leurs guitares carillonnantes, The Stone Roses leur rendent hommage au travers de morceaux à déguster aussi bien au casque que sur le *dancefloor*. Accrocheur et rapidement addictif, *The Stone Roses*, l'album fanfaronnant et néanmoins fondamental des branleurs de Manchester, a été élu meilleur premier album de tous les temps.



HAPPY MONDAYS

PILLS 'N' THRILLS
AND BELLIES

1990 | FACTORY RECORDS

Pour Shaun Ryder et ses potes, les lundis heureux sont ceux où, après le week-end à récupérer

de leurs vendredis soir très agités à l'Haçienda, leur club préféré, ils peuvent se remettre à jouer la musique qu'ils aiment et qui les a rendus célèbres. Une base solide de rock, un soupçon de funk et de la house bien charpentée : vous avez le *Madchester Sound*, spécialité des Happy Mondays, gamins dissipés qui excellent dans l'art de raconter en quelques chansons bien troussées le quotidien des lads du coin : sexe, drogues, rock'n'roll et bureau du pôle emploi. Shaun Ryder ne chante pas, il gouaille. Et ce sont cette goguenardise, cette dérision, cette nonchalance qui emportent le morceau. On arrive à être copain avec ces types qui ont l'air de tellement s'amuser en jouant leurs chansons où flûte traversière et percussions peuvent venir soudain contrebalancer des guitares psychédélices. Piliules, frissons et maux de ventre : un cocktail sacrament efficace !



PRIMAL SCREAM

SCREAMADELICA

1991 | CREATION RECORDS

Une rythmique rock limite funky, des chœurs gospel... Mais où sommes-nous ? Dans *Movin' On Up*, le premier titre

d'un album devenu un classique des années quatre-vingt-dix. Ce troisième opus de Primal Scream, le groupe de l'ancien batteur de The Jesus and Mary Chain, fut unanimement plébiscité à sa sortie en 1991 et la raison en est simple : imagination et inspiration. Avec *Screamadelica*, Bobby Gillespie propose ce que chacun désire entendre à cette époque : un disque qui croise rock et dance music avec talent, grâce et intelligence. Dans cet album s'entrelacent les hymnes des incantatoires *Loaded*, *Come Together* et la reprise *groovy* de *Slip Inside This House* des 13th Floor Elevators, un cantique electro façon *The Orb* (*Higher Than the Sun*), une sublime ballade sous ecstasy avec cuivres entêtants (*I'm Coming Down*) ou encore une douceur sucrée à la manière de Brian Wilson (*Inner Flight*). Chapeau Bobby.



DINOSAUR JR.

GREEN MIND

1991 | BLANCO Y NEGRO RECORDS

« Pourquoi travailler ? Pourquoi acheter plus ? Ça n'explique pas tout. » Au début des années quatre-vingt-dix,

voilà les interrogations qui saisissent la fameuse Génération X qui attend patiemment le grunge. Mais avant que le fracas venu de Seattle ne s'abatte, tout jeune rocker à peu près normalement nihiliste peut déjà contempler la pochette monochrome du *Green Mind* de Dinosaur Jr. et son adolescente à la cigarette fumante au bec. En un sens, cela annonce le programme du natif de Boston Jay Mascis et de sa bande sur leur album le plus indémodable : des guitares qui s'élèvent, puis se figent comme foudroyées, une voix tellement ralentie qu'elle bouleverse, des mélodies soniques comme on n'en avait pas entendu depuis Neil Young... La perfection de la power pop, la fureur du rock et l'ennui adolescent transcendés par le punk. En conclusion c'est bel et bien la sainte trinité Nirvana, Sonic Youth et Dinosaur Jr. qui a donné son envol à la génération X, mais c'est *Green Mind* qui en est la Bible.



MY BLOODY VALENTINE

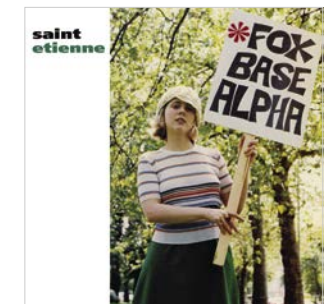
LOVELESS

INDISPONIBLE

1991 | CREATION RECORDS

Un jour, quelque chose a érévé ces Irlandais de Dublin. De-

puis, My Bloody Valentine le fait savoir au travers de sa musique tourmentée. Les regards de Kevin Shields et de Bilinda Butcher étant le plus souvent portés vers leurs pédales d'effets, le style du groupe a été baptisé shoegazing. Les nombreuses couches de *fuzz*, *feedbacks* et *tremolos* de leurs guitares, sublimées par des harmonies vocales en haute voltige, abondent effectivement dans ce sens. Minutieux à l'extrême, Kevin Shields n'a rien laissé au hasard. Chaque note, chaque dissonance – qui paraît noyée sous le brouillard sonore et la confusion des sons qui se dégagent – a été, bien entendu, longuement pesée. À la fois doux et agressif, mélodieux (mais si !) et discordant, surfant sur une déferlante d'effets en tout genre, comme joué dans l'œil d'un cyclone, *Loveless* est souvent considéré comme l'album étalon de ce style *noisy* où le studio – ici, une vingtaine et autant d'ingénieurs du son – était alors considéré comme un membre à part entière et essentiel du groupe.



SAINT ETIENNE

FOXBASE ALPHA

1991 | HEAVENLY RECORDS

En 1991, le trio Saint Etienne explose aux yeux du public. Pour cela, il n'aura fallu qu'un disque, *Foxbase Alpha*, et sa

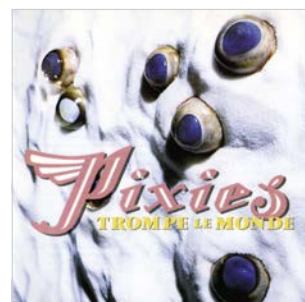
pochette évocatrice du *Swinging London* du *Blow Up* d'Antonioni. Hormis son blase en forme d'hommage à la célèbre équipe de foot au maillot vert, Saint Etienne est un trio au sein duquel se retrouvent Bob Stanley (*rock critic* au sein des pages du *NME* et du *Melody Maker*) et son ami d'enfance Pete Wiggs, bientôt rejoints par la blonde et acidulée Sarah Cracknell au chant. Très vite le trio définit les bases d'un idéal pop en piochant dans ses obsessions de jeunesse (le psyché des sixties, Dusty Springfield, et la soul). À cette équation Saint Etienne ajoutera les sonorités en vogue de l'acid house. Bonne pioche, puisque cela donne plusieurs tubes intemporels (*Only Love Can Break Your Heart* de Neil Young, le bien nommé *Nothing Can Stop Us*). Disque culte dont le message invite, aujourd'hui encore, à danser les yeux légèrement humides.



TEENAGE FANCLUB BANDWAGONESQUE

1991 | CREATION RECORDS

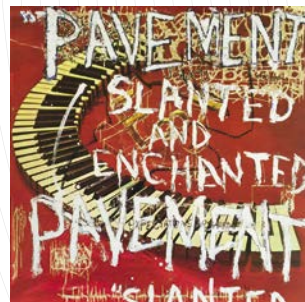
Que serait le rock indie sans l'obsession ? Irait-il aussi loin sans cette tendance à se rembobiner des images d'adolescence où l'on rêve devant un vieux 33-tours ? Norman Blake et ses Teenage Fanclub se sont certainement posé cette question. Leur madeleine de Proust à eux s'appelle Big Star, et le groupe a longtemps cherché à recréer l'illumination de morceaux comme *Thirteen*, *September Gurls* ou *The Ballad of El Goodo*. Il aura fallu attendre ce troisième album à la pochette ironique rose et jaune fluo pour que Teenage Fanclub apprivoise ses fantômes. La succession de couplets refrains offerte sur l'album est aussi extatique que chez Alex Chilton et même frôle l'art-pop de Brian Wilson. Hélas, *Bandwagonesque* ne se vendra pas autant qu'on l'espérait. La faute à cette année 1991 où la concurrence est démente (Nirvana, Primal Scream, REM, Massive Attack). La faute aussi à un autre présupposé indie : les gagnants sont toujours les perdants et vice-versa.



PIXIES TROMPE LE MONDE

1991 | 4AD RECORDS

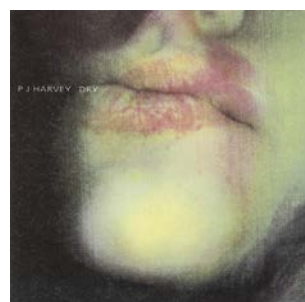
Bientôt la comète de Halley du rock, autrement connue sous le nom Pixies, finira sa course. Mais avant de laisser la place à leurs héritiers, les Pixies veulent un quatrième disque total : *Trompe le Monde*. Humainement, les choses sont devenues difficiles. Franck Black et la bassiste Kim Deal ne peuvent plus se blairer. Pas assez tout de même pour ne pas ressortir la longue-vue et mettre le doigt sur de nouvelles galaxies (*Planet of Sound*, *Alec Eiffel*, *U-Mass* ou l'imbattable *Motorway to Roswell*). Sur le plan de vol, réverbérations de guitares, basses tendues, chœurs féminins innocents et acrobaties vocales. Un art de la pop et du rock porté à son plus haut niveau d'incandescence. *Trompe le Monde* synthétise un univers : celui des enfants de la guerre froide dont l'ADN s'est bel et bien modifié à force de comic books, de revues scientifiques et de vinyles punks. Il a fallu attendre l'année sacrée 1991 et la mise en sommeil des Pixies pour qu'ils goûtent enfin aux délices du big-bang.



PAVEMENT SLANTED AND ENCHANTED

1992 | MATADOR RECORDS

Ils portaient des T-shirts informes, des baskets pas toujours en bon état. En somme, une dégaine d'étudiants californiens du début des *nineties*, sympas. Quelques joints fumés, un peu de skateboard, des flirts foireux ; pas mal de K7 griffonnées au stylo-feutre aussi, sur lesquelles se retrouvent les grands noms du rock alternatif d'hier et aujourd'hui. Maintenant que les années quatre-vingt-dix ont été chamboulées par le succès de Nirvana, c'est l'heure de Pavement. Sorti en 1992, leur parfait premier album *Slanted and Enchanted* a le goût de la revanche. Il est ce que le rock U.S. a produit de plus puissant et mélodique, mais planqué sous une apparente nonchalance et des guitares qui déraillent. Sur ce disque, Stephen Malkmus et sa bande vont condenser en quatorze titres leurs influences à la marge (Can, Captain Beefheart, The Fall, Pixies). On y entend des morceaux à la beauté bizarre (le folk triste de *Here, in the Mouth of a Desert*), et toujours aussi stupéfiants aujourd'hui.



PJ HARVEY DRY

1992 | TOO PURE RECORDS

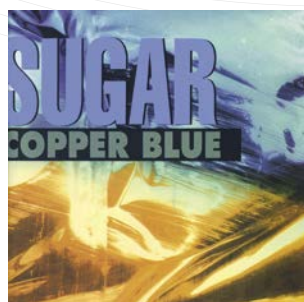
« Aucune des paroles de *Dry* n'était censée être entendue par qui que ce soit. J'avais besoin de me parler, c'est tout. »

En 1992, une fille du Dorset débarque dans le paysage rock sans crier gare. Elle s'appelle Polly Jean Harvey et brûle d'un feu punk et féministe comme personne depuis *Horses* de Patti Smith. Pourquoi PJ Harvey est-elle si importante à cet instant précis ? Parce que son disque est un bloc de sincérité. L'expérience féminine y est racontée sans détour. Dans le sommet *Sheela-Na Gig*, le regard masculin posé sur la femme enceinte est mis à mal. Sur *Dress*, elle décompose ce sentiment de ridicule d'être vêtue d'une robe. Il sera aussi question de menstruations, d'amour à sens unique décrit sans pathos. Dans la forme, *Dry* est bien accroché aux prérogatives du « less is more » tant les guitares et les rythmiques jouent à l'os, tandis que la voix de la jeune femme, petite vingtaine à l'époque, virevolte. L'émancipation n'est jamais aussi belle que sans maquillage.

THE LA'S THE LA'S

1990 | GO! DISCS RECORDS

The La's n'a enregistré qu'un seul disque. Raison de plus pour ne pas passer à côté de cet album truffé de chansons pop et de ballades contagieuses. Perfectionniste maladif, il faudra au chanteur et auteur-compositeur Lee Mavers près de quatre ans (et autant de producteurs) pour venir à bout de cet album de pop ciselée. *There She Goes*, l'énorme tube du disque avec son refrain répété quatre fois avant un pont résume bien l'ensemble. Titre emblématique du Jangle pop, ce style qui aime flirter avec les mélodies pop truffées de guitares ourlées des groupes folk-rock des sixties comme The Byrds, *There She Goes* nous entraîne dans un monde léger et aérien bien loin du shoegazing et des caves de Liverpool dont le groupe est pourtant originaire. Oui, *There She Goes* et son refrain tendancieux (« *elle court dans mon cerveau, pulse à travers mes veines, personne ne peut soigner ma douleur* ») a peut-être pour thème l'héroïne, mais elle tend à être consommée sans arrière-pensées, un simple sourire béat aux lèvres.



SUGAR COPPER BLUE

1992 | RVKODISC RECORDS

Mais que manquait-il à Bob Mould pour devenir, à lui-seul, les Pixies à la place des Pixies ou un nouveau Neil Young ? On ne va se mentir, et c'est injuste : du charisme. Sorti légèrement exsangue de l'expérience hardcore à la tête du trio Husker Dü, l'homme veut un second round. Ne serait-ce que pour prouver au monde du rock U.S. qu'il était en grande partie responsable de la dynamique calme/tempête dont pas mal de groupes grunge ont fait leur marque de fabrique. Signé au début des *nineties* sur Creation Records (My Bloody Valentine, Primal Scream) et lancé dans l'arène électrique en 1992, le trio sera sa revanche, mais aussi sa façon de rester au contact d'une nouvelle génération. Sur le premier album *Copper Blue*, l'homme a appris à catalyser son énergie punk. En résultent un magma alternant des moments de pure noirceur (*A good Idea*, *The Slim*) et pas mal de mélodies parfaites (*Changes*, *Hoover Dam*). Parfait disque de vengeance.





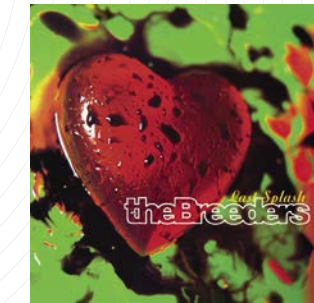
INDÉ

SONIC YOUTH

GOO

1990 | GEFEN RECORDS

Publié en juin 1990, *Goo* inaugure le nouveau contrat du groupe et le premier sur une major avec le label Geffen. Incidemment, ce sera sans aucun doute l'album le plus commercial de Sonic Youth, en particulier grâce au single *Kool Thing*, le titre de SY se rapprochant le plus d'un hit single (bien que l'on reste loin des Beach Boys !). Le titre offre un duo entre le groupe et Chuck D, l'émérite leader de Public Enemy et sur l'album, on note la présence de Jay Mascis de Dinosaur Jr. sur trois titres. Le groupe de Kim Gordon deviendra avec cet album l'un des groupes majeurs du rock alternatif US des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix et influencera de nombreuses formations futures, tout comme le Velvet Underground à la fin des années soixante. L'héritage punk, les dissonances, le son *lo-fi*, l'expérimentation bruitiste et les mélodies pop concassées constituent l'héritage musical de SY. *Goo* en est le flambeau.



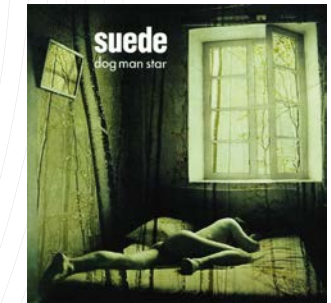
THE BREEDERS

LAST SPLASH

1993 | 4AD RECORDS

Que retenir des *nineties*? La chose suivante : aucune décennie n'a été aussi propice à la pop et au rock indépendants.

Mieux, les véritables tubes de cette période sont pratiquement tous à mettre au crédit de groupes et d'artistes qui n'étaient pas donnés gagnant d'avance. *Cannonball* et sa basse tout en ondulations n'est pas le moindre de ces tubes. Oui, mais *Last Splash*, second album de The Breeders, de Dayton, Ohio (groupe emmené par l'ex-bassiste des Pixies Kim Deal et sa sœur jumelle Kelley), ne se limite pas à ça. Derrière la pochette purement dans les standards surréalistes de l'esthétique développée par le célèbre label 4AD, ce disque forme même un condensé parfait du brouillard rock de l'époque. Imaginez une collision accidentelle entre l'innocence pop des *girls bands* des années soixante, la rage à froid des Nirvana et consorts, puis saupoudrez de féminisme et vous saisissez le message distillé sur tous les mouvements de ce disque ; de *Cannonball*, à *Divine Hammer* en passant par la ballade *Drivin' on 9*,



SUEDE

DOG MAN STAR

1993 | VIRGIN RECORDS

On désigne souvent Suede comme un groupe alternatif, mais ce sont bien à des maîtres du britpop que nous avons af-

faire. Ils ont déjà sorti un album limpide, au titre homonyme, *Suede*. *Dog Man Star* sera plus sombre, plus profond, plus riche que son prédécesseur avec l'injection de cuivres et de cordes à profusion, ajouts que certains critiques qualifieront de doses de prétention. Anderson est alors, comme il le révéla, consumé par la consommation massive de drogues psychédéliques et il se sert de cet état pour pousser ses limites créatives. Plus personne dans le groupe ne se parle mais les morceaux s'enchaînent comme la troublante ballade *Wild Ones* ou l'audacieux *We Are the Pigs* et son atmosphère oppressante. Flamboyant, clairement inspiré par David Bowie, *Dog Man Star* emporte l'auditeur dans un monde de visions et d'images parallèles remarquablement orchestrées et servies par la voix ample d'Anderson.



DEAD CAN DANCE

INTO THE LABYRINTH

1993 | 4AD RECORDS

Après trois ans de break, Lisa Gerrard et Brendan Perry se retrouvent dans le studio de ce dernier, dorénavant instal-

lé en Irlande. *Into the Labyrinth* va leur faire quitter le succès d'estime pour la reconnaissance internationale. Leur musique sombre, d'inspiration médiévale et souvent ethnique comme le superbe *Yulunga* directement puisé dans les racines du peuple aborigène, va toucher une large frange d'un public avide de sonorités profondes, différentes et avec du sens. Bongos, djembés, clavecin, flûte, tablas et autre sitar, complétés par des samples et effets électroniques, viennent bercer des mélodies intemporelles et ces atmosphères mystiques et introverties chères au duo. Si les pièces classiques (*The Carnival Is Over*, *Tell Me About the Forest (You Once Called Home)*) conviennent parfaitement à la voix profonde de Perry, le chant aérien a cappella de Lisa Gerrard fait des merveilles comme sur la complainte celtique *The Wind That Shakes the Barley*. Envoûtant.



THE AUTEURS

NEW WAVE

1993 | HUT RECORDINGS

Ils avaient tout pour gagner la bataille britpop des *nineties*. Tout pour humilier Suede sur son terrain post-David Bowie

et faire ravalier son « Petit The Kinks illustré » à Blur. Ils avaient tout, mais sans doute trop. Sur le premier album de The Auteurs, *New Wave*, le leader Luke Haines, blond, sarcastique, ne peut s'empêcher de mettre en avant une arrogance mélodique et intellectuelle. Résultat : des chansons intouchables esquissant délicatement le portrait d'une Angleterre après Thatcher à grand renfort d'humour à froid et de fierté d'appartenir au club des déclassés. L'album s'appelle *New Wave* et c'est un chef-d'œuvre caché qui mérite d'être redécouvert. Même s'il n'a pas procuré le succès mérité à Luke Haines, il aurait pu recycler le monologue de Belmondo dans *À bout de souffle* : « Si vous n'aimez pas l'Angleterre, si vous n'aimez pas le rock, si vous n'aimez pas les jeunes en colère. Allez-vous faire foutre ! »



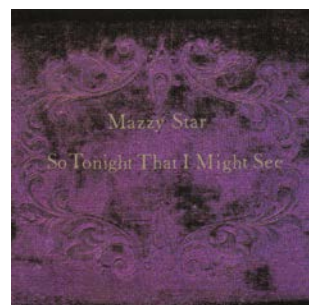
SMASHING PUMPKINS

SIAMESE DREAM

1993 | VIRGIN RECORDS

Le succès de Nirvana n'a pas fait du bien à tout le monde. Billy Corgan et ses Smashing

Pumpkins par exemple : « Tout allait parfaitement pour nous quand soudain, boum : Nirvana. D'un seul coup nous sommes passés du statut de futures superstars du rock à celui de quasi has been. Les gens nous disaient même : "Bon, si vous étiez si forts, c'est vous qui auriez dû connaître le succès de Nirvana". » Évidemment, la citrouille en chef dramatise. C'est pourtant ce climat d'insécurité qui va lui donner la rage nécessaire pour écrire ce chef-d'œuvre. Grande affaire du second opus du groupe de Chicago : se tenir à égale distance de la New Wave et de la déferlante grunge jusqu'à y trouver son point d'équilibre. Cette position pas si inconfortable va donner au noisy rock la candeur, la tourmente, voire un supplément d'âme. C'est d'un quitte ou double que les Pumpkins sont devenus les icônes rimbaldiennes d'une nouvelle jeunesse indie.



MAZZY STAR

SO TONIGHT THAT I MIGHT SEE

1993 | CAPITOL RECORDS

Les enfants du Velvet Underground, on le sait, tirent la tronche, se planquent derrière des lunettes à verres fumés,

et ne se laissent pas saisir facilement. Être nulle part et ailleurs en même temps, voilà un art que savent parfaitement pratiquer les boudeurs Californiens de Mazzy Star sur leur chef-d'œuvre vénéneux *So Tonight That I Might See*. Côté pile, des mélodies façon *cowgirls* qui ont le blues sur lesquelles vocalise, avec la grâce à distance de Nico, la jolie Hope Sandoval. Côté face : un folk pour insomniaques, distillé les yeux dans le vague par Dave Roback. Et, au milieu de cette montée, des orgues, des larsens, des tambourins, des cloches et surtout des rythmiques étirées au maximum (*Mary of Silence*, *So Tonight That I Might See*) comme chez les Doors ou le Jefferson Airplane. Cet album a même réussi à attirer la lumière au moyen du tube toujours indémodable *Fade Into You*. Si le retour du psychédéisme, le vrai, a bien eu lieu en 1993, la fleur du mal ne pouvait repousser qu'à San Francisco.



SLOWDIVE

SOUVLAKI

1993 | CREATION RECORDS

Guitares en apnée, voix de sirènes, mélodies pour ados collés à leur bibliothèque. Voilà comment on pourrait décrire

le shoegazing. Cette lubie du rock indie pouvait-elle promettre la gloire à tous ses ambassadeurs ? Pas certain, et les Anglais de Slowdive en ont fait l'expérience. Plus discret que ses contemporains *nineties*, Ride ou My Bloody Valentine, le groupe a pourtant réalisé avec *Souvlaki* un sommet du genre. Ici le rock bruitiste et les ambiances planantes de l'électronique se marient à merveille. Mieux, le groupe collabore sur deux titres avec Brian Eno en personne et réussit le challenge pas évident de changer un vieux tube cow-boy (*Some Velvet Morning*) en extase pluvieuse. Pas suffisant malgré tout pour s'imposer dans un paysage alternatif à l'époque plus attiré par la fureur grunge. L'histoire rattrapera plus tard Slowdive et transformera *Souvlaki* en matrice originelle de la dream pop. Les rêveurs ont toujours raison.



MELVINS

HOUDINI

1993 | ATLANTIC RECORDS

On examine souvent la fièvre grunge à travers le parcours de ses ambassadeurs les plus commerciaux. Mais pour com-

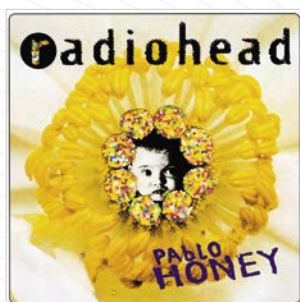
prendre les fondements de ce rock ayant servi d'exutoire à la génération X, il faut découvrir les pionniers insoumis que sont les Melvins. Nous sommes en 1993. Le combo emmené par le hurleur King Buzzo va s'offrir son premier album pour une major. Pour donner quelques gages à son nouveau label, la bande toque à la porte du succès avec un Kurt Cobain producteur comme atout. Malin, mais pas suffisant pour transformer cette mutation de punk, de rock et de heavy metal noire comme le charbon en quelque chose de commercial. « Kurt Cobain n'était pas en forme pour produire quoi que ce soit » révélera Buzzo au magazine *Kerrang*. Vrai. Pas mal d'histoires de folie, de séjours en desintox et de... coups de poignards traînent au sujet de l'enregistrement d'*Houdini*. Mais disons qu'avec la force brute de ce disque malgré tout adoré des puristes et l'exploit d'en vendre... 110 000 exemplaires, cela reste une belle histoire.

BJÖRK

DEBUT

1993 | ONE LITTLE INDIAN RECORDS

Björk est vive, hyperdouée, ambitieuse et elle s'ennuie. Et son Islande natale se révèle bien trop petite pour combler ses manques. La voici à Londres où son talent, mûri par une adolescence baignée de musique, va exploser. L'ex-chanteuse des Sugarbubes veut chercher, explorer et *Debut* charme, fascine et interroge. Déjà, il y a cette voix unique d'une rare amplitude, qui peut aller remuer l'enfance et nous embarquer dans le futur. Puis il y a ces sons, ces morceaux intersidéraux qui nous plongent dans les tréfonds du New Age ou ce qu'on appelle à l'époque l'*Intelligent Dance Music* (*Big Time Sensuality* et *There's More to Life than This*, enregistrés dans les toilettes d'un bar). D'autres vont partir visiter le jazz, la simplicité d'une brassée de cuivres ou les faubourgs de Bombay. Björk éructe, tempête, câline et subjuguée. Après ce bon *Debut*, Björk va continuer le combat sans jamais baisser les bras.



RADIOHEAD

PABLO HONEY

1993 | PARLOPHONE RECORDS

Ceux qui découvriront cet album de Radiohead, le tout premier de leur discographie, après les disques phares de

leur carrière à venir (*OK Computer*, *Kid A*, *Amnesiac*...) seront peut-être surpris. Ici, pas d'effets sonores, pas de machines, pas non plus de morceaux à la construction alambiquée. À l'époque, Radiohead est un simple groupe de rock et c'est déjà beaucoup. Outre *Creep*, qui deviendra leur morceau signature, *Pablo Honey* contient de bons titres à l'inspiration grunge et d'autres plus pop-rock comme *Stop Whispering*, *Thinking About You*, *Anyone Can Play Guitar* ou *I Can't* et ses guitares saturées. Déjà, on sent que l'âme de Radiohead est entre les mains de Thom Yorke, chanteur charismatique, guitariste engagé et à la racine de tous les textes, même s'il partage encore la composition avec Phil Selway, Ed O'Brien et les frères Greenwood. Puis Radiohead deviendra le groupe que l'on connaît.



PULP

HIS 'N' HERS

1994 | ISLAND RECORDS

À Blur, l'image des forts en thèmes londoniens blindés en références nobles (The Kinks, Madness, The Specials). Aux

frères pétards d'Oasis l'attitude *working class hero* du nord de l'Angleterre et les emprunts aux Beatles. Dans le contexte fortement polarisé de la britpop, Pulp – combo à mi-chemin entre Scott Walker, Barry White et Roxy Music – ouvre une troisième voie. Ces outsiders de Sheffield ont quelque chose que les autres n'ont pas : Jarvis Cocker, *singer-performer* au look de grande asperge costumée, mais aussi chroniqueur parfaitement à son aise dès qu'il s'agit de croquer la pas si *cool Britannia*. Voix de crooner ultra-sexué et hanches perpétuellement en feu, il va installer Pulp en première division britpop. Avec *His 'n' Hers* vous aurez donc, pour le prix d'un disque, le meilleur de la pop synthétique, un héros ironique, mais aussi pas mal de névroses. N'est-ce pas tout ce que nous demandons tous à l'Angleterre ?



OFFSPRING

SMASH

INDÉ

THE OFFSPRING SMASH

1994 | EPITAPH RECORDS

Qui, en 1994, peut succéder dans le cœur de la jeunesse américaine et européenne à Nirvana ? The Offspring avec *Smash* figure parmi les élus via son punk rock serti de metal redoutablement efficace. *Come Out and Play*, son riff percutant, ses mélodies arabisantes et ses paroles dénonçant la violence dans le milieu scolaire, effectue la moitié du travail, l'autre étant contenue dans le reste de l'album. Sincère et énervé, sans concession sinon celle de la qualité, The Offspring se délecte et nous régale en se jetant à corps perdu dans le ska (*What Happened to You?*), le metal (*So Alone*) et même la power pop hypermusclée avec l'imparable *Smash*. Mais leur principal fonds de commerce demeure ce punk rock gorgé d'énergie et de rage que l'on entend dans *Nitro (Youth Energy)*, *Bad Habit*, *Genocide* ou *It'll Be a Long Time*, cette vague sonore qui laisse l'auditeur chancelant. Un vrai trip au pays du gros son et qui coûta seulement 20 000 dollars à enregistrer !



HOLE LIVE THROUGH THIS

1994 | DGC/CITY SLANG RECORDS

« J'ai toujours aimé être en compétition avec Kurt en cela que j'ai toujours voulu écrire des mélodies qui restent en

tête » racontait Courtney Love au magazine *Spin* quand on l'interrogeait sur la genèse du deuxième Hole, *Live Through This*. C'est le 12 avril 1994, soit quatre jours après le traumatisant suicide de Kurt Cobain, que sa veuve rageuse, Courtney Love, fait paraître le véritable chant du cygne grunge. N'en déplaise à ceux qui ont toujours vu en la scandaleuse ex-stripteuse Courtney une des raisons expliquant le geste fatal du petit prince de Seattle, cela n'était pas théorisé. Par contre *Live Through This* est le meilleur album de Hole, le plus Nirvanesque. Il délivre douze sommets de nihilisme rock et de révolte féministe, derrière une pochette signée par la célèbre photographe de mode Ellen Von Unwerth, finalement aussi marquante que le fameux bébé nageur de *Nevermind*. Des titres comme *Miss World*, *Rock Star* ou *Doll Parts* auront le même effet dévastateur sur la nation alternative que *Smells Like Teen Spirit*. S'il y a un futur au punk, il sera féminin.



THE DIVINE COMEDY PROMENADE

1994 | SETANTA RECORDS

Neil Hannon a toujours pris plaisir à s'abriter derrière le nom de The Divine Comedy pour créer sa pop orchestrale lettrée, teintée d'humour et de dérision. *Promenade*, une sorte d'album concept autour d'un couple passant une journée au bord de la mer, est le troisième album de The Divine Comedy, un disque centré autour du thème de l'eau, que l'on retrouve mentionnée dans *Bath*, *The Summerhouse*, *Neptune's Daughter*, *A Seafood Song*, *Geronimo* et *Tonight We Fly*, et de la mythologie. Mercure apparaît dans *Going Downhill Fast* et la balade à vélo du héros allant retrouver sa muse, Aphrodite dans *Bath* et le bain de mer de celle-ci, Neptune dans *Neptune's Daughter*. Godard et Truffaut font également partie du paysage via des citations. Hannon aime les cordes et ne s'en prive pas, offrant à ses belles chansons une parure orchestrale qui leur donne un attrait supplémentaire. Neil Hannon sait tout faire, tout chanter, il nous le prouve sur ce disque magistral. Deuxième album, second chef-d'œuvre, du bel ouvrage.



BECK MELLOW GOLD

INDISPONIBLE

1994 | BONG LOAD RECORDS

Il a déboulé, dépenaillé et ahuri, à la cadence d'un hymne porté par des *beats*, une guitare *slide* et un refrain de fumeur de beuh magique : « *I'm a loser baby! So why don't you kill me?* » Nous sommes en 1994, le leader de Nirvana, Kurt Cobain, vient de mettre à exécution la menace contenue dans *I Hate Myself and Want to Die*, et la génération X chiale. Retour à la normale ? Au contraire. Il ne faudra qu'un album à Beck, loustic californien petit-fils d'un peintre disciple du mouvement Fluxus, pour donner à la nation alternative son meilleur shoot de rock libertaire. La formule de *Mellow Gold* ressemble à un collage entre le blues de Captain Beefheart, l'esthétique punk, le hip-hop sauce Beastie Boys et plein d'autres choses qui groovent. Évidemment, plus de vingt-cinq ans après, l'outsider n'a plus jamais connu un tel état de grâce.



BUSH SIXTEEN STONE

1994 | TRAUMA/INTERSCOPE RECORDS

Pour les esthètes et les tenants d'une ligne rock dure, l'expérience grunge aurait dû stopper net après le suicide de Kurt

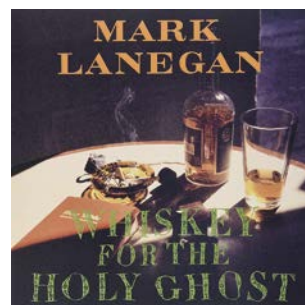
Cobain et l'implosion de Nirvana. Pour une grande partie des *indie kids* aux cheveux longs et aux chemises à carreaux, les choses ne pouvaient pas s'arrêter là. Conséquence : voilà Bush, groupe londonien dont le rock est presque entièrement nourri au son si particulier de Seattle. Emmené par le fort joli Gavin Rossdale, Bush va tout simplement frapper un des plus gros coups commerciaux qui soient en 1994, avec la sortie du premier album *Sixteen Stone* capable de se connecter à la rage de Nirvana pour la transformer en couplets refrains assez monstrueux (*Comedown*, *Swim*). Les puristes ne l'avaient pas vu venir, mais le grunge est devenu la pop du milieu des *nineties* avec ce disque.



OASIS DEFINITELY MAYBE

1994 | CREATION RECORDS

Cintré dans son K-Way, mains dans le dos et nez posé sur le micro, il fait tourbillonner son accent de Manchester : « *I'm feeling supersonic. Give me gin and tonic!* » Lui, c'est Liam Gallagher. Particularisme : il se fout comme de son premier tube de colle à rustine sniffé aux abords du stade Old Trafford de passer pour un branleur. Avec son frangin guitariste à l'écriture des tubes – et trois autres gars sans charisme –, il l'exige : ça sera *Live Forever* ou rien. La suite va lui donner raison. Il n'a fallu que quelques mois de chauffe (et autant de poussées d'ego dans la presse) pour qu'Oasis devienne le phénomène que le rock anglais attendait depuis longtemps. Leur premier album est sans aucun doute le meilleur point d'équilibre entre les mélodies des Beatles, le glamour de T-Rex et le groove de la scène de Madchester. Nous sommes en 1994, un jeune type arrogant chante « *Tonight, I'm a rock'n'roll star* ». L'Oasismania vient de débiter.



MARK LANEGAN

WHISKEY FOR
THE HOLY GHOST

1994 | SUB POP RECORDS

Visage buriné par les excès, Mark Lanegan ressemble à un personnage sorti d'un roman

de William Faulkner. Pourtant, quand il éclaire sur les intentions qui ont mené à son deuxième album solo, *Whiskey for the Holy Ghost*, l'ex-leader des Screaming Trees s'en remet surtout à l'influence des livres signés Cormac McCarthy. Une histoire hantée donc, mais aussi un de ces disques pleins de nicotine, d'appels à Dieu et de regrets noyés au cul d'une bouteille de bourbon. Pour titubant qu'il soit, l'équilibre tient sur ses deux pieds. Vu le passif du bonhomme cet album n'aurait pu n'être qu'une longue plainte folk-blues étirée jusqu'à plus soif. Au lieu de ça, il frôle constamment le splendide en matière de *songwriting*. Il est même possible de reconnaître dans ces chansons un sens du clair-obscur à la Leonard Cohen. En 1994, année du suicide traumatisant de Kurt Cobain, l'Amérique chiale, mais c'est le romantisme qui gagne.

PORTISHEAD

DUMMY

1994 | GO! BEAT RECORDS

Portishead vient de... Portishead. Portishead, c'est Beth Gibbons et Geoff Barrow, ce sont les prémices du trip hop, ce son expérimental dérivé de l'acid-house qui déploie sur une voix envoûtante ses lignes de basse rauques, ses synthés plaintifs et ses guitares saturées. Portishead aurait pu se contenter de compiler mélodies planantes et variations électroniques mais le team sait écrire des chansons. *Sour Times* qui s'enroule autour du thème de *Danube Incident* composé par Lalo Schifrin pour la série *Mission Impossible*, l'ensorcelant *Glory Box* et son solo de guitare magnétique ainsi que *Strangers* dont scratches et synthés malmènent l'air ambiant. Le lien demeure la voix désenchantée de Beth Gibbons qui nous déchire le cœur dans ce voyage mélancolique et hypnotique empli d'émotion. Avec *Dummy*, sacré meilleur album de l'année 1994 en Angleterre, Portishead a su d'emblée personnifier le célèbre *Bristol sound* qui deviendra rapidement une marque de fabrique de la nouvelle scène anglaise.



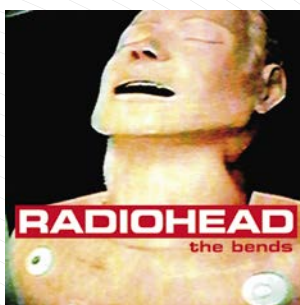
WEEZER

BLUE ALBUM

1994 | GEFEN RECORDS

Pour ces nerds de L.A., tout a commencé par un hit. Sur *Undone: The Sweater Song*, Weezer reprend à son compte

la dynamique rock calme / tempête des grands frères Pixies et Nirvana, mais y ajoute autre chose : le malaise de ceux qui n'ont jamais été les *cool kids* du lycée. Ce qui donne ce refrain auto-destructeur énoncé calmement par le malingre River Cuomo : « *Si tu veux détruire mon pull, retiens mon fil lorsque je m'en vais. Regarde-moi me démêler, je serai bientôt nu* ». Sur son premier album, Weezer joue avec l'idée selon laquelle l'indie rock est avant tout une affaire d'outsiders. Vrai, même si c'est aussi une histoire de génies mélodiques pas toujours appréciés à leur juste valeur. Voilà bien la grande affaire de chansons comme *Buddy Holly*, *Say It Ain't So* ou encore *No One Else* : elles ont l'odeur sulfureuse de l'après-grunge, mais appartiennent en fait au territoire pop de pas mal de groupes en B (Beatles, Beach Boys, Big Star). Ce que confirmera le succès inattendu de ce grand album de power pop.



RADIOHEAD

THE BENDS

1995 | PARLOPHONE RECORDS

Et puis soudain, Radiohead explose. Mis en boîte durant l'année 1994, produit par John Leckie et enregistré par Nigel

Goodrich, qui deviendra ensuite leur producteur attitré, *The Bends* s'éloigne des influences grunge de *Pablo Honey* pour définir un tout nouveau style fondé sur des chansons plus fouillées aux textes mystérieux, l'utilisation massive de claviers et des couches de guitares. À Johnny Greenwood la guitare lead, à Ed O'Brien les effets, à Yorke la rythmique. Justement, Yorke semble habité, délivrant un chant d'une puissance rare, des titres d'une efficacité dévastatrice. Par leur complexité et leur lyrisme, *My Iron Lung* (enregistré live) et *Bullet Proof... I Wish I Was* augurent de leur travail futur, en particulier le registre développé avec *Paranoid Android*. Tandis que *Street Spirit* baigne dans la mélancolie et quand la splendide mélodie de *Fake Plastic Tree* flirte avec l'acoustique, *High and Dry* ou *Just* nous ramènent à l'essence du rock.



FRONT 242

FRONT BY FRONT

1995 | CAPITOL/ROSWELL RECORDS

Ici l'album de la sortie d'underground pour les Belges de Front 242 et leur Electronic Body Music. Ce disque est un

mix géant au sein duquel punk et techno envoient le battement cardiaque d'un monde désindustrialisé. Nous sommes en 1988, le rideau de fer commence à se fendiller. Après avoir dansé à l'ombre des usines désaffectées la jeunesse se prépare enfin au *Summer of Love*. *Front by Front* sera l'album « à tubes » qui accompagnera le mouvement. Moins radical que les précédents enregistrements de la formation, ce quatrième Front 242 a certes gardé les frottements industriels, mais y a ajouté l'énergie *dance*. Résultat : un délice sensuel pour les teufeurs européens prêts à vivre l'épiphanie dance au rythme des sommets *Headhunter* ou *First In/First Out*. Aujourd'hui, on peut dire que sans Front 242 il n'y aurait sans doute jamais eu de Nine Inch Nails ou de Ministry. D'accord mais, à bien y penser, il est aussi probable que ce disque a fait entrer la culture rave dans la vie des rockers. Comme aucun autre.



OASIS

(WHAT'S THE STORY)
MORNING GLORY?

1995 | CREATION RECORDS

Noël Gallagher est, évidemment, un génie de la composition ! Combien de tubes im-

parables dans les trois premiers albums d'Oasis ? Prenez celui-ci, le second. Y nichent le psychédélique et bouleversant *Champagne Supernova*, *Roll with It* et son mur de guitares, *Wonderwall* bien entendu, la chanson d'amour ultime dont son auteur assure pourtant qu'elle parle d'un ami imaginaire arrivant pour vous sauver de vous-même. On y trouve aussi le puissant *Don't Look Back in Anger* que, pour une fois, Noël prend soin de chanter lui-même, reléguant son frère Liam au rôle de choriste. Plus de vingt-deux millions d'exemplaires de ce monument de la britpop vont résonner dans les demeures des amateurs de chansons simples, racées et souvent drôles. Un plaisir candide et spontané que nous offre ici, aidé par le frangin Liam et sa voix ronde, Monsieur Noël Gallagher, le petit génie de Manchester.

PORTISHEAD



DUMMY

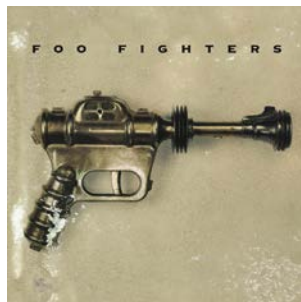


SONIC YOUTH WASHING MACHINE

1995 | GEFFEN RECORDS

Sonic Youth est devenu la statue du commandeur du rock des *nineties* et de l'après grunge. Quasi intouchable de-

puis les sorties de *Goo* (1990), *Dirty* (1992) et *Experimental Jet Set, Trash and No Star* (1994), le groupe de Thurston Moore, Kim Gordon, Lee Ranaldo et Steve Shelley doit dès lors se poser la question : Comment brûler de nouveau quand on a déjà énormément irradié ? La réponse se trouve dans *Washing Machine*, soit un des albums les plus apaisés et mélodiques fournis par la jeunesse sonique. Au bruit et à la fureur succède désormais une sorte de blues amplifié et expérimental (*Diamond Sea*) pas si loin du Velvet Underground période *White Light*, *White Heat*. Cet album va même permettre à Sonic Youth de se rapprocher des héritiers (Beck ouvrira pour la tournée *Washing Machine*, Kim Deal des Breeders prêtera sa voix cassée si particulière sur *Little Trouble Girl*). Il n'en fallait pas plus pour solidifier un statut de parrain de l'indie rock U.S.



FOO FIGHTERS FOO FIGHTERS

1995 | CAPITOL/ROSWELL RECORDS

Au sein de Nirvana, Dave Grohl a rempli deux missions : être un batteur d'exception et servir de contrepoint, bien dans ses bas-

kets, à un Kurt Cobain rongé par les drogues et l'autodépréciation. Partant de là, qui aurait pu mettre un billet sur l'avenir de Dave Grohl ? Pas grand monde. Mais voilà, cela fait longtemps que le chic type compose pour son plaisir. Après le suicide de Cobain, celui qui a passé une grande partie de sa jeunesse en Virginie, trouve même la force de ne pas sombrer en perfectionnant plusieurs titres basés sur une alternance calme/tempête. Au départ, destinés à un album limité à cent exemplaires, ces morceaux vont susciter l'admiration des amis célèbres du cogneur de fûts (Tom Petty, Eddie Vedder). Et comme les comparaisons avec Nirvana et Husker Dü affluent, un groupe est mis sur pied et ce premier album deviendra même un des succès surprises de l'alternative rock. Faites ce que vous voulez de la fameuse phrase de Francis Scott Fitzgerald : « *Il n'y a pas de second acte dans les vies américaines.* »



TINDERSTICKS TINDERSTICKS II

1995 | THIS WAY UP RECORDS

En 1995, l'Angleterre britpop se regarde le nombril, et mise sur un vrai-faux combat de boxe entre les Londoniens de Blur

et les lads de Manchester Oasis. Sinon que le meilleur disque anglais sorti au mitan de la *cool britannia* ne s'appelle ni *The Great Escape*, ni (*What's the Story*) *Morning Glory*. Il ressemble plutôt à ce sommet de haute couture pop qu'est le second album des Tindersticks. La formule musicale est inchangée depuis leur révélation deux ans plus tôt, mais mieux structurée et plus arrangée que jamais. Ici la voix de basse (le toujours élégant Stuart Staples) est portée à un point d'incandescence absolue. Les montées à mi-chemin entre John Barry et le Velvet Underground, quant à elles, inventent un voyage intérieur en forme de pure hypnose sensuelle. Alors, certains minimiseront la portée de ce disque et diront « *oui, mais cette pop est avant tout un truc de dandys et d'amateurs de films d'avant-garde* ». Vingt-cinq ans après, l'esthétisme, le vrai, vieillit de mieux en mieux.



THE DIVINE COMEDY CASANOVA

1996 | SETANTA RECORDS

Jusqu'alors, Neil Hannon pratiquait son art dans un semi-anonymat. *Casanova* et son tube *Something for the*

Weekend vont changer la donne. Désormais, The Divine Comedy œuvre dans la cour des grands et l'artisan solitaire qui joue à peu près de tous les instruments sur les albums va même finir par s'entourer de musiciens. En attendant, Hannon vire plus britpop avec des chansons aux mélodies directes et chantantes bourrées de cet humour si *british* dont l'Irlandais s'est fait une spécialité. Seul *The Dogs and the Horses*, hommage évident à son héros Scott Walker, sort de ce schéma pour proposer une approche orchestrale, un ensemble classique ayant été convié aux studios Abbey Road. Après *Casanova*, le petit blondinet rigolo est désormais une pièce maîtresse dans le paysage musical du Royaume-Uni, un rôle qu'il mérite amplement.



EELS BEAUTIFUL FREAK

1996 | DREAMWORKS RECORDS

La mort l'ayant toujours entouré, on comprend que Mark Oliver Everett ait eu besoin de se plonger à fond dans la mu-

sique via ses pseudos d'E, MC Honky et de son groupe Eels. *Beautiful Freak* contient des textes sombres relatant sa marginalité, sa solitude, ses angoisses, le tout avec assez d'humour pour que chacun adhère. D'autant plus que la musique du trio, composée par Everett, se révèle être un incroyable laboratoire sonore mêlant guitares grunge, piano Wurlitzer guilleret et trombone inquiétant avec des bidouillages sonores à bases de samples, *loops* et platines. L'assemblage est détonant, passant d'un seul coup du trip hop au grunge puis à la pop ou au rock psychédélique comme sur *Novocaine for the Soul*, le tube, qui contient par ailleurs des samples de *Let the Four Winds Blow* du grand Fats Domino. La subtile ballade *Flower* emprunte quant à elle au grand soulman Al Green via son morceau *I'm Glad You're Mine*. Brillant, déroutant, émouvant.



THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE

TAKE IT FROM THE MAN!

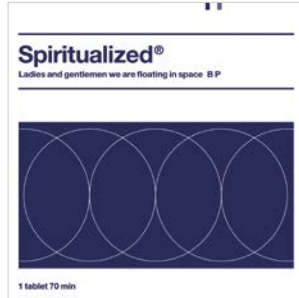
1996 | BOMPI RECORDS

Quelques années auront été nécessaires pour que le rock

mi-psychédélique, mi-punk de The Brian Jonestown Massacre explose à la face de la nation alternative. Il a surtout fallu un documentaire halluciné (*Dig*) pour saisir la figure psychotique du leader de ce groupe, Anton Newcombe. En gros, Newcombe pète des câbles, hurle, terrifie et choisit l'option « *défonce, chaos et refus des compromis commerciaux* » les ¾ du temps, pour ne pas salir son rêve rock'n'roll. Déjà en 1996, sur le troisième album de la formation de Portland, les bases étaient posées sous la forme d'un cri d'amour total aux grands anciens rock sixties et *seventies* (les Rolling Stones de *Their Satanic Majesties Request* en premier lieu). Alors évidemment, Newcombe et sa bande ne s'embarrassent pas d'effets de manche numériques et restent solidement accrochés au son garage et live. C'est ce refus des compromis qui donne d'ailleurs à *Take It from the Man!* ses allures d'indémoudable.

PHOTOGRAPHY BY JAMES WILSON

PHOTOGRAPHY BY JAMES WILSON

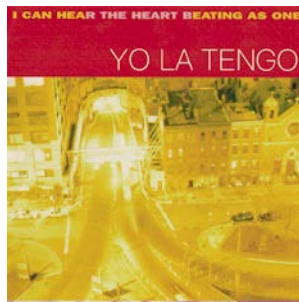


SPIRITUALIZED LADIES AND GENTLEMEN WE ARE FLOATING IN SPACE

1997 | DEDICATED RECORDS

Dans l'Angleterre de 1997, on a d'un côté les dévots de Ra-

diohead pour qui *OK Computer* reste l'album intouchable ; de l'autre, une poignée d'illuminés selon lesquels Spiritualized, et son maître d'œuvre Jason Pierce, ont sorti avec *Ladies and Gentlemen...* un sommet comme le rock n'en a plus produit depuis des lustres. Dès son ouverture, le disque met en sons la sensation du goût retrouvé après un long cauchemar narcotique. Pour cela, Spiritualized invite les cordes du Balanescu Quartet, Dr. John, la légende blues mystique de La Nouvelle-Orléans, et convoque l'esprit des Beach Boys et la ferveur du gospel. Résultat : une transe planante où les montées au cours desquelles guitares, cuivres et synthétiseurs explosent de partout. Soit un remède aux crises de foi en tout genre. Pour *NME*, aucune hésitation : *Ladies and Gentlemen...* devait finir sur la plus haute marche de son podium 1997. Devant *OK Computer*, évidemment.



YO LA TENGO I CAN HEAR THE HEART BEATING AS ONE

1997 | MATADOR RECORDS

Ils n'ont jamais été aussi dé-

braillés que leurs collègues de label Pavement ni autant respectés pour leur avant-gardisme que Sonic Youth. Pourtant, Yo La Tengo ressemble bien au meilleur groupe de rock que personne ne connaîtrait. Mieux, *I Can Hear the Heart Beating as One*, huitième album studio du trio aux faux-airs de vendeurs de comic books, constitue le sommet de leur discographie. Il y a ici seize titres et autant de façons pour le groupe de payer son tribut à ses obsessions – amour pour le rock new-yorkais urbain, subtiles emardées free-jazz, mélodies pop fleurant bon le *swinging London* des sixties, expérimentations à la limite du krautrock, etc. À l'arrivée *I Can Hear the Heart Beating as One* sonne comme une des œuvres les plus complètes et les plus joliment sophistiquées produites à ce jour par un *indie band* d'Amérique. « *Yo La Tengo a fait autant pour les mariages et l'amour que le Velvet pour l'héroïne et les drogues* » a un jour écrit un rock critique U.S. On ne saurait mieux résumer.

PHOTOGRAPHY BY JAMES WILSON

PHOTOGRAPHY BY JAMES WILSON



BJÖRK HOMOGENIC

1997 | ONE LITTLE INDIAN RECORDS

Sur la pochette, une geisha recomposée à la palette digi-

tales joint ses mains en signe d'accueil. Forcément cela impressionne, déconcerte. Cela résume aussi parfaitement à quelles cimes peut encore aspirer Björk, maintenant qu'elle est devenue la figure de proue d'une pop électronique à parts égales accessible et exigeante. *Homogenic* est donc le véritable troisième album de l'Islandaise et c'est sans le moindre doute le plus spectaculaire de toute sa discographie, puisqu'il trace comme un horizon infini aux expérimentations entamées la chanteuse sur *Debut* (1993) et *Post* (1995). Réalisé en symbiose avec le producteur et DJ Mark Bell (LFO), ce disque trouve un point d'équilibre entre les aspirations cinématographiques de la diva (*Bachelorette*, *All Is full of Love*) et son attachement à l'avant-garde et à la technopop (*Joga*, *Hunter*). Résulte de cette alchimie, rien moins qu'une vision. Celle dans laquelle les paysages de glace et de lave de l'Islande auraient été mis en orbite sur une station spatiale. Celle où la seule voix au monde capable d'apaiser et d'émouvoir, est celle d'une geisha du futur.



MORCHEEBA BIG CALM

1998 | INDOCHINA RECORDS

Leur premier disque, *Who Can You Trust*, nous avait permis de croire en ce combo de trip

hop venu de Londres. *Big Calm* opère un grand pas en avant en ne se cantonnant pas dans le trip hop un peu convenu de leurs débuts pour produire un détonant mélange de blues, funk, de jazz-fusion, reggae et electro qui démontre la maturité musicale de la formation. Porté par la voix envoûtante de Skye Edwards (qui quittera le groupe en 2003 pour y revenir en 2010), *Big Calm* est une œuvre sereine et rayonnante. L'instrumental *Bullet Proof* est le lien avec le hip-hop de leur fondation, *Over and Over* et *Fear of Love*, de purs ravissements bercés par des violons, tandis que *Friction* et son reggae chaloupé nous invitent en Jamaïque. *Big Calm*, album d'une sensibilité extrême, est certainement l'album le plus abouti et celui de référence pour tous les fans du groupe.

PHOTOGRAPHY BY JAMES WILSON

PHOTOGRAPHY BY JAMES WILSON



MERCURY REV DESERTER'S SONGS

1998 | V2 RECORDS

Au départ, un groupe d'Amé-

rique en plein chaos, spécialiste des mélodies démembrées à grands coups de larsens et de substances hallucinogènes. À l'arrivée, un des albums les plus unanimement célébrés de la fin des *nineties*. *Deserter's Songs* a été rêvé, conceptualisé et conçu comme une expérience de pure transcendance. Est-ce parce qu'ils ont vu leurs cousins The Flaming Lips prendre la route des étoiles sur *The Soft Bulletin* que Jonathan Donahue et consorts ont produit cet album parfait avec l'aide des anciens de The Band et du producteur Dave Friedmann ? Sans doute. « *Bands, those funny little plans that never work quite right* » susurre de sa voix brisée, Jonathan Donahue, comme pour tirer un trait sur le passé et lancer la chevauchée fantastique qui va suivre. De *Holes* au spectaculaire *Opus 40* en passant par *The Funny Bird* tout ici prend le parti de l'extase. Brian Wilson qualifiait ce genre de folie : « *une symphonie adolescente pour Dieu* ».



BELLE & SEBASTIAN THE BOY WITH THE ARAB STRAP

1998 | JEEPSTER RECORDINGS

« *Belle and Sebastian? I don't want to hear old sad bastard music!* » lâche, sarcastique, le

personnage de disquaire interprété par Jack Black dans l'adaptation de *High Fidelity*. Les années quatre-vingt-dix touchent à leur fin, et le groupe, emmené par l'érudit Stuart Murdoch, réussit un coup de force : apparaître aux yeux et aux oreilles d'une génération d'étudiants timides et intellectuels comme le groupe ayant tout saisi du mal-être relatif à l'âge des possibles. Autrement dit, Belle & Sebastian suit les glorieuses traces des Smiths. Une équation : mélodies parfumées à la mélancolie, textes truffés de références culturelles et esthétique dépouillée. Sur ce troisième album, les Écossais augmentent même leur potentiel d'attraction en puisant autant dans la northern soul que dans le patrimoine des grands maudits de l'internationale folk-pop. Cet album est un coup de force mélodique ramené à taille humaine, mais aussi le meilleur antidote qui soit à la génération Coldplay ou Muse. N'en déplaise à Jack Black.

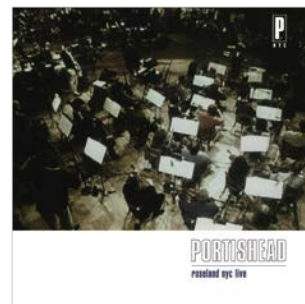
PHOTOGRAPHY BY JAMES WILSON

PHOTOGRAPHY BY JAMES WILSON



PLACEBO
WITHOUT YOU I'M NOTHING
1998 | VIRGIN/HUT RECORDINGS

Personne n'a jamais osé affirmer que sous les vocables indie, new indie et autre rock alternatif se cachait une joie de vivre chatoyante et exacerbée. Sombre est l'adjectif le plus employé pour qualifier ces sonorités sur lesquelles la majorité des groupes anglais a forgé son identité. Placebo en est un des piliers, illustrant ses textes tourmentés sur le sexe, l'homosexualité, les drogues et les amours perdues avec un son sépulcral tissé d'un maillage de titres rock tenus par une basse envoûtante et de longs passages brumeux, profonds et ensorcelants. Mélodramatique, le rendu des guitares – dont le style et les accords semblent être directement puisés chez les Américains de Sonic Youth –, accentue cet effet mordant du son Placebo, une ambiance générale totalement en phase avec les maquillages affectés de Molko. Avec *Without You I'm Nothing*, Brian Molko et Stefan Olsdal, accompagnés par le batteur Steve Hewitt, ont signé leur coup de maître. Un disque qui, ingéré à haute dose, s'avère justement loin d'être un simple placebo.



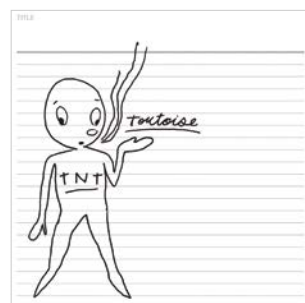
PORTISHEAD
ROSELAND NYC LIVE
1998 | GO! BEAT RECORDS

24 juillet 1997: tandis qu'est attendu pour la rentrée de septembre le second album du quatuor de Bristol faisant suite au succès de *Dummy*, Portishead invite ses fans à un concert exceptionnel. Roseland Ballroom, New York: le groupe est accompagné par un orchestre classique de trente-cinq musiciens. C'est l'enregistrement de ce spectacle unique qui est contenu dans cet album de toute beauté. Y figurent cinq titres de *Dummy* et sept du nouveau disque à paraître. Ce sont ces derniers qui se prêtent le mieux à une exécution classique, en particulier le glaçant *Humming* qui ouvre le show. Soutenus par des cordes et des cuivres remarquablement arrangés, *Cowboys*, *All Mine*, *Only You*, *Over* et *Half Day Closing* sonnent comme jamais. Les morceaux extraits de *Dummy* ne sont pas en reste, en particulier *Mysterons*. Autour des sons de Geoff Barrow et Adrian Utley, la voix de Beth Gibbons s'envole jusqu'aux voûtes de la salle.



ELLIOTT SMITH
XO
1998 | DREAMWORKS RECORDS

Bonnet en laine, regard triste et tatouage de bœuf sur le biceps, en 1998, beaucoup voient en Elliott Smith l'héritier des grands outsiders des sixties et *seventies*. Il faut dire que depuis le succès de *Miss Misery* (nommé aux Oscars pour le film de Gus Van Sant, *Will Hunting*), Smith a converti de plus en plus de monde à son *songwriting* si délicat. C'est dans ce contexte que *XO* va devenir la pierre angulaire de sa discographie. Plus sophistiqué (au dépouillement des débuts s'ajoutent désormais cuivres et cordes), et plus abordable à la fois. Le résultat est à couper le souffle et certains morceaux (*Independance Day*) semblent taillés dans le même bois folk-pop que les productions signées Nick Drake, Harry Nilsson ou Big Star. Mais alors, pourquoi le fort sensible Elliott Smith n'est-il pas devenu la star du *songwriting* que son talent lui promettait? En 2003, l'homme est retrouvé mort. Suicide ou meurtre? Le mystère fait aussi partie de cette légende fauchée en plein vol.



TORTOISE
TNT
INDISPONIBLE
1998 | THRILL JOCKEY RECORDS

« Nous étions perçus comme une sorte de groupe de rock. Enfin, [...] en ce qui concerne le rock, je pense que nous avons une approche marginale. » Ainsi parlent les membres du singulier Tortoise. Les années quatre-vingt-dix achèvent bientôt leur course et, sans cette fraction quasi-autonome originaire de Chicago, le courant post-rock (ou maths rock) ne serait pas devenu si marquant. Leur troisième opus *TNT* sera le cheval de Troie de ce mouvement instrumental. Derrière une pochette ornée d'un dessin enfantin il y a beaucoup plus qu'une visite en bonne et due forme du krautrock *seventies* venu d'Allemagne: tempos subtils du jazz, tropicalisme brésilien, clin d'œil aux BO d'Ennio Morricone et aux symphonies pop écrites par Brian Wilson. Mais à l'élitisme savant des collectionneurs de vinyles rares, la formation emmenée par le batteur John McEntire préfère la fausse nonchalance rock. Tant qu'à intituler son album du nom d'un explosif, autant tenter un dernier big-bang avant le passage à l'an 2000.

THE VERVE
URBAN HYMNS
1997 | VIRGIN/HUT RECORDINGS

Bien sûr il y a ce bouquet de cordes rejoint par une batterie surgie des limbes, puis la voix ourlée de Richard Ashcroft qui s'imisce dans cette symphonie pop aigre-douce qui, justement, se nomme *Bitter Sweet Symphony*. Cet hymne, devenu un des plus grands standards du rock moderne va quelque peu occulter la facture très britpop de ce beau disque. Les ballades (*The Drugs Don't Work*, *Lucky Man*, *Space and Time*, *Weeping Willow...*) sont à craquer, les titres planants à la Pink Floyd version Syd Barrett (*Neon Wilderness*, *Catching the Butterfly*) à déguster avec excès, les morceaux plus rock (*The Rolling People*, *Come On*) à consommer sans artifices. Composé et réalisé sous l'effet de nombreux opiacés (*the drugs don't work??*) et doté d'un petit vernis psychédélique qui lui donne encore plus de relief, *Urban Hymns* est à classer parmi les plus beaux albums de rock anglais de cette décennie pourtant déjà bien chargée.



CAT POWER
MOON PIX
1998 | MATADOR RECORDS

« J'ai senti quelque chose sortir de la terre, c'étaient des mauvais esprits (...) Ils étaient noirs comme la nuit et essayaient d'entrer dans mon âme. J'ai attrapé ma guitare et un enregistreur (...) Puis, je me suis mise à chanter les chansons qui sont devenues celles de Moon Pix. C'était horrible. » Interrogée par le quotidien britannique *The Telegraph* sur la genèse de son chef-d'œuvre, Chan Marshall, alias Cat Power, ne laisse planer aucun doute: elle était au plus mal au moment de transformer ses idées noires en blues-folk parfait. En 1998, Chan a mal vécu la surexposition médiatique – son précédent disque a été un succès, le couple qu'elle forme avec Bill Callahan fait fantasmer, etc. Dès lors la petite fiancée de l'Amérique qui pleure choisit une option: recentrer son *songwriting* sur sa vulnérabilité, ses fantômes et ses envies d'un blues global. Ici tout ce que la musique compte d'esprits (Nina Simone, Nico, Oum Kalsoum même) s'exprime à travers l'hypermensible Cat Power comme dans une séance de spiritisme.



OK COMPUTER

RADIOHEAD



INDÉ

RADIOHEAD

OK COMPUTER

1997 | PARLOPHONE RECORDS

Le lieu était pourri. Un genre de hangar tordu, sans toilettes ni cuisine ni eau courante. C'est dans ce Canned Applause Studio perdu que Radiohead enregistra près de la moitié de ce qui allait devenir *OK Computer*, soit *Electioneering*, *No Surprises*, *The Tourist*, *Lucky* et le planant *Subterranean Homesick Alien*. Puis le groupe déménagea à Bath, dans le beau manoir où The Cure avait précédemment mis en boîte *Wild Moon Swings*. Deux lieux, deux ambiances pour un album ambitieux qui va aussitôt trouver son public. Triant parmi le maelström d'idées artistiques qui se bousculent dans son cerveau, Thom Yorke va demeurer sur une ligne sombre et noire déclinant la folie, la mort, la globalisation et autre poussée des technologies sur des thèmes musicaux de la même couleur. *Paranoid Android* avec ses quatre parties distinctes est un des moments les plus forts de cet album hors du temps, mais comment ne pas frissonner sur les superbes et glaçants *Karma Police* et *Exit Music (For a Film)*. OK Radiohead!



RADIOHEAD

KID A

2000 | PARLOPHONE RECORDS

Prendre le large. S'extraire de sa zone de confort. Ou, pour traduire un titre de Radiohead, *Comment disparaître complè-*

tement? Le rock du début des années 2000 a trouvé un synonyme pour tout cela : faire son *Kid A*. Depuis le succès, critique et public, inouï de leur troisième album *OK Computer* (1997), Radiohead marche sur l'eau. C'est maintenant que les choses deviennent intéressantes. D'entrée de jeu Thom Yorke et sa bande annoncent à leur maison de disques que leur prochain disque ne contiendra « aucun single ». Avec *Kid A* Radiohead a fait un choix radical : remplacer sa routine indie à guitares par une palette d'ambiances contemplatives dont les racines se trouvent dans le jazz, l'électronique des contemporains du label Warp (*Idiotheque*) ou du côté de la sono mondiale planante sauce Brian Eno (*Treefingers*). Résultat de la plongée en territoire inconnu (qui se vendra plus que bien) : la BO parfaite pour accompagner tout ce que le monde numérique créera, craintes comme utopies.



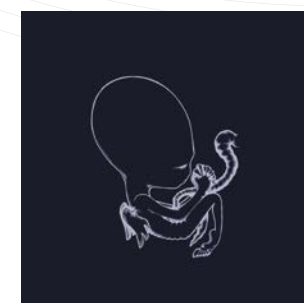
PHOENIX

UNITED

2000 | SOURCE/VIRGIN RECORDS

Versailles est fier de son château mais aussi de ses groupes d'électro Air et Phoenix. Ce dernier, composé de Thomas

Mars au chant, Deck D'Arcy à la basse et aux claviers et des deux guitaristes Laurent Brancowitz et Christian Mazzalai, déboule en l'an 2000 avec ce premier disque particulièrement bien composé, réalisé et produit. D'emblée, l'instrumental *School's Rules* envoie ses riffs de guitares fiévreux, suivi par le limpide *Too Young* sur lequel le chant en anglais de Thomas Mars en impose avec douceur. Tout au long de cet album chatoyant, Phoenix s'affranchit des genres et des codes, signant des hymnes dansants (*If I Ever Feel Better*), des furies pop-rock (*Party Time*) comme de fines ballades en dentelle (*Honeymoon*, *Summer Days*, *Embuscade*) ou des titres à la façon du rock californien des *seventies* (*On Fire*). Avec l'aide amicale de leurs amis Bazbaz et Thomas Bangalter, Phoenix sait tout faire et le fait bien.



SIGUR RÓS

ÁGAETIS BYRJUN

1999 | SMEKKLEVSA RECORDS

L'Islande n'a pas généré que The Sugarcubes, le groupe dans lequel Björk fit ses armes à la fin des années quatre-vingt. En

1994 apparaissaient Sigur Rós, sa pop progressive et sa nouvelle langue. Avec ce second album intitulé *Ágaetis Byrjun* (*Un bon début*), les quatre Islandais nous embarquent dans les méandres de leur univers hypnotique, un subtil mélange de pop et d'ambient où les nappes de synthétiseurs croisent les arrangements sophistiqués de cordes (en particulier sur le langoureux *Viðrar vel til loftárása*) et de cuivres (*Njú Batterí*). *Ágaetis Byrjun* apporte au rock des sensations musicales jusque-là inconnues. Leader incontesté du groupe, Jón Þór Birgisson alias Jónsi surprend par son chant aérien et sa façon de frotter les cordes de sa guitare avec son archet. Les ambiances d'*Ágaetis Byrjun* sont à l'image de l'Islande et ses Islandais : froids au premier abord mais tellement chaleureux quand on prend le temps de les fréquenter.



CALEXICO

HOT RAIL

INDISPONIBLE

2000 | CITY SLANG RECORDS

Le centre du monde n'est plus ni New York, ni Los Angeles.

Au tout début des années 2000, les amateurs de folk-rock alternatif s'apprentent à mettre le cap sur Tucson, Arizona. Raison ? La présence aux avant-postes de la scène locale d'un rêve de groupe nommé Calexico. Pour saisir la singularité du projet établi par les deux *outlaws* John Convertino et Joey Burns, mieux vaut avoir l'esprit ouvert. Chez eux, il est facile d'écrire en musique le grand roman de l'Amérique en jonglant entre sonorités mariachis, clins d'œil aux westerns spaghettis et retour au romantisme charnel tel que le grand Lee Hazlewood, en personne, le concevait. À l'arrivée, la patine hautement cinématographique de ce disque forme les contours d'un chef-d'œuvre, un vrai. Le mieux étant que ce rock parfumé au mezcal, au cactus et au venin de serpent n'a pas pris une ride. Un véritable *road trip* sonore sous le ciel ensoleillé de l'Arizona.



GORILLAZ

GORILLAZ

2001 | PARLOPHONE RECORDS

Quand on a cerné l'incroyable activité et l'insatiable curiosité de Damon Albarn, on peut s'attendre à tout, n'importe

quand. En 2001 arrive Gorillaz, un concept novateur qui allie, au sein d'un groupe virtuel, un musicien (Damon Albarn) et un dessinateur-graphiste, Jamie Hewlett. À Damon de créer la bande-son, à Jamie d'imaginer le visuel composé de divers personnages fictifs (2D, Noodle, Murdoc & Russel) mais possédant chacun une vraie personnalité, celle qui forme Gorillaz. Pour Albarn, désireux de s'éloigner un peu de la pop soignée de Blur, Gorillaz lui permet de plonger dans un ensemble brassant ses influences rock, pop, electro et hip-hop. Une fois de plus, pari réussi. Outre le tube cool et relax *Clint Eastwood*, ce premier album regorge de belles surprises comme l'ambiance hip-hop sur fond de scratches de *Sound Check*, le *beat* électropop de *19-2000*, la fraîcheur de *Tomorrow Comes Today* et la moiteur de l'hypnotique *Starshine*. Un concept qui roule !



BJÖRK VESPERTINE

2001 | ONE LITTLE INDIAN RECORDS

D'un côté, le chaos, le vrai, affronté pendant le tournage de *Dancer in the Dark*, récompensé de la Palme d'or cannoise.

De l'autre, cette sensation de fusion apaisée avec la nature qui transparait sur chaque titre de son quatrième opus. Conséquence du succès sans compromis, Björk semble désormais seule au monde et peut concevoir un album entier de « musique de chambre moderne ». *Vespertine* est un disque radical qui prend le parti d'habiller la voix de l'Islandaise de quelques *beats* electros et d'arrangements de cordes ou cuivres utilisés avec parcimonie. Ceux pour qui *Homogenic* reste l'indépassable diront que c'est trop peu et argumenteront : « Une Björk minimaliste n'est plus exactement Björk ». À nous de leur recommander l'écoute des diamants purs que sont *Frosti*, *Harm of Will* ou le bouleversant *Unison*. *Vespertine* est un peu le cousin féminin du *Kid A* de Radiohead.

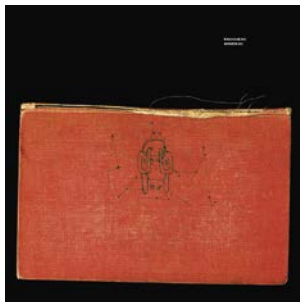


THE SILVER MT. ZION MEMORIAL ORCHESTRA

BORN INTO TROUBLE AS
THE SPARKS FLY UPWARD.

2001 | CONSTELLATION RECORDS

2001, année où le monde commence à vivre avec l'idée d'une menace invisible suite aux spectaculaires attentats du 11 septembre. La musique moderne tremble sur ses fondations. D'un côté la retromania vue comme valeur refuge et ses groupes rock en « The ». De l'autre l'émergence de collectifs de musiciens qui pensent que toute musique – rock, contemporain, free-jazz, expérimental et techno – doit n'en former qu'une seule. Les Montréalais de Silver Mt. Zion font partie de ce deuxième camp. Appartenant à la même communauté d'artistes que les foudroyants Godspeed You! Black Emperor, ils ont construit sur cet album, à écouter les yeux grands ouverts, une sorte de ZAD de l'après rock. Évidemment, le résultat est, du début à la fin, vibrant. À preuve, cette phrase scandée par Efrim Menuck, gourou du groupe, dans le morceau de clôture *The Triumph of Our Tired Eyes* : « *There's a beauty in this land, but I don't always feel it* ». Difficile de mieux résumer l'époque qui commence.



RADIOHEAD AMNESIAC

2001 | PARLOPHONE RECORDS

Amnesiac est sorti un an après l'échappée belle *Kid A*, mais, aussi, quelques années avant l'autre coup de force opéré par

la formation sur le front du marketing – en 2007, le groupe d'Oxford propose, par surprise, la vente de son nouvel opus *In Rainbows* sur la base d'un prix choisi par les auditeurs. Conséquence : le cinquième album de Radiohead souffre parfois d'une image trompeuse de disque entre deux révolutions. Parlons plutôt de synthèse tant *Amnesiac* semble à l'aise aussi bien dans les plages de rock planant étirées à l'extrême que dans les sonorités avant-gardistes. Avec des titres tels *Pyramid Song* ou *Knives Out*, Radiohead se permet même de réactiver la machine à tubes ayant si bien tourné sur *OK Computer*. La voix rarement aussi claire de Thom Yorke sera la grande gagnante de ce disque à mi-chemin entre The Smiths et Alice Coltrane. Quelques années avant que cela devienne la mode en politique, Radiohead a inventé la disruption et le « en même temps ».



BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB

B.R.M.C.

2001 | VIRGIN/ABSTRACT DRAGON

Retromania ! Au début des années 2000. Certains auraient aimé renifler les odeurs du New

York période CBGB, bras dessus bras dessous avec The Strokes. Les autres se disent qu'un retour aux origines du blues-rock du côté de Detroit via l'expérience The White Stripes vaut le coup. C'est dans ce contexte que le trio B.R.M.C. débarque en provenance de sa Californie natale, chaudement recommandé par Noel Gallagher. D'entrée il annonce ses intentions au son du single *Whatever Happened to My Rock'n'Roll*. Le reste sera du même goût de gasoil : guitares lourdes, rythmiques en extase, odeurs de stupéfiants et romantisme. Pour dire vrai, B.R.M.C. tire autant sa puissance de feu d'une imagerie recyclant les grands rebelles sans cause du cinéma hollywoodien (James Dean, Marlon Brando, Steve McQueen) que de sa capacité à redonner au rock sa pesanteur première en lorgnant The Jesus and Mary Chain et les corbeaux gothiques. Au moins, avec cet album, le ciel, même menaçant, redevient la limite.



THE STROKES IS THIS IT

2001 | BMG/RCA RECORDS LABEL

Tout n'est pas juste question de look mais The Strokes l'avait. Tout n'est pas non plus dans l'esprit et la cohésion de groupe

mais The Strokes les avaient aussi. Ceci établi, il faut encore pouvoir proposer de bons titres pop-rock saupoudrés de punk, courts, rapides et nerveux. C'est Julian Casablancas, leader incontesté de cette bande de gamins riches, qui s'y colle et dégurgite onze morceaux débités en à peine trente-sept minutes. Il y a des influences *british* façon britpop dans leur rock garage (*Barely Legal*) mais ces poseurs sont définitivement New-Yorkais et c'est plus vers Iggy ou Television qu'ils puisent leur influx. Gentils les Strokes, mais pas trop. Leur *New York City Cops* et la pochette trop sexy choquent l'intelligentsia. Jeunes rockeurs trop bien fringués, adeptes du rock frais et dispo qu'on peut chanter à tue-tête dans le métro, ils sentent aussi le soufre et l'insolence. The Strokes ont désormais un nom, une réputation et un sacré album à défendre sur scène. Ce qui sera fait.



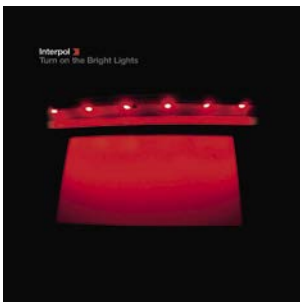
QUEENS OF THE STONE AGE

SONGS FOR THE DEAF

2002 | INTERSCOPE RECORDS

Des chansons pour les sourds ! Les Reines de l'âge de pierre annoncent la couleur : folkeux,

hippies et fans de Leonard Cohen, passez votre chemin. Ici, au cœur de Palm Desert, hormis Michel Polnareff qui joue du piano, on pratique le stoner rock. Ambiances plombées, potards à fond et une grosse pensée pour Sabbath, les Stooges et les Ramones : vous êtes chez Josh Homme et ses trois partenaires particuliers Rick Oliveri, Mark Lanegan et Dave Grohl en pause des Foo Fighters. Une équipe bien couillue qui n'aime pas s'endormir sur ses cactus et balance dans cet album tout ce qui les fait vibrer et qui compose le stoner rock : une base mélodique carrée, des guitares remontées, des claviers énervés et une basse de plomb. Un son heavy sur lequel Homme et Oliveri se râpent les cordes vocales. QOTSA pratique bien un rock abrupt, metal, puissant, touffu, vénéneux et démoniaque pour lequel il serait dommage de faire la sourde oreille.



INTERPOL

TURN ON THE BRIGHT LIGHTS

2002 | MATADOR RECORDS

Aux BCBG's, The Strokes, l'attitude *too cool for school* et le recyclage du New York punk période 1977. Aux sombres

dandys d'Interpol le spleen baudelairien transcendé par le rock. Apparus à New York, au début des années 2000, les quatre Interpol ont vite été mis dans la case « *héritiers de la cold wave européenne* » voire « *néo corbeaux* » avec tout ce que cela implique. Pourtant, leur premier album dépasse l'exercice de style. Si *Turn On the Bright Lights* électrise immédiatement, c'est parce qu'il réussit à capter en onze titres l'essence même du romantisme rock pour le décliner au présent. Pour cela, le groupe s'appuie sur une dynamique éprouvée (basse en avant, voix grave et plaintive, guitare cyclothymique) de nature à évoquer des souvenirs aux amateurs des Cure, Pixies ou Bauhaus. Pour le reste, il s'agit d'un des albums de ce revival les plus cinématographiques qui soient. Le rejeton moderne du *Samourai* de Jean-Pierre Melville et du *Closer* de Joy Division ? Quelque chose comme ça.



PLACEBO

SLEEPING WITH GHOSTS

2003 | HUT RECORDINGS/
ELEVATOR MUSIC RECORDS

« *Protect me from what I want* » pose Brian Molko. Ce que veut le leader de Placebo ?

S'extraire une bonne fois pour toutes de l'ornière alternative et marcher d'un même pas que Coldplay ou Muse. Redéfinir son groupe comme une machine rock pour stades, sur les traces de U2, période catogan et vellétés humanitaires, mais aussi de Police. Sur *Sleeping with Ghosts*, le Luxembourgeois glamour se donne les moyens de se dépasser. Le quatrième album du power trio, et sa pochette signée Jean-Baptiste Mondino, offre une version boostée aux amphétamines des épisodes précédents. On ne lésine ni sur les sprints entre guitare et rythmiques abrasives, ni sur les mélodies marquantes. Alors bien sûr, pour les fans de la première heure, *Sleeping with Ghosts* peut, au moment des remises de prix, faire l'effet d'une beauté maquillée comme un camion volé. Il est aussi un des plus sincères quitte ou double de la New Wave moderne.



M83

DEAD CITIES, RED SEAS
& LOST GHOSTS

2003 | LABELS/ GOOM RECORDS

Voici une image de la mondialisation heureuse. Au même titre que Daft Punk et Phoenix,

Anthony Gonzalez et Nicolas Fromageau, alias M83, se sont d'abord imposés dans les pays anglo-saxons. Pour le duo d'Antibes, tout va même décoller grâce au *Dead Cities, Red Seas & Lost Ghosts*. Tournées à guichets fermés aux USA, critiques dithyrambiques sur le site de référence Pitchfork... Sur son deuxième album, M83 a su diversifier sa proposition de départ (sonner comme Boards of Canada, en moins pluvieux) en la faisant doucement dériver vers des climats noisy pop à la My Bloody Valentine ou Mogwai. Pour cela, le duo invente sa science des rêves à grand renfort de synthétiseurs, de voix filtrées et d'effets presque new age. De ce magma aussi planant qu'accrocheur, naît une extase que personne n'avait vu venir : pour le prix d'un disque français réalisé avec des moyens de production anglo-saxons, voilà un film hollywoodien à la Christopher Nolan explorant toutes les possibilités du terme « conquête de l'espace ».



THE KILLS

KEEP ON YOUR MEAN SIDE

2003 | DOMINO RECORDS

Il envoie des décharges électriques, à la limite du classé X. C'est tour à tour féroce, honnête et à vif comme le blues des

origines. Elle saisit le message sans se poser de questions. Presque instinctivement, elle démarre au quart de tour, se cambre, s'embrase, puis réplique d'un feulement mi-lascif, mi-vénère « *Only got ten minutes, better get me good* » (*Fried My Little Brains*) ou « *You want a warning, you got a warning. Stab your back. Hey! Fuck the people* » (*Fuck the People*). Drôle d'aventure radicale que celle du masculin-féminin The Kills. Drôle de premier disque que ce *Keep on Your Mean Side* pour lequel le rock'n'roll est, avant toute chose, une affaire de fièvre qui fait la navette entre Mademoiselle Mosshart et Monsieur Hince). Le duo anglo-américain n'a gardé du rock que l'essentiel, fait de rock-blues squelettique et de mouvements du bassin. Façon de dire en creux que les meilleures aventures rock, de Suicide à Bonnie et Clyde, brûlent toujours mieux à deux.



NOUVELLE VAGUE

NOUVELLE VAGUE

INDISPONIBLE

2004 | PEACEFROG RECORDS

Le blase sonne aussi bien aux oreilles des lecteurs des *Cahiers du cinéma* qu'à celles

des anciens ados dont l'entrée en musique reste indissociable de la question « *Plutôt The Cure ou Depeche Mode ?* » À la barre de Nouvelle Vague, Marc Collin et Olivier Libiaux ont traversé les grandes années françaises de club culture, sourire à l'envers aux lèvres. Si les deux connaissent parfaitement le pouvoir des *beats*, ils s'en remettent ici à leurs disques de chevet, plus pop et mélancoliques. Résulte de cette recherche du temps perdu, une ribambelle de plaisirs issus de la période fin *seventies* début *eighties*, mais revus et corrigés – le *Love Will Tear Us Apart* de Joy Division devient une bossa-nova sensuelle, le *Too Drunk to Fuck* des Dead Kennedys, un rockabilly doux. Évidemment, les puristes voient en Nouvelle Vague un objet uniquement décoratif. En partie faux. Derrière l'immense succès rencontré des deux côtés de la Manche, on peut apercevoir le début d'une deuxième *french touch*.



THE DIVINE COMEDY

ABSENT FRIENDS

2004 | PARLOPHONE RECORDS

Quinze ans après les débuts de la formation de The Divine Comedy, Neil Hannon goûte de nouveau aux joies de la soli-

tude. Seul le fidèle Joby Talbot, déjà à la manœuvre sur *Casanova*, continue de peaufiner ses beaux arrangements. D'emblée, avec le morceau-titre, il est clair que Hannon mérite bien d'être nommé l'orfèvre de l'orchestration. À la fois pop et lyrique, mélancolique et romantique, gorgé de références littéraires et cinématographiques, *Absent Friends* emporte l'auditeur dans un univers élégant et subtil que la photo de pochette et surtout les autres morceaux de l'album viendront renforcer. Si *Come Home Billy Bird*, agrémenté de la douce voix de Lauren Laverne, tend vers la pop colorée, le reste respire la nostalgie comme le racé *Sticks and Stones* sur lequel Yann Tiersen promène son accordéon. Sur le huitième album de sa formation prête-nom, Neil Hannon maîtrise parfaitement son art si singulier consistant à nous faire rêver.



THE KILLERS HOT FUSS

2004 | ISLAND RECORDS

Cela fait bien longtemps qu'il existe une ligne directe Londres-Las Vegas. The Killers le sait et, depuis son studio au cœur de « sin city », le quatuor se régale à s'inspirer du rock *made in England*. Il y a du Franz Ferdinand, de l'Interpol et de pas mal d'autres groupes britanniques (U2 sur *Midnight Show*) dans le rock solide et entraînant des Yankees. Dès le début et l'enchaînement de cinq titres tubesques (*Jenny Was a Friend of Mine, Mr. Brightside, Smile Like You Mean It, Somebody Told Me, All These Things That I've Done*), on a compris que les gars de Vegas n'ont peut-être rien inventé mais possèdent un vrai savoir-faire. C'est simple, carré, efficace, quelquefois carrément étonnant comme les solides *All These Things That I've Done* et *Andy, You're a Star* avec leurs chœurs gospels signés des légendaires The Sweet Inspirations. Avec *Hot Fuss*, The Killers s'est fait une place au soleil, celui de Las Vegas et des néons du Strip.



FRANZ FERDINAND FRANZ FERDINAND

2004 | DOMINO RECORDS

Franz Ferdinand fut assassiné en juin 1914 à Sarajevo. Le groupe Franz Ferdinand est né en juin 2002 à Glasgow. Quand le jeune Gavriilo Princip commit son geste fatal, il ne pensait pas enclencher la Première Guerre mondiale. Quand les Franz Ferdinand quittèrent les Gula Studios de Malmö, ils ne pouvaient imaginer que leur premier album reçoive un an plus tard le Mercury Music Prize. Néanmoins, ils savaient qu'ils tenaient là un sacré disque directement issu de leur envie de créer de la musique sur laquelle les filles puissent danser. Mélodistes hors pair, les Franz Ferdinand se sont bien amusés à créer ce bouquet de titres accrocheurs teintés aussi bien de rock garage, de fulgurances punks que de nappes disco, une prouesse à rajouter à celle de champions du monde de changements de tempo. Idem pour la voix d'Alex Kapranos qui peut passer sans ciller de la vraie furie à des accents de crooner. *Take Me Out!* demande Franz Ferdinand dans le tube de l'album. D'accord, mais direction le *dancefloor*.



TV ON THE RADIO DESPERATE YOUTH, BLOOD THIRSTY BABES

2004 | 4AD RECORDS

La grande collision sonore du siècle rock va, une fois encore, se produire à Brooklyn. TV on the Radio est apparu dans le paysage des années 2000 presque par surprise. D'entrée de jeu, ce groupe formé autour du chanteur Tunde Adebimpe, du guitariste à afro Kyp Malone, et du producteur-bidouilleur David Sitek, dégage quelque chose que ses contemporains new-yorkais ne possèdent pas : une vision du rock tellement connectée au présent qu'elle peut envisager le futur. Sorti sur le label 4AD, ce premier album n'a pas peur des grands écarts. Mieux, il les recherche. En bon *shaker* du nouveau millénaire, *Desperate Youth, Blood Thirsty Babe* relie Curtis Mayfield aux Bad Brains, passe en un clin d'œil d'une soul glacée à un blues numérique, emprunte sa dynamique aux Pixies, remet la musique *black* en état d'apesanteur à la manière d'un Massive Attack punk. Du chaud naît le froid et vice-versa. Pas étonnant que David Bowie se soit pris d'un amour total pour ce groupe.



GREEN DAY AMERICAN IDIOT

2004 | REPRISE RECORDS

Fils spirituels assumés des légendes punks de la fin des années soixante-dix, Green Day s'impose quelque trois décennies plus tard comme le patron de la nouvelle scène punk rock californienne. *American Idiot* conforte leur statut de groupe incontournable du rock américain ainsi que leurs prises de position politique. George Bush est leur cible principale, un président conquis sur cette espèce de concept album retraçant les pérégrinations d'un adolescent nommé Jesus tentant de survivre dans une Amérique quasi dévastée. Les riffs survitaminés et le chant rageur de Billie Joe Armstrong, soutenus par les coups de boutoir de Tré Cool et la basse fébrile de Mike Dirnt rencontrent une production plus aboutie que sur les albums précédents, sans pour autant aseptiser leur rock brûlant. L'âme punk est toujours là sur *St. Jimmy, Letterbomb* ou bien *She's a Rebel*. Rebelles, Green Day le sont aussi, et avec obstination.

THE WHITE STRIPES ELEPHANT

2003 | V2/HL RECORDINGS

Jack et Meg. Enfants du Michigan touchés par la grâce et capables, en duo, de décortiquer sur cinquante minutes toute la genèse de la musique rock au sens général du terme. Du folk barré ? Il y en a (*In the Cold Cold Night*). Du blues torréfié version garage ? Il y en a aussi (*Ball and Biscuit, I Just Don't Know What to Do with Myself*). Et encore, du bon gros rock'n'roll qui tache (*Black Math, Girl, You Have No Faith in Medicine*). Avec cet album enregistré à Londres en analogique et sur du matériel vintage, le tandem est soudain propulsé dans la cour des très grands. Bien plus sombre que les trois albums précédents, *Elephant* allie la douce saveur du passé et des mélodies désuètes à une redoutable modernité toute simple, spontanée et tellement accessible. Et puis il y a cette absence quasi obligée de basse, sauf sur le tube/hymne de l'album : *Seven Nation Army*. En fait, c'est Jack qui joue la ligne de basse sur sa guitare. L'intégrité est sauve !



THE LIBERTINES THE LIBERTINES

2004 | ROUGH TRADE RECORDS

Le rock, cela peut être simple comme un album des Libertines. Des copains qui écrivent quelques titres sur le coin de la nappe (déchirée), des chansons qui parlent de leur quotidien (chargé) et de leur amitié (délétère, surtout quand les abus de drogue changent et compliquent sérieusement la donne). Des potes qui, entre deux règlements de compte, prennent ensuite le chemin du studio, tranquilles et désinvoltes, afin d'y retrouver leur producteur, un certain Mick Jones. Des clashes avec le Clash, il y en aura, mais ce second album des Libertines, enregistré quasiment live, finit par sortir. Après s'être fâchés puis réconciliés (puis fâchés), Pete Doherty et Carl Barat ont su et pu proposer ces quatorze titres instantanés, quatorze moments d'intensité rock créés par deux phénomènes surdoués. Deux auteurs/compositeurs/chanteurs habités et leurs guitares entrelacées, une basse, une batterie et le tour est joué. Énergie et spontanéité, ferveur et explosivité. The Libertines : simple comme rock.





ARCADE FIRE FUNERAL

2004 | MERGE RECORDS

Le titre du disque laissait augurer du pire, sinon d'une humeur générale tendant vers la noirceur. Mais si les textes de Funeral sont effectivement hantés par la mort et la perte d'êtres chers, les chansons de ce premier album des Canadiens sont lumineuses et gavées de cette énergie qui va bientôt les définir. Sur la base d'orchestrations musicales percutantes sans être envahissantes, utilisant, en outre des guitares, basse et batterie, un piano, des synthétiseurs, un xylophone, un accordéon et de nombreux instruments à cordes, Arcade Fire nous offre un véritable festival sonore. Ainsi, sur *Neighborhood 2 (Laika)*, un accordéon et des violons viennent soutenir les voix mêlées de Win Butler et Régine Chassagne. On navigue entre pop et rock, on aime se laisser emporter par l'enivrant *Neighborhood 1 (Tunnels)*, par le craquant *Une année sans lumière* et sa fin en feu d'artifice... On sourit, on est bien : c'est l'effet Arcade Fire.

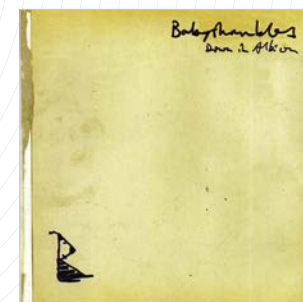


CHILLY GONZALES PIANO SOLO

2004 | NO FORMAT/UNIVERSAL

Ce Canadien au physique, di-sons, velu, s'est présenté au monde de la musique façon *entertainer* électropop et funk

pas forcément sérieux. Par la suite, il est devenu le partenaire de jeu de Katerine, Feist, Daft Punk, Drake. Évidemment, tout cela n'était qu'un stratagème pour prendre par surprise. Au vrai, Chilly Gonzales n'est ni un clown, ni un mondain. Plutôt un de ces compositeurs rares, capable de faire passer le frisson de la grande musique (jazz, contemporain, classique) en utilisant le miel pop. Désormais résident français, Gonzo l'explique : la redécouverte, des 78-tours, du gramophone et des enregistrements signés Fats Waller, Errol Garner et même Debussy, lui ont donné les clefs pour visiter la pop, le funk et le rap autrement. Il en a même tiré une morale sur le premier volet de sa trilogie *Piano Solo* : la vie est trop courte pour avoir à choisir entre divertissement et savoir.



BABYSHAMBLES DOWN IN ALBION

2005 | ROUGH TRADE

Il ne lui a fallu qu'une poignée de mois pour réinjecter le romantisme, et l'odeur du danger, au rock anglais. À peu

près autant pour devenir, à la fois, le délinquant, le poète et le toxicomane qu'il manquait à la musique rock. Possible que l'histoire ne retienne de Pete Doherty et sa dégaine de dandy rimbaldien fumeur de crack, que ses délits, ses amours avec Kate Moss et ses unes de tabloïds. Elle aurait pourtant tort de ne pas reconnaître l'incontestable vérité : l'animal va très mal, mais reste un *singer-songuriter* au-dessus de la moyenne. À ce titre, le premier album des stupéfiants Babyshambles résume son cas : d'un côté des lignes mélodiques et des enchaînements de couplets refrains parfois aussi majestueux que chez The La's ou The Smiths, de l'autre un amour de la guitare qui vomit et des rythmiques boiteuses. Curieusement, tout cela tient parfaitement en équilibre et Pete Doherty aurait même pu accrocher au fronton de ce disque la citation d'Ingres : « *Avec le talent on fait ce qu'on veut, avec le génie on fait ce qu'on peut* ».



GORILLAZ DEMON DAYS

2005 | PARLOPHONE RECORDS

Dans les années quatre-vingt-dix, il était un petit Londonien arrogant qui n'en finissait pas de pondre des chansons inspi-

rées par The Kinks ou Madness. Dans les années 2000, Damon Albarn met de côté son anglo centrisme, vivre enfin au présent, et se plonger dans sa collection de vinyles où chaque style est représenté. Pour cela, il invente avec son complice, le dessinateur Jamie Hewlett, un groupe de cartoon, raccord avec les obsessions numériques du troisième millénaire. Sur *Demon Days*, deuxième album, la machine conceptuelle Gorillaz tourne à fond. Peut-être est-ce dû à ce casting d'invités puisant dans la discothèque et la DVDthèque idéale d'Albarn (De La Soul, Dennis Hopper et la légende de Madchester, Shaun Ryder, sont de la partie). Cela permet en tout cas de saisir une chose : Albarn réunit les qualités de compositeur, interprète, producteur et metteur en scène. Et c'est avec Gorillaz qu'il a modernisé la pop. Pour vivre heureux, vivre caché.

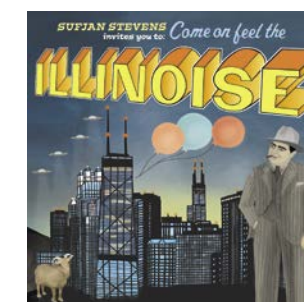


BLOC PARTY SILENT ALARM

2005 | WICHITA RECORDS

D'abord un tube, amorçant un changement de paradigme sur les années 2000 et leur fougue à revitaliser le rock du passé. Il

s'intitule *Banquet* et va servir de passe-droit à Bloc Party, jeune combo de l'est londonien emmené par le nigérien Kele Okereke, dont les vocalises évoqueraient presque un jeune Robert Smith. Avec *Silent Alarm*, son premier album en forme de flash immédiat, Bloc Party esquisse une réponse anglaise au revival punk-funk qui vient de prendre par surprise l'Amérique. Aux Écossais de Franz Ferdinand le rock pour faire danser les filles, aux cérébraux Bloc Party la BO qui mouille les yeux des garçons perdus dans les grandes villes. À ce titre, le quatuor fait mieux que décliner les rythmiques de guitares tendues inventées, au début des *eighties* par Gang of Four. Parfois, il arrive que cet album ressemble à la suite qu'aurait pu donner Radiohead à son célèbre *The Bends*. Des titres plus mélancoliques comme *Like Eating Glass*, *Plans* ou *So Here We Are* en sont même la preuve. Décidément l'Angleterre reste une île.



SUFJAN STEVENS COME ON FEEL THE ILLINOISE

2005 | ASTHMATIC KITTY RECORDS

Un autre de ces formidables illuminés qui aiment bricoler des chansons lumineuses et bi-

garrées – basées sur de redoutables mélodies et des textes secoués –, puis les chanter de leurs douces voix d'enfants de chœur et les aligner sur des albums aux titres surréalistes. Celui de cet album est *Come On Feel the Illinoise* (inspiré du *Cum On Feel the Noize* de Slade). Il a juste rajouté quelque chose de l'Illinois. Car c'est bien du 21^e État américain dont il est question ici, l'artiste ayant à l'époque le projet fou de réaliser un album par État américain. Armé de son banjo, d'une caisse d'instruments, de sa sensibilité et de son humour ravageur, Stevens revisite sur vingt-deux chansons aussi foutraques qu'attachantes l'histoire de cet État. On se promène dans l'immense Chicago, on y croise un président (Abraham Lincoln), un militaire (l'officier Casimir Pulaski), un poète (Carl Sandburg) et même le tueur en série John Wayne Gacy. Quel trip surréaliste et captivant.

ANTHONY AND THE JOHNSONS

I AM A BIRD NOW

2005 | ROUGH TRADE

Anthony Hegarty est un être un peu à part. C'est certainement ce qui en fait un artiste exceptionnel. Déjà, il y a cette voix de crooner androgyne, ample et chuchotante, voilée et mystérieuse. Mais la musique qu'invente le New-Yorkais est tout aussi surprenante et passionnante : une soul music métaphysique, un canevas d'ambiances et de sensations construit autour de son piano. Fondamentalement torturé et solitaire, il invite ici des amis chers comme Rufus Wainwright, Devendra Banhart, Joan Wasser mais également deux de ses héros d'adolescence : Lou Reed et Boy George. Des cordes sensuelles et quelques cuivres jazzy, comme sur le poignant *Fistful of Love* viennent donner encore plus de profondeur à ce disque semblant posé sur une corde raide, un long moment d'émotion dont le magnifique *Hope There's Someone* est le point d'orgue. Le monde et la musique d'Anthony Hegarty sont ainsi faits : élégants, raffinés, précieux et captivants, sans effet de style ni de faux-semblants. Un artiste à l'état pur.



ARCTIC MONKEYS

WHATEVER PEOPLE SAY
I AM, THAT'S WHAT I'M NOT

2006 | DOMINO RECORDS

Quand, en 2006, le quatuor grave ce premier album au titre tiroir, les fans s'enflamment :

depuis le raz-de-marée Oasis, quel groupe offre une telle maîtrise de la composition et cette facilité à sublimer ces riffs adolescents qui ont construit le rock anglais ? Qui d'autre propose un tel menu trois étoiles combinant énergie, rage et sincérité ? Qui ose revenir au rock garage des frères aînés, à ce son carré, simple, basique, constant et vigoureux sans jamais oser respirer ? Qui d'autre qu'Alex Turner, la machine à écrire du groupe, peut dépeindre avec une telle aisance, une telle vérité, un tel humour et autant de bienveillance la fureur adolescente ? Qui peut se permettre de poser le quotidien d'un jeune lad anglais (boire, déconner, draguer) comme un véritable enjeu social et une guerre ouverte contre les adultes ? Qui, à part ces gars de Sheffield et quelques autres rares spécimens comme The Charlatans, peut se permettre de devenir N°1 le jour de la sortie de son premier album ? Arctic Monkeys !!!

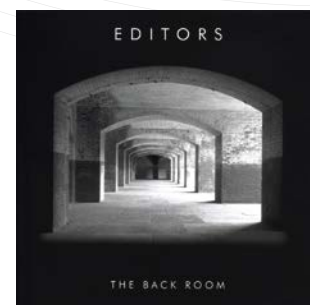


BEIRUT

THE FLYING CLUB CUP

2007 | 4AD/BA DA BING! RECORDS

Zach Condon, l'homme derrière Beirut, a beau être Américain il a toujours œuvré pour une utopie : faire une musique sans aucun passeport. L'illustration la plus éclatante de ce dépassement des frontières se trouve dans ce deuxième album. En effet, si une partie du travail a été conçue en studio, dans le Montréal de la secte Arcade Fire, ce disque propose un montage de folk-blues pas si loin de Tom Waits ou Dexys Midnight Runners, de chansons à pleurer dans sa bière, inspirées de Jacques Brel, mais aussi et surtout de montées de folklores balkanique et tzigane. Le mieux dans cette ivresse ? Les treize morceaux défendus sur ce disque sont souvent prodigieux. *The Flying Club Cup* et ses chansons aussi poignantes que *Forks & Knives* ont des allures de grand roman initiatique. Pas si étonnant en fin de compte que l'Amérique du « Yes we can » d'Obama se soit aussi trouvée une façon de se dépasser à travers ses grands voyageurs Beirut ou Sufjan Stevens.



EDITORS

THE BACK ROOM

2005 | KITCHENWARE RECORDS

Pourquoi la France boude-t-elle ces Editors ? Le groupe est même arrivé deuxième au classement des plus grands

groupes de rock anglais de la décennie 2010, un sondage réalisé par *The Mail on Sunday*. Peut-être pour leur peu de tournées dans l'Hexagone ? Il est vrai que ces quatre ex-étudiants en musicologie remplissent chez eux, avec leur cold wave, d'immenses arenas. Editors, ce sont des atmosphères glaciales mais rythmées, des guitares saturées, une basse profonde et une voix ample. C'est une mélodie posée sur un contre-chant à la guitare soutenu par une batterie heurtée et des synthétiseurs éthérés. Ce sont ces ambiances prégnantes sur des singles parfaitement construits qui ont imposé ce premier album au sein de la scène post-punk puis chez les fans de rock indie. Mais Editors peut se montrer plus obscur encore, comme avec *Fall* et son tempo lancinant et ténébreux. Efficaces, profonds, Editors ont leur place dans le cœur du public hexagonal.



BAT FOR LASHES

FUR AND GOLD

INDISPONIBLE

2006 | ECHO RECORDS

La fourrure et l'or. Voilà ce que promet sur son premier album la chanteuse aux accents néo-

gothiques Natasha Khan. Secondée dans cette entreprise par un groupe de Brighton tout à fait en place, cette Anglaise d'origine pakistanaise aimerait surtout marcher sur les traces de Björk, mais aussi fouiller dans la malle à corbeaux de Siouxsie & the Banshees. Délicat en cette période alternative du début 2000 où les *singers-songwriters* d'inspiration néohippie et hors cadre (Devendra Banhart, Joanna Newsom, Coco Rosie) se taillent la part du lion. Bat for Lashes s'inscrit donc dans ce courant pop où les bizarreries sont autorisées – sonorités médiévales, percussions tribales, vocalises de Castafiore illuminée, etc. Bien accueilli par la critique à sa sortie, *Fur and Gold* fait partie de ces disques débarrassés de la fourrure et de l'or. Tant qu'à se mettre en transe dans une forêt sombre autant y aller tout nu.



THE NATIONAL

BOXER

2007 | BEGGARS BANQUET RECORDS

Un des plus fervents supporters de The National est devenu... le quarante-quatrième président des États-Unis. Le rapprochement entre Barack Obama et le groupe de Cincinatti s'est fait sur le tempo de *Fake Empire*. Ce morceau d'exception va illustrer un spot de la campagne de Barack Obama, puis résonner pendant les meetings du candidat. Entre-temps, The National essaiera du mieux qu'il peut de porter le message d'Obama. « *We're half awake in a fake empire* » pose d'une voix grave et morose Matt Berninger à mesure qu'un riff de piano obsédant tourne en boucle. La chanson d'ouverture du troisième The National, *Boxer*, décrit mieux que n'importe quel discours ce qu'est devenue l'Amérique pendant ces années-là. *Mistaken for Strangers* ou *Start a War* également. Au lieu d'un simple recueil folk-rock entre Leonard Cohen et Joy Division, ce disque capture quelque chose : la sensation d'apercevoir enfin la lumière après un long tunnel.

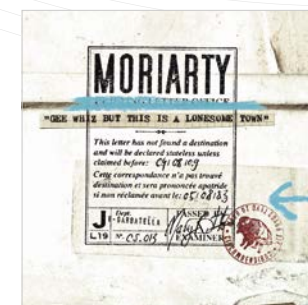




MGMT
ORACULAR SPECTACULAR

2007 | RED INK/COLUMBIA RECORDS

Il existe effectivement des noms de groupes plus glamours ainsi que des pochettes plus élaborées et des looks moins pourris. Andrew VanWyngarden et Ben Goldwasser font semblant de s'en foutre, mais lancent en même temps le concept des noms de groupes sans voyelle et prônent l'efficacité avant tout. La période hippie les intéresse, la mouvance psychédélique également, le disco, l'électronica, le rock et la pop aussi. Et si les deux copains concevaient un album en forme d'OVNI, une dizaine de titres d'humeurs adolescentes enrobées de mélodies simples et carrées qui s'inspireraient de tous ces courants musicaux ? Ainsi naquit *Oracular Spectacular* qui, outre ses deux morceaux de bravoure (*Time To Pretend* et *Electric Feel*), se découvre au fil des écoutes. La voix perchée d'Andrew enrobe les soyeux *Weekend Wars* et *The Youth*, les synthés de foire prennent le pouvoir dans *Kids* et la grande roue des frissons musicaux nous entraîne pour un nouveau tour. Oraculaire un peu, spectaculaire certainement !



MORIARTY
GEE WHIZ BUT THIS IS A LONESOME TOWN

2007 | NAÏVE RECORDS

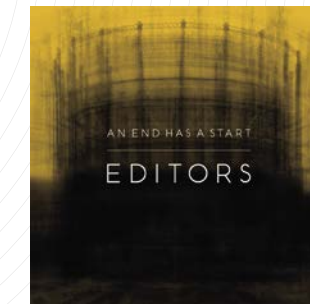
2007, la vision du gourou de Radio Nova et de feu le magazine *Actuel* est encore d'actualité. La vision ? Dès les années quatre-vingt, l'homme de médias imaginait Paname devenir un carrefour de la fête, de la culture et de la musique. Dans ce chaudron rythmé par la Mano Negra, Rita Mistouko, Manu Dibango ou Rachid Taha seraient invitées à se mélanger les sono(rité)s mondiales. Les Franco-Américains de Moriarty sont des enfants de cet appel au mix. Car leur premier album bascule du rock, au blues, en y ajoutant parfois des touches de musique cajun, de traditionnel celtique et de chanson réaliste. En tout état de cause, *Gee Whizz But This a Lonesome Town* est encore et toujours un sommet de liberté au-dessus duquel plane la voix si particulière de la chanteuse Rosemary Standley. Fort bien vendu, il annonçait aussi une renaissance : celle d'une France rock qui n'a que faire de l'identité nationale.



ARCADE FIRE
NEON BIBLE

2007 | MERGE RECORDS

« Le toujours difficile second album » fait partie de la mystique rock, au même titre que Rafael Nadal gagnant Roland Garros appartient à la mystique du tennis. Il arrive pourtant que le tant décrié second album soit finalement plus dense que son prédécesseur, comme ce *Neon Bible*. Évidemment, ceux qui sont entrés en religion à partir de *Funeral* et de ce rock qui doit autant aux Pixies et Talking Heads qu'à... U2, n'y retrouveront pas la même ferveur. À la place, ils auront droit à un condensé de la tension des années post-11 septembre. Pas pour rien que Win Butler et sa bande ont décidé de relocaliser le cœur de leur nouveau réacteur dans une église du XIX^e siècle et que la réussite de *Neon Bible* réside dans cette étrange connexion que fait Win Butler entre ses cauchemars d'enfance et la réalité : « Dans mes cauchemars de gosse il y avait souvent des gouvernements étranges qui prenaient le pouvoir. Aujourd'hui je me rends compte que ces rêves ressemblent en partie à ce que nous sommes en train de vivre. »



EDITORS
AN END HAS A START

2007 | KITCHENWARE RECORDS

L'Angleterre, on le sait, rend coup pour coup à la cousine d'Amérique. Surtout quand il s'agit de rock et de pop, domaines évidemment d'excellence du pays. Même s'ils ne le formulaient pas de manière aussi crue, les Editors ont très vite raflé les suffrages de la communauté indie. Pour cela ils ont assuré l'essentiel : décliner sur le premier album *The Black Room* le rock sombre remis au goût du jour par Interpol. Mais passé ces bonnes dispositions à entrer en connexion avec les fantômes d'Echo & the Bunnymen et de Joy Division que reste-t-il ? Réponse : le lyrisme du deuxième album *An End Has a Start* poussé à son maximum. Bien sûr, certains diront qu'à force de piquer des plans à U2, Editors sonne parfois comme un Coldplay qui marche à l'ombre. Il y a de ça. Il y a aussi et surtout l'absence de calcul du grand rock anglais qui fonce droit devant et ne se retourne plus. Il faut bien cette fougue pour éviter de finir au rayon des « oubliés du revival post-punk ».



FLEET FOXES
FLEET FOXES

2008 | SUB POP RECORDS

Peut-on être de Seattle et préférer la folk-music au grunge ? Fleet Foxes répond pertinemment à cette question. Bien sûr, leur indie folk possède des relents baroques et tarabiscotés qui nous emmènent assez loin du folk traditionnel, et encore plus du grunge. C'est pourtant chez Sub Pop, le label grunge par excellence, que sortit ce premier album des copains de la Lake Washington High School de Kirkland dans la banlieue de Seattle. Robin Pecknold et Skyler Skjelset adorent Bob Dylan, Neil Young, Brian Wilson et les groupes de folk anglais des sixties tels Lindisfarne et Incredible String Band. Le quintet qu'ils vont former a pour but de créer un son qui rassemble toutes ces influences. Mission réussie au travers de ces morceaux organiques et prenants qui touchent tous les sens de l'auditeur. Remarquables compositeurs et musiciens, les cinq Fleet Foxes ont réussi le pari de ne ressembler à personne avec les influences de chacun. Bien vu.



PORTISHEAD
THIRD

2008 | ISLAND RECORDS

Rare de survivre à un premier album (*Dummy*) déclaré chef-d'œuvre du trip hop. Difficile également de faire mieux qu'une poignée de chansons tristes et photogéniques comme un jour de pluie sur le béton. Possible pourtant, à en juger par le troisième disque du trio de Bristol. Quand cet album sort en 2008, non seulement la scène trip hop n'évoque plus grand-chose (Massive Attack englué dans son dub politique sans perspective de renouvellement, Morcheeba transformé en marchand de soupe). Cela fait surtout plus de dix ans que Portishead a disparu des radars. En onze titres et quarante-neuf minutes d'une musique froide, psychédélique, menaçante – Geoff Barrow ne cachera pas son obsession pour les héros du rock allemand *seventies* – et cinématographique, le groupe va pourtant réussir un double exploit : égaler *Dummy* sur le terrain du blues urbain, mais aussi recoller parfaitement à l'époque. En matière de blues contemporain seul le *Kid A* de Radiohead est allé aussi loin.



THE RACONTEURS CONSOLERS OF THE LONELY

2008 | THIRD MAN RECORDS

Une distraction. Voilà comment les puristes du revival rock ont interprété le message de Jack White dès la mise en

route du supergroupe 100 % Detroit, The Raconteurs. En réunissant le chanteur Brendan Benson, ainsi que Jack Lawrence et Patrick Keeler (du groupe obscur The Greenhornes), le leader du duo The White Stripes ne voit pas loin. Il veut juste relâcher la pression autour de quelques reprises et d'une poignée de morceaux power pop. Mais voilà, le projet cartonne et le premier album, *Broken Boy Soldiers* (2006) finit à la première place du classement annuel des meilleurs disques pour le magazine *Mojo*. La suite, *Consolers of the Lonely*, est encore plus belle puisqu'elle prend la forme d'un vrai disque de rock au sens premier, innocent, du terme. Clins d'œil à Led Zeppelin, évocation du rhythm & blues de Memphis, ambiance de western à rendre fou de jalousie Tarantino. Le grand album oublié de The White Stripes ? À cette hypothèse Jack White pourrait répondre par un drôle de sourire.



VAMPIRE WEEKEND VAMPIRE WEEKEND

2008 | XL RECORDINGS

Concilier l'amour du punk rock et des sons africains, c'est possible ? Vampire Weekend nous donne ici une réponse claire et

sans ambiguïté : ça marche ! Si le trio a parfaitement assimilé le savoir-faire de leurs valeureux aînés Television-Blondie-Talking Heads, leur approche du mélange des genres est radicalement différente. En faisant vibrer à l'unisson rythmiques rock créés du côté de Soho et sonorités semblant sortir d'un studio de Kinshasa (la voix haut perchée d'Ezra Koenig ajoutant à l'exotisme et des volées de cordes à l'insolite), Vampire Weekend réussit pleinement son pari musical. Des morceaux tels que *A Punk*, *Cape Cod Kwassa Kwassa* et *One (Blake's Got a New Face)* emportent aussitôt de par leur étrangeté mais surtout leur groove et l'humour qu'ils véhiculent. Prendre le métro à Times Square et en sortir en gare de Bamako est un sacré exploit que Vampire Weekend réussit avec maestria.



THE LAST SHADOW PUPPETS THE AGE OF THE UNDERSTATEMENT

2008 | DOMINO RECORDS

Alex Turner (Arctic Monkeys), Miles Kane (The Rascals),

James Ford (Simian) et Zach Dawes (Mini Mansions) : un joli casting pour un groupe basé sur l'amitié entre Turner et Kane, quand celui-ci assurait la première partie des Monkeys avec son groupe précédent, The Little Flames. L'enregistrement de l'album se fera au cœur de la vallée de la Loire, dans le studio Black Box créés par Iain Burgess et Peter Deimel. Baroques, les compositions, arrangées par le talentueux Owen Pallett (*Final Fantasy*), invitent même le London Metropolitan Orchestra pour ajouter un peu plus de grandiloquence. Si l'ensemble prône ce côté symphonique parfaitement réglé, le groupe éphémère se promène aussi dans le tout acoustique (*The Time Has Come Again*) comme dans le tout électrique (*Only the Truth*). Bien sûr, la voix de Turner rappelle ses singes de l'Arctique, mais les marionnettes de la dernière ombre n'ont en aucun cas besoin d'être comparées à quiconque.



THE TING TINGS WE STARTED NOTHING

2008 | COLUMBIA RECORDS

Ça s'appelle être là au bon moment et au bon endroit. C'est un euphémisme que de dire que le duo anglais formé par

Katie White et Jules De Martino a déferlé sur l'année 2008 avec le morceau idéal : *Shut Up and Let Me Go*, alliage parfait entre rythmique funky et voix féminine parfumée aux mauvaises humeurs no future. Forcément, les bénéfices de ce hit inattendu seront énormes pour la carrière de The Ting Tings. Mais que dire alors de *We Started Nothing*, premier album de ces enfants de Manchester habitués jusqu'à présent à la *lose* des groupes sans lendemain ? Sans doute ce disque a-t-il eu le même effet sur les corps et les esprits que New Order en son temps et désormais LCD Soundsystem ou Calvin Harris. Comprendre : cet album a accompagné toute une nouvelle génération de rockers vers les clubs. Dans la joie et le refus des chapelles.



THE DØ A MOUTHFUL

2008 | CINO 7 RECORDS

Pour un coup d'essai, ce premier album du duo Levy/Merilanti fut aussi un coup de maître. Pop, trip hop, folk et

des soupçons de world sont au programme de ce disque éclairé par une voix chatoyante, des arrangements aussi versatiles que bluffants et des compositions d'une qualité rare. Le duo écrit et compose ensemble ces petits bijoux aux mélodies inventives truffées de détails sonores aussi percutants qu'intelligents. Leur trame rock irrigue les titres phares que sont *Playground Hustle*, *When Was I Last Home?*, *At Last!*, *Stay (Just a Little Bit More)* et son ukulélé scintillant, *Travel Light* ou *The Bridge Is Broken*, des percussions africaines et des inclusions tziganes venant rehausser l'audacieux *Unisassi Lautelet* chanté en finlandais par Olivia. Ces dernières se retrouvent également, fanfare de cuivres en avant, sur l'intrigant *Queen Dot Kong*, ou Emir Kusturica façon trip hop rencontrant les Spice Girls. A la façon de leurs aînés de Cocoon, The Dø tissent justement un douillet cocon musical qui leur sied à ravir.



ANIMAL COLLECTIVE MERRIWEATHER POST PAVILION

2009 | DOMINO RECORDS

C'est en février 2008 que les Animal Collective s'enferment un mois durant dans le Sweet

Tea Recording Studio à Oxford, une petite ville universitaire dans le Mississippi. Pas d'ordinateur ni même de smartphones à disposition, juste la musique. C'est le huitième album du quatuor américain et ce sera celui de la consécration. Les louanges vont fondre sur ce disque qui porte le nom d'une salle de spectacle à Columbia dans le Maryland. Nommé album de l'année par plusieurs médias, *Merriweather Post Pavilion* offre de profondes pulsations de basse saupoudrées de guitares éthérées, agrémentées de boucles artistiquement travaillées et surmontées d'harmonies vocales subtiles et aériennes. C'est certain, Noah Lennox et ses trois copains ont longuement écouté les Beach Boys ainsi que Syd Barrett. Ils démontrent en tout cas que la pop psychédélique peut elle aussi offrir son lot de romantisme échevé.



PHOENIX WOLFGANG AMADEUS PHOENIX

2009 | V2/LOYAUTÉ/
COOPERATIVE MUSIC

Quatrième album des Versail-

lais, *Wolfgang Amadeus Phoenix* va traverser l'Atlantique pour imposer le groupe aux USA et hisser ses membres au rang de stars internationales. Avec le retour de Philippe Zdar (producteur d'*United*) aux manettes depuis son *home studio*, Phoenix fait la part belle à une pop candide léchée, légère et entraînante. On retrouve avec plaisir ces nappes de synthés colorées, ces guitares câlines et cette batterie contenue venant envelopper la voix chatoyante de Thomas Mars. Si le morceau *Lisztomania* est le fer de lance de l'album, le quatuor des Yvelines offre bien d'autres surprises comme l'incisif *1901* et ses synthétiseurs en bataille, le diptyque ambient intitulé *Love Like a Sunset (Part I et II)* ou encore *Lasso*, son intro sur une batterie en furie (jouée par Thomas Mars sur un synthétiseur) et son solo de guitare résolument rock. Un bel album totalement chanté en anglais mais bien *Made in France*.



ANTONY AND THE JOHNSONS THE CRYING LIGHT

INDISPONIBLE

2009 | ROUGH TRADE

Comment survit-on au chef-d'œuvre de délicatesse et de

lyrisme *I Am a Bird Now* ? Comment continuer son vol en apesanteur quand on a déjà bénéficié du support de monstres tels David Bowie, Björk ou Lou Reed ? Surprise de ce troisième album illustré par une irréaliste photo du danseur japonais Kuzo Ohno : Antony Hegarty, alias Antony and the Johnsons, plane encore et toujours sur *Crying Light* et communique même avec l'au-delà. Pour cela, il aère sa formule soul et y inocule même un art de la dissonance capable de faire des merveilles. Si le chant jazzy saisit toujours chaque nuance humaine, les orchestrations, elles, ont des allures de véritables haïkus. Intime, honnête et d'une douceur incomparable, cet album est une grande réussite qui, en trente-neuf minutes est capable de tutoyer parfois les anges Roy Orbison, Nina Simone ou Jimmy Scott. Un voyage spirituel, donc.



ARIEL PINK'S HAUNTED GRAFFITI BEFORE TODAY

2010 | 4AD RECORDS

Un des artistes favoris des lecteurs de Pitchfork, mais aussi quelqu'un au sujet duquel

toutes les questions se posent. À preuve, cette formulation du célèbre quotidien anglais *The Guardian* : « *Qui est Ariel Pink ? Une gargouille politique qu'on pourrait asseoir à la droite de Mussolini, ou un type désespéré à l'idée de ne pas être aimé par tout le monde ?* » Curieux personnage que le Californien Ariel Rosenberg. Chevelure rose pâle, un pied dans la mode et l'autre dans l'underground. Ariel Pink est surtout un des personnages les plus mélodiquement doués apparus sur la scène rock alternatif ces dernières années. C'est grâce à l'album *Before Today* qu'il a imposé son personnage mi-branleur psychédélique, mi-enfant prodige de la génération streaming. Ce recueil passe même au tamis de sa folie le rock FM sauce Billy Joel et les moments de pure extase psychédélique à la Robert Wyatt. Et au terme de cet album qualitativement monstrueux, une seule question subsiste : Ariel Pink est-il le cousin rock de Kanye West ou le Tarantino de l'indie rock ?



ARCADE FIRE THE SUBURBS

2010 | MERGE RECORDS

Réunis le 5 juillet 2010 au Casino de Paris pour un concert d'anthologie, les fans français d'Arcade Fire n'en croient pas

leurs oreilles. Outre les meilleurs morceaux de leurs fameux deux premiers albums, le gang de Montréal propose les principaux titres de leur disque à venir, *The Suburbs*. Un régal confirmé lors de la sortie de l'album. Moins sombre et rageur, l'album s'ouvre sur des mélodies plus pop et moins emphatiques. Ici, sur seize titres au cordeau, la bande des frères Butler laisse entrer le soleil et flirte avec toutes les émotions. Tout est propice à la séduction, des cordes de *Half Light* aux nappes electros de *Sprawl II* en passant par le folk brumeux de *Deep Blue* ou encore le punk rock démoniaque de *Month of May*. L'alternance des voix de Win Butler et de Régine Chagnagne fonctionne une fois de plus à merveille et *The Suburbs* s'inscrit parfaitement dans la discographie sans faute d'un groupe sans failles.



THE BLACK KEYS BROTHERS

2010 | NONESUCH RECORDS

En 2009, la relation entre Patrick Carney et Dan Auerbach sent le gaz après la sortie du premier album solo de ce

dernier, sans que Carney en soit prévenu. Néanmoins, voilà donc The Black Keys réconciliés, cette fois-ci en quête des sonorités sudistes et faisant halte aux légendaires Muscle Shoals Studios, situés à Sheffield, Alabama, désormais vides, mais rouvert pour l'occasion. Après l'avoir en partie réaménagé, le duo d'Akron, Ohio, s'y enferme afin de délivrer l'un des meilleurs chapitres de son blues-rock électrique et rugueux. Porté par le single *Tighten Up* produit par Danger Mouse, *Brothers* se révèle un disque mélodique, bouillant et terriblement accrocheur, joliment nuancé par quelques pépites aux ambiances plus dépouillées et langoureuses comme *Too Afraid to Love* ou *The Only One*. Un album très bien reçu par la critique et le public et dont l'écoute éclaire aujourd'hui le succès de l'opus suivant, *El Camino*, aux inspirations plus diverses.



TAME IMPALA INNERSPEAKER

2010 | MODULAR RECORDINGS

Les Australiens ne produiraient donc pas exclusivement du gros rock binaire qui tache ? Tame Impala, de Perth, en est l'une

des preuves les plus flagrantes. Leur inspiration provient davantage de King Crimson et des Beach Boys que d'AC/DC. À travers les onze morceaux de ce premier album studio, le trio mené par Kevin Parker propose un kaléidoscope musical psyché rock autour de sa voix chaleureuse, de sa guitare dotée de multiples effets, d'une basse quasi magnétique et d'une batterie explosive. Sur scène, c'est nimbé d'explosions lumineuses et colorées que Tame Impala reproduit cet album enregistré à la Wave House, un studio isolé posé à Yallingup, au bord de l'Océan Indien. Mais pas question pour Parker et ses acolytes de reproduire le son des sixties : *Innerspeaker* se veut un disque résolument moderne, aux touches mélodiques pop qui renforcent la sensation planante et hypnotique que procurent ses onze plages recouvertes de sable fin. À écouter au casque pour profiter pleinement du voyage.

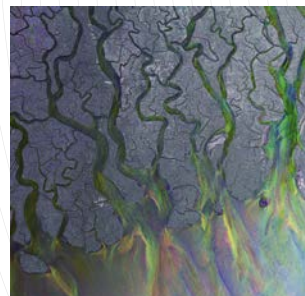


BON IVER BON IVER

2011 | JAGJAGUWAR RECORDS

Avec son premier album enregistré seul dans une cabane perdue au fond du Wisconsin, Bon Iver proposait l'archétype

de l'album de folk traditionnel. Ce deuxième disque s'en éloigne fortement pour aller flirter dans les allées du folk-rock électrique et de la pop des années quatre-vingt. Chaque chanson a le titre d'un lieu précis, une ville (*Calgary*), un État (*Minnesota*), voire un bar (*Holocene*, un bistro de Portland). Vernon va s'entourer de musiciens dont la star de la *pedal steel guitar* (Greg Leisz), un violoniste et deux saxophonistes, ce afin d'ouvrir sa musique, de se rapprocher de la pop américaine avec un son plus ample et plus fédérateur. Dans *Perth*, qui ouvre le disque, l'opposition de la voix haut perchée, du son grave du saxophone basse du virtuose Colin Stetson et des sons saccadés de la batterie de Marr McCaughan créent un petit miracle. Bon Iver est sorti du bois afin de retrouver la société et cet album homonyme en est le témoin.



ALT-J AN AWESOME WAVE

2012 | INFECTIOUS MUSIC

Prendre comme nom une combinaison de touches propre aux Mac d'Apple signifie déjà que l'on est bien dans son temps.

Après s'être rencontré sur les bancs de l'université de Leeds, ce quatuor à l'esthétique minimale et moderne jette, avec ce premier album studio, les bases d'un rock alternatif aux tonalités électroniques, progressistes et même folk. Les orchestrations sont là, les arrangements également, tout comme les textes remarquablement écrits et posés par leur guitariste et chanteur Joe Newman, leader à l'imposant pouvoir narratif. Le résultat est une véritable construction psychédélique, audacieuse, expérimentale et surprenante tout en restant accessible. Le piano, joué par Gus Unger-Hamilton, est particulièrement bien utilisé pour installer les ambiances (*Intro, Something Good*), certains titres comme *Taro* ou *Matilda* et ses réminiscences folk étant des petits bijoux de grâce et de subtilité. Si la démarche musicale d'Alt-J est sérieuse, et donc à prendre au sérieux, c'est avant tout avec grand plaisir.

THE XX XX

2009 | YOUNG TURKS RECORDS

Deux voix jointes, une basse sous tranquillisants, de sobres guitares sur écho, quelques *beats* électroniques et lignes de claviers, un simple *drum-kit* : la musique de XX navigue entre électropop minimaliste, dream pop et rock indie, un style radicalement épuré qui est devenu leur ADN. Chez XX, il n'y a aucun excès, aucun délire superflu, juste la musique. C'est sur son ordinateur Mac Pro, muni du logiciel Logic 8 et d'un sampler Akai MPC, que Jamie Smith, le troisième membre, chargé des sons électroniques, va enregistrer cette œuvre d'un charme suranné et mélancolique, un disque fondateur d'une espèce nouvelle de cold wave. Doucement, XX envoûte et ensorcelle l'auditeur, tissant sa toile d'araignée musicale avec, en son centre, la voix sensuelle et troublante de Romy Madley Croft. *Coexist*, l'album suivant, tiendra toutes les promesses que ce premier opus avait su faire naître.



THE BLACK KEYS EL CAMINO

2011 | NONESUCH RECORDS

Enregistré en à peine plus d'un mois à Nashville, où Dan Auerbach et Patrick Carney sont désormais basés, ce septième album bénéficie de la production de Brian Burton, alias Danger Mouse. Ce master du son pop et vintage n'en oublie pas pour autant les riffs les plus élémentaires. Les chœurs féminins sont la seule coquetterie d'*El Camino* (« le chemin » en espagnol) qui ne demande rien d'autre que de faire danser, bière à la maison, dans un garage d'une vieille maison sudiste. En choisissant comme sujet de leur pochette le même modèle de van qui les a trimballés durant plusieurs années en tournée, Auerbach et Carney affirment d'autant plus leur complicité. Elle les unit depuis bien avant la naissance des Black Keys, au début du XXI^e siècle : c'est au lycée d'Akron, Ohio, qu'ils se passionnaient déjà, ensemble, pour les Stooges et les Stones... Un morceau aussi sexy et irrésistible que *Lonely Boy* est le résultat d'une amitié où l'on aime autant marteler sa batterie que martyriser sa guitare électrique.

Mount a conforté l'aventure Metronomy en créant un vrai groupe composé de vrais musiciens et de vrais instruments. Il a aussi quitté sa chambre pour un véritable studio. De fait, le projet electrodance qu'était Metronomy prend une tournure bien plus pop-rock avec ce disque au feeling empreint de références *seventies*. Mount peut désormais voir plus grand, passer à des sonorités bien plus construites et jongler de la synthpop mélancolique, sa marque de fabrique, au soft rock moelleux et à la pop fraîche et légère comme sur l'acidulé *Everything Goes My Way* qu'interprète Anna Prior, devenue la batteuse du groupe. La production racée d'Ash Workman permettra à ce dernier d'être repéré par Christine & the Queens pour l'album *Chaleur humaine*. Avec *The English Riviera*, Metronomy se situe un ton au-dessus.

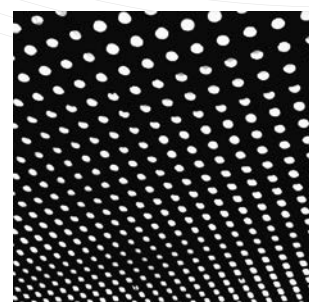


METRONOMY THE ENGLISH RIVIERA

2011 | BECAUSE MUSIC RECORDS

Auteur-compositeur-interprète, multi-instrumentiste et maître des claviers (allant du Moog au Wurlitzer), Joseph

Mount a conforté l'aventure Metronomy en créant un vrai groupe composé de vrais musiciens et de vrais instruments. Il a aussi quitté sa chambre pour un véritable studio. De fait, le projet electrodance qu'était Metronomy prend une tournure bien plus pop-rock avec ce disque au feeling empreint de références *seventies*. Mount peut désormais voir plus grand, passer à des sonorités bien plus construites et jongler de la synthpop mélancolique, sa marque de fabrique, au soft rock moelleux et à la pop fraîche et légère comme sur l'acidulé *Everything Goes My Way* qu'interprète Anna Prior, devenue la batteuse du groupe. La production racée d'Ash Workman permettra à ce dernier d'être repéré par Christine & the Queens pour l'album *Chaleur humaine*. Avec *The English Riviera*, Metronomy se situe un ton au-dessus.

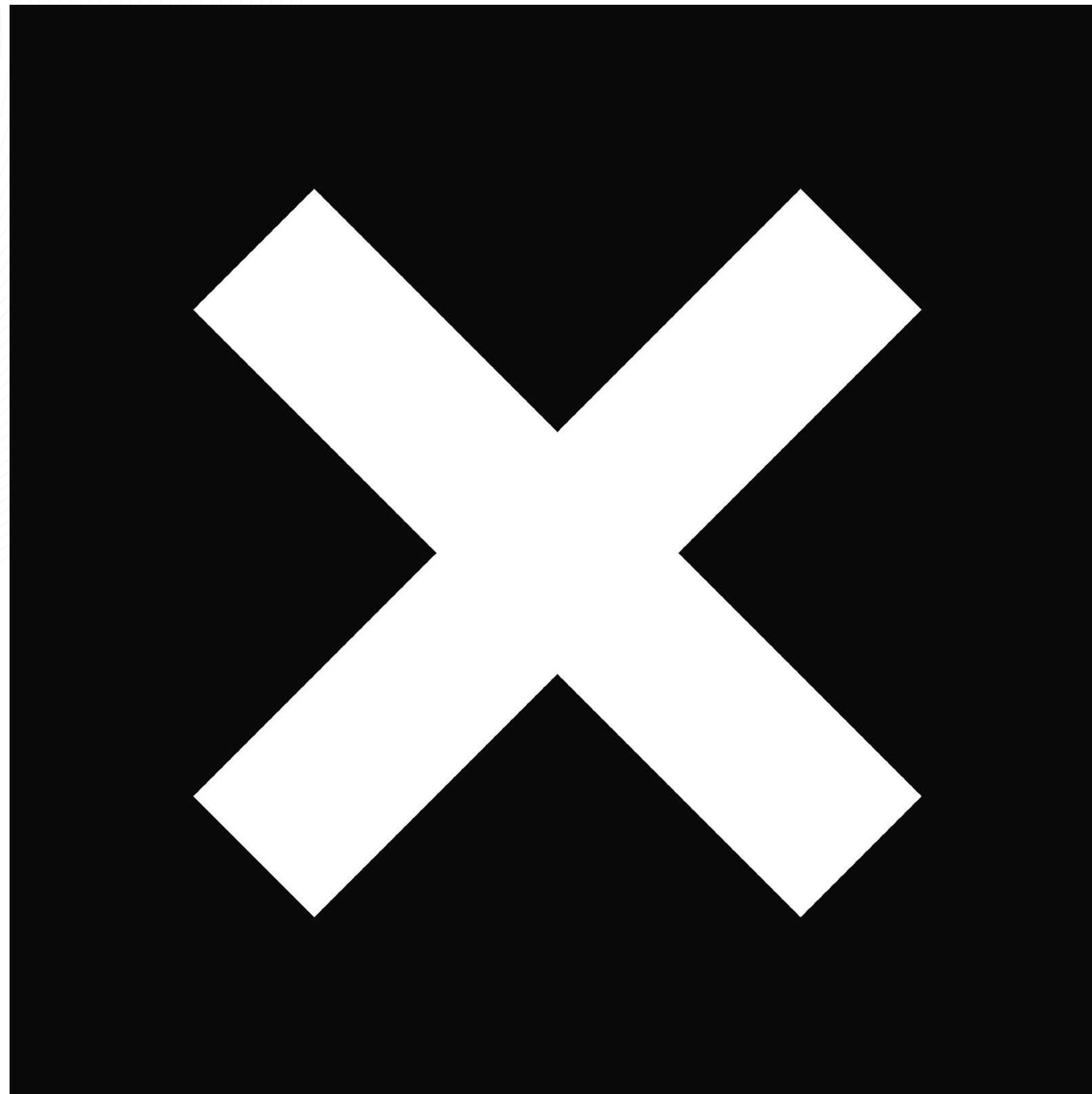


BEACH HOUSE BLOOM

2012 | SUB POP RECORDS

Ceci n'est pas forcément un album au sens où certains l'entendent. Ceci est plutôt un fragment arraché à nos rêves

et à leur science. Le duo originaire de Baltimore, Beach House ne marche pas sur le même tempo que ses contemporains des années 2010. Plus vaporeux et insaisissables, Victoria Legrand (nièce du célèbre Michel) et Alex Scally préfèrent évoluer en permanence dans la semi-pénombre de leur son. Ce que Victoria Legrand résumait de la façon suivante au site Pitchfork : « *Franchement je n'aime pas quand les groupes changent entre deux albums. Ce n'est pas du tout la façon dont nous travaillons.* » Vrai. Si *Bloom* reste, de l'avis de beaucoup, le sommet de la discographie du duo dream pop, il ne prend pas par surprise les fans largement en transe depuis le précédent disque *Teen Dream*. Par contre il leur procure le même frisson que connaissent les aficionados de David Lynch quand ils comparent *Lost Highway* et *Mulholland Drive*.



AGNES OBEL PHILHARMONICS



INDÉ

AGNES OBEL PHILHARMONICS

2010 | [PIAS] RECORDINGS

←

Ceux qui se sont arrêtés à la pochette du premier album d'Agnes Obel ont dû ressentir comme une légère mise à distance. Sur celle-ci, une photo plein cadre de la chanteuse danoise laisse imaginer un disque résolument janséniste. Difficile d'affirmer que *Philharmonics* pourrait figurer au rang des enregistrements empreints d'une certaine légèreté. D'ailleurs, histoire de mettre les choses au point, la jeune femme ne fait pas mystère de ses racines musicales auxquelles elle a essayé de redonner vie ici : « *Je suis une fan inconditionnelle du travail d'Erik Satie sur le silence. Mais j'aime également beaucoup son utilisation des répétitions. C'est comme ça qu'il provoque cette sensation d'hypnose* ». Tout en arrangements de harpe, de violoncelles et de piano ce disque qui se vendra très bien est en effet de la pure hypnose. Il fallait être de la race des sirènes scandinaves pour faire entrer la force d'évocation des sonates de Chopin dans le miel délicat de la pop.



MARK LANEGAN BLUES FUNERAL

2012 | 4AD RECORDS

Qu'attendre d'un album dont le titre annonce si clairement le programme ? À l'évidence aucune relecture sur un mode

bluegrass du *Tata Yoyo* d'Annie Cordy. Septième LP de l'ex-Screaming Trees, revu et corrigé en Tom Waits sans artifice, c'est aussi le premier enregistrement de l'écorché vif depuis 2004. Il raconte avoir écrit et enregistré cet album en studio du côté d'Hollywood, d'un seul jet. Histoire de ne garder que l'essentiel. Ne pourtant pas imaginer que le résultat est aride. *Blues Funeral* est certainement le disque le plus varié, voire inattendu, de son auteur. Au blues-rock bouleversant des débuts, se greffent désormais des influences auxquelles personne n'aurait pensé : l'ambient de Brian Eno, l'électronique de Kraftwerk, les arrangements à la Ennio Morricone et même... des clins d'œil au plus insaisissable des chanteurs français, Gérard Manset. Le résultat de ce grand écart maîtrisé apparaît vite pour ce qu'il est : un nouveau western, rien de moins.



ARCADE FIRE REFLEKTOR

2013 | MERGE RECORDS

« *J'apportais sans cesse des disques qu'on ne connaissait pas, du disco, de la musique cubaine, haïtienne, des trucs vau-*

dou, même remplaçant Win Butler aux *Inrockuptibles* pour expliquer le pourquoi du comment de son grandiose quatrième album. *Ces moments-là ont été très importants.* » Nous sommes en 2013 et les Montréalais d'Arcade Fire ont consacré une grande partie des dernières années à tourner autour du monde pour défendre leurs trois premiers albums. Chemin faisant, Win Butler, Régine Chassagne & co ont également mûri en multipliant les allers-retours entre leur base canadienne, Haïti et la Jamaïque. Le résultat ? Il ressemble à la transformation d'un groupe poussé dans la direction du groove global par son coproducteur James Murphy (LCD Soundsystem). *Reflektor* pourrait être le descendant moderne de l'imbattable *Remain in Light*, chef-d'œuvre des Talking Heads. La sono mondiale avait commencé ici dans les années quatre-vingt. Rien n'empêche de penser qu'elle a redémarré en 2013 au rythme de cet album.



AGNES OBEL AVENTINE

2013 | PLAY IT AGAIN SAM RECORDS

Quand elle rembobine le processus créatif engagé derrière son second album, *Aventine*, la

Danoise Agnes Obel parle d'un monde d'avant la distanciation sociale, mais aussi de l'influence de son petit appartement du quartier berlinois de Kreuzberg. « *Tout a été enregistré dans une pièce minuscule. Les voix, les notes de piano, tout devait sonner de façon très proche.* » Pari réussi à l'écoute de ce disque tout à fait particulier puisqu'il y plane comme une sensation de folklore magique, voire mystique. Sur *Aventine*, joué comme en suspension, il est encore et toujours question de refuser toute hiérarchie entre grande musique et art folk-pop. En résulte une œuvre moderne en forme de théâtre des grands sentiments à ciel ouvert. Dans cet endroit qui ressemble à un petit appartement berlinois, Claude Debussy et Roy Orbison parlent la même langue amoureuse.



ARCTIC MONKEYS AM

2013 | DOMINO RECORDS

Avec un *Suck It and See* plutôt décevant, enregistré à Los Angeles avec l'aide de Josh

Homme, on attend du quatuor un come-back avec un album plus efficace. Si l'on sait que le groupe a mûri et n'a plus trop envie de sublimer ces riffs adolescents qui ont construit le rock anglais, on attend toujours d'eux énergie et sincérité, ce son carré, constant et vigoureux qui a fabriqué leur légende. Pour ce cinquième opus, Arctic Monkeys n'a carrément pas peur d'aller puiser son inspiration dans le rock psychédélique, le blues-rock, le heavy metal, voire le R&B, la soul music et le hip-hop. Empreint d'un côté rétro oscillant entre sixties et seventies mais également moderne dans sa construction rythmique et ses sons empruntés au rap, *AM* est un album ambitieux qui inclut de nombreux claviers ainsi qu'une *drum machine*. Les lads de Sheffield ont quelque peu abandonné leur rage pour se muer en de véritables musiciens et proposer un album dense, touffu et avant tout vivant. « *Groovy, sale et sexy* » selon Josh Homme.



ARCHIVE AXIOM

2014 | DANGERSVISIT RECORDS

Neuvième album de l'intense discographie du groupe londonien (dixième, si l'on compte la

BO du film *Michel Vaillant* en 2003), cet *Axiom* est le pendant sonore d'un film moyen métrage du même nom, de quarante minutes, créé avec le collectif de cinéma espagnol NYSU. Le projet est l'exact inverse d'une BO, puisque cette fois c'est l'image qui se met au service du son : à partir des morceaux enfantés par Archive, le cinéaste Jesus Hernandez tente de créer des images qui font écho au son, et transporte le groupe sur une île isolée, au milieu de falaises menaçantes, là où existe une ville souterraine dominée par une cloche qui décide du destin des habitants. En sept titres, dont une double version d'*Axiom*, la chanson, le collectif habituellement classé dans une case à part, entre rock progressif, trip hop, et rock alternatif, donne ce qu'on en attend, une musique originale, ample, affranchie des codes et des formats.



BENJAMIN CLEMENTINE

AT LEAST FOR NOW

2015 | BEHIND RECORDS

Décembre 2013. Visage aristocratique, long pardessus noir et regard perçant, un Anglais

d'origine ghanéenne électrise le public, pourtant pointu, des Transmusicales de Rennes. Benjamin Clementine n'a pas encore sorti d'album, mais déjà la rumeur se répand : « *Tu as vu le concert de ce chanteur ? Dans sa voix on avait l'impression d'entendre Nina Simone, Léo Ferré, Jeff Buckley. Et sa musique, sa façon de jouer du piano ? Il y a du Erik Satie dans sa musique...* » Quelques mois plus tard, *At Least for Now*, premier album du prodige, confirme l'illumination musicale de la première prestation. S'il cite souvent Antony & the Johnsons au nombre de ses influences, Clementine ajoute à la formule piano, voix, arrangements de cordes, un cadre théâtral, littéraire et romantique assez flamboyant pour être signalé. Est-ce de l'arrogance ou est-ce juste de la conscience ? « *The decision is mine cause the vision is mine* » dit-il sur ce disque coup de force. Naissance d'un artiste entier, à prendre ou à laisser.



IBEYI

IBEYI

2015 | XL RECORDINGS

Sœurs jumelles, Lisa-Kainde et Naomi Díaz n'ont que 19 ans quand elles livrent *Ibeyi*, un premier album portant le nom

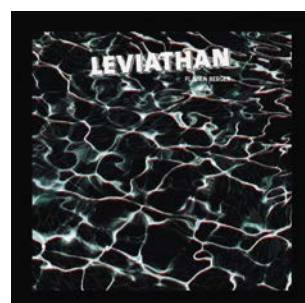
de leur duo, mot signifiant jumelles en yoruba. Nées à Paris d'une mère franco-vénézuélienne et d'un père cubain, le percussionniste Angá Díaz (Buena Vista Social Club), les deux sœurs sont à la croisée de plusieurs identités et de nombreuses influences. Faisant preuve d'une belle maturité artistique et d'une sacrée maîtrise vocale, Ibeyi mêle avec bonheur tradition et modernité au travers de pop, de rythmiques afro-caribéennes (*Ghosts*), de soul (*Singles*), de soupçons d'electro (*Waterman*) et de hip-hop (*Stranger/Lover*). La production des musiques, créées par Lisa, est signée Richard Russell, complice de Damon Albarn et producteur du dernier Bobby Womack. Un piano, des percussions (bata cajon), deux voix célestes, des harmonies en anglais et des mélodies en yoruba : le voyage peut commencer.

LONDON GRAMMAR

IF YOU WAIT

2013 | METAL & DUST RECORDINGS LTD/ MINISTRY OF SOUND RECORDS

À l'université de Nottingham, certains se demandaient si la jolie blonde qui s'affichait sur Facebook une guitare à la main posait ou si elle affichait réellement des aptitudes de musicienne. Désormais, ils savent. Le contralto grave et lumineux d'Hannah Reid, semblant jaillir du plus profond d'elle-même, allié à ses textes de toute beauté et ses compositions éthérées, sont les composantes majeures de London Grammar. Le trio, avec sa musique lumineuse teintée d'electronica, offre au *british rock* contemporain une bulle de clarté, de pureté et d'intensité. Mais Hannah Reid attire toute la lumière, les regards et les commentaires. Oui, les programmations des claviers s'allient parfaitement aux ajouts de cordes sur *Wasting My Young Years*, *Metal and Dust* et *If You Wait*. Oui, *Nightcall* de Kavinsky rencontre ici une nouvelle vision, une nouvelle dimension. Mais le concept London Grammar s'efface devant la présence et le charisme d'Hannah Reid, nouvelle diva de la grammaire des sons.



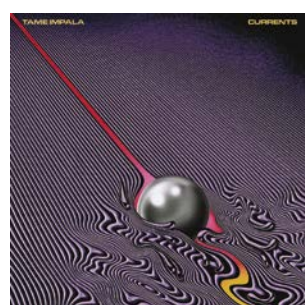
FLAVIEN BERGER

LÉVIATHAN

2015 | PAN EUROPEAN RECORDING

À seulement 28 ans, ce fils d'un cinéaste et journaliste spécialisé jazz semble incapable de hiérarchiser entre sa passion,

la musique contemporaine, le cinéma, l'électronique, l'illustration sonore et... sa Playstation 2. Sans doute est-ce pour ça que ce chevelu rêveur annonce la couleur : « *Les images sont indissociables de mes compositions, même si elles sont mentales et que personne ne voit la même chose* ». Les images donc, mais aussi le goût de l'improvisation. Si son premier album *Léviathan*, sorti en 2015, brille par son souffle libertaire c'est avant tout car il appartient à cette catégorie de disques capables de changer de forme à chaque écoute. Tantôt cela peut ressembler à un prolongement des vieux travaux pop d'Areski et Brigitte Fontaine, et parfois ce sont les boucles du rock allemand qui se taillent la part du lion. Raison ? Se diriger sans boussole vers des territoires irréels « *Le rêve c'est la perte de structure* ».



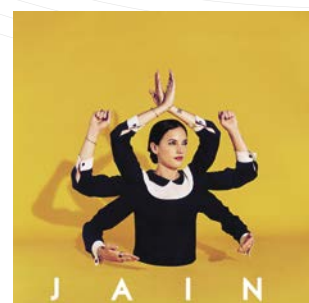
TAME IMPALA

CURRENTS

2015 | MODULAR RECORDINGS

Pour Kevin Parker, l'Australien à la dégaine de hippie californien, tout avait commencé au rythme d'un rock psychédélique aussi hypnotisant que mélodique. *Innerspeaker* (2010) puis *Lonerism* (2012), les deux premiers albums signés Tame Impala,

ont suscité l'adhésion des critiques ultra-pointus du site Pitchfork et de la communauté indie. Comment dès lors rationaliser un changement de cap aussi radical que celui de *Currents* ? Pour expliquer le nouvel attrait de Tame Impala pour les sonorités pop synthétiques, il faut replacer les choses dans l'ordre. Kevin Parker l'avoue : il a éprouvé comme une lassitude à relancer sa machine créative. Puis, tout s'est remis en place, courant 2014, autour de la découverte du soft rock signé Fleetwood Mac. C'est grâce à cette épiphanie – mais aussi au refus de rester rock dans un monde où les chapelles n'existent plus – que *Currents* ressemble à une messe pour le temps présent.

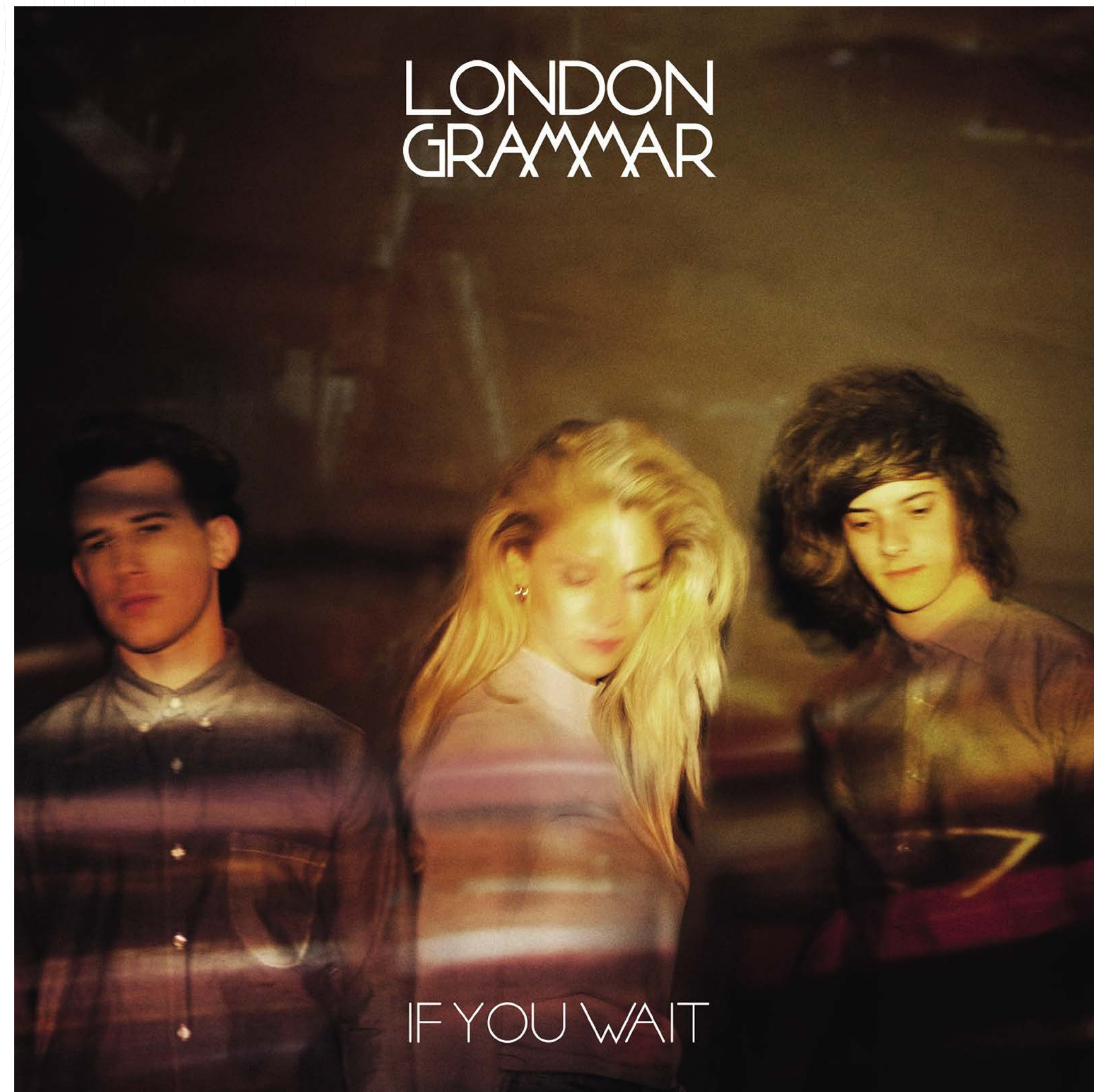


JAIN

ZANAKA

2015 | SONY MUSIC/COLUMBIA/ SPOOKLAND RECORDS

Six bras sont déployés sur la pochette, comme pour entériner les multiples directions prises par la musique de cette jeune auteure-compositrice-interprète, qui a tiré des longs séjours de son enfance aux quatre coins de la planète un goût certain pour la mixité et les sons venus d'ailleurs. Mariant pop, reggae, soul, électronique et rythmes tribaux, Jain mélange avec habileté et style *beats* electro et percussions africaines ou orientales pour créer des ambiances épicées, se glisse dans les effluves jamaïcains (*You Can Blame Me*), invente avec autant de brio des morceaux plus pop (*Mr. Johnson, Hob*) tout en créant un tube sur des rythmiques afrobeats (*Makeba*). En tandem avec Yodelice (enregistrement, basse, production, mixage...), Jain, signe avec *Zanaka* (enfant en malgache), un premier album riche, décomplexé et transgenre.





**CIGARETTES
AFTER SEX**
CIGARETTES AFTER SEX
2017 | PARTISAN RECORDS

Pour seul passeport, un habil-
lage sombre et un rock lent et
planant qui s'élève dans le ciel

comme autant de volutes. Mine de rien, c'est beaucoup. Révélation indie rock de la fin 2010, ce quatuor texan est devenu, à son corps défendant, le nouveau refuge des amateurs de rock préférant le platonique au charnel. Et pourquoi pas, après tout. Cigarettes After Sex s'y entend en effet comme aucun autre dès qu'il s'agit de jouer avec les rêves de ses amateurs. Ce premier album homonyme ressemble à un *road trip* cinématographique à la Wim Wenders (*Paris Texas*), et offre une alternative en tout point moins démonstrative à Dire Straits, en passant parfois par la case The Smiths. Celles et ceux qui savent que l'amour, c'est aussi ce qui se passe dans la tête, n'ont pas fini de remercier ce groupe. Un disque apaisant, langoureux, hypnotique aux qualités musicales indéniables.



**QUEENS OF
THE STONE AGE**
VILLAINS
2017 | MATADOR RECORDS

Mark Ronson à la production.
Les fans du groupe ne s'y atten-
daient pas. Mais le producteur

de Bruno Mars, Adèle et Lady Gaga connaît aussi les sonorités plus râpeuses comme quand il mettait en sons le groupe garage Black Lips. La différence est notable avec un univers sonore plus léché et l'ajout de quelques synthés vintage, mais le Queens of the Stone Age de *Songs for the Deaf* est toujours bien présent tout en n'ayant rien perdu de sa verve et de sa force. Déjà, l'intro brûlante de *Feet Don't Fail Me* nous rassure sur ce point, la suite nous le certifiant avec riffs hard-rock (*The Way You Used to Do*), ambiance stoner (*Domesticated Animals*, *Head Like a Haunted House*) et hymnes résolument sixties que sont les sensuels et hypnotiques *The Evil Has Landed* et *Villains of Circumstance*. Entouré de Troy van Leeuwen, Dean Fertita, Michael Schuman et Jon Theodore à la batterie, Josh Homme démontre que, s'il est l'homme de tant de projets simultanés, son cœur bat toujours pour QOTSA. Un dérapage... contrôlé!



THE XX
I SEE YOU

2017 | YOUNG TURKS RECORDS

2009. Trois *millennials* Londo-
niens à la timidité maladive
(Romy Madley-Croft, Oliver
Simms, Jamie XX) sortent leur

premier album. Dedans, plein de guitares mornes, de *beats* électro-
niques minimalistes et de voix murmurées. Plus qu'un album cela
ressemble à un rêve semi-conscient. Mais que reste-t-il maintenant
que le carton commercial et sociologique du premier The XX s'est
évanoué? La réponse à cette question se trouve en grande partie
dans *I See You*, troisième livraison du trio apparue en 2017. Pour
dire vrai, cet enregistrement raconte tout ce qui a cicatrisé chez
le groupe: les accidents de parcours, les amours transitoires, la
fusion totale de Cocteau Twins avec Aaliyah et James Blake en
un seul et même groove triste. Derrière ce disque, un summum
de R&B numérique, mais aussi la dernière danse d'un siècle se
préparant à vivre à distance. Soul, funky et groovy mais surtout
audacieux et résolument sensuel.



STEVEN WILSON
TO THE BONE

2017 | CAROLINE INTERNATIONAL

Si Steven Wilson a choisi de
mener une carrière solo paral-
lèle à celle de Porcupine Tree,
c'est pour explorer d'autres

contrées musicales. Ce cinquième album et sa ligne pop en sont
une fois de plus l'expression directe. *To the Bone* possède une
densité sonore riche d'émotion et de sensibilité grâce notamment
à l'interprétation de titres en duo avec la vocaliste Ninet Tayeb,
tandis que l'explosif *Pariah* ou encore la douce ballade folk inti-
tulée *Blank Tapes* émeuvent. Également en duo, cette fois-ci avec
la Suissesse Sophie Hunger, *Song of I* est un retour vers le passé
en mode trip hop, tout comme *Permanating* nous transpose dans
un univers pop-rock d'une richesse débordante et le doux *Refuge*
dans les prémices du mouvement progressif. Manifestement
inspiré par Peter Gabriel, le versatile Steven Wilson n'a peur de
rien, surtout pas d'aller puiser dans tous les courants qui ont créé
cette pop qui brille, scintille et nous touche.



JEANNE ADDED
RADIATE

2018 | NAÏVE RECORDS

Pas prévu que le deuxième
opus signé Jeanne Added
soit porté en triomphe par la
critique et le public. Encore

moins que cette musicienne prodige formée au chant lyrique, au
violoncelle et au jazz (Conservatoire de Paris et Royal Academy
of music de Londres), devienne la chanteuse marchant sur un
fil de lyrisme et d'intimité qu'attendait la nouvelle scène fran-
çaise. Plus apaisé que son prédécesseur *Be Sensational*, *Radiate*
achèvera la transformation d'une chrysalide New Wave en diva
électropop. Il lui vaudra même deux victoires de la musique
en 2019 (meilleur album rock, meilleure artiste féminine). Ce
triomphe est mérité. Mieux, celle qui s'était révélée à ses débuts
en donnant la réplique à Rachid Taha sur une reprise en duo du
Now or Never d'Elvis Presley, a réussi sur ce disque une alchimie
singulière: sonner parfois comme le chaînon manquant séparant
les jeunes gens modernes de Kas Product et la grande Barbara
en personne. Pas rien.



BALTHAZAR
FEVER

2019 | PLAY IT AGAIN SAM

« Nous n'étions pas assez bons
pour jouer du jazz et de la
musique classique ». Voilà en

substance comment les Fla-
mands de Balthazar rationalisent a posteriori leur rock nocturne,
élégant et parfois désabusé. Difficile malgré tout de ramener
l'association Marteen Devoldere et Jinte Deprez à un accident
heureux, né du côté de Courtaî dans le courant des années 2000,
et vite transformé en phénomène indie rock comme la Belgique
n'en avait plus connu depuis dEUS. À l'écoute de leur quatrième
album, *Fever*, les choses vont d'ailleurs mieux que se confirmer.
Presque entièrement teinté de soul, de funk et porté par une basse,
ce disque réussit non seulement à entrer en connexion avec le son
Motown, mais se pique aussi parfois d'une production pas loin
du Wall of Sound de Phil Spector (*Wrong Vibration*). Encore et
toujours, les reliefs du plat pays.



FONTAINES D.C.
DOGREL

2019 | PARTISAN RECORDS

« Dublin in the rain is mine. A
pregnant city with a catholic
mind (...) My childhood was
small but I'm gonna be big. »

Difficile de ne pas entrevoir derrière ces paroles du morceau d'ou-
verture *Big* l'annonce de tout ce qui va suivre sur ce disque. Il y a
de l'arrogance à revendre, chez les jeunes Irlandais de Fontaines
D.C. (D.C. pour Dublin City). Il y a surtout une incandescence
folle qui peut évoquer les premières heures de The Smiths. Après
avoir écumé les salles d'Europe en première partie des grands
frères Idles ou en solo, le quintette emmené par le fort fiévreux
Grian Chatten et animé d'une rythmique impeccable frappe fort
avec *Dogrel*. À raison, ce premier album aux allures de best of
de chansons incendiaires (*Boys in a Better Land*, *Too Real*) va
provoquer un flash immédiat pour la critique et le public. Nor-
mal, Fontaines D.C. a le même lyrisme que Patti Smith, la même
fièvre que Van Morrison et se permet également de se présenter
en héritier rock d'une tradition littéraire irlandaise. Le cercle des
poètes punk disparus est de nouveau ouvert.



**ARCHIVE
VERSIONS**

2020 | DANGERSVISIT RECORDS

Après douze albums studios,
quantité de lives et de colla-
borations (dont des titres avec
Mylène Farmer ou la BO de

Michel Vaillant), les Londoniens d'Archive proposent en 2020
une relecture, par leurs soins, de certains de leurs morceaux em-
blématiques. Réunis sur *Versions*, on retrouve ainsi des refontes
de *Lights*, étendu sur plus de sept minutes atmosphériques, tout
en dentelles de sons. Ou encore de *Fuck U*, *Erase*, *Pills* ou *Nothing
Else*, tous des classiques du collectif electro trip hop, qu'ils ont
eux-mêmes passé à la moulinette de la réinvention, en mariant
lenteur, bruitages, nappes éthérées, voix de brumes, pour aboutir
à ce voyage sonore et spirituel, au sein d'un territoire ouaté,
régressif, et quasi fantomatique. Pas de « tubes », sinon pour les
salles d'anesthésie, mais des tranches transparentes de musique
amniotique et fragile, dont l'écoute inspire la méditation.

MAYBE
WE SHOULD
ALL JUST LISTEN
TO RECORDS
AND QUIT
OUR JOBS.

JACK
WHITE

PEUT-ÊTRE QUE NOUS DEVRIONS JUSTÉ ÉCOUTER DES VINYLES
ET QUITTER NOS BOULOTS.

ELECTRO

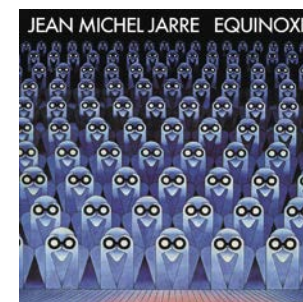


JEAN-MICHEL JARRE OXYGÈNE

1976 | LES DISQUES MOTORS/POLYDOR

Fils d'un compositeur de musiques de films trois fois oscarisé, Jean-Michel Jarre, pionnier des synthétiseurs et de la

musique électronique grand public, est sans conteste un parrain reconnu pour tous les héros de la french touch. Mais en 1976, les *beats* ne sont pas à l'ordre du jour, et la musique électronique n'est pas là pour faire danser, elle est par essence « planante », et *Oxygène* est cousin des travaux concomitants des Allemands de Kraftwerk ou Tangerine Dream. Mais en beaucoup plus crossover, voire commercial, au sens propre du mot puisqu'il s'en vendra dix-huit millions d'exemplaires, et que ces nappes et ces mélodies synthétiques entrent dans la mémoire collective pour n'en plus jamais sortir. Divisée en six parties, cette sorte d'opéra instrumental a eu pourtant du mal à s'imposer, jusqu'à ce qu'*Oxygène Part VI* ne sorte en 45-tours et n'entraîne le succès phénoménal de l'album, prétexte à des shows somptueux.



JEAN-MICHEL JARRE ÉQUINOXE

1978 | DISQUES DREYFUS/POLYDOR

Que regardent les dizaines de personnages en pochette ? Nous ? Un ailleurs lointain ? Une créature venue de l'es-

pace ? L'histoire est connue, avec dix millions d'exemplaires vendus, *Équinoxe* a été comme un séisme dans l'histoire de la musique française et, bien évidemment, dans celle de son auteur, le Lyonnais Jean-Michel Jarre à peine remis du succès déjà fracassant de son *Oxygène*. Mais au fond, cet album concept paraît encore plus irréel que son prédécesseur. Plus planant et ludique. À cause des mellotrons, des nappes de synthétiseurs et des percussions sourdes qui s'entrechoquent au ralenti et provoquent toutes sortes d'hallucinations. À cause aussi de ces moments où cette moderne symphonie se met à battre le tempo et colorise la terre, le ciel, la mer... En un sens *Équinoxe* pourrait être l'équivalent sur disque des grands films humanistes du maestro Federico Fellini. Que fixent les personnages de la pochette ? La possibilité d'une douce vie ?



KRAFTWERK TRANS-EUROPE EXPRESS

1977 | KLING KLING/EMI ELECTROLA

De Joy Division à Depeche Mode (il y a de la place), la musique synthétique de Kraftwerk a été une influence fondamentale

sur l'after-punk. Mais ce qui les rendait uniques était le fait que les Allemands étaient contemporains de tous leurs héritiers, sortant en même temps qu'eux des disques immédiatement épiés, copiés, disséqués. Source inépuisable d'idées soniques, mélodiques et visuelles, Kraftwerk avait démarré largement avant le punk et la New Wave, mais son attitude en a fait l'un des rares groupes incontestés de la vague, une sorte d'invité d'honneur. Le plus incroyable de cette histoire restant que l'aura de Kraftwerk ne s'arrêta pas à la New Wave, mais continua d'influencer les mouvements musicaux les plus importants à venir : le hip-hop, la house ou la techno. Enregistré en 1976, *Trans-Europe Express* fait référence à David Bowie et Iggy Pop dont le groupe sauvage des sixties, The Stooges, était alors le préféré de Ralf Hütter. Ça ne s'entend pas trop chez Kraftwerk, groupe sans guitare !



KRAFTWERK THE MAN-MACHINE

1978 | KLING KLING/EMI ELECTROLA

La pochette recycle l'imagerie de l'art constructiviste russe, en rouge et noir, et suggère cette vision : à mesure que le

progrès nous apprend à devenir des robots, la technologie nous apprend le dépassement. De tous les albums de Kraftwerk, *The Man-Machine* (1978) est le plus facile d'accès, tant sa pratique de l'électronique sert à donner un aspect avant-gardiste aux chansons les plus immédiates du groupe de Düsseldorf (le tube *The Model*, *Neon Light*). Il est aussi, quand on le laisse prendre le contrôle, le plus effrayant. Quand on l'interrogeait sur son rapport à son art, Ralf Hütter mettait bien en avant cette fonction androïde « *Vous savez, moi je me définis comme "travailleur de la musique". On fabrique de la technologie, on écrit des paroles, on fait des films, des photos...* » Les années quatre-vingt ont sans doute commencé deux ans en avance au son des moogs presque sautillants de *The Man-Machine*. À l'époque on pouvait encore croire que les robots pouvaient être changés en homme.

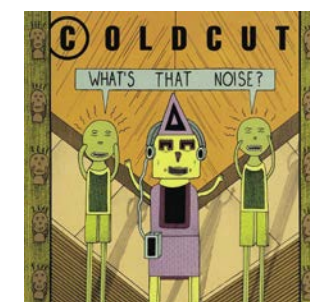


KRAFTWERK COMPUTER WORLD

1981 | KLING KLING/EMI ELECTROLA

L'an 1 de la prise de pouvoir des machines a commencé ici. Car c'est en 1981 que la firme IBM sort son Personal Computer.

La même année, les androïdes allemands de Kraftwerk publient *Computer World*. De l'avis quasi général cet album a prophétisé la révolution techno. Mais voilà, Kraftwerk a beau puiser sa force musicale dans l'étude du futur, le groupe de Florian Schneider et Ralf Hütter sait tout de même garder une distance ironique vis-à-vis de la modernité. On peut parfaitement capter la poésie des machines – et les mélodies froides qui vont avec – mais aussi y opposer une sensation de flip. Kraftwerk voyait ainsi derrière le monde de l'ordinateur une promesse de surveillance généralisée par « *le FBI, Scotland Yard, la Deutsche Bank...* » (*Computer World*). Plus loin les mêmes illustraient dans une perfection mélancolique la dépendance affective que certains pourraient ressentir le jour où ils demanderaient à une machine d'effacer la solitude (*Computer Love*). Kraftwerk avait-il vu venir, dès 1981, Edward Snowden et les sites de rencontres ? Voyons-y une certaine (techno)logique.



COLD CUT WHAT'S THAT NOISE?

1989 | AHEAD OF OUR TIME

« *C'est quoi ce bruit ?* » Une façon d'interpréter cette exclamation : est-ce le cri qu'auraient souvent poussé Matt

Black et Jonathan Moore (programmeur informatique et prof en école d'art passionnés l'un et l'autre par les nouvelles possibilités de la culture DJ) pendant la création de leur premier album sous le nom Coldcut ? Avril 1989, *What's That Noise?* va devenir un album fondateur pour l'Angleterre. L'entrée en religion acid se joue au rythme des boucles house et de la voix de Lisa Stanfield (le tube *People Hold On*), mais aussi dans un mélange dancehall techno. Même l'atrabilaire chanteur de The Fall, Mark E. Smith, participe à cette libération en jetant un pont entre punk et dance (*I'm in Deep*). Maintenant que les pilules de l'amour ont accéléré les frottements entre rock et dance, à Coldcut de mettre en marche le grand mix. « *C'est quoi ce bruit ?* » Celui d'une révolution dans l'euphorie.



STEREO MC'S CONNECTED

1992 | 4TH & BROADWAY/GEE STREET

Dans l'Angleterre post-Summer of Love c'est une chanson aussi importante que le *I'm Free* des Soup Dragons. Une

chanson rock au groove insensé qui clignote autant que le fameux logo smiley, indissociable de la culture club triomphante et ses pilules d'amour. Une chanson de montée au rythme d'une ligne de basse et d'une voix à lunettes noires pour nuit blanche. « *If you make sure you're connected, the writing's on the wall. But if your mind's neglected. Stumble you must fall...* » Meilleur album et meilleur groupe lors des Brit Awards 1992, *Connected* et les Stereo MC's ont marqué le début des *nineties* au Royaume-Uni. Pour cela les têtes pensantes Rob Birch et Nick Hallam ont su capter l'air du temps. Avec eux, hip-hop, acid house et rock pour voyous s'allument, copulent et font de sacrés beaux enfants. Quand le cri de ralliement *Connected* résonnait, tout le monde se savait autorisé à rentrer en parka XXL sur la *dancefloor* et triper jusqu'à l'aube.



APHEX TWIN SELECTED AMBIENT WORKS 85-92

1992 | APOLLO RECORDS

Si vous êtes un enfant des pu-
bards des *eighties*, possible
que le terme ambient fasse

apparaître dans votre esprit le crâne chauve de Brian Eno et une bande-son vaguement new age. Si vous vous êtes construit dans le romantisme fataliste des *nineties*, l'ambient ressemble à une libération. Enfin, la techno ne se soumet plus uniquement à son devoir de club culture ! Pour son entrée dans le flash de l'electronica, le musicien, producteur et DJ originaire des Cornouailles, a donc rassemblé ses travaux underground entre 1985 et 1992. Bon, en 1985, l'homme n'avait que... 14 ans. Fausse piste ? Il n'empêche, tout ce qui fera la singularité de son approche techno se retrouve déjà dans ces treize morceaux. Avec des *beats* rebondissant partout comme des balles de ping-pong pixelisées et des nappes synthétiques capables de faire voir le monde extérieur comme dans un kaléidoscope. Presque trente ans après sa sortie *Selected Ambient Works* a acquis un statut de chef-d'œuvre immersif.



AUTECHRE INCUNABULA

1993 | WARP RECORDS

Rob Brown et Sean Booth ont
suivi le parcours naturel des
enfants de la révolution electro.

Cela a commencé par une rencontre autour d'un mur de graffiti, puis tout s'est poursuivi par échanges de K7 hip-hop, acid house et de longues sessions d'écoute des trésors de la musique concrète. Enfin, tout a cristallisé puis muté quand le duo s'est mis derrière les machines. Objectif : inventer une nouvelle voie electro, plus cérébrale, expérimentale plutôt que festive. En optant pour l'élargissement de la techno à d'autres sphères que la culture club, le premier album d'Autechre, *Incunabula*, sera vécu comme une déflagration. Déjà car il pose les bases de l'approche radicale, mais jamais prétentieuse que le célèbre label de Sheffield, Warp, veut défendre. Ensuite, car il recommence l'histoire là où Brian Eno ou les Allemands planants de Tangerine Dream l'ont laissée. De Radiohead qui les citera souvent, au cinéaste Darren Aronofsky, le disque le plus abordable d'Autechre a laissé des traces.



MASSIVE ATTACK PROTECTION

1994 | WILD BUNCH RECORDS/CIRCA

Au fond, le seul problème du
second Massive Attack, c'était
de sortir dans le commerce en

1994... quelques semaines à peine avant le chef-d'œuvre de Portishead, *Dummy*. On le sait, c'est le disque du groupe de Beth Gibbons et Geoff Barrow qui mettra Bristol, Angleterre, sur la carte. Que restait-il dès lors à *Protection* ? Pas assez. Plus d'un quart de siècle après, il apparaît pourtant que le successeur de *Blue Lines* reste un album principalement passionnant et avant-gardiste. Leçon de soul aux yeux bleus, froide et fascinante comme l'acier (*Protection* porté par la voix abattue de Tracey Thorn). Moments suspendus où tout commence sur le tempo rond du dub, puis craque dès lors que l'after punk ou la techno répétitive entament leur travail de sape (*Sly, Spying Glass*). Peut-être que c'est *Dummy* qui a remis le feeling jazz dans le monde des musiques samplées et scratchées. C'est *Protection* qui a donné son sens moderne au qualificatif trip hop.

KRAFTWERK RADIO-ACTIVITY

1975 | KLING KLING/HÖR ZU/EMI ELECTROLA/CAPITOL RECORDS

Moins sophistiqué que *Trans Europe Express*, et moins accrocheur que *Man Machine*, *Radioactivity* a parfois souffert d'un manque de reconnaissance au sein de la discographie de Kraftwerk. La faute sans doute à l'image de convertis aux miracles de l'énergie nucléaire que se traîne la formation. Avec cet album, Kraftwerk redémarre l'histoire autour d'une formule en quatorz plus que solide et s'autoproduit entièrement entre les murs des mythiques studios Kling Klang de Düsseldorf. Au moment où les premiers coups de semonce du punk retentissent, *Radioactivity* abandonne tout ce qu'il lui restait de jazz, de rock et de psychédéisme pour n'explorer que le potentiel avant-gardiste de l'électronique. Résultat ? Un album sombre, voire parfois étouffant, sur lequel la guerre froide et les visions d'apocalypse nucléaire planent. Plus tard la catastrophe de Tchernobyl, mais aussi la préoccupation écologique, donneront raison à ce disque.



THE PRODIGY MORE MUSIC FOR THE JILTED GENERATION

1994 | XL RECORDINGS

Au début des *nineties*, le ma-
nifeste insurrectionnel d'une
Anarchy in the U.K. _V2 avait

pour nom *Music for the Jilted Generation*. Les sirènes et les *beats* racontaient la rave culture en lieu et place des lives dans des caveaux punks. Prodigy a mis sur pied une formule démente : *break-beats* hip-hop, techno hardcore et samples d'instruments électriques. Parfait pour pousser la voix de pyromane de Keith Flynt à son point d'incandescence définitive. « La génération délaissée » mérite une dernière ruade. Voilà donc *More Music for the Jilted Generation*, comme un retour à l'odeur de la poudre et des manifestations contre la Criminal Justice Bill (loi inique tentant d'interdire les réunions techno). À première vue cela a juste l'air d'un album présentant plusieurs versions remastérisées, captations lives et autres remix de titres usés jusqu'à la corde (dont une incendiaire relecture de *Voodoo People* par les Dust Brothers). C'est mieux. La preuve en double album qu'un incendie peut repartir.



MASSIVE ATTACK BLUE LINES

1991 | WILD BUNCH RECORDS/CIRCA/VIRGIN

C'est Cameron McVey, mari de Neneh Cherry, qui pousse en studio un trio de DJ de Bristol, The Wild Bunch, avec l'intuition que ces spécialistes du hip-hop, du dub, et de la soul pourraient constituer un projet viable. Il en sort *Blue Lines*, le premier album de ce qui devient Massive Attack (souvent rebaptisé d'un plus pacifique Massive, en raison de la concomitance de la guerre du Golfe). Tricky et le reggaeman Horace Andy rejoignent temporairement le projet, autour d'un album qui révolutionne la musique contemporaine. *Unfinished Sympathy*, chanté par Shara Nelson, est un hit mondial, *Safe from Harm*, *One Love* avec Horace Andy, consolident cette impression d'assister à la naissance d'un nouveau son, ouaté, sinueux, une quintessence de groove intelligent et implacable, un sens mélodique rare. On n'appelle pas encore ça du « trip hop », étiquette fallacieuse qu'on colle aussi à un autre groupe de Bristol, Portishead, qui navigue sur la même mer, mais on reste pantois devant tant de classe.



THE CHEMICAL BROTHERS EXIT PLANET DUST

1995 | FREESTYLE DUST/VIRGIN

1989, la culture club locale vit son acmé à La Hacienda. Deux geeks anglais, Tom Rowlands

et Ed Simmons, se découvrent une passion commune pour les vinyles de hip-hop, de house et de techno importés des USA. Au terme de plusieurs nuits à mixer dans les arrière-salles des pubs du nord de l'Angleterre, ils enregistrent, pressent et distribuent leur premier single *Song to the Siren*. Si les disquaires ne prêtent pas attention, l'objet atterrit entre les mains du DJ Andrew Weatherhall. Lui, a vu la lumière dans cette collision de *beats* de batterie, de boucles acides et d'un sample de la voix de Lisa Gerrard (*Dead Can Dance*). Place désormais à l'état d'urgence de *Leave Home* et *Life Sweet* où le chanteur des Charlatans, Tim Burgess, vocalise, comme halluciné. Les frères chimiques ont bien défini sur *Exit Planet Dust* un style (réunir le psychédéisme et la techno, durcir la culture club de Madchester). 1995, les nations techno et rock ne forment qu'une seule vague. En partie grâce à cet album.



ST GERMAIN BOULEVARD

1995 | F COMMUNICATIONS/[PIAS]

Certains assimilent cet album à une carte postale... Sinon que le Boulevard de St. Germain (Ludovic Navarre pour l'état

civil), n'a pas été pour le quartier latin ce que *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* fut pour les Abesses. Sorti sur le label de Laurent Garnier, le premier enregistrement de ce timide, destiné au départ à une carrière de véliplanchiste, ouvre plutôt une troisième voie dans l'electro. « *Dans le milieu techno nous étions une trentaine à tourner en rond, à ne rien inventer* » replace Navarre au magazine *L'Express* « *Il fallait absolument voir ailleurs ce qui se passait* ». Ailleurs, c'est la fusion des trompettes jazz somnambules jouées dans les caveaux de la rive gauche et des sonorités deep house des maîtres de Chicago et Detroit. Une philosophie de la nuit défile ici au son des virtuoses *What's New* ou *Sentimental Mood*. Plus tard les *techno kids* se mettront à creuser du côté de Miles Davis et de Kerri Chandler. *Once you go black, you never come back...*

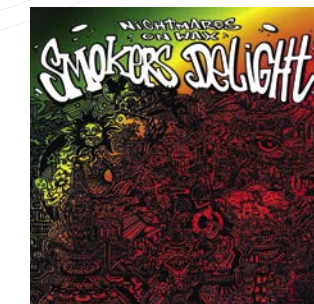


TRICKY MAXINQUAYE

1995 | 4th G BROADWAY/ISLAND

Les *soundsystems* chauffent et le dub tourne les têtes. Dans un coin, les voraces de la *street culture* sont en ordre de ba-

taille. Certains scratchent, mixent, agitent leurs bombes à peinture, improvisent un freestyle. À Bristol, Angleterre, au début des *nineties* il pleut, et les nuits brûlent au rythme d'un nouvel underground. Tricky a toujours été le plus sauvage de la bande formée autour de Massive Attack. Il enverra balader ces derniers au motif que les auteurs de *Blue Lines* refusent son titre *Aftermath*. La revanche vient en 1995, dès la sortie de *Maxinquaye*, sur le label Island. Cette œuvre au noir nommée ainsi en référence à la mère de Tricky... suicidée quand il avait 4 ans, finira en haut de tous les classements annuels. À raison, tant *Black Steel*, *She Makes Me Wanna Die* (portés par la voix pleine de venin sensuel de la compagne Martina Topley Bird) ou *Ponderosa*, proclament désormais l'ascendant du trip sur le hop. Et quand le *flow* rauque de Tricky s'envole, on dirait un oiseau tout dégoulinant de mazout.



AUTECHRE TRI REPETAE

1995 | WARP RECORDS

Délicat de conseiller le troisième album d'Autechre au tout-venant des amateurs de fièvres techno. En tout cas cer-

tainement pas dans n'importe quelles conditions. Avec *Tri Repetae*, Autechre a fait allégeance au devoir de grisaille et la pochette semble presque avertir : teufeurs chevelus d'Ibiza et néoclubbeurs amateurs de boucles psychédélices, ce disque risque de fortement vous désarçonner, voire vous angoisser. Précisons qu'il suit le processus entamé par le duo du nord de l'Angleterre Rob Brown Sean Booth au début des *nineties*. Le processus ? Concasser en une seule lave froide, rythmes hip-hop, sonorités indus' aussi glaciales que le béton des usines désaffectées, mais aussi striures noisy. C'est raide, ça grésille parfois autant qu'un poste de radio mal réglé, mais très vite cela crée des territoires imaginaires d'une puissance insensée (*Clipper*). Derrière la mécanique intellectuelle, la techno peut réinventer le plus beau paysage postindustriel qui soit.

NIGHTMARES ON WAX

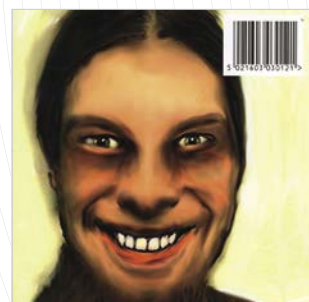
SMOKERS DELIGHT

1995 | WARP RECORDS

Difficile de faire plus littéral que le titre du second album de Nightmares on Wax. Clin d'œil

au *Rapper's Delight* des parrains hip-hop Sugarhill Gang voilà donc « Le délice des fumeurs ». Et dire que cet album ressemble à un trip, un vrai, n'est pas exagéré. Objectif : répandre ses volutes de groove chargés en THC sur la scène electronica et trip hop du milieu *nineties*. Considéré comme un des meilleurs condensés d'ambiances jazzy, de *breakbeats* hip-hop, de cuivres sortis d'une nuit profonde et de soul en suspension, *Smokers Delight* est sans doute aussi décisif que *Dummy* et *Blue Lines*. Mais que pense George Evelyn de ces comparaisons prestigieuses, lui qui n'a connu qu'un succès d'estime ? Il garde la modestie de ceux qui savent qu'ils ne sont que le prolongement de leur collection de vinyles : « *Ce disque c'est juste l'ADN de toutes ces musiques qui m'ont branché à un moment ou un autre* ». Et de pas mal de visions fumantes...





APHEX TWIN

I CARE BECAUSE YOU DO

1995 | WARP RECORDS

C'est ici que le schizophrène anglais Richard D. James, alias Aphex Twin, a dévoilé sa vision personnelle de la techno. D'ailleurs, c'est par un dessin de lui en pochette (aussi flippant que Jack Nicholson dans *Shining*) que l'homme introduit son travail le plus crucial. Car c'est lui qui a, le premier, imposé à la techno d'être désormais plus que de la dance music. Conséquence : tout au long de ce disque, les *beats* déstructurés grignotent les boucles mélodiques comme autant de Pac-Man à plusieurs centaines de BPM, et les samples de voix féminines créent une sorte de cauchemar mental. Ici, la froideur industrielle cohabite bien avec des visions de nature noyée dans le brouillard. La sensation de rêve éveillée est évidemment ultra-puissante. *I Care Because You Do* peut être vu comme l'acte de naissance de ce que quelques snobs appelleront plus tard *Intelligent Dance Music*. Disons que ce disque a surtout donné un groove fortement particulier à nos traumas.

DJ SHADOW

ENDTROPUCING...

1996 | FFRR/MO WAX

Avec cet album sérial, le DJ et producteur californien réinvente la musique électronique et initie ce que l'on va appeler l'abstract hip-hop. Collectionneur invétéré de disques, DJ scientifique, il réalise avec cet album une première, un disque créé entièrement à partir de samples, qui entre d'ailleurs au livre des records pour cela. Bricolé chez lui, avec un équipement plutôt rudimentaire, additionnant des couches d'échantillons de sons hip-hop, jazz, soul, rock, world, de Björk à Tangerine Dream en passant par A Tribe Called Quest, *Endtroducing...* est salué par la critique comme une production de génie pérenne, le temps n'ayant pas de prise sur la pertinence de cet album, qui sert de modèle au mince mouvement des *turntablists*, ces musiciens de platines, une spécialité quasi française avec Birdy Nam Nam ou C2C. Maelstrom de scratches et de bribes formant un tout légitime, cet album est un ovni.



UNDERWORLD

SECOND TOUGHEST IN THE INFANTS

1996 | JUNIOR BOYS OWN RECORDS

En 1995, Danny Boyle adapte le best-seller d'Irvine Welsh, *Trainspotting*. Pas prévu que cette histoire de pieds nickelés junkie zonant à Edimbourg retourne le cerveau de la *cool Britannia*. Ni que le *Born Slippy* d'Underworld surnage dans la BO. Et pourtant, cette techno d'apocalypse devient l'hymne d'une génération en quête d'états seconds. *Second Toughest in the Infants*, le deuxième album du trio, pouvait dès lors s'attendre à bénéficier des effets de la vague. Ici le message est clair : la *rave culture*, les BPM's et les nappes synthétiques incarnent la pop de la décennie. Mieux Underworld propose une approche humaine de la techno. À preuve les seize minutes de montée sur *Juanita*, ou le trip anxiogène *Pearl's Girl* sur lequel Karl Hyde hallucine et deale de la transe (« *Korea, Korea. Reverend Al Green. Deep blue Morocco. The water on stone. The water on concrete...* »). Le décor postindustriel bien posé, il convient de danser avant que tout n'implose. Sans précaution.



FATBOY SLIM

BETTER LIVING THROUGH CHEMISTRY

1996 | SKINT/ASTRALWERKS

Norman Cook, alias Fatboy Slim, prend le monde par surprise. Nous sommes en 1996.

Si la culture club s'impose en Angleterre, il lui manque encore un peu de laisser-aller peut-être. Ancien bassiste des Housemartins, Norman Cook vit désormais à Brighton. Sur place il partage sa vie entre plages de galets et nuits sans fin en tant que DJ phare du *dancefloor* de la Big Beat Boutique. Avec l'album *Better Living Through Chemistry* le monde apprend à danser le *big beat*. Derrière ce terme, une dance résolument non-branchée, mais aussi le mariage du funk, des *breakbeats*, du hip-hop, joint au bec, et des samples sortis des joyeuses années soixante. Typiquement britannique et décomplexée, l'electro de Fatboy Slim prône l'hédonisme, le sexe, la gueule de bois entre potes, les chemisettes à fleurs... Mine de rien, comparé au morose trip hop, cela ressemble à une révolution. C'est également un album qui anticipe le projet de vie exposé par le Dude dans le film *The Big Lebowski* : « *Take it easy, man* ».



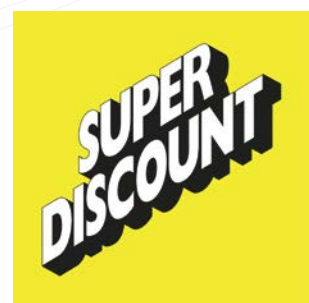
APHEX TWIN

RICHARD D. JAMES ALBUM

1996 | WARP RECORDS

Une figure souriante et grimaçante. Voilà la première image que les récents convertis à l'électronique feront entrer

dans leur cortex dès qu'il sera question d'Aphex Twin. Nous sommes en 1996. Depuis son précédent album *I Care Because You Do*, le volontairement anti-commercial Richard D. James paraît au sommet de sa popularité. Son sourire est celui d'un gamin des Cornouailles devenu, en quelques années, le symbole d'une techno qui se pense presque plus qu'elle ne se danse. *Richard D. James Album* sera son opus majeur. Le plus simple et le plus bizarre en même temps. À la limite entre le rêve et le cauchemar, Aphex Twin fait du Aphex Twin : piocher dans plusieurs héritages – celui des pionniers de la techno indus, celui des robots sentimentaux d'Allemagne, celui de l'acid techno –, et y injecter du malaise. Objectif : que cette techno sonne comme une symphonie d'enfance et prolonge la sensation des lectures d'*Alice in Wonderland*. Cela valait bien un sourire et une grimace.



ÉTIENNE DE CRÉCY

SUPERDISCOUNT VOL.1

INDISPONIBLE

1996 | DISQUES SOLID

En réaction au côté direct des premiers Daft Punk et Air, la deuxième vague de la french touch sera conceptuelle. Alors qu'Alex Gopher fait des clips d'animation, Daft Punk apparaît sous des casques de robot, Dimitri from Paris et St Germain jouent avec l'esthétique carte postale de Paname... la moitié du duo Motorbass, Etienne De Crécy, sort *Superdiscount*. Quatre maxi, entre house filtrée et groove, produits avec quelques complices versaillais qui finiront ensuite rassemblés en un unique album. Derrière l'entreprise, une ambition : détourner les formules aliénantes de la société de consommation et de la grande distribution (*Prix choc, Le patron est devenu fou, Tout à dix balles*) pour mieux les détourner en chair à *dancefloor*. « *Superdiscount a d'abord été un plan marketing* » précisera De Crécy, comme pour s'excuser. Il ne devrait pas : *Superdiscount* mérite toujours son titre de hold-up parfait. Carrément situationniste.



DAFT PUNK HOMEWORK

1997 | VIRGIN/SOMA QUALITY RECORDINGS

Venu du punk, le duo masqué, à peine sorti de l'adolescence, s'est déjà fait remarquer du microcosme electro avec son maxi initial, *Da Funk*, couplé avec *Rollin' & Scratchin'*, sur un label indé. Signés par Virgin sur cette promesse, Guy-Man et Thomas Bangalter élaborent dans leur home studio cette house filtrée qui va conquérir la planète et se vendre à deux millions d'exemplaires, et se voir distribuer dans trente-cinq pays. *The New Wave*, puis *Da Funk*, repris et réusiné, *Indo Silver Club* en sont les premiers singles. Mais c'est *Around the World*, et son clip chorégraphié par Blanca Li et réalisé par Michel Gondry, qui fait sortir Daft Punk de son territoire spécialisé pour devenir un tube grand public, imposant ce style musical nouveau à des gens totalement béotiens en matière de musique électronique. *Burnin'* puis *Revolution 909* terminent le travail, et inscrivent *Homework* au panthéon en récoltant un disque d'or aux USA (et de platine en France).



KID LOCO A GRAND LOVE STORY

1997 | YELLOW PROD./EASTWEST

Le grand saut. Personne, au sein de la scène alternative française liée au label Bondage, n'aurait supposé que Jean-Yves

Prieur, le créateur du label, se lance un jour dans la musique électronique, qui plus est en tant que musicien. C'est en 1997 que, sous le pseudonyme de Kid Loco, Prieur propose ce disque de pur trip hop ambient qui va rapidement devenir un album de référence de la musique *downtempo*. L'ambiance est calme, raffinée, mélodieuse et sensuelle. Certains morceaux sont un peu plus *mid-tempo* que l'ensemble, tels *Relaxing with Cherry* ou *Cum'on*, composé uniquement d'une boucle de batterie et de samples vocaux qu'on jurerait tirés d'un film porno. L'Orient diffuse également ses doux effluves comme sur *Love Me Sweet* et *She's My Lover (A Song for R)*. C'est chez Isaac Hayes, George Benson, Love, Captain Beefheart et Nino Rota que Prieur est allé puiser ses samples afin de créer cet album intelligent et harmonieux.

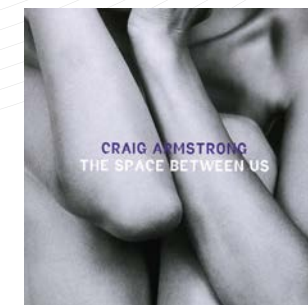


THE CHEMICAL BROTHERS DIG YOUR OWN HOLE

1997 | FREESTYLE DUST/VIRGIN

Tom Rowlands et Ed Simmons ne l'ont jamais caché : leur approche stupéfiante (au propre

comme au figuré) de la techno ne serait pas la même sans un vieux titre... de The Beatles. Faites donc le test de passer à un volume maximum la pièce centrale de *Dig Your Own Hole* (1997), *Setting Sun*, portée par la voix de l'Oasis en chef Noel Gallagher, puis enchaînez avec le *Tomorrow Never Knows* de *Revolver*. Vous en voulez encore ? *The Private Psychedelic Reel*, dernier titre du disque, relancera une fois encore ce désir d'expérimenter le monde à la lumière d'un kaléidoscope. Parce qu'il sait doser à merveille les appels à la danse sauvage (*Block Rockin Beats*, *Electrobank*) et les trips géants, le second album des Chemical Brothers va contribuer à transformer les *dancefloors* des *nineties* en espaces mentaux. De là à parler de chef-d'œuvre psychédélique, il n'y a qu'un pas.



CRAIG ARMSTRONG THE SPACE BETWEEN US

1997 | MELANKOLIC/VIRGIN RECORDS

Quoi de mieux pour illustrer la tendance de l'electro à muter en BO imaginaires que *The Space Between Us*. Derrière ce

film sans image se cache donc Craig Armstrong, un ancien élève de la Royal Academy of Music de Londres, devenu ensuite collaborateur de Björk et Massive Attack. Quand Massive propose à l'Écossais de sortir son premier album sur leur label Melankolic, l'homme opère la bascule entre trip hop et musique de films. Et voilà une des leçons de *The Space Between Us* : pour peu qu'on lui adjoigne assez de cordes et de cuivres, la révolution electro peut offrir le même frisson qu'un baiser langoureux entre, disons, Patrick Swayze et Demi Moore. C'est pourtant du côté d'un cinéma d'auteur et des ambiances tressées par Badalamenti pour Lynch ou Shore pour Cronenberg qu'Armstrong trouve sa place. À ce panorama il associera les climats du trip hop en apesanteur et offrira à la voix irréaliste des Cocteau Twins, Liz Fraser, son morceau le plus bouleversant : *This Love*.



AMON TOBIN PERMUTATION

1998 | NINJA TUNE RECORDS

Moins exposé dans les médias que beaucoup de ses contemporains, le DJ anglo-brésilien

Amon Tobin a pourtant écrit un des plus remarquables chapitres de la musique électronique tout entière. Un des plus singuliers aussi, tant son jeu sur les rythmiques semblait être infini et surtout couvrir plusieurs territoires : avant-garde jazz, hip-hop, drum'n'bass, percussions orientales, funk, musique klezmer... Parfois on peut même entendre un morceau hybride où les ambiances du *Carnaval des animaux* fusionnent naturellement avec le *breakbeat*... *Permutation*, deuxième album de l'artiste, reste un des premiers albums à avoir saisi tout le potentiel cinématographique de la techno. Avec ce disque, le plus doué de tous les artistes du label Ninja Tune devient le chaînon manquant entre DJ Shadow et Lalo Schifrin. Les trois sommets placés en ouverture de ce disque – *Like Regular Chicken*, *Bridge* et *Reanimator* – ne disent pas le contraire. Ils annoncent une révolution ; désormais les albums d'electro envoient du rêve autant que du groove.



AIR MOON SAFARI

1998 | SOURCE RECORDS

Le duo versaillais va laisser une empreinte indélébile sur la scène musicale. Un an après la sortie discrète de leur *Pre-*

miers Symptômes, sort *Moon Safari*, un premier album salué par une critique unanime qui reconnaît dans le duo formé par Nicolas Godin et Jean-Benoît Dunckel des créateurs habiles à marier l'héritage des pionniers de la musique électronique, de la musique de film et le son de la french touch émergente, dont ils deviennent les porte-étendards, avec Daft Punk. Très inspiré par ces illustres aînés, et adeptes d'un son raffiné, plus destiné à l'écoute qu'à la danse, Air dépoussière la pop avec ses claviers vintage et une utilisation raisonnée de l'électronique, à l'instar d'un Jacno ou d'un Mirwais, dans la génération précédente. *Sexy Boy*, *All I Need* et *Kelly Watch the Stars* sont les phares de cet opus écoulé depuis à deux millions d'exemplaires.





BOARDS OF CANADA MUSIC HAS THE RIGHT TO CHILDREN

1998 | WARP RECORDS/SKAM

Un étrange dialogue s'installe entre une voix robotique qui interroge « *Orange?* » et des gazouillis d'enfants répondent « *Yeah that's right...* ». S'ensuit une énumération « *1, 2, 3, 4, 5, 6... 21, 22...* ». Sur *Aquarius* – alias une des montées les plus stupéfiantes du *Music Has the Right to Children* – tout Boards of Canada est là. La lenteur des *beats* hip-hop dans les vapes, la sensualité des nappes synthétiques douces et froides comme une surface givrée. Cette impression de flotter à la surface de la terre comme dans un rêve electro éveillé, les Écossais l'ont cultivée. Morceau après morceau. Hallucination après hallucination. Chaque titre provoque un état suspendu, puis, une fois terminé, suscite le manque. Pas certain que cet album pourrait passer le contrôle antidopage. Il n'empêche, à force de critiques superlatives et de bouche-à-oreille, il figure désormais au titre du meilleur disque psychédélique de la décennie.



FATBOY SLIM YOU'VE COME A LONG WAY, BABY

1998 | SKINT/ASTRALWERKS

« *Tu as fait un sacré bout de chemin, chéri.* » Le titre du second Fatboy Slim offre un

résumé du stupéfiant décollage qu'a connu la carrière de Norman Cook. Sorti deux ans après *Better Living Through Chemistry*, il sera porté par une mania quasi-identique à celle qu'ont connue les héros *britpop*. Coup de bol, celui qui aurait pu faire campagne sous l'appellation « le DJ normal », apparaît en verve. Si les tubes de nature à retourner les *dancefloors* du monde (*The Rockafeller Skank*, *Praise You*) sont présents, ils ne cachent pas la vérité : touché par le groove, Fatboy Slim s'est transformé en Tarantino du sampling, un musicien ultra-érudit, capable de saigner des milliers de 45-tours pour y piocher assez de lignes de basse funky, de voix pleines de soul. Le succès – ainsi que les récompenses de prestiges comme aux Brit awards – sera au rendez-vous. Avant les casques de robots de Daft Punk, les chemisettes hawaïennes du résident de Brighton ont marqué l'entrée de la culture club dans la pop culture.



MASSIVE ATTACK MEZZANINE

1998 | CIRCA/VIRGIN RECORDS

L'important quand on monte un groupe est de bien s'entendre. Mais surtout que ça dure. Pas vraiment le cas avec

Massive Attack. Au fil de leur carrière, exit la chanteuse Shara Nelson, au revoir le manager et mentor Cameron McVey, bonjour les dissensions entre 3D, Daddy G et Mushroom. Pour leur troisième album studio, 3D désire une ambiance plus live mais surtout s'éloigner du hip-hop et de la soul afin d'aller explorer des sons plus froids et désincarnés. Mushroom est radicalement contre. Il va devoir céder et c'est tant mieux : déroutant, inquiétant mais aussi fluide et apaisant, *Mezzanine* définit une fois pour toutes les bases du trip hop. Une basse omniprésente et écrasante, des guitares discordantes, des chœurs claustrophobes, une base electronica créée par des programmations et des claviers surabondants... Et parfois, au-dessus de ce chaos sous contrôle, une voix féminine plane, rêveuse (*Teardrop*). *Mezzanine* exhale toute la mélancolie du monde et pour une fois, c'est très loin d'être déplaisant.



UNKLE PSYENCE FICTION

1998 | MO'WAX RECORDS

Au début des *nineties*, James Lavelle lance le label Mo'Wax pour démontrer au grand public la force de l'avant-garde

hip-hop à travers DJ Shadow, Attica Blues, Money Mark... Pourquoi dès lors ne pas inventer un nouveau territoire via UNKLE – projet avec DJ Shadow? *Psyence Fiction* cristallise ce désir d'échappée belle autour d'un casting incroyable – Thom Yorke (Radiohead), Richard Ashcroft (The Verve), Ian Brown (The Stone Roses), le Beastie Boys, Mike D., Kool G... Cela en fait-il l'album capable de réunir *OK Computer* (Radiohead) et *Endroducing* (DJ Shadow), soit les deux disques importants des dernières années? Disons plutôt que cet enregistrement, conçu à la manière d'un film, a des allures d'œuvre mentale. L'abstract hip-hop, la pop planante, les cordes, le jazz et les sonorités angoissantes fusionnent tellement qu'elles remettent en cause la notion de genre musical. Le trip hop méritait bien ce chant du cygne en forme de grand mix.

THE PRODIGY THE FAT OF THE LAND

1997 | XL RECORDINGS



Aucun groupe mieux que The Prodigy aura réussi l'alliance de l'esprit punk et du son électronique. Liam Howlett et ses acolytes – au premier rang desquels le regretté Keith Flint, point de focus visuel du groupe –, ont déjà semé les graines de leur rock electro mauvais genre, mais avec cet album coup de poing, version Tyson, ils sèment tous les poursuivants. *Firestarter* incendie les *charts*, avec un riff de guitare samplé sur un morceau des Breeders, *Breathe*, qui mélange Thin Lizzy et Wu-Tang, se classe n°1 dans une dizaine de pays (certifié six fois platine), et le coup de grâce vient avec *Smack My Bitch Up*, accusé de misogynie violente pour sa vidéo, et qui complète la panoplie. Avec une vingtaine de disques de platine, ce troisième album de fureur pure, de danse sous emprises psychotropes, et de testostérone musicale est simplement étourdissant, et toujours aussi puissant, dévastateur, et brillant.



BASEMENT JAXX REMEDY

1998 | XL RECORDINGS

Ils voulaient que la techno redevienne un plaisir pour tous et l'annonçaient : « *la danse de cette époque était devenue trop robotique et trop fermée d'esprit* ». Au départ, le duo londonien Felix Buxton et Simon Ratcliffe organise une des soirées les plus prisées de la nouvelle ère dance sous le nom Basement Jaxx. L'idée de transformer l'expérience en groupe germe vite. Un temps, ils pensent s'appeler The Underground Oasis, mais un ami leur signale qu'un groupe de rock de Manchester « *qui pourrait bien cartonner* » a choisi ce patronyme. Va donc pour Basement Jaxx encouragé par les parrains Masters at Work. Pour sa première prise de contact, en 1999, le duo sort *Remedy*, parfait disque de dance à reprendre en chœur dans les clubs, les pubs et même les stades de foot. Pour cela le duo slalome entre le *breakbeat*, les motifs néosoul, invente la samba moderne (*Bingo Bango*) et se permet un des vrais tubes de l'époque, *Red Alert*, sur lequel la diva Blue James avertit : « *Don't worry. Don't panic. Ain't nothin' goin' on but history, yeah!* » Le remède c'est l'hédonisme.



KRUDER DORFMEISTER THE K&D SESSIONS™



ELECTRO

KRUDER & DORFMEISTER

THE K&D SESSIONS

1998 | STUDIO K7/G-STONE RECORDINGS

Et soudain les *beats* se sont mis à fondre. Du traditionnel 120 BPM parfaitement adapté aux *dancefloors* occidentaux, le rythme s'est calé sur... 90 BPM. Pour les clubbeurs de la fin des *nineties* ce changement de paradigme n'est pas sans conséquence. Il verra émerger des groupes en costard accros au dub (Thievery Corporation), mais aussi... une nouvelle scène venue d'Autriche. D'ailleurs s'il faut trouver un manifeste à ce retour aux danses de canapé et aux visions, disons, enfumées, possible que *The K&D Sessions* fasse l'affaire. Les DJs Peter Kruder et Richard Dorfmeister ont-ils théorisé ce grand ralentissement? Disons qu'ils ont au moins livré un des meilleurs voyages au cœur du groove qui soit. Drum'n'bass, hip-hop, climat jazzy et néosoul tout se chauffe et se mélange. Tout est pleinement sensuel. Les remix de Depeche Mode, d'Alex Reece et Roni Size forment une seule et même pâte à modeler. Et les meilleures révolutions se font parfois au ralenti.

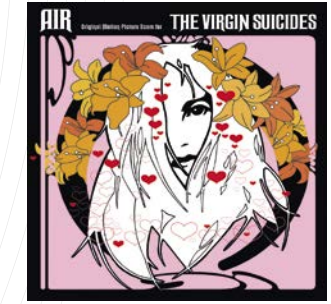


DEATH IN VEGAS

THE CONTINO SESSIONS

1999 | CONCRETE RECORDS

C'est ici que l'on mesure l'importance de ce qui s'est passé en Grande-Bretagne pendant les nuits extasiées du club Hacienda de Manchester. Les rockers envoient des riffs de guitares, calent leurs rythmiques, et puis, un jour, l'accident. Le même flash aveuglant qu'aux premiers temps du punk apparaît au détour d'une rave party dont on ne revient jamais. Les boudeurs Richard Fearless et Tim Holmes font partie de ces enfants du Velvet Underground et Jesus and Mary Chain ayant vécu une seconde épiphanie par la dance. Leur second album *The Contino Sessions* est une fusion élégante et hallucinée des deux cultures. Une œuvre au noir et fortement sous influence dans laquelle le jeu sur les boucles et les saturations mène à la transe (*Dirge*). Un disque où Iggy Pop, en personne, a des visions de serial killer (*Aisha*), et réussit l'impossible : imaginer comment auraient sonné The Stooges s'ils s'étaient produits live dans un club désaffecté, entre deux DJ's à cran.



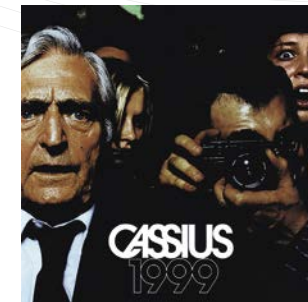
AIR

THE VIRGIN SUICIDES

INDISPONIBLE

2000 | RECORD MAKERS/SOURCE

Séduite par *Moon Safari*, la toute jeune réalisatrice Sofia Coppola veut en emprunter l'essentiel pour constituer la bande originale de son film étrange et grave qu'est *The Virgin Suicides*. Air lui propose plutôt d'écrire une musique vraiment originale et en profite pour en faire leur deuxième album. Magnifiant avec toujours autant de talent une pop *downtempo*, mâtinée d'électronique douce, le duo versailles livre avec cette commande une de ses œuvres les plus abouties. Entre pop progressive et psychédélique et productions esthétisantes, Air fait de cette bande originale un album incontournable et le point d'orgue artistique de sa carrière. Et comme la réalisatrice réclame une chanson, ils lui empruntent son compagnon, Thomas Mars de Phoenix, qui sous pseudonyme chante *Playground Love*, qui sort en single d'un album récompensé d'une Victoire de la musique de la meilleure musique de film.



CASSIUS

1999

1999 | VIRGIN RECORDS

Philippe Cerboneshi, alias Zdar, et Hubert Blanc-Francart, alias Boom Bass, sont déjà des figures connues des cercles fondateurs de la musique électronique parisienne – pour leur travail avec MC Solaar, puis leur premier groupe, La Funk Mob, ainsi que pour Motorbass, le projet de Zdar avec Etienne de Crécy –, quand ils inaugurent la carrière de Cassius, leur duo, avec ce 1999, qui jette les bases d'une electro française à dimension internationale. Maîtrisé, inventif, construit sur des basses aptes à faire danser une tribu de culs-de-jatte, 1999 se classe dans les *charts* britanniques, avec une musique de danse intelligente, qui emprunte des samples à Donna Summer, Al Green, Gang Starr ou Gwen McRae. *Cassius 1999*, le premier single, est suivi de *Feeling for You* puis de *La Mouche*, et cette carte de visite l'aide à se vendre quatre fois plus à l'étranger que dans son pays d'origine, encore un peu perméable à cette house moderniste.



STÉPHANE POMPUGNAC

HÔTEL COSTES VOL.1

1999 | PSCHENT MUSIC

Lorsqu'il sera question d'écrire le grand roman de la nuit parisienne des *nineties*, il faudra laisser un chapitre entier à Stéphane Pompougnac. Serveur au sein du réputé Café Costes, dans le quartier parisien des Halles, le garçon devient par la suite un des DJ phares des nuits de la capitale derrière les platines du Queen, des Bains Douches ou du Privilège. À l'époque où les battements du cœur electro s'emballent, il fait connaissance avec Claude Challe – designer sonore fort réputé dans les milieux branchés, et bientôt cofondateur du Budha Bar – qui va le prendre sous son aile. Ce sont eux qui vont lancer une tendance prête à déferler sur le monde : la lounge. Les compilations *Hotel Costes* dévoilent un mix BCBG de deep house gazeuse, de funk, d'incursions dans la sono mondiale et ce si capiteux parfum de chic à la parisienne. Sept millions de ventes plus tard des différents volumes du concept, Pompougnac a fait son entrée dans les mythologies françaises.

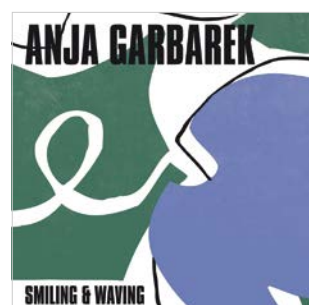


GOLDFRAPP

FELT MOUNTAIN

2000 | MUTE RECORDS

De loin cela pourrait ressembler au dernier avatar d'une école trip hop venue chambouler l'electro. De près pourtant, le premier album du duo anglais Goldfrapp (la diva blonde Alison Goldfrapp, déjà repérée avec Orbital, au chant, le musicien et arrangeur Will Gregory préposé aux machines et aux mélodies) a des allures de grande comédie dramatique. Car tout ici – montées de cordes en plan serré, travelling sur les vocalises, *beats* en forme de plan séquence – sert de véhicule pour un frisson sensuel de longue durée. Ni l'excès de dramatisation, les roucoulements ou même le pathos dont font parfois preuve certains morceaux (les singles *Lovely Head* et *Utopia*) ne déséquilibrent *Felt Mountain*. Bien au contraire, ce disque sorti sur le référentiel label Mute (Depeche Mode, Nick Cave) réussit à entraîner, dans une même symphonie la froideur cold wave et les effets en cinémascope. Les respectables maîtres du *score*, John Barry, Ennio Morricone et Michel Legrand, seraient-ils des punks comme les autres ?



ANJA GARBAREK
SMILING & WAVING
INDISPONIBLE
2001 | VIRGIN RECORDS

Souvent comparée à l'Islandaise Björk, pas certain que la Norvégienne Anja Garbarek

se soit ainsi positionnée sur l'échiquier pop du début 2000. Pour dire vrai, la fille du célèbre saxophoniste d'ethno jazz – et pilier du label ECM – Jan Garbarek, ne voyait pas sa musique comme autre chose qu'une bande originale de la rupture avec le monde extérieur. Pas un hasard donc si parmi les invités de son second album *Smiling & Waving*, on retrouve quelques grands génies reclus comme Mark Hollis (Talk Talk) ou encore l'immense Robert Wyatt. Porté par le filet de voix fragile et scintillant tel un flocon de neige d'Anja Garbarek, cet album ne tarde pas à installer des ambiances intimistes entre electro planante, climats jazzy et arrangements de musique de chambre. Cet art de la retenue, en fin de compte, permet à la jeune scandinave de se démarquer de sa contemporaine Islandaise, nettement plus tête brûlée dans son approche de la pop. Et si c'était cette reine des neiges qu'il fallait redécouvrir ?



GOTAN PROJECT
LA REVANCHA DEL TANGO
2001 | IVA BASTAI/HL RECORDINGS

Vendu à plus d'un million d'exemplaires à travers le monde, *La Revancha del Tango*, premier album du trio formé

autour de l'Argentin Eduardo Makaroff, du Suisse Christoph H. Muller et du Français Philippe Cohen-Solal, a pris l'année 2001 par surprise. Comment en effet imaginer qu'un album inventant la fusion entre le tango d'Argentine sous toutes ses formes et la moderne vibration électronique allait devenir le compagnon des DJs pointus, des critiques exigeants, mais aussi des restaurants aux ambiances lounge. C'est pourtant ce qui s'est produit avec Gotan Project et pas n'importe comment puisque *La Revancha del Tango* va faire entrer la musique traditionnelle dans les clubs, mais sans en dénaturer ses bases. Guitare, bandonéon, piano, double basse, discours d'Eva Peron et relecture d'une célèbre BO signée par le saxophoniste virtuose Barbieri, tout est en place pour permettre le voyage direction Buenos Aires. Sono mondiale pas morte.



DAFT PUNK
ALIVE 1997
2001 | VIRGIN RECORDS

Enregistré au Que Club à Birmingham en novembre 1997, à l'occasion de la tournée promotionnelle de *Homework*, cet

album est un pur concentré d'énergie et de puissance qui ne manquera pas de plaire aux fans de la première heure. On y retrouve en effet seulement trois titres, tels que *Da Funk* (travaillé au corps sur seize minutes, avec une partie en improvisation avec le public qui ajoute à la palette supposée rigide du DJ Mix) ou encore *Rollin' & Scratchin'*, également en version étirée, musclée et irrésistiblement funky, avec çà et là quelques escapades soniques furieuses et bien senties. Vingt ans plus tard, l'album reste un témoignage vibrant, à la fois des débuts du groupe qui a transfiguré le genre, mais aussi de la façon « vivante » de transmettre cette musique, née sans instruments, et donc par définition étrangère à la furie du live, qui est ici totalement perceptible.



FAITHLESS
OUTROSPECTIVE
2001 | CHEEKY RECORDS

Hors de la toute-puissante Angleterre, Faithless reste un groupe mal connu. Peut-être parce que ce trio s'est formé

autour de Maxi Jazz, Sister Bliss et Rowland Constantine O'Malley Armstrong, alias Rollo. Ce dernier, on le sait, est le frère de la chanteuse multi-platinée Dido et, comme souvent, l'interprète de *No Angel* aura son moment sur le troisième Faithless sous la forme du titre *One Step Too Far*. Pourtant c'est le premier single *We Come 1*, et ses contours acid trance, qui lanceront *Outrospective*. Installé à la troisième place des charts britanniques il reste le plus gros succès du groupe à ce jour. Dans les clous de la dance music éthérée, de l'acid jazz le plus moelleux (*Muhammad Ali*). Rappelant même à certains moments les ambiances trip hop suffocantes à la Massive Attack ou Morcheeba, cet album affiche en pochette une photo des événements de mai 1968 en France. Façon de dire qu'au début des années 2000 la dance culture made in U.K., à son apogée, était assez réaliste pour exiger l'impossible ?

THE CHEMICAL BROTHERS
SURRENDER
1999 | FREESTYLE DUST/VIRGIN/ASTRALWERKS

Au lieu de capituler, le duo de Manchester, de plus en plus populaire au-delà de sa communauté electro, va accélérer le mouvement. Plusieurs raisons. Premièrement la concurrence – Fatboy Slim, The Prodigy. Deuxièmement, la mythologie rock (au sens large du terme) exige d'un groupe voulant entrer dans l'Histoire qu'il concentre ses efforts sur son troisième opus. Message reçu : *Surrender* a le goût des disques qui mettent tout le monde d'accord puisqu'il replace plusieurs mouvements de la culture electro. C'est la pulsation robotique de Kraftwerk de *Music: Response*. C'est aussi le tube *Hey Boy, Hey Girl*, pas loin des fièvres industrielles et politiques des parains de Detroit Underground Resistance. Et au milieu, le psychédéisme, le vrai (*Asleep from Day* porté par la voix narcotique de Hope Sandoval de Mazzy Star). Il sera bien temps d'un sommet main dans la main avec Barney Sumner de New Order (*Out of Control*). Il n'y a pas de plus belle façon pour dire que Manchester ne dépose jamais les armes.



RÖYKSOPP
MELODY A.M.
2001 | WALL OF SOUND/ASTRALWERKS

Un champignon courant des sous-bois donne son nom, en norvégien, à ce groupe du cru qui manifeste son arrivée sur la

scène électronique avec ce premier album à succès, qui certes se vend bien en terres septentrionales, mais surtout fait un carton en Angleterre où il décroche un disque de platine pour plus de 450 000 copies écoulées. Avec ses tubes successifs, *So Easy* (et son sample du *Blue on Blue* de Burt Bacharach), *Eple* (utilisé par Apple comme musique accompagnant l'assistant d'installation de son nouveau système d'exploitation), *Poor Leno* ou *Sparks*, le duo impose son mélange de *bleeps* et d'atmosphères *post-clubbing*, quand la folie de la danse s'achève et que l'aficionado réclame des ambiances cotonneuses, des sons clairs de harpes, et la lumière qui se lève sur les Baléares. Cette techno pastorale, languide et néanmoins funky, est assez sophistiquée pour résister à l'épreuve du temps.



MOBY PLAY

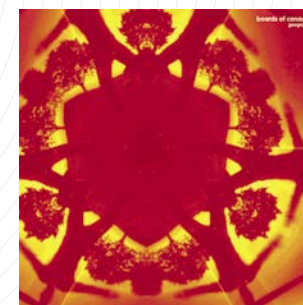


ELECTRO

MOBY PLAY

1999 | V2/MUTE RECORDS

1998, Richard Melville Hall, alias Moby, appuie sur la touche *Play*. Il n'attend rien de cette expérience. Cet album devrait même lui permettre de refermer la page de la musique, tranquillement, pour mieux se relancer ensuite... dans des études d'architecture. Finalement, *Play* provoquera tout le contraire. Question : comment diable un New-Yorkais chauve, végétarien et non-charismatique au possible, devient-il le héros inattendu de la techno nation alors en mutation ? Réponse : car l'ancien punk Moby se fout des chapelles. Pour lui, il n'y a aucun crime à mettre en scène les grands sentiments extatiques de la house sur une base ambient (*Porcelain*), de marier les *breakbeats* hip-hop avec un sample bluesy (*Find My Baby*) ou de rajouter le funk *made in Brooklyn* à une rythmique idéale pour revivre les nuits blanches de Manchester (*Bodyrock*). Dix millions d'exemplaires vendus plus tard, le plus beau quitte ou double de l'electro était né.



BOARDS OF CANADA GEOGADDI

2002 | WARP RECORDS

Le nouveau Boards of Canada, *Geogaddi*, était attendu telle la dose puissante qui saurait combler le manque. Logique

puisqu'il aura fallu quatre ans aux deux frères Écossais, Michael Sandison et Marcus Eoin, pour donner enfin une suite à leur chef-d'œuvre planant *Music Has the Right to Children*. Histoire d'annoncer la posologie, Sandison offrira le descriptif suivant, toujours utile pour apprécier la suite du trip : « *C'est une épreuve du feu. Comme un voyage étrange qui vous emmène vers des recoins sombres avant, enfin, de vous voir remonter à la surface.* » Difficile de mieux décrire l'expérience (mentale et physique) offerte par *Geogaddi*. Là encore, il est question de laisser une électronique teintée de volutes jazz à la Miles Davis, de hip-hop, de cold wave et de voix enfantines prendre le contrôle. À l'évidence, Sigmund Freud se serait régalé en se penchant sur les rêves lucides de Boards of Canada.



DJ KRUSH JAKU

2004 | COLUMBIA RECORDS

Avant de se lancer sous le patronyme DJ Krush, et de devenir le plus emblématique enfant de l'electro à avoir émergé au

Japon, Hideaki Ishi a frayed avec les gangs des mauvais quartiers de Tokyo. L'entrée dans la culture rap (breakdance, graff, découverte du film culte *Wild Style*) va malgré tout l'empêcher de glisser, et même le transfigurer. Pilier du mouvement abstract hip-hop et du label précurseur Mo'Wax, DJ Krush n'a jamais fini de redéfinir l'art du sampling. Pour son huitième opus, Hideaki Ishi a fait le choix de limiter l'influence hip-hop à quelques montées (*Nosferatu* sur lequel le *flow* de Mr. Lif retombe toujours sur ses pattes) pour accentuer les ambiances jazzy (*Stormy Cloud*) et aussi jouer la carte des *beats* volontairement oppressants (*The Beginning*). Possible que Jaku ressemble au disque le plus cinématographique de Krush. Comme une enquête du détective Philip Marlowe en territoire yakuza.



ZERO 7 SIMPLE THINGS

2001 | ULTIMATE DILEMMA

Évidemment, il fallait ralentir le tempo, et se mettre à danser lentement, à la limite du lascif. Nous sommes en 2001 et

le monde se met à basculer dans la crainte d'une nouvelle guerre, suite aux attentats du 11 septembre. À cette ambiance, disons, anxiogène le duo du nord de Londres, Zero 7, repéré pour une série de remixes extraordinaires (le *Love Theme from Spartacus* du *soul singer* Terry Callier principalement, *Climbing Up the Walls* de Radiohead), a une réponse : *Simple Things*, douze titres de pur dandysme où les voix caressent à la façon d'un massage, et les fragrances de *downtempo* et parfums de cuivres font l'effet d'un bain moussant. Tout ici est soul, electro, calme et volupté. Il sera facile pour certains de comparer l'expérience en apesanteur de Sam Hardaker et Henry Binns à celle entamée par Nicolas Godin et JB Dunkel d'Air. Disons quand même que la simplicité dont se pare Zero 7 paraît plus incarnée. Et donne un sens jouissif à l'expression « être hors-sol ».



AIR TALKIE WALKIE

2004 | ASTRALWERKS/SOURCE/VIRGIN

C'est le toujours important troisième album. Celui qui, à en croire une croyance dans le monde de la pop moderne, doit

repousser les limites. Appliqué au duo Air (et à la hype que le groupe traîne derrière lui depuis le carton de *Moon Safari*) c'est aussi le disque du quitte ou double. En 2004, quand Nicolas Godin et Jean-Benoît Dunkel remettent en jeu leur titre d'enfants légitimes de Serge Gainsbourg, Tangerine Dream et des peintures signées Vasarely, l'excitation autour de la french touch s'est évaporée. Dès lors ce troisième opus, aussi attendu que redouté, ne sera jugé que pour une chose : ses aptitudes à construire une architecture électropop rétrofuturiste. Concocté avec l'aide du producteur Nigel Godrich (Radiohead), *Talkie Walkie* ressemble à une synthèse parfaite. Pour les nostalgiques de *Moon Safari* des mélodies planantes. Pour ceux qui ne se sont remis ni des climats oniriques de *Virgin Suicides*, ni de l'expérimentation façon *10 000 HZ Legend*, pas mal de voyages dans l'espace également. C'est finalement seul sur sa planète qu'Air a sorti son meilleur enregistrement.



DAVID GUETTA GUETTA BLASTER

2004 | VIRGIN/GUM RECORDS

Avant les T-shirts *Fuck Me I'm famous* et les tubes electro en duo avec les Black Eyed Peas, David Guetta a entendu l'appel

puissant de la dance. Il le suivra aveuglément. Car ce fils d'un sociologue et d'une psychanalyste, est partout dans les *eighties*. Dans les clubs parisiens qui ont saisi le message house et techno (Rex Club, Bains Douches...). En pèlerinage en Angleterre, pour vivre le second *Summer of Love*. Cet itinéraire d'un enfant gâté du BPM, on peut le percevoir dans *Guetta Blaster*, album moins simplet que le prétendent les gardiens du temple. Il y a les tubes d'une efficacité redoutable, mais aussi assez de second degré autour de la fameuse condition de DJ star internationale (*The World Is Mine*, *In Love with Myself*). Dans ce second album, plus mélancolique qu'on pourrait le penser, il y a aussi des collaborations redonnant un sens à l'histoire de l'electro (les Anglais « connectés » de Stereo MC's, le pilier belge de la Love Parade, JD Davis). Guetta sait bien qu'au début, le DJ n'était personne. En tout cas, pas ce garçon bronzé et exultant comme pas permis face aux *dancefloors* d'Ibiza.



VITALIC

OK COWBOY
INDISPONIBLE

2005 | DIFFERENT/[PIAS] RECORDINGS

Pascal Arbez-Nicolas, alias Vitalic, parle anglais et russe, a étudié la musique classique,

sait jouer du trombone mais, avant tout, il est devenu l'un des fers de lance de la musique électronique *Made in France*. *OK Cowboy* est électronique, uniquement travaillé avec des synthétiseurs, des plages sonores quelquefois rêveuses et mélancoliques alternant avec de puissants riffs de machines et des voix de synthèse. Car, s'il aime se perdre dans des ballades *mid-tempo* synthétiques et sensibles (*Trahison, U and I*), Vitalic sait aussi distiller de l'énergie, une dance music inspirée faite de montées enivrantes et d'hymnes mélodiques. Véritable ouvrier manuel des sons, Vitalic maîtrise la techno qu'il construit patiemment avec des morceaux comme Newman et sa *bassline* confondante, *The Past* ou encore *No Fun*, clin d'œil désabusé aux Stooges d'Iggy Pop. Du travail d'orfèvre.



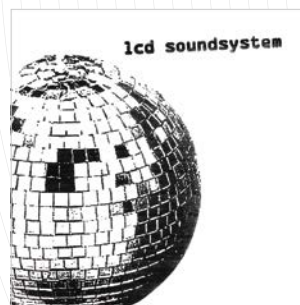
DAFT PUNK

HUMAN AFTER ALL

2005 | VIRGIN/EMI RECORDS

Parfois trop boudé, le troisième Daft Punk, *Human After All*, souffre sans doute d'un parti pris : il fallait un retour à la

sécheresse techno des débuts pour reprendre son souffle. Il fallait laisser de côté les effets hard rock FM et se débarrasser de la nostalgie d'enfants de la télé du précédent *Discovery* pour de nouveau hypnotiser. Pari réussi ici et même bien au-delà. Alors bien sûr, *Human After All* n'est ni un album à tubes (exception notable de *Robot Rock*), ni un album concept. Plutôt une manière parfaitement sincère pour le duo de reprendre le dialogue avec les machines comme si c'était la première fois. Le résultat redonne à Daft Punk l'urgence des premières années, mais aussi l'impression pour l'auditeur de revenir aux fondamentaux d'un feeling rock électronique à mi-chemin entre le *Videodrome* de David Cronenberg et la lumière noire qu'on perçoit dans les albums de Suicide. Il y a un message libérateur dans ce disque : être humain après tout, c'est refuser la perfection.



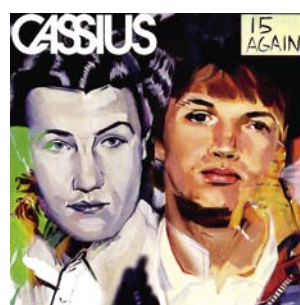
LCD SOUNDSYSTEM

LCD SOUNDSYSTEM

2005 | CAPITOL/DFA/EMI RECORDS

Un branché, qu'on imagine volontiers ventripotent, rembobine ses heures de gloire.

Il a vu le premier concert de Suicide au CBGB, assisté à l'éclosion du rap, compris l'importance de Daft Punk avant tout le monde. Problème : en 2005 le branché se demande s'il ne perd pas son avance. Avec *Losing My Edge*, tube electropunk plein d'ironie, James Murphy et son groupe LCD Soundsystem vont redéfinir le cool. Avec eux le feeling si particulier ressenti par les auditeurs des Talking Heads et les lecteurs de Bret Easton Ellis a fusionné. Sur ce premier album, en tout cas, assez de tubes ironiques et parfaitement construits autour d'un axe techno groove. Alors bien sûr, Murphy a déjà 35 ans et ressemble plus à Homer Simpson qu'aux triomphants The Strokes. Il n'empêche, avec le premier album « *des gamins se sont mis à revendre leurs guitares pour s'acheter des platines* ». Ou était-ce le contraire ?



CASSIUS

15 AGAIN

INDISPONIBLE

2006 | VIRGIN/ASTRALWERKS

De nouveau, 15 ans. Derrière ce titre, le désir de lâcher-prise que se sont fixé Philippe Zdar et

Hubert Blanc-Francard. Mais comment expliquer cette envie d'un retour aux fondamentaux du groove ? Atomisation de la french touch ? Crise de la quarantaine ? Angoisse de l'embourgeoisement (Zdar vient de produire coup sur coup le *100 % V.I.P.* de Katherine, un album pour -M- et a reçu l'insigne de chevalier des Arts et des Lettres) ? C'est dans ce contexte plutôt propice à « bouger de là » que le duo va composer un sommet hédoniste et sophistiqué. Quand il se met à travailler sur son troisième disque l'odeur des *dancefloors* remonte à la tête de Cassius. Elle ne le lâchera plus. De l'ouverture *Toop Toop* et son sample de guitare à l'electro-funk *Eye Water* (chanté par Pharrell Williams) au tube acid house *Jackrock*, tout sur *15 Again* sent le démon de midi à minuit. Le manifeste de Funkadelic « *Free your ass and your mind will follow* » fonctionne autant sur les adolescents que sur les adultes.

MIRWAIS

PRODUCTION

2000 | NAÏVE/EPIC RECORDS



Mirwais, ce sont Taxi Girl et Juliette et les Indépendants, au chant, guitare et compositions. Mirwais, c'est Madonna et les titres puissants qu'il a composés et produits pour la diva pop. Mirwais, ce sont d'autres productions ainsi que des musiques de films. C'est aussi une carrière solo, entamée en 1990 avec l'album *Mirwais*, qui annonce une vision musicale alliant rock, New Wave, Disco, expérimentation synthétique et électronique. Créé sur l'espace de deux années, mixé en majorité dans son studio parisien, *Production* allie des sons synthétiques, plutôt froids drivés par une rythmique qui monte soudain en puissance comme sur *Disco Science*, un minimalisme voulu, des variations de rythmiques (*Definitive Beat*), de l'ambient sur *Paradise (Not for Me)*, un travail de chirurgien sur les voix (*Junkie's Prayer*)... Cet album sophistiqué contient même un hit, *Naive Song*, *beat* minimaliste en ouverture et un groove sur fond de voix synthétique, qui deviendra le générique de la série *Clara Sheller*.



DJ MEHDI

LUCKY BOY

2006 | ED BANGER RECORDS

Derrière le titre *Unsung Heroes of Rock'n'Roll*, un des livres les plus passionnants de Nick Tosches, au sujet de ces musiciens apparus avant Elvis Presley. DJ Mehdi aura été un *unsung hero* de la french touch au sens large du terme. À preuve, après avoir été l'élément dans l'ombre, mais décisif, de grandes aventures rap hexagonales (Ideal J, Mafia K'1 Fry) le garçon trouve sa place au sein de la famille du label parisien Ed Banger (Pedro Winter, Justice, Cassius). Pour faire la jonction, il n'a fallu qu'un album, *Lucky Boy*, pensé et réalisé comme « *Un disque de break-beat, mais au futur* ». Il y a l'ambition d'imposer un disque où le flashy de la dance cohabite merveilleusement avec la sécheresse du hip-hop dès lors que les lignes de basse disco et les changements de rythmes nourrissent l'une des meilleures œuvres à cheval entre deux underground. Disparu accidentellement en 2011, le prodige DJ Mehdi aurait pu être un héros... plus que pour un disque.



St Germain

THE FINEST JAZZ SINCE 1939
BLUE NOTE. TOURIST



ELECTRO

ST GERMAIN TOURIST

2000 | BLUE NOTE RECORDS

Ludovic Navarre se dissimule sous le nom de la ville où il a vu le jour, pour entamer une carrière de DJ pionnier des musiques électroniques, inspiré par la matrice de Detroit, et une profonde culture du jazz et de la soul, qui transparait dans ses compositions précieuses et référencées. Après s'être fait un nom, il signe sur le prestigieux label de jazz Blue Note et propose ce *Tourist* qui lui ouvre une carrière internationale. *Rose Rouge* évoque le club du même nom de l'après-guerre à St Germain des Près, quand les existentialistes accueillaient les jazzmen américains comme des princes. *Marlena Shaw* fournit le sample vocal qui fait de ce titre un des plus gros tubes nu jazz. *Pont des Arts* ou *La Goutte d'or* contribuent au tropisme parisien, tandis que *Montego Bay* est infusé dans les rhums tropicaux, avec une guitare empruntée à Ernest Ranglin. Ce *Tourist* possède une valise bien remplie : trois millions d'exemplaires, dont huit cent mille vendus en France : un triomphe.

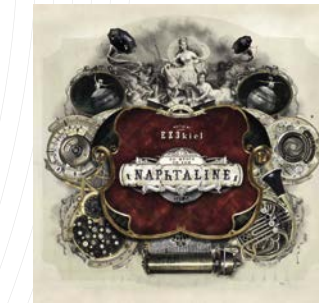


THE CINEMATIC ORCHESTRA

MA FLEUR

2007 | NINJA TUNE/DOMINO

À l'origine de ce cinquième album du Cinematic Orchestra, une envie de jouer encore avec l'idée du cinéma. Entrevu dès leurs premiers opus, ce goût complété par l'acid jazz, le *downtempo* va atteindre son apogée quand Swincoe et son collectif se mettent à composer une BO pour le film muet et russe de 1929, *The Man with a Camera*. *Ma Fleur* – album à écouter et à voir, tiré d'un film n'existant nulle part ailleurs que dans le cerveau de Swincoe – poursuit cette voie. Il est question de grands sentiments, mais aussi de repositionner la musique de Cinematic Orchestra vers des arrangements plus classiques et soul que jamais. Il faudra les voix du Canadien Patrick Watson et de la très culte chanteuse jazz Fontella Bass pour donner toute sa ferveur au projet. La ballade *To Build a Home* – chantée par Watson avec des accents d'un lyrisme triste – sera le plus grand succès du collectif. Avec ce disque le label Ninja Tune a pu affirmer que le trip hop menait à tout. Même aux BO imaginaires.



EZ3KIEL NAPHTALINE

2007 | JARRING EFFECTS

Moins mise sur le devant de la scène médiatique que la house filtrée et les riffs de TB303 de la french touch, la scène dub et jungle, qui s'est développée en France entre le milieu des *nineties* et le début des années 2000, mérite bien d'être réhabilitée. D'abord parce qu'elle avait su garder intacte l'odeur des contre-cultures. Ensuite car elle a souvent tenté l'échappée belle autour de disques en forme d'objets hybrides. Les Tourangeaux d'Ez3kiel ne diront pas le contraire, eux qui ont su élargir leur espace musical en 2007, avec le fort marquant *Naphtaline*. Derrière cet album hors cadre une symphonie electro où ne subsiste que le goût du merveilleux comme dans un film du pionnier George Méliès qui se teinterait de blues, de chanson réaliste, d'ambient et même de musique classique. En résulte un album de pur voyage mental à mi-chemin entre Pascal Comelade, Sigur Ros et Erik Satie. Et une reconnaissance bien au-delà du pré carré electro dub.



CHINESE MAN

THE GROOVE SESSIONS VOL.1

2007 | CHINESE MAN RECORDS

Ils ont forcé la porte de la dance avec la nonchalance des utopistes qui se savent réalistes d'exiger l'impossible. Leur projet ? Redonner un coup de fouet à l'electro française. Et pour cela lui imposer l'envie d'aller chercher un os funk à ronger partout et à toutes les époques. Seule prérogative : que les microsillons craquent et que le tempo fasse le reste. Derrière le premier volume des *Groove Sessions*, le collectif Chinese Man dans lequel musiciens, graphistes, vidéastes cohabitent sans agenda précis, mais malgré tout porté par la même flamme hip-hop. Les trois premiers maxi de ce groupe, sortis entre 2004 et 2007, vont composer ce *Groove Session Vol.1*. Bien calés sur la pulsation du grand mix global, ils envoient des collages rythmiques en direct de tous les continents. Sonorités cumbia d'Amérique du Sud, dub des faubourgs de Kingston, art du scratch tel que pratiqué dans le Bronx du début *eighties*. Bel antidote aux débats sur l'identité nationale.



DAFT PUNK

ALIVE 2007

2007 | VIRGIN RECORDS

Le 14 juin 2007, le détonateur french touch Daft Punk s'apprête à prendre la scène d'un Palais Omnisports de Bercy (Paris), plein à craquer. Pour replacer les choses dans leur contexte, les Daft – façon de prouver que le groupe a son siège dans la pop culture – sortent de leur premier revers avec l'album *Human After All*, injustement boudé. Il leur faut donc recoller avec les fans des débuts, mais aussi reprendre de l'avance sur la nouvelle génération. Quoi de mieux alors qu'un album live capable d'exprimer en quoi les robots sont les seuls héritiers valables d'une histoire electro qui irait du disco à Justice, en passant par Kraftwerk. Pour cela Daft Punk ne lésine pas sur les moyens. Scénographie pharaonique et son immersif fusionnent pour donner le crescendo de treize mouvements mixant leurs morceaux. Une décennie tout juste après sa sortie du bois, la french touch a enfin réussi à reproduire le final de 2001 : l'*Odyssée de l'espace*. Plus dur, plus fort, plus vite.



LCD SOUNDSYSTEM

SOUND OF SILVER

2007 | CAPITOL RECORDS/DFA/EMI

Sur les crédits de pochette du deuxième (et fort attendu) album de LCD Soundsystem, ce texte : « *Sound of Silver est dédié à la mémoire du Dr. George Kamen (1942-2006), un des plus grands esprits de sa génération, mais aussi de toutes les générations.* » Précision : le George Kamen, en question, n'est pas un héros oublié de la scène disco-punk new-yorkaise des *eighties*, mais plutôt... le psychanalyste chez qui James Murphy a suivi une thérapie. Si le LCD en chef n'offre pas plus de précision sur le sens de cet hommage, possible que ce message explique en creux le clair-obscur dont se teinte ce disque. Car après un démarrage au rythme syncopé et presque guilleret d'un Talking Heads 2.0 (*Get Innocuous*), *Sound of Silver* s'immobilise, et se met à parler le Bowie/Eno première langue. Résultat : une New Wave urbaine parfois aussi belle qu'une revue en papier glacé (*Someone Great, New York, I Love You But You're Bringing Me Down*), mais aussi et surtout l'impression d'entendre battre le cœur de l'electropunk.

JUSTICE † (CROSS)

2007 | ED BANGER RECORDS/BECAUSE MUSIC/WARNER MUSIC

Ils ont les cheveux longs, mais aussi de sacrées bonnes dégaines de rockers. Ensemble, les nouveaux héros du label Ed Banger hallucinant, tissent un fil barbelé entre le Daft Punk de *Homework* et les monstres du hard-rock de leur jeunesse, perdent des litres entiers de sueur. À quelques centimètres de cette croix en néon qui leur sert de totem, le deux Justice poussent surtout leurs machines à l'extrême de leurs possibilités sonores et rythmiques. Et alors ? Il ne faudra pas longtemps pour qu'une foule jeune et décomplexée s'agrège, clignote et saute dans tous les sens ; le corps entièrement traversé par un flash. Le miracle de la techno électrique vient frapper à la porte et il faut s'y convertir d'urgence, sans précaution aucune. D'autant plus quand ses appels se répandent au rythme du groove acide et tendu de *Waters of Nazareth*, *D.A.N.C.E.*, *Let There Be Light* ou encore *One Minute to Midnight*. Les Tables de la Loi d'une nouvelle ère french touch résonnent. En fer forgé.



CARAVAN PALACE CARAVAN PALACE

2008 | WAGRAM MUSIC

La pornographie mène à tout. Elle peut même servir d'incubateur à une réunion inattendue entre electro et jazz manouche. Selon la légende (?) la rencontre entre les musiciens français Arnaud Vial, Charles Delaporte et Hugues Payen se serait faite le jour où Canal+ leur a proposé de composer la bande-son d'une émission racontant les films pornos des années vingt-trente. Dès lors une collaboration à trois cerveaux va se mettre en place. Pas autour de la luxure, mais plutôt d'une musique capable d'intégrer les influences de Django Reinhardt et celles de Daft Punk. À la sortie de leur premier album homonyme on a beaucoup parlé de Caravan Palace comme d'un néo Gotan Project. La musique du trio, désormais complété avec la chanteuse Zoé Colotis, parle couramment l'electro swing et le vintage en première langue (le tube *Jolie Coquine*). Jamais inutile pour ouvrir en grand les portes du succès transgénérationnel. Sans interdiction aux moins de 18 ans.



CHINESE MAN THE GROOVE SESSIONS VOL.2

2009 | CHINESE MAN RECORDS

Certainement le collectif Chinese Man ne s'attendait-il pas à ce que son *Groove Sessions* fonctionne aussi bien. Ni qu'il permette au noyau dur (les DJ's Zé Mateo et High Ku, le *beat-maker* SLY) et ses complices de retourner consciencieusement les foules si denses des festivals. En un sens l'adrénaline du live porte haut le propos de *Groove Session Vol.2*. Le son s'est évidemment renforcé. Désormais, le *flow* de quelques MC's de la Côte ouest offre encore plus de tranchant et de soul à l'affaire. Pour le dire autrement, Chinese Man n'a pas adouci sa cuisine. Sur une base hip-hop jamais très loin de celle du Wu-Tang Clan ou des renégats du label Def Jux (Company Flow, Cannibal Ox) les Provençaux répartissent les ingrédients épicés : trompette jazzy, salsa cubaine (*Jumpin in Havana*), remix pour l'héritier afrobeat Femi Kuti. Sur la pochette de ce volume 2, les mêmes gamins asiatiques que sur le volume 1, mais pris quelques années plus tard. Ils rigolent toujours.



CRYSTAL CASTLES CRYSTAL CASTLES

2008 | DIFFERENT/LAST GANG

Au début des années 2000, le nouveau rock a eu The Kills. L'electro s'amourachera en 2006 d'un masculin-féminin encore plus implosif en la personne des deux Canadiens de Crystal Castles. Dans les deux cas de figure les albums mettent la fièvre et l'histoire qu'ils racontent est vieille comme le monde : une fille rencontre un garçon ; le garçon plaît à la fille ; la tension sexuelle s'installe. Compilation de maxi épuisés et de nouveaux titres, le premier album d'Alice Glass et Ethan Katt, sait transcender cette dérive des sentiments. Pour cela il enquille les mélodies synthpunk aussi belles que chaotiques et prône l'idée selon laquelle à deux contre le reste du monde c'est toujours mieux. À l'aise avec la claustrophobie, ce disque coupe le souffle avec toutes sortes d'arrangements semblant parfois sortir d'un jeu vidéo ayant pour personnages principaux The Cure et Siouxsie & the Banshees. Les jeunes gens modernes du siècle numérique avaient un plan : l'amour à mort.



PAUL KALKBRENNER BERLIN CALLING

2008 | BPITCH CONTROL

La scène punk anglaise avait eu son *London Calling*. Logique que la nation techno rassemble son peuple de la nuit au son du *Berlin Calling*. Paul Kalkbrenner est le musicien, producteur et DJ essentiel pour saisir ce qui s'est joué à travers la techno allemande. Au début des *nineties*, il anime une émission radio avec Sascha Funke et introduit un pays aux *beats* industriels venus de Detroit et aux montées extatiques de la culture rave. Dans le Berlin d'après le mur, la techno minimale devient flash générationnel. Le long-métrage *Berlin Calling* (2008) en saisira le feeling mieux que quiconque. Non content d'y jouer le rôle principal (un DJ allemand en dérive existentielle à Berlin après la prise d'une drogue trop puissante) Kalkbrenner en compose la BO. Évidemment le disque va devenir un essentiel de la techno berlinoise, au point même que le single *Sky & Sand* restera deux ans de suite dans les *charts* allemands. La porte d'entrée dans un mouvement aussi décisif que le punk et sa ville totem est ici.



MODERAT MODERAT

2009 | BPITCH CONTROL

Mon premier est un rigoureux duo de techno minimale. Mon second est un petit génie de l'atmosphère dream pop. Quand Moddeselektor et Apparat se donnent rendez-vous devant le grand bassin de la piscine du centre de Berlin, ils en ressortent avec une illumination : pourquoi ne pas unir leur force sur un projet commun ? Évidemment, dès l'acte de naissance de Moderat, les convertis aux joies d'une danse cérébrale et mélodieuse fantasment. Surtout quand il est annoncé que le premier album du supergroupe sera enregistré aux studios Hansa (célèbres depuis que Bowie et Eno y ont respiré le souffle de la modernité) et sortira sur le label référent B-Pitch Control. *Moderat* est tout ce que l'on pouvait attendre : un monument de techno atmosphérique dans lequel l'Allemagne planante des *seventies* pactise avec les sonorités actuelles du dubstep. C'est bien sûr minimal et sombre, mais toujours à taille humaine. Cela dit parfaitement à quoi aspire la techno des années 2000 : redevenir une utopie planante.



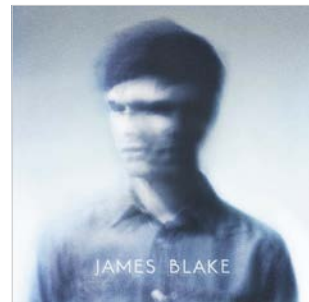


WAX TAILOR IN THE MOOD FOR LIFE

2009 | ATMOSPHÉRIQUES/LE PLAN

Sur la pochette, un homme sapé façon gangster de la prohibition s'est réfugié dans une cabine téléphonique. Souci, si

à l'extérieur c'est grand soleil, entre les parois en verre il pleut à verse. Voilà Wax Tailor, et, pour dire les choses comme elles sont, ce musicien, DJ et producteur français, spécialisé dans le hip-hop orchestral et le *downtempo*, ne s'attendait ni à être nommé aux Victoires de la musique, ni à devenir le compositeur attitré du musicalement pointu Cedric Klapisch pour la BO de *Paris*. Attendu dans le paysage electro hexagonal pour confirmer le succès du précédent *Hope & Sorrow*, *In the Mood for Life* reste certainement le disque le plus joyeusement éclaté de son auteur. On passe d'un morceau de soul mélodique et teigneuse (le très Motown *Leave It*) à des moments d'électropop purement mélancoliques (*Dry Your Eyes*), en musardant du côté du hip-hop *nineties*, cool, garanti avec cuivres et sans roulement de mécaniques (*Until Heaven Stops the Rain*). Météo parfaite sur l'electro qui se fout bien des chapelles.



JAMES BLAKE JAMES BLAKE

2011 | ATLAS RECORDINGS/AGM

Hormis une série d'EP intriguants, personne n'avait vu venir le Londonien. Il était pourtant à prévoir que l'Angleterre

electro, en plein retour de flamme de l'*underground*, se recherche un vrai crooner. Ne serait-ce que pour faire passer comme un soupçon d'humanité soul sur la si morose bande-son dubstep des années 2010. Le Londonien aux allures BCBG, comme sorti du pensionnat du *Cercle des poètes disparus*, sera celui-là. Sa voix, à l'aigu si particulier, est un modèle de blues moderne comme on n'en avait pas entendu depuis Mark Hollis. Les morceaux de son premier album, quant à eux, ajoutent ce qui leur manquait aux équations sonores dénichées par Burial ou The XX : un groove d'une fragilité insensée. Pas grand monde ne se remettra des montées mystiques de *The Wilhelm Scream* et *Limit to Your Love*. Et l'electro moderne, qui ne s'y attendait pas, accueillera avec bienveillance le rejeton de Bill Withers, Aphex Twin et Elton John.



DANIEL AVERY DRONE LOGIC

2013 | PHANTASY SOUND/BECAUSE

« Je suis très fier de l'héritage musical britannique, mais toute la musique que j'aime vraiment a l'air de venir du

futur. » Ainsi se présentait lors d'une interview dans les *Inrocks* le jeune DJ, musicien et producteur anglais Daniel Avery. Derrière cette déclaration, une manière d'appréhender le coup de force *Drone Logic*. Dans le premier album du natif de Bornemouth, repéré puis couvé par le célèbre DJ Errol Alkan, on peut en effet revivre l'accélération dance des dernières années. Évidemment, ça commence entre les murs de L'Haçienda de Manchester sur fond de boucles acides mixées par Laurent Garnier et Andrew Weatherhall. Puis ça continue avec les débuts de Daft Punk, la prise de pouvoir des Chemical Brothers à la fin des *nineties*, les ambiances nocturnes du label Warp. Pour autant Daniel Avery n'est pas un faiseur. Plutôt un héritier. Connaître sur le bout des doigts l'histoire lui permet de la replacer dans les temps présents. Ce disque est anglais car il rêve d'acide et de révolution industrielle.



C2C TETRA

2012 | ONANON RECORDS

En pochette, quatre jeunes femmes asiatiques dénudées foutent le boxon. Cette image colle parfaitement à l'univers

electro des Nantais de C2C (pour Coup 2 Cross) plutôt ouverts aux mélanges. Copains de lycée, anciens champions du monde catégorie DJ – et membres des éphémères mais marquant Hocus Pocus –, 20Syl, Greem, Atom et Pfl ont vu grand pour leur premier album. Objectif : qu'il y en ait pour tous et surtout en quantité non négligeable. Le résultat ressemble à une kermesse de soul débridée, d'harmonies pop, de *beats* funky et même... de blues du Delta. Car si la musique de C2C porte en elle la signature des *nineties*, elle tire une grande partie de sa force de son approche live. Ce ne sont pas les invités de prestige de Tetra (Jay Jay Johanson, Blitz the Ambassador, le groupe Gush...) qui diront le contraire. Renaissance d'une french touch tout sauf timide et carrément sans complexe.



BONOBO THE NORTH BORDERS

2013 | NINJA TUNE RECORDS

Est-ce pour se rapprocher de ses contemporains *diggers* de la jeune scène de L.A. que Simon Green s'est mis à chevaucher

ici les sons soul, jazz et funk ? Pour son cinquième opus, en tout cas, l'homme connu sous le patronyme simiesque Bonobo s'est offert un *featuring* de luxe en la personne de la grande Erikah Badu (*Heaven for the Sinner*). Ne pas percevoir pourtant derrière *The North Borders* une posture d'archéologue. Bien au contraire, Bonobo n'a jamais sonné aussi à l'aise avec la modernité et la mélancolie du dubstep et de ses dérivés. Ce retour à des ambiances pluvieuses apparaît d'autant plus poignant sur des titres comme *Emkay* ou *Sapphire*. Ce disque ultrasensible est capable de faire défiler en accéléré une certaine idée de la dance. Celle que défendaient en Angleterre les autonomistes du trip hop, mais aussi les armées des ombres d'une culture club à taille humaine. Pour eux comme pour Bonobo, danser les yeux humides n'a jamais été un crime.



DAFT PUNK RANDOM ACCESS MEMORIES

2013 | COLUMBIA/SONY MUSIC

« Tu peux faire ce que bon te semble. Personne ne me dit ce que je dois faire et il n'y a

aucune idée préconçue de ce que je dois faire... » Derrière le monologue lu par le célèbre producteur Giorgio Moroder sur le morceau justement nommé *Giorgio*, une façon de saisir l'état d'esprit de Thomas Bangalter et Guy Manuel De Homem Christo sur leur fort attendu quatrième album. Oubliions le marketing, les casques, les invités de prestige (Julian « The Strokes » Casablancas, le compositeur de *Phantom of Paradise* Paul Williams). Oubliions même le tube de néo-disco *Get Lucky* dont tous les *dancefloors* ont usé et abusé. *Random Access Memory* est certainement l'autre album le plus décisif de Daft Punk (avec l'introductif *Homework*) tant il exprime un désir d'incarnation qu'on n'avait jamais vu dans la dance. Pour cela, un parfait disque studio dans lequel chaque morceau replace un chapitre de la culture *dancefloor* – funk, disco, électropop – devenue désormais la pop moderne.



DISCLOSURE SETTLE

2013 | PMR/ISLAND RECORDS

Le brasier s'était embrasé au rythme du tube *When a Fire Start to Burn*. Reste à jeter l'essence dessus pour que l'in-

cendie se propage. En 2013, la club culture *made in U.K.* reprend l'ascendant avec le premier album de Disclosure. Succès critique et public, *Settle* démocratise la culture club jusqu'à provoquer le même frisson chez les puristes electros comme chez la jeune génération nourrie aux MP3 signés James Blake ou Skepta. Pour cela, Disclosure a appris à décrypter le langage hédoniste et mélancolique des pionniers house de Chicago, mais aussi à célébrer le moment actuel. Les frères Lawrence ont compris tout ce qui se joue dans la pénombre des clubs pluvieux d'Angleterre. Ils y verront des divas soul modernes mélangeant R&B et dubstep (*You and Me*), ou perdant de nouveau leurs repères dans la brume trip hop (*Help Me Lose My Mind*). Dans *Settle* le monde d'avant et celui de demain dansent bel et bien ensemble.



KAVINSKY OUTRUN

2013 | COLUMBIA/SONY MUSIC

Son nom a pas mal tourné dans le petit milieu de la french touch qui marche à l'envers. Compositeur et parfois même

acteur dans certains films « différents ». Jamais loin de ses potes Sébastien Tellier ou Quentin Dupieux. Malgré le crédit dont jouit Kavinsky, il a fallu attendre la sortie du culte *Drive*, signé par le Danois Nicolas Winding Refn, pour que le monde de l'electro s'intéresse enfin à ce personnage singulier. Pour cela, un morceau : *Nightcall*, véritable fièvre d'électropop synthétique placée en générique. *OutRun*, va plus loin puisqu'il est donc question d'un concept album autour de Kavinsky, personnage « mort à l'adolescence, en 1986, au volant de sa Ferrari Testarossa et revenu au monde, vingt ans plus tard, sous l'apparence d'un zombie ». L'ambition de ce disque : marier la culture de la série B et l'amour des grosses cylindrées à tout un tas de formes musicales déviantes (disco italienne, cold wave, techno synthétique à la Kraftwerk). Aussi jouissif qu'un vieux numéro de *Mad Movies*.



THE AVERNER THE WANDERINGS OF THE AVERNER

2015 | CAPITOL RECORDS/96 MUSIQUE

« C'est un mélange de toutes mes influences en tant que DJ et producteur » rembobinait

le Niçois Tristan Casara, alias The Avener, aux *Inrocks*. Le titre en question c'est *Fade Out Lines*, simple remix d'un morceau de Phoebe Killdeer devenu l'un des tubes les plus fracassants de l'année 2014, et au-delà. Qu'on en juge : presque soixante millions de vues sur YouTube, N° 1 dans plus de vingt pays, des milliers de hanches qui se détendent une fois que la ligne de basse en intro résonne sur les *dancefloors*... Derrière le conte de fées, l'histoire d'un pianiste classique, devenu DJ et « ghost producer » féru de blues et de funk. Plutôt que de suivre les lois du purisme electro, le garçon sample, démembre et recompose plusieurs bombes. Cette souplesse à construire un album cohérent autour de motifs si dissemblables donnera sa signature sonore si particulière à *The Wanderings of the Avener*. Cela part parfois d'un motif emprunté à John Lee Hooker ou Rodriguez et ça finit toujours à la façon d'une épiphanie groove.

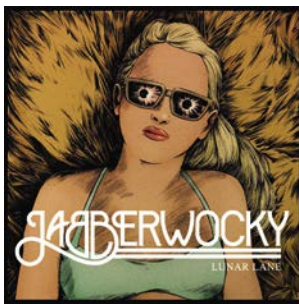


CHRISTOPHE CHASSOL BIG SUN

2015 | TRICATEL RECORDS

Christophe Chassol n'appartient à aucun courant de pensée electro. S'il fallait résumer les

sources d'inspiration nourrissant son approche musicale, le spectre serait très large – Miles Davis, Stravinski, Zappa, Morricone, sans oublier... le prog rock de Magma. Logique que *Big Sun* ressemble à une œuvre cosmique. En connexion avec l'infini cette BO imaginaire a pris racine à l'occasion d'un voyage initiatique du musicien sur la terre de ses ancêtres, La Martinique. De ce retour, Chassol a tiré un documentaire sur la nature, puis un album plein à craquer de bruits d'oiseaux, de musique concrète et de mélodies au clavier aussi belles que chez François de Roubaix. Certains des samples vocaux en langue créole tentent bien de saisir le sens caché de ce disque hors cadre (« *Quand tu entends dans le vent, comme une reverb qui te renvoie un chant particulier venant du lointain* »)... Façon de dire que la musique se ressent toujours plus qu'elle ne se théorise.



JABBERWOCKY LUNAR LANE

2015 | PAIN SURPRISES RECORDS

Le patronyme du groupe fait référence au premier film réalisé par Terry Gilliam, et, au fond, il résume bien toute l'am-

biton onirique et bricoleuse de cette musique. Il n'a fallu qu'un titre à Jabberwocky pour créer une troisième voix dans le paysage french touch. Le morceau s'intitule *Photomaton* et sa mise en orbite se fera en deux étapes. D'abord, via l'underground et les blogs spécialisés. Ensuite, quand la firme automobile Peugeot récupère le morceau pour illustrer une de ses campagnes et envoie Jabberwocky dans une nouvelle dimension. Il n'en faudra pas plus pour que le premier album *Lunar Lane* pousse l'extase plus loin. En tout cas, il illustre une nouvelle voie dans l'électropop française. Petit Biscuit, Polo & Pan, Miel de montagne et maintenant Jabberwocky sont bien en place. Les nouveaux jeunes gens modernes ? Les enfants sans peur du trip hop, des voyages dans l'espace à la Air et des mariages entre electro, pop et R&B, surtout.



THYLACINE TRANSIBERIAN

2015 | INTUITIVE RECORDS

Les voyages forment la jeunesse electro et Thylacine en sait quelque chose. À propos de son périple à bord du Trans-

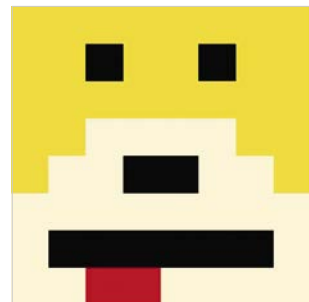
sibérien, le saxophoniste et *beatmaker* écarquille les yeux. Il se croyait proche de Moderat ou Fakear dans son approche du son. Le voilà marchant sur les traces de Blaise Cendrars et des aventuriers du rail transportés entre Oulan-Bator et Vladivostok. « *Avant d'embarquer à bord du Transsibérien, on a précontacté pas mal des gens rencontrés en amont sur Instagram, à l'arrache. Certains nous ont raconté l'histoire de leur ville, de leur région. Quelqu'un sur place nous a même permis de rencontrer un chaman.* » Quelle aventure. Quel disque surtout. En 2015, *Transsiberian* invente un voyage électro hybride (web série documentaire et carnet de voyage sonore). Le mélange house, sonorités world et voix « indigènes » retranscrit, avec un sens infini du détail, chaque fragment d'humanité, chaque paysage naturel. Aux concepts albums en terre inconnue le voyageur, le vrai, préfère les expéditions sans boussole.



FAKEAR ANIMAL

2016 | NOWADAYS/PANTHEON
MUSIQUE/UNIVERSAL MUSIC

Avec ses sons nouveaux, ses univers aux multiples influences et ses audaces rythmiques, Théo Le Vigoureux, alias Fakear, souffle un vent de fraîcheur et vient bousculer le monde de la musique electro. Sorti en 2016, ce premier album reprend plusieurs morceaux diffusés depuis 2011 en format numérique ou maxi, dont le fameux *Lune rousse*. Avec *Animal*, le DJ originaire de Caen livre un album très travaillé et inspiré, s'imposant d'emblée comme l'un des *beatmakers* français qui compte et l'ambassadeur de toute une nouvelle génération. En allant puiser des sons du côté de l'Asie, sur *Animal*, ou de l'Inde, sur *Sheer-Khan*, Fakear propose une electro primaire, authentique, et instinctive, que les invitées bénissent d'une sensualité féminine de bon aloi. Entre nappes vaporeuses et *beats* tendus, *Animal* est une invitation au voyage sensoriel et dépayçant.



MR. OIZO ALL WET

2016 | BECAUSE MUSIC/ED BANGER

Quentin Dupieux, alias Mr. Oizo, est-il un escroc ou un génie ? Difficile de trancher. Surtout quand le barbu

Dupieux sait coiffer deux casquettes. D'un côté, le cinéaste assez fortiche pour mettre en scène des histoires de pneu tueur (*Rubber*). De l'autre, l'ancien protégé du patron Laurent Garnier, jamais en reste dès qu'il est question d'envoyer des *beats* bizarroïdes et de faire danser une marionnette jaune. Sorti en 2016 sur Ed Banger, le sixième album, *All Wet*, ne réglera certainement pas ce problème de perception tant il est question ici d'electro acide et expérimentale réservée aux grands paranoïaques. Pour autant, Mr. Oizo n'a jamais sonné aussi accessible que sur *All Wet*, et cela tient à ses invités. De la fort lubrique Peaches, à Charli XCX en passant par la superstar californienne Skrillex, beaucoup ne voient pas le moindre souci à se faire retourner le cerveau par Dupieux. Surtout quand le résultat de cet album ressemble à un exercice de régression par la techno, mi-nihiliste et mi-naïf.

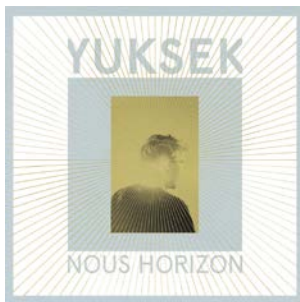


BONOBO MIGRATION

2017 | NINJA TUNE RECORDS

Au terme d'une quinzaine d'années de carrière dans le trip hop, l'electronica et le *downtempo*, le sixième album

de l'Anglais Simon Green, alias Bonobo, va marquer un vrai coup de force. Deux explications à cela. D'abord, l'homme semble avoir été libéré par le succès impressionnant de son précédent *The North Borders* après avoir beaucoup fréquenté l'entre-deux electro. Ensuite, car il s'est désormais domicilié à Los Angeles, soit à l'épicentre d'une nouvelle école mélangeant jazz, hip-hop, funk et ambiances sorties des BO en vinyles craquants. C'est exactement ce qu'il faudra à Bonobo pour délaissier les climats sombres des dernières années et recoller au groove... sous toutes ses formes. La preuve de cette ouverture à la danse s'incarne dans des morceaux comme *Bambro Koyo Ganda* (joué aux côtés d'un groupe gnawa marocain) ou dans l'intense plongée deep house de *No Murphy*, interprété par Nick Murphy alias Chet Fakear. Ici une libération.



YUKSEK NOUS HORIZON

2017 | PARTYFINE/SOUND OF BARCLAY

Moins documentée que les débuts de la french touch du côté de Versailles, la scène rémoise a pourtant poussé les murs de

l'electro. C'était au début des années 2000, et Pierre-Alexandre Busson, alias Yuksek, a certainement été un des éléments décisifs de cette révolution. Musicien, producteur, remixeur, DJ et fondateur du label Partyfine, l'homme a gardé précieusement sa madeleine à lui, le funk. Cela n'a jamais été aussi saillant que sur *Nous Horizon*, troisième et meilleur album du garçon. Ce disque réalise un fantasme : prolonger la disco-pop californienne des *eighties*. Revenir surtout à cette époque où la BO de *Flashdance*, la house, les costards blancs de *Miami Vice* et New Order pouvaient se mélanger sur les *dancefloors*. Pour cela Yuksek invite la jeune chanteuse grecque Monika, les Rennais de Her. Au terme d'un manifeste pour l'hédonisme mélancolique, le Rémois a redéfini le feeling french touch : ne jamais choisir son camp entre Giorgio Moroder et Serge Gainsbourg.



THE BLAZE DANCEHALL

2018 | ANIMAL63 RECORDS

Étudiera-t-on bientôt le parcours de The Blaze pour comprendre le grand basculement des années 2010 ? Pas impos-

sible tant le coup de force de ce duo français explique un changement de paradigme : désormais tout commence sur YouTube. C'est en effet à travers une série de clips mis en scène comme autant de petits films d'auteur que la musique des cousins Guillaume et Jonathan Alric s'est imposée au-delà des frontières hexagonales, allant jusqu'à laisser penser qu'une nouvelle french touch était en route. Au vrai, Jonathan – passé par une école de réalisation – et Guillaume – musicien attiré par les possibilités du dub – ont appris à rationaliser The Blaze à mesure que le buzz se mettait à monter. *Dancehall* pourrait faire jurisprudence dans le milieu de l'electro tant il porte en lui l'acte de naissance de nouveaux enfants du siècle. On peut redonner un souffle à la dance en piochant dans la house et le dub autant que dans les climats cinéphiles si âpres signés Ken Loach, les frères Dardenne ou Alejandro Gonzales Inarritu.



GOLDIE 25 YEARS OF GOLDIE

2018 | METALHEADZ RECORDS

L'homme aux dents en or avait décidé de prendre ses distances avec le cirque musical et de s'installer en Thaïlande pour

expérimenter une vie zen. Mais avant, il a vécu neuf vies (*Nine Lives*, son autobiographie) : petite délinquance, graffiti, explosion techno jungle à laquelle il amène un label phare (Metalheadz), deux chefs-d'œuvre (*Timeless*, *Saturn Returnz*), romances avec Björk puis Naomi Campbell, cinéma avec Guy Ritchie. L'album du retour, condensé de rythmes electro furieux et de soul sortira en 2017. Et c'est tout. En 2018, pourtant, surprise : Clifford Joseph Price fait paraître à l'occasion du Disquaire Day *25 Years of Goldie*, triple album de six titres rares ou inédits. Les structures rythmiques empruntées au Two step, les basses lourdes, le tempo entre 160 et 180 BPM donnent toujours la fièvre. L'approche frontale du prince jungle désormais en exil est là. Pour se rappeler cette fin des *nineties* où la club culture était bienvenue dans la jungle rien de mieux.

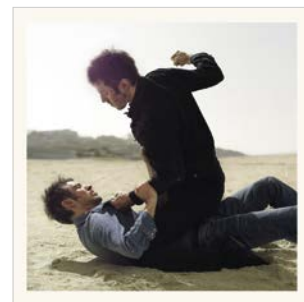


CHLOÉ ENDLESS REVISIONS LIVE

2019 | LUMIÈRE NOIRE

Deux décennies déjà que la DJ et productrice parisienne Chloé Thévenin invente une des plus belles et plus intransigeantes

techno qui soit. Depuis ses débuts comme résidente du mythique club Le Pulp, la jeune femme a ainsi décliné une électronique minimale et mentale capable d'électriser autant les *dancefloors* que les centres d'art contemporains. Si *Endless Revisions*, son troisième album, était certainement l'œuvre à posséder pour saisir la post-techno qu'invente Chloé, la transposition live (au festival Peacock Society de Paris et Marsatac de Marseille) de ce disque important pousse plus loin encore son approche organique de l'electro. Pour le dire autrement, le spectacle construit autour d'*Endless Revisions* ressemble à une cérémonie à la croisée des chemins entre plusieurs styles : pop froide, variation sur les percussions et rêveries ambient. À sa façon, ce live immersif dit énormément de ce qu'est devenue la club culture : un langage sensuel et intellectuellement stimulant pour capter le chaos du monde.



SEBASTIAN THIRST

2019 | ED BANGER RECORDS

Qu'a donc apporté le label Ed Banger à l'après-french touch ? Un design fluo, un goût de l'emballage et du storytelling, des

stars branchées – Justice, Pedro Winter, Mr. Oizo, Breakbot – aussi ? Mais voilà, Ed Banger n'aurait rien été sans celui qui, tout à la fois, a été son bon, sa brute et son truand. Sébastien Akchoté alias SebastiaN a été fan de hip-hop, remixeur de Daft Punk, et a appris l'indépendance d'esprit au contact du performeur ingérable Jean-Louis Costes. Conséquence de cette liberté : un phénomène hors cadre pour qui aimer autant la pop californienne, les symphonies de Krzysztof Penderecki et les boucles acides techno s'apparente à tout sauf à un souci. Il y a donc une logique à ce que son second opus *Thirst* offre toutes sortes de sensations fortes : Charlotte Gainsbourg y est mise au défi de devenir une muse apocalyptique (*Pleasant*) et le R&B réellement taillé pour le futur existe enfin (*Doorman*). Aux lignes droites de l'electro, toujours préférer les contre-allées.

WORK IT HARDER, MAKE IT BETTER, DO IT FASTER, MAKES US STRONGER.

DAFT
PUNK

TRAVAILLE LE PLUS, AMÉLIORE-LE,
FAIS-LE PLUS VITE, REND-NOUS PLUS FORTS.

BANDES ORIGINALES DE FILMS



BLANCHE-NEIGE ET LES SEPT NAINS

VARIOUS ARTISTS

1938 | DISNEYLAND/
WALT DISNEY

Blanche-Neige et les sept nains, adaptation du conte

homonyme des frères Grimm, est le premier long-métrage d'animation produit par les studios Walt Disney. Sorti en 1937, le film repose bien sûr sur une technique hors norme pour l'époque, qui enchante et envoûte petits et grands. Mais les créateurs n'en restent pas là, et mettent au point plusieurs chansons qui servent le récit et restent aujourd'hui dans l'histoire, au point de transcender les générations. Il y a *Heigh-ho* par exemple, interprétée par les nains qui « rentrent du boulot », mais aussi les classiques *Un jour mon prince viendra* ou encore *Sifflez en travaillant*, sur des paroles de Larry Morey et une partition de Frank Churchill. La bande originale sera nommée à l'Oscar de la meilleure musique de film, finalement remportée cette année-là par *Deanna et ses boys*.



GONE WITH THE WIND

MAX STEINER

1939 | POLYDOR RECORDS

Fait-on plus culte qu'*Autant en emporte le vent* ? Le film de

Victor Fleming, sorti en 1939 avec Clark Gable et Vivien Leigh, récolte huit Oscars, dont celui de meilleur film et meilleur réalisateur. Pour retranscrire au mieux la fresque sentimentale de Scarlett O'Hara (plus de quatre heures de film tout de même), Victor Fleming s'entoure du compositeur Max Steiner, déjà auteur du score de *King Kong* notamment, qui signe ici une partition pleine de cordes lyriques, grave et puissante. Outre le thème principal, les onze personnages principaux ont chacun leur morceau dédié, tout comme Tara, le nom de la grande plantation de coton, véritable personnage en soi. À noter la présence de quelques voix diaphanes, éthérées, qui prodiguent à cette bande originale des allures d'intemporalité... Le film sera nommé pour l'Oscar de la meilleure musique de film, mais ne l'emportera pas, la statuette allant à Herbert Stothart et Harold Arlen pour *Le Magicien d'Oz*, un sacré concurrent.



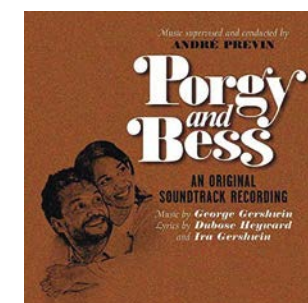
VERTIGO

BERNARD HERRMANN

1958 | MERCURY RECORDS

Il y a Sergio Leone et Ennio Morricone, Brian De Palma et Pino Donaggio, Henry Mancini et Blake Edwards... Mais en

matière de duo cinéaste-compositeur, aucun n'égale la complémentarité et la puissance du binôme formé par Alfred Hitchcock et Bernard Herrmann. Les deux hommes, qui ont collaboré durant des décennies, étaient peut-être tous deux au sommet de leur art lors de la fabrication de *Sueurs Froides*, sorti en 1958. Dans ce chef-d'œuvre hypnotisant, avec James Stewart et Kim Novak, le compositeur américain s'adonne à des arpèges ascendants puis descendants, représentant à merveille la phobie du vertige – et les dangers de l'amour fou – qui menace le héros tout au long du film. Cordes, flûtes, harpes, vibraphones, cuivres... Le mélange, que l'on entend dans *Prelude and Rooftop*, particulièrement inventif et emballant, participe pleinement du mystère qui entoure le film. *Scottie Trails Madeleine*, plus romantique, donne, lui, un aperçu de la variété d'émotions dont était capable Bernard Herrmann...



PORGY AND BESS

ANDRÉ PREVIN

1959 | COLUMBIA MASTERWORKS

Porgy and Bess est un opéra historique, composé par

George Gershwin dans les années trente, qui traite de la vie des Afro-Américains dans le quartier fictif de Catfish Row à Charleston, en Caroline du Sud. Adapté au cinéma en 1959 sous la forme d'une comédie musicale avec Sidney Poitier, *Porgy and Bess* est désormais mis en scène par le géant Otto Preminger, qui transforme les paroles de l'opéra en dialogues et s'adjoint les services d'André Previn, chargé de moderniser la musique originelle. Le compositeur reste essentiellement fidèle au style classique de l'opéra de Gershwin mais y adjoint des éléments de jazz et des chorales, pour un résultat qui déplaira aux puristes mais trouvera son public à sa sortie, au point qu'André Previn remportera l'Oscar de la meilleure musique. À noter : le film est aujourd'hui quasiment invisible, aucune copie de qualité n'ayant été conservée au fil des décennies...



LAWRENCE D'ARABIE

MAURICE JARRE

1962 | COLPIX RECORDS

Fait-on plus majestueux et plus épique que *Lawrence d'Arabie* ?

Film d'aventures et d'exploration par excellence, cette fresque de près de quatre heures a influencé les plus grands, à commencer par Steven Spielberg et George Lucas. *Lawrence d'Arabie* marque par ailleurs la première collaboration entre David Lean et Maurice Jarre, pour une bande originale qui lui vaudra un Oscar (un deuxième suivra pour *Docteur Jivago* et un troisième pour *La Route des Indes*, tous deux de David Lean). La tâche n'est pourtant pas facile : le jeune compositeur doit écrire deux heures de musique en un temps record de six semaines. Pas de problème majeur, néanmoins : « *Lorsque vous travaillez avec de grands réalisateurs comme David Lean, Luchino Visconti ou John Huston, vous avez rarement des problèmes d'inspiration* », déclare le compositeur. Le résultat est opératique, à l'image du film, et indissociable de plans devenus totalement cultes...



LE JOUR LE PLUS LONG

MAURICE JARRE

INDISPONIBLE

1962 | DISQUES BARCLAY

Le Jour le plus long, film fleuve

de près de trois heures sur le débarquement en Normandie lors de la Seconde Guerre mondiale, a la particularité d'avoir quatre réalisateurs au générique : Ken Annakin, Andrew Marton, Darryl F. Zanuck et Bernhard Wicki. Le casting est pléthorique et ferait fantasmer n'importe quel producteur, avec John Wayne, Robert Mitchum ou Henry Fonda. Et à la musique ? Un autre très gros poids lourd, en la personne du compositeur français Maurice Jarre, dont c'est l'un des tout premiers films aux États-Unis, après des collaborations avec Georges Franju ou Gérard Oury dans l'Hexagone. Maurice Jarre livre ici une partition éclectique, à l'image du très martial *B.B.C. Drums* qui s'associe par exemple au plus champêtre et folklorique *Les Cornemuses de Lord Lovat*. À noter que la BO de ce film culte est également composée de morceaux signés Paul Anka, Narciso Yepes ou encore Jimmy Carroll.



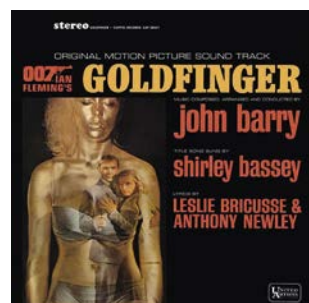
LES PARAPLUIES DE CHERBOURG

MICHEL LEGRAND

1964 | PHILIPS RECORDS

Les Parapluies de Cherbourg, sorti en 1964, est l'un des meilleurs films de Jacques Demy

et peut-être la plus émouvante comédie musicale qui soit. Pour cette histoire d'amour tragique et chantée, réunissant Catherine Deneuve et Nino Castelnuovo, le cinéaste français s'adjoit une nouvelle fois les services du compositeur et musicien Michel Legrand. La collaboration entre les deux hommes dure huit mois : tandis que Demy retravaille les paroles des personnages en fonction des mélodies et évalue le temps de déplacement des acteurs, Legrand modifie les mesures. L'alchimie fonctionne, et le film est une immense réussite, alternant entre morceaux enjoués, innocents, et pistes plus sombres et mélancoliques. *Les Parapluies de Cherbourg*, devenu un classique indémodable de la comédie musicale, remporte le Prix Louis-Delluc en 1963 et la Palme d'or à Cannes en 1964.



GOLDFINGER

JOHN BARRY

1964 | UNITED ARTISTS RECORDS

Goldfinger, sorti en 1964 et réalisé par Guy Hamilton, est le troisième épisode des aventures de James Bond, avec toujours Sean Connery dans le rôle-titre. En plus de demeurer l'un des meilleurs James Bond, *Goldfinger* est le film qui a lancé l'une des grandes traditions de la franchise : la chanson originale du générique de début. Ici, elle est restée dans les annales grâce à ses cuivres vrombissants et à l'interprétation *soulful* de la Galloise Shirley Bassey, « *It's the kiss of death from Mister Goldfinger...* ». Composée par John Barry, elle propulse d'emblée le spectateur dans l'univers ouaté, élégant et brumeux de l'agent spécial. Suivront d'autres morceaux moins connus mais tout aussi puissants, grâce auxquels le compositeur John Barry fait montre de toute l'étendue de ses talents : *Alpine Drive* et *Dawn Raid on Fort Knox*, notamment. L'album est classé premier dans de très nombreux classements musicaux de l'année 1965 et remporte même le Grammy Award de la meilleure bande originale.



JOHN BARRY

GREAT MOVIE SOUNDS OF JOHN BARRY

1966 | CBS/COLUMBIA RECORDS

Dans la légende des grands compositeurs de musique de films, le fort élégant anglais

John Barry a sa place aux côtés d'Ennio Morricone, Michel Legrand et consorts. Peut-être par son côté prolifique mais aussi et surtout par l'influence de ses arrangements de cordes qui rejaillit encore sur la grande pop sophistiquée d'hier et d'aujourd'hui. À son actif, rien de moins que le thème principal et mondialement connu de James Bond (dont il se dispute la paternité avec Monty Norman), mais aussi les morceaux phares de *Goldfinger*, *Opération Tonnerre* et *Bons Baisers de Russie*, la bande originale de *La Poursuite impitoyable* d'Arthur Penn, avec Marlon Brando et Robert Redford, ou encore celle de *Vivre libre* de James Hill. Tous ces thèmes sont réunis ici. L'opportunité rêvée pour redécouvrir l'œuvre d'un géant de l'ombre, trop peu reconnu de son vivant, par ailleurs auteur de la musique absolument culte du générique de la série télévisée *Amicalement Vôtre*.



LE SAMOURAÏ

FRANÇOIS DE ROUBAIX

1967 | PHILIPS

Le Samouraï est peut-être le film le plus emblématique du non moins renommé Jean-Pierre Melville. Pour le véridier, demander aux hommes d'action Quentin Tarantino et John Woo ce qu'ils en pensent. Sorti en 1967, grandement inspiré d'un certain cinéma japonais, *Le Samouraï* jouit de trois atouts cruciaux : la présence spectrale d'Alain Delon, la mise en scène au cordeau, épurée à l'os, de Jean-Pierre Melville, et la musique de l'inoubliable François de Roubaix, auteur des bandes originales de *R.A.S.*, *Le Vieux Fusil* ou encore *Le Rapace*. Le compositeur, disparu à 36 ans dans un accident de plongée, livre ici son *score* le plus sobre et minimaliste, poussant vers l'abstraction, à l'image du film. Épaulé par Éric Demarsan pour la direction d'orchestre et les arrangements (orgue électrique, accordéon et ensemble de jazz), François de Roubaix signe avec *Le Samouraï* ce qui reste peut-être son chef-d'œuvre.

BEN-HUR

MIKLOS ROZSA INDISPONIBLE

1959 | MCA RECORDS

Ben-Hur, péplum de William Wyler sorti en 1960, est probablement le film le plus emblématique de l'âge d'or hollywoodien, avec décors dantesques, durée fararimeuse et scènes d'action qui n'en finissent plus. Le compositeur hongrois Miklos Rozsa est pour beaucoup dans la démesure de ce film hors norme, puisqu'il signe ici une partition colossale, à la fois très efficace, d'un lyrisme classique constant, avec des cuivres imposants (la naissance de Jésus, la parade des chars, les marches romaines...) et proche du contexte de l'époque à laquelle se déroule l'action – le compositeur a, pour l'occasion, mené de nombreuses recherches dignes d'un historien. Aussi dense que complet, tout aussi capable de symphonies orchestrales grandioses que de thèmes plus intimistes à même de saisir l'intériorité des personnages, la bande originale de Miklos Rozsa est un véritable classique du genre, inoubliable et indémodable.



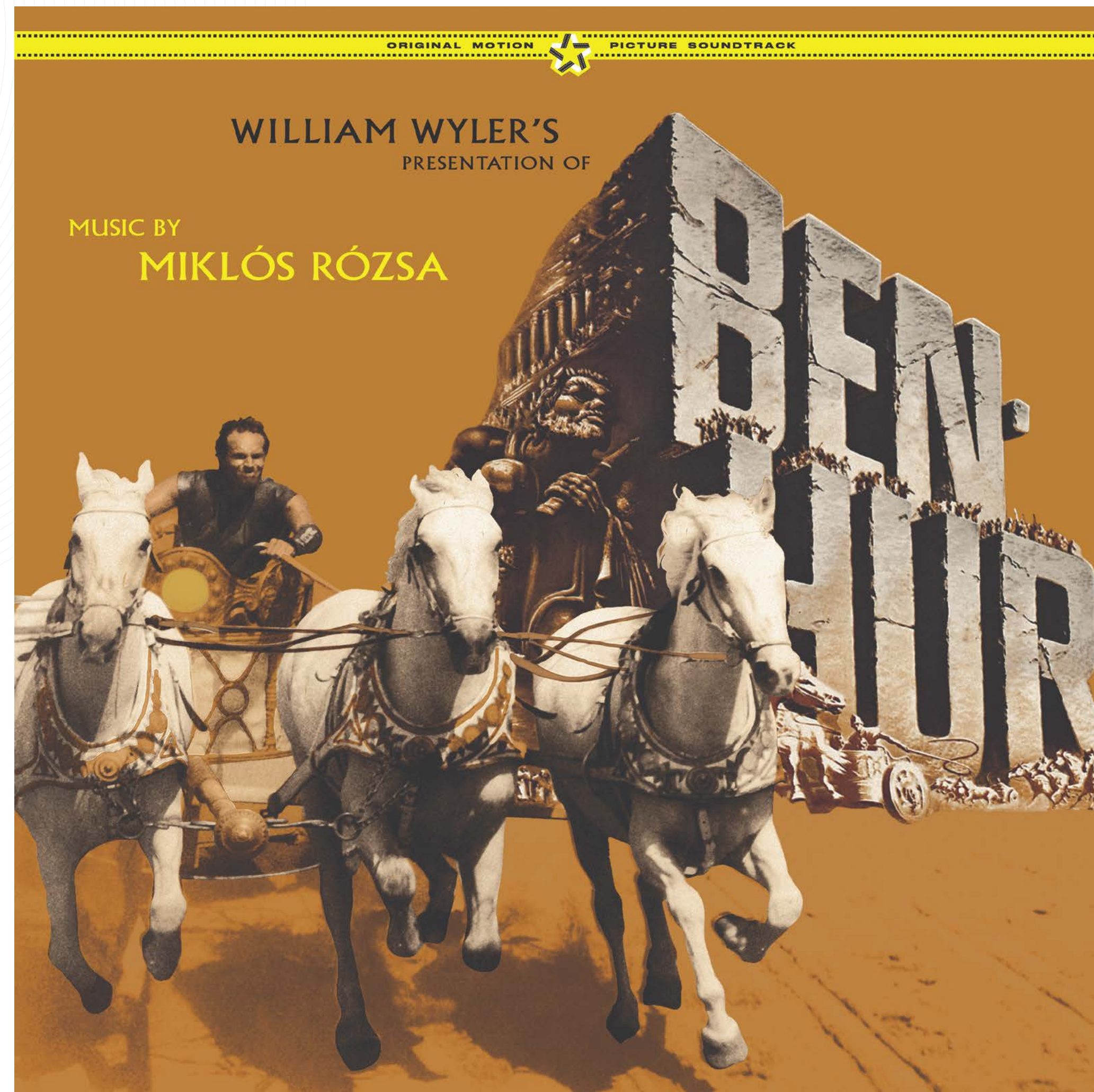
LES DEMOISELLES DE ROCHEFORT

MICHEL LEGRAND

1967 | PHILIPS

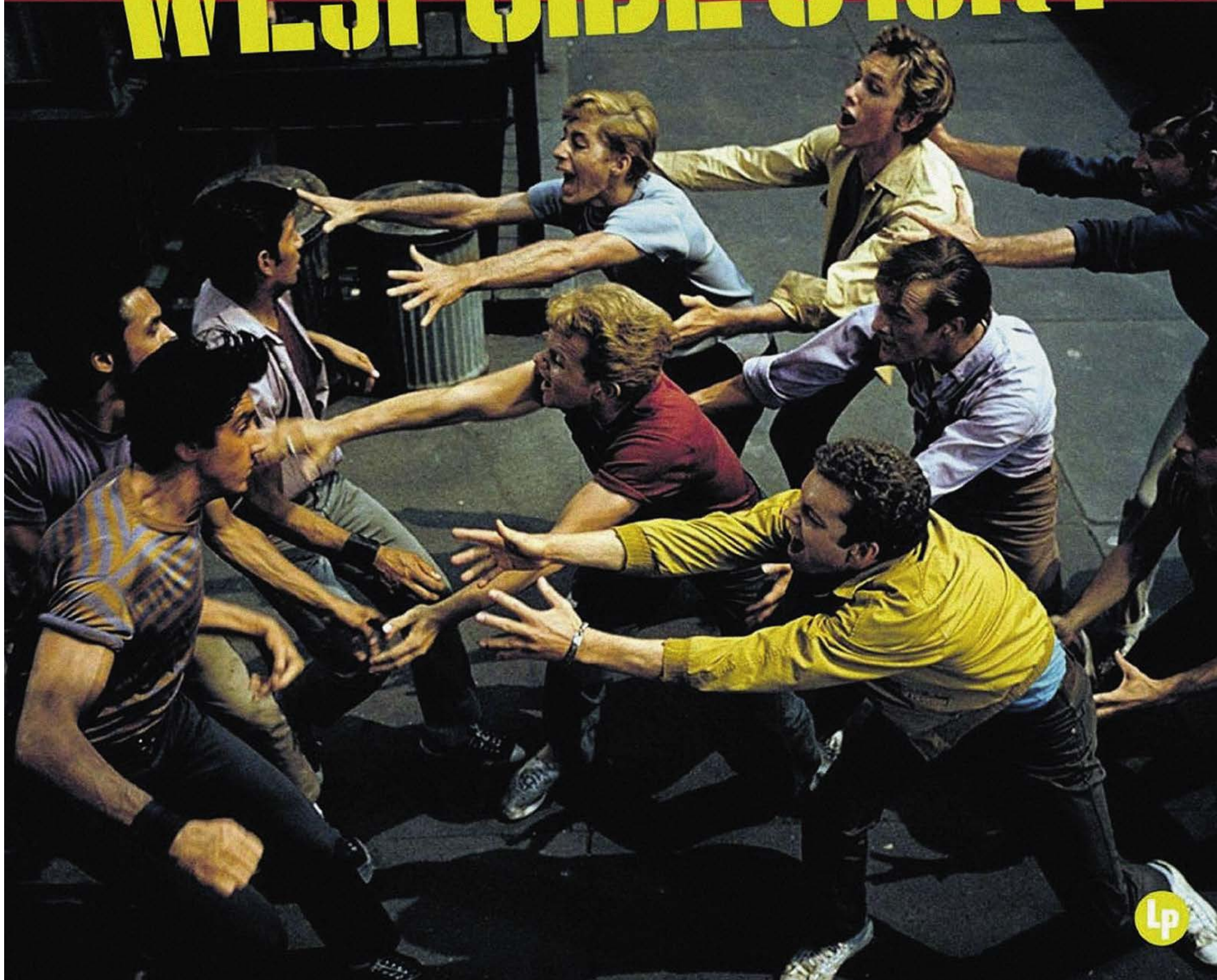
Les Demoiselles de Rochefort marque la quatrième collaboration entre le cinéaste Jacques

Demy et le compositeur Michel Legrand, après *Lola*, *La Baie des anges* et *Les Parapluies de Cherbourg*, avant *Peau d'Âne* et beaucoup d'autres. Et quelle collaboration ! Qui ne se souvient de cet air entêtant, notamment, entonné par Françoise Dorléac et Catherine Deneuve, doublée pour l'occasion par Anne Germain ? « *Nous sommes deux sœurs jumelles, nées sous le signe des Gémeaux, mi fa sol la mi ré...* » La comédie musicale, agrémentée de morceaux entraînants, toujours dansants, doit évidemment énormément au travail de Michel Legrand, soutenu par des couleurs chatoyantes et la mise en scène de Jacques Demy, toujours inventive. Françoise Dorléac, qui partage ici l'affiche avec sa sœur Catherine Deneuve, décédera dans un accident de voiture, trois mois après la sortie du film, alors qu'elle se rendait à Londres pour la première en version anglaise des *Demoiselles de Rochefort*...



The Original Soundtrack

WEST SIDE STORY



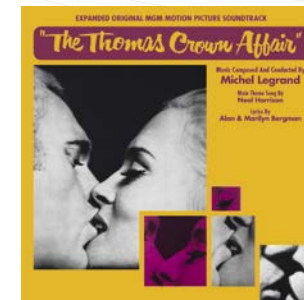
BANDES ORIGINALES DE FILMS

WEST SIDE STORY

LEONARD BERNSTEIN

1961 | COLUMBIA MASTERWORKS

Presque soixante ans après sa sortie, *West Side Story* reste la plus grande comédie musicale de l'histoire. Pour situer le caractère intemporel de cette BO – composée en 1957 par Leonard Bernstein (destinée au départ à Broadway) –, il suffit de se remettre en mémoire les si nombreux « tubes » de *West Side Story*: *I Feel Pretty*, *America* et bien évidemment *Maria*. Pour rythmer ce moderne *Romeo & Juliette* situé dans le New York *ff-ties* des gangs de rue et de l'immigration portoricaine, Bernstein – plus à son aise pourtant dans un répertoire de symphonies et d'opéras – va largement mordre sur la ligne jazz et pop. Sans néanmoins abandonner ses ambitions opératiques. « *Le problème principal est la fine démarcation entre opéra et Broadway, entre réalisme et poésie, entre ballet et "simple danse", entre abstrait et représentatif. Il faut éviter le côté spectacle "à thèse"* », replacera le compositeur pour expliquer d'où venait la musique qui lui vaudra de rester cinquante-quatre semaines à la première place du *Billboard*.



L'AFFAIRE THOMAS CROWN

MICHEL LEGRAND

1968 | UNITED ARTISTS RECORDS

Une année après *Les Demoiselles de Rochefort* et quatre ans après *Les Parapluies de Cherbourg*, deux films de Jacques Demy, le compositeur Michel Legrand s'envole pour les États-Unis et une nouvelle aventure, sa première à Hollywood : la musique de *L'Affaire Thomas Crown* de Norman Jewison, avec Steve McQueen et Faye Dunaway, sorti en 1968. Pour cette romance policière sur fond de braquage, le compositeur et le cinéaste travaillent de manière inédite : Norman Jewison a cinq heures de rushes, qu'il ne sait pas comment monter. Legrand lui propose d'écrire 90 minutes de musique, puis de caler ensuite les images sur la partition. Jewison accepte, et la méthode fonctionne ! Le film est un immense succès, et Michel Legrand gagne l'Oscar de la meilleure bande originale pour la chanson *The Windmills of Your Mind*, qui reste à ce jour son morceau le plus iconique.



LE LIVRE DE LA JUNGLE

VARIOUS ARTISTS

1967 | DISNEYLAND/
WALT DISNEY

Le Livre de la jungle, sorti en 1968, est l'un des films Walt Disney les plus iconiques. Qui ne se souvient de Mowgli, Baloo, de la panthère Bagheera ou encore du Roi Louis ? Il s'agit là de souvenirs rendus mémorables grâce au dessin bien sûr, ainsi qu'à l'histoire, inspirée d'un livre de Rudyard Kipling. Mais ce sont aussi – surtout ? – les morceaux chantés qui restent en mémoire, à l'image des mythiques *Il en faut peu pour être heureux, être un homme comme vous* ou encore *Aie confiance* (qui devait initialement être utilisée dans *Mary Poppins* sous le nom *Land of Sand*), entonnée par le felleux serpent Kaa. En version originale, elles sont l'œuvre de Terry Gilkyson et des Sherman Brothers, avec le concours vocal du roi du swing Louis Prima dans le rôle de Baloo. Quant à la musique instrumentale, moins connue mais tout aussi essentielle à l'équilibre de l'œuvre, elle est signée par le compositeur George Bruns.

LE MÉPRIS/
PIERROT LE FOUGEORGES DELERUE/
ANTOINE DUHAMEL1963/1965 | UNIVERSAL MUSIC
FRANCE/DECCA RECORDS FRANCE

Est-il encore utile de présenter Georges Delerue ? Compositeur phare, disparu en 1992, il est l'auteur de plus de trois cents musiques de films, reçoit à trois reprises le César de la meilleure musique, et même l'Oscar de la meilleure partition originale, en 1980, pour *I Love You, je t'aime*. Avec François Truffaut puis Jean-Luc Godard, au début des années soixante, il développe sa veine romantique qui le fera connaître au-delà des frontières hexagonales : dans *Le Mépris* notamment, avec Brigitte Bardot et Michel Piccoli, Delerue s'autorise des envolées lyriques inoubliables, à l'image de son *Thème de Camille* qui accompagne un générique devenu culte. Adagio romantique et mélancolique pour orchestre symphonique d'instruments à cordes, *Le Thème de Camille* va rapidement s'imposer comme un classique du genre et sera même réutilisé par Martin Scorsese dans son *Casino*, en 1995, en guise d'hommage...



L'ARMÉE DES OMBRES

ERIC DEMARSAN

1969 | EMARCY/
UNIVERSAL MUSIC JAZZ FRANCE

L'Armée des ombres est un des nombreux chefs-d'œuvre de Jean-Pierre Melville. Sorti en 1969, adapté d'un roman de Joseph Kessel, il a pour théâtre la traque d'un réseau de résistants au cœur de la Seconde Guerre mondiale. Réunissant de nombreuses stars françaises telles que Lino Ventura, Serge Reggiani ou Simone Signoret, le film brille aussi par sa partition, signée Eric Demarsan. Le tout jeune compositeur, qui fut l'assistant de François de Roubaix sur *Le Samouraï*, délivre une bande originale habitée, sombre et mélancolique, à l'image du bouleversant *Thème de Gerbier* – idéal pour soutenir le soulèvement digne et tragique de ces résistants de l'ombre. Demarsan, à peine trentenaire à l'époque, collaborera par la suite avec Costa-Gavras, Jean-Pierre Mocky, Guillaume Nicloux ou encore Sébastien Japrisot.



LE CERCLE ROUGE

ERIC DEMARSAN

1970 | LES DISQUES PIERRE CARDIN

Le Cercle rouge, avec Delon, Bourvil et Montand, marque la deuxième – et dernière – collaboration entre le cinéaste

Jean-Pierre Melville et le jeune compositeur Eric Demarsan, après *L'Armée des ombres*. Au film sur la résistance succède le film de braquage, et la bande originale évolue donc en conséquence : le score de Demarsan se veut ici plus sec et tendu, avec des pointes de jazz, peut-être moins tragique voire mélancolique que celui de *L'Armée des ombres*. À noter que Michel Legrand devait initialement signer la musique du film ; Melville, peu satisfait du résultat, jugé trop vif et coloré, fait finalement appel à Demarsan, qui doit de fait travailler dans l'urgence. L'une des rares indications de Melville ? S'inscrire dans la lignée du *Coup de l'escalier* de Robert Wise. « *C'est cette couleur que je veux* », déclare-t-il à Demarsan. Le compositeur enregistre donc le tout en seulement trois semaines, seul ou avec un quintette de jazz et des cordes additionnelles, tous deux réunis pour l'occasion. Le musicien a définitivement gagné ses lettres de noblesse.



SHAFT ISAAC HAYES

1971 | ENTERPRISE/STAX RECORDS

Isaac Hayes a longtemps été un nom indissociable de celui de Stax Records. Officiant sous contrat avec le célèbre label de

Memphis depuis le début des années soixante, le chanteur, pianiste et arrangeur va accompagner et composer pour une grande partie des groupes de la célèbre écurie. Tour à tour, il va par exemple jouer aux côtés d'Otis Redding, de Sam & Dave, des Mar-Keys et parfois même remplacer l'indétrônable claviériste Booker T. Jones. De quoi acquérir une solide expérience pour ce futur héros du funk et de la soul. À la fin des années soixante, Isaac Hayes décide finalement de se lancer dans une carrière solo qui décollera en 1971 avec la sortie simultanée de son album *Black Moses* et surtout de la bande originale du film *Shaft*, un classique instantané de ce qu'on a appelé le cinéma de la *blaxploitation*. Depuis, aucun film n'a jamais connu guitare plus funky pour l'accompagner.



GIÙ LA TESTA ENNIO MORRICONE

1971 | CINEVOX

Certains Morriconiens parmi les plus acharnés le pensent : la musique composée, dirigée et enregistrée par l'atrabilaire

maestro italien pour *Il était une fois la révolution* de Sergio Leone figure au rang des plus parfaites. 1971, quand Leone sort ce film qui, sous des dehors de western sanglant, reste beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. Beaucoup plus crépusculaire aussi. La partition confiée au lyrisme de Morricone se charge de le faire savoir. Pour cela le Romain teinte ses montées orchestrales de trompettes mexicaines, cris de coyotes, chants féminins en suspension aiguë et guitares électriques qui ne feraient pas tâche chez les premiers groupes de rock à la The Shadows. Et alors ? Alors bien sûr, *Giù la testa* (titre original du film) ne jouit pas de la même reconnaissance qu'*Il était une fois dans l'Ouest*. Elle procure pourtant un sentiment jamais entendu : celui d'une apocalypse tranquille.



THE HARDER THEY COME VARIOUS ARTISTS

1972 | ISLAND RECORDS

The Harder They Come, réalisé par Perry Henzell, sort en 1973 aux États-Unis. Le film jamaïcain raconte le périple d'Ivanhoe « Ivan » Martin, un paysan monté à la ville de pour y connaître la dure loi de Kingston. À la sortie en salles de *The Harder They Come* en 1972, la musique jamaïcaine n'a pas encore bénéficié de la formidable publicité que lui a faite plus tard Bob Marley and the Wailers. C'est donc grâce à cette bande originale que la déferlante reggae va atteindre pour la première fois le monde occidental. Car pour accompagner cette plongée dans les bidonvilles de Kingston, c'est le jeune Jimmy Cliff qui, en plus de tenir le rôle principal du film, va aussi composer des classiques éternels de la musique de l'île comme *You Can Get It If You Really Want* ou *Many Rivers to Cross*. À cela s'ajoutent d'excellents morceaux de Toots & the Maytals, de Desmond Dekker ou des Melodians. Un témoignage précieux du paysage musical caribéen de la Jamaïque au début des années soixante-dix.



BLACK CÆSAR JAMES BROWN

1973 | POLYDOR RECORDS

Le *Godfather of Soul* brûle d'un désir de cinéma. En matière de *timing*, cela tombe à pic puisque le style *blaxploitation* est en passe d'imposer au monde du cinéma ce qui lui a toujours fait défaut : des héros *black*, de l'urbain et des BO remplies à ras bord de groove. *Black Cæsar* n'est certainement pas le meilleur de ces films, disons, inégaux, mais disons aussi qu'à travers la performance du grand Fred Williamson, en parrain de Harlem suivi de son ascension jusqu'à sa chute, les meubles sont sauvés. La BO signée James Brown, quant à elle, est fabuleuse. Déjà parce qu'elle met en avant les somptueux arrangements de cuivres de son acolyte de toujours Fred Wesley et sait saisir l'ambiance poisseuse et funk du Harlem des *seventies*. Ensuite parce qu'elle compte certains des titres les plus prenants de Brown, ni plus ni moins. Les grandioses *Down and Out in New York City* et *Make It Good to Yourself* sont de ceux-là.

DR. NO MONTY NORMAN

1962 | UNITED ARTISTS RECORDS



James Bond 007 contre Dr. No, sorti en 1963, est la toute première adaptation au cinéma des aventures de l'agent secret James Bond. Réalisé par Terence Young, avec Sean Connery dans le rôle-titre, le film bénéficie du *score* composé par le compositeur Monty Norman. On entend ici, pour la toute première fois, le fameux *James Bond Theme* mondialement connu, plus tard repris par John Barry – au point que les deux hommes se disputent la paternité du titre, jusque devant les tribunaux. Monty Norman compose, par ailleurs, d'autres morceaux, moins connus et d'inspiration tropicale, pour toute la partie jamaïcaine du film : *Kingston Calypso*, *Jamaican Rock*, *Jump Up*, *Under the Mango Tree* et *Audio Bongo*. C'est néanmoins le *James Bond Theme* qui reste aujourd'hui dans les mémoires, toujours utilisé pour le générique de chaque nouvel opus des aventures de l'agent secret, moyennant quelques arrangements pour moderniser le morceau...



SLAUGHTER'S BIG RIP-OFF JAMES BROWN

1973 | POLYDOR RECORDS

L'Exécuteur noir, ou *Slaughter's Big Rip-Off* en version originale, est un parangon du courant *blaxploitation*, qui vise dans les années soixante-dix à mettre en scène des Afro-Américains dans le rôle de héros habituellement réservé aux blancs. Ici, le dénommé Slaughter, un vétéran du Vietnam incarné par Jim Brown, veut se venger de Duncan, nouveau boss du syndicat du crime d'un quartier de Los Angeles... Afin de représenter au mieux la culture afro-américaine, dans toutes ses composantes, la musique joue évidemment un rôle crucial. Dès lors, qui de mieux que le mythique James Brown pour se charger de la bande originale ? « The Godfather of Soul », comme il était surnommé, va ici œuvrer à ce qu'il sait faire de mieux, à savoir des titres endiablés, rythmés, marqués par sa voix reconnaissable entre mille. De ces treize titres émergent même quelques tubes, à l'image de *Brother Rapp* ou *Sexy, Sexy, Sexy*.

ORIGINAL MOTION PICTURE SOUND TRACK ALBUM

IAN FLEMING'S

Dr. No

THE FIRST JAMES BOND
FILM ADVENTURE!

starring

SEAN CONNERY

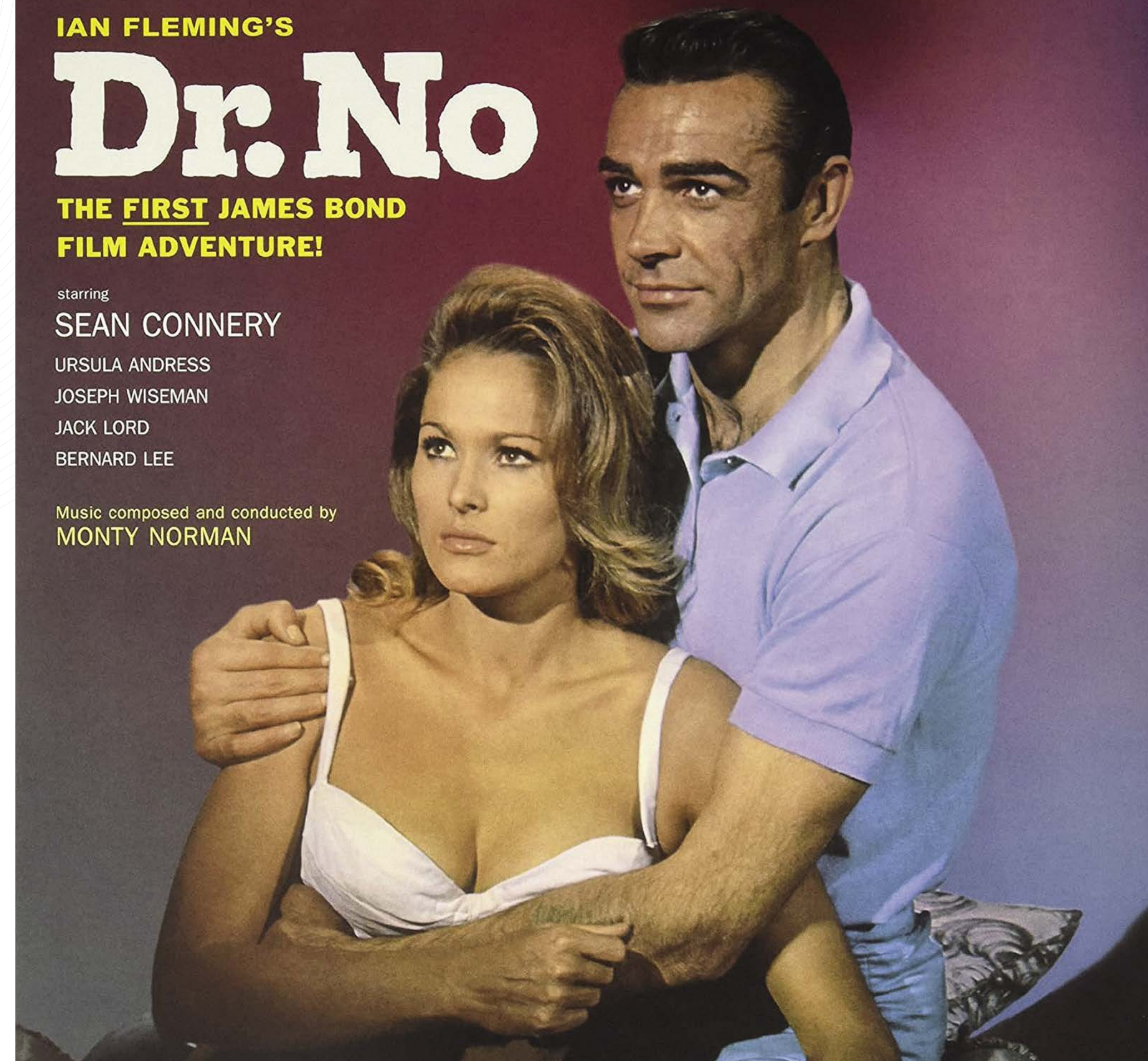
URSULA ANDRESS

JOSEPH WISEMAN

JACK LORD

BERNARD LEE

Music composed and conducted by
MONTY NORMAN



MUSIC FROM THE SOUNDTRACK

THE JIMI HENDRIX EXPERIENCE ◦ THE BYRDS ◦ STEPPENWOLF
 ROGER McGUINN ◦ FRATERNITY OF MAN ◦ THE ELECTRIC PRUNES
 THE HOLY MODAL ROUNDERS

PANDO COMPANY in association with RAYBERT PRODUCTIONS presents

Released by COLUMBIA PICTURES

PETER FONDA **easy Rider** DENNIS HOPPER
 JACK NICHOLSON



STEREO
 DSX 50063

BANDES ORIGINALES DE FILMS

EASY RIDER

VARIOUS ARTISTS

1969 | ABC/DUNHILL RECORDS

Quand il sort sur les écrans en 1969, le *road movie* sur grosses bécanes *Easy Rider* va immédiatement devenir le film manifeste de la génération hippie qui, de Woodstock aux manifestations contre la guerre au Vietnam, tient à se faire entendre. Il faut dire que l'histoire de ces deux bikers, Billy (Dennis Hopper) et Wyatt (Peter Fonda) qui vendent de la drogue et traversent les États-Unis en Harley Davidson dans le but de se rendre au festival de La Nouvelle-Orléans raconte les désirs libertaires de l'époque. Le nouvel Hollywood va donc arriver par le rock et par la BO d'*Easy Rider*. Ce disque passe en revue tous les meilleurs groupes de chevelus que l'Amérique contre culturelle recense : Jefferson Airplane, The Jimi Hendrix Experience, The Seeds et évidemment Steppenwolf dont le *Born to Be Wild* sera appelé à devenir l'hymne total de celles et ceux qui veulent vivre les cheveux au vent. Un *road trip* musical intemporel.



LES AVENTURES DE RABBI JACOB

VLADIMIR COSMA

1973 | POLYDOR/DECCA/LONDON

Compositeur, violoniste et chef d'orchestre, Vladimir Cosma a signé les scores d'un nombre

incommensurable de films cultes depuis les années soixante-dix. Parmi ceux-ci on trouve *Dupont Lajoie*, *Nous irons tous au paradis*, *La Boum* ou encore *La Chèvre*. Mais son chef-d'œuvre reste la BO des *Aventures de Rabbi Jacob*, de Gérard Oury avec Louis de Funès qui campe un industriel antisémite et xénophobe. Avec plus de sept millions d'entrées et une adaptation en comédie musicale, le film est devenu culte, et ce notamment grâce aux partitions de Cosma. L'une d'entre elles, particulièrement, reste dans les mémoires : la scène qui voit de Funès effectuer une danse hassidique, pour laquelle Gérard Oury souhaite une musique « *qui vient du cœur* ». Le cinéaste, convaincu par ce que lui propose Cosma, décide de l'engager pour le reste du film. À noter que le compositeur doit aussi jouer sa partition devant de Funès. L'acteur, convaincu, valide Cosma, ce qui lance définitivement sa carrière.



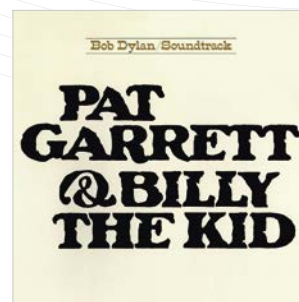
LES VALSEUSES/ CALMOS

STÉPHANE GRAPPELLI/ GEORGES DELERUE

1974/1976 | EMARCY/UNIVERSAL

Entre 1974 et 1976, Bertrand Blier tourne deux films qui vont

changer sa carrière et peut-être même sa vie : *Les Valseuses*, d'abord, qui fait de lui un cinéaste de premier plan ; puis *Calmos*, qui va lui attirer les foudres des critiques de droite comme de gauche, et ne faire que 740 000 entrées – très loin des 5,7 millions des *Valseuses*... Paradoxalement, Blier préférerait largement la BO de *Calmos* à celle des *Valseuses* : pour le film de 1974, emmené par le trio Miou-Miou, Dewaere, Depardieu, le jazzman Stéphane Grappelli signe un score énigmatique et habité, mais loin de l'idée précise qu'en avait Blier ; pour *Calmos*, deux ans plus tard, le cinéaste peut se payer les services d'un cadreur en la personne de Georges Delerue, alors consacré par la BO du *Mépris*, notamment. Le compositeur signe une musique très jazzy, chose inhabituelle pour lui jusqu'alors, et va même jusqu'à s'occuper des musiques entendues en fond sonore, dans les bars ou restaurants par exemple.



PAT GARRETT & BILLY THE KID

BOB DYLAN

1973 | COLUMBIA/CBS

Nous sommes en 1972 quand Dylan reçoit un coup de fil de son ami, musicien et acteur

Kris Kristofferson : ce dernier tourne actuellement au Mexique dans un western bizarre dirigé par le non moins bizarre Sam Peckinpah. Il serait avisé de se pointer pour proposer des chansons, tant ce foutu Peckinpah n'entend rien au rock. Ça tombe bien, à cette époque, Dylan traverse une panne créative de presque deux ans et pense au cinéma pour se refaire la cerise. En plus, ce Peckinpah (*La Horde sauvage*, *Les Chiens de paille*) lui plaît. De deux titres et un petit rôle dans le film, le domaine réservé de l'auteur de *Like a Rolling Stone* va s'étendre. Voilà Dylan en charge de toute la BO. Et au lieu de jouer strictement la carte des orchestrations country-folk traditionnelles, l'homme du Minnesota apporte une modernité et... un de ses plus gros tubes, *Knockin' on Heaven's Door*. Comme le film dépassera le cadre du western pour devenir un poème élégiaque sur l'Amérique, tout fait sens.



FOXY BROWN

WILLIE HUTCH

1974 | MOTOWN RECORDS

Foxy Brown (Jack Hill, 1974) reste un film décisif pour la *blaxploitation*. Son héroïne, interprétée par Pam Grier, re-

présente une nouvelle étape dans l'émancipation des Afro-Américaines. Il suffit de voir le personnage de Foxy infiltrer les milieux de la prostitution et de la dope pour comprendre de quel bois féministe se chauffe ce long-métrage. En charge de la BO, Willie Hutch, forcément moins connu qu'Isaac Hayes, Marvin Gaye ou Curtis Mayfield mais tout aussi décisif quand il se laisse guider par la fièvre *blaxploitation*. Ce compositeur de l'ombre a déjà écrit le score de *The Mack* et c'était sublime. Mais sur *Foxy Brown* le *songwriting* du si discret Hutch s'envole au maximum du groove et de la sensualité. Trouve l'équilibre entre arrangements de cuivres et de cordes, velours soul et fièvre funk. Tout ça en gardant ce petit supplément de mélancolie comme sur le thème d'ouverture. Une des plus vibrantes BO du label Motown, tout simplement.



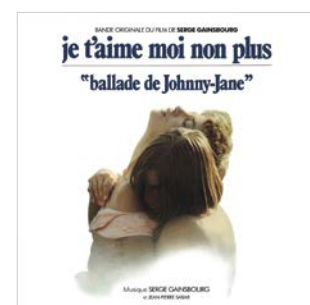
THE MAN WHO FELL TO EARTH

VARIOUS ARTISTS

1976 | UNIVERSAL UMC

L'Homme qui venait d'ailleurs, réalisé par le génial Nicolas Roeg, est sorti en 1976. L'his-

toire ? Un extraterrestre venu sur Terre pour y chercher de l'eau et sauver sa planète, fait finalement fortune en bâtissant un empire industriel grâce à sa maîtrise des technologies futuristes. Dans le rôle du personnage principal, on ne pouvait imaginer mieux que David Bowie, dont le physique atypique apporte ici un sentiment d'étrangeté parfaitement adéquat. À noter que ce n'est pas Bowie, mais John Phillips, leader de The Mamas & the Papas, qui s'occupe de la musique, aidé par le guitariste des Rolling Stones Mick Taylor. Le son est certes rock par moment mais très éclectique, alliant légendes du blues ou de la country comme Bing Crosby, Roy Orbison, Louis Armstrong, Artie Shaw ou encore Hank Snow et musiques expérimentales signées Stomu Yamash'ta.



JE T'AIME MOI NON PLUS

SERGE GAINSBOURG
1976 | PHILIPS

Je t'aime moi non plus, premier film réalisé par Serge Gainsbourg, sorti en 1976, a

pour cadre les amours contrariés d'une serveuse d'un bar routier, incarnée par Jane Birkin. La musique, bien sûr, y tient un rôle prépondérant : Gainsbourg y reprend le morceau « *Je t'aime... moi non plus* » sorti quelques années plus tôt, en 1969, et en tire plusieurs versions instrumentales. Les autres chansons issues du film sont des compositions originales d'inspiration rock ou country, à l'image de *Banjo au bord du Styx*, *L'Abominable strip-tease* ou encore *La Ballade de Johnny-Jane*, interprétée ici au piano, qui sera plus tard reprise par Jane Birkin. Le travail de Serge Gainsbourg sera unanimement salué, et l'artiste recevra même en 1977 le César de la meilleure musique écrite pour un film. Pas assez malgré tout pour rassasier d'autres amours contrariées : celles de l'auteur de *Melody Nelson* pour le paradis si loin et si proche du septième art.



SATURDAY NIGHT FEVER

VARIOUS ARTISTS
1977 | RSO RECORDS

En matière de film culte représentatif d'une époque, *La Fièvre du samedi soir* se pose

là. C'est d'ici que va démarrer la folie disco. Le long-métrage de John Badham fait de John Travolta une star internationale : le danseur y prouve que, au-delà de ses déhanchés, il est capable d'être un très bon acteur. Par ailleurs, le film se distingue par son amour immodéré du disco et des pantalons à patte d'eph. On y retrouve tous les plus grands succès de la mouvance : *Stayin' Alive* et *How Deep Is Your Love* des Bee Gees, *Open Sesame* de Kool & the Gang ou encore *Disco Inferno* de The Trammps. À noter que l'album est l'un des plus vendus au monde, avec plus de quarante millions d'exemplaires écoulés. La bande originale reçoit par ailleurs le Grammy Award de l'album de l'année en 1979. Difficile en effet de rester de marbre à l'écoute d'imparables hymnes funky comme *You Should Be Dancing*. Un disque au succès tel qu'il restera en haut des charts pendant vingt-quatre semaines d'affilée. Rien que ça.



GREASE

VARIOUS ARTISTS
1978 | RSO RECORDS

Vingt-huit millions d'exemplaires vendus à travers le monde. Qui aurait pu prévoir ce raz-de-marée ? Pas grand monde. Pourtant après le succès de *La Fièvre du samedi soir*, il suffisait de faire chanter et se déhancher John Travolta pour obtenir en retour un joli tintement de tiroir-caisse. Ça a marché au-delà des espérances. *Grease* finira numéro 1 au box-office mondial de l'année 1978 (devant *Superman*, pas rien). Plus rare, trois des titres issus de la BO de cette comédie musicale – *You're the One that I Want*, *Grease* et *Hopelessly Devoted to You* – s'installeront tous à la première place des hit-parades. Est-ce parce que tous les garçons voulaient porter la banane de John Travolta ou est-ce parce que toutes les filles se sont mises à rêver au gang des Pink Ladies et à la permanente d'Olivia Newton-John ? Difficile à savoir. Il n'empêche, que l'un et l'autre aient chanté la majorité des titres de cette comédie musicale explique sans doute une grande partie du phénomène.



ALL THAT JAZZ

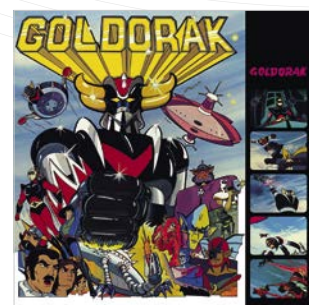
RALPH BURNS
1979 | CASABLANCA RECORDS

Bob Fosse a toujours été fasciné par les affaires de la célébrité et la manière dont l'exposition scénique peut affecter l'équilibre interne d'un artiste. *All That Jazz* ou *Que le spectacle commence*, sorti en 1979 et Palme d'Or en 1980, raconte l'existence météorique, dissolue et droguée du chorégraphe et metteur en scène Joe Gideon, interprété par Roy Scheider. Pour la musique, évidemment omniprésente, Bob Fosse fait appel au pianiste de jazz et compositeur Ralph Burns, qui avait déjà travaillé sur *Cabaret* du même cinéaste et signe ici une partition enlevée aux accents parfois mélancoliques, à l'image du personnage principal. À noter que l'on entend également dans le film le *On Broadway* de George Benson et *Bye Bye Love*, interprété par l'acteur principal Roy Scheider, aux côtés de Ben Vereen. Pour sa BO, le film sera récompensé d'un Oscar. Largement autobiographique, *All that Jazz* apparaît également prémonitoire puisque Bob Fosse mourra lui-même d'épuisement au travail, sept ans plus tard.

ONCE UPON A TIME IN THE WEST

ENNIO MORRICONE
1968 | RCA VICTOR

Il était une fois dans l'Ouest, *Once Upon a Time in the West* en version originale, est peut-être le plus connu des films de Sergio Leone, aux côtés de *Le Bon, la Brute et le Truand* et *Il était une fois en Amérique*. Pour ce parangon du western spaghetti, comme à son habitude, le cinéaste italien s'entoure d'un autre grand génie de notre époque : l'inimitable Ennio Morricone, qui signe ici l'une de ses bandes originales les plus connues et écoutées. Opératique, la musique fait partie intégrante du film puisque le célèbre thème de « l'homme à l'harmonica » est joué par Charles Bronson pour annoncer sa présence. De même, *Jill's America* présente le personnage de Claudia Cardinale, l'immortalise de par son élégance, encore renforcée par la mélodie interprétée par la soprano Edda Dell'Orso. Plusieurs autres morceaux propulsent cette bande originale dans la légende et font de la musique un personnage du film à part entière, à l'image de *Cheyenne* (plus léger) ou de *Bad Orchestra*.



GOLDORAK

LIONEL LEROY, SHUKI LEVY
& HAÏM SABAN
1981 | ZAG/WAGRAM MUSIC

« Dans l'espace infini, tu rejailis à nouveau, le plus puissant des robots, toi Goldorak prêt à tous les assauts... » Ce rythme et ces paroles entêtantes replongent dans leurs souvenirs toute une génération d'enfants et adolescents nés dans les années soixante et soixante-dix... Diffusée pour la première fois en France, sur Antenne 2, à l'été 1978 – dans une émission déjà présentée par l'inoxydable Dorothee –, la série animée japonaise en soixante-quatorze épisodes narre donc les aventures du robot Goldorak et de son pilote Actarus, régulièrement accompagné de Vénusia, Alcor et Phénicia... On voit donc derrière le projet l'idée : rapprocher la science-fiction et les combats titanesques de robots comme une tentation de créer une nouvelle mythologie. Composée par le tandem Shuki Levy-Haïm Saban (*Ulysse 31*, *Les mystérieuses cités d'or*), la musique est accompagnée de la voix d'Yves Martin (alias Lionel Leroy).



Original Motion Picture Soundtrack composed, orchestrated & conducted by
Ennio Morricone



BANDES ORIGINALES DE FILMS

LES DENTS DE LA MER

JOHN WILLIAMS

1975 | MCA RECORDS

Fait-on bande originale plus immédiatement reconnaissable ? Ce score a terrifié plusieurs générations de baigneurs, incapables de faire trempette l'été venu, et pour cause... Il s'agit ici de la deuxième collaboration entre John Williams et Steven Spielberg, après *Sugarland Express*. Williams, qui compose en fonction des images déjà tournées, a très vite une inspiration de génie : pour accompagner les attaques du requin, qui reste le plus souvent invisible à l'écran, il se contentera de quelques notes qui progressent en crescendo. Le son devient la menace principale, ce qui annonce le danger. Ce choix fort, qui fait la part belle au minimalisme, va permettre au film d'entrer dans la légende. « J'ai composé le thème des touristes, le générique de fin qui était à part et les quelques minutes d'underscore de la dernière heure, dira John Williams. Ensuite, j'ai identifié le requin par cette progression atonale des cordes, dont la célébrité m'a toujours surpris. » Le compositeur, dont l'humilité n'a d'égal que le talent, remportera l'Oscar de la meilleure musique.



DIVA

VLADIMIR COSMA

1981 | MILAN RECORDS

1982. La cérémonie des César ronronne. Nommés à la meilleure BO, le maître Michel Legrand, mais aussi son ancien assistant Vladimir Cosma. Le premier fait figure de favori avec sa partition sentimentale pour *Les Uns et les Autres*. En acceptant de suivre le si moderne et clinquant Jean-Jacques Beineix sur *Diva*, le second veut prouver qu'il sait se plier à d'autres univers que ceux de la comédie à la française des *seventies*. « *Diva était un film qui coupait complètement avec ce que j'avais l'habitude de faire, et ça a été quelque chose de très intéressant et de très important.* » Mine de rien, quand Cosma remporte sa première statuette, c'est comme si le cinéma venait de découvrir un compositeur majeur, à l'aise pour les ambiances nocturnes et intimistes inspirées par Erik Satie. Les années quatre-vingt venaient de commencer, et avec elles la certitude que Cosma allait en devenir le nouveau maître des BO.

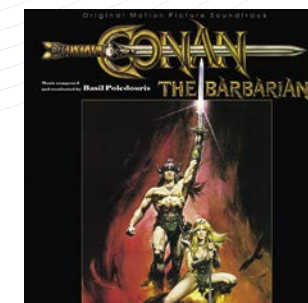


ULYSSE 31

LIONEL LEROY, SHUKI LEVY & HAÏM SABAN

1981 | SABAN RECORDS

Dégaine de rocker romantique des *eighties*, Lionel Leroy a marqué de sa voix tout à fait reconnaissable certains génériques iconiques des années soixante-dix et quatre-vingt : *Ulysse 31* – diffusée pour la première fois en France sur FR3 en 1981 – ou *Goldorak*, mais aussi *Dallas* ou encore le mythique *Starsky et Hutch*. Avec toujours le duo Shuki Levy-Haïm Saban à la composition, la musique d'*Ulysse 31* accompagne de manière merveilleusement kitsch cette adaptation japonaise de *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Les paroles résonneront aux oreilles des plus nostalgiques, accompagnées d'inimitables synthés saccadés, très marqués *seventies* et *eighties* : « *Ulysse revient, à travers les cieux, l'espace et le temps, un vaisseau s'en vient, Ulysse ! Contrôlé des dieux, les pièges géants, c'est l'Odyssée, Ulysse !* » On peut évidemment parler d'une véritable madeleine de Proust...



CONAN LE BARBARE

BASIL POLEDOURIS

1982 | MCA RECORDS

Basil Poledouris est un compositeur américain de génie, spécialiste, entre autres, de grands scores épiques et guerriers, capables de donner des frissons au plus endurci des spectateurs. Notamment connu pour sa collaboration avec Paul Verhoeven (*Robocop*, *Starship Troopers*), il est aussi un grand fidèle de John Milius. Le cinéaste engage le compositeur au début des années quatre-vingt, alors qu'il est quasiment inconnu, et contre l'avis du producteur qui souhaitait Ennio Morricone. Les deux hommes vont accoucher, ensemble, de la bande originale de *Conan le barbare*, avec Arnold Schwarzenegger, chef-d'œuvre du cinéma fantastique mêlé d'action voire de péplum. Poledouris procède de manière peu orthodoxe : il compose la musique avant le tournage, en s'appuyant uniquement sur le story-board, puis procède à quelques ajustements. Le résultat ? Opératique, orchestral, à l'image du magnifique *Riddle of Steel* qui mêle cuivres puissants, cordes et percussions. La bande originale sera saluée comme une réussite, et les deux hommes travailleront ensemble à plusieurs reprises.



TOUT FEU, TOUT FLAMME

MICHEL BERGER

1982 | WEA RECORDS

Tout feu, tout flamme fait partie du fleuron de la comédie à la française. Avec Yves Montand et Isabelle Adjani, il est écrit et réalisé par Jean-Paul Rappeneau, cinéaste passé maître dans l'art du dialogue et du gag avec des films tels que *Le Sauvage*, *La Vie de château* ou *Les Mariés de l'An II*. Ici, un homme et sa fille s'éloignent puis se rapprochent au gré des aléas de la vie, le tout au son d'une partition totalement instrumentale signée Michel Berger. En rupture avec le ton du film, plutôt léger et burlesque, la BO ajoute une couche de mélancolie et de nostalgie, grâce à quelques notes de piano simples mais envoûtantes. *Tout feu, tout flamme* est le troisième des cinq films mis en musique par Michel Berger, aux côtés de *Mektoub*, *Sérieux comme le plaisir*, *Rive droite, rive gauche* et *L'Amour est blette*.

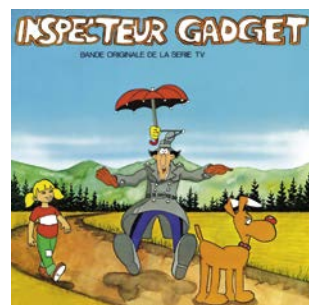


LES MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR

APOLLO

1983 | SABAN RECORDS

« *Enfant du Soleil, tu parcours la Terre, le Ciel, cherche ton chemin, c'est ta vie ton destin, et le jour la nuit, avec tes deux meilleurs amis, à bord du grand condor, tu recherches les cités d'or...* » Qui ne connaît ces paroles issues du générique de début des *Mystérieuses Cités d'or* ? Réponse : sans doute pas énormément de monde parmi la génération ayant connu les doux mercredis après-midi de l'enfance, collé au poste devant *Récré A2*. La série télé d'animation japonaise mythique, diffusée en 1983 en France sur feu Antenne 2, a droit dans l'Hexagone à une BO devenue culte. Signé par le groupe Apollo, dont le compositeur Jacques Cardona était membre, le morceau de deux minutes alterne phases chantées plutôt traditionnelles, chœurs d'enfants entraînants et synthés dignes de Giorgio Moroder. À noter que Jacques Cardona se spécialise à l'époque dans les génériques de dessins animés, puisqu'il interprète les génériques de *Goldorak*, *Ulysse 31*, *Inspecteur Gadget* ou encore *Lucky Luke*.



INSPECTEUR GADGET

JACQUES CARDONA,
HAÏM SABAN ET SUKI LEVY

1983 | SABAN RECORDS

« Hé-là qui va là ? *Inspecteur Gadget*... Eh-là ça va pas ?

Ouh-ouh... Oh-là je suis là, inspecteur Gadget ! » Qui ne se souvient pas de ces paroles issues du générique du dessin animé *Inspecteur Gadget*, diffusé en France pour la première fois en 1983 sur FR3 ? Aidé de sa nièce Sophie et de son chien Finot, le fameux inspecteur, qui ne brille pas par son intelligence mais maîtrise de nombreux gadgets, va s'escrimer à résoudre de multiples enquêtes... Interprété par Jacques Cardona, composé par Haïm Saban et Shuki Levy, le générique va marquer toute une génération d'enfants et de parents, grâce à son rythme reconnaissable entre mille et cette voix un peu nasillard, aussi intrigante qu'attachante. À noter que ce trio va signer plusieurs génériques de dessins animés mythiques des années quatre-vingt, parmi lesquels *Lucky Luke* et *Les Mystérieuses Cités d'or*, entre autres.



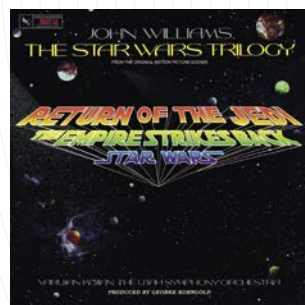
MERRY CHRISTMAS MR. LAWRENCE

RYUICHI SAKAMOTO

1983 | VIRGIN RECORDS

Furyo, film réalisé par le Japonais Nagisa Oshima, sorti en 1983 et ayant pour cadre

un camp de prisonniers durant la Seconde Guerre mondiale, présente un casting particulièrement attrayant : David Bowie, déjà, dont les apparitions au cinéma ne sont pas si fréquentes ; Takeshi Kitano, cinéaste et acteur de génie ; et puis Ryuichi Sakamoto, que l'on connaît surtout et avant tout en tant que compositeur de bandes originales – celles du *Dernier Empereur* et de *Talons aiguilles*, notamment. Également en charge de la musique, Sakamoto livre pour *Furyo* une partition proprement géniale, oscillant entre symphonie classique occidentale, sonorités traditionnelles japonaises et musique électronique expérimentale. Hors des sentiers battus, surprenante et saisissante, la BO de Sakamoto remportera le BAFTA de la meilleure musique de film. Quant au compositeur et au cinéaste, ils travailleront de nouveau ensemble sur *Tabou*, en 1999.



THE STAR WARS TRILOGY

JOHN WILLIAMS,
VARUJAN KOJIAN

1983 | VARÈSE SARABANDE

Même ceux qui n'aiment pas *Star Wars*, connaissent la musique de *Star Wars*... Composée par le génie John Williams, déjà derrière les bandes originales des *Dents de la mer* ou de *Harry Potter*, son thème est notamment immédiatement reconnaissable : interprété par l'orchestre symphonique de Londres, entendu au début et à la fin de chaque film *Star Wars*, il est le parangon de la musique épique et guerrière, avec une dose de fantaisie folklorique. Mais ce n'est pas tout ! Ce coffret réunit tous les autres morceaux entendus dans la première trilogie, dont le fameux *Imperial Attack* ou encore le *Princess Leia's Theme*. Idéal pour les nostalgiques qui souhaitent replonger dans les premiers films *Star Wars*, mais aussi pour les plus jeunes, désireux d'explorer les racines d'une saga culte. Et, pour utiliser une rengaine devenue légendaire à ce jour, « *que la force soit avec vous* » !



THE BIG CHILL

VARIOUS ARTISTS

1983 | MOTOWN RECORDS

Les Copains d'abord représente peut-être la quintessence du « film de potes » : huit amis d'enfance y sont réunis le temps d'un week-end, après le suicide de l'un d'entre eux. Évidemment, comme toujours avec un sujet pareil, l'évocation de souvenirs est de circonstance, et la nostalgie forcément au rendez-vous. Pour renforcer ce sentiment connu de tout un chacun, la bande originale est forcément essentielle, la musique permettant de replonger dans des époques que l'on pensait très lointaines. Ici, l'orientation se situe clairement entre la soul et le blues, avec des artistes tels qu'Aretha Franklin qui chante (*You Make Me Feel Like*) *A Natural Woman*, Marvin Gaye (*I Heard It Through the Grapevine*), The Temptations (*My Girl*) ou encore The Rascals (*Good Lovin'*). À noter un casting exceptionnel, avec Jeff Goldblum, Tom Berenger, Glenn Close et William Hurt, entre autres.

ROCKY

BILL CONTI

1976 | UNITED ARTISTS RECORDS

On ne présente plus *Rocky*. Écrit et interprété par Sylvester Stallone, le premier film de la série, sorti en 1976, remporte trois Oscars, dont ceux du meilleur film et du meilleur réalisateur, et va donner naissance à de nombreuses suites. Pour dire vrai, le mérite en revient à un acteur hors norme bien sûr, à un scénario qui fait la part belle aux héros du quotidien qui sortent de l'ombre pour se forger une légende, mais aussi à une bande originale devenue mythique puisqu'elle reste encore aujourd'hui comme une poussée d'adrénaline chez les *runners* du dimanche. Trompettes et envolées martiales accompagnent à merveille les entraînements surhumains de Rocky Balboa, qui sue sur le ring et enchaîne les cent mètres sur la plage. Outre le titre phare *Gonna Fly Now*, le compositeur Bill Conti – qui travaillera aussi sur *Rocky II*, *Rocky III*, *Rocky V* et *Rocky Balboa* – on y trouve des classiques tels que tels *Going the Distance* et *Reflections*.



DUNE

TOTO

1984 | POLYDOR RECORDS

Dune, sorti en France en 1985, est l'adaptation par David Lynch – dont c'est le troisième long-métrage, après *Elephant Man* et *Eraserhead* – d'un livre de science-fiction du même nom, signé Frank Herbert. Le casting est étonnant, avec Kyle MacLachlan, Max von Sydow et surtout le chanteur Sting, et la bande originale l'est tout autant : c'est le groupe Toto, héraut du rock progressif, qui est choisi pour accompagner en musique cette grande fresque épique, très mal reçue à sa sortie. Accompagné par l'Orchestre symphonique de Vienne et les chœurs de l'opéra de Vienne – conduit par Martin Paich, père de David Paich, le claviériste de Toto –, le groupe enregistre plusieurs morceaux atmosphériques, envoûtants et sombres, à l'image du *Dune (Desert Theme)*. À noter qu'un morceau de la bande originale baptisé *Prophecy Theme* est, lui, composé par la légende Brian Eno et interprété par Roger Eno et Daniel Lanois.

Original Motion Picture Score

ROCKY



Music By BILL CONTI

STAR WARS

A NEW HOPE

MUSIC COMPOSED AND CONDUCTED BY **JOHN WILLIAMS**
PERFORMED BY THE LONDON SYMPHONY ORCHESTRA

STAR WARS: A NEW HOPE

JOHN WILLIAMS

1977 | 20TH CENTURY RECORDS

Au départ, George Lucas avait prévu, pour sa saga *Star Wars*, de recourir à une BO à la 2001 : *L'Odyssée de l'espace*. Pour lui, seules des œuvres du répertoire classique pouvaient souligner la dimension épique de ce space opera. Finalement converti au style musical de John Williams, le demiurge lui laissera les coudées franches. À une condition : que le compositeur et chef d'orchestre new-yorkais s'inspire de Mendelsohn, Tchaïkovsky et surtout Wagner. On connaît la suite, le thème d'ouverture si célèbre et tout le reste. John Williams l'a parfois précisé au cours des si nombreuses interviews et *masterclass* qu'il a données : Lucas voulait aussi un thème musical différent pour chaque personnage, comme le faisait Sergueï Prokofiev pour sa pièce la plus fameuse, *Pierre et le Loup*. Il faut réécouter ce disque où, à travers l'usage prédominant des cuivres et un artisanat poussé à son paroxysme, une Renaissance pop culture a résonné. John Williams avait écrit la première partition d'un nouvel espoir...



BIRDY

PETER GABRIEL

1984 | CHARISMA RECORDS

Première collaboration entre Peter Gabriel et le cinéma, la BO de *Birdy* aura durablement marqué ces fameuses années quatre-vingt « chaudes et froides » de son empreinte New Wave et world. Côté pile, un film réalisé par le Britannique Alan Parker (*The Wall*, *Midnight Express*) dans lequel le personnage principal est un ancien soldat revenu traumatisé du Vietnam. Ce dernier vit recroquevillé sur lui-même et attend que son rêve se réalise : voler, tout simplement. Côté face, une BO sombre et onirique enregistrée en un week-end par l'ex-chanteur de Genesis (secondé, pour la première fois, par le producteur Daniel Lanois) qui marque clairement le début de l'émancipation pour un Peter Gabriel de plus en plus à l'étroit dans son costume de prince britannique de la New Wave engagée. De là à dire que c'est dans les plages atmosphériques de cette bande originale qu'on peut percevoir l'intérêt de l'artiste pour la sono mondiale et ses futures envies de fonder le label Realworld, il y a à peine un minuscule battement d'ailes.



BEVERLY HILLS COP

VARIOUS ARTISTS

1984 | MCA RECORDS

La célèbre comédie de Martin Best sortie en 1984 avec Eddie Murphy dans le rôle principal ne serait sans doute rien sans la musique de son générique mondialement connu. Composé par le musicien allemand Harold Faltermeyer (disciple de Giorgio Moroder), le morceau *Axel F* est devenu un véritable classique synthpop mêlant le style haché des premières boîtes à rythmes et le son si reconnaissable des premiers synthétiseurs. Mais ce hit devenu une référence planétaire ne doit en rien faire oublier le reste de cette bande originale de haute volée. Avec des titres comme *Don't Get Stopped in Beverly Hills* de Shalamar, *New Attitude* de Patti Labelle ou *Neutron Dance* de The Pointed Sisters ou *The Heat Is On* de Glenn Frey, on tient sur ce disque un véritable concentré de funk, de disco, de rock et de pop comme seules les années quatre-vingt savent en faire. Sans doute l'une des BO les plus emblématiques de cette période musicale si singulière.



RIVE DROITE RIVE GAUCHE

MICHEL BERGER

1984 | APACHE RECORDS

La caméra remonte la Seine, d'est en ouest. Quelques notes retentissent tandis que l'on passe, au détour d'un panoramique, de la rive gauche à la rive droite, des sommets de Notre-Dame au parvis de l'Hôtel de Ville. Deux noms – et pas des moindres à l'échelle du jeune cinéma français des années quatre-vingt – apparaissent simultanément : Gérard Depardieu et Nathalie Baye, suivis du titre du film, *Rive droite rive gauche*, de Philippe Labro, journaliste, écrivain mais aussi réalisateur. La musique accompagne le tout, par vagues successives, et véhicule une impression de romantisme exacerbé mêlée de danger omniprésent. L'auteur de la partition ? Michel Berger, au sommet de son art à la sortie du film – il vient notamment de sortir *Quelques mots d'amour* et *La Groupie du pianiste*. Rien de tel que sa maîtrise de la mélancolie et des envolées lyriques pour accompagner cette histoire d'amour contrariée sur fond de scandale politique.

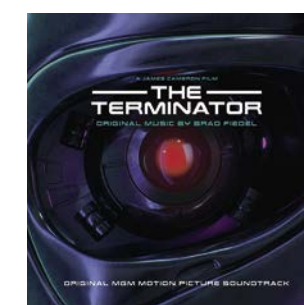


LES MAÎTRES DE L'UNIVERS

HAÏM SABAN & SHUKI LEVY

1984 | POLVDOR/SABAN RECORDS

Qui se souvient du dessin animé *Les Maîtres de l'univers* ? Diffusée en France à partir de 1984 sur Antenne 2, la série américaine raconte les exploits de Musclor, l'homme le plus fort de l'univers, qui tente de faire régner la justice sur la très mouvementée planète Eternia... Les compositeurs Shuki Lévy et Haïm Saban se chargent de la version française du générique, restée dans les annales : « *Adam le prince d'Eternia, par la puissance de son glaive magique, devient pour aller au combat, le grand Musclor aux pouvoirs fantastiques...* » Plusieurs autres morceaux résonneront aux oreilles des plus nostalgiques, comme les indémodables *La Course folle d'Orko*, *Le Château maléfique* et *Méditation*. À noter que les deux hommes ont signé la musique de nombreux dessins animés des années quatre-vingt, à l'image de *Lucky Luke*, *Ulysse 31* ou *Les Minipouss*.



THE TERMINATOR

BRAD FIEDEL

1984 | ENIGMA RECORDS

« *Mon nom est Kyle Reese, je suis là pour te sauver. Force d'intervention, matricule 38416 chargé de ta protection. Tu es la cible du terminator.* » Le compositeur Brad Fiedel est quasiment inconnu lorsque James Cameron lui confie la musique d'un film amené à devenir culte : *Terminator*, sorti en 1984, avec l'inénarrable Arnold Schwarzenegger. Presque entièrement enregistrée en live, sur synthétiseurs, la bande originale vise selon Brad Fiedel à « *retranscrire la relation entre un homme mécanique et le battement de son cœur* », à l'image du bien nommé *The Terminator Theme* ou de l'envoûtant *Love Scene*. Si les six premiers morceaux de la bande originale correspondent à cette description, les six derniers sont plus d'inspiration pop-rock, interprétés par Tahnee Cain, Jay Ferguson ou Lin Van Hek. À noter que Brad Fiedel et James Cameron travailleront de nouveau ensemble sur *Terminator 2 : Le Jugement dernier* (1991), puis *True Lies* (1994).



FOOTLOOSE VARIOUS ARTISTS

1984 | COLUMBIA/CBS RECORDS

On n'a jamais entendu un tel cocktail de funk blanc, de rock FM et de pop sentimentale à synthétiseurs mis au service

d'une sensation : le *too cool for school*. Un retour au rebelle sans cause à la James Dean et une envie de modernité. Et si *Footloose* était le meilleur exemple de cet état d'esprit ? Pour le coup ni Rob Lowe, ni Tom Cruise ne tiennent le premier rôle de cette comédie ultra-énergique au cours de laquelle un jeune homme rebelle (Kevin Bacon) débarque dans une ville de l'Oklahoma où le rock et la danse ont été bannis. La BO du film deviendra un hit absolu de cette décennie naïve et installera même le rock FM (guitares énergiques à la limite du heavy metal, voix blanches, rythmiques funky et synthétiseurs en pagaille) au rang des marqueurs de cette jeunesse américaine. Plus encore que Bonnie Tyler, John Mellencamp ou Foreigner, c'est le compositeur et interprète de la chanson titre, Kenny Loggins, qui sera le vrai bénéficiaire de ce succès.



TOP GUN VARIOUS ARTISTS

1986 | COLUMBIA RECORDS

Top Gun est le deuxième film de Tony Scott, frère de Ridley, enfant de la pub qui se lance dans le cinéma au mitan des

années quatre-vingt. Et avec la série *Deux flics à Miami*, quoi de mieux que *Top Gun* pour capturer l'esprit unique de cette décennie, entre couleurs criardes, stylisation exacerbée, patriotisme, culte de la virilité et érotisme homo sous-jacent ? Tony Scott ne lésine pas sur la forme, entre ralentis et lumières saturées, et la bande sonore est au diapason : dix titres gorgés de pop-rock et de synthés, dont le *Top Gun Anthem*, interprété par le *guitar-hero* Steve Stevens, ou le mythique *Take My Breath Away* – composé par Tom Whitlock et l'indémontable Giorgio Moroder, et interprété par le groupe Berlin. Le morceau explose tous les classements de l'année 1986, et remporte l'Oscar et le Golden Globe de la meilleure chanson originale. Plus de trente ans plus tard, *Top Gun* reste indissociable de son morceau phare, au charme définitivement *eighties*.



LITTLE SHOP OF HORRORS MILES GOODMAN

1986 | GEFEN RECORDS

La Petite Boutique des horreurs est un film musical américain, sorti en 1986 et réalisé

par Frank Oz, qui a aussi dirigé *Dark Crystal* et a pour particularité d'avoir été la voix de Yoda dans *Star Wars*... *La Petite Boutique des horreurs*, adapté de la comédie musicale du même nom sur Broadway, a donc pour personnage principal un fleuriste qui met malgré lui la main sur une plante qui s'avère carnivore... Interprétée par Rick Moranis, Bill Murray, John Candy, Steve Martin ou encore Jim Belushi, cette comédie musicale s'appuie, par ailleurs, sur les compositions de Miles Goodman, un fidèle de Frank Oz. Son *score*, qui lui vaudra une nomination aux Golden Globes, est soutenu par des chansons signées Alan Menken, qui avait déjà travaillé sur la pièce présentée à Broadway. Parmi les morceaux les plus iconiques se trouve notamment *Feed Me*, dans lequel une plante affamée supplie son propriétaire de la nourrir, dans un show particulièrement rock'n'roll...



FULL METAL JACKET VARIOUS ARTISTS

INDISPONIBLE

1987 | WARNER BROS. RECORDS

La relation qui unissait Stanley Kubrick à sa fille Vivian était unique, presque symbiotique.

La jeune enfant apparaît d'abord en tant que figurante dans *2001 : l'Odyssée de l'espace* avant de devenir une collaboratrice à part entière de son père. Elle tourne le making of de *Shining*, puis signe la musique de *Full Metal Jacket*, sous le pseudonyme d'Abigail Mead (la rumeur dit qu'adopter son vrai patronyme l'aurait handicapée dans la course aux Oscars). Kubrick, extrêmement méticuleux, s'est montré très heureux du travail de sa fille. Et pour cause : la bande originale de *Full Metal Jacket* est d'une complexité rare. Essentiellement percussive, avec utilisation de synthétiseurs, elle sait aussi se montrer inquiétante. Avec *Leonard*, par exemple, thème utilisé lors de la scène du suicide dans les toilettes, Vivian Kubrick propose un rythme envoûtant, trouble, épuré, à base de trois notes. À noter que le film bénéficie par ailleurs d'une bande-son très rock.

THE BLUES BROTHERS THE BLUES BROTHERS

1980 | ATLANTIC RECORDS

Impossible de faire l'impasse sur le culte *The Blues Brothers* lorsque l'on pense aux grands films musicaux des années quatre-vingt. Réalisée par John Landis, cette comédie rhythm'n'blues réunit le meilleur de la musique afro-américaine aux côtés du duo formé par les deux frères Blues joués par John Belushi et Dan Aykroyd. Leurs mésaventures dans les rues de Chicago servent avant tout de prétexte pour convoquer à l'écran le panthéon du funk, de la soul, du jazz ou du blues. Avec des apparitions absolument légendaires de James Brown (*The Old Landmark*), Cab Calloway (*Minnie the Moocher*), Aretha Franklin (*Think*), Ray Charles (*Shake a Tail Feather*) ou encore John Lee Hooker au meilleur de sa forme pour un *Boom Boom Boom* d'anthologie, filmé en live dans les rues de Chicago. Un film en forme de jam-session d'anthologie, dont la bande originale est au moins aussi précieuse que le DVD.



ROBOCOP BASIL POLEDOURIS

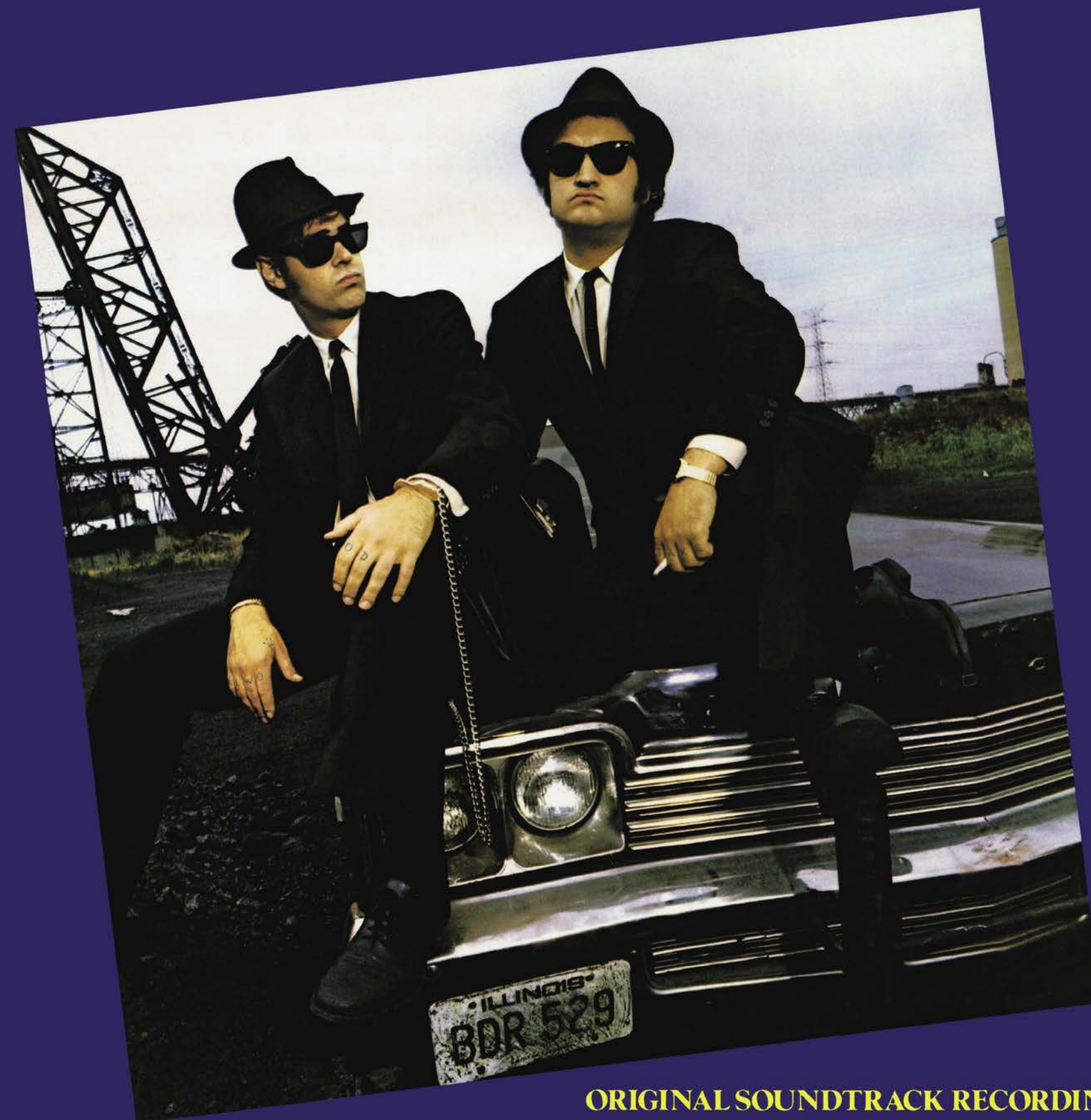
INDISPONIBLE

1987 | VARÈSE SARABANDE

La collaboration entre le compositeur Basil Poledouris et le cinéaste Paul Verhoeven est

l'une des plus fertiles et complémentaires qui soient. Initiée avec *La Chair et le Sang* en 1984, elle trouve son équilibre avec *RoboCop*, trois ans plus tard : l'histoire d'un policier de Detroit abattu lors d'une fusillade, puis ramené à la vie sous la forme d'un robot justicier. Cette satire corrosive et politique, véritable pamphlet à l'encontre des multinationales irresponsables, est portée par le score de Poledouris, interprété par l'orchestre Sinfonia of London : les synthés approfondissent à merveille la dimension froide et métallique du film, à l'image du *Main Title* qui ne dure que quarante-neuf secondes mais donne déjà le ton, glaçant et futuriste. Les deux hommes travailleront de nouveau ensemble pour la fantastique partition du non moins passionnant *Starship Troopers*, une dizaine d'années plus tard.

THE BLUES BROTHERS



ORIGINAL SOUNDTRACK RECORDING

A UNIVERSAL PICTURE

Original Soundtrack From The Vestron Motion Picture
 starring
PATRICK SWAYZE • JENNIFER GREY



(I've Had) The Time Of My Life • Be My Baby • She's Like The Wind • Hungry Eyes
 Stay • Yes • You Don't Own Me • Hey Baby • Overload • Love Is Strange • Where Are You Tonight
 In The Still Of The Night

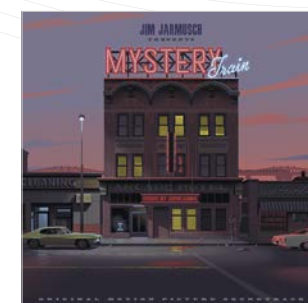
BANDES ORIGINALES DE FILMS

DIRTY DANCING

VARIOUS ARTISTS

1987 | RCA RECORDS

La chanson *(I've Had) the Time of My Life* illustrant la scène la plus notablement acrobatique de *Dirty Dancing* a failli ne jamais exister ! Ce titre était resté au stade de démo le jour où eut lieu le tournage du fameux final dansé entre Patrick Swayze et Jennifer Grey. Pour une fin en apothéose, la production propose à Donna Summer de chanter le morceau, mais cette dernière n'aime pas le titre du film. En panique, à quelques mois de la sortie, la production demande à Lionel Richie d'écrire une chanson, sans succès. Finalement, le chanteur Bill Medley (moitié des Righteous Brothers) interprétera *(I've Had) the Time of My Life* à condition que le titre donne lieu à un duo avec Jennifer Warnes, *folk singer* couvée par Leonard Cohen. On connaît la suite : les ventes par millions, les prix, l'entrée dans la pop culture et les nombreuses parodies. On connaît moins, par contre, le reste de cette BO orientée soul pop FM dans laquelle Eric Carmen voisine avec The Ronettes. À découvrir ?



MYSTERY TRAIN

VARIOUS ARTISTS

1989 | MILAN/RCA VICTOR

Depuis que cet enfant de l'Ohio industriel a mis les voiles sur le New York de l'après-punk, la musique reste son affaire.

Dans sa filmographie il y a du jazz, du rap, du punk et même des montées psychés. Pour son quatrième film, *Mystery Train* (1989), il n'aura jamais été aussi rock. Trois histoires se déroulent autour d'un hôtel miteux à Memphis. Couple de rockers japonais venu en pèlerinage et persuadé de l'existence d'un lien entre Elvis Presley, Madonna et la Statue de la Liberté ; jeune femme cherchant à récupérer le cercueil de son mari... Joe Strummer (The Clash) et le bluesman Screamin' Jay Hawkins font des apparitions. La musique se cale sur le rythme de Memphis et de Jim Jarmusch au son du standard d'Elvis Presley, *Mystery Train*, mais aussi de Roy Orbison, Otis Reding et Rufus Thomas. Résultat : un flash nonchalant passe et c'est le rock, plus cool que jamais, qui a encore gagné chez big Jim.



LA DERNIÈRE TENTATION DU CHRIST

PETER GABRIEL

1988 | GEFEN RECORDS

La Dernière Tentation du Christ de Martin Scorsese, sorti

en 1988, s'attache à retranscrire une version non dogmatique voire anti-biblique de la vie du Christ. Il n'en fallait évidemment pas plus pour faire hurler les traditionalistes de tout poil. Au niveau de la bande originale, le cinéaste italo-américain fait appel à Peter Gabriel, ancien du groupe Genesis aux côtés de Phil Collins, pionnier de la world music. Le compositeur britannique, à l'époque déjà auteur de la bande originale de *Birdy*, signe ici plusieurs partitions hybrides, mélanges de chants traditionnels et de synthétiseurs, avec parfois des voix qui accompagnent les mélodies, à l'image du morceau *A Different Drum*. Lancinant, envoûtant, parfois tribal, le score de *La Dernière Tentation du Christ* marque un tournant important dans la carrière de Peter Gabriel et reçoit même un Grammy Award en 1990. Disque important



AKIRA - SYMPHONIC SUITE

GEINOH YAMASHIROGUMI

1988 | INVITATION RECORDS

Il s'agit d'un des plus grands films d'animation. Mieux, l'œuvre graphique de Katsuhiro

Otomo, *Akira*, sorti sur les écrans en 1988 (une bande de jeunes motards désœuvrés dans un Néo Tokyo d'après troisième guerre mondiale, un enfant aux pouvoirs psychiques redoutés) a dépassé le cadre du récit d'anticipation. Certains pensent, à raison, qu'il s'agirait d'une prophétie apocalyptique du niveau de *Blade Runner*. Mais comment retranscrire en musique les visions d'Otomo ? Réponse : en confiant la BO au collectif japonais hors norme Geinoh Yamashirogumi. Déjà très cultes dans l'underground nippon de la fin des *seventies*, ses artistes se définissent par un va-et-vient hypnotique entre technologie, instruments traditionnels d'Asie, et recherches sur les ultrasons. Avec *Akira* ils vont réaliser leur œuvre la plus accessible. Pour cela les synthés et les sonorités indonésiennes du gamelan sont mis en avant. Et captent parfaitement l'essence du Japon selon Akira. Un équilibre entre chaos et utopie.



MONTY PYTHON SINGS (AGAIN)

MONTY PYTHON

SINGS (AGAIN)

1989 | VIRGIN RECORDS

Monty Python Sings, album initialement sorti en 1989, compile plusieurs morceaux

de la troupe d'humoristes britanniques les Monty Python, auteur notamment de la série télévisée *Monty Python's Flying Circus* et de plusieurs films devenus cultes, à l'image de *La Vie de Brian*, *Sacré Graal!* ou *Le Sens de la vie*. Outre deux morceaux inédits (*Oliver Cromwell* et *I've Got Two Legs*), l'album contient les plus grands succès des Monty Python, à la fois absurdes et corrosifs : *Always Look on the Bright Side of Life*, écrit par Eric Idle pour *La Vie de Brian*, *Knights of the Round Table*, écrit par Graham Chapman et John Cleese pour *Sacré Graal!*, ou encore *Galaxy Song*, écrit par Eric Idle pour *Le Sens de la vie*. À chaque fois, un point commun : un sens certain du folklore médiéval couplé à des paroles délicieusement décalées.



LE TEMPS DES GITANS

GORAN BREGOVIC

1990 | PHILIPS/PHONOGRAM

Troisième film du cinéaste serbe Emir Kusturica pour lequel l'ébouriffé a obtenu le

prix de la mise en scène au Festival de Cannes. Perhan, jeune orphelin romanichel, traverse la Yougoslavie en quête d'un avenir meilleur. Le film repose sur un ton libertaire et féérique assumé, se révélant fable où la magie et le rêve viennent magnifier un quotidien dont on tente de s'échapper. Dans ce contexte, l'univers musical, bien sûr central, est confié à Goran Bregovic, compositeur au parcours atypique : joueur de guitare dans un groupe de rock dans les années soixante-dix, il rencontre un énorme succès dans son pays d'origine, enregistre treize albums en quinze ans et en vend six millions d'exemplaires. Contacté par Kusturica pour la musique du *Temps des Gitans*, il ajoute une corde à son arc en signant une bande originale folklorique, parcourue de chants traditionnels et dansants. Kusturica a adapté son film pour l'Opéra Bastille à Paris, dans une version qu'il définit lui-même comme un opéra punk.



GHOST
MAURICE JARRE
INDISPONIBLE
1990 | MILAN AMERICA RECORDS

Maurice Jarre, compositeur français disparu en 2009, a travaillé dès les années soixante

avec de nombreux cinéastes hollywoodiens majeurs tels David Lean, John Frankenheimer, Anatole Litvak ou Henry Hathaway. L'une de ses bandes originales les plus connues intervient pourtant à la fin de sa carrière, au début des années quatre-vingt-dix, avec *Ghost* (Patrick Swayze, Demi Moore et Whoopi Goldberg au casting tout de même), de Jerry Zucker. Outre le morceau culte *Unchained Melody* – composé par Alex North, autre compositeur de renom – la bande originale est composée de titres d'une variété impressionnante, allant de l'ombrageux *Ghost* qui bifurque soudainement vers l'action et la cavalcade, à l'entraînant et inquiétant *Ditto* en passant par l'exaltant *Molly*. Comme s'il s'agissait là d'un ultime tour de piste, Maurice Jarre profite de l'opportunité offerte par *Ghost* pour proposer un condensé de tous ses multiples talents.



LA DOUBLE VIE DE VÉRONIQUE
ZBIGNIEW PREISNER
1991 | VIRGIN/SIDERAL RECORDS

La Double Vie de Véronique, sorti en 1991 et réalisé par Krzysztof Kieslowski, est l'occasion pour le cinéaste polonais de renouer avec son compositeur fétiche, Zbigniew Preisner, avec lequel il avait déjà travaillé sur certains films du *Décatalogue*, notamment. Dans cette histoire d'identité troublée portée par Irène Jacob, un morceau, surtout, est à signaler : le *Concerto en mi mineur*, envoûtant, mystique, parfois terrifiant et inquiétant, comme drapé dans les voix de femmes qui l'accompagnent. À noter que l'auteur de cette composition répond au nom de l'énigmatique Van den Budenmayer, a priori compositeur néerlandais du XVIII^e siècle. Il s'agit en réalité de Zbigniew Preisner, qui reprend ce pseudonyme dans plusieurs autres films... Une étrangeté, en somme, à redécouvrir d'urgence.



MALCOLM X
VARIOUS ARTISTS
1992 | QWEST/REPRISE RECORDS

Malcolm X, sorti en 1992, est peut-être le film central de l'œuvre du cinéaste new-yorkais Spike Lee. Le plus

dense, le plus complexe, le plus ambitieux. Sorte de fresque de plus de trois heures, ce biopic dépeint la vie et la mort du militant politique, défenseur des droits des Afro-Américains, ici incarné par Denzel Washington. Quoi de mieux que les mots de Spike Lee pour synthétiser les intentions du cinéaste ? « *Malcolm adorait danser, être dans la musique*, a-t-il déclaré peu après la sortie du film. *Nous avons essayé de recréer cette musique, ce son, typique de l'expérience afro-américaine. Les morceaux rassemblés ici, de Roll 'Em Pete de Big Joe Turner à l'hymne rap Revolution d'Arrested Development, reflètent tous ce que cela signifie de vivre, respirer, mourir et aimer en tant que descendants d'esclaves.* » Du Jazz au R&B en passant par la soul, le blues et le hip-hop, de Leonard Bernstein à Duke Ellington avec un détour par John Coltrane, le score de *Malcolm X* est un incontournable, une véritable ode à l'Amérique noire et à ses plus illustres musiciens.

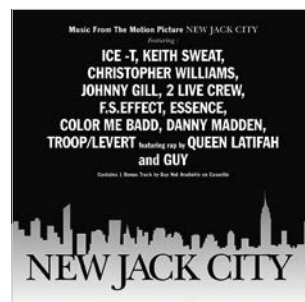
MUSIC FROM TWIN PEAKS
ANGELO BADALAMENTI
1990 | WARNER BROS. RECORDS

La première série à avoir dépassé le cinéma. Pour donner son identité musicale si particulière à *Twin Peaks*, il a fallu les recommandations du cinéaste David Lynch à son alter ego Angelo Badalamenti. Les recommandations ? Demander à ce pianiste de formation de s'imaginer seul dans les bois à la nuit tombée. Un hibou hulule et le vent souffle. La trame narrative se dessine à mesure que Badalamenti joue et Lynch lui propose une dernière chose : visualiser une jeune fille en détresse, émergeant des ténèbres et se rapprochant. « *Joue plus lentement, cela va devenir encore plus beau.* » À partir de ce processus de création en symbiose, l'univers musical de *Twin Peaks* s'est dessiné. Ses mystères. Sa tragédie originelle sous la forme du meurtre de la jeune Laura Palmer. Ses personnages hors de la réalité. Ses sirènes blondes éthérées et rock'n'roll (la voix de Julee Cruise sur *Mysteries of Love* et *The Nightingale*). On n'a jamais fait plus beau bizarre que cette BO.



I WISH YOU LOVE: MORE FROM THE BODYGUARD
WHITNEY HOUSTON
1992 | SONY MUSIC/ARISTA/LEGACY

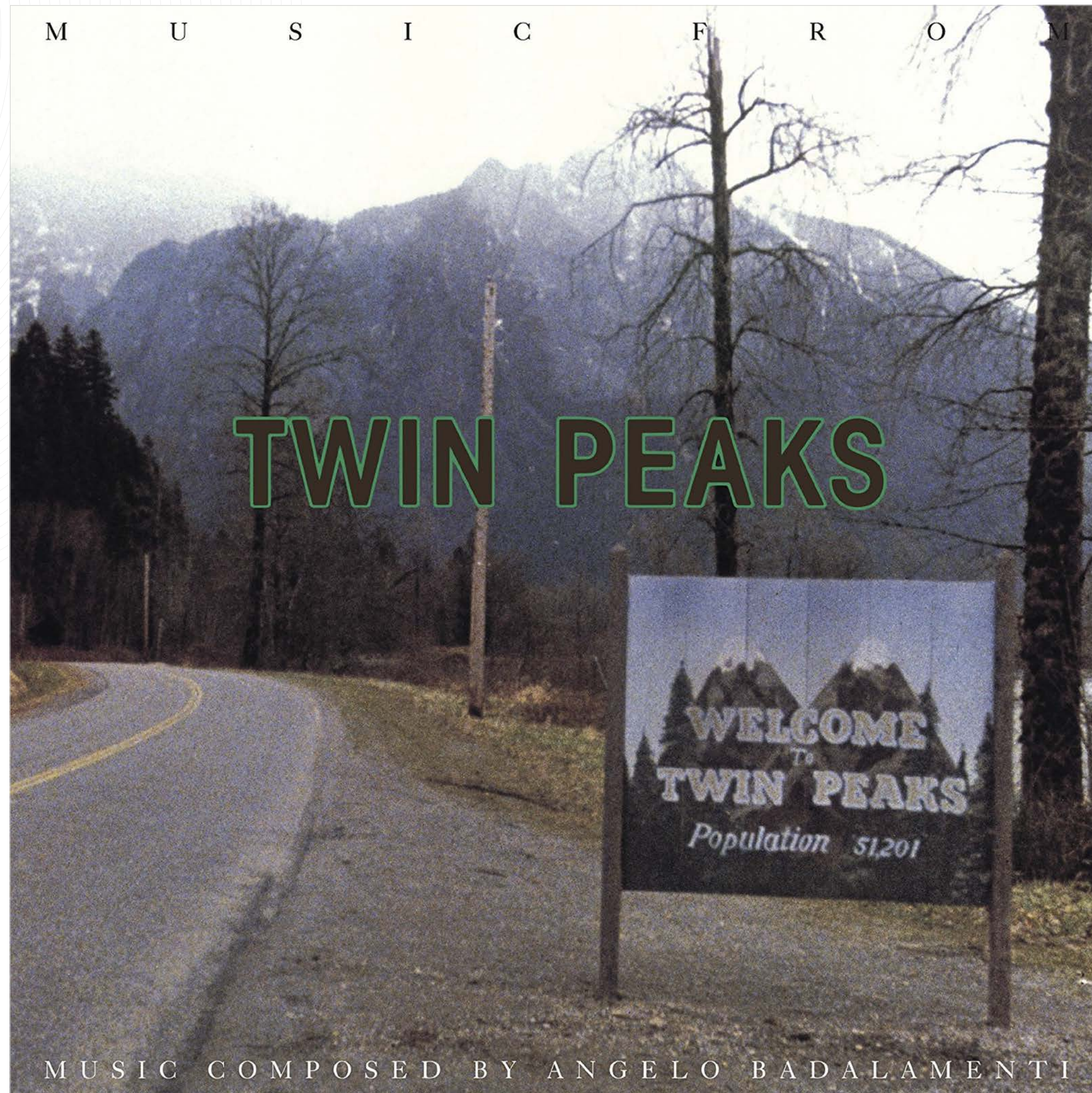
Quarante-cinq millions d'albums vendus de la musique illustrant le thriller romantique *Bodyguard*. Encore aujourd'hui cette BO reste parmi les quinze albums les mieux vendus de l'histoire. Comment l'expliquer ? Autant par la force du seul tube *I Will Always Love You* que par l'alchimie parfaite entre la chanteuse pop-soul du moment, Whitney Houston, et le Cary Grant de cette époque, Kevin Costner. Puis viendront les Grammy Awards, l'adaptation du phénomène en comédie musicale et... la mort tragique de la chanteuse en 2012. En 2017 paraît *I Wish You Love: More from the Bodyguard*. Précisons qu'il n'y avait que six chansons signées par la chanteuse du New Jersey sur la BO originale. Ici donc des versions alternatives, parfois a cappella, mais aussi les lives si convoités que Houston a donnés lors du *Bodyguard Tour* (*I'm Every Woman*, *Queen of the Night*). Pas rien pour les fans de la diva et les complétistes en soul-pop.



NEW JACK CITY
VARIOUS ARTISTS
1991 | GIANT/REPRISE RECORDS

New Jack City sent les années quatre-vingt-dix à plein nez : deux flics, l'un afro-américain, l'autre d'origine italienne, se

jurent de démanteler le trafic de drogue d'un puissant dealer new-yorkais. À la réalisation, Mario Van Peebles ; devant la caméra, les inimitables Wesley Snipes, Ice-T ou encore Chris Rock. Ce film, qui a influencé de nombreux rappeurs de par son esthétique et certains personnages iconiques, jouit en plus d'une bande originale de onze morceaux hip-hop signés par autant de sommités de l'époque : Ice-T, Queen Latifah, 2 Live Crew, Guy, Johnny Gill ou encore Danny Madden. Des noms qui vont tout de suite résonner aux oreilles des plus nostalgiques de l'époque, et qui accompagnent parfaitement un film imparfait mais définitivement marqueur de quelques années dorées. Le titre *New Jack City* notamment, signé Guy, ravira les amoureux de suavité et de groove typique du début des années quatre-vingt-dix...





RESERVOIR DOGS

VARIOUS ARTISTS

1992 | MCA RECORDS

Reservoir Dogs, premier long-métrage de Quentin Tarantino, présente déjà plusieurs signes distinctifs, que

l'on retrouvera dans tous les autres films du cinéaste : une structure narrative éclatée, un casting *all-star* – Harvey Keitel, Tim Roth, Steve Buscemi… –, des fusillades millimétrées et aussi, évidemment, une bande originale incroyablement soignée. Toutes issues des années soixante-dix, les chansons qui la composent, suaves, *groovy* et chaloupées, contrastent avec la violence des actes commis à l'écran. Ainsi, la puissance de *Stuck in the Middle with You* de Stealers Wheel est décuplée par le fait qu'elle est entendue lors d'un acte de torture resté culte, l'oreille découpée au couteau. Les autres morceaux ne sont pas en reste, à commencer par *Coconut* de Harry Nilsson, *Hooked on a Feeling* de Blue Swede ou encore *I Gotcha* de Joe Tex. Premier film pour Tarantino, et premier sans faute…



ARIZONA DREAM

GORAN BREGOVIĆ

1993 | MERCURY/KOMUNA

Il s'agit de la deuxième collaboration entre le maître ébou-riffé du cinéma de l'ex-Yougoslavie Emir Kusturica et le compositeur Goran Bregovic. Pour le coup, *Arizona Dream* ne se situe plus en Europe de l'Est mais aux États-Unis et, pour dire vrai, sans les grands espaces du rock. Proposition cinématographique : s'offrir une déambulation planante entre l'Arizona, New York et l'Alaska, avec Johnny Depp, Vincent Gallo ou encore la légende Jerry Lewis. Changement de décor, et changement d'univers musical : Goran Bregovic s'essaie à l'Americana, aux sonorités chaudes et douces propices aux *road movies*. Le résultat est mélancolique, ouaté, à l'image du coucher de soleil qui illustre l'affiche du film. À noter que Goran Bregovic est accompagné d'un invité de marque sur plusieurs titres, en la personne de l'inclassable Iggy Pop. *Arizona Dream* remportera l'Ours d'argent au festival de Berlin, en 1993.



TROIS COULEURS: BLEU

ZBIGNIEW PREISNER

1993 | VIRGIN RECORDS

Trois couleurs : bleu est le premier volet du triptyque ci-nématographique de Krzysztof

Kieslowski, suivi de *Trois couleurs : blanc* et *Trois couleurs : rouge*. L'objectif? Explorer successivement les trois termes de la devise française : liberté, égalité, fraternité. *Dans Trois couleurs : bleu*, porté par Juliette Binoche, une femme fait face à la mort de son mari et de son enfant dans un accident de voiture. Auréolé du Lion d'or à la Mostra de Venise 1993 et de plusieurs Césars, le film repose aussi sur la musique de Zbigniew Preisner, un fidèle de Kieslowski, également nommé pour la course à la statuette. Le compositeur s'inspire ici de ses modèles de toujours : Ennio Morricone, Vangelis et Nino Rota (*Le Parrain* et plusieurs Federico Fellini, entre autres), pour accoucher d'un *score* organique, enlevé, lyrique, au plus proche du large spectre d'émotions traversé par le personnage de Juliette Binoche. À écouter notamment, la bien nommée *Song for the Unification of Europe*.



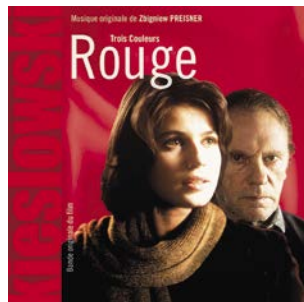
TROIS COULEURS: BLANC

ZBIGNIEW PREISNER

1994 | VIRGIN RECORDS

Trois couleurs : blanc est le deuxième volet du triptyque ci-nématographique de Krzysztof

Kieslowski, précédé de *Trois couleurs : bleu* et suivi de *Trois couleurs : rouge*. L'objectif? Explorer successivement les trois termes de la devise française : liberté, égalité, fraternité. Dans *Trois couleurs : blanc*, sorti en 1994, avec Julie Delpy, Kieslowski s'intéresse au bouleversement économique connu par la Pologne depuis la chute du Mur, par le biais d'une histoire d'amour qui évoque les liens entre l'Est et l'Ouest. C'est toujours l'incontournable Zbigniew Preisner, un fidèle de Kieslowski, qui se trouve en charge de la musique : ici, il doit apprendre à laisser la part belle au silence, à souligner les émotions en atténuant, justement, l'importance de la musique. À noter que Kieslowski obtiendra l'Ours d'argent du meilleur réalisateur à la Berlinale 1994.



TROIS COULEURS: ROUGE

ZBIGNIEW PREISNER

1994 | VIRGIN RECORDS

Trois couleurs : rouge est le troisième et dernier volet du triptyque cinématographique

de Krzysztof Kieslowski, précédé de *Trois couleurs : bleu* et suivi de *Trois couleurs : blanc*. L'objectif? Explorer successivement les trois termes de la devise française : liberté, égalité, fraternité. Dans *Trois couleurs : rouge*, sorti en 1994, avec Irène Jacob, Jean-Louis Trintignant et Samuel Le Bihan, le cinéaste revient sur la drôle de rencontre entre une jeune mannequin et un juge d'instruction à la retraite, qui écoute ses voisins dans la plus grande illégalité. Nommé pour de nombreux Césars et Oscars, le film remporte finalement le César de la meilleure musique écrite pour un film, qui revient à Zbigniew Preisner. Et pour cause : le *score* du compositeur, fidèle de Kieslowski, est peut-être le meilleur de la trilogie, capable d'accompagner l'action et de la sublimer, sans jamais l'écraser. Le morceau *Fashion Show I*, notamment, est un modèle de subtilité.



PULP FICTION

VARIOUS ARTISTS

1994 | MCA RECORDS

Pour Quentin Tarantino, la surf music, largement majoritaire dans la bande-son de son deuxième film palmé à Cannes,

était à *Pulp Fiction* ce qu'Ennio Morricone était aux westerns spaghetti. En 1994, ce film ultra-référencé connaît un accueil enflammé, non seulement pour l'audace de sa mise en scène, le jeu épataant des acteurs, mais aussi pour sa bande-son. Elle consiste en une compilation de ce que la musique américaine a pu produire de plus enthousiasmant durant les sixties et *seventies* : du Chuck Berry (*You Never Can Tell*), du Kool & the Gang (*Jungle Boogie*), du Al Green (*Let's Stay Together*) du Dusty Springfield (*Son of a Preacher Man*), ainsi que des grands classiques du surf rock, de Dick Dale (*Misirlou*) aux Lively Ones (*Surf Rider*). Le tout entrecoupé de plusieurs dialogues mémorables du film, entre « *Pumpkin and Honey Bunny* » et la déclamation de « *Ezekiel 25:17* » par Samuel L. Jackson. Vous avez dit culte?



BLADE RUNNER

VANGELIS

1994 | EASTWEST RECORDS

Quand il s'attaque à l'écriture de la musique du célèbre film de Ridley Scott en 1982, Vangelis est déjà devenu l'un

des compositeurs de BO les plus prisés au monde. L'année précédente, il vient en effet de recevoir un oscar pour son travail sur le film *Les Chariots de feu*. Rien d'étonnant puisqu'en véritable pionnier des musiques électroniques, son style se prête parfaitement à l'illustration sonore et aux ambiances musicales planantes. La partition qu'il signe sur *Blade Runner* en est sans doute l'un des meilleurs exemples. En mêlant des motifs de musique classique, des instruments traditionnels et des sons de synthétiseurs contemporains, l'ancien membre du groupe culte Aphrodite's Child crée ici une atmosphère sombre et futuriste tout simplement époustouflante. Nul doute que cette bande originale est pour beaucoup dans le fait que *Blade Runner* soit aujourd'hui considéré comme une œuvre essentielle de ce qu'on nomme parfois le cyberpunk.



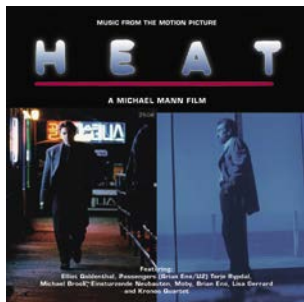
GHOST IN THE SHELL

KENJI KAWAI

1995 | RCA RECORDS

Ghost in the Shell est un film d'animation japonais sorti en 1995, signé Mamoru Oshii et adapté du manga culte du

même nom. Son univers est bien particulier, entre futurisme, dystopie, cyberpunk, cyborgs et antiterrorisme. Pour accompagner le style et la mise en scène précurseurs, qui vont influencer de nombreux cinéastes, des sœurs Wachowski et James Cameron, l'équipe fait appel à Kenji Kawai. Le compositeur, un fidèle de Mamoru Oshii, se distingue de par ses sonorités expérimentales, métalliques, violentes voire hypnotiques. Des allures tribales de *Making of Cyborg* aux synthés et chœurs féminins, Kawai livre une bande originale glaçante, désarçonnante, qui permet au chef-d'œuvre de Mamoru Oshii d'encore renforcer sa dimension apocalyptique. *Ghost in the Shell*, qui ne va pas tarder à devenir un film culte, connaîtra une suite en 2004, avec toujours Oshii et Kenji Kawai aux manettes.



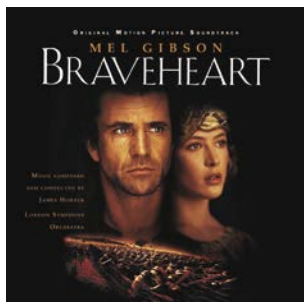
HEAT

VARIOUS ARTISTS

1995 | WARNER BROS. RECORDS

Heat est souvent considéré comme le chef-d'œuvre de Michael Mann ou, au moins, celui par lequel des milliers de

cinéphiles se sont engouffrés dans cette œuvre monstre. Réunissant pour la première fois à l'écran Al Pacino et Robert De Niro, ce film de braquage raconte la traque du second par le premier, dans un chassé-croisé amoureux, romantique et violent. Pour mettre en musique cette tragédie moderne, Michael Mann fait appel à un jeune compositeur, Elliot Goldenthal. L'homme, déjà derrière les bandes originales d'*Alien 3*, *Entretien avec un vampire* ou *Demolition Man*, livre ici un *score* incarné et habité, à l'image du thème principal, sobre mais fascinant. Au travail de Goldenthal vient s'ajouter celui de plusieurs artistes mondialement connus, comme U2 et Brian Eno (*Always Forever*), Moby (*God Moving Over the Face of the Waters*) ou encore Terje Rypdal (*Last Nite*). Il fallait bien cet art de la mélodie en suspension pour donner son feeling nocturne à cette histoire d'hommes qui disparaissent sans se retourner.



BRAVEHEART

JAMES HORNER

1995 | LONDON RECORDS

On ne présente plus *Braveheart* : deuxième film de Mel Gibson en tant que cinéaste, et deuxième collaboration avec le

compositeur James Horner après *The Man Without a Face*, sorti deux ans plus tôt, en 1993. Pour mettre en musique la grande épopée écossaise de William Wallace, James Horner – qui signera plus tard les BO de *Titanic* ou encore du *Nouveau Monde*, rien que ça – ne lésine pas sur les instruments typiques, à savoir cornemuse, kena et whistle irlandais. L'un des thèmes principaux, *For the Love of a Princess*, fait, lui, la part belle au tragique et au romantisme le plus débridé, pour illustrer l'histoire d'amour impossible entre William Wallace et Murron, assassinée par les Anglais. Les autres pistes, qui oscillent entre l'épique et le guerrier, achèvent de faire de la bande originale de *Braveheart* l'une des plus importantes et iconiques des années quatre-vingt-dix, par ailleurs nommée aux Oscars.



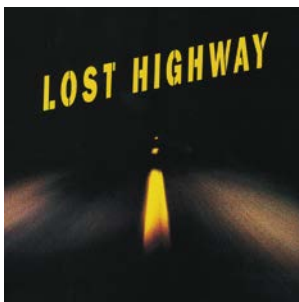
UNDERGROUND

GORAN BREGOVIĆ

1995 | MERCURY RECORDS

Underground retrace, de la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux années quatre-vingt-dix, le parcours de résistants

clandestins enfermés dans une cave. Troisième et dernière collaboration à ce jour entre Emir Kusturica et Goran Bregovic, il s'agit peut-être bien de leur plus marquante. Et pour cause : le film, Palme d'or au festival de Cannes en 1995, est presque intégralement articulé autour de la musique, un groupe de troubadours y jouant en continu à l'écran et deux fanfares étant créditées au générique. D'inspiration souvent circassienne, la majorité des thèmes musicaux du film sont des morceaux traditionnels serbes réarrangés par Goran Bregovic. La bande originale est également composée de morceaux de Cesaria Evora, Lale Andersen, Dvorak ou encore Saint-Saëns. Alors évidemment, cela à l'air chaotique mais le film et sa bande originale ont l'allure d'une geste *no future*. C'est souvent le cas dès qu'il est question de grande déclaration artistique de la part de Kusturica, mais jamais autant qu'ici.



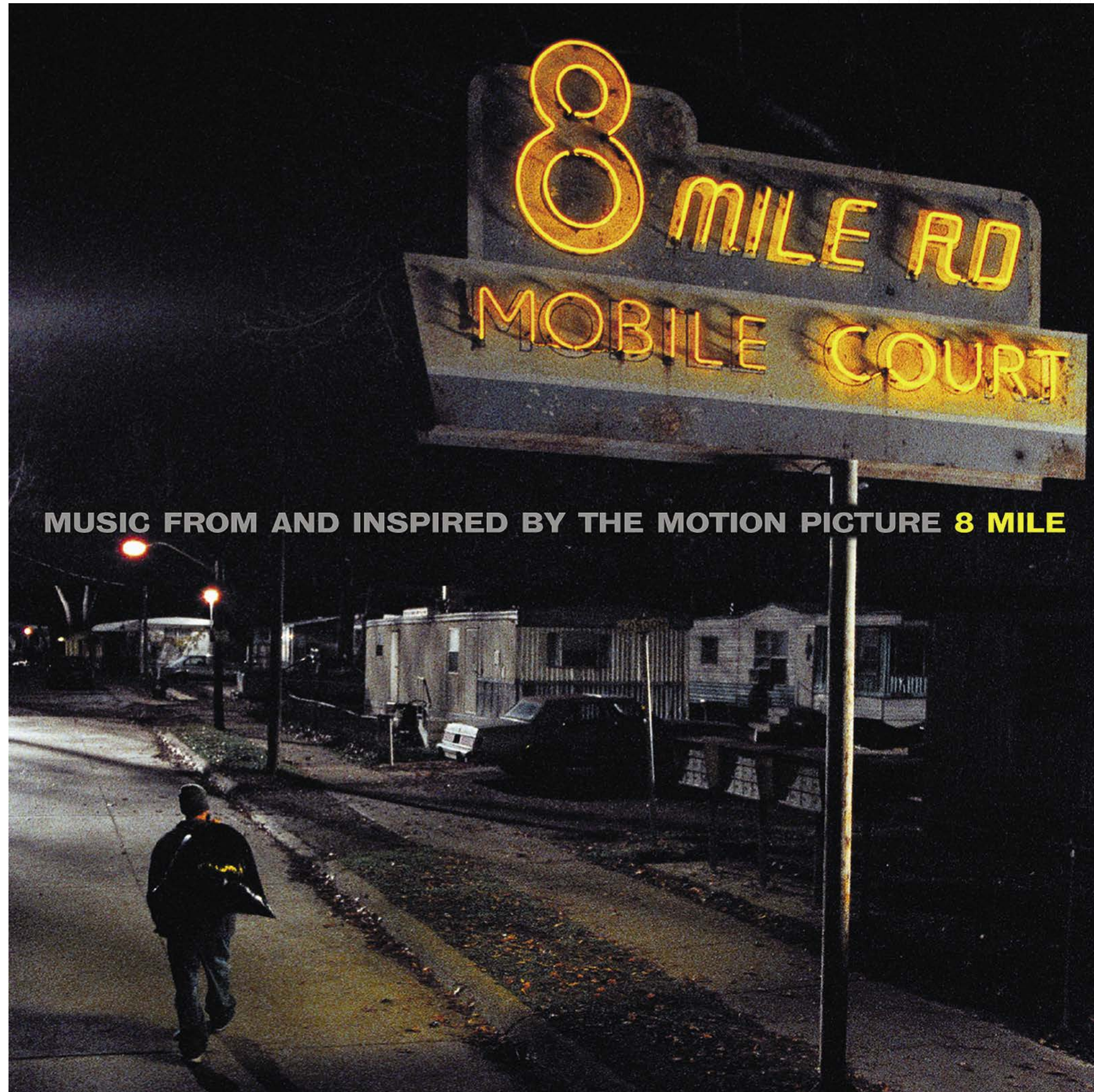
LOST HIGHWAY

VARIOUS ARTISTS

1996 | NOTHING RECORDS/INTERSCOPE RECORDS

Lost Highway est le septième long-métrage de David Lynch, et l'un de ses plus dérangeants :

nocturne, métallique, lardé de visions cauchemardesques et d'une inquiétude omniprésente, jamais dissipée… La sensation persistante doit beaucoup à la mise en scène et au rythme chers à Lynch bien sûr, entre lenteur moite et apparitions démoniaques, mais aussi à la bande originale. Comme à son habitude, le cinéaste – par ailleurs musicien – y a apporté un soin méticuleux, en compagnie de Trent Reznor, figure de proue du groupe de rock industriel Nine Inch Nails. On retrouve ici Angelo Badalamenti – qui avait déjà travaillé avec Lynch sur *Blue Velvet* et *Twin Peaks* –, qui inocule au score une forme de douceur mêlée d'étrangeté, mais aussi Lou Reed du Velvet Underground, Marilyn Manson, Rammstein ou David Bowie. Un véritable *dream team*, totalement au service du film et de l'univers lynchien dans lequel il baigne.



MUSIC FROM AND INSPIRED BY THE MOTION PICTURE **8 MILE**

BANDES ORIGINALES DE FILMS

8 MILE
VARIOUS ARTISTS

2002 | SHADY RECORDS/INTERSCOPE/UMG SOUNDTRACKS

Plus qu'une simple bande originale, ce disque est avant tout l'histoire d'un gamin blanc de Detroit parti de rien pour devenir star planétaire du hip-hop. C'est en substance ce que raconte le film *8 Mile* de Curtis Hanson, avec Eminem dans le rôle principal. Mais c'est surtout les impeccables rimes de cet album que la postérité a retenues depuis sa sortie en 2002. Car le rappeur de Detroit y est ici au sommet de sa carrière, avec le sublime *Lose Yourself*, hymne rageur à la débrouille dans un monde de galère. À cela s'ajoute aussi une sélection de ce que le rap américain compte alors de mieux à l'époque. Nas, 50 Cent, Jay-Z, Gang Starr, Xzibit ou le groupe D-12 sont tous présents sur cette compilation anthologique qui donne à entendre un instantané glorieux de ce qu'était le rap du début des années 2000. À cela s'ajoute aussi un précieux disque bonus réunissant les différents morceaux hip-hop écoutés par Eminem dans le film. L'occasion de réviser ses classiques.



JACKIE BROWN
VARIOUS ARTISTS

1997 | MAVERICK/A BAND APART

Jackie Brown est un véritable hommage à la grandeur oubliée des films *blaxploitation* et à cette vibration funk mélancolique qui coulait dans leurs veines.

Dans l'entreprise de réhabilitation d'une sous-culture voulue par le cinéaste, il y a deux gagnants : la comédienne Pam Grier, mais aussi le *soulman* Bobby Womack. Son *Across 110th Street*, chanson composée pour le polar de 1972 du même nom, sert de colonne vertébrale au film le plus calme de Q.T. Dans une scène du film, le prêteur sur gage Max Cherry fait une halte dans une boutique de disques pour acheter une cassette des Delfonics à Jackie. En découvrant son cadeau, cette dernière écarquille les yeux : « *Vous aimez les Delfonics ?* » Max, imperturbable avec un petit accent de Philadelphie : « *Ouais, ils sont assez bons...* » On ne connaît pas de meilleur résumé de la façon dont Tarantino envisage la musique dans ses films : quelque chose qui efface les préjugés raciaux et sociaux.

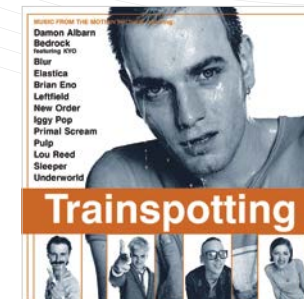


O'BROTHER, WHERE ART THOU?
VARIOUS ARTISTS

2000 | MERCURY RECORDS

De l'avis des cinéphiles, ce *road movie* librement inspiré de *L'Odyssée* d'Homère n'est pas un chef-d'œuvre.

En revanche, il constitue sans aucun doute la meilleure BO des frères Coen. Le mérite en revient au musicien et producteur T-Bone Burnett (Roy Orbison, Los Lobos...). C'est en effet lui qui a supervisé ce *score* sans imaginer qu'il donnerait envie de se replonger dans les racines de la musique bluegrass. Pour cela, l'homme du Missouri a trouvé le dosage parfait : une poignée de nouvelles compositions pleines de banjos, d'harmonicas et de yodels, mais également plusieurs reprises d'airs traditionnels du sud des USA repris par les représentants actuels de l'Americana dans le respect des traditions. Récompensé de trois Grammy Awards, *O'Brother* va, in fine, provoquer le même vertige chez les mélomanes dopés à la country et au blues des origines que les albums assemblés, en leur temps, par l'ethnomusicologue Alan Lomax. Pas rien.



TRAINSPOTTING
VARIOUS ARTISTS

1996 | EMI RECORDS

Milieu des *nineties*. L'Angleterre veut redevenir le centre du monde. Elle a perdu trop de sa superbe pendant les années Margaret Thatcher.

Pire, le dernier tsunami rock ne venait ni de Londres, ni de Manchester, ou de Liverpool... mais des États-Unis et de Seattle avec l'invasion grunge menée par Nirvana. Depuis ? La bataille Blur contre Oasis et la vague *britpop* ont remis la perfide Albion dans le sens du vent. On annonce même que l'Angleterre pourrait se doter d'un Premier ministre jeune et réformateur : le travailliste Tony Blair. Rien n'incarne mieux cette *Cool Britannia* que la BO de *Trainspotting*, film générationnel de Danny Boyle, adapté d'un roman culte signé Irvine Welsh. En tout cas, ce recueil (triple disque de platine au Royaume-Uni, double disque d'or en France) reste l'objet qui résume cette parenthèse enchantée. Préférer le dandysme pop synthétique de Pulp aux Smashing Pumpkins, et l'accent écossais d'Ewan McGregor au pâle Johnny Depp, voilà donc la meilleure façon de « *choisir son futur, choisir sa vie...* »



SCREAM/SCREAM 2
MARCO BELTRAMI

1998 | VARÈSE SARABANDE

En matière d'œuvre culte, *Scream* se pose là : sorti en 1996, le film du mythique Wes Craven lance la mode du *slasher*.

fait plus de deux millions d'entrées en salles en France, accouche de nombreuses suites et même d'une série. S'il est gorgé de scènes restées dans l'imaginaire collectif, le film doit aussi énormément à sa musique, signée par un compositeur de même pas 30 ans à l'époque : Marco Beltrami. Repéré par Wes Craven, qui doit faire avec un budget très limité, le jeune homme n'a alors jamais vu de film d'horreur et va devoir faire ses preuves sur le tas : il a au moins d'une semaine pour accompagner musicalement la scène d'ouverture du film, qui voit Drew Barrymore se faire massacrer... Le compositeur improvise, se met dans la peau du personnage terrifié, puise dans ses samples personnels, fait dans l'artisanal, et envoie le tout à Wes Craven. Beltrami est engagé, pour le résultat que l'on connaît. Il signera par la suite les BO de *Blade 2*, *3h10 pour Yuma*, *Démineurs* ou encore *Snowpiercer*.



GLADIATOR
HANS ZIMMER

2000 | DECCA RECORDS

Voici la bande originale la plus connue et réputée du compositeur Hans Zimmer, soit l'un des plus grands spécialistes de la musique de films...

La BO est de loin la plus vendue de l'année, avec près de deux millions de CD écoulés. Il faut dire que pour la musique de ce péplum signé Ridley Scott, véritable film culte du début du siècle, Hans Zimmer n'a pas fait les choses à moitié : il s'entoure ici de Lisa Gerrard, qui signe les passages vocaux, mais aussi de l'assistant Klaus Badelt et de Djivan Gasparyan, virtuose du duduk, instrument arménien entendu dans la BO. Résultat ? Un *score* d'une densité folle, entre cavalcades grandioses comme *The Battle* – la spécialité du compositeur – et plages plus émouvantes, accompagnées de la voix surpuissante de Lisa Gerrard (*Now We Are Free*, par exemple, qui accompagne la fin du film et le générique, ou encore *The Wheat*, l'inoubliable morceau qui marque la découverte par Maximus de sa famille décimée). Un *must*, tout simplement.



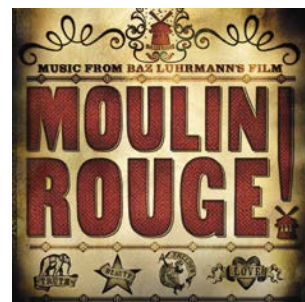
HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS

JOHN WILLIAMS

INDISPONIBLE

2001 | WARNER SUNSET/
NONESUCH/ATLANTIC RECORDS

Fin 2001. Le cinquième livre de la saga Harry Potter n'est pas encore sorti que, déjà, l'adaptation du premier opus débarque au cinéma. À la réalisation, on retrouve Chris Columbus (*Maman, j'ai raté l'avion, Madame Doubtfire*) ; au casting, une série de jeunes acteurs inconnus, épaulés par quelques briscards chevronnés ; et, à la musique, composante essentielle de l'univers HP, John Williams en personne. Le compositeur a signé quelques-unes des bandes originales les plus emblématiques du cinéma américain de la deuxième moitié du XX^e siècle : *Les Dents de la mer, Star Wars, Jurassic Park, Superman, Indiana Jones...* Son score pour ce premier volet est d'une densité impressionnante, alternant entre mélodées inquiétantes et féeriques (le prologue), envolées qui incitent au voyage ou encore rythmiques martiales intimidantes (*The Quidditch Match*). John Williams fait donc ici preuve de toute l'étendue de ses talents, au service d'une œuvre qui ne méritait pas moins.



MOULIN ROUGE

VARIOUS ARTISTS

2001 | INTERSCOPE RECORDS/
BAZMARK/FOX MUSIC

Le cinéaste australien Baz Luhrmann est passé maître dans l'art de la comédie musicale, avec des films tels que *Roméo + Juliette* (1996) ou *Moulin Rouge* (2001). Dans ce dernier, épaulé de son compositeur attitré Craig Armstrong, Baz Luhrmann revisite plusieurs tubes liés au music-hall, la nuit, la danse ou les cabarets. Eclectique et bigarré, le score convoque des figures aussi éloignées que David Bowie (*Nature Boy*), Christina Aguilera (*Lady Marmalade*), Bono (*Children of the Revolution*) ou encore Beck (*Diamond Dogs*). Plusieurs morceaux sont par ailleurs interprétés par les deux stars du casting, à savoir Nicole Kidman et Ewan McGregor, dont l'inoubliable *Come What May* – morceau initialement composé pour *Roméo + Juliette*, d'ailleurs. L'album, d'une durée de plus d'une heure, est devenu double disque de platine en 2002.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX: LES DEUX TOURS

HOWARD SHORE INDISPONIBLE

2002 | REPRISE/NEW LINE RECORDS

Après la composition de la bande originale de *La Communauté de l'anneau*, Howard Shore enchaîne et s'attelle à celle des *Deux Tours*, le deuxième volet de la trilogie. Plus sombre, plus épique, encore plus mélancolique, Howard Shore réalise l'impossible et fait mieux que sur *La Communauté de l'anneau* : même orchestration, mêmes sonorités par endroits, mais aussi approfondissement de sentiments plus noirs, comme lors de la bataille du Gouffre de Helm ou de la prise d'Isengard par les Ents. Qui ne se souvient de ces cuivres dantesques, qui accompagnent la révolte des hommes-arbres contre le traître Saroumane ? À noter que la bande originale se clôt sur un drôle de morceau, où la voix d'Emiliana Torrini vient accompagner le personnage fascinant de Gollum. Après une telle réussite, que nous réserve Howard Shore pour le troisième et dernier opus, *Le Retour du roi* ?



LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

PETER GABRIEL

2002 | REAL WORLD RECORDS

Quelles sont les meilleures BO du grand ambassadeur de la world music, Peter Gabriel ?

Beaucoup répondront *Birdy* ou *Passion* (pour le film de Scorsese *La Dernière Tentation du Christ*). Beaucoup moins *Long Walk Home*, un des albums les plus méconnus au sein de la pléthorique discographie de l'ex-taulier de Genesis. La raison à cela est simple : ce travail a été commandé pour servir *The Rabbit-Proof Centre*, film réalisé par Philip Noyce et traitant d'un sujet peu documenté (l'enlèvement des enfants aborigènes). À ce cadre Peter Gabriel va donc associer une vision de dialogue entre modernité et traditions. Les quinze mouvements planants de ce disque sont autant de façon de faire dialoguer l'ambient et les sonorités aborigènes (cris étouffés, didgeridoos et percussions tribales). Il en résulte une splendide plainte instrumentale étirée sans compromis. Et si le Peter Gabriel expérimental et voyageant hors des cadres de la pop était le seul finalement à saisir les enjeux du cinéma ?



LE SEIGNEUR DES ANNEAUX: LE RETOUR DU ROI

HOWARD SHORE

INDISPONIBLE

2003 | REPRISE/NEW LINE RECORDS

Après *La Communauté de l'anneau* et *Les Deux Tours*, vient le troisième opus de la trilogie du *Seigneur des anneaux*. Le dernier tour de piste, le bouquet final, tragique, sombre et majestueux. Comment le compositeur, déjà au sommet de son art sur les deux premiers volets, va-t-il se réinventer ? Eh bien, en poussant encore plus loin tous les curseurs : davantage de nostalgie, de dimension épique et de somptuosité. Enfin, il parvient à se hisser au niveau de la séquence finale, grandiose, avec le morceau annonceur *The End of All Things*, totalement bouleversant et apocalyptique. Howard Shore parvient donc à approfondir des sentiments déjà connus, tout en se renouvelant et en allant plus loin dans la noirceur. Magistral. À noter que la chanson *Into the West*, interprétée par Annie Lennox, remporte l'Oscar de la meilleure chanson originale en 2004.



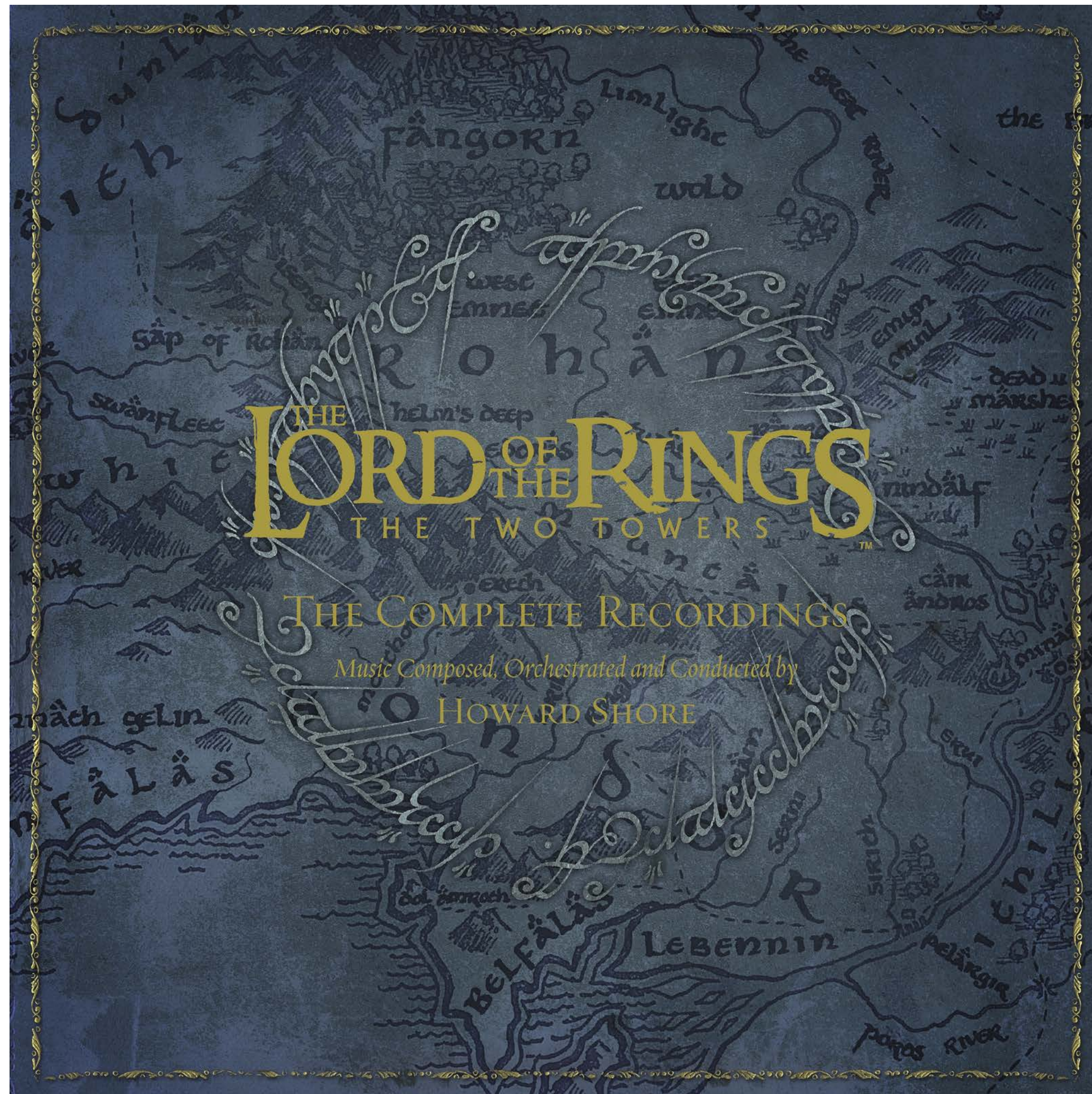
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX: SOUNDTRACK

HOWARD SHORE

INDISPONIBLE

2003 | REPRISE/NEW LINE RECORDS

Comment évoquer la musique du *Seigneur des anneaux* ? Howard Shore, compositeur pour des cinéastes prestigieux tels Cronenberg, Fincher, Burton ou Scorsese, a ici explosé tous les carcans habituels : plus de treize heures de bande-son opératique et orchestrale, requérant jusqu'à quatre cents musiciens, remportant trois Oscars, deux Golden Globes et trois Grammys. Outre ces chiffres farmineux et une réception publique et critique hors du commun, le travail du compositeur fait date. Il innove, surprend le spectateur, dynamise le récit, ne se contente jamais d'illustrer l'action ou les enjeux mais les précède et les amplifie. Autre surprise : Shore décide de conjuguer un style et une structure issus du XIX^e siècle à des techniques d'avant-garde, telles des sections atonales et même l'usage de « musique aléatoire », qui se caractérise par l'utilisation du hasard dans la composition. Insaississable, Howard Shore ?





KILL BILL VOL.1

VARIOUS ARTISTS

2003 | MAVERICK/A BAND APART

Si la bande originale de *Kill Bill* vol. 2 tend vers les sonorités chaudes, plutôt mexicaines, assez crépusculaires et mélancoliques, celle de *Kill Bill* vol. 1 se veut plus énergique, dans l'action pure et la tension. Ici, c'est l'un des vieux complices de Tarantino, RZA du Wu-Tang Clan, qui produit et orchestre la plupart des morceaux. « *C'était une vraie collaboration*, dit-il. *Il m'a donné les œufs, le sucre, la farine, le lait, tout ce qu'il fallait, et j'ai juste eu à mettre le tout au four et à m'assurer que tout roulait.* » Le résultat est hybride, fascinant, à l'image du travail du Wu-Tang : entre hip-hop et sonorités extrême-orientales, comme le morceau *Ode to Oren Ishii*, qui combine et fait écho à ces deux influences centrales dans l'œuvre de Tarantino. En sus des morceaux de RZA on trouve, comme d'habitude avec le cinéaste, le travail de compositeurs cultes comme Bernard Herrmann (*Twisted Nerve*) ou Luis Bacalov (*The Grand Duel – Parte Prima*), mais aussi la présence de légendes de la soul comme Quincy Jones ou Isaac Hayes. Immanquable.



HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN

JOHN WILLIAMS

2004 | NONESUCH RECORDS

Pour ce troisième volet, changement de décor : ce n'est plus

Chris Columbus qui réalise, mais le Mexicain Alfonso Cuaron, qui signera plus tard les très remarqués *Les Fils de l'Homme*, *Gravity* ou encore *Roma*. Résultat ? Le film, à l'image du troisième roman de la saga, est beaucoup plus sombre que ses prédécesseurs. Le compositeur John Williams, une nouvelle – et dernière – fois en charge de la musique, doit s'adapter : davantage de noirceur, moins de légèreté, plus d'âpreté. On lorgne même ici vers le baroque, afin d'évoquer de manière encore plus directe la dimension moyenâgeuse des aventures d'Harry Potter. De même, un morceau comme *Apparition on the Train* impose une ambiance glaciale, mortifère, bien éloignée des deux premiers films. Preuve, s'il en fallait une, du génie de John Williams, capable de se réinventer même lorsque l'univers et les personnages restent les mêmes...



LOST IN TRANSLATION

VARIOUS ARTISTS

INDISPONIBLE

2003 | EMPEROR NORTON

Lost in Translation, sorti en

2004, est le deuxième long-métrage de la cinéaste Sofia Coppola, après le très remarqué *Virgin Suicides*. Ici, Bill Murray s'égare dans un Tokyo bigarré et croise la route de l'envoûtante Scarlett Johansson... Pour mettre en musique ce film éthéré, vaporeux, perdu dans une atmosphère onirique, Sofia Coppola demande la supervision du musicien Brian Reitzell, collaborateur du groupe Air. Le résultat est Hybride. Entre cinq morceaux de Kevin Shields, chanteur de My Bloody Valentine, brille *Just Like Honey* de Jesus and the Mary Chain, Sébastien Tellier, Air, le titre *More Than This* de Roxy Music ou encore, en guise de bonus, les performances hilarantes et loin d'être ridicules de Scarlett Johansson et Bill Murray lors d'une scène de karaoké. Le film sera un grand succès et remportera, entre autres, l'Oscar du meilleur scénario original.



KILL BILL VOL.2

VARIOUS ARTISTS

2004 | MAVERICK/A BAND APART

Quentin Tarantino n'est plus à présenter : cinéaste mélomane par excellence, il est capable d'écrire des scènes en pensant

à la musique qui les accompagnera, voire même de penser à certaines situations, en fonction d'un morceau qu'il adule. *Reservoir Dogs*, *Pulp Fiction*, *Jackie Brown*... Tous, d'une manière ou d'une autre, rendent hommage à des pans entiers de la discographie idéale de Tarantino, du funk au blues en passant par le hip-hop. *Kill Bill* vol. 2, sorti en 2004, ne fait pas exception à la règle. Si Tarantino se livre ici à un véritable melting-pot d'influences cinéphiles, il en est de même pour la musique puisque l'on navigue entre les envolées lyriques d'Ennio Morricone et l'agressivité du Wu-Tang Clan, en passant par la douceur rêche de Johnny Cash ou encore la volupté de Shiver. En un mot comme en cent : *Kill Bill* vol. 2, à l'image de tous les films de Tarantino, s'écoute autant qu'il se regarde.



TRANSFORMERS: THE ALBUM

VARIOUS ARTISTS

2007 | WARNER BROS. RECORDS

La saga *Transformers* n'est plus à présenter : une histoire de forts mystérieux robots extra-

terrestres qui menacent de mettre à mal l'équilibre de la planète Terre... Évidemment, le box-office U.S. s'est mis à trembler à mesure que les bruits de pop-corns mâchouillés se multipliaient. Le premier épisode, réalisé en 2007 par Michael Bay, bénéficie de l'expérience du compositeur Steve Jablonsky, déjà derrière *The Island*, *Steamboy* ou *Amityville*. Le musicien signe ici un score électronique envoûtant, parfois lyrique, clairement influencé par le travail de Hans Zimmer, fait de longs développements en crescendo. En parallèle du score de Jablonsky, le film contient des morceaux de groupes iconiques, connus du grand public : Linkin Park, Smashing Pumpkins, Disturbed, HIM, The Used ou encore Goo Goo Dolls. Du très énervé, en somme, qui accompagne à merveille la mise en scène épileptique et le montage extrêmement vif et rapide de Michael Bay...



THE ASSASSINATION OF JESSE JAMES BY THE COWARD ROBERT FORD

NICK CAVE & WARREN ELLIS

2007 | MUTE RECORDS

L'assassinat de Jesse James

par le lâche Robert Ford, sorti en 2007, est un western dans la plus pure tradition du genre, avec Brad Pitt et Casey Affleck. Le réalisateur Andrew Dominik, dont c'était le deuxième long-métrage, a fait appel pour la musique à un compatriote australien, et non des moindres : Nick Cave, musicien et parolier de génie, capable de créer un univers et de faire naître des sensations en deux notes accompagnées de sa voix grave et caverneuse. Accompagné de son acolyte Warren Ellis, il signe donc une partition crépusculaire, nocturne, faite de violons lancinants et de pianos nostalgiques. À noter que Nick Cave, acteur à ses heures perdues, apparaît dans le film : il joue le rôle d'un musicien jouant *La Ballade de Jesse James* vers la fin du film, dans un bar bondé où se trouve Robert Ford.



MAMMA MIA!

VARIOUS ARTISTS

2008 | DECCA/POLYDOR RECORDS

Basé sur la comédie musicale du même nom, *Mamma Mia!* offre l'occasion de voir bon

nombre d'acteurs hollywoodiens célèbres s'essayer au chant sur les plus grands tubes d'ABBA. Meryl Streep, Pierce Brosnan, Amanda Seyfried, Dominic Cooper, Julie Walters ou encore Colin Firth viennent donc tour à tour prendre le micro, prouvant au passage qu'en plus d'être des bons comédiens, ils sont aussi d'excellents chanteurs et chanteuses. Afin de conserver ici l'esprit originel des chansons, cette bande originale est produite par Benny Andersson et Björn Ulvaeus (membres originaux du groupe suédois), tandis que les musiciens assurant les accompagnements ont tous déjà joué sur les albums du groupe. Comme l'intrigue du film se passe sur l'île grecque de Kalokairi, on remarquera aussi dans tout ça quelques arrangements utilisant des instruments traditionnels. Un joli mélange.



WATCHMEN

TYLER BATES

2009 | REPRISE/WARNER SUNSET

Watchmen : les gardiens, réalisé par Zack Snyder, est l'adaptation au cinéma d'un comics culte, signé Alan Moore et Dave

Gibbons. L'œuvre originelle étant adulée par toute une communauté de fans, l'adaptation de Snyder, par ailleurs réalisateur de *300* et *L'Armée des morts*, était particulièrement attendue. Et si le résultat final a clivé, la bande originale a en revanche mis tout le monde d'accord en constituant un véritable feu d'artifice : plusieurs morceaux cultes sont indispensables car cités dans le comics, à l'image de *The Sound of Silence* de Simon et Garfunkel, *99 Luftballons* de Nena, *The Times They Are a-Changin'* de Bob Dylan ou encore *All Along the Watchtower* par Jimi Hendrix. À ceux-ci viennent s'ajouter d'autres compositions postérieures, comme le *Hallelujah* de Leonard Cohen ou une reprise du *Desolation Row* de Bob Dylan par My Chemical Romance. Sont aussi entendus Nina Simone, Janis Joplin ou encore Nat King Cole. Le résultat est explosif, folklorique, comme un patchwork de sons et d'univers qui rend parfaitement hommage à l'œuvre originelle.



ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

DANNY ELFMAN

2010 | WALT DISNEY RECORDS

Les Aventures d'Alice au pays des merveilles, écrit par le

Britannique Lewis Carroll, a connu plusieurs adaptations au cinéma, à commencer par le chef-d'œuvre de Walt Disney. Plus récemment, en 2010, c'est Tim Burton qui s'est penché sur la question, avec Mia Wasikowska dans le rôle-titre mais aussi Johnny Depp au casting. L'approche du cinéaste est particulière : le film utilise une combinaison entre prises de vues réelles et animation, pour un résultat plutôt... hybride. Immense succès au box-office, *Alice au pays des merveilles* repose sur sa mise en scène et ses acteurs bien sûr, mais aussi sur la musique, confiée au complice éternel de Tim Burton, depuis ses débuts : Danny Elfman. Comme d'habitude avec le compositeur, le score est inquiétant, sombre, presque cartoonesque, avec quelques pointes circassiennes et folkloriques – totalement fidèle à Alice, en somme. Pour ne rien gâcher, l'icône rock pour adolescents de la fin des années quatre-vingt-dix, Avril Lavigne, vient signer la chanson du générique de fin.



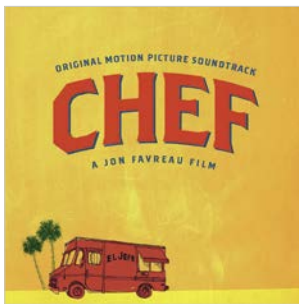
DJANGO UNCHAINED

VARIOUS ARTISTS

2012 | REPUBLIC RECORDS

Chaque bande originale d'un film de Tarantino est un événement en soi. Mélomane déclaré, capable d'osciller du blues

au rap en passant par le bouzouki ou le koto en trois scènes, le cinéaste apporte un soin maniaque à la musique de ses œuvres. Pour *Django Unchained*, il n'a pas dérogé à la règle : la BO est un savant mélange d'hommage au film originel, signé Sergio Corbucci (Tarantino en reprend le thème principal de Rocky Roberts, le fameux *Django*) et de modernisation, avec le concours d'artistes tels RZA du Wu-Tang Clan ou Rick Ross. Sont également présents de nombreux grands noms du western et plus largement du cinéma italien : Ennio Morricone, Luis Bacalov ou encore Riz Ortolani. Comme d'habitude chez Tarantino, cette bande originale est donc une invitation au voyage, une porte ouverte pour prolonger le plaisir du film, après être sorti de la salle de cinéma.



CHEF

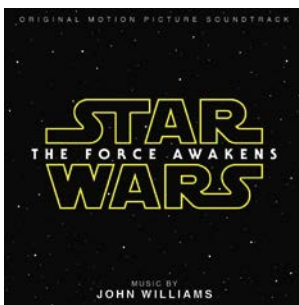
VARIOUS ARTISTS

INDISPONIBLE

2014 | MILAN RECORDS

Chef, sorti en 2014 et réalisé

par Jon Favreau, raconte l'histoire d'un chef cuisinier sur la paille, contraint de se réinventer en ouvrant un camion-restaurant et en organisant un *road trip* culinaire entre la Floride et Los Angeles. La bande originale épouse le périple du *truck*, et oscille entre jazz de La Nouvelle-Orléans, rythmes latins et blues, avec des artistes tels que Hot 8 Brass Band, Roberto Roena, The Martinis, Gente de Zona ou encore Liquid Liquid. À noter que la bande originale est supervisée par le français Mathieu Schreyer, touche-à-tout installé à Los Angeles, spécialisé dans les « musiques noires », comme il le dit lui-même. Déjà producteur de la BO de *Human Nature* de Michel Gondry, Mathieu Schreyer a par ailleurs été DJ résident du majestueux et mythique palace Château Marmont, sur Sunset Boulevard.



STAR WARS: THE FORCE AWAKENS

JOHN WILLIAMS

2015 | WALT DISNEY RECORDS

Quand l'ogre Disney s'est intéressé d'une manière tout à fait

logique à « réveiller la force », il n'a pas fallu longtemps pour trouver le réalisateur capable de marcher dans les pas de George Lucas. Cela ne pouvait être que J.J. Abrams. Mais comment redonner une modernité à la mythologie en restant dans les clous de la tradition ? La réponse a un nom : John Williams, soit l'homme sans qui le thème le plus célèbre de l'histoire du cinéma tout entier n'aurait jamais été trouvé. Le moins qu'on puisse dire c'est que le New-Yorkais a gardé une certaine verve pour trouver le point d'équilibre entre pièces orchestrales amenant la tension des grandes batailles dans l'espace, et moments nettement plus méditatifs. Williams s'offrira même le plaisir d'inviter le chef d'orchestre du fort réputé L.A. Philharmonic à diriger en studio une partie des compositions de cette BO. « *Je me suis senti rempli d'une nouvelle énergie et même d'une fraîcheur* » dira le maître.

LES GARDIENS DE LA GALAXIE : AWESOME MIX VOL.1

VARIOUS ARTISTS

2014 | HOLLYWOOD RECORDS

S'il fallait replacer la jeunesse du cinéaste parfaitement hors cadre James Gunn, il faudrait visualiser un adolescent de St. Louis, Missouri, nourri à la culture alternative – boulots pour Troma, célèbre société de production trash de Lloyd Kaufman, formation d'un groupe punk nommé The Icons dont il sera le chanteur. L'obsession pour la pop survivra sur la superproduction *Les Gardiens de la Galaxie*. Mieux, c'est grâce à elle que cette franchise Marvel a su faire entendre sa singularité. Les vieux tubes pop des *seventies* mélodiquement imparables (*I'm Not in Love* de 10 CC, *Mr. Blue Sky* d'Electric Light Orchestra, *Come and Get Your Love* de Redbone) mais aussi ces retrouvailles soul-funk (des Spinners à Parliament) ont tout autant contribué à faire des *Gardiens de la Galaxie* le blockbuster vraiment pop des années 2000 que les grimaces de Chris Pratt.



THE H8FUL EIGHT

ENNIO MORRICONE

2015 | DECCA RECORDS

Les Huit Salopards est le huitième long-métrage de Quentin Tarantino, et son premier western à proprement parler.

Tourné en 70mm pour restituer la beauté et l'immensité des paysages, il repose aussi sur un casting de choix – Samuel L. Jackson, Kurt Russell, Jennifer Jason Leigh, Tim Roth et Channing Tatum, entre autres. Autre atout, et non des moindres : la musique, comme toujours chez Tarantino. Essentiellement composée par Ennio Morricone, typée western et plaines enneigées, la bande originale comprend aussi des morceaux des White Stripes et de Ray Orbison, tandis que Jennifer Jason Leigh interprète, à la guitare, *Jim Jones at Botany Bay*. Dans le livret de l'album, Tarantino n'y va pas par quatre chemins et évoque « un acte d'amour » ou encore « le résultat final d'un rêve devenu réalité » : celui de travailler avec Ennio Morricone. Le morceau *L'Ultime Diligenza di Red Rock*, notamment, est un sommet du genre, sombre et menaçant.



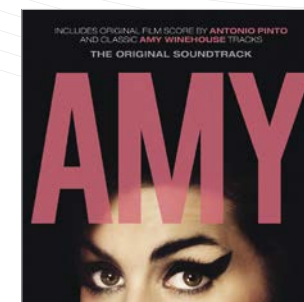
SUICIDE SQUAD

VARIOUS ARTISTS

2016 | ATLANTIC RECORDS

L'histoire fait encore frissonner les studios hollywoodiens : *Suicide Squad*, film de super-héros réalisé par David Ayer,

est plutôt mal reçu à sa sortie en 2016. Et pourtant ce film à rebours (les superhéros sont pour le coup des salopards et des sadiques) bénéficie pourtant d'une bande originale hors-norme. Outre le travail du compositeur Steven Price – un fidèle de David Ayer, qui a notamment officié sur son précédent film, *Fury*, mais aussi sur *Gravity* et *Baby Driver* –, *Suicide Squad* repose sur des morceaux exaltés, tous survitaminés, signés Skrillex, Eminem, Creedence Clearwater Revival ou encore Action Bronson. Excusez du peu ! À noter que Panic! At the Disco reprend également le *Bohemian Rhapsody* de Queen tandis que ConfidentialMX s'occupe de moderniser le *I Started a Joke* des Bee Gees. De fait, si *Suicide Squad* ne reste pas forcément dans les mémoires pour sa mise en scène ou son scénario, sa bande originale reste à découvrir d'urgence.



AMY

ANTONIO PINTO
& AMY WINEHOUSE

2015 | ISLAND RECORDS

Comment diable une petite anglaise des années 2000, dotée naturellement d'une voix soul

venue d'ailleurs, a-t-elle mis un pied dans la grande histoire puis, romantisme et esprit punk oblige, a préféré... s'autodétruire ? Il fallait bien le travail méticuleux et à bonne distance du cinéaste anglais Asif – auteur du documentaire sur Ayrton Senna – pour répondre à la question. Pour ceux qui se demanderaient encore si certains n'en font pas trop en comparant l'étoile filante londonienne aux grandes Nina Simone, Billie Holiday ou encore Aretha Franklin, cette bande originale fort bien éditorialisée offre en tout cas un démenti. Morte à 27 ans d'une overdose, la Wino avait été touchée par la grâce. Et ce sont les versions lives de *Love Is a Losing Game* (sur la scène des Mercury Awards) ou *What Is It About Men* (au North Sea jazz festival), mais aussi le duo avec Tony Bennett (*Body and Soul*) qui racontent à quelle vitesse une histoire belle et triste est passée.



VINYL

VARIOUS ARTISTS

2016 | ATLANTIC/HBO/
WARNER BROS. RECORDS

C'est peu dire que l'annonce de la série *Vinyl* a excité énormément de monde : un show

créé par Martin Scorsese mais aussi Mick Jagger des Rolling Stones, avec plusieurs transfuges des Sopranos, le tout diffusé sur HBO. Le sujet ? Dans les *seventies*, un producteur de musique veut ressusciter son label en partant à la recherche de nouveaux groupes et styles. La bande-son, évidemment, est à l'avenant : on y retrouve quelques-uns des plus grands artistes de l'époque, tels Elvis Costello, Iggy Pop, Isaac Hayes ou encore Charlie Wilson. On oscille entre le rock, le jazz, la soul, et les concepteurs s'autorisent même quelques sauts dans le temps, avec par exemple un morceau signé Julian Casablancas, le leader de The Strokes. Contre toute attente, et malgré une bande originale hors du commun, la série n'a pas eu le succès escompté. Après une première saison en demi-teinte, et des critiques moyennes, *Vinyl* est stoppé après sa première saison, diffusée en 2016...



ROGUE ONE: A STAR WARS STORY

MICHAEL GIACCHINO

2016 | WALT DISNEY RECORDS

Michael Giacchino est la nouvelle grande star de la musique de films. L'Américain, qui s'est

d'abord fait connaître pour les bandes originales de la série *Lost*, des *Indestructibles* ou de *Mission Impossible 3*, signe depuis quelques années les scores de nombreux blockbusters, à l'image de celui de *Rogue One: A Star Wars Story*, réalisé par Gareth Edwards et sorti en 2016. Comment succéder à John Williams, auteur de la musique des premiers *Star Wars* ? Giacchino relève le défi et s'inscrit dans la lignée de son illustre prédécesseur, en reprenant plusieurs thèmes originaux (le thème de la force dans *Trust Goes Both Ways* et celui accompagnant le personnage de Dark Vader, notamment) tout en ajoutant une touche sombre, guerrière, martiale et brutale. À noter que la musique du deuxième film de la saga *A Star Wars Story*, sorti en 2018, sera assurée par John Powell et non plus par Giacchino.





DEADPOOL

JUNKIE XL

2016 | MILAN RECORDS

« *Un grand pouvoir entraîne de grandes irresponsabilités.* »

Junkie XL, plus connu sous le nom de Tom Holkenborg, est une star montante de la musique de films. D'abord connu et reconnu en tant que spécialiste de house progressive, il s'impose progressivement dans le monde du cinéma grâce aux bandes originales de *Paranoia* ou de *300 : la naissance d'un empire*, mais surtout de *Mad Max : Fury Road*, le chef-d'œuvre de George Miller. Dans la foulée, il est contacté pour collaborer à *Deadpool*, le film de superhéros de Tim Miller, sorti en 2016. Les principales inspirations du musicien néerlandais ? Les compositions au synthé marquées années quatre-vingt, proches de la série *Miami Vice* ou de Frankie Goes to Hollywood, mais aussi des morceaux plus orchestraux, martiaux, combattifs. En somme, voici un *score* qui montre l'étendue du talent de Junkie XL, et laisse apercevoir un spectre musical particulièrement large.



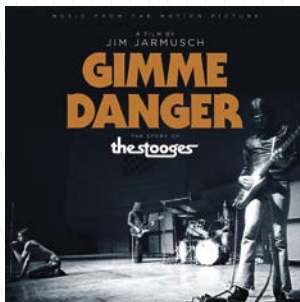
COMANCHERIA (HELL OR HIGH WATER)

NICK CAVE & WARREN ELLIS

2016 | MILAN RECORDS

« *I come down from Oklahoma*

with a pistol in my boot / A pair of dice and a deck of cards, a Bible in my suit... » *Comancheria*, sorti en 2016, est un film hybride à la tonalité unique, aride et violent, entre western et film de braquage, avec Chris Pine, Ben Foster et Jeff Bridges. Le long-métrage fait la part belle aux grands espaces, aux étendues désertiques et aux âmes errantes et désœuvrées qui les peuplent. Cette description correspondrait aussi parfaitement à l'univers musical de l'Australien Nick Cave, auteur de plusieurs dizaines d'album entre rock, folk et punk, qu'il dynamite de sa voix grave, reconnaissable entre mille. Comme une évidence, ce grand fidèle de Jim Jarmusch a rapidement été contacté pour s'occuper de la bande originale de *Comancheria*. Résultat ? En s'associant à Warren Ellis, son compagnon de longue date, Nick Cave signe un univers sonore sombre et country, moite, charnel et caverneux.



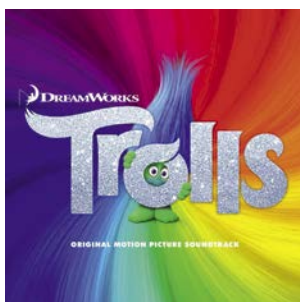
GIMME DANGER

IGGY & THE STOOGES

2016 | RHINO RECORDS

Existe-t-il cinéaste plus mémorane que Jim Jarmusch ?

Tous ses films ou presque sont intimement liés à la musique, aux musiciens et à leurs univers, de *Permanent Vacation* à *Ghost Dog* en passant par *Dead Man*. Dans *Gimme Danger*, sorti en 2017 et présenté au festival de Cannes, en séance de minuit, en 2016, le New-Yorkais se penche sur l'une de ses idoles absolues : Iggy Pop, leader de The Stooges, qui jouait déjà dans *Dead Man* et *Coffee and Cigarettes*. Le documentaire, qui a nécessité une décennie de travail et réunit plusieurs membres du groupe, retrace l'ascension, la chute et la reformation des Stooges, au travers d'interviews et d'images d'archives. La bande originale, forcément, est au diapason et indispensable à la compréhension du film : on y retrouve de nombreux tubes des Stooges mais aussi The Iguanas, formation précédente d'Iggy Pop, et MC5, autre groupe originaire du Michigan formé dans les années soixante. Immanquable.



TROLLS

VARIOUS ARTISTS

2016 | RCA RECORDS

Chez Dreamworks quand le patron confie à Justin Timberlake un rôle, mais aussi la BO du nouveau film d'animation des studios, *Trolls*, l'interprète de *Cry Me a River* n'hésite pas long-temps. Disons que reprendre l'ascendant sur Pharell Williams – en haut de l'affiche depuis son tube *Happy...* sur la BO d'un autre film d'animation Dreamworks (*Moi, moche et méchant*) – fait peut-être partie du plan. Quoi qu'il en soit Timberlake enclenche ici un arc-en-ciel de funk, de mélodies et de R&B. Justin Timberlake n'a jamais semblé autant en feu que sur ce *Hair Up* d'ouverture et la suite tubesque *Can't Stop the Feeling*. Architecturé avec le trio de producteurs suédois qui pèse (Max Martin, Shellback, Ilya) et privilégiant les invitations (Ariana Grande, Ana Kendrick, Gwen Stefani et Zoëy Deschanel sur une reprise du *Hello* de Lionel Richie) cet album a sauvé la grande pop moderne et remis Timberlake au centre du jeu.

120 BATTEMENTS PAR MINUTE

ARNAUD REBOTINI

2017 | BECAUSE MUSIC RECORDS

Cintré dans son smoking, le colosse Arnaud Rebotini reçoit le César 2018 de la meilleure musique de film. Difficile de retenir ses larmes : « *C'est un honneur d'avoir été choisi par (le cinéaste) Robin Campillo pour faire la musique de ses deux derniers films (...). Il est totalement investi dans la composition de la musique. S'il le pouvait, il les composerait à ma place, j'ai de la chance qu'il ne le fasse pas...* » Vrai. L'histoire personnelle de Campillo est indissociable du militantisme d'Act Up, de ses activistes en lutte et des années sida. *120 battements par minute* (Grand Prix à Cannes, César du meilleur film) est autant un choc politique qu'amoureux, la musique de Rebotini, pilier singulier de l'electro française (Zend Avesta, Black Strobe), y est pour beaucoup. Ici une longue pulsation techno, passe de la procession funèbre à la célébration. Les nappes et les *beats* de la house du début des *nineties* ressemblent désormais à des messes noires pour danser au rythme des temps présents. Rebotini savait comment raconter, en musique, les corps impatients.



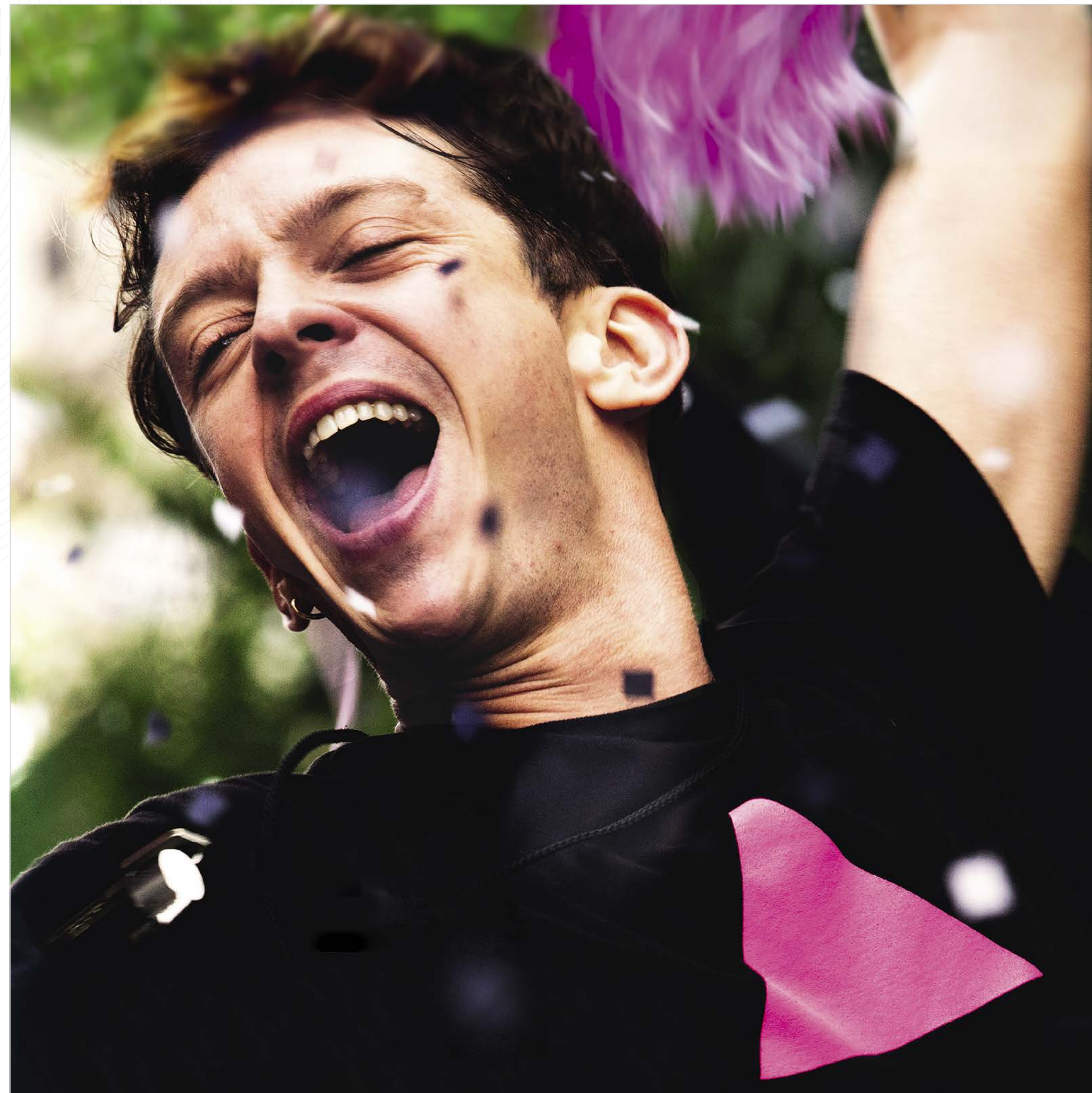
LA LA LAND

JUSTIN HURWITZ

2016 | INTERSCOPE RECORDS

Après la réussite de *Whiplash*, Damien Chazelle décide de tenter l'expérience du film musical en retravaillant avec le duo

formé par Justin Hurwitz et Tim Simenon pour la bande originale de son film très attendu : *La La Land*, dont l'action se déroule à L.A. et met en scène deux aspirants stars interprétés par Emma Stone et Ryan Gosling. Grand bien lui en a pris puisque le film en question est accompagné de chansons superbes ayant très largement contribué à son succès planétaire. Chantés directement par les deux acteurs principaux, les morceaux du film sont autant d'hommages aux standards de Broadway et à la grande tradition du music-hall américain. *City of Stars*, *A Lovely Night* ou même *Mia & Sebastian's Theme*, ce disque multiplie les pépites et rappelle surtout quelque chose d'important : contrairement à ce que certains semblent parfois croire, le jazz n'a jamais été aussi vivant qu'aujourd'hui.





BANDES ORIGINALES DE FILMS

STRANGER THINGS

VARIOUS ARTISTS

2017 | NETFLIX/LEGACY RECORDS

En commandant la première saison de *Stranger Things*, série entre fantastique et science-fiction, l'idée de Netflix était de concentrer en une saga tout public l'émerveillement des grands films pour ados des *eighties* (*Ghostbusters*, *Gremlins*, *E.T.* et *Goonies*). On le sait, *Stranger Things*, et ses histoires d'enfants curieux à bicyclette, de créatures échappées du monde à l'envers et de mystères dans une petite ville de l'Indiana, serait moins prenant si les Duffer Brothers (créateurs de la série) n'avaient pas situé l'action de la série en 1983. Pour donner sa crédibilité à cette reconstitution il faut jouer à fond la carte New Wave. Sur la BO de *Stranger Things*, disons que tout fait sens : retour à l'après-punk (Devo, The Police, The Clash), passage par les grands slows de pop synthétique (*Time after Time* de Cindy Lauper, *Hazy Shade of Winter* de The Bangles) et incartade en territoire rock FM (Bon Jovi, Duran Duran, Toto). Se connecter à cette radio nostalgie fait peut-être pousser le brushing et le mulet.

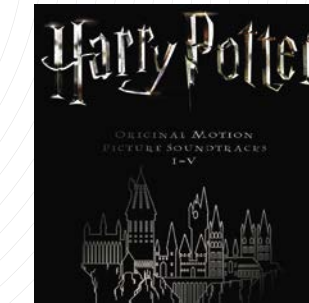


31

VARIOUS ARTISTS

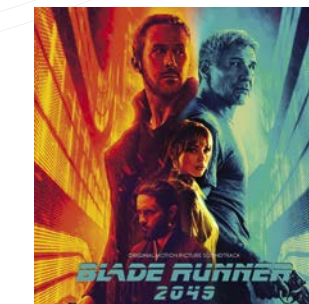
2016 | UNIVERSAL MUSIC ENTERPRISES

L'inénarrable Rob Zombie, avant d'être cinéaste (les excellents *The Devil's Rejects* et *La Maison des 1000 morts*, notamment), fut chanteur et musicien au sein du groupe de metal White Zombie – six albums quand même. Pas étonnant, dès lors, que les bandes originales de ses films soient particulièrement soignées, pointues et éclectiques. Dans *31*, *slasher* sorti en 2016, inspiré d'*Halloween*, avec sa femme Sheri Moon Zombie dans le rôle-titre, Rob Zombie s'en donne à cœur joie et s'entoure, en premier lieu, de son très fidèle guitariste John 5. Au programme : quelques compositions originales bien éternées, mais aussi les présences sonores de groupes cultes tels que Lynyrd Skynyrd (*That Smell*), Wolfman Jack (*Graveyard Ball*), The Mamas & The Papas (*California Dreamin'*) ou encore James Gang (*Walk Away*). On n'est pas là pour rigoler.

HARRY POTTER:
MOTION PICTURE
SOUNDTRACKS I-VWILLIAMS, DOYLE,
DESPLAT & HOPPER
INDISPONIBLE

2017 | WARNER BROS. RECORDS

Quand les grands compositeurs John Williams, Patrick Doyle, Alexandre Desplat et Nicholas Hopper sont convoqués, l'affaire est sérieuse. L'affaire en question, c'est la franchise *Harry Potter*. Inutile de revenir sur le succès fracassant des aventures du sorcier à lunettes. Par contre, on peut préciser comment les forces ont été réparties entre les quatre compositeurs stars. À Williams, les orchestrations classiques dans la lignée merveilleuse de *Star Wars* ou *Jurassic Park*. Doyle, lui, noircira le trait dès le cinquième volet (*The Goblet of Fire*). Le classicisme se teinte désormais d'une emphase et d'une angoisse. Hopper préférera décadencer et se concentrer sur les mélodies et les rythmes. Enfin, et au terme du voyage magique et initiatique du jeune sorcier de Poudlard, Desplat choisira de clore les débats sur un mode plus sentimental. Ce cadavre exquis dit énormément de l'art de la musique de film et de ses infinies variations.



BLADE RUNNER 2049

HANS ZIMMER
& BENJAMIN WALLFISCH

2017 | EPIC/ALCON SLEEPING GIANT

Blade Runner 2049, réalisé par Denis Villeneuve et sorti en 2017, fait suite au premier *Blade Runner* de Ridley Scott (1982). Situé dans un univers postapocalyptique, avec pour personnage principal un policier chargé de tuer des androïdes créés à l'image de l'homme, le film bénéficie d'une bande originale épique et sombre, signée Hanz Zimmer (*Gladiator*, *Armageddon*, *True Romance...*) et Benjamin Wallfisch (*Ça*, *Serenity*, *Hellboy...*). Initialement confiée au compositeur islandais Johann Johannsson, la BO s'inscrit dans la continuité du style du Grec Vangelis, qui avait composé la musique du premier *Blade Runner*. Le très sombre *2049*, qui ouvre l'album, donne le ton : de longues nappes sourdes, une atmosphère brumeuse, qui laissent imaginer le regard de Ryan Gosling transpercer l'horizon. Rien de mieux pour replonger dans l'univers si spécial du film de Villeneuve.



AMERICAN EPIC

VARIOUS ARTISTS

2017 | COLUMBIA/LEGACY/
THIRD MAN RECORDS

Selon Robert Christgau, aucun doute : la bande-son d'*American Epic* – série documentaire réalisée par l'Anglais Bernard MacMahon et narrée par Robert Redford – est « une des plus belles anthologies de la musique folk américaine qui existe ». Plus loin, le *Village Voice* souligne la qualité sonore et le travail de restauration. Derrière cette entreprise d'histoire et de musique se cache l'obsession de Jack White et de son label Third Man Records pour les racines. Ce recueil permet, non seulement, aux néophytes de trouver une porte d'entrée dans les univers folk, blues et gospel des années vingt et trente, mais également d'y ressentir les effets du voyage dans le temps. À preuve, une vibration rare passe à travers *Bury Me Under the Weeping Willow* (The Carter Family) ou *Cocaine Habit Blues* (Hattie Hart & the Memphis Jug Band). « C'était la première fois que l'Amérique écoutait ce qu'elle était vraiment. » Essentiel ramené à l'Amérique actuelle pas si « great again » que certains le prétendent.

TWIN PEAKS:
MUSIC FROM SERIES

VARIOUS ARTISTS

2017 | RHINO RECORDS

Qu'est-ce qu'être Lynchien ? Jouer avec une sensation d'étrange ? Creuser profond dans ses cauchemars ? Superposer les effets du psychédéisme, du gothique à l'innocence adolescente du rock'n'roll *fifties* ? C'est tout cela et encore plus. Les groupes et artistes présents sur la BO de la troisième saison de *Twin Peaks* ont tous parfaitement saisi l'atmosphère si particulière définie par David Lynch et son compositeur attitré Angelo Badalamenti. Mieux, si l'on en juge par les morceaux assez hallucinants livrés par la jeune garde Chromatics, Trouble, Eddie Vedder, Nine Inch Nails et Au Revoir Simone, ce double vinyle a le goût des sensations inédites. Qu'est-ce qu'être Lynchien ? C'est savoir saisir ce moment de flottement où les cauchemars d'un cinéaste visionnaire deviennent autant de manières pour enfin redéfinir le rock, la pop et le blues. Et continuer à marcher, main dans la main, avec le feu.



LES GARDIENS DE LA GALAXIE : AWESOME MIX VOL. 2

VARIOUS ARTISTS

2017 | HOLLYWOOD RECORDS

Sorti en 2017 trois ans après le premier opus, et toujours réalisé par James Gunn, *Les Gardiens de la Galaxie Vol. 2* s'appuie donc toujours sur les mêmes personnages emblématiques, et s'inscrit dans l'univers Marvel. Concernant la musique, James Gunn ressent une certaine pression : le score du premier film est un immense succès, il s'agit d'être à la hauteur tout en continuant à surprendre. Le cinéaste reprend le même concept : cet album est composé de morceaux écoutés, dans le film, par l'un des personnages principaux, Peter Quill. La sélection, d'inspiration soul, rock et blues, parle d'elle-même : on y trouve notamment Sam Cooke, Parliament, Fleetwood Mac, George Harrison ou Glen Campbell. Tous les morceaux ou presque ont un point commun : celui d'électrifier le spectateur sur son siège et de lui donner une irrésistible envie de danser. L'album, à l'image de celui du premier film, est un nouveau très grand succès.



T2 TRAINSPOTTING

VARIOUS ARTISTS

2017 | POLYDOR RECORDS

T2 Trainspotting, sorti en 2017, portait le lourd fardeau de devoir être au niveau du premier opus, sorti en 1996.

Toujours réalisé par Danny Boyle, et toujours avec Ewan McGregor, le film suit les aventures du même groupe d'amis d'Édimbourg, dont certains ne se sont pas extirpés de l'emprise de la drogue. Évidemment, la mise en scène hyper rythmée, tout comme la musique, restent au centre du projet : on retrouve donc ici de nombreux incontournables, classiques mais efficaces, à l'image d'Iggy Pop (*Lust for Life*), Frankie Goes To Hollywood (*Relax*), Queen (*Radio Ga Ga*), Blondie (*Dreaming*) ou encore The Clash (*(White Man) in Hammersmith Palais*). À noter la présence de l'acteur Ewan Bremner (le dégingandé Spud) sur l'un des titres, qui entonne *Eventually But (Spud's Letter to Gail)* avec le groupe Underworld. Une BO qui rend à la fois hommage au premier volet, tout en restant dans l'air du temps.

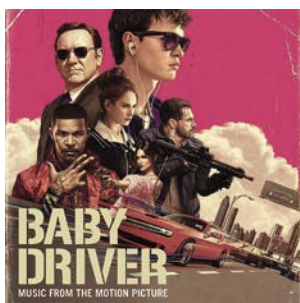


OUT OF THE DARK ROOM

MAX RICHTER

2017 | MILAN RECORDS

Max Richter, compositeur germano-britannique, est l'une des figures majeures de la musique de films aujourd'hui. Ses bandes originales se distinguent toutes par leur lyrisme mêlé de cette inquiétante étrangeté assez indéfinissable, à l'image des musiques de la série *The Leftovers* et des films *Valse avec Bachir*, *Le Congrès*, *Wadjda* ou encore *Elle s'appelait Sarah*. Bonne nouvelle : une grande partie de ses compositions sont réunies dans ce double album hors norme en forme d'anthologie. Et pour se mettre l'eau à la bouche, rien de tel qu'une citation de l'homme clé : « *Je pense que la musique est une sorte de liquide amniotique et que le film vit en lui. Parfois, la musique peut être au premier plan, et jouer un rôle d'appui sans que l'on s'en rende même compte, mais si on l'enlevait on passerait à côté de l'essentiel* »



BABY DRIVER

VARIOUS ARTISTS

2017 | COLUMBIA/

30TH CENTURY RECORDS

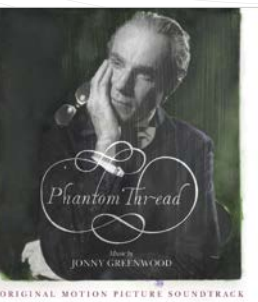
Succès fracassant de l'été 2017, ce long-métrage réalisé par Edgar Wright a tout du trip en quatrième vitesse. À travers son récit à toute berzingue, l'adrénaline qui passe est celle des comics books, des films de poursuites en grosses cylindrées et de l'esprit frondeur et cool du rock. Logique, dès lors, que cette BO inclassable bouillonne comme jamais. À en croire le magazine *Variety* elle accède en tout cas au titre suprême de « *rêve absolu pour les nerds de la musique* ». Vrai. Dans le film y a des personnages capables de discuter d'un vieux titre signé Jonathan Richman (*Egyptian Reggae*), une apparition de Jon Spencer (alias le plus sauvage des rockers new-yorkais de la fin des *nineties*) et surtout pas mal d'extraordinaires morceaux entre soul, rock et punk parfois oubliés. On peut réarranger les jantes de Queen (*Brighton Rocks*), booster le moteur de The Commodores (*Easy*) et appuyer sur la pédale d'accélérateur *Focus* (Hocus Pocus) avec un résultat : coller au pare-chocs des BO des films de Tarantino. Décoiffant !

A STAR IS BORN

LADY GAGA & BRADLEY COOPER

2018 | INTERSCOPE RECORDS

A Star Is Born, sorti en 2018, est tout entier baigné de musique : son thème d'abord, puisqu'il s'agit d'une star de la country qui retrouve le succès grâce à une jeune chanteuse, mais aussi ses choix de casting, étant donné que Lady Gaga tient l'un des rôles principaux, aux côtés du réalisateur et acteur Bradley Cooper. De nombreux morceaux viennent émailler cette *success story* mêlée de tragédie : *Black Eyes*, dans lequel Cooper laisse entendre sa voix de crooner, mais aussi une reprise de *La Vie en rose* par Lady Gaga et surtout le surpuissant *Shallow*, un duo entre Bradley Cooper et Lady Gaga, grâce auquel l'actrice et chanteuse fait montre de sa voix dantesque. À noter qu'il s'agit du quatrième remake du film originel, daté de 1937. Dans les autres versions, le rôle féminin principal a successivement été tenu par Janet Gaynor, Judy Garland, Barbara Streisand et Shradha Kapoor.



PHANTOM THREAD

JONNY GREENWOOD

2018 | NONESUCH RECORDS

Phantom Thread, avec Daniel Day-Lewis, est indéniablement l'un des films les plus énigmatiques et fascinants de ces dernières années. Pour accompagner l'histoire de ce couturier habité par son art, le cinéaste Paul Thomas Anderson fait une nouvelle fois appel à Jonny Greenwood, après *There Will Be Blood*, *The Master* et *Inherent Vice*. Le compositeur britannique, par ailleurs membre du groupe Radiohead, signe une partition envoûtante et envoûtée, parfaitement en phase avec ce personnage principal amoureux de la couture et d'une forme de beauté transcendante, quitte à en perdre la raison. Le thème principal, baptisé *Panthom Thread*, divisé en trois parties distinctes, donne le ton : inquietant, mélancolique, d'inspiration classique, définitivement inspirant. La bande originale sera nommée à l'Oscar de la meilleure musique, une première pour Jonny Greenwood, battu cette année-là par Alexandre Desplat et la musique de *La Forme de l'eau* de Guillermo Del Toro.





THE BALLAD OF BUSTER SCRUGGS

CARTER BURWELL

2018 | MILAN RECORDS

La Ballade de Buster Scruggs est un film à sketches de Joel et Ethan Coen, sorti en 2018.

Les deux frères, déjà auteurs de *O'Brother, Miller's Crossing, No Country for Old Men* ou *The Big Lebowski*, s'attellent ici à l'univers du western au travers de six histoires distinctes, dont celle ayant pour protagoniste Buster Scruggs, un hors-la-loi chanteur qui traîne une sacrée réputation... Pour mettre en musique ces segments, tous baignés d'une ambiance poussiéreuse et mortifère, rien de tel que le compositeur Carter Burwell, fidèle des frères Coen ayant déjà travaillé sur *Barton Fink, Intolérable Cruauté* ou encore *Burn After Reading*. Avec la participation de la voix nasillarde de l'acteur Tim Blake Nelson sur certains morceaux, Burwell livre une bande originale classique de westerns, mais qui laisse aussi poindre une certaine mélancolie, très fidèle au film et son ode à la fameuse « ballade » de Buster Scruggs...



MAMMA MIA! HERE WE GO AGAIN

VARIOUS ARTISTS

2018 | POLYDOR RECORDS

«*May the rest of our lives be the best of our lives.*» Voici la suite de la comédie musicale

Mamma Mia! Même si, paradoxalement, l'action de ce deuxième opus se situe avant le premier du nom... Sorti en 2018, dix ans après son prédécesseur, *Mamma Mia! Here We Go Again* adopte le même principe : les acteurs et actrices, à commencer par Meryl Streep, Pierce Brosnan, Amanda Seyfried et Colin Firth qui reprennent du service, interprètent eux-mêmes plusieurs morceaux du groupe suédois Abba. Certains ont déjà été entendus dans le premier film – *Super Trouper* notamment, mené par Cher et Meryl Streep –, d'autres sont inédits voire oubliés, à l'image de *My Love, My Life* ou encore *Angel Eyes* (Christine Baranski, Amanda Seyfried et Christine Baranski). Le tout, au cœur d'une île grecque paradisiaque. Dans les années rétromaniaques touchant à leur fin, que demander de plus que ce crossover définitif entre pop et cinéma ?



OCEAN'S 8

DANIEL PEMBERTON

2018 | WATERTOWER MUSIC/

SONY CLASSICAL RECORDS

Ocean's 8 de Gary Ross, sorti en 2018, est la suite de la « trilogie Ocean », initiée par *Ocean's 11* de Steven Soderbergh, en 2001. Avec une surprise de taille : il ne s'agit plus de braqueurs mais de braqueuses, incarnées par Sandra Bullock, Cate Blanchett, Rihanna ou encore Sarah Paulson. Pour accompagner ce gang, la musique est confiée au jeune compositeur britannique Daniel Pemberton, extrêmement sollicité ces dernières années, et déjà auteur des partitions de *Steve Jobs, Le Grand Jeu* ou encore *Brooklyn Affairs*. Élu en 2014 « découverte de l'année » aux World Soundtrack Awards, Pemberton signe ici un *score* entraînant, rythmé, symphonique, parcouru de trompettes et de percussions qui donnent envie de danser avec les personnages. À noter que *Ocean's 8* contient aussi des morceaux cultes de Nancy Sinatra, Amy Winehouse, Curtis Mayfield, Sammy David Jr. et même... Charles Aznavour !



SPIDER-MAN: INTO THE SPIDER-VERSE

DANIEL PEMBERTON

2018 | SONY CLASSICAL RECORDS

Le britannique Daniel Pemberton représente la nouvelle génération des maîtres de la BO.

D'abord, car il ne se limite pas aux seules orchestrations organiques mais sait manier les possibilités de l'électronique. Ensuite, car c'est un homme capable d'ajouter toutes sortes d'instruments exotiques à son travail. Après avoir frayé avec Ridley Scott, Danny Boyle, et reçu le prix de la « découverte de l'année » des World Soundtrack Awards 2014, le garçon accepte cette offre : mettre son originalité au service du film de superhéros le plus psychédélique des dernières années, *Spider-man: Into the Spider-Verse*. Pemberton laissera libre cours à sa fougue expérimentale... en quarante-quatre mouvements. Le compositeur démembré le classicisme à la John Williams pour lui greffer les *beats* du hip-hop ou les boucles de l'électro. Plus loin, il fait résonner les cordes, bascule, et réattaque à coups de percussions. Quand un film d'animation est à la limite de l'hallucination, sa BO l'est tout autant.

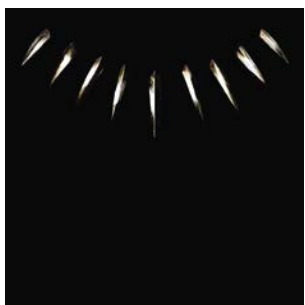


BLACK PANTHER

LUDWIG GÖRANSSON

2018 | MARVEL/HOLLYWOOD RECORDS

Black Panther marque la première incursion du cinéaste Ryan Coogler dans l'univers Marvel et Disney, pour un film qui fera date, l'un des tout premiers à avoir pour personnage principal un superhéros noir. Pour l'occasion, Coogler s'entoure de son fidèle compositeur, le Suédois Ludwig Göransson, qui avait déjà travaillé avec le cinéaste sur *Fruitvale Station* et *Creed*. Petit prodige de la musique, le Suédois a produit le rappeur Childish Gambino à même pas 27 ans, en 2011... Pour *Black Panther*, son *score* est le reflet d'une étonnante maturité puisqu'il alterne phases survoltées dignes d'un très bon film d'action (*Royal Talon Fighter* et *Casino Brawl*, exaltants), ambiances tribales et electro (*Killmonger*) et plages plus planantes voire introspectives, à l'image des premières notes du morceau *Ancestral Plane*, véritable ode à la mélodie et au lyrisme.



BLACK PANTHER: THE ALBUM

VARIOUS ARTISTS

2018 | TOP DAWG/AFTERMATH/

INTERSCOPE RECORDS

Pas la peine de revenir sur la jurisprudence provoquée par le carton au box-office de *Black Panther* (241 millions de \$ de recette en un week-end), alias le premier blockbuster à avoir mis en avant des superhéros afro-américains. Préciser tout de même dans quel contexte culturel, social et politique le film signé Ryan Coogler débarque : en 2018, les États-Unis réalisent en quoi les années Barack Obama ont quelque peu apaisé les tensions raciales, mais sans doute pas assez. Retour au vieux manifeste *Say it loud: I'm black and I'm proud*. Mine de rien, ce qui n'aurait pu être qu'une extension mercantile de la BO originelle de *Black Panther* résume ce qui arrive aujourd'hui aux USA : la meilleure et plus inventive scène rap et R&B que ce pays ait jamais connue et dont les théoriciens s'appellent Kendrick Lamar, Future, SZA, 2Chainz ou encore Travis Scott. Sans doute fallait-il replacer en un disque pourquoi leur rap moderne teinté de panafricanisme était le préalable au succès de *Black Panther*.



MARY, QUEEN OF SCOTS

MAX RICHTER

2018 | DEUTSCHE GRAMMOPHON

Marie Stuart, reine d'Écosse, sorti en 2019 et réalisé par Josie Rourke, est un film histo-

rique relatant la vie passionnée et tourmentée de... Marie Stuart. Pour cette reconstitution grandiose, avec Saoirse Ronan, Guy Pearce et Margot Robbie, la cinéaste, dont c'est le premier film, fait appel aux talents du compositeur germano-britannique Max Richter, déjà derrière les *scores* cultes de *Out of the Dark Room, d'Ad Astra* ou de la série *The Leftovers*, entre autres. La partition, sublime, épique et intimiste accompagne le souffle romanesque de l'intrigue de par son lyrisme et sa majesté. Le morceau *Elizabeth's Portrait*, notamment, est une excellente synthèse des talents de Max Richter : inquiétant, brumeux, opaque, et simultanément entraînant, irrémédiablement intrigant. Une aubaine pour ce chassé-croisé épistolaire, où les passions et les jalousies s'entrechoquent dans la plus pure tradition théâtrale.



DEADPOOL 2

TYLER BATES

2018 | COLUMBIA RECORDS

Qui pour se souvenir de *Tammy & the T-Rex*, série Z dans laquelle une pom-pom girl réalise que le cerveau de son

petit ami décédé a été implanté dans le corps d'un tyrannosaure géant ? Et pourtant, c'est dans ce genre de sympathique navet que Tyler Bates a commencé son parcours dans les musiques de films. Puis il enchaînera les musiques pour les outsiders du blockbuster tels Zak Snyder (*Sucker Punch*), Rob Zombie et James Gunn (*Guardians of the Galaxy*). Pas illogique dès lors qu'on le retrouve en charge de la BO d'un film de superhéros, hors cadre et mal élevé, *Deadpool 2*. Au vrai, Tyler Bates aime les couleurs vives, les sensations fortes, et bien sûr le mauvais goût. De *Mutant Convoy* – symphonie XXL entre heavy metal et électronique – au mémorable *You Can't Stop This Motherfucker* sur lequel un chœur féminin d'église gothique vocalise des «*Holy shitballs, holy shitballs*», il s'est régalé. Un amateur de punk et de séries Z n'oublie jamais ses premiers plaisirs régressifs.



KING OF THIEVES

BENJAMIN WALLFISCH

2018 | MILAN RECORDS

Le swing si particulier devenu la marque de fabrique de certains films des sixties et *seventies*, a-t-il survécu ? La récente

BO de *Gentlemen cambrioleurs* apporte une réponse positive. À l'origine, un film du cinéaste James Marsh dans lequel plusieurs cambrioleurs à la retraite (Michael Caine, Jim Broadbent, Tom Courtenay) retrouvent comme une nouvelle jeunesse en reformant leur gang. Pour donner son peps et ses couleurs flashy à cette entreprise, le jeune compositeur anglais Benjamin Wallfisch s'est donc replongé dans une formule magique : celle du *Swinging London* et de l'urgence derrière le groove. En résultent quarante-deux minutes découpées par thèmes où les arrangements orchestraux et jazz sautillent d'une action à une autre, en toute virtuosité. Et pendant que les flûtes sont soutenues par des cordes et les trompettes frôlent la surchauffe, les solos de pianos, eux, courent à toute berzingue. Faire du jeune avec du vieux, quelle libération.



BABY DRIVER VOL.2: THE SCORE FOR A SCORE

VARIOUS ARTISTS

2018 | 30TH CENTURY/COLUMBIA

Il arrive que le monde de l'*entertainment* et celui de l'auto-

mobile puissent s'entendre sur le même principe : quand le moteur commence à être bien chaud, il est temps de passer la deuxième. Et d'accélérer aussi fort que possible. L'équipe de production *Baby Driver* (le thriller fun, rock et motorisé d'Edgar Wright devenu le hit-surprise de l'été 2017) a donc pensé qu'il y aurait plusieurs bénéfices à donner une suite à la BO parfaite de ce film. Parce que le premier volume a reçu deux nominations aux Grammy Awards et intégré le Top 5 du *Billboard*, catégorie musique alternative. Parce qu'il y avait surtout moyen de réunir sur un même disque des extraits de dialogues du long-métrage générationnel, du hip-hop sophistiqué (Run the Jewels, Big Boi, Danger Mouse), et bien sûr pas mal de thèmes inédits composés par Steven Price. De toute évidence, un excellent braquage.



WIDOWS

HANS ZIMMER

2018 | MILAN RECORDS

Plusieurs veuves unissent leurs forces autour d'un objectif : ré-

aliser le braquage qui a coûté la vie à leurs maris. Dès sa sortie *Widows* de Steve McQueen (*Hunger, 12 Years a Slave*) a été vu comme un manifeste féministe tout à fait raccord avec l'époque post-#MeToo. En plus de la mise en scène, du rythme, de la direction d'actrice et d'un discours sur la sororité, ce remake d'une série britannique culte (1983) dévoile aussi une des partitions les plus intéressantes, et même inattendues, signée par le grand Hans Zimmer. Parce qu'il comprend d'emblée que le cinéaste va imposer un rythme frénétique à son thriller féministe, Zimmer choisit l'option du minimalisme et, en lieu et place de sa sophistication habituelle, s'entoure du trio Andy Pask (basse), Luis Jardim (percussions) et Steve Mazzaro (synthétiseurs). C'est sur cette base dépouillée et vivante que Zimmer construit cette BO largement «*acoustique, puisque c'est la seule façon de maintenir la qualité acide qu'exprime le film*».

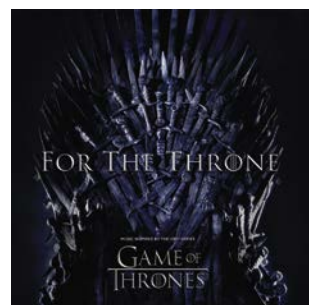


ATLANTICS

FATIMA AL QADIRI

2019 | MILAN RECORDS

C'est l'une des sensations de l'année 2019 : *Atlantique*, premier film de la cinéaste franco-sénégalaise Mati Diop, a embrasé le festival de Cannes où il a hérité du prestigieux Grand Prix. L'intrigue ? Les esprits d'ouvriers partis en mer, au large de Dakar, reviennent hanter la terre ferme... À mi-chemin entre la chronique sociale et le fantastique le plus pur, baigné dans une lumière crépusculaire, *Atlantique* jouit en plus d'une BO hors norme signée Fatima Al Qadiri. La jeune compositrice koweïtienne, qui s'est déjà signalée au travers d'albums oniriques et insurrectionnels, livre ici une partition électronique harmonieuse mais inquiétante, faite de mystères et de parts d'ombre, à l'image de l'envoûtant premier titre *Souleiman's Theme*. En matière d'influence, le maître de l'horreur John Carpenter n'est jamais bien loin, aussi bien au niveau de la mise en scène que des textures sonores...



FOR THE THRONE

VARIOUS ARTISTS

2019 | COLUMBIA RECORDS

Cette compilation de titres inspirés par la saga aide à mieux comprendre ce que la série d'*heroic fantasy* adaptée des

livres de George R.R. Martin a eu comme effet sur l'imaginaire. Dans cet album, une belle quantité d'artistes populaires et branchés crient leur amour pour la série, mais de façon plus libre qu'il n'y paraît. Parmi eux The National, The Weeknd, Travis Scott, Matthew Bellamy (Muse) ou encore la diva flamenco Rosalia. Seule obligation : évoquer Westeros, les marcheurs blancs, la famille Lannister, les dragons de la reine Daenerys, la vie, la mort, les décapitations... Pour cadrer ce casting de stars le producteur et *songwriter* Ricky Reed (Maroon 5) a été convoqué. Prenant son rôle avec modestie il laissera la part belle au ressenti profond de chaque artiste. Au terme de quatorze titres, plus personnels finalement qu'épiques, on comprend en quoi la saga *Game of Thrones* a raconté notre époque.



ROMA

VARIOUS ARTISTS

2019 | COLUMBIA RECORDS

Quand le réalisateur mexicain Alfonso Cuarón (*Le Fils de l'homme*, *Gravity*) sort son nouveau long-métrage *Roma*

sur Netflix, tout le monde s'excite. Ceci d'autant plus que ce récit initiatique situé dans le Mexique des *seventies* ressemble à une splendeur. Il ne manquait finalement que la musique pour saisir le climat hanté et à hauteur d'homme du film de Cuarón. Elle arrivera sous la forme d'un plein album inspiré par les ambiances de *Roma*. Surprise : énormément d'artistes actuels ont accepté de mettre en musique leur sidération face à cette beauté en noir et blanc. Parmi eux le duo franco-cubain Ibeyí, un Beck au mieux de sa noirceur blues et un DJ Shadow retrouvant les grandes envolées trip hop de l'album *Endtroducing...* Un moment de grâce aussi en introduction de ce disque hors du temps, quand Patti Smith saisit parfaitement ce qu'une jeune mexicaine peut ressentir comme isolement, perdue dans une grande ville. Alors, on ne peut que frissonner.



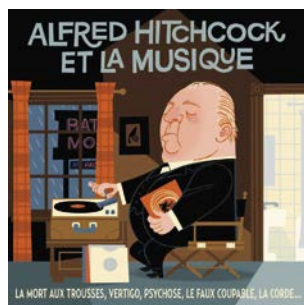
ONCE UPON A TIME IN HOLLYWOOD

VARIOUS ARTISTS

2019 | COLUMBIA RECORDS

C'est devenu un rituel pour les fans de Quentin Tarantino. Découvrir, d'abord au premier

degré, les nouveaux films du seul cinéaste avec autant de *flow* qu'un rappeur. Les réexaminer ensuite en ouvrant grand ses esgourdes. *Once Upon a Time in Hollywood*, neuvième Tarantino est un cri d'amour mélancolique au Hollywood de l'année charnière 1969, tiraillé entre nouvelle génération contre culturelle et anciennes gloires mises au rancart. Pour en saisir la sève le cinéaste redonnera leur chance aux chansons de Simon & Garfunkel, Deep Purple et ressortira des tréfonds de l'histoire pop-rock les moins connus Paul Revere & the Raiders (l'immense *Good Things*) et Mitch Ryder & the Detroit Wheels. Le cinéaste/DJ a cherché dans sa mémoire, puis s'est appuyé sur les playlists de la radio californienne KHJ. A l'arrivée, cette BO ressemble à un trip rock au premier degré mais aussi à une balade nocturne face aux néons des façades de Sunset Boulevard. Nécessaire pour saisir ce Hollywood désormais disparu.



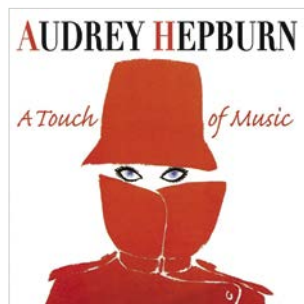
ALFRED HITCHCOCK ET LA MUSIQUE

VARIOUS ARTISTS

2001 | MILAN RECORDS

La musique était un élément essentiel de la formule magique d'Alfred Hitchcock, qui lui permet

d'être mondialement reconnu comme le maître du suspense. *Psychose*, *L'homme qui en savait trop*, *Sueurs froides*, *Le Faux Coupable*, *Mais qui a tué Harry ?*, *La Mort aux trousses*, *Pas de printemps pour Marnie*. Les bandes originales de ces sept films, parmi les meilleurs du cinéaste, ont en commun d'avoir toutes été composées par Bernard Herrmann, collaborateur numéro un d'Hitchcock et pièce centrale du puzzle. Ce coffret ne s'arrête néanmoins pas là et propose également des bandes originales composées par Franz Waxman (*Soupons*), Dimitri Tiomkin (*L'Inconnu du Nord-Express*), Miklos Rosza (*La Maison du docteur Edwardes*) et Lynn Murray (*The Alfred Hitchcock Hour*). De quoi frissonner jusque dans son lit, et se laisser envoûter par des nappes sonores qui évoquent inmanquablement les plus grandes scènes du cinéaste, de la douche de *Psychose* à la course-poursuite en avion de *La Mort aux trousses*...



AUDREY HEPBURN: A TOUCH OF MUSIC

VARIOUS ARTISTS

2017 | MILAN RECORDS

Le morceau *Moon River* est devenu légendaire : issu de *Diamants sur canapé* de Blake

Edwards, composé par Henry Mancini, l'actrice Audrey Hepburn l'accompagne de sa voix douce et mélodique pour un résultat particulièrement touchant et entêtant. De même, son duo avec Fred Astaire, dans *Drôle de frimousse* de Stanley Donen, n'est plus à présenter... Par ailleurs, même quand elle ne pousse pas la chansonnette, l'actrice figure dans de multiples films aux bandes originales iconiques : *Vacances romaines*, *La Rumeur*, *Le Vent de la plaine*... La liste est longue comme le bras, ponctuée de morceaux composés par George Gershwin, Henry Mancini, Alex North, Franz Waxman... Tous sont réunis ici, pour un voyage musical aussi varié que trépidant, qui permet de replonger dans les yeux de l'intemporelle Audrey Hepburn...

COMPI-LATIONS



TÉLÉ 90!

VARIOUS ARTISTS

2019 | WAGRAM MUSIC

L'animateur Arthur a bâti une partie de sa carrière sur un simple constat : nous sommes des enfants de la télé. Derrière

cette compilation générationnelle à la pochette patchwork un rappel de la télévision des *nineties*. S'ensuit donc un exercice d'impressionnisme sans limite puisque les génériques de dessins animés japonais diffusés dans le cadre du Club Dorothée (*Ken le survivant*, *Dragon Ball Z*) côtoient les thèmes de certains gros succès du cinéma français (*Le Dîner de cons*, *La Gloire de mon père*). En lieu et place des anciennes sitcoms avec rires enregistrés, l'Amérique proposait déjà comme un parfum d'alternative au grand écran sous la forme de séries nouvelle génération (*The X Files*, *Urgences* ou encore *Beverly Hills, 90210*). Les enfants de la télé ne le savent pas encore, mais dans les *nineties*, ils vivent leur dernière décennie tous au poste.



LE CINÉMA DE SERGE GAINSBORG

SERGE GAINSBORG

2015 | DECCA RECORDS

« La chanson, le cinéma, les musiques de films me déséquilibrent. C'est facile, c'est faux,

on parle plus de nous que des ministres. C'est non seulement inutile, c'est absurde. » Cinq disques de près de trente morceaux chacun (131 en tout). Rien de moins ! Et c'était bien le minimum pour rendre hommage au sujet de ce coffret, à savoir les musiques composées par Serge Gainsbourg au cinéma, assemblées par un expert en la matière, l'indispensable Stéphane Lerouge. On retrouve là les incontournables bien sûr, déjà connus de tous, mais aussi et surtout des raretés voire quelques inédits. Parmi ceux-ci, *La Fille qui fait tchi-ti-tchic*, écrit pour Michèle Mercier et le film *Une veuve en or*, mais aussi *La Fuite du rouquin* enregistré pour *Les Loups dans la bergerie* ou encore le bien nommé *L'Effeuilage*, tiré de *Strip-tease*. Autant de perles dénichées par Stéphane Lerouge, qui permettent au néophyte de découvrir l'œuvre de Gainsbourg, et aux experts d'en apprécier la diversité et la densité.



THE MILAN YEARS

HANS ZIMMER

INDISPONIBLE

2016 | MILAN RECORDS

Entre 1985 et 1990, l'Allemand désormais naturalisé américain Hans Zimmer n'est pas encore

ce gourou de la musique de film. Quand Zimmer se lance dans le monde des BO, c'est en tandem avec son mentor d'alors, Stanley Myers. Entre les murs des Lillie Yards Studios Londoniens le duo décortique les possibilités de la musique électronique, et dévoile une approche « ethnique » et ambient de son travail. Les deux têtes pensantes fourniront ainsi plusieurs *scores* déjà singuliers (*My Beautiful Laundrette* de Stephen Frears, *Burning Secret*, *World's Apart*). Au cours de ces années européennes, le style Zimmer – vibrant de mysticisme, de crescendos et de sentimentalisme – est déjà perceptible. Le patron de Milan, label associé à ces premiers pas dans la BO, offrira l'enregistrement de *World's Apart* à la femme du cinéaste Barry Levinson. Quelques jours plus tard, ce dernier propose à Zimmer de travailler sur *Rain Man*. Début d'une romance avec Hollywood.

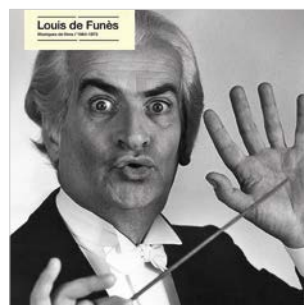


NOUVELLE VAGUE: MUSIQUE ET CHANSONS DE FILMS

VARIOUS ARTISTS

2017 | UNIVERSAL MUSIQUE

Il y a du Truffaut, du Godard, du Demy, du Varda, du Louis Malle et même du Doniol-Valcroze : tous ces hérauts de la Nouvelle Vague réunis en un coffret, présentant les plus belles musiques de leurs films. Martial Solal aiguillonne *À bout de souffle*, Miles Davis enchante *Ascenseur pour l'échafaud*, Serge Gainsbourg apporte quelque chose d'indéfinissable à *L'eau à la bouche*, Michel Legrand sublime *Lola ou Cléo de 5 à 7* et Jean Constantin dynamise *Les Quatre cents coups*. En un mot comme en mille, ce sont les plus belles bandes originales des plus beaux films de la Nouvelle Vague qui sont regroupés ici, pour prendre conscience que cette révolution fut à la fois cinématographique et musicale. À noter que Jeanne Moreau elle-même est entendue ici, puisqu'elle chante *Le Tourbillon*, pour le film *Jules et Jim* de François Truffaut.



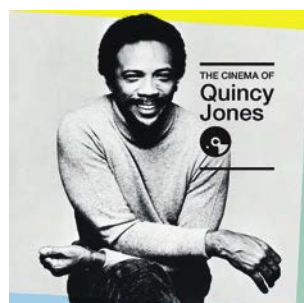
LOUIS DE FUNÈS 1964-1973

VARIOUS ARTISTS

2017 | UNIVERSAL MUSIQUE

La période s'étalant de 1964 à 1973 est l'une des plus denses et riches de Louis de Funès, l'ac-

teur aux mille expressions faciales. Du *Gendarme de Saint-Tropez* (1964) aux *Aventures de Rabbi Jacob*, on ne trouve pas moins d'une vingtaine de films réalisés durant cette décennie, dont les cultissimes *La Grande Vadrouille*, *Hibernatus*, *Fantômas* ou encore *La Folie des grandeurs*. Forcément, pour accompagner ce génie comique, il était indispensable de disposer de bandes originales au niveau, capables parfois de transcender et de soutenir, au son, les gags entre burlesque et *slapstick* de Funès. De fait, on retrouve dans ce coffret des compositeurs de renom, à l'image de Vladimir Cosma, Jacques Météhen, Georges Delerue, Hervé Roy, Michel Magne ou encore Gérard Calvi. Et ce coffret est aussi, en creux, une manière de faire le portrait musical de l'un des plus grands comiques de son temps.



THE CINEMA OF QUINCY JONES

QUINCY JONES

2017 | DECCA RECORDS

« Dans les films, la musique est une question de dissonance et de consonance, de tension

et de libération... » Trompettiste, arrangeur, compositeur, chef d'orchestre, aussi à l'aise dans le jazz que la pop ou le funk... Le touche-à-tout Quincy Jones, né en 1933 à Chicago, a remporté à ce jour vingt-sept Grammy Awards et composé, outre ses albums studio, une quarantaine de bandes originales de films. La plupart de ces œuvres, dont le travail sur le son et le groove gardent encore une actualité, sont réunies dans ce coffret de six disques. Dedans les inoxydables thèmes de *De sang-froid*, *Dans la chaleur de la nuit*, *Le Prêleur sur gages* ou encore *L'Or se barre*... On ne va pas se mentir : il s'agit d'un indispensable pour tous les fans d'une légende, reconnaissable entre mille grâce à ce son chaud, chaloupé, urbain, qui a notamment produit Michael Jackson et a contribué à faire entrer le jazz dans l'histoire du cinéma...



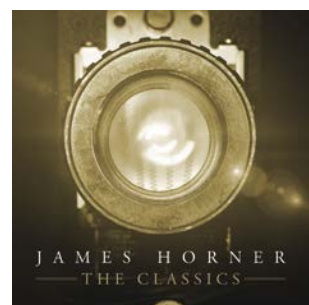
DISNEY: LES PLUS BELLES CHANSONS

VARIOUS ARTISTS

2018 | WALT DISNEY RECORDS

Les films Disney ont accompagné plusieurs générations d'enfants, des années trente

jusqu'à aujourd'hui. Et qui dit film Disney, dit forcément musiques qui vont avec, toujours entêtantes, pour le plus grand plaisir des enfants et, parfois, au désespoir des parents... Dans ce coffret sont réunis la plupart des grands tubes issus des chefs-d'œuvre de Disney, de *Blanche-Neige et les sept nains* à *La Reine des neiges*, soit de quoi combler toute la famille, du dernier-né aux grands-parents ! Jugeons plutôt : *La Petite Sirène (Sous l'océan par Henri Salvador)*, *Le Livre de la jungle (Il en faut peu pour être heureux)*, *Pinocchio*, *Les Aristochats* ou encore *La Belle au bois dormant* pour les Disney dits « historiques », mais aussi *Le Roi Lion (L'Histoire de la vie)* ou *Aladdin (Ce rêve bleu)*, pour ceux datant des années quatre-vingt-dix. Les plus jeunes seront quant à eux conquis par des morceaux issus des d'ores et déjà cultes *Raiponce* et *La Reine des neiges*...



JAMES HORNER THE CLASSICS

2018 | SONY CLASSICAL

Disparu à 61 ans dans un accident d'avion, en 2015, James Horner ne jouit peut-être pas

de la popularité à la limite de la pop-star d'un John Williams ou d'un Hans Zimmer, mais il n'en reste pas moins un compositeur majeur. Fidèle collaborateur de cinéastes de premier plan comme James Cameron, Mel Gibson ou Ron Howard, il a remporté deux Oscars et un Golden Globe pour son travail sur *Titanic*, notamment. *James Horner – The Classics* réunit ses plus grandes réussites, sur quatre disques. Tous sont incontournables, chacun contient des trésors : *My Heart Will Go On (Titanic)*, *Willow's Theme (Willow)*, *I See You (Avatar)* et bien sûr le magnifique *For the Love of a Princess*, le thème principal de *Braveheart*. Lyrisme, chœurs, orchestres, variété d'instruments : James Horner est à la source de nombreuses émotions cinématographiques, et cet album est la meilleure manière de s'en rendre compte.



COMÉDIES MUSICALES 1935-1968

VARIOUS ARTISTS

2018 | DECCA RECORDS

La période entre 1935 et 1968 représente un certain âge d'or

de la comédie musicale, avec des films tels que *Le Danseur du dessus* (le précurseur, daté de 1935 justement), *En suivant la flotte*, *Le Magicien d'Oz* (l'inoubliable *Over the Rainbow*, interprété par Judy Garland), *Chantons sous la pluie* ou encore *Le Rock du baigne* (avec Elvis Presley et son tube *Jailhouse Rock*). En France, le genre est marqué notamment par *Les Demoiselles de Rochefort* de Jacques Demy, avec Catherine Deneuve et Françoise Dorléac. Bonne nouvelle : tous ces titres sont disponibles et réunis dans le coffret *Comédies musicales 1935-1968*, dont la diversité – du rock au blues en passant par la variété – permet de comprendre que la comédie musicale ne s'est jamais limitée à un seul registre musical, bien au contraire.



GREATEST WESTERN SOUNDTRACKS

VARIOUS ARTISTS

2019 | SOCADISC

« John Ford pensait que les dialogues étaient inutiles. Pour lui, la musique disait tout. »

C'est James Stewart qui replace cette anecdote au sujet du maître absolu du western. De fait, si le western a, en grande partie, inventé le mythe du cinéma américain, sa bande-son a fait énormément pour la musique étasunienne. C'est ce que démontre ce disque où se retrouvent les airs fameux dont l'inaugural thème de *La Conquête de l'Ouest* (Henry Hathaway, 1962) composé par Alfred Newman. Plus loin le générique de début de *Rio Grande* vibre de cordes et de cuivres et invoque les pionniers. Et puis, au milieu de ces vingt et un mouvements, Marilyn Monroe alanguie sur un piano dans un saloon, se fait dévorer des yeux par les cow-boys. C'est bien sûr dans le chef-d'œuvre qu'est *La Rivière sans retour* (Otto Preminger, 1954) que, au summum de sa grâce, Marilyn entonne « *If you listen you can hear it call. Wail-a-ree. There's a river call the river of no return.* » Aimer le western, c'est se laisser guider par les sirènes.



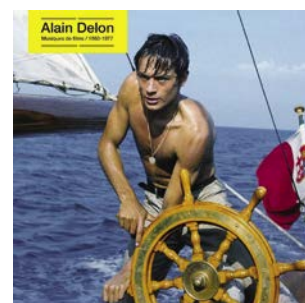
CINEMA ITALIANO

VARIOUS ARTISTS

2019 | UNIVERSAL MUSIC

Sur la pochette un baiser, celui de Marcello Mastroianni et d'Anita Ekberg près de la fontaine de Trevi à Rome, et

immortalisé dans *La Dolce Vita*. Peut-être que le célèbre chef-d'œuvre du maestro Federico Fellini synthétise à lui seul tout ce qui s'est joué en musique dans le cinéma italien toujours mythique des années soixante. À cause évidemment des thèmes écrits par le fidèle compositeur Nino Rotta avec qui l'amour du jazz de La Nouvelle-Orléans, des répertoires traditionnels napolitains, mais aussi du cha-cha cubain fusionnent en majesté. Mais peut-être aussi la fausse nonchalance de ce cinéma italien se retrouve-t-elle chez Riz Ortolani. En tout cas la tonitruante partition jazz épousant si bien chaque accélération et décélération d'une virée entre hommes (Vittorio Gassman, Jean-Louis Trintignant) sur la route des vacances remet en mémoire le chef-d'œuvre de Dino Risi, *Le Fanfaron*. À chaque retour en Italie, un baiser, mais aussi une musique.



LE CINÉMA D'ALAIN DELON

VARIOUS ARTISTS

2019 | DECCA RECORDS

Peu d'acteurs peuvent se targuer d'avoir une filmographie aussi dense que celle d'Alain

Delon. La liste des cinéastes qui l'ont employé parle d'elle-même : Luchino Visconti, Jean-Pierre Melville, René Clément, Jacques Deray, Joseph Losey... Forcément, les musiques qui accompagnent ces films sont au diapason, les compositeurs devant se hisser au niveau de la mise en scène, mais aussi sublimer la présence déjà magnétique de Delon. On retrouve dans cet album certaines des plus belles partitions ayant soutenu l'acteur : celles des *Tueurs de San Francisco* (Lalo Schifrin), du *Samourai* (Eric Demarsan), de *Soleil Rouge* (Maurice Jarre) ou encore de *Plein Soleil* (Jacques Météhen). On retrouve même le morceau *Dans le regard d'Alain Delon*, qui porte parfaitement bien son titre, composé par le saxophoniste de légende Stan Getz.



« [...] L'écoute : Trois traits sonores apparaissent tout de suite comme une évidence ; tout d'abord, nous avons affaire à une platine extrêmement silencieuse, il y a la musique et rien d'autre, le bruit de surface est reculé, comme si l'on jouait un disque neuf. Deuxièmement, et c'est le corollaire du premier point, les plus petites informations, celles qui touchent aux extinctions de notes et aux ambiances de prise de son, sont ici comme révélées. Troisième et peut-être point essentiel, quels transitoires ! [...] Last but not least, on a vraiment agrandi la scène sonore et insufflé de la vie et du rythme. Quelle maîtrise ! »

Extrait du test de la platine Technics SL-1500C paru dans DIAPASON N°689 Avril 2020



PLATINE VINYLE HI-FI SL-1500C

La première platine Technics Plug & Play**

UNE FABRICATION SOIGNÉE ET ANTI-VIBRATIONS

- Plateau en aluminium forgé
- Pieds isolants intégrant un corps en silicone • châssis en double couche

UNE PRÉCISION D'ORFÈVRE

- Moteur à entraînement direct sans noyau
- Capteurs de position haute précision
- Encodeur rotatif avec transmission d'informations

UNE UTILISATION SIMPLE ET RAPIDE

- Cellule Ortofon 2M Red fournie et montée
- Pré-ampli phono intégré et débrayable • bras semi-automatique